



















## - Table of Contents -

1. MM. ANICET BOURGEOIS ET EDOUARD BRISEBARRE.  
LE FIACRE ET LE PARAPLUIE, comédie-vaudeville en un acte.
2. MM. DE VILLIENEUVE ET JAIME. LA MORALE EN ACTION, comédie-vaudeville en un acte.
3. MM. BAYARD ET DUMANOIR. BOQUILLON A LA RECHERCHE D'UN PERE, comédie-vaudeville en trois actes.
4. MM. VARIN ET BOYER. L'HABEAS CORPUS OU LIBERTE LIBERTAS comédie-vaudeville en un acte.
5. MM. DUMANOIR ET D'ENNERY. LE BAL D'ENFANS, comédie-vaudeville en un acte.
6. MM. CLAIRVILLE ET HOSTEIN. LES TROIS LOGES, comédie-vaudeville en trois actes.
7. MM. DUMANOIR ET BAYARD. MADEMOISELLE MIMI PINSON, vaudeville en un acte.
8. MM. DU MERSAN ET DE LEUVEN. BIRIBI LE MAZOURKISTE, vaudeville en un acte.
9. M. PAUL DE KOCK. LE BOEUF GRAS, vaudeville en deux actes.
10. M. LUBIZE. LA COQUELUCHE DU QUARTIER. vaudeville en un acte.
11. MM. CHARLES DESNOYER ET KARL HOLBEIN.  
ENFANT CHERI DES DAMES, comédie-vaudeville en deux actes.
12. M. PAUL DE KOCK. SANSCRAVATE OU LES COMMISSIONNAIRES, drame-vaudeville en cinq actes.

13. M. MICHEL DELAPORTE. CABRION! OU LES INFORTUNES DE PIPEIET, folie-vaudeville en un acte.
14. MM. XAVIER VARIN ET DUBOIS, UNE NUIT TERRIBLE, vaudeville en un acte.
15. MM. LAURENCIN ET MARC MICHEL. LA TOUR D'UGOLIN OU LE MARIAGE PAR APPETIT, comédie en deux actes, mêlée de chant.
16. MM. MELESVILLE ET PAUL VERMONT. UN TUTEUR DE VINGT ANS comédie-vaudeville en deux actes.
17. MM. DENNERY ET LAJARIETTE. PARLEZ AU PORTIER, vaudeville en un acte.
18. M. BAYARD. LES DEUX PIERROTS, vaudeville en un acte.
19. M. DUCHATELARD. UN VIEUX DE LA VIEILLE, comédie en un acte, mêlée de couplets.
20. MM. BAYARD ET SIMONNIN. LE PETIT HOMME GRIS, comédie-vaudeville en un acte.
21. MM. BAYARD ET VARNER. LA BELLE ET LA BÊTE, comédie-vaudeville en deux actes.
22. MM. LABICHE ET LEFRANC. LE ROI DES FRONTINS, vaudeville en deux actes.
23. MM. COGNIARD FRÈRES. LA BICHE AU BOIS, OU LE ROYAUME DES FÉES, vaudeville-féerie en quatre actes et seize tableaux.
24. M. LEON LAYA. UN POISSON D'AVRIL, comédie en un acte, mêlée de couplets.
25. MM. LUBIZE, SALVAT ET MAILLARD. LES DEUX TAMBOURS, vaudeville en un acte.
26. M. CLAIRVILLE. L'AMOUR DANS TOUS LES QUARTIERS, comédie vaudeville en sept tableaux.



1845. VAUDEVILLES

- Table of Contents -

27. MM. EUGENE GRANGE ET BRESIL. CONSTANT-LA-GIROUETTE, comédie-vaudeville en un acte.
28. MM. VANDERBURCK et LAURENCIN. LA MERE TAUPIN OU LES TROIS BOUTIQUES, vaudeville en trois actes.
29. MM. EDOUARD BRISEBARRE ET SAINT-YVES. L'HOMME AUX TRENTÉ ECUS, comédie-vaudeville en un acte.
30. MM. SCRIBE ET T. SAUVAGE. L'IMAGE, comédie-vaudeville en un acte.
31. MM. L. COUATILHAC ET MARC-MICHEL. LA CUISINIÈRE MARIEE folie-vaudeville en un acte.
32. M. LEON DUMOUSTIER. MADAME BUGOLIN, comédie-vaudeville en un acte.
33. MM. SCRIBE ET VARNER. JEANNE ET JEANNETON, comédie-vaudeville en deux actes.

-----





# LE FIACRE ET LE PARAPLUIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS et ÉDOUARD BRISEBARRE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le  
12 Janvier 1845.

## PERSONNAGES.

MATOUILLOT, 55 ans.....  
SALADIN, 25 ans.....  
BACHELIER, 28 ans.....  
MADAME MATOUILLOT, 25 ans.....  
MADAME SALADIN, 22 ans.....  
LE PORTIER DE L'HOTEL.....  
LE PORTIER DE LA MAISON.....  
UN JEUNE HOMME.....

## ACTEURS.

MM. GRASSOT.  
RAVEL.  
L'HÉRITIER.  
Mmes JULIETTE.  
DEDEER.  
M<sup>les</sup> REMY.  
MICHON.  
LEMEUNIER.

*La scène se passe à Paris.*

Le Théâtre représente un carrefour. A droite, au premier plan, l'hôtel d'Hanovre. A gauche, premier plan, une maison; troisième plan, une rue formant l'encoignure du carrefour. A droite et à gauche, d'autres maisons.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME SALADIN, puis LE PORTIER de l'hôtel.

MADAME SALADIN, *sortant de l'hôtel.*

Mes gants, mon camé... j'ai bien tout ce qu'il me faut... ah!... et mon mouchoir brodé... j'ai oublié mon mouchoir brodé... je vais être obligée de monter à mon quatrième... ah! je vais prier le portier... (*retournant à la porte de l'hôtel.*) Monsieur Freneuse... monsieur Freneuse...

LE PORTIER, *en dedans.*

Plait-il, mame Saladin?

MADAME SALADIN.

Rendez-moi le service de prendre ma clef pour monter jusques chez moi... vous me rapporterez un mouchoir brodé que vous trouverez sur le coin de la cheminée.

LE PORTIER, *en dedans.*

J'y vas t'aller, mame Saladin.

MADAME SALADIN.

Dépêchez-vous, je vous attends... pourvu que je ne sois pas en retard... non... (*dépliant une lettre.*) Ce n'est bien qu'à neuf heures que doit venir me chercher M. Matouillot... (*lisant*) « Belle dame, j'aurai l'honneur et le bonheur, si vous le permettez, de venir vous prendre chez vous, ce soir, à neuf heures, pour vous conduire chez le secrétaire particulier du ministre, qui, j'en suis sûr, ne pourra refuser à d'aussi jolis yeux la nomination à la recette de Pont-à-Mousson, que vous sollicitez si vivement depuis quinze jours

« pour M. Saladin, votre mari... à ce soir donc, charmante solliciteuse... signé : Matouillot. « ministère des finances. » (*Réfléchissant.*) Le soir, à neuf heures, recevoir quelqu'un dans une chambre d'hôtel garni, cela n'eût pas été convenable, et j'ai agi très sagement ce matin, en donnant, dans ma réponse, l'adresse de ma cousine... c'est très commode... je n'ai que la rue à traverser... je recevrai là beaucoup plus décemment le protecteur de mon mari... ce monsieur Matouillot me regardait hier avec des yeux presque inquiétants... pour une jeune mariée de six semaines... qui sollicite surtout... pauvre Saladin! il ne voulait pas me laisser partir... il n'a pas d'ambition... mais j'en ai pour lui... si on l'écoutait, il resterait toute sa vie pauvre petit commis à cheval.

Air : de *Julie*.

Si j'en croyais sa sottise modeste,  
Malgré le zèle qu'il a déployé,  
Il garderait toute sa vie  
Le traitement d'un obscur employé.  
En sa faveur, si je ne sollicite,  
Il marchera d'un pas toujours égal;  
Je le ferai descendre de cheval  
Afin qu'il avance plus vite.  
En le faisant descendre de cheval,  
Il avancera bien plus vite!

Mais ce portier n'en finit pas... si M. Matouillot arrivait... (*se rapprochant de la porte de l'hôtel*) Etes-vous descendu, père Freneuse?

LE PORTIER, *paraissant à la porte et remettant le mouchoir.*

Voilà, mame Saladin.



MADAME SALADIN, à part, le prenant.  
C'est bien heureux! (haut.) Vous ne laissez monter personne chez moi, vous voyez que je sors.

LE PORTIER.

Faudra-t-il vous attendre?

MADAME SALADIN.

C'est inutile... couchez-vous, je vais en soirée... je ne rentrerai peut-être que fort tard.

LE PORTIER, disparaissant.

Bien du plaisir, mame Saladin.

MADAME SALADIN.

Merci, père Freneuse. (Allant à la porte de la maison en face.) Vite, chez ma cousine. (Elle frappe, la porte s'ouvre.) Voyons si elle a pensé à prévenir son portier. (Elle entre, on entend sa voix.) Vous a-t-on dit que lorsqu'on viendrait ce soir demander madame Saladin...

LE PORTIER de la maison, en dedans.

Convenu... je ferai monter chez votre cousine.

## SCÈNE II.

SALADIN, arrivant par la droite.

Saprédiennel.. je suis dans un carrefour à présent... voilà bientôt trois quarts d'heure que je cherche la rue des Martyrs, inventée depuis plusieurs lustres, et je me retrouve toujours rue Cadet... depuis deux olympiades que je suis venu à Paris, l'aurait-on supprimée, la rue des Martyrs? ça m'étonnerait!.. (gaiement.) C'est que je ne me reconnais plus... j'aurais pu demander mon chemin... mais ça a l'air si... grande Bretagne! j'ai craint cette qualification de jobardinos; tant pis!.. (criant.) La rue des Martyrs, s'il vous plaît?... je vais demander ça à une personne établie... ainsi que l'hôtel de Hanovre, où je loge depuis quinze jours, à moitié... la mienne y habite... ma Dédéle... on n'a généralement aucune espèce de données sur le fait de rester quinze fois 24 heures à plusieurs kilomètres de sa femme... et surtout pour un jeune époux de six semaines. Ventre saint gris! je n'ai pu supporter plus longtemps ce supplice de Tantale... le jour, la nuit, je la voyais en rêve, en toilette de mariée et autres costumes... j'ai mis fin à cette existence de possédé, moyennant six livres, prix d'un tombereau de première classe, d'Orléans à Paris... mes écritures sont au courant, c'est demain dimanche... et pourvu que j'arrive lundi à Orléans pour le premier convoi... je suis libre d'ici là de confectionner une seconde édition de la Lune de miel, revue, corrigée et... (avec conviction.) Ah! je crois que ce sera une édition de luxe... ah! bien! voilà qu'il tombe des gouttes!.. il est temps de trouver l'hôtel matrimonial... ah! ça, il ne passe donc personne dans ce carrefour... (Madame Matouillot paraît à gauche, tenant

un parapluie ouvert, et poursuivie par un jeune homme.

## SCÈNE III.

LE JEUNE HOMME, MADAME MATOUILLOT, LOT, SALADIN.

SALADIN.

Oh! une dame... je vais lui demander la rue...

MADAME MATOUILLOT, saisissant le bras de Saladin et le mettant à couvert sous son parapluie.

Ah! enfin, c'est vous, mon ami!

SALADIN.

Pardonnerez...

MADAME MATOUILLOT.

Vous m'attendiez, j'en étais sûre...

SALADIN.

Bah!

MADAME MATOUILLOT, lui montrant le jeune homme.

Remerciez monsieur qui voulait à toute force m'accompagner jusques chez moi.

SALADIN.

Ah! vraiment!

MADAME MATOUILLOT, au jeune homme.

Monsieur est mon mari.

SALADIN.

Hein! (à part.) Je suis son...

LE JEUNE HOMME, (saluant.)

Madame... monsieur... je... vous salue... (Il sort vivement par la droite.)

## SCÈNE IV.

MADAME MATOUILLOT, SALADIN.

SALADIN, ébahi, à part.

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

MADAME MATOUILLOT, faiblissant et laissant pencher le parapluie.

Ah! mon Dieu!

SALADIN.

Qu'est-ce qui me coule donc dans le dos? ah! c'est le parapluie qui fait gouttière dans mon faux col... madame, puis-je savoir par qui j'ai l'honneur d'être trempé?

MADAME MATOUILLOT.

Ah! monsieur, que devez-vous penser de moi?

SALADIN.

Eh! eh! eh!.. mais permettez-moi de tenir ce riilard.

MADAME MATOUILLOT.

Obsédée, poursuivie par un insolent... je cherchais, toute tremblante, le moyen de me soustraire à ses blessantes importunités.

SALADIN.

Vous avez trouvé mon bras sous la main, et...

MADAME MATOUILLOT.

Et je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer mes excuses.

SALADIN.

Comment donc!... comment donc!.. (à part.) Elle me paraît lettrée. (Haut.) Si nous sermions cet objet... il ne tombe plus rien que sur moi. (Il ferme le parapluie et le tient à la main.)

MADAME MATOUILLOT.

Je suis fort heureuse, monsieur, de m'être adressée à un galant homme.

SALADIN.

Oh! galant... le dimanche seulement... je n'ai pas le temps dans la semaine... je suis employé à Orléans, patrie de la... (se reprenant et avec réserve.) de mademoiselle d'Arc.

AIR : On dit que je suis sans malice.

MADAME MATOUILLOT, à part.

Ce jeune homme a l'air très-honnête.

(Elle remonte.)

SALADIN, à part.

Ah! le joli brin de fille! Quels pieds, quel nez, quels yeux elle a Cette petite mère là! Avec le nom turc que je porte, Si j'étais seigneur... de la Porte, Lesultan Saladin, ce soir, Lui ferait cadeau d'un mouchoir.

MADAME MATOUILLOT, à part.

Ah! je me reconnais... j'étais arrivée sans m'en douter... (tirant sa montre.) Dix heures... déjà!

SALADIN.

Ah! bah!... le convoi était en retard... nous devions arriver à huit heures et demie.

MADAME MATOUILLOT, à part.

Et M. Rodolphe que je devais rencontrer ici, par hasard, à neuf heures... lassé d'attendre il sera parti.

SALADIN.

Votre Breguet va bien, madame?

MADAME MATOUILLOT, à part.

Tant mieux! j'avais eu tort de lui accorder ce premier rendez-vous.

SALADIN, tirant sa montre.

Il est neuf heures moins un quart à Orléans... la province est toujours en retard!

MADAME MATOUILLOT, à part.

J'ai dit en sortant à ma femme de chambre, que j'allais chez ma couturière... et je dois, par prudence, y faire une petite apparition.

SALADIN, avec galanterie.

Voulez-vous que je vous reconduise, dites, madame?..

MADAME MATOUILLOT.

Mille remerciements, Monsieur, mais j'ai une visite à faire là, dans cette maison, et...

SALADIN.

Ca m'est égal, je vous attendrai... je ne veux pas que vous soyez exposée encore à

quelque troisième clerc de... perruquier... c'est entendu, je vous reconduirai...

MADAME MATOUILLOT.

Monsieur...

SALADIN, à part.

En fiacre.

MADAME MATOUILLOT, qui a frappé à la porte de la maison à gauche.

Encore une fois, monsieur, recevez tous mes remerciements et mes adieux.

(Elle salue et entre dans la maison.)

## SCÈNE V.

SALADIN, seul.

Ses adieux!... mais ça ne fait pas mon compte!... Tiens! elle a oublié son parapluie... eh! madame;.. ah! je lui rendrai quand elle descendra... (réfléchissant.) Pourvu qu'elle demeure loin... oh! je corromprai l'automédon. (soudainement.) mais ton épouse, pölisson que tu es!.. Bah!.. elle est à trente-trois lieues... de me croire à Paris. (chantant.) Viens, gentille brune!.. je t'attends! Il se fait tard et la brune ne vient pas!.. et le vent n'est pas chaud!.. ce satané parapluie m'empêche de fourrer mes mains dans mes poches... il n'est pas mal ce parapluie-là... une plaque en or... avec un chiffre... J. P. M... Jean Pain Mollet, peut-être... et un manche en ivoire... mazette! je commence à gagner du froid ici. (Il se promène.) J'ai le nez comme un glaçon, pourvu que je n'y attrape pas une engelure!.. ça me vexerait bien!

## SCÈNE VI.

BACHELIER, SALADIN.

BACHELIER, accourant vivement

Ah!.. je suis bien à l'endroit qu'elle m'a indiqué... (fouillant dans sa poche.) Où ai-je mis cette lettre?... ah! la voilà! je pourrai encore à la lueur de ce réverbère...

SALADIN, à part se promenant.

Mon nez continue à se prendre.

(Il éternue.)

BACHELIER, lisant.

« Mon mari est de garde... après son dîner, il retournera au poste... je profiterai de ma liberté, pour aller à neuf heures chez ma couturière, madame Duchaussois, qui demeure au coin de la rue des Martyrs. »

SALADIN, éternuant.

Ah!.. c'est bon ça. (Il monte et descend la scène en se promenant.)

BACHELIER.

C'est ici... elle a donc enfin consenti à m'accorder ce premier rendez-vous.

(Il se promène comme Saladin.)

SALADIN, éternuant.

Ah!.. c'est une quinte!

BACHELIER, se promenant.

Elle a choisi un bien vilain quartier.



SALADIN, *se promenant.*

En voilà une faction!... je monte pourtant ma garde à Orléans!

BACHELIER, *se promenant.*

Si je fumais un cigare... impossible!.. à un premier rendez-vous.

SALADIN, *le regardant.*

Tiens! tiens!.. voilà un monsieur qui est aussi de planton... c'est donc ici comme à la grille des Tuileries... (*plaçant son parapluie comme un fusil.*) mais il est sans armes, lui...

BACHELIER, *s'arrêtant.*

Quel est cet homme?... que fait-il?... qu'attend-il?..

SALADIN.

Est-ce qu'il va rester là?

BACHELIER

Si elle allait arriver?

SALADIN.

Ce monsieur me paraît... (*il éternue*) gênant.

BACHELIER, *haut.*

Dieu vous bénisse, monsieur... il fait bien mauvais pour rester dehors.

SALADIN.

Un temps de chien, monsieur... (*tressaillant.*) Brouu,.. on serait mieux chez soi.

BACHELIER.

Monsieur attend sans doute quelqu'un?

SALADIN.

Oh! oui... et vous?

BACHELIER.

Moi de même.

SALADIN.

Une dame peut-être?

BACHELIER.

Oui, une dame... et vous?

SALADIN.

Moi de même.

BACHELIER.

Qui reste dans ce quartier?

SALADIN.

Dans cette maison... et votre dame?

BACHELIER.

Doit venir aussi dans cette maison... c'est bizarre!

SALADIN.

C'est particulier .. et vous comptez rester ici?...

BACHELIER.

Jusqu'à ce qu'elle arrive... et vous?

SALADIN.

Jusqu'à ce qu'elle s'en aille.

BACHELIER.

Vous comprenez que lorsque l'on s'attend à ne trouver qu'une personne...

SALADIN.

Et qu'on en voit deux... ça effarouche.

BACHELIER.

Surtout quand on a des ménagements à garder... que l'on est marié à un époux qui se trouve heureusement de garde...

SALADIN.

Il est dans la ligne?

BACHELIER.

Non, chasseur dans la...

SALADIN.

Dans la même arme que moi.

BACHELIER.

Une femme dans cette situation exige toujours le plus grand mystère... si vous restez là...

SALADIN.

Elle n'osera pas sortir.

BACHELIER.

Vous seriez bien aimable...

SALADIN.

Vous seriez bien obligeant...

TOUS DEUX, *ensemble.*

De vous en aller.

SALADIN.

Je ne bouge pas d'ici!

BACHELIER.

Vous y mettez une obstination... monsieur, je vous prie de me céder la place.

SALADIN.

Cette place est publique, monsieur... je suis par conséquent chez moi, monsieur.

BACHELIER.

Ne m'échauffez pas les oreilles!

SALADIN.

Si vous les aviez dans l'état où sont les miennes, ce serait pourtant vous rendre service.

BACHELIER.

Je suis violent, je vous en avertis.

SALADIN.

Je suis une véritable fusée de Ruggiéri!

BACHELIER, *à part.*

Elle va venir!.. (*haut.*) Encore une fois, monsieur, partez, ou je...

SALADIN, *croisant son parapluie.*

N'approchez pas ou je fais feu!

BACHELIER, *saisissant le parapluie.*

Ciel! cette forme... cette plaque... ce chiffre!...

SALADIN, *retirant le parapluie.*

Voulez-vous bien me rendre ça!

BACHELIER, *à part, tenant toujours le parapluie.*

Plus de doute!.. c'est le sien! (*haut avec fureur, lâchant le parapluie.*) Et elle vous l'a donné?..

SALADIN.

Cette dame?.. non!.. prêté seulement... (*à part.*) Désirerait-il me faire ce meuble?

BACHELIER.

C'est donc elle qui est entrée là?

SALADIN.

Oui.



BACHELIER.

Dans cette maison ?

SALADIN.

Oui.

BACHELIER.

C'est elle que vous attendez ?

SALADIN.

Oui.

BACHELIER.

Pour la reconduire ?

SALADIN.

Oui.

BACHELIER.

Ca ne sera pas.

SALADIN.

Plaît-il ?

BACHELIER.

Je vous le défends !

SALADIN.

Ah ! bah ! (*à part.*) Il est à gannaliser !

BACHELIER, *à part.*

Se faire accompagner par un autre... après sa lettre!... ce rendez-vous... c'est une insulte, une mystification!... (*haut.*) Cette dame s'en ira seule, entendez-vous!

Air : de Turenne.

Je ne veux pas que quelqu'un l'accompagne !

SALADIN.

Je n'aime pas qu'on me fasse la loi !

BACHELIER.

Je vous défends. . .

SALADIN.

La moutarde me gagne !

BACHELIER.

Désirez-vous une affaire avec moi ?

SALADIN.

Croyez-vous donc que j'aie peur d'un tournoi ?

BACHELIER.

Partez ! ou bien il faut qu'un de nous meure !

Sachez, Monsieur, que je suis du midi.

SALADIN.

Autant que vous, Monsieur, j'en suis aussi ;

Car je vins au monde à cette heure.

TOUS DEUX, ensemble.

Votre heure... le lieu ? vos armes ?..

BACHELIER.

Voilà qui est bien arrêté !

SALADIN.

Voilà qui est bien entendu !

BACHELIER.

Je cours chercher un témoin ! choisissez le vôtre ! je reviens ici dans dix minutes !

SALADIN.

Je vous en donne treize, sans seconde.

ENSEMBLE.

Air : du loup dans la bergerie.

La colère m'enflamme !

Pour lui, jamais de pardon !

C'est affreux ! c'est infame !

Il mérite une leçon !

(*Bachelier sort à droite.*)

## SCÈNE VII.

SALADIN, seul.

Grand flandrin !.. qui croit me faire peur à moi Saladin !.. dont les ancêtres furent les héros... de plusieurs romans... (*chantant.*)

C'est le sultan Saladin...

Moi, qui manie le pistolet à inquiéter les employés des tirs !.. je suis connu à Orléans... mais je ne connais personne céans... où pourrais-je me fournir d'un témoin ?.. si je louais un commissionnaire... c'est une idée !

## SCÈNE VIII.

SALADIN, MATOUILLOT.

MATOUILLOT, *entrant par la droite.*

Me voici disponible comme le papillon... qui fut toujours ma devise !.. Quelle bonne idée j'ai eue d'avancer, en catimini, toutes les pendules du domicile uxorial de soixante et quelques minutes.

SALADIN, *à part.*

Où en pêcher un ?..

MATOUILLOT, *à part.*

Quellesottise j'avais faite de dire à ma femme que je n'étais de faction qu'à huit heures de relevée... je n'aurais jamais eu le temps d'aller chez mon garçon de bureau, dépouiller mon uniforme pour endosser ce frac galant, et ce pantalon avantageux.

SALADIN, *à part, apercevant Matouillot.*

Un passant qui s'arrête... voilà mon homme!..

MATOUILLOT, *à part.*

Si ma chaste et jalouse moitié apprenait que je ne suis de service que pour Cythère...

SALADIN, *à part.*

Comment l'aborder ?

MATOUILLOT, *à part.*

Pour ce soir, je suis tranquille!.. voici la première fois que l'utilité de la garde montante m'est démontrée... je suis dans la rue... le numéro de la maison doit être de ce côté!..

SALADIN, *à part.*

Je tiens mon prétexte.

MATOUILLOT.

Voyons !

SALADIN, *s'avancant et lui barrant le passage.*

Monsieur ! quelle heure est-il ?

MATOUILLOT, *très effrayé.*

Ah!.. monsieur ! monsieur ! je vous jure que je n'ai rien sur moi!.. (*mouvement de Saladin, plus haut.*) Il y a un corps-de-garde rue Cadet !

SALADIN, *ôtant son chapeau.*

Pardon, monsieur... c'est l'heure et non pas la montre que je vous demande.

MATOUILLOT, *saluant.*

Mille pardons à mon tour, monsieur... mais, vous comprenez, quand on ne connaît

pas les personnes... et puis, vous savez, à cette heure-ci, on ne la demande plus. (*Il tire sa montre et la présente à Saladin*). Neuf, cinq.

SALADIN.

Vous retardez.

MATOUILLOT.

Je vais comme les finances.

SALADIN.

Vous allez mal; ça ne fait rien, vous allez toujours... vous êtes bien couvert, vous avez des gants, un ventre suffisant... vous êtes très présentable.

MATOUILLOT.

Monsieur, me direz-vous quelles sont vos intentions?

SALADIN.

Rassurez-vous... il s'agit de me servir de témoin pour un duel.

MATOUILLOT.

Vous allez vous battre.

SALADIN.

Parfaitement.

MATOUILLOT.

A quoi?

SALADIN.

Je ne sais pas encore.

MATOUILLOT.

Pourquoi?

SALADIN.

Je ne sais pas trop.

MATOUILLOT.

Avec qui?

SALADIN.

Je ne le sais pas du tout!... vous voilà maintenant tout à fait éclairé sur l'état de la question... ce duel aura lieu ici... sous ce bec.

MATOUILLOT.

Dans la rue?

SALADIN.

Laquelle rue restera la propriété du vainqueur.

MATOUILLOT.

Cet homme est fou, ou il me fait poser... (*Haut*). monsieur, je suis désolé, mais je ne puis vous rendre le service que vous me demandez... une affaire qui ne souffre aucun retard... un rendez-vous avec une femme charmante... pour laquelle j'ai fait préparer un souper fin à la Maison d'Or... et...

SALADIN.

Deux couverts.

MATOUILLOT.

Une petite vertu de province qui croit que je viens la chercher pour la présenter au secrétaire général du ministre, qui, lui ai-je dit, lui accordera l'avancement qu'elle sollicite pour je ne sais quel imbécile de mari... J'ai la nomination de l'époux dans ma poche... mais, donnant... vous comprenez... maintenant, monsieur, que je vous ai prouvé que j'étais pressé, j'ai bien l'honneur!... (*Il va pour sortir*).

SALADIN, *le retenant*.

Savez-vous; monsieur, que vous êtes d'une société charmante!

MATOUILLOT.

Monsieur... (*Il va pour sortir*).

SALADIN, *le retenant*.

Vous êtes encore très bien pour l'âge que vous devez avoir.

MATOUILLOT, *même jeu*.

Monsieur, je vous offre mes civilités.

SALADIN, *même jeu*.

Je serais fier de présenter un témoin de votre encolure.

MATOUILLOT, *même jeu*.

Mais je refuse... je refuse absolument.

## SCÈNE IX.

MATOUILLOT, SALADIN, BACHELIER.

BACHELIER, *arrivant par la droite, à Saladin*.

Je suis à vos ordres, monsieur... un de mes amis nous attend chez lui à deux pas d'ici, avec des armes, et sera mon témoin.

SALADIN, *présentant Matouillot*.

Voici le mien, monsieur!

MATOUILLOT.

Mais non, mais non!

BACHELIER, et MATOUILLOT, *se reconnaissant*.

Ah!

BACHELIER.

Monsieur Matouillot!

MATOUILLOT.

Bachelier.

SALADIN.

Tiens! ils se connaissent!

MATOUILLOT.

Comment... vous, Bachelier, mon ami... mon commensal, vous voulez vous battre?

BACHELIER.

Monsieur m'a offensé...

SALADIN, *à Bachelier*.

C'est vous, au contraire, qui m'avez taquiné... asticoté même!

MATOUILLOT, *à Saladin avec impatience*.

En quoi monsieur vous asticota-t-il?

SALADIN, *très surpris*.

Hein? (*à part*). Il change de langue.

MATOUILLOT, *à Bachelier*.

Quel est le sujet, le motif de votre querelle?

SALADIN.

Eh! mon Dieu, voilà la source...

BACHELIER, *vivement à Saladin et bas*.

Taisez-vous, c'est le mari...

SALADIN, *de même*.

De la petite dame au parapluie... ah! bah!

BACHELIER, *de même*.

Oui. (*Saladin cache vivement le parapluie derrière son dos*).

\* M. S.



**SALADIN, considérant Matouillot et s'oubliant.**  
Ah ! c'est monsieur qui est dans les chasseurs ?

**MATOUILLOT, étonné.**

Ma compagnie a cet avantage... mais qui vous a dit ?...

**SALADIN.**

Hum !.. hum !.. en trois mots voici le sujet de notre querelle.

**MATOUILLOT.**

Très bien... mais vous me direz après comment vous avez appris...

**SALADIN.**

Figurez-vous, M. Patrouillot...

**MATOUILLOT.**

Matouillot.

**BACHELIER, bas à Saladin.**

Qu'allez-vous lui dire ?

**SALADIN, bas.**

Je n'en sais rien. (*Haut*). Figurez-vous... vous vous figurez, n'est-ce pas ?...

**MATOUILLOT.**

Je suis en train.

**SALADIN.**

Alors, je peux continuer sans crainte... il s'agit...

**MATOUILLOT.**

De quoi ?

**SALADIN.**

D'une affaire de séduction.

**BACHELIER, bas.**

Prenez garde !

**SALADIN, bas à Bachelier.**

Oui... (*haut à Matouillot avec malice.*) Vous devez comprendre ça, vous.

**MATOUILLOT, bas.**

Prenez garde !... c'est un parent de ma femme !..

**SALADIN, à demi-voix et s'oubliant.**

De madame Patrouillot ?

**MATOUILLOT, et BACHELIER, bas à Saladin en lui tirant vivement chacun un pan de son habit.**

Silence !

**SALADIN, à part.**

Je redoute un spencer !

**MATOUILLOT, à Saladin.**

Après ?... après ?.. voyons cette séduction...

**SALADIN.**

A été pratiquée...

**MATOUILLOT, vivement.**

Par qui ?.. sur qui ?..

**SALADIN, bas à Bachelier.**

Avez-vous une parente ?

**BACHELIER, bas à Saladin.**

Une vieille tante, à la Guadeloupe.

**SALADIN, bas.**

Très bien. (*Haut*). Sur la filleule de monsieur.

**MATOUILLOT.**

Tiens !.. je ne lui connaissais pas de filleule.

**SALADIN.**

Vous ne m'étonnez pas... j'ignorais aussi que cette pauvre... Ourika... eût un parrain.

**MATOUILLOT.**

Ourika !.. qu'est-ce que c'est donc que cette Ourika ?

**SALADIN.**

Une négresse.

**BACHELIER, riant, à part.**

Que va-t-il lui conter là ?

**MATOUILLOT.**

Malheureux ! vous avez séduit une... moricaude !

**SALADIN.**

Que voulez-vous ?..

**AIR : des frères de lait.**

J'ai longtemps parcouru le monde,  
En inscrivant mes succès tour à tour ;  
Et la châtaigne, et la brune et la blonde,  
Ont trouvé place en mon livre d'amour,  
Qui s'augmenta d'une rousse un beau jour.  
Je désirais un moricaud visage  
Qui complétât mon arc-en-ciel galant,  
J'ai mis la noire à la dernière page  
Pour ne pas la laisser en blanc.

**MATOUILLOT.**

Une femme complètement noire... ah ! fi !.. et vous refusez de l'épouser ?

**SALADIN.**

Je vous avouerai que je crains la postérité... je redoute les petits nègres.

**BACHELIER, qui s'impatiente.**

C'en est assez !.. M. Matouillot est d'un caractère qui ne lui permet pas de se mêler de cette affaire... nous en finirons sans lui.

**MATOUILLOT.**

Mais je ne peux pas laisser deux galants hommes s'égorger pour un cha...pitre... comme ça. Voyons, Bachelier, mon ami... réfléchissez... (*Matouillot occupe ainsi Bachelier qui ne peut pas voir ce qui se passe.*)

## SCÈNE X.

**MADAME MATOUILLOT, SALADIN, MATOUILLOT, BACHELIER.**

**SALADIN, apercevant madame Matouillot qui sort de la maison à gauche.**

Dieu ! la dame au parapluie ! (*courant à elle.*) Votre mari est là ! rentrez vite ! (*il la repousse en dedans.*)

**MADAME MATOUILLOT, effrayée.**

Ah ! (*Saladin entre avec elle, la porte se referme.*)

## SCÈNE XI.

**MATOUILLOT, BACHELIER.**

**MATOUILLOT, se retournant vers Saladin qu'il croit encore là.**

Faites un effort... vous êtes très blanc, vos rejets ne seront guère que des mul... ah !

\* S. M. B.



BACHELIER.

Quoi ?

MATOUILLOT.

Il n'y est plus.

BACHELIER.

Il a disparu ?

MATOUILLOT.

Où peut-il être allé ?

BACHELIER.

Je le devine !

MATOUILLOT.

Vous croyez ?

BACHELIER.

Oui... il a été retrouver sa complice... il est dans cette maison, sans doute.

MATOUILLOT, à part.

Dien ! et mon rendez-vous !.. cette pauvre petite doit se faire un sang de tigre !

BACHELIER, à part.

Il faudra bien qu'ils sortent... je les attendrai, je les surprendrai, et...

MATOUILLOT, à part.

Je ne veux pas entrer là, en sa présence... e serais obligé de lui confier...

BACHELIER, à part.

Mais je ne pourrai pas avoir d'explication avec elle devant lui.

MATOUILLOT, à part.

Il faut qu'il parte !

BACHELIER, à part.

Il faut qu'il s'en aille !

MATOUILLOT, indiquant la rue à droite au fond.

Je crois qu'il a pris par là, tenez.

BACHELIER.

Oh ! je le retrouverai... (subitement.) Mais il me semblait que vous étiez de garde aujourd'hui.

MATOUILLOT, embarrassé.

Oui... oui... je monte à l'échelle... voilà même l'heure de ma faction... je suis très pressé.

BACHELIER.

Et moi aussi.

MATOUILLOT.

Adieu !

BACHELIER.

Adieu !

(Ils disparaissent un instant et reviennent sans s'apercevoir d'abord.)

(A part.) Eh bien ! il reste !

MATOUILLOT, à part.

Il ne s'en va pas !

BACHELIER, id.

Se douterait-il ?

MATOUILLOT, id.

Aurait-il quelque idée ?

BACHELIER, id.

Donnons-lui le change.

\* B.

\*\* M. B.

MATOUILLOT, id.

Rompons les chiens.

BACHELIER, haut.

Adieu, mon cher ! (il sort à droite.)

MATOUILLOT, haut.

Adieu, mon bon ! (il sort à gauche.)

## SCÈNE XII.

SALADIN, puis UN COCHER DE FIACRE.

SALADIN, entr'ouvrant la porte de la maison à gauche.

Plus personne ! (à la cantonade.) Je vais faire avancer une citadine, ne craignez rien. (Remontant.) Il y a tout juste un fiacre... eh ! cocher !..

LE COCHER, au dehors.

Voilà, bourgeois.

SALADIN.

Reculé ta caisse... encore... là ! (on voit la caisse d'un fiacre qui avance par l'arrière. Troisième plan à gauche.)

LE COCHER, à ses chevaux.

Oh ! là ! vigoureux !.. (paraissant.) Où allons-nous, bourgeois ?

SALADIN, à mi-voix.

Je n'en sais rien.

LE COCHER.

Mais alors où nous arrêterons-nous ?

SALADIN, id.

Où tes chevaux voudront.

LE COCHER, riant.

Ça y est... (à part.) Si je les laisse aller, ils reviendront sur place. (Il disparaît.)

SALADIN.

Bravo, Saladin !.. tu vas enlever la petite dame à la barbe de l'amant et sous le nez du mari... seulement ma belle inconnue a voulu absolument se faire accompagner de sa couturière, n'importe, je saurai l'adresse de ma Dulcinée... allons prévenir ces dames. (Il rentre dans la maison.)

## SCÈNE XIII.

BACHELIER, puis SALADIN, MADAME MATOUILLOT et UNE COUTURIÈRE.

BACHELIER, accourant.

Enfin ! Matouillot est parti !.. que vois-je !.. à la porte de cette maison, une voiture !.. (voyant Saladin sortir.) Oh ! quelqu'un !.. (il se cache derrière le fiacre.)

SALADIN, sortant avec madame Matouillot.

Puisque je vous dis qu'il n'y a plus de danger...

BACHELIER, à part.

C'est mon homme !

\* Le C. S.

\*\* Mad. M. S. B.

MADAME MATOUILLOT, *à Saladin.*

Etes-vous bien sûr que personne...

BACHELIER, *à part.*

Sa voix !.. c'est elle !.. plus de doute

SALADIN.

Eh ! oui !.. je réponds de tout ! (*la couturière monte dans la voiture.*)

MADAME MATOUILLOT.

Oh ! la maudite soirée !.. je m'en souviendrai toute ma vie !

SALADIN.

Montez ! (*à part, pendant que madame Matouillot se glisse dans la voiture.*) A mon tour !

MADAME MATOUILLOT.

Ah !.. et mon parapluie !

SALADIN.

Bon ! je l'ai oublié dans la tannière du suisse ! je cours le chercher. (*Il rentre dans la maison.*)

#### SCÈNE XIV.

LE COCHER, MADAME MATOUILLOT, BACHELIER.

BACHELIER, *reparaissant.*

Et je les laisserais partir ainsi ! tranquillement ! ensemble !.. oh ! non !.. mille fois non !.. (*le cocher rentre.*) Vingt francs pour toi, si tu pars au galop.

LE COCHER.

Ca va... et toujours comme nous en sommes convenus ?

BACHELIER.

Oui, oui... toujours.. (*il monte dans la voiture, le cocher referme la portière et disparaît.*)

MADAME MATOUILLOT, *dans la voiture, poussant un cri.*

Ah ! M. Bachelier !

LE COCHER, *en dehors.*

Houp là, vigoureux ! (*la voiture disparaît.*)

#### SCÈNE XV.

SALADIN, *qu'on a entendu se disputer avec le portier, sortant de la maison.*

Ce farceur de portier qui voulait me donner le sien... un vieux riflard orange, avec des pièces rouges... eh bien ! où est donc la voiture ?.. ah ! elle file au galop... les chevaux ont donc pris le mors aux dents... eh ! cocher ! tu oublies quelqu'un... arrête donc, imbécile ! bêtise ! (*il disparaît au fond à gauche en courant et criant.*)

#### SCÈNE XVI.

MATOUILLOT, *arrivant à pas de loup par la gauche, 2<sup>e</sup> plan.*

Enfin Bachelier est parti !.. pourvu que per-

sonne de ma connaissance ne me voie entrer chez ma jeune sollicituse... si ma femme apprenait jamais... elle est si jalouse ! c'est cruel d'être aimé comme ça !.. ça doit être par ici.

#### SCÈNE XVII.

MATOUILLOT, SALADIN.

SALADIN, *arrivant par la gauche.*

Impossible de rattraper ce luron-là... il aura entendu que je le prenais à la course.

MATOUILLOT, *cherchant.*

Assurons-nous du numéro...

SALADIN.

Ça commence à me refroidir un peu sur les aventures nocturnes... ah ! il me faut la rue des Martyrs, il me la faut !

MATOUILLOT, *tâtonnant.*

Cette maison manque de sonnette.

SALADIN.

Voilà un locataire qui rentre dans ses lares, demandons-lui... (*haut.*) Monsieur, la rue des Martyrs, s'il vous plaît... tiens ! c'est le chasseur !

MATOUILLOT.

Le séducteur d'Ourika... où diable êtes-vous donc passé tout-à-l'heure ?.. entre nous, mon gaillard, c'est vous qui avez tort, parole d'honneur... vous devriez l'épouser.

SALADIN.

Qui ça ?.. ah ! bon ! oui... la rue des Martyrs, s'il vous plaît ?

MATOUILLOT.

Vous êtes dedans.

SALADIN.

Bah... et l'hôtel de Hanôvre ?

MATOUILLOT, *le faisant retourner.*

Vous êtes devant.

SALADIN.

Là ?... ah ! sapristi !.. j'avais le nez dessus, et j'allais... merci, chasseur.

MATOUILLOT, *à part, allant à la maison.*

Voyons donc décidément si je trouverai... louton oh ! que je suis bête, il y a un marteau.

*Saladin frappe à l'hôtel.*

MATOUILLOT, *frappant après lui.*

Dites donc, est-ce aimable une négresse, hein ?

SALADIN.

Huh !... *il frappe.*

MATOUILLOT.

Bachelier est dans son droit... à votre place, je l'épouserais. *Il frappe.*

SALADIN.

Qui ça ?... Bachelier ?... *Il frappe.*

MATOUILLOT.

Non... Ourika... *Il frappe.*

SALADIN.

Il est donc sourd ce portier ?

MATOUILLOT.

Le mien me fait l'effet de jouer aussi de



cette infirmité... ouvre donc, imbécile ! Il frappe.

SALADIN.

Ouvre donc, animal ! *Ils frappent tous deux plusieurs coups, les portes s'ouvrent.*

MATOUILLOT.

Enfin !...

SALADIN.

C'est bien heureux.

MATOUILLOT.

Adieu.

SALADIN.

Bonsoir !

MATOUILLOT. *en dedans.*

Madame Saladin, s'il vous plaît.

LE PORTIER *de la maison, de même.*

Elle y est. *La porte se ferme.*

SALADIN, *en dedans.*

Madame Saladin, s'il vous plaît ?

LE PORTIER *de l'hôtel de même*

Elle n'y est pas.

### SCENE XVIII.

SALADIN, LE PORTIER DE L'HOTEL.

SALADIN, *en dedans.*

Comment ! elle n'y est pas ?

LE PORTIER *de l'hôtel, de même.*

Elle est sortie, ce soir, z'à bonne heure, et m'a même averti qu'elle ne rentrerait que très tard, ou pas du tout.

SALADIN, *au dedans.*

Pas du tout ! *(rentrant en scène avec agitation,)* Dédéle est seule à Paris... Dédéle sort le soir et Dédéle découche... oh ! moi qui voulais la surprendre... je suis... surpris !... *(au portier qui paraît sur le seuil de haut, la porte,)* je vais l'attendre, monter chez elle, donnez-moi sa clé.

LE PORTIER.

C'est pas l'ordinaire de la maison.

SALADIN.

Mais je suis son mari.

LE PORTIER.

Allons donc ! cette dame est veuve !

SALADIN.

Hein !... je suis parfaitement sûr du contraire ; alors, donnez moi une autre chambre, jusqu'à ce que ma femme revienne j'occuperai une autre chambre.

LE PORTIER.

N'y en a plus, tout est plein... farceur ! *(Il lui ferme la porte sur le nez.)*

### SCENE XIX.

SALADIN, SEUL.

Il me laisse là, dehors, ma femme lui a peut-être donné le mot..., avec la pièce... eh

bien ! ça m'est égal !... quand je devrais rester jusqu'à ce qu'elle rentre... là... fixe, immobile ! ce sera bien incommode, le froid me gagne partout !... quelle idée !... je vais prendre un fiacre à l'heure... pour rester en place... gaiement, voilà une trouvaille pour un fiacre, *(courant au fond, bon, il n'y en a pas.)*

### SCENE XX.

SALADIN, MATOUILLOT, MADAME SALADIN

VOILÉE.

MATOUILLOT, *sortant de la maison à gauche avec madame Saladin.*

Appuyez-vous sur mon bras, joli petit ange, ne craignez rien, je vous guide, car avec ce voile baissé... vous pourriez chopper.... nous allons prendre une petite citadine, pour aller chez le secrétaire du ministre.

MADAME SALADIN, *vivement.*

Mais du tout... c'est inutile.

MATOUILLOT.

C'est qu'il y a loin.

SALADIN *au fond*

Ah ! en voilà un... *(criant,)* eh ! la voiture !

MATOUILLOT, *vivement*

En voici une qui revient sur la place.

SALADIN, *à la cantonade.*

Arrive donc, lambin, arrive donc !

MADAME SALADIN, *à part.*

Grand Dieu ! cette voix !

LE COCHER *au dehors.*

Ho ! là !... vigoureux !

### SCÈNE XXI.

LÉS MEMES, LE COCHER.

*On aperçoit l'arrière du fiacre, qui avance jusqu'à la croupe des chevaux.*

MATOUILLOT, *s'élançant.*

Je la retiens !

SALADIN, *criant.*

Preu, preu, j'é'ai retenue le premier.

LE COCHER, *paraissant et les repoussant.*

Ah ça ! laisserez-vous descendre mon monde ; vous autres.

MADAME SALADIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Plus de doute !... c'est lui !... c'est mon mari !

MATOUILLOT, *redescendant avec Saladin, bas.*

Je suis avec une dame..., laissez-moi ce fiacre.

SALADIN, *à lui-même.*

Tiens, encore le chasseur, il est donc toujours en patrouille. *Il remonte vivement.*

MATOUILLOT.

Le séducteur d'Ourika !... il est donc toujours dehors ! *(il remonte vivement.)*



LE COCHER, *ouvrant la voiture et les repoussant encore.*

Quand mes bourgeois seront descendus, vous vous arrangerez.

SCÈNE XXIII.

LE COCHER, BACHELIER, SALADIN, MATOUILLOT, *en haut.* MADAME SALADIN *sur l'avant-scène.*

BACHELIER *paraissant et descendant de voiture.*

Ah! ça, qu'y-a-t-il donc?

MATOUILLOT, *très surpris.*

Bachelier!

BACHELIER *à part.*

Grand Dieu!

MADAME MATOUILLOT, *qui allait sortir, se re-jetant dans sa voiture.*

Ah!

SALADIN.

Tiens! tiens.

MATOUILLOT, *à part, près de madame Saladin.*

Mazette! s'il me voit avec cette dame.

BACHELIER, *au fond, bas au cocher.*

Imbécile, pourquoi m'as-tu arrêté ici?

LE COCHER, *à mi-voix.*

Dam!.... vous m'avez dit : où tes chevaux voudront.

MATOUILLOT, *bas à Saladin en lui mettant madame Saladin sous le bras.*

Par grâce, par pitié, prenez madame sous votre bras, et dites que vous êtes avec elle.

SALADIN, *étonné, ayant sous le bras madame Saladin voilée.*

Hein?

LE COCHER, *à Bachelier.*

Ah! ça bourgeois, est-ce que votre petite dame ne descend pas?

MATOUILLOT, *malicieusement à Bachelier en remontant un peu.*

Une dame, ah! ah! farceur, vous avez une dame!

BACHELIER, *fermant la portière.*

Du tout!

SALADIN, *avec un cri.*

Ah! je reconnais mon cocher! mais alors... la dame, c'est ..

BACHELIER, *qui a descendu la scène, bas à Saladin.*

Au nom du ciel! ne nous trahissez pas!

SALADIN *à part.*

C'est elle.

MATOUILLOT.

Est-ce que madame serait?..

SALADIN.

Juste.

MATOUILLOT.

Qui!

SALADIN.

Vous l'avez deviné.

MATOUILLOT.

Mais qui?

BACHELIER, *bas, à Saladin.*

Monsieur!..

SALADIN, *à part.*

Je ne puis pourtant pas lui dire que c'est sa femme... (*haut à Matouillot.*) Ma victime!

MATOUILLOT.

Mademoiselle Ourika!.. je m'en doutais!

BACHELIER, *à part.*

Oh! je respire!"

MADAME SALADIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que cette mademoiselle Ourika?

MATOUILLOT.

Bien! bien!... j'y suis! ah! vous voilà mis au pied du mur, séducteur! (*à Bachelier.*) Vous avez été la chercher?

BACHELIER.

Oui... oui... c'est cela!..

MATOUILLOT.

Pour que les larmes de la malheureuse le forcent à lui rendre l'honneur?

BACHELIER.

Vous y êtes!..

SALADIN, *à part.*

Il y est!

MADAME SALADIN, *à part.*

Quelle horreur!

(*Elle pince Saladin.*)

SALADIN.

Aié! (*très surpris et à part.*) Cette dame pince!

MATOUILLOT.

Je m'invite à la noce... ça doit être drôle une mariée de cette couleur là.

SALADIN.

Oui, oui, c'est convenu... je l'épouserai, la semaine prochaine... partons!

MADAME SALADIN, *furieuse et levant son voile.*

Tu l'épouseras, monstre!.. et que feras-tu donc de ta femme?

BACHELIER ET MATOUILLOT.

Sa femme!

SALADIN.

Dédéle!

MADAME SALADIN.

Trompée! trahie!.. oh! je me vengerai!

SALADIN, *effrayé.*

Minute!

MADAME SALADIN.

Cette Ourika?..

SALADIN.

N'existe pas!

MATOUILLOT, *surpris.*

Hein?

MADAME SALADIN.

Cette intrigue?..

\* B. M. S. Mad. S.

SALADIN.  
N'a jamais existé!

MATOUILLOT.  
Ah! bah!

BACHELIER, *bas*.  
Vous voulez donc nous perdre?  
SALADIN, *bas*.

Non!.. je vous salue et moi aussi... (*Haut.*)  
Il n'y a qu'un coupable ici... et c'est le chasseur!

MATOUILLOT.  
Moi!

SALADIN.  
Oui vous!\* (*Se tournant du côté du fiacre pour être entendu.*) Oui, vous qui désertez traîtreusement le foyer conjugal sur un prétexte patriotique... vous qui obligez une jeune et craintive épouse à vous suivre, à vous épier... à l'heure...

MATOUILLOT.  
Qu'entends-je!

SALADIN.  
Avez-vous enfin compris, homme vicieux! que la femme qui est là-dedans, c'est la vôtre!

MATOUILLOT.  
Ma femme! en fiacre! avec Bachelier!

SALADIN.  
Oui, Bachelier, votre ami Bachelier, un véritable ami!.. vous ne savez pas tout ce qu'il voulait faire pour vous!..

MATOUILLOT.  
Ma femme en fiacre!.. ah! je vais lui apprendre!..

SALADIN, *le retenant*.  
L'infortunée sait tout!.. votre billet de garde entaché de faux... votre intrigue avec une jeune solliciteuse...

MATOUILLOT.  
Je suis traqué!  
MADAME SALADIN, *à part*.  
Que dit-il?

SALADIN.  
Le souper fin commandé à la Maison-d'Or... en tête-à-tête, avec... (*Jetant un cri en regardant sa femme.*) Ah! mais c'était avec ma femme!.. je suis affreusement dans la situation!

MADAME SALADIN.  
Mon ami, je te jure que j'ignorais...  
SALADIN.

L'existence de ce pique-nique... c'est juste! il me l'a dit!.. je m'en souviens!.. et il allait

\* B. M. S. Mad. S.

t'y conduire au moment... (*Furieux à Matouillot.*) Vieux sardanapale!

MATOUILLOT.  
Ne vous fâchez pas, mon cher Baladin!..  
SALADIN.

Saladin!  
MATOUILLOT.

Je ne voulais faire accepter à madame que votre nomination à la recette de Pont-à-Mousson... que je suis heureux de vous offrir. (*Il lui présente le brevet.*)

SALADIN, *indigné, refusant*.  
Ma nomination!

MADAME SALADIN.  
Ton brevet!  
SALADIN, *le prenant, à part*.

Il m'en destinait deux... mais je crois qu'il gardera l'autre pour lui!  
MATOUILLOT, *saisissant la main de Bachelier*.  
Ce cher ami!.. (*retournant à Saladin.*) Oh! mais ma femme!..

SALADIN.  
Je suis sûr qu'indulgent et bonne comme toutes les femmes doivent être, elle va soulever un peu ce store qui vous cache ses larmes, et passer sa jolie petite main blanche en signe de réconciliation et d'oubli. (*Le store s'est levé et la main passe.*)

MATOUILLOT, *courant prendre la main et la baisant*.  
Oh! je suis pardonné!

SALADIN.  
Vous le serez, n'en doutez pas!  
MATOUILLOT, *revenant à Saladin*.  
Mon cher Baladin...

SALADIN.  
Saladin!

MATOUILLOT.  
A vous mon amitié, mon crédit... (*remontant.*) Ouvrez, cocher!

BACHELIER, *à Saladin*.  
A vous, ma reconnaissance éternelle!  
SALADIN.

Oui, mon brave, oui!  
(*Bachelier remonte.*)

MADAME SALADIN, *à son mari*.  
Mais tu vas me dire au moins ce que tu es venu faire à Paris?

SALADIN, *tendrement*.  
Oui... je te le dirai avant de nous endormir.

(*Matouillot et Bachelier se disposent à monter dans la voiture. Saladin et sa femme se dirigent vers l'hôtel. Ils se saluent, pendant que le rideau baisse.*)

FIN.



# LA MORALE EN ACTION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DE VILLENEUVE ET JAIME,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 13 Janvier 1845.

## PERSONNAGES.

ABEILARD DERVIÈRES, jeune élégant.....  
SÉRAPHIN, remplissant les rôles de }  
EUSTACHE BALUCHON..... }  
MADAME ASPASIE FLAMBOYANT }  
IL SIGNOR CANTE-FIASCO..... }  
LA RIFLA..... }  
RÉSÉDA, Chanteuse dans les chœurs de l'Opéra.....  
MIMI, son amie.....  
INVITÉS.....

## ACTEURS.

MM. SYLVESTRE.  
ACHARD.  
Mmes. VALLÉE.  
ANNA CHÉRI.

*La scène se passe à Paris, chez Réséda.*

Le Théâtre représente un salon élégamment meublé; une table, des sièges; sur la cheminée, un porte-liqueurs; plusieurs portes.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MIMI, tenant une note à la main et lisant les articles qui y sont inscrits.

Les sandwichs... elles sont prêtes; le petit four et les rafraîchissements, M. Abeilard s'en est chargé... Enfin les lettres d'invitation, elles sont envoyées... et sur petit vélin marion avec entourage d'or; c'est ça qui vous a un air duchesse!... Madame Réséda de Saint-Alphonse, a l'honneur de vous inviter au bal d'artistes qu'elle donnera chez elle à l'occasion de la mi-carême!... Allons, Réséda sera contente, ses intentions seront remplies... (On frappe à la porte du fond.) Entrez!

## SCÈNE II.

MIMI, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN.

Madame de Saint-Alphonse!

MIMI.

C'est ici!... mais pour le moment elle est sortie...

SÉRAPHIN, entrant, mais restant au fond du théâtre.

C'est que je suis locataire dans cette maison; et, en ma qualité de voisin, je venais de la part de mon ami Duercoc, un acteur amateur, qui monte des parties en société... lui demander s'il lui conviendrait de jouer, di-

manche à Corbeil, le rôle d'Hermione dans Andromaque.

MIMI.

Ah! ça, mais je reconnais cet organe-là... et le physique aussi... il me semble... approchez donc, jeune homme... Oui, c'est Séraphin... mon ancien danseur du petit bal des Accacias, rue Saint-Antoine!...

SÉRAPHIN.

Mimi!.. cette bonne fille, si gaie, si boute-en-train, la fine fleur des grisettes du septième arrondissement.

MIMI.

Ce pauvre Séraphin!.. je pensais encore à lui tout-à-l'heure, en me rappelant les plaisirs et les soirées de notre ancien quartier, il y a cinq ou six ans... c'était l'âge d'or...

SÉRAPHIN.

L'âge d'or, c'est possible, mais pas l'âge d'argent toujours...

AIR: amis voici la riante semaine.

Tous vos billets s'écrivaient en bâtarde,  
Et d'accourir pourtant on s'empressait,  
Notre salon n'était qu'une mansarde,  
Et notre orchestre un simple galoubet.  
Minuit sonnait... le souper confortable,  
Se composait de cidre et de marrons...  
Et le plaisir assis à notre table,  
Payait gratis le dessert en chansons!...

MIMI.

Et qu'êtes-vous devenu depuis ce temps?...

SÉRAPHIN, à part.

Ne lui disons pas encore le fin mot... (haut.)



Mon histoire est peu compliquée!.. mais elle est instructive pour les fils de famille... j'ai fait des dettes... j'ai porté des gants jaunes... Je me suis fourré un petit lorgnon dans l'œil... j'ai eu un cabriolet à quatre roues, à un jockey d'un pied et demi... Je me suis figuré que j'étais le préféré de plusieurs beautés excentriques... mais aujourd'hui, marié, retiré en province, à Châlons, complètement rangé!.. et vous?

MIMI.

Moi, j'habite, comme vous voyez la Chaussée-d'Antin... J'occupe ce troisième étage, avec madame de Saint-Alphonse... une amie un peu plus jeune que moi!.. Eh!.. mais, vous la connaissez, c'est la petite Lolotte, l'ancienne passion de Larilla, le fils de ce marchand de vins de Bercy!..

SÉRAPHIN.

Larilla! qui lui faisait toujours des scènes chaque fois qu'elle assitait, sans l'en prévenir, à nos parties de canotiers...

MIMI.

Précisément!.. et qui les renouvelle encore dès qu'il peut découvrir son adresse... au point que depuis un an elle a été obligée de déménager trois fois.

SÉRAPHIN.

Plaignez-vous donc de la fidélité des hommes... cette petite Lolotte, c'est à peine si je la reconnaitrais... et elle me remettrait moins sans doute... Est-elle toujours un peu chipe?..

MIMI.

Il y a quelque temps elle avait encore le cœur sur la main... mais maintenant qu'elle a l'honneur de faire partie des chœurs de l'Opéra, tandis que moi, je n'ai pas même pu débiter au théâtre des Délassements-Comiques... Lolotte n'est plus reconnaissable, et la cause de tout cela, c'est qu'un soir au bal du Ranelagh, elle a fait la connaissance d'un jeune homme.

SÉRAPHIN, *à part*.

C'est bien ce qu'on m'avait dit!..

MIMI.

D'une figure agréable, et d'un esprit presqu'aussi bien meublé que son appartement!..

SÉRAPHIN.

Il habitait peut-être les quatre murs d'une mansarde?..

MIMI.

Juste!.. mais il venait d'atteindre sa majorité et de toucher une part d'héritage... ce qui le classait parmi les élégants du boulevard Italien... Depuis ce temps, l'espoir de devenir la femme de ce jeune héritier lui a tourné la tête; elle ne rêve plus qu'équipages, toilettes, et moi j'ai été mise au rancart comme feu la petite Cendrillon!..

SÉRAPHIN.

Cette pauvre Mimi!.. Leur pas sion est donc devenue sérieuse?

MIMI.

Je le crois bien... elle date de huit mois!.. et Dieu sait quand et comment ça finira; car le jeune homme en tient de plus en plus!..

SÉRAPHIN.

Ca devient inquiétant!..

MIMI.

Comme son nom assez plébeïen de Lolotte ne la rehaussait pas aux yeux de son prétendu, elle l'a changé contre celui bien plus fleuri de Réséda, en lui faisant accroire qu'elle était fille d'une illustration...

SÉRAPHIN, *riant*.

Ah!.. ah!..

MIMI.

Oui!.. et que malgré sa famille, l'amour de l'art l'avait fait entrer au Conservatoire, où elle venait de remporter un prix de chant...

SÉRAPHIN.

En vérité!.. la fille d'un cordonnier en vieux du Calvados... qui avait trois frères dans le même commerce... et une voix à rendre jaloux les matous de son village!

MIMI.

Il n'en est pas moins vrai que le jeune homme, pour lui faciliter ses débuts à l'Académie Royale de Musique, a écrit à un célèbre professeur italien qui doit venir, ce soir même, commencer ses leçons...

SÉRAPHIN.

S'il en fait une virtuose, je demande pour lui un brevet d'invention!.. Ah! ça... il est donc bien riche ce futur prétendu?..

MIMI.

Pas trop?... mais il lui reste encore sa portion d'héritage.

SÉRAPHIN.

Et de quelle province est-il?..

MIMI.

Il est aussi de Châlons!.. sa famille veut le marier à sa cousine et lui faire acheter une étude... mais lui n'entend pas de cette oreille là...

SÉRAPHIN.

En ce cas, je le connais... il s'appelle Abeilard!..

MIMI.

Juste!..

SÉRAPHIN.

Abeilard Dervières... et c'est vous qui venez de m'apprendre tout ce que je voulais savoir... pour l'exécution d'un projet que je méditais là... et comme vous êtes toujours restée bonne fille, je veux me confier à vous et réclamer votre appui... sachez donc! (*On entend la voix d'Abeilard et de Réséda.*)

MIMI.

C'est lui!.. il revient du bois avec Réséda.

SÉRAPHIN.

Diable!... je ne veux pas être surpris dans cet état!...

MIMI.

En ce cas, partez vite par le petit escalier.

SÉRAPHIN.

Soit!... mais venez me rejoindre au cinquième, chez des amis vos voisins, qui sont aussi dans la confidence... je vous expliquerai tout!...

AIR : quadrille des Diamants de la Couronne.

Je vous attends, mais jusque là,  
Bouche close,  
Et pour cause,  
Plus tard tout se découvrira,  
Mais du silence jusque là.

MIMI.

J'obéirai, mais jusque là,  
Bouche close,  
Et pour cause,  
Plus tard tout se découvrira,  
Mais du silence jusque là.  
(Séraphin sort par la porte à gauche.)

### SCÈNE III.

MIMI, ABEILARD, RÉSÉDA.

RÉSÉDA, entre en riant.

Ah!... ah!... ah!... ce pauvre Abeilard!...

ABEILARD, tenant à la main un chapeau enfoncé.

Réséda, je vous en prie, ne me riez pas au nez comme ça... c'est humiliant devant vos gens... J'ai l'air d'une bête curieuse, et ça peut m'en laisser la réputation.

MIMI, prenant le chapeau des mains d'Abeilard.

Ah! mon Dieu!... voyez donc votre chapeau...

ABEILARD.

Parbleu!... Imaginez-vous, ma chère Mimi, que ce matin, au bois de Boulogne, j'avais parié arriver le premier au rond-point d'Auteuil.

RÉSÉDA.

Nous étions une foule de dames au but, attendant ces messieurs... le premier cheval qui se présente, c'est celui d'Abeilard...

MIMI.

Comment?... vous avez gagné le pari?...

ABEILARD.

Eh non!... mon cheval, un stupide animal, qui, au premier ruisseau, donne une ruade et me fait faire la culbute à dix pas!... Aussi, ma chère Mimi, au lieu de vous moquer de moi, vous devriez bien dire à Jean, mon cocher, d'aller me chercher un chapeau neuf.

RÉSÉDA.

Ah! oui... et puis aussi faire prévenir cette marchande à la toilette qui doit m'apporter une garniture en points d'Angleterre pour ma

robe de ce soir... Il paraît que c'est une bonne connaissance à faire, car toutes les dames du corps de ballet de l'Opéra me l'ont recommandée...

MIMI.

On va prévenir ta marchande!.. (à Abeilard). Dans un instant, vous aurez votre imperméable. (A part). Pendant qu'ils sont seuls, allons vite retrouver Séraphin... (Elle sort par le fond. Réséda remonte et revient à la glace où elle se regarde).

### SCÈNE IV.

ABEILARD, RÉSÉDA.

ABEILARD.

Comme c'est agréable une course!... ce soir je ne serai pas dans le cas de danser la moindre polka.

RÉSÉDA.

Qu'importe!... Abeilard, vous me regarderez...

ABEILARD.

Oui... c'est fort agréable!... malheureusement, je ne suis pas le seul; car ce matin, au bois, ces messieurs n'avaient des yeux que pour vous, et Dieu sait comme vous en paraissiez flattée...

RÉSÉDA.

Vous n'avez donc pas vu que c'était pour mortifier Cornélie qui était restée toute seule dans sa calèche avec ce gros prince polonais...

ABEILARD.

Comme si Cornélie était une rivale digne de vous... une figurante de l'Opéra!

RÉSÉDA.

Ah! si je ne vous aimais pas tant, pour la faire enrager, je rendrais la Pologne et la Russie amoureuses folles de moi!...

ABEILARD.

Réséda, je vous en prie, que votre vengeance ne tombe pas dans cet excès... d'autant qu'il court déjà des bruits à l'orchestre de l'Opéra... On prétend que le prince a toujours son lorgnon braqué sur vous... et qu'il voudrait vous emmener et vous faire débiter sur le théâtre de Cracovie.

RÉSÉDA.

Que voulez-vous?... le corps de ballet est si mauvaise langue. Me supposez-vous capable de compromettre l'éclat de ma naissance.

ABEILARD.

Non! et que ne vous dois-je pas! Malgré votre noble origine vous consentez à vous unir à moi, fils d'un simple notaire de province; vous daignerez me faire agréer par votre illustre famille.



RÉSÉDA.

Je vous le promets !

ABEILARD.

Ah ! je suis un heureux mortel !

# SCÈNE V.

Les mêmes, MIMI.

MIMI.

Monsieur Abeilard, voilà votre chapeau, et venez donc m'aider à renvoyer un individu qui veut à toute force entrer.

ABEILARD.

Que demande-t-il ?...

BALUCHON, *entrant*.

Carleur de souliers.

ABEILARD.

Qui êtes-vous ?

AIR :

J'suis carreleur d'souliers,  
C'est un état dont j'm'honore !..  
Dans chaque quartier  
Dès l'matin on m'entend crier  
Sans me faire prier.  
Bon ouvrier, moi, je restaure  
Pantoufle ou soulier,  
En conscience, j'fais mon métier.  
Je suis restaurateur,  
En vieux, dans ma clientèle,  
J'ai l'flaneur, l'auteur,

Le solliciteur ;

Comme un lapin, je cours,

Mais je n'crains pas d'user ma s'melle,

Et je réserve toujours

Un p'tit bequet pour les amours.

Faut voir quelle ardeur soudain me saisit et m'entraîne,

Quand un jeune tendron

M'apporte son soulier mignon :

Mais qu'un'vieille paraiss', crac ! aussitôt je perds l'haleine,

Et d'un ton civil,

Excusez, que j'dis, j'ai plus l'fil ;

Mais dans tous les temps,

Trop de gens

Nous font concurrences ;

On voit des r'carleurs

Floueurs,

De toutes couleurs.

Dans l'moment présent,

D'puis les brod'quins jusqu'aux consciences ,

Il n'y a qu'à r'garder,

On trouve que'chose à rac'moder.

J'suis carreleur, etc.

ABEILARD.

Comme il n'y a rien ici à raccommoder, je vous engage à reprendre le chemin de la rue, qui est votre patrie !..

BALUCHON.

Pas si bête !.. J'arrive du Calvados pour affaire de famille ; je dépose mon établissement, et je m'installe ici où qu'on m'a dit que je trouverais ma sœur Lolotte Baluchon.

MIMI ET RÉSÉDA.

Sa sœur !..

BALUCHON.

Qui va bientôt débiter à l'Opéra... dans Othélo... dans la reine de Chiffé... dans les Huguenottes et dans Marie se tua.

ABEILARD.

Ah !.. mon Dieu !.. l'Opéra ! Réséda ! je vous en conjure, répondez à ceci qui a l'audace des'intituler votre frère.

RÉSÉDA.

Ceci... mon frère... connais pas...

BALUCHON.

De quoi, ptiote sœur, tu ne reconnais pas ton frère Eustache... Eustache Baluchon ?..

RÉSÉDA, *à part*.

Ciel !..

BALUCHON.

Qui t'a quittée au pays.

RÉSÉDA.

Il se pourrait !..

BALUCHON.

Depuis l'âge de huit ans ?..

RÉSÉDA.

C'est lui !.. (*Bas à Mimi.*) Oh !.. Mimi, quelle rencontre !..

BALUCHON.

C'est pas l'embarras... t'as bien changée... sais-tu que si nos chèvres te voyaient, elles ne te reconnaîtraient point...

ABEILARD.

Répondez, madame !.. est-ce qu'en effet cet homme ?..

RÉSÉDA.

Eh !.. bien !.. oui... mais vous savez que dans les familles les plus distinguées... il y a...

ABEILARD.

Des carreleurs de souliers...

BALUCHON.

Pourquoi donc pas ?..

RÉSÉDA, *à part, à Baluchon*.

Eustache !.. mon ami... je serai enchantée de te recevoir .. mais un autre jour...

BALUCHON

Du tout !.. et l'infusion du cœur donc, je me boute là-dedans, et je n'en bouge point que tu ne m'aies donné audience. (*Il s'assied sur le chapeau neuf qu'a rapporté Mimi.*)

MIMI.

Ah !

ABEILARD.

Quoi donc ?

MIMI.

Mon dieu, Monsieur Abeilard, voilà encore une fois votre chapeau aplati.

ABEILARD.

C'est le second de la journée... maladroit !

BALUCHON.

Excusez ! je ne l'avions point vu... ptiote sœur, v'là l'objet qui m'amène... (*Pleurnichant.*) Ah ! j'sis ben malheureux !.. va... j'aime not' cousine Chipote qu'est boulotte, qu'est ragotte comme une pelotte... qu'a des petits yeux et un p'tit nez... qu'ça vous ravigotte...

ABEILARD.

Ah ça, il ne va pas finir ?..

BALUCHON.

Qu'est-ce qu'il gazouille ?.. dites-y donc de



s'taire à ce serin... j'te disais donc, qu'on ne veut pas m'bailler ma Chipotte, sous prétexte qu'elle manque de gros sous et que j'ai oublié d'être ministre des Finances... il y a le cousin Balochet qui est comme un hargneux après moi... et la tante Pinchemelle qui veut me deshériter... ce qui fait que Chipotte pleure comme une gouttière... et me m'nace d'en épouser un autre... cré coquin... j'si ty malheureux !.. j'viens qu'ri' ta protection pour décider la famille.

Ain : nouveau de M. Thys.

Si par bonheur j'deviens son époux,  
Morguenn' queu drôle d'noce,  
Les parents, les amis viendront tous  
J'vons t'y nous faire une bosse ;  
L'on rira, l'on s'grisera  
Pendant plus d'un' semaine,  
Sous la table on s'rroul'ra  
Nous s'rons plus d'une centaine,  
Qué beau coup-d'œil ça f'ra  
J'voudrais m'y voir déjà !..

(Parlant.) Toute la nichée, quoi tous bons enfants qui vous ont des boules encore plus chiffonnées que la mienne ! tu vas t'être choyée ! cajolée ! mijotée !.. et les mioches qui te feront les cent-coups ?.. qui t'grimperont sur les épaules comme des lézards, et à vous itou... cré coquin queu plaisir !..

Faut qu'dans peu, saperlotte  
J'soyons mariés tous deux,  
Car sans ma pauvr' Chipotte  
J'vivrais trop malheureux.

(Il pleure.)

RÉSÉDA.

Mais enfin que puis-je faire ?

BALUCHON.

Tout, p'tite sœur ! tout ! tout ! Comme ils ont appris qu'tallais être une grande dame, une riche, ils ne donneront leur consentement que si tu bailles le tien, et j'viens l'quérir.

RÉSÉDA, bas.

Eh bien... tu l'auras, mon consentement, et celui de mon futur époux... mais va-t-en !

BALUCHON.

Vous allez t'être mon beau-frère, vous ?... et vous ne me le disiez pas tout de suite !... mais viens donc ici que je t'embrasse !..

(Il veut l'embrasser.)

ABEILARD, le repoussant.

Quelle horreur !..

BALUCHON.

Touche-là, mon vieux !.. (Il tape dans la main d'Abeilard.)

ABEILARD, ne pouvant retirer sa main qui est collée.

Ah !.. le misérable... veux-tu me rendre ma main !..

BALUCHON.

Et je compte bien assister à vot' mariage itou... c'est cela qui sera ronflant !.. il m'vient une fameuse idée... nous ferons les deux noces à la fois et c'est vous qui payerez !.. à revoir,

petite sœur... sans adieu, beau-frère... (reprenant sa hotte, et sortant en chantant :) J'suis carleur d'souliers ! (Il sort.)

## SCÈNE XII.

ABEILARD, RÉSÉDA, MIMI.

RÉSÉDA, à part.

Maudite visite !.. que lui dire ?.. et comment me justifier ?.. (haut.) Abeilard !..

ABEILARD, qui est tombé anéanti sur une chaise lui tourne brusquement le dos avec indignation.

Ah !..

RÉSÉDA, même jeu.

Ah !

MIMI, au fond.

Il paraît que la danse continue... les voilà dos à dos...

ABEILARD, à part.

Le cousin Baluchon... la tante Pinchemelle... c'est suffoquant !..

MIMI, à part.

N'oublions pas les instructions de Séraphin... (haut.) Eh ! bien ?.. Qu'y a-t-il donc, vous boudez !.. Réséda si aimante !.. M. Abeilard, si épris... si enthousiasmé !..

ABEILARD.

Enthousiasmé !..

RÉSÉDA, à Mimi.

Ma chère Mimi !..

MIMI, à part.

Laisse faire, je vais tout arranger... (avec âme.) Il serait possible, Abeilard, parce que la charmante Réséda ne serait pas née sur les marches d'un trône...

ABEILARD.

Un trône !.. qui est-ce qui vous parle de ça... (avec fatuité.) je n'ai jamais ambitionné de princesse... Mais il y a loin de la poupre au cuir... Mimi... car je ne suis pas fier... mais en songeant à sa famille, j'étais plein de vénération... moi, fils d'un simple notaire... je me voyais le gendre d'un sous-préfet ou d'un banquier... et puis rien... Baluchon... la tante Pinchemelle... quelle humiliante dégringolade !..

RÉSÉDA, pleurant.

Abeilard !.. que vous êtes cruel !..

ABEILARD.

Moi cruel !.. mais songez-y donc ?.. que di-raient mes parents, mon oncle, à qui de hauts personnages donnent la main... la veille des élections...

MIMI.

Et vous ne devinez pas qu'elle vous à trompé par amour...

ABEILARD.

Par amour !..

MIMI.

Oui... le sentiment !.. la passion !.. jeune homme trop susceptible !.. sa haute naissance,

c'était pour vous éblouir... Abeilard, quelle est la malheureuse femme qui ne craindrait pas de vous perdre...

ABEILARD, *naïvement.*

Ah!.. Mimi, je vous remercie bien...

RÉSÉDA, *à Mimi.*

Et moi aussi...

(*Elle lui donne la main.*)

MIMI, *le regardant et appuyant.*

(*Bas à Réséda.*) Le prince vient de venir... il avait une lettre à te remettre...

RÉSÉDA, *bas et vivement.*

J'espère que tu l'as refusée!..

MIMI, *vivement.*

Certainement!.. mais il a juré de te la faire parvenir... (*Haut à Abeilard.*) Résisterez-vous encore!.. Je lui disais... résistera-t-il encore?

ABEILARD, *vaincu et à part.*

Allons, voilà que je me rattache... vous m'aimez, Réséda?..

RÉSÉDA, *allant à lui.*

Abeilard!...

ABEILARD.

Il est donc vrai. Je pardonne...

RÉSÉDA.

Que vous êtes bon!..

ABEILARD.

Bah!.. au fait... avec trente mille francs qui me reviennent... nous en passerons encore de ces journées dorées sur tranche; d'ailleurs le talent égale la naissance et vous en avez du talent... Allons, allons, ne songeons qu'à notre bal de ce soir...

MIMI.

C'est cela!.. Réséda et moi sommes prêtes... il ne lui manque plus que sa garniture en points d'Angleterre et la parure qu'on doit lui apporter.

(*On frappe au fond.*)

MIMI, *allant ouvrir.*

Qui est là?..

MADAME FLAMBOYANT, *entrant.*

Madame Aspasie Flamboyant, pédicure, épilouse, et marchande à la toilette...

MIMI.

Eh justement, c'est celle que nous attendions... Entrez!..

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME FLAMBOYANT.

MADAME FLAMBOYANT.

Je vous demande pardon... je suis venue si vite... je suis toute essoufflée...

RÉSÉDA.

Asseyez-vous, madame Flamboyant?..

MADAME FLAMBOYANT, *s'asseyant.*

Sensible!...

MIMI.

Vous pouvez vous flatter d'être en retard, madame Flamboyant... Depuis deux heures

que Réséda attend après vous pour achever sa toilette.

MADAME FLAMBOYANT.

Vous n'avez pas besoin de mon secours pour être jolie... (*soupirant.*) Ah!.. moi aussi, je le fus... jolie...

ABEILARD.

Parole d'honneur!...

MADAME FLAMBOYANT.

A votre âge, je roulais sur l'or... je ne savais que faire pour le dépenser... je me faisais des papillottes avec des billets de banque... je prenais des bains de mer à la fleur d'orange, je nourrissais mes chevaux avec des biscuits à la cuillère.

MIMI.

Vraiment!...

RÉSÉDA.

Quel luxe!...

ABEILARD, *à part.*

Elle va lui monter l'imagination.

MADAME FLAMBOYANT.

J'avais un pied qui fit tourner toutes les têtes couronnées... car je n'ai pas toujours été marchande à la toilette... Asseyez-vous, je vous prie... (*on s'assied.*) Avez-vous entendu parler de la belle Marseillaise!...

RÉSÉDA.

Jamais!...

MADAME FLAMBOYANT.

Eh bien!... c'est moi qui fus cette célèbre cantatrice, si connue... pour le grand air de la Vestale de M. Spontini...

O des infortunés, déesse tutélaire.

(*Elle fait un couac.*)

Oh!... Pardon... c'est l'humidité du climat de Paris... (*Apercevant des liqueurs sur la cheminée.*) Vous n'auriez pas par hasard un petit verre...

ABEILARD.

Un verre d'eau sucrée...

MADAME FLAMBOYANT.

Non... je préfère un petit verre de rhum.

MIMI.

Avec plaisir, madame. (*Elle va lui chercher un petit verre.*)

ABEILARD.

Ah! vous buvez du...

MADAME FLAMBOYANT.

C'est par ce procédé que j'ai conservé ma voix dans toutes sa pureté... (*Elle boit d'un trait.*) sensible.

ABEILARD, *à part.*

Comme elle y va!...

MADAME FLAMBOYANT.

Telle que vous me voyez, quand je vins au monde, j'étais toute petite... plus tard, je me développai... je naquis à Marseille... ma mère qui voyageait était une grande... d'Espagne... dona Folicheona Gouta bayataba... Mon père était tambour-major... Ce mélange de no-



blesse et de grandeur influa sur mon caractère, et me procura l'existence la plus aventureuse... Vous allez la connaître...

ABEILARD, à part.

C'est quelque tireuse de cartes.

MADAME FLAMBOYANT.

Mon père voulant me rendre digne de ma haute naissance... me plaça chez un vénérable vieillard qui professait la danse de corde... le célèbre Forioso... Cet intéressant acrobate forma mon esprit et mon cœur... Je passais à travers un cerceau, j'avais des souris, je faisais valser un saladier sur le bout de mon nez...

MIMI.

Oui... une foule de talents de jeune personne...

MADAME FLAMBOYANT.

Plus tard je devins folle... folle de la musique, c'est alors que j'appris ce fameux air d'Oedipe à Colonne que je chantais sur l'air de fleuve du Tage, à cause d'une note qui me gênait... (Elle chante.) « *Tout mon bonheur est de suivre vos pas!* » (Nouveau couac.) Ah!... pardon!... cette fois c'est la sécheresse de la température... J'accepterai un petit verre du curaçao...

MIMI, riant.

Comment donc ne vous gênez pas.

ABEILARD.

Ah! vous buvez aussi du...

MADAME FLAMBOYANT.

C'est toujours par ce procédé que j'ai conservé ma voix dans toutes sa pureté! sensible... (Elle avale d'un coup.)

ABEILARD, à part.

Décidément ce n'est pas une femme, c'est un porte-liqueurs!...

MADAME FLAMBOYANT.

Un mois après, à Marseille, je débutai dans la Vestale... Pour mettre à profit mes doubles talents, on ajouta une scène du plus haut intérêt... en marchant au supplice je faisais le saut de carpe au milieu d'un feu d'artifice... quelle chaleur! j'ai déployé dans ce rôle! surtout en approchant du trépied divin... J'avais un bol de punch enflammé.

ABEILARD, à part.

Ca ne m'étonne pas!

MADAME FLAMBOYANT.

Pour entretenir le feu sacré... ce fut depuis qu'on m'appela madame Flamboyant.

MIMI, à part.

Elle n'a pas volé son nom!

MADAME FLAMBOYANT.

Mais au moment de descendre dans la tombe, je vois dans la coulisse le premier danseur... un beau brun dont le mollet m'avait donné dans l'œil, qui badinait avec une méchante figurante... ceci passait toute mesure et me la fait perdre entièrement. Je m'élance vers le couple indigne... et développant un jarret vigoureux, je flanque à mon beau brun un coup de pied qui lui parut d'une hardiesse sublime... et fit

trépigner toute la salle! Je remercie le public par un tendre baiser, et faisant ce geste d'expression, j'aperçois ma rivale qui me faisait cet autre geste, non moins expressif... (Elle fait un pied de nez.) et qui au même instant lui glisse un billet doux... A cette vue, je pousse un cri qui n'était pas dans la partition, et je renverse le grand-prêtre qui tombe la tête la première assis en plein sur la flamme sacrée...

ABEILARD.

Infortuné vieillard!...

MADAME FLAMBOYANT.

J'arrache le billet des mains de cette comparse... depuis ce temps je l'ai conservé... le voilà..., lisez, mademoiselle... (Elle le donne à Réséda.)

MIMI.

Dieu!... l'écriture du prince polonais!...

ABEILARD.

Une lettre de mon rival!...

ABEILVARD, saisissant la lettre.

Je veux la lire. « Mademoiselle, c'est à tort que vous vous laissez aimer par un petit blanc-bec... un criquet... » Ah!... c'est trop fort.

MADAME FLAMBOYANT.

Allez toujours...

ABEILARD, lisant.

« Si les cachemires et les écrins de madame Flamboyant peuvent vous toucher, je les mets à vos pieds. » Un criquet!... (A madame Flamboyant.) Combien toutes vos fanfreluches, Vestale de contrebande? (Il prend la boîte qu'elle a apportée.) Combien tout ça?...

MADAME FLAMBOYANT.

La bagatelle de mille écus?...

ABEILARD, tirant son portefeuille.

Mille écus! Tenez!...

RÉSÉDA.

Que faites-vous, Abeilard?..

ABEILARD.

Pas un mot?... où je vous achète Versailles, Trianon, je vous achète cette femme... Tenez, marchande... (lui remettant des billets de banque et se drapant.) Allez dire à votre prince que le criquet... est plus grand, plus généreux et plus aimé que lui!...

MADAME FLAMBOYANT.

J'y cours!... jeune homme sublime!

RÉSÉDA, se jetant dans ses bras.

Abeilard!...

ABEILARD.

A vous pour la vie!

MADAME FLAMBOYANT, chantant.

« Sur cet autel sacré viens recevoir... » J'accepterai un petit verre de parfait amour...

ABEILVARD, la poussant.

Non pas...

MADAME FLAMBOYANT.

En ce cas, je me servirai moi-même. (elle s'empare du porte-liqueurs.) Monsieur, madame, j'ai bien l'honneur... (elle sort.)



## SCÈNE XIV.

ABEILARD, RÉSEDA, MIMI.

ABEILARD, *trionphant.*

Hein!... la leçon est bonne... j'espère qu'elle profitera à ce prince orgueilleux!...

MIMI.

Vous avez très bien fait de lui apprendre à vivre...

RÉSEDA, *regardant la corbeille.*

Quelle charmante parure!... Cornélie en mourra de jalousie?...

MIMI.

Elle lui fera tourner la tête pour en avoir autant... *(elle sort.)*

ABEILARD, *regardant à sa montre.*

Déjà huit heures!... tant mieux, vous ne tarderez pas, sans doute, à voir le célèbre professeur italien dont je vous aiparlé.

RÉSEDA.

Un professeur?

ABEILARD.

Oui! pour apaiser ma famille, pour la séduire, je veux que votre gloire d'artiste égale celle des Grisi, des Malibran. Ce soir j'improviserai un concert dont vous serez la reine.

RÉSEDA.

Y pensez-vous? chanter sans y être préparée...

ABEILARD

Justement le professeur va venir. Vous répondez...

RÉSEDA, *à part.*

Il y tient! *(haut.)* Mais le temps presse... ma toilette... je veux vous faire honneur ce soir.

ABEILARD

Ah! charmante!

RÉSEDA, *à part.*

Je prierai Mimi de dire que je n'y suis pas.

ENSEMBLE.

AIR *Styrien.*

RÉSEDA.

Sur moi comblez ce soir  
Pour combler votre espoir,  
Et l'hymen le plus doux  
Va bientôt m'enchaîner à vous.

ABEILARD.

N'oubliez pas ce soir  
De combler mon espoir  
Et l'hymen le plus doux  
Va bientôt m'enchaîner à vous.

*(Rése da sort.)*

## SCÈNE XV.

ABEILARD, *seul.*

Décidément, mari d'une cantatrice, c'est flatteur. Si sa famille est obscure son talent ne l'est pas... et puis cent mille francs d'appointement par an, ça me paraît très noble. D'ailleurs je ne peux plus reculer, j'ai brûlé mes vaisseaux, j'ai écrit à Châlons pour refuser la

main de ma cousine et la chargé d'avouer qu'on voulait m'acheter : ainsi tout à Rése da.

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, MIMI.

MIMI.

Monsieur Abeilard, il y a là un Italien, qui dit qu'on l'a fait venir.

ABEILARD.

Il signor Cante-Fiasco...

MIMI.

C'est ça même!... il chante, il parle, il rit... on dirait d'un fou échappé de la maison du docteur Blanche.

ABEILARD.

C'est lui! c'est mon professeur... faites vite entrer l'illustrissimo virtuose...

## SCÈNE XVII.

Les mêmes, CANTE-FIASCO.

CANTE-FIASCO.

AIR : *de l'eau merveilleuse.*

Mé voilà!.. mé voilà!.. mé voilà!..

Per la gloire de l'Opéra,  
Dé ce que mon zénie inventa,  
Tout l'univers il parlera.

Des ténors

Les piou forts,

Zé né pouis m'empêcher de rire,

Après moi, Roubini

Doit dire

Ni, ni,

C'est fini!..

Ma renommée, il est immense,  
Mon talent n'a point de pareil,  
Ze sais qu'on en parle d'avance  
Dans la lune et dans le soleil.  
Mé voilà, mé voilà, etc.

ABEILARD, *lui présentant un siège.*

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur Cante-cante...

CANTE-FIASCO.

Fiasco!... *(repoussant le fauteuil).* Ze vous remercie; ze ne prends jamais de repos... mon zénie, il est comme une locomotive... çauffé à la vapeur... il aurait besoin d'un ressort pour s'arrêter rien qu'un petit moment... Aussi, vi le voyez, signor, j'arrive ici vers vous prestissimo, comme l'adagio après la cantabile... *(Fredonnant).* Il fanatico per la musica... from, tra, la la la la, dera prout... st.. *(Il écrit sur son album).*

MIMI, *bas.*

J'ai donné la consigne... et si le véritable Cante-Fiasco se présente... à la porte!

CANTE-FIASCO, *bas.*

Très bien! *(haut).* Ah ça, monsu... vi m'avez fait demander pour écouter une diva... une

virtuosa... qui chante comme un rossignol...  
c'est sans doute la signora...

MIMI.

Non, monsieur, mais mademoiselle Réséda...  
Je vais la prévenir. *(Elle sort)*.

CANTE-FIASCO.

Perdonate signora ! *(à Abeilard)* je vois partout des cantors... car je souis venu au monde per en produire comme un zardinier per far pousser des asperzes.

ABEILARD.

Les asperges, il en pousse... mais les chanteurs...

CANTE-FIASCO.

Ca devient de piouz en piouz rare... aussi, per far cesser cette disette... ze me souis fait fabricant...

ABEILARD.

De tenors ?

CANTE-FIASCO.

Si, si... je sais bien que jusqu'à ce zour, on les faisait étudier... ma perché... je vous le demande... rococo... moi, ze les fabrique tous faits... à la douzaine... quand mes ténors ils sont zolis garçons, z'en fais des cantors de grace ou de fioritures, quand ils jouissent d'un physique très laid, z'en fais des chanteurs d'expression.

ABEILARD.

Très bien, mais quand ils n'ont ni voix ni physique?..

CANTE-FIASCO.

Alors z'ai un moyen infailible... Comme j'ai vu que naguères on avait pris des tonneliers pour en faire des ténors, moi, zeprends mes ténors, et puis j'en fais... des tonneliers...

ABEILARD.

Vous êtes un grand homme, et je vois qu'avec vous, le Conservatoire est enfoncé...

CANTE-FIASCO.

Au contraire... san Dio!... il est piou précieux que jamais!... mais il fallait trouver la manière de s'en servir, et ze viens de la découvrir... quand ze veux faire débiter une de mes élèves sur le grand Opéra, ze la prends sous le bras, ze la mène à l'école de chant ; ze l'introduis par la porte du faubourg Poissonnière, ze lui fais traverser toutes les cours... sortir par la rue Bergère, et aussitôt ze la présente au director de l'Opéra en disant . Voilà un suzet qui sort du Conservatoire ; il a suivi toutes les cours... du Conservatoire!

## SCÈNE XVII.

Les mêmes, RÉSEDÀ, en toilette de bal.

ABEILARD, allant à elle.

Ah ! voici votre élève !

CANTE-FIASCO.

Suavissima ! et si son ramage il ressemble à son plumage...

RÉSÉDA, à part.

Oui, il est joli le ramage !

CANTE-FIASCO.

Je me charge de le perfectionner... par la merveille de ma méthode, et vous allez en juger... les dilettanti ; ils se pâment pour un petit la de gorze ou pour un méchant ut de poitrine... questo ganachia... Moi, pour peindre la colère, z'ai découvert le sol du talon, la vengeance, le la du poignet, et pour l'ivresse du bonheur z'ai inventé l'ut de l'occiput!... ma le chef-d'œuvre de mon zénie, c'est un si qui part du trou du souffleur et qui monte jusqu'au loustre!... Pour faire ce si... vous prenez ceci... *(il montre le hapeau)* le la de soprano ; pour faire ce la... vous prenez cela!... le re de basse taille... se place à côté de l'épée, le ténor met ceci sur son cœur... et le soprano il mettait le la dans son corsage. *(Il fait jouer les hapeaux qu'il a placés sous son habit, et cela produit un son discordant)*. Je vais vous dire ou un petit fragment d'ou un opéra en dix-huit actes que j'ai composé ; le ton il était si élevé, que les cantors ils n'ont pas pu exécuter ; l'ouverture il était sublime... il commençait par ou un léger gazouillement de floute... et il finissait par une salve d'artillerie de vingt-un coups de canon!... le théâtre représente un moulin... la princesse déguisée est à la fenêtre... l'amoureux il est au dessous... le père... prêt à se venger ; il est caché derrière un arrosoir : ascoltate !

TRIO.

*(Musique nouvelle, de M. Hormille.)*

LA PRINCESSE.

Est-ce toi cher amant?..

L'AMANT.

Oui ! oui ! oui ! oui !

*(Il met la main sur son cœur, le hapeau fait entendre un son discordant.)*

LE PÈRE, dans l'arrosoir.

De la prudence !

*(Il met la main sur le hapeau de côté de l'épée ; même jeu.)*

L'AMANT.

J'accours, pour m'enivrer de ta douce présence!..

M'aimes-tu bien ?

LA PRINCESSE.

Oui ! oui ! oui ! oui !

*(Même jeu.)*

LE PÈRE, qui s'embête dans l'arrosoir  
O vengeance !

*(Même jeu.)*

L'AMANT.

Aimable objet de mon tendre délire!..

D'amour à tes genoux en ce moment j'exp...

Ah ! nous voilà arrivés à la fameuse note que



la voix humaine il ne peut pas donner... vous allez l'entendre.

En ce moment j'exp...

(Il met la main sur le creux de son estomac : bruit aigu, re...)

Et le public aussi il expire de plaisir.

ABEILARD.

C'est sublime ! permettez que je vous embrasse... (Ils s'embrassent ; les hapeaux donnent plusieurs sons aigus.)

CANTE-FIASCO.

Et maintenant, si vous le permettez, passons à la belle signora...

ABEILARD.

Ah ! je vais donc connaître enfin ce brillant timbre de voix.

CANTE-FIASCO.

Z'ai apporté ce délicieux air de la reine de Chypre... (il chante).

Le gondolier dans sa pauvre nacelle  
Retourne aux toits où le bonheur l'attend,

Allons, entonnez !..

RÉSÉDA, toussant.

C'est singulier... aujourd'hui je ne me sens pas en voix...

ABEILARD.

Ah !.. Réséda...

RÉSÉDA.

Ce matin au bois, j'ai attrapé un rhume...

CANTE-FIASCO.

Oh !.. ze connais,.. modestie de chanteur... allons : le gondolier...

RÉSÉDA.

Impossible... je dois l'avouer... j'ai une voix d'opéra magnifique : mais j'ai un petit défaut, c'est que je ne peux pas chanter quand il y a du monde...

ABEILARD.

Réséda, cessez de vous faire prier ou je me fâche.

RÉSÉDA, à part.

Ma foi, au petit bonheur... j'y suis !.. (elle chante) le gondolier... hum ! hum ! hum !..

CANTE-FIASCO.

Elle est un peu émue, allons, du courage.

RÉSÉDA, chantant.

Le gondolier dans sa pàuv...

(Elle fait un couac, jette le morceau loin d'elle et tombe sur un fauteuil).

CANTE-FIASCO.

Ah ! voilà la nacelle qui chavire... oh !.. la la, les oreilles... la diva a une voix de cricri !..

ABEILARD.

C'est que vous l'intimidez !.. sachez, Monsieur, qu'elle a remporté un premier prix au Conservatoire.

CANTE-FIASCO.

Le premier prix de couac... avec une voix comme cela... on n'a pas besoin de souricière..

on a toujours des chats à son service... quant à son prix.. c'est un puff parmi les lauréates.. il n'y a pas plus de Réséda que dans mon œil.. et pour chanter Malboroug.. s'en-va-t-enguerre, il faudrait garnir son costume de si, de la, de mi, de sols queze n'en ai dans toutes mes poches. (Il fait jouer tous ses hapeaux en même temps.) Au plaisir de ne pïou vous entendre.

CHOEUR.

Air : de la descente de la Courtille.

CANTE-FIASCO.

Dieu !... quel gosier, quel ramage !..  
C'est à faire désertier,  
Sans hésiter je l'engage,  
Mais c'est à ne plus chanter.

RÉSÉDA.

Quel horrible personnage,  
Oser ici m'insulter !  
Souffrirez-vous qu'on m'outrage  
Qu'il sorte sans hésiter.

ABEILARD.

Quel indigne personnage,  
Oser ici l'insulter !...  
Dois-je souffrir qu'on l'outrage ?  
Qu'il sorte sans hésiter.

## SCÈNE XIX.

ABEILARD, RÉSÉDA, puis MIMI.

ABEILARD.

Va donc, faiseur de Fiasco, mangeur de macaroni... je suis furieux... cependant Réséda, il faut convenir que votre gondolier et votre nacelle sont restés en route.. (Mimi rentre par le fond sans être aperçue.) Et le premier prix que vous n'avez pas remporté... à ce qu'il soutient..

RÉSÉDA, se levant vivement.

Abeilard !.. eh !.. bien non, je ne l'ai pas eu ce prix..

ABEILARD.

Pourquoi m'avez-vous dit ?.. j'avais compté là-dessus !.. écoutez donc... cent mille francs d'appointments !..

MIMI, s'approchant.

Eh ! qu'importe la richesse, Abeilard !..

ABEILARD.

Comment qu'importe !..

MIMI.

Sans doute... ne comprenez-vous pas que l'amour d'une femme est un trésor... une femme surtout qui n'a jamais aimé que vous..

ABEILARD.

Que moi...

MIMI.

Que vous !

ABEILARD.

Ma foi tant pis.. eh ! bien oui, je l'avoue, un amour pur doit me suffire, je vous épouse vous, dont le cœur naïf n'a jamais battu que pour moi !



RÉSÉDA ET MIMI.

Ah !

RÉSÉDA.

Que vous êtes bon, Abeilard !..

ABEILARD.

Mais nos invités vont venir, il n'y a pas de temps à perdre... je cours à la pâtisserie Viennoise pour le petit four. Ah ! et chez mon chapelier, car je ne peux pas paraître en public avec cette affreuse coiffure.

ENSEMBLE.

AIR : de l'Ambassadrice.

Ce soir la danse aura des charmes,  
Le plaisir va nous entraîner.  
Chacun va vous rendre les armes,  
Car sur tous vous devez régner.

(Abeilard sort.)

## SCÈNE XX.

MIMI, RÉSÉDA.

RÉSÉDA.

Pauvre garçon, comme il m'aime !

MIMI.

Oui ! mais ça durera-t-il ?

RÉSÉDA.

Pourquoi pas.

MIMI.

Dam, il a découvert que ta noble famille...

RÉSÉDA.

Bah ! puisqu'il m'a pardonné...

MIMI.

Oui ! mais ta belle voix, ton grand prix du Conservatoire..

RÉSÉDA.

Il m'adore malgré tout !

MIMI.

Soit, mais s'il allait découvrir que cette lettre du prince n'est pas la première...

RÉSÉDA.

Mimi..

MIMI.

Et qu'après une petite brouille avec Abeilard, tu allais répondre aux supplications de la Pologne...

RÉSÉDA.

Comment pourrait-il savoir?..

MIMI.

La réponse existe. (Elle lui montre une lettre.)

RÉSÉDA.

Quoi, tu l'as conservée ?

MIMI.

Sans doute... après l'avoir écrite, tu m'as défendu de l'envoyer.

RÉSÉDA.

Je te le défends encore.

MIMI.

Allons... ajournée. (Elle serre la lettre.)

RÉSÉDA.

Silence ! j'entends nos invités.

## SCÈNE XXI.

RÉSÉDA, MIMI, INVITÉS, puis ABEILARD.

CHOEUR.

AIR : de l'Ambassadrice.

Dans ce séjour heureux,  
Ce soir, selon nos vœux,  
Le plaisir nous rassemble.  
Rions, chantons ensemble.  
Qu'à l'unanimité,  
Ici, chaque moitié  
Célèbre en liberté  
Le punch et la gaieté.

ABEILARD, entrant chargé de pâtisseries.

Place, place aux sucreries... qui est-ce qui me débarrasse ?.. place !.. (Toutes les femmes s'avancent.) Les petites friandes, les petites chattes... ohé !..

RÉSÉDA.

Tiens... vous avez acheté un chapeau gris en hiver ?

ABEILARD.

Je l'ai pris d'une couleur voyante... ça fait que si votre frère revient, il le verra, et il ne se reposera plus dessus !.. (On entend sonner à tout rompre.) Ah !.. encore du monde !..

MIMI, qui est sortie, rentre précipitamment.

Réséda, en voilà bien d'une autre... tu sais bien, le fils de ce riche marchand de vins de Bercy ?..

RÉSÉDA, vivement.

Larifla !..

MIMI.

Juste !.. c'est lui qui vient de sonner... il paraît qu'il a découvert ton adresse ; car il vient te chercher pour t'emmener au bal... il est dans un état !..

RÉSÉDA, à part.

Comment cacher à Abeilard ?..

ABEILARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Larifla !.. (On sonne plus fort.)

RÉSÉDA, troublée.

Fermez la porte... n'ouvrez pas...

ABEILARD.

Comment ?.. quel est cet individu qui ose sonner ainsi ?.. je vais lui parler, moi...

RÉSÉDA.

Arrêtez, Abeilard !..

ABEILARD, s'échappant.

Laissez-moi !..

RÉSÉDA, à part.

Je suis perdue.. il va tout lui dire.. (Haut). Mes amis ne le laissez pas pénétrer jusqu'à moi... (Elle rentre chez elle.)

MIMI, montrant la lettre.

Maintenant, je sais ce qui me reste à faire.  
(Elle disparaît par le fond au moment où viennent d'entrer Larifla et Abeilard.)

## SCENE XII.

LARIFLA, ABEILARD, MIMI, INVITÉS.

(Abeilard et Larifla entrent cramponnés l'un après l'autre.)

LARIFLA, à Abeilard).

Lâchez-vous ?..

ABEILARD.

Non !..

LARIFLA.

Une fois... deux fois... lâchez-vous ?..

ABEILARD.

Non !..

LARIFLA.

Par file à gauche !.. (Il le repousse du bras.)  
arche...

ABEILARD.

Dites donc, vous ?..

LARIFLA.

Touchez pas... laissez-moi s'expliquer...  
Voici le fait : je sors d'un souper vapoureux  
chez Desfieux, et je viens chercher ma Lolotte  
pour ouvrir le bal, vu qu'on n'y est pas reçu  
sans cet accessoire obligé.

ABEILARD.

Qu'est-ce que c'est que ça, Lolotte, je n'en  
connais pas de Lolotte...

LARIFLA.

Tu ne sais pas ce que c'est, toi !.. eh !..  
bien !.. écoutez... je vas t'en dire la physiologie...  
la Lolotte est une variété du genre humain  
qui tient le milieu entre la femme et la sauterelle ;  
elle florit dans les faubourgs : élégante et  
mousseuse au quartier d'Antif ; au quartier  
Saint-Antoine, vous la trouvez naïve et portée  
sur sa bouche ; onduleuse et flamboyante au bal  
Mabille : elle s'y développe, sensible et philosophe,  
l'orgueil ne l'entraîne point, une visière légèrement  
inclignée sur l'œil gauche, une cigarette à demi-  
consumée... une polka satanique sont ses éléments de succès ;  
pendant une valse, si vos manières pures et  
soignées excitent son attention, vous êtes son  
Dieu, vous triomphez ! et vous enlevez cet  
aveu déliant : j'ai soif ! payez-moi de la grosseille !..

AIR : nouveau (de M. Donvé.)

Rien ne dégotte  
Ma Lolotte,  
Pour la fraîcheur  
Et pour le cœur ;  
Le jour sur la rivière  
Le soir à la chaumière !  
Tra la la la !  
(Il fait un petit pas de polka.)

Enfin l'bataclan des amours  
Près d'elle navigue toujours.

J'ai fait sa connaissance  
Au bal de l'Opéra.

Par mon ton, ma décence  
Un soir je la charma,  
Pour un' danse trop complète  
Quelqu'fois mis en prison,  
Nous terminons la fête  
Par un duo d'violon !

Enfin pour l'achever de peindre... languoureuse  
comme un fil ; lorsqu'elle soupire c'est qu'elle  
a mal aux dents ; quant à son appétit, c'est  
idéal, aérien... un déjeuner flamboyant, dîner  
idem, le soir les glaces, le tremblement !..  
rentrée, mettez-la en présence de dix-huit sous  
de galette, et vous verrez si elle vous égratigne !

Rrrrrrien ne dégotte  
Ma Lolotte,  
Etc.

ABEILARD.

Ca ne nous regarde pas... laissez-nous..

LARIFLA, se dirigeant vers la chambre de Réséda.

Où est-elle ?.. ah !.. mon cœur me dit que  
c'est là qu'elle respire... (Il s'élance vers la  
chambre de Réséda sur un pas de polka.)

MIMI.

Monsieur... cette chambre est celle de Réséda.

LARIFLA.

Ah !.. Réséda !.. farceur... vous la connaissez  
donc Réséda, ma Lolotte !.. (criant :) donnez-  
là moi que je l'emporte. (Mimi entre dans  
la chambre de Réséda.)

ABEILARD.

Sortez !.. ou je vous corrigerai, drôle !..

TOUS.

Sortez !..

LARIFLA, se redressant, à Abeilard.

Plait-il ?.. on fait des manières avec Larifla !..  
ah !.. ça mais, dis donc... je te connais...  
je te connais... je t'ai vu au Jardin des Plantes...  
section des colibris...

TOUS.

À la porte !.. à la porte !..

LARIFLA.

Venez donc m'y flanquer à la porte !.. (Les  
hommes s'élancent sur lui. Ils le poussent et il  
tombe assis sur le chapeau blanc d'Abeilard...  
Se relevant.) Oh !.. à qui la tourte ?..

ABEILARD.

Oh !.. encore mon chapeau !.. c'est le troisième  
de la journée ! vos armes, votre heure ?

LARIFLA.

Bibi, j'vas vous dire... ce soir, je vais polker  
avec ardeur... on s'couchera au petit jour...  
le temps de faire un léger dodo... mettons ça  
pour deux heures... ça vous cravate-t-il ?

ABEILARD.

Oui, ça me cravate... pourvu que vous me  
rendiez raison !

SÉRAPHIN, *changeant de tenue.*

Raison?... c'est justement ce qui te manque... et voilà où je t'attendais. *(Il ôte sa perruque, son chapeau, les donne à des assistants qu'il rassure d'un geste.)*

ABEILARD.

Comment, je t'attendais!.. est-ce encore une mystification?

SÉRAPHIN.

Non... car cette fois, il signor Cante-Fiasco retourne à Naples avec des ténors plein ses poches... Eustache Baluchon est en route pour le Calvados... Madame Flamboyant vous rapporte vos 3,000 francs, et Larifla vous demande bien pardon de vous avoir traité de colibri.

ABEILARD.

Ah ça, mais qui donc êtes-vous?

SÉRAPHIN.

Tu ne le devines pas?

ABEILARD.

Si! je devine que vous vous êtes moqué de moi...

SÉRAPHIN.

Si vous voulez bien le permettre.

ABEILARD.

Ah! c'est comme ça?... eh bien moi je veux me permettre de vous tuer!

SÉRAPHIN.

Tuer ceci?... Séraphin Dervière?

ABEILARD.

Mon frère!..

SÉRAPHIN.

Eh bien, oui, ton frère aîné que tu n'as pas vu depuis douze ans. Pendant que tu étais au collège à ne pas apprendre grand'chose, moi je faisais le garçon à Paris... où j'en apprenais trop... ce qui fait que notre brave homme de père m'expédia dans les colonies! pour voir si le papa Musard y faisait danser le galop... à mon retour à Châlons, j'apprends que tu vas rrrouler dans l'abîme, je prends la poste, et pour opposer à ta folle conduite les trésors de ma vieille expérience, j'évoque mes souvenirs du théâtre Chantereine; enfin, je te présente ci-inclus l'auteur de l'apologue que je viens de jouer à ton bénéfice!

ABEILARD, *se jetant dans ses bras.*

Séraphin! mon bon frère!

SÉRAPHIN, *le prenant à part.*

J'ai voulu te prouver que le talent, la naissance et l'amour de ton infante... tout ça était en chrisocale!

ABEILARD.

Son talent et sa famille, je ne dis pas... mais

son amour... tu vas voir!.. *(il va à la porte de la chambre.)* Réséda! Réséda!

*(Musique en sourdine à l'orchestre.)*

## SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MIMI, *entrant.*

MIMI.

Partie... dans la voiture du prince.

ABEILARD.

C'est impossible!..

*(Bruit de voiture.)*

SÉRAPHIN.

Tu l'entends... la réponse à la lettre de madame Flamboyant.

ABEILARD.

Elle s'éloigne!

SÉRAPHIN.

Et tu vas en faire autant.. ne t'inquiète pas de son sort... elle deviendra duchesse de Cracovie... vous, Mimi, vous serez princesse au théâtre royal... des *Délalements-Comiques*, où j'ai la protection de deux contrôleurs.

MIMI.

Me voilà lancée!

SÉRAPHIN, *regardant son habit.*

Et toi, mon brillant uniforme, que j'ai tiré de la poussière pour venir à son secours, c'est la première fois que tu me sers à faire de la morale... *(prenant la main d'Abeilard.)* ce sera la dernière, j'en suis sûr... à moins qu'un jours nos petits-neveux... en attendant adieu, joyeuse livrée du célibat, demain je reprends le paletot du ménage, et en route pour Châlons!

AIR : *de Mervée.*

Les plaisirs, les folles amours  
A la jeunesse savent plaire sans cesse,  
Mais vient l'instant où cette douce ivresse  
S'évanouit et s'enfuit pour toujours.  
Pour son imprévoyance  
Messieurs, ce pauvre garçon,  
De son frère, je pense,  
A mérité cette leçon,  
Sera-t-elle suivie?  
Je l'ignore, mais aujourd'hui  
Votre courtoisie  
Pourrait me servir d'appui.  
La jeunesse est une saison  
Où l'on dédaigne un peu l'expérience,  
En mes avis il aura confiance,  
Si devant lui vous me donnez raison.

REPRISE.

Les plaisirs, etc.

FIN.





# BOQUILLON

## A LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

DE MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,  
le 15 janvier 1845.

### Personnages.

M. BOQUILLON, vieux rentier.....  
M. LECOURTAUD, riche négociant.....  
AMANDA, sa femme.....  
M. GODEFROY.....  
GABRIEL, jeune peintre.....  
LÉONARD, commis-voyageur de la maison Lecourtaud.....  
HOPE, domestique de Lecourtaud.....  
CHARLOTTE.....  
M<sup>me</sup> GRICHARD, portière.....  
L'AUVERGNAÏTE, femme d'un charbonnier.....

### Acteurs.

MM. BOUFFÉ.  
DUSSERT.  
M<sup>lle</sup> BOISGONTHIER.  
MM. CASIMIR.  
LIONEL.  
CACHARDY.  
ERNEST.  
M<sup>lles</sup> VALENCE.  
FLORE.  
BLIGNY.

## ACTE PREMIER.

La scène se passe chez Boquillon.

Un petit salon, proprement meublé. — Au fond, au milieu, une armoire sous tenture, s'ouvrant à deux battans. — De chaque côté de l'armoire, une porte; celle qui est à droite du spectateur est la porte d'entrée, l'autre conduit à un cabinet. — À droite, au premier plan, une fenêtre, près de laquelle est une petite table de jeu. — À gauche, en face de la fenêtre, la chambre à coucher de Boquillon. — Plus haut, du même côté, une cheminée garnie, glace, pendule, etc., etc. — Au milieu du théâtre, un guéridon, sur lequel est un verre d'eau en cristal. — Près de la table de jeu, un grand fauteuil à la Voltaire.

### SCÈNE I.

M<sup>me</sup> GRICHARD, GABRIEL.

(M<sup>me</sup> Grichard est assise sur un fauteuil, près du guéridon, sur lequel sont une bouteille, un verre, des biscuits, un flambeau allumé, et elle est sur le point de s'endormir, quand on frappe à la porte.)

M<sup>me</sup> GRICHARD, s'éveillant en sursaut.

Hein?... quoi qu'il y a?... Je m'étais *endor-*  
*mie!*... (On frappe de nouveau.) C'est M. Boquil-

lon qui rentre. . (Apercevant les biscuits, le verre, et jetant un cri.) Ah! ciel de Dieu! (Serrant précipitamment le tout dans le cabinet à gauche, en parlant.) Voilà! monsieur, voilà!... On y va, monsieur! (Ouvrant.) On y... Tiens! ça n'est pas lui!... c'est M. Gabriel, le petit voisin!

GABRIEL, un bougeoir à la main.

Tiens! c'est madame Grichard, notre aimable portière!... Bonsoir, madame Grichard!..\*

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Monsieur, je suis bien la vôtre.

GABRIEL.

Je rentre... Votre mari dormait dans la loge, sans lumière... et, comme j'en ai aperçu chez M. Boquillon, je voulais lui demander la permission d'allumer mon bougeoir.

\* Madame Grichard, Gabriel.

NOTA.—Les personnages sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur. Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.—Les indications de gauche et de droite doivent être prises du public.



M<sup>me</sup> GRICHARD.

Allumez, monsieur Gabriel, allumez... Un peu de feu, ça ne se refuse pas à un joli homme.

GABRIEL, déposant son bougeoir et regardant autour de lui.

Ah ça !... est-ce qu'il n'est pas encore rentré, le voisin ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mon Dieu, non !... et c'est singulier !... à onze heures !... lui, qui est réglé comme sa pendule... Tiens ! elle est arrêtée !...

GABRIEL, bas.

Dites donc, est-ce qu'il se dérangerait !... Est-ce que... hein ?... Croyez-vous ?

M<sup>me</sup> GRICHARD, avec dignité.

Jamais, monsieur !... jamais !

GABRIEL, riant.

Laissez donc !... et l'année dernière... ces visites aux Près Saint-Gervais... où il retournait souvent... Il y avait là quelque intrigue qui le rendait tout guilleret... témoin ce jour où il rentra, le chapeau sur l'oreille... frappant partout... fourrant sa clé dans toutes les serrures, qu'il prenait pour la sienne, et chantant à tue-tête dans les escaliers :

« Vive le vin, l'amour et le... »

(Riant.) Ah ! ah ! ah ! ah !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est pourtant vrai !... même que ce jour-là, dans son délire, il me frétillait autour du corsage... car il est vif comme un poisson, ce petit vieux-là... qu'il me criait : « Amenaïde, cède aux vœux de Gustave !... Amenaïde, tu n'as que quinze ans ce soir !... » Quinze ans, moi !... C'est la boisson, monsieur, qui aveuglait ce rentier... car il sait bien que j'ai vingt-sept ans passés.

GABRIEL.

Oh ! passés !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mais depuis, il est rentré dans le devoir... il est revenu aux dominos... c'est le jeu qui convient à son âge.

GABRIEL.

Allons donc !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

De quoi, allons donc ?... Les amours, les farces et les bamboches, c'est bon pour vous, qu'êtes un jeune homme... et qu'êtes un peintre... qu'on dit que les rapins, c'est funeste pour les pauvres femmes... Allez-vous-en donc, suborneurs que vous êtes !

GABRIEL.

Pas moi, mère Grichard ! (La main sur le cœur.) Il y a là un amour... sérieux et respectable !...

M<sup>me</sup> GRICHARD, attendrie.

Vertueux jeune homme !... je suis *attendrite* !... Vous voulez épouser ?

GABRIEL, soupirant.

Ah !... elle est mariée.

M<sup>me</sup> GRICHARD, bondissant.

Sapristie !... Eh bien ! c'est agréable pour ce monsieur !... Encore un !

GABRIEL.

Oh ! rien, rien, mère Grichard... Mais si vous saviez ce que c'est que de faire le portrait d'une femme qu'on aime !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Vous la peignez ?...

GABRIEL.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

C'est le mari qui l'a voulu, du reste...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est toujours eux qui veulent, ces maris !

GABRIEL.

Et, malgré moi, de mon talent modeste

A mille écus il a fixé le prix.

Et puis, après le portrait de sa femme,

Il veut aussi que je fasse le sien...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Quoi ! mille écus pour la tête de la dame !...

(A part.)

Je crois qu'il l'a cell' du monsieur pour rien.

(Haut.)

Vous ferez bien cell' du monsieur pour rien.

GABRIEL, vivement.

L'autre aussi !... Ne suis-je pas payé d'avance !... Chaque jour, un tête-à-tête forcé... en face l'un de l'autre... ses yeux attachés sur les miens, qui la dévoient... ça me fait battre le cœur ! ça me...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Je crois bien... ça mettrait le feu à un canon !

GABRIEL.

Et ce soir, au spectacle... où j'étais entre elle et son mari...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est encore lui qui l'a voulu ?

GABRIEL.

Toujours... Il ne voit rien.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est une grâce d'état.

GABRIEL.

Il ne s'est même pas aperçu qu'un drôle se permettait de regarder sa femme avec impertinence... et si je n'avais pas été là, pour la faire respecter...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Seigneur Dieu ! vous avez eu une querelle !...

GABRIEL.

Non, non, ne croyez pas !... (Reprenant son bougeoir, qu'il allume.) Bonsoir, mère Grichard, bonsoir... je vais me coucher... pour rêver d'elle !

(Il s'éloigne.)

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! les polissons de jeune-hommes !...

GABRIEL, revenant.

Ah ! dites-moi... Demain, je sortirai de bonne heure... si je ne rentrais pas... s'il m'arrivait quelque chose... prévenez ma famille.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! Seigneur Dieu !... monsieur !...

(On entend fredonner Boquillon.)

BOQUILLON, au dehors.

« Aux bords de la Garonne,

« De Bordeaux revenant... »

GABRIEL.

Chut !...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BOQUILLON.

BOQUILLON, entrant gaiement, un bougeoir à la main.

« Je vis nymphe mignonne

» Qui s'en allait chantant...

» L'on rit, l'on jase et l'on raisonne,

» Et l'on s'amuse... »

(Les voyant.) Tiens ! de la société dans mon entre-sol !... il y a soirée chez moi !... ma chandelle brûle !... (Il éteint son bougeoir et le pose sur le guéridon.) Bonsoir, voisin... bonsoir, portière... bonsoir, tout le monde... \*

M<sup>me</sup> GRICHARD, lui montrant la pendule.

Regardez, monsieur, regardez !... D'où venez-vous, à des heures pareilles ?

BOQUILLON, triomphant.

Je viens... du Cirque !... Cirque-Olympique... Cirque-National... rien que ça !... Dieu ! que c'était beau ! (A M<sup>me</sup> Grichard.) Donnez-moi ma robe de chambre.

GABRIEL.

Ah diable ! au spectacle ?

BOQUILLON, pendant ce qui suit, ôte son habit et passe une robe de chambre.

Mais oui... C'était un pique-nique... Figurez-vous que, tous les soirs, après dîner, je m'accorde volontiers ma demi-tasse au Café de la rue Meslay... C'est propre, c'est chaud, et la limonadière est gentille... la vue n'en coûte rien... Je fais là le domino à quatre... trois vieux et moi, qui suis le jeune homme de la bande... Ils m'appellent blanc-bec... ça me fait rire... C'est que c'est vrai... tous les soirs ils me disent la même facétie... « A vous la pose, blanc-bec... Il boude, le blanc-bec... » C'est vieux, ça radote... L'autre semaine, j'étais en veine... j'étais brouillé avec le double-six... Ma foi ! je leur propose une poule pour aller au spectacle... Va pour la poule !... Depuis huit jours, nous l'engraissions... C'était

pour aujourd'hui... et, comme j'aime la saine littérature... j'ai fait choisir le Cirque... Ça ne fatigue pas l'imagination... (A M<sup>me</sup> Grichard.) Prenez mes claques.

GABRIEL.

A la bonne heure, voisin... à la bonne heure !... C'est qu'avec vos habitudes régulières... je croyais que vous vous dérangiez !

BOQUILLON.

Eh bien ! qui est-ce qui se plaindrait ?... qui est-ce qui réclame ?... Eh ! eh ! le maître, c'est moi !... (Se montrant.) Libre comme l'air... seul, comme l'obélisque... célibataire, comme le grand Turc... Voilà le bonheur !

GABRIEL.

Mais vous avez de la famille... des neveux... Ce brave Léonard, qui passe sa vie à voyager...

BOQUILLON.

Voilà !... Ils sont grands, ils marchent tout seuls... Je me passe d'eux, ils se passent de moi : nous sommes quittes... Voilà le bonheur !

M<sup>me</sup> GRICHARD, se rapprochant.

Comment ! monsieur... (Excusez, si je me mêle...) Vous n'avez jamais eu l'idée de vous unir ?...

BOQUILLON.

Ah ! bien !... ah ! bon !... Voilà une idée de portière !... Merci bien, la Grichard... Quand vous en aurez comme ça, donnez-moi la préférence.

GABRIEL.

Cependant, une bonne petite femme...

BOQUILLON.

Une bonne petite femme ?... Laissez donc ! je ne mets pas à la loterie.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

De bons gros enfans... bien joufflus...

BOQUILLON.

Oui, c'est gentil à voir... de loin... ceux des autres... mais chez soi !... à soi !... Ah ! fi !... ah ! pouah !... Des mioches qui crient... une femme qui... qui crie aussi... un béguin par ci, une camisole par là... et le papa... je veux dire le mari, qui rage... Voilà une existence agréable !... Vous rentrez le soir, bien jovial... comme vous me voyez... on vous flanque sur les bras le petit dernier, que la maman a fouetté... et qui a fait des sottises... Avec les enfans, tout n'est pas roses !... Pendant que vous le tenez, monsieur son frère, qui mangeait du raisiné, applique sa main sur votre beau canapé tout neuf... Vlan !... voilà les cinq doigts lithographiés... C'est donc joli ?... Regardez ici, chez le vrai célibataire... comme c'est propre ! comme c'est rangé ! comme c'est... Il n'y a pas de raisiné là-dessus... Voilà le bonheur !

GABRIEL, entraîné.

Parbleu !

\* Gabriel, Boquillon, madame Grichard.



BOQUILLON.

Parbleu !... Faites comme moi, restez garçon... laissez marier les autres... (Bas.) On finit par y trouver son compte.

M<sup>me</sup> GRICHARD, qui a entendu.

Ah ! le vieux monstre !

BOQUILLON.

Demandez à la Grichard... N'est-ce pas, la Grichard ?...

M<sup>me</sup> GRICHARD, avec dignité.

Monsieur !... monsieur !...

GABRIEL.

Le fait est, voisin, que votre petit intérieur est tenu avec un soin !...

M<sup>me</sup> GRICHARD, vivement.

Je m'en vante... Mais aussi, c'est vrai que M. Boquillon ne se refuse rien.

BOQUILLON.

Me refuser, moi ! par exemple !... Dès qu'une chose me tente : « Boquillon, mon garçon, que je me demande, en as-tu bien envie ?... Voyons, dis-le, ne te gêne pas. » — Si je me répons : « Dame ! oui... ça me ferait plaisir... » Alors, je m'en passe la fantaisie... et je m'en témoigne ma reconnaissance à moi-même... Voilà le bonheur !...

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

On dit pourtant, on répète sans cesse  
Que rien ne vaut le sort de deux époux,  
Et qu'une femme est pleine de tendresse,  
Et qu'un enfant a les soins les plus doux...

GABRIEL.

Ça vous émeut ?...

BOQUILLON.

Je crois bien !...

(A part.)

Quelle banque !

(Haut.)

Je me chéris, je me soigne encor plus,  
Pour remplacer la femme qui me manque,  
Et les enfans que je n'ai jamais eus.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Oh ! oui, que vous vous choyez encore plus !... A preuve, encore aujourd'hui, un *égledon* de toute beauté !

GABRIEL.

Ah ! un édreton !

BOQUILLON.

Voilà !.. Une bonne chaleur douce... qu'il faudrait partager avec madame Boquillon... qui tirerait la couverture de son côté... tandis que j'aurai chaud tout seul... à mon aise... une jambe par ci, une jambe par... Vous avez fait ma couverture, madame Grichard ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Oui, monsieur... tout est prêt... Vous pouvez vous coucher.

BOQUILLON.

Ça ne me fera pas de peine... Ce bon sommeil du célibataire... que rien ne trouble !.. Je n'ai pas peur qu'on me chante, comme à ce bon M. Denis... (Fredonnant.)

« Ah ! vous ne me dites rien,

» Mon ami... »

Bonsoir !...

GABRIEL, riant.

Bonne nuit, voisin ! (Il s'éloigne.)

BOQUILLON. \*

A demain, jeune Michel-Ange !...

GABRIEL, allumant son bougeoir et s'éloignant.

Ah ! ces vieux garçons... c'est égoïste !

BOQUILLON, à part, sur le devant.

Ça lui fait plaisir, que je l'appelle Michel-Ange... et ça ne me coûte rien !

GABRIEL, revenant.

M. Boquillon ?

BOQUILLON, surpris.

Hein ?.. qu'est-ce que c'est ?..

GABRIEL, bas et mystérieusement.

Vous n'auriez pas des pistolets à me prêter ?

BOQUILLON, effrayé.

Des...

M<sup>me</sup> GRICHARD, se rapprochant.

Hein ?... \*\*

GABRIEL.

Rien... (Bas, à Boquillon.) N'ayez donc pas peur ! Je vous demande si vous avez des pistolets de combat ?

BOQUILLON, prenant un bougeoir des mains de M<sup>me</sup> Grichard.

Non... En fait d'armes à feu, je n'ai que... mes pincettes... Mais, pourquoi ?

GABRIEL.

Pour m'exercer.

BOQUILLON, plus rassuré.

A la bonne heure !

ENSEMBLE.

AIR : Finale de Paris Voleur.

Bonne nuit, cher voisin !  
Sans souci, sans chagrin,  
Allons, et livrons-nous  
Au sommeil le plus doux !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ces garçons... quel refrain !...  
Sans souci, sans chagrin,  
Ils se livrent, sans nous,  
Au sommeil le plus doux !

\* Boquillon, Gabriel, madame Grichard, sur le deuxième plan.

\*\* Madame Grichard, Boquillon, Gabriel.

BOQUILLON, riant.

Heureux célibataire,  
Dans mon lit solitaire  
Je prends la place entière,  
Et je ris  
Des maris !

REPRISE.

(Gabriel et Mme Grichard sortent par le fond.)

BOQUILLON, seul, fermant sa porte à clé.

Je vais me coucher, et tâcher de dormir sur les deux oreilles... si je peux... Ça se dit, mais ça ne se fait pas... Voyons, tout est bien fermé?... (Allant à la cheminée.) Il n'y a pas de danger au feu?... (Il a l'air de couvrir le feu.) Bonne nuit, Boquillon... Dors bien, mon vieux... c'est le vœu de ton meilleur ami.

(Il entre dans sa chambre en fredonnant :)

« Qu'on est heureux de trouver en voyage... »

(La scène reste vide et dans l'obscurité. On entend encore chanter Boquillon. — Bientôt la porte de l'armoire, au fond, s'ouvre lentement, et Charlotte se montre à demi, en regardant avec précaution.)

### SCÈNE III.

CHARLOTTE, seule.

Vite!... hâtons-nous!... (A demi-voix et avec un peu d'émotion.) Chargez-vous donc de commissions pareilles!... Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!...

BOQUILLON, en dehors, chantant.

« Un bon souper, et surtout un bon lit ! »

CHARLOTTE, après un petit mouvement d'effroi.

Ce n'est pas le tout d'être entrée, pendant que la portière dormait, là... il faut m'échapper, à présent... Dieu ! s'il me surprenait !...

(Elle gagne doucement la porte d'entrée.)

BOQUILLON, poussant un grand cri.

Ah!...

(Charlotte, effrayée, se rejette précipitamment dans l'armoire, dont elle referme la porte.)

### SCÈNE IV.

BOQUILLON, se précipitant en scène, défait, en désordre, tenant son flambeau d'une main tremblante et pouvant à peine parler.

Un!... un!... (Il ne peut articuler le mot, et remonte précipitamment vers la porte à droite. Appelant d'une voix étranglée :) Mère Grichard! (Revenant.)

Non! ça n'est pas possible! ça ne se peut pas!... je l'ai rêvé!.. Et pourtant, j'ai les yeux ouverts!.. je l'ai bien vu!.. je l'ai même entendu!.. Je l'entends encore!... (Allant au fond et criant.) Mère Grichard!... (Revenant.) C'est une indignité!... (Appelant.) Mère Gri... (D'une voix entrecoupée.) Et moi, qui fredonnais... sans me douter que là, tout près... à deux pas de moi... un... (Criant.) Mère Grichard!... (Revenant.) J'allais me coucher... quand tout à coup... quelque chose comme un miaulement... Ah! mon Dieu! un chat!... me dis-je à moi-même... Je déteste cet animal domestique... Je regarde sous mon lit... personne!.. pas un... Au moment où je me relève... ça recommence!... la peur me galope... la main me tremble... cependant j'avance bravement le flambeau... en tremblant toujours... et je vois!... sur mon lit!... sur mon édredon tout neuf!... un... (Appelant.) Mère Grichard!... (Achevant.) Un... un... un enfant!...

### SCÈNE V.

BOQUILLON, Mme GRICHARD, en casaquin, un madras sur la tête.

Mme GRICHARD, accourant.

Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qui arrive?... Est-ce qu'on vous égorge?... \*

BOQUILLON, sautant sur elle.\*

Ah!... Répondez, madame!... Avoue, malheureuse!...

Mme GRICHARD.

Eh!... lâchez-moi!...

BOQUILLON.

Qu'avez-vous fait là?... Comment l'es-tu permis...

Mme GRICHARD, à part.

Dieu de Dieu! il a découvert...

BOQUILLON.

Avoue!... avoue!...

Mme GRICHARD, toute tremblante.

Lâchez mon casaquin... et je vas tout vous dire... V'là ce que c'est... — J'avais des crampes d'estomac... n'ayant pas de *tillieul* sous la main, je m'ai dit que quelques biseuits... (Mouvement de Boquillon. — Vivement.) Mais je n'en ai mangé que cinq, monsieur!

BOQUILLON.

Ah! vous avez dévoré mes... (Criant.) Ça n'est pas ça!

Mme GRICHARD.

Ah! oui, le... Dame! monsieur, il fallait bien les faire descendre, ces satanés biscuits... J'ai pensé

\* Madame Grichard, Boquillon.

que votre cassis... (Mouvement de Boquillon.) Mais je n'en ai bu que trois petits verres!

BOQUILLON.

Ah! vous avalez mon... (Criant.) Ça n'est pas ça!

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Dame! alors, je ne sais plus... A moins que ce ne soient vos abricots à l'eau-de-vie...

BOQUILLON.

Je ne vous parle pas d'abricots, vieille gourman-de!... mais de lui!... du petit!... de... (Éclatant.) de l'enfant!

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Hein?... Un enfant?...

BOQUILLON, allant à la porte de sa chambre.\*

Que vous avez... là... sur mon édredon...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Un enfant!... J'en suis incapable!...

BOQUILLON, se cramponnant à elle.

Parle, malheureuse!... avoue!... ou je ne réponds plus de ton casaquin!

M<sup>me</sup> GRICHARD, criant.

Monsieur Boquillon!... Au secours!... Lâchez!...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GABRIEL, en robe de chambre, en pantoufles, et des papiers à la main.\*\*

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! quel bruit!... qu'est-ce donc?...

BOQUILLON, lâchant M<sup>me</sup> Grichard et lui sautant au collet.

C'est vous!

GABRIEL.

Bon!... mes papiers par terre!... Lâchez donc!...

BOQUILLON.

En rentrant du Cirque... je vous ai trouvé ici... chez moi... et puis, votre air... vos pistolets... à onze heures et demie... C'est vous!

GABRIEL.

Moi?...

BOQUILLON.

Qui avez déposé là... sur mon édredon...

GABRIEL.

Déposé quoi?...

BOQUILLON.

Lui!... le petit!... l'enfant!

GABRIEL, étonné d'abord, puis, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah! ah!...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Un enfant!... il serait Dieu possible!... Ah! voyons, voyons... (Elle entre dans la chambre.)

\* Boquillon, madame Grichard.

\*\* Madame Grichard, Boquillon, Gabriel.

BOQUILLON, la suivant.

Emportez-moi ça!...

GABRIEL, ramassant ses papiers.

Ah ça! que diable, expliquez-vous... J'étais couché bien tranquillement, je mettais en ordre ces lettres, ces papiers... quand tout à coup...

BOQUILLON, le secouant.

Vous ne m'entendez donc pas?... Sur mon lit!... sur mon édredon tout neuf!... (A lui-même.) Un meuble de soie si délicat!... auquel le moindre oubli de ce petit serait funeste!

GABRIEL.

Quel petit?... Il y a donc réellement un...

BOQUILLON, furieux.

Un enfant!... un affreux petit monstre!... (Plus doucement.) Il est gentil... il me tendait ses petits bras potelés... (Avec colère.) Petit vagabond!...

M<sup>me</sup> GRICHARD, revenant.

Oh! il est magnifique, monsieur! il est magnifique!

BOQUILLON.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?... est-ce qu'il m'est quelque chose?... est-ce que je veux de ça chez moi?... Prenez-le, emportez-le dans votre loge... Je vous le donne.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Parrrr exemple!...

GABRIEL.

Dame! voisin, c'est vous...

BOQUILLON, à Gabriel.

Alors, Michel-Ange, ne vous gênez pas... ne craignez pas de m'en priver... Je vous en fais cadeau.

GABRIEL.

Merci!

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mais, monsieur...

BOQUILLON.

Mais... mais... mais comment a-t-il pénétré chez moi?... ma porte était fermée, ma fenêtre barricadée, ma cheminée grillée... Il y a donc escalade et effraction dans son fait?... C'est donc un filou?...

GABRIEL, riant.

Cet enfant?...

BOQUILLON.

Eh! non!... celui qui l'a déposé... son père... car il a un père... à moins que ce ne soit sa mère... car il doit avoir une... (Violemment.) Madame Grichard, c'est vous!...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah! monsieur!... vous, qui me voyez tous les jours!

(Gabriel rit.)

BOQUILLON.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Mais que diable donc vais-je en faire?..

Ah! morbleu! je vais l'envoyer

Chez le juge de paix... le maire...

Le commissaire du quartier!



GABRIEL.

Non, gardez-le, par bienfaisance.

BOQUILLON.

Merci !... j'aurais, par ce marché,  
Tout l'ennui de la pénitence,

Sans avoir eu ma part dans le péché !

(On frappe au fond. — Tous trois s'arrêtent tout à coup, et se regardent avec étonnement.)

BOQUILLON.

Entrez !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'Auvergnate.

L'Auvergnate, entr'ouvrant la porte.

M'sieur Boquillon, s'ous plaît ?

BOQUILLON, vivement.

Dieu ! serait-ce... C'est la maman ?.. Ah ! madame !... (Il se trouve en face de l'Auvergnate.) \*  
Qu'est-ce que c'est que ça ?..

GABRIEL, riant.

Bon !

BOQUILLON, à part, aux autres.

Pauvre petit ! ce n'est pas cossu... (Haut.) Enfin, madame... riche ou pauvre... ça ne fait rien... Eh ! mon Dieu ! ce n'est ni l'or ni la grandeur qui donnent de ça... (Il se touche le cœur.) Et si c'est vous... reprenez-le... (Il la fait passer du côté de la chambre.) \* Je vous pardonne... quoique vous ayez été bien indiscreète, de choisir ma chambre, mon édr...

L'Auvergnate, le regardant, sans comprendre.

M'sieur Boquillon, s'ous plaît ?

BOQUILLON.

Eh bien ! oui, c'est convenu, Boquillon, c'est moi... Vous venez le réclamer, n'est-ce pas ?

L'Auvergnate.

De quoi ?

BOQUILLON.

Comment ! de... Alors, qu'est-ce que vous voulez ? qu'est-ce qui vous amène ?... que me veut cette mauricaude-là ?

Mme GRICHARD.

Mais, monsieur...

GABRIEL.

Mais écoutez-la !

L'Auvergnate, tout ahurie.

Dame ! m'sieur, c'est une jeunesse... une demoiselle, je crois... qu'est venue me dire de passer à c'te heure-ci... que vous aviez besoin de moi.

\* Madame Grichard, Boquillon, l'Auvergnate, Gabriel.

\*\* Madame Grichard, l'Auvergnate, Boquillon, Gabriel.

BOQUILLON, avec prudence.

Moi ?...

L'Auvergnate.

Pour lors, vous n'avez donc pas besoin d'une nourrice ?... Pardon, excuse...

(Elle fait un mouvement pour sortir.) \*

BOQUILLON, la retenant.

Hein ?... comment ?... une nourrice !... Vous êtes...

L'Auvergnate.

L'Auvergnate... la femme au charbonnier du coin.

Mme GRICHARD.

Tiens ! je la reconnais, à présent !

GABRIEL.

Et moi aussi...

BOQUILLON.

Pardieu !... une charbonnière... Elle porte ça sur sa figure.

GABRIEL, à l'Auvergnate.

C'est vous qui avez de si jolis enfans ?...

L'Auvergnate.

Je n'en ai encore que onze... mon mari est si occupé !... mais je marche sur mon douzième... je cherche un nourrisson, et si c'est vrai que vous avez un petiot...

BOQUILLON.

Allez-vous-en au diable !... je n'ai pas de petiot... (A lui-même.) Un petiot !

L'Auvergnate.

Ah ! ma fine, excusez... on s'a moqué de moi... Bonsoir, m'sieur.

BOQUILLON.

Eh bien !... où allez-vous donc ?...

L'Auvergnate.

Plait-il ?

BOQUILLON.

Est-ce que vous croyez que je vais lui donner... du fricandeau et du vin blanc, à ce petiot ?

Mme GRICHARD.

A la bonne heure !... Venez le voir, l'Auvergnate, venez.

(Elle entre dans la chambre de Boquillon.)

L'Auvergnate, la suivant.

Où c'qu'il est donc ?...

BOQUILLON. \*

Me voilà une nourrice, à présent !...

GABRIEL.

Que voulez-vous, voisin, c'est quelque pauvre diable qui se sera dit : un vieux garçon, qui est seul... sans famille... sans...

BOQUILLON.

C'est un impertinent !...

GABRIEL.

Après ça, c'est Dieu qui vous l'envoie... c'est

\* Madame Grichard, Boquillon, l'Auvergnate, Gabriel.

\*\* Boquillon, Gabriel.

flatteur pour vous... et les devoirs de l'hospitalité ..

BOQUILLON, furieux.

Allez donc vous coucher!

GABRIEL, riant.

C'est ce que j'allais faire... Adieu, voisin... bien des choses à M. votre petiot... Ah! ah! ah! ah!...  
(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

BOQUILLON, M<sup>me</sup> GRICHARD, L'AUVERGNAISE,  
dans la chambre.

BOQUILLON.

Ris donc!... rapin!... barbouilleur!... Michel-Ange, toi?... M. Crouton, va!...

M<sup>me</sup> GRICHARD, rentrant enthousiasmée.\*

Ah! monsieur, le bel enfant!... Je vous en fais mon compliment.

BOQUILLON.

Votre compliment... de quoi?... Est-ce que j'y suis pour rien?... (A la porte de la chambre.)\*\* Nourrice!... l'Auvergnate!... retirez-le de dessus mon édreton... posez-le ailleurs... sur une chaise... sur la table de... n'importe où.

M<sup>me</sup> GRICHARD, vivement.

Il crie, monsieur!

BOQUILLON.

Il crie!... il crie!... qu'est-ce que ça me fait?... ça m'est bien égal, qu'il crie!... (A la cantonade, avec douceur.) Calmez-le, bonne femme...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah! c'est bien!

BOQUILLON, brusquement, et la faisant reculer.

Qu'est-ce qui est bien?... Est-ce la manière dont vous gardez votre porte?... Des enfans en bas âge entrent dans la maison... des aventuriers... et vous leur tirez le cordon!... sans savoir chez qui ils vont!... Voilà comment on est dévalisé.

M<sup>me</sup> GRICHARD, vivement.

Ah! monsieur!... il vous tend ses petits bras!...

BOQUILLON, brusquement.

Allez donc vous promener!... (Regardant.) C'est vrai... pauvre petit! (A M<sup>me</sup> Grichard.) Est-ce un garçon?

M<sup>me</sup> GRICHARD, baissant les yeux.

Je... crois que oui.

BOQUILLON, à la cantonade, avec douceur.

Donnez-lui à téter, nourrice... je vous paierai ce qu'il aura bu.

M<sup>me</sup> GRICHARD, vivement.

Oh! comme il boit!

BOQUILLON.

Pardieu!... pour boire... il boit... ce n'est pas ce qui m'inquiète... (Regardant.) Petit ivrogne! petit gonlu!... en prend-il!... Tenez, tenez... (A lui-même.) Qu'est-ce que ça deviendra, mon Dieu? (Regardant de nouveau.) Il y retourne! (Après avoir regardé, d'un air de connaisseur.) Elle est fort bien, cette nourrice... fort bien.

L'AUVERGNAISE, de la chambre.

Hé! m'sieur!

BOQUILLON, inquiet.

Hein?... qu'est-ce qu'il a encore?... Est-ce qu'il a compromis... mon édreton?

L'AUVERGNAISE.

Il me faut du linge, pour le changer.

BOQUILLON.\*

Allons! bon!... Est-ce que j'ai ce qu'il vous faut?... (Il va s'asseoir dans le fauteuil.)

M<sup>me</sup> GRICHARD, empressée.

Ah! oui, on peut, en attendant, avec des serviettes...

BOQUILLON, assis.

Mes serviettes!... pour un inconnu!... pour un... jamais! (A M<sup>me</sup> Grichard.) Mère Grichard... dans l'armoire... la seconde planche... des linceuls bleus... (M<sup>me</sup> Grichard va à l'armoire du fond.) Eh bien? où allez-vous?... A l'armoire à portemanteau!

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah! c'est vrai!... Je perds la tête...

(Elle passe dans la chambre de Boquillon.)

BOQUILLON.

Et moi aussi... (A lui-même.) Moi, qui me réjouissais d'être seul... sans femme... sans... C'est une bombe!...

(Il s'étend dans le fauteuil, comme pour s'endormir.)

L'AUVERGNAISE, criant.

Hé! bourgeois!... un béguin!

BOQUILLON, se levant brusquement.

Un béguin!... Est-ce que j'ai des béguins?... On n'en tient pas ici!... (Otant son bonnet.) Un bonnet de coton, si vous voulez...

(Il le lance dans la chambre; au même instant, M<sup>me</sup> Grichard en sort.)

M<sup>me</sup> GRICHARD, recevant le bonnet.

Enfin, monsieur, vous le gardez... \*\*

BOQUILLON.

Je le garde!... Est-ce que je peux le mettre à ma porte, et lui dire: Va, mon vieux, retourne là d'où tu es venu?... Pauvre innocent! Je le garde... il le faut bien... Mais je trouverai sa famille... oui, ventre-saint-gris! je la trouverai, ou je... Mais d'où vient-il? d'où arrive-t-il? d'où tombe-t-il?... Voyons, la Grichard, aidez-moi; cherchons ensemble... Et, d'abord, dans la maison... le premier?...

\* Madame Grichard, Boquillon.

\*\* Boquillon, madame Grichard.

\* Madame Grichard, Boquillon.

\*\* Boquillon, madame Grichard.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! monsieur... une vieille dame dévote.

BOQUILLON.

Oh ! dévote !... mais vieille, c'est vrai... même plus vieille que... (Il la montre.)

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Vous dites?...

BOQUILLON.

Nous disons... Au second... c'est un banquier veuf...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Le troisième est en voyage...

BOQUILLON.

Et le quatrième est à louer... C'est extraordinaire !... (Vivement.) Et les petites bonnes ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! monsieur, je les connais toutes... et elles sont toutes sages.

BOQUILLON.

De plus en plus extraordinaire... L'enfant vient donc du dehors, de la rue, du quartier... (Tout à coup.) Si c'était du café de la rue Meslay ?...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Où's que vous jouez aux dominos ?

BOQUILLON.

Oui... Et pas une marque pour le reconnaître !... pas un bijou, comme dans les romans !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Rien du tout.

BOQUILLON.

Et vous n'avez rien reçu pour moi ?... pas de lettre ?...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Non... Ah ! si !.. une carte.

BOQUILLON.

Une carte !... et vous ne me le dites pas !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Je l'ai là, dans mon estomac...

BOQUILLON.

Avec mes biscuits ?... Fouillez, fouillez dans votre estomac...<sup>\*</sup> (Il s'approche de la chambre et y regarde.) Chut !... il vient de s'endormir... Elle le recouche... (A demi-voix, à la porte.) Pas sur mon édreton ! (A M<sup>me</sup> Grichard.) Eh bien !... cette carte ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Allons ! bon !... je l'aurai laissée dans la loge !

BOQUILLON, très fort.

Que le diable vous... (Craignant d'éveiller l'enfant, et très bas.) vous emporte !

M<sup>me</sup> GRICHARD, de même.

Oui, monsieur... j'y vas ! (Elle sort au fond.)

<sup>\*</sup> Boquillon, madame Grichard.

SCÈNE IX.

BOQUILLON, L'Auvergnate.

BOQUILLON.

Cette carte me dira peut-être... Ah ! si je puis découvrir les scélérats !

(Il va se rasseoir dans le fauteuil, et essaie encore de s'endormir.)

L'Auvergnate, revenant et à demi-voix.<sup>\*</sup>

Ça y est... il dort comme un bienheureux... (S'approchant du fauteuil de Boquillon, et élevant la voix.) Ah ! bourgeois, le beau petiot !... Je vous en fais mon compliment.

BOQUILLON, surpris.

Bon ! à l'autre !

L'Auvergnate.

C'est votre ressemblance !

BOQUILLON.

Merci, ça me fait bien plaisir... Il n'y a pas de quoi !

L'Auvergnate.

Et il a un fier appétit, allez !

BOQUILLON.

Eh bien ! l'Auvergnate, il faut vous charger de ses repas, ma bonne.

L'Auvergnate, empressée.

Oui, bourgeois !... à quarante francs par mois.

BOQUILLON.

Quarante francs par mois !... et qui est-ce qui vous les donnera, ma chère amie ?

L'Auvergnate.

Mais, dame... vous, donc !

BOQUILLON.

Moi donc, Boquillon ?... quarante francs, pour un enfant, que je n'ai pas... Moi, qui me suis privé de cette douceur paternelle, j'irais... Elle est bonne là, madame charabia !... quarante francs !... (Changeant de ton.) On m'a dit cependant que pour vingt-cinq francs...

L'Auvergnate.

Quarante... avec un pain de sucre et deux livres de savon.

BOQUILLON, se levant tout à coup.

Plait-il ?... un pain de savon et deux livres de... Non, je veux dire... enfin, n'importe... Et qui est-ce qui vous donnera ça ?

L'Auvergnate.

Mais, dame... vous, donc !

BOQUILLON.

Encore moi donc ?... Vous croyez que je vais écorner mes rentes, me ruiner en épiceries, pour un petit intrigant qui me tombe sur la tête comme

<sup>\*</sup> L'Auvergnate, Boquillon.



une cheminée!... Allons donc!... avec votre pain de sucre et vos deux livres de... (Changeant de ton.) Par an ?

L'Auvergnate.

Ah ! ouiche ! par mois.

BOQUILLON.

Par... Il consomme dix livres de sucre par mois, ce monsieur-là !... \* plus que je n'en absorbe dans mon café !... Dix livres, à un franc !... ce qui, avec les quarante, fera cinquante !... qui, multipliés par douze, donneront par an... Attendez donc... Cinq fois deux font dix, pose zéro, retiens un... cinq fois un font cinq, et un font six... et cinq que j'ai posés... et zéro que j'ai retenu... now !... et six que j'ai... (S'embrouvillant dans son calcul.) Allez vous promener !

L'Auvergnate.

A vol' volonté, bourgeois... je m'en vas.

BOQUILLON.

Mais, non !... un instant !... Est-elle vive, cette Auvergnate !... Me laisser cet enfant sur les bras, comme si je pouvais le... Je ne tiens pas de ces bouteilles-là chez moi.

L'Auvergnate.

Dame ! faut l'élever au biberon.

BOQUILLON.

Au biberon ?... Ah ! bien ! ah ! bon !... Me voyez-vous, le coude en l'air... ingurgitant à ce petit... Ah ! bon !...

L'Auvergnate.

Alors, payez, bourgeois.. Vous serez content du lolo !...

BOQUILLON.

Content !... qu'est-ce que ça me fait ?... Est-ce que c'est moi qui vais... (A part, après l'avoir regardée.) Elle est fort bien, cette nourrice... fort bien ! (Haut.) Allez, prenez-le, emportez-le... je paierai... je me gênerai... et pour les enfans des autres !

(Il va se rasseoir.)\*\*

L'Auvergnate, qui s'éloignait, se ravisant.

Ah !... j'oubliais... Faut aussi une layette.

BOQUILLON.

Comment avez-vous dit ?

L'Auvergnate.

Une layette.

BOQUILLON.

Une layette... j'avais bien entendu... Et qui est-ce qui vous donnera ça ?

L'Auvergnate.

Mais vous, donc.

BOQUILLON, se levant.

Ah ! moi donc, toujours ?... (Avec douceur.) Malheureuse charabia, vous vous êtes fourré dans la tête que moi, Boquillon, célibataire, rentier, moral et rangé, j'allais m'induire en layette, pour

un... pour... (Frappant du pied et criant.) Combien ça coûte-t-il, une layette ?... Combien, sacrebleu !... car c'est impatientant, à la fin !

L'Auvergnate, tremblante.

Mais, dame ! monsieur... pour cent francs... cinquante écus... Vous m'avez fait une peur !...

BOQUILLON.

Voyons, voyons, remettez-vous... Les émotions, ça pourrait faire du tort... aux rations de ce petit... (On entend crier l'enfant.) Bon ! le voilà qui crie !...

L'Auvergnate.

Vous l'avez réveillé !...

BOQUILLON.

Allez donc, prenez-le, dorlottez-le, flanquez-lui du... du lolo... C'est moi qui paie...

L'Auvergnate.

La layette aussi ?

BOQUILLON.

Oui... allez !

AIR : Volant par ses œuvres complètes.

Sucre, savon, lauges, ma chère,  
Je paierai tout...

(Elle sort.)

C'en est donc fait !

C'est un crédit supplémentaire,  
Dont je vais grever mon budget.  
Les charges vous tombent des nues !  
Il faut donc qu'un garçon prudent  
Mette désormais un enfant  
Dans ses dépenses imprévues !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GRICHARD.\*

M<sup>me</sup> GRICHARD, très affairée.

Voici !... voici !...

BOQUILLON.

Ah !... la Grichard !... Eh bien ! cette carte ?

M<sup>me</sup> GRICHARD, tranquillement.

Je ne la retrouve pas.

BOQUILLON.

Bien !... bravo !... (La montrant.) Encore une qui me fouette le sang !... C'est une infusion de bourrache, que cette portière-là !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Je l'aurai perdue.

BOQUILLON.

Perdue... où ?... \*\* dans les escaliers ?... chez moi ?... (Apercevant une carte par terre.) Ah ! la voilà !

\* Boquillon, l'Auvergnate.

\*\* L'Auvergnate, Boquillon.

\* Boquillon, madame Grichard.

\*\* Madame Grichard, Boquillon.

M<sup>me</sup> GRICHARD, en trouvant une dans son corset.

Tiens ! la voilà !

BOQUILLON, ramassant la carte.

Vous l'aviez laissé tomber, parbleu !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mais non... puisqu'elle était dans mon corset... au fond.

(Ils se présentent en même temps les deux cartes, qui se trouvent ainsi rapprochées.)

BOQUILLON.

Hein !... En voilà deux, à présent !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Dame ! c'est peut-être du père.

BOQUILLON.

Donnez donc !... (Lisant.) « Joseph Piperon... » (La jetant.) Imbécile !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! pauvre homme !... comme vous l'arrangez !

BOQUILLON.

Non ! vous !... Piperon, un vieil ami à moi... un professeur de clarinette... c'est bien lui qui se permettrait des plaisanteries de ce genre-là... Mais l'autre ! l'autre !

M<sup>me</sup> GRICHARD, curieuse.

Ah ! oui... la vôtre !

BOQUILLON, lisant au dos de la carte.

« J'attends des nouvelles !... (Ils se regardent.)

» Sauvez tout ce que j'aime !... » (Ils se regardent de nouveau.) Ah ! mon Dieu !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est écrit au crayon !

BOQUILLON.

« J'attends des nouvelles !... »

M<sup>me</sup> GRICHARD.

De l'enfant !...

BOQUILLON.

C'est clair !... — « Sauvez tout ce que j'aime !... » Tout ce qu'il aime... c'est l'enfant !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Bah !... vous croyez ?

BOQUILLON.

Parbleu !... Il n'est pas nécessaire d'être de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres... comme M. Champollion... pour deviner ça, et le reste... La carte était avec l'enfant, dans les langes... comme ça se fait toujours...

M<sup>me</sup> GRICHARD, d'un air profond.

Et elle sera tombée.

BOQUILLON.

Vous êtes pétrie d'intelligence, portière... A l'avenir, je vous appellerai concierge ! (Vivement.) Ah ! mais, une carte !... Il doit y avoir un nom !... Oui, c'est ça !... (S'approchant du flambeau qui est sur le guéridon et cherchant à lire.) « Le... » Oh ! comme c'est fin !... Ce genre qu'ils ont, mon Dieu !... Ils vous gravent à présent des petites lettres si minces... il faudrait une loupe... « Le... »

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Le ?...

BOQUILLON.

« Le... le... »

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Le ?.. le ?..

BOQUILLON.

Mais laissez-moi donc tranquille !... vous voyez bien que je cherche... « Lecourtaud. » Le voilà !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Lecourtaud ?

BOQUILLON, continuant.

« Lecourtaud... » Bravo !.. Ah ! la rue... je le tiens ! (Désespéré.) La rue n'y est plus !... écornée !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

M. Lecourtaud ?

BOQUILLON, montrant la carte.

Eh ! non, l'adresse !... Que vous êtes bête, ma chère !...

M<sup>me</sup> GRICHARD, qui a réfléchi.

Ah ! mais, attendez donc... Lecourtaud ?.. c'est dans notre rue.

BOQUILLON.

Vrai ?.. Donnez-moi mon chapeau !... Voilà le jour... Une jolie nuit que j'ai passée là !... Dans notre rue ?... où ? le numéro ?

M<sup>me</sup> GRICHARD, apportant le chapeau.

C'est un banquier, un fort négociant, qui vend des toiles peintes... comme mon casaquin.

BOQUILLON.

Le numéro ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

J'ignore... Vers le milieu... à main droite.

BOQUILLON.

A main droite ?.. Donnez-moi mon parapluie !... Il est garçon ?

M<sup>me</sup> GRICHARD, apportant le parapluie.

Oui, monsieur... à moins qu'il ne soit marié.

BOQUILLON.

Ça m'est égal ! (Il va pour sortir en robe de chambre, son parapluie sous le bras, et s'en aperçoit tout à coup. — Criant.) Comment ! vous ne me dites pas que je suis en robe de chambre !... Donnez-moi mon habit. (Il le passe.) Et mes claques ! mes claques !... (M<sup>me</sup> Grichard court les chercher.)

L'Auvergnate, rentrant.

A présent, bourgeois... \*\*

BOQUILLON.

A présent, madame charabia, emportez cet enfant.

M<sup>me</sup> GRICHARD, apportant les claques, qu'elle lui met.

Vous le mettez en nourrice ?... Ah ! monsieur, que vous êtes bon !...

BOQUILLON.

Bon ! bon !... Ne fallait-il pas le mettre au

\* Madame Grichard, Boquillon.

\*\* L'Auvergnate, Boquillon, madame Grichard.

Mont-de-Piété?... Vous avez des idées... (Montrant avec colère M<sup>me</sup> Grichard, qui est baissée et qui ne voit pas son geste.) Concierge, ça?... C'est une portière! (Marchant.) Voilà ce que c'est!... et maintenant...

L'Auvergnate.

Comment! vous vous ensauvez sans l'embrasser?...

BOQUILLON, avec colère.

Eh! allez donc vous... (Se calmant.) Au fait, ce pauvre chat, il n'y est pour rien... Ce n'est pas sa faute, si un père marâtre... Oh! Dieu! ça me... Je vais l'embrasser. (Il passe dans la chambre.)

M<sup>me</sup> GRICHARD, qui a suivi Boquillon jusqu'à la porte. \*

Hein! l'Auvergnate, qué événement!... un enfant *homonyme* qui vous tombe comme ça!...

L'Auvergnate.

C'est donc pas à lui?

BOQUILLON, rentrant tout ému.\*\*

Cher petit ange!... Je l'ai baisé quatre fois sur ses grosses joues... Il avait l'air de me dire, dans sa petite pantomime: « Va, mon bon vieux Boquillon, va à la recherche de papa!... » (Ça m'a remué les entrailles... Et puis, j'avais des larmes là... Que Dieu me conduise!... (Étendant les mains du côté de la chambre.) Oh! sois tranquille, jeune inconnu... je le jure sur tes cheveux!...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Il n'en a pas.

BOQUILLON.

Eh bien! sur son béguin!... vieille... (Marchant dans la plus vive agitation.) Ah! Lecourtaud!... nous verrons, industriel, s'il est permis à un négociant en toiles peintes... électeur... juré... patenté... et peut-être marié... de déposer sa famille chez un... Mais, je ferai un procès au père! je ferai un procès à la mère!... je demanderai cent mille francs d'indemnité!... Pauvre chéri! tes traits sont gravés là, et je reconnaitrai bien... L'Auvergnate, je vous le recommande... Je paierai tout... on me le rendra.

L'Auvergnate.

Je vas chercher le petiot.\*\*\*

\* Madame Grichard, l'Auvergnate.

\*\* Boquillon, madame Grichard, l'Auvergnate.

\*\*\* L'Auvergnate, madame Grichard, Boquillon.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Oui... venez, venez.

BOQUILLON.

C'est ça... Allez chercher l'enfant... moi, je vais chercher le père!... (Brandissant son parapluie.) A nous deux, papa!...

(Il sort par la droite, en même temps que l'Auvergnate et la portière entrent dans la chambre à gauche.)

## SCENE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, reparaisant, et à voix basse.

Une carte!... Comment se fait-il?... Ah! n'importe... Pauvre enfant! j'ai réussi... Sa mère sera contente... et je puis m'échapper.

(Elle fait quelques pas.)

BOQUILLON, rouvrant tout à coup la porte, mais sans rentrer.

Mère Grichard!... nourrice!...

CHARLOTTE.

Oh!

(Elle n'a que le temps de se jeter derrière la porte, ouverte par Boquillon.)

M<sup>me</sup> GRICHARD et L'AVERGNATE, de l'autre côté, de même.

Qu'est-ce qu'il y a?

BOQUILLON, de la porte.

Je vous recommande mon édredon!... (Il disparaît un instant, puis, comme par réminiscence:) Ah! et fermez bien la porte... pour qu'il n'en vienne pas un second!

(Il referme la porte. — Charlotte reparait.)

M<sup>me</sup> GRICHARD et L'AVERGNATE, rentrant dans la chambre, en riant.

Ah! ah! ah! ah!

BOQUILLON, dans le lointain.

Cordon, s'il vous plaît!

(L'Auvergnate et la mère Grichard entrent en riant dans la chambre. — Charlotte est demeurée blottie près de la porte. — Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe chez Lecourtaud.

Un petit salon, à pans coupés. — La porte d'entrée, à gauche, au fond, dans le panneau oblique. — Dans le panneau oblique, à droite, porte des magasins. — Sur un plan plus rapproché, deux portes latérales. — Celle de droite donne dans le cabinet de Lecourtaud, l'autre dans les appartemens. — Au fond, deux grandes fenêtres, et, entre ces deux fenêtres, une cheminée surmontée d'une glace saustain, avec store. — Quand le store est levé et que les deux fenêtres sont ouvertes (comme à la première scène), on aperçoit le premier étage de la maison en face, avec un balcon en saillie et cette enseigne : *Modes au premier*. — Mobilier élégant. — Une petite table à droite, au premier plan.

SCÈNE I.

LECOURTAUD, AMANDA, HOPE.

(Au lever du rideau, Lecourtaud et sa femme déjeunent. — Hope les sert.)

AMANDA, préoccupée, et les yeux fixés sur la pendule, à part.

Huit heures et demie!... bientôt neuf heures!... et rien encore!... pas de nouvelles!... Ce maudit duel, cependant...

LECOURTAUD, qui regardait au fond, s'apercevant de sa distraction.

Eh bien!... qu'as-tu donc, chère amie?... tu ne manges pas...

AMANDA.

Si fait, si fait.

LECOURTAUD, à part, en regardant au fond.

Je suis sûr qu'il est là!... Je parie que le vaucien est avec les petites marchandes de... (Deux jeunes filles paraissent sur le balcon en face, lutinées par un jeune dragon, qui leur prend la taille.) Juste!... c'est mon bandit!... le voilà encore en train de...

AMANDA, qui a suivi ces mouvemens.

Eh bien! eh bien! monsieur Lecourtaud?...

LECOURTAUD, souriant.

Hein? plaît-il?...

AMANDA.

A ton tour, c'est toi qui ne manges pas...

LECOURTAUD.

Moi?... si... c'est que... je... (Au domestique)

Hope, baissez le store... et fermez ces croisées... (A lui-même.) Louez donc un appartement sur des jardins, à Paris!...

AIR de Julie.

Six mois après, c'est un square, une rue :  
Tous nos jardins se changent en maisons!  
Les veris bosquets, qui récréaient la vue,  
Sont envahis par messieurs les maçons!

\* Lecourtaud, Amanda, Hope, au fond.

Grâce au moellon, qui sur eux toujours gagne,

Adieu, nos beaux arbres proscrits!...

Depuis dix ans, les jardins de Paris

Sont tous partis pour la campagne...

Depuis dix ans, les jardins de Paris

Sont retournés à la campagne!

Comme c'est agréable, maintenant, d'avoir là, en face, ce magasin de modes!... ce balcon... toujours garni de petites filles!...

AMANDA.

Mon Dieu, monsieur Lecourtaud, tu t'en occupes beaucoup, de ce magasin.

LECOURTAUD.

Ah! bah! je m'en moque bien!... Jalouse!...

AMANDA, travaillant, à part.

On a frappé!... (Elle regarde à la pendule.)

LECOURTAUD, qui a surpris ce mouvement.

C'est comme si l'anxiété avec laquelle tu suis l'aiguille de cette pendule... me portait ombrage!...

AMANDA.

Jaloux! En vérité, monsieur Lecourtaud, tu as parfois des idées... d'un ridicule!

LECOURTAUD.

J'ai des idées... j'ai des idées... qui sont admises dans le commerce... Ma chère Amanda, je possède une superbe manufacture de toiles peintes... à moi tout seul... Je possède quarante mille francs de rente... à moi tout seul... (La regardant.) et je serais bien aise de posséder... tout ce que je possède... à moi tout seul...

AMANDA.

Est-ce que tu en doutes?... (Au domestique qui entre, et d'un air indifférent.) Il n'est rien venu pour... mon mari, ce matin?

HOPE, présentant des papiers à Lecourtaud.

Si fait, les lettres et les journaux de monsieur... Ah! pardon!... j'oubliais... Un homme... un vieux monsieur, a carillonné deux fois à la porte... il voulait voir monsieur... il voulait parler à monsieur... et, la seconde fois, comme je lui répétais que monsieur et madame n'étaient pas levés, il

s'est mis en colère... et m'a menacé de son parapluie.  
(Coup de sonnette.)

LECOURTAUD.

On sonne !

HOPE.

C'est encore lui, sans doute... je vais dire à Comtois...

LÉONARD, en dehors.

Il y est?... tant mieux... Oh ! je n'ai pas besoin d'être annoncé, moi...

LECOURTAUD, vivement.

Eh ! mais !.. c'est la voix de Léonard !

AMANDA.

Qui?... votre commis-voyageur ? (Ils se lèvent.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, entrant.

Lui-même !... (Tendant les mains.) Monsieur Lecourtaud !..\* madame !..

LECOURTAUD, lui prenant les mains.

Comment ! c'est vous, mon jeune ami ?... voilà une surprise !... Vous arrivez de ?...

LÉONARD, gaiement.

De Saint-Petersbourg... en passant par Naples et Alger... Chemin d'écolier et de commis-voyageur... chemin que j'ai semé de toiles peintes, et où j'ai ramassé force roubles, ducats et autres pièces de cinq francs... à l'intention des négociants que je représentais... avec agrément, je puis le dire !... Honneur à l'industrie française !... c'était partout mon mot de passe... Mais permettez que j'embrasse... (Il baise la main d'Amanda.)

LECOURTAUD.

Allez, faites, faites.

AMANDA.

Après une si longue absence !...

LÉONARD.

Vous trouvez ?... Ma foi ! je n'ai pas compté... Nous autres, juifs-errans du commerce, à qui le métier dit : Marche ! marche !... nous n'avons pas le temps de mesurer... le temps... Bref, arrivé ce matin, ma première visite à mes patrons est pour vous.

LECOURTAUD.

Ce cher Léonard !... Bien vrai, la première ?...

LÉONARD.

A peu près...

LECOURTAUD, riant.

Je m'en doutais... la première a été pour... mademoiselle... chose... enfin quelqu'un de ce genre-là... Farceur !

\* Lecourtaud, Léonard, Amanda.

AMANDA.

Monsieur Lecourtaud !

LÉONARD.

Eh bien ! non... vrai... en venant ici, j'ai passé à la porte d'un oncle à succession... Alors, la nature, vous concevez... j'ai voulu l'embrasser... je ne l'ai pas trouvé... mais j'ai appris... Ah ! ah ! ah ! ah !...

LECOURTAUD, riant aussi.

Quoi donc ?... il est mort ?..

AMANDA, avec reproche.

Ah !

LÉONARD, riant.

Non, grâce au ciel ! il dure toujours. . Il paraît même qu'il rajeunit... car il a profité de mon absence pour se donner un héritier... direct.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

On m'a conté je ne sais quelle histoire...

Dans tout le quartier on prétend

Qu'à mon vieil oncle... quelle gloire !

Il est tombé du ciel... un bel enfant.

(Riant.)

Un enfant ! un fils ! à son âge !

J'en ris encor...

LECOURTAUD.

Vous riez ?

LÉONARD.

C'est certain.

LECOURTAUD.

Vous y perdez un héritage !...

LÉONARD.

C'est vrai, mais j'y gagne un cousin !

Eh ! oui, j'y perds un héritage,

Mais aussi, j'y gagne un cousin.

AMANDA.

Bon jeune homme !

LÉONARD.

Mais donnez-moi donc de vos nouvelles... Toujours bien portant, monsieur Lecourtaud ?... et madame... me paraît rajeunie d'un an.

AMANDA.

Vous trouvez ?... Je ne compte pas non plus. (A part.) Il est toujours très bien, ce petit voyageur !

(Elle remonte vers le fond, et donne des ordres à Hope.

Ensuite elle va vers la pendule, puis vers les fenêtres, avec inquiétude.)

LÉONARD, prenant Lecourtaud à part.

Et le petit Oscar... votre fils... que j'ai laissé brigadier ?

LECOURTAUD, bas.

Chut ! ma femme !...

LÉONARD, baissant la voix.

Vous ne lui avez donc pas encore avoué qu'avant votre mariage...

LECOURTAUD.

Et le moyen ? Oscar me fait donner au diable,

mon cher... Il vient de passer maréchal-des-logis dans les dragons.

LÉONARD.

Bravo !

LECOURTAUD.

Bravo... bravo... C'est un billet de mille francs que me coûte chacun de ses grades... Son avancement me ruine... Et puis, ce n'est pas tout... le champagne, les amourettes...

LÉONARD.

C'est très bon !

LECOURTAUD.

C'est excellent, parbleu !... mais c'est cher... Dans le temps, quand je logeais en face d'un restaurant, il y jeûnait toute la journée... pour me voir... Maintenant, que je demeure en face d'un magasin de modes... je ne sais pas précisément ce qu'il y fait toute la journée... mais c'est toujours pour me voir.

LÉONARD.

Ah ! il vous aime !...

LECOURTAUD.

Eh bien ! si vous le rencontrez, tâchez de modérer un peu cette tendresse-là. (Vivement.) Silence !... ma femme !

(Il s'approche d'un petit bureau qui est à gauche, et y prend des papiers qu'il examine. — Amanda, qui s'est assise à droite, ayant l'air de s'occuper d'un ouvrage de broderie, fait des signes à Léonard, dès que Lecourtaud a le dos tourné.)

LÉONARD, voyant les signes d'Amanda, à part.

Hein ?... qu'est-ce que .. (S'approchant d'elle.) Quelle émotion !

AMANDA, bas.

Vous connaissez... M. Gabriel ?

LÉONARD.

Beaucoup... ce jeune peintre qui faisait votre portrait, l'année passée...

AMANDA.

Il le fait toujours.

LÉONARD, étonné.

Ah !... depuis un an ? (Regardant Lecourtaud. — A part.) Soyez donc fabricant de toiles peintes !... (A Amanda.) Eh bien ?

AMANDA, plus bas.

Il a un duel ce matin.

LÉONARD.

Un duel !

AMANDA, bas.

Pour moi... Une querelle au spectacle... hier au soir... et je tremble !...

LECOURTAUD, se rapprochant.

Léonard ?

AMANDA, bas.

Chut ! pas un mot !...

LECOURTAUD.

Venez donc dans mon cabinet... me rendre vos comptes.

LÉONARD.

A vos ordres. (Saluant.) Madame... (A part.) Chacun son secret. (Les désignant.) L'un un fils, l'autre un amant... Il n'y a que Paris pour ça !

LECOURTAUD, le faisant entrer dans son cabinet, à droite.

Passez, passez... je vous suis.

(Léonard sort, Lecourtaud le suit. — La porte d'entrée s'ouvre.)

AMANDA, tressaillant, à part.

Quelqu'un !... Enfin !...

(Elle fait quelques pas vers la porte d'entrée, et s'arrête en entendant annoncer Godefroy.)

### SCENE III.

AMANDA, GODEFROY, LECOURTAUD, HOPE.

HOPE, annonçant.

M. Godefroy !

LECOURTAUD, revenant.

Eh ! bonjour, mon cher !

AMANDA.

M. Godefroy !

GODEFROY, la voyant.

Mille pardons, madame, de me présenter de si bonne heure !... C'est une visite d'affaires, visite intéressée... (A Lecourtaud.) Voulez-vous, mon cher Lecourtaud, m'escompter cet effet ?

LECOURTAUD.

Volontiers... C'est pour votre commerce de dentelles?... Entre négociants...

(Il prend la traite.)

GODEFROY.

Non ; c'est de l'argent à ma sœur... dont je suis le tuteur, comme vous savez.

AMANDA.

Et comment se porte mademoiselle Godefroy ?

GODEFROY.

Mieux... Elle est arrivée hier de Normandie.

LECOURTAUD, près de sortir.

Comment?... je l'ai rencontrée avant-hier...

GODEFROY, avec un mouvement de surprise très marqué.

Vous dites ?...

LECOURTAUD.

Je l'ai trouvée un peu triste... mais toujours jolie... Je vais vous escompter cela.

(Il sort à droite.)



## SCÈNE IV.

AMANDA, GODEFROY.

GODEFROY, à part.

Avant-hier !

AMANDA.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

GODEFROY, très troublé.

Rien, rien... Mais c'est singulier... cette rencontre d'avant-hier !...

AMANDA.

Mon mari s'est peut-être trompé.

GODEFROY.

Je ne crois pas... c'est la troisième personne qui me dit l'avoir vue... à Paris... quand je la croyais depuis cinq mois... près de Fécamp !

AMANDA, à part.

Tiens ! tiens ! tiens !

GODEFROY, préoccupé et agité.

Est-elle allée en Normandie, seulement ?.. Ah ! depuis cette aventure... dont je n'ai jamais eu l'explication...

AMANDA.

Une aventure ?... elle aussi ! (Se reprenant.) Je veux dire...

GODEFROY.

Oui... quand nous avions une campagne au dessus des Prés Saint-Gervais... où je surpris un jour ma sœur... seule... et tout en larmes...

AMANDA.

Ah !

GODEFROY, s'apercevant de son attention et se ravissant.

Je sors par le magasin... je reviendrai voir votre mari dans la matinée.

AMANDA.

Mais Charlotte, votre jeune cousine... ne sait pas ?...

GODEFROY.

Eh ! Charlotte !... avec son air mystérieux, elle me fait damner... on me cache quelque chose !... mais morbleu !...

AMANDA, écoutant.

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que j'entends !... quel bruit !...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BOQUILLON, HOPE.\*

BOQUILLON, bousculant Hope.

Ah ! cette fois, vous ne m'empêchez pas d'entrer !... au diable la valetaille !... je me moque de

\* Amanda, Hope et Boquillon à la porte d'entrée, Godefroy.

portier... du concierge... du suisse... et quand il aurait sa hallebarde !... Au fait, il n'a pas de hallebarde... Si vous êtes suisse, mon cher, allez chercher votre hallebarde... allez !

HOPE.

Mais on dit...

BOQUILLON.

J'y suis !... m'y voilà !... (Se mettant en attitude avec son parapluie.) Venez m'en arracher !...

GODEFROY, s'avançant.

Qu'est-ce donc ?...

BOQUILLON.

Voilà votre bourgeois... je n'ai plus besoin de vous... A l'office, Labranche, à l'office !...

AMANDA, faisant signe à Hope de sortir.

Bien, bien... laissez.

BOQUILLON, s'avançant, et à Godefroy.

C'est à monsieur ?... A part.) C'est bien tout son portrait !... le même nez... plus grand !... (Haut.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai l'honneur ?...

GODEFROY.

Non, monsieur, ce n'est pas moi...

BOQUILLON.

Ah !... pardon... j'avais cru remarquer... dans le nez surtout... il y a quelque chose... Pardon... (Allant à Amanda, sans la regarder d'abord.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai...

AMANDA.

Monsieur...

GODEFROY.

Ha ! ha ! ha ! ha !

BOQUILLON, ôtant son chapeau.

Ah !... du sexe !... Pardon !... je suis si troublé !... (A Godefroy qui rit.) Eh ! monsieur... quand on ne connaît pas... et qu'on est troublé...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LECOURTAUD.\*

LECOURTAUD, à la cantonade.

A ce soir... venez dîner.

BOQUILLON, le voyant.

Ah !... cette fois-ci !... les yeux, le nez, la bouche !... tout y est !... (Regardant Godefroy.) Qui est-ce qui a dit que celui-là... (A Godefroy.) Il n'a rien de vous, monsieur, rien du tout !... allons donc !... (A Lecourtaud étonné.) C'est à monsieur Lecourtaud que j'ai l'honneur...

LECOURTAUD, souriant.\*\*

Que désirez-vous, monsieur ?

BOQUILLON, à demi-voix.

Boquillon... Boquillon, rentier de l'état... cinq-pour-cent.

LECOURTAUD, riant.

Eh bien ?... après ?...

\* Amanda, Boquillon, Godefroy, Lecourtaud.

\*\* Amanda, Boquillon, Lecourtaud, Godefroy.

BOQUILLON, à part.

Il ne comprend pas!... (Haut.) Boquillon... dans cette rue... numéro 27...

AMANDA, à part.

Ciel!...

BOQUILLON.

Même rue... 27.

AMANDA, à part.

La maison de Gabriel!

LECOURTAUD.

Eh bien!... qu'est-ce que ça me fait, à moi?...

BOQUILLON, à part.

Il ne comprend pas!... Ah! mon Dieu!... ce n'est peut-être pas... Cependant... (Bas.) Je viens... pour l'enfant...

LECOURTAUD, à part:

Dieu!

BOQUILLON.

Je viens pour...

LECOURTAUD, bas et vivement.

Silence!

BOQUILLON, à part.

Ça y est!... je disais aussi... mais ça y est! (Il va déposer son parapluie près de la cheminée.)

LECOURTAUD, vivement, et dans le plus grand trouble.

Tenez, Godefroy... tenez... votre argent... trois billets... Adieu, mon ami, adieu!... (Bas.) Laissez-nous.

GODEFROY, étonné.

Adieu... mon cher...

BOQUILLON, à part.

Ah! gueusard... je te tiens!

LECOURTAUD.\*

Amanda... ma chérie... j'ai à parler avec monsieur... de toiles peintes.

AMANDA, les yeux fixés sur Boquillon.

Oui, mon ami... oui... Monsieur est?...

LECOURTAUD.

Un dessinateur.

BOQUILLON.

Plait-il?... (Lecourtaud lui fait signe.)

AMANDA, à part.

Numéro 27!

GODEFROY, à part.

Quel diable de mystère!...

ENSEMBLE, à demi-voix.

AIR: Il faut ici bientôt. (La Tête de singe.)

BOQUILLON, à part, avec mystère.

Ah! bravo! c'est charmant!

Son trouble secret, sa contrainte,

Tout m'en est garant,

Je tiens maintenant

Le père de l'enfant!

\* Amanda, Lecourtaud, Boquillon, Godefroy.

BOQUILLON.

LECOURTAUD, et AMANDA, de même.

Dieu! quel pressentiment!

De crainte

Mon âme est atteinte!

Mais, dans ce moment,

Cachons prudemment

Mon trouble et mon tourment.

GODEFROY, regardant Lecourtaud.

D'où vient, en ce moment,

Son trouble subit, sa contrainte?

Un tel changement

Cache assurément

Quelque secret tourment.

(Amanda sort à gauche, Godefroy par le fond, à droite.)

## SCENE VII.

LECOURTAUD, BOQUILLON.

(Boquillon a avancé un siège, et s'assied, pendant que Lecourtaud ferme avec soin la porte par laquelle Amanda est sortie.)

BOQUILLON,

A nous deux, maintenant!... Vous me direz...

LECOURTAUD, fermant la porte à gauche.

Pour Dieu!... silence!... Parlons bas!

BOQUILLON, très haut.

Je veux bien... parlons bas...

LECOURTAUD, revenant, et le voyant assis.

Hein?...

BOQUILLON.

Asseyez-vous... ne vous gênez donc pas... Faites comme chez vous.

LECOURTAUD.

Ah ça! mais...

BOQUILLON, s'essuyant le front.

Ah! c'est que, voyez-vous, les jambes me rentrent... je n'ai pas dormi... une nuit blanche... une nuit de garde... nationale... Et depuis ce matin, je cours... Je suis déjà venu deux fois!...

LECOURTAUD, s'asseyant près de lui.

Pour me parler du petit?...

BOQUILLON.

Pour vous parler du!... Mais de qui diable voulez-vous que je vous parle?... (Élevant la voix.) Comment! mon gaillard, vous avez un petit... et c'est moi...

LECOURTAUD, effrayé.

Taisez-vous donc!... Vous criez!...

BOQUILLON.

Je crie! je crie!... il n'y a pas de quoi, peut-être!... (Mouvement de Lecourtaud.) Eh bien! non, je ne crierai pas... Je comprends... à cause de cette dame qui était ici... M<sup>me</sup> Lecourtaud?... (Lecourtaud fait signe que oui.— Boquillon le salue.)

Je vous en fais mon compliment... Une bien belle femme, monsieur!... à la bonne heure... Si je me marie jamais, si c'était dans mes goûts, voilà comme...

LECOURTAUD, impatienté.

Eh! morbleu!..

BOQUILLON, très bas.

Oui, oui, je comprends... elle est étrangère à l'enfant... C'est vous qui... ce n'est pas elle que... Il se pourrait, au contraire, que ce fût elle qui... et vous que... Ça se voit tous les jours... Mais l'autre combinaison est moins désagréable pour vous.

LECOURTAUD, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?... (Haut.) Au fait, monsieur!

BOQUILLON.

Oui, au fait, vous avez raison... au fait!... Puisque vous vouliez vous débarrasser de l'enfant...

LECOURTAUD.

Je voulais... je voulais le placer.

BOQUILLON, ôtant son chapeau.

Ah! il est bon, le placement!... merci de la préférence!... Vous me direz qu'on prend ce qu'on trouve... Mais, si vous croyez que je m'en vais continuer à l'entretenir... à avancer tous les mois...

LECOURTAUD.

Eh! monsieur, ne criez pas!..

BOQUILLON.

Ne craignez rien, monsieur... Je ne crierai pas... je ne ferai pas de scandale... le secret, entre nous!

LECOURTAUD, lui prenant les mains.

C'est bien!... je suis reconnaissant!... (A part.) Allons! encore quelque usurier qui l'exploite, et qui vient me rançonner!

BOQUILLON.

Ce que je veux, ce que je demande, c'est que vous le repreniez...

LECOURTAUD.

Eh! monsieur!..

BOQUILLON.

Non pas ici... Seigneur Dieu!... Mais, du moins, est-ce que sa mère...

LECOURTAUD, tristement.

Elle n'existe plus.

BOQUILLON, ému.

Elle n'existe... (Lui serrant la main.) Je m'en doutais... Eh bien! monsieur, je m'en doutais... Oui, ce matin, n'ayant pu vous voir... je suis retourné auprès de lui... Je le regardais avec amour, monsieur... car il est superbe!... il a beaucoup de vous... (Mouvement de Lecourtaud.) Faites excuse, beaucoup... mais beaucoup... (A part.) En beau... (A Lecourtaud.) Et là, assis près de lui, je me sentais ému, je me disais: « Comment une

mère, qui a de ça, peut-elle abandonner, exposer ainsi... » Mais, puisqu'elle n'existe plus... Pauvre enfant! je sens que je m'attachais à lui!

LECOURTAUD, touché.

Merci, bonhomme, merci!..

BOQUILLON, changeant de ton.

Ah ça! mais, vous existez, vous... vous avez même l'air d'exister assez agréablement... Vous devez avoir des entrailles... oui, vous en avez... (A part.) Il n'en a pas... il ne me demande pas seulement: Comment va-t-il?... (Haut.) Oui, vous en avez, des entrailles... vous devez vous charger de lui, vous vous en chargez!..

LECOURTAUD.

Eh! monsieur... on se lasse de tout!..

BOQUILLON, se révoltant.

Comment!... on se lasse?... Et moi donc?..

LECOURTAUD, effrayé.

De grâce!... taisez-vous!.. Eh bien! oui, eh bien! oui... si vous avez fait des avances... on vous les rendra... à un intérêt modéré...

BOQUILLON, fièrement.

Je ne demande rien pour ma peine!... rien que ce qui m'est dû légitimement!... (A part.) Quand je dis légitimement!..

LECOURTAUD, à part.

Avec eux, c'est toujours la même chose!.. (Soupirant.) Allons!... quelques billets de mille francs!.. (Haut.) Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?... Je vous prie de croire que je ne l'ai pas abandonné... c'est une faute que j'expie... Si ma femme savait... elle croirait que je me ruine pour lui.

BOQUILLON.

Eh bien! non... eh bien! non... Il est si gentil!..

LECOURTAUD.

Gentil!... gentil!... Vous savez qu'il est bien dérangé...

BOQUILLON, le regardant.

Comment! il est dérangé?..

LECOURTAUD.

Beaucoup... vous le savez bien...

BOQUILLON, se levant brusquement.

Mais non, mais... Comment! il est dérangé, et vous me le flanquez sur les bras!... (A part.) Vous verrez que mon édreton...\*

LECOURTAUD, qui s'est levé aussi.

Bref, votre compte, monsieur, et je vais vous payer.

BOQUILLON.

Oh! le compte n'est pas long... Vous me rembourseriez le premier mois... et les autres, à l'Auvergnate elle-même.

LECOURTAUD.

L'Auvergnate?... Ah! c'est une Auvergnate, à

\* Boquillon, Lecourtaud.



présent... (A part.) Le mois dernier, c'était une Anglaise... et j'ai cru qu'une modiste...

BOQUILLON.

Une Auvergnate... à qui je l'ai recommandé... (Lecourtaud le regarde avec surprise.) Une femme très bien... mais très bien!... une carnation magnifique!

LECOURTAUD.

Plait-il? (A part.) C'est un vieux libertin!

BOQUILLON.

Il sera content... (Mystérieusement.) Entre nous... elle a tout ceci très satisfaisant...

LECOURTAUD, lui prenant violemment le bras.

Monsieur!... Mais quel métier faites-vous donc?...

BOQUILLON.

Monsieur, je suis rentier!... célibataire... sans charge... jusqu'à ce jour...

LECOURTAUD.

Quoi!... vous payez pour mon fils, à une femme...

BOQUILLON.

Qui le nourrit!... le gaillard... il dévore!...

LECOURTAUD.

Eh! à qui le dites-vous!

BOQUILLON.

Et il boit!... Ah! le petit ivrogne, boit-il!...

LECOURTAUD.

Eh! parbleu! je le sais bien!... Il boit trop!

BOQUILLON.

Ah! bon!... n'allez-vous pas le chicaner là-dessus... Que diable! Nous avons tous passé par là... et je crois que quand vous aviez son âge... vous pompiez joliment!...

(Il fait le mouvement de têter.)

LECOURTAUD.

Jamais, monsieur!... jamais autant que lui!

BOQUILLON, riant, à part.

Il a la prétention de s'en souvenir!... (Haut.) Vous ne voulez pas qu'il tète?

LECOURTAUD, avec humeur.

Hein?... qu'il tète du vin de Champagne.

BOQUILLON.

Du... plaît-il?... Pardon... je crois que nous n'y sommes plus...

LECOURTAUD.

Qu'est-ce que vous me chantez?

BOQUILLON, doucement.

A propos de quoi me parlez-vous de vin de Champagne?

LECOURTAUD.

A propos de quoi me dites-vous qu'il tète?

BOQUILLON.

Il tète... il tète... du lait!...

LECOURTAUD.

Du lait?... mon fils?

BOQUILLON.

Mais oui, puisque l'Auvergnate...

LECOURTAUD, impatienté.

Mais, avec votre Auvergnate!... Qu'est-ce que c'est que ça, l'Auvergnate?

BOQUILLON.

Ça?... c'est la nourrice.

LECOURTAUD.

Ah ça! mais l'un de nous deux est bête...

BOQUILLON, vivement.

C'est vous!...

LECOURTAUD.

Quoi!... mon fils Oscar...

BOQUILLON.

Oscar?... Ah! il s'appelle... C'est un joli nom.

LECOURTAUD.

Vous l'avez mis...

BOQUILLON.

En nourrice.

LECOURTAUD.

Un brigadier au 3<sup>e</sup> dragons!...

BOQUILLON.

Vous dites?...

LECOURTAUD.

Qui va passer maréchal-des-logis!...

BOQUILLON, accablé.

Pardon!... pardon!... Il vient de me passer un éblouissement... je n'ai plus de jambes!

LECOURTAUD, voulant le faire asseoir.

Vous êtes indisposé?

BOQUILLON, éclatant. \*

Mais est-ce que je vous parle de ça?... Est-ce que je connais des Oscar, des brigadiers, des maréchaux, des 3<sup>e</sup> dragons?

LECOURTAUD.

Comment! vous ne connaissez pas Oscar?

BOQUILLON.

Eh! allez donc vous promener!... C'est...

LECOURTAUD, furieux.

Et vous venez chez moi me faire causer!... m'arracher un secret... que je n'aurais pas confié à mon ombre!...

BOQUILLON.

ENSEMBLE. { Quoi!... vous nieriez?...  
LECOURTAUD.  
Ah ça! qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là, à la fin!

ENSEMBLE. { Boquillon, rentier de l'état... cinq pour cent  
LECOURTAUD.  
De quel droit venez-vous chez moi?... Vous êtes un intrigant!

BOQUILLON, suffoquant à ce dernier mot.

Un intrigant!...

LECOURTAUD.

De quel droit?...

BOQUILLON.

Ah!... ah!... c'est vous qui me direz de que

\* Lecourtaud, Boquillon.

droit on ose, chez moi... Heureusement je n'ai pas perdu la carte!... (La tirant de sa poche et la lui présentant.) Lisez!...

LECOURTAUD, criant et frappant du pied.

Qu'est-ce que c'est encore?

## SCENE VIII.

LES MÊMES, AMANDA. \*

AMANDA, tout effrayée.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce donc?... quel bruit!...

BOQUILLON, à Lecourtaud.  
Là!... vous avez crié!...

LECOURTAUD.

Rien, ma chère, rien, c'est... (Regardant la carte.)  
Ah!... Lecourtaud... C'est ma carte... Après?

BOQUILLON.

Tournez, s'il vous plaît.

LECOURTAUD, lisant.

« J'attends des nouvelles... »

AMANDA, à part.

Ciel!

LECOURTAUD, continuant.

« Sauvez tout ce que j'aime!... » (Vivement.)  
Cette écriture!...

BOQUILLON.

Eh bien?...

(Amanda, troublée, va pour sortir.)

LECOURTAUD, la retenant.

Amanda!... madame!... restez!...

(Il regarde Boquillon.)

BOQUILLON, à part.

Quelque révolution de ménage... Je n'en suis plus... (Haut.) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LECOURTAUD, l'arrêtant par le bras.

Où avez-vous trouvé cette carte?

BOQUILLON.

Par terre.

LECOURTAUD.

Où?

BOQUILLON.

Chez moi.

LECOURTAUD.

Quand?... La vérité!... toute la vérité!... rien que la...

BOQUILLON, à part.

Ah ça! mais c'est un juge d'instruction, que ce négociant-là!...

LECOURTAUD.

Comment cette carte...

BOQUILLON, saisissant un signe d'Amanda.

Hein?...

LECOURTAUD, se retournant.

Quoi?...

\* Amanda, Lecourtaud, Boquillon.

AMANDA, se remettant, et avec calme.

A qui en as-tu donc?... Je venais te prévenir que M. Godefroy t'attend dans ton cabinet.

LECOURTAUD, troublé.

Bien.. j'y vais... (Lui présentant la carte.) Mais toi, reconnais-tu ton écriture?...

BOQUILLON.

L'écriture de madame?... Ah! bah!... (A part.)  
Ventre-saint-gris!

AMANDA, tranquillement.

Mon écriture?... C'est de l'anglaise... tout le monde écrit comme ça...

LECOURTAUD.

Vous croyez?...

AMANDA, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah! ah!

(Mouvement de Lecourtaud.)

BOQUILLON, l'imitant.

Ah! ah! ah! ah!... (A part.) Pourquoi rit-elle?

AMANDA, montrant la carte.

Regardez donc... examinez chaque mot... Quel rapport cela peut-il avoir avec mon écriture?... (Riant.) Et c'est pour ça que vous preniez cet air méchant?...

LECOURTAUD, ébranlé.

Non!... non!... Le fait est que... c'est ce vieil intrigant... (Avec colère.) Qu'est-ce que vous êtes donc venu me dire, vous?...

BOQUILLON, s'exclamant.

Moi?... c'est votre carte!...

LECOURTAUD, à Amanda.

Au fait, c'est ma...

AMANDA.

Allons donc!... cet homme est fou... et vous aussi... (Elle déchire la carte et la jette au feu.)

BOQUILLON, vivement.

Qu'est-ce qu'elle fait?... Eh! ma carte!...

(Il prend les pincettes et cherche à la retirer du feu.)

LECOURTAUD.

Eh! oui... ça n'a pas le sens commun... Ce ratoteur...

## SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE. \*

(Elle entre, l'air très agité, et comme poursuivie.)

CHARLOTTE, à part.

Ah! mon Dieu!... ils me suivent!...

AMANDA.

Eh! mais, Charlotte!...

LECOURTAUD.

Qu'avez-vous donc?...

\* Lecourtaud, Charlotte, Amanda, Boquillon, à la cheminée.

CHARLOTTE.

Rien... rien... c'est que j'ai monté si vite votre escalier... Ce n'est pourtant pas haut... et je suis tout essoufflée !

BOQUILLON, rejetant les pincettes.

Pas moyen !... flambée !... \*

CHARLOTTE, se trouvant en face de lui.

Oh !

BOQUILLON, la saluant.

Mademoiselle... (A part.) D'où sort-elle, celle-là ?...

CHARLOTTE, à part.

Que s'est-il passé ?

LECOURTAUD.

Eh ! mais... Godefroy... votre cousin... m'attend là, dans mon cabinet.

CHARLOTTE, vivement.

Oh ! ne lui dites pas que je suis chez vous !... (Avec embarras.) Je viens pour une surprise que nous voulons lui faire, sa sœur et moi... une tenture nouvelle... une étoffe à choisir...

(Elle regarde toujours Boquillon.)

AMANDA, toujours occupée de Boquillon.

Eh bien ! mon enfant, laissons mon mari passer près de M. Godefroy, et allons ensemble...

CHARLOTTE, à part.

J'attendrai qu'il soit sorti pour savoir...

BOQUILLON, saluant.

Mesdames... \*\* (A part.) Qu'ont-elles donc à me... reluquer, toutes les deux ? (Il prend un air fat.)

LECOURTAUD, bas à Boquillon.

Quant à vous... profitez de ce que la porte est ouverte, et ne me forcez pas à vous faire prendre... un autre chemin !

BOQUILLON.

Très bien !... Je prends mon parapluie.

AMANDA, à Charlotte.

Venez...

ENSEMBLE, à demi-voix.

BOQUILLON, à part.

AIR : On me trompe, je crois. (Carlo et Carlin.)

Son conseil est très bon :

S'il faut de sa maison,

D'une ou d'autre façon,

Que je sorte...

Mon choix n'est pas douteux :

Pour m'enfuir de ces lieux,

Le chemin qui vaut mieux...

C'est la porte.

LECOURTAUD.

Sortez de ma maison !...

Je suis doux, je suis bon,

Mais, au moindre soupçon,

\* Lecourtaud, Charlotte, Boquillon, Amanda.

\*\* Lecourtaud, Boquillon, Charlotte et Amanda. Elles sont toutes deux sur un plan un peu élevé.

Je m'emporte !

Sortez donc de ces lieux !

Désormais, plus heureux,

Évitez... je le veux...

Cette porte.

AMANDA, à part.

Ah ! j'en ai le frisson !

D'un mari j'ai raison

De craindre le soupçon...

Mais n'importe !

Le doute est trop affreux !

Sachons tout... je le veux...

(Montrant Boquillon.)

Avant que de ces lieux

Il ne sorte.

CHARLOTTE, regardant Boquillon.

Lui, dans cette maison !...

Je tremble sans raison :

Il ignore mon nom...

Mais n'importe :

Prudemment, j'aime mieux

Me soustraire à ses yeux ;

Vite ! il faut de ces lieux

Que je sorte.

(Lecourtaud suit les femmes jusqu'à la porte des magasins ; ensuite, il sort par la porte de son cabinet, après avoir fait un geste à Boquillon. — Amanda s'arrête à la porte par laquelle elle allait sortir, fait signe de s'en aller à Charlotte, qui regarde toujours Boquillon avec anxiété, et referme la porte. — Pendant ce jeu de scène, Boquillon fait un mouvement de sortie.)

## SCENE X.

AMANDA, BOQUILLON.

BOQUILLON.

Ce n'est pas lui !... Brigadier... maréchal-des-logis... du Champagne !... (Amanda écoute à la porte du cabinet.) Ça n'a point le moindre rapport avec le pauvre petit... (Amanda va fermer la porte d'entrée, pendant que Boquillon continue.) Mais sois tranquille, cher petit ange !... Papa Boquillon a juré de trouver ton auteur... il le jure encore !... Allons !...

(Il va pour sortir et se trouve en face d'Amanda.)

AMANDA, à demi-voix.

Monsieur !...

BOQUILLON, reculant.

Plaît-il ?

AMANDA.

Parlez bas !



BOQUILLON, baissant la voix.

Qu'est-ce qu'il y a ?

AMANDA.

J'ai tout compris... au numéro de la maison...

BOQUILLON.

Vous dites ?...

AMANDA.

Parlez !... c'est moi !...

BOQUILLON.

Ah ! bah !...

AMANDA.

C'était bien mon écriture !...

BOQUILLON.

Ah ! bah !... la carte ?...

AMANDA.

C'est moi qui l'ai glissée dans sa main, en le quittant !...

BOQUILLON, plus fort.

Ah ! bah !...

AMANDA.

Chut !

BOQUILLON, de même.

Chut !...

(Elle va à la porte du cabinet de Lecourtaud, et prête l'oreille.)

BOQUILLON, à part.

C'est là le... c'est à dire, là... Je cherche un... et je tombe sur une... Bon !... (Déposant son parapluie à gauche.) Au fait, ça m'est égal, j'aime autant... et même mieux... à cause du mari... du toiles peintes !...

AMANDA, revenant.\*

Rien que deux mots !... Vous m'apportez des nouvelles ?... vous l'avez vu ?...

BOQUILLON.

Parbleu !... puisqu'on l'a déposé chez moi... sur mon édredon neuf... (Il soupire.)

AMANDA.

Ciel !... il est blessé ! ..

BOQUILLON.

Blessé ?... c'est ça qu'il crie tant !

AMANDA, avec anxiété.

Il crie !... c'est donc grave ? ... le malheureux !... que vous a-t-il dit ?

BOQUILLON.

Comment ! ce qu'il m'a dit ?... mais rien... , puisqu'il ne parle pas !

AMANDA, éperdue.

Monsieur !... ah ! monsieur !... vous cherchez à me tromper !... il est mort !...

BOQUILLON.

Mort !...

AMANDA, dans le plus grand désordre et l'entraînant.

Oui, oui !... Venez, conduisez-moi... où est-il ? je cours... (Gabriel paraît à gauche ; elle pousse un cri :) Ah !...

(Elle chancelle et tombe à demi dans les bras de Boquillon, qu'elle cache ainsi.)

\* Boquillon, Amanda.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, GABRIEL.\*

GABRIEL, courant à elle.

Amanda !

BOQUILLON, à part, la soutenant.

Michel-Ange !

GABRIEL, aux pieds d'Amanda, sans voir Boquillon.

Amanda !... rassurez-vous.. j'ai châtié l'insolent..

AMANDA, se remettant.

C'est vous, Gabriel ?... bien\* vous ?... mais... blessé ?...

GABRIEL.

Non... c'est l'autre... (Mouvement d'Amanda.) Une égratignure... que je lui ai envoyée... J'aurais été heureux et fier...

BOQUILLON, s'oubliant.

C'est chevalier français !

GABRIEL, se levant.

Ciel ! quelqu'un !

AMANDA.

N'ayez donc pas peur... c'est lui... le bonhomme, qui me donnait de vos nouvelles.

BOQUILLON, à part.

Le bonhomme !...

AMANDA.

Je n'ai pas compris.. j'étais folle... il sait tout..

GABRIEL.

Boquillon ?

BOQUILLON, à part.

Je sais tout ?... (Tout à coup.) Ah ! mon Dieu !... c'est lui !... J'y suis !... mon voisin, porte à porte...

GABRIEL.

Comment se fait-il...

AMANDA, à Boquillon.

Monsieur !... monsieur !... vous êtes dépositaire de notre secret !...

BOQUILLON.

Parbleu !... (A part, les désignant.) C'est ça... l'amant, le père... et là... Ah ! infortuné toiles-peintes !... Et la Grichard, qui me conseillait de me marier !... Ventre-saint-gris !...\*\* (En riant, à Gabriel, qui semble l'interroger du regard.) Ah ! mon gaillard, c'est vous qui me jouez des tours comme ça !... (A Amanda ; Figurez-vous, madame, qu'il se promenait tranquillement chez moi... en voisin... son bougeoir à la main... à deux pas de l'édredon, sur lequel il avait mis... Sournois, va !... Et il riait encore... en robe de chambre et en pantoufles... avec son petit air dégagé... comme pour me dire : « Ça ne me regarde pas... ce n'est pas

\* Gabriel, Amanda, Boquillon.

\*\* Gabriel, Boquillon, Amanda.

mon affaire. » (Le regardant.) Mais c'est étonnant que je n'aie pas déviné tout de suite... (A part.) A la bonne heure! voilà une ressemblance frappante!... Il fait très ressemblant, ce petit peintre-là!...

GABRIEL, tout étourdi.

Ah ça! qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?...

AMANDA.

Maintenant, monsieur, éloignez-vous... car si mon mari...

BOQUILLON.

Il est très brutal, je sais.

AMANDA.

Il n'a rien compris, heureusement!... Comptez sur ma reconnaissance...

BOQUILLON.

Laissez donc! vous êtes trop bonne... Je n'ai droit à rien... qu'au remboursement de mes avances...

GABRIEL, étonné.

Vos... avances?

BOQUILLON.

Quarante francs... (Riant.) que je voulais faire payer au toiles-peintes!.. C'était été drôle!.. Ah! ah! ah! ah!

GABRIEL, dont la surprise est au comble.

Qu'est-ce que vous dites?

AMANDA.

Monsieur!

BOQUILLON.

Ah! pardon!.. pardon, belle dame... Je ne vous parle pas du sucre, du savon... des misères... ça ne vaut pas la peine de...

GABRIEL.

Mais, Boquillon...

BOQUILLON.

Au reste, vous serez enchantée de la nourrice.

GABRIEL.

Grand Dieu! est-ce qu'il croirait...

AMANDA.

Une nourrice... Pour qui?

BOQUILLON.

Mais... pour... votre... enfant.

AMANDA.

Mon enfant!...

GABRIEL, avec violence, en lui serrant le bras.

Vous tairez-vous, bourreau!..\* Ne l'écoutez pas, madame, il radote... (A Boquillon.) Comment diable cette idée vous est-elle venue?

BOQUILLON, élevant la voix.

Mais lâchez donc!.. Ce n'est pas une idée qui m'est venue! (Lecourtaud paraît à la porte de son cabinet.) C'est, ma foi, bien un enfant!.. Le vôtre, mon cher!

\* Boquillon, Gabriel, Amanda.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LECOURTAUD, ensuite GODEFROY.

LECOURTAUD, s'arrêtant.

Hein?

AMANDA, apercevant son mari.

Ah!

GABRIEL, sans voir Lecourtaud.

Vous osez croire...

BOQUILLON, de même.

Ou, du moins, le fils de madame...

LECOURTAUD, s'élançant.

Le fils de...

GABRIEL.

Ciel! \*

BOQUILLON.

Le mari! Oh!...

(Ils demeurent tous immobiles. — Godefroy paraît, suivant Lecourtaud.)

BOQUILLON, ne pouvant soutenir le regard de Lecourtaud.

J'allais prendre mon parapluie... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour...

LECOURTAUD.

Vous ne sortirez pas!

GODEFROY, les regardant.

Qu'est-ce donc?... que se passe-t-il?...

LECOURTAUD, suffoquant.

Que disiez-vous là?... Cet enfant... le fils de mad...

AMANDA, vivement.

Vous osez supposer!...

GABRIEL.

Permettez...

LECOURTAUD.

Je ne vous parle pas, monsieur!... (A Boquillon.) Répondez!...

AMANDA.

Expliquez-vous!...

LECOURTAUD, le faisant tourner de son côté.

Je l'ordonne!

AMANDA.

Je le veux!

GABRIEL, le tirant par le bras.

Et moi, je l'exige!...

BOQUILLON, tiraillé dans tous les sens.

Ah! mais! ah! mais! ça ne va pas finir?... Vous me faites tourner, là, à droite, à gauche... comme un chasseur... Je ne sais rien, je n'ai rien à dire, je ne suis pour rien là-dedans... c'est une affaire de famille... arrangez-vous!

LECOURTAUD, avec violence.

Oh! vous répondrez!... ou, morbleu! \*\*

\* Gabriel, Boquillon, Lecourtaud, Amanda, Godefroy.

\*\* Gabriel, Lecourtaud, Boquillon, Amanda, Godefroy.

GODEFROY.

Lecourtaud !..

BOQUILLON, saisissant son parapluie et se mettant en défense.

Ventre-saint-gris ! ne touchez pas !..

AMANDA.

Ah ! je vais me trouver mal !

GODEFROY.

Madame...

LECOURTAUD, se contenant.

Je vois clair, maintenant... Cette carte, qui était dans les mains de cet homme... cette écriture... (A Amanda.) et votre émotion de ce matin !... Oui, vous étiez émue !

AMANDA, éclatant.

Eh ! monsieur, est-ce ma faute, à moi, si d'autres que vous songent à protéger, à défendre votre femme !

LECOURTAUD.

D'autres que moi !

BOQUILLON, intervenant.

Eh ! oui... Est-ce la faute de madame... si un jeune homme s'est battu pour elle ce matin ?... (Bas à Amanda.) Je vous sauve !

LECOURTAUD, furieux.

Un jeune homme !... qui se bat pour ma femme !... J'en apprends de belles !... Mais alors, qu'est-ce que vous me chantiez tout à l'heure ?...

BOQUILLON.

D'abord, monsieur, je ne chantais pas... je ne chante que chez moi... le soir... Je me trompais, ça peut arriver à tout le monde... Que diable ! il y a dans le quartier une intrigue d'amour... très avancée...

GODEFROY, à part.

Que dit-il ?

AMANDA, bas.

Monsieur !..

BOQUILLON, de même.

On dépose chez moi, en secret, sur mon lit, un fruit anonyme... (Bas à Amanda, qui lui fait des signes.) Laissez donc ! je vous sauve !

GODEFROY, très agité, à part.

Eh ! mais !.. quel rapport !

BOQUILLON.

Bref ! je suis amené ici... par une erreur...

LECOURTAUD.

Par une carte !..

BOQUILLON.

Je veux bien... par une carte, adressée à monsieur... (Montrant Gabriel.) qui se battait, ce matin...\*

GABRIEL, bas.

Malheureux !..

BOQUILLON, bas, à Gabriel.

Laissez donc ! je vous sauve !..

LECOURTAUD.

Gabriel ! c'était Gabriel !..

\* Gabriel, Boquillon, Lecourtaud, Amanda, Godefroy.

BOQUILLON, haut et continuant.

Je remarque que madame est préoccupée... que vous êtes peu aimable ! (Mouvement de Lecourtaud.) Faites excuse, vous n'avez pas l'air... Vous l'êtes peut-être, mais vous n'avez pas l'air... Et, tout naturellement, je suppose... Y a-t-il de quoi crier ?... c'est très commun, ça arrive dans tous les ménages.

LECOURTAUD.

Mais alors, cette carte... ces mots : « Sauvez tout ce que j'aime ! » c'était pour...

GABRIEL.

Eh ! monsieur, vous pouviez vous battre à ma place !

BOQUILLON.

Voilà ! (A part.) Ce n'est pas du tout le sens... mais... (Haut.) Voilà !

AMANDA.

Mais vous, monsieur, qui m'avez soupçonnée... si je vous accusais, à mon tour ?... si je vous disais...

BOQUILLON, intervenant de nouveau.\*

Oui, au fait !.. car madame a raison... Si elle vous attribuait le petit ?.. tandis que le vôtre est un grand garçon... Oscar... brigadier... maréchal-des-logis... 3<sup>e</sup> dragons...

LECOURTAUD.

Mais taisez-vous donc !

TOUS.

Qu'entends-je ?

AMANDA, à son mari.

Ah ! vous avez un fils !

LECOURTAUD, à sa femme.

Ah ! l'on se bat pour vous !

TOUS LES DEUX.

Quelle horreur ! quelle indignité !

ENSEMBLE.

AIR : Affreux commissaire ! (La Tête de singe.)

LECOURTAUD, à Amanda.

J'étouffe de rage !

Pour moi quel outrage !

Craignez d'un époux

Et le courroux

Et les transports jaloux !

AMANDA, à Lecourtaud.

J'étouffe de rage !

Pour moi quel outrage !

Trop coupable époux,

Crains mon courroux

Et mes transports jaloux !

BOQUILLON, à part.

Chacun d'eux enrage !

Quel joli ménage !

Vite, sauvons-nous !

De leur courroux

Je crains les contre-coups.

\* Gabriel, Lecourtaud, Boquillon, Amanda, Godefroy.



GABRIEL.

J'étouffe de rage !  
Voilà votre ouvrage !  
Un seul mot de vous

Vient d'exciter mille transports jaloux !

GODEFROY, à part.

Mon cœur, plein de rage,  
Pressent un outrage !  
Mes soupçons jaloux

Le font déjà palpiter de courroux !

(La musique continue.)

BOQUILLON, s'en allant.

C'est cela ! allez !... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

GODEFROY, ramenant Boquillon.

Halte-là, monsieur !.. je ne vous quitte pas !.. et, puisque vous connaissez l'intrigue d'amour qui a eu lieu dans ce quartier... puisque c'est chez vous qu'on a déposé cet enfant inconnu... morbleu ! vous me direz...

BOQUILLON.

Ah ! bien ! qu'est-ce qu'il lui prend aussi, à celui-là ?.. les autres l'ont mordu !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GRICHARD. \*

M<sup>me</sup> GRICHARD, accourant, essoufflée.

Où est-il ? où est-il ?... Ah ! le voilà !...

BOQUILLON.

La Grichard !... Elle me tombe du ciel !

M<sup>me</sup> GRICHARD, s'arrêtant.

Excusez, monsieur, madame, la compagnie... mais je suis si f'émue !..

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

M<sup>me</sup> GRICHARD, à Boquillon.

Je tiens un fil, monsieur !.. je tiens un fil !

BOQUILLON.

Vous tenez un fil ? (Aux autres.) C'est ma concierge, messieurs... la Grichard... Elle tient un fil... ordinairement, c'est un... (Il fait signe de tirer le cordon.) Parlez, la Grichard !

M<sup>me</sup> GRICHARD, avec emphase.

Ah ! monsieur, quel roman ! quel mélodrame ! Jamais, à l'Ambigu-Comique... (Apercevant Gabriel et changeant de ton.) Tiens ! M. Gabriel !

BOQUILLON.

Oui, votre Michel-Ange... Allez donc !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

M'y v'la... Hier, ou plutôt, cette nuit, en sortant de chez vous, avec la nourrice et le petit...

BOQUILLON.

Pauvre enfant ! il va bien ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Comme un charme !

BOQUILLON.

Après ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

J'avais cru entendre du bruit... mais bah ! je me dis : « Mon Dieu ! que je suis bête !... » Et je ferme la porte... que je n'ai rouverte qu'à ce matin... et alors, j'ai trouvé... Devinez, monsieur !

BOQUILLON.

Vous avez trouvé ?..

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Une jeune fille, qui y était cachée !

TOUS.

Chez lui !

BOQUILLON.

Une jeune fille !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Je lâche un cri... elle en pousse un autre... Elle se sauve... je cours après... Elle descend quatre à quatre... j'appelle mon homme...

BOQUILLON, aux autres.

Son homme, c'est son mari... un imbécile...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Monsieur !

BOQUILLON.

Après ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Il la suit... Elle traverse la rue... il traverse la rue... et, ici, au tournant... (Attention générale.) il la perd !

BOQUILLON.

Qu'est-ce que je disais ? un imbécile !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

C'est-à-dire, il assure qu'elle s'est réfugiée...

BOQUILLON.

Où donc ?

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Dans le magasin de modes, en face !

LECOURTAUD, vivement.

Là ? en face ?

GABRIEL.

Chez les modistes ?

(Il court lever le store de la glace.)

BOQUILLON, joyeux.

C'est ça ! c'est ça !... Comment n'y ai-je pas songé ?.. des marchandes de modes !.. Je tiens le père ! c'est une d'elles qui est le... Au fait, puisque ce n'est ni vous, ni lui, ni... c'est ça !.. Nous allons voir !... Ah ! mesdames mesdemoiselles !

GODEFROY.

Mais, monsieur...

BOQUILLON.

Laissez-moi donc tranquille, inconnu !... Cou-rons !..

(Il se précipite vers la fenêtre du fond, à droite, l'ouvre et s'élançe.)

\* Gabriel, Godefroy, madame Grichard, Boquillon, Amanda, Lecourtaud.

AMANDA, poussant un grand cri.

Malheureux ! où allez-vous !

LECOURTAUD.

Ce n'est pas une porte !

GABRIEL.

C'est une fenêtre !

BOQUILLON, épouvanté.

Une fenêtre !.. ventre-saint-gris !.. Je ne sais plus où j'ai la tête... et les pieds ! (Il se précipite vers la gauche, et ouvre la seconde fenêtre. Un second cri l'arrête. — A Lecourtaud, avec rage :) Vous n'avez donc que des fenêtres chez vous !

(Il gagne la porte, et sort en courant.)

#### SCÈNE XIV.

AMANDA, LECOURTAUD, GODEFROY ; GABRIEL et Mme GRICHARD, regardant aux fenêtres du fond.

LECOURTAUD.

Mais c'est un enragé !

AMANDA.

C'est un vilain homme !

GABRIEL.

Il va révolutionner le magasin de modes !

GODEFROY, très troublé.

Où ! n'importe !.. je le rejoins... Je veux...

LECOURTAUD.

Eh ! mon ami !.. quelle agitation !.. qu'avez-vous ?

GODEFROY.

Laissez-moi !.. Ce rapport entre l'intrigue dont il parlait et ce qui se passe chez moi !..

AMANDA, vivement.

Ah ! mon Dieu !.. est-ce que vous mêleriez cela avec l'histoire des Prés Saint-Gervais ?..

GABRIEL, se rapprochant tout à coup. \*

Que dites-vous ?.. quelle histoire ?..

LECOURTAUD, à Godefroy.

Comment !.. cette aventure dont vous me parliez tout à l'heure ?..

AMANDA, à part.

Et Charlotte qui est encore là !..

LECOURTAUD.

Cette intrigue près de votre campagne ?..

GABRIEL, éclatant.

Aux Prés Saint-Gervais !.. mais alors... ce père, que Boquillon cherche...

GODEFROY, vivement.

Vous le connaissez ?

GABRIEL.

Je n'ai pas dit cela !.. (A part.) Ah ! le malheureux !.. (Haut.) D'abord, il faudrait savoir quelle est cette jeune fille trouvée chez lui...

\* Amanda, Lecourtaud, Godefroy, Gabriel, madame Grichard, au fond.

GODEFROY.

Ah ! oui... cette femme, qui tout à l'heure... (A Mme Grichard.) Parlez, madame, parlez...

Mme GRICHARD. \*

Voilà ce que c'est... Ce matin, en allant faire sa chambre, comme à l'ordinaire... je vois... (j'en palpite encore...) je vois l'armoire qui remue et qui s'ouvre toute seule !.. et alors, une jeune fille... qui n'avait pu s'échapper la nuit, c'est clair... s'est élancée de cette armoire...

GODEFROY.

Et vous avez vu...

Mme GRICHARD.

Si bien vu... que je la reconnaitrais entre...

CHARLOTTE, rentrant par la porte des magasins.

Enfin, il est sorti, et...

Mme GRICHARD, bondissant.

C'est elle !.. la v'là !

CHARLOTTE, poussant un cri.

Ah !... (Elle se sauve.)

AMANDA, qui l'a vue.

Charlotte !

GODEFROY, se retournant.

Hein ?... Charlotte ?

LECOURTAUD.

Votre cousine ?

GABRIEL.

C'est impossible ! (On entend un grand bruit dans le magasin de modes.) Mais quel bruit !.. quelle dispute !

GODEFROY.

J'avais deviné !.. Ah ! je la rejoindrai !

(Il sort, en courant, par la porte des magasins, pendant que les autres courent au fond, ouvrent les fenêtres et cherchent à voir ce qui se passe en face. — Le bruit redouble.)

Mme GRICHARD, qui a gagné le fond.

O ciel !.. M. Boquillon !.. notre maître !..

LECOURTAUD et AMANDA.

Le voilà !

GABRIEL.

Il se fait une affaire !

(Ils sont tous au fond, près des fenêtres ouvertes et de la glace sans tain. — Boquillon, poursuivi par les cris des modistes, paraît sur le balcon, en criant :)

BOQUILLON.

La mère de l'enfant !

(Le dragon s'élance vers lui, mais une des jeunes filles se jette entre eux et les tient à distance. Tableau.)

LECOURTAUD, pendant ce dernier mouvement.

Ciel !.. Oscar !

AMANDA.

Votre fils !

BOQUILLON, ouvrant son parapluie, et se mettant en défense.

On ne m'aura qu'avec ma vie !..

(Gabriel et la mère Grichard tombent assis en riant. — Amanda et Lecourtaud se regardent avec colère et le rideau baisse sur ce tableau.)

\* Amanda, Lecourtaud, madame Grichard, Godefroy, Gabriel.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe chez Godefroy.

Un salon, au fond d'un magasin au rez-de-chaussée. — La porte principale au fond, donnant sur le magasin, où l'on voit étalées des robes brodées, des blondes, des dentelles, etc. — Portes latérales. — De chaque côté de la porte du fond, des consoles sur lesquelles sont des cartonniers. — Une table à droite. — Sur cette table, tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, puis GODEFROY.

(Musique agitée, suite de l'entr'acte. — Charlotte arrive tout essouffée, suivie d'une fille de magasin.)

Mademoiselle Justine... si Godefroy, mon cousin, me demande... dites-lui que je ne suis pas sortie de cette arrière-boutique... où je travaille... (La jeune fille sort, Charlotte va s'asseoir près de la table.) Oh! mon Dieu!... comme le cœur me bat!... j'ai tant couru!... C'est une fatalité!... après avoir vu sortir M. Boquillon, le moyen de croire qu'un nouveau danger... et au moment où j'ouvre la porte!... (Godefroy paraît au fond.) Mon cousin!... (La musique s'arrête. — Charlotte, pour se donner une contenance, prend des dentelles sur la table et feint de s'en occuper.)

GODEFROY, à part.\*

C'est elle!... contenons-nous.

(Il s'approche, et lui frappe légèrement sur l'épaule.)

CHARLOTTE.

Ah!... ah! que vous m'avez fait peur!... Quand on ne s'attend pas... (Souriant.) C'est vous, mon cousin?

GODEFROY, ironiquement.

Eh! mais... comme vous êtes calme!... pour une personne qui a tant couru!...

CHARLOTTE.

Moi, j'ai couru?... quand ça?... (A part.) O mon Dieu!...

GODEFROY.

En sortant de chez Lecourtaud.

CHARLOTTE.

De chez Lecourtaud?

GODEFROY, avec colère.

Charlotte!... je vous ai vue.

CHARLOTTE, avec reproche, en se levant.

En vérité, cousin, c'est contrariant... on ne peut rien vous cacher.

GODEFROY.

Comment cela?

CHARLOTTE.

Où ne peut pas faire le moindre petit complot, sans que... Eh bien! oui, monsieur, oui... votre sœur et moi, nous voulions vous ménager une

surprise... en changeant la tenture de votre cabinet de travail... et c'est pour cela...

GODEFROY, avec violence.

Charlotte!... (Plus calme.) Vous metrompez!... vous cherchez à détourner mes soupçons!

CHARLOTTE.

Quels soupçons?

GODEFROY.

Où étiez-vous, depuis hier au soir?... Je vous ai demandée ce matin... vous n'étiez pas là... (Charlotte veut parler.) Vous allez mentir!... Vous êtes l'amie de ma sœur, sa confidente... sa complice!...

CHARLOTTE, à part.

Ciel!

GODEFROY.

De ma sœur... qui n'est pas allée à Fécamp... qui est restée à Paris... cachée.

CHARLOTTE.

Ah! quelle calomnie!

GODEFROY.

On l'a vue!... Elle m'a trompé aussi... au moment où je rêvais pour elle un riche mariage!... elle a craint ma colère... Ah! elle a bien fait!... car, si j'ai deviné juste... malheur au misérable!... Mais elle sera moins habile que vous... je lui arracherai son secret. (Il fait un pas pour sortir.)\*

CHARLOTTE, le suivant.

Mon cousin!...

GODEFROY, se retournant.

Ne me suivez pas!... attendez-moi.

(Il sort à droite.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule.

Tout est perdu!... cette pauvre Louise! si timide, si douce... elle avouera!... et c'est encore trop tôt... il faut d'abord que... (Écoutant.) Mais qu'est-ce que j'entends?... (Courant au fond.) Quelle foule! (Cris et rires au dehors.) Un homme qu'on poursuit!... qui se jette dans le magasin!... (Le reconnaissant.) Dieu! M. Boquillon!...

\* Godefroy, Charlotte, assise.

\* Charlotte, Godefroy.



## SCÈNE III.

CHARLOTTE, BOQUILLON, puis LÉONARD.

BOQUILLON, entrant à reculons, et se défendant avec son parapluie cassé.

Le premier qui approche... je lui brûle la cervelle!...

CHARLOTTE, effrayée.

Mais qui donc l'attaque?

LÉONARD, à la cantonade, en riant. \*

Mais laissez-le donc tranquille... au diable!... (Il ferme la porte du magasin, puis, se croisant les bras.) Eh! bien! c'est gentil, mon oncle!

CHARLOTTE, à part.

Son oncle!

BOQUILLON, se rajustant.

Oui, c'est très gentil... parlons-en!

LÉONARD, riant.

Comment! j'arrive tout exprès de Saint-Petersbourg... en passant par Naples et Alger... pour vous trouver aux prises avec un magasin de modes?... Ah! ah! ah!...

BOQUILLON, encore ému.

Je ne sais pas si tu as passé par Alger, Maroc ou Mostaganem... mais tu tombes bien à propos, mon pauvre Léonard!

CHARLOTTE, vivement, en se rapprochant.

Comment?

BOQUILLON, effrayé.

Hein?... Ah! pardon, mademoiselle! mille pardons!... Je vous prenais pour une marchande de modes... pour une de ces harpies qui voulaient me déchirer... (S'apercevant d'un accroc à son habit.) qui m'ont déchiré, parbleu!

LÉONARD, au fond.

Elles vous attendent encore!

BOQUILLON, élevant la voix.

Oh! qu'elles viennent! je n'ai pas peur!... (Plus bas.) Fermez bien la porte!

LÉONARD.\*\*

Ah! ah! ah!

CHARLOTTE, qui n'a pas quitté des yeux Léonard.

Ne craignez plus rien, je vais les chasser du magasin.

BOQUILLON, la suivant.

Merci, mademoiselle, merci, de me donner l'hospitalité dans cette boutique, pour un instant... Ce ne sera pas perdu pour vous... J'ai besoin de dentelles, de petits bonnets, de béguins... toute une layette! (A Léonard, quand Charlotte est sortie.)\*\*\* Comprends-tu ça, mon ami?... En sortant de chez Lecourtaud, un brutal qui voulait me jeter par la fe...

\* Léonard, Boquillon, Charlotte.

\*\* Boquillon, Charlotte, Léonard.

\*\*\* Boquillon, Léonard.

LÉONARD.

Ah! un négociant?

BOQUILLON.

Oui, négociant... patenté... juré... marié... et cætera!... Bref, je me présente dans l'établissement des modistes... à l'autre bout de la rue... je me découvre, j'adoucis mon organe, et je demande poliment: « Laquelle de vous, s'il vous plaît, mesdemoiselles, est la mère du petit bonhomme? »

LÉONARD, étonné.

Du petit?

BOQUILLON.

Il n'est guère possible de s'exprimer plus clairement.

LÉONARD, riant.

Non! c'est clair comme le jour!

BOQUILLON.

Eh bien! le croirais-tu?... à peine ai-je articulé ce préambule, que je reçois à la tête trois bonnets et deux chapeaux... de femme!

LÉONARD.

Vraiment?

BOQUILLON.

Plus, une tête à poupée, qui me bosselle la mienne... Je veux expliquer la chose, elles poussent des hurlemens... Alors, je vois sortir... de je ne sais où... un casque de cuivre, un habit vert... enfin, quelque chose comme un dragon!

LÉONARD, riant.

Parbleu! je l'ai vu.

BOQUILLON.

De la troupe, mon ami!... de la cavalerie!... qui me charge, comme un rassemblement de Kabyles!

LÉONARD.

C'est mon ami Oscar!

BOQUILLON.

Oscar?

LÉONARD.

Le fils de Lecourtaud!

BOQUILLON.

Ah! c'est le petit Lecourtaud?... Charmant enfant!... bien élevé!... dans le genre de son père... (Montrant son parapluie cassé.) Voilà comme il a arrangé mon meuble!

LÉONARD.

Mon pauvre oncle!

BOQUILLON.

Voilà comme il m'aurait arrangé moi-même, sans toi! (Lui tendant la main.) Brave garçon! (Changeant de ton.) Comment vas-tu?... bien?... tant mieux!... Tu as fait un bon voyage, de bonnes affaires?... Ah! voyages-tu aussi pour les parapluies?... il m'en faudra un...

LÉONARD.

Je m'en charge... Mais ne vous faites donc plus de querelles avec les modistes et les sous-officiers de dragons.

BOQUILLON.

Avec personne!... Maintenant, vois-tu, je ne demanderais pas à un enfant de deux ans : « Mon petit ami, est-ce vous qui êtes le papa?... » J'y renonce, je ne cherche plus le père, je ne veux plus le trouver!

LÉONARD, riant.

Le père?

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

Ah! ça, mais quel diable de conte?...  
BOQUILLON.

C'est une histoire!... C'est fini :

Je vais, sans demander mon compte,

Retrouver mon café chéri,

Mes trois vieux joueurs... qu'il me tarde

D'instruire de ce roman-là...

LÉONARD.

Et vos dominos...

BOQUILLON.

Dieu m'en garde!

J'ai bien assez posé comm' ça!

(Vivement.)

Hein? Ah! c'est la petite...

## SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLOTTE.\*

CHARLOTTE, s'approchant.

Monsieur Léonard?

LÉONARD.

C'est moi, mademoiselle.

BOQUILLON.

C'est lui.

CHARLOTTE.

Commis-voyageur?

LÉONARD.

C'est moi.

BOQUILLON.

C'est lui.

CHARLOTTE, contenant un mouvement.

Ah!... On vous demande, monsieur.

(Elle indique une porte latérale à gauche.)

LÉONARD, étonné.

Qui donc?

CHARLOTTE.

Une des personnes qui poursuivaient...

(Elle regarde Boquillon.)

BOQUILLON, relevant son parapluie.

Est-ce le dragon?

CHARLOTTE, vivement.

Je crois que oui.

Boquillon, Charlotte, Léonard.

BOQUILLON, vivement.

Vas-y, mon neveu!

LÉONARD.

J'y cours, mon oncle.. Ensuite, j'ai une petite excursion à faire... mais je vous reverrai.

(Il sort à gauche.)

CHARLOTTE, à Boquillon.

Adieu, monsieur... (Voyant entrer Godefroy.) Ah!

(Elle suit précipitamment Léonard.)

## SCÈNE V.

BOQUILLON, GODEFROY.

GODEFROY, qui a vu Charlotte.

Encore!... (Voyant Boquillon.) Elle, avec cet homme!... Plus de doute!...

BOQUILLON, se promenant sans le voir.

Oui, assez posé!... c'est-à-dire qu'à présent, on viendrait me dire : voilà le père, le voilà!... que je ne détournerais pas la tête pour...

GODEFROY, qui s'est approché, lui arrétant le bras.

Enfin, monsieur, c'est vous!

BOQUILLON, surpris.

Plait-il?... Ah! je vous remets... Bonjour!... (A part.) Encore une jolie connaissance que j'ai là!...

GODEFROY.

J'allais chez vous.

BOQUILLON.

Trop bon! (S'esquivant.) Moi aussi, j'allais...

GODEFROY, brusquement.

Rien qu'un mot!... je n'ai pas de temps à perdre.

BOQUILLON.

Ni moi... (S'esquivant.) Je dine en ville.

GODEFROY.

C'est ce que nous verrons.

BOQUILLON.

Comment!... c'est ce que... Je vous dis que je dine chez mon ami Píperon... professeur de clarinette.

GODEFROY, le serrant de près.

Et je vous dis, moi... que je sais la moitié du secret!

BOQUILLON.

Quel secret?

GODEFROY.

L'existence de l'enfant!

BOQUILLON, interdit.

Vous savez... la moitié... de l'enfant?...

GODEFROY, baissant la voix.

Je connais sa mère.

BOQUILLON.

Ah! bah!

GODEFROY.

Silence!

BOQUILLON.

Ah! mais, bravo!... J'y renonçais... Mais, du

moment que vous connaissez... (Le pressant.) Vous la nommez?... c'est madame... mademoiselle?...

GODEFROY.

Allons donc, monsieur!... vous la connaissez comme moi, puisque vous voilà... (Boquillon le regarde.) Mais ce que vous savez aussi... et ce que je ne sais pas!... c'est le nom du... (Avec force.) Nommez-moi le père, monsieur!...

BOQUILLON, riant.

Ah! bien!... On me demande, à moi!... à moi!... Mais, c'est... c'est... Le mot m'échappe... (A Godefroy.) Comment! vous savez quelque chose... vous ne me dites pas ce que vous savez... et vous voulez que moi, qui ne sais rien, je vous dise... ce que je ne sais pas!... C'est illogique... j'ai trouvé le mot, c'est illogique... (A part.) C'est bête!... voilà le vrai mot!...

GODEFROY, furieux.

Pas de bruit, pas de phrases!... nommez-le-moi, monsieur!... et je vous déclare d'avance... que je le tuerai!

BOQUILLON, tranquillement.

Ah! votre intention, bien arrêtée d'avance, est de le...

GODEFROY.

Et, si vous ne me le faites pas connaître... ici... à l'instant!... c'est vous que je tuerai à sa place!

BOQUILLON.

Ventre-saint-gris!

GODEFROY, marchant sur lui.

Parlez donc!... ou je ne réponds plus de moi!

BOQUILLON, mettant son chapeau.

Croyez-vous me faire peur?... (Fièrement.) Monsieur!... quand on a eu affaire à des marchandes de modes et à de la cavalerie!...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LECOURTAUD, GABRIEL,  
M<sup>me</sup> GRICHARD.

M<sup>me</sup> GRICHARD, entrant la première.

Oui, messieurs, c'est ici qu'il s'est ensauvé.

BOQUILLON.

Ah! du renfort qui m'arrive!

GABRIEL, entrant.

Le voici! \*

LECOURTAUD, à part.

Chez Godefroy!... c'est un coup du sort!

BOQUILLON, courant à eux.

Garrottez ce monsieur!... il est enragé!...

GODEFROY.

Ah! vous ne m'échapperez pas!

LECOURTAUD, le retenant.

Godefroy... mon ami... calmez-vous.

M<sup>me</sup> GRICHARD, à Boquillon.

Vous n'êtes pas blessé?...

BOQUILLON.

Non, la Grichard... mon parapluie seulement est blessé... mortellement... Mais voici un inconnu qui veut me tuer en personne!... Il veut m'escarper!

GODEFROY.

Je veux que vous me nommiez le père de cet enfant mystérieux...

BOQUILLON.

Connais pas!... Bonsoir!

GABRIEL, l'arrêtant.

Restez!...

(Il fait signe à M<sup>me</sup> Grichard de s'éteindre. — Elle remonte au fond.)

LECOURTAUD, à Godefroy.

Il est encore plus coupable que vous ne pensez!...

GODEFROY.

Plus coupable?

BOQUILLON.

Qu'est-ce qu'il dit?... si c'est comme ça qu'il arrange les choses!...

LECOURTAUD.

Le père... c'est...

GABRIEL, serrant la main à Lecourtaud.

Lecourtaud!... (A Godefroy, avec calme.) Il vous le nommera.

BOQUILLON, criant.

Mais, connais pas!

GABRIEL.

Sifait!... (Le faisant reculer et l'amenant peu à peu sur l'avant-scène, et baissant la voix.) Vous le connaissez!

BOQUILLON.

Ce n'est pas vrai!

GABRIEL.

Si fait!...

BOQUILLON.

Hein?...

GABRIEL, sévèrement, mais toujours à demi-voix.

Boquillon!... souvenez-vous de vos visites de l'an dernier aux Prés Saint-Gervais...

BOQUILLON, frappé.

Plus bas!

GABRIEL.

D'où vous reveniez si animé... le chapeau sur l'oreille...

BOQUILLON.

Mais...

GABRIEL.

Cette intrigue, dont vous vous vantiez en jeune homme...

BOQUILLON.

Oui!...

GABRIEL.

Dans le bois mystérieux...

\* Madame Grichard, Boquillon, Gabriel, Lecourtaud, Godefroy.



BOQUILLON.  
Eh bien ?  
GABRIEL.  
Avec une belle inconnue...  
BOQUILLON.  
Chut !...  
GABRIEL.  
C'était elle !...  
BOQUILLON, très ému.  
La mère ?  
GABRIEL.  
Et la sœur de Godefroy !  
BOQUILLON, avec explosion.  
Comment !... le père que je cherche... (Se tou-  
chant.) c'est ?...  
GABRIEL.  
Parbleu !...  
BOQUILLON, poussant un grand cri et chancelant.  
Ah !  
(Il tombe sur une chaise.)  
GODEFROY, s'élançant.  
Il a nommé ?  
GABRIEL, le repoussant doucement.  
Venez !... vous saurez tout !...  
M<sup>me</sup> GRICHARD, se rapprochant.  
Monsieur !... il se pâme !... Du vinaigre !  
BOQUILLON.  
De l'air !... de l'air !...

ENSEMBLE.

AIR des Deux Brigadiers.

GABRIEL et LECOURTAUD, à Godefroy.

Venez, suivez-nous, de grâce !

Nous le retiendrons ici.

Et, surtout, pas de menace,

Puisqu'on vous répond de lui.

GODEFROY.

Mais expliquez-vous, de grâce !

Pourquoi m'éloigner d'ici ?

Je saurai ce qui se passe !

Et vous, répondez de lui !

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mais qu'est-ce donc qui se passe ?

Va-t-on se tuer ici ?

Le pauvre homme ! on le menace...

Et moi, je tremble pour lui !

(Lecourtaud entraîne Godefroy. — Ils sortent tous deux par la droite.)

GABRIEL, à Boquillon.

Ne craignez rien... nous allons le préparer à la révélation... Vous, prenez votre parti en honnête homme... vous savez ce qu'il vous reste à faire !

(Il sort sur les pas de Lecourtaud et Godefroy, qui ont disparu.)

SCÈNE VII.

BOQUILLON, M<sup>me</sup> GRICHARD.

BOQUILLON, d'une voix faible et tremblante.

Mon parti !... ce qu'il me reste à faire ?... mais... (Avec force.) Mère Grichard !... bonne mère Grichard !... vous avez entendu ?...

M<sup>me</sup> GRICHARD, avec curiosité.

Non, monsieur... quoi ?...

BOQUILLON.

Ça ne vous regarde pas !... (Se promenant avec agitation.) Au fait... c'est ça !... Et moi, qui cherchais... qui demandais partout... je comprends à présent !... Les Prés Saint-Gervais... Oui !... tout devient rayonnant de lumière !... Je comprends pourquoi on a choisi mon entresol... mon lit... mon édreton !... C'est tout simple... il était chez lui, puisque le père... son père, la Grichard, c'était !...

M<sup>me</sup> GRICHARD, avec joie.

Qui donc ?...

BOQUILLON.

Ça ne vous regarde pas !... (Changeant de ton et s'attendrissant par degrés.) Eh bien ! je le savais... je le pressentais... ça devait être... Est-ce que mon cœur, mes entrailles, tout aurait été ému, agité ?... quand il avait l'air de me regarder... de me sourire... en me tendant ses petits bras, comme pour me dire : pa... (Ne pouvant continuer.) Ah ! mon Dieu !... je ne sais ce qui se passe en moi... c'est quelque chose... qui me bouleverse... Je ne crois pas que je pleure... et pourtant... je ne peux plus par... parler... Je n'y vois plus... mes yeux se... se remplissent de... (Pleurant.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il va tomber sur la chaise à gauche.)

M<sup>me</sup> GRICHARD, attendrie.

Vous pleurez, à présent !... Quel chagrin...

BOQUILLON, bondissant.

Du chagrin !... Oui, je pleure !... mais, c'est de joie ! de bonheur ! d'énivrement, entends-tu !...

AIR: Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Mon fils !... ce beau garçon, portière !...

C'est moi qui...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Le vôtre ?...

BOQUILLON.

Oui, vraiment !

Ce bel ange !... je suis son père !...

Il me ressemble, cher enfant !

C'est par moi qu'il vit, qu'il existe !...

Moi, qui croyais qu'un peintre... un rien !...

L'avait... Allons donc !... un artiste,

De nos jours, ne fait pas si bien !

Nos peintres ne font pas si bien !

(Avec élan.) Je le garde... je l'élèverai... je l'étalirai !

M<sup>me</sup> GRICHARD, entraînée.

A la bonne heure, sapristie !...

BOQUILLON.

Oui ! sapristie !... (Galment.) J'en ferai un militaire... un dragon... comme le petit Locourtaud... Et s'il n'aime pas la cavalerie... eh bien ! il entrera dans la garde nationale... il montera la garde pour moi... c'est permis, c'est légal... Plus tard, quand il faudra le marier... car il se mariera... de bonne heure... il n'attendra pas aussi long-temps que son... (Tout à coup.) Ah ! ciel ! j'oubliais la mère !... je ne pensais plus à la maman !...

(Il jette son parapluie et court à une table, à droite.)

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Ah ! bon !... la tête n'y est plus !...

BOQUILLON, quittant la table et emportant, dans sa préoccupation, la chaise sur laquelle il s'était assis.

Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas révélé... pour-quoi ne m'a-t-elle pas dit... Est-ce qu'elle a craint que je fusse assez lâche... Une mère !... une demoiselle si respectable !... (S'asseyant machinalement au milieu du théâtre, sur le bord de la chaise.) Ou plutôt, non, elle a craint que son frère... son chacal de frère... Eh bien ! qu'il me dévore, je vais...

(Il retourne à la table, et s'assied.)

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Qu'est-ce que vous allez faire ?...

BOQUILLON, écrivant.

Ce que l'honneur m'ordonne !... Ah ! quelle mauvaise plume !... Ce que les lois, la morale et les convenances... (Signant.) « Jules Boquillon, rentier. » (A M<sup>me</sup> Grichard, en pliant la lettre.) Je m'appelle Jules... il s'appellera Jules.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Mais, monsieur, c'est donc bien vrai què...

BOQUILLON, se levant.

Tôt ! tôt ! tôt !... la Grichard, cette lettre à M. Godefroy... allez... par là... (La rappelant.) Ah !... et puis, courez chez l'auvergnate... qu'elle apporte le petit !...

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Oui, monsieur.

BOQUILLON, la rappelant encore.

Ah !... dites-lui que je donne soixante francs par mois... et quatre livres de sucre... dix livres, vingt livres... et du savon... s'il l'aime... qu'il en mange... Allez donc !

M<sup>me</sup> GRICHARD, empressée.

Oui, monsieur. (Elle sort à droite.)

## SCÈNE VIII.

BOQUILLON, puis LÉONARD.

BOQUILLON, ne tenant plus en place.

C'est ça !... Pauvre enfant !... je le prendrai dans

mes bras... je le montrerai à cet homme, pour le désarmer... (Léonard paraît par la petite porte, très agité.) Je lui dirai... (Élevant la voix.) C'est votre neveu ! c'est mon fils !... je l'adopte !...

LÉONARD, s'élançant vers lui.

Qu'entends-je !... Ah ! mon oncle... mon cher oncle !...

BOQUILLON.

C'est toi ?... Eh bien ! tu sais la révolution ?... ce petit !...

LÉONARD, avec joie.

Oui, j'étais là... j'ai entendu... Vous l'adoptez ?

BOQUILLON.

Parbleu !... toute ma fortune est à lui... (Mouvement de Léonard.) Tant pis, j'en suis fâché, pauvre garçon... rien pour les autres !... rien pour toi !

LÉONARD, se jetant à son cou.

Oh ! merci !... merci !... vous êtes le meilleur des hommes !... Mais je ne serai pas ingrat, mon oncle !... tout ce que vous ferez, je vous le rendrai plus tard, quand je serai riche !

BOQUILLON.

Eh ! qui est-ce qui te demande quelque chose ?... tu ne lui dois rien !

LÉONARD, avec élan.

Je ne lui dois rien !... moi, son père !

BOQUILLON, reculant.

Hein !... le père de mon enfant !...

LÉONARD.

Du mien, mon oncle !... c'est mon fils !

BOQUILLON.

Ton... (Il chancelle et s'appuie sur une chaise.)

LÉONARD, vivement.

Eh bien ?... eh bien ?... qu'est-ce qui vous prend ?

BOQUILLON.

Ton... ton fils ?...

LÉONARD.

Mais à qui donc ?

BOQUILLON.

Voyons, voyons, entendons-nous... car, depuis ce matin, on me fait aller, venir, passer par une foule d'émotions... On me donne des entrailles paternelles, et puis... Mais, tu es fou !... Léonard, rappelle-toi mes promenades aux Prés Saint-Gervais... car toi-même, un jour, tu m'accompagnais...

LÉONARD.

Juste !... ce jour-là, j'avais mon premier rendez-vous d'amour !... on m'attendait près de là !

BOQUILLON.

Ah ! toi aussi ?... Mais tu sais... cette demoiselle... avec laquelle tu me laissas en tête-à-tête, imprudent !... sans te douter que depuis long-temps...

Léonard, Boquillon.

LÉONARD.

Juste !... la gouvernante... beauté mûre et sévère...

BOQUILLON.

Mûre, je ne dis pas... mais sévère !... (Tendrement.) Nous nous aimions...

LÉONARD.

Je le savais... et pendant que vous causiez, je courus près de Louise, quelle ne gardait plus.

BOQUILLON.

Louise?... quelle Louise?... Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ?

LÉONARD.

La sœur de M. Godefroy, la mère de mon fils, qui demeurait alors à la campagne, où je la croyais encore aujourd'hui... Je m'attendais si peu à la trouver dans cette maison !... et plus jolie que jamais, mon oncle !... Depuis huit mois que je suis absent, elle se croyait trahie, abandonnée !... et pour cacher à son frère...

BOQUILLON.

J'y suis ! j'y suis !... on flanquait sur les bras de l'oncle les péchés du neveu !

LÉONARD.

C'est tout naturel... Mais on dit qu'il est bien, mon fils... il me ressemble, n'est-ce pas ?

BOQUILLON, le regardant.

Oui, au fait ! oui !... Et moi qui ai cru... qui me suis imaginé... (A lui-même.) Fat que tu es !

LÉONARD.

Quoi donc?... vous auriez pensé...

BOQUILLON.

Ah ! c'est dommage... je m'y faisais... il m'alait... (Naïvement.) Je l'avais déjà mis dans la cavalerie, et j'allais le marier... Tiens, vois-tu, j'éprouve là un... (Changeant brusquement de ton.) Ah ! ça, et la gouvernante ?

LÉONARD, gaîment.

Elle s'est mariée depuis.

BOQUILLON.

Ah ! bah !... Elle a épousé ?

LÉONARD, riant.

Un épicier en gros.

BOQUILLON, riant aux éclats.

Je l'aurais parié ! Ah ! ah ! ah !.. Je lui donnerai ma pratique.

LÉONARD.

Bah ! est-ce que... Ah ! ah ! ah !

(Ils rient tous deux aux éclats.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE, puis GODEFROY, LECOURTAUD, GABRIEL.

CHARLOTTE, entrant précipitamment.

Silence !... le voici !... (Ils demeurent immobiles.)

BOQUILLON.

GODEFROY, croisant les bras et d'un ton solennel.\*

Ah ! monsieur !... un homme de votre âge !...

BOQUILLON.

Bien ! (Mouvement de Lecourtaud et Gabriel.)

GODEFROY, s'avançant.

Mais, sur les instances de ces messieurs, j'ai pardonné... Elle est à vous.

BOQUILLON, doucement.

Qui est-ce qui est à moi ?

GODEFROY.

Louise, ma sœur, que vous m'avez demandée.

LÉONARD, à part.

Ciel !

CHARLOTTE.

Que veut dire... (Léonard la fait taire.)

LECOURTAUD, gaîment.

C'est arrangé.

GABRIEL, de même.

C'est convenu, vous épousez.

BOQUILLON.

Allons donc !

LECOURTAUD et GABRIEL, sévèrement.

Monsieur !

GODEFROY, avec violence.

Vous la refusez !... après l'avoir demandée !...

BOQUILLON.

Moi ?

GABRIEL, bas.

Il vous tuera ! (Effroi de Boquillon.)

GODEFROY, à Boquillon, en lui montrant sa lettre.

Osez nier...

BOQUILLON.

Mais non !.. je l'ai demandée... pour... pour... (Apercevant tout à coup Léonard.) pour mon neveu !.. Léonard, pas Jules !.. le seul et véritable auteur de la chose !

GODEFROY.

Votre neveu ?

CHARLOTTE.

A la bonne heure !

LECOURTAUD.

Eh ! mais... mon commis-voyageur !

GODEFROY.

Un commis-voyageur ?... un homme sans fortune ?... Vous me trompiez !

BOQUILLON.

Mais non !.... Une fortune ! une fortune !.... D'abord, il a le petit bonhomme... à qui j'assure mes rentes cinq pour cent... Et, puisque vous me donniez votre sœur, à moi... vous ne la refuserez pas à un bon gros garçon, qui l'aime...

LÉONARD.

Oh ! oui !...

BOQUILLON, sans s'arrêter.

Qui la rendra heureuse... qui prolongera votre

\* Léonard, Charlotte, Gabriel, Boquillon, Godefroy, Lecourtaud.



famille... Qu'est-ce que je dis donc ? qui l'a déjà prolongée !... Ouvrez-lui vos bras, appelez-le votre frère !... Embrassez-vous... Va donc !...

LECOURTAUD et GABRIEL.

Mon ami !

CHARLOTTE.

Mon cousin !

LÉONARD.

Mon frère !

GODEFROY, entouré et pressé par tout le monde.

Eh ! parbleu !... j'aime mieux celui-là que...

(Il montre Boquillon.)

BOQUILLON, saluant.

Merci !... toujours gentil !

=====

### SCENE V.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GRICHARD et L'Auvergnate  
portant une berceuse.

M<sup>me</sup> GRICHARD.

Monsieur ! monsieur ! voilà votre fils !

BOQUILLON.

C'est changé... ce n'est plus moi... j'ai cédé  
ma place...

\* Gabriel, Charlotte, Léonard, l'Auvergnate, Boquillon,  
madame Grichard, Godefroy, Lecourtaud.

LÉONARD, ému, à Charlotte.

Mon fils !...

L'Auvergnate.

Il boit ferme, le petiot bourgeois !

BOQUILLON.

Ah ! petit brigand ! petit gueusard !... (Regardant l'Auvergnate.) Elle est fort bien cette nourrice... (À l'enfant.) Tu peux te vanter de m'avoir fait courir !... Oh ! ta, ta, ta... tu as beau me tendre les bras... je ne donne plus dans cette pantomime-là petit roué !... Mais il faut que tu viennes à mon aide, à ton tour... pour réparer le mal que tu as fait à mon édredon... Viens un peu par ici...

(Au public.)

AIR : Vaudeville des Frères de lait.

Voici, messieurs, cet enfant anonyme,  
Que sur mes bras on osa déposer...  
Grâce à mes soins, il sera légitime,  
Et, dès ce soir, il faut le baptiser !  
Votre présence est ici nécessaire...  
Pauvre petit ! ah ! quel heureux destin  
Pour lui... pour moi, qui suis presque son père,  
Si vous daignez en être le parrain !

TOUS.

Pour cet enfant, quel avenir prospère,  
Si vous daignez en être le parrain !  
S'il a ce soir le public pour parrain !

FIN.

# L'HABEAS CORPUS,

OU

# LIBERTÉ LIBERTAS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ,

PAR MM. VARIN ET BOYER ,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le  
21 Janvier 1845.

## PERSONNAGES.

SIGISMOND GALOUBET, débiteur poursuivi.....  
TUPINARD, garde du commerce.....  
FRISON, commis-marchand.....  
LEMOUCHET, recors.....  
ZOÉ, femme de Galoubet.....  
BISCOTE, blanchisseuse.....

## ACTEURS.

MM. RAVEL.  
SAINVILLE.  
BERGER.  
FERDINAND.  
Mesd. ALINE DUVAL.  
DURAND.

*La scène est à Paris, chez Tupinard.*

Le théâtre représente un salon bourgeois; porte au fond; deux portes à gauche, séparées par une cheminée; porte à droite, premier plan; croisée au troisième plan; table, chaises, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, puis FRISON.

*ZOÉ, assise à droite et travaillant.*

Mon oncle ne descend pas!.. toujours dans son colombier avec ses pigeons, et il me laisse seule toute la journée!.. il faudra que j'achète une perruche, au moins nous serons deux!..

*FRISON, entrant par le fond.*

Elle est seule, ô bonheur!

ZOÉ.

Qui est ?

FRISON.

C'est moi, Madame ! \*

ZOÉ.

Ah! n'êtes-vous pas un des commis des Deux-Magots ?

FRISON.

Oui, Madame ! j'en suis un !.. c'est toujours moi qui vous sers.. quand vous arrivez je quitte tout, et je vous apporte la robe que j'ai eu celui de vous mesurer ce matin.

ZOÉ.

Merci, Monsieur. *(Examinant la robe.)* Je crois qu'elle sera très jolie, employée.

\* F. Z.

FRISON.

Certainement... et d'ailleurs portée par vous...

ZOÉ.

Plaît-il ?

FRISON.

Je dis qu'il y a des personnes qui embellissent tout ce qu'elles portent.

ZOÉ.

Ah ! ah !.. vous êtes flatteur, Monsieur ?..

FRISON.

Frison.

ZOÉ.

Monsieur Frison... *(à part.)* Est-ce que le petit commis aurait l'intention...

FRISON.

Si vous voulez, je vous apporterai d'autres échantillons. Nous avons des nouveautés fondroyantes, en soierie, en satin de laine.

ZOÉ.

Bien obligée... mais je ne suis pas en position de m'abandonner aux choses de luxe.

FRISON.

Vous ne serez pas forcée d'acheter. Oh regarde, on examine, ça fait toujours plaisir!

AIR : de Mazaniello.

Ici, je puis vous le prédire,  
Plus d'une étoffe vous plaira;

Et, si vous vous laissez séduire,  
Je suis bien aise d'être là.

ZOÉ.

Non, non, je crains trop la dépense  
Pour abuser de vos instants.

FRISON.

Je vous verrai, je suis d'avance  
Sûr de ne pas perdre mon temps ;  
Après de vous, je suis d'avance, etc.

ZOÉ.

Monsieur Frison, je dois vous déclarer que  
je déteste la galanterie...

FRISON.

Pourquoi donc ?

ZOÉ.

D'abord, parce qu'elle me déplaît...

FRISON.

Et ensuite ?

ZOÉ.

Ensuite... parce que je suis mariée.

FRISON

Mariée !.. et vous êtes toujours seule..  
quand vous venez au magasin, vous êtes seule..  
quand je vous vois dans la rue, vous êtes seule..  
et, maintenant, si je n'étais pas avec vous, vous  
seriez encore seule.

ZOÉ.

Ca n'est pas une preuve. Mon mari est ab-  
sent, il voyage.

FRISON.

Ah ! il a tort... si j'étais votre mari, je ne  
voyagerais pas.. je me dirais : il y a des com-  
mis de nouveautés qui ont des yeux.. ma  
femme est jolie... les commis verront ma  
femme !.. et alors...

ZOÉ.

Assez, Monsieur !.. savez-vous que je pour-  
rais prendre cela pour une déclaration.

FRISON.

C'en est une ! elle est un peu oblique, mais  
c'en est une !

ZOÉ.

Vous êtes bien hardi !

FRISON.

Je voudrais l'être davantage, mais ça vien-  
dra.

ZOÉ.

Taisez-vous !... si mon oncle vous enten-  
dait !...

FRISON.

Votre oncle me gêne médiocrement !.. je  
ne connais pas monsieur Tupinard ; mais je  
sais qu'il est garde du commerce, ce qui l'o-  
blige à sortir souvent... c'est un état que j'es-  
time sous ce rapport.

ZOÉ.

Ne vous y fiez pas !

FRISON.

Puisqu'il est toujours dehors.

ZOÉ.

Vous vous trompez, car il est ici, là-haut  
dans son pigeonnier.

FRISON.

Il a des pigeons?... si j'étais votre oncle..  
je n'en aurais pas.. je me dirais : il y a des  
commis de nouveautés qui ont des yeux.

ZOÉ, qui a prêté l'oreille.

Ah ! mon Dieu ! je l'entends !

FRISON, continuant.

Ma nièce est jolie...

ZOÉ.

Sortez, monsieur, sortez !

FRISON, idem.

Les commis...

ZOÉ.

Vite ! par le petit escalier ! *(Elle lui indique  
la porte à droite.)*

FRISON, passant à droite.

Je m'éclipse, mais je vous rapporterai des  
échantillons.

ZOÉ.

Je vous le défends !

FRISON.

Bah ! je vous en rapporterai. *(Il lui baise la  
main. Tupinard paraît à la porte à gauche,  
troisième plan.)*

ZOÉ.

Mais, partez donc !... *(Elle le pousse dehors  
et ferme la porte.)*

## SCENE II.

TUPINARD, ZOÉ.

TUPINARD, à part.

Un homme ! J'ai vu l'ombre d'un homme !

ZOÉ, à part.

J'espère qu'il ne l'a pas aperçu.

TUPINARD.

Zoé ?...

ZOÉ.

Mon oncle...

TUPINARD.

Quel est ce monsieur ?...

ZOÉ.

Quel monsieur ?

TUPINARD.

Qui vient de sortir ?

ZOÉ.

Où donc ?

TUPINARD, indiquant la porte.

Là !

ZOÉ.

Mais, mon oncle... du tout !... je vous as-  
sure...

TUPINARD.

Tu balbuties.

ZOÉ.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je vous  
cacherais... c'est un commis des Deux-Magots  
qui m'apportait cette robe, et qui s'est permis  
de faire le gentil avec moi.

TUPINARD.

J'ai entendu retentir un baiser !



ZOÉ.

Sur la main seulement.

TUPINARD.

C'est modeste.

ZOÉ.

Et, sans votre arrivée, j'allais le remettre à sa place.

TUPINARD.

Le baiser ?

ZOÉ

Ah ! mon oncle, ne plaisantez pas !... ma position est si chatouilleuse !...

TUPINARD.

Bah ! quand tu écouterai un amoureux, où serait le mal ?

ZOÉ.

Moi !... vous n'y pensez pas !... et mon mari ?...

TUPINARD.

Ton mari... si j'étais sa femme, il y a dix à parier contre un que je lui ferais du chagrin.

ZOÉ.

Et c'est vous qui m'insinuez de pareilles inspirations !

TUPINARD.

Mais, petite sotte, ton mari est le dernier des mortels ! un intempérant, un vilain homme, qui, après trois mois d'hymen, t'a laissée là comme on laisse un boulet !

ZOÉ.

Nous étions dans la gêne, il m'a quittée pour chercher fortune.

TUPINARD.

Femme crédule !... sais-tu où il est maintenant ?

ZOÉ.

Non.

TUPINARD.

A Paris !

ZOÉ.

Galoubet !

TUPINARD.

Depuis quinze jours !... je ne voulais pas te l'apprendre, mais je te l'apprends... Il court les plaisirs les plus prohibés, il entasse dettes sur dettes... c'est au point qu'il a sur le dos une contrainte par corps très gentille, très gentille.

ZOÉ.

Vous en êtes certain ?

TUPINARD.

Parbleu ! on s'est adressé à moi pour l'arrêter.

ZOÉ.

Et vous avez refusé ?

TUPINARD.

J'ai accepté avec jubilation, et si je peux poser la main dessus...

ZOÉ.

Je ne conçois pas un pareil acharnement ; car, enfin, il est votre neveu.

TUPINARD.

Je n'en suis que plus à plaindre !

ZOÉ.

Il est peut-être moins coupable qu'il n'en a l'air.

TUPINARD.

Tu le défends !... tu protèges le crime !... tu es philanthrope... je te reçois philanthrope !

ZOÉ.

Non, mon oncle, mais je suis indulgente... nous autres femmes, nous pardonnons bien des torts pour un peu d'amour ; et il m'aime, ce pauvre Galoubet... il n'aime que moi, j'en suis sûre... et tant qu'il m'aimera, je lui serai fidèle et je le défendrai... contre le monde entier !

TUPINARD.

Ma chère amie, je vais démolir ton illusion... c'est désagréable, mais je vais la démontrer... Il t'aime, et il ne t'a pas écrit une seule fois, ah !

ZOÉ.

C'est qu'il n'a pas eu le temps.

TUPINARD.

Il t'aime, et il te croit toujours à Nancy, où il se garde bien de flanquer les pieds, ah !

ZOÉ.

C'est qu'il n'a pas pu.

TUPINARD.

Il t'aime, et il ignore que tu as trouvé un asile sous les lambris de ton oncle... c'est prodigieux comme il t'aime !

ZOÉ.

Sa conduite s'expliquera plus tard ; moi, j'ai confiance !... vous ne le connaissez pas !

TUPINARD.

C'est ce qui me désole !... et je suis fâché, maintenant, de n'avoir pas assisté à ton mariage... j'aurais vu sa figure ; je ne demandais que sa figure...

Air : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

Ça suffirait, et dans la rue,  
Si, par lui, j'étais coudoyé,  
Je pourrais, du moins, à sa vue,  
Faire éclater mon amitié.

ZOÉ.

Vous, son ami !

TUPINARD.

Je le confesse.  
Et j'aurais un plaisir secret  
À lui sauter, avec tendresse,  
Non pas au cou, mais au collet,  
Je lui sauterais au collet.

ZOÉ.

D'après ça, ne comptez pas sur moi pour vous donner son signalement.

TUPINARD.

Je t'en dispense... aujourd'hui même, j'aurai des renseignements positifs par Lémouchet, mon premier clerc.

ZOÉ.

O mon petit oncle ! par égard pour moi...

TUPINARD.

Zoé, vous me faites pitié !.. c'est assez nous occuper de ce vagabond. . Dis-moi un peu, ne dois-tu pas aller passer l'après-midi chez madame Pinchernel ?

ZOÉ.

Ma foi, non !... je suis si mal disposée ; j'irai une autre fois.

TUPINARD, *à part.*

Diable ! c'est contrariant ! (*haut.*) Ma chère amie, il faut te distraire... c'est le remède le plus généralement employé contre l'ennui... d'ailleurs, on t'attend.

ZOÉ.

Vous croyez ?

TUPINARD.

Sans doute... va te préparer, va. (*à part.*) Elle ira

### SCENE III.

TUPINARD, BISCOTE, ZOÉ.

BISCOTE, *entrant par le fond, avec un panier au bras.*

Bonjour, monsieur, madame, la compagnie.

ZOÉ.

Ah ! c'est mademoiselle Biscote, la blanchisseuse.

TUPINARD.

Bonjour, petite.

BISCOTE.

Je vous rapporte votre linge.

ZOÉ.

Est-il plus blanc que la semaine dernière ?

BISCOTE.

Oui, madame, toujours plus blanc... voyez plutôt.

TUPINARD, *bas, à Biscote.*

As-tu reçu ma lettre ?

BISCOTE, *de même.*

Oui, c'est bon ! (*à Zoé.*) Voulez-vous le compter ?

ZOÉ.

À présent?... vous venez toujours si tard ; on dirait que vous le faites exprès.

TUPINARD.

Ma nièce n'a pas le temps ; mais, venez avec moi, je le recevrai ; j'aime assez à compter le linge.

ZOÉ.

J'espère que vous n'avez rien oublié, selon votre habitude.

BISCOTE.

Non, madame, tout y est... excepté trois bonnets de nuit, deux camisoles et cinq torchons.

ZOÉ.

Comment, encore ! et voilà un mois que vous les avez !

BISCOTE.

Dam ! ça n'était pas sec.

ZOÉ.

Depuis un mois !

TUPINARD.

Il a plu... il a beaucoup plu.

ZOÉ.

Arrangez-vous ; mais je ne vous paierai pas qu'on ne me les ait rendus !

BISCOTE.

Comme vous voudrez ! (*à part.*) Est-ce ennuyeux, les femmes ! \*

ENSEMBLE.

AIR : *de la Tentation.*

Ah ! Dieu ! quel caractère,  
Eil' se met en colère,  
C'est à n'y pas tenir !  
C'est une maladesse,  
C'est une petitesse  
Que je ne puis souffrir.

ZOÉ.

Assez, assez, ma chère,  
Changez votre manière,  
Que je ne puis souffrir.  
Contre votre paresse,  
Il faut crier sans cesse,  
Et sans rien obtenir.

TUPINARD.

Voyez quelle colère !  
Mais, bah ! laissons la faire,  
Cela va me servir.  
Puis-je, devant ma nièce,  
Parler de ma tendresse  
Et songer au plaisir ?

(*Tupinard et Biscote sortent à gauche, troisième plan.*)

### SCENE IV.

ZOÉ, puis GALOUBET.

ZOÉ.

Allons, il faut aller m'habiller ! je ne suis pourtant guère en train !... ce pauvre Galoubet, qui est à Paris... sur le point d'être arrêté... et pas moyen de le prévenir !

GALOUBET, *entrant par la porte du fond, une queue de billard à la main.*

Ah ! une porte ! (*Il se précipite dans la chambre, ferme vivement la porte et écoute.*) Je crois qu'ils montent l'escalier !... non !... non !... rien !... Ils ont perdu ma piste !

ZOÉ.

Que veut donc cet homme ?

GALOUBET.

Une femme !... madame, au nom d'un sexe dont vous êtes le plus bel... (*Il descend et reconnaît Zoé.*) Ah !... \*

ZOÉ.

Galoubet !

GALOUBET.

Zoé ! ma compagne... viens, que je t'embrasse sur les yeux !

\* B. T. Z.

\*\* G. Z.

ZOÉ.

Plus bas, malheureux!

GALOUBET.

Plus bas que les yeux, volontiers.

ZOÉ.

Silence ! tu ne sais donc pas où tu es ?

GALOUBET.

Je suis près de toi, ma chérie.

ZOÉ.

Chez notre oncle Tupinard.

GALOUBET.

Tupinard... qui habite Bordeaux ?

ZOÉ.

Il est maintenant à Paris

GALOUBET.

Je lui offrirai une poignée de main.

ZOÉ.

Il te mettra la sienne sur le collet.

GALOUBET.

Sur le collet?... il est dégraisseur ?

ZOÉ.

Garde du commerce, et chargé de te pour-  
suivre.

GALOUBET.

Lui ?

ZOÉ.

Je tremble qu'il ne te voie ici.

GALOUBET.

La position est critique; me voilà comme  
Samson chez les Philistins... s'il y avait des  
colonnes, je les secouerais; mais je manque  
de colonnes.

ZOÉ.

C'est heureux qu'il ne te connaisse pas !

GALOUBET.

Sauve-moi, Zoé, tire-moi de cette ratière...  
une femme qui sauve son mari est très bien  
vue... ton nom sera dans les journaux, et on  
vendra ton portrait pour deux sous, avec une  
complainte... (*Il chante.*)

Cette femme étonnante  
Qui sauva son époux...

ZOÉ.

Mais tais-toi donc !

GALOUBET, *continuant.*

On la vend pour deux sous...

ZOÉ.

Te sauver ! te sauver!... c'est facile à dire.

GALOUBET.

Changeons d'habits, on me prendra pour  
toi.

ZOÉ.

Et d'ailleurs, monsieur, méritez-vous qu'on  
s'intéresse en votre faveur ? Je devrais plutôt  
vous livrer, vous dénoncer comme l'auteur  
de toutes mes infortunes.

GALOUBET.

Zoé, tu blasphèmes ! d'où vient cette acri-  
monie ?

ZOÉ.

Vous me quittez sous un prétexte et vous  
courez la prétentine, sans même donner de  
vos nouvelles.

GALOUBET.

Tu n'as pas reçu mes lettres ?

ZOÉ.

Pas une.

GALOUBET.

Je m'en doutais!... le gouvernement les  
aura interceptées !

ZOÉ.

Oui ! faites-moi donc croire ça !... un mau-  
vais sujet qui mène une vie révoltante !... les  
orgies, les dettes, les maîtresses, peut-être!...  
ah ! si j'en avais la preuve!...

GALOUBET, *d'un air contrit.*

Zoé, allons trouver votre oncle... qu'on me  
jette au cachot, qu'on m'inonde de chaînes!...  
les fers les plus lourds me seront plus légers  
que vos reproches !

ZOÉ.

Oh ! je ne donne pas là-dedans ! on agit  
mieux que ça, quand on aime sa femme!...  
ah ! Sigismond ! je vois trop bien que vous ne  
m'aimez plus ! (*Elle pleure.*)

GALOUBET.

Moi ! ne plus t'aimer!... (*à part.*) C'est sa  
marotte, caressons-là!... (*haut.*) Ah ! Zoé !  
quel dommage que le cœur soit dans la poi-  
trine, et qu'on ne puisse pas l'en tirer sans se  
faire beaucoup de mal!... je l'ouvrirais de-  
vant toi, et tu y lirais des choses!... mais il  
serait oiseux de les énumérer.

ZOÉ.

Si fait ! dites toujours.

GALOUBET.

Non ! tu ne les croirais pas !

ZOÉ.

C'est égal, essayez !

GALOUBET.

Eh bien ! tu y lirais : J'adore Zoé ! je ne  
bats que pour Zoé ! je suis pour la vie à  
Zoé!...

ZOÉ.

Menteur !

GALOUBET.

Et tout ça, en lettres de feu !

ZOÉ.

Vrai ? tu ne m'as pas oubliée ?

GALOUBET.

Je peux m'oublier quelquefois; mais toi,  
jamais !

ZOÉ *riant.*

Ah ! vilain monstre d'homme !

GALOUBET.

AIR : *Amours de Michel.*

Tu ris, ma déesse,  
L'orage s'en va,

Faisons la paix, va, crois moi, touche là !



ZOE.  
J'ai trop de faiblesse!  
Mais n'y reviens pas.  
On je saurai me venger, tu verras!

GALOUBET.  
Ma chère, à tes pieds, pour la vie,  
Un seul baiser m'enchaînera.

ZOE.  
Un baiser, non pas!

GALOUBET.  
Je t'en prie!

ZOE.  
Plus tard, monsieur, nous verrons ça.  
GALOUBET.

Il faut toujours en venir là!

ZOE.  
Allons, il faut en venir là! *(Il l'embrasse.)*

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! c'est ma foi bien doux!  
Au diable l'ennui, les soupçons jaloux,  
Ah! ah! ah! pour nous quels beaux jours,  
Voilà revenu le temps des amours.

ZOE.  
Enfin, te voilà, mon petit Galoubet!.. tu  
savais donc que j'étais ici que tu es venu?

GALOUBET.  
Non, ma foi!.. si je l'avais su... mais je l'ignorais... j'étais en course à cause d'une place  
qui m'occupe beaucoup!

ZOE.  
Une place que tu as?

GALOUBET.  
Oui, que j'ai... en vue... en attendant, je  
faisais une partie de billard!.. habit bas et les  
armes à la main, je venais de bloquer la rouge,  
lorsque j'avise aux cartreaux de l'estaminet,  
deux figures maigres surmontées de deux  
chapeaux, qui ne l'étaient pas... ce sont des  
recors! s'écrie un de mes amis qui les con-  
naît, pour avoir voyagé avec eux... en fia-  
cre!.. glacé d'effroi, je saisis le premier paletot  
qui m'ouvre ses manches... celui-ci qui n'est  
pas le mien...

ZOE.  
C'est visible... il est bien étriqué!

GALOUBET.  
Si le propriétaire dit que je suis sans gêne,  
il en aura menti!.. bref, je l'endosse et je file  
par une issue dérobée... à cinquante pas je me  
retourne... les deux chapeaux étaient sur mes  
talons... au détour de la rue, je me précipite  
dans une allée... un escalier se présente, je le  
franchis avec l'impétuosité d'une chandelle  
romaine... j'arrive à cette porte, je m'y plon-  
ge, et me voilà... bloqué comme la rouge de  
tout-à-l'heure, mais plus heureux, puisque  
l'amour... *(On entend sonner.)*

ZOE.  
Ah! mon Dieu!

GALOUBET.  
On a sonné!

TUPINARD, en dehors, appelant.  
Marguerite!

ZOE.

Mon oncle!

GABOULET.

Où me blottir? trouve-moi un coin!

ZOE, voyant entrer Tupinard.

Il n'est plus temps!

TUPINARD, entrant par la gauche.

Eh! bien! Zoé, tu ne... *(Apercevant Galou-  
bet qui le salue.)* Un étranger! c'est sans doute  
Monsieur qui sonnait?

ZOE.

Non, mon oncle, non... je ne crois pas!

TUPINARD.

Tu ne crois pas!

## SCENE VI.

TUPINARD, LÉMOUCHET, ZOE, GALOUBET.

ZOE.

Ah! c'est Lémouchet qui veut vous parler.  
LÉMOUCHET, entrant par le fond, le chapeau  
sur la tête.

Oui, patron, c'est moi.

GALOUBET, à part.

Oh! un de mes deux chapeaux!

TUPINARD.

Eh bien! quoi de neuf, mon brave lieute-  
nant?

LÉMOUCHET.

Patron, j'ai des indices péremptoires sur le  
particulier.

TUPINARD.

Sur Galoubet?

ZOE, à part.

S'il allait le reconnaître!

TUPINARD.

Où est-il? que fait-il? comment est-il?

LÉMOUCHET.

D'abord, il fréquente l'estaminet flamand,  
où il exerce les fonctions de pilier.

TUPINARD.

C'est bien ça!.. le bohémien!

LÉMOUCHET.

Il porte un paletot chamois avec des bou-  
tons...

TUPINARD.

De même métal.

GALOUBET, à part.

Celui que j'ai laissé... quelle chance!

LÉMOUCHET.

Dans ce moment-ci, il joue au billard, mais  
l'estaminet est cerné, et dès qu'il sortira...

TUPINARD.

Oup!.. nous le capturons! je tiens à l'ap-  
préhender moi-même!

GALOUBET, à part.

Bon oncle!

TUPINARD.

Retourne à ton poste, je vais vous rejoin-  
dre.

LÉMOUCHEZ.

Ne soyez pas longtemps.

TUPINARD.

Il y a dix à parier contre un que j'y serai avant toi.

LÉMOUCHEZ.

Ah ! patron ! ah ! patron !.. je pars comme ne flèche ! *(Il sort en courant par le fond.)*

### SCENE VII.

TUPINARD, ZOË, GALOUBET.

TUPINARD.

Enfin nous le tenons ! cette assurance me rend hilare !.. voyons, ma nièce, si tu sais ce que veut Monsieur, dis-le moi vivement.

ZOË.

Moi !

TUPINARD.

Oui.

ZOË.

Monsieur ?

TUPINARD.

Sans doute.

ZOË.

Je ne sais pas.

TUPINARD.

Il a dû cependant t'expliquer...

ZOË.

Oh ! m'expliquer... c'est-à-dire...

GALOUBET.

Rappelez-vous bien, Mademoiselle, je suis même entré dans des détails.

ZOË.

C'est possible... mais, puisque voilà mon oncle, il me semble qu'il est plus simple...

TUPINARD.

Au fait, c'est plus simple...

GALOUBET.

Non, pardon, j'aurais préféré que Mademoiselle...

ZOË.

Tenez, causez ensemble, ça vaut mieux, ça vaut beaucoup mieux ! *(Elle rentre dans sa chambre, premier plan à gauche.)*

GALOUBET, à part.

Elle lâche le pied !.. épouse efféminée !

### SCENE VIII.

TUPINARD, GALOUBET.

TUPINARD.

Voyons, Monsieur, j'écoute avidement.

GALOUBET.

Monsieur, voici le fait... *(à part.)* Inventons une fable.

\* Z. T. G.

TUPINARD.

En deux mots, s'il vous plaît.

GALOUBET.

Je n'irai pas par quatre chemins.

TUPINARD.

Vous m'obligerez.

GALOUBET, à part.

C'est qu'en fait de fables je ne connais que celles de Lafontaine.

TUPINARD.

Monsieur, je sais à l'affût de vos paroles.

GALOUBET, à part.

Je ne peux pourtant pas lui réciter la Cigale et la Fourmi..

TUPINARD.

Monsieur, je vous ferai observer que j'ai l'oreille tendue.

GALOUBET.

C'est que vous êtes si vif..

TUPINARD.

Vous ne l'êtes pas, vous, Monsieur.

GALOUBET.

Monsieur, l'industrie fait chaque jour des progrès dont... c'est ce que je disais tout-à-l'heure à mademoiselle votre fille.

TUPINARD.

Ma fille est ma nièce.

GALOUBET.

C'est ce que je disais tout-à-l'heure à mademoiselle votre nièce... savez-vous qu'elle est très bien, mademoiselle votre nièce ?

TUPINARD.

Ah ! ah ! je commence à deviner.

GALOUBET.

Franchement, vous me feriez plaisir.

TUPINARD.

Vous parlez de ma nièce... est-ce que par hasard...

GALOUBET.

Oui, Monsieur.

TUPINARD.

Vous l'aimez ?

GALOUBET, à part.

Ah ! je n'y pensais pas !.. *(Haut.)* Monsieur, vous m'arrachez cet aven ! je l'aime, et pendant que j'y suis, il ne m'en coûte pas plus de vous demander sa main.

TUPINARD.

La main de ma nièce !

GALOUBET.

Cette proposition vous sourit ?

TUPINARD.

Elle m'honore, Monsieur, elle m'honore !.. je ne vous connais pas, vous êtes peut-être un homme fort méprisable ; mais elle m'honore ! et si ma nièce n'était pas mariée...

GALOUBET.

Mariée !

TUPINARD.

Malheureusement !

GALOUBET.

Pour moi ! oui !

TUPINARD.

Et pour elle tout !

GALOUBET.

Elle fait mauvais ménage ?

TUPINARD.

Son mari est un chenapan ! un être que je mets en parallèle avec l'écume de la société.

GALOUBET.

Pauvre petite femme !

TUPINARD.

C'est elle qui l'a voulu !.. elle tenait à s'appeler madame Galoubet.

GALOUBET.

Galoubet ?

TUPINARD.

C'est le nom ridicule du chenapan.

GALOUBET.

Galoubet... n'est-ce pas un grand, gras, qui porte moustaches ?

TUPINARD.

Il a des moustaches ?

GALOUBET.

Que fait-il ? quelle est sa partie ?

TUPINARD.

Le billard ! il n'en fait pas d'autre... il gagne des queues d'honneur et tire le diable par la sienne.

GALOUBET.

C'est bien lui !

TUPINARD.

Vous le connaissez ?

GALOUBET.

Si je le connais ! le misérable !.. c'est lui qui a mangé tout ce que j'avais ; il m'a ruiné, monsieur, ruiné, comme un château du moyen-âge !

TUPINARD.

Toucher là, monsieur, toucher là !.. vous ralliez toutes mes sympathies... aimez-vous la vengeance ?

GALOUBET.

J'en ai soif, monsieur, j'en boirais volontiers une chope.

TUPINARD.

Nous pouvons nous entendre.

GALOUBET.

Ça y est.

TUPINARD.

Je poursuis l'individu pour cause de lettres de change, mais, quand je l'aurai vu une fois, ce sera la première.

GALOUBET.

Ah ! voilà ! il compte là-dessus !

TUPINARD.

Il m'a déjà échappé deux fois !

GALOUBET.

Il vous échappera encore !.. je connais ses malices ! il est capable de venir ici et de se moquer de vous !

TUPINARD.

Il jouerait gros jeu.

GALOUBET.

Il y est peut-être déjà venu, seulement.

TUPINARD.

Voulez-vous que je vous dise ?, je le crois.

GALOUBET.

Il y est venu ?

TUPINARD.

Il y a dix à parier contre un !.. et pas plus tard que ce matin.

GALOUBET, à part.

Tiens ! est-ce qu'il se douterait ?..

TUPINARD.

Je descendais de mon colombier en méditant sur l'intelligence des bizets et sur les mœurs des capucins... j'entre ici brusquement et j'aperçois ma nièce ..

GALOUBET.

Avec son mari ?

TUPINARD.

Non ! toute seule... mais un pantalon venait de se dérober par cette porte... *(Il indique la porte de droite, premier plan.)*\*

GALOUBET.

Vous l'avez vu ?

TUPINARD.

Avec des dessous de pied !.. ajoutons que le choc de deux lèvres sur un objet a blessé mes oreilles...

GALOUBET, à part.

Un baiser !

TUPINARD.

J'ai interrogé ma nièce...

GALOUBET.

Et qu'a-t-elle allégué ?..

TUPINARD.

Une robe... un commis des Deux-Magots... des chinoiseries ..

GALOUBET, à part.

Je sens des gouttes d'eau sur mon front !

TUPINARD.

Elle me trompe, monsieur, c'est une de mes douleurs domestiques ! mais je me défierai d'elle !

GALOUBET à part.

Et moi aussi !

TUPINARD.

Et pourvu que vous me prêtiez votre concours...

GALOUBET.

C'est convenu.

TUPINARD.

Venez avec moi ! Galoubet n'est pas loin... vous me l'indiquez du doigt, je le happe, et nous célébrons ce triomphe !..

GALOUBET.

Par des chants d'allégresse !



ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! l'honnête homme.* (Robert.)

(à part) Ah ! le pauvre homme !  
L'imbécile homme !  
Mais, voyez comme  
Il gobe ça.

(haut.) Ah ! touchez là !  
Oui, j'ai déjà  
Bonne espérance ;  
De tout, je pense,  
Notre alliance  
Triomphera.

TUPINARD, à part.

Ah ! l'honnête homme !  
Le charmant homme !  
Mais, voyez comme  
J'ai mené ça !

(haut) Ah ! touchez là ! etc,

TUPINARD.

Allons à la chasse !

GALOUBET, à part.

Diable ! si j'allais rencontrer l'homme au paletot !

TUPINARD.

Minute ! (*indiquant la porte à droite.*) C'est par là qu'il s'est évadé ce matin... je vais clore la porte de la rue, je donne un coup-d'œil à mes pigeons et je suis à vous.

GALOUBET.

Allez, Tupinard, allez !

TUPINARD, en sortant à droite.

Il est fort gai ! il est fort gai !

SCENE IX.

GALOUBET, puis BISCOTE.

GALOUBET.

O Zoé ! Zoé ! sois maudite entre toutes les femmes... une épouse qui devrait m'adorer... Je vis loin d'elle, je ne lui écris pas, je ne lui donne jamais d'argent... et elle me trahit !... je vais lui témoigner ma satisfaction.

(*Il se dirige vers la chambre de Zoé, à gauche, premier plan.*)

BISCOTE, sortant de la gauche, troisième plan, et allant à la porte du fond, près de laquelle elle pose son panier.

Ah ! mais il ne revient pas !... s'il croit que je vais rester en faction comme un tourlou-rou.

GALOUBET, se retournant.

Tiens ! cette petite ! (*s'approchant d'elle par derrière et lui prenant la taille,*) Elle a une taille assez menue ?

BISCOTE, se retournant.\*

Ah ! que c'est bête !

GALOUBET.

Eh ! mais...

BISCOTE.

Tiens ! c'est vous ?

\* G. B.

GALOUBET.

Dites-moi donc où je vous ai déjà vue ?

BISCOTE.

Je cherche.

GALOUBET.

N'est-ce pas au bal de la rue de .. chose ?

BISCOTE.

Juste !... c'est vous qui dansez toujours avec Sandrine.

GALOUBET, remontant.

Chut !...\* pécheresse, parlons bas !

BISCOTE.

Ah ! vous craignez ?

GALOUBET.

Et vous ?.. il me semble qu'on vous voit bien souvent avec un petit brun !

BISCOTE.

Chut ?.. on n'a pas besoin de savoir...

GALOUBET.

Ah ! ah ! il y a donc quelque chose ?

BISCOTE.

Vous êtes un des clercs de M. Tupinard ?

GALOUBET.

Un recors ?.. oh ! Dieu !.. je suis le maître de danse de sa nièce... j'allais même lui donner une leçon ?

BISCOTE.

Et son oncle, où est-il ?

GALOUBET.

Dans son colombier.

BISCOTE.

Oh ! alors, je ne l'attends pas, car une fois qu'il y est... je vous demande un peu ce qu'il peut faire avec ses pigeons ?

GALOUBET.

Dam ! il couve, peut-être.

BISCOTE, riant,

Ah ! ah ! ah ! vous avez de drôle d'idées, vous.

GALOUBET.

J'en ai encore de plus drôles et si je vous les disais...

BISCOTE.

J'ai pas le temps !.. quand il descendra, dites-lui seulement que j'accepte.

GALOUBET.

Vous acceptez ? quoi ?

BISCOTE.

Il saura bien ce que c'est.

GALOUBET.

Ah ! friponne ! je vois votre jeu... et qu'est-ce que j'aurai pour ma commission ?

BISCOTE.

Il vous faut quelque chose ?

GALOUBET.

Je prends ce qu'on me donne.

BISCOTE, remontant.

Je n'ai pas de monnaie, bonsoir !

GALOUBET, la retenant.

Un instant ! je prends surtout ce qu'on ne me donne pas.

\* G. B.

BISCOTE.

Ah ! laissez-moi tranquille, ou je crie :

ENSEMBLE,

AIR : du roi d'Yvetot.

Ne m'arrêtez pas,

Ou bien, je vas

Faire tapage,

Car je vous prévien

Qu'avec moi l'on ne gagne rien.

Monsieur, laissez-moi,

Ou, sur ma foi

J'vous dévisage!

Oui, gare à vos yeux,

Si vous êtes audacieux.

GALOUBET.

Ah ! ne criez pas !

Parlez plus bas,

Point de tapage!

Je vous en prévien,

Cela ne vous avance à rien.

Ma chère, pourquoi

Prendre avec moi

Cet air sauvage?

Ne vaut-il pas mieux

M'accorder tout ce que je veux.

GALOUBET, seul.

Oui, puisque je suis

Commissionnaire,

Il m'est bien permis

De faire mon prix.

Je n'accepterai

Qu'un baiser ma chère.

BISCOTE.

Je vous le paierai

Quand je repass'rai!

ENSEMBLE.

GALOUBET.

Ah ! ne criez pas ! etc.

BISCOTE.

Ne m'arrêtez pas ! etc.

(Pendant la reprise, Galoubet poursuit Biscote et finit par l'embrasser. Zoé entre sur les dernières mesures de l'air.)

## SCÈNE X.

ZOÉ, GALOUBET, BISCOTE.

ZOÉ.

Ah !

GALOUBET.

Ma compagne !

BISCOTE.

La nièce ! (elle remonte au fond.) V'là du gentil !

ZOÉ.

Sortez, mademoiselle, sortez ! vous feriez mieux de retrouver mes torchons !

BISCOTE, en sortant.

C'est bien ! on s'en va !

GALOUBET, à lui-même.\*

Elle perd nos torchons !.. si je l'avais su !..

\* Z. G.

ZOÉ.

C'est une infamie !

GALOUBET.

Zoé, écoute-moi !

ZOÉ.

Non, monsieur ! tout est fini, vous êtes un indigne !

GALOUBET.

Je parie que tu as cru !.. dis-moi ce que tu as cru, je te dirai si c'est vrai.

ZOÉ.

Allez ! vous n'avez pas de honte !.. vous n'avez pas de mœurs... vous savez que d'un mot je pourrais... et vous ne craignez pas, sous mes yeux... (d'un ton tragique.) Ah ! Sigismond ! je vous méprise !

GALOUBET.

Madame ! il vous sied mal de monter sur vos grands chevaux, comme une écuyère du Cirque !.. et moi, sur quoi monterai-je ?.. sur un éléphant... il me faudrait un éléphant pour déduire mes griefs !

ZOÉ.

Vous ! des griefs ?

GALOUBET.

Et le baiser de ce matin ?

ZOÉ.

Un baiser !

GALOUBET.

Oui, madame, ce matin, un baiser ! par cette porte... (Il indique la porte à droite.) avec des dessous de pied !

ZOÉ.

Je vous conseille de me soupçonner !

GALOUBET.

Madame, quel était ce pantalon ?

ZOÉ.

Je n'ai pas de compte à vous rendre !.. non, monsieur ! j'ai été trop bonne !.. mais, à présent, je vous renie, je vous déteste !.. sortez !.. je ne veux plus vous voir !

GALOUBET.

Zoé, tu perds le respect qu'on doit à la barbe !

ZOÉ.

Oh ! vous sortirez ! ou je dis tout à mon oncle !

GALOUBET.

Tu ne commettras pas cette forfaiture !

ZOÉ.

Ah ! vous croyez ça ! Eh ! bien ! vous allez voir !

## SCÈNE XI.

ZOÉ, TUPINARD, GALOUBET.

TUPINARD, entrant par le fond.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ZOÉ.

Mon oncle, j'aurais dû vous avertir plus tôt ; mais il en est encore temps...

GALOUBET, *près de la fenêtre à droite.*  
Monsieur !.. c'est lui !.. il est là !.. je l'ai vu !

TUPINARD.

Qui ça ?

GALOUBET.

Galoubet !.. venez vite !

TUPINARD.

Courons ! *(Il va pour sortir.)*

ZOË, *le retenant.*

Arrêtez ! il vous trompe !

GALOUBET, *le tirant.*

Je ne me trompe pas !.. c'est bien lui !

TUPINARD, *même jeu.*

Courons !

ZOË, *même jeu.*

Mais, écoutez-moi ! c'est lui au contraire...

GALOUBET, *idem.*

Elle veut vous retenir, nous allons le man-  
quer !

TUPINARD, *idem.*

Courons !

ZOË, *idem.*

Mais, mon oncle !..

TUPINARD, *se dégageant.*

Tu m'ennuies ! courons ! *(Galoubet et Tu-  
pinard sortent par le fond.)*

## SCÈNE XII.

ZOË, puis FRISON.

ZOË.

Oh ! il ne perdra rien pour attendre !.. ces  
hommes ! ça se croit tout permis, tandis que  
les pauvres femmes !.. mais ce n'est pas là mon  
compte, et, puisqu'il s'amuse, je ferai comme  
lui... je me livrerai à toutes sortes de choses.

FRISON, *entrant par le fond.*

Madame ! me voilà !

ZOË.

Ah ! c'est vous, monsieur Frison.

FRISON.

J'ai vu sortir l'oncle, et je vous apporte ce  
que vous savez !

ZOË.

Quoi donc ?

FRISON.

Des masses d'échantillons ! vous en aurez  
pour deux heures à choisir ! ne vous pressez  
pas !

ZOË.

En vérité, vous êtes d'une obligeance !..

FRISON, *à part.*

Elle est plus aimable que ce matin... ça  
prend !

ZOË.

Mais je ne suis pas en train aujourd'hui...  
j'ai du bistre dans l'âme !

FRISON.

Du bistre ?... ça ne paraît pas sur votre fi-  
gure.

ZOË.

Allez, monsieur Frison, c'est une chose  
bien triste que le mariage !

FRISON.

Oh ! oui !.. les femmes sont si...

ZOË.

Les femmes ?

FRISON.

Et les hommes encore plus !.. mais les ma-  
ris voyagent !... c'est une qualité !

ZOË.

Ils reviennent quelquefois !

FRISON.

J'aime à croire que le vôtre n'a pas ce tra-  
vers.

ZOË.

Justement ! c'est que depuis tantôt j'ai ap-  
pris son retour.

FRISON.

Ah ! mon Dieu !

ZOË.

Il est à Paris.

FRISON.

C'est un coup de merlin !.. il va peut-être  
vous emmener, ou demeurer avec vous ?

ZOË.

Pour ça, non !.. au contraire, nous som-  
mes plus séparés que jamais !

FRISON.

Je le désire beaucoup !

ZOË.

D'abord, il a des raisons pour ne pas se faire  
connaître à mon oncle ?

FRISON.

Votre oncle ne le connaît pas ?

ZOË.

Jusqu'à présent... mais il faut bien que tôt  
ou tard...

FRISON.

Attendez !.. si j'osais...

ZOË.

Quoi ?

FRISON.

Une témérité !..

ZOË.

Monsieur Frison, n'attendez pas de moi des  
tolérances qui seraient fautives !

FRISON.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous !.. je  
passerais à travers un tonneau de papier,  
comme un cheval savant !

ZOË.

Silence !.. on vient !..

FRISON.

Ça m'est égal !

ZOË.

Partez ! je vous en prie !

FRISON.

Heureusement j'ai d'autres échantillons !

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Je veux vous en montrer encore.



ZOE.  
Redouter les regards jaloux !  
FRISSON.  
Pour un commis qui vous adore ,  
Vous tout est en vous bien doux ;  
Mais, pour stimuler ma tendresse  
Il me faut d'autres aiguillons ;  
En amour, on ne peut sans cesse  
S'en tenir aux échantillons.

ZOE.  
Vite donc !  
FRISSON, en sortant à droite.  
Oh ! elle m'aime !.. elle m'aime !

### SCÈNE XIII.

ZOE, puis TUPINARD.

[ZOE.]  
Est-il chaleureux ce petit-là !.. ah ! si Galoubet m'aimait comme ça !

TUPINARD, entrant par le fond.  
Manqué !.. encore une fois manqué !..

ZOE.  
Eh ! bien, mon oncle, le tenez-vous ?

TUPINARD.  
Zoe, tu me déplaïs, tu m'agaces, tu me courrouces !

ZOE.  
Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

TUPINARD.  
Ce que tu... tu lui as fait signe par la fenêtre !.. c'est clair comme le jour !

ZOE.  
À qui ?

TUPINARD.  
À ton mari !.. il était déjà loin quand nous sommes descendus avec M. Dubarry.

ZOE.  
Monsieur Dubarry !

TUPINARD.  
C'est le nom de ce monsieur... il m'a exhibé un billet de garde qu'il avait dans sa poche !.. un homme qui a été puissamment riche et à qui ton mari a mangé cinq mille livres de rente.

ZOE, riant.  
Ah ! ah ! ah !.. vous me feriez rire malgré moi !

TUPINARD.  
Ris, ma bonne, ris... j'aurai mon tour !

ZOE.  
Et qu'avez-vous fait de ce monsieur ?

TUPINARD.  
Je l'ai laissé chez un pâtissier où il se repaît de petits gateaux... il m'a emprunté cinq livres.

ZOE.  
C'est bien fait ! il fallait m'écouter ! et puis qu'il n'est plus là, ça me met à mon aise... vous allez le chercher bien loin et vous l'aviez sous la main !

TUPINARD.  
Monsieur Dubarry ?  
ZOE.  
Galoubet !.. c'est lui qui est sorti avec vous.

TUPINARD.  
Ma nièce, il y a dix à parier contre un que vous me prenez pour une cigogne.

ZOE.  
Allez vous ne pas me croire ? il ne manquerait plus que ça !

TUPINARD.  
Galoubet !.. et c'est toi qui le dénonce !.. tu te fais délateur !

ZOE.  
Oh ! c'est que je suis outrée contre lui !.. vous aviez raison ! c'est un ingrat ! un infidèle !.. je l'ai surpris qui embrassait notre blanchisseuse !

TUPINARD.  
Monsieur Dubarry ?

ZOE.  
Puisque je vous dis Galoubet !

TUPINARD.  
J'aurais été son pantin ! son polichinelle !.. oh ! ce serait à avaler de l'arsenic !.. mais on n'en vend plus !

ZOE.  
Courez après, maintenant !

TUPINARD.  
Il reviendra... j'ai besoin qu'il revienne !

ZOE.  
Oui, comptez là-dessus !

### SCÈNE XIV.

ZOE, TUPINARD, GALOUBET.

GALOUBET, entrant par le fond.  
Tant pis ! je me risque !

TUPINARD.  
Le voilà !

AIR : de Létorières.

ZOE, à part.  
Ah ! ce retour est surprenant.  
Que vient-il faire en ce moment ?  
C'est sans cause  
Qu'il s'expose  
Et brave un danger qui l'attend.

TUPINARD, à part.  
Ah ! ce retour est surprenant.  
Que vient-il faire en ce moment ?  
C'est sans cause  
Qu'il s'expose ;

Ici, montrons-nous pénétrant.  
GALOUBET, à part.  
J'aurais dû fuir, et, cependant,  
Malgré le danger qui m'attend,

Je m'expose,  
Mais, pour cause,  
Je risque tout en ce moment.

GALOUBET, à part.  
Je vois, la chose est bien claire,  
Qu'ils connaissent le mystère.

ENSEMBLE.

ZOE, à part.

A présent, que va-t-il faire?

GALOUBET, à part.

C'en est fait, je suis trahi.

TUPINARD, à part.

Défions-nous de ma nièce,  
Je soupçonne la traîtresse  
D'avoir fait un tour d'adresse,  
Pour mieux sauver son mari.

ENSEMBLE, REPRISE.

Ah! ce retour est surprenant, etc.  
J'aurais dû fuir, et, cependant, etc.

(Zoe rentre à gauche, premier plan.)

## SCENE XVI.

GALOUBET, TUPINARD, FRISON, *caché*.

GALOUBET, à part.

Tenons-nous sur le qui vive!

TUPINARD, à part, *marchant lentement de gauche à droite, tandis que Galoubet remonte lentement aussi et passe de droite à gauche en examinant tous les mouvements de Tupinard.*

Soyons perfide! enfonçons Machiavel!..  
(*Quand ils ont pris leur place, haut*) Monsieur Dubarry...

FRISON, *entr'ouvrant la porte de droite.*

La porte de la rue est fermée... (*Apercevant Tupinard.*) Oh! l'oncle!.. (*Il referme vivement la porte.*)

GALOUBET.

Monsieur Tupinard...

TUPINARD.

J'ai du neuf à vous apprendre.

GALOUBET.

Du neuf? (*Il se rapprochent peu à peu.*)

TUPINARD.

Je sais où est mon neveu. (*Il avance le bras, Gaboulet recule d'un pas.*)

GALOUBET.

Bah!..

TUPINARD.

Je le sais par ma nièce qui est déchainée contre lui!

GALOUBET, à part.

O Dalila! Dalila!..

TUPINARD.

Il est ici!

GALOUBET.

Ici?.. je ne le vois pas!

TUPINARD.

Là! dans sa chambre; avec elle!

GALOUBET.

Avec elle!

TUPINARD, *lui posant la main sur l'épaule.*

Nous le tenons!

GALOUBET, *avec un mouvement d'effroi concentré.*

Ah!

FRISON, *entr'ouvrant la porte.*

Pourvu qu'ils ne causent pas longtemps!

TUPINARD.

Monsieur Dubarry, vous allez être bien surpris!

GALOUBET.

Peut-être!

TUPINARD.

Croiriez-vous que j'ai des scrupules; au moment de l'arrêter, j'entends une voix qui me crie : arrête! arrête!

GALOUBET.

C'est le contraire du Juif errant!

TUPINARD.

Rien que d'y penser je suis ému!.. un oncle qui coffre son neveu, qui le prive de son *habeas corpus*... que dira le monde!.. on trouvera ça pas beau!.. et puis, mon cœur n'est point pétri de fiel!.. je ne le hais pas ce garçon... Car enfin, il est mon neveu... il est le mari de ma nièce!.. ce sont mes enfants, Monsieur.. et s'il venait à moi en me tendant la main et avec un petit bout de repentir, j'aurais peut-être la bêtise...

GALOUBET.

De lui pardonner?

TUPINARD.

Il y a dix à parier contre un!

FRISON.

Tiens! c'est une occasion!

TUPINARD.

Qu'il vienne, Monsieur, qu'il vienne! mes bras lui sont ouverts! je l'appellerai Sigismond et je tuerai le veau gras!

GALOUBET, *près de se jeter dans les bras de Tupinard.*

Ah! ma foi!..

FRISON, *accourant se jeter aux pieds de Tupinard.*

Mon oncle!.. mon oncle!.. je tombe à vos pieds!

TUPINARD.

Il était là!

GALOUBET, à part.

Quelle est cette bombe?

TUPINARD.

Vous êtes mon neveu?

FRISON.

Ah! mon oncle!.. mon repentir!.. appelez-moi Sigismond!

TUPINARD.

Monsieur, au nom de la loi je vous arrête!

FRISON, *se relevant.*

Ah! non!.. ce n'est plus ça!

GALOUBET, *à part*.

C'était un piège !

TUPINARD.

Je te tiens donc, enfin, grand scélérat !.. car, tu es petit, mais tu es un grand scélérat !

FRISON.

Vous ne tenez rien !.. je ne suis pas votre neveu !

GALOUBET.

Quelle audace ! Oseras-tu bien soutenir devant moi que tu n'es pas Galoubet ?

FRISON.

Galoubet ?

GALOUBET.

Devant moi, dont tu as dévoré le patrimoine !

TUPINARD.

Vite en prison !

FRISON.

Vous êtes deux fripons, voilà ce que vous êtes !

TUPINARD.

Petite canaille !

FRISON.

Je suis Frison !.. commis aux Deux-Magots.

GALOUBET, *à part*.

Le chinois de ma femme !

TUPINARD.

Vite ! ou j'appelle mes hommes !

FRISON.

Appelez ?.. ils ne m'emporteront que par morceaux ?

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ZOÉ.\*

ZOÉ.

Eh ! mon Dieu !.. est-ce qu'on assassine quelqu'un ?

TUPINARD.

C'est ton mari qui se rebellonne !

FRISON.

Madame, suis-je votre mari ?.. je vous adjure de le déclarer !

ZOÉ.

Mais non !.. ce n'est pas lui !

GALOUBET.

Pourquoi ne dites-vous pas que c'est moi ?.. ce serait plus drôle !

ZOÉ.

Mais dam !

TUPINARD.

Ma nièce, l'artifice est grossier !

GALOUBET.

Madame, cette mère est éventée !

ZOÉ.

Mon oncle, prenez garde !.. je vous avertis

\* T. G. F.

\*\* G. Z. T. F.

encore une fois ; mon mari est ici, et ce n'est pas monsieur. (*Elle indique Frison.*)

TUPINARD.

Au fait, dans le doute, suivez-moi tous les deux !

GALOUBET.

Permettez ?

TUPINARD.

Tous les deux ?..

## SCÈNE XVII.

GALOUBET, ZOÉ, LÉMOUCHET, TUPINARD, FRISON.

LÉMOUCHET, *accourant*.

Monsieur ! monsieur ! bonne nouvelle ! nous le tenons ?

TUPINARD.

Qui ?

LÉMOUCHET.

Galoubet !

TOUS.

Ah ! bah !

TUPINARD.

Encore un !.. Lémouchet, n'as-tu pas abusé des spiritueux !.. (*montrant des deux bras qu'il étend, Galoubet et Frison.*) Voilà Galoubet !

LÉMOUCHET, *regardant l'un.*

Monsieur !... (*regardant l'autre.*) messieurs !.. oh ! non ! le mien a bien le paletot chamoi et des moustaches !

TUPINARD.

Il a des moustaches ?

GALOUBET, *à part*

C'est Dubarry !

LÉMOUCHET.

D'ailleurs, les papiers qu'il avait sur lui, c'est positif ! (*il donne les papiers à Tupinard.*)

TUPINARD.

Voyons !.. (*il les examine.*) En effet !.. c'est bien ça !.. trois Galoubets !

GALOUBET, *à Tupinard.*

Mais, allez donc !

TUPINARD.

Trois Galoubets !.. c'est inoui dans les fastes !.. viens, Lémouchet !

(*Ils sortent vivement.*)

## SCÈNE XVIII.

GALOUBET, ZOÉ, FRISON.

GALOUBET.

Madame, renvoyez ce petit !

FRISON.

Ce petit

GALOUBET.

Renvoyez ce petit !



ZOÉ.

Monsieur Frison, je vous en prie !

FRISON.

Vous m'expulsez !.. quel est donc ce monsieur ?

GALOUBET.

Sortez, Frison, sortez !.. ou mon poing va débarquer sur vos côtes !

ZOÉ, *le contenant.*

Mon ami !.. calmez-vous !

FRISON.

Son ami !

GALOUBET.

Ah ! vous tremblez pour votre amant !

FRISON.

C'est un rival !.. Madame, laissez-moi le tuer ! (*Zoé le repousse.*)

GALOUBET.

Oui, laissez-le-moi tuer !

ZOÉ, *riant.*

Sont-ils bêtes tous les deux !.. M. Frison, allez-vous-en ! vous ne savez ce que vous dites !

FRISON.

Non, madame, cet homme vous excède, je le tuerai ! (*Zoé le contient.*)

GALOUBET.

Ah ! si j'avais une arquebuse !

FRISON.

Je vais chercher des armes ! et dans dix minutes...

ZOÉ.

Ne vous en avisez pas !

FRISON.

Madame, je vous promets de le tuer !

(*Il sort par le fond.*)

## SCENE XIX.

GALOUBET, ZOÉ.

GALOUBET.

Ah ! c'est curieux... c'est à insérer dans le dictionnaire de la fable !

ZOÉ.

Galoubet, écoute-moi !

GALOUBET.

Malheureuse ! es-tu contente ? m'en as-tu assez fait ?.. tout réuni !.. le déshonneur ! la prison ! la mort ! voilà l'entonnoir que tu m'as creusé !

ZOÉ.

Voyons, sois juste ! qu'est-ce qui t'a mené là !.. c'est toi ! ce sont tes folies !

GALOUBET.

J'ai fait celle de t'épouser ! c'est ma plus grande !

ZOÉ.

Je te conseille de te plaindre ! quand je suis ta victime ! quand je pleure jour et nuit comme une biche !

GALOUBET.

Et tu te consoles avec le petit ?

ZOÉ.

J'en aurais le droit !

GALOUBET.

Prends-le ! épouse-le ! je le désire ! il saura ce que c'est !.. à son âge on croit aux femmes ! on les appelle des fleurs, on les compare à des roses !.. on en épouse une... et la rose, c'est... un chardon ! c'est un fagot qu'il faut trainer continuellement et qui vous égratigne les mollets !

ZOÉ.

Merci !.. tu es galant !.. est-ce pour moi que tu dis ça ?

GALOUBET.

Particulièrement !

ZOÉ.

Mais tu es un butor ! un malhonnête !.. et avec tes sottises tu commences à me fatiguer !

GALOUBET.

Dans une heure tu te reposeras et moi aussi !

ZOÉ.

Tant mieux !.. ce sera un fameux débaras !

GALOUBET.

Tu pourras rire et danser sur ma cendre !

ZOÉ.

Oui, je rirai ! je danserai ! et si j'ai un peu de contentement je ne l'aurai pas volé !

GALOUBET, *la menaçant.*

Tiens, va-t-en ! va-t-en !.. je ne veux pas souiller ma dernière heure !

ENSEMBLE.

Air : *Non ! tant de perfidie.* (La Lune.)

C'est trop de perfidie !  
Redoute ma fureur,  
Va, je te répudie,  
Et tu me fais horreur.  
La mort que je défie  
Est un bonheur pour moi,  
Au moins, dans l'autre vie,  
Je vivrai loin de toi.

ZOÉ.

C'est toi qui m'as trahie  
Et qui fais mon malheur.  
Va, tant de perfidie  
T'a banni de mon cœur.  
Désormais je t'oublie,  
Ne compte plus sur moi,  
Tu peux perdre la vie,  
Je ne tiens plus à toi.

(*Pendant cet ensemble, Zoé fait reculer son mari, et sort à gauche en le repoussant brusquement.*)

## SCENE XX.

GALOUBET, puis BISCOTE, *en toilette.*

GALOUBET.

Elle m'a frappé !.. c'est le dernier coup !.. ah ! la vie m'est à charge !.. sa coupe est trop

amère!.. j'espérais que ma femme y verserait de l'anisette et elle l'a remplie de chicotin! quelle vilaine décoction!

BISCOTE, *entrant par la droite.\**

Ah! me v'là! j'espère qu'il n'est plus à ses pigeons...

GALOUBET.

La blanchisseuse!

BISCOTE.

Tiens! c'est encore vous!

GALOUBET.

Jeune créature, votre présence me rafraîchit, elle me ravigotte!

BISCOTE.

Vous avez donc fait votre nid dans la maison?

GALOUBET.

Mon nid?.. j'en voudrais un avec toi, sur les toits... mais, comme vous voilà pimpante et fleurie?.

BISCOTE.

Et monsieur Tupinard... avez-vous fait ma commission?

GALOUBET.

Je crois qu'oui!

BISCOTE.

Vous lui avez dit que j'acceptais?

GALOUBET.

Je crois que non!

BISCOTE.

Mais, alors, il ne m'attend donc pas?

GALOUBET.

Je crois que si!

BISCOTE.

Ah! ça, est-ce oui ou non?

GALOUBET.

Je crois que. . n'êtes-vous pas entrée par la petite porte?..

BISCOTE.

Oui.

GALOUBET.

Dont vous aviez la clé?

BISCOTE.

C'est lui qui me l'a donnée pour éviter les cancans!

GALOUBET.

Voyez-vous, surnoise! c'était un rendez-vous!

BISCOTE.

Dam! il n'y a pas de mystère... c'est une partie de spectacle...

GALOUBET.

En tête-à-tête?

BISCOTE.

Une loge aux Folies!.. je ne voulais pas d'abord, mais, une loge, ça ne se trouve pas sous les pieds d'un cheval... et puis, d'ailleurs, d'après les intentions de M. Tupinard...

\* G. B.

GALOUBET.

Ses intentions! je les flairerai d'une lieue!

BISCOTE.

Et, certainement, s'il ne m'avait pas juré qu'il était garçon...

GALOUBET.

Garçon!

BISCOTE.

Est-ce qu'il serait veuf?

GALOUBET.

Pas même!

BISCOTE.

Marié!

GALOUBET.

Sa femme est encore à Bordeaux.

*Air : Vaudeville de l'Apothicaire.*

Evadé du nœud conjugal,

Il se pose en célibataire,

Bordeaux est son endroit natal,

Voilà d'où vient toute l'affaire.

Du pays il a le jargon,

Vous n'avez pas su le comprendre,

Il vous a dit : je suis garçon...

C'est gascon qu'il fallait entendre.

BISCOTE.

Ah! le gros fourbe!.. croiriez-vous qu'il m'avait promis le mariage!

GALOUBET.

Verbalement?

BISCOTE.

Oui. Monsieur, verbalement... dans une lettre qu'il m'a écrite avant-hier!

GALOUBET.

Une preuve par écrit!

BISCOTE.

Je l'ai encore sur moi! (*Elle la cherche.*)

GALOUBET.

Donnez!.. (*Il la prend.*) Je m'empare de ce document!

BISCOTE.

Il est joli le document!.. et moi qui ai refusé pour lui un jeune homme que j'aimais

GALOUBET.

Je vous blâme!

BISCOTE.

C'est qu'il était gentil, mais pauvre!

GALOUBET.

Un tirailleur de Vincennes?

BISCOTE.

Non!.. un commis des Deux-Magots.

GALOUBET.

Bah! Frison, peut-être?..

BISCOTE.

Comment savez-vous?

GALOUBET.

O hasard! tu es le plus habile des agents de police!

BISCOTE.

Voilà pourtant à quoi est exposée une jeune fille sans défense!

GALOUBET, *lui prenant la taille.*

Oh ! les défenses n'y font rien !.. les sangliers en ont et on les attrape tout de même !  
(*Il l'embrasse.*)

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, TUPINARD\*.

TUPINARD, *entrant par le fond.*

Ah ! c'est fort curieux.

GALOUBET.

Approchez, Tupinard.

BISCOTE.

Oui ! venez un peu ici qu'on vous arrange !

TUPINARD.

Qu'on m'arrange !.. Monsieur Dubarry, c'est indécent ! êtes-vous venu dans mon logis pour vous y balancer comme dans un hamac ?

GALOUBET.

Je m'y balancerai si je veux !

TUPINARD.

C'est fort !.. et vous, Biscote ! me direz-vous pourquoi je vous trouve groupée avec Monsieur ?

BISCOTE.

Ça ne vous regarde pas !.. je voudrais avoir un fer à repasser pour vous le jeter à la tête !

TUPINARD.

C'est encore plus fort !.. Monsieur Dubarry, Galoubet est à Clichy, je n'ai plus besoin de votre concours... absentez-vous de chez moi, s'il vous plaît !

GALOUBET.

Monsieur, quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

TUPINARD.

Vous n'avez pas de montre ?

GALOUBET.

J'en ai une, mais je ne l'ai pas.

TUPINARD.

Six heures un quart.

GALOUBET.

Le soleil est couché !

TUPINARD.

Ayez l'obligeance d'en aller faire autant.

GALOUBET.

Tu veux que je me couche, vieux matou !.. tu veux que je me couche, quand tu ouvres tes serres pour enlever un agneau qui s'est réfugié sous mon aile !

TUPINARD

Monsieur... je n'enlève pas d'agneau !.. cette accusation est fort grave ! je n'enlève pas d'agneau !

GALOUBET.

Si fait !.. et cet agneau est une colombe que tu as tenté de corrompre !

BISCOTE.

C'est vrai ! il a tenté !

\* G. T. B.

TUPINARD.

Monsieur Dubarry, vous êtes homme, je suis homme... vous connaissez les hommes... j'ai badiné avec mademoiselle comme tout célibataire en est susceptible.

BISCOTE.

Célibataire !.. allez donc dire ça à votre femme !

TUPINARD.

Ma femme !

GALOUBET.

Je publierai cet attentat !.. il y a violence !.. tentative de séduction sur une mineure !.. nous obtiendrons des dommages-intérêts.

TUPINARD.

On ne vous croira pas !

GALOUBET, *lui montrant la lettre.*

Et cette promesse... cet autographe accusateur !..

TUPINARD, *à part.*

Ma lettre !.. oh ! la petite masque !

GALOUBET.

Je veux du scandale !.. je crierai la chose par-dessus les ardoises !

## SCÈNE XXII.

GALOUBET, TUPINARD, FRISON,  
BISCOTE, puis ZOÉ.

FRISON, *avec une boîte de pistolets, entrant par le fond.*

Monsieur ! êtes-vous prêt ?

BISCOTE, *avec effroi.*

Monsieur Frison !

FRISON.

Biscote !

TUPINARD.

Elle connaît le petit !

GALOUBET.

Taisez-vous ! c'est un rival !

BISCOTE.

Des armes ! (*se jetant au devant de Frison.*)  
Oh ! monsieur Frison, ne vous battez pas, je vous en prie !

FRISON.

Laissez-moi, Biscote !.. j'ai promis de tuer monsieur !

ZOÉ, *entrant par la gauche.*

Tuer !.. qui donc ? \*

GALOUBET.

Marchons, jeune guerrier !

zoÉ, *se jetant au devant de Galoubet.*

Arrête, mon chéri !.. (*à Frison.*) Monsieur ! respectez les jours de mon époux !

BISCOTE ET FRISON.

Son époux !

TUPINARD.

Son époux !.. tu serais madame Dubarry ?.. c'est bien invraisemblable.

\* G. Z. T. F. B.



GALOUBET.

Où ! elle est mon épouse !.. je ne la renie pas, moi ! "

TUPINARD.

Mais, alors, vous seriez donc..

GALOUBET.

Galoubet, mon oncle ; Galoubet, votre neveu !

TUPINARD.

Galoubet !

ZOÉ.

Je vous l'ai assez dit depuis ce matin !

TUPINARD.

Monsieur, au nom de la loi, je vous arrête !

GALOUBET.

Il est trop tard, mon oncle... le soleil fait dodo... et je pars pour Bordeaux, où je montrai cette lettre à une dame de votre connaissance.

TUPINARD.

Ma femme!... monsieur, rendez-moi cette écriture !

GALOUBET.

Non pas!... Si, au fait, avec plaisir!.. vous avez ma lettre de change... une lettre en vaut une autre... changeons!

TUPINARD, à part.

Je suis plumé!.. (*haut.*) donnant, donnant. *(Ils échangent les lettres avec méfiance.)*

GALOUBET, tenant sa lettre de change.

Ah ! je suis libre !.. Dis donc, Zoé, nous allons à la noce... (*Montrant Frison et Biscote.*) Je marie monsieur avec mademoiselle... ils s'aiment depuis longtemps.

ZOÉ.

Ah ! ils s'aiment!.. une blanchisseuse !

FRISON, bas.

Je suis coulé !

TUPINARD, qui a entendu, bas.

Et moi aussi ! quelle lessive!.. (*haut à Ga-*  
- Z. G. T. F. B.

*loubet.*) Mais, toi, malheureux ! qu'est-ce que tu vas faire ?

GALOUBET.

Moi, mon oncle... je vais vous embrasser !

TUPINARD.

Ah ! ce mot m'attendrit!.. car je t'aime au fond... mais je voudrais bien ne pas te nourrir, ni te loger, ni te chauffer, ni te donner la moindre chose.

GALOUBET.

Eh ! bien ! donnez-moi seulement une poignée de mains.

TUPINARD.

Sigismond ! viens sur mon cœur

GALOUBET.

Mon oncle ! (*Ils s'embrassent.*)

TUPINARD.

Décidément, je tuerai le veau gras !

Air du final de *Mérovée*.

Quel tableau sublime et touchant,  
Oncle et neveu qui se pressent ensemble.

GALOUBET.

Ah ! sur les murs de cet appartement,  
Je ne vois pas de plus bel ornement.

TUPINARD.

L'amitié nous rassemble,  
Et je sens des pleurs dans mes yeux.  
Au point que je voudrais filer des sons mélodieux.

GALOUBET.

Vous voulez solfier quelque refrain neuf et joyeux !  
Eh bien ! chantons ensemble :  
« Où peut-on être mieux ! »

TOUS, en chœur.

Quel tableau sublime et touchant,  
Oncle et neveu que le bonheur assemble.  
Ah ! sur les murs de cet appartement,  
Je ne vois pas de plus bel ornement.

FIN.

LE

# BAL D'ENFANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. DUMANOIR ET D'ENNERY,

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 24 janvier 1845.

## Personnages.

M. DESJARDINS.....  
CLÉMENCE, sa fille.....  
M. CHAUVINET, prétendu de Clémence.....  
M. SÉNÉCHAL.....  
ERNESTINE, sa femme.....  
TOTO BRIANÇON, lieutenant de cavalerie.....  
EDGAR, jeune homme de 16 ans.....  
CHARLOT, fils de Desjardins (6 ans).....  
NINI, sa petite sœur (3 ans).....  
BIBI, fils de Sénéchal (6 ans).....  
ENFANS DES DEUX SEXES, en costumes variés.

## Acteurs.

M. LANDROI.  
M<sup>lle</sup> LOBRY.  
M. SYLVESTRE.  
M. RÉBARD.  
M<sup>lle</sup> C. VALLÉE.  
M. ACHARD.  
M<sup>lle</sup> DESIRÉE.  
Le petit CHÉRI.  
La petite IRMA.  
Le petit CHAUVIN.

La scène se passe chez Desjardins.

Un salon, éclairé et décoré pour un bal, communiquant au fond, par trois grandes portes, à un second salon. — Portes latérales au deuxième plan. — Au premier plan, à droite et à gauche, deux petites portes perdues dans la tapisserie. — A gauche, sur le devant, un canapé. Plusieurs guéridons couverts de tapis.

## SCÈNE I.

CLÉMENCE, DEUX DOMESTIQUES,

L'un des domestiques allume le lustre, dans le deuxième salon; l'autre sort de la porte à gauche, portant des instrumens de musique.

CLÉMENCE, entrant par la porte à droite. \*

Comment! le lustre n'est pas encore allumé?... Voyons, Joseph, dépêchez-vous... (Au deuxième domestique, qui entre.) Ah! Gervais... ces instrumens de musique dans le salon, où l'on dansera...

\* Joseph, Gervais, Clémence.

TOUS DEUX.

Oui, Mademoiselle.

(Joseph sort au fond à gauche, et revient aussitôt.)

CLÉMENCE.

Ah! c'est à moi qu'il faut obéir ce soir!.. Maman est encore à table, avec M. Chauvinet et nos autres invités... C'est moi qui ai la haute direction du bal... (à Gervais.) Le glacier?... le pâtissier?..

JOSEPH.

Ils sont arrivés, Mademoiselle.

CLÉMENCE, à Gervais.

J'oubliais... Le garde municipal?

NOTA. Les mouvemens de scène sont indiqués par des renvois. Les personnages sont placés en scène comme leurs noms sont disposés sur la brochure, de gauche à droite.

GERVAIS.

Il est en bas.

CLÉMENCE.\*

En grand uniforme ?.. Oui ?.. (à part.) Maman y tient beaucoup... Ça fait bien... ça orne... la porte cochère... Ah ! Joseph !.. dites à Marceline d'achever promptement la toilette de ma petite sœur... et de mon frère Charlot... Ce sont les grands personnages de la fête !.. Allez, dépêchez-vous. (Seule.) Mon pauvre petit Charlot, qui pleurait de si bon cœur, parce qu'on n'a pas voulu le faire dîner à table... Il a été bien vite consolé, en voyant son beau costume de... (Bruit de voiture.) Une voiture, qui entre dans la cour ?.. Déjà du monde !.. (Allant au fond.) Tiens !.. c'est une chaise de poste !.. un monsieur en descend !.. (Écoute.) Eh ! mais !.. c'est mon père !.. Lui !.. que nous n'attendions que dans quelques...

## SCÈNE II.

DESJARDINS, CLÉMENCE.\*\*

DESJARDINS, entrant et avec colère.

Qu'est-ce que c'est que ça ?.., qu'est-ce que ça signifie ?.. Gervais !.. Joseph !..

CLÉMENCE, courant à lui pour l'embrasser.

Papa !..

DESJARDINS, brusquement.

Qu'est-ce que ça signifie ?.. répons !.. Je t'embrasserai après... (Changeant de ton.) Non, avant... Ma chère Clémence !..

CLÉMENCE.

Mais qu'avez-vous donc, papa ?

DESJARDINS.

J'ai... j'ai que je reviens du Berry... qu'en descendant de voiture, je mets le pied sur un lampion, que j'étais, et qui manque de me faire tomber... Je m'accroche à quelque chose... c'était le sabre d'un garde municipal !.. Je monte... qu'est-ce que je vois sur l'escalier !.. Un tapis, des arbustes, et mon concierge en grande tenue, au milieu des fleurs !.. J'entre... des banquettes, des lustres allumés !.. Enfin, tous les symptômes alarmans d'un bal !..

CLÉMENCE.

Mais aussi, mon papa...

DESJARDINS.

Je sais ce que tu vas me dire !.. Ce n'est pas à toi que j'en veux, mon enfant... c'est à ta mère... Abuser de mon absence ! d'un voyage que je fais dans le Berry... pour toi, pour ton mariage !..

CLÉMENCE.

Mais, papa, laisse-moi au moins t'expliquer...

\* Clémence, Joseph. Gervais.

\*\* Clémence, Desjardins.

DESJARDINS.

Je sais ce que tu vas me dire !.. que ça te fera bien plaisir de danser, n'est-ce pas ?.. à moi aussi... chez les autres, tant que tu voudras... mais ici !.. un bal chez moi !..

CLÉMENCE, souriant.

Oui, mon papa, nous connaissons votre antipathie... Mais, puisque...

DESJARDINS.

Je sais ce que tu vas me dire !.. Que j'exagère ?.. Eh bien ! non... Je soutiens que tout bal est un foyer d'intrigues, de propos, de scandale !.. (Clémence veut parler.) On y fait des mariages ?.. erreur... pour un de conclu, trois de cassés... et les maris qui en proviennent !.. les malheureux !.. n'est-ce pas le bal qui, plus tard, les... (à part) les complète ?.. Sur quatre, le bal en complète au moins trois !.. C'est de la statistique !.. (Haut.) Et sans me consulter, sans me prévenir, ta mère s'avise de donner...

CLÉMENCE.

Un bal d'enfants !

DESJARDINS.

Hein ?.. Un bal...

CLÉMENCE.

D'enfants !

DESJARDINS, joyeux.

Que ne le disais-tu donc plus tôt ?

CLÉMENCE.

Vous ne me laissez pas parler... (Lui présentant une lettre d'invitation.) Tenez, mon papa, lisez.

DESJARDINS, lisant.

« Monsieur Charlot et Mademoiselle Nini Desjardins ont l'honneur... » (Riant.) Comment ! c'est Charlot et c'est Nini... ce sont mes deux enfants...

CLÉMENCE.

Qui donnent le bal... Certainement.

DESJARDINS.

C'est charmant ! (Continuant.) « ... Ont l'honneur d'inviter M. Bibi Sénéchal... » — Ah ! le petit Sénéchal... c'est fort drôle... » à passer la soirée chez eux, le... » et cætera... »

CLÉMENCE.

Continuez.

DESJARDINS.

» Les enfants au-dessus de seize ans, et au-dessous de trois mois ne danseront pas. » (Enchanté.) Ah... à la bonne heure !.. voilà un bal inoffensif, un raout sans danger !.. (À lui-même.) Les maris n'y risquent rien... Il n'y aura guère que les meubles de compromis... (Haut.) Et puis, c'est bon genre... c'est faubourg Saint-Honoré... et je ne vois pas pourquoi un ancien manufacturier, retiré des affaires, ne se permettrait pas...

CLÉMENCE.

C'est juste ce que disait Maman à ma maîtresse de pension !..



DESJARDINS.

Ah ! mais, à propos, ta descente... dont les réglemens sont si sévères!..

CLÉMENCE, soupirant.

Hélas ! c'est ce qui nous désole, ma sœur et moi... Il faudra y rentrer ce soir, à onze heures,...

DESJARDINS, lui prenant le bras.

Pour en sortir bientôt, mon enfant... et cette fois, ce sera pour un bal de nocces... (Confidentiellement.) Car je rapporte du Berry d'excellentes nouvelles... des renseignemens fort satisfaisans, sur la fortune et la famille de ton futur... De bonnes fermes, en plein rapport... et de vieilles tantes, très avancées... qui seront bientôt aussi... en plein rapport... (La regardant.) Eh bien?... ça ne te fait pas plaisir?..

CLÉMENCE, d'un air triste.

Ah ! c'est que, mon papa... pendant que vous examinez les fermes de M. Chauvinet... j'ai vu, moi, M. Chauvinet lui-même... qui a dîné avec nous... et... (soupirant.) ce n'est pas le beau côté de mon mariage.

DESJARDINS.

Allons donc !.. Il n'est pas laid, ce garçon?..

CLÉMENCE, hésitant.

Oh ! si, mon papa... il l'est un peu.

DESJARDINS.

Mais, en revanche, il n'est pas bête !

CLÉMENCE, vivement.

Oh ! si, mon papa... il l'est beaucoup. (Desjardins veut parler.) Je ne me connais pas en mari, moi... mais il me semble que celui-là ne me convient pas.

DESJARDINS.

Laisse donc !.. Puisque c'est un mariage de convenance... il te convient... Je suis sûr qu'il te...

CLÉMENCE.

Chut !.. le voici !..

DESJARDINS, bas.

Tais-toi !.., il est inutile qu'il connaisse ton opinion.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHAUVINET. \*

CHAUVINET, venant de la gauche, à la cantonnade.

Reposez-vous sur moi, Madame... Je vais donner des ordres pour... (Voyant Desjardins, qui lui tend les bras.) Ah ! bah ! M. Desjardins !.. de retour?... déjà?..

DESJARDINS, souriant.

Ah ! mon gendre... voilà un mot...

CLÉMENCE, bas et vivement.

Vous voyez bien !..

\* Clémence, Desjardins, Chauvinet.

DESJARDINS, bas.

C'est un lapsus.

CHAUVINET.

Quelle aimable surprise !.. Vous arrivez comme Mars en... en carnaval!.. (Il rit bruyamment.) Ha ! ha ! ha !.. (Regardant Clémence, restée sérieuse. A part.) Elle ne comprend pas le mot.

DESJARDINS.

Ah ! oui, pour le bal... Et j'ai encore ma redingote de voyage!.. Vite...

(Il va pour ôter son pardessus.)

CHAUVINET, le prenant à part.

Pardon...

DESJARDINS, qui a déjà retiré une manche.  
Permettez... J'allais déposer ma...

CHAUVINET, le retenant.

Pardon...

DESJARDINS, à part, en regardant Chauvinet et en montrant son pardessus, retiré à moitié.

Ma fille a raison... il l'est un peu.

CHAUVINET, bas.

Je suis très content... Avant le dîner, j'ai fait ma cour pendant environ trois quarts d'heure... Elle a beaucoup ri... Je suis très content !

DESJARDINS, à part.

Ma fille a raison... il l'est beaucoup... Mais il a de si vieilles tantes dans le Berry !..

(Il va déposer son pardessus, que Joseph emporte plus tard.) \*

CHAUVINET, qui causait avec Clémence.

Eh ! mais, nos jeunes invités n'arrivent pas... Il me tarde de voir, de connaître mon petit futur beau-frère.

DESJARDINS.

Charlot?... Comment ! Chauvinet, vous ne connaissez pas encore Charlot?

CHAUVINET.

Mon Dieu, non... Quel sera le costume de Charlot, Mademoiselle?

DESJARDINS.

Ah ! ah ! il aura un... \*

CLÉMENCE.

Il sera en Postillon de Lonjumeau.

CHAUVINET.

Oh ! qu'il s'ra beau ! qu'il s'ra beau ! qu'il s'ra beau !

DESJARDINS.

En Postillon de Lonjumeau?..

CHAUVINET.

En Postillon de Lonjumeau... Je suis enchanté d'être prévenu... Je reconnaitrai d'autant mieux mon jeune beau-frère... qu'il sera

\* Clémence, Chauvinet, Desjardins.

déguisé. (A part.) Et j'ai des projets sur ce petit.

DESJARDINS, gaiment.

Et moi, je regrette d'arriver inopinément du Berry... je me serais mis en débardeur...

CHAUVINET.

Ah! bah!

#### SCÈNE IV.

LES MÈRES, JOSEPH, ENFANS INVITÉS.

Musique à l'orchestre.

JOSEPH, annonçant.

M. Jules Thomassin!

DESJARDINS, riant.

Comment! le petit Thomassin vient comme ça tout seul?... c'est charm. (Un enfant, en costume de sauvage, entre, conduit par un monsieur et une dame âgés.) Ah!.. madame... (Bas à sa fille, pendant que Chauvinet salue les Thomassin.) Dis donc.... voilà deux invités qui portent plus de seize ans!

CLÉMENCE, bas.

Jules ne pouvait pas venir sans son père et sa mère.

DESJARDINS.

Ah! c'est juste! \*

JOSEPH, annonçant.

M<sup>lle</sup> Félicie Deschamps!

(Une petite fille, déguisée en bergère, entre, conduite par trois dames.)

DESJARDINS, saluant, tout étonné.

Mesdemoiselles... (Bas à sa fille.) Dis donc... trois pour une, cette fois-ci!

CLÉMENCE, bas.

Il faut bien que ses grandes sœurs l'accompagnent.

DESJARDINS.

Ah! c'est juste!

(Clémence va saluer les trois demoiselles.)

JOSEPH, annonçant.

M. Alfred Gervaux!

(Un petit garçon, en costume de marin, entre, suivi de quatre jeunes gens.)

DESJARDINS, bas. \*\*

Ah bah!.. quatre!.. nous augmentons!

CHAUVINET, bas.

Puisque ce sont ses cousins!.. Et puis, ce sont quatre quarts d'agent-de-change... à la rigueur, ça ne fait qu'un.

\* Thomassin, Chauvinet, Desjardins, Clémence.

\*\* Clémence, Desjardins, Chauvinet.

DESJARDINS.

C'est très juste!.. (A part.) Chauvinet est moins bête que tout à l'heure... il gagne, il gagne.

JOSEPH, annonçant.

M<sup>lle</sup> Lolotte Desvarennès!

(Une nourrice entre, portant une petite fille.)

LA NOURRICE.

Messieurs, Mesdames et la compagnie...

DESJARDINS.

Ah! pour le coup, c'est trop fort!.. (Bas à sa fille.) Un bonnet normand dans mon salon!.. pourquoi as-tu invité ce bonnet?..

CLÉMENCE, bas.

Puisque c'est la nourrice!.. c'était indispensable...

CHAUVINET, de même.

Pour l'enfant... On ne peut pas lui remplacer ça par du punch.

DESJARDINS.

C'est on ne peut plus juste!.. (A part, avec admiration.) Chauvinet n'est plus reconnaissable!.. il est plein de moyens!

CHAUVINET, saluant l'enfant en nourrice, en faisant signe à Desjardins.

M<sup>lle</sup> Lolotte veut-elle me faire l'honneur de danser avec moi la première...

DESJARDINS, riant aux éclats.

Ha! ha! ha! ha!.. Mais Chauvinet est charmant!

NINI, accourant.

Papa, papa!.. voilà toute ma société!

ENTRÉE GÉNÉRALE D'ENFANS, accompagnés de leurs parents, et ayant tous des costumes de différents caractères.

CHOEUR.

Air de M. Hérode.

Nous accourons à la fête!  
quel plaisir pour nous s'apprêter!  
En ces lieux, jusqu'au jour,  
Chantons, dansons, tour-à-tour!

DESJARDINS.

Liberté complète!  
Les rois de la fête,  
Mes enfans, c'est vous:  
Sautez, dansez, comme des fous!  
Voilà le bel âge!  
Gaité sans nuage!  
Et les jours heureux  
N'ont pas de lendemain pour eux.

REPRISE.

Nous accourons, etc.

JOSEPH, annonçant.

M. et M<sup>me</sup> Sénéchal!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, SÉNÉCHAL, ERNESTINE. \*

DESJARDINS.

Eh ! c'est ce cher ami !.. Madame, je vous présente mes hommages...

ERNESTINE, gaiment.

Bonsoir, M. Desjardins... bonsoir, ma bonne Clémence...

CHAUVINET, à Ernestine.

Madame, j'ai bien l'honneur...

ERNESTINE. \*\*

M. Chauvinet !.. ton futur !.. (Bas à Clémence.) Un jeune homme charmant... (Chauvinet salue. — A part.) Grand imbécille !.. qui pouvait épouser ma belle-fille...

DESJARDINS.

Ah ! ça, et ton fils, Sénéchal ?.. est-ce que tu ne nous l'amènes pas ?

ERNESTINE. \*\*\*

Si fait... mais il nous a quittés, pour courir montrer son costume à son petit camarade Charlot.

CHAUVINET.

Ah ! ah !.. et quel costume ?..

SÉNÉCHAL, avec emphase.

Celui de boyard russe.

CHAUVINET.

Boyard ?..

SÉNÉCHAL.

Ca veut dire, dans ce pays froid, préfet de département.

ERNESTINE, regardant autour d'elle.

Sont-ils gentils, ces petits !.. je veux les embrasser tous ! \*

SÉNÉCHAL.

Va, Ernestine, va, ne te gêne pas... je m'y prête... Dans une quinzaine d'années, par exemple, j'y verrai quelque inconvénient...

DESJARDINS, riant.

Jaloux !.. Othello !

SÉNÉCHAL.

Jaloux, moi ?.. si donc !.. Seulement, quand un jeune homme regarde ma femme... ou parle à ma femme... ou pense à ma femme... il me vient aussitôt l'idée de le tuer raide.

DESJARDINS.

Voilà bien la rudesse militaire !.. (A Chauvinet.) Monsieur est fabricant de plumets pour la garde nationale...

\* Clémence, Ernestine, Desjardins, Sénéchal.

\*\* Clémence, Ernestine, Chauvinet, Desjardins, Sénéchal.

\*\*\* Clémence, Chauvinet, Ernestine, Desjardins, Sénéchal.

\*\*\*\* Chauvinet, Desjardins, Sénéchal, Ernestine, Clémence.

ERNESTINE, à Clémence.

Comme il est gentil !.. (Bas.) Il faut tâcher de mieux apprivoiser le tien, ma chère... Il suffit que le moindre petit jeune homme ait les yeux sur moi, pour.. (Haut et vivement.) Et M. Edgar ?.. est-ce que vous n'avez pas invité M. Edgar ?..

SÉNÉCHAL, se rapprochant, avec inquiétude.

Plait-il ?.. qu'est-ce que c'est que ça, M. Edgar ?..

ERNESTINE.

Vous ne le connaissez pas... le jeune frère d'une amie de pension à moi... (A Desjardins.) Il est de l'âge requis... seize ans à peine.

CLÉMENCE.

Aussi, nous comptons sur lui.

SÉNÉCHAL, à Desjardins.

Seize ans ?.. vous avez été jusque là ?.. Je me défie beaucoup de ces sortes de mineurs.

ERNESTINE.

Quel âge faut-il donc pour vous rassurer ?.. Je gage que M. Sénéchal ne serait pas tranquille, s'il me voyait prendre sur mes genoux... votre fils Charlot, par exemple... ou le petit Toto Briançon.

CLÉMENCE, se rapprochant vivement.

M. Toto !..

SÉNÉCHAL, avec explosion.

Je le crois bien, ventrebleu !.. Un lieutenant de hussards !.. vingt-neuf ans d'âge, et quinze centimètres de moustache !..

ERNESTINE, riant.

Mais non !.. l'autre !..

DESJARDINS, de même.

Madame parle du petit... Toto deux.

CLÉMENCE, se remettant.

Ah !

DESJARDINS, riant toujours.

Vous ne savez donc pas ?..

SÉNÉCHAL, l'interrompant.

Quoi ?.. que M. Toto était un mauvais sujet... un bandit...

CLÉMENCE.

M. Toto ?.. par exemple !..

CHAUVINET, la regardant.

Plait-il ?..

SÉNÉCHAL, continuant.

Que son père a deshérité, chassé... à qui toutes les maisons ont été fermées... la mienne... la vôtre, Desjardins...

DESJARDINS.

Oui, certes...

CLÉMENCE, à part.

Hélas !

DESJARDINS.

Mais...

\* Chauvinet, Desjardins, Ernestine, Sénéchal, Clémence.



SÉNÉCHAL, poursuivant.\*

Et qui s'est engagé dans la cavalerie... où il a débuté par manger son cheval!..

DESJARDINS.

Ah ! bah !..

SÉNÉCHAL

C'est un mot de troupière... pour dire qu'il l'a vendu, afin de manger autre chose... de meilleur.

DESJARDINS, riant.

A la bonne heure... Mais il ne s'agit pas de celui-là... Ignorez-vous que mon ami Briançon a reporté toute sa tendresse sur son second fils... qui a quatre ans et pas de moustaches... à qui il a donné tout ce dont il dépouillait l'aîné... y compris le surnom de Toto... qui est de tradition dans la famille !

SÉNÉCHAL, se remettant. \*\*

Ah ! bien, bien !.. Ernestine, je te permets la familiarité de Toto deuxième... (Aux autres.) Ce qui m'a fait peur, c'est que le régiment de ce vaurien... l'autre !.. étant depuis quelques jours à Paris...

CLÉMENCE, vivement.

M. Toto est à Paris ?

CHAUVINET, à part.

Ah ! mais, ma future s'inquiète beaucoup de ce... Toto !

DESJARDINS, à Sénéchal.

Soyez tranquille... vous ne le trouverez pas chez moi.

CLÉMENCE, à part.

Je ne le reverrai jamais !

(Elle essuie une larme.)

DESJARDINS.

Et je ne sais même si nous aurons son frère... car il se fait tard... et ces enfans s'impatientent.

CHAUVINET, remettant ses gants.

C'est vrai ! (A Clémence.) Mademoiselle... (A part.) Je vais la faire causer hussard...\*\*\* (Haut.) Mademoiselle veut-elle bien m'accepter pour cavalier ?

CLÉMENCE.

Oh ! impossible, Monsieur... on ne danse pas au-dessus de seize ans, et j'en ai dix-sept.

SÉNÉCHAL.

En ce cas, Chauvinet, organisons un whist ou un lansquenet.

DESJARDINS. \*\*\*\*

Le lansquenet, dans un bal d'enfans !.. je m'y

\* Chauvinet, Desjardins, Sénéchal, Ernestine et Clémence au fond.

\*\* Chauvinet, Desjardins, Sénéchal, Ernestine, Clémence.

\*\*\* Desjardins, Sénéchal, Ernestine, Chauvinet, Clémence.

\*\*\*\* Clémence, Chauvinet, Desjardins, Sénéchal, Ernestine.

oppose !.. Je ne permets que le loto, le corbillon et pigeon vole.

CLÉMENCE, près de la porte à gauche.

Justement... les jeux sont disposés dans le cabinet de papa...

CHAUVINET, riant. \*

Soit... nous jouerons à pigeon vole.

SÉNÉCHAL, bas à Chauvinet,

A un louis.

CHAUVINET.

Comment ça ?..

SÉNÉCHAL, bas.

Oui, chaque fois qu'on se trompera... un louis... Mouton vole... un louis !.. maison vole... un louis !..

CHAUVINET.

Bon, bon, je saisis... ça me va.

TOUS.

Air : Mazurka de Burgmüller.

Il faut que dans ce bal joyeux,  
Où doit danser l'innocence,  
L'on ne rencontre que les jeux  
De l'enfance.

(L'orchestre continue, piano.)

CLÉMENCE.

Messieurs, si vous voulez me suivre...

SÉNÉCHAL, bas à sa femme.

Ernestine... défiez-vous d'Edgar ! (A part.) Chauvinet n'épouse pas ma fille... je vais pratiquer sur sa bourse... une razzia !

REPRISE DU CHŒUR.

(Ils sortent à gauche, conduits par Clémence.)

## SCÈNE VI.

DESJARDINS, ERNESTINE, JOSEPH ; puis  
EDGAR ; ensuite, NINI et CHARLOT.

JOSEPH, annonçant.

M. Edgar Dubreuil !

ERNESTINE.

Ah ! quel bonheur !

EDGAR, saluant cavalièrement Desjardins, sans voir Ernestine.

Monsieur...

ERNESTINE, courant lui prendre les mains.

Ah ! M. Edgar !..

EDGAR, à part, ému.

C'est elle !..

(Il demeure immobile.)

\* Clémence et Desjardins au fond ; Chauvinet, Sénéchal.

NINI, entrant avec Charlot.

Papa... vois donc mon frère, comme il est beau!..

DESJARDINS, l'embrassant.

Ah!.. mon Charlot!.. mon fils!..

ERNESTINE, à Edgar.

Que c'est gentil à vous d'être venu!..

DESJARDINS, à Ernestine, gaiement.

Prenez-garde!.. si votre mari...

ERNESTINE. \*

Allons donc!.. Un enfant... seize ans à peine... est-ce que ça peut compter pour un danger?... N'est-il pas vrai, M. Edgar?

EDGAR, embarrassé.

Madame... (A part, avec colère.) Voilà!..\*\* parce qu'on m'invite à un bal d'enfants... elle me traite comme un écolier!.. sans conséquence!.. Ah! morbleu! nous verrons!

PLUSIEURS ENFANS, l'entourant.

Bonsoir, Edgar!.. bonsoir, Edgar!

EDGAR, les repoussant avec dédain.

C'est bon... c'est bon.

DESJARDINS, à Edgar.

Vous arrivez, pour mettre le bal en train.

EDGAR, très-froidement.

Ne comptez pas sur moi, Monsieur... je ne danse plus.

DESJARDINS.

Ah! bah!

ERNESTINE.

Vraiment?... Quel dommage!

DESJARDINS.

C'est-à-dire... que vous ne dansez pas encore?

EDGAR, sans l'écouter.

Mais j'aime à voir sauter... les enfans... Leurs jeux font oublier... (Regardant Ernestine.) bien des chagrins.

DESJARDINS.

Des...

(Il se détourne pour rire.)

ERNESTINE, à part.

Tiens! il m'a regardée!..

JOSEPH, annonçant.

M. Toto Briançon!

TOUS LES ENFANS, avec joie.

Ah!..

(Ils courent au-devant de lui.)

\* Desjardins, Edgar, Ernestine.

\*\* Edgar, Desjardins, Ernestine.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, TOTO, en uniforme de lieutenant de hussards.

DESJARDINS, allant au-devant de lui, en se baisant.

Ah! ce cher petit To... (Levant la tête, voyant le hussard et reculant.) Ciel!

(Tous les enfans reculent également, frappés de surprise.)

ERNESTINE.

C'est l'autre!

EDGAR, à part.

Le lieutenant! \*

TOTO, avec effusion.

M. Desjardins!... ah! M. Desjardins!.. je vous remercie mille et mille fois de votre aimable invitation!.. Comment se porte M<sup>lle</sup> Clémence?

DESJARDINS, interdit et balbutiant.

Pardon... je... Non... je veux dire que...

TOTO.

Je vous comprends parfaitement... Vous avez saisi cette occasion de fêter mon retour à Paris et ma réintégration dans l'estime paternelle... On m'avait calomnié, diffamé, M. Desjardins... J'ai prouvé à ma famille que l'anecdote du cheval était apocryphe... comme toutes autres ayant circulé sur mon compte... mon père m'a rouvert ses bras, sa maison et sa bourse... je m'y suis précipité... (S'expliquant.) dans ses bras!.. Mais je m'attendais si peu à cette lettre d'invitation, qui... dont... (Ne pouvant finir sa phrase.) Comment se porte M<sup>lle</sup> Clémence?

DESJARDINS.

Précisément, Monsieur, parlons de cette invitation... Je vais vous expliquer... Il faut vous dire que...

TOTO.

Je vous comprends parfaitement... Vous avez craint un quiproquo?... Rassurez-vous, c'est à moi qu'elle est parvenue... Un portier inintelligent aurait pu la remettre à mon jeune frère, également Toto... mon concierge, après avoir consulté un homme de lettres... le facteur... n'a pas hésité une minute entre Toto hussard et Toto montard... Comment se porte M<sup>lle</sup> Clémence?

DESJARDINS.

Mais, Monsieur!.. \*\*

(Toto se tourne vers Ernestine, qui lui indique la porte par laquelle Clémence est sortie.)

DESJARDINS, allant à Ernestine.

C'est que je ne peux pas le renvoyer!..

ERNESTINE.

Il est invité!

\* Edgar, Desjardins, Toto, Ernestine.

\*\* Desjardins, Ernestine.



DESJARDINS, se retournant et ne voyant plus Toto, qui a gagné la porte à gauche.

Eh! bien?... eh! bien?... M. Toto!..

TOTO, revenant.

Je cherchais M<sup>lle</sup> Clémence.

DESJARDINS. \*

Si cependant cela vous avait dérangé...

TOTO.

Rien ne me dérange.

DESJARDINS.

C'est qu'au régiment, dit-on, vous vous couchez de bonne heure...

TOTO.

Au régiment, oui... mais au bal... je reste toujours le dernier... je ne m'en vais jamais qu'après le souper.

DESJARDINS, vivement.

Il n'y en aura pas!

(Désappointement des enfants.)

TOTO.

Je vous connais, M. Desjardins... c'est une surprise que vous nous ménagez... le souper sera exquis.

(Joie des enfants.)

DESJARDINS.

Mais il n'y en aura pas!.. c'est un bal d'enfants, Monsieur!.. lisez donc la lettre d'invitation.

TOTO, avec résignation.

Eh bien! M. Desjardins, je partagerai leurs friandises... Eh! mon Dieu! j'ai été convié à un repas, encore plus incompatible avec mes habitudes gastronomiques.

ERNESTINE, avec curiosité.

A votre régiment?..

TOTO, saluant.

Non, Madame, à Paris... dans une soirée dansante... C'est mon diable de nom qui m'a joué ce tour-là... (Desjardins se rapproche.) Figurez-vous qu'une comtesse hongroise donnait un bal... de petits chiens.

DESJARDIN<sup>e</sup>.

Un bal de?..

ERNESTINE, riant.

En effet, il y en a eu un l'hiver dernier!

TOTO.

Le *King-Charles* de la comtesse avait invité tous les carlins et épagneuls de sa connaissance... entr'autres, un jeune barbet appelé Toto, qui habitait la même maison que moi... Mon Dieu, oui, cet animal avait le double honneur d'être mon homonyme et mon co-lotaire... On m'a remis, par erreur, la lettre adressée à ce monsieur, je suis allé au bal, et je me suis trouvé dans ce raout... de caniches.

\* Ernestine, Toto, Desjardins.

ERNESTINE, riant.

Vous avez dû être furieux!

TOTO.

Du tout!.. j'ai été assez content de ces messieurs... Ils avaient, en entrant, déposé dans l'antichambre leurs paletots écossais... comme des petits lions... Après quoi, ils se sont livrés à la polka, à la mazurka... et les Munito de la compagnie ont fait leur partie de dominos... Puis, on leur a servi la pâtée, à laquelle ma lettre me donnait des droits... dont je n'ai pas abusé... Mais eux!.. ah! les enragés!.. Jusque là, ils avaient été très sages... mais après le repas, ils se sont bien mal comportés.

TOUS LES ENFANS, qui l'entouraient.

Ha! ha! ha!

TOTO, les saluant.

Messieurs... je vous présente mes devoirs.

(On entend un air de polka.)

DESJARDINS.

Eh! mais, j'entends l'orchestre!..

TOTO.

Vivat!..

DESJARDINS, sèchement.

Monsieur... au dessus de seize ans, on ne danse pas... (Aux enfants.) Venez, mes petits amis, venez... (A Ernestine.) Madame, prenez mon bras... (A Toto.) Au dessus de seize ans, Monsieur!

TOTO.

Ah! j'en ai dix-neuf...

CHOEUR.

Air : Polka de M. Hommille.

C'est la danse  
Qui commence!  
C'est du bal  
Le signal!  
Quelle ivresse!  
Qu'on s'empresse  
De courir  
Au plaisir.

TOTO, à part.

O mon frère!

Je veux faire

Honneur à ton rang...

Changeant à l'instant

De régiment

Et d'âge,

Je m'engage

Dans les enfans :

Je n'ai que cinq ans!

REPRISE.

C'est la danse, etc.

(Toto s'oublant, danse sur la ritournelle.)

DESJARDINS, se retournant au moment de sortir, et criant.

Au dessus de seize ans, Monsieur!..

(Toto s'arrête.)



(Desjardins, Ernestine et tous les enfans sortent au fond, à gauche.)

# SCÈNE VIII.

TOTO, EDGAR.

TOTO, à part, pendant qu'Edgar, qui a remonté, suit des yeux Ernestine.)

Merci, mon frère Toto!.. Me voilà, en qualité d'enfant, chez les Desjardins, qui m'avaient exilé en qualité d'homme!.. près de Clémence, qui doit m'aimer toujours!.. Mais où est-elle donc?..

(Il se retourne et se trouve en face d'Edgar, qui lui tend la main.)

EDGAR.\*

Comment! M. Toto, vous ne m'avez pas reconnu?.. Regardez-moi bien.

TOTO.

Attendez donc!.. ne bougez pas!.. ça me revient!.. Eh oui! Edgar Dubreuil!.. le petit Edgar, que j'ai connu haut comme ça!

(Il baisse sa main.)

EDGAR, piqué.

Lieutenant!..

TOTO.

Hein?.. ça vous fâche?.. vous ne voulez pas avoir été petit?.. Excusez... je voulais dire : (Élevant sa main.) haut comme ça!.. tambour-major de naissance... (A part.) Cette prétention!..

EDGAR, lui tendant cavalièrement la main.

Je suis enchanté, Lieutenant, de vous rencontrer ici... Au moins, je ne serai pas le seul homme qu'on aura invité à ce bal d'enfans.

TOTO, à part.

Oh! ce fragment d'homme!.. (Haut.) Ah! ce n'est pas comme enfant qu'on vous a...

EDGAR, fièrement.

Lieutenant!.. j'ai vingt-deux ans.

TOTO, gravement.

Touchez-là... jeune majeur.

EDGAR, se jetant sur le canapé et s'étalant avec affectation.

Vous êtes arrivé tard, mon cher... moi aussi... Cela vient de ce qu'après mon dîner, j'ai l'habitude de fumer trois ou quatre cigares...

TOTO.

Ah! oui?.. des gros?.. des 25 centimes?..

EDGAR.

Non, des Panatelas... C'est une vieille habitude.

TOTO, à part.

Tu vas te taire!..

\* Edgar, Toto,

EDGAR.

Puis, après, je suis allé passer une heure chez... (Après avoir regardé autour de lui.) chez la petite Clarentine.

TOTO, s'appuyant sur le dossier du canapé.

De l'Opéra?..

EDGAR.

Non, mon bon... des Délassemens-Comiques... (Riant.) C'est un de mes... délassemens.

TOTO.

Combien en avez-vous donc comme ça... mon bien bon?

EDGAR.

Oh! il n'y a pas de quoi être fat... je n'en ai que trois.

TOTO, à part.

Ça ne va pas finir?.. (Haut.) Ah! vous en avez trois?.. presque autant que de Panatelas.

EDGAR.

Mais ça revient plus cher...

TOTO, à part.

A-t-il un aplomb, ce bambin-là!

EDGAR.

Et puis, les jalousies... les caprices... c'est assommant, mon cher... L'une aime les moustaches, l'autre les favoris... ma foi, pour mettre tout le monde d'accord... (Se levant.) je ne porte plus rien de tout ça.

TOTO.

Vous avez fini par renoncer à la barbe?

EDGAR.

Tout-à-fait.

TOTO.

Vous avez pris le bon parti. (A part.) Je suis sûr qu'il se frotte avec la graisse de tous les animaux possibles!

EDGAR, venant s'appuyer familièrement sur son épaule.

Mais je crois que je vais bientôt donner congé...

TOTO.

Aux trois petites?.. ça leur fera bien de la peine.

EDGAR, avec fatuité.

Je sais bien... je sais bien...

TOTO, à part.

Tu ne vas pas encore finir?..

EDGAR, avec feu.

Ah! c'est que, voyez-vous, Lieutenant, il y a là un amour vrai... profond!..

TOTO.

Oh! oh!.. Conte-moi donc ça!

EDGAR.

Pour une femme... adorable!..

TOTO.

Elles sont toutes adorables... Allez.

EDGAR, confidentiellement.

Qui est ici... au bal...

TOTO.

Bah !

EDGAR.

Avec son mari...

TOTO.

Bon !.. (Ernestine traverse le deuxième salon, conduisant deux enfans.) Son nom ?

EDGAR, vivement.

Oh ! jamais vous ne le saurez !.. jamais un mot de ma bouche, un geste, un regard, ne trahiront.. (Apercevant tout-à-coup Ernestine.) Ciel la voici !

TOTO, regardant.

Celle-là ?.. Je vous félicite de votre discrétion. EDGAR, vivement, en le poussant vers la droite.

Oh ! je n'ai rien dit !.. vous ne savez rien !

TOTO, bas, en s'éloignant.

Rien du tout... Je vous laisse avec elle... allez, ferme !.. Le huitième housards bénit vos amours !..

(Il s'esquive discrètement par la petite porte à droite et disparaît.)

## SCÈNE IX.

EDGAR, ERNESTINE, puis TOTO.

EDGAR, demeurant immobile.

Ah ! mon Dieu !.. comme le cœur me bat !...

ERNESTINE, qui a fait sortir les deux enfans à gauche, se retournant,

Vous ici, M. Edgar ?.. Comment ! tout seul, dans ce salon ?

EDGAR, tremblant. \*

Oui, Madame... oui... je... (A part.) Maintenant, que je suis seul avec elle... adieu tout mon courage !

ERNESTINE, le regardant.

Qu'avez-vous donc ?.. On dirait que vous souffrez !

EDGAR.

Moi, Madame ?.. pas du tout.

TOTO, entr'ouvrant avec précaution la petite porte et se mettant aux aguets. A demi-voix.

Je suis curieux de voir l'effet de ma bénédiction. \*\*

ERNESTINE.

Mais si fait... vous avez quelque chose... Eh ! tenez, vous voilà comme à ce bal du mois passé, où vous vous êtes presque évanoui !..

EDGAR, s'enhardissant.

Oh ! Madame, c'était bien différent... Ce jour-là... (S'arrêtant.) Vous allez vous moquer de moi ?..

ERNESTINE.

Non.

TOTO, à part.

Moi, si !..

EDGAR.

Ce jour-là, j'avais essayé de... de fumer mon premier cigare... (D'un ton piteux.) Et mon dernier aussi, je vous jure !..

TOTO, à part, étonné.

Et il dit que ce soir il a consumé quatre panatelas !..

EDGAR.

Ça m'avait fait un mal !.. ah !..

ERNESTINE, à part.

Pauvre enfant !.. (Haut, tout en s'asseyant sur le canapé.) Aussi, pourquoi vouloir prendre de ces habitudes-là, à votre âge ?.. Vous n'avez que seize ans, n'est-ce pas ?..

EDGAR.

Moins huit jours, Madame.

TOTO, à part.

Et tout à l'heure, il avait vingt-deux ans !.., Il rajeunit.

ERNESTINE, avec intérêt.

Mais, ce soir, qu'est-ce donc qui vous trouble ?..

EDGAR.

Oh ! ce soir, Madame !.. c'est quelque chose de plus grave... Mais je n'oserai jamais...

TOTO, à part.

Qu'a-t-il donc fait de son aplomb ?..

ERNESTINE, à part.

Tiens !

EDGAR.

Je suis si troublé !.. C'est la première fois que je parle... seul... sans témoin... à... à une femme...

ERNESTINE.

Vrai ?..

TOTO, à part.

Eh bien ?... et ses trois délassemens comiques ?

ERNESTINE, le pressant

Enfin, voyons, dites-moi...

EDGAR.

Ce soir, Madame... ce qui me trouble !.. ce qui me fait pâlir et trembler !.. c'est...

ERNESTINE.

C'est ?

TOTO, à part.

C'est, cher ami ?..

EDGAR.

C'est de l'amour !

TOTO, à part.

Il l'a lâché !

ERNESTINE, se levant tout-à-coup.

De... de l'amour ?..

EDGAR, s'animant et s'avancant vers elle.

Oui, Madame, une passion qui me brûle, me dévore, me consume !..

\* Ernestine, Edgar.

\*\* Ernestine, Edgar, TOTO, caché.



TOTO, à part.

Le voilà parti !

ERNESTINE, un peu effrayée.

M. Edgar !.. vous n'avez que seize ans, n'est-ce pas ?

TOTO, à part.

Moins huit jours !

EDGAR.

Mais cette passion, Madame, c'est un crime !.. car j'aime... une femme mariée !

ERNESTINE.

Plait-il ?

TOTO, à part.

Il appelle ça un crime !.. Est-il arriéré !

ERNESTINE. \*

Une femme mariée !.. Apprenez, Monsieur, que tous les maris sont respectables !.. tous !.. (A part.) Le mien compris !.. (Haut, et avec plus de douceur.) Voyons, renoncez à ces idées-là... Ou je dirai tout à votre sœur... qui vous grondera...

EDGAR, à part, avec colère.

Me gronder !.. Encore un mot...

ERNESTINE.

Votre sœur, ma bonne Clotilde, qui vous aime tant... et à qui vous ressemblez !..

EDGAR, joyeux.

Vrai ?

ERNESTINE, lui prenant les deux mains et le regardant.

Car c'est étonnant !.. les mêmes traits, la même physionomie !..

EDGAR.

Vous trouvez ?..

ERNESTINE.

C'est elle enfin...

TOTO, à part.

Moins une robe.

ERNESTINE.

Ce qui m'a fait venir parfois l'idée la plus folle !..

EDGAR, vivement.

Laquelle donc ?..

TOTO, à part, en sortant sans bruit du cabinet où il était caché.

Une idée folle ?.. Ah ! pauvre mari, qu'est-ce que ça peut-être ?

(Il disparaît un instant par la deuxième porte à droite.)

ERNESTINE.

Eh mais ! nous sommes à un bal travesti !... excellente occasion !.. (A part.) Et puis, si la femme qu'il aime est ici... je l'en détourne, j'empêche un entretien... je sauve peut-être un mari !.. c'est moral.

\* Edgar, Ernestine, Toto.

EDGAR, avec joie.

Eh bien ! Madame ?.. Cette idée ?

ERNESTINE, très galement.

C'est de vous habiller... en jeune fille !

(Elle court vers la petite porte à gauche.)

TOTO, à part, reparaissant et gagnant le fond, à pas de loup. \*

Ah ! bah !

EDGAR, piqué.

Moi ?.. Vous disiez bien, Madame... C'est une folie...

ERNESTINE, revenant à lui.

Charmante !.. comme toutes les folies... Eh ! tenez... (Indiquant la petite porte à gauche. Madame Desjardins nous prètera son boudoir... (vivement.) Elle y restera avec nous !.. Vous aurez ainsi deux femmes de chambre, Monsieur.... Vous acceptez ?.. oui ?.. c'est convenu... Oh ! que ce sera amusant !.. Je cours choisir la plus jolie robe, le plus joli bonnet de Clémence.... (S'arrêtant et hésitant.) Vous n'avez que seize ans, n'est-ce pas ?

TOTO, au fond, s'oubliant.

Moins huit jours !

ERNESTINE.

Ciel !.. quelqu'un !

EDGAR.

Le lieutenant !

ERNESTINE, à part.

L'indiscret !.. (Regardant Edgar.) Il sera joli comme sa sœur !

(Elle sort à gauche.)

## SCÈNE X.

TOTO, EDGAR.

TOTO, éclatant.

Bravo !.. bravissime !

EDGAR, furieux.

Quoi !.. vous étiez-là ?.. Vous avez entendu...

TOTO, le calmant.

Rien que la fin... Je suis arrivé au dénouement... à la robe et au bonnet de Clémence.

EDGAR, marchant avec dépit.

Ah ! Lieutenant !.. Ce n'est pas à vous qu'on ferait une pareille injure !..

TOTO.

Plait-il ?.. Comment dites-vous ?

EDGAR.

Une proposition aussi humiliante !..

TOTO, soupirant.

Hélas ! non... je n'ai pas de chance...

\* Ernestine, Toto, au fond, Edgar.



EDGAR, s'arrêtant tout-à-coup.

Comment?

TOTO.

Jamais on n'a eu pour moi cette attention délicate... Il est vrai que vous êtes plus mince que moi... Heureux les minces, dans ce bas monde !

EDGAR, étonné.

Quoi ! si une femme vous proposait, comme à moi... vous accepteriez ?..

TOTO.

Avec transport !.. avec enthousiasme !.. Vous ne voyez donc pas, jeune aveugle, tout ce qu'il y a de gentil dans cette scène de boudoir !.. Demandez plutôt à Chérubin... et à cet espagnol d'Almaviva !.. a-t-il eu de l'agrément !.. (Vivement.) Pas Almaviva !.. le petit !

EDGAR, avec transport.

Oui, au fait !.. vous avez raison !.. je comprends... je devine !..

(On entend les cris des enfans.)

EDGAR. \*

Que le diable emporte les enfans !..

TOTO.

Leurs cris vous importunent, pas vrai ?.. Et puis, le boudoir... Va donc, jeune France !...

ENSEMBLE.

Aria : Quadrille de Don César. (Ire figure.)

TOTO.

De ce premier rendez-vous,  
Si terrible, mais si doux,  
L'heure s'approche pour vous :  
Guerre à Messieurs les époux !

EDGAR.

C'est mon premier rendez-vous !  
J'attends ce moment si doux,  
Et je m'écrie, avec vous :  
Guerre à Messieurs les époux !

TOTO, à demi-voix.

Beauté naïve, indulgente,  
Attends là-bas vos seize ans...  
Et moi, qui n'en ai que trente,  
Je reste avec les enfans.

REPRISE ENSEMBLE.

(Edgar sort à gauche.)

## SCÈNE XI.

TOTO, Tous LES ENFANS.

Tous, chantant et dansant en rond, autour de Toto, pendant que Bibi et Charlot se disputent à gauche.

A mon beau château,  
L'on y danse,

\* Edgar. Toto.

L'on y chante ;  
A mon beau château...

TOTO.

Dancez autour de Toto !

Bonjour, les petits Chérubins !.. sont-ils jolis, tous ces jeunes bourgeois !.. (A Charlot, qui mange.) Essuie ton menton, petit !

CHARLOT.

Je peux pas... j'ai perdu mon mouchoir.

TOTO, sur le canapé.

Avance à l'ordre, Postillon !.. le 8<sup>e</sup> Housards va débarbouiller la poste aux chevaux...

(Il le fait asseoir sur ses genoux.)

BIBI, qui a grimpé sur le canapé, derrière Toto.

Dites donc, Monsieur, c'est-y un costume turc que vous avez ?

TOTO.

Turc ?.. jamais !.. c'est un costume indien.

(Il prend aussi Bibi sur ses genoux.)

CHARLOT.

Et ces moustaches-là, c'est-y à vous, Monsieur ?

TOTO.

C'est au gouvernement.

BIBI.

Ah !

CHARLOT, tenant un côté des moustaches.

Je veux en avoir des comme ça !

TOTO.

Il est ambitieux de bonne heure, cet enfant...

BIBI, tenant l'autre moustache.

Je voudrais avoir celle-là, moi, na !

(Ils tirent les moustaches, chacun de son côté.)

TOTO, se récriant.

Ah ! mais ! ah ! mais ! ah ! mais !.. (Il étérnue.) Atchi !..

CHARLOT, tout étonné.

Ça tient donc, Monsieur ?..

TOTO.

Eh ! certainement que ça tient !.. nom d'une bombe !

BIBI.

Ah !.. nom d'une bombe ?.. c'est gentil, ce mot là.

TOTO.

Il va l'implanter dans sa famille. (A Bibi.) Comment t'appelles-tu, toi ?..

BIBI.

Bibi Sénéchal.

TOTO, à Charlot.

Et toi ?..

CHARLOT.

Charlot Desjardins.

TOTO.

A propos, enfans. on se querellait, on se disputait en entrant ici... quel est le motif de l'affaire ?..

CHARLOT.

C'est Bibi qui veut me prendre mon costume.

TOTO.

Ah ! bah !

BIBI.

Oui... et il ne veut pas me le donner... est-il méchant !

TOTO, sévèrement.

Mais, Bibi... M. Bibi... vous ne connaissez donc, ni les lois de votre patrie, ni celles de l'honneur ?..

BIBI.

Je veux qu'il me donne son costume, moi... na !

TOTO.

Mais la justice et la décence s'y opposent !.. tu serais trop habillé, et il ne le serait plus assez... Ah ! si vous changiez, je ne dis pas...

CHARLOT, sautant à terre.

Eh bien ! oui, changeons !..

BIBI, de même.

Changeons, ça y est !

(Ils passent derrière le canapé.)

TOTO.

Bravo !.. Attendez une minute, je vais procéder à la métamorphose... (A lui même.) J'habille des marmots, je deviens bonne d'enfans... Dieu ! si feu mon colonel me voyait !..

Du haut des cieux, ta demeure dernière,  
Mon colonel, tu serais peu content !..

(Il passe aussi derrière le canapé et leur aide à changer de veste et de coiffure.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLÉMENCE. \*

CLÉMENCE, un plateau à la main et allant vers un groupe d'enfans, à droite.

Mes petits enfans, j'ai voulu vous servir moi-même... Tenez...

TOUS LES ENFANS, l'entourant.

Ah !.. ah !.. ah !..

CLÉMENCE.

On à chacun !.. prenez garde de vous faire mal... Là, maintenant à ceux-ci...

(Elle s'approche du groupe formé par Charlott, Bibi, quelques autres et Toto.)

\* Toto, Clémence.

TOTO, vivement.

Ah ! nom d'un Ab-del-Kader ! qu'ai-je vu ?

CLÉMENCE, avec joie.

M. Toto !..

TOTO.

M<sup>lle</sup> Clémence !..

CLÉMENCE.

Vous, au milieu de ces petits enfans !..

TOTO, montrant le plateau.

Vous, au milieu de ces petits gâteaux !

CLÉMENCE.

Ah ! je suis bien heureuse de vous revoir !..

TOTO.

Et moi donc, Seigneur, et moi donc !.. la joie, le bonheur, l'émotion !.. ça me suffoque, ça m'étouffe... j'ai besoin de prendre quelque chose... Tenez bien votre plateau !..

(Il l'embrasse.)

CLÉMENCE, effrayée.

Mais, Monsieur, ce que vous faites là est très mal !..

TOTO.

Oh ! non, c'est très bon, très bon, très bon, je vous le jure !..

CHARLOT, s'approchant.

Ah ! mais, j'en ai pas eu, moi, Clémence.

BIBI.

Ni moi non plus !

PLUSIEURS AUTRES.

Ni moi non plus !

TOTO, prenant des gâteaux, qu'il leur distribue.

Tenez, mes petits agneaux... distribution gratuite et générale... le magasin des vivres est au pillage !

CHARLOT.

Nous allons faire la dinette !..

TOTO.

Oui, faisons-la tous, la dinette !.. (Il embrasse Clémence.) Tenez bien votre plateau !

CLÉMENCE.

Mais, Monsieur !..

TOTO.

Je prends ma part de la dinette.

CLÉMENCE.

Mais laissez-moi donc vous parler !

TOTO.

Je vous écoute respectueusement.

CLÉMENCE.

D'abord, je vous croyais parti pour toujours ?

TOTO.

Pour toujours ?.. jamais !

CLÉMENCE.

Et j'avais bien du chagrin, allez !..

TOTO.

Vous aviez du chagrin ?.. du chagrin, à cause de moi ?.. (S'attendrissant.) J'ai pu vous affliger, faire couler des larmes de ces deux beaux yeux !.. Ah ! Clémence ! ah ! Clémence ! ce que vous me dites là... ah ! je n'y résiste plus !.. (Voulant l'embrasser.) Tenez bien votre...

CLÉMENCE.

Encore !

TOTO.

Toujours !

CLÉMENCE, \* donnant le plateau à un domestique.

Mais c'est affreux !.. abuser ainsi de ma position !.. ne pas m'écouter, quand j'ai tant de choses à vous dire !.. Sachez donc, Monsieur, que je me marie !

TOTO, chancelant.

Vous vous mariez !.. ah ! Dieu ! ça me donne un coup !.. (Avec force.) Mais je m'y oppose !.. je casserai le mariage !..

CLÉMENCE.

Et par quel moyen ?

TOTO.

Par quel moyen ?.. ça m'est bien égal, pourvu que je casse !.. Ah ! mais on ne me connaît pas dans la fureur !.. Je casserai le mariage... je casserai le futur... je casserai les meubles !

CLÉMENCE.

Mais les bans sont publiés !

TOTO.

Je casserai les bans !

CLÉMENCE.

Mais c'est demain qu'on signe le contrat !

TOTO.

Demain ?.. alors, je casse tout cette nuit !..

CLÉMENCE.

Mais comment ?.. que voulez-vous faire ?..

TOTO.

Est-ce que je sais ?.. nous nous consulterons.

CLÉMENCE.

Impossible !.. je retourne ce soir même à ma pension, et je n'en sortirai définitivement que dans quelques jours... pour la signature du contrat !..

TOTO.

Ah ! diable !.. alors, je me consulterai seul.

CLÉMENCE.

Maman doit s'étonner de ne pas me voir... je retourne au salon... (En s'éloignant.) Cherchez un moyen, Monsieur... mais surtout, pas de bruit, pas de scandale !..

(Elle sort au fond.)

\* Toto, Clémence.

## SCÈNE XIII.

TOTO, BIBI, LES ENFANS.

TOTO, à Clémence.

Du scandale ?.. jamais de la vie ! (Revenant.) Tiens !.. je n'y songeais pas !.. et c'est cette naïve enfant qui me donne une idée !.. Du scandale !.. c'est juste ce qu'il me faut !..

JOSEPH, un plateau à la main. \*

Monsieur n'a besoin de rien ?

TOTO.

Non !.. Si !.. un verre de punch... ça entr'ouvre les idées...

JOSEPH.

Voilà, Monsieur... (Toto boit. Joseph, le regardant et poussant une exclamation.) Ah !

TOTO, de même.

Oh !

JOSEPH.

M. Toto !

TOTO.

Joseph !.. l'ancien domestique de ma famille vénérée !.. Tu fais donc partie de ce local ?

JOSEPH.

C'est moi qui mène la maison, depuis six mois.

TOTO.

Tu mènes la maison ?.. comme intendant ?

JOSEPH.

Non, comme cocher.

(Il se débarrasse de son plateau.)

TOTO, vivement.

Joseph !.. en changeant de condition, avez-vous changé de sentimens à notre égard ?..

JOSEPH, étonné.

Non, Monsieur.

TOTO.

Il y avait, chez mon père, trois êtres que tu aimais du fond du cœur... tes deux chevaux et moi... les chéris-tu toujours ?

JOSEPH.

Toujours, Monsieur.

TOTO.

Alors, je peux compter sur toi pour ce soir ?

JOSEPH.

Pour ce soir ?.. impossible !.. Madame vient de me dire de faire atteler... à onze heures, je reconduis notre jeune demoiselle à la pension.

TOTO, avec inspiration. \*\*

A la pension !.. toi !.. bravo ! c'est mon affaire... je tiens une idée !.. une idée fulminante !.. je tiens mon scandale !

\* Joseph, Toto.

\*\* Toto, Joseph.



JOSEPH.

Comment?..

TOTO, baissant la voix.

Joseph!.. est-tu capable d'une belle action pour moi?..

JOSEPH, hésitant.

Mais, dame... Monsieur...

TOTO.

Ça ne te tente pas?.. les belles actions, ce n'est pas dans tes moyens?.. Alors, dis-moi... es-tu capable d'une bonne petite infamie? d'une grosse scélératesse?..

JOSEPH, d'un ton ferme.

Oui, Monsieur!

TOTO.

Bravo!.. A onze heures, tu montes sur ton siège, tu conduis la jeune demoiselle jusqu'au bout de la rue, où je t'attends... là, tu t'arrêtes un instant... j'ouvre la portière, je grimpe à l'intérieur...

JOSEPH.

Ah! bah!..

TOTO.

Alors, tu fouettes tes chevaux, et nous filons au triple galop...

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

TOTO.

Si la jeune fille appelle, tu as soin de ne pas entendre...

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

TOTO.

Si je te crie : arrête ! pour la calmer un peu... tu te moques de moi...

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

TOTO.

Et tu marches toujours tout droit.... grande route d'Italie... d'où nous reviendrons... jeudi en huit.

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

TOTO, à lui-même.

Après ça, scandale des mieux conditionnés... La jeune fille est compromise... on me l'offre avec regret... je l'accepte avec empressement... je l'épouse, je monte ma maison... dont tu fais nécessairement partie...

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

TOTO.

Et, une fois à mon service, tu me pilleras, tu me voleras, tu me dévaliseras à ton aise!..

JOSEPH.

Oui, Monsieur!.. (Se reprenant.) C'est-à-dire, non, Monsieur.

TOTO.

Si, si!.. t u mangeras mon avoine, et tu mettras

mes chevaux au Mont-de-Piété... (A lui-même.) Un mot à M. Desjardins... (Ecrivant sur un carnet.) « Monsieur et futur beau-père... je prends la liberté d'enlever votre fille... pour le bon motif... Je vais lui faire parcourir un morceau de l'Italie... Ne m'en veuillez pas trop... les voyages forment la jeunesse... » (Pliant le billet.) Si ça ne l'attendrit pas, il sera difficile!.. Dans une demi-heure.... ce mot à M. Desjardins.... Suis-moi, Joseph!

(Il sort.)

CHAUVINET, dans le deuxième salon.

Les enfans!.. on demande les enfans!.. (A Toto.) Pardon, Monsieur... Pourriez-vous me dire...

TOTO,

Bonsoir!..

(Il s'éloigne avec Joseph.)

CHAUVINET.

Merci bien, Monsieur... Il est très poli, ce militaire.

## SCÈNE XIV.

CHAUVINET, BIBI, CHARLOT, TOUS LES ENFANS.

CHAUVINET, entrant.

Ah!.. les voilà, ces marmots!.. Mes petits amis...

BIBI, près du premier guéridon, et sans être vu de Chauvinet.

Tiens! c'est le grand bêta!

CHAUVINET.

Qu'est-ce qu'il dit?.. (Aux autres.) Mes petits amis, on vous attend au salon pour régler une grande polka.

TOUS.

Ah! la polka! la polka!

(Ils sortent en courant. Bibi va pour les suivre.)

CHAUVINET.

Que vois-je!.. un postillon!.. c'est le costume du petit Desjardins!.. c'est mon prochain beau-frère... (Il le retient.) Jeune homme!.. petit Lonjumeau!..

BIBI. \*

De quoi?..

CHAUVINET.

J'ai quelques mots à vous dire... (A part.) La vérité sort toujours de la bouche des enfans... tâchons de connaître les antécédents de ma future, relativement au sieur Toto.

BIBI, résistant.

Qu'est-ce que vous voulez?.. J'aime mieux m'en aller, j'ai faim.

\* Chauvinet, Bibi,

CHAUVINET, voyant entrer un domestique.

Attends, mon petit ami, voici un plateau qu'on apporte...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur veut quelque chose ?

CHAUVINET.

Oui... (A Bibi.) Tiens... un gâteau... deux gâteaux... trois gâteaux... (A part.) Soyons généreux, pour le mettre dans mes intérêts.

BIBI, mangeant.

J'ai soif aussi.

CHAUVINET, à part.

Il a soif !.. n'épargnons rien pour le mettre dans mes intérêts. (Au domestique.) Laissez-là tout le plateau... j'attends plusieurs amis...

LE DOMESTIQUE.

C'est bien, Monsieur.

(Il dépose le plateau sur le premier guéridon, et sort.)

CHAUVINET, fait asseoir Bibi sur une grande chaise, puis, prenant un tabouret pour lui-même, il se met à côté de Bibi et lui offre un verre de punch.

Tiens, bois ça, mon ami... ça doit être du sirop d'orange.

BIBI, buvant.

Il est joliment fort, le sirop d'orange !..

CHAUVINET.

Il est fort ?.. il n'en est que meilleur.

BIBI.

Et puis, il est tout chaud !..

CHAUVINET.

La température est si élevée dans ce salon !

BIBI.

J'en veux encore, du sirop d'orange.

CHAUVINET.

Voilà... Ah ! ça, maintenant, regarde-moi en face...

BIBI, lui tournant le dos.

Non, vous êtes trop laid.

CHAUVINET.

Plait-il ? (A part.) Il ne s'y connaît pas... c'est si jeune !.. (Haut.) Je vais être ton beau-frère.

BIBI, se retournant peu à peu vers lui.

Vous ?

CHAUVINET.

Mais oui... Tu m'aimeras beaucoup, n'est-ce pas ?

BIBI.

J'aime mieux le sirop d'orange.

(Il boit.)

CHAUVINET.

Je serai ton beau-frère Chauvinet.

• Bibi, Chauvinet.

BIBI, le regardant en face.

Tiens !.. c'est vous qu'êtes monsieur Chauvinet ?

CHAUVINET.

Moi-même... depuis long-temps.

BIBI.

Alors, papa vous connaît.

CHAUVINET.

Mais oui.

BIBI.

Et maman aussi... et ma sœur aussi.

CHAUVINET.

Mais oui !

BIBI, le regardant attentivement.

Alors, Monsieur, qui donc que c'est qu'a inventé la poudre ?..

CHAUVINET, étonné d'abord, puis réfléchissant.

La poudre ?.. Attends donc... je crois bien que c'est un allemand appelé Guttemberg... Non, je me trompe !.. c'est celui qui a inventé l'imprimerie... J'y suis !.. c'est le nommé Parmentier... Non, je me trompe !.. c'est celui qui a inventé les pommes de terre... J'y suis !.. c'est... (S'interrompant.) Ah ! ça, pourquoi diable me demandes-tu cela ?

BIBI.

Je vous demande qui donc que c'est qu'a inventé la poudre... que ma sœur dit toujours que ce n'est pas vous !

CHAUVINET.

Plait-il ?.. Ta sœur... ta bonne petite sœur... dit que ce n'est pas moi !.. (A part.) Ah ! diable ! voilà l'opinion flatteuse qu'elle professe sur mon compte !..

BIBI.

Oui... Je reveux de l'orangeade...

CHAUVINET.

Voilà, petit, voilà !.. (A part.) Il faut le cribler d'orangeade... (Il le fait boire.) Ah ça ! et papa ?.. qu'est-ce qu'il pense de moi ?..

BIBI.

Papa ?.. Il dit que vous avez mangé trop de cornichons dans votre enfance... ça fait qu'il vous en reste quelque chose à présent.

CHAUVINET, se levant, furieux.\*

Ton père a dit ça !.. voilà comme on me considère dans cette famille !.. Ah ! mais ceci demande réflexion !.. Moi, qui pouvais m'allier aux Sénéchal !.. ce brave homme me parlait encore de sa fille, en jouant à pigeon vole !.. et je faisais la sourde oreille !..

BIBI.

Je veux m'en aller, Monsieur.

CHAUVINET.

Eh ! va-t-en, tant que tu voudras !..

(Il le fait descendre et éloigne le siège.)

\* Chauvinet, Bibi.



BIBI.

Je vais rejoindre les autres...

s'éloigne en trébuchant et en chantant pleine voix.)

Messieurs les étudiants  
S'en vont à la chaumière...

CHAUVINET, étonné.

Qu'est-ce qu'il chante là?..

BIBI, se retournant.

Adieu, grand bêta!..

CHAUVINET, le suivant des yeux.

Mais il marche mal!... Qu'est-ce qu'il a...  
qu'est-ce qu'il a donc?

BIBI.

Elle était bien bonne, l'orangeade... Nom  
d'une bombe!..

(Chantant.)

Messieurs les étudiants...

(Il s'éloigne en trébuchant, heurte le canapé, puis,  
va cogner le mur, et finit par sortir à gauche.)

CHAUVINET, seul.

L'orangeade?.. mais ce n'est pas ça qui a pu  
le mettre dans un pareil état!... (Buvant le contenu  
d'un verre.) Dieu!.. c'est du punch!.. (Il en boit un  
autre.) Et ça aussi! (Il en boit un troisième.) Et ça  
aussi!.. Toute l'orangeade n'était que du punch!..  
j'ai grisé le postillon!.. Il va manquer aux dames  
de la société!.. Eh bien! tant mieux! j'en suis  
bien aise... Ah! M. Desjardins, ça vous apprendra...

## SCÈNE XV.

CHAUVINET, SÉNÉCHAL, DESJARDINS,  
entrant, chacun d'un côté, dans la plus vive  
agitation.

DESJARDINS, tenant un papier à la main. \*\*

Ah! Dieu!

SÉNÉCHAL.

Ah! ciel!

DESJARDINS.

Ah! grand Dieu!..

SÉNÉCHAL.

Ah! grand ciel!..

(Ils se trouvent face à face.)

DESJARDINS, à Sénéchal.

Quoi?..

SÉNÉCHAL, à Desjardins.

Qu'est-ce?..

\*\* Bibi, Chauvinet.

\* Desjardins, Chauvinet, Sénéchal,

CHAUVINET, entr'eux.

Oui, quoi? qu'est-ce?.. qu'avez-vous?..

RDINS, exaspéré.

Ce que 'ai!..

SÉNÉCHAL, de même.

Ce que j'ai!..

DESJARDINS.

Je n'ai plus de fille!..

CHAUVINET.

Plus de fille?..

SÉNÉCHAL.

Je n'ai plus de femme!..

CHAUVINET.

Plus de femme?

SÉNÉCHAL.

Ou plutôt, si, j'en ai trop, de femme!

CHAUVINET.

Comment! est-ce qu'il en a deux, à pré

DESJARDINS.

Ma fille!..

SÉNÉCHAL, lui serrant le bras.

La malheureuse est enfermée!.. enferm  
avec quelqu'un, dans un boudoir!

CHAUVINET, à Desjardins.

Votre fille est enfermée dans un boudoir?

DESJARDINS, le faisant tourner.

Enlevée!.. elle vient d'être enlevée!..

CHAUVINET, à Sénéchal.

M<sup>me</sup> Sénéchal est enlevée?..

SÉNÉCHAL, le tirant à lui.

La porte était fermée à double tour!.. on  
refusé de m'ouvrir!..

CHAUVINET, à Desjardins.

M<sup>lle</sup> Clémence a refusé d'ouvrir?..

DESJARDINS.

Et c'est avec l'aide de mon cocher, que le  
scélérat l'entraîne sur la route d'Italie!..

CHAUVINET, à Sénéchal.

Le cocher de Monsieur emmène M<sup>me</sup> Sénéchal,  
dans un boudoir, sur la route d'Italie?..

SÉNÉCHAL, furieux.

Et voilà ce que c'est que votre bal d'enfants,  
Monsieur!

DESJARDINS, de même.

Et voilà ce que c'est que mon bal d'enfants,  
Monsieur!

CHAUVINET.

Et voilà ce que c'est que... Allons, allons,  
ça ne marche pas trop mal.

SÉNÉCHAL, criant.

Un commissaire!.. non!.. un serrurier!..

DESJARDINS.

Je cours à la police municipale!..

SÉNÉCHAL.

Il faut qu'on me rende ma femme!..



DESJARDINS.

Il faut qu'on me rende ma fille !.. (Apercevant tout-à-coup Clémence, qui paraît au fond.) Ciel ! la voilà !..

CHAUVINET.

La voilà !

SÉNÉCHAL.

La voilà !..

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CLÉMENCE, \*

CLÉMENCE, un peu interdite.

Vous êtes fâché de me voir ici, mon père ?..

DESJARDINS, enchanté.

Fâché !.. de te voir ici !..

CLÉMENCE.

Ne me grondez pas... j'ai obtenu de maman qu'elle me laissât passer la nuit au bal...

DESJARDINS.

Ah ! ça... et Joseph ?.. je croyais qu'il était parti ?..

CLÉMENCE.

Il ne reconduit que ma petite sœur...

SÉNÉCHAL, avec joie.

Ah !

DESJARDINS, de même.

Ah !

SÉNÉCHAL.

Je comprends !..

DESJARDINS.

Je devine !.. c'est heureux !.. (Riant.) ah ! ah ! ah !

SÉNÉCHAL.

Très heureux ! très heureux !.. (Riant aux éclats.) Ah ! ah ! ah !.. (S'arrêtant tout-à-coup.) Je ris !.. (A Chauvinet.) Vous ne m'avertissez pas que je ris, Monsieur !.. Et ma femme !.. j'oublie ma femme, qui est toujours dans ce maudit boudoir !..

CLÉMENCE, se dirigeant vers la petite porte, au premier plan.

Dans le boudoir ?

SÉNÉCHAL, s'élançant.

Oui, là, au bout du corridor !.. (Reculant.) Dieu ! la porte s'ouvre !.. elle en sort, suivie de... de... (Avec joie.) D'une jeune personne !.. C'était une jeune personne !..

DESJARDINS.

Ah ! bab !

CHAUVINET.

Tiens !.. vraiment ?

\* Desjardins, Clémence, Sénéchal, Chauvinet.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ERNESTINE, EDGAR, habillé en jeune fille.

ERNESTINE, accourant. \*

Ah ! mon ami ! vois donc comme cette toilette va divinement à...

SÉNÉCHAL, galement.

A Mademoiselle !..

EDGAR, étonné.

Mademoiselle ?

SÉNÉCHAL.

Oui, c'est vrai... Mais pardonne-moi... pardonne-moi d'indignes soupçons, chère amie !..

ERNESTINE.

Que voulez-vous dire ?..

EDGAR.

Des soupçons ?..

SÉNÉCHAL.

Te voyant enfermée, je m'étais figuré que c'était avec un jeune homme...

DESJARDINS.

Eh bien ! mais...

SÉNÉCHAL.

Et dans mon affreuse jalousie, je roulais déjà les projets les plus sanguinaires !..

ERNESTINE, à part.

Ah ! mon Dieu !

EDGAR, se posant en homme.

En ce cas, Monsieur, je suis à vos ordres !

ERNESTINE, bas, avec effroi.

Chut donc, Monsieur !

SÉNÉCHAL.

Ah ! charmante, divine, adorable !.. moquez-vous de moi, Mademoiselle, moquez-vous de moi bien fort... je le mérite, Mademoiselle...

EDGAR.

Encore mademoiselle ?..

ERNESTINE, bas.

Au nom du ciel ! taisez-vous !.. mon mari est si jaloux !

EDGAR, bas.

Eh bien ! oui, madame, je me tairai... je me tairai, pour vous !.. \*\*

SÉNÉCHAL, à Edgar.

Vous viendrez souvent nous voir, je l'espère.

EDGAR, lui donnant cavallèrement la main.

Comment donc, Monsieur, avec plaisir... vous êtes bien bon, ma parole d'honneur...

DESJARDINS, lui tirant la robe.

Hum ! hum !

\* Clémence, Desjardins, Ernestine, Edgar, Sénéchal, Chauvinet.

\*\* Clémence, Ernestine, Desjardins, Edgar, Sénéchal, Chauvinet.

EDGAR.

Hein?..

(Desjardins lui rappelle par signes, en baissant les yeux et en faisant une révérence, qu'il doit passer pour une jeune fille.)

EDGAR.

Ah! oui... (Minaudant avec affectation.) Je vous remercie, Monsieur.

DESJARDINS, à part.

Je me fais son complice, pour éviter le scandale!.. Oh les bals d'enfants!.. (Haut.) Ah! ça! Qu'est donc devenu ce M. Toto, qui m'écrivait qu'il enlève ma fille?..

### SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, TOTO, portant la petite Nini dans ses bras et s'arrêtant au fond.

TOTO, d'un ton piteux. \*

Le voilà!..

TOUS.

Ah!..

TOTO, s'approchant, portant toujours Nini dans ses bras, et se mettant à genoux devant Desjardins.

Aux: Pitié, Madame (Richelieu.)

Pitié, bon père,

Pour un amant,

Que désespère

En ce moment

L'erreur... légère

Qu'il vient de faire!

Pitié, pour un amant!

(Du ton le plus simple.)

Je me suis trompé, voilà.

DESJARDINS, reprenant sa fille.

Comment! Nini?..

TOTO.

C'est ce maudit Joseph qui s'est mal expliqué... Quand il m'a dit : Je reconduis notre jeune demoiselle... j'ai supposé qu'il s'agissait de M<sup>lle</sup> Clémence, et je voulais profiter de son retour à la pension... (mouvement de Desjardins) pour la conduire un peu en Italie.

TOUS.

Clémence!.. M<sup>lle</sup> Clémence!

CLÉMENCE.

C'est affreux, Monsieur!..

TOTO.

J'attendais, au coin de la rue... Je m'élançais dans la voiture... mais tout à coup, je reconnais mon erreur!.. L'enfant crie... la bonne crie... je crie... Joseph allait toujours... il suivait mon ordre, le scélérat!.. Je casse une glace... (Ça vous coûtera vingt francs, Monsieur...) je tire Joseph par son habit, je lui dis : arrête!.. il marchait plus fort... Il suivait toujours mon ordre, le scélérat!.. Je casse encore une glace... (quarante francs...) Enfin, j'ai été forcé

de le lancer en bas de son siège, et de prendre sa place, pour arrêter messieurs vos chevaux et ramener Mademoiselle votre fille à ses parents éplorés... Je l'ai gravement compromise, Monsieur... Je le sais parfaitement, Monsieur... et pour réparer ma faute, je lui offrirais ma main, Monsieur... si je ne la trouvais bien disproportionnée pour la sienne!

CHAUVINET.

Je le crois bien!

DESJARDINS.

Mais vous aviez donc l'intention d'enlever Clémence?..

TOTO.

La plus ferme intention... vu que nous nous aimons l'un et l'autre...

DESJARDINS.

Vous vous aimez!..

TOTO.

L'un et l'autre, je vous l'ai dit.

DESJARDINS.

Fort bien!.. Mais M. Chauvinet?..

TOTO.

Nous ne l'aimons, ni l'un ni l'autre.

DESJARDINS.

C'est possible!.. mais ma fille lui est promise...

CHAUVINET. \*

Permettez, permettez... On a enlevé la petite, mais on a compromis la grande... Je demande à réfléchir.

DESJARDINS.

Réfléchir!.. que veut dire ce mot, Monsieur?

CHAUVINET, d'un air d'intelligence.

D'ailleurs... j'ai causé avec le petit postillon.

DESJARDINS.

Avec mon fils?.. Eh bien?.. après?..

CHAUVINET, confidentiellement.

J'ai mangé, dans mon enfance, moins de cornichons qu'on ne croit, mon cher Monsieur,

DESJARDINS, étonné.

Des cornichons?... qu'est-ce que ça signifie?..

CHAUVINET.

Quant à Mademoiselle, je lui dirai que la poudre fut inventée au XIV<sup>e</sup> siècle par un nommé Parmentier... (vivement) Non, je me trompe!.. Enfin, ce n'est pas par moi.

CLÉMENCE.

Je ne vous comprends pas...

CHAUVINET. \*

Je m'entends, je m'entends fort bien... Et la preuve, c'est que si vous le voulez, M. Sénéchal, nous reparlerons de nos anciens projets d'hyménée, dont nous causions en jouant à pigeon vole.

DESJARDINS, furieux.

Oui?.. Eh bien! moi, je... je... (éclatant.), je

\* Sénéchal, Ernestine, Clémence, Chauvinet, Desjardins, Toto, Edgar.

\*\* Ernestine, Sénéchal, Chauvinet, Clémence, Desjardins, Toto, Edgar.

\* Sénéchal, Ernestine, Toto, Desjardins, Chauvinet, Edgar.

donne ma fille à Toto!.. Il est peut-être un peu plus mauvais sujet...

TOTO, à demi-voix.

Mais... il est beaucoup moins bête.

SÉNÉCHAL, à Chauvinet

J'accepte!.. Seulement, au lieu de 120,000 fr. de dot, ce n'est plus que 117,000 que j'aurai à vous donner.

CHAUVINET.

Comment! 117?.. Ah! c'est juste... il m'a gagné trois mille francs à pigeon vole.

TOUS.

Trois mille francs!.. à pigeon vole!..

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LES ENFANS.

DESJARDINS.

Silence!.. pas un mot de tous ces scandales évant ces innocens enfans!..

CHOEUR.

Air : de M. Hornille

Quel bal charmant!

Pour nous la fête  
eux

Est complète.

Quel bal charmant!

Qu'il est amusant!

BIBI, très pâle et très abattu.

Je veux m'en aller... (il trébuche.) Je veux  
l'en aller, moi!.. na!

DESJARDINS.

Mais qu'est-ce qu'il a donc, cet enfant?

SÉNÉCHAL.

Bibi!.. mon fils!..

CHAUVINET, avec explosion.

Plait-il?.. son fils!..

BIBI.

C'est le grand bêta qui m'a fait boire du punch...

ERNESTINE.

Comment! Monsieur, vous avez fait boire du punch à mon fils?

CHAUVINET, à Sénéchal, et dans le plus grand trouble.

Comment! Monsieur, c'est votre fils qui était en postillon de Lonjumeau?..

TOTO.

Ne faites pas attention... il a changé de costume avec le petit Desjardins.

CHARLOT.

Avec moi.

CHAUVINET, à part.

Ah! diable!.. mais alors, c'est donc la famille des Sénéchaux... non!.. des Sénéchal, qui m'ar-

\* Chauvinet, Sénéchal, Ernestine, Desjardins, Toto, Edgar.

range si gentiment!.. (Haut et résolument.) Un instant, M. Sénéchal!..

SÉNÉCHAL, l'interrompant.

Demain, nous signerons le contrat... et vous saurez plus tard tout le cas que je fais de vous.

CHAUVINET.

Mais je le sais déjà, Monsieur, et je vous dirai...

SÉNÉCHAL, bas.

Quel poltron que ce Desjardins!.. A sa place... si vous aviez refusé ma fille... je vous aurais tué raide, mon ami.

CHAUVINET, effrayé.

Ah! vraiment?..

SÉNÉCHAL.

Qu'est-ce que vous aviez à me dire?

CHAUVINET.

Moi?.. rien du tout.

NINI.

Papa, toute ma société demande à danser une dernière polka.

TOUS.

En place pour la polka!

EDGAR, bas à Toto.

Lieutenant!.. le mari ne soupçonne rien!..

TOTO, sévèrement.

Hein!.. mauvais sujet!.. Respect aux femmes mariées!.. Je me marie!

(Polka, dansée par les enfans.)

CHOEUR GÉNÉRAL, après la danse.

Air de M. Hornille.

Quel bal charmant!

Pour eux la fête  
nous

Est complète!

Quel bal charmant!

Qu'il est amusant!

TOTO.

Air Allons, Babet, un peu de complaisance.

Entourez-moi, troupe aimable et riante!..

(Au public.)

Messieurs, avant que le bal soit fini,

Permettez que je vous présente

Nini... Charlot... Thomassin et Bibi...

(Bas.)

Saluez donc, monsieur Bibi!..

De vous j'attends, et je le dis sans gêne,

Quelques bravos pour ces petits enfans...

(Il va pour continuer.)

BIBI, bas, l'interrompant.

Va donc, farceur!.. c'est connu d'puis long-temps...

(Au public.)

Il vous dit ça... mais ça n'lui fait pas d'peine.

Si vous faisiez aussi la part des grands.

ENSEMBLE.

Faites la part des petits et des grands.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. Heisser, bibliothécaire, etc., copiste, au théâtre.





ACTE III. SCÈNE VI.

# LES TROIS LOGES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

DE MM. CLAIRVILLE ET HOSTEIN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 23 JANVIER 1845.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

GALOUZOT, portier. .... M. BARDOU.  
GROSBLEU, parrain de Colombe. M. LECLÈRE.  
DE BOIS-FLEURY, lion suranné, ..  
propriétaire de la maison ..... M. AMANT.  
JULES, élève en médecine..... M. RICHARD.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

UN RÉGISSEUR..... M. BALLARD.  
GERMAIN, infirmier..... M. LUDOVIC.  
ROSINE, femme de Grosbleu... M<sup>me</sup> GUILLEMAIN.  
COLOMBE, leur fille..... M<sup>me</sup> DOCHE.

DEUX ACTEURS PARLANTS.

*La scène est à Paris.*

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

COLOMBE, GROSBLEU, GALOUZOT.

Au lever du rideau, Colombe achève un morceau d'opéra, Grosbleu, placé derrière elle, l'accompagne avec son basson, et Galouzot, au milieu du théâtre, est en train de cirer une botte; il suit avec la brosse tous les mouvements de la musique.

GROSBLEU. Bravo, bravi, brava ! foi d'ex-basson du grand Opéra, Colombe, tu m'as rappelé la Branchu.

COLOMBE. Comme c'est flatteur l'opinion de mon parrain ! un homme presque aveugle et à moitié sourd !

GROSBLEU. Que je ne m'appelle pas Grosbleu si ce n'est pas toute sa méthode. Il y a un an tu avais déjà de sa manière, mais tu as pris quelques-unes de ses cordes depuis.

GALOUZOT. Eh bien, le concert est déjà fini ! mais ça ne se peut pas... j'ai encore une botte à cirer.... et tu le sais, ma fille, pas de musique, pas de cirage.

## Air du Premier Prix.

Ma fille abrège mon ouvrage  
En se plaçant au piano;  
Andante, je mets le cirage  
Et j'— l'étends sur un largo.  
Alors d'une main assurée  
Je frotte jusqu'à l'adagio,  
Et la pair' de bott's est cirée  
Lorsqu'elle arrive à l'allégo.

COLOMBE. A la bonne heure, vous voilà plus raisonnable... vous avouez au moins que la musique est bonne à quelque chose.

GALOUZOT. Pardine ! si c'est comme fille de portier et comme moyen de rétablir l'harmonie entre les locataires, je ne dis pas.... mais vouloir te faire artiste, monter sur les planches, fi ! fi ! voilà ce qui me révolte, ce qui m'exaspère.... aussi, vois-tu, Colombe, je t'en prévienne, le jour où tu quitteras la porte, je sors des gonds.

COLOMBE. Mais cependant, mon père...

GALOUZOT. Et dire que c'est une mère, une mère qui a été rosière, qui prêche le théâtre à sa fille ! ah ! ah ! ha !

COLOMBE, *très-haut, pendant que Galouzos est descendu la scène en gesticulant.* Parlez-lui donc, monsieur Grosbleu !

GROSBLEU. Hein ?

COLOMBE. Est-il sourd !

GROSBLEU. Ah ! oui, ce dont nous sommes convenus. (*Pendant cette phrase, Colombe, qui était à droite de Grosbleu, est venue se placer à sa gauche, et Galouzos, qui a remonté la scène, est venu se placer à sa droite. Parlant à Colombe, croyant parler à Galouzos.*) Vois-tu, Galouzos, le théâtre est une mine d'or pour une jeune fille qui a de la voix.

COLOMBE. Mais parlez donc à mon père.

GROSBLEU. Ah ! ce n'est pas lui qui est là. (*Galouzos vient se placer entre sa fille et Grosbleu; celui-ci retourne à droite, où il ne se trouve plus personne.*) Tu vas comprendre, je te disais donc que le théâtre...

GALOUZOT. Allons, bon ! voilà qu'il parle à la muraille à c't'heure.... Voyons, par ici, et ne bouge plus de place...

GROSBLEU. Ah ! bien, pardon, c'est la faute de cette satanée ophthalmie.... cruelle infirmité qui priva la France du plus illustre de ses bassons... c'r'j'ai été basson solo... (*Parlant à son basson.*) N'est-ce pas, mon vieux compagnon, n'est-ce pas que nous avons accompagné les Branchu, les Dérivis?... je ne le lui fais pas dire...

GALOUZOT, *très-haut.* Allons, bon, te voilà parti.

GROSBLEU. Pour revenir à notre affaire, vois-tu, Galouzos, une fille qui tire des sons aussi purs de son gosier n'est pas faite pour tirer le cordon d'une porte, il lui faut de l'air à cet enfant, il lui faut même beaucoup

d'airs, et elle en aura quand elle sera connue des compositeurs, quand elle aura débuté... Hein, gros bougon, qu'est-ce que tu diras quand tu liras sur une affiche : Académie Royale de musique ; première représentation de... Mademoiselle Colombe Galouzos remplira le rôle de...

COLOMBE. Ah ! je crois y être déjà.

## Air de Mme Favart.

Si le public un jour m'accueille,  
Si je brille par mon talent,  
Enfin, si plus tard je recueille  
Des couronnes et de l'argent,  
Père, pour calmer ta rancune,  
De ma part, je ferai deux lots :  
A toi l'aisance et la fortune,  
A moi les fleurs et les braves.

GALOUZOT. C'est ça, des fleurs, des braves ; mais un mari, je t'en souhaite.

COLOMBE. Et monsieur Jules, mon père ?

GALOUZOT. Prends-garde qu'il épouse une comédienne... Lui, le neveu d'un docteur célèbre, et l'un des élèves les plus studieux, les plus rangés de l'école de médecine, lui que son oncle veut unir à une riche héritière, et qui ne renonçait à ce brillant mariage que parce qu'il te croyait sage, vertueuse...

COLOMBE. Eh bien ! mon père ?...

GALOUZOT. Je sais bien que tu es tout cela... mais la comédie, mon enfant... Ah ! tu ne sais pas ce que c'est que le théâtre...

COLOMBE. Quand on le veut bien, on est honnête partout... (*Criant.*) N'est-ce pas, mon parrain, qu'il y a des actrices qui sont sages ?

GROSBLEU. Lesage, oui, mon enfant, je l'ai connu ; c'était un grand figurant, qui faisait une des jambes du chameau de la Caravane.

GALOUZOT. Allons, bon, on lui parle sagesse, et il répond...

GROSBLEU. C'était un des deux adorateurs de la petite Fœdora, qui jouait la Vestale.

GALOUZOT. Comment ! la Vestale avait deux....

GROSBLEU. Ça me rappelle une aventure assez bizarre.

## Air : Les Cinq Cordes.

Dans l'chameau de la Caravane  
On avait mis deux figurants.  
Fœdora, vestale profane,  
Les avait tous deux pour amants.  
Or, un beau jour la salle entière  
Vit le chameau qui sautait en marchant...  
C'étaient les jambes de derrière  
Qui battaient celles de devant.  
Oui, les deux jambes de derrière  
Battaient les jambes de devant.

GALOUZOT. Vois-tu, vois-tu, ma fille, à quoi peut conduire...



COLOMBE. Ah ! mon père, toutes les femmes ne sont pas des Fédora.

GROSBLEU. A propos, il faut que j'aille voir si je puis encore compter sur mon nouveau logement. Brigand de propriétaire !... dire que ce gueux-là m'a donné congé à cause de mon basson.

GALOUZOT. Il prétend que tu l'empêches de louer son troisième !

GROSBLEU. Tu trouves ça bien, toi, tu l'approuves.

GALOUZOT. Allons, qu'est-ce qui parle?... (*Criant.*) Je te dis que ça l'empêche de louer son troisième.

GROSBLEU. Au troisième ? Non, c'est au second que je vais demeurer... pourvu qu'on ne me chasse pas encore, car dans tous les arrondissements c'est la même ritournelle... Mais ils ont donc proscrit les bassons.... alors, qu'on le dise, qu'on les mette hors la loi et hors la ville.

AIR : *Qu'on est heureux d'épouser celle.*

Chaque terme il faut que je roule :  
Congé dans l' quartier Saint-Germain,  
Congé dans le quartier du Roule,  
Congé dans le quartier d'Antin.  
De vingt maisons où je me fis maudire,  
Pour mon basson je me vis expulser.

GALOUZOT.

Après ça qu'on vienne nous dire  
Que le talent n'e-t jamais déplacé,  
Et l'on ne cesse de nous dire  
Que le talent n'est jamais déplacé

GROSBLEU. Ah ! propriétaire, tu n'apprécies pas le basson ! c'est bien, j'enverrai sous tes fenêtres toutes les orgues de Barbarie que je rencontrerai.

GALOUZOT. Mon ami, ton congé t'égare ; monsieur de Boisfleury est, au contraire, fou de musique, à tel point que, pour entendre ma fille, il passe des deux heures ici ; et que de bienveillance, que d'égards !... c'est actuellement lui qui demeure au premier, et moi qui habite cette loge, je suis bien au-dessous de lui, eh bien ! il n'a pas l'air de s'en apercevoir, il me parle politique, fait quelquefois mon cent de piquet, et dimanche dernier il a bien voulu condescendre à accepter du cidre et des marrons.. Il faut être juste, c'est gentil de sa part.

GROSBLEU. Chassé par un propriétaire à cause de la musique... et l'on dit qu'Orphée apprivoisait les bêtes... c'en est fait, je ne crois plus à la mythologie... Mais de ma nouvelle maison on a dû venir aux informations chez monsieur de Boisfleury ; je cours savoir ce qu'il aura pu dire à mon nouveau propriétaire.

GALOUZOT. Nous te reverrons ?

GROSBLEU. Plait-il ?

GALOUZOT. Nous te reverrons !

GROSBLEU, *criant.* Pardine, nous ne sommes encore qu'au sept... jusqu'au huit, je suis maître et seigneur dans cet immeuble... Le cordon, s'il vous plaît ?

GALOUZOT, *tirant le cordon.* Farceur, va !..

GROSBLEU.

AIR : *Dans l'Opium et le Champagne.*

Me chasser d'ici !  
Ah ! c'est une injustice.  
Allons savoir si  
L'ennemi  
M'a trahi.  
Fasse le destin  
Qu'au moins dès demain  
Je puisse  
Dans une maison  
Reposer d'aplomb  
Ma tête et mon basson.

ENSEMBLE.

Me chasser d'ici.

COLOMBE

Vous chasser d'ici,  
Ah ! c'est une injustice.  
Allez savoir si  
Vous êtes accueilli.

GALOUZOT.

Le chasser d'ici,  
Ah ! c'est une injustice.  
Va-t'en savoir si  
L'ennemi  
T'a trahi.

## SCÈNE II.

GALOUZOT, COLOMBE.

GALOUZOT. Ce pauvre cher homme ! ça me fait de la peine qu'il nous quitte... Après ça, quand je dis que ça me fait de la peine, c'est peut-être un bien. Il encourageait ta passion pour le théâtre, comme si ce n'était pas assez de ta mère et de monsieur de Boisfleury... Ah ! il faudra que je finisse par me montrer, par défendre...

COLOMBE. Oh non, mon bon père !

GALOUZOT. Comment, non ?... Allons, venez ici... sur mes genoux... comme lorsque tu étais petite... et causons.. tu sais que je n'aime à contrarier personne... ta mère est là pour le dire... ah ! mon Dieu ! je m'arrange de tout, même de la soupe au potiron que je déteste, et qu'elle me fait manger avec une persévérance... mais, lorsqu'il s'agit du sort de ma fille, du sort de ma Colombe... oh ! alors, je reprends de l'énergie... Tu veux entrer au théâtre.... malheureuse enfant, mais c'est courir à ta perte. (*On frappe, il tire le cordon.*) Ah ! si tu savais ce que l'on gagne à rester vertueuse !



UN FACTEUR, *entrant et présentant une lettre*. Trois sous...

GALOUZOT. Comment, trois sous?... Ah! c'est juste! Tenez sur ce meuble... *(Le Facteur sort.)* Je te disais donc que la morale...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Vite, père Galouzot, les bottes de monsieur de Bois-fleury.

GALOUZOT. Allons! bien! faites donc de la morale à propos de.... je les lui monte, monsieur Saint-Jean... je les lui monte... Quant à toi, Colombe, nous reprendrons notre entretien.

COLOMBE. Et moi, je vais reprendre mon rôle de début.

GALOUZOT. Hum! faites donc des frais d'éloquence! Colombe... je vous le défends!

COLOMBE. Rien que le duo, mon bon petit père!

GALOUZOT, *à part*. Est-elle câlin!.... *(Haut.)* Eh bien! le duo, soit; mais à une condition, c'est que tu le chanteras toute seule.

COLOMBE. Oui, petit père.

GALOUZOT. A la bonne heure! *(A part.)* Ce qui m'a toujours fait trembler, c'est le second tenor.

LE DOMESTIQUE. Mais venez donc!

GALOUZOT. Encore un mot, Colombe!

*Lui montrant les bottes.*

*Air de la Valse de Giselle.*

Quand la beauté sagement se comporte,

Elle doit fuir ce qu'on nomme Opéra.

Garde ton cœur, ta dignité, ta porte,

Le ciel un jour te récompensera.

COLOMBE.

Sur le théâtre, oh! les femmes sont belles!

GALOUZOT.

Oui, c'est l'éclat qui vous attire... Mais

Gai papillon, veux-tu garder tes ailes?

Il ne faut pas t'approcher des quinquets.

ENSEMBLE.

COLOMBE.

Quand sagement fillette se comporte,

Elle doit fuir ce qu'on nomme Opéra.

Gardons mon cœur, ma dignité, ma porte.

Le ciel un jour me récompensera,

GALOUZOT.

Quand la beauté, etc., etc.

### SCÈNE III.

COLOMBE, seule, puis JULES.

COLOMBE. Ce bon père, m'aime-t-il.... a-t-il peur pour moi! c'est comme monsieur Jules... A propos, il se lève bien tard, aujourd'hui, monsieur Jules... Ah! dam, c'est qu'hier, il est rentré passé minuit. Si c'était un étudiant comme les autres, on pourrait dire : Il venait de la Grande-Chaumière ou du Prado... mais lui, si sage, si rangé... Et quand je lui ai remis son bougeoir, la

manière dont il m'a regardée, bien sûr, il avait quelque chose... peut-être ce vilain mariage, cette riche héritière qu'on veut qu'il épouse?... O mon Dieu! mon Dieu, que tout cela me chagrine!... Allons, pour n'y plus penser... repassons ce duo du premier acte.

*Elle se met au piano.*

Air :

La souffrance

De l'absence

Diminue avec le souvenir.

*Elle s'arrête en voyant dans une glace Jules qui entre et s'approche tout doucement.*

Ah! le voilà!

*(Recommençant)*

La souffrance

De l'absence

Diminue avec le souvenir.

JULES, lisant debout.

L'amant tendre,

Loin d'attendre,

S'est toujours empressé d'accourir.

COLOMBE.

Joie extrême!

JULES.

Joie extrême!

JULES et COLOMBE.

Le plaisir nous promet de beaux jours.

COLOMBE.

Ah! je t'aime!

JULES.

Ah! je t'aime!

JULES et COLOMBE.

Et je sens que je t'aimerai toujours.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah!

COLOMBE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je fais là! mon père qui m'avait bien recommandé de chanter toute seule!

JULES. Et suis-je quelqu'un, moi? un locataire... un ami, et bientôt peut-être...

COLOMBE l'interrompant.

DEUXIÈME COUPLET

Plus de larmes,

Plus d'alarmes!

Il est là tout à côté de moi.

JULES.

Quelle ivresse!

Ma maîtresse

Me sourit pleine d'un doux émoi.

COLOMBE.

Joie extrême!

JULES.

Joie extrême!

JULES et COLOMBE.

Le plaisir nous promet de beaux jours.

COLOMBE.

\*Ah! je t'aime!

JULES.

Ah! je t'aime!

JULES et COLOMBE.

Et je sens que t'aimerai toujours.

JULES. Allons, allons, c'est gentil la musique!

COLOMBE. N'est-ce pas?

JULES. Cet air-là surtout... près de vous, mademoiselle, je ne me laisserais ni de le chanter ni de l'entendre.

COLOMBE. Ah! dam!... c'est que vous faites des progrès... maintenant, vous chantez avec une expression!

JULES. La fin de ce petit duo est si ravissante de pensées...

COLOMBE. Il me semblait, à moi, qu'il n'en renfermait qu'une.

JULES. Sans doute; mais elle est si jolie, si vraie... pour moi, du moins.

COLOMBE, *à part*. Ah! les duos!... mon père avait bien raison... (*Haut.*) A propos, monsieur Jules, savez-vous que j'ai à vous gronder?

JULES. Moi, mademoiselle?

COLOMBE. Oui, monsieur, vous; et d'abord, pourquoi hier soir êtes-vous rentré si tard? et ensuite, pourquoi cet air peu aimable... en me demandant votre flambeau?

JULES. Ah! vous vous êtes aperçu...

COLOMBE. Est-ce que, par état, je ne dois pas veiller sur mes locataires?... Oui, monsieur, oui, je tiens à leur confiance, pour rire avec eux s'ils sont gais, pour les consoler s'ils ont du chagrin.

JULES. Que vous êtes bonne! Eh bien! sachez donc qu'hier j'ai passé la soirée chez mon oncle. La conversation a roulé sur nos projets de bonheur, et sur cet affreux mariage qu'il persiste à vouloir m'imposer, et malgré mes prières, mon désespoir, il était demeuré inflexible... Voilà, mademoiselle, quel était hier soir le motif de ma tristesse.

COLOMBE, *avec découragement*. Ah!

JULES. Mais ce matin, jugez de mon ivresse, la nuit avait porté conseil, mon oncle s'était laissé attendrir, et en m'éveillant je trouvai sur ma table de nuit cette bienheureuse lettre qui renferme son consentement à notre mariage. Elle était là, depuis huit heures, et je ne me suis réveillé qu'à dix... Dormir si près d'un si grand bonheur, ah! je me serais battu...

COLOMBE. Eh quoi! là, bien vrai, il consent...

JULES. Oui, Colombe, oui; lisez vous-même.

COLOMBE. « Mon neveu, j'ai réfléchi, je » donne mon consentement à votre mariage, » à une seule condition pourtant... (*S'interrompant.*) Ah! il y a une condition!

JULES. Lisez!

COLOMBE, *continuant*. « C'est que celle » que vous nommerez votre épouse, à laquelle

» vous donnerez votre nom, ne montera ja- » mais sur les planches d'un théâtre... »

JULES. Eh bien, ma Colombe!

COLOMBE, *avec tristesse*. Renoncer au théâtre, à tous mes rêves de succès...

JULES. Ah! pauvre petite! vous ne savez donc pas ce que c'est que cette mer orageuse sur laquelle vous voulez vous lancer? Supposons une actrice de talent, et vous en aurez, croyez-vous que sa réputation s'établisse d'elle-même et sans effort?... Au directeur, au régisseur, au journaliste, il faut des sourires, des complaisances... Une actrice en renom ne s'appartient plus... enchaînée par la crainte, il faut qu'elle subisse les arrêts de ses juges, que souvent même elle immole sa réputation de femme à sa réputation d'artiste, ou sinon, l'orage gronde, les vents se déchaînent, l'astre pâlit, et la divinité de la veille tombe le lendemain du trône où elle était montée... Voilà, Colombe, voilà la destinée de toute artiste qui veut rester telle, qui veut rester sage... Maintenant, réfléchissez!

COLOMBE. Oui, je vous crois... cependant, cette nuit, ce rêve...

Air : *Cependant je doute encore.* (Une Passion.)

Je paraissais sur la scène,  
Partout un murmure flatteur :  
C'est un ange, une syrène,  
Disait ce rêve menteur.  
Par les journaux encensée,  
Ma gloire avait mille échos ;  
Et d'une foule empressée,  
Quand la toile fut baissée,  
J'entends encor les braves.

JULES.

*Même air.*

Pour une mère idolâtre,  
De jolis petits enfants,  
Il est un autre théâtre.  
D'autres applaudissements.  
Il est un autre parterre  
Où de séduisants marmots  
Applaudissent père et mère.  
Ah! répondez-moi, ma chère,  
Est-il de plus doux braves?

COLOMBE. Ah! Jules, ce tableau... je suis toute émue... Ayez bon espoir; mais vous concevez, une vocation, une conviction... laissez-moi le temps de devenir raisonnable.

JULES, *embrassant la main de Colombe*. Colombe! Ah! si vous saviez combien je suis heureux...

## SCÈNE IV.

LES MEMES, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh bien! ne vous gênez pas!

JULES. Madame, je vous jure que mes intentions...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Vos intentions, vos intentions, parline, tous les hommes en ont... le tout est de savoir lesquelles...

COLOMBE. Ma mère, lisez cette lettre!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Hein! cette lettre de qui?

COLOMBE. De l'oncle de monsieur Jules!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Homme respectable... Il consentirait...

JULES. Oui, madame.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Embrassez, jeune homme; je vous autorise à embrasser...

JULES. *s'approchant de Colombe.* Made-moiselle!...

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *qui lisait.* Dieu! qu'est-ce que je vois?... Renoncer au théâtre.... N'embrassez pas; voulez-vous bien ne pas embrasser!

JULES. C'est fait!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. C'est très-mal fait!

JULES. Eh quoi! lorsque vous-même...

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

AIR : *Cette paire de lunettes.* (Dîner de Madelon.)

Si j'avais tout lu, je le sens,  
Je n'aurais pas fait cet bêtise.  
Deux baisers en si peu de temps...

JULES.

Mais quand une mère autorise.

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Certe, après avoir lu tout bas,  
Je croyais pouvoir le permettre ;  
Mais, monsieur, vous ne deviez pas  
L'embrasser avant la lettre.

COLOMBE. Ma mère, je ne comprends pas...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je comprends, moi, que je n'aurai pas dépensé les yeux de la tête en maîtres de chant, de piano, de déclamation, pour que ma fille devienne l'épouse d'un petit étudiant en médecine qui ne sait pas même arracher une dent.

JULES. Madame!...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Non, c'est la vérité, cette molaire est encore là pour le dire.

JULES. Eh! madame je ne suis pas dentiste!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Vous ne serez jamais mon gendre...

JULES. Ah! vous me chassez!...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je ne chasse personne... Mais à bon entendeur, votre serviteur de tout mon cœur.

JULES. Colombe, vous venez d'entendre votre mère; je sais qu'il est cruel de vous placer entre elle et moi; mais vous connaissez la volonté de mon oncle, cette volonté, c'est la mienne aussi; ce soir, vous aurez renoncé au théâtre, ou nous nous dirons adieu pour toujours.

AIR FINAL de *Paris Voléur.* 3<sup>me</sup> Tableau.

Adieu, ce soir

D'un mot d'espoir

Vous me rendez la vie,

Où désormais,

Et pour jamais,

Vous me serez ravie.

ENSEMBLE.

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Perdez l'espoir

D'un mot d'espoir,

Elle vous est ravie,

Et pour toute la vie

Perdez l'espoir

De la revoir.

COLOMBE

Quand le pouvoir

D'un mot d'espoir

Peut lui rendre la vie,

Faut-il que je l'oublie!

Faut-il ne plus le voir!

JULES.

Adieu, ce soir

D'un mot d'espoir

Vous me rendez la vie,

Où bien je sacrifie

L'amour à mon devoir.

*Jules sort.*

## SCÈNE V.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, COLOMBE.

COLOMBE. Ce pauvre garçon, comme vous l'avez renvoyé!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Aussi, pourquoi est-il doné d'une ganache d'oncle qui veut s'opposer à ton bonheur? car c'est ton bonheur que je veux, ma fille, et puis le mien... et puis celui de ton père.

COLOMBE. Ah! oui, mes débuts à l'Opéra.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je ne serai contente que lorsque tu seras affichée... mais là, bien affichée. A propos, as-tu repassé ton petit duo du premier acte?

COLOMBE. Oui, tout à l'heure avec monsieur Jules!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et pourquoi pas plutôt avec monsieur Boisfleury, notre digne, notre excellent propriétaire.... ton protecteur à l'Académie Royale... un homme qui comprend les artistes?...

COLOMBE. Je sais comme vous, ma bonne mère, tout ce que nous devons à monsieur de Boisfleury; c'est lui qui m'a fait apprendre la musique, c'est lui qui m'a fait étudier des rôles, qui dans ce moment encore sollicite un début pour moi; enfin, c'est lui qui m'a donné ce goût de théâtre que vous avez encouragé, et qui me promettait tant de fortune et de gloire. Eh bien! vous le dirai-je? plus l'instinct approche, plus j'ai peur que nous nous soyons trompées.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Comment, trompées?

COLOMBE. Il faut tant de choses pour réussir au théâtre, et si j'allais ne pas produire



tout l'effet que nous attendons ! si j'allais...

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Cette pensée, ah ! je sens mon cœur battre ;  
Sur le théâtre exposer un enfant !  
C'est une arène où chacun veut combattre,  
Où chacun dit : Je serai triomphant.  
Fleurs et couronne apparaissent voisines ;  
Mais à la fin de ces rêves trompeurs,  
Combien de fronts sont couronnés d'épines !  
Que de serpents se cachent sous les fleurs !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Tiens, Colombe, veux-tu que je te dise ? toutes ces belles idées-là te viennent de ton monsieur Jules. Mais réfléchis donc à la gloire de l'artiste, au bonheur qui accompagne le succès, à la réputation que donne chaque nouveau triomphe, à cette salle entière qui vous applaudit, qui vous admire, dont vous êtes la reine, l'idole.... Tiens, si je n'écoutais que mon indignation, j'irais trouver monsieur Jules, et je lui dirais... Mais il vaut mieux s'occuper de toi, de ton début. Tu dis que tu repassais ton duo...

COLOMBE. Oui, ma mère.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Lequel ?

COLOMBE. Vous savez, celui qui se termine par :

Ah ! je t'aime !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! oui, je me souviens ; et ça me fait penser que je voulais te faire une observation ; vois-tu bien, tu dis :

Ah ! je t'ai ai ai ai aime ! (bis.)

Je sais bien que la musique veut que tu fasses,

Ai ai ai ai aime (bis).

Mais ça ne doit pas empêcher l'expression du mot j'aime !

COLOMBE. Ma mère, je vous assure que tout à l'heure, avec monsieur Jules, j'avais beaucoup d'expression.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. C'est possible ! mais ordinairement, tu es trop occupée de ai ai ai aime, et tu ne dis pas assez chaudement.

Ah ! je t'aime !

Ou bien, plus en mourant, comme si tu te trouvais mal.

Ah ! je t'aime !

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GALOUZOT.

GALOUZOT. Tudieu, madame Galouzot, depuis vingt ans que nous sommes mariés, vous ne m'avez jamais dit : Ah ! je t'aime de cette façon-là.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Vous êtes si peu aimable !

GALOUZOT. Vous n'avez pas toujours dit ça, et puis ces conseils, va en mourant,

comme si tu te trouvais mal ; parole d'honneur, un professeur du Conservatoire ne serait pas plus fascinateur.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Des reproches... je devais m'y attendre... tuez-vous, échignez-vous, pour faire un premier sujet... et puis aux yeux de certaines gens, vous êtes une mauvaise mère, une mère dénaturée.

GALOUZOT. Allons, allons, voilà ma soupe au lait qui s'emporte. Je ne te savais pas si savante en musique, voilà tout, et ma surprise est bien pardonnable... lorsque, comme moi, on a eu le bonheur d'épouser une rosière, car c'est bien une rosière que j'ai épousée, et une véritable. Tiens, je te vois encore avec ton petit costume villageois, ta petite couronne de roses blanches, cheminant avec peine sur le bord de la route, lorsque moi, gros marchand forain, je me prélassais dans une bonne voiture... Ohé ! la belle enfant, voulez-vous monter ? — Ça n'est pas de refus, monsieur. — Et d'où venez-vous donc avec ce joli costume ? — De Saint-Remy. — Mais cette couronne ? vous êtes donc rosière ? — Oui, monsieur... Et c'était vrai, je possédais une rosière dans ma voiture ; aussi, comme je sus saisir la circonstance, malgré tes cris, tes pleurs, je te conduisis directement à Paris, et un mois après tu étais madame Galouzot.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Tous les jours la même histoire... c'est terrible, monsieur Galouzot.

GALOUZOT. Oh ! non, ce n'est pas une histoire, mais une belle et bonne vérité consacrée par les arts et surmontée de la couronne authentique. (Lui montrant le tableau.) Te voilà, me voilà, et la couronne aussi.

AIR de Turenne.

Depuis vingt ans à la poussière,  
Elle n'a plus sa première fraîcheur ;  
Mais cet emblème de rosière  
N'en est pas moins un talisman d'honneur,  
De chasteté, de vertu, de pudeur.  
Aussi quand je vois ta couronne,  
J'suis aussi fier d'être ton mari  
Qu'un vieux soldat d'Aboukir ou d' Lodi  
Quand il regarde la colonne.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ce qui n'empêche pas qu'il ne vous prenne des accès de jalousie.

GALOUZOT. Jaloux ! je ne l'ai été qu'une fois dans ma vie, mais ça m'a fait bien mal.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et pourquoi, je vous le demande ?

GALOUZOT. Ah ! je crois y être encore... Vous étiez assise sur les chaises des Champs-Élysées, et moi, en train de regarder le spectacle Guignolet, lorsque tout à coup, un homme s'approche de vous ; je le suis avec précaution, et j'arrive tout exprès pour l'entendre vous adresser cette familière apostrophe

phe : Eh ! bonjour Rosine ; comment te portes-tu, ma belle ?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! ah ! ah ! je vous ai dit cent fois que c'était un cousin.

GALOUZOT. Oui, je sais bien que tu m'es dit, mais...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Silence ! quelqu'un.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE BOISFLEURY.

BOISFLEURY. Eh ! bonjour, intéressante famille. Je n'ai pas voulu sortir avant de vous rendre ma petite visite d'habitude.

GALOUZOT. Ah ! monsieur que de bonté !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Quel excellent propriétaire !

COLOMBE. Vouloir bien songer à nous !

BOISFLEURY. Songer à vous, ma belle enfant, ce ne serait plus du mérite. . pour vous oublier, il faudrait avoir perdu la mémoire ; mais j'ai songé à tout le monde. (*Tirant une bouteille de sa poche.*) Cette bouteille de vieux rhum pour le papa ; cet excellent Virginie pour la maman . . et pour vous, ma belle enfant, un coupon de loge à l'Opéra, pour après-d-main.

GALOUZOT. Du rhum !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Du tabac !

COLOMBE. Une loge !... mais vous voulez donc qu'on vous adore ?...

BOISFLEURY. Je n'y mets aucun obstacle. . Oh ! j'oubliais que je me suis conservé une place ; cela ne vous contrarie pas ?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Nous contrarier ?... un pareil honneur...

GALOUZOT. Vais-je m'amuser... moi, qui ne connais pas la Juive ?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Galouzot, vous garderez la loge.

GALOUZOT. Ah ! quelle injustice !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je te raconterai la pièce... je te la chanterai.

GALOUZOT. Merci !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Serait-il indiscret de vous demander où en sont vos démarches pour le début de la petite ?

BOISFLEURY. Eh ! mon Dieu ! j'ai dîné hier avec un gros bonnet de l'Opéra... j'ai été pressant, insinuant, j'ai même laissé entendre que je ne serais pas éloigné de fournir quelques capitaux dont il a besoin.

GALOUZOT. Comment ! un gros bonnet ?

BOISFLEURY. Règle générale : les gros bonnets ont toujours besoin d'argent... Il avait promis d'écrire s'il se décidait... pas de lettre, il paraît qu'il aura trouvé ailleurs.

GALOUZOT. Mais si fait, il y a une lettre pour monsieur.

BOISFLEURY. Donnez donc vite ! (*Lisant*

*la suscription.*) Académie royale de musique. . C'est sa réponse.

COLOMBE et M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! mon Dieu ! GALOUZOT. S'il avait réussi !...

BOISFLEURY. Ecoutez : « Mon cher monsieur de Boisfleury, j'accepte d'amitié votre obligeante proposition ; ci-joint l'ordre de début de votre petite protégée... »

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *se jetant dans les bras de sa fille.* Ma fille !

COLOMBE. Ma mère !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! monsieur, si j'osais...

BOISFLEURY. Osez, osez toutes les deux !

GALOUZOT. Ma fille au théâtre !

## ENSEMBLE.

AIR :

TOUS.

Débuter à l'Opéra !

GALOUZOT.

Ah ! quelle affreuse nouvelle !

COLOMBE, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Ah ! quelle heureuse nouvelle !

BOISFLEURY.

C'est une bonne nouvelle

TOUS

Mais cette faveur est telle

Que personne n'y croira.

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Pour la dire à tout le quartier,

A l'instant il faut que je sorte ;

Mais quand je vais la publier,

*A son mari.*

Ne bouge pas, garde la porte.

## REPRISE.

Débuter à l'Opéra, etc.

M<sup>me</sup> Galouzot sort.

GALOUZOT.

Nouvelle qui me fait fremir !

A l'instant il faut que je sorte.

COLOMBE.

Et pourquoi ?

GALOUZOT.

Pour la démentir.

*A Colombe.*

Ne bouge pas, garde la porte.

## REPRISE.

Débuter à l'Opéra, etc.

COLOMBE.

Nouvelle qui doit me charmer !

A l'instant il faut que je sorte.

BOISFLEURY.

Et pourquoi ?

COLOMBE.

Pour la confirmer ;

*Timidement.*

Mais voudrez-vous garder la porte ?

BOISFLEURY. Comment donc ! enchanté !

COLOMBE. Ah ! que vous êtes bon !

Elle sort vivement.

BOISFLEURY. Mais je compte sur votre reconnaissance... et j'ai ma manière d'entendre la reconnaissance... Ah ! bien oui, elle est déjà loin... Que vois-je ? seul dans cette loge...



REPRISE DE L'AIR.

Ah ! l'amour est un sorcier,  
Puisqu'en ces lieux, il sut faire  
D'un noble propriétaire  
Le portier de son portier.

SCÈNE VIII.

BOISFLEURY, seul.

C'est égal, tirer le cordon en gants jaunes, voilà qui dépasse la limite de l'excentrique... car enfin, on peut frapper, et il faudrait ouvrir... Ah ! j'ai eu tort de me prêter à cette sortie compromettante... garder une porte, ce n'est pas garder ma dignité... Dieu ! quels brocards, si l'on me surprenait dans mon intérieur ? avec ça que je possède une foule de locataires prêts à demander ma tête toutes les fois que je leur demande leur terme... mais voyez donc s'ils reviendront... (*On frappe.*) Ah ! mon Dieu ! on a frappé... Non, je dois m'être trompé... (*On frappe de nouveau.*) Ah ! j'avais trop bien entendu. (*Tirant le cordon.*) Ouvrons ; peut-être passera-t-on sans s'arrêter.

SCÈNE IX.

BOISFLEURY, au fond ; GROSBLEU, entrant comme un furieux.

GROSBLEU. Galouzet, Galouzet, tu diras au propriétaire que c'est une canaille.

BOISFLEURY. Qu'est-ce à dire, monsieur ?

GROSBLEU. Il a calomnié mon basson, il m'a fait rendre mon denier à Dieu... Ah ! il me vient des idées anthropophages... j'ai envie de manger du propriétaire, ce doit être dur, mais j'en mangerai.

BOISFLEURY. Hein ? plaît-il ?

GROSBLEU. Ou plutôt, je mettrai le feu à son immeuble.

BOISFLEURY. Par exemple !

GROSBLEU. Oui, il faut un exemple... Mais non, il est assuré, le lâche... Il a mis tous ses biens au soleil, le trembleur ! (*Jetant un cri comme s'il avait une bonne idée.*) Ah !...

BOISFLEURY, à part. Il me fait frémir !

GROSBLEU. Je tiens ma vengeance... je la tiens, je lui parlerai du petit jeune homme.

BOISFLEURY. Un petit jeune homme ?

GROSBLEU. Tu sais, Galouzet, le petit jeune homme de trois heures qui vient chez madame pendant que le Boisfleury est à la Bourse.

BOISFLEURY. Qu'est-ce que j'apprends là ?

GROSBLEU. Ah ! tu ne crois être que propriétaire ; eh bien ! je te ferai voir que tu es autre chose, mon bonhomme !

BOISFLEURY, le secouant. Monsieur Grosbleu ! c'est une infamie !

GROSBLEU. Galouzet, lâche-moi donc !

BOISFLEURY, le secouant toujours. Ce n'est pas Galouzet, c'est le propriétaire.

GROSBLEU. Le propriétaire... la voix de ce patenté... Galouzet, tire-le de mes mains... tire, tire, ou il va arriver un malheur.

Ils se secouent tous les deux.

BOISFLEURY. Monsieur Grosbleu, je suis ici chez moi, je remplace le portier... Sortez de cette loge ! (*Criant de toutes ses forces.*) Je vous dis que je remplace le portier.

GROSBLEU. Tu remplaces le... (*Le lâchant et d'une voix naturelle.*) Tu dis que tu remplaces le... Cordon, s'il vous plaît ?

BOISFLEURY. Ah ! j'enrage !

GROSBLEU. Cordon, portier !

BOISFLEURY. Oh ! je me vengerai !

GROSBLEU. A-t-il tiré ?... il doit avoir tiré.  
Il sort.

BOISFLEURY. Ah ! le misérable ! le bourreau !... me dire que ma femme... j'étouffe... je suffoque ! (*On frappe un grand coup.*) Encore lui, peut-être ?... je n'ouvrirai pas... (*On frappe deux coups.*) Si pourtant c'était quelqu'un de la maison ? Voyez un peu si ce Galouzet reviendra... (*On frappe trois coups très-forts.*) Allons, il faut absolument... Ah ! quelle école !

GROSBLEU, rentrant. Vous êtes bien longtemps à ouvrir, portier.

BOISFLEURY. Encore lui !

GROSBLEU. Portier, ma clef !

BOISFLEURY. Sa clef !

GROSBLEU. Ma clef, ma clef ! allons donc, je suis pressé ; j'ai des raisons pour rentrer immédiatement.

BOISFLEURY, lui donnant une clef. Ah ! j'en deviendrai fou !... Tenez,

GROSBLEU. Ce n'est pas ça... c'est la clef de la Crapouillard.

BOISFLEURY. Celle-ci ?

GROSBLEU. C'est la clef des... enfin, ce n'est pas celle-là... Mais dépêchez-vous donc, nom d'un petit bonhomme !

BOISFLEURY. Enfin, voici la dernière !

GROSBLEU. C'est celle-là !

BOISFLEURY. C'est bien heureux !

GROSBLEU. Maintenant, mon bougeoir !

BOISFLEURY. Comment ! il faut encore... (*Se précipitant sur lui et le saisissant à la gorge.*) Brigand ! calomniateur !

GROSBLEU. Un portier qui se livre à des voies de fait !... A la garde !

SCÈNE X.

LES MÊMES, GALOUZOT, COLOMBE, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

ENSEMBLE.

AIR : Cher financier, montre-toi libéral.

BOISFLEURY.

C'est une horreur ! mais avant demain soir,



Il faudra bien que le traître déloge.  
Infortuné ! que n'ai-je pu prévoir  
Tous les supplices de la loge !

GROSBLEU.

C'est une horreur ! je ne puis concevoir  
Qu'à son portier un bourgeois se subroge.  
Il faut connaître un peu mieux son devoir,  
Quand on veut garder une loge.

GALOUZOT, à Grosbleu.

Que fais-tu donc ? à ce point t'oublies !

GROSBLEU.

Traiter si mal un pauvre locataire ;  
Dès qu'il viendra, je prierai le portier  
De changer le propriétaire.

ENSEMBLE.

BOISFLEURY.

C'est une horreur ! mais avant, etc.

GROSBLEU.

C'est une horreur ! je ne puis concevoir, etc.

GALOUZOT, COLOMBE, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Vous offenser, il faut que demain soir,  
Monsieur Grosbleu de la maison déloge.  
Nous, mes enfants, faisons notre devoir,  
Et venons reprendre la loge.

*Grosbleu sort.*

GALOUZOT. Ah ! monsieur, si vous saviez  
combien nous sommes confus !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Désolés !

BOISFLEURY. C'est bien, c'est bien ! mais  
dites-moi, quel est ce petit jeune homme  
qui se faufile chez ma femme pendant que je  
suis à la Bourse à jouer des différences ?

GALOUZOT, à part. Diable ! qui a pu lui  
dire... (*Haut.*) Je ne sais pas, je ne me rap-  
pelle pas... un petit jeune homme ! connais-tu  
ça, ma femme ?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Moi, je ne sais ce que  
monsieur veut dire.

BOISFLEURY. Bien ! très-bien !... c'était  
une malice de monsieur Grosbleu... Horrible  
basson, va !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ne faites donc pas atten-  
tion... c'est un vieux fou !

BOISFLEURY. Vous avez raison ! Eh bien !  
Colombe, êtes-vous contente ?

COLOMBE. Oh ! bien heureuse !

BOISFLEURY. Et vous serez reconnais-  
sante ?

COLOMBE. Si je le serai ?...

BOISFLEURY, à part. Plus tard, je lui  
expliquerai comment j'entends la reconnais-  
sance.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULES.

JULES. Ah ! mademoiselle, ce que je viens  
d'apprendre... serait-il vrai?... ce matin,  
vous hésitez encore... Eh bien ! vous ne  
répondez pas ?

GALOUZOT. Crois-moi, ma fille, avec lui le  
bonheur.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Avec l'Opéra, la gloire,  
les triomphes !

JULES. Au nom du ciel, mademoiselle !...

COLOMBE, lui donnant l'ordre de début.  
Monsieur Jules, lisez !

JULES. Un ordre de début... oh ! perdue,  
perdue pour moi !

BOISFLEURY, se frottant les mains. Un  
concurrent qui se retire ! bravo ! mes actions  
remontent !

## ACTE DEUXIÈME.

### LA LOGE DE L'ACTRICE

Une loge richement décorée. Au lever du rideau, il y règne un grand désordre ; des costumes de ville, des costumes de théâtre, tout se trouve épars sur un canapé ; candélabres, glaces, pots de rouge, etc., etc.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, seule, entrant par la  
droite.

Nou, je vous dis que je me trouverais mal...  
je connais mes nerfs... ça me fait un saisisse-  
ment... (*Prêtant l'oreille.*) Hein ! n'ai-je pas  
entendu?... Ah ! c'est la ritournelle... c'est  
le duo qui va commencer... Le cœur me bat  
d'une force... (*Écoutant à la porte.*) Elle  
attaque !... Bien, très-bien ! Pauvre petite,  
comme elle a peur... Sa voix tremble... Cou-  
rage, bien, courage !...

*Chantant comme une personne qui suit l'orchestre.*

Ah ! je t'aime ! je t'aime !...

Bien ! Ah ! comme elle a bien dit : Je t'aime !  
*Fredonnant.*

Je brave l'anathème

De mes cruels parents !

Ah ! comme elle a bien bravé ses parents...  
Ma fille a une vocation pour le genre éner-  
gique... Ah ! voilà l'adagio, le forté ! (*Se dé-  
menant à mesure que le forté augmente.*)  
Tra, la, la, la, la, la, pan, pan, pan, pan,  
pan, pan, ah ! ah ! ah ! ah ! bom ! bom ! bom !  
bom... bom ! bom !... Bravo ! Enlevé !...  
enlevée !

Air de M<sup>me</sup> Favart.

Quel triomphe pour la famille !  
Tout le quartier demain saura

Que l'on enleva notre fille  
Dieu ! quel honneur ça nous fera !  
Pour cet enfant, dont la gloire est mon rêve,  
J'ai craint parfois certain enlèvement,  
Mais au parterre qui l'enlève  
Je donne mon consentement.

Et monsieur Galouzot, ce pauvre chéri, sera-t-il fier... sera-t-il content... C'est égal, c'est bien heureux que le propriétaire lui ait ordonné de garder la loge... S'il savait que j'ai retrouvé ici...

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, BOISFLEURY.

BOISFLEURY, *prenant du tabac et avec importance*. Ça va bien ! ça va ma foi très-bien !  
M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! vous arrivez de la salle ; eh bien ! est-on content... le public est-il bien disposé ?

BOISFLEURY. Tout le monde est dans le ravissement.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! quelle joie ! quelle ivresse !

*Chantant.*

A la monaco, l'on chasse, l'on déchasse,  
A la monaco, l'on chasse comme il faut.

*Elle danse autour de Boisfleur.*

BOISFLEURY, *laissant tomber son tabac*.  
Prenez donc garde, vous salissez mon jabot.  
M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! j'en deviendrai folle !..  
et quand je pense que c'est vous... Ah ! ma reconnaissance...

BOISFLEURY. Allons donc !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Si fait ! si fait !

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Je vous devrai cette victoire,  
Je vous devrai toute sa gloire,  
Je vous devrai tous ses progrès,  
Je vous devrai tous ses succès,  
Je vous devrai son influence,  
Je vous devrai son opulence.

BOISFLEURY, *à part*.

Et c'est la fille qui paiera  
Ce que la mère me devra.

Merci, merci, madame Galouzot ; je ne veux pas qu'on me remercie... Qu'ai-je donc fait ?.. deviner le talent, ce n'est pas un mérite, c'est un bonheur !... le tirer de son obscurité, le produire au grand jour... c'est un devoir, et quand je pense qu'un monsieur Jules... un ignorant, un profane, voulait enfourer ce trésor...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Cacher ce diamant !

BOISFLEURY. Dérober cette pierre précieuse, et cela par égoïsme.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Par jalousie !

BOISFLEURY. Par crétinisme... Ah ! comme il doit rager en ce moment !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Est-ce qu'il est dans la salle ?

BOISFLEURY. A la première galerie.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! mon Dieu ! si pour se venger...

BOISFLEURY. Non, je dois même lui rendre cette justice, il applaudit plus fort que les autres.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Il applaudit ?

BOISFLEURY. Par calcul, pour ne pas avoir l'air...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Oui, oui !

GALOUZOT, *en dehors*. Non, je ne veux pas aller sur le théâtre !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. O ciel ! cette voix !

GALOUZOT, *en dehors*. Conduisez-moi dans sa loge !

BOISFLEURY. Mais c'est votre mari !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! mon Dieu ! s'il allait apprendre....

## SCÈNE III.

LES MÊMES, GALOUZOT.

GALOUZOT, *à la cantonade*. Merci, merci ! bien obligé !

BOISFLEURY. Vous ici, monsieur Galouzot ?

GALOUZOT. Ah ! c'est vous, c'est toi, bonne ! ah ! Tant mieux ! Eh bien... comment ça va-t-il ? Colombe... son début ?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Un grand succès, ça marche on ne peut mieux !

GALOUZOT. Ça marche... alors laissez-moi m'asseoir... je ne sais pas ce que j'ai dans les jambes... c'est peut-être l'émotion qui descend... mais je ne me tiens plus.

BOISFLEURY. Et pourquoi n'êtes-vous pas resté à la loge ?

GALOUZOT. A la loge?... d'abord, je ne pouvais pas m'y tenir ; j'allais, je venais... je montais l'escalier... je redescendais dans la rue... Dieu ! si la maison pouvait brûler ! que je me disais en trépignant d'impatience.

BOISFLEURY. Brûler ma maison !..

GALOUZOT. Je désirais ça pour être dispensé de garder la loge, et pendant que je me désolais, le marteau de la porte : pan ! pan ! pan ! c'était un charivari ! mais bath ! je me tirais les cheveux, au lieu de tirer le cordon... si bien que le locataire du premier, vous savez, monsieur Crapouillard...

BOISFLEURY. Eh bien ! monsieur Crapouillard ?..

GALOUZOT. Il m'a donné congé !

BOISFLEURY. Congé?... mon meilleur locataire...

GALOUZOT. Ah ! dam ! on n'a pas tous les jours une fille qui débute.

BOISFLEURY, *à part*. Protégez donc ces animaux-là !

GALOUZOT, *à M<sup>me</sup> Galouzot*. Et tu disais donc que notre fille allait bien... on parlera d'elle, n'est-ce pas ?



M<sup>me</sup> GALOUZOT. Des tonnerres d'applaudissements!

GALOUZOT. Ah! s'il y des tonnerres, ça ne peut pas manquer de faire du bruit...

BOISFLEURY. Mais enfin qui donc garde la loge en votre absence?

GALOUZOT. Personne, monsieur, j'ai laissé la porte ouverte.

BOISFLEURY, *à part*. La porte ouverte à neuf heures du soir!.. Ah! si je n'étais pas amoureux comme un fou, comme je vous flanquerais toute cette canaille-là à la porte... Il faut absolument que j'envoie quelqu'un. Il va pour sortir, et se jette dans le régisseur qui entre.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

BOISFLEURY. Oh!

LE RÉGISSEUR. Ah!

BOISFLEURY. Prenez donc garde!

Il sort.

LE RÉGISSEUR. Est-ce que j'ai le temps?... Vite le turban de la débutante... elle a oublié son turban.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Son turban?... Ah! mon Dieu! où est son turban?

GALOUZOT. Son turban? ah! mon Dieu! où est son turban?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ciel!

GALOUZOT. Quoi donc?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Vous étiez assis dessus!

GALOUZOT. J'étais assis sur le turban!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah! mon Dieu! c'est une véritable galette!

LE RÉGISSEUR, *à M<sup>me</sup> Galouzet*. C'est égal! donne vite!

GALOUZOT, *étonné*. Donne!...

LE RÉGISSEUR. Ta fille est charmante! je te fais mon compliment!

Il sort en emportant le turban.

#### SCÈNE V.

GALOUZOT, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

GALOUZOT. Ta fille... je te fais... il a tutoyé mon épouse?...

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *à part*. Voilà ce que je craignais!

GALOUZOT. Encore un monsieur qui lui dit toi... Madame Galouzet...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Taisez-vous; notre fille est en scène!

GALOUZOT. Madame Galouzet, toutes les comédies ne se jouent pas sur le théâtre.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ecoutez!... voilà sa cavatine. Le premier acte va finir.

GALOUZOT. Sa cavatine... ah! je veux entendre... mais ce monsieur qui te tutoie... (*Écoutant.*) Oh! le joli son!... la jolie roulade. (*Faisant une roulade.*) Ah! ah! et cé-

tera!... Quel est ce monsieur qui se permet?... Ah! que c'est bien!... Non... Si... Ma fille d'un côté, de l'autre ma dignité d'époux... Madame Galouzet...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Mais laissez-moi donc écouter...

GALOUZOT. Ce qu'il faut écouter, madame, c'est la morale qui vous parle par ma bouche... c'est Théodore qui vous demande: Rosine, quel est-ce gros court qui vous parle un langage à scandaliser une femme beaucoup moins rosière que vous ne le fîtes?

On entend applaudir.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Là, vous me faites perdre les applaudissements!

GALOUZOT. On a claqué... quel honneur! mais on a tutoyé mon épouse... quelle honte! Madame Galouzet, je veux avoir l'explication...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. S'il est possible de faire un pareil bruit pour si peu de chose...

GALOUZOT. Si peu de chose... si peu de chose, osez-vous dire?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh! mon Dieu! monsieur, cet homme est mon cousin.

GALOUZOT. Encore un cousin!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Mon cousin Polycarpe que j'ai retrouvé régisseur ici.

GALOUZOT. Polycarpe!... Mais vous ne m'avez jamais parlé d'un cousin Polycarpe.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh! monsieur, puis-je vous entretenir de mes parents sans que d'injustes soupçons...

GALOUZOT. Oh! oui, j'en conviens, tous ces cousins me sont suspects... Ils excitent ma jalousie.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *allant au fond*.

Air:

Paix! silence!

L'acte s'avance.

Revenant.

Mon innocence

Doit vous frapper.

Soyez père,

Plus de colère,

Bientôt j'espère

Me disculper.

GALOUZOT.

Ici, ma tête s'exaspère

Là bas, mon cœur est tout entier!

Entre l'actrice et la rosière

Suis-je père, époux ou portier?

On entend des clameurs et des bravos frénétiques.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Entendez-vous, monsieur Galouzet?

GALOUZOT. Eh quoi? notre fille!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et toutes ces couronnes, tous ces bouquets! voyez, voyez donc!

GALOUZOT. Ah! je pleure de joie!

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Quelle gloire!

Quelle victoire!

Puis-je croire

A ce bonheur-là?

On l'amène

En souveraine,

Oui, c'est la reine

De l'Opéra.



GALOUZOT.  
Je veux aller au devant d'elle!  
M<sup>me</sup> GALOUZOT.  
Non, restez, elle vient ici.  
GALOUZOT.  
Ma pauvre fille!  
M<sup>me</sup> GALOUZOT.  
Qu'elle est belle!  
GALOUZOT.  
Où donc est-elle?  
M<sup>me</sup> GALOUZOT.  
La voici!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, COLOMBE, *couronnée et tenant plusieurs bouquets. Au nombre de ces bouquets, un de roses blanches qu'elle tient à la main droite.* LE RÉGISSEUR, ACTEURS, ACTRICES.

CHOEUR.

Quelle gloire!  
Quelle victoire!  
Comment croire  
À ce succès-là?  
On l'emmena  
En souveraine.  
Oui, s'est la reine  
De l'Opéra.

COLOMBE. Merci, merci, messieurs!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ma fille! ma Colombe!

COLOMBE. Ma bonne mère... que vois-je!  
mon père ici?

GALOUZOT, *sanglotant.* Oui, ton père,  
ton nigaud de père qui pleure... qui pleure  
comme un imbécile.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

C'est du bonheur... eh quoi! vraiment,

Cette sultane si jolie,

Quoi! cette merveille accomplie,

Cette perle, ce diamant,

C'est ma fille... c'est mon enfant!

Voyez donc cette enchanteresse!

Une couronne orne son front brillant,

Et dans sa main, que vois-je! un bouquet blanc,

Ce que sa mère obtint par sa sagesse

Ma fille, ici, l'obtient par son talent.

Ah! ma femme!... ma fille!... *(Au Régisseur, l'embrassant.)* Mon cousin Polycarpe!

LE RÉGISSEUR. Hein? *(A part.)* Moi, son  
cousin!

COLOMBE. Ah! de grâce, laissez-moi res-  
pirer... tant d'émotions...

UN ACTEUR, à M<sup>me</sup> Galouzot. Ma chère,  
ta fille est un trésor.

GALOUZOT. Ma chère... ta fille!...

DEUXIÈME ACTEUR. Tu ne m'avais pas dit  
que tu nous faisais un pareil cadeau.

GALOUZOT. Tu ne m'avais pas dit... que tu  
nous faisais...

TROISIÈME ACTEUR. Parole d'honneur! je  
t'embrasserais si ton mari n'était pas là...

GALOUZOT. Juste ciel!

LE RÉGISSEUR. Eh bien! qu'avez-vous?

GALOUZOT, *tombant accablé sur le Régis-  
seur.* Pardon, mon cousin... Mais je me sens  
bien mal.

LE RÉGISSEUR. C'est l'émotion! approchez-  
vous de cette croisée.

Pendant cette scène, M<sup>me</sup> Galouzot est entourée de tous  
les acteurs qui la félicitent à l'avant-scène droite de  
l'acteur, et Colombe à la toilette du fond est entourée  
par les actrices qui la complimentent.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, GROSBLEU.

GROSBLEU. Est-ce ici la loge de mademoi-  
selle Colombe?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh! c'est monsieur Gros-  
bleu!... Entrez donc, entrez donc, voisin...

GROSBLEU, à M<sup>me</sup> Galouzot. Ah! c'est  
vous, mon enfant?... Ça n'a pas mal été...  
vous parlez un peu bas.... mais quand vous  
aurez le diapason...

LE RÉGISSEUR. Qu'est-ce qu'il dit donc,  
ce monsieur?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ne faites pas attention, il  
est sourd!

M<sup>me</sup> Galouzot va rejoindre sa fille au fond, et Grosbleu  
se trouve à côté d'un acteur habillé en Turc avec un  
costume vert.

GROSBLEU. C'est comme je n'aime pas non  
plus votre costume vert, il ne vous va pas  
bien.

L'ACTEUR. Comment! un costumesuperbe!

GROSBLEU. Vous êtes la fille du sultan....  
et la fille du sultan doit avoir une tunique  
blanche... C'est plus gracieux!

L'ACTEUR. Ah ça, pour qui me prend-il  
donc ce monsieur?

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *redescendant.* Ne faites pas  
attention, il est presque aveugle.

PREMIER ACTEUR. Aveugle et sourd!

DEUXIÈME ACTEUR. Il ferait bien de rester  
chez lui!

LE RÉGISSEUR. Ah ça, messieurs, ne trou-  
blons pas la débutante; nous avons encore un  
acte à jouer, et voilà déjà cinq minutes d'en-  
tr'acte.

PREMIER ACTEUR. C'est juste, il faut lui  
laisser le temps de se recueillir.

LE RÉGISSEUR.

AIR : *Dans Satan.*

Le public dans l'attente

Déjà s'impatiente;

Laissons la débutante

Rêver à ses

Succès.

*Pendant ces quelques vers, un domestique est entré avec  
une lettre et s'approche de Colombe.*

LE DOMESTIQUE.

Cette lettre, mademoiselle.

*Colombe, étonnée, prend la lettre.*

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Dans la salle allons de ce pas

Pour savoir ce qu'on pense d'elle.

GALOUZOT, *voyant que sa femme s'appête à sortir*

Je ne la quitte pas!

REPRISE.

Le public dans l'attente, etc.

## SCÈNE VIII.

COLOMBE, GROSBLEU.

COLOMBE, *ouvrant la lettre*. Qui peut m'écrire ?

GROSBLEU. C'est drôle ! j'ai comme des papillons noirs qui voltigent devant mes yeux... C'est l'éclat des lumières.

COLOMBE, *lisant la signature*. Que vois-je?... de monsieur de Boisfleury, mon protecteur ! sans doute un conseil qu'il me donne. Il est si bon !

GROSBLEU. Et puis des bourdonnements dans les oreilles ; c'est la musique !

COLOMBE, *lisant*. Que vois-je ! est-il possible ?

GROSBLEU. Je crois que je ferai bien de retourner dans la salle.

COLOMBE, *avec indignation*. Oh ! mais c'est affreux ! c'est infâme !

GROSBLEU. Oui, décidément, il y a trop de monde dans cette loge.

COLOMBE. Oser m'écrire ainsi !

GROSBLEU. Sortons !

*Il se heurte dans Boisfleury qui entre.*

BOISFLEURY. Encore ?

GROSBLEU. Pardon, mademoiselle.

*Il sort.*

COLOMBE. Lui, c'est lui ! il ose venir jusqu'ici !

## SCÈNE IX.

BOISFLEURY, COLOMBE.

BOISFLEURY. Elle tient mon billet ! j'arrive à merveille.

COLOMBE. Vous ici, monsieur ?

BOISFLEURY. Oui, ma charmante !

COLOMBE. Et c'est vous qui m'avez écrit cette lettre ?

BOISFLEURY. Qu'avez-vous donc, chère enfant ?

COLOMBE. De grâce, monsieur, répondez-moi... Est-ce vous qui m'outragez ainsi ?

BOISFLEURY. Vous outrager, moi votre ami !

COLOMBE. Oh ! non, cela n'est pas.... et c'est moi qui vous insulte en vous soupçonnant l'auteur de cet indigne écrit.

BOISFLEURY. Permettez, permettez, mademoiselle, j'ai peut-être exprimé trop vivement, d'une manière trop peu gazée... Écoutez donc, un propriétaire n'est pas un littérateur. Mais après tout, cette lettre est l'expression de mon amour, et peut-être devez-vous quelques reconnaissances à votre protecteur.

COLOMBE. Vous, mon protecteur !

*Air :*

Votre protection est bonne

Et je conviens que ses effets sont grands.

Mais pourquoi dire, je la donne ?

Il fallait donc me dire je la vends,

C'est ton amour qui paiera cet encens.

J'aurais compris qu'on ne fait plus l'aumône

Et j'aurais pu répondre avec mépris :

Ce nom, ce rang, ces fleurs, cette couronne,

Sont mille fois trop payés à ce prix.

Oui, j'aurais pu répondre avec mépris,

Que vos bienfaits sont trop chers à ce prix.

BOISFLEURY. Eh ! mais voilà de la tragédie ! Cette pose est ravissante, et décidément je me suis trompé ; l'Opéra n'est pas son genre. Elle devait jouer les reines au théâtre Français.

COLOMBE. Monsieur, vous raillez avec trop d'esprit pour que je puisse entrer en lice avec vous ; d'ailleurs le temps s'écoule, et je vais être obligée de continuer mon rôle.... Croyez bien toutefois que je n'oublierai jamais votre généreuse protection, et que s'il est en mon pouvoir de m'acquitter honorablement, aucun sacrifice ne me coûtera.

BOISFLEURY. C'est votre dernier mot ?

*On entend la cloche du régisseur.*

COLOMBE. Vous voyez, monsieur, qu'il me serait impossible d'en ajouter beaucoup d'autres... j'ai besoin de me recueillir. (*Saluant.*) Pardonnez, si je vous prie de vouloir bien me laisser seule.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, *ensuite* M<sup>me</sup> GALOUZOT ET GALOUZOT.

LE RÉGISSEUR. Mademoiselle Colombe, tenez-vous prête, on va commencer.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ma fille, je viens de la salle, tout le monde est ravi, le directeur est enchanté... ta fortune est faite.

Pendant cette phrase, Galouzot est entré et va s'appuyer dans le fond, les bras croisés sur la poitrine.

COLOMBE. Ma mère, voyez donc si rien ne me manque.

BOISFLEURY. Ah ! le père quitte sa loge et la fille me chasse de la sienne... ah ! le succès vous enivre, orgueilleuse engeance... Il vous faut une leçon, et de par Dieu, c'est moi qui vais la donner.

*On entend frapper les trois coups.*

COLOMBE. Les trois coups !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! ça me fait un effet !...

BOISFLEURY. Au revoir, ma charmante ; nous nous reverrons après la pièce.

*Il sort.*

COLOMBE, *à part*. O mon Dieu ! quel est son projet ?

LE RÉGISSEUR. L'ouverture est commencée... Venez, mademoiselle.

COLOMBE. Je vous suis... (*A part.*) Je ne sais... mais à présent, j'ai peur !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! ma foi, tant pis... je



me rassure et je veux être témoin de son triomphe!

Elle va pour sortir, Galouzot se jette devant elle sur la porte et la ferme en disant.

GALOUZOT. Vous ne sortirez pas!

## SCÈNE XI.

GALOUZOT, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Pourquoi donc?

GALOUZOT. Parce que mon cœur bat, parce que ma tête brûle, parce que je ne sais plus ce que je fais, ce que je veux... ce que je suis, et que c'est à vous de me l'apprendre.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ce que vous êtes?

GALOUZOT. Oui, ce que je suis, ce que vous m'avez fait... C'est vous qui m'avez fait ce que je suis... Rappelez-vous notre première entrevue... notre rencontre à Saint-Remy.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Par un effet dont j'ignore les causes,  
Je vous trouvais un air sentimental,  
Votre costume était couvert de roses  
Et vous portiez un bouquet virginal,  
De vos vertus, emblème triomphal.  
Mais de l'hymen tristes métamorphoses,  
Tout est changé! des soucis clandestins  
Couvrent mon front, jadis des plus sereins,  
Et maintenant, où je trouvais des roses,  
Je ne vois plus que des cousins.  
Où j'aspirais le doux parfum des roses,  
Je suis piqué par des cousins.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Toujours les mêmes soupçons!

GALOUZOT. Des soupçons, dites-vous?... non, j'étais là, j'ai tout vu, j'ai tout entendu, mes oreilles tintent encore de tous ces tu, de tous ces toi, adressés à ma légitime épouse, et vous voulez me persuader que tous ces gens familiers sont de votre famille! allons donc, il est impossible qu'une femme seule ait tant de cousins!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh bien! non, là; puisque vous m'y forcez... ce ne sont pas mes cousins.

GALOUZOT. Qu'entends-je?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Aussi bien le succès de ma fille a réveillé dans mon cœur tous mes souvenirs de jeunesse... j'ai trop longtemps caché dans la nuit du bonheur domestique une existence qui devait briller au grand jour de la rampe... Monsieur Galouzot, regardez-moi : ce port de reine, cet œil brillant, cette noblesse antique, tout cela pouvait-il appartenir à une obscure villageoise?... Depuis quand, s'il vous plaît, trouve-t-on dans les campagnes cette grâce artistique, cette tournure majestueuse, cette démarche élégante... Monsieur Galouzot, frémissez de bonheur, vous n'avez pas épousé une rosière, vous avez épousé une comédienne!

GALOUZOT. Juste ciel! eh quoi! lorsque je vous ai rencontrée...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je jouais la comédie.

GALOUZOT. Quand vous m'avez dit : Je suis rosière?...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je jouais la comédie.

GALOUZOT. Quand vous m'avez épousé par amour?...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Je jouais la... c'est-à-dire, non, je ne la jouais plus alors.

GALOUZOT. Mais ce costume, ces roses, cette couronne?...

AIR de l'Apothicaire.

Vous n'étiez pas rosière?...  
M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Si,

Dans un rôle que j'idolâtre,  
La Rosière de Salency.

GALOUZOT.

Une rosière de théâtre!!!

Quoi! lorsque je crus tout de bon

Voir une rose naturelle,

Pauvre Jobard! ce n'était donc

Qu'une rose artificielle!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. C'était le jour de la fête du village de Saint-Remy... on devait y couronner une rosière, et pour exploiter la circonstance nous avions affiché : La Rosière de Salency. A peine le public était-il entré dans la salle, que nous apprîmes la fuite de notre directeur; il venait de partir en emportant la recette, plusieurs de nos camarades l'avaient imité, et bientôt le public exaspéré se précipita sur le théâtre. Obligée de fuir précipitamment pour échapper à la fureur populaire, dès lors... je me trouvais seule, à la brune, et sur une route assez déserte, lorsque vous vîntes à passer; vous vous rendiez à Paris, vous étiez un jeune fon, ma beauté, ma jeunesse, mon costume de rosière... bref! vous m'elevâtes, et moi qui ne savais que devenir... je m'opposai qu'une faible résistance.

GALOUZOT. Trop faible, hélas! mais tout cela ne m'explique pas pourquoi ces messieurs vous tutoyaient...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Langage de coulisses; ce sont mes anciens camarades.

GALOUZOT. Comment! ce gros noir que vous appelez Polycarpe?...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. C'est ce même directeur qui nous a plantés là en emportant la caisse.

GALOUZOT. Et j'ai appelé ce filou mon cousin Polycarpe!

On entend des clameurs au fond jusqu'à la fin de la scène suivante.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Écoutez, écoutez; sans doute notre fille que l'on couvre d'applaudissements...

GALOUZOT. Ah! je n'ai plus d'épouse, je n'ai plus de fille, je ne suis plus entouré que de comédiennes.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. O ciel! ce bruit!... que se passe-t-il donc?

GALOUZOT. J'ai enlevé une comédienne.



M<sup>me</sup> GALOUZOT, *ouvrant la porte*. Grand Dieu! quel tumulte! la représentation est interrompue... on se bat dans la salle... et là bas, sur le théâtre... Ciel! Colombe évanouie!

Elle sort précipitamment.

GALOUZOT, *se relevant aux derniers mots de M<sup>me</sup> Galouzet*. Hein? qu'est-ce qu'elle a dit?... Colombe, ma fille, et tout ce bruit qu'ils font par là... je ne sais pas ce qu'il faut que je fasse... je crains un malheur... O mon Dieu! si ma pauvre fille... oh! je dois aller voir... je dois...

CHOEUR *dans la coulisse*.

Ain final de Satan. (1<sup>er</sup> acte.)

Effroyable cabale!

Comment lui résister?

C'est un affreux scandale;

En vain toute la salle

A voulu protester.

## SCÈNE XII.

GALOUZOT, M<sup>me</sup> GALOUZOT, COLOMBE, LE RÉGISSEUR, ACTEURS, ACTRICES.

On porte Colombe évanouie que l'on place sur un canapé au fond.

GALOUZOT.

Grand Dieu! ma fille évanouie!

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Oh! reviens à toi, je t'en prie!

GALOUZOT.

Je vais, je viens je ne sais où.

Ma Colombe chérie,

Oh! je voudrais devenir fou!

TOUS.

Mais elle revient à la vie.

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Ses yeux restent fermés... pitié, Dieu tout-puissant.

GALOUZOT, à genoux devant Colombe.

Mon enfant! mon enfant!

REPRISE DU CHOEUR.

Effroyable cabale, etc.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULES.

JULES. J'entrerai... je suis médecin, j'entrerais, vous dis-je!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah! monsieur Jules, venez... venez de grâce!

JULES. Ce ne sera rien.... le saisissement... Ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, mais l'infâme auteur de cette affreuse cabale!

TOUS. Vous le connaissez?

GALOUZOT. Vous le connaissez? vous connaissez un homme auteur de cette infamie? Oûest-il, où est-il? Monsieur Jules, il faut que je le tue.

JULES. Donnons d'abord des soins à votre fille, et reposez-vous sur moi du soin de la venger.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah! le ciel soit loué, là voilà qui reprend ses sens...

COLOMBE. Où suis-je?... éteignez ces lumières... empêchez donc le bruit de cet orchestre.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Colombe... ma fille!

COLOMBE. Vous m'appellez... non, non, je ne veux pas!

JULES. Grand Dieu! ce regard!...

GALOUZOT. Mon enfant! c'est moi... ton père...

COLOMBE. Écoutez! écoutez!...

Air:

Ce bruit qui m'épouvante,  
C'est là!

Vous voulez que je chante,  
Voilà!

Ma voix est douce et tendre,  
Je crois;

Venez, venez entendre  
Ma voix.

Taisez-vous,  
Écoutez la ritournelle;

Taisez-vous;  
Après elle

Écoutez-nous!

Quel bruit vient me surprendre  
Encor!

Ce bruit se fait entendre  
Plus fort.

Il semble du parterre  
Sortir.

Ah! ce bruit peut me faire  
Mourir.

*Elle tombe sur le canapé.*

GALOUZOT et M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ma fille!

REPRISE.

JULES.

Taisez-vous!  
Cette crise est salutaire.  
Taisez-vous!  
Dieu, j'espère,  
Sera pour nous.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GROSBLEU, puis BOISFLEURY.

GROSBLEU. Bravo! ah! bravo! voilà ce qui s'appelle un succès.... c'était des trépignements... et des gestes... (*Montrant son œil tout noir.*) J'en suis frappé.... je n'ai pas bien vu, mais ça devait être bien beau.

BOISFLEURY, *entrant*. Voyons si maintenant la tigresse est encore aussi terrible.

COLOMBE, *se levant*. Mais laissez-moi donc! vous voyez bien que l'on va commencer.... je ne suis pas prête...

BOISFLEURY. Que signifie?...

JULES, *l'apercevant*. Lui, cet homme ? ici ? quelle audace ?

COLOMBE. Le coiffeur, l'habilleuse... comment, personne !... dites qu'on ne lève pas la toile.... faites venir le régisseur.... Mon

Dieu ! mon Dieu !... je ne serai jamais prête ! BOISFLEURY. Qu'entends-je ? est-ce que sa raison ?...

JULES, *allant à lui et l'amenant par le bras près de Colombe*. Venez, monsieur, venez contempler votre ouvrage.

## ACTE TROISIÈME.

### LA LOGE DE LA FOLLE.

Le théâtre représente une loge de fou, dans une maison de santé; porte au fond, croisées avec grilles.

### SCÈNE PREMIÈRE.

GALOUZOT, COLOMBE, JULES,  
TROIS ELÈVES.

Au lever du rideau, Colombe sommeille couchée sur une espèce de banc placé au fond du théâtre; Galouzot, à l'avant-scène, est assoupi dans un grand fauteuil; Jules observe avec attention les mouvements de Colombe.

JULES. Elle est plus tranquille, ne la réveillons pas et poursuivons notre visite; nous avons, je crois, un nouveau pensionnaire.

GERMAIN. Oui, monsieur Jules, le numéro 2. Je ne l'ai pas encore vu, car j'étais absent lorsqu'il nous a été amené.

JULES. Je vais entrer chez lui, ne me suivez pas; trop de monde à la fois pourrait exaspérer cet homme dont la folie est furieuse... Vous irez m'attendre au numéro 4.

GERMAIN. Oui, monsieur Jules!...

GALOUZOT, *rêvant*. Tutoyer une rosière!...

JULES. Pauvre monsieur Galouzot, il n'a pas voulu quitter sa fille... C'est lui qui l'a veillée!

GALOUZOT, *rêvant*. Vous m'en ferez raison!

JULES. Venez, ne troublons pas leur sommeil.

AIR : *Dans Satan*.

Venez, car le jour se lève  
Sur cette triste maison,  
Et peut-être qu'un doux rêve  
Va lui rendre la raison.

TOUS.

Partons, car le jour se lève, etc.

*Ils sortent.*

### SCÈNE II.

COLOMBE, GALOUZOT.

COLOMBE, *réveillée en sursaut*. Oui, ma mère, je me lève... je vais étudier mon piano... (*Se frottant les yeux*.) Tiens, je ne me suis donc pas couchée... Eh bien, mais ce n'est pas là ma petite chambre. Où suis-je donc!... j'ai froid... j'ai peur!... (*Apercevant son père*.) Ah! mon père... me voilà rassurée... mais lui-même, il semble avoir passé la nuit dans ce fauteuil...

GALOUZOT, *rêvant*. Ma fille... ma pauvre fille...

COLOMBE. Il rêve, il pense à moi... mais où sommes-nous donc?...

GALOUZOT. Je vous dis que je ne veux pas qu'elle débute...

COLOMBE. Débiter!... O ciel... hier soir... Oui, oui... c'est vrai...

GALOUZOT. Bien, ma fille, bien; des fleurs, des bouquets... Ah! viens que je t'embrasse...

COLOMBE. Non... non... ce n'est pas un rêve.

AIR du vaudeville de la *Haine d'une Femme*.

Des bravos d'une salle entière  
J'entends encor le bruit flatteur;  
Mais l'orage gronde au parterre.  
Une cabale... ô ciel... j'ai peur.

*Regardant autour d'elle.*

Où suis-je... au théâtre peut-être...

*Remontant à droite.*

Mais ces barreaux à la fenêtre,

*Se cramponnant aux barreaux.*

Cette maison, je crois la reconnaître.

Moi, folle! Oh! non, cela ne peut pas être.

Ayez pitié de mon effroi!...

Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi..

Vous voyez quel est mon effroi!...

Je vous en prie, éclairez-moi.

*Après un silence.*

DEUXIÈME COUPLET.

Non... ma pauvre tête est remise,

Raisonnons sans rien oublier :

Hier matin, j'étais assise

Dans une loge de portier;

Le soir, célèbre cantatrice,

J'avais une loge d'actrice,

*Regardant autour d'elle.*

Et maintenant une loge à l'hospice.

Faut-il qu'ici mon beau rêve finisse!

Ayez pitié de mon effroi!...

Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi.

Vous voyez quel est mon effroi!...

Je vous en prie, éclairez-moi.

GALOUZOT, *rêvant*. Colombe... Colombe!..

COLOMBE, *allant se jeter dans ses bras*.

Oh! mon père!... mon père...

GALOUZOT, *s'éveillant*. Hein! quoi... qui m'appelle?...

COLOMBE. Moi... Colombe... votre fille... votre enfant.



GALOUZOT. Elle me reconnaît... Tu me reconnais... Elle va donc mieux ?

COLOMBE. Mon père !...

GALOUZOT. Elle a bien dit mon père... mais non, je ne puis croire encore à tant de bonheur. Toi que j'ai vue hier en proie au délire le plus effrayant... Parle-moi, ma Colombe ; rassure-moi. — Dis à ton père qu'ils se sont trompés, que tu n'es pas folle. — Ah ! j'en deviendrai fou...

COLOMBE. Bon père ! et vous ne m'avez pas quittée vous ? Oh ! merci, merci.

GALOUZOT. Non vraiment ! me séparer de ma fille... jamais ! Lorsque j'ai cédé aux vives instances de M. Jules qui nous suppliait de te conduire dans cette maison, dont il est le premier élève, ç'a été à la condition expresse que je ne te quitterais pas, et que madame Galouzot retournerait seule à son cordon... (*A part.*) Je ne peux croire encore à mon bonheur ! la raison lui est rendue ! (*Bas.*) Dis-moi, Colombe, qu'est-ce que tu avais l'habitude de me dire le matin en te levant ?

COLOMBE, *l'embrassant*. Bonjour, mon père.

GALOUZOT. C'est bien ça... c'est bien ça... (*A part.*) Autre épreuve... (*Haut.*) Qu'est-ce que me disait ta mère... (*à part.*) ton abominable mère... (*haut.*) lorsque je ronflais le soir près du poêle ?

COLOMBE. Monsieur Galouzot, allez donc vous coucher !...

GALOUZOT. C'est bien ça... c'est bien ça... (*A part.*) Seulement, elle disait : Vieille bête, allez vous coucher ! mais le respect dû à un père !... je ne la chicanerai pas sur l'omission. (*Haut.*) Et dis-moi, n'y avait-il pas parmi nos locataires un jeune homme ?...

COLOMBE. Oui, monsieur Jules...

GALOUZOT. Elle a dit Jules, et tout de suite et sans chercher. Allons, ça va mieux... ça va beaucoup mieux.

COLOMBE, *entre ses dents*. N'est-ce pas... mais je ne vois pas ma mère...

GALOUZOT. Ta mère... ta mère...

COLOMBE. Pauvre mère !... qu'elle a dû souffrir en rentrant... Il faut bien vite aller lui dire que nous ne lui en voulons plus...

GALOUZOT. Que nous ne lui en voulons plus... parle pour toi, Colombe.

COLOMBE. Que voulez-vous dire ?

GALOUZOT. Ton papa... sera toujours ton papa. (*Tirant un papier de sa poche.*) Mais dès que le tribunal aura un petit moment, ton père ne sera plus le mari de ta mère...

COLOMBE. Ciel !... une séparation... et vous songez à un semblable projet, au moment où votre fille vous est rendue !

GALOUZOT. Pardieu, sans cela est-ce qu'il ne nous eût pas fallu, madame Galouzot et

moi, réunir toutes nos ressources, tous nos efforts, pour subvenir aux dépenses coûteuses de ton entretien dans cette maison ? mais Dieu merci, te voilà sauvée... ainsi.

AIR de l'Héritière.

Si le malheur qui frappa ma famille  
Avait égaré ta raison,  
Pour adoucir le sort de notre fille,  
Ta mère et moi restions à la maison  
Enchaînés au même cordon.  
De douleur mon âme abreuvée,  
Dans cet enfer eût gémi chaque jour ;  
Mais puisque te voilà sauvée,  
Je vais me sauver à mon tour.

COLOMBE. Mais c'est impossible ! que vous a donc fait ma mère ?...

GALOUZOT. Ce qu'elle m'a fait, ce qu'elle... elle a joué la comédie !...

COLOMBE. Ma mère !...

GALOUZOT. Oui, ta mère, elle que j'avais épousée de confiance... elle que je croyais l'innocence même... C'était...

### SCENE III.

LES MEMES, M<sup>me</sup> GALOUZOT.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *interrompant Galouzot*. La !... quand je disais que ce ne serait rien !

COLOMBE. Ma mère !...

GALOUZOT, *se retournant*. Pouah !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ah ! que je suis heureuse, chère enfant ! mais je l'aurais parié : moi qui te parle à mon premier début, je me suis trouvé mal !...

GALOUZOT, *entre les dents*. Elle se rendait justice en ce temps-là !

COLOMBE, *à part*. Son premier début... c'est donc vrai !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et sans le régisseur qui me dit : Rosine, mets tes mains dans l'eau !

GALOUZOT, *entre ses dents*. L'affreux Polycarpe !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Hein ! vous dites ? (*Galouzot siffle entre ses dents, et ne répond pas.*) Malhonnête ! Mais te voilà remise tout à fait... Tu verras comme ça marchera à ton second début.

COLOMBE. Mon second début...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Oh ! rassure-toi, les choses se sont expliquées. On accuse tout haut M. de Boisfleury d'avoir cabalé contre toi ; la petite femme du gueur de propriétaire est maîtresse de sa fortune, elle a appris une partie de la vérité ; elle s'est fâchée, et le Boisfleury, qui est fort inquiet de cette aventure, m'a chargé de remettre cette lettre à monsieur...

COLOMBE. Vous appelez mon père monsieur ?



M<sup>me</sup> GALOUZOT, *avançant la lettre*. Tenez... mais tenez donc !

GALOUZOT, *tirant son mouchoir*. Là... là dessus... (*L'essuyant*.) Une lettre pressée par les mains d'une...

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *riant*. Ha ! ha ! ha !...

GALOUZOT. Vous riez... mais si j'avais du vinaigre je l'y plongerais... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir ? (*Lisant*.) « Mon cher » Galouzot. » (*S'interrompant*.) Son cher... un portier à qui il ne donne que six cents francs.... Enfin.... « Mon cher Galouzot, » hier, j'ai eu l'imprudence d'adresser à » mademoiselle Colombe, votre fille, une » lettre dont les expressions inspirées par » la plus vive admiration pourraient peut- » être présenter un autre sens à une per- » sonne qui ne les jugerait pas de sang- » froid... » (*A sa femme*.) Par exemple. (*Lisant*.) « Faites-moi remettre au plus tôt » ce billet sans importance et je double vos » gages... Signé, de Boisfleury... » Doublez mes gages, un homme qui a manqué rendre folle ma pauvre enfant ! (*Déchirant la lettre*.) Je ne veux rien de lui !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Non, ma fille, non, il faut garder la lettre du propriétaire, elle servira dans le procès que nous lui ferons.

COLOMBE. Un procès !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Oui, ça fera bien... ça fera du bruit, ça sera très-bon pour ta rentrée.

COLOMBE. Mais, ma mère, je ne veux plus retourner au théâtre.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Tu ne veux plus... (*Regardant Galouzot*.) Oh ! des idées de portier.

GALOUZOT. Madame !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Non, non, te voilà rétablie, le public a fait justice d'une affreuse cabale, tout le monde veut te revoir, t'applaudir, te venger ; le directeur affiche déjà ton second début.

GALOUZOT. J'irai déchirer les affiches !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Monsieur !...

GALOUZOT. Madame !... si vous êtes sa mère, je suis son père aussi moi, peut-être ! je vais trouver M. Jules, faire sortir ma fille de cette maison, et l'emmener avec moi. (*Mouvement de M<sup>me</sup> Galouzot*.) Avec moi, oui, madame.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Une fille appartient à sa mère !...

GALOUZOT. Mais un père appartient à sa fille, et vous ne me séparerez pas de la mienne.

Cris au dehors.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. O mon Dieu ! Ces cris ! On voit paraître à la porte, Germain et deux infirmiers. Germain ouvre la porte et regarde de tous côtés.

GERMAIN. Il n'est pas ici !...

GALOUZOT. Qui ça, monsieur ?

GERMAIN. C'est le numéro deux à qui nous

devions donner une douche ; il a trouvé le moyen de s'enfuir de sa loge ; mais lors même qu'il se serait évadé de la maison, il est facile à reconnaître à sa tête rasée... Al- lons, venez vous autres, venez...

Ils sortent.

GALOUZOT. Des douches... ça fait frémir ?.. Ma Colombe... pauvre enfant... s'il avait fallu... Ah ! mais tu ne resteras pas longtemps ici... vite chez M. Jules.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et moi, chez monsieur le commissaire.

GALOUZOT, *rencontrant sa femme à la porte*. Arrière, comédienne, arrière !

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Grossier !

Ils sortent.

#### SCÈNE IV.

COLOMBE seule, avec gaieté.

En vérité, je crois que c'est un rêve... maman comédienne ; moi dans cette maison... mais c'est que vraiment je ne sais plus si je dois vouloir en sortir.

AIR : *Sauve-moi, Brama.*

Triste guérison,  
C'est ma raison  
Qui me désole.  
Je crois qu'en ces lieux,  
Trompant leurs yeux,  
Si j'étais folle  
Tout irait mieux.

Mon père me disait :  
Si ta raison fuyait,  
Par tendresse pour toi,  
Ta mère et moi  
Nous resterions unis.  
Pour toi, comme jadis,  
Il nous faudrait encor  
Vivre d'accord.  
Triste guérison, etc.

Et toi, grand Opéra,  
Où l'orgueil m'enivra,  
Les fleurs que tu promets  
Sont des cyprès.  
Si j'étais folle, hélas !  
On ne me dirait pas :  
Retourne à l'Opéra,  
La gloire est là.  
Triste guérison, etc.

BOISFLEURY, *en dehors*. Le numéro un ? c'est bon !... je le vois d'ici.

COLOMBE. Monsieur de Boisfleury... Ah ! mon bon monsieur c'est vous qui m'avez rendue folle... Eh bien ! c'est la folle qui va vous recevoir... il vient à mon rôle...

#### SCÈNE V.

COLOMBE, BOISFLEURY.

BOISFLEURY, *entrant*. Ah ! enfin ! pourvu qu'elle puisse m'entendre. (*A Colombe*.) Ah ! mademoiselle, si vous saviez ?..

COLOMBE. Mais arrivez donc, monsieur; nous manquons de cavaliers.

BOISFLEURY. De cavaliers !...

COLOMBE. Allons donc, votre main... n'entendez-vous pas l'orchestre ?

BOISFLEURY. Quoi?... quoi?...

COLOMBE. N'est-ce pas que le bal est charmant ?

BOISFLEURY. Le bal !

COLOMBE.

*Air de contredanse.*

Balancel,  
Déchassez,  
Avancez,  
Quel signal  
Infernal !  
C'est le son  
Du piston.

BOISFLEURY.

O ciel ! qu'a-t-elle donc ?  
La voilà qui sautille.

COLOMBE.

Le ravissant quadrille  
Et que l'orchestre est bon !  
Le plaisir est ma loi.

BOISFLEURY.

Elle est en démenée :  
Regardez, c'est bien moi.

COLOMBE.

Refuser, et pourquoi ?  
Je ne pourrais en conscience,  
A moins d'avoir un cœur de roc,  
Refuser une contredanse  
Avec l'empereur du Maroc.

BOISFLEURY. Elle me prend pour l'empereur du Maroc.

COLOMBE, *forçant Boisfleury à danser.*  
C'est au tour de sa hauteesse !

Balancel,  
Déchassez, etc.

*Elle fait sauter Boisfleury, qui, à la fin du couplet, tombe épuisé sur le fauteuil.*

BOISFLEURY. Ah ! je suis mort...

COLOMBE. Holà ! Domingo, apportez une glace à monsieur.

BOISFLEURY. Mais, malheureuse enfant, reconnaissez moi donc... de Boisfleury, votre propriétaire... je viens pour cette lettre...

COLOMBE, *écoutant.* Chut ! on a frappé, je crois !

BOISFLEURY. Ah ! la voilà qui revient à elle... elle se croit dans sa loge.

COLOMBE. Je vous avais dit qu'on avait frappé!...

*Elle fait signe de tirer le cordon.*

BOISFLEURY. Elle s'imagine tirer le cordon...

COLOMBE. Ah ! c'est monsieur Arthur.

BOISFLEURY. Monsieur Arthur !...

COLOMBE. Oui, oui, madame de Boisfleury est chez elle.

BOISFLEURY. Ah ! mon Dieu!...

COLOMBE. Si elle est seule!... mais vous

le savez bien, puisque vous avez vu partir monsieur.

BOISFLEURY. Morbleu, mademoiselle Colombe...

COLOMBE. Ah ! c'est vous, mon parrain ? c'est donc vrai que le propriétaire vous a mis à la porte?...

BOISFLEURY. Mademoiselle, rendez-moi cette lettre !

COLOMBE. Il est si méchant ; vous ne savez pas, il m'a fait une déclaration d'amour !

BOISFLEURY. C'est justement pour ça que je viens.

COLOMBE. Parler d'amour quand on est si laid...

BOISFLEURY. Si laid !...

COLOMBE. Si vieux !

BOISFLEURY. Vieux, moi !...

COLOMBE. Si bête...

BOISFLEURY. Ah ! par la sambleu !

COLOMBE. Je me suis moquée de lui, et pour se venger, voyez comme c'est lâche, il a payé une cabale.

BOISFLEURY. Mademoiselle, je vous proteste....

COLOMBE. Mais j'ai conservé sa lettre !

BOISFLEURY. Au nom du ciel, veuillez me la rendre!...

COLOMBE. Je la donnerai à monsieur Arthur, qui la donnera à madame de Boisfleury, qui la donnera au juge, et le propriétaire aura son congé comme vous, mon parrain.

BOISFLEURY. Mais c'est donc un serpent que cette Colombe !

COLOMBE. Vous dites que c'est un bel homme, qu'il est bien fait, monsieur de Boisfleury ? allons donc ?

*Air : En vérité, je vous le dis.*

S'il faut en croire les propos,  
Ses mollets sont en castorine,  
Ses hanches sont en crinoline,  
Et ses dents en rhinocéros.  
Il adore les antiquailles,  
Et certain jour, il a, dit-on,  
Pris du tapis vert de Versailles  
Assez pour s'en faire un gazon.

*Elle enlève la perruque de Boisfleury, qui paraît tout chauve.*

BOISFLEURY. Ciel ! en enfant de chœur !... Ah ! mon Dieu... mais elle est folle... folle à lier... Mademoiselle Colombe, mon toupet, voulez-vous bien me restituer... ça ne se fait pas !

COLOMBE, *le jetant par une fenêtre.* Allez le chercher !

BOISFLEURY. Elle a jeté mon gazon à travers choux !... Ah ! c'en est trop... Je vais me plaindre.... Je vais la faire enchaîner!...

GERMAIN, *en dehors.* Je vous dis qu'il n'a pu sortir et que sans doute il s'est caché !...



BOISFLEURY, *ouvrant la porte*. Ah ! justement !... par ici messieurs.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMAIN, TROIS INFIRMIERS.

GERMAIN, *entrant*. Que vois-je !... un front rasé... c'est lui...

BOISFLEURY. Sachez, messieurs...

GERMAIN, *l'arrêtant avec les Infirmiers*. Ah ! ah ! cette fois, nous vous tenons, mon gaillard !...

BOISFLEURY. Comment, son gaillard !

GERMAIN. Ah ! nous nous sauvons au moment de recevoir une douche !

BOISFLEURY. Une douche à moi ?... misérables...

PREMIER INFIRMIER. Des injures !..... l'accès va le prendre..... Allons, vite, à la douche !

BOISFLEURY. Au secours ! à la garde !

LES INFIRMIERS. A la douche..... à la douche !

On entraîne Boisfleury qui se démène et crie de toutes ses forces.

## SCÈNE VII.

COLOMBE.

Ha ! ha ! ha ! le propriétaire qui va recevoir une douche ! Oh ! non je ne dois pas permettre... De la pitié... si du moins le repentir l'avait conduit ici ?... mais non, sa lettre, il ne voulait que sa lettre... allons... allons, ma vengeance est encore bien au-dessous du mal qu'il m'a fait !...

GALOUZOT, *en dehors*. Oui, monsieur Jules, la voiture est en bas.

COLOMBE. Mon père... déjà partir... et mes projets... et Jules que je n'ai pas encore vu...

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *en dehors*. Attendez-moi... attendez-moi !...

COLOMBE. Oh ! je resterai.

Elle va s'asseoir sur le fauteuil, dont elle semble examiner l'un des bras avec le plus vif intérêt.

## SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, GALOUZOT, COLOMBE, JULES.

GALOUZOT, *entrant avec Jules*. Oui, monsieur Jules, vous allez voir si je vous ai trompé...

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *entrant*. Monsieur Jules, le commissaire va venir... j'ai réclamé !... vous ne devez rien faire qu'il ne soit ici !...

JULES. Pour Dieu... laissez-moi d'abord me convaincre !...

Il s'approche de Colombe, qui, le voyant s'avancer, lui dit avec la main sans quitter des yeux le bras du fauteuil.

COLOMBE. Chut ! n'approchez pas... il compte ses écus !...

GALOUZOT. Il compte ses écus !... est-ce qu'elle pense au propriétaire ?

COLOMBE, *chantant*.

Hanneton, vole, vole, vole...

Ton mari est à l'école.

GALOUZOT. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Malheureuse enfant !... comme sa crise a repris !

GALOUZOT. Ah ! monsieur Jules, nous nous étions trop hâtés de la croire guérie.

COLOMBE, *chantant*.

Hanneton, vole, vole, vole...

Ton mari est à l'école.

JULES, *haut, s'approchant*. Colombe !

COLOMBE, *ayant l'air de suivre quelque chose des yeux*. Là ! vous êtes cause qu'il s'est envolé... me voilà seule dans ma prison... petit... petit... petit... petit...

Air : *J'en guette un petit de mon âge*.

Ah ! je le vois ; sur un arbre il voltige.

Allons, monsieur, voulez-vous revenir ?

Mais non, posé sur une tige,

A me narguer il montre du plaisir.

Naguère encore, ami des plus fidèles,

Reviens, reviens à la captivité,

Ou pour me rendre aussi la liberté,

Ah ! du moins prête-moi tes ailes.

JULES. Ainsi, mademoiselle, c'est après la liberté que votre cœur soupire ?

COLOMBE. La liberté.... non... je désire rester ici !...

GALOUZOT et M<sup>me</sup> GALOUZOT. Ici.

COLOMBE, *en confidence*. Vous ne savez pas, cette maison... c'est une maison de fous !

GALOUZOT. Comment ! elle saurait...

JULES. Mademoiselle !

COLOMBE. Je viens y voir un jeune homme, un pauvre garçon que j'aimais bien...

Il lui prend la main.

JULES. Que vous aimiez...

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Et il se nomme ?

JULES, à M<sup>me</sup> Galouzot. De grâce, laissez-moi l'interroger.

COLOMBE. Ce pauvre Jules avait perdu la raison.

JULES. Ah ! c'était monsieur Jules...

COLOMBE. Il me faisait la cour... et comme il était bien doux... bien aimable... sans le lui dire... sans le lui faire apercevoir...

JULES. Eh bien ?

COLOMBE. Eh bien ! je l'aimais aussi.

JULES. Vous l'aimiez !...

COLOMBE. Il ne faut pas le lui dire.



GALOUZOT. Pauvre petite!

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Taisez-vous donc.

JULES, *à part*. Comme son pouls est agité...

COLOMBE, *à part*. C'est la première fois que je fais une déclaration!

JULES, *à part*. Ah! ce trouble qui l'a trahi. Plus de doute, elle nous trompe. Quel est son projet... n'importe... (*À Colombe.*) Continuez, continuez.

COLOMBE. Et pourtant, il ne faut pas croire qu'il soit bon, monsieur Jules... il est méchant, allez!

JULES. Lui méchant?...

GALOUZOT. Qu'est-ce qu'elle dit donc?

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Bavard!

COLOMBE. Et jaloux donc, et despote, et tyran... n'est-ce pas, monsieur, que ce sont de bien vilains défauts!...

JULES. Affreux! mais pourtant quand on a raison de les avoir...

COLOMBE. Raison!...

JULES. Colombe aussi était folle... folle du théâtre!...

COLOMBE. Eh bien! ce n'était pas un crime, il ne fallait pas lui dire: Je ne veux pas! Les jeunes filles n'aiment pas qu'on leur disent: Je ne veux pas; un médecin devrait savoir ça.

GALOUZOT. Ah! c'est vrai un médecin devrait savoir...

JULES. Mais Jules avait prié... supplié...

COLOMBE. Il fallait supplier encore... Si l'on se rendait toute de suite aux premières supplications, on aurait trop à faire.

JULES. Ainsi Jules avec plus d'adresse eût arraché Colombe aux dangers du théâtre?

COLOMBE. Avec plus d'adresse, et s'il n'avait pas continuellement parlé d'un mariage!

JULES. O ciel!... et ma lettre qui doit partir en ce moment!...

COLOMBE. L'amour-propre des femmes est si susceptible!...

JULES. Peut-être est-il temps encore; courons vite!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GERMAIN.

GALOUZOT. Eh bien! comment va-t-elle?

JULES. Oh! très-bien, très-bien; monsieur Galouzat, veuillez rester un instant ici, je reviens. A bientôt.

COLOMBE, *à part*. Comment! il s'en va!...

GERMAIN, *accourant*. Monsieur Jules, monsieur Jules, le fou de numéro 2 se débat, trépigne, grince des dents; impossible de lui donner sa douche!... il veut mordre tout le monde!...

JULES. Qu'on lui mette la camisole de force,

GERMAIN. Oh! mais ce n'est pas tout encore, monsieur.

JULES. Quoi donc?

GERMAIN. Il vient d'arriver un gros monsieur qui m'a pris pour une demoiselle... il parle de l'Opéra, de débutantes; il ne répond à aucune question, ne voit personne...

JULES. Allons, encore un fou!

GERMAIN. Mais il devient furieux.

JULES. C'est votre affaire.

Il sort.

GERMAIN, *sortant*. J'ai bien vu des fous, mais jamais comme ceux-là.

## SCÈNE X.

GALOUZOT, COLOMBE, *ensuite* M<sup>me</sup> GALOUZOT.

COLOMBE. O ma folie! viens encore à mon secours... c'est à présent surtout que tu vas m'être utile!

GALOUZOT. Voyons si elle me reconnaîtra. (*S'approchant.*) Colombe, ma fille!...

COLOMBE. Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?

GALOUZOT. Ah! mon Dieu! elle ne me reconnaît pas.

M<sup>me</sup> GALOUZOT. Colombe, ma fille! c'est moi, ta mère!...

COLOMBE. Vous, ma mère!... Oh! non.

GALOUZOT. Est-ce que tu ne me reconnais pas non plus, moi, ton pauvre père?...

COLOMBE. Vous mon père, vous ma mère?... oh! non...

GALOUZOT, *allant s'asseoir à l'une des extrémités du théâtre*. O mon Dieu! mon Dieu!...

COLOMBE. Vous voulez me tromper, je le vois bien!

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *allant s'asseoir à l'autre extrémité contraire*. Folle... toujours folle!

COLOMBE. Vous vous éloignez l'un de l'autre; mon père et ma mère étaient trop unis pour se fuir ainsi!

GALOUZOT, *à part*. Que dit-elle?

COLOMBE. Ah! bien, oui, ce seraient bien eux qui se seraient tenus à une pareille distance!

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *s'approchant*. Pauvre petite!... il y va de sa santé!...

GALOUZOT, *serapprochant aussi*. Ce n'est pas pour vous, au moins, comédienne.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, *même jeu*. Ni pour vous, concierge...

COLOMBE. Eût-il existé un nuage entre eux, s'ils avaient vu leur pauvre fille souffrante, oh! je les connais, en pensant à vingt ans de bonheur et de dévouement réciproque,

ils eussent bientôt oublié de légères querelles pour ne s'occuper que de leur enfant.

M<sup>me</sup> GALOUZOT, à part, en se rapprochant encore. Le fait est qu'il n'était pas méchant!...

GALOUZOT, se rapprochant aussi. C'était une bonne femme, au fond... mais aussi être entourée de Polycarpe...

COLOMBE. Et puis si vous étiez mon père et ma mère, est-ce que vos deux mains ne se seraient pas déjà rencontrées là sur mon cœur? (M<sup>me</sup> Galouzot allonge la main en détournant les yeux, Galouzot retire la sienne que Colombe voulait réunir à celle de M<sup>me</sup> Galouzot.) Ah! il y a quelqu'un qui a retiré sa main... je savais bien que vous n'étiez pas mon père!

GALOUZOT. Mais Colombe... si tu savais!...

COLOMBE. Votre main?

GALOUZOT, allongeant sa main et à sa femme. Ce n'est pas de bon cœur, entendez-vous!...

COLOMBE. Là, maintenant que je vous regarde.

GALOUZOT et M<sup>me</sup> GALOUZOT. Eh bien!

COLOMBE. Je ne sais, mais il me semble que nous oublions encore quelque chose.

AIR de Teniers.

Cet air contraint, ce front sévère!

Mon père semblait plus joyeux,

Et maman regardait mon père,

Il me semble, avec d'autres yeux.

Je me souviens qu'étant petite fille

Contre le sort chez nous on s'unissait.

Lorsqu'un malheur frappait sur la famille,

Pour l'oublier on s'embrassait.

GALOUZOT. Elle me fait pleurer... mais une comédienne!..

M<sup>me</sup> GALOUZOT, sanglotant. Un injuste portier!...

COLOMBE.

Même air.

Mais non, c'est l'orgueil qui l'emporte,

L'orgueil qui désunit les cœurs;

Heureusement ma voix sera plus forte,

Sinon ma voix, du moins mes pleurs.

L'ange de paix doit étendre ses ailes;

Quand sur mon cœur vous viendrez vous placer,

Mes bons parents, oubliez vos querelles,

Rapprochez-vous pour m'embrasser.

GALOUZOT. Ah! c'est fini, je n'y tiens plus! Mon enfant, ma femme, venez, comédienne, venez dans mes bras, sur mon cœur!

COLOMBE. Ah! je vous reconnais maintenant, vous êtes mon père et ma mère bien aimés.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOISFLEURY, avec la camisole de force, INFIRMIERS dans le fond,

puis GROSBLEU, également avec la camisole de force, et enfin JULES, arrivant le dernier par la porte opposée.

BOISFLEURY, furieux. C'est une horreur! c'est une indignité!...

CHOEUR.

AIR :

Cette sottise engance

Rit à mes dépens,

Mais j'aurai vengeance

De ce guet-apens.

LES AUTRES.

Il est en démençe,

Et des plus méchants.

Souffrons en silence

Ses emportements.

BOISFLEURY.

Je deviens farouche.

Quand j'venais la voir,

Quoi! c'est une douche

Que j' viens de. r'cevoir!

REPRISE.

BOISFLEURY.

Cette sottise engance, etc.

LES AUTRES.

Il est en démençe, etc.

GROSBLEU, entrant.

Même air.

Le diable m'emporte,

C'est un' trahison.

Fic'lé de la sorte,

Jouez donc du basson.

REPRISE.

BOISFLEURY.

Cette sottise engance, etc.

LES AUTRES.

Il est en démençe, etc.

GALOUZOT, COLOMBE, M<sup>me</sup> GALOUZOT. Le propriétaire... Grosbleu!

JULES, entrant. O mon Dieu! quel est donc tout ce bruit...

BOISFLEURY. Monsieur Jules!...

JULES. Que vois-je! monsieur de Boisfleury.

GROSBLEU, à Boisfleury. Otez-moi donc ça.

BOISFLEURY, à Jules. Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on me traite en aliéné?

JULES. Croyez qu'une erreur que je déplore... mais nous avons un autre compte à régler ensemble.

BOISFLEURY, se demenant. Un compte! Auriez-vous par hasard la petitesse de réclamer des honoraires pour la douche que j'ai reçue?

GROSBLEU, à Boisfleury. Otez-moi donc ça.

COLOMBE. Pardon, mon cher protecteur; mais il fallait une revanche à votre pauvre victime; je vous devais une chute, vous me devez une douche, nous sommes quittes... et quant à la lettre que vous étiez venu chercher, la voici... Je vous la remettrai le jour de mon mariage,

TOUS. Le jour de son mariage?

GROSBLEU, à Boisfleury. Otez-moi donc ça.

BOISFLEURY. Vous m'ennuyez.

GROSBLEU. Il va m'ôter ça.

COLOMBE. Si monsieur Jules renonce encore à sa riche héritière...

JULES, déchirant une lettre. En doutez-vous?

BOISFLEURY. Comment! ellen'était pas folle!

AIR : Vaudeville final de *Trois œufs dans un panier*.

C'est odieux!

Je deviens furieux!

Affreuse camisole!

Un Boisfleury

Se voir traiter ainsi,

C'est vraiment inouï.

JULES, aux Infirmiers.

Mais délivrez donc

Propriétaire

Et locataire.

GROSBLEU.

On a voulu faire

Une bassesse à mon basson.

COLOMBE.

Si le désespoir

Il est au soir

Me rendait folle,

Ah! n'ayez plus peur,

Car le bonheur

Est mon docteur.

GALOUZOT, à sa fille.

Il nous faut partir:

Viens, c'est un père qui t'implore.

M<sup>me</sup> GALOUZOT.

Une fois encore

Je voudrais t'entendre applaudir.

COLOMBE, au public.

A notre auteur,

D'un triomphe flatteur

J'avais fait la promesse.

Prouvez-moi donc

Qu'en jugeant cette pièce,

J'avais bien ma raison.

TOUS.

A notre auteur,

D'un triomphe flatteur

Elle a fait la promesse.

Prouvez-lui donc

Qu'en jugeant cette pièce,

Elle avait sa raison.

FIN.



# MADemoiselle MIMI PINSON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le  
26 Janvier 1845.

## PERSONNAGES.

MIMI PINSON, ouvrière.....  
PAUL, } ses voisins, { .....  
SÉRAPHIN, } .....  
ESTRAGON, portier.....

## ACTEURS.

M<sup>me</sup> PAUL ERNEST,  
MM. CACHARDY.  
PEREY.  
NEUVILLE.

*La scène se passe à Paris.*

Les Acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier inscrit est à la gauche du spectateur. Les changements de position sont indiqués par des notes au bas des pages.

Le Théâtre représente la chambre de Mimi Pinson, au cinquième étage. Porte d'entrée au fond, un peu à gauche, ouvrant sur le palier; à droite, au deuxième plan, une porte condamnée, à côté de laquelle est placée une commode; à gauche, une cheminée, au deuxième plan; au premier plan, une fenêtre, près de laquelle est une cage renfermant deux serins; une alcôve au fond; à droite de la porte, une petite table, sur laquelle est une tête à poupée; à gauche, une autre table, un peu plus grande.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MIMI, puis SÉRAPHIN.

*Au lever du rideau, Mimi sort de l'alcôve en achevant sa toilette, et court à la fenêtre, qu'elle ouvre.)*

Ah! mon Dieu!... le soleil est déjà sur la cheminée du voisin!... Ma pendule économique marque six heures, et je ne suis pas encore à la besogne!.. Vite! vite! (*Elle va s'asseoir près de la table, à droite, et prend un bonnet, auquel elle ajuste des fleurs.*)

AIR : Quadrille de don Pasquale.

Ah! dès le matin, comment  
Ne pas galement  
Se mettre à l'ouvrage,  
Quand l'chant donne du courage,  
Et quel travail est un amusment!  
  
Ce p'tit bonnet,  
Frais et coquet,  
Ira, ce carnaval,  
Au bal.

Puisque c'est l'plaisir qui l'attend,  
Je dois l'faire en chantant.

Ah! dès le matin, etc.

SÉRAPHIN, *entr'ouvrant la porte du fond* (1).

Elle y est!... glissons-nous. (*Il entre, et ferme doucement la porte. Il tient un bouquet et porte des papiers sous son bras.*) Mamzelle Mimi!.. (*à part*) Elle ne me voit pas!... Ça lui arrive chaque fois qu'elle me tourne le dos... Qu'elle est gentille!... même, vue... pas de face... (*Mettant la main sur son cœur et lui envoyant des baisers en faisant de grands gestes.*) Tiens! tiens! tiens!

MIMI.

Hein?... (*Se tournant.*) Ah! c'est vous, mon voisin... Qu'est-ce que vous faites donc là, comme ça? (*Elle reproduit ses gestes.*)

SÉRAPHIN.

Moi?... je... je m'exerçais aux gestes du magnétisme.

MIMI

Tiens!.. ça ressemblait aux gestes du télégraphe.

(1) Séraphin, Mimi.

SÉRAPHIN.

Il y a quelques rapports. (*Présentant son bouquet.*) Ma voisine...

MIMI.

Par exemple!... un bouquet, à moi!... Mimi Pinson, couturière!...

SÉRAPHIN, *minaudant.*

Dam! qui se ressemble... s'assemble!

MIMI.

Est-ce que vous me prenez pour une grande dame ou une danseuse, dites donc?... Un pot de réséda, je ne dis pas... mais un bouquet!... (*Le prenant.*) Merci bien, mon voisin.

SÉRAPHIN.

Ah! à la bonne heure!... C'est une galanterie qui se pratique dans la plus haute société. (*Ricanant.*) Et comme nous logeons tous deux au cinquième...

MIMI.

C'est de notre étage... Ah! la jolie rose!... Mon voisin, vous seriez bien gentil, si...

SÉRAPHIN.

Si quoi?... si quoi?

MIMI.

Si vous mettiez de l'eau dans ma belle tasse. Tenez, là... sur la cheminée.

SÉRAPHIN, *empressé.*

Tout de suite, mamzelle Mimi... Pour vous, rien ne me coûte!... rien!

MIMI.

Oh! ça ne vous ruinera pas... Apportez-la ici... sur ma table à ouvrage... devant moi... (*Elle met le bouquet dans la tasse.*) Là!... ça fait que je ne serai pas seule (*Elle pose la tasse sur la table devant elle.*)

SÉRAPHIN (1).

Comment! pas seule?... Et moi!... et moi!... est-ce que je ne vaudrais pas une rose?

MIMI.

Oh! vous... M. Séraphin... voilà un mois que vous avez emménagé dans la petite chambre en face... que nous sommes voisins de palier, porte à porte, nez à nez... et je ne sais encore que votre nom... qui est très joli...

SÉRAPHIN, *modestement.*

Il est suffisant... Séraphin... ça a quelque chose de céleste.

MIMI.

Surtout sous les toits... Mais les renseignements s'arrêtent là... et on tient à savoir qui on reçoit... Quel état faites-vous donc?

SÉRAPHIN, *à part.*

Oui, attends!... (*haut*) Mademoiselle Mimi!

MIMI.

Monsieur Séraphin!

SÉRAPHIN.

Ne m'avez-vous pas dit mainte fois que vous aviez une horreur toute particulière pour messieurs les huissiers?...

(1) Mimi, toujours assise, Séraphin, de l'autre côté de la table.

MIMI.

O Dieu!.. les huissiers!... et les propriétaires!... Je les abomine!.. Seulement, les propriétaires, je ne les abomine que tous les trois mois... vers le huit... tandis que les huissiers, c'est tout le long de l'année.

SÉRAPHIN.

C'est chronique.

MIMI, *vivement.*

Non pas que j'en aie peur... je n'ai jamais été saisie.

SÉRAPHIN.

Tant pis!... (*Mouvement de Mimi.*) Je dis tant pis... pour eux!... Mais pourquoi?...

MIMI.

C'est une idée comme ça que j'ai.

SÉRAPHIN.

Eh bien, puisque vous tenez à connaître ma profession... je vous déclare... (*Appuyant et d'un ton grave.*) que je ne suis pas clerc d'huissier. (*à part*) Quelle rouerie!

MIMI, *se levant.*

Tiens!... cette réponse!... Je sais bien que vous n'êtes pas ministre, non plus... Mais je veux savoir...

SÉRAPHIN.

Eh bien, je vais tout vous dire!

MIMI, *rangeant la table à droite.*

Ah (1)!

SÉRAPHIN.

Mon état... ma profession... ma position sociale... ô ma Mimi! c'est de vous aimer comme un jeune insensé! (*à part*) C'est lâché.

MIMI.

M'aimer?

SÉRAPHIN, *à part.*

Elle va m'arracher un œil!... au moins!

MIMI, *gaiement.*

Ce grand secret!... Est-ce que ça ne va pas tout seul?...

SÉRAPHIN.

Plait-il?

MIMI.

Du moment que vous logez sur mon carré... Est-ce que tous ceux qui y ont demeuré depuis trois ans, ne m'ont pas aimée comme des jennes insensés... à la suite les uns des autres?... C'est convenu; c'est reçu dans la maison... absolument comme le sou pour livre et la bûche du portier... on ne vous aurait pas loué sans ça.

SÉRAPHIN, *inquiet.*

Et... vous?

MIMI, *fièrement.*

Oh! moi!... (*Changeant de ton.*) Demandez de mes nouvelles dans le quartier.

SÉRAPHIN, *avec feu.*

Eh bien! oui, je vous crois!... je crois le quartier... D'ailleurs, est-ce que j'ai besoin de m'informer?... Ah! Dieu!... (*à part.*) C'est

(1) Séraphin, Mimi.

déjà fait. (*Haut.*) Oui, vous êtes une couturière vertueuse!... une couturière... invraisemblable!.. et je vous décerne mon cœur pour prix de vertu!... Je dirai, je crierai sur les toits...

MIMI, *riant.*

Vous êtes placé pour ça...

SÉRAPHIN.

Je proclamerai que jamais un autre homme... (*On frappe à la porte condamnée, à droite.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

PAUL, *en dehors.*

Ma voisine!...

MIMI.

Quoi; mon voisin?

PAUL.

Bonjour.

MIMI.

Bonjour.

SÉRAPHIN, *inquiet.*

D'où sort ce bonjour anonyme?

PAUL, *toujours en dehors.*

Peut-on entrer, ma voisine?

MIMI.

Toujours, mon voisin.

SÉRAPHIN.

Encore un!

MIMI.

Un tout nouveau... de la semaine... monsieur Paul... Vous ne le connaissez pas?

SÉRAPHIN.

Paul?... attendez donc!... Mais oui, j'ai connu un... Non, il s'appelait Adrien.

MIMI.

Ah! celui-ci s'appelle tout-à-fait Paul...

SÉRAPHIN.

Et il demeure?

MIMI.

Dans la chambre à côté...

SÉRAPHIN.

Est-ce qu'il tape souvent sur votre cloison?

MIMI.

Non, à la porte.

SÉRAPHIN.

Quelle porte?

MIMI.

Celle-ci, donc... qui est condamnée.

SÉRAPHIN, *d'un air défiant* (1).

Bien condamnée?

MIMI.

A perpétuité!.. Si jamais elle s'ouvre, je vous permets de croire... tout ce que vous voudrez.

SÉRAPHIN.

Oh! je... (*On frappe à la porte du fond.*) Qu'est-ce encore?

PAUL.

Ma voisine!...

MIMI.

Toujours du même à la même... Entrez, mon voisin!

(1) Mimi, Séraphin.

## SCENE II.

LES MÊMES ; PAUL (1).

PAUL *tenant un morceau de pain et des cerises.*

Ah! pardon, voisine... vous avez du monde...

MIMI.

Non, non... Entrez donc... monsieur n'est pas du monde...

SÉRAPHIN.

Comment! je ne suis pas... (*A part.*) Ah! siffler! il est joli homme, l'autre voisin!

MIMI, *prenant Paul par la main.*

Pardon... comme dans le grand monde... (*Le présentant à Séraphin*) M. Paul, commis-marchand... en disponibilité.

SÉRAPHIN.

Ah!.. (*Saluant de la tête.*) J'ai bien l'honneur...

MIMI, *présentant Séraphin.*

M. Séraphin... pas clerc d'huissier.

PAUL.

Ah!... (*Imitant Séraphin.*) J'ai bien l'honneur... (*Gémissant.*) Ma voisine, je viens déjeuner près de vous. (*Il va déposer ses cerises sur la commode.*)

SÉRAPHIN, *A part.*

Par exemple!.. ne te gêne pas!

MIMI.

Tiens! justement c'est mon heure... et celle de mes serins... Ça doit être la vôtre, M. Séraphin.

PAUL, *riant.*

Ah! ah! ah!

SÉRAPHIN, *piqué.*

Quel est le fond de votre pensée?

PAUL.

Ma voisine... si vous voulez partager mes cerises?..

MIMI, *affairée.*

Non, non, merci... Je vas allumer le fourneau pour faire chauffer mon lait.

SÉRAPHIN, *la suivant.*

Quel est le fond de...

MIMI.

Vous m'ennuyez!.. Donnez-moi donc plutôt un morceau de papier...

PAUL, *enpressé.*

Voilà, voisine, voilà! (*il déchire une lettre.*)

MIMI.

Merci, voisin.

SÉRAPHIN, *le regardant avec mépris*

Fade galanterie!.. Il lui fait hommage d'un dos de lettre!

PAUL, *à part.*

J'avais pourtant dit que je ne la verrais plus. MIMI, *roulant le papier en allumette, et lisant indifféremment.*

« A Monsieur, monsieur le baron de... »

(1) Paul, Mimi, Séraphin.



PAUL, *courant reprendre le papier.*  
Donnez donc, voisine!.. je ne souffrirai pas  
que vous preniez la peine... *(Il allume le pa-*  
*pier. A part.)* Maladroit que je suis! (1)

MIMI.

Qu'est-ce que ça signifie?... le baron de...

PAUL, *négligemment.*

Je ne sais pas... c'est un papier que j'ai pris  
là...

*(Il montre ceux que Séraphin a posés sur la*  
*table.)*

SÉRAPHIN

Là!.. ah! mais!.. ne brûlez pas mon dos-  
sier, hé!

MIMI.

Votre...

SÉRAPHIN.

Je veux dire... le dossier d'un de mes amis,  
qui me l'a confié. *(se rengorgeant.)* Un clerc  
de notaire! *(à part.)* Oison que je suis!

MIMI, *à Paul, qui allume le feu.*

C'est ça... prenez ma place... pendant que  
je vas descendre chercher mon petit pain.

SÉRAPHIN, *offrant son bras.*

Ah! voisine, vous me permettez...

MIMI.

Du tout... vous allez avoir votre emploi  
aussi, vous... vous allez donner à déjeuner à  
mes serins.

SÉRAPHIN.

Plait-il?

MIMI, *allant prendre la cage qu'elle remet à*  
*Séraphin.*

Et faites-y bien attention... il y en a un qui  
ne boit que quand on le tient... je l'ai élevé  
comme ça...

*(Elle lui met l'oiseau dans la main.)*

SÉRAPHIN, *à part.*

Quelle déplorable éducation! *(haut.)* Ah!  
ça, mais...

MIMI.

Faites-le boire.

SÉRAPHIN, *tournant la cage.*

De quel côté?... *(ils rient.)* C'est que c'est  
très embarrassant, ces petites bêtes là...

MIMI.

Plaiguez-vous donc! *(montrant Paul qui*  
*tient le poëlon.)* Le plus embarrassé, c'est ce-  
lui qui tient la..

PAUL.

Voilà!

SÉRAPHIN.

On le dit.

MIMI.

Et puis avec moi, c'est comme ça,

*Air espagnol.*

C'est Mimi la grisette?

La pauvre fillette,

Dans sa chambrette,

N'a point d'embrètte.

Il faut quel voisinage

Du moins

Parlage

De son ménage

Tous les p'tits soins.

*(A Séraphin.)*

Allons-donc, mon voisin.

SÉRAPHIN:

J'abreuve le serin.

PAUL, *le poëlon à la main.*

Et moi, je suis

Cuisinier du logis.

REPRISE ENSEMBLE.

MIMI, *prenant et mettant son châle.*

C'est Mimi la grisette, etc.

PAUL et SÉRAPHIN.

C'est Mimi, etc.

*(Elle sort au fond.)*

### SCENE III.

PAUL, SÉRAPHIN.

*(Ils sont aux deux extrémités; Paul tenant*  
*le poëlon sur le feu, Séraphin donnant à*  
*boire au serin qu'il tient. Ils se retournent,*  
*se regardent et se mettent à rire.)*

TOUS DEUX.

Ha! ah! ha! ah!

SÉRAPHIN, *à part avec dédain.*

A-t-il l'air bête!..

PAUL, *à part.*

Quelle figure spirituelle il porte, ce gail-  
lard là!

SÉRAPHIN, *à part, l'observant.*

C'est un rival!.. il en a tous les symptô-  
mes!

PAUL, *jetant au feu l'autre moitié de la let-*  
*tre. A part.*

Maudite lettre!.. elle a failli tout perdre!..

SÉRAPHIN, *au serin.*

Avale donc, animal!.. ouvre ton bec!.. *(à*  
*part.)* Un futur officier ministériel, en rela-  
tion avec une pareille volaille!..

PAUL, *riant.*

Il paraît que vous ne vous entendez pas  
bien, là-bas.

SÉRAPHIN.

Oh! si je me prends de bec avec lui!.. *(à part.)*  
Et avec toi!.. non, usons de diplomatie...  
fourrons-le dedans... ce n'est pas difficile...  
nous autres huissiers, nous fourrons dedans...  
très bien!

PAUL, *s'approchant, tenant la boîte à lait et le*  
*poëlon.*

Ah! dam! mon voisin... Car il paraît que  
nous sommes tous voisins...

SÉRAPHIN, *de même, tenant le serin.*

Il paraît.

PAUL.

Vous avez entendu mademoiselle Mimi...  
lui rendre des petits services, voilà le moyen  
de lui plaire.

(1) Paul, près de la cheminée, Mimi, Séraphin.

SÉRAPHIN, *ironiquement.*

Et monsieur espère la charmer... à l'aide de ce poëlon?

PAUL.

Pourquoi pas?... comme vous, en servant de sommelier à ces petits messieurs.

SÉRAPHIN.

Quels petits... (*s'apercevant qu'il tient encore le serin.*) Ah!.. (*au serin.*) En voilà assez, ivrogne!.. à c'te cage! (*il replace le serin.*)

PAUL.

Et moi... (*il pose le poëlon sur le fourneau.*)

SÉRAPHIN, *à part, regardant Paul.*

A nous deux, maintenant!.. à l'autre serin! (*haut avec aplomb.*) Monsieur, je vous pénétre... mais je crois pouvoir vous affirmer que Mimi ne vous aime point.

PAUL.

Bah!.. c'est possible... (*à part.*) Cet imbécile!.. qu'est-ce qu'il en sait? (*haut.*) Elle vous aime donc, vous?

SÉRAPHIN.

Pas plus l'un que l'autre... Cette opinion ressort d'une série d'observations, car... bien jeune encore, j'ai fait quelques études sur le cœur des femmes... (*soupirant.*) Etudes payées bien cher!.. ah!..

PAUL.

Tiens! tiens! tiens!.. et vous pensez que...

SÉRAPHIN.

Je soutiens que la femme qui aime ne dit pas : « Tenez mon lait sur le feu... donnez à boire à mon serin... » et autres familiarités plus ou moins folichonnes... Non, monsieur, non!.. La femme qui aime... est émue, embarrassée, devant l'objet de ses palpitations... elle rougit... la femme qui aime... elle balbutie... la femme qui...

PAUL.

Vraiment?

SÉRAPHIN.

Mais, moi qui vous parle, moi, monsieur, j'ai été témoin d'un phénomène plus fort encore!.. J'ai connu une jeune dame, d'une éducation énorme... qui faisait des vers extrêmement longs... Eh bien! quand elle se trouvait en face d'un monsieur blond qu'elle adorait... elle lâchait des cuirs!.. oh! mais, de ces bons gros cuirs de portière... qui font grincer les dents!

PAUL, *gravement.*

Comment! c'est à ce point là!

SÉRAPHIN.

A ce point là!.. Eh! mon Dieu! c'est comme notre sexe.

PAUL.

Comment! notre sexe?

SÉRAPHIN.

Dam! je présume que vous êtes du mien.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pareil cas, l'homme est timide...  
Les nerfs par l'amour agacés,  
Il tremble près de son Armide,  
Qu'il aborde les yeux baissés.  
Moi, je l'éprouve... quand on aime,  
Quelle drôle de mine on a!  
Quel air bête!..

PAUL, *le regardant.*

Quelquefois même,

A-t-on besoin d'aimer pour ça?

SÉRAPHIN.

Non... c'est juste... non.

PAUL.

Mais, alors, voisin, si ce n'est ni vous, ni moi... qui donc aime-t-elle?

SÉRAPHIN.

Mimi?... mais pers... (*S'arrêtant et à part.*) O roués de la Régence, inspirez-moi!.. (*Haut.*) Mais tout le monde, Monsieur!

PAUL.

Tout le monde?... (*à part.*) Allons! voilà ce que je craignais... (*Haut.*) Etes-vous bien sûr...

SÉRAPHIN.

Tout le monde .. et personne... vous savez la chanson... (*Chantant.*)

Vivent les grisettes,

Chez elles toujours... etc.

Voilà! (*Se donnant de grands coups de poing sur la poitrine.*) Rien là, Monsieur... rien, sous les baleines de son corset!.. Je parle au moral... rien!.. et moi, moi, qui croyais trouver ici le type de la grisette vertueuse!.. (*D'un air résigné.*) Je vais donner congé, et chercher la vertu dans un autre arrondissement. (*à part.*) Je l'ai fourré dedans!

PAUL.

Elle aurait une mine assez trompeuse!.. Allons donc! cela ne se peut pas!..

SÉRAPHIN.

Ah! ah! ah!.. demandez donc au père Estragon... le portier.. et à Hortense, son épouse... ils vous en diront des nouvelles!.. des bonnes!.. (*à part.*) Je vas les corrompre!.. j'y consacre un capital de dix sous! (*Il va prendre son chapeau pour sortir.*)

PAUL.

Quoi! ces bonnes gens...

## SCENE IV.

LES MÊMES, ESTRAGON. (1)

ESTRAGON, *entrant vivement et s'arrêtant au fond.*

Ils sont deux, cette fois!

PAUL, *se retournant.*

Hein?

(1) Paul, Estragon, Séréphin.

SÉRAPHIN, *à part.*

Ah! voilà mon homme!.. et il n'est pas prévenu!..

PAUL.

C'est vous, père Estragon?.. Il arrive bien!

ESTRAGON.

Messieurs, je suis bien le vôtre... ça ne va pas mal... Hortense non plus... (*à Paul qui le regarde.*) Hortense, mon épouse... (*à Séraphin.*) Mon épouse Hortense... Pardon, madame Mimi-Pinson est sortie?... Je lui rapportais ses souliers puce... dont j'avais entrepris la restauration... dans le quartier.

SÉRAPHIN, brusquement.

Il fallait les lui remettre, quand elle a passé devant la loge...

ESTRAGON.

Tiens! (*à part.*) Il est vexé, tant mieux! (*Haut.*) Je ne l'ai pas ent'aperçue.

SÉRAPHIN.

Laissez-donc!.. vous l'avez fort bien entr'aperçue... vieux Lynx!

ESTRAGON, *à Paul.*

Comment qu'il m'appelle?..

PAUL.

Il vous appelle concierge, en anglais.

ESTRAGON.

Ah! bon... Je ne savais qu'un mot en anglais : — *Ya, meinher...* ça m'en fait deux!..

SÉRAPHIN.

Dites plutôt que vous venez fureter dans les appartements des locataires... pour voir ce qui s'y passe.

ESTRAGON.

Et quand ça serait... j'en ai le droit... (*à part.*) Attends donc!.. je vas te river!.. (*Haut.*) Quand le propriétaire m'a donné la place de Lynx... (*Séraphin rit.* De quoi?... je peux bien parler anglais comme vous, peut-être!.. (*Reprenant.*) Il m'a dit de bien veiller aux mœurs... les mœurs, voilà ce qu'il m'a recommandé le plus... après les escaliers...

PAUL.

Et vous vous en occupez?

ESTRAGON.

Je les balaie tous les matins.

SÉRAPHIN, riant.

Les mœurs?

ESTRAGON, ahuri.

Les escaliers aussi!.. qu'est-ce qu'il a donc? D'après ça, vous comprenez, c'te jeunesse, qui est gentille et qui vous a un pied!.. voilà. (*Il montre une botte.*) Ah! non, ce n'est pas ça... c'est la botte de M. Chamuzot... Voilà l'objet. (*Il va poser les souliers sur la table à gauche.*) (1). C'te jeunesse, dis-je, ça vit seule, et ça aimerait mieux être deux... hé! hé! hé!.. C'est tout naturel, à ce que dit mon épouse..

PAUL.

Ah! madame Estragon trouve ça...

ESTRAGON.

Naturel, oui... Pour lois, moi, je grimpe

(1) Estragon, Paul, Séraphin.

de temps en temps, le jour, en éclaircisseur... comme le quinquet, le soir... pour voir s'il ne s'est pas faufilé quelque jeune homme chez la petite.

PAUL.

Il s'en faufile donc? (*Séraphin tousse.*)

ESTRAGON.

Il s'en faufile pas mal... Vous croyez peut-être que ça ne vit qu'avec ses serins?... (*Séraphin tousse.*) Ha! ha! ha!.. ce n'est pas naturel... comme dit mon épouse... (*Séraphin tousse.*) Seigneur Dieu! est-ce que vous avez la coqueluche?

SÉRAPHIN.

Non, non... (*à part.*) Eh! bien, mais, il va très bien!.. et gratis!..

PAUL.

Ah! ça, elle n'est donc pas...

ESTRAGON, riant.

Non.

SÉRAPHIN, lui faisant des signes.

Alors, elle est donc...

ESTRAGON.

Oui, oui, oui.

SÉRAPHIN, *à Paul.*

C'est clair! (*Il continue ses signes.*)

PAUL, avec regret.

Comment!.. ma petite voisine... si franche... si bonne enfant...

ESTRAGON.

Ah! dame! ces petites, ça badine avec les messieurs... ça joue avec le feu... (*à Séraphin qui fait toujours des signes.*) Ah! Dieu! est-ce que vous travaillez la danse Macabre?

PAUL, *à part.*

Mimi... comme les autres!..

ESTRAGON.

Ça joue avec le feu... dis-je!... et un beau jour... (c'est encore Hortense qui m'a dit ça... elle est philosophe comme une chouette)... un beau jour, quand la marmite commence à bouillir... (*Vivement.*) Ah! Seigneur! v'là le lait qui s'échappe!

PAUL, courant au fourneau.

Diab! ça me regarde (1).

SÉRAPHIN, bas, serrant Estragon dans ses bras.

Vieux gremlin!.. tu m'économises dix sous!..

ESTRAGON, bousculé.

Quoi! dix sous?... Qu'est-ce que vous dites?... PAUL.

Plait-il?

(*On entend la voix de Mimi.*)

SÉRAPHIN, bas

Tais-toi, lynx!.. ou je t'estropie!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MIMI-PINSON (1).

MIMI, entrant et tenant un pain.

Tiens! vous êtes ici, père Estragon?

(1) Paul, à la cheminée, Estragon, Séraphin.

(2) Paul, Mimi, Estragon, Séraphin.



PAUL, *à part, la regardant.*

C'est dommage!...

MIMI, *criant à la cantonade.*

Oui, monsieur, oui, il est chez moi... je vas vous l'envoyer...

ESTRAGON.

Qui est-ce qui me demande?

MIMI.

C'est le jeune homme du premier qui vous appelle à grands cris... en vous traitant de...

ESTRAGON, *vivement.*

De?...

MIMI.

Enfin... un mot qui vous place au-dessous des cordonniers.

SÉRAPHIN.

Connu!

ESTRAGON, *furieux, remontant la scène.*

Hein? ce petit M. Alfred...

PAUL.

Alfred!.. *(Se reprenant.)* Ah; il s'appelle Alfred?

ESTRAGON (1).

Alfred Balissan... un petit, qui est frisé comme une chicorée, et parfumé d'eau de Cologne... que c'est une infection quand il passe... *(A Nini.)* Voilà vos souliers puce que je vous rapporte... c'est 75 centimes.

PAUL.

M. Alfred?... un jeune homme qui a des intrigues... à ce qu'on dit?

ESTRAGON.

Des intrigues?... Oui! oui!... à preuve que l'autre jour une belle dame... *(S'interrompant.)* Faut pas dire!... Il m'a donné dix francs pour me taire... Mais, bah! je vas...

MIMI.

Vous allez lui rendre son argent?...

ESTRAGON.

Je vas vous tout raconter... L'autre jour, une voiture s'arrête à notre porte... et v'là petite dame... blonde...

PAUL, *à part.*

C'est bien elle!...

ESTRAGON.

Qui fait prier M. Alfred de descendre...

SÉRAPHIN.

Il descend?

ESTRAGON.

C'est ce qui vous trompe... il répond, le petit gneux, qu'il est chez lui... il n'avait pas l'air de comprendre...

MIMI.

Et cette dame?...

ESTRAGON.

Est repartie comme elle était venue.

PAUL, *à part.*

Oh! oui!...

ESTRAGON.

Mais, le lendemain, la revoilà!.., à pied,

(1) Paul, Estragon, Mimi, Séraphin.

cette fois... juste comme M. Alfred rentrait... J'étais caché derrière la porte... et j'entends, sans le vouloir...

SÉRAPHIN.

Laissez donc!...

ESTRAGON.

Non... parole sacrée... j'entends ces mots de la petite blonde: ... Alfred, rendez-les-moi!... rendez-les-moi, z'Alfred!

MIMI.

Quoi donc?...

ESTRAGON.

Je ne sais pas.

PAUL, *à part.*

Je le sais, moi!

ESTRAGON.

A quoi il répondit, le petit frisé: Montez avec moi!... venez-les chercher!

SÉRAPHIN.

Et elle monta?..

PAUL, *à part.*

Oh! non!

ESTRAGON.

Au contraire!.. elle s'échappa encore... et le jeune homme rentra chez lui tout...

SÉRAPHIN.

Tout défrisé!

ESTRAGON.

Ah! j'aime ce mot!.. Mais cinq minutes après, un monsieur entre deux âges... de soixante à vingt-cinq ans... gris-pommelé, comme moi... rôdait autour de la maison...

PAUL, *à part.*

Oh! voilà ce que je craignais!...

SÉRAPHIN.

C'est le papa!

MIMI.

Ou le mari!..

ESTRAGON.

Et il vient tous les jours... Mais la jeune dame ne revient pas... quoique M. Alfred me disait un soir... d'un air mystérieux: Elle va revenir.

SÉRAPHIN.

Elle reviendra!..

MIMI.

Oh! non, je l'espère!..

PAUL, *à part.*

Et moi aussi!

ESTRAGON.

Eh! n'en mettez pas votre petite menotte au feu.

Air: *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

J'ai peur, entre nous que la belle,  
Ne soit au bout de son rouleau...

MIMI.

Son mari?

ESTRAGON.

J'voudrais pas, mam'zelle,  
Avoir la tête dans son chapeau,  
Son infortune s'ra complète,  
Ell' ne pourra pas l'esquiver.

Pour la perdre, l'amour la guette...

PAUL, *à part.*

Et l'amitié, pour la sauver!

ESTRAGON.

Tant il y a que ce matin, le petit frisé était rayonnant... et il m'a bien recommandé de monter l'avertir, dès que je verrais la dame descendre de voiture... vers midi...

PAUL, *à part.*

Midi!... bon!...

ESTRAGON.

Mais vous me faites oublier que je ne faisais qu'entrer ici... pour vos souliers puce...

SÉRAPHIN, *à part.*

Vieux bavard!

ESTRAGON.

Dites donc, c'est 75 centimes... parce que c'est vous!... Sur ce, je grimpe au sixième étage, pour flanquer congé à mademoiselle Blanchette.

MIMI.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Qui?... cette jolie grisette, que j'ai vue l'autre jour, parée comme une duchesse?...

SÉRAPHIN.

Et que j'ai rencontrée le lendemain, en jupon très court, avec un rideau en guise de cachemire... (*à part*) Aussi..... (*Il regarde son dossier.*)

MIMI.

Pauvre fille!

ESTRAGON.

Débîne complète... Elle nous doit trois termes, 175 francs... Mais le déménagement ne lui coûtera pas cher... les meubles sont en fourrière.

SÉRAPHIN, *à part.*

Parbleu!

MIMI.

Elle est saisie?...

ESTRAGON.

En plein!... Tant mieux... comme dit mon épouse, la philosophe... ces petits locataires, c'est tout de la racaille!

MIMI, *portant sa table.*

Ah! bien! merci!

ESTRAGON.

Pas les femmes!... pas les femmes!...

SÉRAPHIN.

Ah! bien! merci! (1)

ESTRAGON.

Pas les hommes!... Nous n'attendons plus que la papperasse de l'huissier, pour lui donner son décampaverunt!...

SÉRAPHIN, *à part.*

Ah! mon Dieu!... moi qui oubliais!... Envoyons ça vite. (*Il prend son chapeau — A Paul.*) Venez-vous, voisin?

(1) Paul, Estragon, Séraphin, Mimi.

PAUL.

Non, non... Je reste.

ESTRAGON.

Moi, je monte.

SÉRAPHIN.

Moi, je descends.

*Air; Vivent les grisettes.*

A bientôt, j'espère:

Je vais travailler.

(*A part.*)

On n'se doute guère

Que j'suis clerc d'huissier.

ESTRAGON.

A bientôt, p'tite mère.

J'ai z'un cœur d'acier

Pour le locataire

Qui n'peut plus payer.

PAUL.

Seul, chez moi, ma chère

J'irais m'ennuyer...

Je n'ai rien à faire,

Je vais babiller.

MIMI.

Saisir la misère!

C'est d'un cœur d'acier.

C'est un vieux Cerbère

Que ce vieux portier.

ESTRAGON, *revenant.*

C'est 75 centimes, mamzelle!

SÉRAPHIN, *à part.*

Allons lâcher le saute-ruisseau.

REPRISE ENSEMBLE.

*(Estragon et Séraphin sortent.)*

## SCÈNE VI.

MIMI, PAUL.

PAUL, *à part.*

Pauvre Emma!... Mais midi!... j'ai le temps... (*Regardant Mimi du coin de l'œil.*) et je n'en suis pas fâché.

MIMI.

Pauvre Blanchette!... où ira-t-elle?...

PAUL.

Vous vous intéressez à cette fille-là, mademoiselle Mimi?

MIMI.

Pourquoi pas?... Vous dites ça, parce qu'elle n'est pas trop sage... c'est possible... Mais voyez-vous, elle a si bon cœur!... Elle donne tout ce qu'elle a... quand elle a quelque chose... L'autre semaine encore, elle payait des glaces à tout son carré...

PAUL.

Vous en étiez? ..

MIMI, *baissant les yeux.*

Non... j'étais malade...

PAUL.

Malade!...

MIMI, *changeant de ton.*

Et dire qu'il y a tant de beaux messieurs

qui fument pour des deux cents francs de cigares, que ça empoisonne les rues !... quand il ne faudrait que 175 francs pour la tirer de là !...

PAUL.

Eh ! qui sait ?... vous trouveriez, peut-être, un de ces messieurs-là...

MIMI.

Ah ! ouiche ! . où ça ?... pas sur mon carré, toujours... (*Frappant du pied.*) Dieu ! c'est-il enrageant, de ne gagner que trente sous par jour !...

PAUL, *stupéfait.*

Plait-il ?... Vous ne gagnez... que trente sous par jour, voisine ?

MIMI.

Eh bien ! donc... est-ce que ce n'est pas gentil ?

PAUL.

Trente sous !... (*à part*) Ils avaient raison !... Il y a de l'extra !...

MIMI.

Un franc cinquante !... Avec ça, on ne meurt pas de faim... (*Se reprenant gaiement.*) Ah ! si, on meurt de faim... quand on oublie de déjeuner... A table, voisin ! (*Elle approche la table.*)

PAUL.

A table !... Voici mes cerises.

MIMI.

Et voici mon lait... (*Ils s'attablent*) Partageons, voulez-vous ?

PAUL.

Partageons... comme dit le proverbe : « Donne-moi de quoi que t'as... »

MIMI, *achevant.*

« Je te donnerai de quoi que j'ai... »  
(*Ils mangent.*)

PAUL.

Trente sous par jour, voisine !... et vous êtes meublée comme une petite princesse !...

MIMI.

Eh bien ?

PAUL.

Et vous vous mettez avec une coquetterie !... Ça doit coûter cher.

MIMI.

Vous croyez ?..

PAUL.

AIR : *Préville et Taconnet.*

Quoi ! ce beau schal, qu'on met les jours de fête...

MIMI.

Allez au Temple, on en trouve à foison.

PAUL.

Quoi ! ces fichus, cette robe si bien faite...

MIMI.

C'est mon ouvrage... et, comme de raison, Je n'en fais rien payer pour la façon.

PAUL.

Quoi ! ce bonnet, ravissante coiffure, Qui fait si bien valoir vos jolis traits...

MIMI.

C'est pourtant ça qui m'écoule l'moins de frais : Car c'est l'bon Dieu qui m'a fait la figure, Et c'est moi-mêm' qui me fais les bonnets.

PAUL, *à part.*

Et dire qu'avec cet air de franchise... d'ingénuité... elle puisse...

MIMI.

Vous ne mangez plus ?..

PAUL.

Si fait... Savez-vous, voisine, que vous avez beaucoup d'ordre, de raison ?... et que vous feriez une bonne petite femme de ménage ?...

MIMI.

Comment ! je ferais !... mais je le suis déjà, femme de ménage !

PAUL.

Un ménage... à un... c'est incomplet... Il vous manque...

MIMI.

Une garniture de cheminée... Oh ! ça !

PAUL, *rapprochant sa chaise de celle de Mimi.*

Non... autre chose encore.

MIMI, *étonnée.*

Bah !.. j'ai une pelle... des pincettes... trois chaises... un saladier... un briquet... un miroir...

PAUL, *tout près d'elle.*

Cherchez bien... (*Plus bas.*) Un amant !

MIMI.

Un amant ! . ah ! ah ! ah !

PAUL.

Il a dû s'en présenter...

MIMI.

Enormément !.. D'abord, tous mes voisins... c'est dans l'ordre... j'ai été adorée de tout le palier... des soupirs !.. que ça faisait trembler la maison !

PAUL.

Et vous, de votre côté...

MIMI.

Oh ! moi... je ris avec eux... mais quand ils veulent trop rire... je ne ris plus.

PAUL, *l'observant.*

Comment ! jamais un d'eux, plus hardi que les autres...

MIMI.

Oh ! si fait... ils sont tous plus hardis les uns que les autres... Il y en a un surtout... tenez, celui qui habitait votre chambre avant vous... Un soir, il a fait la farce d'enfoncer la porte de communication... celle-là... de tomber ici comme une giboulée !

PAUL.

Ah ! bah !.. Et vous, de crier au secours !

MIMI.

Crier ?.. pour faire la chipie ?.. Ce sont celles qui ont peur qui crient.

PAUL.

Qu'avez-vous fait ?

MIMI.

Rien.



PAUL.

Qu'avez-vous dit ?

MIMI.

Je ne sais plus... mais, ce que je sais, c'est qu'il s'en est allé tout honteux, en me demandant pardon... avec de grosses larmes dans les yeux.

PAUL, à part, se levant.

Si c'était vrai!.. Mais non... tout ce que je viens d'apprendre..

MIMI, se levant aussi.

Et, le lendemain, ne voulait-il pas m'épouser... pour de bon!

PAUL, reportant la table avec Mimi.

Et vous lui avez dit?

MIMI.

Je lui ai dit... d'abord, de faire raccommoder la porte... et, après, d'aller se marier autre part... C'était un bon jeune homme, je ne dis pas... mais si vous croyez que je prendrais le premier venu!.. Ah! mais... avec mon petit air... j'ai été élevée pour être plus cossue que je ne suis!..

PAUL.

C'est-à-dire que, si vous trouviez...

MIMI.

Je ne cherche pas... et puis, les maris, ça donne peu sur mon carré... Mais bah!.. je ne suis pas pressée... quand ça viendra, on verra (1).

Air : de Madame Favart.

Quant aux amants, je m'tiens en garde,  
Les hommi's sont trop prompts à changer...  
Quant au mari que l'ciel me garde,  
J'lattends ici, sans m'déranger...  
Je ne suis pas seule, je pense;  
J'ai deux compagnons, que voici...

(Elle montre la cage qu'elle a prise sur la table, à droite.)

Mes s'rins m'ont prendre patience,  
En attendant qu'jaie un mari. (2)

(Elle va accrocher la cage à la fenêtre.)

PAUL.

Ainsi, vous ne vous apercevez jamais qu'il vous manque... quelqu'un?

MIMI.

Eh bien! si fait... il y a des moments... quand il faut porter de l'ouvrage en ville... et qu'il pleut.

PAUL.

Ah! vous comptez faire porter à votre mari...

MIMI.

A qui donc?

PAUL.

C'est juste, ça lui revient de droit.

MIMI.

Heureusement qu'il fait beau aujourd'hui,

(1) Paul, Mimi.

(2) Mimi, Paul.

et je ne vais pas loin (1)... (A part, mettant des bonnets dans un carton). Pauvre Blanchette!.. si je pouvais venir à son secours!..

PAUL.

Comment! vous sortez?..

MIMI.

Vous garderez ma chambre, n'est-ce pas? (Elle s'apprête devant un petit miroir placé au-dessus de la commode).

PAUL.

Je... je le veux bien... mais ne vous absentez pas longtemps... parce que... je peux bien convenir de ça... ce que racontait le père Estragon... de la petite dame, vous savez?... ça pique ma curiosité...

MIMI, le regardant.

Tiens!

PAUL, s'efforçant de rire

Ah! ah! ah! ah!... c'est drôle!

MIMI, s'habillant.

N'allez-vous pas rire de ça, vous aussi?... une femme qui a un mari... jaloux peut-être!

PAUL.

Certainement.

MIMI.

Hein?..

PAUL, se reprenant.

Je suppose.

MIMI.

Et qui sait!... des enfants...

PAUL, s'oubliant.

Justement!

MIMI.

Hein?

PAUL, se reprenant.

Je suppose.

MIMI.

Et voilà... un mauvais ménage... des malheurs... peut-être des orphelins... Ah! voyez-vous, monsieur Paul, ça me serre le cœur, à moi!.. Et pour empêcher une pareille faute... pleurant presque). Oh! si elle était là... je lui dirais... Madame!..

PAUL, très intéressé.

Oui... oui...

MIMI.

C'est mal... parce que!.. et puis... on a des devoirs... et lorsque...

PAUL, de même.

Oui, oui!..

MIMI, se tournant et riant.

Ha! ah! ah!... cet air que vous me prenez!.. Est-ce que ça vous regarde à présent?... Donnez-moi plutôt mon schall.

PAUL, prenant un tartan suspendu au fond.

Voilà, voisine, voilà.

MIMI.

Attendez, monsieur... ne regardez pas... (Elle lui jette le schall sur la tête).

(1) Paul, Mimi.

PAUL.

Ah! mais ..

MIMI.

C'est plus sûr... soyez gentil là-dessous...  
(*Elle change de guimpe*).

PAUL.

Dites donc, je m'ennuie là-dessous... je suis tout seul... s'il y avait un petit trou pour voir.

MIMI.

C'est fini. (*Paul ôte le schall*). Tenez, relevez un peu mon col... attachez le schall avec ces grosses épingles... et surtout ne piquez pas...

PAUL.

Soyez tranquille... (*A part, en regardant son cou*) Ah! ma foi... l'occasion fait le... (*Il l'embrasse*).

MIMI, jetant un petit cri.

Ah!...

PAUL.

Je vous ai piquée, ma voisine?

MIMI, tout effarouchée,

Non, non, vous ne m'avez pas piquée... mais c'est égal, vous n'attacherez plus mon schall. (*lui faisant la moue*). Fi! monsieur, vous êtes le premier...

PAUL.

Vrai?

MIMI, prenant le carton.

Adieu, voisin.

PAUL.

A revoir, voisine.

MIMI, revenant (1).

Mais j'y pense!.. vous allez vous ennuyer, tout seul... Je ne vous offre pas les livres de ma bibliothèque... (*tout à coup*). Ah! une bonne idée!.. voulez-vous que je vous pardonne?... voulez-vous être bien aimable?... oui?... eh bien! amusez-vous à frotter ma chambre.

PAUL.

Plaît-il?

MIMI.

Frottez, voisin, frottez ferme... ça vous amusera. (*Elle sort*).

## SCÈNE VIII.

PAUL, seul.

Ah! bien, par exemple, je ne m'attendais pas à celle-là!.. frottez ferme... Je veux bien manger des cerises et attacher le schall... ça me va même beaucoup, d'attacher le schall... mais frotter... ah! ah! ah!.. Elle est étonnante, cette petite... le diable m'emporte! on serait tenté d'oublier... (*se reprenant*) quoi?... (*avec une gravité comique*) Faites donc le fier, monsieur le baron Paul Duilot... noble d'hier... baron du commerce et de l'industrie... il y a

(1) Mimi, Paul.

de quoi!.. qu'était donc votre père, s'il vous plaît?... un pauvre petit commis-marchand... qui avait épousé une petite ouvrière, une grisette, comme la voisine... et cette grisette a été toute sa vie... (*soupirant*) ah! ce que Mimi Pinson ne sera jamais... Ma mère avait pour dot une vertu, une sagesse à toute épreuve... et... (*soupirant*) il paraît que Mimi a mangé sa dot avant le mariage. (*Changeant de ton*). Allons, allons, est ce pour penser à ça que je me suis fait commis-marchand, et que j'habite, ici, une chambre au cinquième... Oh! non... une femme à sauver, un mari jaloux à guérir de ses soupçons... et puis après... (*regardant autour de lui*). Adieu, pauvre petite mansarde... adieu, ma gentille Mimi!.. je ne t'entendrai plus me dire : « Voisin, (*riant malgré lui*) frottez ma chambre! » C'est qu'il n'y a pas à reculer, il le faut!.. sous peine de passer pour... ce que je suis... (*voyant une brosse et un bâton avec de la cire*). Voici les instruments nécessaires. (*s'approchant de la fenêtre*) Si j'apercevais dans la rue un commissionnaire, un auvergnat... Ah! oui, la rue! elle est trop loin... (*il se penche en dehors*).

## SCÈNE VII.

PAUL, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, à lui-même.

J'ai lâché le saute-ruisseau, et... (*Haut*). Encore ici!..

PAUL.

Hein?... (*à part*). Oh! l'auvergnat demandé!.. Attends, attends!.. je vais te faire frotter, toi!..

SÉRAPHIN.

La voisine est sortie?

PAUL.

Oui... et je vais vous prier d'en faire autant... ou de vous ranger un peu... car j'ai promis à mamzelle Mimi de frotter sa chambre.

SÉRAPHIN.

Bah!.. vous vous êtes chargé... (*à part*). Ha! ha! ha!.. je ne t'envie pas tes fonctions, par exemple!.. (*il s'assied à droite*).

PAUL.

Et, si elle est contente... (*bas et gaiement*) j'aurai pour récompense... deux baisers.

SÉRAPHIN.

Deux... baisers!.. une paire de... (*à part*). Ah! mais!.. je n'aime point cette manière de payer son frotteur!.. Elle peut être économi- que... mais je ne l'aime point!

PAUL.

Aussi, je me sens une ardeur!..

(*Il frotte très maladroitement*).

SÉRAPHIN, toujours assis, ricanant.

Oh! oh! oh!

PAUL, *s'arrêtant.*

Quoi?..

SÉRAPHIN.

Rien, rien... je risotte... que je ne vous interrompe pas...

PAUL.

Et... pourquoi risottez-vous?

SÉRAPHIN, *dédaigneusement.*

Monsieur... où avez-vous appris à frotter?

PAUL.

Mais... je crois avoir l'habitude...

SÉRAPHIN.

Oui, je vois que vous avez l'habitude... de frotter indignement... D'abord, cette jambe... ha! ha! ha!.. On dirait que vous allez danser la mazurka des salons.

PAUL.

Et celle-ci?..

SÉRAPHIN.

Ah! bon!.. vous allez faire le grand écart, comme Auriol!

PAUL, *remuant les pieds.*

Tenez! tenez!..

SÉRAPHIN.

Bien! bien!.. il tricotte!.. on dirait que vous battez les cartes avec vos pieds!..

PAUL.

Allons donc!.. vous n'en seriez pas autant!..

SÉRAPHIN.

Moi?.. moi?.. (*à part.*) Innocent!.. si tu frottais ta chambre de clerc, tous les dimanches!..

PAUL.

Non, non!.. je parie que vous n'y entendez rien!

SÉRAPHIN, *se levant.*

On pourrait... (ah! bravo!.. il va se flanquer par terre!) On pourrait, sans être de première force, vous donner une leçon.

PAUL.

Vous?

SÉRAPHIN.

Moi!

PAUL.

Je vous en défie.

SÉRAPHIN.

Ah! vous m'en défiez!.. (*s'emparant du bâton, chaussant la brosse et frottant de toutes ses forces.*) Tenez, tenez!.. voilà comme on s'y prend!.. voilà comme on frotte, dans les plus grands salons!.. suivez de l'œil, suivez le mouvement!..

PAUL, *se prélassant sur une chaise à gauche.*  
Mauvais...

SÉRAPHIN.

Mauvais?... (*redoublant d'efforts.*) Mais regardez donc, avant de parler!.. observez donc cette jambe droite!.. Il y a de la vapeur, là-dedans!

PAUL.

Exécrable!

SÉRAPHIN.

Exécrable?... mais, malheureux! c'est la jalousie qui vous égare!.. (*dansant sur la brosse.*) Ah! c'est mauvais?... allez donc!.. tiens!.. tiens!.. ah! c'est exécrable?... tiens encore!.. tiens, tiens, tiens!

PAUL.

Bravo!

SÉRAPHIN, *dansant sur la brosse.*

AIR : *A la Monaco.*

Voyez, s'il vous plaît,  
Quel j'en, quelle souplesse!  
Comme, du jarret,  
J'arpente le parquet!

PAUL.

Oui, c'est du talent,  
Mon cher, je le confesse.

SÉRAPHIN.

Comm' ça d'vient luisant!  
Faites-en donc autant.

PAUL.

Je suis vaincu, voisin, je m'humilie.

SÉRAPHIN.

Pas de Zéphir... jeu de grâces... voilà!...  
Imitez-donc...

PAUL.

Moi?... jamais de ma vie!

Frottez frottez : vous étiez né pour ça.

ENSEMBLE.

SÉRAPHIN.

Voyez, s'il vous plaît,  
Quel jeu, quelle souplesse!  
Comme du jarret,  
J'arpente le parquet!  
En se dandinant,  
On glisse avec molesse...  
Comme c'est luisant!  
Faites-en donc autant.

PAUL.

Voisin, c'est parfait,  
Quel jeu, quelle souplesse!  
Comme son jarret  
Arpente le parquet!  
Oui, c'est du talent,  
Mon cher, je le confesse,  
Et jamais, vraiment,  
Je n'en ferais autant.

SÉRAPHIN, *lâchant la brosse, le balai, et tombant étendu sur une chaise.*

Ah!.. je n'en peux plus!.. je dois être rouge comme un homard!.. cuit!..

(*Il s'évente, pendant que Paul ramasse les outils.*)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MIMI. (1)

MIMI.

Me voilà, me voilà... je n'ai pas été longtemps, hein?... (*voyant Paul tenant encore le balai.*) Ah! mon voisin!.. comment! vous

(1) Paul, Mimi, Séraphin.



avez eu la complaisance... ah! que c'est gentil à vous!..

SÉRAPHIN, *se méprenant.*

Oh! c'est si peu de chose!...

MIMI.

Comme il a chaud, ce pauvre garçon!... Oh!... (*Lui tendant la joue.*) Allons... embrassez-moi, pour la peine.

SÉRAPHIN, *se levant avec empressement.*

Elle a dit...

PAUL, *l'embrassant.*

Une... et deux!...

SÉRAPHIN.

Il a sa paire!... Il l'a!... (*criant*) Mais sa- prelotte! c'est moi!... par ici!...

MIMI, *à Séraphin.*

Voilà ce que c'est, voisin, que d'être bon et complaisant... ça rapporte quelque chose...

SÉRAPHIN, *criant toujours.*

Mais, je suis volé!... c'est comme s'il me prenait deux baisers dans ma poche!... (*à Mimi*). Quand je vous dis...

MIMI.

Dame! gagnez-les à votre tour... paresseux, qui restez-là, sur une chaise!...

(*Séraphin veut parler.*)

PAUL, *lui coupant la parole.*

Paresseux! qui restez-là, sur une...

MIMI.

Tenez, pour vous dégourdir les jambes...

SÉRAPHIN

Fichtre!... elles sont suffisamment dégour- dies!... Elles en sont engourdies!... (*à Mimi*) Mais c'est...

MIMI.

Vous ne savez pas?... Un gueux de petit clerc d'huissier, qui apporte un papier contre cette pauvre Blanchette!... et dire qu'on ne peut pas la sauver!... 175 francs!... j'en ai presque pleuré!...

PAUL, *à part.*

Pauvre fille!... c'est bien, cela!

MIMI.

Et ça m'a fait oublier le mouron des serins... (*À Séraphin.*) Dites donc, descendez pour moi chez la fruitière... ça me ferait dix étages... A vous, à présent!

SÉRAPHIN, *à part.*

Oui, compte là dessus!... Elle donnerait en- core quelque chose à l'autre, pour ma peine.

MIMI.

Eh! bien?

SÉRAPHIN.

Pardon, voisine... J'ai eu une discussion politique avec la fruitière... et nous sommes en froid... D'ailleurs, je n'ai pas déjeuné, moi... (*Il regarde Paul.*)

MIMI.

Hum!... bon à rien!

SÉRAPHIN, *à part.*

Bon à frotter, voilà tout!

PAUL.

Voisine, j'accepte la commission... (*à part*) J'aurai bientôt fait d'acheter 2 ou 3 francs de mouron.

MIMI.

Vous n'êtes pas trop fatigué?

PAUL, *prenant son chapeau.*

Moi?... oh! mon Dieu! c'est comme si je n'avais rien fait.

SÉRAPHIN, *à part.*

Il se permet la calembredaine, encore!.. (*à Mimi*) Nous avons un compte à régler, et quand vous serez seule...

MIMI.

Bonjour! bonjour!... (*Rappelant Paul.*) Ah! dites donc, je crois que le petit frisé at- tend quelqu'un... il guette!

PAUL, *à part.*

Oh! je lui parlerai!

MIMI.

Il a l'air vexé!

SÉRAPHIN, *riant.*

Je crois bien... si les baisers lui passent de- vant le nez... comme à moi...

PAUL (1).

Venez-vous, voisin? (*À Mimi.*)

AIR : Venez, compagnon de disgrâce. (Capitaine Roquefinette.)

De vous obéir, je m'empresse,  
Heureux de ménager vos pas.

(*À part.*)

Je pourrai, sans que ça paraisse,  
Savoir ce qui se passe en bas.

SÉRAPHIN, *bas à Paul.*

Voyez, comme elle est familière!  
C'est loin du cœur... quel sans façon!  
Croyez bien qu'un' fermi' n'aime guère  
L'homme qu'elle envoie au mouron.

ENSEMBLE.

PAUL.

De vous obéir, je m'empresse, etc.

SÉRAPHIN, *à part.*

Pour lui plaire, en vain il s'empresse;  
Le malheureux perdra ses pas.

La doctrine que je professe  
Me dit qu'elle ne l'aime pas.

MIMI

Qu'il est gentil!... comme il s'empresse!..  
Il tient à ménager mes pas  
C'est à ces p'tits soins qu'a la sagesse  
Si souvent ne résiste pas.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE X.

MIMI, ESTRAGON, puis SÉRAPHIN.

MIMI.

Ah! maintenant que me voilà seule... (*Elle va pour se remettre à l'ouvrage, Estragon se précipite en scène et ferme la porte.*) Hein?..

(1) Mimi, Paul, Séraphin.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc vous?... les yeux vous sortent de la tête!..

ESTRAGON. (1)

Et il y a de quoi les en faire sortir!.. une fière nouvelle, allez!..

MIMI, se rapprochant.

Ah! bah!.. c'est-y amusant?..

ESTRAGON.

C'est palpitant!.. En descendant de chez Blanchette, à qui nous venons de signifier la saisie de ses z'hardes...

MIMI.

Vantez-vous encore!.. pauvre fille!

ESTRAGON.

Je rencontre sur l'escalier un domestique en veste rouge... un gro-om.

MIMI.

Un groom. (Elle prononce groom.)

ESTRAGON.

Ca s'écrit groom, ça se prononce gro-om... Il examinait toutes les portes du carré. — « Qui que vous demandez, gro-om? » — Il me regarde comme une bête.

MIMI.

Je comprends ça.

ESTRAGON.

Le nom ne lui venant pas, il me montre une lettre, qu'il apportait pour un des jeunes hommes du palier... il ne veut pas la lâcher... mais qu'est-ce que je lis sur l'adresse?..

MIMI.

A M. Paul... ou à M. Séraphin.

ESTRAGON.

A M. le baron Dufлот!

MIMI.

Ciel!

ESTRAGON.

A Monsieur le baron...

MIMI, troublée.

Dufлот!.. Vous en êtes bien sûr!

ESTRAGON.

Tiens!.. vous v'là toute renversée, comme moi!.. et Hortense donc!.. elle sera suffoquée... nous avons un baron au cinquième!

MIMI.

Lui!.. M. Dufлот!

ESTRAGON.

Un baron à trois cents francs de loyer, et sans paillason!.. cré coquin!.. c'est quelque ancien régime rapé.

MIMI, à elle-même.

Eh! non... cela ne se peut pas!.. et pour quoi ici?... saurait-il?..

ESTRAGON.

Vous le connaissez?

MIMI.

Moi?... oui... non... c'est-à-dire... lequel?

ESTRAGON.

Ah! oui... ah! oui... M. Paul, M. Séraphin..

(1) Estragon, Mimi.

lequel?... (criant.) Attendez!.. j'y suis!.. Non.. ils en ont tous les deux, des bottes vernies.

MIMI.

Ah! mon Dieu!

ESTRAGON.

Vous le tenez?

MIMI, à elle-même. (1),

Oui!.. les cachotteries qu'il me faisait de son état... ce bouquet... et puis, ce refus d'aller au mouron...

ESTRAGON, la suivant.

Au mouron... quoi?

MIMI.

Ah!..

ESTRAGON.

Ah!..

MIMI. (2).

Et cette lettre que M. Paul a brûlée, et qu'il avait prise dans ses papiers!.. cette lettre à M. le baron de...

ESTRAGON.

C'est le grand?

MIMI.

Non.

ESTRAGON.

C'est le petit?..

MIMI.

C'est...

ESTRAGON.

C'est?..

MIMI, voyant entrer Séraphin.

Ah!.. le voilà!

ESTRAGON.

Oh!.. (Ils demeurent tous deux immobiles.)

SÉRAPHIN, entrant. (3).

Ma voisine... vous êtes seule... et je viens... (La voyant immobile et embarrassée.) Eh! bien? qu'est-ce que vous avez donc?

MIMI, balbutiant.

Moi?... mais... je... je ne sais pas... demandez à Monsieur Estragon.

SÉRAPHIN, le regardant à son tour.

Tiens! qu'est-ce qu'il a donc, lui aussi, le père Lynx?..

ESTRAGON.

Moi?... mais je... je ne sais pas... demandez à... (Il demande par signes, à Mimi, si c'est le baron. Et elle répond de même; Oui, oui, et lui fait signe de s'en aller.)

ESTRAGON, à part.

Compris!..

SÉRAPHIN, les regardant.

Ah! ça, mais c'est un hiéroglyphe?

ESTRAGON.

Il a encore parlé anglais!.. (à Mimi.) Oui... oui. (Il sort en lui faisant de grands saluts, il s'arrête au fond.) Ca va renverser Hortense de fond en comble! (Séraphin se retourne, nouveaux saluts.)

(1) Mimi, Estragon.

(2) Estragon, Mimi.

(3) Estragon, Séraphin, Mimi.

SCÈNE XI.

SÉRAPHIN, MIMI.

SÉRAPHIN, *rendant ses saluts à Estragon.*

Monsieur Estragon, j'ai bien l'honneur...  
ha ! ha ! ha !

MIMI, *s'efforçant de rire*

Ha ! ha ! ha ! (*à part.*) Au fait, j'aime mieux  
que ce soit lui que l'autre !

SÉRAPHIN.

Qu'est-ce qui lui prend donc, à Monsieur  
Hortense, hein ?..

MIMI, *toujours embarrassée.*

Dam !... moi... je... (*vivement.*) Donnez-  
vous donc la peine de vous asseoir ! (*elle ap-  
proche une chaise, qu'elle essuie avec son ta-  
blier.*)

SÉRAPHIN, *ébahi.*

Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !

MIMI, *à part, tout-à-coup.*

Ah ! Seigneur Dieu !.. moi, qui lui ai fait  
donner à boire à mon serin !.. (*haut.*) Mon-  
sieur...

SÉRAPHIN.

Monsieur ?.. (*à part.*) Comme elle me re-  
garde !..

MIMI.

Si j'avais su... certainement...

SÉRAPHIN, *à part.*

Mais elle rougit beaucoup !.. est-ce que ça  
prendrait un peu ?..

MIMI

Je n'aurais jamais osé... parce que... vous  
qui... moi que...

SÉRAPHIN, *de même.*

Mais elle balbutie énormément !.. symp-  
tôme !

MIMI.

Je n'aurais jamais pensé z'à vous prier...

SÉRAPHIN, *bondissant.*

Un cuir !.. un vrai cuir !.. (*avec éclat.*) Je  
suis aimé !

MIMI.

Plait-il ?

SÉRAPHIN.

Non, non, rien... Ne faites pas attention...  
(*à part avec transport.*) C'est venu !.. ça y  
est !.. pensé-z-à !.. voilà le cuir demandé !..  
nous y sommes !.. (*haut.*) Mais, pardon, par-  
don, voisine... un changement comme ça...  
tout-à-coup... au moment où on ne s'y attend  
pas... car enfin... qu'est-ce que ça veut dire ?..

MIMI, *timidement.*

Vous le savez bien...

SÉRAPHIN.

Je m'en doute... (*à part.*) Les yeux baissés,  
la bouche en cœur... elle est prise !.. ô biche,  
va !

MIMI.

C'est que... vous n'êtes plus le même pour  
moi !

SÉRAPHIN, *à part.*

C'est ça !.. oh ! comme je palpite

MIMI.

Depuis que je sais qui...

SÉRAPHIN.

Qui ?..

MIMI.

Qui vous êtes...

SÉRAPHIN.

Qui je... (*à part.*) Saprelotte !.. l'huissier est  
dévoilé !

MIMI.

Pourquoi m'avoir caché, monsieur le...

SÉRAPHIN, *l'interrompant*

Parce que je craignais de vous déplaire, ô  
Mimi !.. mais, maintenant que vous savez  
tout... je ne veux plus vous cacher rien...  
Eh ! bien, oui, je vous trompais... j'en suis  
uni !..

MIMI, *triomphante.*

Ah !..

SÉRAPHIN.

Vous savez mon secret... A vous !.. vous me  
devez aussi un aveu !..

MIMI, *troublée.*

Moi ?.. ô ciel !.. vous savez...

SÉRAPHIN.

J'ai tout deviné !.. votre émotion... ce trou-  
ble... ce cuir... je sais tout !..

MIMI.

Vous savez que je suis...

SÉRAPHIN.

Oui.

MIMI.

Votre cousine ?

SÉRAPHIN, *sautant.*

Hein ?.. (*à part.*) Une cousine, à présent !..

MIMI.

Ah ! mon Dieu ! vous ne le saviez pas !..

SÉRAPHIN.

Non !.. c'est-à-dire, si !.. c'est-à-dire, non !..  
(*à part.*) Ah ! mais, je n'y suis plus !

MIMI, *vivement.*

Je n'ai rien dit !.. vous n'avez rien appris !..  
Non, non, ce n'est pas à celle qui est pauvre à  
rappeler la parenté à celui qui est riche...

SÉRAPHIN.

Vous dites ?.. (*à part.*) Je suis riche, à pré-  
sent ?.. Je suis riche et j'ai une cousine !.. Ah !  
mais, voilà que nous barbottons !.. je bar-  
botte, elle barbotte, nous bar...

MIMI, *vivement.*

Ah ! quelle idée !

SÉRAPHIN.

Quoi encore ?



MIMI.

Vous ne pouvez pas vous cacher pour faire du mal... au contraire... je suis sûre que votre titre ne vous sert qu'à faire du bien...

SÉRAPHIN.

Mon titre?.. au fait... oui... quelquefois...  
(à part.) Qu'est-ce qui lui prend donc pour les huissiers?

MIMI, à part.

Il n'est pas fier d'être baron... c'est bien!..  
(haut.) Alors, j'aime mieux vous dire tout simplement : monsieur Séréaphin... vous êtes généreux et bon... on doit l'être quand on est riche...

SÉRAPHIN.

Certainement, je... (à part.) Elle y tient!

MIMI.

Je sais... depuis longtemps... que vous aimez à secourir les malheureux...

SÉRAPHIN.

Dame!.. quand on le peut... (à part.) jusqu'à concurrence d'un décime.

MIMI.

Eh! bien!.. tenez... tout-à-l'heure j'étais toute tremblante, et à présent je me sens un courage!.. (s'excitant.) Allons donc!.. si ça ne coûtait pas un peu, il n'y aurait pas de mérite... (avec entraînement.) Mon cou...

SÉRAPHIN.

Hein?..

MIMI, se reprenant.

Monsieur... il y a, vous le savez... dans cette maison... une pauvre fille malade..

SÉRAPHIN.

La Blanchette .. au sixième.

MIMI.

Venez à son secours... payez pour elle!

SÉRAPHIN.

Plâit-il?... (à part.) Moi, qui viens de la faire... (geste de la mettre à la porte.)

MIMI, continuant.

Vous la sauvez peut-être d'un plus grand danger!.. oh! ce sera de l'argent bien placé... là, vrai!..

SÉRAPHIN, ému.

Oui! oui! oui!.. Et vous m'aimerez?..

MIMI.

Je vous adorerai!

SÉRAPHIN.

Oh! j'y consens!..

MIMI.

Eh bien! allez, allez.. portez-lui vous-même vos secours, pour recevoir ses bénédictions!

(1) Séréaphin, Paul, Mimi.

## SCENE XII. (1)

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, entrant gaiement, et portant un énorme paquet de mouron.

Voilà le mouron demandé!

SÉRAPHIN.

Ah! ciel!.. il y en a pour tous les serins de Paris!..

MIMI, courant ôter le chapeau de Paul, et jetant le mouron par terre, bas.

Voulez-vous bien ôter votre chapeau?

PAUL.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MIMI.

Devant lui!

PAUL.

Qui?

MIMI.

Chut!.. je vous dirai...

PAUL, brusquement

Ah! ça, voisin, m'expliquerez-vous...

MIMI, lui posant la main sur la bouche.  
Arrêtez!

SÉRAPHIN, bas à Paul.

Quand je vous disais qu'elle adorait quelqu'un... et ce n'est pas vous!

SÉRAPHIN, bas à Mimi (1).

Je vais chercher la monnaie.

MIMI.

Allez, M. le baron.

PAUL.

Hein?

SÉRAPHIN, à part.

Baron!.. Est-ce que, sans me douter... est-ce qu'on m'abuserait depuis ma naissance?

ENSEMBLE.

AIR : de l'Étudiant marié.

SÉRAPHIN et PAUL, à part.

Ah! je suis en effet,  
Interdit, stupéfait...  
Quel est donc ce secret,  
Ce mystère?

Mais, pour moi, tout va bien,  
Prudemment n'disons rien,  
D'être heureux, le moyen,  
C'est d'me taire.

MIMI, à part.

Voyez, comme il paraît  
Interdit, stupéfait;  
De son titre il faisait  
Un mystère...

(1) Paul, Séréaphin, Mimi.

# SCÈNE XIII.

PAUL, MIMI.

MIMI.

Vous ne savez pas!.. c'est un baron!

PAUL.

Ah! bah!

MIMI.

Le baron Duflot.

PAUL.

Ah! bah!

MIMI.

Il l'a avoué.

PAUL.

Ah! bah!

MIMI.

Dieu! que vous avez l'air bête!.. Quand je  
je vous le dis... un déguisement... tout une  
histoire.

PAUL.

Et ce baron Duflot, c'est...

MIMI.

C'est M. Séraphin.

PAUL, *éclatant*.

Ah! c'est un peu fort!

MIMI.

Et pourquoi donc?... Eh bien! je ne sais  
pas... j'en avais comme une idée... cette fi-  
gure, ces manières distinguées... (*Paul étouffe  
un éclat de rire.*) Riez donc!.. Je m'y connais,  
peut-être... Et une autre preuve...

PAUL.

Ah! voyons l'autre preuve?

MIMI.

C'est qu'il s'en va chercher de l'argent...  
175 francs... pour le terme du sixième.

Paul, *vivement*.

Lui! (*A part.*) Ah! il ne me soufflera pas  
cette bonne action-là!..

MIMI.

Vous dites?..

PAUL.

Je dis que c'est mal à vous, de ne vous être  
pas adressée à moi, de ne m'avoir pas de-  
mandé...

MIMI, *étouffant un éclat de rire*.

A mon tour de rire, par exemple!.. faites  
donc vos embarras... Est-ce que vous en avez  
plus que moi, de l'argent?

PAUL.

C'est vrai... c'est vrai...

MIMI.

Tandis que lui...

PAUL.

Lui, le baron... le baron Duflot... Oh! oh!

MIMI.

Eh bien! voyez... on m'avait dit que c'était  
un original... qu'il avait mis son titre de ba-  
ron dans sa poche... qu'il avait refusé de  
grands mariages... et qu'il était resté tout  
simple, comme son bonhomme de père... Je  
ne voulais pas le croire...

PAUL.

Vous connaissiez... son père?

MIMI.

Maintenant, je crois tout!

PAUL.

Oui, oui... et le reste va tout seul... un ba-  
ron, un richard, qui vient se loger à votre  
niveau... c'est qu'il veut se rapprocher de  
vous...

MIMI.

Vous y êtes!

PAUL.

C'est qu'il vous aime...

MIMI.

C'est juste.

PAUL.

C'est qu'il vous offre son cœur...

MIMI.

C'est clair.

PAUL.

Sa fortune...

MIMI.

On ne la prend pas.

PAUL,

Sa main...

MIMI.

On ne la.. Eh bien! si, on la prend, on la  
serre et on lui dit: merci... nous ne pouvons  
pas nous arranger.

PAUL, *d'un air de doute*.

Ah! ouiche!

MIMI.

Ah! ouiche?... parce qu'il est riche et ba-  
ron, est-ce que ça l'empêche d'être laid et  
bête?

PAUL.

Riche... noble... vous ne l'aimeriez pas?

MIMI.

Tiens! si j'en aime un autre!

PAUL, *vivement*.

Un autre?... qui donc?..

MIMI.

Ça ne vous regarde pas.

PAUL.

Mais...

MIMI.

Mais... voilà midi qui approche... parlez-  
moi plutôt de la petite dame... qu'on attend  
au premier...

PAUL.

Elle ne viendra pas, je l'espère.

MIMI.

Qu'est-ce que ça vous fait?

PAUL.

Rien... rien... C'est qu'en sortant de chez  
la fruitière, j'ai vu le mari en sentinelle... je  
l'ai reconnu.

MIMI.

Plait-il?... vous?..

PAUL.

Oh! c'est qu'un mari, voyez-vous... ça se  
reconnait tout de suite... ça vous a un air...  
(*écoutant*). O ciel!.. vous n'entendez pas?.. une  
voiture!.. (*il court à la fenêtre*).

MIMI.

C'est elle... elle est perdue!..

PAUL, rassuré.

Non, non, la voiture passe...

MIMI.

Tant mieux!... j'avais le cœur serré.

PAUL.

Et moi donc!.. pauvre femme!.. Tenez, ça ne me regarde pas... je m'en moque... et cependant, je voudrais la sauver.

MIMI.

Ah! oui... mais le moyen?... Si on pouvait attraper le mari... vilain jaloux!.. lui faire croire...

PAUL.

Je comprends ce que vous voulez dire.

MIMI.

Ah!... c'est heureux... moi, je ne le comprends pas (1).

PAUL.

Si fait!... (à part), Je l'attends... je la prévienne, et...

MIMI, à la fenêtre.

Ah! mon Dieu! ce monsieur-là... là-bas...

PAUL.

C'est le mari!

MIMI.

Impossible qu'il ne voie pas arriver sa femme.. Ah! une idée!.. si nous disions tout au baron Dufлот!.. il pourrait...

PAUL.

Rien!.. le mari le déteste.. il est jaloux de lui...

MIMI.

Ah! bah!.. qu'est-ce qui vous a dit?

PAUL.

Silence!

#### SCÈNE XIV.

Les mêmes, ESTRAGON.

ESTRAGON.

Eh bien! eh bien! en v'là une fameuse!.. c'est fini...

MIMI.

Finis... quoi?

PAUL.

Est-ce qu'elle est arrivée?

ESTRAGON.

Seigneur Dieu!... je ne vous voyais pas!.. j'ai eu peur... (à part). Il a donc fait un bail avec elle?

PAUL.

Parlez... vous dites?

ESTRAGON.

Je dis qu'en v'là une fameuse... tenez, mamzelle, tenez!

(1) Mimi, Paul.

(2) Mimi, Estragon, Paul.

MIMI.

Qu'est-ce que c'est?

ESTRAGON.

La quittance que j'apporte à la petite Blanchette.

MIMI.

La quittance?

ESTRAGON.

Puisque j'ai touché l'argent!.. que le même groom vient de déposer dans ma loge, de la part d'un inconnu.

PAUL, allant à la fenêtre.

Ah! si ce n'est que ça... (1)

ESTRAGON.

Comment! que ça?

PAUL, à part.

Ciel! une voiture!.. C'est elle!..

(Il sort, sans être aperçu.)

ESTRAGON.

Que ça! 175 francs!..

MIMI.

Il se pourrait!.. bon jeune homme!.. (Tout-à-coup.) Mon Dieu! quel bruit!.. Qu'est-ce que j'entends?..

ESTRAGON, au fond.

Oh! que de monde!.. On dirait une bataille dans l'escalier...

UNE VOIX, au dehors.

Hippolyte!

ESTRAGON.

Et Hortense qui m'appelle!.. (Criant.) Voilà, ma biche!.. (sortant.) Cré coquin! si c'était un voleur!.. (Il sort, le bruit augmente.)

MIMI, au fond.

Ah! j'y pense!.. Si c'était!..

#### SCÈNE XVI.

MIMI (regardant au fond), PAUL. (La porte condamnée est fortement ébranlée; elle cède, s'ouvre tout-à-coup, et Paul se précipite dans la chambre de Mimi.)

PAUL, à une personne qu'on ne voit pas. Venez!

MIMI, se retournant.

Ciel!

PAUL, bas.

Attendez! (Vivement, à Mimi.) Je suis poursuivi!.. des créanciers!.. des recors!..

MIMI.

Vous!.. C'est donc pour cela...

PAUL.

Que je me cachais... Oui!.. Ecoutez... sur l'escalier... (Pendant que Mimi écoute au fond.) Entrez vite!..

(Il fait entrer une dame, dont le voile est baissé. Mimi se retourne; la dame s'est jetée dans l'alcôve, sans être vue.)

(1) Paul, Estragon, Mimi.



MIMI, *vivement.*

Ils frappent à votre porte... (*On entend les coups frappés sur la porte.*) Ils vont l'enfoncer... Il y a surtout une personne qui crie : « Je l'ai entendu ! »

PAUL.

C'est l'huissier!.. Entrez là... (1) vous êtes chez vous... et vous ne me connaissez pas!..

MIMI.

Fameuse idée!.. Moi, qui n'aime pas les huissiers... Au fait, que je lui dirai : C'est ma chambre... Qu'est-ce que vous voulez ?

PAUL.

Oui, oui... c'est cela... vite!..

MIMI.

Soyez tranquille... je vais les arrêter... Vous, filez par ma porte...

(*Elle entre dans la chambre de Paul, qui tient la porte conduisant chez lui, et jette à la dame voilée les paroles suivantes :*)

PAUL, *vivement.*

Vous êtes sauvée!.. Prenez cette bourse... montez un étage... au sixième... une pauvre fille malheureuse et malade... Vous êtes venue dans cette maison pour une œuvre de charité... sans vous arrêter au premier... ni chez moi... je ne vous ai pas vue... j'étais dans ma chambre...

*Le bruit redouble. Il rentre vivement dans sa chambre et referme la porte. La dame va pour sortir, lorsque Estragon ouvre la porte du fond et passe la tête. La dame voilée n'a que le temps de se rejeter dans l'alcôve de Mimi. Tout cela se fait simultanément et très vite.)*

## SCÈNE XVII.

ESTRAGON, la dame cachée, puis PAUL et MIMI PINSON.

ESTRAGON, *riant, près de la porte, sans regarder.*

Ne craignez rien, mamzelle Mimi!.. c'est le mari... le gris cendré, vous savez... suivi de tous les locataires!.. Il a pincé son épouse... à ce qu'il dit... pas au premier... Il paraît qu'il l'a poursuivie jusqu'à la porte de M. Paul... Moi, je n'ai rien vu... mais il a entendu une voix de femme... (*imitant*) Ah! je suis perdue!.. Venez! ça va-t'être drôle!.. (*Entrant tout-à-fait.*) Tiens!... où êtes-vous donc?... Il n'y a personne?... (*Il va vers l'alcôve.*) Mamzelle Mimi!.. (*Courant à la porte du fond.*) Tout le monde s'en va!..

(1) Paul, Mimi.

PAUL, *ouvrant la porte condamnée.*  
Enfin!... elle a pu s'échapper! (1)

ESTRAGON, *se retournant.*

Ah! bah!... Ah! tiens! Ah! bon!... la maison est percée à jour, à présent!... Et la dame qui était là... dans votre chambre?

PAUL (1).

Hein?... Quelle dame?... Je ne sais pas...  
MIMI, *rentrant de même que Paul, et toute troublée.*

Mais non... ce n'était pas un huissier!.. (2)

ESTRAGON.

Ah! bah! Ah! tiens!... Ah! bon!... Cette voix de femme, chez vous... c'était mamzelle Mimi!

MIMI.

Moi?... Comment?

PAUL, *à Estragon.*

Sortez!... sortez!..

ESTRAGON.

Oui... je m'en vas... (*à part*) Excusez, la petite... (*haut*) Ah! ça, mais l'autre?...

PAUL, *le poussant.*

Sortez donc!.. (*Revenant et à part.*) Il ne l'a donc pas vue sortir!..

MIMI, *très émue.*

Mais saurai-je enfin ce que cela signifie?... Ces créanciers... c'étaient tous les locataires de la maison... Vous étiez là dans votre chambre, avec moi... vous n'aviez donc rien à craindre?... En nous voyant seuls, ils se sont éloignés d'une façon... qui m'a toute troublée... Et puis, ce monsieur, qui était si furieux... et qui s'est arrêté... m'a ôté son chapeau... m'a fait des excuses... en disant... Ce n'est pas elle!.. Il cherchait quelqu'un qui n'était pas là... Mais qui donc, M. Paul?... Comme vous êtes ému!.. Moi-même, je ne sais ce que j'éprouve... Qui donc?

(*En ce moment, la dame s'échappe de l'alcôve, et s'esquive rapidement. Mimi, qui l'a aperçue, laisse échapper un cri :*) Ah!

## SCÈNE XVIII.

PAUL, MIMI.

Vous savez tout!.. (*Lui prenant les mains, et avec effusion.*) Ce secret... c'est une bonne action... que je partage avec vous!.. Cette femme qui sort d'ici, c'est la fille de mon tuteur... de l'homme qui fut mon second père!.. c'était une sœur pour moi!... Enchaînée, malgré elle, à un mari despote et jaloux, qui n'a jamais voulu me voir, elle n'avait pu résister à des séductions, qui lui ont arraché des lettres... avec lesquelles on espérait la perdre tout-à-fait... qui l'auraient perdue!.. Si, moi,

(1) Estragon, Paul.

(2) Paul, Estragon.

(3) Paul, Estragon, Mimi.

l'ami de la famille, je n'eusse, depuis huit jours, veillé sur elle pour la sauver !...

MIMI.

Huit jours ?.. votre entrée ici !..

PAUL, continuant.

Si, au moment où son mari franchissait après elle le seuil de cette maison, je ne l'eusse entraînée presque mourante, jusqu'ici, dans ma chambre... *(Mimi le regarde vivement.)* La chambre d'un frère !... *(Reprenant.)* Par malheur... le bruit de nos pas... ma porte qui se fermait... un cri d'effroi... attirèrent cet homme sur votre palier... il me sommait d'ouvrir... il allait forcer la porte !.. Il ne me connaissait pas... mais sa femme... chez moi... pâle, tremblante... que dire ? que faire ?.. heureusement, elle pouvait s'échapper... par ici, tandis que vous le trompiez... là !.. Vous savez ce que j'ai fait... Je respire !.. je suis heureux ! *(La regardant étonné.)* Mais... vous ?

MIMI, troublée.

Moi ?.. Oui... sans doute...

AIR : de Colalto.

Comme pour vous, pour moi c'est un bonheur  
D'avoir sauvé cette femme... imprudente...  
Et cependant, je le sens dans mon cœur,  
Un doute, malgré moi, me trouble et me tourmente.  
Quoi ! vous si bon, *(Se reprenant.)*

Oh ! non, je ne crois rien !...

*(Suppliante.)*

Mais, dites-moi, monsieur, du fond de l'âme,  
Que vous rendiez l'honneur à cette femme,  
Sans le sauver au prix du mien !

PAUL, embarrassé.

Mimi !.. mais... j'avais cru...

## SCENE XIX.

LES MIMIS, ESTRAGON, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, tenant Estragon au collet.

Tu étais leur complice, vieux brigand !

ESTRAGON, criant.

Lâchez-moi velours !.. vous le fripez, Monsieur le baron !

SÉRAPHIN, le lâchant. (1).

Baron toi même !.. C'est une indignité !.. c'est pour ça qu'on s'était débarrassé de moi, en m'envoyant au sixième porter mes économies... 7 francs 75 centimes... et recevoir des bénédictions... C'est que je les ai reçues, avec cette dame !..

PAUL, vivement.

Cette dame !.. elle était !..

SÉRAPHIN, brusquement.

Je ne vous parle pas, à vous ! *(à Mimi, fai-*

(1) Paul, Séraphin, Mimi, Estragon.

sant la petite voix.) La porte est condamnée et si jamais elle s'ouvre... *(éclatant.)* Elle s'est ouverte !..

ESTRAGON.

Elle l'est !

MIMI, timidement.

Mais, Monsieur...

SÉRAPHIN.

Allez, allez entendre les voisins... et surtout les voisines... et ce Monsieur, à la poursuite de sa femme... qu'il a trouvé là-haut... l'imbécille !..

PAUL.

Grand Dieu !.. il l'a...

SÉRAPHIN, plus fort.

Je ne vous parle pas, à vous !.. *(Continuant.)* Et toute la maison, qui vous a surprise avec Monsieur...

MIMI.

Ah !..

ESTRAGON.

C'est vrai !

SÉRAPHIN, avec reproche.

Dans une chambre... d'un autre sexe !.. vous, Mammzelle, qu'on proclamait la sagesse, la vertu même !.. sans un seul amant... pas un !..

PAUL, vivement.

Qu'entends-je !..

MIMI.

Mais je vous jure que c'est indigne... que...

SÉRAPHIN.

Laissez donc !.. vous croyez peut-être que je vais faire comme ce grison de mari, qui s'en va en demandant pardon à sa femme...

PAUL, avec joie.

Vraiment ?.. il lui demande...

SÉRAPHIN, à voix colère.

Je ne vous parle pas, à vous !.. *(à Mimi.)* Et moi, qui vous aimais... moi, qui donnais à boire à vos seins... moi, qui voulais vous offrir mon cœur, ma main... et... et ma main !

ESTRAGON.

Ah ! bah !.. un baron !..

PAUL.

Diable ! c'est un honneur...

MIMI.

Que j'aurais refusé, et que je refuserais encore !.. *(à Séraphin.)* Oui, monsieur, oui, votre titre, votre fortune, est-ce que je tiens à ça, moi ?.. est-ce que j'y ai jamais pensé ?.. et pourtant, il ne faut pas être si vaniteux... je suis votre cousine, après tout !..

SÉRAPHIN.

Encore !

PAUL ET ESTRAGON.

Sa cousine !

MIMI.

Mina Pinsonier. . la nièce de votre mère... et parce que mon père n'a pas été aussi heureux que le vôtre dans sa fabrique... parce qu'il n'a pas été fait baron comme le vôtre...

SÉRAPHIN.

Mais non!..

PAUL, très ému.

Allez toujours...

MIMI, continuant.

Il ne faut pas croire que je sois moins fière que vous... ah! mais!.. je vous refuse, tout riche, tout baron que vous êtes.

SÉRAPHIN.

Mais non!

PAUL.

Très bien!..

ESTRAGON.

Elle refuse!..

MIMI, de même.

Ce que je veux dans mon mari, si j'en prends un... c'est qu'il soit bon garçon... ni noble, ni bête, je n'y tiens pas... c'est qu'il me défende, plutôt que de me condamner!.. c'est qu'il me croie, quand je dis que je suis honnête fille!.. c'est qu'il m'estime! c'est qu'il m'aime!.. là, de tout son cœur!..

PAUL.

Comme moi!..

MIMI, avec entraînement.

Oui, monsieur Paul, comme vous! (1)

ESTRAGON.

Oh! quelle boulette!

MIMI, de même.

Parce que vous me jugez mieux!.. parce que vous m'avez mise de moitié dans une bonne action!.. ça me console de tout, et je ne m'en dédis pas... (elle lui prend le bras.) Laissez la porte ouverte... Ce n'est plus chez moi, ce n'est plus chez vous... c'est chez nous deux!.. je puis reprendre gaiement mon aiguille et mes chansons, et me moquer de l'espionnage des portiers...

ESTRAGON.

Plait-il?

MIMI.

Des propos de quartier et de la grande fureur de M. le baron.

SÉRAPHIN.

Mais non!

PAUL, riant.

Bravo!.. ma femme!

ESTRAGON, riant.

Au lieu d'être baronne!..

SÉRAPHIN, le secourant par le collet.

Si tu dis encore ce mot là, je te casse!

(1) Paul, Mimi, Séraphin, Estragon.

ESTRAGON.

Lâchez mon velours!

SÉRAPHIN, criant.

Mais elle ne serait pas baronne!.. mais je ne suis pas baron!.. mais quelle rage de me flanquer un titre au nez, à moi... Séraphin Mou-tonnet, clerc d'huissier!..

MIMI.

Clerc d'huissier!

SÉRAPHIN.

Je l'ai lâché!

MIMI.

Ah! fi! ah! pouah!..

ESTRAGON.

Laissez donc!.. et le gro-om!... et le loyer du sixième!.. Il y a un baron dans la maison, bien sûr!.. il m'en faut un!

SÉRAPHIN.

Ce n'est pas moi!

ESTRAGON.

Ni moi!

MIMI.

Mais qui donc?

PAUL, montrant Séraphin.

Dame!.. il faut que ce soit... l'un de nous deux...

(Mimi Pinson le regarde et retire timidement son bras de celui de Paul.)

ESTRAGON.

Ah! ouiche!..

SÉRAPHIN.

Un baron, lui!.. (d'un air de dédain.) Ah! fi! ah! pouah!

PAUL, allant reprendre le bras de Mimi.

Je ne m'en dédis pas!

MIMI, confuse.

Ah! monsieur!.. moi, qui vous ai fait frotter ma chambre!

(Estragon passe du côté de Paul.) (1).

PAUL, riant et montrant Séraphin.)

Oui... mais, c'est lui qui l'a... (il fait le mouvement de frotter.)

MIMI, éclatant de rire.

Vrai?... lui?... ah! ah! ah!

SÉRAPHIN, riant aussi.

Ah! ah! ah!

ESTRAGON.

Hein?... quoi?... je n'y comprends rien... (à part.) Je vas tout conter à Hortense!

CHOEUR.

Air : Quadrille de Don Pasquale.

Ah! qui donc n'aimerait pas

Une grisette

Sage et coquette?

Non, rien ne vaut ici bas

Jeunesse, amour et frais appas.

FIN.

(1) Estragon, Paul, Mimi, Séraphin.





# BIRIBI LE MAZOURKISTE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DU MERSAN ET DE LEUVEN.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 2 février 1845.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

OLIBRIUS, professeur de danse.....	MM. LEMÉNIL.
BIRIBI, son neveu.....	LEVASSOR.
POCHETTE, son prévôt.....	LACOURIÈRE.
LE BARON MARFORIO.....	L'HÉRITIER.
LA BARONNE, sa femme.....	M <sup>mes</sup> DUPUIS.
CÉLÉNIE, fille d'Olibrius.....	JULIETTE.
UN SOLDAT.....	M. MASSON.
ELÈVES D'OLIBRIUS. — SOLDATS. — DOMESTIQUES.	

La scène se passe en Valachie.

Un salon. — Portes au fond et latérales. — Un grand buffet, à gauche, premier plan. — Une croisée à droite, au deuxième plan.

## SCÈNE I.

POCHETTE, CÉLÉNIE.\*

CÉLÉNIE, courant après Pochette — Ils entrent par le fond.

Arrêtez !... arrêtez donc, monsieur Pochette...

(Elle le saisit par ses vêtements.)

POCHETTE.

Lâchez ma poche, mademoiselle Célénie, ou je laisse mon paletot entre vos mains... comme feu Joseph chez Putiphar.

CÉLÉNIE.

Mon petit Pochette !...

POCHETTE.

Mais enfin qu'exigez-vous, que demandez-vous, que voulez-vous, jeune folle ?

CÉLÉNIE.

Je veux, mon aimable petit Pochette, que vous me jouiez, sur cet instrument dont vous grattez si bien, une gavotte, une valse, un galop, une polka... quelque chose de vif, d'entraînant... quelque chose qui me dégourdisse les jambes.

POCHETTE.

Vous êtes, parbleu ! bien assez dégourdie comme ça !

\* Pochette, Célénie.

CÉLÉNIE.

Du tout ! je meurs d'inaction !

POCHETTE.

AIR : J'ai vu le Parnasse, etc.

En cédant à votre prière,  
Mademoiselle, j'aurais peur  
De m'exposer à la colère  
De mon illustre professeur...  
Craignant les folles équipées,  
Il n'aime que le menuet...  
Il abhorre les échappées...  
Jugez si sa fille en faisait !

CÉLÉNIE.

Monsieur Pochette, vous êtes le Tartufe de la danse... Ah ! si mon cousin Biribi était ici !... s'il nous avait suivis dans ce maussade pays où mon père est venu s'implanter... il me ferait danser tout ce que je voudrais, lui !

POCHETTE.

Oui, ça serait du propre !

CÉLÉNIE.

Où est-il à présent, mon pauvre cousin Biribi ?  
lui, le roi de la Chaumière, l'autocrate du Prado !...  
Pauvre Biribi !

## SCÈNE II.

LES MÊMES. OLIBRIUS.\*

OLIBRIUS, entrant par le fond.

Biribi ! qui est-ce qui a dit Biribi ?

POCHETTE.

Ce n'est pas moi !

OLIBRIUS.

Qui donc a osé prononcer dans ces lieux artistiques les mots prohibés qui viennent de frapper mes oreilles pudibondes ?... Prado ! Biribi !... Fille imprudente !... tu veux donc déshonorer les cheveux rares et poudrés de ton auteur ?

CÉLÉNIE.

En parlant de mon cousin Biribi ?

OLIBRIUS.

Encore !... mais, malheureuse enfant, faut-il donc te rappeler mes antécédents ?... Élevé à la grande école des Vestris et des Gardel, sous ces maîtres célèbres je fis mes premiers pas... D'écolier je devins professeur, et je professais les grâces et les belles manières dans un pensionnat de la capitale, où l'on dressait un jeune prince valachien que ses hauts parents voulaient faire élever à la française... Mon disciple, ayant eu l'avantage de les perdre, fut appelé à monter sur le trône de la Valachie, en qualité d'hospodar...

POCHETTE.

Oh ! hospodar ! en voilà un drôle d'intitulé !... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Pourquoi les appelle-t-on comme ça ?

OLIBRIUS.

Généralement on leur donne ce nom parce qu'ils en remplissent les fonctions... Ce fut alors que le mien me proposa de me transvaser dans ses états, en qualité de maître des ballets... Voilà comment la chose s'emmancha... Je suis donc venu enseigner la haute chorégraphie à la cour de Son Altesse, et j'y fais fleurir le menuet, la chaoune, la courante... car il ne faut pas se relâcher des bons principes.

POCHETTE.

Eh bien ! après ?

CÉLÉNIE.

Oui, au fait, qu'est-ce que ça prouve contre mon cousin ?

OLIBRIUS.

Comment, qu'est-ce que ça prouve ?... C'est à un homme de mon acabit que vous osez parler de ce Biribi, qui ravale sa parenté par les danses les plus démagogiques ?...

\* Pochette, Olibrius, Célénie.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

A tous les bals il fait des siennes ;  
De ce danseur décolleté  
Les figures saint-simoniennes  
Scandalisent l'autorité !...  
Dans sa danse point d'orthographe !...  
Quand il fait ses évolutions,  
On croirait voir le télégraphe  
Annonçant trois révolutions.

POCHETTE.

On dit qu'il n'y en a pas deux comme ce brigand-là pour vous ciseler un cavalier seul en avant.  
(Il fait quelques pas de danse.)

OLIBRIUS, furieux, lui donnant un coup de pied.

Pochette !...

POCHETTE.

Aïe !... Monsieur, vous me manquez !

OLIBRIUS.

Ce n'était pas mon intention.

(Il lui en donne un autre.)

POCHETTE, s'éloignant.

Aïe !...

OLIBRIUS.

Mais laissons ce sujet déplorable ; et vaquons à d'autres soins... L'hospodar vient de me faire dire par un de ses muets... (Mouvement de Pochette.) oui, par un de ses muets, qu'il y avait aujourd'hui bal au palais... et je veux délibérer avec mon prévôt pour savoir quel pas ancien nous inventerons... L'hospodar est un prince très débonnaire, mais il ne faut pas balancer avec lui, car il conserve admirablement la tradition du knout et de la bastonnade.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON et LA BARONNE, précédés d'UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le baron et madame la baronne Marforio.

OLIBRIUS.

L'illustrissime chef de la police valachienne et sa charmante épouse... Faites entrer... (Allant à leur rencontre.) Monsieur et madame la baronne...

LE BARON.\*

Bonjour, mon cher chorégraphe.

LA BARONNE.

Bonjour, Olibrius, bonjour.

OLIBRIUS.

Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ? (A Célénie.) Allons, ma fille, faites donc la

\* Pochette, le baron, la baronne, Olibrius, Célénie.



révérence, une grande révérence... telle que la méritent M. le baron, et surtout Mme la baronne, qui est la fleur de la Valachie.

LE BARON.

Non... mon épouse n'est pas du cru... c'est une exportation française.

OLIBRIUS.

Madame est Française!... j'aurais dû m'en douter aux trois couleurs... le blanc de son col, le rouge de ses lèvres et le bleu de ses yeux...

POCHETTE, à part

Elle les a noirs... mais c'est égal.

LA BARONNE.

Vous êtes fort galant, monsieur le maître de danse.

LE BARON.

Je suis nouvellement marié avec cette jeune étrangère, que je dois, aujourd'hui même, présenter à la cour de notre gracieux hospodar... et je viens vous prier de nous montrer les trois révérences d'étiquette...

OLIBRIUS.

Madame ne les connaît pas?

LA BARONNE.

Non, mon cher; j'ai été élevée dans un pensionnat... de demoiselles... où l'on n'apprenait pas ces sortes de choses... je ne l'ai quitté que pour venir dans ce pays.

LE BARON.

J'ai eu le bonheur de rencontrer madame au bureau des passeports... elle avait perdu le sien... mais ses larmes allumèrent en moi le feu de l'amour, et, comme notre prince raffole de tout ce qui vient de France, je ne crus pouvoir mieux lui faire ma cour qu'en épousant une Française... et qui plus est, une Parisienne.

OLIBRIUS.

C'est d'un fin courtisan.

LE BARON.

Plait-il?

OLIBRIUS.

Courtisan est un mot français qui veut dire grand seigneur.

LE BARON.

Ah! fort bien!... je suis un courtisan, et ma femme est une...

OLIBRIUS, vivement.

Non!... non!... ce mot n'a pas de féminin dans la bonne société.

LE BARON.

Je vous disais donc que j'épousai madame ci-présente, que j'adore, qui est la vertu même... mais dont je suis prodigieusement jaloux! jaloux comme un pacha. Je vous avouerai même, à ce sujet, que je regrette fort l'ancien usage qui voulait que toutes nos femmes fussent voilées; mais l'hospodar a aboli cette coutume.

LA BARONNE.

Heureusement!

LE BARON.

Malheureusement! car, pas plus tard qu'hier, un étranger, de fort mauvaise mine, s'est permis d'en faire à mon épouse.

LA BARONNE.

Je vous assure, monsieur le baron, que je ne l'ai pas remarqué.

LE BARON.

Je l'ai remarqué, moi... et j'ai donné ordre à deux de mes estafiers de le suivre... Le soir, j'ai revu mon individu au Casino, où je faisais ma ronde pour voir si l'on n'y parlait pas politique... On dansait, et le drôle s'y permettait des danses qui m'ont paru très inconvenantes, et des pas fort scandaleux... Je suis sorti, en ordonnant à mes estafiers de l'appréhender... mais ils l'ont manqué.

OLIBRIUS.

C'est fâcheux!

LE BARON.

Où, mais il ne perdra rien pour attendre... et quand on l'attrapera...

(Il fait le geste de bâtonner.)

LA BARONNE.

Et ce sera bien fait!... Un mal appris, qui se permet de danser des choses incongrues... Ah! fi!

LE BARON.

Pauvre chaste chatte!... Mais, pour le moment, ne nous occupons que de ce qui nous amène, et montrez-nous bien vite les révérences dont nous avons besoin.

OLIBRIUS.

Vous ne pouvez mieux vous adresser... j'en possède toute la théorie.

AIR: J'en guette un petit, etc.

Le salut et la révérence,

Doivent se calculer toujours;

Ils ont une grande importance,

C'est le thermomètre des cours.

Un grand seigneur, faisant le bon apôtre,

Rend sa courbette à l'humble courtisan;

Et l'on se dit, en les voyant:

Ils sont aussi bas l'un que l'autre.

LE BARON.

Commençons.

OLIBRIUS.

Holà! hé! mon prévôt!

POCHETTE.

Présent!

OLIBRIUS.

Vite, ta pochette en main... l'introduction du menuet... et appuyons sur la chanterelle... (Pochette exécute les premières mesures du menuet, et Célénie se met en position avec Olibrius.) Première révérence... Vous dégagez le pied droit, vous rapprochez les talons l'un contre l'autre... Le cavalier salue, le corps en avant, et la dame ploie les jar-

rets en redressant le buste. (Il exécute la révérence avec Célénie.) Seconde révérence : Vous avancez trois pas., et le reste comme ci-dessus.. Troisième et dernière révérence... encore trois pas, et vous baissez la tête jusqu'à la hauteur des genoux du prince... Quant à la dame, elle ne baisse pas la tête.

LE BARON, qui s'est avancé en saluant.

Je comprends parfaitement... mais, quand j'aurai fait six pas en avant, si je me trouve nez à nez avec le prince, comme je suis là devant vous... je n'aurai pas de place pour me baisser...

OLIBRIUS, se retournant.

Vous attendrez que Son Altesse soit retournée.

LE BARON.

Alors, je saluerai...

POCHETTE.

Son dos.

#### SCENE IV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, présentant une grande lettre.

OLIBRIUS.

Donnez... Vous permettez, monsieur le baron ?

LE BARON.

Une lettre du prince!... Je ne permets pas, j'ordonne.

OLIBRIUS, lisant.

« Sieur Olibrius, celle-ci est pour vous faire savoir que ce soir, au bal de la cour, je désire faire à mes invités la galanterie d'une mazourka... »

TOUS.

Une mazourka !

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... un rafraichissement ?

POCHETTE, à part.

Oh!... est-il bête !

OLIBRIUS.

Non, monsieur le baron, la mazourka est une danse polonaise...

POCHETTE.

Inventée en Hongrie.

LE BARON.

Ah ! fort bien... Cette auguste fantaisie de Son Altesse va vous amener des pratiques, mon cher Olibrius, car, pour faire sa cour au maître, ce sera à qui dansera le premier ce nouveau pas.

LA BARONNE, à part.

J'espère bien que ce sera moi.

LE BARON, à Olibrius.

Je vous laisse à vos occupations chorégraphiques,

et je vais aux miennes... Quand il y a bal à la cour, le chef de la police a autant de besogne que le maître de danse.

LA BARONNE, bas, à Olibrius.

Je reviendrai tantôt pour prendre mystérieusement une leçon de mazourka.

OLIBRIUS.

De mazourka !...

LA BARONNE, de même.

Chut !

LE BARON.

Venez, madame la baronne.

OLIBRIUS.

Célénie, reconduisez monsieur et madame jusqu'au bas de l'escalier.

ENSEMBLE.

AIR du Roi d'Yvetot.

Quel agrément

Ce soir nous attend

A cette fête !

Pour <sup>mes</sup>  
vos attrait

Le plus grand succès

Ce soir s'apprête.

Quel plaisir (*bis.*)

Ce beau bal va <sup>nous</sup>  
vous offrir !

(Ils sortent.)

#### SCÈNE V.

OLIBRIUS, POCHETTE. \*

OLIBRIUS.

A nous deux, maintenant!... Chaud ! chaud ! mon ami Pochette!... il ne s'agit pas de rester les jambes croisées... Ils ne savent pas plus que moi ce que c'est qu'une mazourka... il faut gagner noire argent et leur en tripoter une avec un salmis de gavotte et de sauteuse, entrelardées d'un peu de fricassée...

POCHETTE.

Nous leur y mettrons une miette de monaco... un sou de monaco, bah !

OLIBRIUS.

Voyons le reste de l'épître du prince. (Il lit.) Hum... hum... Ah ! grand Dieu!... je n'avais pas vu ça !...

POCHETTE.

Vous aviez sauté quelque chose ?

OLIBRIUS.

Voilà de quoi sauter en l'air !

POCHETTE.

Eh bien ! nous sauterons, c'est notre métier.

\* Pochette, Olibrius.

Lis... lis...

OLIBRIUS.

Comment ! Lili ?

POCHETTE.

Lis, malheureux !... et vois dans quel précipice nous débouchons !...

POCHETTE, lisant.

« Le bal que je donne est à l'intention du grand » palatin Sandomir Blagouwski, mon gendre » futur, qui raffole de sa danse nationale et qui est » lui-même un très fort mazourkiste !... Vous sentez qu'il est de ma haute politique de flatter un » gendre en le caressant par les us et coutumes » de sa noble patrie... Sur ce, vous connaissez, » mon cher professeur, toute mon affection pour » vous... Aussi, si je n'étais pas obéi au doigt et à » l'œil, je vous laisserais le choix entre le knout » et la bastonnade sous la plante des pieds... *ad libitum.* »

OLIBRIUS.

Toujours le knout et la bastonnade ! voilà son code...

POCHETTE.

Ce n'est pas un code civil.

OLIBRIUS.

Pochette !

POCHETTE.

Mon maître ?

OLIBRIUS.

As-tu jamais vu danser la mazourka ?

POCHETTE.

De ma vie ni de mes jours.

OLIBRIUS.

Tu ne la connais pas ?

POCHETTE.

Pas plus que le bas-breton.

OLIBRIUS.

Que faire ?

POCHETTE.

Tendre le dos...

OLIBRIUS.

C'est dur !

POCHETTE.

Ou jouer des jambes...

OLIBRIUS.

Les miennes fléchissent !

POCHETTE.

Si elles pouvaient fléchir ce brigand d'autocrate !

OLIBRIUS.

Un coq-à-l'âne !... voilà tout ce que tu trouves, misérable !

POCHETTE.

Pas autre chose.

OLIBRIUS, s'animant.

Quand je te demande la mazourka, quand tu devrais me fournir la mazourka !... Pochette ! tu es une canaille !

POCHETTE.

Le mot est hasardé !

OLIBRIUS.

J'ai envie de t'étrangler, Pochette.

(Il le prend au collet.)

POCHETTE.

Au secours !...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, CÉLÉNIE. \*

ENSEMBLE.

CÉLÉNIE.

AIR de la Nuit au crépuscule.

Pourquoi ces cris, et ce tapage ?  
Qui peut donc causer sa fureur ?  
N'excitez pas ainsi sa rage,  
Car il ferait quelque malheur !

OLIBRIUS.

Sur moi je vois grossir l'orage,  
Et du knout j'ai grande frayeur.  
J'envoie au diable, dans ma rage,  
Cette mazourka de malheur !

POCHETTE.

Pourquoi ces cris et ce tapage ?  
Calmez, calmez cette fureur !...  
Mamsell' sauvez-moi de sa rage,  
Car il ferait quelque malheur !

CÉLÉNIE.

Mon papa, calmez-vous !

OLIBRIUS.

Que je me calme !... Mais ma position est bête !... La mazourka, le knout, la bastonnade !... Je vais me jeter dans le Danube ! \*

POCHETTE.

Il est gelé !

OLIBRIUS.

Je l'espère bien... sans ça, je me noieraient... (A Pochette.) Adieu, imbécile, brute, butor, bon à rien !... tu seras cause de mon décès !

CÉLÉNIE.

Pochette, ne le quittez pas !

OLIBRIUS, au fond.

Tu peux aller commander mes obsèques.

(Il sort par le fond, Pochette le suit.)

## SCÈNE VII.

CÉLÉNIE, seule.

Mon pauvre père... il prend tout au tragique !... Heureusement, ça ne dure pas... Le grand air va

\* Pochette, Célénie, Olibrius.



le calmer... (Regardant autour d'elle. Me voilà seule, tant mieux... car, tout à l'heure, j'ai aperçu par la fenêtre une chose qui marchait, qui me regardait et qui me faisait des gestes... Si nous n'étions pas à cinq cents lieues de la rue Brise-miche, je croirais que cette silhouette était celle de mon cousin Biribi.

## SCÈNE VIII.

CÉLÉNIE, BIRIBI \*, paraissant à la fenêtre (sa mise est excentrique).

BIRIBI, debout sur la croisée.

Voilà le Biribi demandé !

CÉLÉNIE, jetant un cri.

Ah !

BIRIBI, descendant.

Ce cri me va droit au cœur !

CÉLÉNIE.

Toi ?

BIRIBI.

Moi !

CÉLÉNIE.

Vrai ?

BIRIBI.

Oui.

CÉLÉNIE.

AIR des Quatre fils Aymon. (Tu sais la Recette.)

Au pays valaque,

Quoi ! je te revois !...

BIRIBI.

J'accours comme un braque,

Fidèle à ta voix...

L'amour me ramène,

O mon cher trésor !

Je viens à ta chaîne

M'attacher encor !

Dis ici

Que je suis ton chéri,

Ton ami,

Ton bibi,

Biribi !

ENSEMBLE.

Dis ici, etc.

CÉLÉNIE.

Oui, toujours, tu seras mon ami,

Mon chéri,

Mon bibi,

Biribi !

CÉLÉNIE.

Quoi ! vraiment, Biribi, tu n'es pas un jeu de mon imagination ?

\* Célénie, Biribi.

BIRIBI.

C'est bien moi... en chair et en os.

CÉLÉNIE.

En os... oui... Comme tu es maigri !

BIRIBI.

Les chagrins, les voyages, la diète... Je viens de celle de Varsovie

CÉLÉNIE.

Mais, pourquoi donc as-tu passé par la fenêtre ?

BIRIBI.

Parce que je ne voulais pas parler au portier, vu que je suis très traqué par des espèces de si-caires, de cerbères, de janissaires, qui ont un permis de chasse et qui me poursuivent comme un gibier non prohibé.

CÉLÉNIE.

Que veux-tu dire ?

BIRIBI.

Que les soldats valachiens sont à mes trousses... Chut !... je les entends !... Serre-moi quelque part !...

CÉLÉNIE.

Où veux-tu que je te serre ?

BIRIBI.

Dans tes bras, d'abord... et puis, après, où tu voudras... où tu pourras... dans cette armoire ! \*

CÉLÉNIE.

C'est un buffet... il n'y a rien...

BIRIBI.

Si je m'y mets, il n'y aura pas gras.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, POCHETTE. \*\*

POCHETTE, accourant.

Mamselle Célénie !... il y a des soldats en bas... on cherche un voleur !

CÉLÉNIE.

Taisez-vous !

BIRIBI.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉLÉNIE.

C'est Pochette.

BIRIBI.

Pochette !... Bravo !... Sa pelure vient à point pour déguiser mes épaules.

POCHETTE.

Hein ?... plaît-il ?

BIRIBI, lui prenant son paletot et sa casquette.

Vilain arbuste, donne-moi ton écorce !

POCHETTE.

Il me dépouille !... c'est le voleur qu'on cherche !

\* Biribi, Célénie.

\*\* Biribi, Pochette, Célénie.

CÉLÉNIE, près de la porte.

J'entends du bruit... on monte!

BIRIBI, poussant Pochette dans le buffet.\*

Toi, entre là!... et si tu profères un monosyllabe, je consomme un homicide!

POCHETTE.

Moi, dans le buffet!...

BIRIBI, fermant la porte.

Il n'y avait rien... il y aura un plat. (A Célénie.) A nous deux maintenant... Donne-moi la pochette de Pochette... mets-toi en attitude, et prends ta leçon de danse... En avant les ronds de jambe!

(Célénie se place, Biribi, qui a mis le paletot et la casquette, est devant elle et tourne le dos aux personnages qui entrent.)

## SCENE X.

LES MÊMES, OLIBRIUS, SOLDATS.\*\*

CHOEUR.

AIR : du duc d'Orlone.

Cherchons le coupable!

Et marchons au pas...

Qu'au knout redoutable

Il n'échappe pas!

Cherchons, cherchons...

OLIBRIUS, les arrêtant.

Ah! assez de cherchons comme ça!... Je vous assure, force armée, que ce que vous cherchez n'est point ici... Personne n'est entré... puisque j'étais sur le pas de ma porte... Tenez, voilà ma fille qui prend sa leçon de danse avec mon prévôt...

LE CHEF DES SOLDATS.

Le quidam que nous cherchons a disparu près de cette maison... et nous exécutons les ordres de monseigneur le chef de la police.

OLIBRIUS.

Monsieur le baron sort d'ici à l'instant même, et ce n'est pas le maître de ballets de la cour qui voudrait recéler l'ombre d'un malfaiteur.

LE CHEF.

Nous nous sommes trompés de porte. (Aux soldats.) Mi-tour! gauche! par file à droite, marche!

CHOEUR.

Cherchons le coupable, etc.

(Les soldats sortent.)

\* Pochette, Biribi, Célénie.

\*\* Le chef, Olibrius, Biribi, Célénie.

## SCÈNE XI.

BIRIBI, CÉLÉNIE, OLIBRIUS.\*

OLIBRIUS.

Conçois-tu, ma fille... et toi, Pochette!...

BIRIBI.

Bonjour, mon oncle... Ça va bien?... et vous?

OLIBRIUS, stupéfait.

Bi...

BIRIBI.

Ribi... lui-même, en pied... de grandeur naturelle.

OLIBRIUS.

Malheureux! que viens-tu faire ici?

BIRIBI.

L'amour.

OLIBRIUS.

A ma barbe?...

BIRIBI.

Fi donc!

OLIBRIUS.

Je t'ai défendu ma porte!

BIRIBI.

Aussi rentré-je par la fenêtre.

OLIBRIUS.

Et tu crois que je souffrirai... que je tolérerai...

CÉLÉNIE.

Allons donc, mon petit papa, ne faites pas le méchant... comme si vous l'étiez.

OLIBRIUS.

Mais, d'où viens-tu, vagabond?

BIRIBI.

Vous le saurez... Je vous dois un narré fidèle de mes caravanes... J'ai fait mille lieues depuis un an... et je suis abruti comme le juif errant... J'en sue... Vous savez que j'ai toujours été farceur, coureur, bambocheur et loupeur?...

OLIBRIUS.

Vas-tu en dire pendant une heure?

BIRIBI.

A peine au sortir de l'enfance...

OLIBRIUS.

C'est comme si tu chantais.

BIRIBI.

La danse devint mon unique passion... Non la danse jobarde et rococo telle que vous la pratiquez... mais la danse folle, gigotante, échevelée... Elle m'attira des désagrémens dans ma belle patrie : je sautai le Pas-de-Calais; mais, dans la perfide Albion, la gigue m'attendait avec accompagnement de boxe!... N'aimant point les coups de poing, je m'élançai vers un autre point du globe; vers la Péninsule, l'antique Ibérie, où je me pré-

\* Biribi, Olibrius, Célénie.

sentai comme un réfugié polkiste... Mais les descendants du Cid assaisonnaient les fandangos et les boléros de combats de taureaux : un polkiste n'est point un tauréador. Je passai en Allemagne, et valsant à travers une légion de plats de chou-croule, j'arrivai, comme une flèche, sur les montagnes de Guillaume Tell, et je tombai sur Berne où l'on n'estime que la danse des ours !... Fi ! moi confondu avec des quadrupèdes suisses. Je m'aperçus que je maigrissais, et je trottai légèrement vers la Grèce. Je vis bientôt que le pays d'Hélène jetait un mauvais coton, et je filai. J'arrivai enfin en Valachie ; hier, au débotté, j'entre dans un casino ; on dansait à la turque, je signole les pas les plus pittoresques... Les Valachiens, les Valachiennes, et leurs petits aboient après moi... Je n'ai eu que le temps de faire un jeté-battu, deux coulés, et lorsque je saute ici par la fenêtre, vous voulez me faire faire un chassé-croisé ! à moi ? tandis que... Ah !... Quoique détroné, est-ce ainsi que l'on traite le roi de la polka?...

OLIBRIUS.

Comment ! affreux turbateur ! c'était encore toi ?

BIRIBI.

Toujours moi... On n'a pas fait impunément les beaux jours de Mabilie, avec Crème-de-Beurre, dite la reine de Saba...

OLIBRIUS.

Et tu viens sans doute me demander...

BIRIBI.

Peu de chose... moins que rien... le couvert, le vivre, l'éclairage, le chauffage, le blanchissage, l'engraissage, et, par dessus le marché, la main de votre géniture, qui fera avec moi cet avant-deux décoré du titre d'hyménée... Voillà !

OLIBRIUS, se croisant les bras.

Ah ça ! parole d'honneur, je me trouve surnaturel... Comment ! depuis une heure j'écoute ce funambule... et je ne lui ai pas donné un renfoncement quelconque !.. (Appelant.) Pochette !

CÉLÉNIE.

Mais, mon père...

OLIBRIUS.

Tais-toi !... (Appelant plus fort.) Pochette !\*

POCHETTE, dans le buffet.

Qui est-ce qui appelle ?

OLIBRIUS.

Où diable es-tu ?

POCHETTE.

Dans le buffet.

OLIBRIUS, lui ouvrant ?...

Que faisais-tu là ? drôle !

POCHETTE, sortant de l'armoire et bâillant.

Ma foi ! je dormais.\*

\* Olibrius, Biribi, Célénie.

\*\* Olibrius, Pochette, Biribi, Célénie.

OLIBRIUS.

Avance ici, Pochette, et fais-moi le plaisir de dévisager monsieur.

POCHETTE.

Merci... il est trop laid !

BIRIBI.

Attends... je vais te dévisager, moi !

(Il lui donne un coup de pied.)

POCHETTE.

Oh !...

OLIBRIUS.

Ne te laisse toucher ni par ses prières, ni par ses larmes, et flanque-moi à la porte, plus vite que ça, cet indigne rejeton de ma sœur, qui déshonore ma souche !

POCHETTE.

Tiens ! ce serait...

OLIBRIUS.

Quant à moi, je vais promener ma mélancolie ça et là, et tâcher de rencontrer quelqu'un qui sache... ce que tu sais... que je ne sais pas.\*

BIRIBI.

Mon oncle... donnez-moi au moins quelque chose !

OLIBRIUS.

C'est juste... Je te donne ma malédiction !

BIRIBI.

Ajoutez-y cinq francs. .

OLIBRIUS.

Intrigant !... Suis-moi, ma fille, et passe devant... (Il sort avec Célénie.)

BIRIBI.

Ah ! grigou d'oncle !

OLIBRIUS, reparaissant à la porte.

Tu sais que je t'ai donné ma malédiction ?...

(Il disparaît.)

BIRIBI.

Bien obligé !... je n'en use pas.

## SCÈNE XII.

BIRIBI, POCHETTE.\*

POCHETTE.

Maintenant, décampez sans trompette ni cornet à piston.

BIRIBI, marchant avec agitation.

Et pas un sequin... pas un thaler... pas une roupie... pas une faible pièce de cinquante centimes !

POCHETTE.\*

Avez-vous bientôt fini votre compte courant ?... Sortez !

BIRIBI.

Dire que mon gousset est un corps sans âme, une chose fantastique !

\* Pochette, Olibrius, Biribi, Célénie.

\*\* Pochette, Biribi.



## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, plusieurs DOMESTIQUES, apportant des lettres et des bourses.

LES DOMESTIQUES.

AIR du Puits d'Amour.

C'est de la part de ma maîtresse,  
Prenez, monsieur, prenez cela...  
Il faut, il faut que l'on s'empresse  
De lui montrer la mazourka.

BIRIBI, parlé.

La mazourka... qui est-ce qui demande la mazourka ?

LES DOMESTIQUES, chantant.

On veut, monsieur, payer d'avance...

UN AUTRE.

Prenez cet or...

UN AUTRE.

Sans balancer.

BIRIBI, prenant l'argent et les lettres.  
Florins, sequins, quelle abondance !  
Parbleu ! je les ferai danser.

POCHETTE, parlé.

Comment ! vous prenez l'argent ?

BIRIBI, de même.

Tais-toi ou gare le buffet !

(Il chante.)

Allez dire à votre maîtresse  
Qu'à son ordre on obéira,  
Qu'aujourd'hui, grâce à mon adresse,  
Elle apprendra la mazourka.

ENSEMBLE.

LES DOMESTIQUES.

Oui, je cours dire à ma maîtresse  
Qu'à son ordre on obéira,  
Qu'aujourd'hui, grâce à votre adresse,  
Elle apprendra  
La mazourka.

BIRIBI.

Allez dire, etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV.

BIRIBI, POCHETTE.\*

BIRIBI.

Maintenant, partageons... à toi cela... (Il lui donne les lettres.) A moi ceci. (Il met les bourses dans sa poche.) Je suis lesté.

\* Pochette, Biribi.

BIRIBI.

POCHETTE.

Comment ! monsieur, vous avez l'effronterie !...  
BIRIBI, apercevant la baronne, qui paraît au fond.  
Une cliente, déjà !... (A Pochette.) Va-t'en !

POCHETTE.

Plus souvent !

BIRIBI.

Veux-tu bien sortir ! et promptement !

(Il le pousse.)

POCHETTE, sortant par la gauche.

Décidément, ce saltimbanque en est un !

## SCÈNE XV.

BIRIBI, LA BARONNE,\* voilée et enveloppée d'une mante.

BIRIBI.

Une dame voilée... Ne nous dévoilons pas d'abord. (Il salue.) Elle est bien ficelée !

LA BARONNE.

Est-ce que M. Olibrius n'est pas ici ?

BIRIBI.

Pas pour le quart d'heure, madame.

LA BARONNE.

Diable ! c'est jugulant !

BIRIBI, un peu surpris.

Mais je le remplace, madame... (A part.) C'est une femme de la haute, bien sûr.

LA BARONNE.

Au fait, puisque vous le remplacez, je puis vous dire de quoi il retourne... Je suis la baronne Marforio.

BIRIBI, à part.

Une baronne !... c'est du chenu !

LA BARONNE.

J'ai profité d'un moment où mon mari est occupé à donner des ordres pour faire knouter un polisson qui s'est permis de cancaner en public.

BIRIBI, l'examinant avec plus d'étonnement.

Cancaner !... (A part.) Ça me regarde.

LA BARONNE.

Je ne serais pas fâchée de voir knouter... Où knoute-t-on ?... on dit que c'est très cocasse.

BIRIBI, à part.

Merci !

LA BARONNE.

Et puis, je suis pressée... car mon mari est excessivement jaloux, et, s'il s'apercevait de mon absence, je serais dans une fichue passe !

BIRIBI, à part.

Oh ! fichue passe !... une baronne !... La noblesse de Valachie a des locutions un peu chocno-sophes !

\* Biribi, la baronne.

LA BARONNE.

Je le connais, le vieux grigou!... il ferait un sabbat sterling!

BIRIBI.

Oh! sterling!

LA BARONNE.

Ainsi, donnez-moi tout de suite ma leçon de mazourka.

(Elle se débarrasse de sa mante, qu'elle pose à droite.)

BIRIBI.

Ah ça! un moment... un moment... ce langage... cette taille... ces manières... cette voix!...

LA BARONNE, le regardant plus attentivement

Au fait, la vôtre... cette figure en casse-noisette!...

(Elle lève son voile.)

BIRIBI, la reconnaissant.

Crème-de-Beurre!

LA BARONNE.

Biribi!

BIRIBI, s'approchant d'elle.

C'est toi, mon rat!...

LA BARONNE, le repoussant, avec dignité.

Monsieur!... je ne vous connais pas!

BIRIBI.

Oh! que c'est mauvais!... Crème-de-Beurre! la reine de Saba, qui méconnaît Biribi, son polkiste favori!... Plus que ça de monnaie!... Excusez!... En avant le trombone!... Koin! koin! koin!...

LA BARONNE.

Mais, animal! tu veux donc me compromettre?

BIRIBI.

A la bonne heure!... suffit de s'entendre... C'est égal... en voilà une de rencontre invraisemblable!...

LA BARONNE.

Pourquoi donc?... Est-ce qu'il est défendu de voyager?

BIRIBI.

Eh quoi! Crème-de-Beurre, la reine de Saba a quitté le royaume de Mabilie pour se faire simple baronne dans un local moitié turc, moitié russe et aux trois quarts tartare?... où il ne pousse ni cigares, ni grog, ni étudiants, ni polkasses, ni tout ce qui embellit la vie d'une jeunesse orageuse et fringante! Plus que ça de monnaie!... Koin! koin! koin! toujours le trombone!

LA BARONNE.

C'est comme ça, mon cher... Un jour de terme, un huit avril, après des jours gras qui avaient considérablement maigri ma bourse, mon cancre de propriétaire me donna congé... et, faute de numéraire, le mobilier lui resta... Je m'en moquais, il appartenait au tapissier... J'avais fait la connaissance d'un capitaine de vaisseau, qui me proposa de m'emmener gratis en Chine pour donner des leçons de polka aux magots... Je m'embarqua...

BIRIBI.

Bon! il n'y avait pas de quoi?

LA BARONNE.

Mais, une fois en pleine mer, le second du bâ-

timent, un très joli garçon, m'apprit que mon capitaine était une canaille qui faisait la traite...

BIRIBI.

Des noirs?

LA BARONNE.

Non... des blanches... il me conduisait droit en Turquie!

BIRIBI.

Pour faire de toi une sultane favorite?... Ce n'est déjà pas si gnole.

LA BARONNE.

Le ciel se chargea de ma vengeance... Après une tempête magnifique, et mille traverses dont je t'épargnerai le détail, j'arrivai dans ce pays, complètement raffalée...

BIRIBI.

Comme moi... Quelle sympathie!

LA BARONNE.

Un heureux z'hasard... (Mouvement de Biribi.) fit trouver sur mon chemin le baron Marforio... homme très laid, mais, en revanche, fort bête, à qui je conta...

BIRIBI.

Bon! il n'y avait pas de *tai*!

LA BARONNE.

A qui je conta tout ce qu'il voulut, et il crut tout ce que je lui conta...

BIRIBI.

Décidément le *tai* manquait.

LA BARONNE.

Tu sais le reste.

BIRIBI.

Tes contes t'ont faite baronne... En voilà une chance!... Faut que je t'embrasse!

LA BARONNE.

Tant pis! je veux bien! (Il l'embrasse.)

ENSEMBLE.

AIR : de Pâques fleurie. (Bosizio.)

Ta présence me rappelle

Les jolis bals de Paris,

La chaîne, la pastourelle,

Et la poule et la tréni!

BIRIBI.

Te souviens-tu, chez Mabilie,

A la Chaumière, au Prado,

Comme je semblais agile?...  
LA BARONNE.

Que mon entrain était beau!

ENSEMBLE.

Ta présence, me rappelle, etc.

LA BARONNE.

Aux inspecteurs faisant niche,

Dans notre joyeux élan,

Je galopais comme un biche...

BIRIBI.

J' m'en! vais comme un cerf-volant!

ENSEMBLE, dansant.

Ta présence, me rappelle, etc.

LA BARONNE.

Mais où m'entraînent mes souvenirs!... j'oublie que ma position aristocratique ne me permet plus ces danses folichonnes!

BIRIBI.

Hélas !

LA BARONNE.

Ah ça ! je t'ai tout dit, tout avoué, tout conté... tu seras discret...

BIRIBI.

A charge de revanche, madame la baronne... Pour empêcher qu'on me mette à l'ombre, vous me couvrirez de votre protection... vous me priver du knout que je méprise, et de la bastonnade que je porte sur mes épaules... De plus, vous me raccommodez avec mon Olibrius d'oncle, et vous donnerez une dot à Célénie, ma cousine, afin que je l'épouse.

LA BARONNE.

Ah ça ! c'est bel et bon... Mais je suis venue pour apprendre la mazourka...

BIRIBI.

Madame la baronne, personne ne la dansera avant vous.

LA BARONNE.

Mais, comment ?

BIRIBI.

Vous le saurez tout à l'heure... Mais jurez, ou je vous démonétise !

LA BARONNE.

Je le jure... sur la tête de mon mari.

BIRIBI.

Quel serment biscornu !... N'importe, je l'enregistre.

AIR : Du repos la cloche a sonné. (Ogresse.)

Confiez-vous à mon esprit,

Et suivez-moi bien vite !

Si chacun fait ce qu'on lui dit,

Oui, mon plan réussit !

OLIBRIUS, en dehors.

Laissez-moi !...

BIRIBI.

Ciel ! mon oncle !

Confiez-vous à mon esprit, etc.

LA BARONNE.

Confions-nous à son esprit,

Et suivons-le bien vite !

Sans savoir ce dont il s'agit,

Chacun vous obéit.

(Ils sortent à droite.)

## SCÈNE XVI.

OLIBRIUS, très pâle, entre par le fond, d'un air égaré.

Le spectre de la mazourka me traque et me détraque la cervelle!... Je le vois à tous les coins

de rue sous la forme hideuse de mon neveu Biribi, qui me fait de scandaleux pieds de nez !... Mazourka ! que veux-tu ?... et pas un imbécile en Valachie qui sache ce que c'est !... Je serai donc forcé d'avouer devant toute la cour mon ignorance profonde !... de subir la dégradation et la bastonnade qui me menacent !

AIR : Nos maris en Palestine.

Quelle lugubre aventure !

Et quel affront

Pour mon front !

D'ici, je vois la figure

Que, ce soir, les princ's feront...

Jamais ils ne m' pardonneront !

Si, trompant leur espérance,

Je n' leur sers pas d' mazourkas,

De moi c'en est fait, hélas !

Ils me front danser une danse,

Qu'à ma classe on n'enseigne pas !

## SCÈNE XVII.

OLIBRIUS, LE BARON. \*

LE BARON, d'une voix sombre.

Olibrius ! Olibrius !... Je suis poursuivi par le démon de la jalousie !... Il fait voltiger autour de moi les visions les plus saugrenues... (Il aperçoit Olibrius et jette un cri.) Ah !...

OLIBRIUS effrayé.

Oh !...

LE BARON.

Olibrius !...

OLIBRIUS.

Monsieur le baron !...

LE BARON.

Avez-vous vu mon épouse ?

OLIBRIUS.

Oui.

LE BARON.

Quand ?

OLIBRIUS.

Ce matin.

LE BARON.

Et depuis ?

OLIBRIUS.

Non.

LE BARON.

Non ?...

OLIBRIUS.

Non.

LE BARON.

Vous mentez !

OLIBRIUS.

Hein ?

LE BARON.

Mes estafiers l'ont suivie... elle est entrée dans votre maison, où se trouvait déjà un vagabond que vous recéléz...

\* Le baron, Olibrius.



OLIBRIUS.

Laissez-moi donc tranquille!... Quand je vous dis qu'il n'est entré ici personne de féminin!

LE BARON, voyant la mante de sa femme, à droite, et y allant.

Et tu ne veux pas que je croie que tu mentes?...  
A qui donc est cette mante?... Elle avait rendez-vous ici!

OLIBRIUS.

C'est faux!

LE BARON.

Vieux misérable!... tu fais un joli métier!...  
Il faut que je te chatie!... Rends-moi ma femme,  
que tu me dérobes... Ma femme ou la mort!

(Il fait le geste de tirer son épée.)

OLIBRIUS.

Ne dégaînez pas, ou je fais un malheur!  
(Ritournelle du chœur suivant.)

LE BARON.

Quel est ce bruit?

OLIBRIUS, au fond.

Ah! mon Dieu! quelle foule! Que veulent tous  
ces gens-là?

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.\*

CHOEUR.

AIR :

Nous accourons tons, point de paresse,  
Il faut, il faut que l'on s'empresse...  
Vous êtes payé pour cela,  
Enseignez-nous la mazourka.

OLIBRIUS.

La mazourka!... c'est le dernier coup!

UNE DAME.

Vous avez promis de me donner leçon!...

TOUS.

A moi aussi!... à moi aussi!...

OLIBRIUS.

Je n'ai rien promis!

UN SEIGNEUR.

Vous avez reçu mon argent!...

TOUS.

Et le mien!... et le mien!...

OLIBRIUS.

Je n'ai rien reçu!

LE BARON.

Ces messieurs et ces dames sont plus croyables  
que toi!... Rends l'argent, vieil imposteur!... ou  
je te fais jeter dans un trou de basse-fosse!

TOUS.

Oui! oui!

OLIBRIUS.

Comment me tirer de là?... Qui donc viendra  
à mon secours?...

\* Olibrius, le baron.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BIRIBI, POCHETTE, LA BARONNE et CÉLÉNIE, tous quatre costumés en Polonais.\*

BIRIBI.

Moi!

LA BARONNE.

Et moi!

LE BARON.

Mon épouse!

LA BARONNE.

Qui se dispose à briller ce soir, avec vous, au bal de la cour.

LE BARON.

Ah! Rose, que de pardons!...

BIRIBI.

Silence!... ouvrez les yeux, dressez les oreilles...  
je vous apporte la véritable mazourka, née native  
des bords de la Vistule.

TOUS.

La mazourka!

OLIBRIUS.

Je suis sauvé!

BIRIBI.

Et vous allez voir, mon petit nononcle, que  
votre élève vous fera honneur!.. Je ne vous de-  
mande, pour récompense, que la main de ma  
cousine avec une forte dot. (Bas.) Et, si vous me  
refusez, je vends la mère.

OLIBRIUS.

Ce mot m'éclaire!... Sois heureux, mon neveu!

BIRIBI.

En place, mon quadrille! et viva la mazourka!

TOUS.

Viva la mazourka!

(Mazourka, dansée par Biribi, la baronne, Pochette  
et Céliénie.)

OLIBRIUS, après la danse.

Charmant! délicieux!

LE BARON.

Sublime! admirable!

OLIBRIUS.

Biribi, ma nièce est à toi!

LE BARON.

Rendons-nous au palais, et répétons ensemble :  
Viva la mazourka!

TOUS.

Viva la mazourka!

## CHOEUR FINAL.

AIR précédant du Puits d'Amour.

Ah! dans ce jour plein d'allégresse,  
Crions bravo! bravo! bravo!  
Auprès de vous, chacun s'empresse,  
Enseignez-nous la mazourka!

\* Le baron, la baronne, Biribi, Céliénie, Pochette, Olibrius.

FIN DE BIRIBI LE MAZOURKISTE.

# LE BŒUF GRAS

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,  
PAR M. PAUL DE KOCK,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 3 février 1845.

## Personnages.

BOUFFI DE PERDREAUVILLE, provincial.....  
CHICONARD, peintre d'enseignes.....  
LABATTIS, garçon boucher.....  
SAFRAN, teinturier.....  
M. MOLLET, vieux bonnetier.....  
TROUTROU, apprenti bonnetier.....  
M<sup>me</sup> GALANTINE, charcutière.....  
SCABIEUSE, fleuriste.....  
BIBI, modiste.....  
FOUINE, fille de Mollet.....  
HOMMES ET FEMMES.

## Acteurs.

MM. LEVASSOR.  
LEMÉNIL.  
L'HÉRITIER.  
DUBLEIN.  
GRASSOT.  
M<sup>mes</sup> ALINE DUVAL.  
DUPUIS.  
DEBEER.  
JULIETTE.  
DURAND.

## ACTE PREMIER.

Un carrefour. — A gauche, un magasin de fleurs ; plus haut, un café. — A droite, une modiste, puis un hôtel garni.

### SCÈNE I.

SCABIEUSE, BIBI, puis LABATTIS et  
SAFRAN.\*

SCABIEUSE et BIBI, des cartons à la main; chacune  
sort de son magasin.

AIR de la Chasse.

En route! (*bis.*)

C'est amusant, car le matin,

Nul doute (*bis.*)

Qu'on n'fass' des conquêt's en chemin!

Enjôleurs,

Séducteurs,

Suiv'nt les grisettes

Et les fillettes...

En portant ses cartons

On en trou' de tout's les façons!

BIBI.

Tiens! voilà Scabieuse qui sort aussi de son  
magasin.

SCABIEUSE.

Nous ferons route ensemble, et nous jaserons  
de nos conquêtes.

BIBI, à mi-voix.

Ah! ma chère amie... je pense toujours à mon  
monsieur d'avant-hier, au bal Vivienne! Je crois  
que c'est un personnage très huppé.

SCABIEUSE.

Et moi, mon inconnu du Prado... je le sup-  
pose grand seigneur... Il m'a payé trois bavaroi-  
ses, ma chère... C'est un autre genre que ce petit  
Safran!

BIBI.

Le mien m'a forcée de prendre quelques petits  
verres d'huile de rose! C'est autre chose que ce  
joufflu de Labattis!

LABATTIS, paraissant au fond, à droite.

Viens donc, Safran, je te dis que nos belles  
sont sorties de leurs comptoirs. (Safran paraît.)

\* Bibi, Scabieuse.

SCABIEUSE.

Safran ! (À part. Moi qui voulais l'éviter !

BIBI, à part.

Labattis !... ah ! quel embêtement !

SAFRAN, s'avancant avec Labattis.

Salut, mesdemoiselles !... vous avez de bien belles couleurs, à ce matin !

LABATTIS.

Vous êtes aussi fraîche que la brebis que j'ai tuée avant-z hier.

SCABIEUSE.

Comment, c'est vous, monsieur Safran... vous n'êtes pas à vos teintures chez votre dégraisseur ?

SAFRAN.

Mamselle, c'est aujourd'hui mardi gras, et dans les jours gras, on ne dégraisse pas... au contraire.

BIBI.

Et vous, monsieur Labattis, est-ce que vous ne vendez pas de côtelettes, aujourd'hui ?

LABATTIS.

Tout est déjà vendu... Il ne nous reste plus un gigot... Il n'y a plus de bête à tuer... c'est pour ça que je suis libre.

BIBI.

Je vais porter un chapeau qu'on attend...

SCABIEUSE.

Et moi un bouquet pour une écuÿère du Cirque... Au revoir, messieurs...

(Elles remontent.)

SAFRAN, l'arrêtant.\*

Un instant, mamselle, on ne file pas comme ça !...

LABATTIS, qui a retenu Bibi.

Bibi, il me faut une explication... Depuis hier, vous me battez froid... vous me recevez comme une dix-huitième personne dans un omnibus... 'en demande le parce que ?

SAFRAN.

Mademoiselle Scabieuse, je ne suis plus votre petit Safran, dont vous aimiez à porter les couleurs... Depuis dimanche, vous êtes changée avec moi du blanc au chocolat... j'en exige le pourquoi-t-est-ce.

SCABIEUSE.

Mon Dieu, monsieur Safran, voilà bien des raisons !... Après tout, nous ne sommes pas enchainés l'un à l'autre.

LABATTIS.

Nous devrions nous atteler tous ensemble au char de l'hymen...

BIBI.

Eh bien ! si j'ai changé d'idée !... Ne voilà-t-il pas un bel amoureux ! qui ne me menait jamais au concert Vivienne ou au bal !

LABATTIS.

Je comptais vous y transporter ce soir... j'en

\* Bibi, Labattis, Safran, Scabieuse.

\*\* Labattis, Bibi, Scabieuse, Safran.

avais obtenu la permission de mon boucher, M. Sanzos.

SCABIEUSE

Nous n'avons pas envie d'aller au bal ce soir... Nous avons à travailler ; n'est-ce pas, Bibi ?

BIBI.

Oh ! oui !... de l'ouvrage très pressante.

LABATTIS.

Oh ! c'est pas clair... Bibi, vous avez des tours, des retours et des détours...

BIBI.

Monsieur Labattis, je vous trouve bien mal embouché !

SAFRAN.

Scabieuse ! vous m'en faites voir de toutes les couleurs !

SCABIEUSE.

Tiens ! vous devez y être habitué... un teinturier !

## ENSEMBLE.

## LES HOMMES.

AIR du Tourlourou : Promenez-vous.

Quoi ! nous vexer,

Nous délaïsser !

C'est trop nous offenser !

Quell' trahison !

Mais je réponds

Que j'en aurai raison !

## LES FEMMES.

Je veux danser

Et m'amuser,

Dussé-j' vous offenser ;

Je trou' ça bon,

Laissez-moi donc

Et pas tant de raison !

SAFRAN.

Vous êtes une ingrate !

Je dédaign' vos appas !

LABATTIS, à part.

J'lui bris'rais l'omoplate

Si je n'me r'tenais pas !

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

## LES HOMMES.

Quoi ! nous vexer, etc.

## LES FEMMES.

Je veux danser, etc.

(Les deux jeunes filles s'éloignent.)

LABATTIS, arpentant le théâtre. \*

J'ai envie d'aller me présenter à l'abattoir, en guise de bête à cornes !

SAFRAN, de même.

Il me prend le désir de me plonger dans une de ces marmites où l'on fait bouillir les trottoirs !

\* Labattis, Safran.





CHICONARD.

Le produit d'une carotte d'or que je viens de livrer au nouveau débitant de tabac d'à côté... Aussi je me suis donné une pelure entièrement neuve.... Dame! on est en carnaval... Il faut de la tenue pour mener sa belle au bal... Je n'ai pas vu depuis deux jours majolie veuve, la séduisante Galantine.. Je suis sûr que la charcutière soupire après son Chiconard! Cette femme-là est toquée de moi... Elle m'accable de boudins et de saucisses plates : je nage dans la cochonnaille.

TROUTROU.

Il peut manger du fromage d'Italie à gogo!

CHICONARD.

Et les petits pieds... et les andouilles... Ah! Dieu! quand je serai l'époux de la charcutière, je passerai des jours un peu truffés!

SAFRAN.

Ah! tais-toi, Chiconard!... ce tableau du bonheur... quand nous sommes si aplatis!

CHICONARD.

Que vous est-il arrivé?

LABATTIS.

Bibi m'a cherché une mauvaise querelle... Elle refuse de polker ce soir avec moi.

SAFRAN.

Scabieuse m'en a fait autant!

TROUTROU.

M. Mollet m'a mis à la porte!

CHICONARD.

En voilà, des jours gras!.. Je r'arrangerai tout ça... Je vais voir Galantine... Elle est fort liée avec vos belles, elle saura la cause de ce caprice... elle les ramènera sur votre sein.

SAFRAN.

Ah! Chiconard!.. si tu fais ça, je te paie une chope pour nous deux!

LABATTIS.

Et moi je te paie le passage du pont des Arts!

CHICONARD.

Merci! oh! je ne veux pas te mettre en frais!

TROUTROU.

Et moi, Monsieur Chiconard, qui suis sur le pavé!..

CHICONARD.

Toi, jeune Troutrou, je te ferai mon rapin... un état superbe! Tu essuieras ma palette... Mais j'entends Galantine... Entrez à ce café, attendez-y la fin de notre entretien... Je vous permets même de l'écouter... Vous verrez comme cette femme-là en tient pour moi!

ENSEMBLE.

AIR : Pantalon, jolie fille.

Pour calmer notre chagrin,  
Allons au café, soudain,  
Prendre avec le bain de pied  
Le petit verre de l'amitié!

(Ils entrent au café.)

## SCÈNE IV.

CHICONARD, GALANTINE.

GALANTINE, entrant par la droite sans voir Chiconard.

Enfin j'ai un moment à moi... Je vais aller me choisir un costume ravissant pour le bal de cette nuit, où j'ai donné rendez-vous à ce brillant inconnu dont j'ai fait la conquête, et que je suppose être quelque sultan déguisé... Que sait-on! c'est peut-être un de ces chefs arabes venus à Paris pour se refaire un sérail...

CHICONARD, à part.

Elle ne me voit pas... mais je suis sûr qu'elle rêve à moi... Pauvre poupoule!

GALANTINE, à part.

Je n'ai pas dit à ce monsieur que j'étais une charcutière... fi donc! Il me croit comtesse... rien que ça!

CHICONARD, à part.

Elle pense trop à moi... Il faut que je me montre... (S'avançant.) Bonjour, séduisante amie...

GALANTINE.

Ah! mon Dieu! monsieur Chiconard!.. (A part.) Quelle tuile!

CHICONARD.

Oui, belle charcutière, moi-même que vous n'avez pas vu depuis deux jours.

GALANTINE.

En effet, je vous croyais parti pour le Maroc.

CHICONARD.

Excusez-moi... Je comptais vous mener au bal avant-hier, mais une indisposition subite... (A part.) de mon gousset... (Haut.) et puis, des travaux en masse!... Mais me voilà, et plus tendre, plus amoureux que jamais!

GALANTINE.

Il ne fallait pas vous gêner pour revenir... On a ses affaires, on les fait... c'est tout simple... Faut pas s'excuser pour si peu...

CHICONARD, à part.

Tiens! de quel ton me dit-elle ça! (Haut.) Galantine, vous m'en voulez, chère amie, je le vois bien. Il y a de la bouderie dans ce petit cœur... On veut me punir de deux jours d'absence.

GALANTINE.

Votre absence!... Ah! je ne m'en suis seulement pas aperçue!

CHICONARD.

Pas aperçue!... Galantine! le mot est dur... Il ne sort pas de votre bouche.

GALANTINE.

Est-ce qu'il croit que je parle du nez?

CHICONARD.

Galantine! je vous trouve changée à mon désa-





aussi jolis garçons... moi surtout.. Qui diable peut les avoir changées ainsi ?

**FOUINE**, qui est sortie de son magasin, s'approchant.\*

Je vais vous le dire, moi.

**TOUS.**

La petite Fouine !

**TROUTROU.**

Mamselle Fouine ! mon objet !... O mamselle, si vous saviez !...

**FOUINE.**

Que mon père vous a mis à la porte... je le sais !... Est-ce que je n'entends pas tout ce qui se dit près de la boutique ? J'ai cassé exprès un carreau contre la place où je suis assise, afin de mieux écouter... Mon père m'a dit qu'il me mettait dans un magasin de modes pour mon instruction... Si je n'écoutais pas, je ne m'instruirais pas assez !...

**CHICONARD.**

Elle est remplie de dispositions, cette petite ! Elle aurait dû se faire tireuse de cartes !

**TROUTROU.**

Oh ! êtes-vous fine, mamselle Fouine !

**FOUINE.**

Vos trois amoureuses ont été passer la nuit à trois bals différents... Chacune d'elles a fait une conquête superbe... et elles ont donné un rendez-vous pour ce soir, à l'Opéra.

**LABATTIS.**

Si nous les rossions ?

**CHICONARD.**

Contenez Labattis !... Mais, où trouver nos rivaux pour leur jeter au visage notre gant... avec notre main dedans ?

**FOUINE.**

Oh ! Je vous les ferai connaître, moi.

**TOUS.**

Pas possible !

**CHICONARD.**

Voyons, jeune Bohémienne... nos rivaux... nommez-les tous ?

**FOUINE.**

Tous... Ah ! ça ne sera pas difficile... Ils sont un !

**CHICONARD.**

Un pour chacune de nos traîtresses... Parbleu ! c'est bien assez !

**FOUINE.**

Mais non !... il n'y en a qu'un pour elles trois.

**LABATTIS.**

Un pour elles trois !... Quels abattis !

**FOUINE.**

C'est le même individu, qui, dans chacun de ces bals, a fait la conquête d'une de vos amantes.

**CHICONARD.**

Ah ! nos belles se sont blousées, tant mieux ! nous forcerons le particulier à caramboler.

\* Safran, Chiconard, Fouine, Labattis, Troutrou.

**SAFRAN.**

Elles ne le savent donc pas ?

**FOUINE.**

Non... elles n'étaient pas ensemble... et le monsieur ne leur a pas dit son nom.

**TROUTROU.**

Comment savez-vous tout cela, mamselle Fouine ?

**FOUINE.**

Ah ! voilà !... L'individu aux trois conquêtes loge là... C'est un nouveau débarqué de province... J'ai été, hier, essayer une toque à la maîtresse de l'hôtel, ce monsieur parlait d'une comtesse, d'une baronne, d'une marquise... Ce sont les titres que prennent vos belles quand elles vont au bal masqué.

**CHICONARD.**

As-tu fini !... des comtesses ! des baronnes !... Si ça ne fait pas pitié !... Et le nom du particulier ?

**FOUINE**, cherchant.

M. Bouffi de... de...

**LABATTIS.**

De quoi ?... de quoi ?...

**FOUINE.**

De Perdreauxville... Figure de béliet, tournure de singe...

**LABATTIS.**

Total : un serin !

**CHICONARD.**

Oh ! Bouffi !... on lui enlèvera le ballon !

**LABATTIS.**

Suffit ! nous savons que c'est notre rival... il est là, dans cet hôtel, je vas monter l'assommer !\*

**CHICONARD**, l'arrêtant.

Il est étonnant, lui !... il ne connaît que ça : assommer !... Il faut d'abord essayer des moyens plus doux... Nous sommes en carnaval, je conçois les projets les plus polichinels !... Il faut que nous passions le mardi gras le plus voluptueux, et que ce soit M. Bouffi qui paie tout ça !... D'abord, je ne m'appelle plus Chiconard, je veux aussi faire ma poussière !... je suis le vicomte de Flouenski, entrepreneur de chemins de fer, à cheval... Mais il me faudrait au moins un groom !...

**TROUTROU.**

Me voilà, moi, si j'avais le costume...

**LABATTIS.**

Je peux te prêter une culotte de peau, qui vient de ma bourgeoisie, qui est en daim.

**SAFRAN.**

Moi, je viens justement de dégraisser une veste rouge.

**CHICONARD.**

Bravo ! superbe !

**FOUINE.**

Oh ! monsieur Troutrou, serez-vous gentil en groom !

\* Safran, Chiconard, Labattis, Fouine, Troutrou.



Laffitte et Caillard m'informer de M. Bouffi de Perdreauxville...

FOUINE, vivement.

Bouffi!.. Comment dites-vous, mon père?

MOLLET.

De Perdreauxville... C'est le nom de ton futur... un garçon qui a fait une jolie fortune dans les avoines... Oh! tu ne mourras pas de faim avec lui!

FOUINE, à part.

C'est la conquête de ces dames... Oh! la bonne découverte!...

MOLLET.

AIR : Jadis et aujourd'hui.

Le monsieur que je te destine  
S'appelait simplement Bouffi;  
Devenu riche, j'imagine  
Qu'un nom pour lui n'a pas suffi...  
Bien des gens, qui n'ont point de terre,  
Un beau jour en prennent le nom;  
C'est un cadeau qu'on peut se faire,  
Et ça n'a pas d'imposition.

Quant à mon futur gendre... oh! il est fort à son aise... Quelqu'un m'a affirmé, mais cela me semble bien invraisemblable, que M. Bouffi était à Paris depuis plusieurs jours, et que même on l'avait vu dans plusieurs bals publics, où il se livrait à tous les égarements du carnaval... Ah! si je le savais!.. Mais non, ce doit être une colle!

FOUINE, à part.

C'est l'homme aux trois bals! Oh! comme nous allons le faire aller!.. (Elle sautille.)

MOLLET.

Qu'est-ce que tu as donc, Fouine? tu danses dans la rue?

FOUINE.

Non, mon papa... c'est un chien qui voulait me mordre... Tenez, le voyez-vous qui court là-bas?..

MOLLET.

Ah! un caniche... Non, je ne le vois pas... De quel côté vas-tu? Je pourrai peut-être l'accompagner...

FOUINE.

Oui, oui, avec plaisir... Ah! mais non, je me rappelle que j'ai oublié un nœud de ruban pour mettre derrière le bonnet que je porte; je vais le chercher.

MOLLET.

Alors, je te dis adieu, et je vais aux messageries m'informer de mon gendre. Au revoir, Fouine... Sois toujours bien sage, bien sévère...

FOUINE.

Ça suffit, mon petit père.

MOLLET, s'en allant par la gauche.

Ah! sapristi! que c'est bête!.. on ne devrait faire manger des choux qu'aux lapins!

(Il s'éloigne en se tenant le ventre.)

FOUINE.

Apprenons bien vite cette nouvelle à M. Chiconard.  
(Elle sort à gauche.)

## SCÈNE VII.

BOUFFI, sortant de l'hôtel à droite. Costume à la mode, très chargé. — A la cantonade.

Oui, ma chère hôtesse... Si on me demande, vous direz que je n'y suis pas... Vous direz même que je suis sorti... (Il avance en scène.) Ma foi! vive Paris! vive le carnaval! vive la liberté! vive tout!.. Il faut avouer que j'ai eu une excellente idée de ne pas me rendre tout de suite, en arrivant, chez mon futur beau-père, M. Mollet... Au moment de partir, je me fais ce raisonnement : Comment, toi, Bouffi de Perdreauxville... tu vas à Paris pour la première fois, et, au lieu de jouir des plaisirs qu'offre cette capitale, tu irais tout de suite te cloîtrer et te marier!.. Ah! non! par exemple!.. Ah! non!.. tu as le temps de te lier... Et quand tu donnerais une semaine aux amours et aux voluptés, ce ne serait pas trop... Que diable! quand on est riche, beau et jeune, il faut jouir de ses avantages... Avec ça que nous sommes justement en carnaval... l'époux que des jubilations!.. Et je dis que j'ai joliment commencé... M'en suis-je donné dans ma nuit d'avant-hier!.. Quel début! Trois conquêtes! rien que ça!.. C'est pour en mourir!.. Je suis enchanté de mes triomphes!

## SCÈNE VIII.

BOUFFI, CHICONARD.\*

CHICONARD, sortant du café, à la cantonade.

C'est bien!.. ça suffit!.. faites votre partie... Je parie dix napoléons pour Alexandre... je parie vingt napoléons, si on les tient.

BOUFFI, à part.

On a parlé de Napoléon... est-ce qu'il ne serait pas mort?

CHICONARD, de même.

Ah! si vous voyez mon groom, envoyez-le moi... Je lui avais dit d'aller ferrer mon étalon, et le drôle ne revient pas!

\* Chiconard, Bouffi.



BOUFFI, à part.

Ah ! c'est ce monsieur... il a fort bon genre. (Chiconard descend la scène, Bouffi remonte ; ils se heurtent.) Il paraît qu'il a l'étaalon ferré !

CHICONARD.

Ah ! monsieur, mille pardons ! je ne vous avais pas aperçu... je suis un grand belître !... Vous aurais-je blessé ?

BOUFFI.

Au contraire, monsieur... c'est moi qui suis dans mon tort... de me trouver sur votre chemin... je flanais... J'habite cet hôtel... je ne suis à Paris que depuis trois jours...

CHICONARD.

Seriez-vous ce riche négociant qui a fait dans les avoïnes... une fortune *conséquente* ?

BOUFFI.

C'est moi-même.

CHICONARD.

Monsieur Bouffi de Perdreaurouge...

BOUFFI.

Ville... Perdreauville... Précisément... Mais je ne croyais pas qu'à Paris... Comment avez-vous su mon arrivée ?

CHICONARD.

A la Bourse... Oh ! dès qu'il arrive dans la capitale un personnage... marqué... ça se sait tout de suite !

BOUFFI.

Vraiment ! on a su mon arrivée à la Bourse ? .. Est-ce que j'ai été coté ?

CHICONARD.

Oh ! vous avez fait monter les fonds... Vous venez pour vous marier, pour épouser la fille d'un gros bonnetier, M. Mollet...

BOUFFI.

C'est ça même... Oh ! c'est extraordinaire, comme je suis connu !

CHICONARD.

Oh ! d'abord, moi, je suis répandu dans le monde, dans la haute société... je roule tellement dans Paris !...

BOUFFI.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur...

CHICONARD.

Le vicomte Flouenski, membre honoraire du jockey-club de Cracovie... chevalier de l'ordre du Saucisson de Bologne... enfin, un million à manger par an... sans compter le tour du bâton !

BOUFFI, à part.

Un million de saucissons à manger par an !... bigre ! c'est magnifique ! (Haut.) Monsieur de Flouenski, enchanté d'avoir fait votre connaissance !

CHICONARD.

Touchez là, monsieur de Perdreaurouge... Entre gentilshommes de notre sorte, il n'y a que la main... Tenez, vous m'allez... Je me suis dit tout

LE BOEUF GRAS.

de suite, en vous voyant : Palsambleu ! voilà un gaillard qui doit être un viveur dans mon genre... un amateur des plaisirs et des belles !

BOUFFI.

C'est ça même... Vous m'auriez fait, que vous ne m'auriez pas mieux deviné... Figurez-vous...

CHICONARD.

Et vous voulez passer joyeusement votre carnaval ! Car je pense que vous n'allez pas vous marier tout suite, au débotté... Il faut d'abord prendre langue, comme on dit... Et d'ailleurs, qui est-ce qui vous presse d'épouser Mlle Mollet... qui n'en a peut-être pas... Eh ! eh ! eh !...

BOUFFI, riant.

Ma foi ! au fait, je ne les ai pas vus, je ne la connais pas... Ah ! ah ! ah ! je ne connais le papa Mollet que par correspondance et relations commerciales... Vous saurez donc qu'avant-hier, dimanche gras, pour bien employer ma nuit, je n'en ai fait ni une ni deux... je suis allé tout de suite à trois bals, et dans chacun d'eux j'ai fait une conquête.

CHICONARD.

Bravo ! beau début, ma foi ! et qui promet ! Et des femmes un peu chiquées ?... Je veux dire, ayant du bagou ?

BOUFFI.

Oh ! mieux que ça !... des femmes nobles, titrées... La marquise de Pouffignac, la baronne de Blaguinska et la comtesse de Croutezakoff... une belle brune, aux yeux verts.

CHICONARD.

Elle a donc levé son masque ?

BOUFFI.

Il a bien fallu !... Je lui ai payé trois riz... un au maigre et quatre au gras... Cette femme-là adore les jeux et les ris.

CHICONARD, à part.

C'est Galantine ! hum ! la guenlarde ! je la reconnais !

BOUFFI.

Chacune d'elles m'a donné rendez-vous pour cette nuit, à l'Opéra, au foyer, devant la cafetière...

CHICONARD.

Vous voulez dire : la limonadière... Diable ! diable ! je comprends votre embarras... vous ne pouvez pas être partout... On se met bien en quatre quelquefois, mais en trois c'est plus difficile. Si vous saviez l'adresse de vos conquêtes, vous leur enverriez d'autres rendez-vous...

BOUFFI.

Certainement... mais je ne la sais pas.

CHICONARD.

Soyez tranquille, mon jockey connaît toute la valetaille des grandes maisons de Paris... il aura bien vite découvert leurs demeures.

BOUFFI.

Mais ce n'est pas tout... je vous dirai franche-

ment qu'en arrivant à l'époque du carnaval, j'espérais contenter un désir que je nourris depuis que j'ai quitté ma nourrice... c'est de voir le bœuf gras.

CHICONARD.

Vous avez envie de voir le bœuf gras?...

BOUFFI.

Je serais enchanté de faire une fois partie du cortège du susdit bœuf.

CHICONARD.

En vérité !... (A part.) Tiens ! ça pourra joliment nous servir, ça !

BOUFFI.

Ce serait peut-être inconvenant, dans ma position, hein ?

CHICONARD.

Mais pas du tout !... Savez-vous comment se compose le cortège du bœuf ?... Ce sont presque tous des fils de grands personnages... des hommes de lettres, des banquiers, des peintres d'enseignes... la plus belle société de Paris.

BOUFFI.

Oh ! alors, ça redouble mon désir d'en faire partie... Est-ce difficile ?

CHICONARD.

Hum ! je ne vous cacherai pas qu'il faut des protections ; mais, avec la mienne, cela ira tout seul... Je suis très lié avec le bœuf gras.

BOUFFI.

Ah ! monsieur de Flonenski, vous me comblez...

oo

## SCÈNE IX.

BOUFFI, CHICONARD, SAFRAN,  
LABATTIS. \*

SAFRAN et LABATTIS, arrivant par la gauche.  
Nous voilà, nous autres !

SAFRAN, à Chiconard.

Eh bien ! cher ami... qu'est-ce que tu nous feras faire dans ce que tu manigances ?

CHICONARD, à part.

Ah ! bigre ! Labattis et Safran dans leur tenue commerciale !... ils vont tout gâter !

BOUFFI.

Qu'est-ce que c'est donc que ces deux personnages-là ?

CHICONARD, haut et faisant des signes aux autres.

Ah ! c'est vous, messieurs... Oh ! parbleu ! vous êtes fort bien comme cela... Vos costumes sont d'une vérité !... C'est au point, qu'au premier moment, je ne vous reconnaissais pas.

LABATTIS, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

\* Labattis, Safran, Bouffi, Chiconard.

\*\* Labattis, Safran, Chiconard, Bouffi.

CHICONARD.

Messieurs, voilà M. Bouffi de Perdreau rouge... si connu dans les avoines... Monsieur de Perdreau-gris, je vous présente (Montrant Safran.) le chevalier de Haute-Tige, et (Designant Labattis.) M. de Carpentras... tous les deux se sont déguisés de bonne heure, parce que tous deux feront aujourd'hui partie du cortège du bœuf gras... N'est-il pas vrai ? (Il pousse du coude Safran.)

SAFRAN.

Du bœuf gras... certainement je suis de sa suite... de sa suite, j'en suis... (A Labattis.) N'est-ce pas, marquis ?

LABATTIS.

Un peu, mon neveu !

CHICONARD, à Bouffi.

Comment trouvez-vous que ces messieurs sont déguisés ?

BOUFFI.

Parfaitement ! oh ! c'est d'une exactitude... c'est-à-dire, qu'au premier abord j'aurais juré que monsieur était boucher et monsieur teinturier.

CHICONARD.

N'est-ce pas ?

BOUFFI, regardant les mains de Safran.

Jusqu'aux mains que monsieur a teintes... Voyez donc !

CHICONARD.

Ah ! il faut ça... ça fait partie du costume... A Paris, quand on se déguise, on ne néglige aucun détail.

BOUFFI, allant à Labattis.\*\*

Et le tablier !... le fusil !... jusqu'à une odeur de côtelette qu'on respire près de monsieur... Ça donne envie... (A part.) de ne pas en manger... (Haut.) C'est délicieux !... Ah ça ! et moi, comment me mettrai-je pour suivre le bœuf ?

CHICONARD.

Ah ! il faut d'abord vous faire admettre... Messieurs, voilà M. Bouffi de Perdreau rouge qui désire faire partie du cortège... Pouvez-vous l'y faire recevoir ? (Il leur fait des signes.)\*\*\*

LABATTIS.

Mais, oui, ça pourra s'arranger... Je vais en parler au chef de la cavalcade, au fameux Roland... Et, tenez, je me rappelle que l'enfant qui devait faire l'Amour à une fluxion... Monsieur pourrait le remplacer.

CHICONARD.

Oh ! charmant ! vous doublerez l'Amour... ce qui vous permettra d'aller en char... et peut-être de monter sur le bœuf !

BOUFFI.

Vraiment ? je monterais sur le bœuf... j'aime

\* Labattis, Safran, Bouffi, Chiconard.

\*\* Labattis, Bouffi, Safran, Chiconard.

\*\*\* Labattis, Bouffi, Chiconard, Safran.

autant aller en char... Mais, dites-moi ? ne me trouvera-t-on pas trop grand pour faire l'Amour ?

CHICONARD.

Pourquoi ? il y a des amours de toutes les tailles...

SAFRAN.

Et de tous les âges.

BOUFFI.

Au fait, c'est vrai... l'amour a le droit de grandir... Allons, c'est décidé, je fais Cupidon ! J'espère que je m'en donne à Paris ! O gueux que je suis !... Si le père Mollet savait ça !

CHICONARD.

Maintenant, arrivons à vos trois conquêtes... Vous permettez que j'en parle devant ces messieurs ?

BOUFFI.

Comment donc ! mais je m'en fais gloire !

CHICONARD.

Vous allez écrire un billet à chacune d'elles... Deux mots au crayon suffiront... Vous leur donnerez rendez-vous, ce soir, à dix heures, sur la place du Chevalier-du-Guet... c'est le plus joli endroit de Paris... celui où se donnent toujours les rendez-vous galans... N'est-ce pas, messieurs ?

LABATTIS.

C'est aussi gai que le passage Vendôme.

BOUFFI.

Ah ! mais, dites donc ! je crois que mon futur beau-père demeure là.

CHICONARD.

Qu'importe ! à cette heure-là, il sera couché.

BOUFFI.

Au fait, il sera couché.

CHICONARD.

Écrivez tout de suite les trois poulets... Avez-vous un calepin ?

BOUFFI.

Oh ! toujours. . . Un négociant sans calepin, c'est un porteur d'eau sans seaux.

CHICONARD.

M. de Haute-Tige va vous prêter son dos pour écrire.

BOUFFI.

Oh ! je ne voudrais pas me permettre...

SAFRAN.

Ne vous gênez pas... En carnaval, ça se fait.

(Il tend son dos.)\*

BOUFFI, détachant une feuille de son calepin.

M'y voici... Que faut-il écrire ?

CHICONARD.

A Mme Croutezakoff, d'abord. « Belle comtesse, je vous attends ce soir, à dix heures, » place du Chevalier-du-Guet... Je serai masqué » et en sauvage... ne le soyez pas pour moi. »

BOUFFI.

Oh ! très joli ! ravissant !... (A Safran.) Baissez votre tige, s'il vous plaît !

CHICONARD.

« Je vous mènerai souper à la Maison dorée... » de la barrière des Martyrs... et, de là, nous » irons au bal... Votre adorateur de dimanche. »

BOUFFI.

De dimanche.

CHICONARD.

Surtout, ne signez pas... Dans les aventures galantes, il ne faut jamais donner son nom.

LABATTIS.

Sans quoi, on risque de se faire désosser.

BOUFFI.

Il est charmant !... Il prend le langage d'un boucher... Ah ! ah ! ah !

CHICONARD.

Maintenant, à Mme Pouffignac : « Superbe » marquise, je vous attends ce soir, à dix heures, » place du Chevalier-du-Guet... »

BOUFFI.

Ah ! bien !... la même chose...

CHICONARD.

« Je serai masqué et en débardeur... »

BOUFFI, écrivant.

Ne le soyez pas pour moi.

CHICONARD.

Ah ! non... ça ne va plus... « Ne soyez pas » masquée... » Et la suite, comme à l'autre, ibidem.

BOUFFI, à part.

Bidem ! Fichtre ! il parle latin ! (Haut.) Ça y est... Maintenant à la baronne de Blaguinskæ... Toujours bidem ?

CHICONARD.

Oui... Seulement, un autre costume... « Je serai » rai en Turc. »

BOUFFI.

« En Turc... » Bon ! ça va en croissant... Voilà les trois poulets... Je vous avouerai, à présent, que je ne comprends pas du tout comment je pourrai être à la fois, et à la même heure déguisé en Turc, en sauvage et en débardeur... Ça me semble d'une difficulté...

CHICONARD.

Suivez-moi bien... Vous prendrez un de ces trois costumes, celui que vous voudrez... Moi et un de ces messieurs, nous mettrons les autres. . . Nous nous rendrons, ainsi masqués, au rendez-vous... Suivez-moi toujours... Chacune de vos belles croira que c'est vous qui êtes avec elle... Nous les menons chez le traiteur... Vous m'avez suivi ?...

BOUFFI.

J'essuie vos pas.

CHICONARD.

Là, vous voyez quelle est celle des trois que vous préférez... Vous emmenez celle-là au bal, et vous nous laissez les deux autres.

\* Labattis, Troutron, Bouffi, Chiconard, Safran.



BOUFFI.

Oh! délicieux!... Nous irons ensemble, masqués, et chacune de mes belles croira m'avoir à son bras... C'est du Richelieu tout pur... Pauvres femmes! comme nous les trompons!

## SCENE X.

LES MÊMES, TROUTROU, en groom.

TROUTROU, en entrant.

AIR : De la Petite Poste de Paris.

J'avais couru fort, Dieu merci!

Mon rate était enflée aussi!

J'avais parcouru tout Paris

En demandant à vos amis

Si je trouverais pas ici

Le vicomte de Flouensky.

CHICONARD.

Ah! voilà mon groom Pouding... Tiens, voilà trois billets que tu vas porter dar dar...

BOUFFI, à Safran.

Dar dar... C'est de l'anglais...

CHICONARD, bas, à Troutrou.

Invente les adresses. (Haut.) Tu dois savoir les adresses de ces dames?

BOUFFI.

La comtesse Croutezakoff?...

TROUTROU.

Brise-Miche street, maison du marchand de vin.

CHICONARD.

C'est l'habitude à Paris... Les dames un peu répandues logent toujours chez les marchands de vin.

LABATTIS.

C'est plus commode pour avoir des huitres.

BOUFFI.

Et la marquise de Pouffignac?...

TROUTROU.

Square du Caire.

CHICONARD.

C'est place du Caire... C'est le quartier de la noblesse... Et la baronne Blaguinska?

TROUTROU.

Tunnel Brady... boulanger house.

BOUFFI.

Oh! je comprends!... Boulanger house... C'est plus commode pour avoir des flûtes... Et chacune dans son hôtel, sans doute?

TROUTROU.

Yes, hôtel garni.

CHICONARD.

Maintenant, ne nous occupons plus que du

bœuf gras... Pendant que M. de Perdreaurouge s'habillera en Amour chez un des premiers costumiers de Paris, nous irons parler aux chefs de la cavalcade.

LABATTIS.

Et le souper... Il faut le commander d'avance...

SAFRAN.

Et faire retenir une salle.

CHICONARD.

Pouding se chargera de tout cela... Seulement l'usage est de payer en commandant...

(Il fait le geste de fouiller à sa poche.)

BOUFFI, s'opposant.

Laissez donc, je vous en prie... Tenez, petit Pouding, voici ma bourse... En général, je paie toujours en commandant... Voyons... nous serons... d'abord, les trois dames... et nous quatre... Nous serons sept... Le petit n'en est pas...

CHICONARD.

Sept... Oui, mais quelquefois il peut survenir quelque membre de la cavalcade... (À Troutrou.) Eh bien! tu commanderas pour quinze... Ce sera assez.

TROUTROU.

Yes, mylord... Very well, very good.

BOUFFI.

Allons maintenant me mettre en Amour! Oh! Dieu! que je m'amuse!

## ENSEMBLE.

AIR : Finale du Tambour-Major.

En carnaval,

Vive le bal!

Que la vie

Est jolie!

Tout au plaisir,

Il faut jouer

Et des beaux jours

Et des amours!

BOUFFI.

Quel bonheur! je t'ai Cupidon!

Je vais un peu plaire

J'espère!

LABATTIS.

En voyant vot' min' d'écureuil,

Plus d'un' femm' va tourner de l'œil!

SAFRAN.

J'veux manger du roqu'fort

A mort!

Qué noces!

On se fera des bosses!

CHICONARD.

Amour, bœuf gras, bal et festin!

Il faut s'en donner jusqu'à demain.

## ENSEMBLE.

En carnaval, etc.

\* Labattis, Chiconard, Bouffi, Safran.

ACTE DEUXIÈME.

Une place. — A droite, la boutique de Mollet. — A gauche, premier plan, une maison avec un banc de pierre — Plus loin, troisième plan, une autre maison.

SCÈNE I.

TROUTROU, puis BOUFFI.

(Il est nuit. — Au lever du rideau, Troutrou, monté sur une échelle, est censé finir d'accrocher un écriteau au dessus de la boutique de Mollet.)

TROUTROU, descendant de l'échelle.

Là!... (Il regarde l'écriteau.) « Boucherie du Bœuf Gras. » En voilà une enseigne pour un bonnetier... Ah! M. Bouffi! vous voulez épouser ma petite Fouine!... nous verrons! Je vous ménage une réception de votre beau-père... Ah! le pauvre homme! j'espère que je le fais trotter... Voilà bien cinq heures que nous courons les rues...

(On entend crier : A la chienlit! — Bouffi, habillé en Amour accourt et parcourt le théâtre.)

BOUFFI.

Ah! sâpristi! est-ce que ça ne va pas finir? Bon! voilà que je perds mon carquois et mes traits!...

TROUTROU.

Eh bien! mylord, vous arrêtez vous?

BOUFFI.

Oui, je arrête moi... car je n'en peux plus!... Je crois cependant qu'ils ont perdu ma piste... Ah ça! voyons, petit jockey... est-ce que nous ne serons pas bientôt arrivés?... Voilà plus de deux heures que tu me fais courir dans Paris, pour me faire rejoindre le bœuf gras, et nous ne rejoignons rien du tout!

TROUTROU.

Ce était pas le faute à moi!

BOUFFI.

Ensuite, je fais une réflexion... Il y a déjà longtemps que la nuit est venue... à quoi cela me servira-t-il, maintenant, de voir le bœuf gras... Ce potentat doit être couché à l'heure qu'il est.

TROUTROU.

No... no... vous savez pas que le cortège il sortait le soir avec des flambiaux, des torches... Ce était bien plus magnifique que dans le jour.

BOUFFI.

Ah! le cortège sort aux torches... Alors, c'est différent!... En effet, cela peut être très brillant...

Troutrou, Bouffi.

c'est que ce diable de costume est fort léger... et, pour courir la nuit dans les rues... je crois toujours que j'ai oublié de m'habiller.

AIR de Doche.

Pour fair' l'amour, (bis.)

J'ai le physique et les manières,

Mais j'ignorais, jusqu'à ce jour.

Que l'on eût si froid aux... jarr'lières

Pour fair' l'amour, (bis.)

Dien! que j'ai froid, pour fair' l'amour!

Mais, enfin, voyons, où est-il ce bœuf gras? J'ai peur que tu n'en saches rien toi-même... nous n'arriverons jamais!... Bon! voilà mon bandeau qui me tombe sur le nez, à présent!

TROUTROU.

Voulez-vous que moi je disais à vous pourquoi je faisais tant courir lui?... goddem!

BOUFFI.

Comment, si je le veux, goddem! je l'exige, goddem!

TROUTROU.

Eh bien! ce était par ordre de ces messieurs... ce était dans le épreuve que vous il devait sioubir pour être reçu du cortège.

BOUFFI.

Ah! c'était une épreuve!... Il paraît que pour être admis, il faut être dératé... Eh bien! parole d'honneur, je m'en doutais... Je me disais: Il n'est pas possible que je coure comme ça pour rien; fichtre! il fait un vent ce soir... J'attraperai un rhume... pas de cerveau, peut-être... mais je m'enrhumerai bien sûr!... Voyons, jeune Pounding... l'épreuve de la course doit être terminée?...

TROUTROU.

Yes, sir.

BOUFFI, à part.

Il m'appelle toujours sir... est-ce qu'il me prend pour un monarque?... (Haut.) Eh bien! quand rejoignons-nous le cortège?

TROUTROU.

Oh! nous n'en sommes plus loin.

BOUFFI.

C'est que j'ai aussi mon rendez-vous amoureux pour dix heures... Il faudra que je change de costume.

TROUTROU.

Vo avez le temps... il n'était que sept heures.

BOUFFI.

Tu crois?... j'aurais pensé qu'il était fort tard !  
Il me semble qu'il y a bien long-temps que je cours !

CRIS, au dehors.

A la chienlit !..

BOUFFI.

Ah ! bon ! voilà la meute qui me poursuit... En route, alors... mais ne te trompe pas de chemin !

TROUTROU.

Soyez tranquille !

ENSEMBLE.

AIR : De la Revue.

Allons, en chemin,  
Mettons-nous en train,  
Puisqu'il faut courir,  
Puisqu'il faut s'enfuir !

On ve<sup>l</sup>  
ut m<sup>u</sup> éprouver,

Il saur<sup>a</sup>  
Je saurai prouver

Que pour le jarret,

Il vau<sup>t</sup>  
Je vaudrai un bidet !

(Il se sauve en courant par la gauche, avec Troutrou.)

VOIX, en dehors.

A la chienlit !

## SCÈNE II.

MOLLET, sortant de sa boutique.

Quel bruit ! quel tintamarre ! Je suis sûr que nous ne dormirons pas de la nuit ! Benoit ! fermez la boutique ! Encore une journée où il a été impossible de travailler... ça dérange tout ! J'avais lu dans les journaux que, cette année-ci, on devait mettre le mardi gras un dimanche ; ça ne couperait pas la semaine au moins... Je suis allé aux voitures Laffitte et Caillard... On m'a assuré que mon gendre futur, M. Bouffi, était arrivé à Paris depuis plusieurs jours... et il n'est pas venu chez moi... C'est très alarmant !

CRIS, en dehors.

A la chienlit !

MOLLET.

Allons, encore des masques !... s'en donnent-ils ces gredins-là... Il y a des moments où, si je ne me retiens, j'irais bambochiner et courir les bals aussi, moi !... C'est que j'ai été un farceur dans mon temps... Je ne le dis pas devant ma fille, parce que les enfants doivent toujours croire à la virginité de leurs pères... mais j'en ai fait de ces recambales... et des conquêtes !... Ah ! Dieu ! D'abord, je dansais comme Taghoni... et puis, une jambe !... c'est au point qu'on l'a sculptée...

ma jambe a été au muséum... j'ai encore chez moi mon costume... J'étais superbe en titi... Et leur polka, leur mazourka !... Mais si je voulais, je les dégoterais tous... c'est dommage que je sois un peu rouillé... Qu'est-ce qui vient encore par ici ? Autant que le gaz me le permet, il me semble que ce sont des femmes... Eh ! eh ! voyons donc un peu !... c'est peut-être pour moi qu'elles viennent rôder par ici...

(Il se tient à l'écart, à droite.

## SCÈNE III.

MOLLET, GALANTINE, en Colombine, BIBI, en chasseresse, SCABIEUSE, en laitière. Elles avancent doucement.\*

ENSEMBLE.

AIR : C'est un muletier. (La Sirène.)

Il fait déjà noir ;  
Aisément, le soir,  
On peut se tromper  
Et s'faire attraper.  
Prenons garde aussi,  
Car, pour voir ici  
Même un amoureux,  
Il faut de bons yeux !

MOLLET, à part.

La nuit est bien sombre,  
Et pourtant, dans l'ombre,  
Je vois des objets  
Gentils et coquets !...

ENSEMBLE.

Il fait déjà noir, etc.

GALANTINE.

C'est bien ici la place en question, où chacune de nous doit trouver son noble incognito.

BIBI.

Je ne trouve rien du tout !

SCABIEUSE.

Il paraîtrait qu'aucun d'eux n'est encore arrivé.

(Elle remonte avec Bibi.)

GALANTINE.

J'ai beau m'écarquiller les yeux... je ne vois pas de sauvage.

MOLLET.

Elle ont l'air de chercher quelqu'un... voyons donc... voyons donc !...\*\* (S'approchant de Galantine.)  
Bonsoir, belle Colombine... veux-tu que je sois ton Arlequin, ma minette?... Aurais-tu besoin d'une paire de filoselie pour ces jolis petits petons ?

GALANTINE, le regardant.

Ah ! cette frimousse ! Allez donc, vieille marmite... qu'est-ce que voulez qu'on fasse cuire dans votre timbale ?

(Elle remonte.)

\* Galantine, Bibi, Scabieuse, Mollet.

\*\* Galantine, Mollet, Bibi, Scabieuse.



MOLLET, à part.

Je me suis fourvoyé... celle-ci a bien mauvais genre! (Allant à Bibi qui redescend à droite.) Oh! voilà une bien jolie chasserresse... Est-ce que tu cherches un sanglier?... As-tu besoin d'un bonnet de coton, beau masque?

BIBI.

D'un bonnet de coton!... c'est bon pour vous, vieil éteignoir!

(Elle remonte près de Galantine, Scabieuse descend à droite.)

MOLLET, à part.

Elle n'est pas si bien que je croyais!... (Allant à Scabieuse.) Hum! voilà une petite laitière dont je voudrais bien goûter le lait!... Veux-tu m'en donner pour un sou... Ah! je t'en supplie! une petite goutte de ton lolo...

(Il veut lui prendre la taille, elle passe à gauche, en se défendant. — Les deux autres redescendent.)

SCABIEUSE.

Du lait! à vous!... pourquoi faire? vous en avez déjà votre provision.\*\*

MOLLET.

Vous faites les méchantes, mais si vous aviez voulu entrer jaser un peu avec moi, je vous aurais couvertes de flanelle... Voyons, acceptez un petit verre de liqueur... J'ai du *vestepetro* excellent!

GALANTINE.

Ah ça! est-ce qu'il ne va pas nous laisser tranquilles, allez donc vieille allouette déplumée.

MOLLET, en colère.

Vieille allouette!... elles osent m'appeler... Vous êtes des pies-grièches et pas autre chose! entendez-vous!... Benoit! fermez bien vite!

(Il rentre chez lui.)

LES TROIS FEMMES, le poursuivant.

A la chienlit!

BIBI.

Mais nos trois seigneurs ne viennent guère vite!\*\*\*

GALANTINE.

Chut! je crois, dans l'ombre, distinguer les plumes d'un sauvage.

SCABIEUSE.

Moi, je vois un débardeur.

BIBI.

J'aperçois un Turc... Ce sont eux!

GALANTINE.

Attention, mesdemoiselles... ce sont des hommes comme il faut... Veillons nos mots.

\* Bibi, Scabieuse, Galantine, Mollet.

\*\* Galantine, Bibi, Scabieuse.

\*\*\* Bibi, Galantine, Scabieuse.

## SCÈNE IV.

LES TROIS FEMMES, CHICONARD, en sauvage, avec une massue; LABATTIS, en Turc; SAFRAN, en débardeur. Ils ont de faux nez avec des moustaches.

### ENSEMBLE.

AIR : Une heureuse rencontre. (Sirène.)

Quelle heureuse rencontre!  
Je n'ai pas de montre,  
Mais l'heure du rendez-vous  
Avait sonné pour nous.

CHICONARD, à Galantine.  
C'est vous, ô ma comtesse!...

GALANTINE.

Quel moment! quelle ivresse!

LABATTIS ET SAFRAN.

Baronne, ah! quel plaisir!  
Marquise,

SCABIEUSE, BIBI.

Je me sens tressaillir!

### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quelle heureuse rencontre! etc.

CHICONARD.

Ah! je crois, belle comtesse, que je me suis fait attendre... Je suis un misérable!... une canaille!... faire droguer dans la rue une personne de votre rang!... Tenez, fustigez-moi avec ma massue, vous me ferez plaisir.

GALANTINE.

Non, non, je vous pardonne!... (A part.) C'est singulier, l'autre soir il m'avait semblé moins corpulent.

LABATTIS, à Bibi.

Belle baronne, vous vous êtes mise en chasse-resse... Ah! vous en êtes bien capable!...

BIBI, à part.

Qu'il est aimable! (Haut.) C'est étonnant, vous me semblez plus grand qu'avant-hier.

LABATTIS.

C'est le costume... c'est l'effet du turban... et puis, j'ai des talons.

SAFRAN.

Marquise, vous faites une laitière dont on voudrait bien obtenir la petite cruche.

SCABIEUSE.

Oh! taisez-vous, vapoureux!... (A part.) C'est drôle, je l'avais cru plus gras!

GALANTINE, à Chiconard.

Est-ce que vous connaissez ces deux messieurs?

\* Safran, Scabieuse, Chiconard, Galantine, Bouffi, Labattis.

CHICONARD.

Certainement... ce sont deux seigneurs... je veux dire deux aimables cavaliers, avec lesquels je suis... comme les cinq doigts et le ponce... Mais ces deux belles dames seraient-elles aussi de votre connaissance?...

GALANTINE.

La marquise et la baronne?... mais z'oui... nous fréquentons les mêmes racaouts.

CHICONARD.

Oh! tant mieux!... Messieurs, ces dames se connaissent... nous ne les contrarierons pas en nous réunissant... nous ne formerons qu'un paquet!

LABATTIS.

Alors, nous allons passer une nuit aux oiseaux!... quelle réjouissance!

SAFRAN.

Nous avons commandé un souper un peu chichicachicandissimar!

SCABIEUSE.

Ah! vous faites des folies!

CHICONARD.

Bah! pour ce que ça nous coûte!... Des truffes à mort!... Les aimez-vous, comtesse?

GALANTINE.

Je ferais des petitessses pour une truffe?

CHICONARD.

Eh bien! si nous nous rendissions chez le traiteur? notre voiture va passer.

GALANTINE, à part.

Ils ont voiture! quel fion!

LABATTIS.

Ah! oui, l'Hirondelle qui passe à côté... Elle nous déposera juste chez le traiteur.

(Les hommes remontent.)

BIBI, bas, à Galantine.

Pour des seigneurs... nous mener en omnibus!... c'est pas gras!

GALANTINE.

Mais, ma chère, en carnaval, les seigneurs aiment beaucoup à se populasser.

(Cris en dehors.)

SAFRAN, bas à Chiconard.

Dépêchons!... j'entends Troutrou et l'Amour qu'on poursuit!...

(Ils redescendent.)

CHICONARD, chantant.

Allons, mes belles, suivez-nous, etc.

Vos bras, et allons guetter l'Hirondelle.

TOUS.

En route!

ENSEMBLE.

AIR : Marche de la Jolie Fille de Gand.

Le souper nous attend,

Partons sur le champ,

Oh! nuit de délices!

Bientôt, sous tes auspices,

L'amour, les plaisirs

Vont combler tous nos désirs!

(Ils s'éloignent deux à deux en dansant.)

CRIS, en dehors et corne à bouquin.

A la chienlit!

## SCÈNE V.

BOUFFI, arrivant en courant.

Ah! je leur échappe encore! Qu'est-ce qu'ils ont donc à me traquer comme un marcassin?... Ouf!... je fais un métier de course au clocher!... Enfin, le petit groom anglais vient de me désigner cette place en me disant : C'est là où finissent vos épreuves, et où vous trouverez le bœuf gras... et puis, il m'a quitté... J'aurais dû l'empêcher de me lâcher... Mais, rappelons-nous bien ses instructions... C'est de cette place que partira la cavalcade... et on n'attend plus que moi pour se mettre en marche. Il ne s'agit que de trouver la maison où loge le bœuf gras... Il m'a dit que je la reconnaîtrais... Mais à quoi?... la nuit, ce n'est pas facile... ce doit être quelque gros boucher... Ma foi! tant pis!... je vais frapper là.

(Il frappe à la porte premier plan à gauche.)

UN HOMME, en bonnet de coton et en pet-en-l'air, paraissant à la fenêtre, avec une grosse voix.

Qu'est-ce qui est là?

BOUFFI, reculant effrayé.

Pardon, monsieur... Le bœuf gras, s'il vous plaît?

L'HOMME, furieux.

Drôle! qui vient me déranger!... Connais pas!... (Il ferme brusquement sa fenêtre.)

BOUFFI.

Il ne connaît pas!... Ce doit pourtant être un personnage connu... Il y met de la mauvaise volonté... Voyons plus loin...

(Il frappe à l'autre maison à gauche.)

UNE VIEILLE FEMME, paraissant à la fenêtre, coiffée de nuit.

Qui est-ce qui frappe?

BOUFFI.

Mille excuses, madame... Le bœuf gras, s'il vous plaît?

LA VIEILLE FEMME.

Le bœuf gras?... qu'est-ce qu'il fait?... Est-ce un artiste, un employé?...

BOUFFI.

Je vous demande un bœuf... je ne vous demande pas un employé.

LA VIEILLE FEMME.

Polisson! gamin! qui me réveille pour ça! Re.

frappe encore, et tu recevras ma cuvette sur la tête!

(En disant ces derniers mots, elle lui jette le contenu d'un vase de nuit, et disparaît.)

BOUFFI, se secouant.

Qu'est-ce qu'elle a donc cette vieille bohémienne?... Ah ça! il est donc introuvable, cet animal-là? (Il approche de la boutique de Mollet et aperçoit l'écriteau.) Oh! si je ne me trompe... il y a une enseigne sur cette maison... tâchons de lire... « Boucherie du Bœuf Gras. » Ah! enfin! c'est bien heureux!... mais, au moins, je suis sûr de mon affaire, à présent!... (Il frappe.) Allons, allons, la maison!... est-ce que le cortège fait la sieste? (Il refrappe.) Allons, mes enfans, allons, ouvrez!...

MOLLET, en dehors.

Qu'est-ce qui fait des infamies à ma porte?

BOUFFI.

C'est celui que vous attendez... c'est l'Amour. Ouvrez donc!... je n'ai pas chaud!... parole d'honneur... L'amour a l'onglée!...

SCÈNE VI.

BOUFFI, MOLLET.

MOLLET, entr'ouvrant sa porte.

Comment, c'est l'Amour?... Encore un masque! (A part.) Tiens! c'est une femme! (Il poursuit Bouffi en lui faisant des agaceries.) Une belle femme même!... Que désirez-vous, jolie travestie?

BOUFFI.

Ce que je désire? mais c'est vous... Ah! il y a assez long-temps que je soupire après vous et que je brûlais d'arriver à votre bercail!

MOLLET.

Vous brûliez d'arriver à mon bercail!... (A part.) Elle soupire après moi... c'est une déclaration... Elle n'y va pas par quatre chemins!

BOUFFI.

On a dû vous parler de moi... Est-ce que vous ne m'attendiez pas?

MOLLET.

Si, je vous attendais!... (A part.) Le diable m'emporte si je sais ce qu'elle veut dire. (Haut.) Oui, oui, je vous... c'est-à-dire, pourtant... Au fait, je ne vous attendais pas précisément, mademoiselle.

BOUFFI, à part.

Mademoiselle!.. Ah! le vieux farceur!.. (Haut.) Je suis l'Amour, encore une fois!

MOLLET, à part.

C'est vrai, qu'elle est gentille comme un amour!.. (Haut.) Laisse-moi t'embrasser d'abord sur ta petite fossette...

\* Bouffi, Mollet.

LE BŒUF GRAS.

BOUFFI, se défendant, à part.

M'embrasser!.. Ah! minute!.. Si c'est encore dans les épreuves, je refuse de passer par celle-là!.. (Le repoussant, haut.) Mon bonhomme, je vous défends ce genre de plaisanterie! (Mollet lui fait de nouvelles agaceries, auxquelles il répond par un grand coup de poing.)

MOLLET, reculant.

C'est un homme!... Arrière!... je ne vous connais pas!... Qu'est-ce que vous voulez chez moi, polisson?

BOUFFI.

Mais, vieux pot! je fais partie du cortège... Où est le bœuf gras, que je grimpe dessus?

MOLLET.

Qu'est-ce qu'il me ragotte avec son bœuf gras?... Aurez-vous bientôt fini vos turpitudes?...

BOUFFI.

Ah! voyons, vieux boucher!... il y a assez long-temps que je suis dans la rue; je veux entrer!

MOLLET.

Vieux boucher!... Vous n'entrerez pas!

BOUFFI.

J'entrerai!.. (Ils se bousculent.)

MOLLET.

Je vous dis que vous n'entrerez pas!.. Ah! vous croyez violer mon domicile!.. (Appelant.) Benoit!.. François!.. au secours!.. (Trois garçons paraissent.) Rossez-moi ce drôle-là!.. (Les garçons les séparent.) Rossez-le ferme!.. C'est un chourineur déguisé en Amour!

LES GARÇONS.

AIR : Les Tuileries,

Pourquoi ce bruit?

Ah! cette nuit

Est effroyable,

Épouvantable!

Mais nous battons,

Nous rosserons

Tous ceux que nous attraperons!

(Les garçons rossent Bouffi, qui va tomber sur le banc de pierre adossé à la maison du premier plan, à gauche. Bouffi pousse des cris. Les garçons sortent.)

MOLLET.

Bon! il a son compte!.. Maintenant, allons vite me déguiser et courir à la recherche de mon gendre.

(Il sort par le fond à droite.)

BOUFFI, seul, sur le banc.

Aïe! aïe! aïe!... je suis moulu!... j'ai onze côtes de déplacées!.. Ah! les gredins!.. comme ils y allaient! Si c'est encore une épreuve... je sens que je n'en supporterai pas davantage!.. Je suis brisé!.. affaîssé!.. Ce banc de pierre va recéler mes cendres!



## SCÈNE VII.

**BOUFFI, CHICONARD, LABATTIS, SAFRAN, GALANTINE, BIBI, SCABIEUSE;**  
ils arrivent bras dessus, bras dessous et en chantant. Le jour parait. Les trois hommes ont encore leurs faux nez.\*

## ENSEMBLE.

**AIR :** Finale de Théâtre et cuisine.

Rions, chantons,  
Aimons, dansons.  
Vive un festin

Pour nous mettre en train !

Un bon souper met en gaieté,  
Il donn' plus d'aplomb à la beauté !  
Bientôt, pour finir le carnaval,  
Tous les six nous ouvrirons le bal !

Et l'on s'en donnera,  
Et de la cachucha,  
Et de la polka !

**CHICONARD.**

Notre repas était à quat' services !

**GALANTINE.**

C'était charmant ! tout était délicat !

**LABATTIS.**

Moi, j'ai mangé trois buissons de saucisses !

**SAFRAN.**

Moi, j'ai chiqué trois douzains d'œufs sur l'plat !

## ENSEMBLE.

Rions, chantons, etc.

**LABATTIS.**

Je dis qu'on en a un peu joué, des quenottes !

**GALANTINE.**

Ça, c'est vrai que votre souper était délicieux !...  
Trois entrées de veau... c'était magnifique !

**CHICONARD.**

Pour vous régaler, belles dames, nous aurions pris un veau tout entier !

**BIBI.**

Mais pourquoi avez-vous toujours gardé vos nez ?

**SAFRAN.**

C'est pour nous garantir du froid.

**GALANTINE.**

Maintenant, vous allez nous mener au bal, n'est-ce pas ?

**CHICONARD.**

Certainement... au bal du Caire ; c'est bien plus élégant qu'à l'Opéra.

**BOUFFI,** sur le banc, rêvant tout haut.

A moi !... on m'assassine !... Le bœuf gras a juré ma mort !

\* Bouffi, Bibi, Labattis, Galantine, Chiconard, Scabieuse, Safran.

## GALANTINE.

Ah ! mon Dieu ! mais il y a quelqu'un là !...  
(Elle s'approche du banc.) Regardez donc, mesdemoiselles, c'est un Amour !

**BIBI et SCABIEUSE.**

Un Amour ?

**BIBI.**

Qu'il est joli !

**CHICONARD,** bas, à Safran.

C'est notre homme !... (Haut.) Oui, vraiment ! un Amour tout crotté... Ce n'est pas un Amour propre !

**BOUFFI,** sur le banc, rêvant.

O Pouffignac ! ô Blaguinska ! où êtes-vous, mes adorées ?

**GALANTINE.**

Il nous a nommées !

**BOUFFI,** ouvrant les yeux.

Que vois-je ? ai-je la berlue ? mes trois conquêtes ? (Il se lève.)

**SCABIEUSE.**

C'est mon monsieur de dimanche !

**GALANTINE.**

C'est le mien !

**BIBI.**

C'est le mien !

**BOUFFI.**

Ah ! mesdames, vous me voyez dans un état !... C'est que je suis tombé... je me suis battu... avec un vieux boucher... Je ne sais pas ce qu'est devenu mon carquois... je suis bien inquiet de mon carquois ! (Il va pour sortir.)

**GALANTINE,** le retenant.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?... Vous nous en contiez donc à toutes les trois ensemble ?

**BIBI.**

Vous vouliez donc vous moquer de nous ?

**SCABIEUSE.**

Et avec qui donc avons-nous soupé, alors ?

**BOUFFI.**

Oh ! soyez tranquilles... c'est avec trois hommes distingués de mes amis... \*\* MM. de Flouenski... de Carpentras... de Haute-Tige... des hommes blasonnés, des hommes dont l'écusson doré... est à plusieurs quartiers.

(Les trois hommes ôtent leurs nez.)

**CHICONARD.**

Et qui sont enchantés d'avoir fait votre connaissance, et mangé votre souper, cher ami.

**GALANTINE.**

Chiconard !

**BIBI.**

Labattis !

\* Labattis, Bibi, Bouffi, Galantine, Scabieuse, Chiconard, Safran.

\*\* Labattis, Bibi, Bouffi, Galantine, Chiconard, Scabieuse, Safran.

SCABIEUSE.

Safran !

GALANTINE.

Mesdemoiselles, nous sommes fumées !

BOUFFI.

Fumées !... la comtesse est fumée !... Ah ! bigre ! quel jargon !

CHICONARD, lui présentant Galantine.

Permettez-moi de vous présenter M<sup>me</sup> Galantine, charcutière.

LABATTIS, de même.

M<sup>lle</sup> Bibi, modiste.

SAFRAN, de même.

M<sup>lle</sup> Scabieuse, fleuriste.

BOUFFI.

Une charcutière ! des modistes !... Chiconard ! Labattis !... Ah ! un moment !... je demande une explication.

LABATTIS, s'avancant sur lui.

Une explication !...\* C'est le moment de l'assommer !

BOUFFI.

M'assommer !... merci ! je suis satisfait, je ne demande plus d'explication.

CRIS, en dehors.

A la chienlit !...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOLLET, FOUINE, TROUTROU  
FOULE DE MASQUES.

(Mollet est déguisé en titi coquet, avec des mollets énormes. — Fouine, travestie, entre un peu après lui, par la droite. — Troutrou entre en même temps par la gauche. — Mollet entre en courant, jusqu'au milieu de la scène, et reçoit de la coulisse plusieurs projectiles qu'on lui lance, accompagnés d'une pluie de farine. — Les autres personnages se rangent à gauche, de façon que Mollet est isolé.)

MOLLET, se retournant vers la droite.

Voulez-vous vous taire, et me laisser tranquille !... drôles, polissons !

BOUFFI.

Eh ! c'est mon vieux boucher !

MOLLET, apercevant Bouffi.

Mon filou de cette nuit !... je le reconnais à sa nudité...\*\* Sauvages, tures, chinois !... je réclame votre assistance !... Cet homme, qui n'a d'un Amour que la cotte, a voulu ce soir s'introduire de force dans ma boutique, pour piller mon fonds de chaussettes... C'est un filou ! un poivrier !

\* Bibi, Labattis, Bouffi, Galantine, Chiconard, Scabieuse, Safran.

\*\* Labattis, Bibi, Troutrou, Fouine, Bouffi, Mollet, Chiconard, Galantine, Scabieuse, Safran.

BOUFFI.

Un poivrier ?... qu'est-ce que c'est que cet animal-là ?

MOLLET.

Je vais requérir la garde, pour arquerpincer ce drôle ! (On le retient.)

BOUFFI, exaspéré.

Mais, je suis donc dans un guépier ! dans une souricière !

(Les autres personnages ont un peu remonté la scène.)

CHICONARD, s'approchant de Bouffi, à part.

Vous ne voyez donc pas que tout cela est encore une épreuve pour être reçu membre du bœuf gras ?... pour vous tâter, voir si vous avez du nerf ?... Tenez, prenez ma massue, n'ayez pas peur, tapez sur le vieux, tapez ferme !... et vous serez reçu avec acclamations.

BOUFFI, prenant la massue.

Ah ! bien ! s'il ne faut que ça pour les satisfaire, ça va rouler !...

MOLLET, qui a parlé avec les autres personnages, se rapprochant de Bouffi.

Vous avez beau dire, il ne m'échappera pas !

(Bouffi le saisit par un bras, le fait tourner vivement, et le frappe avec sa massue. — Mollet pousse des cris.)

ENSEMBLE.

AIR : Va Pivot.

Voyez donc ce titi,

N'est-il pas bien gentil !

La bonn' têt', c'est curieux !

Ils se batt'nt, c'est fameux !

(A la fin du chœur, Bouffi a enfoncé sa massue sur la tête de Mollet, de façon qu'il en est coiffé.)

MOLLET, se soutenant à peine.

Aïe ! je suis écrasé ! j'ai un sourcil de rentré !...

Décoiffez-moi !... Je demande du vulnérable !

TROUTROU, le débarrassant de la massue.

Vous êtes sauvé, bourgeois !

BOUFFI.

Ma foi, à présent, s'il ne sont pas contents, ce n'est pas ma faute... il me semble que j'en ai montré du nerf... Sachez tous que je ne suis point un va-nu-pieds, comme vous pourriez le croire... Je me nomme Bouffi de Perdreauville, futur gendre de M. Mollet, bonnetier.

MOLLET.

Qu'est-ce que j'entends !... vous seriez Bouffi, mon futur gendre !...

BOUFFI.

A vous ?... Vous n'êtes donc pas boucher ?

MOLLET.

Moi, boucher !... Je suis Mollet, monsieur, j'ai toujours été Mollet, de père en fils.

BOUFFI.

Tiens ! c'est mon beau-père avec qui je me suis donné une trépannée !

MOLLET.

Votre beau-père !... jamais !... Par exemple !...

Je ne veux par pour gendre d'un homme qui court les rues en Amour... qui m'a brisé une massue sur le nez!... Troutrou, je te permets de r'aspirer à la main de Fonine... Tiens, voilà sa dot... je l'ai sur moi.... (Il tape sur ses gros mollets.)

BOUFFI.

Décidément, je crois que je me suis laissé jobarder.

CHICONARD.

Ça y ressemble beaucoup!

(Cris en dehors, musique bruyante à l'orchestre et cornet à bouquin.)

BOUFFI, effrayé.

Qu'est-ce qu'il y a encore?...

CHICONARD.

Oh! cette fois, c'est le bœuf gras! (Bas aux autres.) Celui que j'ai commandé... (A Bouffi.) Allons, Monsieur de Perdreaurouge, voici le moment de votre triomphe! Mes amis, emportons l'Amour et que le cortège se mette en marche!

BOUFFI

Bah! vraiment!... On va me porter!... Oh! quel plaisir!

(Labattis et Chiconard le prennent chacun par une jambe, le soulèvent, l'asseyent sur leurs épaules et l'emportent en sortant par la droite. — Les autres personnages les suivent.)

#### CORTÈGE DU BŒUF GRAS.

(Le cortège entre par le fond, à droite, et fait le tour du théâtre en passant devant le public. — D'abord, un énorme tambour-major de huit pieds, quatre masques, singe, ours, etc., chacun une seringue sur l'épaule en guise de sabre. Un vieillard représentant le Temps, un parapluie à la main. Quatre jeunes filles, travestissements variés. Elles jettent des fleurs à Bouffi, qui suit, monté sur un âne, avec des grandes cornes dorées, orné et brillamment caparaçonné. Labattis et Chiconard tiennent chacun un des côtés de la bride. Les autres personnages suivent en dansant. Puis plusieurs autres masques en costumes variés. Au fond, le char du cortège, sur lequel sont plusieurs masques. — Au moment où Bouffi défile devant le public, le cortège s'arrête.)

BOUFFI, à ceux qui l'entourent.

Mes amis, je vous demande une chose... Si vous voulez que mon bonheur soit complet, faites-moi passer sous la porte Saint-Denis!

(Le cortège se remet en marche. On dispose les groupes. L'âne est au milieu du théâtre, Bouffi dessus. Danse gracieuse et galop général autour de l'âne.)

(Le rideau baisse.)

FIN DU BŒUF GRAS.





SCÈNE XVII.

# LA COQUELUCHE DU QUARTIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. LUBIZE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,  
LE LUNDI 3 FÉVRIER 1843.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ROBERT, maréchal des logis.....	M. ROSIER.
GEIGNEUX, faïencier .....	M. DEBOURJAL.
MINET, mennisier.....	M. CHARLET.
PINSON, coiffeur.....	M. LESCEUR.
UN CUIRASSIER, cousin de Mme Pin-	
son.....	M. AMELINE.
UN DRAGON, cousin de Mme Minet..	M. DHARCOURT.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

UN HUSSARD, cousin de Mme Gei-	
gneux.....	M. DESIRE.
FRANÇOISE, marchande de volaille..	Mme MÉLANIE.
Mme MINET.....	Mlle LAGRANCE.
Mme PINSON.....	Mlle COURTOIS.
Mme GEIGNEUX.....	Mlle PAULINE.

*La scène est à Paris, chez Françoise.*

Le théâtre représente une boutique de marchande de volaille ; porte au fond ; une porte à gauche ; une fenêtre et une porte à droite ; trois grands paniers à dindons ; une table, une grande chaise.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOISE, seule.

C'est donc demain que je me marie ! c'est demain que je troque mon nom de Françoise contre celui de madame Robert ; je vas être la femme légitime d'un maréchal des logis... qui a la croix... on me portera

les armes et on me respectera... c'est un peu agréable... seulement il faut abandonner mes habitudes de demoiselle.

*Air de Fleurette.*

C'est bien décidé, j' me marie  
Pour êtr' fidèle à mon devoir.  
C'est fini, plus d'coquetterie !  
Si comme on l'dit je suis jolie,  
Je n' dois pas m'en apercevoir

Mon pouvoir va donc disparaître,  
 Tout ce que je désirerai  
 On me le r'fusera peut-être;  
 Enfin je vais avoir un maître...  
 Mais je l'rai tout c'que je voudrai,  
 Je n' compt' fair' que c'que je voudrai.

Ah ça, mon prétendu se fait bien attendre... Il a envoyé ses papiers et sa procuration à Paris... les baus sont publiés, les parents et les amis invités pour demain... il a écrit qu'il serait ici aujourd'hui, et il n'arrive pas!... Pourvu qu'il ne manque pas de parole... Oh! qu'est-ce que je vois là bas!... un uniforme!... c'est lui... c'est Robert!

Elle veut se jeter dans ses bras.

## SCÈNE II.

FRANÇOISE, ROBERT.

ROBERT, *la repoussant*. Un instant!... ces épanchements familiers me semblent déplacés à l'heure qu'il est.

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire?

ROBERT. Je veux dire... que le militaire français ne manque jamais d'être à son poste à l'heure qu'il a indiquée... j'ai promis d'être ici aujourd'hui à deux heures. (*Tirant sa montre.*) Voyez... pardon, elle est arrêtée... n'importe.

FRANÇOISE. Tout ça ne me dit pas la cause...

ROBERT. Du froid dont j'ai usé à votre égard?

FRANÇOISE. C'est ce que je demande.

ROBERT. Vous allez le savoir : n, i ni, c'est fini... plus de conjungo, je reste garçon... du moins en égard à vous.

FRANÇOISE. Comment! vous ne m'épousez pas?

ROBERT. Pas le moins du monde.

FRANÇOISE. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

ROBERT. Parce que je veux une épouse à moi tout seul, et non une moitié partagée en plusieurs parts.

FRANÇOISE. Expliquez-vous, monsieur; qu'avez-vous à me reprocher?

ROBERT. J'ai à vous reprocher qu'on ne parle que de vous dans le onzième arrondissement.

FRANÇOISE. Et qu'en dit-on?

ROBERT. On dit que vous êtes la plus jolie fille du marché à la volaille.

FRANÇOISE. Le beau malheur!

ROBERT. Que tous les hommes sont fous de vous.

FRANÇOISE. Qu'y puis-je faire?

ROBERT. Enfin toutes les femmes du quartier vous accusent d'avoir enjôlé leurs maris et leurs amoureux.

FRANÇOISE. Voilà le grand mot... les femmes sont jalouses de moi... est-ce ma faute si je suis plus jolie qu'elles?... si j'ai plus de goût pour m'atifer?

ROBERT. Mais leurs maris passent leur temps à vous regarder.

FRANÇOISE. C'est qu'ils s'y connaissent, ces braves gens... Est-ce une raison, à cause qu'on est marié, de n'avoir pas des yeux?... Qu'elles fassent comme moi... quand j'aurai un mari.

AIR : *Je ne vois pas d'autre moyen.*

Toujours mon regard sera doux,  
 De soins je veux être remplie;  
 J' tâch'rai d'être toujours jolie,  
 Afin de plaire à mon époux.  
 Au moment de s' laisser séduire,  
 J' veux qu' que'q' chos' lui crie : Halte là!  
 Et qu'il soit forcé de se dire :  
 Ma fin', chez moi j'ai ben mieux qu' ça.

ROBERT. Tout ça c'est des mots dépourvus de raison.

FRANÇOISE. Dites plutôt que vous avez changé d'idée... Il y a un mois, quand vous étiez en garnison à Paris et que vous me faisiez la cour... comme je résistais à votre amour, vous m'avez offert votre main... mais une fois sûr de moi, votre flamme s'est éteinte... Et vous vous êtes dit : Je suis bien bête de m'enchaîner éternellement... une maîtresse, on la change quand on veut... au lieu qu'une femme, c'est pour la vie... Françoise m'ai ne, c'est vrai!... mais que m'importe?... Elle pleurera, elle sera malheureuse; je m'en moque bien, je serai libre, moi, je rirai avec une autre des larmes de cette sotte, qui aime mieux être sage, laborieuse et estimée que riche, paresseuse et méprisée de tout le monde.

ROBERT, *ému*. Françoise, assez, assez... Vous êtes cause que je verse des pleurs, et rien n'est bête comme un militaire ému... les larmes ne doivent être le propre que des femmes, des enfants, des vieillards et des biches.

FRANÇOISE. Vous n'avez rien à répondre?

ROBERT. Rien à répondre!... mais j'aurais de quoi parler pendant six semaines, si je voulais me justifier de fond en comble; mais je me contenterai de vous exhiber ces deux objets.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est?

ROBERT. Ceci, Françoise, c'est un congé que je dois à la munificence du ministre de la guerre... et au moyen duquel je peux pendant trois mois me loger, me nourrir, me chauffer et m'éclairer à mes frais, si mes moyens me le permettent, sans que le gouvernement y trouve à redire.

FRANÇOISE. Et l'autre papier?



ROBERT. C'est le cadeau de nocces du même ministre de la guerre.

FRANÇOISE. Un cadeau de nocces !

ROBERT. Oui, Françoise... l'autorisation de m'unir à une femme et de confectionner des défenseurs de la patrie!... en grand nombre, toujours si mes moyens... vous voyez que je venais bien pour la chose du mariage.

FRANÇOISE. Mais vous avez écouté quelques mauvaises langues, et votre amour n'a pas été assez fort pour me défendre contre des propos calomnieux.

ROBERT, *tendrement*. C'est donc moi qui ai tort ?

FRANÇOISE. Et qui donc ?

ROBERT, *la câlinant*. Veux-tu signer un traité de paix ?

FRANÇOISE, *après un peu d'hésitation*. J'y consens... mais voici à quelles conditions.

ROBERT. Je les ratifie d'avance.

FRANÇOISE. C'est bien facile... vous allez retourner à votre caserne, et vous ne reviendrez ici que demain matin, pour me conduire à la mairie.

ROBERT. Votre ordre du jour est diablement sec... C'est égal, on s'y conformera. Qu'un baiser fasse savoir qu'il est accepté de part et d'autre.

*Air des Amours de Michel.*

J'en ai l'assurance,

Nous serons heureux,

Car le destin a comblé tous mes vœux.

FRANÇOISE.

Ah ! cette espérance

Fait battre mon cœur ;

Il est si doux d'être certain du bonheur !

ROBERT.

Tu port'ras de belles toilettes,

Tous les jours j'te f'rai danser ;

Nous irons à toutes les fêtes ;

A chaque instant j'veux t'embrasser.

Je veux t'entourer de plaisir.

FRANÇOISE.

Oh ! mon Dieu ! c'est pour en mourir.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ahl les jolis amours !

Ça dur'ra longtemps, ça dur'ra toujours.

*A la fin de l'air, Robert embrasse Françoise.*

### SCÈNE III.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MINET, M<sup>me</sup> PINSON, M<sup>me</sup> RATAFIA, M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

M<sup>me</sup> PINSON. Quelle horreur !

M<sup>me</sup> MINET. Quelle infamie !

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Quelle indignité !

M<sup>me</sup> PINSON. C'est pas assez du civil, il vous faut encore des militaires.

M<sup>me</sup> RATAFIA. Il paraît que le onzième arrondissement ne suffit pas à madame.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est, marchande de terre de pipe ?

M<sup>me</sup> MINET. Dites donc, la débitante d'objets à plumes, il y a assez longtemps que ça dure, il faut que ça finisse.

FRANÇOISE. Quoi donc ?

M<sup>me</sup> PINSON. De nous enlever nos maris.

M<sup>me</sup> MINET. De les rendre maussades et exigeants.

M<sup>me</sup> RATAFIA. De les faire devenir coquets et musqués.

FRANÇOISE. Est-ce donc moi qui ai fait tout ça ?

M<sup>me</sup> PINSON. Oui, ma chère.

FRANÇOISE. Vous vous trompez, madame la coiffeuse.

M<sup>me</sup> RATAFIA. Du tout, madame la marchande de volaille. Ce n'est pas vos bêtes qui attirent par ici nos maris.

ROBERT, *à part*. Ils en trouveraient sans sortir de chez eux.

M<sup>me</sup> MINET, *à Robert*. Vous dites ?

ROBERT. Je ne dis rien.

M<sup>me</sup> MINET. Grâce à vous, nous ne mangeons plus que des poulets et des dindons.

FRANÇOISE. C'est bon pour l'estomac... ça engraisse.

M<sup>me</sup> PINSON. Au lieu de nous insulter, vous devriez tâcher de vous excuser.

FRANÇOISE. M'excuser... et de quoi donc ? Est-ce ma faute si, pendant que je suis occupée dans ma boutique, les passants s'arrêtent et me regardent en marmottant tout bas : Cré coquin ! la jolie marchande de volaille ! Pourvu qu'on soit sage et qu'on fasse semblant de ne pas s'apercevoir de l'effet qu'on produit... personne n'a rien à vous dire.

*Air : Dans mon comptoir. (Assemblée de Créanciers.)*

Est-ce ma faute à moi

Si l'on m'trouve jolie,

Et si la jalousie

Met les femm's en émoi ?

Puis-je empêcher l'chalant

D'dir' d'vant mon étalage

Qu'j'ai l' plus joli plumage

D'tout mon établis'sment ?

J'peux ben tous les jours,

Mettre de nouveaux atours ;

M'attifer,

Me coiffer,

M' pavaner,

M' bichonner,

Faire briller mes appas...

Pourvu qu'on n'y touche pas !

Est-ce ma faute, etc.

ROBERT, *à part*. Quelle femme ! elle mettrait dedans un recueil complet de diplomates.

M<sup>me</sup> PINSON. Ainsi voilà tout ce que nous retirons de notre démarche ?

M<sup>me</sup> MINET. Il faut lui arracher le yeux.



ROBERT, à *M<sup>me</sup> Minet en la retenant.* Je m'y oppose. Fichtre! comme vous y allez, la belle!

FRANÇOISE. Ecoutez-moi, mesdames... votre colère ne me fait pas peur... Cependant je veux bien me justifier... non à cause de vos menaces, mais pour monsieur Robert que j'épouse demain... et d'ailleurs ça me donnera occasion de me venger de vos maris, qui m'ont fait avoir deux scènes aujourd'hui.

ROBERT. Je suis coupable de la première.

FRANÇOISE. Nous allons nous liguer toutes les quatre contre ces messieurs.

ROBERT. Est-ce que je ne pourrai pas faire ma partie dans le concert dont vous allez régaler nos trois particuliers? Je suis encore garçon... j'ai le droit jusqu'à demain de taper sur les maris... sauf à tendre le dos quand je serai leur confrère.

FRANÇOISE. Ils vont arriver bien sûr tous les trois... venez avec moi, mesdames, je vous ferai part de mes projets.

ROBERT. Et moi?

FRANÇOISE. Demain je n'aurai plus de secrets pour vous... mais aujourd'hui vous ne pouvez nous suivre.

ENSEMBLE.

AIR. Partons, messieurs. Lan-aa!

{ Allez, partez laissez-moi faire,  
 / Allons, partons laissons le faire,  
 Je répons } de les occuper.  
 Il répond {  
 Mon { amabilité, j'espère,  
 Son {  
 Tous les trois va les retremper.

*Les femmes sortent.*

## SCÈNE IV.

ROBERT, seul.

Françoise veut que je m'éloigne, je dois obéir momentanément... car dès qu'il fera nuit je compte bien rôder par ici afin de savoir ce qui se passe dans cette maison... Mais d'ici là est-ce que je laisserai ces trois péquins circuler en paix autour de celle que j'affectionne? mais non... mais non... Motus, les voici; couvrons-nous de la cape et du bonnet de Françoise.

Il met le bonnet et la cape et s'assied à la place de Françoise devant la table.

AIR: *Vallà Nicette.* (Mère Godichon.)  
 Avec adresse,  
 Avec finesse,  
 Faut que j'caresse  
 Leurs doux penchants;  
 Mais quoi qu'on fasse,  
 A cette place  
 Je me prélasserai  
 A leurs dépens.

## SCÈNE V.

LE MÊME, PINSON, GEIGNEUX, MINET.

MINET, entrant.

Me voici dans sa boutique;  
 J'la séduis d'autorité.

PINSON, entrant.

Je l'empaum' par mon physique.

GEIGNEUX, entrant.

Si j'peux, pas de timidité.

ENSEMBLE.

Avec finesse  
 A la maîtresse  
 Faut que j'adresse  
 Un compliment,  
 Puis avec grâce,  
 Avec audace,  
 J'demande en grâce  
 D'être son amant.

PINSON. Peut-on savoir ce qui vous conduit ici, mes chers voisins?

MINET. Et vous?

PINSON. Je suis si délicat! je viens chercher de la volaille.

GEIGNEUX. Et moi de même... j'ai les jambes si faibles!

MINET. Et moi, au contraire, je suis si fort qu'il me faut de la nourriture légère... aussi je vais prendre des mauviettes... je suis tout nerfs.

ROBERT, à part. Je te les calmerai, tes nerfs.

MINET. Oh!

GEIGNEUX. La belle Françoise est incinuse, et je ne la voyais pas.

PINSON. Ni moi.

MINET. Ni moi aussi. (A part.) Mon cœur bat la breloque.

PINSON, à part. Décochons-lui quelque chose de parfumé.

MINET, à part. Sans doute qu'elle relit mon billet d'hier. (Haut.) Hum!

ROBERT, déguisant sa voix. Qui est là?

MINET. Moi... Minet... votre menuisier.

PINSON. Moi... Pinson... votre coiffeur.

GEIGNEUX. Et moi... Geigneux... votre faïencier.

ROBERT. Que voulez-vous?

PINSON. Il me faut une poularde fraîche comme votre figure.

GEIGNEUX. Je désire un chapon blanc comme votre teint.

MINET. Et moi des mauviettes tendres comme votre cœur.

ROBERT. Je vous réserve ce que j'ai de mieux.

PINSON. Ne pourra-t-on donc pas voir votre figure?

ROBERT. J'ai une fluxion... je suis laide à faire peur.

GEIGNEUX. Vous vous flattez.

TOUS, *riant*. Ha! ha! ha!

GEIGNEUX. J'ai dit une bêtise.

MINET, *bas à Robert*. Ne me lancerez-vous pas un de ces regards comme celui d'hier?

ROBERT, *bas*. Celui d'hier. (*A part.*) Elle ne m'avait pas dit ça. (*Bas.*) Un doux regard... exigeant!

Il le pince très-fort.

MINET, *à part*. Oh! là... Elle est comme moi, très-nerveuse... elle m'a fait beaucoup de mal.

PINSON, *bas*. Ne me marcherez-vous pas sur le pied, comme hier?

ROBERT, *à part*. Elle lui a marché sur le pied. (*Bas.*) Taisez-vous, avantageux!

Il lui marche très-fort sur le pied.

PINSON, *à part*. Aïe!... et sur un cor!... a-t-elle les passions vives!... Je suis sûr que mon pied est aplati.

GEIGNEUX, *bas*. Vous souvient-il de la petite tape que vous m'avez donnée hier sur la joue gauche?

ROBERT, *lui donnant un gros soufflet*. Voici pour la droite, afin qu'il n'y ait pas de jaloux.

Il jette sa cape et son bonnet.

GEIGNEUX, *se tenant la joue*. Je suis es-tropié pour la vie.

TOUS. Un soldat!

ENSEMBLE.

AIR : *Suborneur plein d'insolence*. (3 péchés du Diable.)

Ah! que vois-je!... un militaire,

Qui, sans le moindre mystère,

Fait sans gêne et sans façon,

Le maître dans la maison.

ROBERT. Oui, trio de péquins, un soldat qui fait aussi la cour à la belle marchande de volaille.

GEIGNEUX. Je ne fais nullement la cour à mademoiselle Françoise.

MINET. Je ne viens ici que pour l'approvisionnement de ma maison.

PINSON. Ma santé seule m'y attire.

ROBERT. Vous êtes trois faux.

MINET. Nous sommes...

ROBERT, *très-fort*. Trois faux... que j'ai bien envie de casser en morceaux, pour les ensevelir dans ma giberne.

Ils reculent tous trois.

MINET, *à part*. Je crois que voilà Françoise qui vient; faisons le toriace... (*Haut.*) Ah ça, militaire, croyez-vous donc avoir affaire à des Prussiens ou à des Russes?... Mais nous sommes Français comme vous, et nous ne souffrirons pas...

ROBERT. A la bonne heure, en voilà un qui se rebiffe!... Touchez là, mon brave; allons vite nous régaler d'un petit coup d'épée.

MINET, *sans bouger*. Certainement. (*A part.*) Elle ne vient pas!

ROBERT, *se dirigeant vers la porte du fond*. Suivez-moi.

MINET, *descendant la scène*. Oui... oui... je vous suis.

GEIGNEUX, *à part*. Est-il heureux d'être brave, le menuisier!

ROBERT. Je vous attends... (*Venant à lui.*) Auriez-vous l'intention de me faire aller?

MINET. Du tout. (*A part.*) La voilà qui vient. (*Très-haut.*) Je suis à vos ordres à pied et à cheval... au sabre, au fusil ou au canon, à votre choix.

ENSEMBLE.

AIR : *Partons sur cette plage.*

Partons sans plus attendre;

Allons, il se faut rendre

Vite sur le terrain;

Là nous rendrons l'affaire

Très-claire,

Je l'espère,

Les armes à la main.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est?... on se dispute ici.

MINET. C'est ce militaire qui se permet...

ROBERT. Ne faites pas attention; je voulais seulement un peu raboter le menuisier pour rétablir les formes de son physique.

FRANÇOISE. Je ne veux pas qu'on se querelle... je n'aime que les hommes pacifiques. (*Bas à Robert.*) Vous oubliez nos conventions...

Elle lui fait signe de s'en aller.

ROBERT, *bas*. Quoi vous laisser seule...

FRANÇOISE. N'avez-vous pas confiance en moi?

ROBERT. Si... si...

FRANÇOISE. Eh bien, alors!

ROBERT, *à part*. C'est égal, je resterai dans les environs.

Il sort en toisant les trois hommes.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins ROBERT.

FRANÇOISE. Voyons, messieurs, on va vous servir.

PINSON, *d'un ton galant*. Aura-t-on tout ce qu'on demandera?

FRANÇOISE. Si l'on n'est pas trop exigeant.

GEIGNEUX. C'est que chez vous on a envie de tout. (*A part.*) Ma foi, je l'ai dit! tant pire!



FRANÇOISE, à Pinson. Voici une poularde que je vous ai mise de côté.

PINSON. Et la réponse à ma lettre d'hier ?

FRANÇOISE, bas. Tenez, beau coiffeur !

Elle lui donne une lettre.

PINSON, à part. Je savais bien que j'étais irrésistible.

FRANÇOISE. Monsieur Minet, j'ai là vos mauviettes.

MINET, bas. Et mon poulet ?

FRANÇOISE, bas, lui donnant une lettre. Ceci est la réponse... mauvais sujet !

MINET, à part. Je nage dans la félicité !

FRANÇOISE. J'ai là votre chapon, monsieur Geigneux.

GEIGNEUX, prenant le chapon. Pauvre bête ! (Bas.) Est-ce tout ?

FRANÇOISE, bas, lui donnant une lettre. Prenez... mais motus.

GEIGNEUX, bas. Je m'y conformerai.

FRANÇOISE. Maintenant que vous êtes tous servis, je suis votre servante.

GEIGNEUX, à part. Comme elle m'a regardé !

PINSON, à part. Quelle œillade !

MINET, à part. Quel regard de feu !

LES TROIS HOMMES.

Air du vaudeville des 3 Cousins.

Il faut partir

Afin de sauver l'apparence.

Douce espérance !

Avant peu je vais revenir.

FRANÇOISE.

Il faut partir

Afin de sauver l'apparence.

Douce espérance !

Ils vont avant peu revenir.

Les trois hommes sortent.

## SCÈNE VIII.

FRANÇOISE, puis M<sup>me</sup> PINSON, M<sup>me</sup> MINET, M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

FRANÇOISE. Je les tiens tous les trois.. Venez, mesdames, venez.

LES TROIS FEMMES. Eh bien ?

FRANÇOISE. C'est arrangé.

M<sup>me</sup> PINSON. Ils acceptent votre souper ?

FRANÇOISE. Oui.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Ils vous l'ont dit ?

FRANÇOISE. Non... mais à la joie qu'ils ont manifestée en recevant mes lettres, je juge que le contenu leur fera encore plus de plaisir.

M<sup>me</sup> MINET. Oh ! si je tenais monsieur Minet... je l'étranglerais.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Pour me venger de monsieur Geigneux, je le ferai jeûner.

M<sup>me</sup> PINSON. Et moi, je donnerai des indigestions à monsieur Pinson.

FRANÇOISE. Pas de colère... Vengeons-nous gaiement, ça les vexera davantage.

LES TROIS FEMMES. C'est juste.

FRANÇOISE. Vous savez de quoi nous sommes convenues... Ainsi que l'indiquent mes lettres, ils vont venir souper avec moi, et ils apporteront chacun leur plat.

M<sup>me</sup> MINET. Alors une de nous mettra le couvert.

M<sup>me</sup> PINSON. L'autre veillera à la cuisine.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Et la troisième écoutera votre conversation avec son mari.

FRANÇOISE. Vous n'avez rien oublié... vos perfides ne peuvent tarder... à vos postes... En voici déjà un... c'est le vôtre, madame Pinson.

M<sup>me</sup> Minet et M<sup>me</sup> Geigneux sortent.

## SCÈNE IX.

FRANÇOISE, PINSON, M<sup>me</sup> PINSON, cachée.

PINSON, à part. Elle est seule !

M<sup>me</sup> PINSON, à part. Le v'là, le traître.

FRANÇOISE. C'est vous, monsieur Pinson ?

PINSON. Moi-même, avec mon plat.

FRANÇOISE. L'un portant l'autre..

PINSON. Et tous deux parfumés.

FRANÇOISE, prenant le plat et le plaçant sur la table. Crème à la vanille...

PINSON. Dans ce compotier... crème au jasmin dans mes cheveux... rose et œillet dans mon mouchoir... oh ! je ne ressemble pas à tout le monde.

FRANÇOISE. Vraiment ?

PINSON. Ecoutez, belle marchande de volaille... nous ne sommes pas ici pour nous écorcher... je suis bien... très-bien !

M<sup>me</sup> PINSON, à part. Le fat !

PINSON, qui croit que c'est Françoise qui a parlé. Oui, je suis fat... que voulez-vous ? les femmes raffolent de moi... je n'ai qu'à me baisser et à en prendre.

FRANÇOISE. Voyez-vous ça ?

PINSON. Eh bien ! cet essaim de délicieuses beautés, je vous le sacrifie... tous les gages d'amour que j'en ai reçus, je vous les offre en trophée.

M<sup>me</sup> PINSON, à part. Comment ! il a des gages d'amour !...

FRANÇOISE. Vous me feriez ces sacrifices ?

PINSON. Ah ! que de délices vous attendent avec moi !... chaque matin promenant mes doigts dans votre chevelure angélique... mon peigne devient un talisman qui transforme votre tête de vestale en une tête de Junon, de Cléopâtre, de Marie Stuart ou toute autre Jeanne d'Arc de l'antiquité.

FRANÇOISE. Quel avenir !



PINSON. Loin de souffrir que le temps porte une main profane sur vos charmes, à l'instar de l'Aurore, je vous rajeunis par mon amour et mes cosmétiques, et chaque matin vous avez un jour de moins.

M<sup>me</sup> PINSON, *à part*. Il n'a jamais fait cela pour moi.

FRANÇOISE. Tout ça est bien séduisant... mais votre femme?

PINSON. Ma femme! une coquette dont la toilette ruine la maison.

M<sup>me</sup> PINSON, *à part*. Scélérat!... moi qui porte des robes à onze sous le mètre!

PINSON. Mais pourquoi attrister notre doux tête-à-tête en me parlant de la femme à quoi je suis joint?

FRANÇOISE. Vous avez raison... pensons plutôt au souper... Ah! mon Dieu! n'ai-je point entendu du bruit?

PINSON. Ce n'est rien...

FRANÇOISE. Mais si... quelqu'un est entré par la porte de la cour... Oh! je vous en prie qu'on ne nous voie pas ensemble...

PINSON. Cachez-moi dans quelque chose.

FRANÇOISE. Du tout... sortez et promenez-vous dans la rue jusqu'à ce que je vous appelle.

PINSON. Ah! rappelez-moi bien vite, car si vous me laissez trop longtemps dehors... ça me donnerait un rhume de cerveau.

ENSEMBLE.

Air : *Silence*. (Gribouillet.)

Silence,

Prudence,

Vite il faut sortir.

D'avance,

Je pense

{ Q'vous pourrez r'venir.

{ Pouvoir revenir.

*Pinson sort par la porte de la rue.*

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> PINSON, FRANÇOISE, M<sup>me</sup> MINET,  
*puis* MINET.

M<sup>me</sup> PINSON, *à madame Minet en lui cédant sa place*. À votre tour, voisine.

M<sup>me</sup> MINET. Pourvu que la patience ne m'échappe pas.

FRANÇOISE. En voilà déjà un de trompé; tâchons que ça réussisse aussi bien avec le second.

MINET, *mystérieusement*. Me voici.

FRANÇOISE. Vous êtes exact.

MINET. Et discret... je suis entré par la cour pour n'être aperçu de qui que ce soit.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Quel raffinement!

MINET. Il y a des êtres si méchants par le monde... quand on les connaît, ce n'est rien... on leur passe quelque chose au travers du corps, et... votre serviteur de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Il fait le crâne!... le capon!

FRANÇOISE. Vous êtes une mauvaise tête.

MINET. Je m'en pique.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Il a peur d'un enfant qui le regarde en face.

FRANÇOISE. A qui parliez-vous dans la rue?

MINET. Au militaire de tantôt, qui a voulu absolument me donner une poignée de main... Il a vu qu'il avait affaire à un gailard solide et pas facile... Mais détournons nos pensées de ces images sérieuses, pour les reporter sur quelque chose de plus agréable à l'œil.

FRANÇOISE. De quoi voulez-vous parler?

MINET. De deux objets bien différents en apparence... et qui au fond ne se ressemblent pas du tout.

FRANÇOISE. C'est?...

MINET, *offrant un cœur glacé*. Ce cœur glacé et mon cœur brûlant que je vous offre, pour faire de tous deux tel usage que bon vous semblera.

Il va mettre le cœur sur la table.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Mais nous vivons en communauté; il n'a pas le droit de disposer de son cœur sans mon consentement.

FRANÇOISE. Celui-ci nous le mangerons ensemble.

MINET. Et l'autre?

FRANÇOISE. Oh! il appartient à quelqu'un.

MINET. A quelqu'un!... et à qui donc?

FRANÇOISE. Dam... à votre femme...

MINET. Ma femme!... un tigre qui me battrait si je ne prenais l'initiative.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Si je ne me retenais pas...

MINET. Et je lui confierais un cœur du genre du mien... mais elle le morcellerait... Françoise.

FRANÇOISE, *avec surprise*. Françoise...

MINET. Je ne m'en dédis pas... Françoise!...

FRANÇOISE. Vous êtes bien effronté.

MINET. Je le trouve comme vous... mais c'est mon système à moi avec les femmes, je les traite cavalièrement.

FRANÇOISE. Comment, monsieur...

MINET. C'est le seul moyen de les subjuguier... je les étourdis par mes propos... je les étonne par mes actions...

FRANÇOISE. Ainsi en tête-à-tête...

MINET. Rien de plus simple... je me présente hardiment... Femme magnifique, que

Je m'écrie, je t'aime, je t'adore, je t'idolâtre... veux-tu répondre à ma passion?... oui... en ce cas donne-moi ta main (*il prend la main de Françoise*), que je la place sur mon cœur... alors je la prends par la taille, je l'embrasse... (*il veut embrasser Françoise, qui le repousse*) elle est stupéfaite, mais je suis son vainqueur...

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Il est enragé...

FRANÇOISE. Savez-vous, monsieur, que c'est la façon d'agir...

MINET. M'a toujours réussi...

FRANÇOISE. Toujours!... il paraît que vous êtes un coureur...

MINET.

Air: *Je loge au quatrième étage.*

C'est vrai, j' suis léger au physique,

Mais au moral j'ai de l'aplomb.

Et je suis constant, je m'en pique.

FRANÇOISE.

Vous êtes un gros papillon.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*.

Un papillon! un polisson!

MINET.

Françoise, ton doute m'afflige;

Aussi, je t'en donne ma foi,

Si jamais l' papillon voltige,

Ce ne sera qu'autour de toi.

FRANÇOISE. Comment! vous me tutoyez... mais c'est trop fort...

MINET. Oui, je te tutoie... Ah! est-ce que j'ai le temps de roucouler à l'instar du rossignol?... du tout, les instants sont précieux, et je vais immédiatement t'embrasser...

On frappe un petit coup à la porte du fond, Minet s'arrête tout à coup.

M<sup>me</sup> MINET, *à part*. Il était temps... j'allais le montrer.

FRANÇOISE. Voici quelqu'un... sortez par la petite cour, et revenez dans quelques instants.

MINET. Renvoyez bien vite ces importuns... malgré le frais du soir, mon cœur est en feu...

FRANÇOISE. C'est bon... allez... allez... (*A M<sup>me</sup> Minet.*) Quel homme entreprenant que votre mari!

M<sup>me</sup> MINET. Je ne lui connaissais pas ce défaut-là.

On frappe.

FRANÇOISE, *qui a regardé par le trou de la serrure*. C'est monsieur Geigneux.

M<sup>me</sup> MINET, *à M<sup>me</sup> Geigneux, à qui elle donne sa place*. J'ai eu bien de la patience... à vous...

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. J'en aurai aussi... mais je le repincerai ce soir.

## SCÈNE XI.

FRANÇOISE, GEIGNEUX,  
M<sup>me</sup> GEIGNEUX, *cachée*.

FRANÇOISE, *à part*. Voici le dernier, heureusement. (*A Geigneux qui entre.*) Entrez, je vais fermer la porte.

GEIGNEUX, *à part*. Ce diable de militaire m'a fait boire... je me sens tout jovial... je n'en suis pas fâché, ça me donnera de la hardiesse... je suis si poule mouillée avec les femmes... C'est mon état qui m'a rendu comme ça... quand on vit dans la faïence, on a toujours peur de casser quelque chose.

FRANÇOISE. Eh ben! qu'est-ce que vous dites donc là tout seul?

GEIGNEUX. Je me cause au sujet de la manière dont je vous divulguerais un secret qui m'étouffe.

FRANÇOISE. Faut me conter ça tout naturellement.

GEIGNEUX. Tout naturellement... vous avez peut-être raison... (*A part.*) Elle est blanche comme de la porcelaine premier choix! (*Haut.*) D'abord voici mon plat... une galette du boulevard Saint-Denis, nous sommes venus bras dessus bras dessous.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX, *à part*. Qui se ressemble s'assemble!

GEIGNEUX. Maintenant passons à un autre exercice.

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire?...

GEIGNEUX. Je veux dire... que... oh! ne me regardez pas comme ça, ou je vais rougir.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX, *à part*. C'est pas avec mes yeux, c'est avec ma main que je te ferai rougir.

FRANÇOISE. Eh bien?

GEIGNEUX. M'y voici! Mademoiselle Françoise... je connais un de mes amis intimes dont je veux vous entretenir... cet ami est bien... très-bien... enfin... il me ressemble.

FRANÇOISE. Il a du bonheur!

GEIGNEUX. Vous trouvez... oh! je me sens rougir. Pour lors cet ami intime est capable des plus grandes sottises quand il est amoureux de quelque chose qui vous ressemble... et il est épris de quelque chose qui vous ressemble... car je vous aime... (*A part.*) V'là le mot lâché!

FRANÇOISE. Vous m'aimez?

Air: *J'en conviens.* (Mauvais père.)

Oui, mon cœur (*ter*) bat;

Ayez pitié de son cruel état.

Si vous r'fusez, hélas! de l' secourir,

Vous me verrez mourir.

FRANÇOISE.

Jadis peut-être on aurait vu cela.

A présent c' n'est plus ça :



Tous les amants qui part'nt pour se périr,  
On les voit revenir.

## ENSEMBLE.

FRANÇOISE.

Oui, son cœur (*ter.*) bat;

Mais sans pitié je vois son triste état,  
Et je n' crains pas en r'fusant d' le s'courir  
Ici de l' voir mourir.

GEIGNEUX.

Oui, mon cœur, etc.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

Quoi, son cœur (*ter.*) bat !

Ah ! se conduire ainsi dans son état !  
Mais j'espèr' bien que loin d' le s'courir,  
On le laiss'ra mourir.

GEIGNEUX. Vous semblez douter de mes sentiments... quelle preuve voulez-vous que je vous en exhibe ? faut-il que je plume vos dindons?... faut-il que je larde vos mauviettes?... Oh ! je ne reculerai devant nul travail humiliant.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX, *à part.* Gamin ! à la maison il ne veut rien faire.

FRANÇOISE. Savez-vous, monsieur Geigneux, que vous êtes très-séduisant ?

GEIGNEUX. Quand je suis près de vous... oh ! encore vos yeux qui m'intimident... j'aimerais mieux que vous louchassiez ; j'aurais moins peur et je pourrais vous dire...

FRANÇOISE. Silence ! j'entends quelqu'un, et que je crains qu'on nous surprenne tête à tête... Sortez pendant quelques instants, je vous appellerai quand il faudra rentrer.

GEIGNEUX, *à part.* Que c'est vexant ! j'étais lancé... j'avais de l'esprit... je ne me reconnaissais pas.

FRANÇOISE. Allez donc.

GEIGNEUX, *à part.* Pourvu que la fraîcheur du soir ne détruise pas mon amabilité !  
(*A Françoise.*) Vous loucherez, n'est-ce pas ?

## ENSEMBLE.

Air : *Séparons-nous.* (Mauvais père.)

FRANÇOISE.

Séparons-nous ;  
Mais vous r'viendrez bien vite  
Pour reprendre tout de suite  
Un entretien si doux.

Séparons-nous,

GEIGNEUX.

Séparons-nous ;  
Mais rappelez-moi bien vite :  
J'voudrais r'prendre tout d' suite  
Un entretien si doux.

Séparons-nous

M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

Mon cœur jaloux  
De ce retard s'irrite ;  
J'voudrais pouvoir tout d'suite  
Faire voir le courroux  
D' mon cœur jaloux.

## SCÈNE XII.

FRANÇOISE, M<sup>me</sup> PINSON, M<sup>me</sup> MINET,  
M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

FRANÇOISE, *riant.* Ha ! ha ! ha ! nous sommes maîtresses du champ de bataille... l'ennemi a fui en laissant ses munitions de bouche...

M<sup>me</sup> PINSON. Je suis outrée.

M<sup>me</sup> MINET. Et ne pouvoir taper sur un pareil homme !

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Le mien ne perdra pas pour attendre.

M<sup>me</sup> PINSON. Concevez-vous monsieur Pinson qui se permet d'être jaloux ?

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. C'est comme monsieur Geigneux.

M<sup>me</sup> MINET. Et monsieur Minet donc... il a défendu à mon cousin le dragon de venir nous voir.

M<sup>me</sup> PINSON. Mon mari ne veut pas que je reçoive mon cousin le cuirassier.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Et monsieur Geigneux qui s'oppose à ce que mon cousin le hussard vienne chez nous.

M<sup>me</sup> MINET. Ce sont des tyrans...

FRANÇOISE. Allons, allons, oublions-les et songeons au souper. Venez m'aider, mesdames.

TOUTES TROIS. Nous vous suivons.

## ESEMBLE.

Air : *Allons, défends-toi.*

Pour nous quel plaisir

De nous réjouir !

Entre nous,

Sans époux,

Sans courroux,

Sans jaloux !

Rions et chantons,

Et ce soir fêtons

Et notre liberté,

Et la gaieté !

Elles sortent à gauche en emportant ce que les maris ont déposé sur la table.

## SCÈNE XIII.

MINET, PINSON, GEIGNEUX.

Ils entrent par la fenêtre.

MINET. Nous sommes maîtres de la place.

GEIGNEUX, *s'asseyant.* Reposons-nous...

MINET. C'est bien sûr ce Robert qui nous a joué ce tour.

GEIGNEUX. Si je le tenais !... mais je ne le tiens pas. Vas-tu nous expliquer pourquoi tu nous as pris les lettres de Françoise?... pourquoi tu m'as demandé le nom et l'adresse de mon cousin le hussard ?



PINSON. Et le nom et l'adresse du cousin de ma femme, le cuirassier.

MINET. Pourquoi? pour nous venger tous les trois d'une particulière.

GEIGNEUX. De Françoise.

MINET. Juste... nous nous sommes rencontrés dans la rue, nous nous sommes montré mutuellement les lettres que nous avions reçues.

PINSON. Et il est patent que Françoise doit manger avec son amoureux Robert les friandises que nous lui avons apportées.

GEIGNEUX. Enfin nous sommes les dindons de la farce.

MINET. Du tout... les lettres ne s'adressaient à personne; je les ai adressées à nos trois cousins, que nous n'aimons guère.

GEIGNEUX. Je m'en vante.

MINET. Les trois militaires vont venir souper, ce qui ne fera pas plaisir à Robert, et nous serons vengés... Que pensez-vous de cette idée?

PINSON. C'est magnifique!...

GEIGNEUX. Mais je ne vois pas ce que nous sommes venus faire ici.

MINET. Comment! tu n'a pas envie d'assister à la mystification? tu n'es pas charmé de voir quelle figure va faire la belle Françoise?

GEIGNEUX. Mais ces militaires peuvent trouver la plaisanterie peu caustique, et... nos physiques seraient exposés.

PINSON. Mais nous allons nous cacher...

GEIGNEUX. Où ça?

MINET. Est-il toujours embarrassé ce Geigneux!... Voilà trois paniers à dindons.

PINSON. Nous serons là comme chez nous.

MINET. On peut venir... vite, à nos postes.

Ils se mettent chacun dans un grand panier à dindons.

ENSEMBLE.

Air: *J'enragé*. (3 péchés du Diable.)

Vengeance! (bis.)

Quel plaisir

Tu viens nous offrir!

Surtout pas d'indulgence!

Et sachons la punir!

PINSON, *passant sa tête*. C'est égal, je ne suis pas dans mon assiette ordinaire.

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROBERT. *Il entre par la fenêtre.*

PINSON. Ah! mon Dieu! un homme qui entre par la fenêtre.

GEIGNEUX. C'est-Robert!

ROBERT. Je le jure sur la tête de l'empereur de la Chine, que je ne connais pas... j'ai

la plus grande confiance en Françoise... mais la veille d'un mariage, si près de changer de condition, ce serait cruel qu'une femme succombât... je dois y veiller... avec ça que les maisons de Paris ne sont pas très-sûres... (*On frappe à la porte du fond.*) Hein?... on a frappé à la porte de la rue... on frappe encore... et tout doucement... ça sent la bonne fortune en diable!

Il ouvre.

#### SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN DRAGON, puis UN CUIRASSIER, puis UN HUSSARD.

ROBERT. Que vois-je!... un dragon!... que demandez-vous?

LE DRAGON. Je viens souper donc!

ROBERT. Souper ici?

MINET, *à part*. V'la la vengeance qui commence.

UN CUIRASSIER, *entrant*. C'est z'ici!...

ROBERT. Que voulez-vous, cuirassier?

LE CUIRASSIER. Je viens souper... on m'attend... et jamais je ne manque z'à cet appel-là!

ROBERT, *se montant petit à petit*. On vous attend?

PINSON, *à part*. C'est fort amusant... il rage le soldat.

UN HUSSARD. Mamzelle Françoise?

ROBERT, *en colère*. Encore un!... qu'est-ce que vous lui voulez à mademoiselle Françoise?

LE HUSSARD. Je viens souper avec elle.

ROBERT, *furieux*. Souper avec elle... et de quel droit?

LE DRAGON. V'la ma lettre d'invitation.

LE CUIRASSIER. V'la la mienne.

LE HUSSARD. V'la la mienne.

GEIGNEUX, *à part*. Je suis enchanté d'être ici...

ROBERT, *furieux*. C'est bien l'écriture et la signature de Françoise... Oh! il nous faut l'explication de ceci... (*Il appelle.*) Françoise!... Françoise!...

#### SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est?... Ah! mon Dieu!... tous ces militaires chez moi...

LE CUIRASSIER, *à lui-même*. Si c'est là la Vénus qui m'a z'invité, je suis t'un heureux cavalier.

ROBERT. Françoise, regardez ces trois soldats.

FRANÇOISE. Je les regarde... après?

ROBERT. Ne les avez-vous pas invités à souper?

FRANÇOISE. A souper !...

LES TROIS SOLDATS. Oui... à souper...

ROBERT. Faites donc l'étonnée... et ces lettres?

FRANÇOISE, *les prenant*. Ces lettres !... ah ! je comprends tout.

ROBERT. Moi je n'y comprends rien.... c'est pourtant bien votre écriture.

FRANÇOISE. Eh ! oui, elles étaient pour nos trois maris... voyez, l'adresse est d'une autre écriture.

ROBERT. J'ai toujours tort aujourd'hui.

LE HUSSARD. Ah ça, qu'est-ce que ça veut dire?

ROBERT. Ça veut dire que vous avez servi de joujou à trois maris vexés.

LE HUSSARD. Donnez-nous leurs adresses que nous allons les démolir.

LE CUIRASSIER. J'en veux dévorer z'un ou deux.

LES TROIS MARIS, *s'enfonçant dans les paniers*. Ah !

FRANÇOISE, *qui a vu remuer les paniers. à part*. Point de doute, ils sont là !...

ROBERT. L'adresse des époux ?...

FRANÇOISE. Plus tard... je ne veux pas que ces messieurs s'en aillent à jeun, et puisque je les ai invités à souper, je ne m'en dédis pas...

LE HUSSARD. Ah !

LE DRAGON. Ah !

LE CUIRASSIER, *au Hussard et au Dragon*.

Laissez-moi parler z'un peu pour nous trois... Mademoiselle, je suis t'un cuirassier, ce qui ne m'empêche pas dans ce moment z'assez délicat... de vous dire z'au nom de ces messieurs et de moi, que les sentiments... et que c'est z'avec reconnaissance... et nous aurons la chose de faire honneur à votre souper.

FRANÇOISE. Messieurs, je vous remercie ! Robert, aidez-moi à porter la table ici.

ROBERT. Le couvert serait déjà mis...

Il sort avec Françoise et reparait tout de suite en portant une table servie.

LE DRAGON et le HUSSARD, *serrant la main au cuirassier*. Très-bien !

LE CUIRASSIER, *avec fatuité*. J'ai z'assez la parole en main.

MINET. Ils vont manger dans cette salle... et je meurs de faim.

GEIGNEUX. Et moi aussi. Comment ! une table de huit couverts !

PINSON. Juste nos trois places...

FRANÇOISE, *aux soldats*. Allons, messieurs, la main aux dames.

Elle leur indique la porte à gauche, où les trois soldats entrent.

TOUS. Il y a des dames ?

ROBERT. Je n'y suis pas du tout.

Il met les chaises avec Françoise pendant la ritouelle.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> MINET, M<sup>me</sup> PINSON, M<sup>me</sup> GEIGNEUX.

Elles donnent le bras à leurs cousins.

ENSEMBLE, *en se mettant à table*.

AIR des Jolies filles de Stilberg.

Ah ! pour nous quelle fête

En ce moment s'appête !

Surtout que rien n'arrête

Ici notre plaisir.

Loin de nous toute crainte,

Point d'ennui, de contrainte !

On doit se réjouir,

Car nos époux

Sont loin de nous.

*Pendant ce temps, les trois maris se sont agités en reconnaissant leurs femmes. Tout le monde est assis, le Cuirassier seul est debout.*

TOUS. Eh bien ! cuirassier ?

LE CUIRASSIER. Je n'ai pas de chaise.

FRANÇOISE. Prenez la mienne.

Il prend la grande chaise de Françoise, et domine tout le monde. On rit.

LES TROIS MARIS, *à part*. Ma femme !

GEIGNEUX. Et ne pas oser se montrer !

PINSON. Minet a eu là une jolie idée !

FRANÇOISE, *bas aux trois femmes*. Vos maris sont ici... cachés dans des cages à dindons.

M<sup>me</sup> MINET. C'est bon à savoir.

FRANÇOISE, *à Robert*. Eh bien ! monsieur le jaloux, vous me soupçonniez encore !

ROBERT. Françoise !... je suis un faquin... mais je te demande mon pardon... tu me l'accordes... je t'embrasse et tout est dit.

Il l'embrasse.

FRANÇOISE. Ne vous gênez pas !... Ah ça, il faut faire honneur au souper.

MINET, *à part*. Je crois bien... c'est nous qui l'avons fourni.

ROBERT. Passez la galette du père Geigneux.

LE HUSSARD. Pas de quartier pour la galette du cousin !

GEIGNEUX, *à part*. Infâme hussard !

FRANÇOISE. Mangeons la crème de monsieur Pinson et le cœur de monsieur Minet.

LE DRAGON. Donnez-m'en beaucoup du cœur du cousin.

M<sup>me</sup> MINET. Et à moi aussi... que nous le dévorions pour me venger... le cœur de mon mari.

MINET, *à part*. Je rage... je rage.

GEIGNEUX. Avec ça qu'on est très-mal là dedans.



ROBERT. Ah ça, c'est très-bien de se restaurer, mais il faudrait un peu égayer ça...

TOUS. C'est juste.

FRANÇOISE. Je ne vois qu'un moyen, c'est de chanter.

TOUS. Oui... oui... chantons...

FRANÇOISE. Je commence.

*Air des Petits Métiers de Paris.*

Ah ! que la vie est agréable !  
Où peut-on être mieux qu'ici ?  
On est près d'une bonne table...  
Et l'on est loin de son mari !

ENSEMBLE.

Ah ! que la vie etc.

FRANÇOISE.

On doit se venger, sur mon âme,  
D'un époux volage et bourru.  
Tout mari qui trompe sa femme  
Doit en revanche être.... battu.

ENSEMBLE.

Ah ! que la vie, etc.

*Les refrains se chantent en frappant sur les assiettes avec des couteaux et des fourchettes, les maris s'agitent beaucoup dans leurs paniers.*

ROBERT. Maintenant enlevez la table, et une petite contredanse.

TOUS. Dansons... dansons...

PINSON, *à part*. Mais c'est une orgie des plus échevelées.

On danse et en passant on bouscule les paniers dans lesquels sont les maris.

ROBERT. Le galop.

En faisant le tour de la scène en galopant on fait tomber les trois paniers, et les trois maris paraissent à découvert.

ENSEMBLE.

*Air : Vaud. Bonne Vieille.*

La drôle de figure !  
Que veut dire cela ?  
J'ignorais, je vous jure,  
Que ce magot fût là.

MINET, *debout, mais toujours dans son panier*. Il faut que ça finisse, à la fin.

PINSON, *de même*. La patience a des bornes.

GEIGNEUX, *de même*. Elle a des bornes la patience.

LE HUSSARD. Ah ! c'est nos cousins qui se sont permis...

LE CUIRASSIER. Nous avons un peu z'à causer z'ici, cousin.

LE DRAGON. Nous allons en découdre.

M<sup>me</sup> GEIGNEUX. Arrêtez, militaires ; nous nous chargeons de la vengeance.

M<sup>me</sup> PINSON. Oui, oui, nous avons un compte à régler avec ces messieurs.

MINET. Comment, mesdames ?...

M<sup>me</sup> MINET, *prenant l'oreille de son mari, qui se baisse et disparaît dans le panier*. Osez-vous bien prendre la parole après votre conduite ?...

M<sup>me</sup> PINSON, *à son mari*. *Même jeu*. Silence... coureur !

M<sup>me</sup> GEIGNEUX, *à son mari*. *Même jeu*. Taisez-vous, polisson !

MINET, *sortant sa tête*. Je crois que nous ferons bien de filer doux.

PINSON, *de même*. Nous sommes heureux d'en être quittes à si bon marché.

GEIGNEUX, *même jeu*. Nous sommes heureux d'en être quittes à si bon marché.

ROBERT. Allons, union et oubli... car un peu de galanterie d'un côté, un peu de coquetterie de l'autre, tout le monde a bien quelques petits reproches à se faire pardonner.

FRANÇOISE. C'est vrai.

ROBERT. A notre noce, qui a lieu demain, et à quoi nous vous invitons tous, vous achèverez de faire la paix.

TOUS. Vive la mariée !

*Les maris sortent des paniers.*

FRANÇOISE. Oui, mes amis, je me marie demain... plus de cadeaux, d'œillades et de billets doux... mais un bon mari, qui me rendra heureuse, je crois que ça vaut mieux que d'être la coqueluche du quartier.

CHOEUR FINAL.

*Air : Dansons. (3 Péchés du Diable.)*

Puisque les ennuis  
Et les soucis,  
Mes chers amis,  
Sont finis,  
Sans crainte au plaisir,  
Pour s'étourdir,  
Bien vite il faut obéir.

*FRANÇOISE au public.*

J'ai beaucoup d'hêt's dans ma boutique :  
Donnez-moi votr' pratique.

*Montrant tous les maris.*

Vous les voyez, on peut choisir !  
Parlez, fait's vous servir.

ENSEMBLE.

Puisque les ennuis, etc.

*On danse de façon à ce que les cousins prennent toujours la place des maris, et le rideau tombe sur un galop autour des maris groupés au milieu de la scène.*

FIN.



# ENFANT CHÉRI

## DES DAMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. CHARLES DESNOYER ET KARL HOLBEIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 7 février 1845.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

#### Personnages.

#### Acteurs.

PAUL DESROCHES, l'oncle, (fort jeune premier rôle).....	MM. FÉLIX.
PAUL DESROCHES, le neveu, 22 ans jeune premier).....	MUNIÉ.
LE BARON DU TILLET, chef de division dans un ministère, 50 ans (financier).....	LECLÈRE.
GALOUBET, valet de Desroches l'oncle (deuxième comique).....	DELVIL.
CHAMAILLARD (troisième comique).....	LUDOVIC.
JULIE, femme de du Tillet, 24 ans (grande coquette).....	Mmes LAVERNY.
JENNY, sa fille, 18 ans (ingénuité).....	ST-MARC.
ÉLODIE, grisette (deuxième soubrette).....	JULIA.
FRANCINE, grisette (deuxième soubrette).....	VICTORINE.

### ACTE PREMIER.

Un salon. — Cinq portes, une au fond, quatre latérales, dont deux en biais, dites en pan coupé, à la droite et à la gauche de la porte du fond.

#### SCÈNE I.

CHAMAILLARD, GALOUBET ; on sonne au fond à plusieurs reprises.

GALOUBET, entrant à gauche en se frottant les yeux et en bâillant.

On y va ! on y va !... Que le diable emporte l'individu qui vient me réveiller si matin !... On y va !... Je vais lui dire son fait. Imbécile, va !... animal !... (Se reculant avec frayer.) Ah ! diable ! un homme à moustaches, une grosse canne... (Saluant à plusieurs reprises.) Monsieur... donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

CHAMAILLARD, une grande redingote bleue descendant jusqu'aux pieds, une grosse canne, des favoris très épais et des moustaches, l'air martial.

Mon garçon... c'est bien ici, n'est-ce pas ? que demeure M. Paul Desroches ?

#### GALOUBET.

M. Paul Desroches ?... (A lui-même.) Lequel des deux ? le parrain ou le filleul ? (Haut.) Mon capitaine, un million d'excuses...

CHAMAILLARD, à lui-même.

Son capitaine !... Qu'est-ce qu'il chante ?...

GALOUBET.

Mais mon maître n'a pas l'habitude d'être levé avant le soleil.

CHAMAILLARD.

C'est juste, je suis dans mon tort !... je reviendrai, mon garçon, je reviendrai... Dites à M. Paul Desroches... (S'approchant de lui et lui parlant à l'oreille.) que j'étais chargé pour lui d'une mission délicate... une affaire où il y va de son honneur.

GALOUBET, reculant, avec épouvante.

Son honneur !... une affaire... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il dit, le militaire ? Encore un duel...

nous n'en sortons pas. (Haut et avec emphase.)  
Monsieur, nous sommes braves, et très chatouil-  
leux sur l'article... nous ne craignons personne!

CHAMAILLARD.

Hein!... vous dites, mon garçon?

GALOUBET.

Je dis, mon capitaine, que nous aussi nous  
avons été militaires...

CHAMAILLARD.

Militaires!

GALOUBET.

Que nous sommes de première force à l'épée et  
au pistolet... et incapables de refuser la rencontre  
dont vous parlez.

CHAMAILLARD, à part.

La rencontre!... Ah! j'y suis... il s' imagine...  
Au fait, pourquoi pas?... (Haut et prenant un ton  
solennel.) Je vois, mon brave, que votre maître  
est un galant homme : on est fait pour se com-  
prendre entre gens d'honneur, et... nous nous  
comprendrons. Je vais rejoindre son adversaire.

GALOUBET.

Son adversaire!

CHAMAILLARD.

Puis je reviens régler avec M. Desroches les  
conditions du combat. (Serrant expressivement la  
main de Galoubet.) Au revoir, mon brave.

GALOUBET.

Sans adieu, mon capitaine.

(Sortie de Chamailard.)

## SCÈNE II.

GALOUBET, seul.

Allons! bon! une mauvaise affaire!... Ça nous  
poursuit partout, et nous en trouvons une le len-  
demain même de notre arrivée à Paris. Le nom  
de Paul Desroches a ici absolument la même des-  
tinée qu'en province... à Carcassonne.

## SCÈNE III.

GALOUBET, PAUL DESROCHES LE NEVEU.

PAUL, paraissant sur le seuil de la porte à gauche au  
second plan.

Galoubet! Galoubet!

GALOUBET.

Ah! c'est notre neveu; notre filleul... et comme  
dit mon maître, notre homonyme.

PAUL.

Mon oncle n'est pas encore visible?

GALOUBET.

Non

PAUL.

T'a-t-il parlé de moi?

GALOUBET.

Beaucoup... de vous, et de votre prochain ma-  
riage avec Mlle Jenny du Tillet.

PAUL.

Vrai? Jenny? Oh! l'excellent oncle! mon seul  
ami! mon père!

GALOUBET.

Votre père!... C'est vrai, il vous aime à peu  
près comme on aime son fils... et c'est drôle! entre  
jeunes gens... car il n'a que vingt-neuf ans.

PAUL.

Et moi vingt-deux... aussi entre nous, pas de  
gêne, pas d'étiquette... Il me défend d'en avoir,  
et il a raison; il veut que je le tutoie, que je le  
traite en camarade, enfin, que je l'aime... que je  
l'aime beaucoup au lieu de le respecter.

GALOUBET.

Et vous abusez de la permission... vous ne le  
respectez pas du tout.

PAUL.

Il faut bien lui obéir! pauvre oncle!... C'est  
que tu ne sais pas, Galoubet, tout ce que je lui  
dois...

GALOUBET.

Si fait... je sais même que tout ce que vous lui  
devez, vous ne le lui paierez jamais...

PAUL.

Oh! jamais... c'est impossible! C'était un enfant  
encore lorsqu'il a été mon parrain, lorsqu'il m'a  
donné son nom... mais plus tard, le jour où il  
venait d'atteindre sa majorité, moi, je venais de  
perdre mon père... Il ne m'avait laissé pour der-  
nier adieu, et pour toute fortune que cette pa-  
role : « Je suis sûr de mon frère; va le trouver!... »  
J'obéis... et Paul me tendit les bras en me jurant  
que, tant qu'il existerait, je ne serais pas orphe-  
lin! Il a tenu parole! Avec quelle bonté, quelle  
indulgence il a toujours excusé mes folies! Il est  
vrai qu'il savait ce que c'était.

GALOUBET.

Plait-il, monsieur?...

PAUL.

A son âge, et à travers toutes les joyeuses aven-  
tures que lui envoyait sa bonne étoile...

GALOUBET.

Des aventures!...

PAUL.

Oh! tu vas, comme toujours, me soutenir le  
contraire... et tu as raison : je ne veux rien sa-  
voir, rien connaître... rien que ses bontés pour  
moi, son amitié à toute épreuve... De loin comme  
de près, il a toujours veillé sur moi, même quand  
j'étais au régiment, il y a deux ans, même quand  
il était marié, lui, et malgré la volonté...

\* Afin d'éviter la confusion parmi les personnages, nous désignerons l'oncle par le nom de DESROCHES et le neveu par celui de PAUL.



DESROCHES, lisant, avec colère.

« Les Mystères de Carcassonne!... »

GALOUBET.

Ah! diable! qu'est-ce que j'ai fait là ?

DESROCHES.

Encore! toujours ce maudit feuilleton répété mot pour mot dans une gazette de Paris.

GALOUBET.

Dans toutes les gazettes de Paris, monsieur... Mais, dans toutes, le même avertissement... cette nouvelle ne peut être reproduite...

DESROCHES.

Comment! il n'y a donc pas moyen de vivre tranquille! Je ne désire qu'une seule chose, c'est qu'on ne s'occupe pas de moi, et l'on me fait l'honneur de s'en occuper sans cesse; et voilà cinq ans que cela dure!

GALOUBET.

Oui, monsieur, ça date du jour de votre mariage.

DESROCHES.

C'est vrai... A vingt-quatre ans, à ma sortie du régiment, je rêvais le bonheur à deux, deux qui se comprennent et qui s'aiment... Je me marie; tu sais, mon pauvre Galoubet, comment mon rêve s'est réalisé...

GALOUBET.

Hélas! monsieur, un véritable cauchemar!

DESROCHES.

AIR du Baiser au porteur.

A sa mémoire qui m'est chère,

Je dois en demander pardon :

Elle a fait par son caractère

Un enfer de notre maison.

GALOUBET.

Ah! quel enfer était notre maison!

Un jour enfin nous perdîmes madame.

Et, les pleurs m'en viennent aux yeux...

Depuis ce malheur, sur mon âme,

Nous sommes beaucoup plus heureux!

DESROCHES.

Mais sa jalousie lui a survécu : elle m'a légué une réputation détestable.

GALOUBET.

C'est vrai, monsieur, elle avait tant dit à tout le monde que vous étiez un perfide, un infidèle, un volage...

DESROCHES.

Que tout le monde a fini par le croire. *Enfant chéri des dames*, ce nom est désormais inséparable de celui de Paul Desroches, et ce n'était pas assez des caquets et des commérages de tous les salons de la ville, on l'a écrit, on l'a imprimé.

GALOUBET.

A quatre mille exemplaires.

DESROCHES.

On m'a fait, dans le *Courrier* de l'endroit, le

héros d'une série d'aventures, bonnes fortunes, enlèvements, duels, escalades à l'espagnole, etc. le tout avec mon nom clairement désigné par quatre lettres initiales, et sous le titre les *Mystères*...

GALOUBET.

De Carcassonne...

DESROCHES.

Je me suis fâché... j'ai voulu connaître l'auteur du feuilleton, ils étaient trois... de là trois rencontres... trois coups d'épée.

GALOUBET.

Reçus par vos trois adversaires.

DESROCHES.

Et comme j'ai eu affaire à trois hommes mariés, on n'a pas manqué de dire que les maris malheureux doivent toujours avoir tort, et que leurs trois femmes étaient au nombre de mes victimes. Furieux, indigné, je quitte la province pour fuir le scandale... et le scandale me suit à Paris!

GALOUBET.

Les quatre mille exemplaires ont multiplié, et maintenant vous êtes tiré à cinquante mille...

DESROCHES.

Enfin, la calomnie posthume de Mme Desroches, en se répétant de bouche en bouche, d'oreille en oreille, de feuilleton en feuilleton, est passée sans retour à l'état de la vérité la plus vraie, et... *et voilà justement comme on écrit l'histoire!*

GALOUBET.

J'en suis révolté, monsieur, furieux comme vous!... c'est une indignité!... c'est...

DESROCHES, le regardant, et partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah!

GALOUBET.

Plait-il, monsieur?

DESROCHES.

Dieu! que tu es laid quand tu te mets en colère!...

GALOUBET.

Comment, monsieur! dans un moment d'exaspération... comme celui où vous devez être... vous pouvez songer?...

DESROCHES.

Je songe qu'il n'est pas dans la nature humaine de se fâcher toujours... et, à force de me révolter contre mon destin, je finis par en rire. Je me dis qu'après tout, ce métier de séducteur, d'aimant heureux, que j'ai jusqu'à présent repoussé de toutes mes forces, et qui m'a paru ce qu'il y a de plus insipide et de plus misérable au monde, a peut-être des charmes, puisque tout le monde le dit.

GALOUBET.

Au fait, monsieur, ça doit être amusant... Moi, d'abord, ça m'amuserait.

DESROCHES.

Et puis, l'espoir d'effacer de mon âme une pensée, un souvenir qui me poursuit partout...

GALUBET.

Celui de M<sup>me</sup> Desroches ?

DESROCHES, vivement.

Non, non, pas celui-là ! Ah !... pourquoi ai-je vu cette jeune fille ?...

GALUBET.

Plait-il ?

DESROCHES.

Pourquoi, lorsque je suis venu, il y a près d'un an, la demander en mariage pour un autre...

GALUBET.

Mlle Jenny du Tillet ! la future de votre filleul... c'est à elle que vous pensez ?...

DESROCHES.

Un ange !... Je la voyais tous les jours, à chaque instant, de l'avoir même de son père... C'était tout simple, un grand parent !... l'oncle du futur !... ce titre-là ne me rendait que trop respectable. J'étais auprès d'elle le fondé de pouvoir de mon neveu, et je remplissais mes fonctions avec zèle, avec conscience ; pour lui, j'essayais de plaire à Jenny, je lui parlais d'amour... par procuration. Mais que de fois, Galoubet, en la voyant si jolie, si pure et si naïve, j'ai été près d'abandonner la cause de mon filleul, et de parler pour moi-même !

GALUBET.

Pourquoi pas, monsieur ? Charité bien ordonnée...

DESROCHES.

Non, tais-toi ! tais-toi ! Une trahison, un abus de confiance ! Entre parens, et, mieux encore, entre amis, entre camarades, ça ne se fait pas !...

GALUBET.

Quelquefois, monsieur.

DESROCHES.

Tais-toi, te dis-je !... Et d'ailleurs, pour me donner de la force contre la tentation...

AIR : Époux imprudent.

Là, sous mes yeux, j'avais toujours l'image

D'un frère mourant loin de moi,

Et lui disant : « Va, Paul, reprends courage,

Va le trouver... il veillera sur toi... »

Ce dernier vœu sera sacré pour moi.

En moi l'enfant a retrouvé son père,

Oui, je serai son guide et son appui...

Et toujours je ferai pour lui

Ce qu'aurait fait mon pauvre frère ;

J'ai pris la place de mon frère.

Je ne l'oublierai pas, je ne l'oublierai jamais... surtout auprès de Jenny.

GALUBET.

Cependant...

DESROCHES.

Elle l'aime, te dis-je, elle l'aime, j'en suis sûr...

Je ferai mon devoir en les rendant heureux ; et moi, moi... à défaut de bonheur, eh bien ! je trouverai des distractions, du plaisir, peut-être... Oui, je m'étourdirai...

GALUBET.

Bravo ! étourdissons-nous, monsieur.

DESROCHES.

Et je justifierai une fois dans ma vie la réputation qu'on m'a faite.

GALUBET.

Nous la justifierons... Ça me va, ça me va parfaitement... Et vous avez bien fait de venir à Paris... le sang y est beaucoup plus beau qu'à Carcassonne.

DESROCHES.

A qui le dis-tu !

GALUBET.

Vous avez remarqué ?

DESROCHES.

Ce n'est pas ma faute... depuis ce matin je vois sans cesse des yeux de femmes braqués sur les fenêtres de mon appartement.

GALUBET.

Vrai ?

DESROCHES.

Regarde plutôt, au rez-de-chaussée.

GALUBET.

Le magasin de lingerie ?... Elles sont drôlettes !... Le fait est qu'elles ont l'air de nous dévorer des yeux !

DESROCHES.

Allons, faut-il commencer mon personnage ?

GALUBET.

Ça ne peut pas faire de mal... De quelle manière commence-t-on, monsieur ?

DESROCHES.

Des grisettes ! Je suppose qu'il n'y a pas d'inconvénient... à...

GALUBET.

A quoi donc ?

DESROCHES, envoyant un baiser par la fenêtre.

Tiens !

GALUBET.

Bravo !

DESROCHES.

Ah ! mon Dieu !

GALUBET.

Quoi ?

DESROCHES.

Mon baiser n'a pas été à son adresse !

GALUBET.

Comment ?

DESROCHES.

Il a été intercepté par une dame qui vient de descendre de cabriolet. Tiens, vois-tu ? un voile noir et une capote rose.

GALUBET.

La capote du cabriolet ?





Juste.



LE BARON.

Je vous ai prévenu .. et pour raison... Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons, cher monsieur Desroches, nous nous sommes vus d'abord, il y a quelques années, en Afrique, vous lieutenant, moi colonel... Plus tard, des démarches que vous fîtes au ministère ont renouvelé entre nous des relations que j'ai toujours regardées comme flatteuses et honorables pour moi.

DESROCHES, à part.

Il me fait bien des complimens... il a quelque chose de fâcheux à me dire.

LE BARON.

Enfin, l'année dernière, vous êtes venu passer quelques semaines à Paris, et vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma fille pour votre neveu. Jenny sortait alors du couvent où elle avait été élevée; elle venait à peine de revoir sa famille; vous comprenez que pour se décider à entrer dans une autre, il lui fallait un peu de temps et de réflexion... Je n'ai pas dû prendre d'engagement formel à cette époque... Vous savez d'ailleurs que je songeais moi-même à me remarier, et tout occupé à faire la cour à ma belle future...

(Ici la baronne entr'ouvre doucement la porte du salon.)

DESROCHES.

Aujourd'hui madame la baronne, que je n'ai jamais eu l'avantage de voir, et à qui il me tarde d'offrir mes hommages.

LE BARON.

C'est justement pour qu'elle ne fût pas présente à cette entrevue que je suis venu vous trouver, au lieu d'attendre votre visite.

DESROCHES.

Comment?

LA BARONNE, à elle-même.

Que dit-il? ... (Elle disparaît de nouveau.)

LE BARON.

Oui, les intérêts de la belle-mère, et ceux de la belle-fille ne sont pas tout à fait les mêmes... Aussi, est-ce avec Jenny seule, et devant vous, mon ami, que j'ai voulu causer sérieusement de notre projet d'alliance.

DESROCHES.

Je vous écoute.

LE BARON.

Je vous avouerai que madame la baronne élève quelques obstacles à ce projet, qu'elle y paraît même tout à fait opposée.

DESROCHES et JENNY.

Opposée!...

JENNY, à part.

Ma belle-mère... Ah! tant mieux!

LE BARON.

Et... je ne le dirais pas devant elle, je n'ose pas trop la désapprouver.

ENFANT CHÉRI.

DESROCHES.

Comment! vous n'êtes pas décidé...

LE BARON.

Pas encore.

DESROCHES et JENNY, à part, et avec un mouvement de joie, chacun de son côté.

Pas encore!

LE BARON.

Elle m'a donné de si bonnes raisons!

JENNY, à elle-même.

Et je me défiais d'elle! Que j'étais injuste!

DESROCHES, de même.

Allons! pas d'égoïsme... et soyons bon oncle...

LE BARON.

Vous dites, cher monsieur Desroches...

DESROCHES.

Je dis que si je connaissais vos motifs...

LE BARON.

Un seul... très grave... Nous avons des mœurs au ministère...

DESROCHES.

Des mœurs! est-ce qu'on reprocherait à mon neveu...

LE BARON.

Non, non... Ce pauvre jeune homme! au contraire... ma femme en pense beaucoup de bien... Et moi, j'ai pour lui la plus parfaite estime.

DESROCHES, à lui-même.

Ce que c'est que les réputations!

LE BARON.

Vous parlez de réputation... Eh bien! mon ami, c'est la vôtre qui fait du tort à votre neveu.

DESROCHES.

La mienne!

JENNY, à part, avec chagrin.

Qu'entends-je?

LE BARON.

Oui, mon ami, ma femme... ma femme lit les journaux.

DESROCHES et JENNY.

Les journaux!

LE BARON.

Et elle y croit... elle a la faiblesse d'y croire... aussi dit-elle qu'il faut faire de longues et mûres réflexions avant de donner ma fille au neveu de M. Paul Desroches.

DESROCHES.

Comment?

JENNY, à elle-même.

Pourquoi donc?

LE BARON.

M. Paul Desroches de Carcassonne.

DESROCHES.

Allons, bon! nous y voilà!

JENNY, à part

Que signifie?... Je suis toute tremblante...



LE BARON.

Je n'en dirai pas davantage devant Jenny...  
Mais cet article... (Il tire un journal, et le lui montre.)  
Les Mystères de...

DESROCHES.

Assez ! assez !... Je connais ça.

LE BARON, bas.

Oui, silence .. nous avons des mœurs au ministère.

DESROCHES.

Comment ! vous pouvez croire ?...

LE BARON.

Tiens ! si je le crois... c'est imprimé, c'est officiel... et c'est votre neveu, cet excellent jeune homme, qui va payer pour vous.

DESROCHES.

Pour moi !... Lui !...

LE BARON.

Ce sont vos folies, vos aventures, qui vont faire manquer son mariage.

(Ici les deux personnages se lèvent.)

DESROCHES.

Oh ! c'est trop fort !... mes folies ! mes aventures !... (A lui-même. Ah ! ma foi, tant pis pour mon neveu... (Haut.) Je tiens à me disculper au moins devant vous, mademoiselle... (Elle se lève aussi, et Desroches se trouve placé entre elle et le baron.) à vous prouver que vous n'auriez pas à rougir de votre oncle, que je n'ai sur la conscience ni aventures, ni folies, et qu'enfin l'histoire consignée dans le Courrier de mon département est vraie... comme la notice placée au bas du feuillet : « Cette nouvelle ne peut être reproduite. »

LE BARON.

Très bien, vous niez... C'est agir en bon parent, dans l'intérêt de votre neveu !

DESROCHES.

Mon neveu ! encore.

JENNY.

Mon père... Eh ! pourquoi supposer que monsieur ne soit pas sincère... Moi, j'aime à croire... oh ! oui, je crois qu'on le calomnie...

DESROCHES.

Ah !... vous me rendez justice, mademoiselle...

LE BARON.

Oui, elle croit ce qu'elle désire... par amour pour votre neveu.

DESROCHES, à part.

Mon neveu !... toujours !... Est-il heureux, lui !

oo

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GALOUBET.

GALOUBET, rentrant vivement, par la première porte à droite.

Monsieur !... monsieur !...

DESROCHES.

Eh bien ! après ?... que me veux-tu ?

GALOUBET, s'approchant de lui, parlant tout bas.

Par là... dans votre chambre... un escalier dérobé que je ne connaissais pas... j'ai été tout surpris de voir apparaître...

DESROCHES.

Je n'entends pas... Tu peux parler haut... Il n'y a pas de mystère dans ma conduite.

GALOUBET.

Eh bien ! monsieur, c'est...

DESROCHES.

Enfin ?

GALOUBET, parlant très fort.

Vous le voulez, c'est une demoiselle...

LES TROIS PERSONNAGES.

Une demoiselle !

GALOUBET.

Une demoiselle de l'Opéra...

TOUS TROIS.

De l'Opéra !

GALOUBET.

Je ne sais pas si c'est une danseuse ou une cantatrice, mais, pour sûr, elle est de l'Opéra. Elle dit que vous lui avez promis sur l'honneur de rembourser, pour elle, une lettre de change, et qu'un honnête homme n'a que sa parole.

DESROCHES.

Tais-toi ! tais-toi.

LE BARON.

Venez, venez, ma fille...

DESROCHES.

Monsieur... mademoiselle... je vous jure que les apparences...

TOUS DEUX.

Les apparences !

LE BARON.

Je ne comprends pas...

DESROCHES, à part.

Ni moi non plus, je ne me comprends pas... (Haut.) Bref, je ne suis ici qu'un éditeur responsable, un prête-nom, un homme de paille.

LE BARON.

Un homme de paille ?

DESROCHES.

Et l'auteur véritable, c'est...

TOUS DEUX

Qui donc ?

JENNY, vivement.

Au nom du ciel, je vous en conjure, parlez, monsieur ! parlez !... C'est ?...

DESROCHES.

C'est... (A part, en la regardant.) Pauvre enfant... elle le soupçonne... et déjà sa frayeur.. Comme elle l'aime !

JENNY et LE BARON.

Eh bien ?...

DESROCHES.

Eh bien ! je ne puis rien vous dire...

JENNY et LE BARON.

Rien !

LE BARON.

Tu vois... ma fille, c'est lui... lui seul qui est coupable de tout, de tout!...

JENNY, à part, avec tristesse.

Ah ! mon Dieu, serait-il possible ?

GALOUBET, qui avait disparu un instant.

Monsieur, elle pleure, elle se désespère... elle menace de se trouver mal. Elle est très nerveuse, cette demoiselle !

LE BARON.

Allez, monsieur, allez rembourser sa lettre de change... Elle vous l'a dit : un honnête homme...

GALOUBET.

N'a que sa parole. Venez, monsieur...

DESROCHES.

J'y vais... (A part.) O mon filleul... tu me le paieras.

(Il entre à droite. Galoubet sort par le fond.)

## SCÈNE XI.

LE BARON, JENNY, LES TROIS FEMMES CACHÉES.

LE BARON.

Jenny, c'est affreux, c'est une horreur.

JENNY.

Oh ! oui, mon père, qui l'aurait pu croire ? c'est une indignité. Lui... M. Desroches, qui avait l'air si franc, si sincère, si honteux de sa mauvaise renommée... lui qui, l'année dernière, admis auprès de moi tous les jours et par votre ordre, mon père, me paraissait alors le meilleur, le plus noble des hommes, lui a qui j'aurais donné toute ma confiance... Oh ! comme les physionomies sont trompeuses... je ne veux plus croire à celle de personne.

LE BARON.

Partons.

JENNY.

Oui ! partons.

(Au moment où ils se retournent, les trois femmes cachées ont entr'ouvert leurs portes, pour s'évader ; elles les referment vivement l'une après l'autre, et en poussant un cri.)

ÉLODIE.

Ah !

FRANCINE.

Ah !

LE BARON.

Deux femmes !

LA BARONNE.

Ah !

LE BARON, se retournant.

Une troisième !

(Il n'a pu distinguer que les deux grisettes. La jeune fille, placée à droite, les a vues toutes les trois, et plus particulièrement la baronne.)

JENNY, à part, les yeux fixés sur la première porte à gauche.

Grand Dieu ! qu'ai-je vu ?... Oh non ! non, ce n'est pas elle ; mes yeux m'ont abusée sans doute.

LE BARON.

Hein ! tu ne viens pas ! Comment ! après un tel scandale, il ne te tarde pas d'être loin de cette maison ?...

JENNY, vivement.

Oh ! si fait, bien loin, bien loin, mon père, pour n'y jamais revenir...

LE BARON.

A la bonne heure !

(Ils se dirigent vers le fond du théâtre.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DESROCHES.

DESROCHES, rentrant à droite.

J'ai payé, c'était le seul moyen... Monsieur le baron, et vous surtout, mademoiselle, écoutez-moi.

LE BARON.

Rien, monsieur ! je ne veux rien entendre ; c'est une horreur. Trois femmes enfermées dans votre appartement.

DESROCHES.

Trois femmes ! Permettez... d'abord, il n'y en a que deux.

LE BARON.

Trois !

DESROCHES.

Deux !

LE BARON.

Trois ! D'ailleurs, le nombre n'y fait rien... Il n'y en aurait qu'une, que je vous prierais encore de regarder comme entièrement rompu tout projet d'union entre nos deux familles.

DESROCHES.

Mais, monsieur le baron...

LE BARON.

Tant pis pour votre neveu. Il se mariera comme il pourra. Nous avons des mœurs au ministère. Adieu, monsieur.

DESROCHES.

Mademoiselle...

JENNY.

Laissez-moi... Ah ! monsieur Desroches... quelle déplorable conduite que la vôtre !...

(De nouveau Desroches cherche à les retenir. — Sortie du baron et de Jenny par le fond.)

## SCÈNE XIII.

DESROCHES, puis ÉLODIE et FRANCINE.

DESROCHES.

Et c'est lui ! c'est lui qui me vaut tout cela !  
Oh ! je suis d'une fureur !... Aussi c'est une leçon,  
un avertissement du ciel ! J'ai voulu mériter le  
sobriquet dont on m'affuble, et j'y gagne d'être  
méprisé par elle, par Jenny ! c'est bien fait.

(De nouveau les deux grisettes sortent de leurs ca-  
chettes.)

ÉLODIE.

Enfin, je puis sortir !

FRANCINE.

Je puis m'échapper !

DESROCHES.

Ah ! mes deux prisonnières...

ÉLODIE.

Francine !

FRANCINE.

Madame !...

ÉLODIE.

Que faites-vous ici, mademoiselle ?

DESROCHES, se plaçant entre elles.

Oui, que faites-vous ici... mesdemoiselles ?

FRANCINE.

Mais il me semble, puisque madame s'y  
trouve...

ÉLODIE.

Eh bien ?

DESROCHES.

Eh bien ?

FRANCINE.

Ah ! je me souviens... je venais la chercher.

ÉLODIE.

Me chercher !... à merveille, nous parlerons de  
cela plus tard... Mais vous, monsieur, vous qui ne  
l'avez attirée ici que pour la perdre, sans doute...

DESROCHES.

La perdre ! par exemple !

ÉLODIE.

Allez, votre conduite est indigne d'un galant  
homme.

DESROCHES.

Permettez...

FRANCINE.

Oui, madame a raison, votre conduite est in-  
digne d'un galant homme.

(Sortie des deux grisettes par le fond.)

## SCÈNE XIV.

DESROCHES, seul, puis LA BARONNE.

DESROCHES.

Ah ! Dieu merci ! j'en suis débarrassé !... Res-

pirons un peu. (Ici la baronne voilée reparait à gauche  
et sort vivement par le fond.—Desroches se retourne,  
et l'aperçoit à l'instant où elle va disparaître.) Hein !  
encore une !... la capote rose !... (La baronne a dis-  
paru.) Le baron avait raison, elles étaient trois...  
(En marchant vers le fond, il voit à terre en dehors du  
seuil de la porte, un mouchoir blanc.—Il le ramasse.)  
Qu'est-ce que cela ? un mouchoir ! mouchoir de  
femme !... A laquelle des trois peut-il appartenir ?

GALOUBET, qui vient de rentrer.

C'est vrai... A laquelle ?

DESROCHES.

Un chiffre armorié ! et ces deux lettres brodées  
en or... J. D.

GALOUBET.

Jenny du Tillet...

DESROCHES, avec émotion.

Jenny !... C'est juste... Tu reporteras ce mou-  
choir à l'hôtel du Tillet, et tu le remettras...

GALOUBET.

A Mlle Jenny?... Oui, monsieur... j'y vais.

(Il va pour sortir. — Il rencontre Desroches le neveu  
sur le seuil de la porte du fond.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.

Galoubet ?

GALOUBET.

Monsieur !

PAUL, lui donnant une lettre et un autre paquet de  
papiers.

Tu iras à l'hôtel du Tillet, et tu remettras tout  
cela le plus secrètement possible...

GALOUBET.

A qui donc ? (Paul lui parle bas et sort précipi-  
tamment. — Galoubet poussant un grand cri de sur-  
prise.) Ah ! bah !...

DESROCHES, se retournant.

Plait-il ?

GALOUBET.

Rien, rien, monsieur... je vais faire votre com-  
mission... (A part.) Et la sienne à lui. (Il marche  
vers le fond, ouvre la porte et redescend le théâtre en  
criant encore de toute sa force.) Ah ! mon Dieu !  
ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !...

DESROCHES.

Est-tu fou ?... de quoi as-tu peur ?

GALOUBET.

L'homme à moustaches, je l'avais oublié.

(Chamaillard rentre au fond.)



SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CHAMAILLARD.

CHAMAILLARD, saluant.

Monsieur Paul Desroches?

DESROCHES, bas à Galoubet, après avoir froidement rendu le salut à Chamailard.

Encore pour mon neveu, sans doute.

GALOUBET, bas.

Oui, monsieur... j'ai déjà vu le militaire, ce matin. Il se nomme Chamailard...

DESROCHES, de même.

Un créancier, sans doute! Eh bien! que mon neveu s'arrange... Je suis las de répondre à sa place... J'en ai assez... j'en ai trop!

GALOUBET, de même.

Bravo, monsieur!... chacun pour soi.

CHAMAILLARD, qui, pendant les mots précédents, s'est approché mystérieusement de Desroches, le salue encore et lui parle à l'oreille.

Monsieur, j'ai mission de vous dire qu'on vous laisse le choix des armes, quoique vous soyez l'offenseur.

DESROCHES.

Hein?

CHAMAILLARD.

Mais toute explication est inutile : on ne se verra que sur le terrain.

DESROCHES, à lui-même.

Sur le terrain! Le malheureux!... Un duel!

GALOUBET, se plaçant entre les deux personnages et saluant profondément Chamailard.

Mon capitaine... un million d'excuses.

CHAMAILLARD.

Des excuses... nous n'en voulons pas.

GALOUBET.

Pardon, il y a erreur, quiproquo : nous n'avons offensé personne... ce n'est pas nous...

DESROCHES, vivement.

Tais-toi! Je suis prêt à vous suivre, monsieur... C'est moi... c'est moi qui suis M. Paul Desroches.

CHAMAILLARD, à part.

Ah! enfin!

GALOUBET, à Desroches.

AIR : Epoux imprudent.

Quoi! c'est pour vous?... pas possible!

DESROCHES.

Une affaire

Qui ne saurait se remettre, ma foi.

GALOUBET.

N'allez-vous pas, monsieur, soyez sincère,

Payer encor pour un autre?...

DESROCHES.

Tais-toi!

Non, ce duel ne regarde que moi.

(A lui-même.)

A ce devoir je ne puis me soustraire,

Il est trop vrai! je paie encor pour lui,

Mais il le faut, et je fais aujourd'hui

Ce qu'aurait fait mon pauvre frère.

Je prends la place de mon frère.

Parlons, monsieur, parlons!

CHAMAILLARD, avec joie.

Sur-le-champ. (A part.) Je tiens mon homme!

GALOUBET, à part.

Il en rit dans ses moustaches, l'affreux spadassin!

DESROCHES, qui a été prendre ses gants et son chapeau, revenant à Chamailard.

Seulement, je ne connais à Paris personne qui puisse me servir de témoin.

CHAMAILLARD.

Nous en avons, monsieur... quatre hommes solides, et sur lesquels on peut compter.

(La porte du fond s'ouvre et laisse voir quatre hommes armés, comme Chamailard, de grosses cannes.)

GALOUBET, à part.

Oh! les atroces figures!... l'affaire ne s'arrangera pas.

DESROCHES.

En avant!

CHAMAILLARD.

En avant!

DESROCHES.

Conduisez-moi vite.

CHAMAILLARD.

Au galop... ventre à terre!

DESROCHES.

Sur le terrain.

CHAMAILLARD, à part.

A Clichy!

ENSEMBLE.

DESROCHES.

AIR de Mme Barbe-Bleue.

Je suis à vous, partons, point de lenteur.

Moi, refuser un rendez-vous d'honneur!

Non, quel qu'il soit, mon terrible ennemi

Bientôt sera puni.

GALOUBET.

Mon pauvre maître! hélas! je meurs de peur...

Quoi! dans Paris, ce séjour enchanteur,

Nous arrivons... déjà faut-il ici

Trouver un ennemi?

CHAMAILLARD et LES RECORS.

On vous attend, partons, point de lenteur,

Car il s'agit d'un rendez-vous d'honneur.

C'est trop, monsieur, c'est trop rester ici,

Ventre à terre! à Clichy!

(Ils sortent.)

## ACTE DEUXIÈME.

Un salon, chez le baron du Tillet. — A droite, au premier plan, une cheminée avec du feu allumé; au second plan, la porte conduisant à l'appartement du baron; à gauche, au premier plan, la porte de l'appartement de la baronne; au deuxième, celle de la chambre de Jenny.

## SCÈNE I.

JENNY, seule, et regardant vers la droite.

Monsieur Paul!... Il est là... auprès de mon père!... O mon Dieu! s'il allait encore le faire changer de résolution!... s'il parvenait à le fléchir... J'étais si heureuse en me disant que je ne serais point sa femme... que ma belle-mère elle-même était de cet avis... Ma belle-mère!... (Redescendant vivement la scène.) O ciel!... je me souviens... cette dame... chez M. Desroches... Non... oh! non, sans doute, ce n'était pas elle... Plus calme maintenant, je me dis que je me suis abusée, et que c'est bien assez déjà de tous les autres torts de ce M. Desr... Encore lui!

AIR nouveau de Doche, ou bien, air d'Aristippe.

Oui, ce nom me revient sans cesse!

Pourquoi, lorsqu'il m'y faut songer,

Ne puis-je vaincre ma tristesse?...

Pour moi... ce n'est qu'un étranger...

De son neveu je fuyais la tendresse...

A cet hymen je n'ai pu consentir.

Jamais je ne serai sa nièce...

Mais lui, faut-il donc le haïr!

Autrefois il venait défendre

Ici la cause d'un parent.

J'avais du plaisir à l'entendre

Lorsqu'il m'appelait son enfant.

Tout en craignant d'être de sa famille,

J'obéissais; mais tout change aujourd'hui:

Jamais je ne serai sa fille;

Pourquoi penser toujours à lui?

Aussi, pour l'oublier à jamais, pour ne plus être exposée à le voir, à l'entendre, je vais demander à mon père...

## SCÈNE II.

JENNY, LA BARONNE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA BARONNE, entrant au fond sans voir Jenny, et s'adressant à la femme qui la suit.

Entendez-vous, mademoiselle... il me le faut; je tenais beaucoup à ce mouchoir!

JENNY, à elle-même.

Ah! ma belle-mère!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais, madame...

LA BARONNE.

Il me le faut! Et s'il est perdu par votre négligence... (Apercevant sa belle-fille.) Jenny! (À la femme de chambre.) C'est bien, laissez-moi!

## SCÈNE III.

LA BARONNE, JENNY.

JENNY, à part.

Sera-t-elle de mon avis? Je l'espère, puisqu'elle s'est opposée à ce mariage.

LA BARONNE, de même.

Un instant, ce matin, j'ai cru qu'elle m'avait reconnue, et je tremble devant elle!

JENNY, haut.

Madame, j'ai une prière à vous adresser, et je suis sûre que vous ne me refuserez pas.

LA BARONNE, à part.

Elle en est sûre; plus de doute! Elle m'a reconnue!... et je suis en son pouvoir!

JENNY.

Il s'agit... Ne le devinez-vous pas?

LA BARONNE.

Ah!... de votre mariage avec...

JENNY.

Je sais que vous ne l'approuvez pas, et que vous avez conseillé à mon père...

LA BARONNE.

Moi!... Il est vrai... j'avais cru devoir, dans l'intérêt de votre avenir... mais je me trompais sans doute; pardonnez-moi.

JENNY.

Oh! je ne vous en veux pas... au contraire.

LA BARONNE.

Comment?

JENNY.

Oui, mon âme était d'accord avec la vôtre; je vous ai remerciée au fond du cœur lorsque j'ai appris votre opposition aux desseins de mon père! Et puisqu'enfin il m'aime assez pour y renoncer, madame, si vous me voyez tremblante en votre présence, c'est que j'ai peur qu'encore une fois il ne change d'avis... Oh! ne m'abandonnez pas!

JENNY.

JENNY.

JENNY.

JENNY.

LA BARONNE.

JENNY.

LA BARONNE.

JENNY.

LA BARONNE.

JENNY.

LA BARONNE.

**Heureuse !...**

(A part.)

JENNY.

(La baronne sort par la gauche, au premier plan.)

JENNY.

**JENNY**, tressaillant.

Ah !... de votre...

**GALOUBET.**

JENNY.

## Que dites-vous?

GALOUBET.

JENNY.

Un duel ?

GALUBET.

JENNY, avec effroi.

**Mort!... M. Desroches!**



GALOUBET.

Raison de plus pour que je m'empresse d'exécuter tous ses ordres!... La dernière volonté d'un mourant...

JENNY.

Ah! n'achevez pas!

GALOUBET.

Et d'abord, j'étais chargé de vous remettre ce mouchoir que vous avez oublié chez lui ce matin...

JENNY.

Ce mouchoir! chez lui! (Regardant et poussant un cri.) Ah!

GALOUBET.

Plait-il?... Ça vous fait plaisir de le retrouver? C'est bien à vous, n'est-ce pas, mademoiselle?

JENNY, vivement.

Oui, c'est à moi. (A part.) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GALOUBET, à lui-même.

Maintenant, à mon autre commission... le paquet de lettres! Je vais tâcher de m'en acquitter aussi adroitement que de celle-ci.

## SCÈNE V.

JENNY, seule.

Ce mouchoir, oublié ce matin chez lui! ces armoiries!... ce chiffre brodé en or... c'est celui de la baronne! Julie du Tillet! et ce n'était donc pas une illusion, un prestige, c'est elle!... c'est bien elle que j'avais vue!... Pourvu que mon père ne vienne jamais à découvrir... Ah! je ne partirai pas...

AIR : Pauvre soldat.

Pour conjurer ici de grands malheurs,  
Je resterai... trop de tourment m'accable!

Lui, qui cause tant de frayeurs,  
Quel homme affreux! combien il est coupable!  
Ah! ma colère augmente à chaque instant,  
Et de mon cœur la faiblesse est bannie...  
Plus que jamais je le hais à présent...

Et c'est, hélas! en ce moment

Qu'il me faut trembler pour sa vie.

Oui, je tremble encor pour sa vie.

(On entend la voix de Desroches dans la coulisse.)

DESROCHES.

Où est-il? où est mon neveu? je sais qu'il est ici, et je veux lui parler.

JENNY, avec un cri de joie involontaire.

Ah! c'est lui! sauvé! Je respire... Mais je ne veux pas le voir... sa présence me ferait trop de mal: c'est plus que de la haine, c'est de l'horreur qu'il m'inspire.

(Elle sort par la gauche, au second plan.)

## SCÈNE VI.

DESROCHES, seul.

DESROCHES, à un laquais.

J'entrerais, j'entrerais, te dis-je... Annonce-moi sur-le-champ à M. le baron. (Le laquais sort, Desroches arpente le théâtre d'un air furieux.) J'étouffe de colère... Chamailard! un garde du commerce! quartier Saint-Lazare!... Oh! la leçon, la mystification que je viens de subir est trop forte, et je veux le punir, lui! Il est ici, on me l'a dit, en grande conversation avec le baron: je vais le voir, je vais m'expliquer en présence de tous les deux!

(Paul entre par la porte à droite au second plan.)

## SCÈNE VII.

DESROCHES, PAUL.

DESROCHES, allant avec colère à son neveu.

Ah! vous voilà, monsieur!

PAUL.

Mon oncle!

DESROCHES.

Avancez! avancez donc!

PAUL.

Mon bon oncle!...

DESROCHES.

Que venez-vous faire ici?

PAUL.

Une démarche auprès du baron qui m'a d'abord refusé formellement sa fille!

DESROCHES.

Je le crois parbleu bien!... Il y voit clair, à la fin! Il vous connaît... c'est heureux.

PAUL.

Qu'as-tu, mon oncle?

DESROCHES.

Ce que j'ai? ce que j'ai?... Je suis furieux, monsieur... Une conduite pareille! quatre maîtresses à la fois! et Chamailard par dessus le marché.

PAUL.

Chamailard! comment, vous le connaissez! Vous l'avez vu, mon oncle?

DESROCHES.

Tiens! si je l'ai vu!... je sors de ses mains, de ses griffes...

PAUL.

O mon Dieu! comment se fait-il? Je vous jure, mon oncle, que si je l'avais su, jamais je n'aurais souffert...

DESROCHES.

Et moi qui le prenais pour un duelliste, un spadassin ! moi qui avais encore la bonhomie de me dévouer pour toi, de prendre à mon compte l'affaire d'honneur dont il était venu te parler !...

PAUL.

Une affaire d'honneur ! Ah ! mon oncle ! mon cher oncle, voilà un trait !...

DESROCHES.

Ne me remercie pas, ça ne m'arrivera plus... Bref, je descends avec Chamaillard, une citadine nous attendait, et là, au lieu d'une seule tête atroce, j'en ai autour de moi quatre dans le même genre « Ces messieurs sont nos témoins ?... » On se découvre, on me salue avec respect, mais pas un mot... « Pourrai-je savoir quel est le lieu du rendez-vous ? » Même salutation, même silence... mais le cocher se trouvait alors à la portière, et au moment de fermer : — Bourgeois, où allons-nous ? — Quartier Saint-Lazare, hôtel Clichy.. ventre à terre !... Je commence à comprendre, et j'ai beau crier, m'emporter, j'ai beau déclarer qu'il y a erreur... le scélérat de cocher obéit ; il assomme ses chevaux, qui se mettent à galoper peut-être pour la première... pour la dernière fois de leur vie, et en un quart d'heure, la course est faite, nous descendons, je suis éroué et je paie.

PAUL.

Vous payez, mon oncle ?

DESROCHES.

Ne me remercie pas.

PAUL.

Si fait ! Payer encore pour moi, après...

DESROCHES.

Pardieu ! c'est mon métier depuis ce matin. Oui, je paie le principal, les intérêts, les frais ; je paie les honoraires de l'agréé et ceux du garde du commerce ; enfin, je paie le fiacre, et jusqu'au pour-boire du cocher.

PAUL.

Mon ami !

DESROCHES.

Ne me remercie pas... cette fois, ce n'était pas pour t'obliger, pour te tirer d'embarras... c'était pour être plus vite ici, chez le baron du Tillet, et lui dire toute la vérité.

PAUL.

Mon cher oncle !

DESROCHES.

Il n'y a pas de cher oncle.

PAUL.

Mon ami !

DESROCHES.

Il n'y a pas d'ami.

PAUL.

Mon parrain !

DESROCHES.

Il n'y a pas de parrain !... mon filleul m'a fait  
ENFANT CHÉRI.

payer trop cher les dragées de son baptême. Clichy ! c'est à Clichy que je devais subir la dernière épreuve, c'est à Clichy que j'ai abjuré pour jamais la résignation et la patience !... Et puisque enfin le baron du Tillet est décidé... bien décidé à te refuser sa fille...

(Il marche vers l'appartement du baron.)

PAUL.

Mais au contraire, mon oncle, il me l'accorde.

DESROCHES, s'arrêtant.

Hein ?... il te l'accorde ?...

PAUL.

Sans doute ; après m'avoir parlé raison et morale pendant long-temps, très long-temps, il a fini par convenir que les fautes sont personnelles, qu'il serait trop cruel, trop injuste, de me faire payer pour mon oncle.

DESROCHES.

Payer pour moi, merci ! Il me l'a déjà dit ce matin...

PAUL.

Et il m'a promis que malgré tout... c'est-à-dire malgré toi, je serais son gendre...

DESROCHES.

Son gendre ! l'époux de Jenny !

(Déclamant.)

Dieux ! qui te connaissez,

Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

Oh ! mais je ne le souffrirai pas, je ne dois pas le souffrir ! Non, ma bonté ne peut aller jusqu'à te laisser faire le malheur d'une jeune fille, que tu trompes indignement.

PAUL.

Plus bas, je vous en conjure.

DESROCHES.

Une jeune fille adorable ! un ange ! à qui tu donnes pour rivales des grisettes et des danseuses.

PAUL.

Plus bas !

DESROCHES.

Sans parler des dames en capote rose, dont j'ignore le nom et la qualité.

PAUL.

O ciel ! taisez-vous ! taisez-vous ! Tiens, mon oncle, tu as raison, je n'ai pas mérité tant de bonheur, et il est juste que ta patience se lasse.

DESROCHES.

Ah ! vous en convenez à la fin !

PAUL.

Oui, après le sacrifice que tu viens de faire pour moi tout en me maudissant, après ce dévouement généreux qui te faisait exposer ta vie à la place de la mienne, je rougis de moi-même, et je suis résolu...

DESROCHES.

A quoi donc ?

PAUL.

Pardonne-moi tout le mal que je t'ai donné,

toutes les méprises dont tu as été victime aujourd'hui ; mais, après m'avoir serré la main, fais-moi justice, va trouver le baron, Jenny, et dis-leur ce que tu penses ; dis-leur que je me punis moi-même, que je fais le sacrifice de mes espérances, de mon amour, et qu'enfin, lorsqu'il y a une heure j'ai rendu cette visite au baron... j'étais décidé à quitter la France.

DESROCHES.

Quitter la France ?... En voici bien d'une autre ! Et quelle est cette nouvelle folie ?...

PAUL, tirant un papier de sa poche.

Tiens... vois plutôt, mon oncle.

DESROCHES.

Le timbre du ministère !... un brevet de lieutenant pour l'armée d'Afrique !

PAUL.

Je partirai... C'est le seul moyen, n'est-il pas vrai, de réparer, de faire oublier du moins les torts de ma jeunesse ? et je pourrai mourir encore digne de toi et digne de mon père.

DESROCHES.

Ton père ! Ah ! pourquoi as-tu dit ce mot-là ? ça bouleverse toutes mes idées... et je perds encore une fois ma résolution.

PAUL.

La mienne est prise, mon oncle ; malgré mes folies, mes extravagances, je l'aime, je l'aime trop pour demeurer ici après un refus, et ma seule ressource...

DESROCHES.

Ah ! tu l'aimes trop pour cela, toi ! (A part.) Et moi ! moi ! (Parcourant le brevet.) Paul Desroches... vingt-deux ans... C'est bien, j'irai au ministère, et je ferai...

PAUL.

Annuler ce brevet ?

DESROCHES.

Non !

PAUL.

Quoi donc ?...

DESROCHES.

Ça ne te regarde pas... je sais ce qu'il me reste à faire.. (Il met le brevet dans sa poche.)

LE BARON, en dehors.

Réponds-moi ! drôle ! réponds-moi !

GALOUBET, aussi en dehors.

Mais, monsieur, prenez donc garde ! vous m'étranglez.

L'ONCLE et le NEVEU.

Galoubet ! le baron !

(Le baron paraît au fond du théâtre, tenant un billet d'une main, et de l'autre secouant rudement Galoubet par le collet de son habit.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, GALOUBET.

LE BARON.

Ce billet, de qui le tiens-tu ? et à qui viens-tu le porter dans ma maison ?

PAUL, bas, à son oncle.

O ciel ! mon billet d'adieu...

DESROCHES.

A qui donc ?

PAUL.

La lettre dans laquelle je lui renvoyais toute les siennes.

DESROCHES.

Les siennes ! A qui ? répondras-tu ?

(Pendant les répliques précédentes, Galoubet a parlé bas au baron.)

LE BARON.

Desroches ! as-tu dit... C'est de M. Desroches.

GALOUBET.

Oui, monsieur, mais lâchez-moi donc... j'étouffe...

(Le baron lâche Galoubet, et à dater de ce moment, regarde avec fureur Desroches l'oncle.)

LE BARON.

Va-t'en, misérable, va-t'en... M. Desroches, le voici !

GALOUBET, ne voyant d'abord que Paul.

M. Paul !.. En effet... le voilà...

LE BARON, ne regardant que l'oncle.

C'est de lui-même que j'aurai cette explication...

DESROCHES.

Laquelle ?

GALOUBET, apercevant Desroches.

Ah ! mon maître ! mon cher maître ! vous n'êtes pas mort ?

DESROCHES.

Tu le vois bien... Mais va-t'en donc, puisqu'on te l'ordonne.

GALOUBET.

C'est juste, monsieur, je vais vous attendre à l'office.

## SCÈNE IX.

LE BARON, DESROCHES, PAUL, puis JENNY.

LE BARON, regardant avec plus de colère Desroches.

Ah ! l'infâme !...

DESROCHES, à lui-même.

Comme il me regarde !



PAUL, bas, à son oncle.

Mon oncle, elle est perdue.

DESROCHES.

Mais qui donc ?

LE BARON, à Paul.

Monsieur Paul... veuillez, je vous prie, me laisser seul avec votre oncle.

PAUL.

Mais, monsieur le baron...

LE BARON.

Je vous en prie...

PAUL, bas, à son oncle.

Ah ! ce n'est plus pour moi que je t'implore... mais pour elle...

DESROCHES, à lui-même.

Pour elle!...

PAUL, bas.

Il faut la sauver...

DESROCHES, à part.

La sauver ! Je n'y suis pas.

JENNY, qui vient de paraître sur le seuil de la porte à gauche au second plan, écoute en donnant les signes de la plus vive inquiétude.

Que se passe-t-il donc ? et quel nouveau malheur nous menace ?

PAUL, bas, à son oncle.

AIR du Pré aux Clercs. (L'heure nous appelle.)

Ma frayeur mortelle

Vous dit tout, hélas !

Je tremble pour elle...

Ne la perdez pas.

ENSEMBLE.

PAUL.

Ma frayeur mortelle, etc.

DESROCHES.

Ta frayeur mortelle

Ne dit rien, hélas !

Elle... quelle est-elle ?

Je ne comprends pas.

JENNY.

O frayeur mortelle !

De son père, hélas !

Jenny pourra-t-elle

Désarmer le bras ?

LE BARON.

Injure mortelle !

Toi qui sus, hélas !

La rendre infidèle,

Traître, tu mourras !

(Paul sort par le fond, en s'inclinant devant le baron. — Jenny disparaît de nouveau par la porte de gauche.)

SCÈNE X.

LE BARON, DESROCHES.

DESROCHES, à lui-même.

De qui diable veut-il me parler ? et qui faut-il que je sauve ? Enfin n'importe : quand on est en train de se dévouer, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

LE BARON, s'approchant de lui et lui serrant la main avec rage.

Monsieur ! après un pareil outrage...

DESROCHES.

Plait-il ?

LE BARON.

Vous devez comprendre qu'entre militaires...

DESROCHES.

Eh bien ?

LE BARON.

C'est entendu, n'est-ce pas ?

DESROCHES.

Parfaitement... c'est-à-dire... je ne serais pas fâché de savoir pour quel motif...

LE BARON.

Quel motif?... vous me le demandez ?

DESROCHES.

J'ai commis tant de fautes, à ce qu'il paraît, que je désirerais savoir de laquelle il s'agit !

LE BARON.

Cette lettre...

DESROCHES.

Ah ! oui... cette lettre...

LE BARON.

Adressée par vous à...

DESROCHES, à lui-même.

Ah ! bien ! je vais savoir à qui j'ai écrit...

LE BARON, parcourant le théâtre avec agitation.

Perfide baronne ! comme elle me trompait !

DESROCHES.

Hein?... qu'ai-je entendu ! Ce pauvre baron ! un fonctionnaire si recommandable !

LE BARON, parcourant la lettre tout haut avec colère.

« Notre destin l'ordonne... Adieu pour jamais... » je dois vous fuir... et vous, vous devez perdre jus-  
qu'au souvenir de notre amour... » (Regardant Desroches et appuyant.) De notre amour !

DESROCHES, à part.

O mon Dieu ! Pas moyen de se tirer de là...

LE BARON, lisant.

« Vous me demandez de vous renvoyer toutes vos lettres, et je vous obéis. » (Répétant.) Toutes vos lettres.

DESROCHES.

Toutes !



DESROCHES.

Mademoiselle...

JENNY.

Vous refuserez.

DESROCHES.

Ce mariage ne doit pas s'accomplir.

JENNY.

Ah!... Vous le comprenez!

DESROCHES.

Certainement, je comprends, et c'est peut-être la seule chose que je... et encore, je n'en suis pas bien sûr...

JENNY.

Après tout ce qui s'est passé, tout ce qu'il m'a fallu voir et entendre depuis hier, et surtout après que votre valet vient de me rapporter ce mouchoir.

(Elle le lui montre.)

DESROCHES.

Ce mouchoir.. Ah! le vôtre.

JENNY.

Le mien! Vous savez bien que non.

DESROCHES.

Je sais...

JENNY.

Silence! monsieur, silence! mon père pourrait nous entendre.

DESROCHES.

Qu'importe! Il me semble qu'il n'y a pas de mal à oublier... cela peut arriver à tout le monde...

JENNY.

Enfin, monsieur, après que vous avez écrit cette lettre...

DESROCHES.

Ah! permettez, pour la lettre, je vous arrête, mademoiselle!... Puisque c'est à vous qu'elle était adressée.

JENNY.

Eh bien?

DESROCHES.

Vous savez que ce n'est pas par moi.

JENNY.

Pas par vous!

DESROCHES.

Sans doute... et nous nous sommes effrayés bien mal à propos.. Vous, surtout, mademoiselle...

JENNY.

Moi! comment?

DESROCHES.

Puisqu'il est votre prétendu...

JENNY.

Mon prétendu!

DESROCHES.

Puisqu'il y a une heure, tout était d'accord.

JENNY.

Il y a une heure!

DESROCHES.

Allons! rassurez-vous... il est si facile de s'entendre... Je vais rejoindre monsieur votre père.

JENNY.

Mon père!

DESROCHES.

Je vais lui dire que ce n'est pas moi... mais mon neveu qui vous a écrit ce billet.

JENNY.

Votre neveu!...

DESROCHES.

Que ce n'est pas moi, mais lui que vous aimez.

JENNY, cherchant à contenir son émotion.

Lui! comment! monsieur... C'est vrai, n'est-ce pas? Oh! oui, je dois vous croire, vous ne voudriez pas me tromper à ce point... C'est lui, c'est bien lui qui avait écrit?...

DESROCHES.

Lui-même...

JENNY, poussant un cri de joie.

Ah! que je suis heureuse!

DESROCHES.

Ah ça! mais c'est du délire!... Elle a l'air d'en être surprise... Avez-vous donc un instant supposé que je fusse l'auteur...

JENNY.

Oui!... Ah! oui, je l'ai cru. (A part.) Et j'en ai bien souffert...

DESROCHES.

A mon tour, oserai-je réclamer de vous, mademoiselle, un mot d'explication.

JENNY.

Parlez...

DESROCHES.

C'est que... je me rappelle encore tous les termes de ce billet... et je me demande pourquoi mon neveu, à l'instant même où l'on venait de conclure votre mariage, renonçait à vous, et vous faisait ses adieux en vous renvoyant toutes vos lettres...

JENNY.

Mes lettres... Je ne lui ai jamais écrit.

DESROCHES.

Jamais... Ce n'était donc pas à vous que lui-même...

JENNY.

Non, monsieur.

DESROCHES.

Pas à vous!... mais à qui?

JENNY, lui faisant un geste expressif, en regardant du côté où son père vient de sortir.

Chut!...

DESROCHES, à part, étouffant un cri de surprise et d'effroi.

Ah! j'avais donc deviné juste! Mais elle!... elle! un si grand sacrifice! (Se retournant vers elle, en la regardant avec enthousiasme.) Ainsi, mademoiselle, c'était par dévouement...

JENNY.

Comme vous, monsieur...



DESROCHES.

Moi... Oh! vous êtes bien bonne de me comparer à vous. En acceptant la responsabilité de torts qui n'étaient pas les miens, je ne sacrifiais point mon honneur... mon amour...

JENNY.

Ah! vous n'aimiez personne?

DESROCHES, avec hésitation.

Non, non, personne!... Tandis que vous...

JENNY.

Moi?...

DESROCHES.

Malgré tout le chagrin que devaient vous causer les torts de mon neveu...

JENNY.

M. Paul! du chagrin à rause de lui!... Mais je vous assure que jamais...

DESROCHES.

Cependant, vous l'aimez!

JENNY.

Je n'ai pas dit cela.

DESROCHES.

Hier, ce matin encore, vous consentiez à être sa femme!

JENNY.

Je n'ai pas dit cela.

DESROCHES.

Et maintenant, vous refusez d'être la mienne.

JENNY.

Je n'ai pas... Refuser! je ne le peux pas... mon père le veut!

DESROCHES.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Est-il vrai?... vous ne l'aimez pas?

JENNY.

Monsieur...

DESROCHES.

Parlez, je vous implore,  
Votre cœur est-il libre encore?

JENNY.

Oh! non!...

(À part, et le regardant à la dérobée.)

Je souffrais trop, hélas!

Lorsque je l'accusais tout bas.

DESROCHES.

Vous l'avouez, un autre a su vous plaire...

Pourtant, vous acceptez ma foi!

JENNY.

Mon Dieu! tout m'en fait une loi.

Pour épargner des chagrins à mon père...

Je vous en prie, épousez-moi...

Puisqu'il le faut, épousez-moi...

Je vous en prie, etc.

DESROCHES.

Oh! ce serait trop de bonheur, mademoiselle...  
Aussi, je n'y crois pas!... non, je ne dois pas y croire..

JENNY.

Comment?

DESROCHES.

Non... vous me l'avez dit, votre cœur n'est pas libre... Et qu'avais-je besoin de cet aveu?... je le savais.

JENNY.

Ah!...

DESROCHES.

Depuis long-temps, depuis que je suis venu vous demander en mariage pour mon neveu, vous parlez de son amour... lorsque moi-même...

JENNY.

Vous, monsieur!

DESROCHES.

Eh bien!.. eh bien, oui, mademoiselle, je ne puis me taire davantage... Pardonnez-moi; mais c'est votre faute, ou plutôt, c'est celle du hasard, de la position étrange qu'il nous a faite... Après tout, je ne peux pas avoir une fermeté, une vertu plus qu'humaine, et je vous ai vue là, toute en larmes, belle de votre générosité, de votre dévouement filial, je vous ai vue me supplier d'être votre époux... est-ce que je pouvais ne pas y croire un instant? est-ce que je pouvais ne pas laisser échapper enfin ce secret que depuis un an j'ai eu tant de peine à contenir?

JENNY, à part.

Depuis un an!

DESROCHES.

J'avais promis alors à mon neveu de lui servir d'interprète, et je m'aperçus bientôt que, pour vous peindre tout ce qui se passait dans son âme, je n'avais qu'à lire dans la mienne... que pour vous dire combien vous étiez aimée, adorée de mon filleul, je n'avais qu'à songer combien je vous aimais malgré moi.

JENNY, à elle-même, avec joie.

Il m'aimait!

DESROCHES.

AIR de Céline.

J'obtenais votre confiance!

Mais pour lui seul j'étais victorieux

Et le tableau de ma souffrance

Le rendait charmant à vos yeux.

Ma passion, en devenant extrême,

Servait encor ses intérêts;

L'amour que j'éprouvais moi-même,

Pour un autre je l'inspirais...

JENNY.

Pour un autre! mais non, monsieur, non, vous vous trompez...

DESROCHES.

Comment?

JENNY.

Il est vrai que l'interprète... l'avocat de votre

neveu était fort habile, fort éloquent; il est vrai qu'il était difficile de ne pas le croire, et qu'enfin...

DESROCHES.

Enfin, mademoiselle?...

JENNY.

AIR précédent.

Il faut, monsieur, que j'en convienne,

J'étais émue en l'écoutant!

De mon âme, sans trop de peine,

Il s'emparait...

DESROCHES.

Pour son client!

JENNY.

Mais non, quelle erreur est la vôtre!...

Son éloquence à lui seul profitait:

Il parlait d'amour pour un autre,

C'était pour lui qu'il l'inspirait.

DESROCHES, avec des transports de joie qui tiennent de la folie.

Pour lui! pour moi! Ah! mon neveu!... j'avais tant souffert en prenant ta place! Aujourd'hui je la prends pour être heureux! Le ciel est juste. (Tombant aux genoux de la jeune fille.) Jenny!... chère Jenny!...

(Au même instant, la porte de gauche, au premier plan, et celle de droite s'ouvrent presque en même temps. Le baron reparait d'abord à gauche, il tient à la main le contrat de mariage.

SCÈNE XIII.

LE BARON, DESROCHES, JENNY,  
LA BARONNE.

LE BARON, à Desroches.

A ses genoux! vous faites bien de lui demander grâce, monsieur; mais moi, tout en consentant à vous unir à elle, je ne vous pardonnerai jamais!

JENNY.

Mon père!

(A l'entrée du baron, Desroches s'est relevé vivement. Et, au même instant, la baronne, avec sa capote rose et son voile noir, comme au premier acte, est entrée à gauche; elle s'approche de la jeune fille sans voir Desroches.)

LA BARONNE.

Jenny, je suis prête... Dès que vous le voudrez, mon enfant, je vais vous conduire...

LE BARON.

Au couvent! Vous m'en avez souvent parlé, ma chère baronne.

LA BARONNE.

En effet, sur la prière de Jenny, j'ai cru devoir... (Desroches s'est approché et salue la baronne, qui pousse un petit cri en le reconnaissant.) Ah!...

DESROCHES, même mouvement, même cri.  
Ah!

LE BARON, les présentant l'un à l'autre.  
M. Desroches l'oncle... Mme la baronne.

DESROCHES.

J'ai l'honneur...

LA BARONNE.

Monsieur...

DESROCHES, à part.

La capote rose!... Infortuné baron!

LE BARON.

Vous me pardonnerez, madame, si je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous au sujet de son avenir. Il ne s'agit point d'un départ, mais d'un mariage.

LA BARONNE, à elle-même.

Un mariage!...

LE BARON.

Oui, décidément, elle épouse M. Paul Desroches.

LA BARONNE.

M. Paul!

LE BARON.

J'ai des raisons, des raisons majeures pour vouloir, pour désirer, que ce contrat soit signé aujourd'hui même.

LA BARONNE.

Aujourd'hui! (A elle-même.) Sa femme! (Haut.) Mais tout à l'heure, mademoiselle, vous refusiez de l'être; vous m'avez suppliée...

JENNY.

Pardon, madame, j'ai réfléchi, et je suis maintenant de l'avis de mon père.

LA BARONNE.

Mais il est vraiment étrange, mademoiselle, si vous changez en si peu de temps de volonté, que votre père...

LE BARON.

Permettez, baronne...

DESROCHES.

Oui, madame, permettez...

LA BARONNE.

Monsieur, c'est à mon mari que je m'adresse.

JENNY, à elle-même, comme frappée d'une inspiration.

Ah!

DESROCHES, qui est auprès d'elle.

Quoi donc?

(Jenny tire vivement le mouchoir brodé de sa poche, elle le remet à Desroches, et lui parle bas.)

DESROCHES, bas,

Votre mouchoir?... Pourquoi?

JENNY.

Il le faut.

DESROCHES, stupéfait.

- C'est différent... Puisqu'il le faut... j'obéis... (A lui-même.) C'est un rébus.

(Toujours avec l'air de la plus grande surprise, et comme s'il cherchait lui-même à comprendre ce qu'on lui a dit de faire, il va doucement auprès de la baronne, et déploie le mouchoir sous ses yeux.)





des torts... il faut savoir les réparer. Mon brevet ?  
(Bas, en lui serrant la main.) Je te le jure, je serai  
digne de toi ! (Haut.) Adieu , ma tante.

LE BARON.

Sa tante !... il a le courage de se résigner, et il  
pardonne à l'auteur de ses chagrins !... Ah ! quel  
gendre j'ai perdu... Monsieur Paul, vous empor-  
tez notre estime et toutes nos sympathies... N'est-  
ce pas, baronne ?

PAUL.

Adieu, madame !

TOUS.

Adieu !

(Il va pour sortir, Galoubet rentre au fond, entre deux  
vins.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, GALOUBET.

GALOUBET.

Pardon excuse, la compagnie... Je me suis rap-  
pelé en déjeunant que j'avais oublié quelque  
chose... Tenez... v'là encore un paquet de let-  
tres...

LA BARONNE.

Grand Dieu !

PAUL.

Tout est perdu !

DESROCHES.

Donne, donne donc... imbécile !... c'est à moi...

(Il saisit vivement le paquet de lettres.)

TOUS.

A lui !

DESROCHES.

Oui, toute la correspondance qui a précédé mon  
mariage...

GALOUBET.

Son mariage !

DESROCHES, il jette dans le feu toutes les lettres ;  
mouvement général : il se retourne vers la jeune  
fille.

Désormais, Jenny, nous n'avons plus besoin de  
nous écrire.

PAUL.

Mon bon oncle !

(Ici l'orchestre joue en sourdine l'air : *Enfant chéri  
des dames*, des *Visitandines*.)

LE BARON, à Desroches l'oncle.

Mais vous renoncez aux aventures... aux bon-  
nes fortunes ?

DESROCHES, regardant Jenny avec amour.

Pour la vie... Je me contente de celle d'aujour-  
d'hui... C'est la dernière... ou plutôt, tenez, je  
vous le jure, baron, c'est la première.

LE BARON.

La première ! (A lui-même.) Menteur !

GALOUBET.

Mon pauvre maître ! il aura beau faire, sa ré-  
putation lui restera toujours.

## CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : Enfant chéri des dames.

Enfant chéri des belles,  
Ce nom, qu'en ses amours  
Il obtint auprès d'elles,  
Lui restera toujours.

DESROCHES.

AIR de l'Artiste.

Bon ! l'erreur continue,  
Je suis un séducteur !  
Toujours on me salue  
De ce titre menteur :  
Enfant chéri des dames..  
Ah ! que votre bonté,  
D'un mensonge, mesdames,  
Fasse une vérité.

## REPRISE DU CHOEUR.

Enfant chéri etc.

NOTA. — S'adresser, pour la musique, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

FIN D'ENFANT CHÉRI DES DAMES.



# SANSCRAVATE

OU

## LES COMMISSIONNAIRES,

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR M. PAUL DE KOCK,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques;  
le 14 février 1845.

### Personnages.

ALBERT VERMONECY.....  
TOBIE PIGEONNIER, ami d'Albert.....  
SANSCRAVATE, commissionnaire.....  
JEAN-FICELLE, commissionnaire.....  
LABOUSSOLE, ex-commissionnaire.....  
MOUILLOT, ami d'Albert.....  
BALIVAN, ami d'Albert.....  
L'EMPEIGNE, portier.....  
UN GARÇON DE CAFÉ.....  
UN CAPORAL.....  
ADELINE, sœur de Sanscravate.....  
M<sup>me</sup> PLAYS, jeune veuve.....  
BASTRINGUETTE, marchande des quatre saisons.....  
SOLDATS, PROMENEURS, ETC.

### Acteurs.

MM. ANATOLE.  
CH. POTIER.  
DUMOULIN  
BLUM.  
BELMONT.  
COUTARD.  
FRANCE.  
F. HEUZEY.  
DESQUELS.  
VESIANT.  
M<sup>mes</sup> POTIER.  
CLARA.  
{ LEROUX.  
{ LISE FONTENAY.

La scène est à Paris.

## ACTE PREMIER.

Le coin de la rue du Helder. — Au fond, on aperçoit les boulevards.

### SCÈNE I.

#### SANSCRAVATE.

Merci ! le plus souvent que je jouerai avec toi... t'es trop fin pour moi!... D'ailleurs, j'ai pas l'humeur à me divertir... (Il se lève.) Oh ! non... car je m'en veux à mon âge... un garçon de vingt-sept ans n'avoir pas encore amassé quelque chose. Dire qu'aussitôt que j'ai deux pièces cent sous, je les mange avec toi ou avec d'autres. Oh ! c'est honteux... et il y a des momens où je me battrais... si je pouvais m'attraper !

#### JEAN.

Est-ce que tu vas philosopher, à c'te heure?...

JEAN-FICELLE, SANSCRAVATE ; celui-ci est assis sur ses crochets et travaille à une scie ; de l'autre côté du théâtre, Jean-Ficelle s'exerce avec des cartes à faire des tours, il est assis sur un banc de pierre.

JEAN, chante en faisant les cartes.

Trempe ton pain, Marie... trempe ton pain dans l'eau claire. Dis donc, veux-tu faire une partie de piquet, Sanscravate ?



Viens donc que je t'apprenne le biribi, ça te profitera mieux.

SANS CRAVATE.

Laisse-moi tranquille avec ton biribi!... Quand on pense à mon père... à ma sœur... cette chère Adeline ou Liline, comme je l'appelle, et qui est si gentille... Ah! dame! j'aurais pu demeurer près d'eux dans not' village, en Auvergne. Mon père me disait : « Reste avec nous, Étienne, tu cultiveras not' champ. » Moi j'y ai répondu : « Je veux aller faire fortune à Paris et rapporter une grosse dot pour ma sœur. »

JEAN.

Pisqu'elle est gentille, ta sœur... elle se mariera ben sans dot!... c'est même plus comme il faut. Ah ça!... tu viens de dire que ton père te nommait Étienne... Sanscravate n'est donc pas ton nom?

SANS CRAVATE.

Sanscravate!... c'est un sobriquet qu'on m'a donné... parce que j'avais l'habitude d'aller le cou...

JEAN.

C'est comme moi.

AIR : J'en guette en petit de mon âge.

Ce n'est que Jean que je m'appelle,  
Jean tout court et pas autrement;  
Mais on disait qu'j'étais ficelle,  
On me le disait très souvent...  
Bref, ça finit par prendre date  
Quand c'est si souvent répété;  
Toi t'es demeuré sans cravate  
Moi, le nom d'ficelle m'est resté. *(Bis.)*

Je suis ficelle.

SANS CRAVATE.

C'est égal... il y a deux ans j'ai été revoir mon père et ma sœur... Je savais que ça leur ferait plaisir, et puis, moi, j'étais aussi ben content d'aller les embrasser...

JEAN.

Et dans quel état est-ce que t'as trouvé tes proches?

SANS CRAVATE.

Oh! mon père se portait comme la porte Saint-Denis... et elle n'est pas souvent malade la porte Saint-Denis; ma sœur, qui avait environ quinze ans alors, était encore embellie... et puis des manières... un langage léché...

JEAN.

Ah! elle a un langage léché!... Est-ce qu'elle va t'à l'école?

SANS CRAVATE.

Oh! mieux que ça! Une dame de Clermont l'a prise en amitié, et la fait souvent venir chez elle, où on lui apprend une foule de choses!

JEAN.

Chut! silence... y'là une de mes pratiques... C'est du mystérieux, tu nous laisseras jacasser en liberté...

SANS CRAVATE.

Oh! pardi!... est-ce que j'ai l'habitude d'écouter ce qui ne me regarde pas?... C'est ben plutôt ton genre, à toi...

JEAN.

Tais-toi donc, tu me compromets.

*(Il retourne à sa place.)*

## SCÈNE II.

JEAN-FICELLE, M<sup>me</sup> PLAYS, SANS CRAVATE.

M<sup>me</sup> PLAYS, sortant de la maison, et parlant à son portier.

Si l'on me demande, monsieur Bernard, je serai de retour dans une heure... Il paraît que M. Albert ne viendra pas ce matin... et moi, qui n'osais pas sortir... moi qui l'attends toujours... Oh! je suis trop bonne... décidément il me trompe... Depuis son retour à Paris, il n'est plus le même avec moi... Il a quelque intrigue... et je suis assez sottie pour lui être fidèle!... Ah! quelle faute!... Et cependant si j'avais voulu... ce ne sont pas les occasions qui m'ont manqué... Veuve, riche, jolie... Bien merci, j'ai une foule d'adorateurs... et devenir amoureuse d'un volage... d'un libertin... Ah! il est vrai qu'il a des yeux d'un noir si bleu!

JEAN, chantant.

Sur l'air du tra la la la!...

Sur l'air du tra la la la!...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Ah! j'aperçois mon commissionnaire. *(Elle lui fait signe.)* Hum!... hum!...

JEAN.

On y va!... *(Il s'approche, elle l'emmène à l'écart.)* C'est à moi que madame faisait hum!

M<sup>me</sup> PLAYS.

Sans doute!... Avez-vous suivi les instructions que je vous ai données?

JEAN.

J'ai suivi tout ce que madame m'a dit, à la lettre...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Eh bien! ce jeune homme... que je vous ai désigné hier... M. Albert Vermoncey... qu'a-t-il fait dans la journée?... où a-t-il porté ses pas?... avec qui a-t-il été?...

JEAN.

Ah! le jeune homme que j'ai suivi, le beau brun?

M<sup>me</sup> PLAYS.

Eh! sans doute... Eh bien! voyons, répondez donc...

JEAN.

Permettez... faut que je me remémore... M'y v'là... Le jeune homme en question... a beaucoup trotté hier... Oh! quel trotteur ça fait!

M<sup>me</sup> PLAYS.

Enfin, où a-t-il été?...

JEAN.

D'abord, tout le long des boulevarts... depuis la Madeleine jusqu'à l'Éléphant.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Seul?

JEAN.

L'Éléphant... Ah! pardon... Oui, ce monsieur était seul... ensuite, il a suivi tous les quais...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Les quais... C'est bien singulier.

JEAN.

C'est ce que je me disais... suivre les quais, ce n'est pas naturel. Ensuite... (A part.) Où donc que je vas le promener. (Haut.) Ah! il est entré aux Tuileries.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Et là, il n'a été rejoint par personne?

JEAN.

Si fait, par deux personnes...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Deux femmes?...

JEAN.

Justement, deux personnes du sexe dont je ne suis pas.

M<sup>me</sup> PLAYS.

C'était un rendez-vous... Et ces femmes étaient-elles jolies?

JEAN.

Ah! elles étaient magnifiques... Pourtant, il y en a une qui boitait un brin.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Et où Albert les a-t-il menées?

JEAN.

Ils sont montés dans un fiacre, sur la place de l'Obélisque... et ils sont partis au galop... J'ai voulu les suivre... mais les jambes m'ont manqué... et je me suis couronné...

M<sup>me</sup> PLAYS, lui donnant de l'argent.

C'est bien... Tenez, prenez ceci.

JEAN.

Madame... je suis satisfait... Faudra-t-il resuivre le jeune homme aujourd'hui?

M<sup>me</sup> PLAYS.

C'est inutile.

JEAN, à part.

C'est dommage, d'autant plus que ça ne me fatigue guère.

M<sup>me</sup> PLAYS, à part.

Il a dû recevoir ma lettre où je lui donne rendez-vous pour ce soir à huit heures et demie, et alors il faudra bien qu'il m'explique sa conduite... Allons chez ma modiste... J'ai les nerfs agacés... Oh! je gage qu'aujourd'hui je ne trouverai rien à mon goût!

AIR : Valse de Strauss.

Mon cœur a des soupçons,  
Je crains des trahisons.  
Si l'ingrat me trompait,  
Certes, il me le paierait.  
Que ne suis-je à ce soir,  
Pour l'entendre et le voir!  
S'il manque au rendez-vous,  
Qu'il craigne mon courroux.

(Elle sort par le troisième plan de droite.)

JEAN, riant, la regardant sortir, et la suivant.

Ah! ah! enfoncé la pratique...

SANSCRAVATE.\*

Qu'est-ce que tu lui as donc dit?...

JEAN.

Figure-toi... qu'hier cette dame me charge de suivre un jeune homme pour qui elle en tient...

SANSCRAVATE.

Oh! oui! je sais... Et ce jeune homme-là est même une de mes bonnes pratiques. C'est M. Albert Vermoncey... le fils unique d'un ancien négociant très riche... et qui a la goutte, ce qui fait qu'il ne peut guère veiller sur son fils, qui est un fameux farceur... Il en a des amourettes celui-là... Il a été absent de Paris quelque temps... C'était une perte pour moi, car il me fait porter quelque fois sept ou huit billets doux dans la journée...

JEAN.

Ma foi, comme hier j'ai été occupé... au cabaret, je viens d'inventer un tas d'histoires, pour faire croire à c'te dame que j'avais suivi son amoureux.

SANSCRAVATE.

Jean-Ficelle!... est-ce que tu t'imagines que c'est délicat ce que tu as fait là?... faire de faux rapports sur quelqu'un.

JEAN.

Allons, te v'là encore avec tes idées... Je ne dis pas que j'ai fait de faux rapports... Il se peut que le jeune homme se soit promené comme je l'ai dit.

SANSCRAVATE.

Tiens, Bastringuette m'a recommandé souvent de me méfier de toi... parce que t'es trop fûté... trop renard... Je crois qu'elle a raison...

JEAN.

Ah! ta maîtresse t'a dit que j'étais trop renard... (A part.) C'est bon, je tâcherai de la lui souffler.

SCÈNE III.

SANSCRAVATE, LABOUSOLE, JEAN-FICELLE.

LABOUSOLE, mal mis, à la cantonade.

Attendez-moi, les amis, dans un instant je suis à vous.

\* Sanscravate, Jean.

JEAN.

Quel est ce particulier pané?

LABOUSSOLE.

Eh ben ! les anciens, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

JEAN.

Eh ! mais c'est Laboussole !...

SANS CRAVATE.

Notre ancien camarade... Bonjour, Laboussole...  
Eh ben ! qu'est-ce que tu fais maintenant?... Tu  
avais quitté l'état de commissionnaire, parce que  
tu étais devenu riche...

LABOUSSOLE.

Oui, j'avais fait un héritage, mais je l'ai lavé...

JEAN.

Oh ! c'est un laveur fini que ce Laboussole...  
C'est ça que t'es si propre...

SANS CRAVATE.

Ah ça ! mais .. tu ne parais pas bien calé pour  
le quart d'heure... Quel état as-tu donc embrassé ?

LABOUSSOLE.

J'en ai tâté plusieurs !... J'ai fait des affaires  
sur les rentes d'Espagne... mais j'ai égaré tous  
mes coupons... A c'te heure j'ai d'autres projets.  
Comme je monte très bien à cheval, je postule  
une place au Cirque des Champs-Élysées...

JEAN.

Tiens ! c'est gentil ça... Et tu feras des exercices ?

LABOUSSOLE.

Non... je donnerai des contremarques.

SANS CRAVATE.

Est-ce que tu les donneras à cheval ?

LABOUSSOLE.

Ou à pied, ça m'est égal...

SANS CRAVATE.

Et c'est pour ça que tu portes une cravache ?...

LABOUSSOLE.

Ah ! c'est pour la tenue... il ne me manque  
plus que des bottes à l'écuylère.

JEAN.

Le fait est que les bottes te manquent tout à fait  
pour le quart d'heure.

LABOUSSOLE.

Mais ce n'est pas tout ça, les amis .. Figurez-  
vous que j'étais entré tout à l'heure au cabaret de  
la Pomme tapée... là-bas, au coin... J'y ai ren-  
contré Cagnoux... vous savez, un marchand de  
chaines de sûreté, un bon lapin !... Est-ce qu'il n'a  
pas voulu parier qu'il boirait un litre à douze  
tout d'un trait... Ah ! que je lui ai répondu... t'es  
pas capable de ça... Il n'y a qu'un homme que  
je reconnaisse susceptible de la chose, c'est Sans-  
cravate !

SANS CRAVATE.

Bah ! vraiment... t'as dit ça ?

JEAN.

Il a raison... c'est dans les moyens... Et de quoi  
qu'on a offert de parier ?...

LABOUSSOLE.

Quatre litres à quinze, et un demi-cent d'œufs  
durs...

JEAN.

Oh ! bravo ! comme ça se trouve !... moi qui ai  
mon souper d'hier sur l'estomac... ça le fera cou-  
ler...

LABOUSSOLE.

Je suis venu tout de suite te chercher, Sans-  
cravate, parce que j'ai bien pensé que tu tiendrais  
le pari.

SANS CRAVATE.

Le pari ?... Oh ! parbleu ! .. je sais bien que je le  
gagnerais... Mais aller au cabaret dans la jour-  
née... quitter sa place... s'il vient de l'ouvrage...

JEAN.

Ah ! bah ! tu vois bien qu'il n'en vient pas...  
D'ailleurs, c'est l'histoire d'une petite demi-heure  
de distraction, et on révient au poste.

LABOUSSOLE.

Certainement, un demi-cent d'œufs durs et  
quatre litres, c'est ben vite tortillé.

SANS CRAVATE.

Ah ! oui, mais je n'ai pas d'argent...

JEAN.

Qué qu' t'as besoin d'argent, puisque tu vas  
gagner le pari ; c'est l'autre qui paiera...

LABOUSSOLE.

Nous sommes sûrs de louer à l'œil !

SANS CRAVATE.

Au fait, c'est vrai... je gagnerai, je ne paierai  
pas !... Mais si Bastringuette passe par ici et ne  
me trouve pas... je lui ai promis de ne plus aller  
au cabaret ?

LABOUSSOLE.

Est-ce qu'il faut se gêner pour une femme ?

JEAN.

D'ailleurs, elle croira que t'es occupé en com-  
mission. Allons, viens donc... Un quart d'heure  
d'agrément... ça n'est jamais défendu...

LABOUSSOLE.

Moi, je voudrais être pochard toute l'année.

SANS CRAVATE.

Allons, bah !... Au cabaret, et vive la joie !

AIR : A Mable, au Prado.

On peut bien, après tout,  
Aller boire un p'tit coup !

Le vin

Nous met en train.

Gais lurons

Nous serons...

LES AUTRES.

Ronds ! (4 fois.)

Laboussole, Sanscravate, Jean.



SANSCRAYATE.

Et puis, si, par hasard,  
On se trouve pochard,  
On ne manq' pas d'amis,  
Quand on est à Paris...

TOUS.

Gris !

(Ils se prennent sous le bras et dansent sur le refrain.)

JEAN.

En avant la frotleska !...

On peut bien, après tout, etc.

(Ils sortent par le troisième plan de gauche.)

SCÈNE IV.

ALBERT, MOUILLOT, entrant par le troisième plan de droite.

ALBERT, les regardant s'éloigner.

Voilà des gaillards qui n'engendrent pas la mélancolie !

MOUILLOT.

Ah ça ! mon cher Albert, pourquoi donc quittons-nous le boulevard, où il passait des femmes charmantes, et où l'on voit des maisons si bien alignées ?...

ALBERT.

Ah ! c'est que, parmi ces belles promeneuses, j'en ai aperçu une dont je voulais justement éviter les regards, et qui, depuis mon retour à Paris, ne me laisse pas un moment de repos... Cela devient une tyrannie !...

MOUILLOT.

Je gage qu'il s'agit de Mme Plays ?

ALBERT.

Précisément.

MOUILLOT.

Tu ne l'aimes plus ?

ALBERT.

D'abord, je ne suis pas certain de l'avoir jamais aimée.

MOUILLOT.

Mauvais sujet ! tu le lui avais juré, pourtant.

ALBERT.

Voyant que cette liaison se prolongeait trop, cela me donna l'idée de faire un petit voyage.

AIR : Chasse aux Maris.

Voulant un peu moins de constance

Dans mes amours,

Je me dis : Appelons l'absence

A mon secours.

Pour que l'on me soit infidèle,

J'ai voyagé. (bis.)

Vois mon malheur !... pour moi ma belle (bis.)

N'a pas changé,

MOUILLOT.

En effet, c'est extraordinaire... Ainsi, c'est Mme Plays qui est cause que tu as voyagé pendant deux mois ?

ALBERT.

Oui... c'est elle qui est cause... de bien des choses. (Il soupire.)

MOUILLOT.

Eh ! mon Dieu ! comme tu me dis cela... Est-ce que dans ce voyage tu as eu des aventures intéressantes ?...

ALBERT.

Peut-être. Je te conterai cela plus tard... Mais cette Herminie me poursuivre ainsi !... Ah ! si un ami voulait me l'enlever !...

MOUILLOT.

J'aperçois quelqu'un qui pourrait te rendre le service que tu réclames... C'est un gaillard qui court après toutes les femmes... qui parle sans cesse de ses bonnes fortunes, mais qui, je crois, n'en a pas autant qu'il veut bien le dire.

ALBERT.

Eh ! oui, vraiment... c'est Tobie Pigeonnier !

SCÈNE V.

ALBERT, MOUILLOT, TOBIE.

TOBIE, à part, en entrant du premier plan de droite.

C'est singulier comme les femmes deviennent sauvages ce mois-ci... il faut que ce soit la lune rousse.

ALBERT.

Eh ! bonjour donc, Tobie !...

TOBIE.

Que vois-je ?... Albert ! Mouillot !... Ah ! quelle aimable rencontre !... Ça va bien ?... Il y a un siècle que je... Ah ! pardon. . je suis à vous..

(Il s'éloigne, et va faire un signe de tête du côté par où il est entré.)

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc ?

MOUILLOT.

Quelque histoire qu'il va nous faire.

TOBIE, envoyant des baisers.

Oui... oui !... j'irai te retrouver, parole d'honneur...\* (Revenant.) Pardon, messieurs... mais c'était une petite femme qui me guettait là-bas... Je lui ai fait signe de ne pas m'attendre... Eh ! eh ! que voulez-vous ? faut bien s'amuser un peu !

MOUILLOT.

C'est singulier, je n'ai vu personne par-là...

\* Mouillot, Tobie, Albert.







M<sup>me</sup> PLAYS, à part.

Il ne s'attendait pas,  
Je gage, à ma présence.  
Je vois son embarras,  
Il enrage tout bas.  
Mais toujours sur ses pas,  
Je veux, avec prudence,  
Epier ses discours,  
Connaitre ses détours.  
On ne peut pas, vraiment,  
Compter sur son amant.  
Mais s'il m'ose trahir,  
Ah! je veux le punir.

(Bas à Albert.)

Ce bouquet, parlez, traître,  
A quelque autre, peut-être,  
Vous le portiez ce soir ?  
Mais je compte vous voir.

ALBERT, à part.

Ah! je maudis ma chaîne.

TOBIE, à part.

On lui fait une scène.

BASTRINGUETTE, à part.

J'vas chercher mon amant,  
Afin d'en faire autant !...

### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(M<sup>me</sup> Plays rentre chez elle en jetant un regard courroucé sur Albert. — Bastinguette sort par le fond.)

### SCÈNE VIII.

ALBERT, TOBIE, MOUILLOT.

ALBERT.

Ah! ma foi! c'est trop fort!... Un tel amour devient un supplice!...

TOBIE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?... Elle est fort belle femme, M<sup>me</sup> Plays, car je la reconnais maintenant... Je me suis trouvé quelquefois avec elle en soirée...

MOUILLOT.

C'est une riche veuve... Je ne comprends pas pourquoi elle ne se fait pas bâtir une maison...

ALBERT.

Oh! qu'elle m'attende ce soir à ce rendez-vous qu'elle m'a donné!... Je réponds bien que je n'irai pas!

TOBIE.

Cette dame vous a donné un rendez-vous?... Fichtre!... je voudrais bien être à votre place...

ALBERT.

Parbleu! mon cher Tobie, il ne tient qu'à vous... et vous me rendriez un grand service...

Voyons, cela vous va-t-il?... voulez-vous aller à ma place à ce rendez-vous ?

TOBIE.

Est-ce que c'est sérieusement que vous me proposez cela ?

ALBERT.

Très sérieusement... Mon seul désir est de rompre avec la superbe Herminie... Car, entre nous, j'ai dans le cœur une autre passion.

TOBIE.

Oh! pardieu! moi aussi, j'ai dix autres... vingt autres passions... Mais M<sup>me</sup> Plays est très bien... figure agréable... Et puis, moi, j'ai un penchant pour les femmes sveltes... Mais prendre votre place à un rendez-vous... comment diable pourrait-on arranger cela ?

ALBERT.

Rien de si facile. C'est aux Champs-Élysées... je vous indique l'heure, l'endroit... je vous donne une lettre pour Herminie, je lui marque qu'une affaire imprévue me retiendra peut-être un peu long-temps, mais que je lui envoie un ami discret et dévoué pour lui tenir compagnie... Vous vous promenez ensemble, je ne viens pas, la dame est furieuse contre moi, vous la consolez, et ma foi...

TOBIE.

Le fait est que ça marche... (A Mouillot.) Qu'est-ce que vous en pensez ?...

MOUILLOT, sans l'écouter.

Un rez-de-chaussée, huit étages et des mansardes... ce sera assez...

TOBIE.

Ah! il bâtit.

ALBERT.

Voici ce que je propose : nous allons dîner ensemble ; à huit heures et demie vous allez au rendez-vous ; ensuite, vous venez nous retrouver chez Mouillot, où nous ferons la bouillotte.

MOUILLOT.

Ah! oui, oui... Mais Balivan dinera avec nous, je lui ai donné rendez-vous au passage des Panoramas. Eh bien! jeune Tobie, acceptez-vous ?

TOBIE, à part, tâtant son gousset.

Saprédié! j'y pense, pour le dîner, le rendez-vous et la bouillotte, je ne possède que vingt-neuf sous!... Ah! bah! tant pis... (Allant aux autres.) Ça va... je suis de tout... Ah! voilà une journée délicieuse!... nous étions dignes de la régence! nous sommes des Buckingham, des Richelieu!... des Parc-aux-Cerfs...

ALBERT.

Mouillot va rejoindre Balivan ; vous nous attendrez aux Panoramas, moi j'ai un mot à envoyer à quelqu'un.

TOBIE.

Il faut aussi que je fasse porter une lettre.

\* Tobie, Albert, Mouillot.

ALBERT.

Justement voilà nos commissionnaires qui reviennent. Venez, nous écrirons dans ce café.

ENSEMBLE.

AIR de Jolie Fille de Gand.

Il ne faut plus songer qu'aux plaisirs,  
Et, pour bien passer la vie,  
Tâchons toujours qu'elle soit remplie  
D'espoir et de souvenirs.

SCÈNE IX.

JEAN-FICELLE, SANS CRAVATE, puis  
BASTRINGUETTE, ALBERT et TOBIE.

JEAN.

Est-ce ridicule ! ce Cagnoux qui remet le pari à tantôt, sous prétexte qu'il n'a pas soif maintenant !...

SANS CRAVATE.

J'aime autant cela... Au moins nous aurons toute notre soirée pour nous divertir... et ce matin, nous pourrions travailler.

JEAN.

Heureusement Laboussole ne lâchera pas Cagnoux... Tu sais que le rendez-vous est aux Champs-Élysées, au petit bouchon de la *Grosse Pinte* ?...

BASTRINGUETTE, arrivant. \*

Qu'est-ce que c'est, qu'est ce qui parle de bouchon et de pinte ?... Je gage qu'on vient encore du cabaret !

SANS CRAVATE.

Tiens ! c'est Bastringuette !.

JEAN.

Salut à la piquante quatre saisons.

BASTRINGUETTE.

Bonjour, bonjour... Répondez, mauvais sujet... d'où venez-vous ?... vous n'étiez par à vot' place tout à l'heure ?

SANS CRAVATE.

Tout à l'heure... Ah ! non... je ne pouvais pas y être puisque j'étais...

JEAN.

Il était en train de scier du bois. (A part.) En voilà une scie !

BASTRINGUETTE.

Oh ! Sanscravate, vous me mentez... Si vous allez toujours avec Jean-Ficelle, il vous perdra... il vous entraîne au cabaret... vous vous grisez... Quand vous avez bu un coup, vous rossez tout le monde... Si vous voulez que je vous aime, je vous ai dit qu'il fallait changer de conduite !

\* Jean, Bastringuette, Sanscravate.

SANS CRAVATE.

SANS CRAVATE.

Si je veux que tu m'aimes !... ma petite Bastringuette, j'en crois bien que je le veux... je l'exige même...

JEAN, à part.

Si je pouvais les brouiller un brin...

BASTRINGUETTE.

Alors, vous serez bien gentil, et vous me mènerez ce soir promener un peu...

SANS CRAVATE.

Ce soir... Ah ! ce soir... (A part.) Diable ! et le pari !

(Jeanousse très fort.)

BASTRINGUETTE.

Je viendrai vous prendre à votre place, vers la brune... (Albert et Tobie sortent du café.)

JEAN.

Sanscravate... on te cherche... une pratiqué.

SANS CRAVATE.

Ah ! me voilà... Vous me demandez, mon bourgeois ? \*

ALBERT, bas et à part.

Oui, tiens... prends cette lettre... cours à cette adresse...

SANS CRAVATE

Oui, bourgeois.

ALBERT.

Tu demanderas au concierge M<sup>me</sup> Albert...

SANS CRAVATE.

M<sup>me</sup> Albert... (A part.) Est-ce qu'il serait marié ! (Haut ) Et je monterai la lettre ?...

ALBERT.

Non... La personne n'ouvre qu'à moi ou au concierge... Celui-ci montera la lettre, tu attendras la réponse dans sa loge, et tu viendras me l'apporter aux Champs-Élysées, au restaurant de... l'*Étoile*.

(Il va à Bastringuette, cause avec elle et lui prend un bouquet.)

SANS CRAVATE.

Oui, bourgeois... (Il va ranger ses crochets.)

TOBIE, à Jean. \*\*

Commissionnaire ! hum !... ici, tout de suite.

JEAN.

Voilà, mon maître !

TOBIE.

Vous êtes fidèle, intelligent et discret ?...

JEAN.

Je suis tout ça, dans la perfection !

TOBIE, bas et avec mystère.

Vous allez vous rendre au marché du Temple... où l'on fait le commerce de vêtements et linge pour les deux sexes.

JEAN.

Connu, connu !

TOBIE.

Vous irez dans le marché même... pas la ro-

\* Jean, Bastringuette, Sanscravate, Albert.

\*\* Bastringuette, Albert, Jean, Tobie, Sanscravate

tonde... l'endroit où sont les places, on appelle ça des *ayons*... vous vous dirigerez du côté des marchandes de modes...

JEAN.

Monsieur veut dire des marchandes de vieux chapeaux.

TOBIE.

Elles en vendent aussi des neufs... Vous demanderez Mme Abraham, c'est une des plus grosses marchandes de l'endroit...

JEAN.

Je vois ça d'ici...

TOBIE.

Vous lui donnerez ce billet, et elle vous remettra des fonds pour moi... que vous m'apporterez, avec sa réponse écrite, aux Champs-Élysées, au restaurant de l'*Étoile*.

JEAN.

Des fonds... suffit mon maître... Faut-il que je prenne mes crochets pour les rapporter?

TOBIE.

Non, je ne pense pas que ce soit nécessaire.

ALBERT.

Eh bien ! Tobie, je vous attends.

TOBIE.\*

Mon cher Albert, je suis à vous. C'est qu'il s'agissait d'une jeune femme qui m'attendrait.. Ces pauvres petites... il faut les tromper, mais avec des formes.

BASTRINGUETTE.

Sanscravate, je vous retrouverai ici tantôt.

SANS CRAVATE.

Oui, oui...

JEAN, bas, à Sanscravate.

N'oubliez pas le pari, et le rendez-vous à la *Grosse Pinte*.

SANS CRAVATE.

Sois tranquille.

BASTRINGUETTE, à part.

J'ai idée qu'il manigance quelque chose... mais je le surveillerai.

ALBERT.

Allons rejoindre nos amis.

### REPRISE DU CHOEUR.

TOUS.

Il faut ne plus songer qu'aux plaisirs, etc.

(Albert et Tobie s'éloignent ensemble, Sanscravate et Jean d'un autre côté, Bastringuette crie de nouveau sa violettes.)

\* Albert, Tobie, Jean, Sanscravate, Bastringuette.

\*\*\*\*\*

## ACTE DEUXIÈME.

Aux Champs-Élysées. — A droite, un traiteur, bosquet à l'entrée avec table ; au fond, à gauche, un cabinet.

### SCENE I.

ALBERT, TOBIE, MOUILLOT, BALIVAN.

(Les jeunes gens arrivent par le fond en se donnant le bras par deux et en chantant.

#### ENSEMBLE.

AIR du Domino noir.

Savoir donner ses jours  
Aux amours,  
Passer le temps galement  
En chantant,  
Amis, voilà la vie  
Qui doit être suivie...  
Et lorsque des ennuis,  
Des soucis,  
La cohorte viendra,  
Chassons-la...  
Cette philosophie  
Toujours triomphera.

ALBERT.

Moi, tout comble mes vœux !  
Passion ou caprice.

MOUILLOT.

Moi, qui me rend heureux ?  
C'est un édifice.

TOBIE.

Au sein des voluptés,  
Fortune propice,  
Ah ! tu nous a traités  
Comme des enfants gâtés.

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Savoir donner, etc.

ALBERT.

Messieurs, c'est ici que nous dinons... on y est fort bien.

TOBIE.

Oui... j'y ai diné cent fois... il y a toujours du monde...

MOUILLOT.

Alors ils devraient faire faire un étage de plus à leur restaurant.

ALBERT.

Garçon ! garçon !

UN GARÇON, arrivant.

Voilà, messieurs !



(Il ouvre et lit.)



TOBIE.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

JEAN.

Et ma commission, s'il vous plait ?...

TOBIE.

Ah ! c'est pardieu vrai ! je n'y pensais plus du tout... C'est juste.... votre commission... Tenez...

(Il le paie.)

JEAN.

Qu'est-ce que vous me donnez donc là ?... Six sous !...

TOBIE.

Eh bien ! c'est le prix d'un messenger... c'est tarifié...

JEAN.

Je ne suis pas messenger, monsieur, je suis commissionnaire.

TOBIE.

Avec six sous, en omnibus, on va de la barrière de l'Étoile à Bercy... et vous n'avez pas fait ce chemin-là !...

JEAN.

Je n'ai pas quatre roues, je ne trotte pas à ce prix-là.

TOBIE.

Ah ! mon Dieu ! quel amour de l'or !... Allons, tenez et ne pleurez plus. (Il lui redonne deux sous.) Allons nous mettre à table, et, ce soir, la belle Plays... Je vais dévorer...

(Il entre chez le traiteur.)

JEAN.

Il me donne deux sous de plus !... En voilà-t-il un pingre ! Je le reconnaitrai celui-là !...

SCÈNE IV.

JEAN-FICELLE, LABOUSSOLE, SANS-CRAVATE.

SANS CRAVATE.

Vous voilà, Jean-Ficelle... j'ai rencontré Laboussolle qui nous cherchait.

JEAN.

Et Cagnoux, le parieur, est-il arrivé ?

LABOUSSOLE.

Oh ! il est au rendez-vous depuis long-temps ! Il a déjà liché trois canons pour s'entretenir le gosier ; mais c'est pas tout... il a amené avec lui le paveur normand, qui aime tant le jeu...

JEAN.

Fameux ! on lui fera une partie de biribi !...

LABOUSSOLE.

Ou de piquet !... (Bas à Jean.) Et on tâchera d'être heureux à la marque...

SANS CRAVATE.

Oh ! moi, je ne joue pas aux cartes... ça amène

toujours des querelles... et puis un commissionnaire qui joue, ça ne donne pas de confiance.

JEAN.

Oh ! est-il en retard, avec ses principes !... Tout ça était bon avant le mur d'enceinte !... A c'te heure, un enfant de cinq ans connaît la dame de pique.

LABOUSSOLE.

On nous attend, dirigeons-nous vers la buvette...

SANS CRAVATE, regardant au fond.

Ah ! mon Dieu ! je ne me trompe pas !... c'est Bastringuette que je vois là-bas... Je gage qu'elle me cherche !... M'aurait-elle aperçu !

JEAN.

Non, elle regarde jouer au cochonnet... Mais filons par cette allée... nous serons tout de suite à la Grande Pinte.

SANS CRAVATE.

Dépêchons ! car si elle me voyait, pas moyen d'aller avec vous.

ENSEMBLE.

AIR : Poule du qui vive. (Tolbecque.)

Par ce chemin filons tous,

Et de cette manière,

Sans être vu, j'espère,

Nous arrivons au rendez-vous.

(Ils s'éloignent par le premier plan à gauche. — Bastringuette paraît au fond. — Elle n'a plus son éventaire. — Elle a un tablier et un bonnet.)

SCÈNE V.

BASTRINGUETTE, seule.

Je ne vois plus personne... je suis cependant certaine d'avoir aperçu cet ivrogne de Laboussolle rôdant dans les Champs-Élysées... Où l'on voit Laboussolle, on est sûr de trouver Jean-Ficelle... Et malheureusement avec Jean-Ficelle on rencontre toujours Sanscravate. Au lieu de m'attendre pour me mener promener, il aime mieux aller au cabaret avec ces deux mauvais sujets, qui lui font toujours faire des sottises... Moi qui avais mis mon beau bonnet et mon joli tablier... C'était bien la peine.

AIR : Ta Dot. (Loïsa Puget.)

Afin de lui plair' je me suis faite gentille.

Lui donner le bras comblerait mes vœux.

Mais c'est bien cruel pour un' jeune fille

De passer tout son temps sans son amoureux

D'être toujours (bis.), quand on est gentille,

Sans son amoureux !



Si j' voulais d'autr's conquêtes,  
 Je n'en manquerais pas !  
 On m'offr' des bais, des fêtes,  
 Des cadeaux, des repas !  
 J'ai refusé jusqu'à présent.  
 Mais qu'il prenne garde ! si le dépit m' prend.

## REPRISE.

Afin d' lui plaire, etc.

Une jeune femme vient par ici... elle a aussi l'air de chercher... Est-ce qu'elle attendrait Sans-cravate !... Oh ! non, une dame à chapeau !.. C'est pas son numéro !..

## SCÈNE VI.

## ADELINE, BASTRINGUETTE.

ADELINE. mise simple, mais élégante. — Chapeau, demi-voile. — Elle entre en regardant de tous côtés.  
 Ce doit être de ce côté... Oui, ce traiteur, c'est le nom qu'il a mis sur sa lettre... mais je n'ose-rai jamais entrer là-dedans le demander.

BASTRINGUETTE, à part.

Oh ! ben sûr, elle attend quelqu'un... mais elle n'a pas l'air d'en avoir l'habitude...

ADELINE, à part.

Comment donc faire?... Attendre qu'il sorte... ce sera bien ennuyeux !..

BASTRINGUETTE, à part.

Elle est gentille... elle a l'air tout intimidé... C'est pas une demoiselle de Paris...

ADELINE, à part.

Voilà une femme !.. si j'osais la prier... Oh ! mais non, je n'oserais pas...

BASTRINGUETTE, allant à Adeline.

Madame cherche quelque chose... ou queu-qu'un ?... ou une adresse, peut-être ?... et quand on ne connaît pas bien les Champs-Élysées...

ADELINE.

En effet, madame, je ne connais pas du tout cette promenade... C'est la première fois que j'y viens...

BASTRINGUETTE.

La première fois !.. Je gage que madame n'est pas de Paris ?

ADELINE.

Non, je ne suis dans cette ville que depuis huit jours... mon pays est l'Auvergne.

BASTRINGUETTE.

L'Auvergne ?... (A part.) Tiens ! c'est la patrie de Sanscravate... (Haut.) Et vous êtes venue ici retrouver des parents ?

ADELINE, embarrassée.

Des parents ?... Oui... j'ai bien un frère à Paris... mais ce n'est pas lui... que... j'attends !..

## BASTRINGUETTE.

Oh ! excusez, madame... si je vous demande ça... C'est pas mes affaires ! (A part.) Pauvre petite, je parie qu'elle est venue avec un amoureux... je connais la marche.

ADELINE.

La personne... que... je voudrais voir, m'a écrit qu'elle serait là... chez ce traiteur... Elle m'a dit de la faire demander par un garçon... mais je vous avoue que je n'ose pas...

BASTRINGUETTE.

Oh ! ben ! attendez... je vais vous rendre ce service-là... Je vais aller le demander pour vous !..\*

ADELINE.

Comment ! vous seriez assez bonne ?..

BASTRINGUETTE.

Tiens ! pardi ! Est-ce qu'il ne faut pas s'obliger !.. Et puis, moi, je ne suis pas gênée pour parler... Voulez-vous me dire seulement le nom de la... personne... de la dame... Est-ce une dame ?..

ADELINE, baissant les yeux.

Non, c'est un monsieur...

BASTRINGUETTE, à part.

Je le savais bien. (Haut.) Eh bien ! le nom du monsieur.

ADELINE.

C'est monsieur Albert Vermoncey !..

BASTRINGUETTE.

M. Albert Vermoncey... Oh ! je le connais bien ce jeune homme-là !

ADELINE.

Vous le connaissez ?..

BASTRINGUETTE.

Pardi, c'est une de mes meilleures pratiques... Il m'achète souvent de la violette... vu que j'en vends... à vot' service... Oh ! c'est un jeune homme ben gentil, ben généreux, ben aimable !..

ADELINE.

Oh ! oui, je vois que vous le connaissez.

BASTRINGUETTE.

Il vient de faire un voyage. Il n'est de retour à Paris que depuis huit jours et... (A part.) Tiens, tiens, et elle qui... Comme ça s'arrange... Pardi !.. c'est lui qui l'a amenée !.. (Haut.) Et vous pensez qu'il est chez ce traiteur ?..

ADELINE.

Il me l'a fait savoir lui-même...

BASTRINGUETTE.

Très bien !.. Je vais aller lui dire qu'on le demande, restez là... ne vous impatientez pas !..

ADELINE.

Oh ! merci, mille fois !.. (Bastringuette entre chez le traiteur.) Il va venir... Oh ! j'ai bien besoin de le voir pour oublier ce que j'ai fait !..

\* Bastringuette, Adeline.

AIR : Huit ans d'absence.

Un triste souvenir toujours me désespère,  
Et m'empêche en tous lieux de goûter le bonheur.  
Hélas ! j'ai délaissé, j'ai pu fuir mon vieux père,  
Et j'ai sans son aveu disposé de mon cœur !

J'ai quitté les montagnes,  
Qu'autrefois j'aimais tant.  
A nos belles campagnes,  
Je rêve en soupirant.  
Ma douleur est extrême,

Et pourtant, je le sens en ce jour,  
Près de celui que j'aime  
Je ne songe plus qu'à son amour.

Oui ma douleur extrême,  
Alors cède à l'amour...  
Je n'ai que de l'amour.

Mais on vient, je crois... (La nuit vient.)

SCÈNE VII.

BASTRINGUETTE, ALBERT, ADELINE.

BASTRINGUETTE.

Par ici, monsieur, cette dame est là qui vous attend.

ALBERT, courant à Adeline.

Oh ! oui... c'est elle !...

ADELINE.

Cher Albert, vous voilà enfin !...

ALBERT.

Merci, Bastringuette, merci !...

BASTRINGUETTE, à part.

Moi aussi, je voudrais bien être avec mon amoureux ! Et dire qu'il faut que je le cherche toujours ! Ah ! ces scélérats d'hommes ! Ils sont quelquefois ben gentils... mais ça ne dure pas assez long-temps !... (Elle sort.)

SCENE VIII.

ALBERT, ADELINE.

ADELINE.

Enfin, je suis avec vous, mon ami !... Lorsque je me trouve quelque temps sans vous voir, il me semble toujours que nous sommes séparés pour jamais. Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu de la journée, dans ce logement que vous me faites habiter ?...

ALBERT.

Parce qu'hier au soir en te quittant, j'ai vu entrer dans la maison le médecin, l'ami intime de mon père, il était emmenagé de la veille... Juge

de ma contrariété !... Moi qui t'avais reléguée au bout de la rue de Sèvres, pour mieux te cacher à tous les regards... Si le docteur me voit aller chez toi, il saura bientôt nos amours, et lui qui va presque tous les jours chez mon père... il pourra lui parler...

ADELINE.

Mais, mon ami, est-ce que vous ne devez pas avouer à votre père que vous m'aimez ?... Si, cédant à vos prières, à mon amour, j'ai consenti à vous suivre à Paris, c'est que vous m'avez promis, juré que je serais votre femme... Eh bien !... il faudra toujours que votre père connaisse notre secret...

ALBERT.

Sans doute, sans doute, ma chère Adeline... je lui ferai cet aveu... mais plus tard... il faut choisir le moment... et maintenant, mon père serait très mal disposé... L'important est donc qu'on ignore notre liaison... Aussi, dès demain je te trouverai un autre appartement, dans un quartier opposé à celui du docteur... Oh ! ce sera facile... à Paris, avec de l'argent, on trouve tout ce qu'on veut...

ADELINE.

Alors, vous viendrez me voir tous les jours... vous ne me quitterez presque pas ?...

ALBERT.

Je te le promets...

ADELINE.

Je m'ennuie tant, loin de vous ! Et puis je n'oserais pas me promener dans Paris... je craindrais de rencontrer mon frère Etienne... Il m'a vue, il y a deux ans, quand il est venu au pays... et il me reconnaîtrait tout de suite...

ALBERT.

Oh ! ce serait bien un hasard !... Que fait-il à Paris, ton frère ?...

ADELINE.

Il fait fortune, à ce qu'il nous a dit... mais je ne sais pas de quelle manière...

(Bruit de voix chez le traiteur.)

ALBERT.

J'entends mes amis qui sortent, il est inutile qu'ils te voient, ma chère Adeline... Je vais te reconduire à ta demeure.

ADELINE.

Mais demain vous m'en chercherez une autre, où vous ne craindrez pas de venir ?...

ALBERT.

Oh ! ce sera mon premier soin...

ENSEMBLE.

AIR : L'hymen nous appelle, etc.

Viens, ô mon amie  
Dans l'ombre du soir,  
Ta mine jolie  
Ne pourra se voir.

ADELINE.

Parlons, je t'en prie,  
 Dans l'ombre du soir,  
 Au moins, ton amie  
 Ne pourra se voir.

Ils s'éloignent par le fond. Les jeunes gens sortent  
 de chez le traiteur, en riant et parlant très haut.)

## SCÈNE IX.

BALIVAN, MOUILLOT, TOBIE.

TOBIE.

Oh ! sapristi ! on dine joliment ici !...

MOUILLOT.

Hein ?... j'espère que nous avons vécu, mes  
 gaillards !...

BALIVAN.

Et des vins délicieux !... le champagne, surtout.

MOUILLOT.

Et pas trop cher !...

TOBIE.

Ma foi, non, pas trop cher ! (A part.) C'est Al-  
 bert qui a payé pour moi !...

MOUILLOT.

Voici la nuit... c'est l'heure de ton rendez-  
 vous. Nous te laissons, Tobie !...

TOBIE.

Oui, mes enfants, laissez-moi... voici l'instant,  
 c'est le moment...

MOUILLOT.

A ce soir, chez moi... Tobie... tu sais, une  
 bouillotte échevelée... nous passerons la nuit...

TOBIE.

Oui... oh ! la bouillotte c'est mon fort !... (A  
 part.) J'emprunterai à Balivan pour commencer...

MOUILLOT.

Balivan, tu vas me donner le bras... je te mon-  
 trerai une maison comme il t'en faudrait une...

TOBIE.

Il veut nous bâtir à tous des maisons... Il est  
 ravissant... moi, je ne m'y oppose pas !...

MOUILLOT.

Allons, bonne chance, comme remplaçant,  
 Tobie !...

## ENSEMBLE.

AIR : Pantalon, [Jolie Fille de Gand.]

Mon cher, près de deux beaux yeux,  
 Je vais,

Il faut tâcher d'être heureux ;  
 Faire en sorte

Et ce soir, sur nouveaux frais,

Nous boirons à vos succès,  
 mes

(Balivan et Mouillot sortent. Le traiteur allume ses  
 lanternes.)

## SCÈNE X.

TOBIE, seul.

Ah ! ma foi, c'est égal, j'ai fièrement bien  
 diné... je me suis bourré de truffes... ça donne  
 de l'aplomb en société... L'heure du rendez-vous  
 doit être sonnée... (Il se tâte.) Oh ! que je suis  
 bête !... j'oublie que ma montre est chez mon  
 autre tante... Mme Plays va arriver... c'est dans  
 l'allée en face qu'elle doit se rendre, à ce que m'a  
 dit Albert... Je me sens disposé à être foudroyant  
 de galanterie... Ce diable de champagne... moi je  
 suis très gai quand j'ai une petite pointe !... Si  
 je ne me retenais, je danserais la polka... mais  
 pas de bêtise... Eh ! niais... cette dame élégante  
 qui passe contre le bec de gaz... C'est elle... oh !  
 c'est elle... Fichtre !... boutonnons mon habit, car  
 mon cœur s'échapperait !...

## SCÈNE XI.

TOBIE, Mme PLAYS.

Mme PLAYS, au fond.

Il n'est pas au rendez-vous !... Est-ce qu'il ne  
 viendrait pas ?... (Elle aperçoit Tobie.) Mais je  
 vois un monsieur... (Elle avance.) Ah ! ce n'est  
 pas lui !...

TOBIE, saluant.

C'est bien à madame Plays que j'ai l'honneur  
 de souhaiter le bonsoir ?

Mme PLAYS.

Oui, monsieur... Ah ! c'est monsieur Tobie  
 Pigeonnier !... Je ne vous remettais pas d'abord...  
 il fait déjà un peu sombre... Mais pardon, mon-  
 sieur, je cherche une personne... et je crains...

TOBIE, l'arrêtant.

Ne cherchez pas, c'est inutile... elle ne viendra  
 pas, du moins en ce moment...

Mme PLAYS.

Comment ?... que voulez-vous dire ?...

TOBIE.

Que je viens de la part d'Albert Vermoncey,  
 dont je suis le confident intime... et qu'une affaire  
 imprévue empêche de se rendre maintenant près  
 de vous.

Mme PLAYS.

Eh quoi !... il vous a dit ?... Mais c'est fort in-  
 discret de la part de M. Albert ! En vérité, les  
 hommes sont cent fois plus bavards que les  
 femmes !

TOBIE.

C'est vrai... oh ! Dieu ! que c'est vrai !...



M<sup>me</sup> PLAYS.

J'espère que vous ne croyez pas des choses ?...

TOBIE.

Je crois seulement qu'Albert est bien heureux quand il est près de vous...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Voilà qui est fort galant !... Mais enfin, que vous a-t-il chargé de me dire ?...

TOBIE.

Une foule de choses pour s'excuser... puis, de vous conduire... dans le jardin de ce restaurant... où il viendra nous rejoindre plus tard...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Ah ! il vous charge de me tenir compagnie ?...

TOBIE.

Si vous êtes assez bonne pour accepter cet intérêt.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Et de m'offrir à souper chez ce traiteur ?...

TOBIE, à part.

A souper !... diable !... moi qui n'ai que quatre francs sur moi. (Haut.) Non... oh ! il ne m'a pas parlé de souper... Il m'a dit ! « Vous vous mettez dans un bosquet... vous boirez de la bière en m'attendant... avec des échaudés... »

M<sup>me</sup> PLAYS

Ceci me semble un peu léger de la part de M. Albert, et je ne sais si je dois croire...

TOBIE.

Voici une lettre qu'il m'a chargée de vous remettre, afin que vous ayez toute confiance en moi.

M<sup>me</sup> PLAYS, prenant la lettre.

Voyons... (Elle l'ouvre.) Oui, c'est bien l'écriture d'Albert... mais on y voit à peine... je lirai cela plus tard... Enfin, viendra-t-il nous rejoindre bientôt ?... Que fait-il en ce moment ?...

TOBIE.

D'abord, venez donc vous reposer...

M<sup>me</sup> PLAYS.\*

Entrer avec vous chez ce traiteur ?...

TOBIE, la conduisant sous le bosquet.

Oh ! ceci est un endroit ouvert à tout le monde.

LE GARÇON, entrant.

Que désire monsieur ?...

TOBIE.

De la bière !

M<sup>me</sup> PLAYS.

Oh ! je ne prends jamais de bière !... Servez-moi une glace...

TOBIE.

C'est ce que j'allais vous offrir, belle dame... Une glace et de la bière !... Non, deux glaces !... (A part.) Je puis aller jusque-là... Ah !... (Il court au garçon et lui dit bas :) Surtout, n'apportez ni gaufres ni macarons... cette dame ne les aime pas.

\* Tobie, madame Plays.

LE GARÇON.

Monsieur, nous en servons toujours ; on en mange si on veut...

TOBIE.

Je vous dis qu'il ne faut pas nous en servir... je les ai en horreur...

(Le garçon rentre. Tobie revient à sa place.)

M<sup>me</sup> PLAYS.

Que disiez-vous donc à ce garçon ?

TOBIE.

Je le prévenais qu'un monsieur devait venir nous demander...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Tenez, monsieur Pigeonnier... convenez que la conduite d'Albert avec moi est d'une inconséquence...

TOBIE, à part.

Lançons-nous... (Haut.) Il est certain que si j'avais le bonheur d'avoir un rendez-vous avec une dame aussi jolie... je n'enverrais pas un de mes amis à ma place.

(Le garçon apporte les glaces.)

M<sup>me</sup> PLAYS, au garçon.

Eh bien ! pourquoi n'apportez-vous ni gaufres ni biscuits ?...

LE GARÇON.

Monsieur me l'a défendu, madamé...

TOBIE.

Qu'est ce qu'il dit ?... Je vous ai défendu d'en servir si ce n'était pas tendre... Je vous ai dit : Je ne veux que des choses... chaudes... (Le garçon sort.) Ce garçon est une mule !

M<sup>me</sup> PLAYS.

Albert a donc été retenu par des affaires bien importantes ? Quelque rendez-vous avec une autre femme, peut-être ?... Ah ! si je le savais !...

TOBIE.

Vous vous vengeriez, et vous feriez bien. .

M<sup>me</sup> PLAYS.

Est-ce là ce qu'il vous a chargé de me dire ?...

TOBIE.

Pas précisément... Mais écoutez donc, les amis ne sont pas comme cette glace... (Le garçon apporte gaufres et macarons. — A part.) Hum !... si je pouvais l'estropier, toi !...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Albert vous confie, sans doute... ses intrigues ?... Les hommes sont tous des scélérats... lorsqu'ils sont entre eux !...

TOBIE.

Et quand ils sont pris séparément ?...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Ils ne valent pas mieux !... Voyez si cet Albert viendra !... Oh ! c'est indigne !...

TOBIE, à part.

Elle mange beaucoup de macarons, malgré son indignation...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Et me laisser seul avec vous !...



furieux !... (Ramassant le billet.) Il y a donc quelque chose d'extraordinaire dans ce billet !... Voyons , voyons !... (Il lit.) « Femme charmante, vous savez combien je vous aime... Pour trois... c'est assez... votre image... tête de veau en tortue... » m'est sans cesse présente... je vous envoie un... » homard... de mes amis... qui vous tiendra compagnie... à la sauce ou à l'huile. » Ah ! malheureux ! je comprends tout maintenant... Maudit Albert ! elle est gentille sa lettre... Oh ! mais je retrouverai Herminie... je me justifierai... je vais courir après elle... (Au garçon qui est venu.) Combien vous dois-je ?...

LE GARÇON.

Trois francs cinquante...

TOBIE, payant.

Bigre ! ils sont salés vos macarons !... (A part.) Il me reste dix sous... juste de quoi prendre un omnibus... (On entend du bruit, des cris.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce qu'on attaquerait M<sup>me</sup> Plays ?... il faut que je mette mes gants, alors...

BASTRINGUETTE, accourant. \*

Ah ! mon Dieu ! ce bruit, ces cris !... On se bat par ici, bien sûr... Il m'avait semblé reconnaître sa voix !...

TOBIE.

Tiens ! c'est la marchande de violette...

BASTRINGUETTE.

Monsieur, je vous en prie, venez avec moi !... on se bat dans un petit cabaret, là-bas !...

TOBIE

Eh ben ! par exemple ! Est-ce que je vais au cabaret ?... On se bat par là ?... je vais prendre par un autre côté !... (Il se sauve.)

### SCÈNE XIII.

BASTRINGUETTE, puis JEAN-FICELLE, SANS CRAVATE.

BASTRINGUETTE.

Le lâche !... Mais un homme accourt par ici.

JEAN, accourant.

Ah ! ma foi ! ça se gâte là-bas !... j'é file, moi... Que Sanscravate s'en tire comme il pourra...

BASTRINGUETTE, allant à lui.

C'est Jean-Ficelle... (Elle lui prend le bras.) Où est Sanscravate ?... Qu'en avez-vous fait ?...

JEAN.

Ah ! mamselle Bastringuette... Sanscravate est en train de rosser tout un cabaret... Quand il a bu un petit coup, il devient féroce... Je crois qu'il a déjà tué deux hommes... Sanscravate n'est pas

digne de votre amour... Croyez-moi... venez-nous-en nous deux... je suis mieux votre fait !...

BASTRINGUETTE.

Que j'aïlle avec vous !... quand ce sont vos conseils qui perdent Sanscravate !... Ah ! mais, le voici !...

JEAN.

Le v'là !... oh ! je détaille alors. (Il se sauve.)

SANS CRAVATE, arrivant un peu gris, et tout en désordre. \*

Oh ! les gredins ! les brigands !... dire que j'avais triché au jeu ! moi !... (Apercevant Bastringuette.) Bastringuette !... ça me dégrise !...

BASTRINGUETTE.

Oui, c'est moi !... Dans quel état êtes-vous !... V'là donc ce que vous faites !... Au lieu de me mener promener, vous allez avec des mauvais sujets, vous vous grisez, vous battez le monde...

SANS CRAVATE.

Ils m'ont insulté dans mon honneur !... Ah ! je les aurais tués tous !...

BASTRINGUETTE.

Je vous ai dit que Jean-Ficelle et Laboussole vous perdraient... Eh bien !... allez avec eux... je ne vous connais plus ; tout est fini entre nous !...

SANS CRAVATE.

Eh ben ! tout est fini !... (Musique.)

BASTRINGUETTE.

Ah ! mon Dieu ! la garde arrive !... on vous cherche, sans doute...

SANS CRAVATE.

Eh ben ! qu'on m'arrête... ça m'est égal... je m'en fiche...

BASTRINGUETTE.

Et moi, je ne veux pas que vous alliez en prison... Filez par là... vite... je les détournerai.

(Elle le pousse vers le troisième plan de droite.)

SANS CRAVATE.

Mais...

BASTRINGUETTE, le poussant.

Ah ! je le veux... Je ne vous aime plus... mais je ne veux pas qu'on vous arrête !...

(Sanscravate se sauve par le fond à droite, la garde arrive par la gauche. Deux soldats tiennent Laboussole au collet, le marchand de vin et les garçons suivent.)

### SCÈNE XIV.

BASTRINGUETTE, LABOUSSOLE, DU MONDE, UN CAPORAL, SOLDATS.

CHOEUR.

AIR Finale de M. Coudet.

Sans les écouter davantage,

Arrêtez ces mauvais sujets,

\* Sanscravate, Bastringuette.

\* Tobie, Bastringuette.



Qui viennent faire du tapage.  
Tous les jours dans les cabarets.  
Arrêtons tous ces mauvais sujets  
Qui font du tapage dans les cabarets.

LABOUSOLE.

Je vous assure, caporal, que si on a trouvé une cuiller dans ma poche, c'est que je l'ai prise pour mon mouchoir... Quant à ceux qui sont blessés, ça regarde Sanscravate.. Il tapait à mort!

LE CAPORAL.

Par où est-il passé celui-là?..

BASTRINGUETTE.

Monsieur le caporal, je viens de voir un homme qui se sauvait par ce côté...

(Elle désigne le côté opposé à celui que Sanscravate a pris.)

LE CAPORAL.

Très bien! nous allons le rejoindre... Allons, marche, toi!..

REPRISE DU CHOEUR.

Sans les écouter, etc.

(La garde emmène Laboussole, Bastinguette regarde avec inquiétude du côté où a fui Sanscravate.)

~~~~~

## ACTE TROISIÈME.

Un petit salon élégamment décoré. — Porte au fond. — Fenêtre à gauche. — Porte à droite.

SCÈNE I.

L'EMPEIGNE, puis SANS CRAVATE.

(Au lever du rideau, plusieurs meubles sont encore au milieu du salon. — Le portier range.)

L'EMPEIGNE.

Moi y m'semble que ce fauteuil sera mieux dans ce coin... ça correspond z'au vis-à-vis... Ah! mon Dieu, pourvu que ma femme veille sur not' moutard, pendant que je suis ici... (Il va à la fenêtre et se penche.) Ma femme, prends garde au petit... fais attention qu'il n'aille pas du côté de la marmite!... (Il revient.) C't'enfant-là est si entrepreneur!... Ça sera fièrement élégant ici. Il paraît que c'est une dame riche qui va demeurer dans cet appartement de garçon... les meubles sont très cossus... Ah! j'entends le commissionnaire qui monte le reste.. (Il va au fond.) Prenez garde au tournant... là!... Oh!... vous avez de la place... Notre escalier est rempli de commodités...

SANS CRAVATE \*, portant sur son dos un petit secrétaire.

M'y v'là!... c'est la fin finale!...

L'EMPEIGNE.

Il faut mettre ça ici... en face de la causeuse...

SANS CRAVATE.

Laissez donc, vieux!... ce n'est pas un meuble de salon, ceci!... ça doit se placer dans la chambre à coucher... Écoutez donc, j'ai l'habitude des emménagements, moi! (Il entre à droite.)

L'EMPEIGNE.

Ces commissionnaires sont d'un entêtement...

(Il va à la fenêtre.) Mon épouse, veille sur le p'tit!... qu'il ne fasse pas joujou près du feu!...

SANS CRAVATE, revenant.

Là! ça y est... (Il s'essuie le front.) Je peux dire que j'ai mené ça bon train...

L'EMPEIGNE.

Oui, vous êtes alerte... comme moi avant que je m'eusse donné mon équimose, donc que j'ai toujours un petit reste, dans le genou.

SANS CRAVATE.

C'est que je connais la personne pour qui je travaille, et elle aime à être servie promptement!... mais aussi, on paie bien!

L'EMPEIGNE.

Ah! vous connaissez la dame qui va demeurer ici?

SANS CRAVATE.

La dame... pas du tout!... je ne l'ai pas même vue... Mais c'est M. Albert, une pratique, qui est venu me chercher ce matin, et qui m'a dit: Sanscravate, voilà de l'argent... rends-toi rue de Sèvres, à cette adresse... enlève les meubles de l'appartement au troisième... transporte-les rue d'Angoulême, 24, où un autre logement est retenu... et que tout cela soit fait à deux heures... Aussitôt dit... aussitôt fait... et voilà!... Je parie que deux heures ne sont pas sonnées...

L'EMPEIGNE.

Vous croyez... (Il va à la fenêtre.) Je vas voir au cadran du boulanger... (On entend des verres qui se brisent.) Ah! mon Dieu!... oh! le p'tit qui aura cassé quelque chose... Bon! il barbotte dans le ruisseau!... Quel enfant gâté!... (Il sort.)

SCÈNE II.

SANSCRAVATE, seul.

C'est gentil ici!... Hem! farceur de M. Albert!... encore une petite femme qu'il aura enjolée... En fait-il celui-là!... Mais moi aussi, j'en ai fait hier des bamboches... et je m'en repens aujourd'hui!... Battre tout le monde... c'est mal!... J'étais gris... c'est vrai... mais je n'aurais pas dû me griser!... Bastinguette est fâchée... oh! mais fâchée... tout à fait!

SCÈNE III.

L'EMPEIGNE, SANSCRAVATE.

L'EMPEIGNE.

Mon p'tit est remis sus pied... il n'a que deux dents de cassées. Heureusement, ce sont les z'œillères, ça ne se verra pas!

SANSCRAVATE.

Ah ça! dites-moi.. monsieur le concierge...

L'EMPEIGNE.

Portier... Oh! moi, je ne suis pas fier... L'Empeigne, cordonnier en ressemelage... restaurateur de la philosophie humaine.

SANSCRAVATE.

Quéque ça fait tout ça! Écoutez-moi donc... Je suis sur pieds depuis huit heures du matin, et v'là qu'il est deux heures. Vous concevez, que je dois avoir besoin de me refaire un peu...

L'EMPEIGNE.

Je le conçois d'autant plus que j'ai une fois veillé mon p'tit pour une coqueluche... sans rien prendre de deux jours que des loques... pas moi, le petit...

SANSCRAVATE, à part.

Est-il embêtant avec ses petits, celui-là. (Haut.) Dites-moi, y a-t-il ici près un marchand de vin, où l'on puisse déjeuner sans être trop écorché?...

L'EMPEIGNE.

Certainement... En face... chez le père Bidon... on est très bien... pas cher... et il a un petit vin d'Argenteuil, que vous jureriez du Surène!... Ça vous fend le bec à vingt pas.

SANSCRAVATE.

Eh ben! je vas déjeuner... Quand la dame qui doit loger ici viendra, ayez la complaisance de m'avertir... parce que, vous comprenez, je veux savoir si elle trouve tout ça bien rangé... Et si elle voulait faire changer quelques meubles de place, en deux temps ce serait fait...

L'EMPEIGNE.

C'est juste, vous tenez à satisfaire votre pratique...

SANSCRAVATE.

Je vas déjeuner... vous m'avertirez, n'est-ce pas, vieux? ..

L'EMPEIGNE.

C'est convenu... mais vous me garderez un verre de vin... histoire de trinquer à la santé de mon rejeun !

SANSCRAVATE.

Deux, mon ancien, et plus si vous voulez.

L'EMPEIGNE.

Touchez là... vous avez mon estime!

SCÈNE IV.

L'EMPEIGNE, seul.

Ce commissionnaire m'a l'air d'un fort bon enfant, je suis fâché qu'il ne soit pas du quartier... Voyons, donnons un coup de plumeau ici... Il faut me mettre dans les bonnes grâces de la nouvelle locataire... Je présume que les bénéfices seront copieux... Ah! j'entends une voiture qui s'arrête devant not' maison... (Il va regarder à la fenêtre.) V'là le jeune homme qui a loué qui en descend... et puis une jeune dame... Elle est bien joliment chaussée... Tiens, le monsieur ne descend pas... il repart avec la voiture... C'est égal, nous allons voir la dame... Si j'avais eu ma cire, j'aurais frotté z'ici!...

SCÈNE V.

ADELINÉ, L'EMPEIGNE.

ADELINÉ, entrant.

Au second, m'a-t-il dit... Ce doit être ici...

L'EMPEIGNE.

Oui, madame, donnez-vous la peine d'entrer... C'est ce logement qu'un monsieur a loué pour madame Albert?

ADELINÉ.

C'est cela... C'est pour moi.

L'EMPEIGNE.

Je me flatte que madame en sera satisfaite... Outre le salon et l'entrée, il y a encore une jolie pièce par ici... (Il entr'ouvre la porte.)

ADELINÉ.

C'est bien... je verrai tout cela...

L'EMPEIGNE.

J'ai en soin de nettoyer partout... Si madame

trouve la plus petite toile d'araignée quelque part, je consens à être déshonoré !

ADELINE.

Je vous remercie !...

L'EMPEIGNE.

Si madame n'a point de domestique, mon épouse se chargera avec orgueil de faire son ménage... Moi, je frotte, je cire les bottes, et mon p'tit, qui n'a que cinq ans, monte déjà les lettres très proprement.

ADELINE.

Il suffit... nous verrons tout cela...

L'EMPEIGNE.

Madame n'a point d'ordres à me commander ?..

ADELINE.

Non... rien maintenant...

L'EMPEIGNE.

Alors je vais me dérober. (A part.) Je vas trouver le commissionnaire... mais je lui dirai qu'il a le temps. Il ne faut pas manger trop vite... ça fait gonfler. (L'Empeigne sort.)

## SCÈNE VI.

ADELINE, seule.

Voilà donc le nouveau logement qu'Albert a loué pour moi... Tout cela est bien élégant... tout cela est trop beau... Ah ! si du moins Albert vient m'y voir tous les jours, je ne m'ennuierai pas... Ces beaux meubles... ces belles robes... ces bijoux dont il me pare... ce n'est pas cela qui peut me rendre heureuse... Mais il sera mon époux... il obtiendra le consentement de son père... et le mien me pardonnera ma faute... il est si bon... Alors seulement je pourrai lever les yeux sans rougir... (Elle s'assied sur une causeuse à droite.) Mon Dieu ! pourquoi donc suis-je triste en pensant à l'avenir ?.. Ah ! c'est qu'Albert n'est pas près de moi...

## SCÈNE VII.

ADELINE, SANS CRAVATE.

(Adeline est rêveuse et tourne le dos à la porte.)

SANS CRAVATE, au fond.

Le portier m'a dit que la petite dame est arrivée ; il voulait rester à boire... mais j'ai dit, minute, faut savoir d'abord si on est satisfait de mon travail.. Ah ! ah ! c'te dame sans doute... (Il avance un peu.) Excusez-moi, madame... mais c'est le commissionnaire qui vous a emmenagée.

ADELINE, se tournant vers lui.

Ah ! c'est vous...

SANS CRAVATE, la regardant.

Ah ! mon Dieu !... est-ce possible... est-ce un rêve... Mais non, je me trompe, ça ne peut pas être elle...

ADELINE, qui l'a examiné, se lève et court à lui.

Mon frère !... c'est toi !... Mon Dieu ! est-ce que tu ne veux plus me reconnaître ?..

SANS CRAVATE ; il la presse dans ses bras et va pour l'embrasser, mais il s'arrête tout à coup, et la repousse en reprenant.

Toi ici... à Paris... avec M. Albert !.. Ma sœur enlevée... déshonorée... perdue alors !.. Ah ! mon Dieu ! et notre pauvre père !..

(Il cache sa figure dans ses mains.)

ADELINE, tombant à genoux.

Pardonne-moi, mon frère... je t'en prie... pardonne-moi !..

SANS CRAVATE, après un moment d'hésitation, allant la relever.

Mais comment cela peut-il être arrivé ?... Allons, ne me cache rien !..

ADELINE.

Oui, mon frère... je vais tout te dire... mais auparavant... si tu voulais... Oh ! je n'oserais pas parler si tu ne veux plus m'embrasser...

(Sans cravate balance, enfin il prend sa sœur par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises et s'essuie les yeux.)

SANS CRAVATE.

Parle maintenant.

ADELINE.

Quand tu es venu au pays, il y a deux ans, tu sais que j'étais à Clermont, chez une dame riche qui m'avait prise en amitié... mais bien souvent je regrettais notre chaumière, et mon plus grand bonheur était de me mettre à une fenêtre qui donnait sur la route, car de là on apercevait notre village. Il y a six semaines environ, je vis un jeune homme à cheval passer sur la route... Je vis qu'il me saluait... Je crus qu'il était de la politesse d'en faire autant. Pendant plusieurs jours ce jeune homme passa... j'étais toujours à la fenêtre. Je regardais du côté de notre village, mais je voyais bien aussi quand le jeune homme était là !.. Enfin... je ne sais pas comment cela se fit...

AIR de la Part du diable.

Monsieur Albert, car c'était bien lui-même,

Souvent me regardait et d'un air attendri...

Puis, quand un jour, il me dit : Je vous aime,

Alors il se trouva que je l'aimais aussi.

En apprenant cela tous deux,

Mon frère, nous étions heureux.

Fallait-il donc au fond du cœur

Renfermer notre bonheur ?



A ce que qu'il m'a dit j'ai dû croire :  
Je l'ai jugé franc et loyal ;  
De mes amours voilà l'histoire :  
Je ne pensais pas faire mal.  
Ah ! ton cœur me comprendra...  
Mes amours, les voilà !

SANSCRAVATE.

Ensuite... continue ?..

ADELINE.

J'engageai M. Albert à aller trouver mon père et à lui demander la permission de m'épouser. Le lendemain, il me dit que mon père avait refusé de nous marier ; il ajouta : Il n'y a qu'un moyen pour que nous ne soyons pas séparés, c'est de consentir à me suivre à Paris!... nous nous y marierons et il faudra bien ensuite que nos parents nous pardonnent. Moi... je ne voulais pas d'abord, mais il me pria tant en me jurant que je serais sa femme, que j'ai fini par céder, en lui disant : J'ai un frère à Paris, il s'appelle Etienne et c'est un bien brave garçon.... mais... il ne faut pas que je mente, je ne lui ai pas dit que tu étais commissionnaire... car, chez ma protectrice, on avait l'air dese moquer de ceux qui font cet état... Albert m'a répondu : Nous irons trouver ton frère et je l'aimerai, aussi... Enfin... je me suis laissé emmener...

SANSCRAVATE.

Ah ! je mérite ce qui m'arrive ! Depuis quel-que temps je suis aussi un mauvais sujet, et maintenant ce jeune homme qui était si généreux, il vient encore de me donner de l'argent, et c'est pour que je l'aide à cacher ma sœur qu'il a déshonorée !... Ah ! crêdié !... les mains me démangent !

ADELINE.

Oh ! ne te mets pas en colère... Albert ne sait peut-être pas que tu es mon frère...

SANSCRAVATE.

Oh ! non il ne le sait pas ! sans cela je crois bien qu'il ne serait pas venu me chercher... Et puis tu lui as dis que ton frère s'appelait Etienne, et ici, moi, on m'appelle Sanscravate ; mais c'est le ciel qui a permis que je le trouve à Paris... Car vois-tu, Liline...je suis là, moi, et il faudra que ton séducteur répare sa faute... ou sinon... ah ! je le tuera !...

ADELINE.

Oh ! pourquoi supposer qu'Albert me tromperait, puisqu'il m'a assuré que je serai sa femme...

SANSCRAVATE.

T'épouser!... Mais tu ne sais pas que ces jeunes élégans de Paris se font une gloire de tromper les femmes!... Ah ! mille tonnerres, et je disais qu'il avait raison de s'amuser... raison d'abuser de pauvres filles qui souvent se désolaient de ses trahisons. Ah ! j'étais un sans-cœur!... Mais dame ! quand ce n'est pas à nous qu'on fait du

tort, ça ne nous semble rien du tout ! nous rions même des tromperies que l'on fait aux autres... Allons, tu pleures à présent... Viens, embrasse-moi, ne pleure plus, ne te désole pas!...

ADELINE, tout en pleurant.

Oh ! mon frère, je suis bien sûre qu'il m'aime, il me le dit toute la journée...

SANSCRAVATE.

Oui, il t'aime assez pour faire de toi sa maîtresse... mais sa femme!... Songe que je ne suis qu'un commissionnaire et que c'est un jeune homme du grand monde... Il ne voudra pas de moi pour son frère... Tu vois bien que toi-même... qui as pris de belles manières... tu n'as pas osé lui dire ce que j'étais...

ADELINE.

Ah ! mon ami, pardonne-moi...

SANSCRAVATE.

Allons ! il ne s'agit pas de pleurer comme des enfans, il faut prendre un parti, et le mien est pris.

ADELINE.

Que vas-tu donc faire?..

SANSCRATE.

Je vais aller sur-le-champ trouver le père de M. Albert ; parce que, vois-tu, le fils pourrait dire : Je ne suis pas mon maître, il faut que j'attende... Mais ce ne sont pas de ces réponses-là qu'il me faut ! Avec le père, nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir. Liline, tu vas rester ici, tu vas m'attendre, tu ne bougeras pas !

ADELINE.

Non, mon frère.

SANSCRAVATE.

Quand M. Albert doit-il revenir ?

ADELINE.

Ce soir.

SANSCRAVATE.

Ah ! Je serai de retour avant lui et j'espère te rapporter de bonnes nouvelles !

ENSEMBLE.

AIR : Poule, Roi d'Yvetot.

ADELINE.

Je renais à l'espérance,  
Oui, tu seras mon sauveur ;  
J'en suis certaine d'avance,  
Je te devrai mon bonheur.

SANSCRAVATE.

Conserve encore l'espérance,  
Je veux être ton sauveur ;  
En moi mets ta confiance  
Je te rendrai le bonheur.

ADELINE.

Parle doucement,  
Sois bien prudent !  
Dis ce que son fils  
M'a promis.

SANS CRAVATE.

Je sais mon devoir ;  
Je ferai voir  
Que j'ai du cœur  
Et de l'honneur !

REPRISE :

Conserve encore, etc.  
(Sanscravate embrasse sa sœur, et sort vivement.)

## SCÈNE VIII.

ADELINE, seule.

Mon Dieu ! réussira-t-il?... Si le père d'Albert ne se laissait pas attendre... s'il défendait à son fils de m'épouser... Ah ! Étienne serait capable de se livrer à toute sa colère... Je prévois bien des malheurs pour moi... Ah !... c'est quand j'étais encore chez ma protectrice que j'aurais dû prévoir tout cela !

## SCÈNE IX.

ALBERT, ADELINE.

ALBERT, entrant gaîment.

Me voilà !... J'ai été libre plus tôt que je ne l'espérais, et j'accours...

ADELINE.

Albert !... déjà... quel bonheur !...

ALBERT.

Eh bien ! ma chère Adeline, es-tu satisfaite de ce logement ?... penses-tu que tu t'y plairas ?

ADELINE.

Oh ! je ne l'ai pas encore visité... Si tu savais, mon ami... j'ai bien des choses à te raconter... un événement... une rencontre imprévue !...

ALBERT.

Qu'est-ce donc ?... explique-toi... Tu m'alarmes...

ADELINE.

Eh bien ! tout à l'heure... ici... dans cet appartement... je viens de retrouver mon frère Étienne...

ALBERT.

Ton frère !...

ADELINE.

Oui, car il est commissionnaire... et c'est lui que tu avais chargé d'emménager ici... Il m'a dit qu'il s'appelait aussi Sanscravate.

ALBERT.

Sanscravate serait ton frère !...

ADELINE.

Oui, mon ami... Je ne savais pas, moi, qu'il avait un autre nom...

ALBERT, à part.

Fâcheuse rencontre ! (Haut.) Eh bien ! que lui as-tu dit ?

ADELINE.

Je lui ai tout conté, nos amours... ma faute... et ta résolution de m'épouser...

ALBERT.

Tu as eu tort !... il ne fallait pas lui avouer cela...

ADELINE.

Pourquoi donc ? puisque, au contraire, il va s'occuper sur-le-champ d'assurer notre bonheur... Il est même sorti pour cela.

ALBERT.

Comment !... Je ne te comprends pas... Que compte-t-il donc faire ?

ADELINE.

Il est allé trouver ton père pour lui apprendre nos amours... et pour le supplier de consentir à une union qui doit faire notre bonheur...

ALBERT.

Il serait allé trouver mon père !... Oh ! cela n'a pas le sens commun... le moment est fort mal choisi... mon père sera furieux !... il nous séparera !... il m'empêchera de te voir !... Voilà quel sera le résultat de cette sottise délicate...

ADELINE.

Mon Dieu !... il se pourrait !... Mais cependant pour m'épouser il fallait bien tout avouer à M. Vermoney... et on dit qu'il t'aime tant.

ALBERT.

Oh ! il est fort sévère quelquefois !... Il fallait attendre une occasion favorable... et ce n'est pas M. Sanscravate qui devait se charger de ce soin. (A part.) Allons... il n'y a plus qu'une chose à faire... (Il court à la fenêtre.) Holà !... portier !... montez !... montez... sur-le-champ...

ADELINE.

Que vas-tu donc faire, mon ami ?...

ALBERT.

Dire à cet homme de nous chercher une voiture ; nous allons partir sur-le-champ.

ADELINE.

Partir encore !... sans attendre le retour de mon frère ?...

ALBERT, à part.

Je m'en garderai bien ! (Haut.) Il le faut, sinon, M. Vermoney est capable de m'emmener en Italie... en Allemagne... sans me laisser même te dire adieu !...

ADELINE.

T'emmener !... O mon Dieu ! que deviendrais-je alors ?

\* Adeline, Albert.

SCÈNE X

ADELINÉ, ALBERT, L'EMPEIGNE.

L'EMPEIGNE, au fond.

Monsieur a des commandes à me faire ?

ALBERT.

Oui, il nous faut à l'instant une voiture... puis un commissionnaire pour transporter dedans les malles de madame... (A Adeline.) Je pense que tu ne les as pas encore défaites?...

ADELINÉ.

Je n'ai touché à rien !

L'EMPEIGNE.

Est-ce que monsieur va déménager coup sur coup?...

ALBERT.

Oui... une nouvelle imprévue... Nous quittons Paris... les meubles resteront... je vous paierai tout ce qu'il faudra... Hâtez-vous... un fiacre... un homme pour descendre les malles...

L'EMPEIGNE.

Je vas tacher de trouver quelqu'un... ma femme aura l'œil au petit... (A part.) V' là des gens qui doivent se ruiner en deniers-à-Dieu !

(Il sort.)

ADELINÉ.

Et mon frère... que dira-t-il, quand il ne me trouvera plus ici en revenant?...

ALBERT.

Plus tard, nous lui écrirons... nous lui donnerons de nos nouvelles...

ADELINÉ.

Il m'a fait promettre de l'attendre.

ALBERT.

Préférez-vous votre frère à moi?... restez alors... Quant à moi, je n'attendrai pas les effets de la colère de mon père, et je vais quitter Paris.

ADELINÉ, courant dans ses bras.

Me quitter... Oh ! non... non... Est-ce que je peux vivre sans vous ?

ALBERT.

Eh bien ! laisse-moi donc faire ce qui est nécessaire, pour qu'on ne puisse troubler notre bonheur...

SCÈNE XI.

ADELINÉ, ALBERT, JEAN-FICELLE,  
L'EMPEIGNE.

L'EMPEIGNE.

Voici un commissionnaire que j'ai racolé dans la rue... car il n'y en avait pas au coin de la borne...

SANS CRAVATE.

JEAN.

Quoi qu'il faut porter bourgeois?... Tiens... je ne me trompe pas... c'est monsieur Albert !

ALBERT, à part.

Un camarade de Sanscravate... Oh ! mais j'aurai soin qu'il ne sache pas où le fiacre nous conduira... (Haut.) Y a-t-il une voiture en bas ?

L'EMPEIGNE

Il y en a une superbe... une citadine à huit glaces de chaque côté...

ALBERT, à Jean.

Prenez les deux malles qui sont là-dedans, et portez-les à la voiture.

JEAN.

Tout de suite, bourgeois. (A part.) Bon !... c'est une pratique que je souffle à Sanscravate.

(Il entre à droite.)

ALBERT, à part, à l'Empeigne.

Quant à vous, concierge, prenez ceci... (Il lui donne une bourse.) C'est plus d'un terme d'avance... Vous aurez soin des meubles... et voilà pour vous !

L'EMPEIGNE.

Monsieur peut être tranquille!... il n'y aura que moi et mon p'tit qui entreron's céans !...

JEAN, arrivant avec les malles sur le dos.

V'là les deux malles, que je vas faire insérer dans le sàpin.

ALBERT.

Allez, nous descendons... Ma chère Adeline, tu es prête, je pense?...

ADELINÉ, bas.

Oui... Mais que faudra-t-il qu'on dise à... mon frère... quand il reviendra?...

ALBERT.

Que nous sommes partis, pour éviter les effets de la colère de mon père... C'est bien naturel.

ADELINÉ, au portier.\*

Vous entendez, monsieur!... Quand... le commissionnaire qui a emménagé tout ici reviendra...

L'EMPEIGNE.

Ah ! M. Sanscravate...

ADELINÉ.

Oui... vous lui direz que nous partons... parce qu'Albert l'a voulu... mais que je lui donnerai bientôt de nos nouvelles... et que j'espère...

ALBERT.

Allons, Adeline!... hâtons-nous... Je t'attends !...

L'EMPEIGNE.

Très bien, madame, très bien. (A part.) Je crois que je ne l'ai pas compris!...

\* Adeline, Albert, l'Empeigne.



## ENSEMBLE.

AIR : du Brasseur de Preston.

ADELINE.

Mon Dieu, soutenez mon courage !  
C'est mon frère que je vais fuir !...  
Il me semble que d'un nuage  
Pour moi se couvre l'avenir...

ALBERT.

Viens, n'attendons pas davantage !  
Le temps s'envole, il faut partir.  
Si nous tardions, bientôt, je gage,  
On viendrait pour nous désunir.  
Albert entraîne Adeline, ils sortent tous deux.

L'EMPEIGNE, seul.

Tiens !... tiens !... tiens, le jeune homme emmène la jeune femme... Celle-ci n'a pas l'air fort contente de déménager si vite... Faut que je les voie monter en citadine... (Il se met à la fenêtre.) C'est joli tout de même, une voiture à huit glaces... Ma femme, prends donc garde à toi ! mioche !... Les v'là en voiture... la petite dame a jeté un coup d'œil larmoyant de mon côté... Je crois qu'elle me regrette... Les v'là partis !... Voyons ce qu'il m'a donné de quibus...

## SCÈNE XII.

L'EMPEIGNE, JEAN-FICELLE.

JEAN, entrant.

La pièce ronde... les cinq balles, rien que pour descendre deux malles dans un fiacre... En v'là un bourgeois huppé !... Portier, auriez-vous d'autres pratiques de ce genre à me procurer ?... Je tirerai volontiers avec vous le canon de la reconnaissance...

L'EMPEIGNE.

Ah ! vous êtes content... et moi aussi... Quel dommage qu'ils se sauvent si vite... emmenagés d'à ce matin et partis à ce soir... En v'là qui ne satisfont pas les escaliers !

JEAN.

C'est vrai, que c'est drôle tout de même... Oh ! mais... je connais le jeune homme... c'est un viveur fini... Il a enlevé cette petite femme-là à quelque z'un... au père... au mari, peut-être... et il décampe, parce qu'il aura su qu'on était sur leur voie.

L'EMPEIGNE.

Votre raisonnement me semble assez politique... Mais que diable m'ont-ils dit d'annoncer à Sanscravate, quand il reviendrait ?...

JEAN.

Tiens ! c'est donc Sanscravate qui les a emmenagés ?

L'EMPEIGNE.

Oui, vraiment... Justement... on monte les grendins de l'escalier dar, dar... c'est le commissionnaire...

## SCÈNE XIII.

L'EMPEIGNE, SANS CRAVATE, JEAN-FICELLE.

SANS CRAVATE, accourant en nage.

Ah ! me voilà enfin... ai-je couru... Mais quand on apporte une bonne nouvelle, qu'importe la fatigue !... (Apercevant Jean-Ficelle.) Tiens... tu es ici toi... tu seras témoin de mon bonheur... Mais ma sœur... où est donc ma sœur ?...

L'EMPEIGNE.

Votre sœur !... Et de qui donc parlez-vous ?

SANS CRAVATE.

De la petite dame qui a emmenagé ici aujourd'hui... de celle que M. Albert avait enlevée... mais qu'il va épouser, parce qu'il le lui avait juré et que son père est un brave homme, qui n'a pas voulu nous réduire au désespoir.

JEAN.

Ah ben ! en v'là une histoire !

L'EMPEIGNE.

Je tombe d'un huitième !

SANS CRAVATE.

En me retrouvant ici, ma sœur m'a avoué sa faute... et moi, j'ai eu bien vite pris mon parti... Une fois devant le père de M. Albert, je ne sais pas ce que j'ai dit, mais faut croire que mon cœur me rendait éloquent, car ce pauvre homme s'est attendri... Je me suis jeté à ses genoux, en m'écriant : Ne me forcez pas à tuer votre fils ; et c'est pourtant ce que je serai obligé de faire, s'il ne rend pas l'honneur à ma sœur !... Alors, ce bon vieillard m'a relevé, en me disant : Allez chercher ces enfants, leur pardon les attend... Je suis parti... et j'ai couru... j'ai cru que je mourrais en route... Oh ! mais c'est égal, je suis bien heureux...

JEAN, à part.

Je vois là-dessous quelque chose qui va faire tourner son lait !

SANS CRAVATE, repoussant l'Empeigne.

Voyons, portier, laissez-moi passer que j'aille trouver ma sœur !

L'EMPEIGNE, l'arrêtant.

C'est inutile... où irez-vous... puisqu'elle est partie.

SANS CRAVATE.

Partie !... Comment, ma sœur est partie... Elle va revenir, sans doute... Où est-elle allée ?...

JEAN, à part.

Ah ! oui... cherche !

L'EMPEIGNE.

J'ignore absolument où elle est allée... Cependant... attendez donc, je crois qu'ils ont dit qu'ils quittaient Paris... M. Albert était très pressé de l'emmener... mais elle a repris : Il aura de nos nouvelles...

SANSCRAVATE.

M. Albert!... je n'entends pas bien... Comment, M. Albert est donc revenu ?

L'EMPEIGNE.

V'là une heure que je vous le corne! et à peine arrivé, il m'a appelé en criant : Vite, une voiture, un commissionnaire, nous partons sur-le-champ!... Et ils ont pris le mors au dents.

SANSCRAVATE.

Partir... sans attendre mon retour... M. Albert craignait-il la colère de son père, ou ne serait-ce pas plutôt parce qu'il a su qu'Adeline avait retrouvé en moi un frère... un protecteur?... Mais enfin, ce fiacre, où a-t-il dit qu'on les conduise?...

JEAN.

Ah ! je ne sais pas... J'étais payé... je n'ai pas attendu mon reste... Le jeune homme m'a très bien graissé la patte... Et toi, Sanscravate, je suis sûr que M. Albert t'aura, comme d'habitude, joliment fourni de sonnettes?...

SANSCRAVATE.

Moi !... ah ! oui... oui... je l'ai là, son argent... mais quand je l'ai reçu, je ne savais pas que c'était pour enlever ma sœur... Oh ! je n'en veux plus ! Non, non !... (Il prend l'argent de sa poche et le jette à terre.) Ce n'est pas son argent qu'il me faut... c'est son sang... c'est sa vie, s'il ne nous rend pas l'honneur... \*

\* L'empeigne, Jean, Sanscravate.

L'EMPEIGNE.

Eh ben !... comment ! il jette ses grosses pièces hors de son gousset !...

JEAN, ramassant l'argent.

Soyez tranquille... il n'y aura rien de perdu. Voyons, Sanscravate.. viens avec nous au cabaret, tu as besoin de te distraire un peu.

SANSCRAVATE.

Au cabaret !... Ah ! je fais serment de n'y plus mettre les pieds... jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma sœur...

ENSEMBLE.

AIR de la Juive.

JEAN et L'EMPEIGNE.

Voyez donc quell' folie,  
Ne penser qu'à sa sœur !  
La jeun' fill', je l' parie,  
Aime son séducteur.  
Dans cette circonstance,  
Au lieu de t'en occuper,  
Le mieux serait, je pense,  
Avec nous de lamper.

SANSCRAVATE.

Plus de plaisirs, plus d' folie !  
Désormais à ma sœur  
Je consacre ma vie.  
Gare à son séducteur !  
Malgré notre espérance,  
S'il voulait la tromper,  
Je jur' qu'à ma vengeance  
Il n' pourrait échapper.

(Sanscravate sort vivement, les autres le suivent.)

## ACTE QUATRIÈME.

Au fond, la barrière de Montmartre. — Maisons à gauche et à droite.

### SCÈNE I.

TOBIE, arrivant par l'extérieur.

Voilà six quarts d'heure que je me promène sur la butte la plus élevée de Montmartre... que je parcours ce village... presque entièrement privé d'ombre... ce qui est gênant, quand il fait du soleil... Certainement, à Montmartre, on a une vue superbe... on voit Paris en bas de soi... ce qui est très gracieux... mais je ne suis pas venu pour le coup d'œil... C'est la divine Plays que j'attends... je suis parvenu à me raccommoier avec elle... en lui faisant comprendre que je n'étais pour rien

dans le billet en forme de carte de traiteur qu'Albert lui avait écrit... Elle me permet d'avoir des espérances sur son cœur... d'aspirer à sa main... mais à quel prix !... Je frémis rien que d'y penser... Elle est furieuse contre Albert... et elle veut que je me batte avec lui !...

AIR : L'archet de la Folie.

Je hais les duels, je n'en fais pas mystère,  
Je les évite avec beaucoup de soins.  
Tuer quelqu'un, ça ne me plairait guère,  
Être tué me plairait encor moins.  
Erasmus était tremblant près d'une truite,  
Devant un chat Henri trois fremissait,

Le bruit de l'eau mettait Bayle en fuite,  
Et moi, je fuis devant un pistolet.

Et devant une épée, également... un sabre, encore... ça me porte sur les nerfs !... Mais comment faire ?... Herminie ne plaisante pas !... C'est une femme forte... qui aurait très bien imité Judith !... dans son tête-à-tête avec ce facétieux d'Holopherne... Heureusement que par un hasard... dont je remercie la providence... depuis deux mois on ne sait pas ce qu'Albert est devenu... J'ai l'air de le chercher, mais... pas si bête...

## SCÈNE II.

M<sup>me</sup> PLAYS, TOBIE.M<sup>me</sup> PLAYS, arrivant par la gauche.

Ah ! vous voilà, monsieur. Pourquoi donc n'êtes-vous pas à Montmartre, sur la butte où je vous avais donné rendez-vous ?

TOBIE.

Pardon, femme charmante ! mais j'en arrive... Je suis resté près de deux heures en faction, seul... C'est-à-dire seul... non... J'avais cinq ou six ânes qui brouaient autour de moi... Ils avaient l'air de m'engager à partager leur déjeuner... Mais vous ne veniez pas... l'ennui m'a pris...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Eh ! monsieur, est-ce qu'une femme peut être exacte à l'heure, comme la retraite ?...

TOBIE.

Je ne vous ai jamais comparé à la retraite !... bien loin de là... La Diane à la bonne heure... Au reste, vous voilà, je ne me plains plus... Pourrais-je seulement vous demander par quelle idée bizarre vous avez pris pour but de promenade ce village si peu romantique... et où il n'y a pas le moindre bosquet ?...

M<sup>me</sup> PLAYS.

C'est bien simple !... J'ai à Montmartre un filleul en nourrice... et je comptais l'aller voir tout en me promenant.

TOBIE.

Ah ! vous avez un filleul... en nourrice... Oh ! alors... (A part.) Pourvu que ce ne soit qu'un filleul !...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ? ..

TOBIE.

Du nouveau... ma foi non... Ah ! si... on va éclairer au gaz la rue de l'Oseille.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Il est bien question d'éclairage !... Il s'agit de

M. Albert... J'ai consenti à vous pardonner... mais vous savez à quelle condition ?...

TOBIE.

Oui... Oh ! je ne l'ai pas oublié... Il faut que je me batte avec Albert... Alors je pourrai aspirer à votre main... vous me l'avez promis.

M<sup>me</sup> PLAYS.

C'est possible !... Apportez-moi la tête du perfide... et je suis capable de vous épouser !

TOBIE.

Sa tête !... vous tenez à sa tête... Si je ne vous apportais que... une boucle de ses cheveux ?...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Enfin, que j'apprenne que vous l'avez vaincu, que je sois vengée, et je suis satisfaite.

TOBIE.

Oui, je vous vengerai... vous verrez comme je venge bien !... Pardieu ! je ne demande pas mieux que de me battre !... j'en grille d'envie... j'en pétille !... mais impossible de trouver Albert... de découvrir où il habite maintenant. Je ne sais pas si c'est qu'il se cache de moi, connaissant mes desseins...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Oh ! non, monsieur !... Albert n'est pas un lâche... Il a déjà eu plusieurs duels... je vous réponds de lui.

TOBIE.

Vous me faites bien plaisir.

M<sup>me</sup> PLAYS.

S'il s'est absenté... il doit être revenu... Oh ! il faut que nous le trouvions... (Bastringuette sort de la maison à gauche avec des oranges et un éventaire.) Mais tenez voilà quelqu'un qui pourra nous donner des renseignements...

TOBIE.

Quelqu'un !... (A part.) Elle me donne le frisson...

## SCÈNE III.

BASTRINGUETTE, M<sup>me</sup> PLAYS, TOBIE.

BASTRINGUETTE, se disposant à s'éloigner.

En voilà des oranges ! du vrai Portugal !... Réglez-vous, mes petits enfants !

M<sup>me</sup> PLAYS.

Écoutez, marchande, ne vendez-vous pas de la violette, au printemps ?...

BASTRINGUETTE.

Oui... madame, oui ; à présent des oranges, dans quelque temps des noix... Ça varie suivant la saison...

TOBIE.

Je lui ai acheté des bouquets... cinq cents fois, au moins...





TOBIE.

Aller!... Tu vois bien que non... Elle devait me faire aller à Montmartre, et je n'y vais pas. (Sanscravate arrive lentement par la droite.) Il paraît qu'elle a encore chargé quelqu'un de trouver Albert. Diable!... c'est inquiétant!

BASTRINGUETTE, apercevant Sanscravate, à part.

Ah! le v'là, c' mauvais sujet!... qui ne sort plus des cabarets... et qui a maintenant trois ou quatre maîtresses, à ce que m'a dit Jean-Ficelle...

SANSCRAVATE, à part, voyant Bastringuette.

V'là Bastringuette... Elle ne veut plus me parler, elle ne me regarde plus...

TOBIE, à part.

Je me creuse le tissu capillaire pour deviner à qui Mme Plays a donné cette commission... et je ne fais qu'emmêler mes idées...

BASTRINGUETTE, à part.

Pourquoi donc que, depuis quelques jours, il tourne près de l'endroit où je loge?... Ah! ça m'est ben égal! (Haut.) Allons, j' m'en vas vendre mes oranges dans un quartier plus feshionable. Dites donc, monsieur, voulez-vous me payer celles que vous m'avez achetées?

TOBIE.

Ah! c'est juste... je n'y pensais plus du tout... Combien vous dois-j', jolie quatre saisons?...

BASTRINGUETTE.

Vingt sous.

TOBIE.

Vingt sous!... pour deux oranges?... c'est pas possible. Comment comptez-vous ça?

BASTRINGUETTE.

Dix sous pièce... du vrai Malte!... c'est pas cher.

TOBIE.

Ah! du Malte!... Tout à l'heure vous avez dit du Portugal... tantôt ce serait du Brésil... Enfin... (Il fouille à son gousset.) Voilà le franc voulu... A ce prix-là, on aurait deux concombres... farcis.

BASTRINGUETTE.

Pour un galant, vous êtes joliment dur à la détente! (A part.) Sanscravate me regarde en dessous... Oh! c'est égal... j'aurai du caractère. (Haut.) Qui est-ce qui veut des oranges... de la Valence?... Régalez-vous, mes petits enfants!

(Elle s'éloigne par la droite.)

~~~~~

## SCÈNE V.

TOBIE, SANSCRAVATE.

TOBIE.

Voyez-vous? elle crie de la Valence maintenant... Je suis volé comme dans plusieurs bois!

\* Sanscravate, Bastringuette, Tobie.

SANSCRAVATE.

Elle s'en va... et sans jeter un regard sur moi... quoiqu'elle ait ben vu que j'étais là... Ah!... Jean-Ficelle a raison...

(Il va s'asseoir sur une borne, contre la maison à gauche.)

TOBIE, l'apercevant.

Tiens!... ce commissionnaire... c'est celui qu'Albert prenait toujours... Ah! bigre! serait-ce lui qu'Herminie a chargé de découvrir son perfide? (A Sanscravate.) Dites-moi, commissionnaire, je vous ai vu souvent employé par un de mes bons amis... Albert Vermoncey... est-ce que vous sauriez où il est?...

SANSCRAVATE, se levant vivement.

Comment?... que parlez-vous d'Albert Vermoncey? Vous l'avez vu?... vous savez où il est?... Ah! de grâce, dites-le-moi, monsieur... car il faut que je le retrouve!...

TOBIE.

Ah ça! mais... nous ne nous entendons pas du tout... Je vous fais une demande; vous me répondez par une question... Ça ne se joue pas comme ça... Si je savais où est Albert, il me semble que je ne vous le demanderais pas.

SANSCRAVATE.

Ah! vous ignorez où il est?...

TOBIE.

Totalement... Et vous?

SANSCRAVATE.

Hélas! je n'en sais pas davantage... et c'est ce qui me désole!

TOBIE, à part.

Il paraît qu'Albert lui doit quelques commissions. N'importe, personne ne sait où il est; je puis être tranquille. C'est égal, en attendant le moment de rejoindre Herminie, je vais aller prendre une leçon d'escrime chez Grisier... Je ne veux pas avoir de duel... mais, malgré cela, il n'y a pas de mal d'avoir quelques bottes secrètes dans sa manche... O belle Plays!... je serai donc ton époux!... O Dieu! comme je le serai!...

(Il sort par le premier plan de gauche.)

SANSCRAVATE, seul.

Il a l'air content, celui-là... Pourquoi me demandait-il des nouvelles de M. Albert?... Ah! j'aurais dû le questionner... Ma sœur!... ma pauvre sœur!... mais qu'est-ce que tu es donc devenue?...

~~~~~

## SCÈNE VI.

JEAN-FICELLE, SANSCRAVATE.

JEAN, arrivant par la droite en chantant.

Sur l'air du tra la la... sur l'air du trou... (A





JEAN.

Pardié ! c'est ce que j'ai dit à Sanscravate : On a eu tort d'arrêter Laboussole, il est aussi blanc que ma chemise.

LABOUSSOLE.

Mes enfans, votre estime m'est bien agréable.

SANS CRAVATE, à part.

Hom !... son innocence ne me paraît pas bien nette, à moi.

JEAN, considérant Laboussole.

Ah ! ça, mais il me semble, mon ancien, que les affaires ne sont pas devenues mauvaises depuis que nous ne l'avons vu ? Sais-tu que te voilà mis comme un propriétaire des Batignolles ?

LABOUSSOLE.

Oui, je suis dans une jolie passe... J'ai un emploi dans une nouvelle entreprise.

SANS CRAVATE.

Et quelle espèce d'entreprise ?

LABOUSSOLE.

Une assurance d'un nouveau genre !... Figurez-vous qu'une société de capitalistes a eu l'idée de garantir la fidélité des femmes... Les épouses, les maîtresses, on assure tout... Il n'y aura plus d'hommes... trompés... Par exemple, il a fallu beaucoup de fonds pour faire marcher l'affaire.

JEAN.

Oh ! la drôle d'assurance !

AIR de l'Artiste.

Explique-moi donc la chose,  
J' m'assur' pour mille écus,  
Et ma femme, je suppose,  
Un jour me fait... confus...

LABOUSSOLE.

Alors la compagnie  
Paiera sans murmurer.

JEAN.

Ah ben ! si je m'marie,  
J' veux tout d'suite m'assurer.

SANS CRAVATE.

Eh ! tu ne vois pas que c'est des attrapes, son assurance ?

LABOUSSOLE.

Pas du tout, mes enfans, rien n'est plus sérieux. Par exemple, on paie un peu cher à ma compagnie ; cinquante pour cent par an ; et nous ne remboursons nos cliens que quand le sinistre est prouvé...

JEAN.

Et quel emploi as-tu là-dedans, toi ?

LABOUSSOLE.

Moi, je suis chargé de surveiller les femmes assurées... et quand elles commettent des erreurs, et que leurs jaloux ont des soupçons, je les avertis pour qu'elles ne se laissent pas pincer.

JEAN.

Ah ! farceur, je comprends maintenant... Elle est gentille ton assurance.

LABOUSSOLE.

Je viens de faire des affaires... Un jeune homme qui a beaucoup ri de notre entreprise... il a tout de suite fait assurer une petite dame de l'Opéra... Par exemple pour les dames de théâtre c'est plus cher, on paie soixante-quinze pour cent au lieu de cinquante... Mais c'est un jeune homme calé... M. Albert Vermoney...

SANS CRAVATE.

Qu'est-ce que tu dis ?... M. Albert Vermoney est à Paris ?... tu l'as vu ?

LABOUSSOLE.

Pardi ! je le quitte à l'instant... Il était avec d'autres musqués... et il entraît au restaurant au coin du boulevard.

SANS CRAVATE.

Laboussole, veux-tu gagner dix francs ?

LABOUSSOLE.

Toujours...

SANS CRAVATE.

Va trouver ce monsieur, dis-lui... qu'une jeune dame désire lui parler... et l'attend... près de cette barrière... Une jeune dame, entends-tu ? pas autre chose...

LABOUSSOLE.

Oh ! c'est compris... Une frime, quoi !

SANS CRAVATE, lui donnant de l'argent.

Tiens, je te paie d'avance... et je t'en redonnerai autant si tu réussis...

LABOUSSOLE.

Je réussirai...

JEAN.

Laboussole, j'essuie tes pas... Nous irons fricasser la pistole... Je commanderai d'avance le lapin...

LABOUSSOLE.

Ça y est... Viens, tu feras le menu.

SANS CRAVATE.

Et songe que j'attends...

LABOUSSOLE.

Ton homme viendra, je t'en réponds.

AIR : Rataplan, etc.

Il viendra (bis.)

Ça réussira.

Nous, quand ce sera fait,

Vite au cabaret,

Nous gobichonnerons,

Et nous fêterons

Le vin

Et le lapin.

JEAN.

L'un veut amasser,

Moi j'aim' dépenser,

Vivent les bons apôtres.

Quand je n'ai pas d'argent,

Je suis bon enfant,

Je mang' celui des autres.

ENSEMBLE.

Cà ira ,  
Cà réussira , etc.

(Jean-Ficelle et Laboussolle s'éloignent en chantant et en se tenant le bras. — Sortie à gauche, premier plan.)

SCÈNE VIII.

SANSCRAVATE, seul.

M. Albert de retour à Paris... et il n'est pas avec ma sœur... Celle-ci serait malheureuse et ne me le ferait pas savoir!... Oh! sacrebleu! je tirerais tout cela au clair... Viendra-t-il à ce rendez-vous que je lui fais donner... Oh! oui... on lui dira que c'est une jeune dame... il croira que c'est quelque nouvelle conquête... (Il regarde à gauche. Eh! mais... je ne me trompe pas... c'est Liline. Elle ne m'a pas aperçu... Ah! pauvre sœur, comme elle a l'air triste!...)

(Il se tient un peu à l'écart au fond. — Adeline arrive par la droite, en petit bonnet, mise propre, mais très simple.)

SCÈNE IX.

SANSCRAVATE, ADELINE.

ADELINE, arrivant tristement.

Mes courses ont été inutiles... je ne l'ai pas rencontré... Mais dans cette grande ville que je connais à peine... on est peut-être bien long-temps sans trouver ceux que l'on cherche.

SANSCRAVATE, se plaçant devant elle.

Et... est-ce moi que tu cherchais?...

ADELINE, cachant sa figure dans ses mains.

Grand Dieu! mon frère!...

SANSCRAVATE.

Eh bien! tu n'oses plus me regarder... tu détournes la tête... Est-ce que tu aurais aussi cessé de m'aimer, toi?...

ADELINE.

Oh! mon frère... jamais... Mais je t'ai désobéi, tu dois encore m'en vouloir, et je craignais ta colère...

SANSCRAVATE.

Ma colère... quand tu es malheureuse... Tiens... la voilà ma colère... (Il l'embrasse à plusieurs reprises.) La voilà... et à présent dis-moi tout ce qui t'est arrivé depuis le moment où je t'ai quittée...

SANSCRAVATE.

ADELINE.

Quand Albert a su que je t'avais retrouvé et que tu étais allé supplier M. Vermoncey de nous pardonner, il s'est écrié que son père serait furieux et qu'il fallait fuir bien vite de Paris. Nous avons voyagé long-temps; je le priais toujours de t'écrire pour savoir si tu avais réussi près de son père... Il me répondait qu'il fallait attendre. Enfin, il y a un mois à peu près, il m'a conduite dans une jolie petite habitation, dans les environs de Melun, puis il m'a dit qu'il allait aller à Paris savoir des nouvelles, mais qu'il reviendrait vite près de moi... Il est parti!... les jours, les semaines se sont écoulés... et je n'entendais plus parler de lui... Il y a cinq jours, ne pouvant plus résister à mon impatience, je suis aussi partie pour Paris, espérant que j'y trouverais Albert... Mais je ne l'ai pas aperçu... et le désespoir commençait à s'emparer de moi... quand tu m'as rencontrée...

SANSCRAVATE.

Pauvre sœur!... Ah! tu l'attendais en vain, le lâche... Il t'a abandonnée parce qu'il ne t'aime plus... et qu'il ne veut pas réparer son crime...

ADELINE.

Depuis long-temps, en effet, Albert n'était plus le même avec moi... Je pensais qu'il redoutait la colère de son père.

SANSCRAVATE.

Son père!... mais il a consenti à votre union!

ADELINE.

Il se pourrait?... quel bonheur!

SANSCRAVATE.

Tu vois bien que c'est ton séducteur lui-même qui refuse de te nommer sa femme.

ADELINE.

Il refuse... Oh! non... ce n'est pas possible... moi qui lui ai tout sacrifié!...

SANSCRAVATE.

Ecoute, je vais tenter un dernier effort, je vais voir M. Albert, et s'il n'est pas entièrement insensible, je le ramènerai à de bons sentiments...

ADELINE.

Tu vas voir Albert?... Tu sais donc où le trouver, toi?...

SANSCRAVATE.

Oui, oui... je le trouverai.

ADELINE.

Oh! emmène-moi avec toi, mon frère... Quand Albert verra mes larmes, il ne pourra me quitter encore...

SANSCRAVATE.

Non pas... Ta présence gênerait tout, au contraire... A deux hommes, on s'explique mieux.

ADELINE.

Mais, pourtant...

SANSCRAVATE.

Ah! cette fois, j'espère que tu vas m'obéir!... Si M. Albert te repousse... eh bien! tu resteras





ALBERT.

Comment, Sanscravate, tu veux te battre avec moi?...

SANSCRAVATE.

Cela vous étonne! .. Vous avez cru que je me laisserais tranquillement déshonorer, et que je me contenterais de vos excuses. Non, il me faut mieux que ça... Voyons, je vous attends, monsieur.

ALBERT.

Sanscravate, je suis fâché de ne pouvoir te donner cette satisfaction, mais un jeune homme de mon rang ne se bat pas avec un commissionnaire.

SANSCRAVATE, exaspéré.

Alors, un homme de votre rang se contente donc d'être un lâche, un infâme; alors il veut donc qu'on l'insulte, qu'on le rosse, qu'on l'étrangle... et c'est que je vais faire si vous refusez encore de vous battre.

(Il lève la main sur Albert.)

ALBERT.

Assez... je me battraï... Oui, vous avez raison, il faut nous battre.

SANSCRAVATE.

Ah! c'est bien heureux!... A l'entrée de Montmartre, à gauche, il y a des carrières où l'on n'est pas dérangé.

ALBERT.

Allez j'irai bientôt vous rejoindre.

ENSEMBLE.

AIR : Une heureuse rencontre. (Sirène.)

SANSCRAVATE.

Ah! souffrir une offense,  
Je le sens d'avance,  
Serait un déshonneur  
Qui fait frémir mon cœur...  
Je dois venger ma sœur.

ALBERT.

Ah! souffrir une offense,  
Je le sens d'avance,  
Serait un déshonneur  
Qui fait frémir mon cœur...

SANSCRAVATE.

Là-bas, je vais attendre.

ALBERT.

Bientôt je vais m'y rendre.

SANSCRAVATE.

Surtout ne tardez pas!...

ALBERT.

Allez, je suis vos pas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! souffrir, etc.

(Sanscravate s'éloigne à grands pas par le fond.)

ALBERT, seul.

Étourdi que je suis! j'ai oublié de lui demander s'il avait un témoin... probablement; et il m'en faut un à moi... Mais où diable l'aller chercher à présent?...

SCÈNE XI.

TOBIE, ALBERT.

TOBIE, entrant sans voir Albert.

Allons au devant de ma Junon... Il me semble qu'elle a eu le temps de caresser son filleul!

ALBERT.

Tobie!... Quel heureux hasard!...

TOBIE, saisi.

Albert!... Albert ici... Ah! mon Dieu!

ALBERT.

Eh! mais, ma vue produit sur vous un singulier effet...

TOBIE.

C'est que je vous croyais bien loin de Paris... et de vous voir tout d'un coup... ça m'a saisi... (A part.) Si Plays l'aperçoit, je suis perdu...

ALBERT.

Mon cher Tobie, je suis enchanté de vous rencontrer, vous allez me rendre un service.

TOBIE.

Retenir pour vous une place aux diligences?... J'y cours...

ALBERT.

Mais non, il n'est pas question de cela!... J'ai ce matin une affaire... un duel... je vais me battre...

TOBIE.

Vous battre!... (A part.) Est-ce qu'il saurait?... (Haut.) Etes-vous sûr que vous allez vous battre?

ALBERT.

Tellement sûr, que je cherchais un témoin... Puisque je vous rencontre... vous voudrez bien m'en servir...

TOBIE, à part.

Il se bat avec un autre, j'aime mieux ça.

SCÈNE XII.

BASTRINGUETTE, TOBIE, ALBERT.

BASTRINGUETTE, au fond.

Ah! v'là mon galant de ce matin avec celui dont on me demandait des nouvelles.

(Elle va porter son éventaire dans la maison à gauche et revient.)



SCÈNE XIV.

M<sup>me</sup> PLAYS, TOBIE.

(Tobie arrive par le fond; il est très pâle, les cheveux en désordre; il arrive jusque sur le devant de la scène sans voir Herminie.)

TOBIE.

Ah! sapristi! quand on n'est pas habitué à ces choses-là... ça fait mal!... Pauvre Albert!... il a son compte.

M<sup>me</sup> PLAYS, allant à lui.

Eh bien, monsieur, quel est le résultat?

TOBIE, à part.

Herminie ici! (Haut.) Le résultat de quoi?

M<sup>me</sup> PLAYS.

De votre duel avec Albert, car je sais que vous venez de vous battre avec lui; on me l'a dit.

TOBIE.

Ah! vous savez... (A part.) Elle croit que c'est moi qui me suis battu... Eh bien, mais alors... au fait, pourquoi pas?... Aucun témoin que moi, et ce n'est pas l'adversaire d'Albert qui me démentira.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Mais répondez donc, monsieur!... Est-ce que ce duel n'a pas eu lieu?...

TOBIE.

Si, madame, si, ce duel fatal a eu lieu... Vous me l'aviez ordonné, d'ailleurs, et j'ai dû vous obéir; le hasard m'a fait rencontrer Albert ici, et presque aussitôt je me suis rendu avec lui dans une des carrières du village voisin.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Et... à quelle arme vous êtes-vous battu?

TOBIE.

Au pistolet.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Eh bien!... le vainqueur?

TOBIE.

Je vous ai complètement vengée!... Pauvre Albert! j'ai versé des larmes sur ma victoire; je ne rougis pas de l'avouer... Mais le coup était parti... une balle dans la poitrine... Albert est mort!...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Mort!... il serait vrai?... un si joli garçon! le seul homme que j'aie jamais aimé... Et vous avez eu la barbarie de le tuer!... Et vous venez me le dire... assassin que vous êtes!

TOBIE.

Comment, assassin! je n'ai fait qu'exécuter vos ordres, et ce matin encore...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Non, je n'ai pas pu vous dire cela... ou alors j'étais folle... la jalousie, le dépit m'égarèrent... vous ne deviez pas m'écouter.

TOBIE.

Ah ça! mais, pourtant...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Ah! vous êtes un monstre! éloignez-vous de ma présence... je ne veux plus vous voir... Vous me faites horreur!

TOBIE, allant à elle.

Comment! vous ne voulez plus?... Et ma récompense... le prix de ma victoire?...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Vous osez encore m'approcher?... Tenez, la voilà votre récompense!

(Elle lui donne un soufflet et s'éloigne furieuse.)

TOBIE, qui est resté saisi et tient sa main à sa joue.

Un soufflet! Ah! saprédié! c'est trop fort aussi... Ah! elle est vexée que j'aie tué Albert!... elle fait la petite Hermione, elle me traite comme Oreste... elle me traite même plus mal... Mais, au reste, ça ne se passera pas ainsi... et, pour la punir, je ne lui dirai pas que je lui ai menti.

(Il sort vivement.)

ACTE CINQUIÈME.

Une petite chambre mansardée. — Porte à droite et à gauche. — Porte d'entrée au fond. — Une fenêtre. — Une cheminée.

SCENE I.

BASTRINGUETTE, seule, arrangeant des noix sur un éventaire.

Là! ce sera ben gentil comme ça!... C'est un autre genre de marchandise... des noix, à présent! Dame! ça suit la saison... (Elle écoute.) Il me paraît que notre malade dort encore... car sa

garde reste près de lui... Pauvre jeune fille! elle est si contente de soigner M. Albert! Ah! je comprends ça... Quoiqu'il ait voulu l'abandonner, elle l'aime toujours... Du reste, il a été ben puni! C'te balle de pistolet que Sanscravate lui a envoyée dans la poitrine, ah! il ne s'en est guère fallu que ça ne fût fini! Et moi qui croyais qu'il s'était battu avec M. Tobie!... étais-je bête!... Quand j'ai trouvé M. Albert étendu sur la terre,



ah! j'ai ben cru qu'il était mort... et vraiment c'eût été dommage.

AIR du Petit Courrier.

Quoiqu' ce soit un mauvais sujet,  
Puisqu'il trompe toutes les femmes,  
Et qu' pour chacune il ait des flammes  
Qui n' durent pas plus qu'un feu follet;  
S'il fallait, pour leur inconstance,  
Que tous les homm's fussent occis,  
On tuerait trop de monde en France,  
Ça l'rait renchérir les maris.

(Adeline sort de la chambre à droite; elle a sur la tête une vieille coiffe, et porte une pelisse sur ses épaules.)

## SCÈNE II.

BASTRINGUETTE, ADELINE.

BASTRINGUETTE.

Mais v'là ma petite garde-malade... Eh bien! M. Albert?...

ADELINE.

Il dort encore... Oh! il va bien... très bien... le voilà guéri, à présent.

BASTRINGUETTE.

Ça vous fait soupirer?

ADELINE.

Oh! je suis bien contente qu'il soit rétabli de sa blessure... mais je pense que bientôt je ne le verrai plus... et il ne saura même pas que c'est moi qui l'ai veillé... gardé pendant qu'il était si mal...

BASTRINGUETTE.

Dame! c'est vous qui l'avez voulu ainsi... D'une fenêtre en face vous reconnaissez votre amant et vous accourez... Vous m'apprenez que vous êtes la sœur de Sanscravate; vous m' contez vos amours.. Ah! mamselle, est-ce que tout ça ne devait pas m'intéresser?... Vous avez consacré tout votre temps à soigner le malade. Mais, afin qu'il ne vous reconnût pas, vous cachez votre jolie figure sous cette vieille coiffe, si bien que M. Albert est loin de se douter que sa garde n'est autre que cette jeune fille qu'il a enlevée... Eh bien! pourquoi lui cacher vot' dévouement?

ADELINE.

Parce qu'il ne m'aime plus, lui... et que je ne veux pas l'obliger à avoir de la reconnaissance pour celle qu'il voulait abandonner...

BASTRINGUETTE.

Je ne sais s'il a des soupçons sur vous... mais hier, vous savez qu'il s'est levé un peu, et qu'il est venu se promener dans cette chambre?...

ADELINE.

Oui, et moi je m'étais bien vite retirée dans la petite pièce qui est là... Que vous a-t-il dit alors?

BASTRINGUETTE.

D'abord, il avait l'air de chercher... de regarder autour de lui; ensuite il m'a demandé où était sa garde. Elle est sortie, que je lui ai dit, mais elle viendra ce soir. — Quel âge a-t-elle? qu'il a repris... — Oh! monsieur, c'est une vieille femme... — Là-dessus, il a soupiré, a laissé retomber sa tête sur sa poitrine et n'a plus rien dit.

ADELINE.

Vous vous trompez; M. Albert ne pense plus à moi... Mais il y a quelqu'un qui m'aime toujours, et à qui je cause sans cesse du chagrin... mon frère, qui ignore de nouveau ce que je suis devenue...

BASTRINGUETTE.

N'avez-vous pas écrit une petite lettre à votre frère, pour calmer son inquiétude?

ADELINE.

Oui; mais je n'ai pas osé lui avouer que j'étais chez vous, veillant sur les jours de celui avec qui il s'est battu.

BASTRINGUETTE.

Oh! quant à Sanscravate.. nous l'apaisons... Depuis quelque temps, il rôde ben autour de moi; je crois qu'il serait ben aise de se raccommoder... et moi, entre nous, je vous avouerais que j'en meure d'envie... Mais il y a un autre individu.. Jean-Ficelle, qui vient souvent dans cette maison depuis huit jours, parce qu'il fait des commissions pour M. Tobie, qui a loué le second... Ah! c'est celui-là dont il faut se méfier... Ah ça! je babille, et mon commerce ne se fait pas... J' vas vendre mes noix... Vous, soyez prudente... si quelqu'un venait, vite la coiffe, ben sur les yeux...

ADELINE.

Oh! soyez tranquille!...

(Bastringuette, qui a pris ses noix, sort par le fond.)

## SCÈNE III.

ADELINE, seule.

Non, je ne veux pas qu'Albert sache que c'est moi qui veillais constamment près de lui, tant que ses jours ont été en danger. Car il ne m'aime plus, l'ingrat... et la reconnaissance serait un fardeau pour son cœur.

AIR du Voile blanc. (Monpou.)

Dans l'heureux temps de nos amours,

Il était là sans cesse;

Alors, ses yeux et ses discours

Me piquaient sa tendresse.

Mais puisqu'il ne veut plus me voir,  
Quand mon amour est sans espoir,  
Ah ! je ne dois plus, aujourd'hui,  
Me rappeler à lui.

DEUXIÈME COUPLET.

Loin d'imiter son changement,  
Je veux, au fond de l'âme,  
Toujours fidèle à mon serment,  
Garder la même flamme.  
Et tandis qu'on le charmera,  
Que pour d'autres il soupirera,  
Mon cœur alors, comme aujourd'hui,  
Ne pensera qu'à lui.

(Elle s'assied pensive.)

SCÈNE IV.

ADELINE, JEAN-FICELLE.

JEAN, passant la tête à la porte du fond.

J'ai vu sortir mamselle Bastringuette... Je me suis dit : c'est le moment de monter pour éclaircir mes idées, et savoir si elle a quelque chose de nouveau... Justement, la porte n'était que poussée.

(Il entre.)

ADELINE, à part.

Quelqu'un !...

(Elle baisse vivement la coiffe sur ses yeux.)

JEAN.

Ah ! il y a du monde... c'est une femme... J'aurais cru plutôt qu'elle recevait des êtres de mon sexe.

ADELINE, à part.

C'est le commissionnaire qui me connaît et dont Bastringuette m'a dit de me méfier... (Elle baisse encore sa coiffe et change sa voix.) Que voulez-vous, monsieur ?

JEAN, à part.

Quelque c'est que c'te femme-là ? (Haut.) Pardon, excuse... C'est que je cherche M. Tobie Pigeonnier... qui m'a envoyé en commission.

ADELINE.

Ce n'est pas ici chez lui... c'est au second.

JEAN.

Ah ! je le sais... Ici, c'est le local de mamselle Bastringuette, marchande d'une foule de saisons.

ADELINE.

Eh bien ! alors...

JEAN.

Mais je n'ai pas trouvé M. Tobie chez lui... On m'a dit qu'il n'était pas loin... et je suis monté dans le haut de la maison, où il pouvait avoir eu besoin.

ADELINE.

Ce monsieur n'est pas ici.

JEAN.

C'est ce que j'ai vu. (A part.) Mais il y en a peut-être d'autres. (Haut.) Madame est une connaissance de mamselle Bastringuette?...

ADELINE.

Je suis son amie.

JEAN, à part.

Je ne la vois jamais entrer ni sortir... Il paraît qu'elle couche ici, l'amie. (Haut.) Vous êtes aussi sa parente peut-être?... on peut être amie et cousin...

ADELINE, à part.

Cet homme ne s'en ira pas.

(On fait du bruit dans la pièce à droite.)

JEAN, à part.

Tiens !... il y a encore quelqu'un là.

ADELINE, à part.

O mon Dieu ! est-ce qu'Albert se serait levé ?

JEAN.

Il paraîtrait que mamselle Bastringuette a laissé plusieurs amies chez elle... car il me semble qu'il y a du monde là-dedans.

ADELINE.

Vous vous trompez... il n'y a personne.

JEAN, à part.

Est-ce qu'il faudra m'en aller sans être sûr de mon fait ?

TOBIE, en dehors.

Jean-Ficelle !... Jean-Ficelle !...

JEAN.

Ah ! je crois qu'on m'appelle...

(Il ne bouge pas.)

ADELINE.

Eh bien ! allez donc...

SCÈNE V.

ADELINE, TOBIE, JEAN-FICELLE.

TOBIE, entrant par le fond, en noir, grande toilette, des gants serins, une robe de chambre, et pas de chapeau.

Ah ! te voilà, drôle ! qu'est-ce que cela signifie?... C'est donc ainsi que tu fais mes commissions?... Comment ! c'est aujourd'hui que je me marie, que je conduis à la mairie et à l'autel la céleste Herminie... et je n'ai pas de chapeau... Mon chapelier me manque de parole... je ne veux pas me marier avec un vieux claque... Herminie doit venir me prendre, afin de voir en même temps l'appartement que j'ai loué. Je t'envoie chez le chapelier... et au lieu d'entrer chez moi, au second, me rendre réponse, je le vois qui grimpe les escaliers quatre à quatre... Ce qui m'oblige à le relancer à ce cinquième.





TOBIE.

Mais monsieur le maire doit nous attendre, Herminie; voici l'heure où je vais me lier à vous... (A part.) Mon chapeau doit être venu. (Haut.) Il me tarde de me voir votre époux... (A part.) Et avec la coiffe. (Haut.) Si nous descendions... Je n'ai que mon habit à passer... Vous visiterez mon appartement.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Vous êtes bien pressé.

TOBIE.

Cela ne saurait vous surprendre... Vous m'aviez si long-temps tenu rigueur... que j'ose à peine croire à mon bonheur.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Oh! il est certain que si l'on ne parlait pas partout de votre bravoure... de votre duel... je ne vous aurais jamais épousé... Mais enfin, c'est pour moi que vous vous êtes battu!

TOBIE.

Oh! oui, c'est bien pour vous, pour vous seule, que j'ai tué Albert Vermoncey.

ADELINE, à part.

Tué Albert... Oh! comme il ment!

M<sup>me</sup> PLAYS.

Plait-il? Madame a dit quelque chose?

ADELINE.

Non, madame.

TOBIE.

Descendons, je vous en prie... la mairie doit s'impacienter.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Eh bien! descendons. (A part.) Cette femme m'intrigue!... Oh! je remonterai.

ENSEMBLE.

AIR de la Polka.

L'acte qui va nous unir  
Nous attend, il faut partir.

M<sup>me</sup> PLAYS, à part.

Se marier sans amour,  
Je suis bien folle en ce jour.

TOBIE.

Ah! quel bonheur en ce jour,  
Je me sens tout à l'amour.

M<sup>me</sup> PLAYS.

Au moindre propos insolent...

TOBIE.

Vous ne verriez flamberge au vent!  
Tout Paris connaît ma valeur,  
Et mon duel...

ADELINE, à part.

Oh! le menteur.

REPRISE.

L'acte qui va nous unir, etc.

(Tobie sort en donnant la main à M<sup>me</sup> Plays.)

SANSCRAVATE.

ADELINE.

Enfin... ils sont partis... Cette femme semblait chercher à voir mes traits; sa présence me faisait mal...

## SCÈNE VII.

ADELINE, BASTRINGUETTE.

BASTRINGUETTE, arrivant.

Que'que c'est donc que tout c' beau monde qui sort de chez moi? Est-ce qu'ils viennent commander des cerneaux?

ADELINE.

Oh! si vous saviez, je n'ai pas été tranquille une minute... Un commissionnaire... des voisins, des voisines qui se trompaient... Et puis, ce qui me faisait trembler, c'est qu'il m'avait semblé entendre marcher dans la chambre de notre malade... Je me disais, s'il arrive, comment ferai-je, devant tout ce monde, pour échapper à ses regards?...

BASTRINGUETTE, écoutant.

Vous ne vous êtes pas trompée... J'entends marcher là-dedans... Oui, il s'est levé... je crois qu'il vient par ici...

ADELINE.

Oh! je vais bien vite me cacher dans votre chambre.

BASTRINGUETTE.

Vous voulez donc qu'il ne vous voie jamais?...

ADELINE.

Oh! non, jamais!... car ma présence ne ferait plus que lui causer de l'ennui!... Surtout, Bastringuette, ne me trahissez pas!...

BASTRINGUETTE.

Dame! puisque vous le voulez, il faut bien vous obéir.

(Adeline entre dans la pièce à gauche et referme la porte sur elle.)

## SCÈNE VIII.

BASTRINGUETTE, puis ALBERT.

BASTRINGUETTE.

Quoique ça, si je n'avais pas juré de me taire... Ah! ça m'étouffe!...

ALBERT, sortant de la pièce à droite; il marche lentement et il est très pâle.

Bonjour, ma bonne Bastringuette.

BASTRINGUETTE.

Comment! c'est vous, monsieur... vous vous êtes levé... Vous allez vous fatiguer...

ALBERT.

Non, non... oh! je vais bien maintenant... Tu sais que, déjà hier, je me suis promené dans cette chambre; mes forces reviennent... et avant peu je pourrai te débarrasser de moi...

BASTRINGUETTE.

Me débarrasser!... Ah! c'est mal ce que vous dites là, monsieur... Est-ce que votre présence a jamais eu l'air de me causer de la gêne?...

ALBERT.

Oh! non, et ce que tu as fait pour moi, Bastinguette, crois bien que je ne l'oublierai jamais...

BASTRINGUETTE.

Pardi! v'là-t-il pas grand' chose... relever un blessé... le faire porter chez soi, parce qu'on ne sait pas son adresse... le bien soigner tant qu'il est en danger... Est-ce que ce n'est pas tout naturel?...

ALBERT.

Beaucoup de ceux qui, dans le monde, m'appellent leur ami, n'en n'auraient pas fait autant que toi.

BASTRINGUETTE.

Ça prouve que, dans le monde, nos amis ne nous aiment que quand nous nous portons bien.

ALBERT.

Et j'ai été long-temps en danger... n'est-ce pas, Bastinguette?

BASTRINGUETTE.

Mais oui! D'abord ça ne s'annonçait pas bien... Le médecin disait: Il n'en reviendra pas!... C'est peut-être pour ça que vous en êtes revenu... Enfin, la blessure s'est guérie... et vous v'là debout...

ALBERT.

Grâce à tes bons soins... et à ceux de cette autre personne qui veillait constamment près de moi...

BASTRINGUETTE.

Ah! oui... la mère Michon... ma voisine.

ALBERT.

C'est une femme âgée?

BASTRINGUETTE.

Dame! oui. Comme je vous l'ai dit hier... de cinquante à soixante-neuf ans...

ALBERT.

C'est singulier! Il m'avait semblé que c'était une jeune femme... Je ne pouvais jamais apercevoir son visage, caché sous une grande coiffe... mais... je m'étais figuré qu'elle était jolie...

BASTRINGUETTE.

Jolie! la mère Michon! C'est la fièvre qui vous avait brouillé les yeux...

ALBERT.

Enfin... plus d'une fois en me présentant quelque chose... j'avais remarqué que sa main tremblait...

BASTRINGUETTE.

A soixante-neuf ans... ça arrive quelques fois.

ALBERT.

Mais cette main me paraissait blanche et mince... et me rappelait celle d'une personne... ah! qui m'aimait bien aussi... mais qui maintenant doit me maudire... me mépriser... car je me suis conduit bien lâchement à son égard!...

BASTRINGUETTE, à part.

Hom! la langue me démange.

ALBERT.

AIR du Grand Eugène.

Par celle que j'ai délaissée,

Il me semblait, étant près de mourir,

Que dans la nuit ma main était pressée...

Qu'elle était là prête à me secourir...

Moi qui voulais l'abandonner, la fuir!

Malgré mes torts, dont je sens tout le blâme,

La revoir là n'était point sans égal!

Car je me disais: Une femme

Rend toujours le bien pour le mal.

BASTRINGUETTE, à part.

Dieu! que c'est bête de promettre de se taire!...

ALBERT.

Mais, n'importe, Bastinguette, je veux remercier ta voisine, cette bonne femme qui m'a si bien gardé... Tu peux la prier de venir, je pense?...

BASTRINGUETTE.

La mère Michon... ah! vous voulez voir la mère Michon... (A part.) Diable! comment que je vas donc faire... (Haut.) Ah! monsieur, c'est que... voyez-vous... Mais j'entends monter mon escalier...

ALBERT.

C'est ta voisine, peut-être?...

BASTRINGUETTE, qui va regarder au fond.

Ah! mon Dieu! c'est Sanscravate... et je crois qu'il vient ici!

ALBERT.

Sanscravate!

BASTRINGUETTE.

Ah! monsieur, s'il vous voyait... s'il allait se fâcher encore... Je vous en prie, rentrez dans votre chambre.

ALBERT.

Tu as raison, je dois éviter ses regards... (A part.) Mais je saurai ce qu'il vient faire... et j'éclaircirai mes soupçons. (Il rentre à droite.)

## SCÈNE IX.

SANSCRAVATE, BASTRINGUETTE.

BASTRINGUETTE, écoutant.

On monte toujours... Oh! c'est bien ici qu'il vient... Tiens... les pas se ralentissent... Est-ce

qu'il n'ose plus entrer?... (Elle fait un mouvement pour aller vers la porte. Sanscravate paraît au fond.) Ah! le v'là!

SANSCRAVATE, au fond.

Pardon, mainselle... si je me permets... si j'ose... Je sais bien que je ne devrais pas venir chez quelqu'un... qui ne veut plus me voir... mais j'avais à vous parler...

BASTRINGUETTE.

Entrez donc, monsieur... Je n'ai pas l'habitude de recevoir mes visites sur le carré.

SANSCRAVATE, entrant.

Ah! vous êtes bien honnête. (A part.) Elle me semble encore plus gentille!...

BASTRINGUETTE, à part.

Pauvre garçon... Il est changé.

SANSCRAVATE, à part.

Je me sens tout bête, moi!

BASTRINGUETTE, à part.

J'ai tout plein envie de l'embrasser... mais faut pas avoir l'air...

SANSCRAVATE.

Mamselle! quoique nous soyons fâchés... quoique vous ne m'aimiez plus... j'ai pensé que ce ne serait pas une raison pour que vous refusiez de me rendre service.

BASTRINGUETTE.

Comment donc! monsieur, mais ben au contraire; et si c'est possible, ça me fera même plaisir...

SANSCRAVATE.

Depuis que je ne vous vois plus... il m'est arrivé bien des événements. J'ai retrouvé à Paris ma sœur... Je me suis battu avec son séducteur... M. Albert.

BASTRINGUETTE.

Je sais tout ça... Jean-Ficelle m'a tout conté...

SANSCRAVATE.

Ah! vous savez... Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que ma sœur m'a encore abandonné... c'est que... lorsqu'après ce duel fatal, je revins dans la maison où elle m'avait dit qu'elle demeurerait, je n'y trouvai pas Adeline.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ADELINÉ, puis ALBERT.

ADELINÉ, entr'ouvrant la porte à gauche.  
C'est lui! c'est mon frère...

SANSCRAVATE.

Qu'est-elle devenue?... Si son séducteur existait encore, je dirais : Elle m'a de nouveau oublié pour lui... mais comme il est mort...

BASTRINGUETTE.

Êtes-vous bien sûr d'avoir tué M. Albert?

SANSCRAVATE.

Je le crois. Je l'ai vu tomber... Il était sans mouvement... Oh! alors voyez-vous... ça m'a fait mal, j'ai perdu la tête... je me suis sauvé comme un fou... j'ai erré long-temps sans savoir où j'allais, ayant sans cesse devant mes yeux l'image de ma victime... M. Albert était coupable... c'est vrai... mais c'est égal, depuis ce jour-là son souvenir est sans cesse présent à ma pensée. Plus d'une fois, en secret, j'ai versé des larmes sur ma victoire, et je n'ai personne pour me plaindre, pour me consoler.

ADELINÉ, courant à Sanscravate.

Personne! Oh! tu ne diras plus cela maintenant...

SANSCRAVATE.

Ma sœur... Adeline ici!... Quoi! elle était chez vous... et vous ne me le disiez pas.

BASTRINGUETTE.

Elle me l'avait défendu.

ADELINÉ.

O mon ami, pardonne-moi!...

SANSCRAVATE.

Mais expliquez-moi la cause de ce mystère...

BASTRINGUETTE.

Eh bien! si celui avec qui vous vous êtes battu n'était pas mort... si je l'avais recueilli, fait porter chez moi... si enfin, grâce à mes soins et à ceux de votre sœur, M. Albert était revenu à la vie... seriez-vous fâché contre nous?...

SANSCRAVATE.

Fâché! Oh! bien au contraire... Si vous aviez fait cela, Bastringuette, je vous dirais : Ne pense plus aux sottises que j'ai faites, et tâche de recommencer à m'aimer...

BASTRINGUETTE.

Recommencer... par exemple! est-ce que ça m'a jamais passé.

SANSCRAVATE.

Il serait possible!... tu m'aimais toujours! (Il l'embrasse.) Eh ben! je m'en doutais.

ADELINÉ.

Et moi, mon ami, tu me pardonnes d'avoir veillé, soigné Albert... Oh! mais sois tranquille, il ne le sait pas... Cette garde qui ne le quittait ni le jour, ni la nuit... oh! il ne se doute pas que c'est cette femme qui, malgré son abandon, sent bien qu'elle l'aimera jusqu'au tombeau.

ALBERT, sortant vivement de la chambre à droite et allant se jeter aux pieds d'Adeline.

Ah! il le sait maintenant... mais aussi il jure de réparer ses torts, de ne plus vivre que pour l'adorer... Adeline, c'est ton époux qui est à tes pieds... Sanscravate, c'est ton frère qui te tend la main.

ADELINÉ.

Albert!... cher Albert!... il serait possible!... Tant de bonheur... je ne puis y croire!...



SANS CRAVATE, lui serrant la main.

Oh ! sapristi !... Je savais bien moi que vous étiez un brave garçon.

BASTRINGUETTE.

Pardi ! et moi donc... Avec un joli garçon, il y a toujours de la ressource.

### SCÈNE XI.

ADELINÉ, ALBERT, SANS CRAVATE, BASTRINGUETTE, TOBIE, puis M<sup>me</sup> PLAYS.

TOBIE, entrant ; il est tout en noir.

Pardon si je vous dérange... mais je dois avoir laissé ici une paire de gants serins... tout neufs... Justement je les aperçois sur cette table... Permettez...

ALBERT.

Eh mais... c'est Tobie, je crois.

TOBIE, se retournant et restant frappé.

Ah ! mon Dieu ! ai-je la berlue ?...

ALBERT.

Eh bien ! est-ce que tu es fâché de me revoir ?...

TOBIE.

Albert ! comment tu n'es pas mort ?

ALBERT.

Mais je ne crois pas.

TOBIE.

Tu es vivant... (A part.) Ah ! bigre !... et si Herminie savait... (Haut.) Adieu, mon ami...

(Il va pour s'en aller, M<sup>me</sup> Plays paraît à la porte et l'arrête.)

M<sup>me</sup> PLAYS.

Ah ! je vous y prends, monsieur... encore chez les voisines... mais il me semble qu'elles sont jeunes maintenant.

TOBIE.

Je m'en allais, Herminie... Je descendais... Venez... on étouffe ici... J'ai besoin d'air...

M<sup>me</sup> PLAYS ; elle se retourne et aperçoit Albert.

Grand Dieu !... l'ombre d'Albert...

ALBERT.

Rassurez-vous, madame, ce n'est point une ombre, c'est bien Albert en personne qui a l'honneur de vous présenter sa femme...

(Il présente Adeline.)

M<sup>me</sup> PLAYS.

Albert vivant ! et il me présente sa femme !... (Se tournant vers Tobie.) Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?... Vous n'avez donc pas tué monsieur en duel ?...

TOBIE.

Mais, dame !... chère amie... il paraîtrait. (A part.) Je suis fort mal à mon aise...

Nota. — S'adresser, pour la musique de cette pièce et de toutes celles qui composent le répertoire des *Folies-Dramatiques*, à M. COUDER, chef d'orchestre du théâtre.

### SCÈNE XII.

JEAN-FICELLE, ADELINÉ, ALBERT, SANS CRAVATE, BASTRINGUETTE, M<sup>me</sup> PLAYS, TOBIE.

JEAN, à la porte.

La voiture est en bas qui attend monsieur et madame le marié...

M<sup>me</sup> PLAYS.

Vous pouvez la renvoyer... il n'y a plus de mariage.

TOBIE.

Me voilà gentil, moi... Et mon logement du second qui me reste sur les bras.

JEAN.

Tiens ! Sans cravate... et monsieur Albert...

ALBERT.

Où ! Albert qui se fait honneur de réparer sa faute en épousant celle qu'il avait enlevée à sa famille ! Adeline, je vais te présenter à mon père.

ADELINÉ.

Et je veux, à force d'amour, qu'il m'aime bientôt comme son enfant.

SANS CRAVATE.

Et moi, j'épouse Bastringuette, et comme il ne faut pas que M. Albert ait un beau-frère commissionnaire, je retourne au pays avec ma femme ; je m'y fixe près de mon père, et nous cultivons notre petit jardin.

BASTRINGUETTE.

Oh ! passer ses jours à la campagne... c'est ça du bonheur... Nous aurons des canards, des oies, des dindons...

JEAN.

Si vous vouliez m'emmener.

SANS CRAVATE.

Non ! tu es trop mauvaise langue, tu brouillerais toute la basse-cour.

TOBIE.

Chacun ici se marie... et cela ne vous attendrit pas ?

M<sup>me</sup> PLAYS.

Non, monsieur... je ne veux plus de vous, car vous n'êtes qu'un petit plat !

TOBIE.

Vous avez tort, les petits plats sont, en général, très recherchés.

### CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR de la Sirène. (Acte III.)

Plus d'ennui, plus de tristesse,

Tout au plaisir, à l'amour.

Livrons-nous à l'allégresse,

Et fêtons cet heureux jour.



SCÈNE IX.

# CABRION!

OU

## LES INFORTUNES DE PIPELET,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. MICHEL DELAPORTE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 16 FÉVRIER 1845.

### Distribution :

| PERSONNAGES.                         | ACTEURS.          | PERSONNAGES.                               | ACTEURS.            |
|--------------------------------------|-------------------|--------------------------------------------|---------------------|
| CABRION, rapin, personnage muet..... | M. JOLY.          | RIGOLETTE, jeune ouvrière..                | Mlle PAULINE-AMANT. |
| GERMAIN, clerc de notaire....        | M. GUSTAVE FUCHS. | Mme PIPELET, portière et garde-malade..... | Mme ST-FIRMI.       |
| PIPELET, portier.....                | M. NESTOR.        | LA PROPRIÉTAIRE.....                       | Mme LOUISA.         |
| M. CABUCHET.....                     | M. MERCIER.       | MODELE D'ATELIER (femme).                  | Mlle HÉLOÏSE.       |

QUELQUES LOCATAIRES.

*L'action se passe de nos jours, à Paris.*

Le théâtre représente la cour d'une maison de la rue du Temple. Au fond, bâtiment à plusieurs étages. Au rez-de-chaussée, en face, allée au fond de laquelle on aperçoit la rue. A droite de l'allée, entrée de la loge de Pipelet, avec fenêtre donnant sur la cour. Vers le milieu de l'allée, derrière la loge, escalier conduisant aux étages supérieurs. La gauche du théâtre est occupée par un petit corps de bâtiment isolé qu'habite la propriétaire. Près de là, un banc. A droite du théâtre, différents étages en harmonie avec leur importance. Au fond, à l'angle de retour du mur de droite, une remise fermée par une porte à deux battants, sur le haut de chacun desquels se trouve un oeil-de-bœuf praticable.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur. Toutes les scènes de pantomime de Cabrion se font sur de la musique qui s'arrête chaque fois que Pipelet a à parler.



## SCÈNE I.

Au lever du rideau, il fait nuit complète. Un quinquet borgne éclaire très-faiblement la cour. Pipelet, en déshabillé de nuit, et en bonnet de coton, est endormi sur une chaise, dans sa loge. On entend sonner cinq heures à une horloge de la ville. Tout à coup, en proie aux agitations d'un sommeil inquiet, Pipelet laisse échapper quelques paroles convulsives et entrecoupées.

PIPELET, *seul*.

A moi ! au secours !... à la garde ! (*Il se réveille en sursaut, se lève, et vient en scène en se frottant les yeux.*) Jedormais !... je suis donc essomnambule ? Seigneur de Dieu du bon Dieu ! quel satané cauchemar !... Rien que d'y penser, j'en ruissèle !... C'était lui !... encore lui ! Toujours lui... mon persécuteur ! Ce monstre qui change mes jours en galères, et mes nuits en aventures fantastiques !... Il avait pris une forme déplaisante, invraisemblable... hideuse ! C'était toujours son air chardonique... sa figure goguenarde était greffée sur le corps d'un n<sup>o</sup> homard ! Cabrion en n<sup>o</sup> homard ! horreur !... Il me roulait des gros vilains yeux, rouges comme des lanternes d'omnibus... grossissait à vue d'œil... rampait vers moi... encore un instant, et il allait me mordre le croquant du nez (*mouvement de répulsion*). Prrrrt ! (*Après une petite pause.*) Le guerdin ! m'a-t-il assez persécuté depuis que je lui ai fait donner congé ! A-t-il assez empoisonné mon fleuve de la vie ! Et ne pas même *respéquer* mon sommeil ! Je dors si rarement depuis trois mois... depuis que j'ai signé à M. Chicard, mon marchand de cuir du cloître Saint-Jacques, une lettre de change à faire frissonner la banque de France ! une lettre de change de 250 francs ! C'est ça qu'est *conséquent* ! Hélas !... aujourd'hui va tomber l'échéance... Je vois déjà Clichy qui s'entrebâille à mon intention ! Eh bien pourtant, malgré mes craintes, la fatigue m'avait engourdi là ! Les locataires m'ont fait tant droguer cette nuit avec leurs bals de la *semi-carême* ! Deux heures après *ménuit*, il en manquait encore un ; quand je dis un... une... qui manque encore... et qui ça, s'il vous plaît ? mademoiselle Rigolette !... Elle ! une *jeunesse*, d'ordinaire si sage et si rangée, aller au bal de l'Opéra !... Ah ! si M. Germain, son amoureux, s'en doutait *tant seulement* ! Mais, par bonheur pour elle que mon épouse est ignorante de la chose... vu qu'elle est allée garder en ville un vieux monsieur qu'a la coqueluche. (*On frappe à la porte.*) On a frappé ! (*On frappe de nouveau.*) Ça doit être enfin ma *berbis* égarée... *D'ayeurs* le jour n'est pas loin.

Il tire le cordon, qui pend un peu en dehors de la loge et se dessine bien clairement sur le mur. Rigolette entre en costume de semillante Camargo, et referme bien vite la porte sur elle. Quelques mesures agitées à l'orchestre.

## SCÈNE II.

RIGOLETTE, PIPELET.

RIGOLETTE, *toute essoufflée et étant son masque*. Ah !... sauvée ! Monsieur Pipelet... une chaise... la respiration me manque !

PIPELET, *lui donnant une chaise qu'il prend dans sa loge*. Voici... (*L'examinant.*) Mon Dieu, mademoiselle Rigolette, comme vous êtes-ty donc agitée !

La musique cesse. On frappe à la porte.

RIGOLETTE. N'ouvrez pas, monsieur Pipelet... n'ouvrez pas !

PIPELET. A cause ?... Savez-vous que vous me donnez d'atroces souleurs ?

RIGOLETTE, *quittant sa chaise pour aller écouter à la porte*. Je ne l'entends plus... Dieu soit loué ! Ah ! maudit bal ! si jamais j'y retourne...

Air de *Sutarelle*.

Bal de l'Opéra,  
Où m'attira  
La jalousie,  
Sous tes gais ébats  
Combien sont cachés de faux pas !  
Va, de te revoir je n'aurai plus la fantaisie...  
De vous désormais  
Fil beaux masques !... je vous connais !  
Au son  
Du piston  
L'innocence  
Dause  
En cadence,  
Et plus d'un bouquet  
Tombe effeuillé sur le parquet...  
De monsieur Musard  
L'archet gaillard  
Prête assistance  
Aux tendres propos,  
Qui, grâce à lui, n'ont pas d'échos...  
Pincer le cancan  
Est à présent  
Usage  
Sage.  
Paris a tête  
D'un genre plus décolleté...  
Le progrès, oui d'â !  
Nous régala  
Bien davantage  
Avec la *Pofka*,  
Digne sœur de la *Mazurka* !  
Femme qui rougit,  
Et s'en interdit  
La pratique  
Reçoit d'un expert  
Certain sobriquet... un peu vert...  
C'est le nom qu'on donne au quadrupède domestique  
Qui sert,  
En Afrique,  
A traverser le grand désert !!!

REPRISE.

Bal de l'Opéra,  
Où m'attira, etc.



PIPELET. *Alors pour lors, en vous en allant, vous avez donc été rencontrée par un mal-faiteur qui vous a poursuivie?*

RIGOLETTE. Figurez-vous un grand diable d'arlequin... d'une effronterie!... d'une audace!...

PIPELET. Un Arlequin?

RIGOLETTE. Qui, après avoir été sur mes talons pendant tout le bal, m'a assailli et persécutée jusque dans la rue... Par bonheur, en me débattant, je le fis trébucher... le pavé était glissant... et... crac! voilà mon arlequin par terre!

PIPELET. Bien joué!

RIGOLETTE. Je cours... je cours... la peur me donne des ailes... et, vous l'avez vu... il était temps!

PIPELET. Les hommes au jour d'aujourd'hui sont si entrepreneurs!

RIGOLETTE. Un vrai pendant de Cabrion!

PIPELET. Cabrion!...

Il reste tout abasourdi.

RIGOLETTE. Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc?... *(Riant.)* Ah! ah!... quel visage blême!...

PIPELET. Oh! de grâce... ne prononcez plus ce nom-là... Au souvenir seul de ce mauvais génie, je suis abruti... paralysé... imbécillisé!

RIGOLETTE. Comment, papa Pipelet, vous n'êtes trembleur que comme ça! Ah! bien moi... je suis encore plus courageuse que vous!

PIPELET. Vous l'êtes même beaucoup trop! Aller seule au bal de l'Opéra... Vous qui tous les jours...

RIGOLETTE. C'est la faute de madame Pipelet. Ne m'avait-elle pas assuré que M. Germain me trompait, et que, cette nuit, avec une petite Pierrette...

PIPELET. Où a-t-elle été chercher ça?

RIGOLETTE. Par bonheur il n'en était rien; mais ça a failli bien mal finir. Maudit bal masqué!

PIPELET. Et dire que moi, Alfred-Anacharsis Pipelet... moi, à califourchon sur la morale, j'ai z'été tenté aussi de voir un bal public! même que je m'étais costumé en matin.

RIGOLETTE, *riant.* Ah! ah! que j'aurais voulu vous voir en malin!... Ce n'est pas pour dire... mais vous étiez fameusement déguisé!...

PIPELET. En Turc, j'aurais été encore bien plus mieux... quand on est découpé et jambé comme moi! Mais j'ai eu peur de faire trop de conquêtes... trop de malheures!... avec ça que ma femme a la jalouse d'une Andalouse italienne...

RIGOLETTE. Il y a de quoi!

PIPELET. Cette chère épouse!

RIGOLETTE. Elle est votre Angélique, et vous traite en vrai Médor... Mais je vous laisse, vous devez avoir sommeil.

PIPELET. Oh! pour tant qu'à ça, je ne vais pas à l'encontre!

RIGOLETTE. Bonsoir donc! Il faut que j'aille reprendre mes habits de travail... j'ai de l'ouvrage à reporter dès le matin; il me reste encore un jockey à monter... — Je vous recommande le plus grand mystère... à propos de mon excursion de cette nuit... n'en dites rien à votre femme!...

PIPELET. Soyez paisible... je suis le tombeau des secrets.

RIGOLETTE.

AIR: *En riant on se marie* (L. Puget).

De ce bal qui m'inquiète  
Que l'on ne soupçonne rien;  
Pas de parole indiscrete,  
Et tout se passera bien.

ENSEMBLE.

De ce bal qui m'inquiète, etc.

PIPELET.

Oui, charmante Rigolette,  
Tout se passera fort bien;  
Ma bouche sera muette:  
De moi, ne redoutez rien.

*Rigolette rentre chez elle par l'escalier du fond, qui est sous l'allée, près de la loge.*

### SCÈNE III.

PIPELET, puis CABRION.

PIPELET. Charmante fille! et d'une laborieuse pour le travail!... *(On frappe à la porte cochère un coup; puis, après un intervalle, deux autres.)* Ah! mon épouse... elle a son petit coup de marteau: je le reconnais!... *(Musique très-vive à l'orchestre. Pipelet tire le cordon de sa loge; la porte cochère s'ouvre, et Cabrion entre sous le masque et l'habit d'un arlequin. Il a un cor de chasse passé autour du cou. Tous les mouvements de l'arlequin se font sur de la musique. Pipelet est à la gauche de Cabrion. Un arlequin! ciel!... ce que m'a raconté Rigolette... ce mauvais sujet qui... (Sur une musique joyeuse et légère, l'arlequin s'approche de Pipelet en sautillant, et lui fait un profond salut.)* Quelle révérence respectueuse!... Que disait donc cette petite?... Mais il est très-poli cet arlequin-là! *(Il rend le salut à l'arlequin.)* A présent que nous nous sommes morfondus, en politesses, je prendrai la liberté de vous demander ce qui me procure l'honneur de votre visite. *(Musique triste. L'arlequin indique par ses gestes qu'il est très-fatigué, et demande la chaise qu'il voit dans la loge.)* Vous êtes fatigué... c'est une chaise qu'il vous faut? *(Musique gaie. L'arlequin lui caresse le menton avec*

les coins de son petit chapeau.) Ah ! câlin ! (Pipelet va chercher la chaise, Cabrion le suit, et ils tournent un moment l'un derrière l'autre.) Où est-il donc ? (L'arlequin lui touche légèrement les mollets avec sa batte.) Ah ! farceur ! (Lui donnant la chaise.) Tenez. (L'arlequin s'assied.) Mais vous me promettez de vous en aller bientôt ? (L'arlequin lui applique sur le dos un coup de batte.) Aie ! ah ça, dites donc, vous ! je n'aime pas ce genre de familiarité... j'ai celui de vous en prévenir. (L'arlequin monte sur la chaise, prend son cor de chasse et se met à en jouer très-fort et très-faux.) Fichtre ! monsieur ! taisez-vous !... (L'arlequin continue.) Sortez-vous de Chalenton ? La nuit... Ce bacchanal... (Musique.) Je vous connaîtrai... j'arracherai votre masque ! Vous êtes un mauvais farceur ! Je saurai qui vous êtes ! (Pendant ces derniers mots, l'arlequin fait deux fois le tour de la chaise ; Pipelet le suit, le prend par le bras, le conduit près du quinquet, le démasque, et reste comme paralysé par l'épouvante en reconnaissant Cabrion.) Ah !... lui !... c'est lui !...

Musique fantastique qui revient, dans le courant de la pièce, chaque fois que Pipelet reconnaît Cabrion. Le rapin marche d'un pas grave et comiquement solennel vers le portier, qui recule peu à peu et va tomber sur sa chaise en fixant son ennemi d'un œil hagard et terrifié. Sur les divers temps de la musique, Cabrion enfonce à Pipelet son bonnet de coton sur les yeux, lui passe le cor de chasse autour du cou, lui applique deux ou trois coups de batte ; et sort en refermant sur lui la porte cochère.

#### SCÈNE IV.

PIPELET, LA PROPRIÉTAIRE, M. CABUCHET, ET QUELQUES LOCATAIRES.

Tous ces derniers sont descendus, par divers côtés, dans la cour, en robe de chambre ou en camisole. Chacun tient une lumière et se dirige vers le portier.

CHOEUR.

Air de la Savonnette.

Ah ! grands dieux ! quel vacarme !  
Qui donc fait tout ce bruit,  
Et vient jeter l'alarme  
Au milieu de la nuit ?

M. CABUCHET. C'est donc toi, drôle, qui nous réveilles ainsi ! tiens !

Il donne une calotte à Pipelet.

PIPELET, encore sous le coup de la frayeur.  
Aie ! suivez-le !... empoignez-le !... tuez-le !...

Il ôte son bonnet de coton de dessus ses yeux.

TOUS, le reconnaissant. Pipelet !

LA PROPRIÉTAIRE. Eh quoi ! c'est mon

Pipelet au milieu, la Propriétaire à gauche, M. Cabuchet à droite : les autres de chaque côté et derrière.

portier qui nous inflige une pareille aubade !

PIPELET. Innocent, madame la propriétaire, innocent, parole sacrée ! C'est un guesard... un intrigant... un arlequin... c'est...

TOUS. Par exemple !

LA PROPRIÉTAIRE. Comment, Pipelet, lorsque vous êtes encore pourvu de l'instrument accusateur...

PIPELET. D'accord ! j'ai encore le cor sur le corps ; mais ça ne prouve pas...

LA PROPRIÉTAIRE. Quelle impudence !...

PIPELET. Je vous jure mes grands dieux... sur ma foi d'honnête homme, la main levée de devers le firmament...

LA PROPRIÉTAIRE, lui abaissant avec rudesse le bras qu'il lève vers le ciel. Silence ! Et s'il vous arrive jamais de miauler dans ce cuivre... vous, et votre cor de chasse... je vous chasse !

M. CABUCHET, arrachant le cor à Pipelet. Et moi, pour plus de sûreté, je confisque l'instrument jusqu'à nouvel ordre. Entendez-vous, vieille tête de casse-noisette ?

PIPELET. Casse-noisette !... me traiter ainsi... vous, monsieur Cabuchet... un pâtissier retiré... ah !

CHOEUR.

Air précédent.

Allons, plus de vacarme ;  
Tais-toi, portier maudit !  
Laisse-nous, sans alarme,  
Achever notre nuit !

Chacun rentre chez soi par les différents escaliers ; le théâtre revient à l'obscurité.

#### SCÈNE V.

PIPELET, puis M<sup>me</sup> PIPELET.

PIPELET. Et c'est aujourd'hui ma fête ! Elle commence bien ! Ah ! j'en aurai la jaunisse ! Déjà j'ai la fièvre... mon poulx bat la breloque... Si je me triturai un verre d'eau sucrée à la castonnade ?... j'en ai bien de besoin !... (Il prend une carafe et un pot de confiture vide qui se trouvent sur le bord de la fenêtre de sa loge ; et, au moment où il s'apprête à boire, on entend à la porte cochère les mêmes coups qui ont précédé l'arrivée de Cabrion.) Encore !... ça doit être lui ! relui ! Attends, va !... mon verre d'eau sucrée y passera.

Il tire le cordon, se met en embuscade, et jette le verre d'eau au visage de M<sup>re</sup> Pipelet qui entre. Le jour arrive par degrés.

M<sup>re</sup> PIPELET, toute essoufflée. Ouache ! ouch !...

Les yeux encore voilés, elle riposte vivement par un souflet.

M<sup>re</sup> Pipelet, Pipelet.



PIPELET. Ouf !

M<sup>me</sup> PIPELET, *le reconnaissant*. Alfred !

PIPELET. Anastasie !

M<sup>me</sup> PIPELET. Et que veut dire cette réception, monsieur ?

PIPELET. Ma pauvre femme, ne fais pas attention ; il y a erreur... je te prenais pour le vampire qui désole mon existence... *et tout de qui que je te contera plus tard le tour qu'il vient de me jouer.*

M<sup>me</sup> PIPELET. Encore ! pauvre vieux chéri d'Alfred !

Le jour est tout à fait venu.

AIR : *En attendant.*

Par un soufflet

J'ai dû froisser ton âme...

C'est pour ta fête un bien triste bouquet !

Sois généreux... épargne-moi le blâme...

L'amour doit-il voir s'éteindre sa flamme

Par un soufflet ? (*bis.*)

PIPELET.

Même air.

Par un baiser

Le tourtereau fidèle

Des coups de bec cherche à s'indemniser...

L'amour ainsi termine la querelle,

Et l'on répond au soufflet d'une belle

Par un baiser. (*bis.*)

*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*

M<sup>me</sup> PIPELET, *amoureusement*. Alfred !... mon Alfred !

PIPELET, *de même*. Stasie !... ma Stasie ! Ah ! pourquoi faut-il qu'un infernal rapin détériore mon bonheur !... Pourquoi faut-il que je sois condamné au Cabrion forcé à perpétuité !

M<sup>me</sup> PIPELET. Laisse faire, vieux chéri ; je manigance quelque chose.

Elle prend une prise dans une tabatière qui crie en s'ouvrant.

PIPELET. Tu manigances quelque chose !... eh bien, ça doit être bon ; car, quand tu prends ta prise, c'est que t'es contente de toi !

M<sup>me</sup> PIPELET. Écoute-moi bien, Alfred... ce gueux qui t'abrutit, pourquoi t'en veut-il ?

PIPELET. *J'en ignore.*

M<sup>me</sup> PIPELET. Parce que dans le temps où qu'il demeurait dans la maison, t'as dit des horreurs de lui à Rigolette, et qu'elle lui a préféré monsieur Germain.

PIPELET. Cabrion n'est-il pas un vaurien qui recevait des femmes du sexe ?..

M<sup>me</sup> PIPELET. Des modèles d'atelier... pour l'étude.

PIPELET. Il aimait beaucoup trop ce genre d'étude.

M<sup>me</sup> PIPELET. Ah ! dame ! tu n'es pas *artiste*, toi !..

PIPELET. Je ne suis pas *artiste* ! si fait, je suis *artiste*... en bottes... et *z'en* cuirs...

M<sup>me</sup> PIPELET. Au surplus, si tu t'avais voulu tenir tranquille, le *peinturlureur*, au jour de

leur brouille, ne t'aurait pas donné un affreux renfoncement.

PIPELET. Le sacripant !... m'avoir englouti dans mon chapeau ! Il l'avait tapé *si tellement* fort que j'ai *z'é*té obligé de le faire retaper.

M<sup>me</sup> PIPELET. Et, depuis le renfoncement, les vexations n'ont fait que *cloître* et embellir, n'est-ce pas ?..

PIPELET. Eh bien...

M<sup>me</sup> PIPELET. Et t'as dû remarquer qu'elles ont marché au fur et à mesure des progrès que faisait monsieur Germain dans le cœur de Rigolette...

PIPELET. Tu crois ! *Oh ! si j'aurais su...*

M<sup>me</sup> PIPELET. Va, si jamais c't'amour-là finit par une *vraie hyménée*... pauvre cher homme... gare là-dessous !.. t'es-t'un homme fini... un homme bleu... *defunctus* !..

PIPELET. *Defunctus* !... ma femme, tu me fais frémir avec ton latin !

M<sup>me</sup> PIPELET, *prisant*. Conclusion et morale !... il faut brouiller monsieur Germain avec sa particulière.

PIPELET. Mais c'est fort mal !.. Et voilà donc pourquoi que t'as fait un cancan à Rigolette !... Pauvre fille ! elle n'est pas la première qu'un cancan fait aller au bastringue masqué de l'Opéra !... ce rendez-vous de tous les cancans...

M<sup>me</sup> PIPELET. Elle y a *z'é*té ?

PIPELET, *voulant se raviser*. Mais non !..

M<sup>me</sup> PIPELET. Bravo ! c'est ce que je voulais... on saura tirer parti de l'anecdote !

Elle prend une prise.

PIPELET, *à part*. Ah ! ciel de Dieu !... et Rigolette qui m'avait défendu... maudit bavard !

M<sup>me</sup> PIPELET. Je l'entends qui vient. Un mot... un geste qui me trahisse, et jete livre... à Cabrion !

PIPELET. A Cabrion !..

M<sup>me</sup> PIPELET. Allons, rentrez... rentrez tout de suite... (*Du ton dont on parle à un chien.*) Alfred !... à c'te loge !..

PIPELET, *rentrant dans la loge*. Voyons, ne te mets donc pas dans des ébullitions pareilles !

M<sup>me</sup> PIPELET. Bon ! j'en suis débarrassée... (*Écoutant.*) La voici... du miel sur les lèvres !

Rigolette paraît.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> PIPELET, RIGOLETTE, *un petit paquet à la main*. \*

M<sup>me</sup> PIPELET. Déjà en course, ma gentille enfant !

RIGOLETTE. Tiens ! vous voilà rentrée, madame Pipelet.

\* M<sup>me</sup> Pipelet prend la droite.



M<sup>me</sup> PIPELET. Mon Dieu, oui... mon malade a éru l'indélicatesse d'aller mieux.

RIGOLETTE, *s'en allant*. Eh bien, faites comme lui... portez-vous bien... Tenez, la portière, gardez-moi ma clef... (*Elle la lui donne.*) Et... bien le bonjour.

M<sup>me</sup> PIPELET. Ne vous en allez donc pas comme ça, ma minette... vous avez l'air d'avoir de l'aigreur contre moi.

RIGOLETTE. Moi! Pourquoi donc ça? Vous êtes une si bonne langue!... vous êtes si bien informée pour brouiller les gens!... Malheureusement vous vous trompiez... M. Germain n'a mené aucune Pierrette au bal de l'Opéra... Entendez-vous?

M<sup>me</sup> PIPELET. Rendez donc service! voilà comme on vous récompense!

RIGOLETTE. Ils sont gentils vos services... merci bien!

M<sup>me</sup> PIPELET. Vous le voulez! Eh bien! soit... M. Germain est un saint.

RIGOLETTE. C'est p'têtre pour ça que vous cherchez à lui faire des niches.

M<sup>me</sup> PIPELET. Ah ça, mais... comment est-ce que vous savez qu'il n'était pas cette nuit au bal?... hein?

RIGOLETTE, *embarrassée*. Comment je le sais... Ah! voilà... c'est mon secret...

M<sup>me</sup> PIPELET. Qui vous l'a dit?... puisque vous n'avez pas encore sorti de la journée... Vous l'avez donc appris à c'te nuit...

RIGOLETTE. Moi... par exemple! (*A part.*) Allons, bon... je devine... le Pipelet a parlé!...

M<sup>me</sup> PIPELET. Mais, pauvre innocente du bon Dieu, rien qu'avec un faux nez il s'a pu déguiser de façon que vous n'y avez vu que du feu... au bal de l'Opéra... Après ça, ce que j'en ai dit, c'était pour vous rendre service...

RIGOLETTE, *avec humeur*. Eh bien! tenez... je ne vous en remercie pas...

M<sup>me</sup> PIPELET. A votre aise... j'ai fait mon devoir, ma conscience est pure... je vas voir si mon chat s'a mangé son foie, et si mon café s'est chaud... (*Rudement.*) Vot' servante.

RIGOLETTE, *de même*. Bon voyage!

M<sup>me</sup> PIPELET, *à part, en s'en allant*. La voilà très-bien préparée... à présent, attendons le Germain...

Elle prend une prise, et rentre dans la loge.

## SCÈNE VII.

RIGOLETTE, puis GERMAIN.

RIGOLETTE, *seule*. Cette mère Pipelet!... est-elle heureuse... lorsqu'elle peut vous apprendre quelque mauvaise nouvelle!... Avec son faux nez v'là qu'elle m'a remis martel en tête... (*Voyant entrer Germain.*) Ah!

Monsieur Germain... je suis bien aise de vous voir.

GERMAIN. Mademoiselle Rigolette, (*s'approchant*) avant d'entrer chez mon patron, combien je suis heureux de vous rencontrer!

Germain prend la droite.

RIGOLETTE. Pas de phrases parfumées!... je ne vous demande que de la franchise... si toutefois c'est possible à l'homme.

GERMAIN. De quel air vous me dites ça!

RIGOLETTE. Et d'abord... regardez-moi bien en face!

GERMAIN. Avec infiniment de plaisir.

RIGOLETTE. Monsieur Germain!

GERMAIN. Mademoiselle Rigolette!

RIGOLETTE. Avez-vous déjà porté un faux nez?

GERMAIN. Un faux nez! (*Riant.*) Ah! ah! ah!... je ne m'attendais guère...

RIGOLETTE. Eh bien, monsieur?

GERMAIN. Je vous assure que je n'ai jamais porté d'autre nez que le mien. Mais... à quel propos supposez-vous...

RIGOLETTE. N'interrogez pas! répondez!... voyons, qu'avez-vous fait hier soir?

GERMAIN. Hier soir?... J'ai pensé à vous... comme toujours!

RIGOLETTE. N'éludez pas! qu'avez-vous fait?

GERMAIN. Une partie de loto pendant quatre grandes heures, avec une vieille parente.

RIGOLETTE. Connaissez-vous le bal de l'Opéra?

GERMAIN. De réputation; mais je n'y suis jamais allé...

RIGOLETTE. Vrai?

GERMAIN. Bien vrai.

RIGOLETTE. Votre parole?

GERMAIN. D'honneur!

RIGOLETTE, *heureuse, à part*. La Pipelet avait menti!

GERMAIN. Êtes-vous satisfaite?

RIGOLETTE. Monsieur Germain... votre main!

GERMAIN. Oh! sans me faire prier!... (*Il prend et serre la main de Rigolette.*) Et dire que c'est une partie de loto qui me vaut ça! C'est vous, maintenant, qui allez m'apprendre...

RIGOLETTE. Rien.

GERMAIN. Mais...

RIGOLETTE. Assez!... Je suis contente de vous... cela doit vous suffire!...

GERMAIN. Soit... Tout ce que vous faites est bien fait.

RIGOLETTE. A la bonne heure... je vous aime comme ça... Je vais porter mon ouvrage... c'est pressé... je ne serai pas longtemps... Je vous en dirai davantage à mon retour...

AIR: *Les chagrins, arrière!* (*Sirène.*)

De l'obéissance!

De la confiance!

Surtout respectez  
Jusqu'à mes moindres volontés !

## ENSEMBLE.

De l'obéissance, etc.

GERMAIN.

Oui, j'ai confiance

Et bonne espérance !

A Germain dictiez

Jusqu'à vos moindres volontés !

*Rigolette sort par le fond.*

## SCÈNE VIII.

GERMAIN, puis M<sup>me</sup> PIPELET \*.

GERMAIN. Et je ne l'aimerais pas!... et je n'en raffolerais pas!... C'est-à-dire que je voudrais avoir trois mille livres de rentes tout exprès, afin de me ruiner pour elle à plat de couture ! Saperlotte ! que je me trouverais d'esprit, si j'avais les moyens d'être bête à ce prix-là!... Que ne fait-on pas pour une jolie maîtresse?... Une maîtresse!... Hum ! hum !... Si Rigolette m'entendait... Que j'aie un peu lui parler du treizième arrondissement!... (M<sup>me</sup> Pipelet paraît dans sa loge.) Et pourtant... (*Changement de ton.*) Ah ça, mais... au fait... pourquoi ne l'épouserai-je pas, cette petite Rigolette?...

M<sup>me</sup> PIPELET, à part dans sa loge. Miséricorde ! qu'entends-je ! qu'ouïs-je ?

GERMAIN. Elle qui a tant de soin de ses oiseaux, quelles vives attentions elle aurait pour un mari!...

*Elle sort de sa loge et se tient au fond.*

M<sup>me</sup> PIPELET, à part. Il se prend donc pour un serin ?

GERMAIN. Où trouver une femme plus gentille, plus rangée...

M<sup>me</sup> PIPELET, à part. Mais s'il l'épouse, mon Alfred n'en reviendra pas!... C'est son coup de grâce, son oraison funéraire!... Minute ! (*Allant à Germain.*) A quoi donc que vous songez comme ça, monsieur Germain?... Votre figure est radieuse... (*avec intention*) comme un bec de gaz du bal de l'Opéra.

GERMAIN, à part. L'Opéra!... elle aussi!... (*Haut.*) A quel propos, mère Pipelet, allez-vous chercher vos comparaisons dans le luminaire du bal de l'Opéra ?

M<sup>me</sup> PIPELET. Pardon... excuse... monsieur Germain... je vois bien que j'ai touché là une satanée corde... mais faut pas m'en vouloir, allez... c'est sans intention... Je ne m'avais pas douté que vous pouviez savoir...

GERMAIN. Que je pouvais savoir... quoi?... Parlez ! qu'y a-t-il donc à savoir?...

M<sup>me</sup> PIPELET. Oh ! mon Dieu, rien!... absolument rien de rien... D'ailleurs, c'est pas moi qui voudrais mettre les gens en bize-

\* A la sortie de Rigolette, Germain passe à gauche.

bille... C'est quelquefois une mauvaise office à rendre à les ceux qui sont myopes que de leur z'y prêter des lunettes...

GERMAIN. Encore une fois, parlez... Pas tant de commentaires, et au fait ! Vous devenez un vrai logogriphe...

M<sup>me</sup> PIPELET, prenant une prise. Non!... jamais je ne me déciderai à vous dire que mamzelle Rigolette a passé la nuit au bal de l'Académie royale de musique... jamais !

GERMAIN. Elle... Rigolette!... Ah ! tenez, la Pipelet, voilà bien encore de vos méchants coups de langue !

M<sup>me</sup> PIPELET. Oh ! mon Dieu, si ça peut vous obliger, mettez que c'est des *émaginations*.

GERMAIN. C'est impossible... (*A part.*) Et cependant... ces questions qu'elle m'adressait à propos de ce bal... (*Haut.*) Oh ! n'importe, je n'en crois rien... c'est un mensonge, madame Pipelet ! un indigne mensonge de vieille portière !

M<sup>me</sup> PIPELET. Parler ainsi à une honnête femme!... Eh bien, venez avec moi, au fond du *collidor* du *cintième*... je vous ouvrirai la chambre de votre *déesse*, j'ai justement sa clef dans ma loge, et vous n'aurez qu'à ouvrir la prunelle pour voir le costume dont avec quoi qu'elle s'a déguisée.

GERMAIN. Eh bien... soit !

M<sup>me</sup> PIPELET, allant à la loge. Alfred, donne-moi la clef du numéro 42...

*Pipelet sort de la loge et remet la clef à sa femme.*

GERMAIN. Voyons, dépêchons!...

M<sup>me</sup> PIPELET, bas à son mari. Ça chauffe, vieux chéri!... La *casterolle* va bientôt chanter. (*Haut à Germain, en prenant une prise.*) Je suis à vous, mon beau jeune homme.

Pipelet regarde avec effroi sa femme prendre une prise : il porte son chapeau tromblon et son habit marron clair à courtes basques, avec un pantalon presque colant.

## ENSEMBLE.

GERMAIN.

AIR : Venez soldats de ma patrie.

Bien souvent la fausse apparence  
Eveille des soupçons affreux ;  
Pour combattre la médisance,  
N'en croyons jamais que nos yeux.

M<sup>me</sup> PIPELET, à part.

Il va, suivant toute apparence,  
Concevoir des soupçons affreux ;  
Par mon adroite manigance,  
Je vas brouiller nos amoureux.

*Elle sort avec Germain, par l'escalier du fond.*

## SCÈNE IX.

PIPELET, puis CABRION en femme, et UNE JEUNE FILLE, modèle d'atelier.

PIPELET. C'est égal, Stasie prend bien mal



son temps pour embrouiller les écheveaux... Monsieur Germain sera d'une humeur atroce... Pour lors, pas moyen de le prier de m'aider un peu pour ma lettre de change... J'allais lui glisser ma pétition en catimini... Sur deux cent cinquante francs, il ne m'en manque plus que deux cent quarante-neuf... \* Peut-être que ça s'aurait pu arranger.

Cabrimon et le Modèle de femme entrent par le fond; la figure de Cabrimon est reconverte par un voile noir aux plis très-nombreux, et très-ramassés qui empêche qu'on distingue le moindre de ses traits, et qui descend de son chapeau d'une forme assez cocasse, ainsi que tout le reste de son accoutrement féminin. Le rapin et la jeune fille portent chacun un bouquet, que l'un cache sous un châle, et l'autre sous une écharpe. Pipelet les examine avec curiosité.

LE MODÈLE, *bas à Cabrimon*. Je l'aperçois! venez!

PIPELET. Du monde!... Que demandent ces dames? (*Cabrimon et le Modèle font une révérence; Pipelet la leur rend.*) Mesdames!... puis-je savoir...

LE MODÈLE. Monsieur Pipelet... c'est aujourd'hui le quinze du mois...

PIPELET, *à part*. Ciel!... de ce coup-là, c'est pour mon billet. (*Haut.*) Vous croyez... que nous avons atteint le... quinze...

LE MODÈLE. Nous nous serions bien gardées de l'oublier...

PIPELET, *embarrassé*. Le temps... passe si vite... Je ne serai pas en mesure... de m'acquitter aujourd'hui... je vous demande... un bout de temps...

LE MODÈLE. Mais vous ne nous devez rien... c'est nous qui venons, au contraire, pour acquitter une dette sacrée... Veuillez accepter ces fleurs, (*tendrement*) ô Alfred!

Elle présente un bouquet à Pipelet, Cabrimon en fait autant de son côté.

PIPELET. Comment, mademoiselle... et vous aussi la dame au voile... que signifie \*\*...

LE MODÈLE. N'est-ce pas aujourd'hui votre fête?

PIPELET. Ma fête?... Eh bien... après?... En quoi qu'elle peut vous intéresser?

LE MODÈLE, *amoureusement*. En passant tous les jours devant votre porte... ô Pipelet! nous avons admiré avec quelle grâce exquise tu rafistolais les vieilles bottes... (*Cabrimon imite Pipelet dans cette occupation.*) Avec quel moelleux... avec quel fini... tu promènes le balai dans ta cour... (*Autre imitation de Cabrimon.*) Et alors... nous avons été pincées!

Cabrimon détache une épingle de sa ceinture, et la dirigant à plusieurs reprises vers son cœur, simule les nombreuses blessures dont les ont criblées toutes deux les flèches de l'amour.

\* Pipelet passe à droite, le Modèle est au milieu.

\*\* Pipelet passe au milieu.

PIPELET. Pincées!

LE MODÈLE. Et voilà!

PIPELET, *éclatant*. Voulez-vous que je vous dise?... Eh bien! je crois que vous n'êtes que des intrigantes!

LE MODÈLE. Des intrigantes!

Cabrimon a l'air de fondre en larmes en se voyant traiter ainsi. Le Modèle l'imité.

PIPELET. Des *pleurs*!... Elles larment à mon sujet!... Ma foi... j' n'aime pas voir pleurer les femmes. (*Avec onction.*) Mesdames... mesdames... de la raison!... calmez-vous!... songez que je suis un homme marié!... un homme en pouvoir de femme!...

LE MODÈLE. L'amour ne raisonne pas, enfant chéri des dames!

L'orchestre joue l'air : *Enfant chéri des dames*. — Cabrimon baise la main de Pipelet.

PIPELET. Madame! Madame!... vous allez trop loin. (*Cabrimon embrasse Pipelet ardemment.*) Mais vous m'étouffez!...

Cabrimon lève son voile, Pipelet le reconnaît. Air fantastique consacré à l'orchestre. Un vif tremblement agite les membres de Pipelet; il s'affaisse sur lui-même et se laisse tomber sur les genoux.

LE MODÈLE, *apercevant madame Pipelet, qui revient*. La mère Pipelet! (*Avec véhémence, à Pipelet*) Fi! monsieur... c'est affreux à vous! tomber aux genoux de deux femmes à la fois!

M<sup>me</sup> PIPELET, *les surprenant*. Qu'ai-je vu!... que vois-je!...

LE MODÈLE, *à madame Pipelet*. Ah! madame, quel monstre de mari vous avez là!

Pipelet reste prosterné. Cabrimon se sauve en retournant sa robe jusqu'au mollets; le Modèle le suit.

## SCÈNE X.

PIPELET, M<sup>me</sup> PIPELET \*.

M<sup>me</sup> PIPELET, *allant droit à son mari, que la frayeur a laissé dans l'immobilité d'une statue, et qu'elle invective en lui roulant des yeux furibonds*. Pris en flagrant délire! Oseras-tu nier encore, vieux sardanaple! Fi! un homme qui a soixante ans résolu! (*Le toisant.*) C'est bien la peine d'avoir un mari bête et laid! (*Levant la main comme pour le souffleter.*) Je vais t'apprendre... (*Se ravisant.*) Ou plutôt non!... C'est avec la justice que tu vas en découder, mon bonhomme!

PIPELET, *toujours à genoux*. Écoutez-moi...

M<sup>me</sup> PIPELET, *avec rage*. Ah! il te faut un séraï! (*Avec mépris.*) Vieux rien du tout!...

PIPELET. Mais c'est encore cet infâme Cabrimon!...

M<sup>me</sup> PIPELET. Oui, il a bon dos, ton Ca-

\* M<sup>me</sup> Pipelet à droite.



brion ! vieux vicieux ! Je les ai reconnu tes bayadères, entendez-vous !

PIPELET. Je t'assure...

M<sup>me</sup> PIPELET. C'est des modèles d'atelier qui venaient toujours *vous causer* avant d'entrer chez le peintre... Pauvre jeune homme ! je ne m'étonne plus s'il s'acharne tant après vous, vieux satyre !... Pardine ! vous lui voliez toutes ses maîtresses, épouvantable Faublas !...

PIPELET. Ma poupoule...

M<sup>me</sup> PIPELET, *avec volubilité*. Mais ça ne se passera pas ainsi !... Et vite et vite, une séparation de corps et de biens.

PIPELET. Ma rate...

M<sup>me</sup> PIPELET. T'emporteras aux pied de tes parsonnières tes nippes... ton tire-pied, ta poix, et ton cuir... ton vieux cuir que tu n'as pas payé... ton vieux cuir qui t'a fait faire un billet... un amour de petit billet qui va t'envoyer roucouler à *Clichy* !... paltoquet !

PIPELET. Bobonne...

M<sup>me</sup> PIPELET. *Tant* qu'à moi, tu ne me reverras plus que sur les bancs de la correctionnelle... entends-tu ! je cours me jeter dans les bras de *monsieur* le procureur du roi !... et j'emporte les pièces de conviction. (*Elle lui arrache les bouquets. Le pinçant.*) Tiens ! tiens ! tiens ! (*Le poussant et le faisant tomber sur le ventre.*) Tiens !

Elles s'éloignent en gesticulant et en emportant les bouquets.

## SCÈNE XI.

PIPELET, puis GERMAIN.

PIPELET, *se relevant d'un air sombre*. O désolation des désolations !... (*Il ôte et jette son chapeau qu'il s'apprête à trépigner, mais il s'arrête en considérant ce vieil ami, le ramasse, et le brosse avec sa manche.*) C'est mon dernier quart d'heure !... Oui, le boisseau de mes infortunes est comblé !... Et il y a des bonnes gens qui crient : vive la charte !... Et on grave autour des pièces de cent sous : que Dieu protège la France !... dérision ! dérision ! dérision ! \* ! Il reste absorbé dans son désespoir.

GERMAIN, *venant en scène avec humeur*. Aimez donc une grisette ! Soyez donc prêt à tout sacrifier... à l'épouser !... Croyez à sa franchise... à sa vertu... Sa vertu... quelle plaisanterie !... (*Allant à Pipelet.*) Tenez, monsieur Pipelet, voici une lettre que vous voudrez bien donner à mademoiselle Rigolette.

PIPELET. Plus tard... monsieur !... un autre jour... l'année prochaine... Mon lit ! mon lit ! je ne demande que mon lit... qu'on ne me parle que de mon lit !

Il entre dans sa loge, par la fenêtre de laquelle on le voit jeter à terre avec rage et fracas tous les instruments de son état ; après quoi il disparaît.

\* Pipelet passe à droite.

## SCÈNE XII.

GERMAIN, puis RIGOLETTE.

GERMAIN. Ah ça, est-ce qu'il est fou ? Qu'a-t-il donc encore celui-là ?... (*On entend fredonner Rigolette en dehors.*) Mais... je ne me trompe pas... c'est elle !... Elle chante toujours ! Qui est-ce qui dirait, à la voir... (*Rigolette entre.*) La voici !... j'aime mieux ça ! allons, finissons-en tout de suite.

Il déchire sa lettre.

RIGOLETTE. J'étais certaine de vous retrouver encore là, monsieur Germain.

GERMAIN. C'est pourtant bien malgré moi que vous m'y rencontrez !

RIGOLETTE. Oh ! oh ! quel sombre visage !

GERMAIN. A coup sûr, ma place n'est pas ici... à vous attendre.

RIGOLETTE. Que s'est-il donc passé depuis mon départ ?

GERMAIN. Après ça, il y a tant de personnes qui vont où elles feraient beaucoup mieux de ne pas aller !

RIGOLETTE, *éclatant de rire*. Ah ! ah ! ah !... Quels yeux d'angora vous me roulez !... Savez-vous bien que vous auriez du succès dans les trahitres de mélodrame !...

GERMAIN. Bien ! très-bien ! à merveille ! riez, mademoiselle !... riez encore... riez toujours ! (*Avec amertume.*) Comment donc ! mais cela vous donne très-bon air en vérité !... Le rire va si bien à une jeune et belle fille ! et puis... c'est une contenance comme une autre... En voyant tant de folle gaieté épanouie sur un joli visage, on ne soupçonne guère qu'au fond du cœur il y ait place encore pour la perfidie.

RIGOLETTE. La perfidie ! oh ! ça devient fort grave.

GERMAIN. Oseriez-vous nier votre présence, la nuit dernière, au bal masqué de l'Opéra ?

RIGOLETTE, *à part*. Oh ! les Pipelet !

GERMAIN. Eh bien, vous ne répondez pas ?... et votre confusion... Ah ! Rigolette ! Et moi qui avais tant de confiance en vous !

RIGOLETTE. Pauvre garçon ! comme il est à plaindre... vrai ! ça me fend l'âme ! Si j'avais le temps, je sens que je pleurerais comme une biche !

GERMAIN. Cette raillerie hors de propos...

RIGOLETTE. En effet... c'est affreux !... et j'ai été bien légère !... bien écervelée... de m'exposer ainsi au milieu de la cohue et des gambades.

GERMAIN. Ah ! vous en convenez !

RIGOLETTE. Et ça... pour aller épier un jeune homme !... qui certes n'en valait pas la peine !

\* Germain à gauche, Rigolette à droite.

GERMAIN. Un jeune homme?

RIGOLETTE. Qui, m'avait-on assuré, s'y était donné rendez-vous avec un Pierrette.

GERMAIN. Une Pierrette!...

RIGOLETTE. J'étais bien bête de m'occuper de cela!

GERMAIN. Ah! oui... le faux nez de ce matin... Oh! je comprends tout maintenant!... Ah! Rigolette... tenez... si je ne craignais d'être aussi ridicule qu'un amoureux de comédie, je tomberais à vos genoux...

RIGOLETTE. Eh bien! monsieur, tombez-y... et tout de suite! je le veux!... J'adore voir ça dans les comédies!

GERMAIN. Ça vous va?... voici!...

Il se met à genoux.

RIGOLETTE, *riant*. Ah! ah!... qu'un homme paraît godiche dans cette position-là! (*Germain veut se relever.*) Doucement... pas encore!... Pour votre pénitence, vous resterez ainsi jusqu'après-demain matin.

GERMAIN. J'y resterai, du moins, jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre main.

RIGOLETTE. La v'là...

GERMAIN. Savez-vous comment je l'entends?...

RIGOLETTE *avec abandon*. Entendez-le comme vous voudrez...

GERMAIN, *se relevant*. Ah!... voilà une bonne parole!...

RIGOLETTE. Courez vite à la mairie pour faire publier nos bans.

#### ENSEMBLE.

Air des *Délices de l'Italie*.

D'un doux avenir  
Caressons l'espérance!  
Ah! dans l'avenir  
Quel espoir! quel plaisir!  
Le dieu des amours  
Charmant notre existence,  
Bientôt de nos jours  
Doit embellir le cours!

RIGOLETTE.

Ecoutez d'abord  
Ma façon d'entendre le code!

GERMAIN.

Parlez! quelqu'en soit la méthode,  
Avec vous je serai d'accord!

RIGOLETTE.

Toujours un époux  
Qui veut qu'on réponde à sa flamme  
Doit obéissance à sa femme  
Et se garder d'être jaloux!

(*Parlé.*) Jaloux! Jamais! Au grand jamais!

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

D'un doux avenir, etc.

Germain sort par le fond, Rigolette rentre chez elle.

### SCÈNE XIII.

PIPELET, puis CABRION, en costume de rapin.

PIPELET, dans sa loge, aussitôt que Germain et Rigolette ont disparu. Adieu, ô ma loge chérie, témoin de mes amours! (*Il sort de sa loge, tenant son habit sous son bras.*) C'est fini... je quitte la France!... la *Frrrance*... ma belle patrie!... J'irai dans les cours étrangères faire des béquêts et des remontages... Hélas! il n'y a que mon moral que je ne pourrai pas remonter!... Allons, allons, tout est prêt... mes affaires sont en règle... Pensons maintenant à me procurer un passe-port... Oui, c'est cela!... voilà mon habit... mais, pour mon signalement, il faut que ma barbe soye faite. (*Il met son habit sur le banc de gauche.*) O amour! O hymenée!... O... ô!... (*Par un des châssis de sa fenêtre qui est ouverte, il prend, dans l'intérieur de la loge, un petit miroir qu'il place sur l'œil de bœuf du battant de droite de la porte de la remise.*—Musique à l'orchestre.—Pendant ce temps, Cabrion est entré, et s'est tenu à l'écart en examinant Pipelet avec un air de lui en promettre.) Maintenant, ma savonnette. (*Il fait mousser du savon dans une noix de coco.*) Là, en deux temps j'vas t'être barbifié. (*Pendant que Pipelet se savonne le menton, Cabrion s'approche derrière lui à pas de loup, et, tirant de sa poche une paire de ciseaux, lui coupe la queue qu'il va ensuite attacher au bas du cordon de la loge.*) Mon rasoir... (*Après avoir fait jouer le rasoir, Pipelet s'arrête.*) Eh mais!... ça ne coupe pas... c'est une véritable scie que mon rasoir... je l'aurai laissé tomber... repassons-le... (*Il prend une pierre à repasser, et, pendant qu'il arrange son rasoir en s'appuyant le pied sur le banc de gauche, Cabrion passe à droite, s'empare du miroir, en ôte la glace, et en replace ensuite le cadre dégarni sur l'œil-de-bœuf du battant de droite de la remise. Cela fait, il rentre dans la remise par le battant de gauche.*Musique.) Enfin... voilà mon rasoir qui a repris le fil!... (*Il quitte le banc et brandit son rasoir.*) Ah! si je tenais là mon ennemi! si je tenais là Cabrion!... (*Il va se mettre devant le petit miroir pour se raser, et reste pétrifié d'horreur en apercevant dans la glace la figure de Cabrion qui s'est encadré dans le châssis vide.*—Musique fantastique à l'orchestre.) Lui!... là... dans ma glace!... Ah! cette tête... est-ce la mienne? aurais-je volé la tête de Cabrion? (*Le rasoir lui échappe des mains.*) Ou serait-ce une vision de l'enfer... Je deviens fou! je deviens fou! (*Il tombe sur sa chaise qui est près de la*



loge, et se cache le visage dans les mains, pendant que Cabrion sort sans bruit de la remise, et va se mettre à lire tranquillement, sur le banc de gauche, un journal qu'il tire de sa poche. Pipelet se hasarde peu à peu à regarder vers le miroir, semble renaitre en n'y voyant plus la vision qui l'épouvantait, et rentre dans toutes ses terreurs en retrouvant Cabrion sur le banc. On frappe. Machinalement Pipelet met la main au cordon ; il saisit sa queue, l'examine, la reconnaît, et après s'être assuré que la sienne lui manque, s'écrie en pleurant de rage.) C'est elle ! elle. ma queue !...

Il regarde Cabrion, qui le regarde aussi avec un rire sardonique. On frappe de nouveau, Rigolette paraît.

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RIGOLETTE, puis GERMAIN et M<sup>me</sup> PIPELET \*.

RIGOLETTE. Mais, père Pipelet, voilà deux fois qu'on frappe... (*On frappe encore.*) Tenez... encore!... (*Pipelet lui indique le cordon et la prie, par geste, de le tirer pour lui. La jeune fille examine en riant la queue qui pend en bas du cordon, et reconnaît ensuite Cabrion.*) Monsieur Cabrion! (*Riant.*) Ah ! ah ! je comprends tout !

PIPELET, balbutiant. Voyez ! le monstre ! il... m'a... ravagé... ma queue!...

Rigolette tire le cordon : Germain entre avec M<sup>me</sup> Pipelet, qui est toute larmoyante, et qu'il ramène de force.

GERMAIN. Allons... allons, mère Pipelet... suivez-moi... \*\*

M<sup>me</sup> PIPELET. Non ! non !...

GERMAIN. Venez ! venez, vous dis-je ! (*A Rigolette.*) Croiriez-vous, mademoiselle Rigolette, que madame Pipelet allait plaider en séparation ?

RIGOLETTE. Bah !

M<sup>me</sup> PIPELET, allant à son mari. Alfred !... cher Alfred !... ah ! jamais je ne pourrai vivre sans toi !... (*Elle se jette au cou de Pipelet.*) Mais qu'as-tu donc ?... (*Pipelet lui montre Cabrion.*) Notre vampire \*\*\* !...

PIPELET. Il me tuera !

Rires de Germain et de Rigolette, qui vont offrir à voix basse à Pipelet des consolations auxquelles la stupeur le rend insensible.

M<sup>me</sup> PIPELET, courant à Cabrion. Je vous tiens donc enfin ! et vous allez me dire...

\* Rigolette au milieu.

\*\* M<sup>me</sup> Pipelet au milieu, Germain à droite.

\*\*\* Rigolette passe auprès de Germain.

(*Cabrion se lève et fait signe qu'il va s'expliquer.*) Parle, misérable bandit !... parle ! que viens-tu faire ici ? (*Cabrion lui présente le billet souscrit par Pipelet.*) Le billet !... (*A Pipelet.*) Ton billet !

PIPELET, quittant brusquement sa chaise et s'adressant à Germain et à sa femme\*. Entourez-moi !... protégez-moi ! (*Madame Pipelet lui montre le billet sous le nez.*) Passé à l'ordre de monsieur Cabrion... pour payement d'un portrait !

M<sup>me</sup> PIPELET. A son ordre !

PIPELET. Ça devait être ! Clichy en perspective !... Et c'est à lui que je devrai d'être privé de ma liberté chérie !... le seul bien de ma vie !... (*A Cabrion, qui a passé entre lui et sa femme.*) C'est bien, monsieur ! je ne peux pas vous payer... vos limiers sont-ils là ?... je suis prêt à suivre les gendarmes du Commerce !... Qu'on amène un sapin ! \*\*

M<sup>me</sup> PIPELET. Alfred !... mon Alfred !...

PIPELET, avec une dignité comique. Stasie !... pas de larmes inutiles !... en prison, du moins, je ne le verrai plus !... Qu'on m'entraîne en prison ! (*Cabrion l'arrête en lui mettant un autre papier sous le nez. Tremolo à l'orchestre jusqu'à la fin.*) Cet autre papier... quel est-il ?... (*Il lit.*) « Pour » *carreaux cassés, cordons coupés, habits passés au jaune d'œuf, tromblons défoncés, tirages de carotes, et autres.. total : deux »* cent cinquante francs !... »

Cabrion déchire le billet de Pipelet.

M<sup>me</sup> PIPELET, émerveillée. Quittance !

GERMAIN, à Cabrion. Bien !

RIGOLETTE, de même. Très-bien !

PIPELET, en extase. Libre !... par lui !... moi... libre !... lui ! mon bienfaiteur ! Ah ! Cabrion, oserai-je le dire... mon ami ! je tombe à tes pieds... Cabrion, je t'accorde une faveur à nulle autre pareille... Cabrion ! je t'autorise à dérober un baiser à mon épouse !

M<sup>me</sup> Pipelet tend sa joue à Cabrion, qui la repousse, et qui, pendant le chœur final, étend les bras sur Pipelet en lui faisant la nique.

CHOEUR.

AIR des Farfadets.

C'est pour jamais  
Qu'ils ont fait la paix !  
Un sort heureux  
Comble tous nos vœux !  
Près de l'amour,  
En ce séjour,  
Que l'amitié  
Reste de moitié !

Le rideau tombe sur la reprise du Chœur.

\* Pipelet au milieu, près de sa femme.

\*\* Cabrion passe au milieu entre Pipelet et sa femme.

FIN.

NOTA. S'adresser, pour la musique des scènes de pantomime, à M. ADOLPHE, chef d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin.







UNE

# NUIT TERRIBLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. XAVIER VARIN ET DUBOIS,

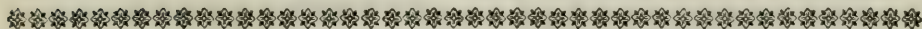
Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 22 février 1845.

## Personnages.

## Acteurs.

|                                   |                   |
|-----------------------------------|-------------------|
| TÉLAMON PATTISSIER, étudiant..... | MM. RAVEL.        |
| ISIDORE, son ami.....             | LACOURIÈRE.       |
| BRANDIN, maître d'armes.....      | EUGÈNE MEYNADIER. |
| BRIGANTINE CHEVASSU.....          | Mmes ALINE DUVAL. |
| Mme SAINT-PHAR.....               | LEMÉNIL.          |

La scène se passe à Paris, chez Télamon.



Le théâtre représente une chambre de garçon. — Fenêtre au fond. — A droite de la fenêtre, un cabinet avec judas. — Porte à droite, premier plan. — Un buffet, deuxième plan. — Une alcôve, premier plan à gauche. — Une chambre, troisième plan, — Table, chaises etc. — Une chandelle est allumée sur le buffet.

## SCÈNE I.

ISIDORE, seul.

( Il entre par la porte de droite, se retourne pour fermer la porte, et laisse voir son habit qui n'a plus qu'un pan. — Il s'avance et montre au public l'autre pan qu'il tient à la main.)

Voilà l'autre !... je ne l'ai pas perdu. Heureusement, je suis doué d'une redingote... Une redingote pour aller au bal, c'est un peu canaille... mais je n'y vais pas à ce bal, j'y retourne ! Oh ! oui, j'y retourne !... Chère Héloïse !... ventre-de-biche ! quelle chance ! Il y a six mois, je la vois à Amiens, mon pays ; je brûle, je flambe, je me combustionne pour elle. Par malheur, sur ces entrefaites, je devais faire un voyage à Paris... Mon passeport était prêt ; ma place à la diligence payée.. C'était dix-sept francs dont il fallait faire le sacrifice à mon amour... Ce sacrifice... je ne le fis pas... non !... mais je me promis bien de n'y rester que trois jours, à Paris. Il y a six mois que j'y suis ! Comment ça se fait-il ?... Je vais vous le dire : Je tombe ici chez un ami,,

Télamon Pattissier, garçon charmant, qui me loge, m'héberge, qui me présente dans les meilleures sociétés, chez Mabile, à la Chaumière, qui me fait recevoir flambard, pochard, balochard, lapin du nord et larifla, fla, fla... Quelle jolte existence !

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Au milieu de joyeux viveurs,  
Les plaisirs volent à ma suite ;  
Je sais bien que les bonnes mœurs  
Ont à souffrir de ma conduite.  
Dans le fracas des passions  
La moral' ne nous charme guère,  
J'sais qu'on l'a mise en actions,  
Mais je ne suis pas actionnaire.

Mais je bavarde là tout seul... et ma redingote... (Il tire une redingote du buffet.) O Héloïse !... Elle toute neuve... ma redingote. Il est vrai que je ne l'ai encore portée... que chez ma tante... (L'examinant.) Tiens ! il manque trois boutons !... Ah ! bah ! je louerai un costume. On vient ! c'est Télamon, sans doute... En avant le chant patriotique !  
(Il chante.)

L'n' bouteill' de champagne  
Disait à sa compagne :  
Découvrons-nous, voilà  
Venir les larifla !

Larifla, fla, fla...

(Télamon, en pierrot, paraît sur le pas de la porte à droite.)

## SCÈNE II.

ISIDORE, TÉLAMON, entrant.

### ENSEMBLE.

Larifla, fla, fla, etc.

(Télamon chante le refrain d'un air piteux ; Isidore danse en le chantant, et retombe en position de danseur.)

ISIDORE.

Pose académique !

TÉLAMON, tristement.

Il est gai, lui !

ISIDORE.

Est-ce que tu ne l'es pas, toi ? Au fait, tu es pâle de la tête aux semelles. Pourquoi en pierrot ?

TÉLAMON.

Pour mieux m'amuser.

ISIDORE.

Eh bien ?

TÉLAMON.

Eh bien ! je tombe d'ennui et de sommeil.

ISIDORE.

Et il est à peine deux heures du matin.

TÉLAMON.

C'est tard, pour un pierrot. Cette espèce a l'habitude de se coucher plus tôt, et je vais...\*

ISIDORE.

Mais d'où viens-tu donc ?

TÉLAMON.

Du bal de l'Opéra.

ISIDORE.

Et tu n'as pas eu d'agrément ?

TÉLAMON.

Peu.

ISIDORE.

Pas la moindre aventure ?

TÉLAMON.

Si fait, une seule.

ISIDORE.

Raconte-moi ça.

TÉLAMON.

On m'a pris ma montre.

\* Télamon. Isidore.

ISIDORE.

Ce pauvre ami !

TÉLAMON.

Oh ! mais ce n'est pas ça qui m'indigne... parce que ma montre... j'en n'y attendais... Aujourd'hui, Paris est une ville escarpée et sans bords... Je crois en avoir trouvé la cause... Ce sont les horlogers. Le matin, ils vous vendent des montres ; le soir, ils viennent vous les redemander ; on les leur rend ; il vous en revendent ; ça établit un va-et-vient qui donne de l'activité au commerce. (Criant.) Mais ce qui m'indigne!... tiens ! me voilà réveillé tout à fait... Ce qui m'indigne, c'est qu'il n'y a plus de carnaval !

ISIDORE.

Bah !

TÉLAMON.

Il n'y en a plus ! Justement, moi, aujourd'hui, je voulais m'amuser... je voulais m'en donner... eh bien ! pas moyen !... Comment ! j'ai pour amis intimes tous les faneurs, loupeurs et culotteurs de pipes de Paris ; je connais tout ce qu'il y a de modistes, de brodeuses, d'enlumineuses, de chameuses, de marchandes de tabac sur les deux rives de la Seine, et parmi cette brillante jeunesse, espoir de la patrie, pas une voix ne s'est élevée pour me dire : Te connais ! te connais !... Oh ! j'ai envie de passer à l'étranger !

ISIDORE.

Il me semble pourtant...

TÉLAMON.

Quoi, pourtant ?

ISIDORE.

Si mon observation te blesse, je la retire et je me retire avec elle.

TÉLAMON.

Je te répète que le carnaval est mort !... J'ai perdu ma nuit !... la dernière où je pourrai...

ISIDORE.

Comment ! la dernière ? Tu prendras ta revanche l'année prochaine.

TÉLAMON.

Oh ! (A part.) Si je lui déclarais tout ? (Haut.) Écoute, Isidore...

ISIDORE.

Permits-moi de ne plus l'écouter... ça me fera plaisir... Je suis pressé... Tu sais que j'ai été, ce soir, chez Desfieux, à un bal par souscription. Là, on rit, on s'amuse.

TÉLAMON.

Si on s'amuse, pourquoi en es-tu revenu si tôt ?

ISIDORE.

Figure-toi qu'au milieu d'un galop infernal, on m'a enlevé le pan de mon habit.

TÉLAMON.

Encore un accident pareil et tu étais en veste... par souscription.





comme elle rêve de moi sans doute... Pauvre ange! Et moi qui songeais à lui faire des noircisseurs !...

ATR : Le troubadour.

O dieu d'amour,  
Lorsqu'au lit je me plonge,  
Fais, tout autour,  
Voltiger un doux songe!  
Sur plus d'un tour  
Daigne passer l'éponge.  
Remords me ronge  
Comme un vautour...

(Cris et huras dans la rue; il se met à la fenêtre.)  
Ohé! les titi chocnobadouillards! Ohé! les autres! ohé!...

UNE VOIX DE FEMME, en dehors.

Oh! c'te tête!... Bonjour, monsieur!... Hé! dis donc, vieux, viens donc avec nous! Ohé!...

TÉLAMON, quittant la fenêtre.

Une femme qui m'agace!... c'est peut-être une aventure... Enfin!... si je les rejoignais... (Il va à la porte, qu'il ouvre comme pour sortir.) Que je suis bête!... il faut que je me r'habille! (Il ôte son pet-en-l'air et reprend sa veste de pierrot.) Le carnaval a beau être court... j'en veux un petit bout!... grand comme ça... mais il m'en faut!

#### SCÈNE IV.

BRANDIN, TÉLAMON.

(Pendant que Télamon se rajuste, la porte de droite s'ouvre violemment, et Brandin entre comme un furieux.)

TÉLAMON, resté immobile à la droite de l'avant-scène.  
Quel est ce guérillas?

(Brandin, sans dire un mot, cherche dans tous les coins, il ouvre les portes, examine en dedans, il va au buffet, l'ouvre, puis regarde sous le lit.)

TÉLAMON, à part.

Eh bien!... est-ce qu'il va se coucher dans mon lit?

(Brandin, ne trouvant rien, se dirige vers Télamon, qui recule épouvanté; il le toise des pieds à la tête, et sort précipitamment sans avoir ouvert la bouche.)

#### SCÈNE V.

TÉLAMON, seul.

Tiens!... il est parti sans rien prendre... A

moins que ce ne soit lui qui m'ait déjà pris ma montre... j'en ai l'idée. Voilà un incident qui m'a un peu refroidi... Décidément, je vas me coucher. (Il ôte sa veste et reprend son pet-en-l'air.) D'après ce qui m'arrive en carnaval, j'ai l'espoir de m'amuser beaucoup pendant le carême. (Il met son bonnet de coton.) Et cependant...

(Chantant la suite de son couplet.)

Remords me ronge  
Comme un vautour...

C'est là que j'en étais resté.

La nuit, le jour,  
O dieu d'amour!  
Remords me ronge,  
Me ronge... me...

(Il fait un couac.)

Je suis enrôlé!... Oh! je crois bien! ma porte n'est pas fermée; c'est ce qui arrête mon air... Il n'a même pas eu la délicatesse de fermer sa porte! (Il va à la porte.) Mais, vil scélérat! on ferme au moins...

(En ce moment, Brigantine entre précipitamment, le repousse, ferme la porte, et écoute.)

#### SCÈNE VI.

TÉLAMON, BRIGANTINE, en domino et masquée.

TÉLAMON, à part.

Une seconde invasion!... Il y a donc une bande? Inconnu, je désire savoir...

BRIGANTINE, écoutant.

Chut!... Silence, monsieur Vautrin.

TÉLAMON, à part.

Une voix de femme!... et qui m'appelle Vautrin!

BRIGANTINE.

Je crois qu'on monte!

TÉLAMON.

On monte?

BRIGANTINE.

Taisez-vous donc, imbécile!

TÉLAMON.

Elle a l'air d'une bien digne femme!

BRIGANTINE.

Non! je n'entends plus rien!... Avertissez donc madame votre épouse que je suis là.

TÉLAMON, passant à droite.

Mon épouse? \*

BRIGANTINE, le regardant,

Ah! mon Dieu!

\* Brigantine, Télamon.

TÉLAMON.

Vous avez une crampe ?

BRIGANTINE.

Vous n'êtes donc pas monsieur Vautrin ?...

TÉLAMON.

C'est selon !... Qu'est-ce que vous lui voulez ?

BRIGANTINE.

Chez qui suis-je donc ?

TÉLAMON.

Ne craignez rien, madame... Vous êtes en Écosse... chez un montagnard.

BRIGANTINE.

Hein ?

TÉLAMON, chantant.

Chez les montagnards écossais...

BRIGANTINE, riant.

Ah ! ah ! ah !

TÉLAMON.

Vous riez ?... (A part.) Elle rit !

BRIGANTINE.

Vous êtes encore un drôle de montagnard, avec votre bonnet de coton !

TÉLAMON, ôtant vivement son bonnet.

Oh ! je n'en porte jamais... C'est que... mon foulard est chez la blanchisseuse.

BRIGANTINE, le repoussant et allant écouter à la porte. \*

Chut !

TÉLAMON.

Encore !

BRIGANTINE.

Taisez-vous !... Allons ! est-ce que je vais passer la nuit ici !... Pristi !...

(Elle jette, avec dépit, à terre un plumeau qu'elle trouve sur le buffet.)

TÉLAMON, ramassant le plumeau.

Elle jure !... Ah ça ! mais, beau masque, je ne vous connais pas, moi... vous tarabustez mes meubles... vous parlez de passer la nuit... Quel âge avez-vous ?

BRIGANTINE.

Dix-neuf ans, jeune homme.

TÉLAMON, époussetant une chaise qu'il lui présente.

Dix-neuf ans !... beau chiffre !... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... je vous en prie...

(Il veut la prendre par la taille.)

BRIGANTINE.

Ah ça ! mais, dites donc ?... allez-vous me laisser tranquille, vous ? \*\*

TÉLAMON.

Moi ? non !... J'ai cherché le carnaval partout... je ne l'ai pas trouvé ; il vient me faire visite chez moi, en votre personne... J'en veux un petit bout !... Intriguez-moi.

BRIGANTINE.

Je ne vous connais pas,

TÉLAMON.

Je me nomme Télamon... Allez !

BRIGANTINE.

Tiens ! Télamon !... l'ami d'Isidore !

TÉLAMON, à part.

Elle connaît Isidore ! (Haut.) Ça ne fait rien... je suis Télamon, l'ami d'Isidore... Vous voilà renseignée : intriguez-moi.

BRIGANTINE.

Mais il est enragé, cet oiseau-là !... il finirait par devenir dangereux.

TÉLAMON.

Dis-moi : Te connais ! te connais !

(Il va pour lui prendre la taille.)

BRIGANTINE.

Bas les pattes, monsieur ! \* ou j'appelle un sergent de ville, et je vous fais mettre les menottes... Chut !...

TÉLAMON.

Toujours !

BRIGANTINE.

Pour cette fois, c'est bien lui !

TÉLAMON.

Lui ?

BRIGANTINE.

Il revient !

TÉLAMON, à part.

Serait-ce mon guérillas ?

BRIGANTINE.

Faites-moi le plaisir d'écouter à la porte.

TÉLAMON.

Moi ?

BRIGANTINE.

Et si on frappe, vous répondrez...

TÉLAMON.

Je demanderai qui est là ?

BRIGANTINE.

Surtout, n'ouvrez à personne !

TÉLAMON, près de la porte, écoutant.

Parbleu !

BRIGANTINE, à part.

Maintenant, ce n'est pas le tout d'échapper à l'un. . Ah ! un cabinet !

(Elle se glisse dans le cabinet au Judas.)

TÉLAMON.

Je n'entends la voix d'aucun escarpin... (Se retournant.) Hein ? quoi ! plus personne !... Madame !... madame !...

BRIGANTINE, dans le cabinet.

Ah ! c'te tête !... Bonsoir, monsieur !

TÉLAMON.

Elle est dans mon cabinet !... Mais cette voix... c'est celle que j'ai entendue tout à l'heure dans la rue... Madame !...

BRIGANTINE.

Quoi ?

\* Télamon, Brigantine.

\*\* Brigantine, Télamon.

\* Télamon, Brigantine.



TÉLAMON.

Ne vous asseyez pas sur la chaise qui est là-dedans... elle trahirait votre confiance.

BRIGANTINE.

Merci !

TÉLAMON, au milieu du théâtre.

Dites donc ?...

BRIGANTINE.

Après ?

TÉLAMON.

Vous avez l'air de me prendre pour un logeur à la nuit... Je voudrais cependant bien savoir... si vous êtes jolie.

BRIGANTINE.

Est-ce tout ce qu'il vous faut ? (Montrant son visage par le judas.) Voilà ! Êtes-vous content ?

TÉLAMON.

Ah ! mais, vous l'êtes !...

BRIGANTINE.

Et vous, mon cher, vous êtes laid !

TÉLAMON.

Si vous le pensiez, vous ne le diriez pas... madame !

BRIGANTINE.

Vous m'ennuyez !

TÉLAMON, à lui-même.

Ça ne peut pas se passer comme ça, cependant !... (Il descend à l'avant-scène à gauche.)

BRIGANTINE, sortant du cabinet.

Voyons, s'il n'y aurait pas moyen...

(Elle se dirige vers la porte de sortie.)

TÉLAMON.

Non, ça ne se peut pas ! (Il fait un mouvement pour aller au buffet. Brigantine recule, sans être vue, et se glisse dans la chambre à gauche, où l'on entend le bruit d'une chaise qui tombe.) Qu'est-ce ?... (Il va près de la chambre dont la porte est restée entrouverte.) En voilà bien d'une autre !... d'en est une autre ! une Andalouse !

BRIGANTINE, paraissant sur le seuil en Andalouse, et changeant sa voix.

Monsieur Télamon !...

TÉLAMON, à part.

Elle me connaît, celle-là ?... Mais par où diable est-elle entrée ?

BRIGANTINE, naïvement.

Ne me faites pas de mal !

TÉLAMON.

Oh ! (A part.) Est-elle naïve !...

(Il lui donne la main pour descendre la scène.)

BRIGANTINE.

J'étais dans cette chambre...

TÉLAMON, à part.

J'y suis !... une cachoterie d'Isidore !

BRIGANTINE, avec une petite voix.

Je veux m'en aller !

TÉLAMON.

Non pas !... (A part.) Décidément je m'amuse !

(Haut.) Mademoiselle... je vous respecte à cause de mon ami... qui, peut-être, a des droits... Mais il y a une circonstance qui m'empêche... J'ai été ce soir à l'Opéra, avec la résolution d'aimer quelqu'un... en pierrot... Je vous trouve, le carnaval vous jette à ma tête... vous êtes Andalouse, il faut que je vous aime, en pierrot.

AIR : Une récompense promise. (Carlin.)

PREMIER COUPLET.

Ah ! laisse-moi passer ma veste,

Et tu verras

Comme je suis folâtre et lesté.

BRIGANTINE.

Je ne veux pas ! \*

TÉLAMON.

Un seul baiser, mon adorable,

Rien que cela !

BRIGANTINE.

Rien que cela ?

TÉLAMON.

Va, crois-moi, je suis très aimable

A ce jeu-là !

ENSEMBLE.

Va, crois-moi, etc. (Il la lutine.)

BRIGANTINE.

Oui, vraiment, il est très aimable, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

BRIGANTINE.

A l'instant, finissez, de grâce ! \*\*

TÉLAMON.

Non, non, jamais !

BRIGANTINE.

Vous pourriez d'une telle audace

Payer les frais !

A l'amour mon cœur peut se rendre,

Mais, malgré ça...

TÉLAMON.

Quoi ! malgré ça ?

BRIGANTINE.

J'ai des ongles pour me défendre,

A ce jeu-là !

ENSEMBLE.

J'ai des ongles, etc.

TÉLAMON.

Quoi ! des ongles, etc.

TÉLAMON.

Andalouse ! ma petite Andalouse !

BRIGANTINE, d'un ton enfantin.

Je veux m'en aller... D'abord, vous avez une autre femme ici... je l'ai entendue... Fi ! deux à la fois !...

\* Brigantine, Télamon.

\*\* Télamon, Brigantine.

TÉLAMON.

Ce n'est pas ma faute... elle est venue gémir sur mon palier... Mais je vais la faire sortir...

(Il remonte au cabinet.)

BRIGANTINE, à part, allant à la porte de sortie.  
Filons !

TÉLAMON, accourant lui barrer le passage.  
Un instant !

BRIGANTINE, à part.

Je veux m'en aller, sacristi ! (Haut, d'un ton enfantin.) Et ma petite maman qui m'attend !

TÉLAMON.

Quelle invraisemblance ! Eh bien ! écoutez... je vais vous laisser partir.

BRIGANTINE, de même.

Ah ! bon garçon !

TÉLAMON.

Mais auparavant je veux...

BRIGANTINE.

Quoi ?

TÉLAMON.

Voir ce petit minois... (Elle ôte son masque.)  
Ah ! c'est la même !... (Il court au cabinet et l'ouvre.) Elles ne sont qu'une !

BRIGANTINE.

Eh bien ! cornichon ! vous vouliez être intrigué, vous l'avez été...

TÉLAMON.

En plein !

BRIGANTINE.

Maintenant, laissez-moi tranquille !

TÉLAMON.

Jamais !

BRIGANTINE.

Vous vous imaginez peut-être que je suis venue chez vous ?

TÉLAMON.

Dame !... vous y êtes.

BRIGANTINE.

Malgré moi et par hasard ! Je passais dans la rue avec une société de gens paisibles...

TÉLAMON.

Ceux qui criaient si fort ?

BRIGANTINE.

C'est possible. Tout à coup, je m'aperçois que nous sommes suivis par un particulier...

TÉLAMON.

Un jaloux... Je parie pour un jaloux !

BRIGANTINE.

Un tigre, mon cher... un tigre noir, pur sang ! qui m'avait cultivée chez Mabile.

TÉLAMON.

Vous l'aimez ?

BRIGANTINE.

Je l'endors dans cette illusion, parce que... j'ai peur de lui.

TÉLAMON.

Ah !

BRIGANTINE.

Et... qu'il est assez bel homme.

TÉLAMON.

Ce sentiment vous honore.

BRIGANTINE.

Pour l'éviter, je m'éclipse dans l'allée de cette maison, au sein de laquelle fleurit une de mes amies, M<sup>me</sup> Vautrin...

TÉLAMON.

Je saisis.

BRIGANTINE.

Brandin s'y introduit après moi...

TÉLAMON.

Brandin... c'est le tigre noir ?

BRIGANTINE.

Il est maître d'armes !

TÉLAMON.

Passons.

BRIGANTINE.

Je me dissimule dans un renfoncement et, tandis qu'il visite le second, je me glisse dans l'escalier ; je me trompe d'étage, et, au lieu d'entrer chez M<sup>me</sup> Vautrin, je tombe chez vous ; voilà !... Mais, à présent, il doit être parti.

(On entend un grand bruit dans l'appartement au dessus.)

TÉLAMON.

Est-ce qu'on se bat là-haut ?

BRIGANTINE.

Je gage que c'est lui qui me cherche encore et qui fait une esclandre !

TÉLAMON.

Ah ! Je reconnais ses talons !

BRIGANTINE.

Vous ?

TÉLAMON.

C'est mon guérillas !... Il s'est rué chez moi, comme une avalanche ; il a fureté dans tous les coins sans prononcer un mot... Et vous l'aimez !... un homme qui fouille partout sans rien dire... Ah ! à votre place, j'estimerai peu ce caractère.

BRIGANTINE.

Je suis dans des transes !... S'il allait revenir... il nous tuerait d'abord !

TÉLAMON.

Tous deux ? vous croyez ?... Fichtre !... vous ne pouvez pas sortir... Comment vous appelle-t-on ?

BRIGANTINE.

Brigantine.

TÉLAMON.

Brigantine !... quel joli nom ! O ange ! fêste avec moi, nous rirons. Je vais mettre ma veste de pierrot, et si nous devons mourir, eh bien ! tu mourras dans mes manches !

BRIGANTINE.

Ah ça ! mon petit, est-ce que vous pensez qu'on est en train de plaisanter, quand on sort du bal et qu'on est à jeun ?





## SCÈNE VIII.

## BRIGANTINE, ISIDORE.

ISIDORE, ouvrant doucement la porte.  
Pourvu qu'il ne dorme pas...

BRIGANTINE.  
Ah! vous m'enfermez, vous!

(Elle lui donne un soufflet et veut sortir. Isidore reste devant la porte.)

ISIDORE.  
Qui vive ?

BRIGANTINE.  
Tiens! c'est monsieur Isidore!

ISIDORE.  
Brigantine Chevassu! Une fleur de Mabile, transplantée dans ce domicile! (Croyant s'adresser à Télémaque.) Dis donc, farceur?...

BRIGANTINE.  
Eh! il est sorti, votre ami... J'en vais faire autant.

ISIDORE.  
Gardez-vous-en!

BRIGANTINE.  
Quoi donc ?

ISIDORE.  
Il est sorti et vous voilà... c'est un double coup du ciel!

BRIGANTINE.  
Si vous me trouvez ici, c'est que... imaginez-vous...

ISIDORE.  
Je vous crois... mais vous vous expliquerez plus tard... je n'ai pas le temps... Voici le quart d'heure de servir l'amitié.

BRIGANTINE.  
Expliquez-moi ce rébus.

ISIDORE.  
Brigantine, voulez-vous être ma sœur ?

BRIGANTINE.  
Je ne saisis pas.

ISIDORE.  
Il y a là, sur le carré, une dame que j'ai ramenée du bal; elle doit avoir froid.

BRIGANTINE.  
Eh bien! qu'elle batte la semelle.

ISIDORE.  
Cette dame a un hôtel magnifique... faubourg Saint-Honoré; mais son suisse ne lui ouvre jamais passé onze heures.

BRIGANTINE.  
C'est comme le mien. Un jour...

ISIDORE.  
Brigantine, pas d'histoires!... Alors je lui ai dit à cette dame : Il n'y a qu'un moyen; venez avec moi. — Où me conduisez-vous? — Chez ma sœur,

UNE NUIT TERRIBLE.

qui demeure un peu haut, mais dont les sentiments sont encore plus élevés. Brigantine, soyez cette parente.

BRIGANTINE.

Par exemple! voilà bien la première fois qu'on me propose... parce que... enfin... une sœur, c'est un rôle ingrat... Mais, pour vous, qui m'avez appris la polka, je suis capable de tout!

ISIDORE.

Convenu!... Tâchez de prendre des manières... c'est une baronne.

BRIGANTINE.

Soyez donc calme... on connaît le chic... Je lui demanderai si la rente est montée.

ISIDORE.

Je vais l'introduire.

BRIGANTINE.

Mais votre ami qui va rentrer...

ISIDORE.

Nous le préviendrons. (Il sort un moment.)

BRIGANTINE.

Une baronne!... Il s'agit de quelque bécasse, soyons chouette!

## SCÈNE IX.

BRIGANTINE, ISIDORE, M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

ISIDORE.

Franchissez le seuil... sans aucune espèce de palpitation.

## ENSEMBLE.

ISIDORE et BRIGANTINE.

AIR : Ma Fanchette est charmante.

« Oui, vous pouvez sans crainte

Porter ici vos pas ;

L'hospitalité sainte

Vous ouvre ici ses bras.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Vraiment, puis-je, sans crainte,

Porter ici mes pas ?

Est-ce l'amitié sainte

Qui vient m'ouvrir ses bras ?

ISIDORE.

Voici ma sœur.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, faisant la révérence.

Madame... (Elle ôte son loup.)

BRIGANTINE, de même.

Madame...

ISIDORE.

Ma sœur est demoiselle.

Brigantine, madame Saint-Phar, Isidore.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

J'aurais dû le deviner... cet air de candeur...  
Elle se nomme ?...

ISIDORE.

Ursule.

BRIGANTINE.

Athénaïs.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Ah!...

ISIDORE.

Oui... Vous la voyez en Andalouse, mais ce  
n'est pas là son caractère ordinaire.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Mademoiselle a été au bal?

BRIGANTINE, imitant son ton de grande dame.

Chez M<sup>me</sup> de Simlane.

ISIDORE, à part.

Très bien!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Ah! mademoiselle, vous devez trouver ma dé-  
marche un peu... rocailleuse... venir comme ça,  
la nuit, chez un jeune homme...

BRIGANTINE.

Dame!... ça peut arriver à n'importe qui.

ISIDORE, à part.

Moins bien!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Aussi, je ne voulais pas... demandez à Isidore...  
Il avait beau me parler de sa sœur, je lui répon-  
dais : menteur!... vous n'avez peut-être pas de  
sœur, menteur!

BRIGANTINE.

Cependant vous êtes venue, madame, tout en  
vous défilant de la couleur.

ISIDORE, à part.

Oh! beaucoup moins bien! (Haut.) Madame a  
eu confiance en ma loyauté.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Non... même à la porte de l'allée, je refusais  
encore... demandez à Isidore; mais un monsieur,  
qui se promenait sur le trottoir, s'est permis...

BRIGANTINE, à part.

C'est Brandin!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Des propos... Ça m'a fait peur! et je suis en-  
trée machinalement.

BRIGANTINE, à part.

Quelle faiseuse d'embarras!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Maintenant, je suis rassurée; mais vous com-  
prenez... ma position est si vétilleuse... une  
veuve!... Du temps de mon défunt, je ne risquais  
rien... il était brave... comme son épée... (Soupi-  
rant.) Ah!...

ISIDORE.

Ne nous apitoyons pas!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

M. de Saint-Phar est mort!...

ISIDORE.

Mironton, ton, ton...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Que vous êtes bête, Isidore... Vous me faites  
rire des choses les plus sacrées... Enfin, le cher  
homme n'existe plus... mais je suis sur le point  
d'en contracter un autre.

ISIDORE.

Quoi! Héloïse!... O bonheur!... Voilà un  
mot!... en voilà même plusieurs... Vous consen-  
tiez à me prendre pour...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Il ne s'agit pas de vous, Isidore.

ISIDORE.

Comment! pas de moi!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Il est trop tard!

ISIDORE.

Je forme opposition!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Que dirait le monde?... Je suis sûre que made-  
moiselle est de mon avis.

BRIGANTINE.

Moi? Ah! pour ce qui est du monde, je m'en  
fiche pas mal!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Puis-je me mettre ainsi au dessus des préjugés?

ISIDORE.

Mettez-vous au dessous!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Mais les bans sont publiés... ce mariage...

ISIDORE.

Il faut le rompre!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Mon futur!...

ISIDORE.

Il faut le rompre aussi! Je m'en charge!... Son  
nom?

BRIGANTINE.

Mon frère!...

ISIDORE.

Héloïse, son nom?... Ventre-de-biche!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Vous ne le saurez pas!

ISIDORE.

Ah!...

BRIGANTINE.

Mon frère!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Isidore!

ISIDORE.

Eh bien! je me calme... Mais donnez-moi du  
moins son adresse... Oui, je vais lui écrire.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, avec dignité.

Son adresse?... la sais-je!

ISIDORE, qui a été pour écrire sur le buffet où se  
trouvent l'encrier et les billets de mariage de Té-  
lamon.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Revenant près de

M<sup>me</sup> Saint-Phar.) \* Un billet de faire-part !... (Lisant.) « M. Télamon... »

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, saisissant un des deux billets qu'il tient à la main.

Dieu !

ISIDORE.

Ça ne fait rien... il y en a un autre. (Lisant.) « M<sup>me</sup> veuve Héloïse de Saint-Phar, née Gra- » fondu, a l'honneur de vous faire part de son » mariage avec M. Télamon Pâtissier... »

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Pâtissier !... (Lisant le billet qu'elle tient à la main.) Ça y est !...

ISIDORE.

Télamon !... Et voilà le rival que vous me donnez ?... Ah !...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Il est pâtissier !...

BRIGANTINE.

Traiteur... c'est le nôtre !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, TÉLAMON, avec une manne chargée de provisions sur la tête,\*\*

TÉLAMON, entrant.

Voilà !

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, à part, remettant son loup.  
C'est lui ! c'est bien lui !

TÉLAMON, à part.

Tiens ! tiens ! voilà ma solitude peuplée !

ISIDORE, à Télamon.

Chut !

TÉLAMON.

Lui aussi ! (A demi-voix en désignant M<sup>me</sup> Saint-Phar.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

ISIDORE, bas.

Une petite femme que j'ai amenée !

(Il continue à lui parler bas pendant qu'Isidore l'aide à se débarrasser de la manne qu'ils posent sur le buffet.)

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, à Brigantine

Ah ! qu'il ne sache pas !... Pâtissier ! je le croyais étudiant !

BRIGANTINE.

En cuisine.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Il me disait qu'il allait être lieutenant de vaisseau !

BRIGANTINE.

C'est de vaisselle qu'il a voulu dire.

(Elle remonte, et rejoint Télamon à qui elle parle pas.)

ISIDORE, allant à M<sup>me</sup> Saint-Phar.\*

Dissimulons !... pas d'esclandre ici... à cause de ma sœur... Je lui ai dit que vous étiez Anglaise.

TÉLAMON, à part.

En voilà une farce ! (A Brigantine.) Ne faites pas semblant de me connaître... Je suis garçon traiteur !

BRIGANTINE.

Oui.

TÉLAMON.

A cause de l'Anglaise d'Isidore.

BRIGANTINE.

Convenu.

TÉLAMON.

Godem !... nous allons rire !

ISIDORE.

Allons, à table !... milady...

TÉLAMON, à part.

Une milady !... hum !...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, à part.

L'indignation... m'a donné un appétit !...

ISIDORE, à Brigantine.

Toi, ma sœur, ici.

BRIGANTINE.

Oui, mon frère...\*

(Ils sont assis, Télamon, droit, est près du buffet.)

TÉLAMON, à part.

Ma sœur !... mon frère !... toujours à cause de l'Anglaise ! Ah ! le roué !

## ENSEMBLE.

AIR : Ronde des Premières armes du Diable.

Vive un gai repas,  
Lorsque, sans mystère,  
On peut se distraire,  
Chanter, boire et plaie  
Et rire aux éclats !

BRIGANTINE.

Oui, voilà ma philosophie,  
Sans détours :

Il faut profiter, dans la vie,  
Des beaux jours !

Je suis le plaisir qui m'entraîne  
Je n'sais où !

Ce n'est pas l'argent qui me gêne,  
J'n'ai pas l'sou !

Mais pour m'amuser un' semaine  
Dans un an,

Plus d'une fois j'ai mis, sans peine,  
Tout en plan !

## ENSEMBLE.

Vive un gai repas, etc.

BRIGANTINE, à Télamon.

Vous, gâte-sauce, vous allez nous servir.

\* Brigantine, Isidore, madame Saint-Phar.

\*\* Brigantine, madame Saint-Phar, Isidore, Télamon.

\* Madame Saint-Phar, Isidore, Brigantine, Télamon.

\*\* Brigantine, Isidore, madame Saint-Phar, Télamon.



TÉLAMON.

Voilà, bourgeois! (A part.) Elle m'appelle gâte-sauce! c'est ravissant! (Haut.) Voici une tourte que je vous recommande... je l'ai faite moi-même. (Il trempe son doigt dans la sauce, et y goûte.) Elle est très bonne! ah! elle est très bonne! (Même jeu.)

ISIDORE, qui s'en aperçoit.

Eh bien!

TÉLAMON.

Voilà! voilà!... (A part.) Décidément, le carnaval est très amusant... à domicile.  
(Il pose la tourte sur la table.)

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, haragouinant.

Gâçone!...

TÉLAMON.

Milady?...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Versez à boire à moi, que je porté un toast à celui-là que je aimé.

TÉLAMON.

Très galant! (Il lui verse à boire. A part.) Je voudrais bien voir si elle est jolie.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

A votre santé, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Ah! madame!... (Ils trinquent.)

TÉLAMON.

Bravo! c'est la Seine qui trinque avec la Tamise. (Il cherche à voir la figure de M<sup>me</sup> Saint-Phar, qui lui jette le résidu de son verre.) Sapristi! (A part.) Tiens! ce vin-là n'est pas mauvais!... Mais, je ne peux pourtant pas boire que ça et tremper mon doigt dans la sauce pour mon souper... moi qui l'ai payé... le souper... (Haut.) Bourgeois, si vous le permettez, je vais souper avec vous auprès de mademoiselle, et nous ferons une partie carrée...

(Il prend une chaise, et veut se placer entre Brigantine et Isidore qui le repoussent; même jeu entre Isidore et M<sup>me</sup> Saint-Phar, enfin, il pose sa chaise devant le milieu de la table, il est encore renvoyé.)

ISIDORE.

Qu'est-ce à dire, marouffe!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Vous êtes un polissonne!

TÉLAMON.

Yes, milady!

BRIGANTINE.

Allez donc, mon cher, allez donc souper avec vos pareils.

TÉLAMON, emportant sa chaise à droite.

Ah! mais, à la fin, en voilà assez! Au diable le bonnet de coton!

(Dans ce moment, la fenêtre s'ouvre avec fracas.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BRANDIN, à la fenêtre.

TOUS, se levant.

Ah!

BRANDIN, sautant dans la chambre.

La voilà!

BRIGANTINE, à part.

Brandin!

TÉLAMON, à part.

Mon guérillas!

(Il renforce son bonnet de coton.)

ISIDORE.

Quel est ce chat de gouttière?

BRANDIN, à Brigantine.

Je vous retrouve donc enfin, mademoiselle?

ISIDORE.

Inconnu, je vous prie!...

BRANDIN, à Brigantine, en désignant Isidore.

Quel est cet imbécile?

TÉLAMON, riant, à part.

Bon!

BRIGANTINE.

C'est mon frère!

BRANDIN.

Votre frère?... Mais lorsque je suis venu ici, tantôt, il me semblait en avoir vu un autre... imbécile!

(Il regarde Télamon.)

ISIDORE.

Il n'y en a pas d'autre que moi, monsieur!... c'est-à-dire... d'autre propriétaire.

TÉLAMON, à part.

Je crois prudent d'aller préparer le café plus loin.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

BRANDIN.

Nom d'une botte! Je parie qu'on me trompe! Qui me prouvera que tout ça est la vérité?

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, se démaquant.

Moi, monsieur.\*\*\*

BRANDIN.

M<sup>me</sup> Saint-Phar!... l'épouse d'un confrère!

BRIGANTINE, à part.

Ah! c'te baronne!

BRANDIN.

Comment va Saint-Phar?

ISIDORE.

Très bien, il est mort. Miron ton, ton, ton...

BRANDIN.

Ah! c'est vrai. Pardon.

\* Brigantine, Isidore, Brandin, madame Saint-Phar, Télamon.

\*\* Brigantine, Brandin, Isidore, madame Saint-Phar, Télamon.

\*\*\* Brigantine, Brandin, madame Saint-Phar, Isidore.

\* Brandin, Télamon.







BRANDIN, à part.

Est-ce qu'il serait brave?

TÉLAMON.

Ça va devenir funèbre... Je sonne le glas!...

(Il donne un coup de pied à Brandin.)

BRANDIN.

Oh!

TÉLAMON.

Je resonance le glas!

(Il donne un coup de pied à Isidore.)

ISIDORE.

Oh! c'est un enragé!

BRANDIN.

Monsieur, c'est bon pour une fois; mais ne recommencez pas!

TÉLAMON.

Oh! il cagne!... Faites votre testament; je vais faire le mien, ou plutôt corriger mon épreuve.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, s'approchant.

Monsieur Télamon!..

BRIGANTINE, de même.\*

Monsieur Pâtissier!...

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Soyez gentil!

BRIGANTINE.

Soyez mielleux!

TÉLAMON.

Ah! mes tourterelles, vous me désarmez! C'est Vénus qui désarme Mars... en carême!

BRANDIN.

Charmant!

ISIDORE.

Très joli!

TÉLAMON, aux dames.

Venez dans mes bras... Je vous apprécie toutes deux, et je renonce à vous!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

Comment?

TÉLAMON, lui donnant l'épreuve.

Lisez.

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR, lisant.

« Madame veuve Saint-Phar, avec monsieur Isidore!... » Ah! monsieur!

\* Brandin, madame Saint-Phar, Télamon, Brigantine, Isidore.

ISIDORE.

Ah! mon ami!

M<sup>me</sup> SAINT-PHAR.

C'est délicat!

ISIDORE.

C'est fort délicat!

BRIGANTINE.

C'est extrêmement délicat!...

BRANDIN.

Oui, c'est... Eh bien! qu'est-ce que ça me fait à moi?

TÉLAMON.

A vous, je vous cède tous mes droits sur Brigantine!

BRANDIN.

Vous en avez donc?

TÉLAMON.

Aucun!... Je vous les cède!.. Seulement, je la retiens pour la première.

BRIGANTINE.

Accordé!

ISIDORE.

Et nous retournons au bal!

TÉLAMON.

A quoi bon? le bal est ici! Dansons la trémouska des salons... nous sommes en nombre... Je vais passer ma veste de pierrot.

BRANDIN.

Et moi, je ferai la musique! je joue du cornet à piston.

TÉLAMON, à Brigantine.

Est-il fort?

BRIGANTINE.

Il a pris des leçons d'un marchand de robinets.

TÉLAMON.

Alors... en place pour la trémouska!

(Télamon a passé sa veste de pierrot; M<sup>me</sup> Saint-Phar a ôté son domino, sous lequel elle était en costume; Isidore lui donne la main; il est aussi costumé. Télamon se place vis-à-vis avec Brigantine. Ils dansent tous quatre un pas réglé, que Brandin, assis sur le buffet, joue avec son cornet à piston.)

FIN D'UNE NUIT TERRIBLE.



ACTE II, SCÈNE XIV.

# LA TOUR D'UGOLIN, OU LE MARIAGE PAR APPÉTIT,

COMÉDIE EN DEUX ACTES MÉLÉE DE CHANT,

PAR MM. LAURENCIN ET MARC MICHEL,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 23 FÉVRIER 1843

| PERSONNAGES.            | ACTEURS.             | PERSONNAGES.               | ACTEURS.             |
|-------------------------|----------------------|----------------------------|----------------------|
| LÉOPOLD BREMOND.....    | M. DERVAL.           | CAMILLE, sa nièce.....     | Mlle DURAND.         |
| LE BARON.....           | M. L'HÉRITIER.       | TIENNETTE, servante d'aub. | Mlle DEBEER.         |
| JOSEPH, domestique..... | M. EUGÈNE-MEYNADIER. | DOROTHEE, gouvernante de   |                      |
| UN NOTAIRE.....         | M. DUBLEIX.          | Camille.....               | Mme PHILIBERT.       |
| Mme DE CERNAY.....      | Mme MOUTIN.          |                            | VOYAGEURS, CONVIVES. |

*La scène se passe : Au 1<sup>er</sup> acte, à Châlons, hôtel du Chevreuil. — Au 2<sup>me</sup> acte, au château de Cernay, à six lieues de Châlons.*

## ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge. Au premier plan, une porte à droite et une à gauche; au deuxième plan, une porte à droite, une à gauche et une au fond.

### SCÈNE PREMIÈRE.

TIENNETTE, puis JOSEPH.

TIENNETTE, à la cantonnade, à gauche.  
C'est bien! suffit, madame... ça sera prêt dans cinq minutes... je vais prévenir le gar-

çon d'écurie... (*Appelant à la fenêtre.*) Bastien! eh! Bastien! où est-il donc?... Jacques! va-l'en chercher Bastien, et lui dire de mettre tout de suite des chevaux à la calèche verte... tu sais... celle qui est arrivée il y a une heure.

Nota. Ce signe \* place auprès des noms indique les positions et les mouvements des personnages.



JOSEPH, *entrant par le fond*. Tiens ! voilà un corsage qui me revient assez.

TIENNETTE. Dépêche-toi, hein ?

JOSEPH. Et une taille !... Moi qui n'ai encore rien pris ce matin, ce sera toujours ça !

*Il lui prend la taille.*

TIENNETTE. Ah ! (*Elle lui donne un soufflet.*) Attrape ! (*Le regardant.*) Hein ! Ah ! mon Dieu ! un voyageur !... Oh ! monsieur, pardon, faites excuse... j'ai cru que c'était Bastien ! il est si ennuyeux ! Je vous ai fait mal ?

JOSEPH. Au contraire.

TIENNETTE. Si ! si !... j'en ai la main toute engourdie !

JOSEPH, *à part*. Elle l'aurait foulée que ça ne m'étonnerait pas.

TIENNETTE. Ça doit vous cuire... hein ?... Mon Dieu ! que je suis fâchée !

JOSEPH. Du tout ! du tout ! comment donc ? d'une jolie femme j'accepte tout avec reconnaissance.

TIENNETTE, *à part*. Ah ben ! il est accommodant ce monsieur-là.

*Elle va pour sortir.*

JOSEPH, *la retenant*. Un mot, s'il vous plaît.

TIENNETTE. Pardon, monsieur... c'est que je suis pressée.

JOSEPH. Eh bien ! qui vous a dit que je ne le suis pas aussi ?

TIENNETTE. Ah ! alors, monsieur, faites vite ! Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

JOSEPH. Mais d'abord, quelques réponses, mabelle.

TIENNETTE. Des réponses... Nous n'avons que de la romaine et de l'escarolie.

JOSEPH, *riant*. Ah ! ah ! ah !... bien ! Il paraît qu'à Châlons-sur-Saône on cultive le coq-à-l'âne. La diligence des messageries royales est-elle arrivée ?

TIENNETTE. Pas encore.

JOSEPH, *à part, consultant sa note*. C'est bien par là, je crois, que M. Brémont... oui... (*Haut.*) A quelle heure arrive-t-elle ordinairement ?

TIENNETTE. Ordinairement ?

JOSEPH. Oui.

TIENNETTE. Elle arrive tantôt à une heure, tantôt à une autre.

JOSEPH. Bien !

TIENNETTE. Quelquefois même elle n'arrive pas du tout !

JOSEPH. Très-bien ! me voilà fixé.

TIENNETTE. C'est tout ce que vous vouliez, monsieur ?

JOSEPH. Non. Permettez... Vous connaissez le notaire de la ville ?

TIENNETTE. Oh ! oui !... mais ils sont plusieurs.

*Joseph, Tiennette*

JOSEPH. M. Dubois ?

TIENNETTE. Il y en a deux... deux cousins.

JOSEPH. Celui qui louche un peu.

TIENNETTE. Oh ! ils louchent tous les deux... beaucoup.

JOSEPH. Eh bien, alors...

Air : *Eh ! ma mère, est-ce que j'ai saisi ça !*

Celui qui du mariage

Crut devoir serrer les nœuds.

TIENNETTE.

Ah ! celui qu'est en ménage ?

C'est qu'ils y sont tous les deux !

JOSEPH.

Bien ! mais celui dont la femme

A, dit-on, maint amoureux,

Et dont l'époux est...

TIENNETTE.

Mais, dame !

On dit qu'ils le sont tous deux !

JOSEPH. Ah ! diable ! je joue de malheur ! Enfin celui qui porte...

TIENNETTE. Ils en portent tous...

JOSEPH. Perruque... qui porte perruque.

TIENNETTE. Je ne sais pas.

JOSEPH. Bien ! merci !

TIENNETTE. Vous n'avez plus rien à me demander ?

*Elle remonte.*

JOSEPH, *à part*. Non. J'en ai assez comme ça... (*Haut.*) Ah ! si !... Faites-moi préparer une côtelette... Vous avez des côtelettes ?

TIENNETTE \*. Des côtelettes ?...

JOSEPH. Vous ne savez pas ?...

TIENNETTE. Je vais demander au chef.

JOSEPH, *à part*. Voilà une jeune fille peu savante. (*Haut.*) Dites donc, mon enfant, voulez-vous que je vous donne un bon conseil pour faire fortune ?

TIENNETTE. Quoi que c'est ?

JOSEPH. Ouvrez un bureau de renseignements... vous avez d'immenses dispositions.

TIENNETTE. Ah ! allez donc !... un bureau !... je ne sais pas écrire ! (*A la fenêtre.*)

Bastien ! eh bien, Bastien ! les chevaux ?

JOSEPH. Bon ! ça recommence !... Allons, à tantôt, et n'oubliez pas ma côtelette !

TIENNETTE. C'est bien ! c'est bon !

ENSEMBLE.

JOSEPH.

Air :

Oui, grâce à votre secours,

Je cours

Visiter la ville

Et les faubourgs ;

Vous, soyez agile

Et n'allez pas

Me faire attendre mon repas.

TIENNETTE.

Allez donc, par mon secours,

Toujours

Visiter la ville

*Tiennette, Joseph.*

Et les faubourgs ;  
Mais, soyez agile  
Et n'allez pas  
Oublier votre repas.

*Joseph sort par le fond.*

## SCÈNE II.

TIENNETTE, puis DOROTHÉE, CAMILLE\*.

TIENNETTE. Est-il curieux donc celui-là !... avec toutes ses questions !...

DOROTHÉE, *entrant par la porte à gauche, suivie de Camille*. Eh bien ! ces chevaux sont-ils attelés ?

TIENNETTE, *à part*. Ah ! la vieille dame... moi qui l'oubliais !

DOROTHÉE. Pouvons-nous partir ?

TIENNETTE. Ça ne tardera guère, madame... v'là que j'y vas... ne vous impatientez pas.

DOROTHÉE. Comment ! ce n'est pas encore fait ? depuis trois quarts d'heure !

TIENNETTE. C'est que les chevaux étaient à l'abreuvoir.

*Elle sort par le fond.*

## SCÈNE III.

DOROTHÉE, CAMILLE.

DOROTHÉE. Est-il possible d'être si mal servi !

CAMILLE. Mon Dieu, Dorothée, sommes-nous si pressés ?

DOROTHÉE\*. Pardonnez-moi, mademoiselle... mais les ordres de M. le baron sont précis... Il nous recommande de ne pas perdre un seul instant... et voilà déjà plus d'une heure que nous passons dans cette auberge pour prendre une méchante tasse de lait... Voyez donc si cette petite fille en finira !.... Seigneur Dieu ! qu'il faut avoir de patience en voyage !

CAMILLE. En vérité, ma bonne Dorothée, je ne t'ai jamais vue ainsi ! tu m'effrayes presque... mais oui... car enfin, ces recommandations de mon oncle le baron... et puis, ce voyage précipité... ce grand empressement... Que se passe-t-il donc au château ?

DOROTHÉE. Je ne sais.

CAMILLE. Si ! si ! mais on t'a recommandé le secret.

DOROTHÉE. Nullement... mais je ne comprends pas monsieur le baron... lui, si prudent, si rigide ! nous faire voyager ainsi ! sans venir nous chercher... sans envoyer monsieur votre frère, ou du moins un domestique...

\* Camille, Dorothée, Tiennette.

\* Camille, Dorothée.

CAMILLE. Tu vois bien qu'il y a quelque chose d'extraordinaire.

DOROTHÉE. Pour de l'extraordinaire... il y en a, bien sûr !...

CAMILLE. Certainement... Sans cela, mon oncle aurait attendu les vacances, pour me faire sortir du couvent, comme les autres années.

DOROTHÉE. Sans aucun doute. (*Regardant sa montre.*) Midi ! Ah ça, mais, décidément, on veut donc nous faire coucher ici ? C'est insupportable ! (*Appelant.*) Eh ! garçon ! garçon !... Ah ! monsieur le baron, monsieur le baron ! je vous rends responsable de tout ce qui peut m'arriver.

*Elle sort à droite.*

## SCÈNE IV.

CAMILLE.

CAMILLE, *seule*. Cette bonne Dorothée ! m'amuse-t-elle, avec ses frayeurs, ses précautions, ses recommandations !... je vous demande un peu !... Qu'avons-nous à craindre ?... et quel mal peut-il nous arriver ? (*Bruit de voiture, grelots et fouet.*) Ah ! une voiture qui approche ! (*Elle regarde par la fenêtre.*) C'est la diligence de Paris !... elle va entrer dans la cour au grand galop !... Oh ! que de voyageurs ! (*Avec effroi.*) Ah ! mon Dieu ! quelle imprudence ! vouloir descendre de l'impériale pendant que la voiture est lancée... mais il va se tuer !. (*Criant.*) Arrêtez ! monsieur !... mon Dieu ! mon Dieu ! mais attendez donc !

VOIX, *au dehors*. Doucement ! Eh ! doucement donc ! que diable !

CAMILLE, *jetant un cri*. Ah !... (*Elle se couvre les yeux et s'éloigne effrayée de la fenêtre.*) Le malheureux ! Je n'ose regarder !... Il a dû se briser sur le pavé !

*Elle s'appuie sur un meuble, elle est près de défaillir.*

## SCÈNE V.

CAMILLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à la cantonnade*. Eh ! laissez-moi donc tranquille ! Quand je vous dis que je n'ai pas la moindre avarie !... Sont-ils étonnants !

CAMILLE, *le voyant entrer*. Ciel !

LÉOPOLD. Qui est-ce qui a dit ciel ?... (*L'apercevant.*) Ah ! la jolie personne ! (*Il fait un pas et salue.*) Mademoiselle...

CAMILLE\*. C'est vous, monsieur ! vous n'êtes pas blessé ?

*Elle s'appuie sur une chaise à gauche.*

Léopold, Camille.



LÉOPOLD. Blessé! moi!... mais nullement!  
Un petit saut de gymnastique, pour voir si je n'ai pas oublié les leçons de monsieur Amoros... six francs le cachet... Après ça, je serais arrivé plus adroitement sans un cri d'effroi que j'ai entendu de ce côté... j'ai voulu regarder... et, ma foi, j'ai vu le moment... *(La voyant pâlir et tomber sur la chaise.)* Ah! mon Dieu! mademoiselle, qu'avez-vous?... Eh bien! elle se trouve mal!... *(Il appelle.)* Eh! hola! quelqu'un!... Et pas un verre d'eau... une goutte de vinaigre!... Ah! là, derrière... oui, la délayer!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, DOROTHÉE\*.

DOROTHÉE. Délayer!... qui donc?... Grand Dieu! un jeune homme! Et mademoiselle évanouie!...

LÉOPOLD. Ah!... des ciseaux!... avez-vous des ciseaux pour couper...

DOROTHÉE\*\*. Des ciseaux!... Monsieur!... ne touchez pas à cette jeune personne!... Retirez-vous, ou j'appelle le brigadier de la gendarmerie!

Elle fait respirer un flacon à Camille.

LÉOPOLD. Vous feriez mieux d'appeler un médecin.

CAMILLE, *revenant à elle.* C'est inutile... merci!... cela va mieux

LÉOPOLD. A la bonne heure!

DOROTHÉE. Mademoiselle!... ma chère demoiselle!...

CAMILLE. Ce n'est rien!

LÉOPOLD\*\*\*. Mademoiselle... croyez que je suis désolé... Si j'avais pu prévoir qu'une aussi charmante personne...

DOROTHÉE\*\*\*\*. Monsieur!... nous ne vous connaissons pas... je vous prie de ne point nous adresser la parole!

LÉOPOLD. Permettez, femme vénérable... ce n'est pas à vous...

DOROTHÉE. En voilà assez... en voilà trop, monsieur! Venez, ma chère enfant... quittons cette dangereuse hôtellerie...

LÉOPOLD. Mademoiselle est encore trop faible\*\*\*\*\*... Vous ne pouvez l'emmener dans cet état!...

DOROTHÉE. Pardonnez-moi!

LÉOPOLD, à Camille. Alors, mademoiselle, veuillez prendre mon bras jusqu'au bas de l'escalier.

DOROTHÉE. Je vous ai dit, monsieur\*\*\*\*\*...

\* Dorothee, Léopold, Camille.

\*\* Léopold, Dorothee, Camille.

\*\*\* Dorothee, Camille, Léopold.

\*\*\*\* Camille Dorothee, Léopold.

\*\*\*\*\* Camille, Léopold, Dorothee.

\*\*\*\*\* Camille, Dorothee, Léopold.

LÉOPOLD. Mademoiselle acceptera du moins mes hommages et mes regrets.

CAMILLE. Adieu, monsieur\*... mais soyez plus prudent à l'avenir.

LÉOPOLD. Votre souvenir sera ma sauvegarde.

DOROTHÉE. Peu nous importe, monsieur.

AIR: *Ah! grâce à vous, la plus douce espérance.*

Venez, venez, mon enfant, le temps passe,

On nous attend, n'ayez aucun effroi!

Car à présent on n'aura pas l'audace,

Ici, de s'adresser à moi.

DOROTHÉE.

Eloignons-nous...

(LÉOPOLD.)

Quel désespoir!

Rencontre charmante et cruelle!

Hélas! adieu, mademoiselle!

Que ne puis-je dire: Au revoir!

ENSEMBLE.

Mais en partant, pardonnez-moi, de grâce!

Puisque j'ai pu vous causer tant d'effroi...

Et cependant, je bénis mon audace

Qui vous a fait trembler pour moi!

CAMILLE.

Oui, nous devons partir, car le temps passe,

On nous attend et je n'ai plus d'effroi!

Mais, si j'oublie à présent votre audace,

Monsieur, de même oubliez-moi.

DOROTHÉE.

Allons, venez, etc.

Elles sortent par le fond. Léopold salue, Camille rend le salut. Dorothee sort en bougonnant.

## SCÈNE VII.

LÉOPOLD, puis TIENNETTE.

LÉOPOLD. Elle est charmante!... pas la vieille!... Quelle sensibilité!... quelle impressionnabilité!... et quels yeux ravissants!... foi d'artiste, je n'en ai jamais vu d'aussi parfaits, dans notre atelier ni ailleurs... Je veux en illustrer mon album de voyage! *(Il ouvre son album et écrit.)* « Yeux de Châlons-sur-Saône. » *(Il dessine.)* Là!... de la douceur... de la candeur... en ajoutant le nez et la bouche... Je n'aurais jamais pensé qu'on pût trouver à cent lieues de Paris une physionomie aussi distinguée!... Que j'en rencontre de pareilles à Mâcon, pendant le séjour que je vais faire chez mon vieil oncle Dérivière... et je compose une série de belles femmes de province.

AIR: *La feuille et le serment.*

Moi, qui croyais dans ma folie

Qu'à Paris seul on rencontrerait

Si doux attrait!

Devant cette enfant si jolie,

Fleur en province épanouie,

Moi, je me dis:

De la beauté la France est le pays.

Où, le pays!

Dorothee, Camille, Léopold.



(*Regardant son dessin.*) Parfait!... c'est parlant!... (*Tiennette entre.*) Encore des yeux!... dans un autre genre! Ne bouge pas!  
Il tourne la feuille de son album et dessine Tiennette.

TIENNETTE. Qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur?

LÉOPOLD. Ne bouge pas... regarde-moi là, en riant!... (*Frappant du pied.*) Mais ris donc! (*Tiennette s'efforce de rire.*) Pas comme ça! tu grinces des dents... des dents superbes, ma foi! et qui donneraient envie de se faire mordre par toi!

TIENNETTE. Ha! ha! ha! en v'là une idée!

LÉOPOLD. A merveille! ris encore! ris toujours!

TIENNETTE. Mais, monsieur, c'est que j'ai autre chose à faire.

LÉOPOLD, *écrivain*. « Autres yeux, bouche et dents de Châlons-sur-Saône. » Dis-moi... connais-tu cette jeune personne qui sort d'ici?

TIENNETTE. Avec une vieille d'âge?

LÉOPOLD. Oui, avec une vieille d'âge... Est-elle de cette ville?

TIENNETTE. La vieille?... (*Mouvement de Léopold.*) Ah! l'autre... est-ce que je sais, moi!

LÉOPOLD. Sais-tu d'où elle vient?...

TIENNETTE. Je ne lui ai pas demandé.

LÉOPOLD. Où elle va?

TIENNETTE. Elle ne me l'a pas dit.

LÉOPOLD. Crois-tu qu'elle habite les environs?

TIENNETTE. Je ne pourrais pas vous...

LÉOPOLD, *fermant son album*. Rien obligé! tu peux vaquer à tes occupations... tes renseignements me suffisent... pour me prouver que tu ne sais absolument rien. (*Regardant le portrait de Camille.*) C'est dommage!

TIENNETTE. Monsieur, est-ce que vous ne demandez que ça?

LÉOPOLD. As-tu autre chose à m'apprendre?

TIENNETTE. En voilà-t-il des bonnes pratiques pour une auberge... Vous ne voulez pas dîner, monsieur?

LÉOPOLD. Merci... certes, ce n'est pas l'appétit qui me manque... mais... (*Il regarde sa montre.*) Dans trois quarts d'heure je repars pour Mâcon, où mon oncle, le Lucullus, le Brillat Savarin de la ville, m'attend pour dîner. (*A lui-même.*) Et si je me mettais hors d'état de faire honneur à ce repas, où doit briller, dit-il, toute sa science gastronomique... je serais perdu... le cher homme serait capable de me déshériter... et de me donner sa malédiction...

TIENNETTE. Alors, monsieur ne prendra rien?

Léopold, Tiennette.

LÉOPOLD. Si fait... mais peu de chose... Seulement pour me permettre d'attendre... voyons, que peux-tu me servir?

TIENNETTE. Je ne sais pas!

LÉOPOLD, *la regardant*. Hein? nous allons recommencer? Eh! mais nous sommes ici à l'hôtel du Chevreuil... tu dois en avoir... donne-m'en... du filet...

TIENNETTE. Du filet?

LÉOPOLD. De chevreuil... oui... est-ce qu'il n'y en a pas?... tu ne sais pas?...

TIENNETTE. Si, monsieur, si!... (*A la cantonade.*) Un filet de chevreuil.

UNE VOIX, *en dehors*. Bon.

LÉOPOLD. Léger... très-léger... à la sauce piquante.

TIENNETTE, *de même*. Piquante!

LA VOIX. Bon!

TIENNETTE. Monsieur, je vais mettre votre couvert ici... (*Elle montre la table à droite, qu'elle commence à préparer.*) Parce que, par là-bas... (*elle montre la salle de droite*) c'est la table d'hôte de voyageurs qui partent par le bateau.

LÉOPOLD. C'est bien! dépêche-toi... je vais m'assurer d'une place à la voiture de Mâcon.

TIENNETTE, *en dressant la table*. Oui, monsieur... et dans cinq minutes on vous servira votre filet.

LÉOPOLD, *regardant le portrait de Camille*. Quelle figure suave! (*A Tiennette.*) Et tu ne sais pas son nom?

TIENNETTE. De chevreuil, monsieur.

LÉOPOLD. Comment?

TIENNETTE. De chevreuil.

LÉOPOLD, *étonné*. De chevreuil!

TIENNETTE. Comment! vous n'avez pas dit de chevreuil, votre filet?

LÉOPOLD. Ah! bon! bien!... Adieu, je reviens!

#### ENSEMBLE.

*Au du Puits d'amour.*

De simplicité, d'innocence,  
C'est un miracle, assurément!  
Mais sa candeur, en conscience,  
Pourrait s'appeler autrement.

TIENNETTE.

Oui, je vais faire diligence,  
Tout sera prêt dans un moment.  
Et vous serez content, je pense,  
De mon zèle et de mon talent.

LÉOPOLD, *seul*.

Adieu, fille naïve et rare;  
Ah! je céderais, j'en conviens,  
Le filet qui se prépare,  
Pour vivre captif dans les tiens.

*Parlé et en riant.* De filet.

ENSEMBLE.

De simplicité, etc.

*Il embrasse Tiennette.*

TIENNETTE.

Oui, je vais, etc.

Léopold, Tiennette.

JOSEPH, *paraissant au fond et parlant à la cantonnade.* Par ici, mon brave homme!

Léopold va pour sortir; Joseph, qui marche à reculons; se heurte contre lui.

LÉOPOLD. Eh! faites donc attention, butor!...

Il sort par le fond.

## SCÈNE VIII.

### JOSEPH, TIENNETTE\*.

JOSEPH. Butor!... Est-ce que ce monsieur ne m'a pas appelé butor?

TIENNETTE. Dam! aussi vous marchez comme les écrevisses.

JOSEPH, *roulant lui prendre la taille.* Pas toujours!

TIENNETTE, *lui frappant sur les mains.* A bas les pattes!

JOSEPH. A propos, dites donc, vous êtes gentille, vous... grâce à vos renseignements, voilà une heure que j'arpente Châlons-sur-Saône, du Nord au Midi et de l'Orient à l'Occident... je n'en peux plus!... je suis exténué.

Il va au fond.

TIENNETTE, *à part.* Tant mieux, ça lui apprendra à m'ennuyer!

JOSEPH. Eh! là bas!... c'est il pour aujourd'hui?

UN COMMISSIONNAIRE. Voilà! voilà!

il entre chargé de cartons qu'il pose au fond à droite.

JOSEPH. Mettez tout cela ici, doucement, délicatement... (*A Tiennette.*) Eh bien? cette diligence de Paris?

TIENNETTE. Ah! ben! v'la beau temps qu'elle est arrivée!...

JOSEPH. Ah! enfin!

TIENNETTE. Comme vous sortiez d'ici, elle entraînait dans la cour.

JOSEPH. Très-bien!... et les voyageurs? où sont les voyageurs?

TIENNETTE. Dam! je ne sais pas... Peut-être bien qu'ils se promènent sur le quai \*\*.

JOSEPH. Sur le quai!... moi qui en viens... (*A part.*) J'ai peut-être rencontré mon monsieur Brémont sans m'en douter. (*Haut.*) Dites donc, la fille?...

TIENNETTE, *à part.* Allons! bon! encore!... est-il fatigant!

JOSEPH. Dites donc?...

TIENNETTE, *avec impatience.* Après?

JOSEPH. Y avait-il un monsieur Brémont?

TIENNETTE, *avec humeur.* Je ne sais pas... mais ils vont venir tous pour le dîner.

JOSEPH. Ah! bien!... et moi?... La fille... avez-vous pensé à...

\* Joseph, Tiennette.

\*\* Tiennette, Joseph.

TIENNETTE. Ah! mais, dites donc... est-ce que ça ne finira pas un jour, vos questions?

JOSEPH. Il ne s'agit pas... je vous demande...

TIENNETTE. S'agit, s'agit... que je n'ai pas le temps... faut que j'aille préparer la table d'hôte.

Elle sort à droite.

## SCÈNE IX.

### JOSEPH, LE COMMISSIONNAIRE.

JOSEPH, *la suivant jusqu'à la porte.* La table d'hôte... c'est très-bien!... mais ma côtelette?... ma côtelette\*?

LE COMMISSIONNAIRE. Voilà toutes vos affaires bien rangées.

JOSEPH. Voyons... (*Il compte les cartons.*) Un, deux, trois, quatre... C'est cela... nous avons dit... un franc?...

LE COMMISSIONNAIRE. Non... trente sous.

JOSEPH. Vous croyez que nous avons dit trente sous?

LE COMMISSIONNAIRE. C'est le tarif.

JOSEPH. Allons, voilà trente sous... c'est cher!

LE COMMISSIONNAIRE. Oh! non, bourgeois... ce n'est pas payé.

JOSEPH. Peste! pas payé!... vous voulez donc faire la banque sur vos vieux jours?

LE COMMISSIONNAIRE, *riant.* Oh! oh! (*Il tend la main.*) Il n'y a pas un petit pour-boire, bourgeois?...

JOSEPH. Pourboire?... au fait, il a chaud; ce brave homme! (*Il va à la table servie à droite et remplit un verre de vin qu'il lui offre.*) Tenez!

LE COMMISSIONNAIRE, *prenant le verre.* Salut la compagnie, bourgeois...

Il boit.

JOSEPH. Merci!

LE COMMISSIONNAIRE. Et le petit...

JOSEPH, *reprenant le verre qu'il pose sur la table.* Le petit quoi?

LE COMMISSIONNAIRE. Le petit pourboire?

JOSEPH. Ah ça, savoyard, veux-tu bien t'en aller!

LE COMMISSIONNAIRE. C'est bon! on s'en va! on s'en va! Dieu! qu'il est cancre ce domestique!

Il sort par le fond.

## SCÈNE X.

### JOSEPH, UN GARÇON.

JOSEPH, *seul.* Domestique!... je crois qu'il a dit domestique!... faquin! Voyons,

Le Commissionnaire, Joseph



voilà toutes mes commissions faites... J'ai la lettre de monsieur Dubois, le notaire... Voici tous les cartons de madame... le chapeau de monsieur le baron de Roquefort... je n'attends donc plus que les voyageurs pour remplir le dernier point... le point essentiel de ma mission secrète. Mais je crois m'apercevoir qu'on me traite comme un laquais, dans cette maudite auberge... Ma côtelette n'a pas l'air de venir... (*Appelant.*) Eh! la fille! garçon! l'aubergiste! (*Il frappe sur la table.*) C'est inconcevable! ma parole d'honneur!

Il frappe encore.

LE GARÇON, *au dehors.* Voilà! voilà!

JOSEPH. Encore ce voilà! voilà! qui me crispe, et qui veut dire : jamais! jamais!

LE GARÇON, *entrant par la gauche et apportant le filet\**. Le filet demandé, voilà!

JOSEPH. Tiens! j'avais demandé une côtelette.

LE GARÇON. Non, monsieur... un filet.

JOSEPH. Mais je vous dis que j'avais demandé une côtelette!

LE GARÇON. Non, monsieur... un filet!

Il sort à gauche.

JOSEPH, *seul, allant prendre une chaise.* Je suis pourtant bien certain d'avoir demandé une côtelette... on me sert un filet... et même un joli filet... Sapristi!... tant pis!... je ne payerai qu'une côtelette... Mon Dieu! qu'on est mal servi dans ces misérables gargotes!

Il s'assied.

## SCÈNE XI.

LÉOPOLD, JOSEPH\*\*.

LÉOPOLD. Ah! ma place est retenue... procédons vite!... (*Il ôte ses gants.*) Décidément, je sens là que j'aurais eu quelque peine à attendre jusqu'à ce soir... avec ça que ces farceurs de la diligence m'ont laissé dormir sur mon impériale pendant qu'ils déjeunaient ce matin à Saulieu. (*Voyant Joseph.*) Hein! que vois-je! mon drôle de tout à l'heure, assis à la table où l'on a mis mon couvert!

JOSEPH. Qu'est-ce que ce monsieur a donc à m'examiner? Tiens! c'est celui qui m'a appelé butor.

LÉOPOLD, *qui regarde avec son lorgnon.* Mais pardieu! c'est mon filet qu'il va dévorer!

JOSEPH, *qui essuie son verre.* Monsieur désire quelque chose?... demande pardon, mais c'est que quand on me regarde manger, ça me fait avaler de travers.

\* Le Garçon, Joseph.

\*\* Léopold, Joseph.

LÉOPOLD. Ah ça, l'ami, qu'est-ce que vous faites là?

JOSEPH. Ah! par exemple, la question est jolie!... (*A part.*) Il est donc myope? Monsieur doit bien voir...

LÉOPOLD. Eh! certainement, je vois... je vois que vous allez manger...

JOSEPH. Ma côtelette.

LÉOPOLD. Du tout! mon filet... celui que j'avais commandé!

JOSEPH. Monsieur, j'ai demandé une côtelette; on m'a apporté ça pour une côtelette... je ne connais que ça.

Il va pour couper le filet.

LÉOPOLD. *L'arrêtant.* Un instant! n'allons pas plus loin!

JOSEPH. Monsieur!...

LÉOPOLD. Au diable!... Je vous défends de consommer ce déjeuner!

JOSEPH, *furieux.* Monsieur, à la fin!...

LÉOPOLD. Si vous approchez de cette table, drôle que vous êtes, je vous fais sauter par la fenêtre.

JOSEPH, *effrayé.* Hein! par exemple!... (*Voyant entrer les voyageurs.*) Ah! enfin! les voyageurs de Paris!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES VOYAGEURS.

CHOEUR.

AIR : *Final des Hussards de Felsheim.*

Allons, messieurs, on nous invite

A dîner ici promptement!

Nous devons repartir bien vite...

Venez, sans perdre un seul instant!

TIENNETTE, *entrant par la droite.* Messieurs, le dîner est servi!

LÉOPOLD. Le dîner!... au fait, je prendrai une tranche de quelque chose avec ces messieurs... Laquais, j'abandonne mon filet à ta voracité.

JOSEPH, *se remettant à table.* Bien obligé!

TOUS. A table!

JOSEPH. Messieurs, permettez... je vous demande pardon si je vous retiens une minute seulement, et si je vous adresse une question... c'est-à-dire, deux questions...

LÉOPOLD. Qu'est-ce que c'est?

JOSEPH. N'y a-t-il pas parmi ces messieurs un voyageur de Paris appelé monsieur Brémont?

LÉOPOLD. Brémont... plaît-il?... vous dites... monsieur Brémont?

JOSEPH. C'est un monsieur Brémont de Paris, qui devait arriver aujourd'hui à Châlons par les messageries...

LÉOPOLD. Royales... En ce cas... c'est bien



moi... Que pouvez-vous me vouloir, groom, mon ami? Je vous déclare d'abord que la cité de Châlons-sur-Saône m'est entièrement inconnue, aussi bien que ses douze mille habitants de l'un et de l'autre sexe.

JOSEPH. Je le sais bien, monsieur... c'est même à cause de cela que l'on m'envoie au devant de monsieur.

LÉOPOLD. On vous envoie au devant de moi... et qui donc, s'il vous plaît, groom fat-cétieux?

JOSEPH. Monsieur doit bien s'en douter... Au reste, il m'est recommandé de ne parler qu'à lui seul... et si monsieur veut prendre la peine de me suivre...

LÉOPOLD. Vous suivre... un instant, diable!... (*Aux voyageurs.*) Messieurs, ce matin, vous m'avez déjà privé de mon déjeuner... cette fois, n'allez pas trop vite! j'entends la plaisanterie comme un autre... je l'aime assez même... mais il ne faut pas abuser des meilleures choses.

On rit.

CHOEUR.

Air du Chevreuil. (*La Chasse aux belles.*)

Ce retard le chagrine,  
Vraiment je plains son sort!  
C'est surtout quand on dine  
Que les absents ont tort.

Sortie à droite.

LÉOPOLD. Je suis à vous dans un instant.

### SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, JOSEPH.

JOSEPH, *riant*. Monsieur veut rire aux dépens de ces messieurs, car il sait fort bien qu'il ne dînera pas aujourd'hui à l'hôtel du Chevreuil.

LÉOPOLD. Je sais fort bien que je suis en ce moment peu enclin à la plaisanterie... Nous voici seuls... explique-toi... et vite!... et souviens-toi bien que si, par un sort fatal pour toi, tu as eu le malheur de te charger d'une commission impertinente, je ne quitte pas Châlons sans t'avoir préalablement corrigé. (*A des garçons qui passent de gauche à droite portant des plats.*) Pas, si vite, donc!... Sont-ils pressés! (*Arrêtant Tiennette qui tient un plat.*) Ah! qu'est-ce que je vois!... petite! attendez donc!... des perdrix aux choux... (*Les flairant.*) Hum! moi qui les adore!... Ma chère enfant... demandez où est la place de monsieur Brémond, et mettez-y ce plat! J'en retiens une aile... rien qu'une aile... et une cuisse.

TIENNETTE. Suffit, monsieur...

LÉOPOLD, *la suivant*. N'oubliez pas... je

\* Léopold, Joseph.

vous donnerai quelque chose... (*Joseph rit.*) De quoi ris-tu encore?

JOSEPH. Dam!... de ce que monsieur vient de dire à la servante... car je ne pense pas qu'il prenne ce mauvais dîner de table d'hôte, quand un magnifique repas l'attend à la maison.

LÉOPOLD. Hein? on m'attend à dîner chez ton maître? (*A part.*) Est-ce que ce serait mon oncle Dérrouville?

JOSEPH. Monsieur veut dire ma maîtresse.

LÉOPOLD. Ah! bah une femme! (*A part.*) Un bon dîner... du mystère... Tu es bien sûr que c'est à moi, à moi, Brémond, de Paris, que ta maîtresse envoie cette gracieuse invitation?

JOSEPH. Oui, monsieur... oui... Ah! mais, j'y pense... je vous demande bien pardon si je ne vous l'ai pas donné plus tôt... j'ai tant de commissions... j'ai là un billet de madame...

Il cherche dans ses poches.

LÉOPOLD. Un billet!... voyons! (*Des garçons traversent avec des plats.*) Comment! le rôti, déjà!... comme ils y vont! (*A Joseph.*) Est-ce pour aujourd'hui?

JOSEPH, *lui donnant un billet*. Voilà, monsieur.

Il va à la table à droite et mange.

LÉOPOLD, *lisant*. « A monsieur Brémond. » Une écriture de femme... mais une écriture inconnue! (*Il ouvre le billet en soupirant et en regardant la salle à manger.*) Pourvu qu'ils m'en gardent un peu!... (*Il lit.*) « Monsieur Brémond est attendu avec la plus grande impatience; il est instamment prié » de suivre sans retard la personne qui lui » remettra ce billet. On compte sur son em- » pressement et sa discrétion. » Sur ma discrétion!... (*Il regarde le bas du billet.*) Pas de signature!... (*Se décidant.*) Parbleu! je saurai ce qui en est... et je ne laisserai pas en si beau chemin un roman qui s'annonce d'une manière si piquante!... Ah! bien oui... Mais mon oncle?... bah! je lui dirai la vérité, ou je lui ferai une histoire... Jockey, mon ami, je suis prêt à te suivre.

JOSEPH. Je suis aux ordres de monsieur... je ne lui demande que le temps de faire mettre le cheval au cabriolet.

LÉOPOLD. Va, et dépêche-toi.

Joseph sort au fond.

### SCÈNE XIV.

LÉOPOLD, *seul*.

Ah ça, mais, ceci ressemble furieusement au prologue de la Tour de Nesle. J'ai tout

\* Léopold, Joseph.

l'air de jouer, en ce moment, le rôle du capitaine Buridan, attendant son cabriolet, pour aller au rendez-vous mystérieux de madame Marguerite de Bourgogne... justement nous y sommes, en Bourgogne... N'importe, allons toujours... quoi qu'il arrive, ce sera une bonne anecdote à raconter à mes amis et connaissances. Mais qui diable... ah! si c'était... oui, au fait... je pourrais bien tenir le mot du logogriphe... Berthelot, je crois, et Chavigny aussi, mes camarades de l'atelier, ont des parents aux environs de Lyon... C'est ça!... l'un d'eux est sans doute en vacances dans ce pays... il m'aura vu descendre de diligence, reconnu à mon saut gymnastique... et... une inspiration sublime... une charge improvisée... un groom discret et adroit... un billet mystérieux, un enlèvement... jusqu'à quelque maison de campagne, quelque ferme... où m'attendent des éclats de rire et un repas champêtre... une soupe à l'oseille et une omelette au lard... Que le diable les emporte!

Il se dirige vers la salle à manger.

## SCÈNE XV.

LÉOPOLD, JOSEPH\*.

JOSEPH. Monsieur, le cabriolet est attelé, et le cheval aussi.

LÉOPOLD. Hein?... (*Le regardant fixement.*) Laquais, pourrais-tu me dire comment se porte M. Chavigny?

JOSEPH, *ébahi*. Je ne connais pas.

LÉOPOLD, *à part*. Il n'a pas sourcillé, ce n'est pas cela. (*Haut.*) Je me trompe... je voulais dire monsieur Berthelot.

JOSEPH. Connais pas, monsieur.

LÉOPOLD. Il a un air bête qui est le symbole de la franchise... Me voilà retombé dans cette inextricable énigme... Ah! décidément, je veux en avoir le mot... en route, jeune laquais. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? des comestibles?

JOSEPH, *riant*. Des comm... non, non, monsieur, des commissions de madame...

LÉOPOLD. Ce garçon-là a un rire qui m'agace.

JOSEPH. Des chiffons, des articles de mode...

\* Léopold, Joseph.

LÉOPOLD, *déçu*. Ah!... j'aurais préféré... Enfin!... et nous n'allons pas loin, j'espère?

JOSEPH. C'est à deux pas... six petites lieues...

LÉOPOLD, *effrayé*. Hein?... plaît-il?

JOSEPH. Au château de madame la comtesse de Cernay...

LÉOPOLD. Une comtesse!... une... part

Joseph va prendre ses cartons.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TIENNETTE, puis LES VOYEURS\*.

TIENNETTE, *lui donnant son porte-manteau*. Monsieur, monsieur... vous oubliez de payer votre filet!

LÉOPOLD. Mon filet?... ah! c'est trop juste! (*Il lui donne de l'argent et l'embrasse.*) Et voilà pour la fille!

LE CONDUCTEUR, *au fond*. Allons, messieurs les voyageurs, en voiture!

CHOEUR des voyageurs.

Ain: Paris, Rouen et Orléans.

En route! (*bis*).

Bon repas à partager

Ajoute (*bis*)

Au plaisir de voyager!

TIENNETTE, *à Léopold*.

Ces messieurs ont laissé votre part.

LÉOPOLD.

Vrai?

*Il va vers la table.*

JOSEPH, *le retenant*.

Monsieur, nous serons en retard!

LÉOPOLD.

Viens, alors, quittons ces lieux!

*Aux voyageurs.*

Recevez ici mes adieux!

*Avec mystère, à lui-même.*

Au château d'une jeune beauté,

En secret, je me trouve invité,

Déjà je tremble d'émoi...

Dieu des amours protège-moi!

CHOEUR.

En route! etc.

*Léopold sort par le fond avec Joseph, les voyageurs suivent.*

\* Léopold, Tiennette, Joseph.



## ACTE DEUXIÈME.

Un salon : porte au 2<sup>e</sup> plan, croisée au 3<sup>e</sup> plan à gauche ; une porte au 1<sup>er</sup> plan et porte dérobée au 3<sup>e</sup> plan à droite ; trois portes au fond s'ouvrant sur une salle à manger.

### SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, puis LÉOPOLD, *entrant par la porte dérobée, et portant tous deux des cartons\**.

JOSEPH, *entrant le premier*. Prenez garde, monsieur... allez doucement... ce n'est pas éclairé.

LÉOPOLD, *au dehors*. Eh ! parbleu ! je ne le vois que trop !... c'est-à-dire, je vois que je n'y vois goutte... Il y a de quoi se rompre vingt fois le cou, dans ce maudit escalier en colimaçon.

Il paraît.

JOSEPH. Pardon, monsieur... pardon... je suis les instructions de ma maîtresse.

LÉOPOLD. Ah ! ta belle maîtresse t'a commandé de me faire briser les membres ? C'est un attention délicate dont je lui sais gré... et tu t'acquittes de ta mission avec un zèle...

JOSEPH, *tout en parlant, dépose ses cartons*. Oh ! oh ! monsieur dit ça à cause du petit accident qui nous est arrivé à moitié chemin ?

LÉOPOLD. Il est gentil, ton petit accident !... nous verser sur une route superbe !

JOSEPH. Heureusement, monsieur.

LÉOPOLD. Heureusement ?

JOSEPH. Oui, monsieur... sur un chemin plus mauvais, vous auriez pu vous tuer, au lieu que nous voici arrivés sains et saufs.

LÉOPOLD. Oui, après avoir fait à pied deux lieues... (*Il regarde autour de lui.*) Ah ! ah ! c'est assez confortable ici... Deux mortelles lieues dans la poussière ou à travers les terres labourées.

JOSEPH. Ah ! monsieur... c'est encore heureux !...

LÉOPOLD. Hein ?

JOSEPH. Ça prouve que vous ne vous êtes pas fait de mal... puisque vous avez pu marcher... si longtemps.

LÉOPOLD. Il est impayable, ma parole, avec ses raisonnements et ses consolations !... (*Montrant les cartons qu'il tient toujours.*) Ah ça, vas-tu me laisser ces cartons jusqu'à demain ?

JOSEPH, *les prenant*. Oh ! pardon, monsieur... l'exercice fait du bien au corps... ça ouvre l'appétit.

Il va déposer les cartons.

\* Joseph, Léopold.

LÉOPOLD. En effet... A propos, ne m'as-tu pas dit que ta charmante maîtresse... (*mouvement de Joseph*) m'attendait pour dîner ?...

JOSEPH. Oh ! monsieur... il n'est pas encore l'heure... on dinera très-tard aujourd'hui...

LÉOPOLD. Très-tard !...

JOSEPH. Et puis, on ne pourrait pas commencer sans vous.

LÉOPOLD, *rassuré*. N'importe... je suis impatient de présenter mes hommages à l'adorable châtelaine...

JOSEPH, *à part*. Adorable, à présent !...

LÉOPOLD. Va, cours annoncer mon arrivée.

JOSEPH. Oh ! monsieur, c'est déjà fait... le jardinier qui nous a ouvert la petite porte du parc est allé avertir la bonne, qui a dû prévenir madame... Mais, malgré son impatience de vous voir, madame veut sans doute vous laisser le temps de vous rafraîchir un peu... (*Mouvement de Léopold.*) Votre toilette... que le voyage...

LÉOPOLD. Ah ! c'est juste... j'oubliais... (*A part.*) Il paraît que la dame veut me voir dans tout mon lustre. (*Haut.*) Vite ! ouvre ma valise, et donne-moi mon habit.

JOSEPH, *regardant autour de lui*. Votre valise ?... Est-ce que vous l'avez apportée, monsieur ?

LÉOPOLD. Comment, si je l'ai... elle était dans le cabriolet.

JOSEPH. Bon ! je vois ce que c'est... au moment de notre petite culbute elle aura roulé dans le fossé.

LÉOPOLD. Et tu l'as laissée ?...

JOSEPH, *cherchant*. Il paraîtrait...

LÉOPOLD. Ainsi, je suis dévalisé !

JOSEPH. Monsieur, ne vous chagrinez pas... je vais envoyer sur-le-champ... et en attendant... (*Le regardant.*) Oui... c'est ça... vous êtes à peu près de la taille de monsieur Frédéric...

LÉOPOLD. Monsieur Frédéric !

JOSEPH. Et nous trouverons dans sa chambre, qui est là... Permettez, monsieur !... je vais vous préparer tout cela... une minute... une demi-minute...

Il sort à gauche.



## SCÈNE II.

LÉOPOLD, puis, JOSEPH.

Frédéric!... ai-je un ami du nom de Frédéric?... ma foi non... j'ai beau chercher... Ah! peut-être quelque infortuné Gaultier d'Aulnay que cet infâme Orsini aura... (*il fait le geste de poignarder*) chouriné cette nuit! avec ça que ce château ressemble assez... Mais bath! ne pensons qu'à l'aimable et invisible châtelaine qui attend pour se montrer à moi, et pour m'admettre à sa table, que le désordre de ma toilette soit réparé.

Air: *Au temps heureux de la chevalerie.*

Dans ton castel, dame de haut lignage,  
Prête l'oreille à mes accents!  
Ne me fais pas attendre davantage,  
Commence tes enchantements!  
Oui, sans retard, par ta douce présence,  
Et par l'aspect d'un savoureux festin,  
Viens de mon cœur apaiser la souffrance!  
Mais, avant tout, celle de son voisin!

*Il met la main sur son estomac. Près de la croisée et aspirant l'air.*

Eh! mais, qu'est-ce que je sens là?... oui, oui, une délicieuse émanation de rôti!... (*Il regarde par la croisée.*) C'est bien cela!... j'aperçois une cuisine brillamment éclairée... Décidément ce château ne peut appartenir qu'à une grande... très-grrrande dame... qui m'aura rencontré... remarqué... Eh! pardieu! je ne puis pas empêcher une grande dame d'avoir un cœur tendre et de bons yeux... (*Se souvenant.*) Ah! des yeux!... Comtesse, duchesse ou non... je vous défie bien d'en avoir de plus charmants que ceux de cette jolie jeune fille... la candide voyageuse de l'hôtel du Chevreuil, que mon saut gymnastique avait si fort effrayée... pauvre petite!... (*Soupirant.*) Ah!...

JOSEPH, *rentrant* \*. Monsieur... quand vous voudrez!...

*Il entre à gauche.*

LÉOPOLD. Ah! bien!... (*A part.*) C'est juste!... De quoi diable vais-je m'occuper? Il s'agit bien vraiment de soupiner pour une femme que je ne reverrai peut-être de ma vie... lorsque tout à l'heure... ici même... une autre... dans un délicieux tête-à-tête...

JOSEPH. Si monsieur veut entrer là... tout est réparé.

LÉOPOLD. C'est bien! je ne serai pas longtemps à ma toilette. Tu peux aller prévenir ta ravissante maîtresse que j'aurai bientôt le bonheur de lui offrir mes hommages... Mais, mon Dieu! qu'elle ne fasse pas de façons avec moi... et si elle veut même se mettre à table en m'attendant...

\* Léopold, Joseph.

JOSEPH. Oh! monsieur... jamais!

LÉOPOLD. Comment, jamais?

JOSEPH. Monsieur veut-il que j'aie l'air de?

LÉOPOLD, *exaspéré*. Va-t'en!... va-t'en!

JOSEPH, *étonné*. Monsieur!...

LÉOPOLD, *le regardant fixement*. Bien certainement, je ne quitterai pas le château sans te laisser un souvenir de moi...

*Il entre à gauche.*

JOSEPH, *à la porte de la chambre*. Monsieur est bien bon!... je ne recevrai rien... ça m'est défendu!...

## SCÈNE III.

JOSEPH, puis MADAME DE CERNAY.

JOSEPH. Il est tout de même drôle et bon enfant, ce Parisien, quoiqu'il ait des fois une façon de vous regarder... Après ça, c'est peut-être sa manière... (*Parlant à Léopold à la cantonnade.*) Monsieur! vous trouverez des gants et des cravates dans le tiroir de la commode...

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *entrant*. Ah! Joseph!... eh bien?...

JOSEPH, *se retournant*. Ah! madame... Il est là... monsieur Brémont... dans la chambre de monsieur Frédéric... il s'habille!

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Fort bien!... ne le dérangez pas... j'attendrai... Avez-vous fait toutes mes commissions à Châlons? avez-vous vu le notaire?

JOSEPH. Oui, madame... il était très-occupé... deux testaments à faire... plusieurs contrats de mariage... Il paraît que les mariages donnent beaucoup, à Châlons, dans ce moment-ci!...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Enfin?...

JOSEPH. Il m'a dit d'abord qu'il craignait de ne pouvoir venir que demain...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Demain!... mais il ne sera plus temps!... vous ne lui avez donc pas donné ma lettre?

JOSEPH. Si fait, madame, si fait... c'est même ce qui l'a décidé... Après l'avoir lue... il a quitté ses lunettes...

M<sup>me</sup> CERNAY. Alors?

JOSEPH,

Air: *De sommeiller.*

Alors, il s'est dit à lui-même:

Diab! diab! c'est différent!

Et l'hymen, dans ce cas extrême,

Doit prévaloir sur plus d'un testament!

Deux clients que je mets en terre

C'est très-fâcheux! mais, par réflexion,

Un mariage, un peu plus tard, doit faire

Pour le moins compensation.

\* Joseph, M<sup>me</sup> de Cernay.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Ah!

JOSEPH. Mais que tout soit prêt... que l'on ne me fasse pas attendre... Je serai au château à six heures précises...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Bien! très-bien!... Et la modiste vous a remis...

JOSEPH. Tout ce que madame avait commandé... les cartons sont là!

Il les montre.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Vous direz à Dorothée de les porter dans la chambre de mademoiselle Camille... Sachez en même temps si mon frère... si monsieur le baron est de retour du presbytère... et prévenez-le de l'arrivée de monsieur Brémont.

JOSEPH. Oui, madame.

Il va prendre les cartons.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *le rappelant*. Ah! Joseph!... vous ouvrirez la grande grille et vous allumerez les lanternes au portail, ainsi que dans les allées... Nos invités ne tarderont pas à arriver... vous ferez entrer dans le salon.

JOSEPH. Il suffit, madame. (*Voyant s'ouvrir la porte de gauche.*) Voici monsieur Brémont.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *remontant la scène*. Allez, et prenez bien garde à ces cartons.

Il lui parle bas un moment et il sort par la porte de droite au fond.

#### SCÈNE IV.

LÉOPOLD, M<sup>me</sup> DE CERNAY.

LÉOPOLD, *sans voir madame de Cernay, et tenant un verre d'eau sucrée*. Le cher Frédéric possède une garde-robe assez bien montée... je lui en ferai mon compliment... Mais quelle imprévoyance gastronomique!... pas le plus léger comestible... pas le plus petit en cas... (*Madame de Cernay descend doucement la scène, en examinant Léopold.*) Je me suis rejeté sur ce verre d'eau sucrée pour calmer la juste réclamation...

Il boit à petites gorgées.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *à part*. Frédéric avait raison... il est vraiment fort bien! Il ne me voit pas!... Que fait-il donc?... (*Toussant.*) Hum!...

LÉOPOLD, *déposant son verre sur le guéridon*. Oh!... la châtelaine!

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Enfin vous voici donc arrivé, mon cher monsieur Brémont...

LÉOPOLD, *embarrassé*. Mais oui, madame. (*Saluant.*) Enchanté de... (*À part.*) Diable! elle est majeure!...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à vous voir.

LÉOPOLD. Madame... (*À part.*) Je voudrais pouvoir en dire autant, mais elle est excessivement majeure!

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Et votre voyage a été heureux?

LÉOPOLD. Des plus heureux! (*À part.*) Une bonne fortune de cet âge-là prend ordinairement le nom de guet-apens.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Ah! monsieur, nous vous attendions dans des transes mortelles... la lettre de Frédéric n'était pas entièrement rassurante!

LÉOPOLD. Vraiment? Ce cher Frédéric vous a donc mandé des choses...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Ne vous trouvant pas à Paris, où il lui était impossible de vous attendre, puisqu'il avait ordre de rejoindre Strasbourg, Frédéric nous a écrit qu'il vous laissait une lettre dans laquelle il vous expliquait les motifs impérieux qui nous forcent à brusquer ainsi la conclusion...

LÉOPOLD. La conclusion?

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Mais avec un ami qu'il connaît depuis l'enfance, nous avons cru pouvoir nous adresser à vous... et cependant faut-il vous faire un aveu?

LÉOPOLD, *effrayé, à part*. Un aveu! diable! Est-ce que ça va se gâter?... méfions-nous!

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *d'un ton de confidence*. Je craignais, mon ami, que Frédéric n'eût un peu flatté le portrait.

LÉOPOLD. Frédéric... (*À part.*) Quelque agent matrimonial.

M<sup>me</sup> DE CERNAY.

Air: *J'en guette un petit.*

Il nous a fait, je vous assure,  
De vous un éloge complet:  
Votre esprit et votre tournure,  
Vos qualités... bref, vous étiez parfait.  
D'un tel récit j'étais d'abord surprise.

LÉOPOLD, *à part*.

Oui, je le vois, on avait peur  
Que de l'hymen le commis voyageur  
N'eût trop vanté la marchandise!

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Mais je vous vois, et je suis pleinement rassurée... votre visage respire un air de franchise, de loyauté...

LÉOPOLD, *à part*. Et d'appétit...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Qui vous assure déjà mon amitié.

LÉOPOLD, *à part*. Nous y voilà. (*Haut.*) Ah! madame... croyez que de mon côté... votre langage est si... bienveillant... et comme votre visage ressemble à votre... (*À part.*) Cette flatterie vaudrait pourtant bien un fro-mage, que diable!



## SCÈNE V.

LÉOPOLD, LE BARON, M<sup>me</sup> DE CERNAY.LE BARON, *satisfait en apercevant Léopold.* Ah !M<sup>me</sup> DE CERNAY, *présentant le Baron à Léopold.* Monsieur le baron de Roquefort...LÉOPOLD, *souriant et saluant.* De Roquefort!... (A part.) Et moi qui demandais...LE BARON, *lui faisant de petits saluts.* Oui, monsieur... le baron René-Tancrède de Roquefort.M<sup>me</sup> DE CERNAY. Mon cher frère, qui brûle de faire votre connaissance.

LÉOPOLD. Monsieur!... bien flatté!... (A part.) Ah ça, mais, il n'est pas question du dîner...

LE BARON, *à sa sœur.* Oh! oh! mais fort beau garçon! charmant cavalier... Touchez là, mon cher Brémond... je suis ravi, enchanté de vous voir... Eh bien! ma sœur, êtes-vous contente?M<sup>me</sup> DE CERNAY. On ne peut davantage.LÉOPOLD, *à part.* Elle n'est pas difficile!

LE BARON. Quand je vous disais que Frédéric aurait la main heureuse! (Lui tendant de nouveau la main.) Ce cher Brémond...

LÉOPOLD, *à part.* Encore!... (Haut.) Monsieur!... (A part.) Ah ça, est-ce qu'on ne prend que ça dans cette maison?

LE BARON. Je viens de m'occuper de vous!

LÉOPOLD. Ah!...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Eh bien, vous avez trouvé M. l'abbé?LÉOPOLD, *à part.* Un abbé?

LE BARON. Sans doute... il viendra... il m'a formellement promis...

LÉOPOLD. Est-ce que nous attendrons M. l'abbé?

LE BARON, *à Léopold.* Rassurez-vous... il sera ici à dix heures, au plus tard.

LÉOPOLD. A dix heures!

LE BARON. Allons, allons, du calme... (A sa sœur.) Quelle ardeur!... quelle impatience! et... (à Léopold) dites-moi, avez-vous déjà vu?...

LÉOPOLD. L'abbé?...

LE BARON. Eh! non... (A part.) Est-ce qu'il n'a pas vu?

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *le prenant à l'écart.* Chut! pas encore... elle s'habille... la pauvre enfant est toute étourdie, toute tremblante...

Léopold va vider son verre d'eau sucrée.

LE BARON. Lui avez-vous bien répété nos instructions?

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Mon Dieu, oui... mais elle était si troublée!...

LE BARON. Prenez garde qu'elle n'aille

nous compromettre devant nos parents... nos invités...

LÉOPOLD, *à part.* Qu'est-ce qu'ils chuchotent donc là?

LE BARON. Retournez auprès d'elle... et redites-lui bien qu'il faut qu'elle ait connu ce charmant garçon à Paris... C'est fort grave, fort important...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. J'y vais... (Elle remonte.) Ah!... (revenant)\* et votre invité de Mâcon?

LE BARON. Derouville?... nous ne l'aurons pas... je viens de recevoir une lettre de lui... il s'excuse...

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *haut.* Au reste, nous ne manquerons pas de témoins... il y a déjà un monde dans le salon... Je vous laisse avec notre ami... A bientôt, mon cher Brémond.LÉOPOLD, *saluant.* Madame...M<sup>me</sup> DE CERNAY. Encore quelques instants de patience.

ENSEMBLE.

Air de la Sirène.

M<sup>me</sup> DE CERNAY.Je sors promptement;  
Mais, dans un moment,  
Je viens, en ces lieux,  
Comblant tous nos vœux!

LE BARON.

Allez, vivement,  
Et, dans un moment,  
Venez, en ces lieux,  
Comblant tous ses vœux!

LÉOPOLD.

Quel événement!  
J'ignore comment  
Ils veulent, tous deux,  
Exaucer mes vœux!M<sup>me</sup> DE CERNAY, *seule en le regardant.*

Ah! de lui combien je suis fière!

LÉOPOLD, *à part.*Comment! à cette douairière  
Ai-je eu l'imprudence de plaire!M<sup>me</sup> DE CERNAY.

Adieu! surtout, sachez vous taire.

ENSEMBLE.

Je sors promptement, etc.

LE BARON.

Allez, vivement, etc.

LÉOPOLD.

Quel événement! etc.

Il donne la main à M<sup>me</sup> de Cernay.M<sup>me</sup> DE CERNAY, *près de la porte, à droite.*  
A bientôt, mon cher fils!

Elle sort.

## SCÈNE VI.

LE BARON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à part.* Son fils!... c'est un\* Léopold, M<sup>me</sup> de Cernay, le Baron.



mot d'amitié... Diable de verre d'eau ! j'ai eu tort !... ça creuse...

LE BARON, *vivement*. Ah ça, mon cher neveu...

LÉOPOLD. Bon ! son neveu, à présent !

LE BARON. Voici le moment solennel !...

LÉOPOLD. Oui... le moment du dîner...

LE BARON. De la présentation... On va venir... Vous n'avez rien oublié, je pense, des instructions qu'a dû vous donner Frédéric ?

LÉOPOLD. Je n'ai pas oublié un seul mot de ce que m'a dit Frédéric !

LE BARON. Fort bien !... donc... Ce n'est pas la première fois que vous aurez vu votre aimable future...

LÉOPOLD. Ma future... (*A part.*) C'est décidément un mariage ! Traître de Frédéric !...

LE BARON, *qui a regardé autour de lui pour s'assurer qu'on ne peut l'entendre*. Vous vous rappelez aussi qu'elle s'appelle Camille ?

LÉOPOLD. Camille... un nom charmant ! (*A part.*) A son âge ! s'appeler Camille !

LE BARON. Et qu'il est essentiel, pour sauver aux yeux du monde, et surtout aux yeux des collatéraux de notre vieille cousine Ursule, ce qu'il y a de bizarre, d'imprévu, de trop brusque dans cet événement... il est essentiel, dis-je, que vous feigniez d'avoir connu, à Paris, ma nièce Camille...

LÉOPOLD. Votre nièce ?

LE BARON. Sans doute ! ma jeune et charmante nièce !

LÉOPOLD, *surpris*. Hein !... ce n'est donc pas...

LE BARON. Chut ! vous êtes censé l'avoir vue à Paris, l'année dernière, pendant le séjour qu'elle y fit avec sa mère, chez M<sup>me</sup> de Marty...

LÉOPOLD. Ah ! c'est chez M<sup>me</sup> de Marty...

LE BARON. Est-ce que Frédéric ne vous a pas dit tout cela ?

LÉOPOLD. Sans doute... sans doute...

LE BARON. C'est à merveille !... Allons, mon cher Brémont, voici la société, voici votre future... de la présence d'esprit.

Il va au devant de la société et disparaît un instant.

LÉOPOLD, *à part*. Il paraît que, décidément, il y a un autre Brémont... Diable ! ceci devient par trop sérieux, et je ne dois pas prolonger plus longtemps l'erreur de ces respectables châtelains... ce serait indélitable... Et puis, ce Brémont attendu va sans doute arriver... et je passerais pour un indigne intrigant... Oui, dussé-je me voir éconduire à jeûn... ou dévorer un quartier de ce misérable groom... il faut.

## SCÈNE VII.

LE BARON, LÉOPOLD, LA SOCIÉTÉ  
*au fond.*

CHOEUR.

Air : *Valse de Giselle*. (Quand l'amour s'en va).

Quelle heureuse espérance !

Moment doux et flatteur !

Célébrons l'alliance

Qui fera leur bonheur.

LÉOPOLD, *bas au Baron*. Mon cher baron...

LE BARON. Permettez... (*Il lui prend la main et dit à haute voix.*) J'ai l'honneur de vous présenter M. Brémont... le mari futur de mademoiselle Camille de Cernay, ma nièce !...

LÉOPOLD, *à part, saluant*. Maudit homme !  
M<sup>me</sup> de Cernay et Camille entrent par la droite.

## SCÈNE VIII.

LE BARON, LÉOPOLD, CAMILLE, M<sup>me</sup> DE CERNAY, LA SOCIÉTÉ, *au fond.*

CAMILLE, *bas à sa mère*. Mais, maman, moi, je ne connais pas ce monsieur...

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *bas*. Mon Dieu ! la terrible enfant !

LÉOPOLD, *bas au Baron*. Je vous dis que j'ai à vous parler.

LE BARON, *bas*. Chut ! ce n'est pas le moment... saluez votre future...

LÉOPOLD, *salue Camille sans la regarder, puis levant les yeux sur elle, il la reconnaît*. Grand Dieu !...

CAMILLE, *le regardant*. Ciel.

LE BARON, *bas à Léopold*. Mais non !

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *bas à Camille*. Ce n'est pas cela !...

LE BARON, *bas*. Puisque vous la connaissez !...

LÉOPOLD. Mais oui... j'ai l'honneur de... mademoiselle... croyez que je suis heureux de vous revoir !...

CAMILLE. Monsieur...

LE BARON, *bas à Léopold*. Très-bien !

LÉOPOLD. Je ne m'attendais pas...

LE BARON, *l'interrompant*. A la trouver si embellie !... si grandie !...

LÉOPOLD, *bas*. Grandie !... depuis ce matin !

LE BARON, *lui soufflant*. L'an passé, mon ami.

LÉOPOLD, *à Camille*. Etes-vous complètement remise de la frayeur que j'ai eu la maladresse de vous causer ?

CAMILLE. La maladresse... dites plutôt l'imprudence ! Un moins adroit que vous se fût tué sur le coup !

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Qu'est-ce donc ?

CAMILLE. Oui, maman... je t'ai raconté... dans la cour de l'hôtel... à Châlons... ce monsieur qui a sauté du haut de la diligence !...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Juste ciel ! c'était vous !... au risque de vous briser sur le pavé !...

LÉOPOLD, *légèrement*. Oh !...

LE BARON. Quelle imprudence ! vous ne pensiez donc pas à l'embarras... (*se reprenant*) au chagrin dans lequel vous plongiez votre future ?

LÉOPOLD. J'avoue que dans ce moment-là...

CAMILLE. Rappelez-vous, monsieur, que vous m'avez promis de ne plus recommencer.

LÉOPOLD, *distrain*. Mademoiselle... (*Il reste seul à l'avant-scène, les autres personnages remontent. A part.*) Elle est adorable ! Allons, allons, hâtons-nous de déromper cette honnête famille... plus tard je n'en aurais peut-être pas le courage.

Il va pour parler au Baron, lorsqu'il voit entrer Joseph.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *à Joseph*. Eh bien ! Joseph... tout est-il prêt ?...

JOSEPH. Oui, madame.

LÉOPOLD, *à part*. Le dîner !... qu'allais-je faire !... Remettons cet aveu foudroyant au dessert.

M<sup>me</sup> CERNAY, *à la société*. Oui, oui, nous signerons le contrat dans le grand pavillon, où nous allons nous réunir...

LE BARON. En attendant l'arrivée de monsieur Dubois, le notaire.

LÉOPOLD, *à part*. Attendre encore !... Ah !... alors, autant en finir tout de suite... (*Bas.*) Monsieur le baron, il faut absolument que je vous parle.

## ENSEMBLE.

AIR :

LÉOPOLD.

Me montrer si peu galant  
Envers cet objet séduisant !  
Que va-t-on penser à présent ?  
Lorsqu'ainsi je trouble la fête,  
Il vaut mieux décidément,  
Ici, m'expliquer franchement.  
Mais je n'ose parler vraiment,  
Et je suis déjà tout tremblant !

LES AUTRES.

Eloignez-vous un instant ;  
Eloignons-nous ensemble un moment,  
Mais c'est bien dommage, vraiment,  
Si quelque fâcheux incident  
Vient ici troubler notre fête !  
Mais partons discrètement,  
Laissons-les ensemble un moment,  
Laissez-nous vous saurez sûrement  
Bientôt, nous saurons sûrement  
Ce qu'on veut nous faire à présent.

*On sort par le fond.*

## SCÈNE IX.

LE BARON, LÉOPOLD, puis JOSEPH.

LE BARON. Voyons, mon cher ami, qu'avez-vous à m'apprendre ?

LÉOPOLD. Pauvre petite !... Ah ! c'est dommage !

LE BARON. Est-ce que ma jeune nièce ne répondrait pas à l'idée ?...

LÉOPOLD. Oh ! monsieur... au contraire... Mademoiselle Camille est une charmante personne !

LE BARON. Eh bien !

JOSEPH, *apportant un petit plateau, qu'il pose sur le guéridon à gauche\**. Monsieur le baron prendra-t-il son verre d'absinthe aujourd'hui ?

LE BARON. Pourquoi pas ?

JOSEPH. Ah ! c'est que comme monsieur dîne beaucoup plus tard...

LE BARON. Peu importe !...

Il s'approche du guéridon.

JOSEPH, *allant à Léopold*. Monsieur en prend-il aussi ? \*\*

LÉOPOLD, *vivement*. Quoi ? qu'est-ce que c'est ?...

JOSEPH. De l'absinthe, monsieur... ça ouvre l'appétit.

LÉOPOLD, *le prenant au collet, et à voix basse*. Tu oses m'offrir de l'absinthe, à moi !...

Il le repousse.

JOSEPH, *s'en allant*. Ah ! si monsieur ne l'aime pas !...

Il sort à gauche.

## SCÈNE X.

LE BARON, LÉOPOLD.

LE BARON, *au guéridon, buvant son verre d'absinthe*. Le fait est qu'un estomac de vingt-cinq ans n'a pas besoin de se stimuler par des apéritifs !... Il est toujours sûr de bien se comporter à table... N'est-ce pas, mon cher Brémont ?

LÉOPOLD. Certainement ! (*A part.*) Misérable groom ! m'offrir... comme si ma position n'était déjà pas assez amère !...

LE BARON, *déposant son verre*. Là !... Ainsi donc, mon bon ami... vous trouvez ma nièce...

LÉOPOLD. Charmante !... adorable ! trop adorable !

LE BARON. Allons, bien ! Le voilà qui se plaint de ce que la mariée est trop belle !

\* Joseph, le Baron, Léopold.

\*\* Le Baron, Joseph, Léopold.



LÉOPOLD. Croyez que je donnerais tout ce que je possède pour faire le bonheur de mademoiselle Camille.

LE BARON. Vous le ferez, mon cher Brémond... vous le faites déjà par votre seule présence!... Quand je pense que si la lettre de Frédéric ne vous était pas parvenue... si vous n'étiez pas revenu à Paris... car enfin cela pouvait arriver... vous pouviez être en voyage... vous pouviez être mort!...

LÉOPOLD, à lui-même. De faim!

LE BARON. Ou même... n'eussiez-vous été en retard que de quelques heures, tout était compromis... Ma nièce, cette chère enfant, se trouvait ruinée.

LÉOPOLD. Que dites-vous?

LE BARON. Sans doute... elle perdait les cinq cent mille francs...

LÉOPOLD. Cinq cent mille francs!... (*Haut.*) Mademoiselle Camille perdait...

LE BARON. Mais, parbleu! Les autres parents que vous venez de voir... s'en emparaient...

LÉOPOLD. Par exemple!

LE BARON. Chut!

Il remonte pour fermer les portes.

LÉOPOLD, à lui-même. Ainsi donc, si je m'en vais, ou si je fais connaître ma qualité d'intrus, je ruine cette intéressante jeune fille... au profit de tous ces grotesques... Diable! diable!

LE BARON, revenant à lui, avec mystère. Vous savez bien qu'il y aura demain un an et un jour que notre vieille cousine Ursule, après quatre-vingt-quatre ans d'un célibat rigoureux, est décédée dans un couvent de Carmélites, à Tarbes...

LÉOPOLD. Il y a un an... déjà!... Pauvre cousine!

LE BARON. Cette sainte femme a laissé une fortune de cinq cent mille francs et un testament olographe qui ne doit être ouvert qu'un an et un jour après le décès de la testatrice... Vous me suivez bien?

LÉOPOLD. Très-bien! La testatrice.

Pendant ce qui suit, Léopold paraît impatient, il serre la bouscle de son gilet, puis il approche doucement un fauteuil et s'assied sur un des bras, sans être vu du Baron.

LE BARON. Or, une vieille servante, qui a élevé ma nièce Camille, et qui, depuis quelques années, était allée donner des soins à notre parente, dont elle possédait toute la confiance... est revenue ici il y a huit jours, et nous a appris que notre cousine Ursule avait institué Camille sa légataire universelle... mais à la condition expresse que notre chère enfant serait mariée lors de l'ouverture du testament, faute de quoi tout le bien de la défunte serait réparti entre ses nombreux collatéraux... (*Il fait un mouvement pour regarder Léopold; celui-ci se lève vivement*

*et se rapproche.*) Cette nouvelle nous frappa comme d'un coup de foudre! Où trouver en huit jours un parti convenable pour Camille, si jeune encore?... Nous étions désolés, désespérés... lorsque Frédéric, son frère...

LÉOPOLD, à part. Ah! c'est le frère!

LE BARON. S'écria tout à coup: Nous sommes sauvés! Camille sera mariée dans huit jours!... Et c'est alors qu'il nous parla de vous, de l'amitié qui vous unissait, et cœtera et cœtera... vous savez le reste... Pour sauver les apparences, nous avons dit à tout le monde que vous aviez connu Camille à Paris, et que depuis longtemps vous sollicitiez sa main. Voilà toute la vérité, mon cher neveu. Voilà comment votre arrivée nous comble de joie, comment aussi un simple retard, un événement imprévu qui vous eût retenu quelques heures de plus, pouvait ruiner ma nièce et nous jeter dans la plus grande désolation! (*On sonne au dehors.*) On sonne à la grille!

Il remonte.

LÉOPOLD, à part. C'est-à-dire que si je parle à présent, je vais foudroyer cette honnête famille!... Que faire? Avec ça que j'ai des hallucinations! Comment prendre un parti quand on n'a rien pris depuis vingt-deux heures!

LE BARON, à la croisée à gauche. Eh! c'est le notaire, monsieur Dubois!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH, entrant et portant ce qu'il faut pour mettre un couvert sur une petite table à droite\*.

LÉOPOLD, à part. Et dire que j'ai fait la sottise de suivre ce misérable groom, au lieu d'aller rejoindre mon oncle. (*Soupirant.*) Il est sans doute à table en ce moment. (*Regardant du côté où est Joseph.*) Qu'est-ce que tu fais donc?... Pour qui ce couvert?

JOSEPH. Oh! monsieur... ce n'est pas pour vous.

LE BARON. Qui est-ce donc que tu vas mettre en pénitence à cette petite table?

## SCÈNE XII.

LE NOTAIRE, LE BARON, LÉOPOLD, JOSEPH.

LE NOTAIRE, entrant par la gauche. Moi, monsieur le baron, si vous voulez bien le permettre, car je n'ai absolument que le temps...

\* Le Baron, Léopold, Joseph.



LE BARON. Comment ! vous ne nous restez pas ?

LE NOTAIRE. Je le regrette, monsieur... mais j'ai tant d'affaires... Deux moribonds viennent de m'envoyer chercher pour rédiger leurs dernières volontés...

LÉOPOLD, *à part*. Si je profitais de l'occasion ?...

LE NOTAIRE. Je les ai fait prier d'attendre quelques instants, afin d'accourir ici en toute hâte et d'y remplir les heureuses fonctions de mon ministère. Je n'ai pas même pris le temps de dîner... et je vous demande bien pardon du sans façon avec lequel...

LE BARON. Comment donc, mon cher Dubois ! est-ce qu'on se gêne avec ses amis ?...

LE NOTAIRE. Trop bon !... (*À Joseph.*) Vite, mon garçon, la première chose venue... une tranche de pâté, un demi-perdreau... la moindre des choses.

Joseph apporte la table servie à côté du petit guéridon qui est à gauche au premier plan.

LÉOPOLD, *à part* \*\*. En voilà un qui se fait servir, au moins... Je donnerais cent écus pour être notaire... C'est vrai ! ma faim tourne sensiblement à la fringale.

LE NOTAIRE, *à Léopold*. Monsieur est le futur, le fortuné futur ? (*Il salue Léopold, qui lui rend son salut d'un air contraint.*) Monsieur m'excusera, si, pour ménager les instants, je lui donne lecture, tout en dinant, des clauses du contrat \*\*\*.

LE BARON. C'est à merveille !... Allons, allons, je vous laisse ensemble, (*à Léopold*) afin que vous en puissiez discuter librement les articles. Et vous, maître Dubois, si vous ne me jurez pas devant... par-devant vous-même, de venir déjeuner demain, nous devenons ennemis mortels !

AIR : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Mais je vous laisse exercer sans retard ;  
Demain matin, nous nous verrons à table.  
Je vous réserve un faisan délectable,  
Dont, en gourmet, vous aurez bonne part.

LÉOPOLD, *à part*.

Entendre ça lorsque, hélas ! je me sens  
Un appétit de cannibale,  
C'est m'infliger les horribles tourments  
De feu l'infortuné Tantale.

ENSEMBLE.

Maudit notaire ! encor nouveau retard !  
Moi, qui si bien me trouverais à table !  
Surtout devant un faisan délectable,  
Dont en gourmet je prendrais bonne part !

LE NOTAIRE.

Oui, je m'en vais exercer sans retard ;  
Demain matin nous nous verrons à table,  
Pour déguster ce faisan délectable,  
Dont, en gourmet, je prendrais bonne part !

\* Le Baron, le Notaire, Léopold, Joseph.

\*\* Joseph, le Baron, le Notaire, Léopold.

\*\*\* Le Notaire, le Baron, Léopold.

LE BARON.

Allez, mon cher, exercer sans retard, etc.

*Il sort à droite.*

### SCÈNE XIII.

JOSEPH, LE NOTAIRE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à part*. Il va encore se promener !... Ah ça, mais c'est donc la tour d'Ugolin, que ce maudit château ?

LE NOTAIRE, *à Joseph, qui a apporté deux plats qu'il a posés sur le guéridon*. Allons, mon ami, allons... mes moribonds attendent.

*Il s'assied.*

JOSEPH, *servant*. Mais, dam ! ça ne peut pas les contrarier... Ils voudraient bien attendre encore six mois comme ça !

*Il sort le perdreau.*

LE NOTAIRE. Tu fais le facétieux !... (*Regardant ce qu'on lui sert.*) En voilà assez... (*Joseph place le pâté sur la table.*) En voilà deux fois trop !... (*Léopold regarde les mets avec convoitise.*) Avance un fauteuil ici, pour monsieur.

LÉOPOLD, *enchanté*. Comment, estimable notaire, vous...

Joseph apporte le fauteuil, et le place à une assez grande distance de la table. Léopold furieux le rapproche et s'assied.

JOSEPH, *une assiette à la main et la serviette sous le bras*. Est-ce que monsieur va manger aussi ?

*Il présente l'assiette.*

LE NOTAIRE, *la prenant*. Mais non... mais non... monsieur va causer avec moi \*.

Léopold fait une grimace de désappointement.

JOSEPH. Ah ! je disais aussi !...

Léopold se retourne de son côté et lui lance des regards foudroyants, tandis que le notaire est occupé à arranger ses papiers.

LE NOTAIRE, *déployant sa serviette*. Je n'ai pas besoin de toi... tu peux nous laisser.

*Il découpe le pâté.*

JOSEPH. Oui, monsieur Dubois... (*Même jeu de Léopold. À part, en sortant.*) Qu'est-ce qu'il a donc ?... On dirait qu'il va vous manger !

*Il sort à gauche.*

### SCÈNE XIV.

LE NOTAIRE, LÉOPOLD, tous deux assis.

LÉOPOLD. Quel remarquable pâté !

LE NOTAIRE, *se servant*. Oui, ma foi !... il a un fumet !... (*Il mange.*) Et d'abord,

\* Le Notaire, Léopold, Joseph.

mon cher monsieur Brémont, permettez-moi de remplir sur les actes et minutes votre âge exact et vos prénoms, laissés en blanc.

LÉOPOLD. Comment trouvez-vous ce pâté?

LE NOTAIRE, *la bouche pleine. Excellent ! Vrai pâté d'Amiens... (Il prend la plume.)* Vous vous appelez?...

LÉOPOLD. Oh ! d'Amiens... ou d'ailleurs... On en fait à Chartres qui imitent parfaitement...

LE NOTAIRE, *mangeant. Vous croyez ?..* Il me semble pourtant bien reconnaître le goût... Nous disons que vous vous nommez...

LÉOPOLD. Vous êtes sûr que c'est d'Amiens ?...

LE NOTAIRE. Tout à fait... tenez...

Il prend le pâté et le lui met sous le nez.

LÉOPOLD, *à part. Hum !.. (Haut.)* Je disais bien ! c'est du Chartres !

Il prend un des côtés du plat qu'il attire à lui.

LE NOTAIRE, *retirant le plat. Du tout !..* d'Amiens !

LÉOPOLD, *même jeu. Du Chartres. C'est le parfum du Chartres... à moins que le goût... (Voulant prendre la fourchette qui est dans le pâté.)* Permettez, je vais vous dire au juste...

LE NOTAIRE, *lui enlevant le plat, qu'il pose sur la table. Au surplus, qu'il soit de Chartres ou d'Amiens, peu importe !*

Il mange et boit.

LÉOPOLD, *vivement. Oh ! demande pardon !..* Diable ! ce n'est pas indifférent !

LE NOTAIRE, *à part. Ah ça, mais c'est un gastronome, que ce jeune homme ! (Haut.)* Nous disons... Brémont...

Il prend sa plume. Pendant que le Notaire écrit, Léopold s'empare d'un couteau, au moyen duquel il cherche à faire avancer de son côté la fourchette qui est dans le pâté.

LÉOPOLD, *lentement. Ernest, Jules, Léopold...*

LE NOTAIRE, *finissant d'écrire. Léopold...*

LÉOPOLD, *dictant, recommence le même jeu. Alexandre, Isidore... artiste peintre en portraits, à l'huile, à l'aquarelle, à l'aquatinta, à la sépia, etc., rue Saint-Georges, 7 bis.*

LE NOTAIRE, *levant la tête. Là ! c'est fait !*

Il mange.

LÉOPOLD, *même jeu. Ah ! vous oubliez l'âge !... l'âge, mon cher notaire...*

LE NOTAIRE, *reprenant la plume. C'est juste... Agé de...*

LÉOPOLD, *cherchant à se rappeler, pour gagner du temps. Attendez donc !.. Je suis né... en...*

LE NOTAIRE, *la plume à la main. En... en quel an ?*

LÉOPOLD, *faisant avancer la fourchette avec son couteau. Ma foi, je ne sais plus au juste... tout ce que je sais, c'est que j'ai... (il rapproche la fourchette) c'est que j'ai...*

LE NOTAIRE. Vous avez...

LÉOPOLD, *s'emparant de la fourchette, et piquant une truffe dans le pâté. La fourchette !*

Il la passe vivement de sa main droite dans sa main gauche pour la cacher au notaire.

LE NOTAIRE. Hein ?

LÉOPOLD. Hum !... Vingt-sept ans, vingt-sept ans et trois mois...

LE NOTAIRE, *qui a fini d'écrire. Et trois mois... (Il cherche la fourchette, qu'il aperçoit dans la main droite de Léopold, où celui-ci l'avait repassée; il arrête vivement le bras de Léopold au moment où il approche la fourchette de sa bouche.)* Pardon !... vous avez la fourchette ! (Il la reprend, et mange la truffe qui y est piquée. Léopold, désappointé, se jette dans son fauteuil.) Maintenant, quant aux clauses du contrat, je vais vous en donner connaissance, article par article.

Il mange.

LÉOPOLD, *le regardant. Il ne mange pas... il dévore !*

LE NOTAIRE. Et d'abord nous avons pensé que le régime de la communauté des biens était le mieux approprié...

LÉOPOLD. Le régime ?...

LE NOTAIRE. De la communauté. Il est tout à votre avantage. D'ailleurs, vous ne pouvez préférer le régime dotal, ou le régime...

LÉOPOLD, *se levant. Je ne préfère aucun régime... j'en ai bien assez comme cela !*

LE NOTAIRE, *se levant. Monsieur, vous m'étonnez !..* Il faut pourtant bien, dans un contrat de mariage...

LÉOPOLD, *à part. Si je pouvais le faire déguerpir !..*

LE NOTAIRE. Plait-il ?

LÉOPOLD. Je dis que c'est là ma manière de voir... et j'y tiens !.. Cependant, si vous désirez consulter monsieur le baron...

LE NOTAIRE. Sans doute, monsieur... il le faut absolument... le cas est trop grave...

LÉOPOLD. Je ne le nie pas... mais peut-être monsieur le baron...

LE NOTAIRE. Oui, oui, et je cours lui faire part...

Il va pour sortir.

LÉOPOLD, *satisfait. Ah !..*

LE NOTAIRE, *revenant. C'est-à-dire que depuis trente ans que je suis notaire, monsieur, je puis vous certifier que jamais...*



LÉOPOLD. En province, c'est possible... mais à Paris...

Il se rapproche de la table.

LE NOTAIRE, *qui a fait une fausse sortie, vide le reste de la bouteille dans son verre, et boit.* A votre santé, monsieur.

LÉOPOLD. Merci; mais hâtez-vous, monsieur... vos moribonds s'impatientent!

LE NOTAIRE. Parbleu! vous m'y faites songer... (*Regardant la table, tout en s'éloignant.*) Ce perdreau et surtout ce pâté étaient si succulents..

Il disparaît à gauche.

LÉOPOLD, *s'approchant de la table.* Ah! enfin!... J'ai cru qu'il ne s'en irait pas!

LE NOTAIRE, *revenant.* Ah! ma tabatière que j'oubliais!

Il revient la prendre sur la table et sort.

LÉOPOLD, *à lui-même.* Que le bon Dieu le bénisse! (*Il le suit jusqu'à la porte, et le regarde s'éloigner.*) Cette fois, il s'éloigne pour tout de bon! Je me contenterai des débris de ce délicieux ambigu! Et après, ma foi, dussé-je me passer de dîner...

Il s'assied; en ce moment Camille entre par la droite, il se lève vivement.

## SCÈNE XV.

LÉOPOLD, CAMILLE.

LÉOPOLD. Ciel!

CAMILLE, *étonnée.* Eh bien, monsieur, que signifie cette frayeur?... Est-ce que je vous fais peur?

LÉOPOLD, *se remettant.* Peur? à moi!... (*A part.*) Et l'on parle de Tantale, d'Ugolin, et du naufrage de la Méduse!...

Il regarde la table.

CAMILLE. Mais qu'avez-vous donc?

LÉOPOLD. Moi, mademoiselle?

CAMILLE, *comme devinant.* Ah! je sais... Monsieur Dubois, le notaire, vous quitte... il vient de vous lire notre contrat... cela a dû bien vous ennuyer.

LÉOPOLD. Il dévorait, mademoiselle... il dévorait...

CAMILLE. Mais vous semblez bien ému, monsieur?

LÉOPOLD. Moi, moi?... Et comment ne le serais-je pas près de vous, mademoiselle?... quand je vous vois si bonne, si résignée... prête à obéir à vos parents, qui vous imposent ce mariage si prompt avec un homme qui peut-être n'est pas ce que vous... (*Camille le regarde.*) Un inconnu, enfin... car nous sommes seuls, et la vérité est que vous ne me connaissez pas.

CAMILLE. Oh! si, monsieur... (*Mouve-*

*ment de Léopold.*) Par mon frère... C'est plutôt moi qui pouvais craindre...

Elle s'arrête confuse.

LÉOPOLD. Craindre! quoi, mademoiselle? (*A part.*) C'est un ange!... (*Haut.*) Que pouviez-vous redouter? Ne suffit-il pas de vous voir une seule fois pour vous aimer, pour vous adorer? Tenez, ce matin, à Châlons, où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer un instant... un seul instant!...

Air du Puits d'amour.

Comme une vision céleste  
Vous m'apparaissez... quels regrets!...  
Vous partez, hélas!... et je reste,  
Ne croyant vous revoir jamais.  
Alors, ma main rendant hommage  
A tant de grâce et de fraîcheur,  
Pour mes yeux traça votre image,  
Ainsi qu'elle était dans mon cœur.

(*Lui présentant son calepin.*) Oui, j'ai dessiné de souvenir...

CAMILLE, *le prenant.* Mon portrait?... (*Regardant.*) Ah! mais c'est charmant, c'est parfait!

LÉOPOLD. Vous voyez bien qu'il vous ressemble.

CAMILLE. Je parle du dessin.

LÉOPOLD. Ce n'est qu'une légère esquisse jetée rapidement pendant qu'on préparait mon chevreuil.

CAMILLE, *regardant le portrait.* Oh! vous m'avez flattée... je n'ai pas les yeux si grands que cela.

LÉOPOLD, *préoccupé.* Et croiriez-vous, mademoiselle, que c'est ce misérable groom qui l'a mangé?...

CAMILLE, *étonnée.* Quoi donc, monsieur?...

LÉOPOLD. Sous prétexte que c'était sa côtelette!...

CAMILLE. Sa côtelette!

LÉOPOLD. Hein?... Oh! pardon!... (*A part.*) La tête n'y est plus!...

## SCÈNE XVI.

JOSEPH, LÉOPOLD, CAMILLE.

Joseph entre par la gauche et dessert la table sur laquelle a mangé le Notaire. Il dépose plusieurs objets dans la chambre par laquelle il est entré.

CAMILLE, *rendant le portrait à Léopold, sans voir Joseph.* Mais moi aussi j'ai fait votre portrait... (*Mouvement de Léopold.*) Oui, monsieur... dans ma tête... dans ma pensée... quand Frédéric, mon frère, nous parlait de vous... car il nous en parlait si souvent! Il vous aime tant, ce bon frère!

LÉOPOLD, *apercevant Joseph, qui, tout*



*en desservant, mange les restes du pâté. Ah ! mon Dieu !...*

Il lui fait des signes.

CAMILLE. Et vous allez trouver cela bien singulier, bien extraordinaire, sans doute... ce portrait... il vous ressemblait...

Léopold lance des regards furieux à Joseph, qui le regarde bêtement en portant un morceau à la bouche.

JOSEPH, *à part, emportant la table.* Qu'est-ce qu'il a donc ?

CAMILLE. Aussi, quand je vous ai vu, il m'a semblé que je vous connaissais depuis longtemps !

LÉOPOLD, *qui se retourne et aperçoit Joseph près de la porte du fond à droite. A part.*) Brigand !

Joseph disparaît.

CAMILLE. Et vous, monsieur ?

LÉOPOLD. Moi, mademoiselle !... Oh ! moi aussi... Croyez bien que de mon côté...

## SCÈNE XVII.

LÉOPOLD, CAMILLE, LE BARON,  
M<sup>me</sup> DE CERNAY.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *en dehors.* C'est indigne !

LE BARON, *en dehors.* C'est infâme !

CAMILLE, *regardant à droite.* Mon Dieu ! maman approche... elle a l'air très-fâché !... Pardon, monsieur, je vais...

Elle se dirige à gauche.

LÉOPOLD, *l'accompagnant.* C'est ce notaire...

Camille sort à gauche.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *entrant par la droite.* Quel outrage ! quel indigne affront !

LE BARON, *de même.* Nous compromettre ainsi devant tous nos parents !

LÉOPOLD, *s'approchant* \*. Eh ! mon Dieu ! ce désordre, cette agitation ! qu'avez-vous donc, mon cher baron ?...

LE BARON, *à part.* Son cher baron !

LÉOPOLD, *saluant la comtesse.* Madame...

LE BARON. C'est moi... et ma sœur, qui venions réclamer de vous, monsieur, une explication...

LÉOPOLD, *à part.* Allons, je ne l'échapperai pas !... Ils vont me parler régime.

LE BARON. Vous connaissez cette écriture ?...

Il lui montre la lettre.

LÉOPOLD, *regardant.* Sans doute... c'est de la coulée.

LE BARON. Hein ! Trêve de raillerie, monsieur... Ne voyez-vous pas que nous savons tout ?

Le reste de cette scène doit être joué très-vivement.

\* M<sup>me</sup> de Cernay, Léopold, le Baron.

LÉOPOLD. Vous savez...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Oui, monsieur.

LE BARON. Cette lettre de Frédéric nous a tout appris...

LÉOPOLD. Vraiment ?... Eh bien, ma foi, tant mieux ! Tenez, franchement, je préfère ça.

LE BARON. Oui da !... Vous le prenez un peu légèrement... vous oubliez que nous avons le droit de vous demander les motifs d'une conduite aussi... extraordinaire...

LÉOPOLD. J'avoue qu'au premier coup d'œil...

LE BARON. Comment !... vous présenter à une famille honorable !...

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Vous introduire ici pour épouser...

LÉOPOLD, *vivement.* Un instant !... permettez...

LE BARON. Non, monsieur, non, je ne le permettrai pas !... D'ailleurs, vous savez bien que ce mariage est impossible !

LÉOPOLD. Oh ! impossible !... A la rigueur, pourtant...

LE BARON. La rigueur... c'est celle des lois que je devrais invoquer... Au surplus, ne discutons pas sur ce point.

LÉOPOLD. Non, ne discutons pas... d'autant plus que je me proposais de tout vous dire moi-même, entre la poire et le café...

LE BARON. Eh ! monsieur... il s'agit bien à présent...

LÉOPOLD. Ah ! il n'en est pas encore question ?... J'étais sûr que ça finirait comme ça.

LE BARON. Comment supposer que, marié depuis quelques jours à peine...

LÉOPOLD. Hein ?... Plâit-il ?... Moi, marié ?

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Voudriez-vous nier ?

LÉOPOLD. La question est jolie !

LE BARON. Marié, la semaine dernière, à Orléans !

LÉOPOLD. Qui diable a pu vous conter...

LE BARON. Qui ?... Vous, monsieur.

LÉOPOLD. Moi ?... (*A lui-même.*) Ah ça, mais... voyons... est-ce que sans m'en douter...

LE BARON, *lui montrant la lettre.* Vous-même, qui l'avez écrit à Frédéric.

LÉOPOLD. O Frédéric !... Ah ! bien ! très-bien ! Je comprends...

LE BARON. Il en convient !...

LÉOPOLD, *riant.* Ha ! ha ! j'y suis !... ha ! ha ! ha !

LE BARON, *scandalisé.* Il rit !... il ose rire !...

LÉOPOLD. C'est l'autre !... Voilà pourquoi il n'est pas venu.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. De qui parlez-vous ?

LÉOPOLD.

AIR de *M<sup>me</sup> Favart*.

Votre surprise est vraiment légitime !  
Quand je dis qu'il n'est pas venu,  
Je parle de mon homonyme ;  
L'autre Brémont, à ma place attendu.

LE BARON ET M<sup>me</sup> DE CERNAY. L'autre Brémont ?

LÉOPOLD.

De Frédéric l'ami d'enfance,  
En un mot, le futur réel,  
Car, je ne suis, moi, dans la circonstance,  
Qu'un futur... conditionnel...  
Moi, je ne suis, dans cette circonstance,  
Qu'un futur conditionnel !

M<sup>me</sup> DE CERNAY. L'autre Brémont !... Ce n'est donc pas vous ?...

LÉOPOLD. Jamais !

LE BARON. Alors, comment êtes-vous ici ?

LÉOPOLD. Ah ! ça, ce n'est pas ma faute... et plutôt au ciel...

LE BARON. Mais qui donc vous a amené ?

LÉOPOLD. Qui ?... Sonnez votre groom.

LE BARON. Joseph ?... Par exemple !

M<sup>me</sup> de Cernay agite une sonnette qu'elle trouve sur le guéridon à gauche.

LÉOPOLD. C'est ça, appelez Joseph... je serais bien aise de le voir aussi !...

## SCÈNE XVIII.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, LÉOPOLD, JOSEPH, LE BARON.

JOSEPH, *accourant de la droite*. Monsieur a sonné ? (*Léopold le saisit au collet. Effrayé.*) Ah !

LE BARON. Qu'as-tu donc, imbécile ?

LÉOPOLD. Parle ! N'es-tu pas venu me trouver à Châlons-sur-Saône... dans l'hôtel du Chevreuil ?

JOSEPH, *tremblant*. Oui, monsieur.

LÉOPOLD. Ne m'as-tu pas dit, au moment où j'allais me mettre à table... (*à madame de Cernay*) car j'allais me mettre à table... ?

JOSEPH. Oui, monsieur.

LÉOPOLD. Ne m'as-tu pas dit que, moi, Brémont, arrivé de Paris par les messageries royales, j'étais attendu ici pour dîner ?

Il le repousse avec colère.

JOSEPH, *très-étonné*. Oui, monsieur, oui...

Il sort à droite en murmurant quelques paroles.

LÉOPOLD. Vous voyez bien, monsieur.

LE BARON. Ainsi donc, vous étiez venu ici pour...

LÉOPOLD, *riant*. Hélas ! oui.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Ce n'était pas dans le but d'épouser Camille ?

LÉOPOLD, *sérieusement*. Hélas ! non !

LE BARON. Mais conçoit-on une pareille fatalité !...

LÉOPOLD. Croyez, du reste, monsieur le baron...

LE BARON. Eh ! monsieur, que diable aussi, pourquoi vous appelez-vous Brémont... et qu'alliez-vous faire à Châlons ?

LÉOPOLD. D'abord, monsieur... il me semble que j'ai bien le droit... Tout Français a le droit de s'appeler Brémont, et d'aller à Châlons-sur-Saône... Ensuite, j'allais à Mâcon, chez mon oncle, M. Dérrouille.

LE BARON. Votre oncle... vous avez dit Dérrouille ?...

LÉOPOLD. De Mâcon.

LE BARON. De... quoi ! vous seriez le neveu ?...

LÉOPOLD. De mon oncle, oui, monsieur... et quoique enchanté d'avoir fait votre connaissance, je vais, de ce pas, continuer ma route, pour aller me jeter dans les bras de ce respectable parent. (*Saluant.*) Madame la comtesse... monsieur le baron...

Il fait quelques pas vers la chambre de Frédéric.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Tout est perdu !

## SCÈNE XIX.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, CAMILLE, LÉOPOLD, LE BARON.

LE BARON, *dans la plus grande anxiété*. Jeune homme !... (*A part.*) C'est pour en devenir fou !

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *tombant dans un fauteuil à gauche*. Ah ! j'en mourrai !

CAMILLE, *entrant par la gauche, et s'approchant vivement de sa mère*. Mon Dieu ! maman, qu'as-tu donc ?

LE BARON, *à Léopold*. Monsieur... monsieur... vous voyez dans quel embarras affreux vous nous avez plongés !...

LÉOPOLD. C'est vrai... Oui... en effet... mais, ordonnez, monsieur le baron... je suis prêt à tout pour réparer... Voulez-vous que je prenne sur moi tous les torts ? que j'explique à tous ces messieurs la fatale méprise...

LE BARON. Arrêtez, monsieur... ce serait ruiner ma nièce, et nous compromettre aux yeux de tous nos parents, à qui nous avons dit que nous vous connaissions !...

LÉOPOLD. C'est encore vrai !... mais alors... dites-moi mon devoir... car je suis incapable de...

LE BARON. Ah ! voici tout le monde !



## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, INVITÉS.

ENSEMBLE.

AIR : *Que bientôt le notaire. (Turlurette).*

CHOEUR.

Quelle étrange aventure  
Retarde le moment  
De cette signature?  
Ah ! pour eux, quel tourment !

LÉOPOLD.

Je voudrais, je le jure,  
Être au diable, à présent !  
Triste mésaventure !

Ah ! j'enrage, vraiment !

*Pendant ce chœur un valet place le petit guéridon au milieu du théâtre.*

LE NOTAIRE, *qui entre à la fin du chœur, au Baron* \*. Monsieur, je suis extrêmement pressé... veuillez prendre...

Il se place droit devant le guéridon.

LE BARON. Dans l'instant, cher notaire.

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *à part*. Ma pauvre Camille !LÉOPOLD, *au Baron*. Que faut-il faire ?

LE BARON. Vous le voyez, monsieur... il n'est qu'un moyen de nous sauver... Vous êtes un honnête jeune homme... parent d'un de mes vieux amis... et si vous êtes libre, si vous aimez ma nièce...

LÉOPOLD. Moi?...

FINAL.

AIR des Surprises.

LÉOPOLD.

Si je l'aime !... ah ! monsieur !... en doutez-vous ?

LE BARON.

Eh ! bien !

Pour la sauver... signez... il n'est que ce moyen.

*Dans ce moment les trois portes du fond s'ouvrent, on voit une table très-richement servie.*

JOSEPH, *du fond, au milieu*. Madame est servie !LÉOPOLD, *s'élance du côté de la salle à manger, Joseph effrayé se recule vivement.*

O bonheur !

M<sup>me</sup> de Cernay, *qui a remonté la scène, arrête Léopold.*

O bonheur !

M<sup>me</sup> DE CERNAY, *à part à Léopold.*

Qu'elle soit heureuse, je vous prie.

LÉOPOLD.

Je le jure !... (*À part.*) Ah ! j'en perds l'esprit !*Il signe et présente la plume à Camille.*M<sup>me</sup> DE CERNAY, *le prenant à part.*

Surtout, monsieur, de grâce !... ah ! point d'étourderie !

\* M<sup>me</sup> de Cernay, Camille, le Notaire, le Baron, Léopold.

Ne lui dites jamais... l'honneur vous le prescrit...  
Que si vous l'épousez... c'est...

LÉOPOLD, *à part.*

C'est par appétit !

*Pendant ces à part, quelques parents et le Baron ont signé le contrat.*

LE BARON. Eh bien ! mon cher Brémond, vos vœux sont-ils satisfaits ?

LÉOPOLD. Ah ! monsieur le baron, je ne puis vous dire à quel point j'éprouve le besoin... de...

Il jette un coup d'œil du côté de la table.

M<sup>me</sup> DE CERNAY. Allons, allons... remettez à demain....LÉOPOLD, *à part, comme effrayé*. Plait-il ?M<sup>me</sup> DE CERNAY. Ces doux épanchements.

LÉOPOLD. Elle m'a fait une peur !...

LE BARON. Et rendons-nous à table !

LÉOPOLD. Il était temps !

ENSEMBLE, suite.

CAMILLE.

Heureuse journée !  
Chaine fortunée !  
Un doux hyménée  
Nous unit enfin !

LÉOPOLD.

Heureuse journée !  
Charmant hyménée !  
Mon âme étonnée  
Bénit le destin !

LES AUTRES.

Heureuse journée !  
Chaine fortunée !  
Un doux hyménée  
Les unit enfin !

*Pendant ce premier ensemble, Léopold a donné la main à Camille, un Invité à M<sup>me</sup> de Cernay, le Baron à une dame, et les autres Invités ont été se placer à table. Léopold, au milieu, entre Camille et sa mère; les autres à droite et à gauche.*

LÉOPOLD, seul.

Grâce au mariage  
Dont le nœud m'engage,  
J'aurai l'avantage  
(*À part.*) De dîner enfin !

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Oui, ce mariage  
Doit être, je gage,  
Pour nous le présage  
D'un heureux destin !

LÉOPOLD.

Grâce au mariage, etc.

LES AUTRES.

Quand le mariage  
Tous deux les engage,  
Ils devront, je gage,  
Bénir le destin !

Le rideau tombe.

FIN.



UN

# TUTEUR DE VINGT ANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR MM. MÉLESVILLE ET PAUL VERMONT.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 24 février 1845.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

|                                                 |                            |
|-------------------------------------------------|----------------------------|
| FÉLIX DERNEVILLE.....                           | M. DESCHAMPS.              |
| RAOUL BEAUVOISIN, avocat de province.....       | M. NUMA.                   |
| CHABANAIS, banquier.....                        | M. KLEIN.                  |
| VALENTINE DE LA MARNIÈRE, pupille de Félix..... | M <sup>lle</sup> DESIRÉE.  |
| MADAME DE MAREUIL, tante de Félix.....          | M <sup>me</sup> LAMEQUIN.  |
| ARMIDE CHABANAIS, femme du banquier.....        | M <sup>lle</sup> FARGUEIL. |
| UN NOTAIRE.                                     |                            |
| UNE GOUVERNANTE.                                |                            |
| INVITÉS, HOMMES ET FEMMES.                      |                            |
| DOMESTIQUES.                                    |                            |

Le scène est à Paris au premier acte; au second, à Passy, chez madame de Mareuil.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon élégant. Appartement de garçon. Meubles Louis XV.

### SCÈNE I.

BEAUVOISIN, UN DOMESTIQUE.

(Le Domestique range, sur une étagère, à gauche, plusieurs paquets enveloppés de papier. Beauvoisin entre en costume de bal d'une recherche exagérée; petites moustaches.)

BEAUVOISIN, au fond.

Félix n'est pas chez lui ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

BEAUVOISIN.

Tiens ! il m'avait promis de m'attendre ! Nous opons toujours ici, n'est-ce pas ? (Il s'assied à roite.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur a donné ses ordres pour deux heures du matin.

BEAUVOISIN.

Deux heures !... c'est presque un déjeuner... A Besançon, nous soupions à neuf heures... Il est vrai qu'à Besançon, nous n'avons pas le bal de l'Opéra.

### SCÈNE II.

BEAUVOISIN, CHABANAIS, au fond.

CHABANAIS, parlant à un autre domestique. \*

Ah ! bah ! Félix est sorti ? Je venais le

\* Chabanaïs, Beauvoisin.

prendre. (Voyant Beauvoisin.) Tiens, Beauvoisin !

BEAUVOISIN.

Bonjour, Chabanaïs... ou plutôt, bonsoir !

CHABANAIS.

Salut, Démosthènes ! (Lui serrant la main.) Qu'est-ce que tu fais donc là ?

BEAUVOISIN.

Tu le vois... Je me repose.

CHABANAIS.

Tu te reposes !.. A minuit ! à l'heure où l'on commence à vivre !.. Quel contre-sens !

BEAUVOISIN.

Pardon, mon cher !.. c'est qu'à Besançon, nous nous couchons à dix heures.

CHABANAIS, avec dédain.

Oui !.. vous dormez la nuit, en province ! Pauvres dupes !

Ara : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Du temps, cet ennemi des hommes, Pourquoi donc avez-vous pitié ?

Vous en êtes trop économes,

Et vous ne vivez qu'à moitié !

A Paris, on lui fait la guerre,

Par le plaisir on le poursuit...

On soupe tard, on ne dort guère...

On vit deux fois... c'est tout profit !

BEAUVOISIN.

Parbleu ! si vous faites de la nuit le jour... et... *vice versa*.

CHABANAIS.

Non ; il y a temps pour tout ! Et quand on est banquier, comme moi, il faut se partager entre les plaisirs et les affaires !.. Je m'amuse la nuit... mais je ne dors pas le jour... De huit heures du matin à six heures du soir, les reports, la rente, le coupon ! Sur ces articles-là je suis barbare !.. Mais à six heures, je ferme mes bureaux... alors, en avant les joies et les voluptés de ce monde. Le matin, le devoir ; le soir, le plaisir !.. Le jour, la recette, la nuit la dépense !.. Voilà comme je tiens mes livres... et ma vie... en partie double !

BEAUVOISIN.

Et quand dors-tu ?

CHABANAIS.

L'été... à la campagne !..

BEAUVOISIN, d'un ton déclamateur.

Et ta femme ?.. car tu es marié, malheureux ! Tu as contracté ces nœuds sacrés que la nature et la société...

CHABANAIS.

Beauvoisin, défais-toi donc de cette mauvaise habitude de parler toujours comme un réquisitoire... Tu es avocat... tu sollicites une place de substitut... Réserve tes moyens pour l'époque où tu exerceras le ministère public ! Ma femme... c'est comme les affaires... elle a ses heures ! Par exemple, ce soir, je l'ai menée au

spectacle... nous sommes rentrés sagement... Armide s'est enfermée chez elle !.. Je suis parti !.. Armide repose... et Renaud va passer une délicieuse nuit de garçon !

BEAUVOISIN, souriant.

Don Juan... du trois pour cent, va !.. Tu mériterais bien que de son côté... ta chaste moitié...

CHABANAIS.

Elle ? Fi donc !.. une vertu farouchè !

BEAUVOISIN.

Tu n'en es que plus coupable... car enfin, ta femme est belle !

CHABANAIS.

Comme un ange !

BEAUVOISIN.

Spirituelle !

CHABANAIS.

Comme un démon ! mais une tête romanesque !.. toujours dans les nuages, le sentiment, le septième ciel !.. moi, qui suis fort terrestre de ma nature, j'aime mieux le bal masqué !.. c'est là que je brille ! Tu verras comme je file une intrigue et j'enlève une conquête !..

BEAUVOISIN.

Mauvais sujet ! Tu m'y mènes donc, à l'Opéra ?

CHABANAIS.

Parbleu ! Tu es venu à Paris pour étudier les mœurs !.. Tu es garçon... tu n'es pas encore magistrat... tu as le droit de faire des folies !

BEAUVOISIN, se campant, \*

Au fait, tu vois cette tournure ! hein ? cela ne sent pas trop l'avocat ?.. Et ces petites moustaches naissantes ?..

Ara : Du Printemps.

On nous les défend, sous la toque ;  
On craint, qu'à cet aspect vainqueur  
La justice ne s'interloque  
Et que ça ne lui fasse peur !  
Aussi, je les prends aux vacances...  
Je ne les porte que deux mois...  
Et quant je rentre aux audiences...

(Souriant et faisant le signe de se raser.)

Crac... je reprends l'esprit des lois !

CHABANAIS, riant.

Ah ! ah ! on se permet le calembourg à Besançon ?

BEAUVOISIN.

Dans les vacances ! et cette année, je les prolonge une partie de l'hiver !..

CHABANAIS.

Tu iras très-bien !

BEAUVOISIN.

Tu crois ?

\* Beauvoisin, Chabanaïs,

CHABANAIS.

Si tu veux suivre mes leçons!.. Vois, Félix, mon élève... car j'adore former les jeunes gens!.. un garçon accompli!.. à vingt ans... il séduit une femme et avale un verre de champagne, avec une grâce...

BEAUVOISIN, émerveillé.

Vraiment?..

CHABANAIS.

Il a une soif... de conquêtes!.. Dans ce moment, il est amoureux... une passion sérieuse... je ne sais pas qui... Il fait le discret avec moi, contre son habitude!.. mais ça ne l'empêche pas de courir à droite, à gauche... pour se distraire... des rigueurs de son inhumaine!

BEAUVOISIN.

On lui résiste!.. lui qui est si aimable!.. quarante mille livres de rentes!

CHABANAIS.

Oui, mon cher... il y a encore des femmes qui se défendent!.. peu... mais enfin, on en trouve... quand on a la main heureuse.

BEAUVOISIN, d'un air de conquérant.

J'en trouverai!.. Allons à l'Opéra. (Il veut sortir. Félix paraît au fond.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉLIX, un billet ouvert à la main. \*

FÉLIX.

Vous êtes encore ici, vous autres?

LES DEUX AUTRES.

Félix!

FÉLIX.

Je vous aurais bien cherché jusqu'à demain au milieu du foyer!..

CHABANAIS.

Tu en viens?

BEAUVOISIN.

Est-ce déjà un peu chaud?

FÉLIX.

Brûlant, mon cher!.. Des flots de lumières... des torrents de femmes! de petits dominos... à tailles de nymphes...

BEAUVOISIN, frissonnant de plaisir.

Hum!

FÉLIX.

Des mains!.. des pieds!..

BEAUVOISIN, de même.

Oh! la, la!

FÉLIX.

Je ne serais pas revenu sans quelques ordres à donner pour notre souper...

\* Beauvoisin, Félix, Chabanaïs.

CHABANAIS, montrant le billet que Félix tient à la main, et que celui-ci cache aussitôt dans sa poche.

Et sans un billet doux à recevoir... (A Beauvoisin.) Grand homme! il mène tout de front!.. comme Napoléon!

FÉLIX, avec un peu d'embarras.

Du tout... c'est une lettre d'affaires.

CHABANAIS, d'un air goguenard.

De ton agent-de-change?

BEAUVOISIN, de même.

Ou de ton avocat?

FÉLIX, souriant.

Mauvais plaisant!

CHABANAIS.

Laisse donc! c'est de ta belle inconnue! rien qu'au parfum qui s'en exhale!.. Eh bien! tu as tort de faire le mystérieux avec moi... Si je la découvre... pour te punir, je te l'enlève.

BEAUVOISIN, se frottant les mains.

Ce serait drôle!

FÉLIX, riant.

Fi donc! à un camarade!

CHABANAIS.

Oh! sur ce chapitre là, je suis sans pitié, moi!.. je soufflerais sa belle à mon meilleur ami... sans le moindre remords.

BEAUVOISIN, se frottant toujours les mains.

Il est Cosaque!

FÉLIX, à part.

Jem'en souviendrai. (Haut, froidement.) Comment se porte ta femme, Chabanaïs?

CHABANAIS.

A merveille... Elle dort.

FÉLIX.

En es-tu bien sûr?

CHABANAIS.

Pourquoi me dis-tu ça?

FÉLIX, riant.

Dans ton intérêt!.. Si elle se doutait de la vie que tu mènes...

CHABANAIS, se fâchant.

Je vous préviens d'une chose... si on me parle encore de ma femme... je m'en vais!.. Que diable! nous nous réunissons pour nous amuser... et non pas pour... (Reprenant sa gaieté.) Tenez... une idée qui m'est venue tout-à-l'heure!.. \* Après le bal, nous devons souper chez Félix... mais un souper entre hommes!.. c'est bien triste.

BEAUVOISIN.

C'est monotone!

CHABANAIS.

Si nous invitions quelques dames.

BEAUVOISIN, d'un air pudibond.

Oh!.. oh!..

\* Beauvoisin, Chabanaïs, Félix.



CHABANAIS.

Des dames... convenables!

BEAUVOISIN.

Honnêtes !..

CHABANAIS.

C'est bien comme je l'entends...

FÉLIX, à part.

On dirait qu'il veut me servir. (Haut d'un air compassé.) Messieurs... Messieurs... Ceci est grave ! (Souriant.) J'y avais déjà pensé... j'ai fait mettre six couverts.

CHABANAIS.

C'est cela... nous en ramènerons du ball.. Chacun la sienne...

BEAUVOISIN, étourdi,

Comment ! moi aussi ?

FÉLIX.

Certainement !

BEAUVOISIN.

Eh bien ! oui ! eh bien ! oui !.. Ces farceurs-là me font sortir de mon caractère... Je me sens tout émoussillé !

CHABANAIS, gâlement.

Les femmes, ça n'est pas rare, dans la saison où nous sommes... En carnaval, il en pleut !

FÉLIX, de même.

Surtout à l'heure du souper.

CHABANAIS, s'animant.

J'en amènerai deux !

BEAUVOISIN, de même.

J'en amènerai trois... peut-être plus... Félix, fait mettre une rallonge à la table.

FÉLIX, riant.

Il se lance !.. maître Raoul Beauvoisin !

BEAUVOISIN, s'excitant.

Ma foi, oui... ma foi, oui... tant pis!.. (D'un ton léger.) Considérant que... attendu que... par ces motifs... Domino, je te condamne à me suivre... avec contrainte par corps...

CHABANAIS, riant.

Bien dit... Et celui qui n'amènera personne ?..

BEAUVOISIN.

Paiera l'amende.

FÉLIX.

Un dîner au Rocher!..

CHABANAIS.

A trente francs par tête !

BEAUVOISIN, s'exaltant.

A cinquante francs par tête !

FÉLIX.

Bravo ! Encore une nuit de folie... C'est la dernière du carnaval ! \*

BEAUVOISIN.

Demain, je reprends ma raison.

\* Beauvoisin, Félix, Chabonais.

CHABANAIS.

Moi, je reviens à M<sup>me</sup> Chabonais.

FÉLIX.

Et moi, j'entre dans mon emploi de tuteur...

CHABANAIS, étonné.

De tuteur... Toi ?

BEAUVOISIN.

Eh ! oui... A propos!.. cette jeune pupille qu'on l'expédie de la Guadeloupe !.. (A Chabonais, en riant.) Une enfant, mon cher, dont il va faire l'éducation.

CHABANAIS.

Elle sera en bonnes mains.

FÉLIX.

Ne m'en parle pas... Je suis furieux!.. j'espérais que ma nomination n'aurait aucune suite !.. pas du tout... Ma tante, cette bonne M<sup>me</sup> de Marcuil, qui est enchantée de me voir tuteur... (elle se flatte que cela ne rendra raisonnable !) m'écrit ce matin, de sa maison de Passy, qu'elle habite toute l'année... que cette enfant, cette petite Titine, comme l'appelait son père, est arrivée au Hâvre, avec sa nourrice... et que je dois me préparer à la recevoir, demain ou après-demain !

CHABANAIS, riant.

Ah ! ah ! ah ! Il me tarde de te voir en exercice... tu seras superbe!.. Mais partons... si nous voulons avoir du choix!.. Heureusement que l'Opéra est à deux pas...

FÉLIX.

Va toujours... nous te suivons... J'ai une petite consultation à demander à Beauvoisin.

ENSEMBLE.

Aux : D'une telle insolence. (Grignon.)

Le plaisir nous appelle !

Je lui serai fidèle !

Oui, fêtons jusqu'au jour

Le plaisir et l'amour !

(Chabonais sort.)

## SCÈNE IV.

FÉLIX, BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN, voulant suivre Chabonais.  
Attends-moi donc, Chabonais.

FÉLIX, l'arrêtant.

Deux mots, mon cher !

BEAUVOISIN, inquiet.

Mais le bal ?

FÉLIX.

C'est au sujet de cette tutelle !

BEAUVOISIN.

Oui, mais ces dames ?

FÉLIX, avec impatience.

Eh morbleu ! nous avons eu toutes les pei-

nes du monde à te faire descendre de ta gravité, et maintenant, qu'on veut retrouver le juriconsulte...

BEAUVOISIN, tirant sa montre,

Le juriconsulte est toujours couché à cette heure-ci.

FÉLIX.

Réveille-le pour cinq minutes !..

BEAUVOISIN, remettant sa montre.

Voyons, je t'écoute.

FÉLIX.

Tu sais qu'un de nos parents... M. de la Marinière, alla s'établir à la Guadeloupe... il y a environ vingt-cinq ans... Je n'étais pas né.

BEAUVOISIN.

Puisque tu n'en a pas encore vingt-deux...

FÉLIX.

Mais mon frère vivait alors... un frère aîné, qui aurait aujourd'hui trente cinq ans...

BEAUVOISIN.

Et souperait peut-être avec nous, ce soir, s'il n'était pas mort à l'âge de douze ans !

FÉLIX.

Après le départ de M. de la Marinière, toutes relations cessèrent entre lui et ma famille. Comme on ne s'écrivait pas, il a ignoré la mort de mon frère et ma naissance ! Cependant, lorsqu'il a senti sa fin approcher, ayant une petite fille, et ne sachant à qui confier cette enfant, il s'est souvenu que M. Derneville, mon père, avait laissé un fils ; il a cru que c'était mon frère aîné... et calculant que ce devait être aujourd'hui un homme d'un âge mûr, il lui a confié, en mourant, la tutelle de sa fille.

BEAUVOISIN.

C'est ce que nous appelons *error in personâ*. On doit souvent commettre de ces méprises au bal masqué... on croit avoir affaire à une jolie femme... et...

(Il fait la grimace.)

FÉLIX.

Tu comprends que je ne suis pas ravi de mes fonctions de tuteur !

BEAUVOISIN.

Pourquoi donc, mon cher ?.. La tutelle est une grande mission... La tutelle chez les Romains... Tu me fera penser demain à te dire un peu ce qu'était la tutelle chez les Romains.

(Il veut sortir.)

FÉLIX, le retenant.

Fort bien ! mais je voulais savoir si je ne pourrais pas m'en débarrasser... Un tuteur de vingt-ans !..

BEAUVOISIN.

Vingt-deux !..

FÉLIX.

Mais, enfin, en faisant valoir que M. de la Marinière s'est trompé.

BEAUVOISIN.

Impossible, mon bon ! je connais l'article du testament... il est clair et net : « Je nomme » pour tuteur de ma fille mineure, Marie-Elisabeth Valentine de la Marinière, M. Derneville, » mon neveu à la mode de Bretagne, fils de feu » mon cousin Germain, le général Derneville... » Ce neveu à la mode de... c'est toi... Le général n'a pas laissé d'autre fils... tu possèdes toutes les qualités requises... tu étais majeur à la date du testament... tu es du sexe masculin... tu jouis de tous tes droits civils... tu es apte mon cher... *aptisimus* ! (c'est un mot à nous) et tu ne saurais refuser ! Voilà ma consultation ! je n'en ai jamais donné si tard... (Regardant sa montre.) Tu n'avais demandé que cinq minutes, il y en a dix ; maintenant le juriconsulte se rendort, et l'homme du monde s'élance au bal masqué. Viens-tu ?.. Non ?.. Je pars en éclaireur... et vais porter le ravage dans les rangs ennemis !.. les femmes !..

(Il sort.)

## SCÈNE V.

FÉLIX, seul.

Allons ! le sort en est jeté ! je serai tuteur... Après tout... un enfant, sa nourrice !.. ça ne doit pas être bien gênant... et si je n'avais pas d'autre inquiétude... (Après une pause.) Mais cet amour qui remplit mon cœur et bouleverse mon esprit... Ah ! décidément c'est une passion ! car je deviens stupide... j'ai des scrupules !.. Cette lettre pourtant, m'offre une si belle occasion... (Il la relit.) « Prouvez-moi que mon mari » me trompe... à ce prix seul, je croirai à cette » amitié si dévouée dont vous me parlez sans » cesse... je serai à minuit à l'Opéra... dans la » loge de M<sup>me</sup> de Civrac, n° 31... j'aurai un » domino bleu... avec des nœuds roses... » Armide » (Remettant la lettre dans sa poche.) Le lui prouver ! rien de plus facile ! je n'ai qu'à le guetter pendant le bal et le montrer à sa femme, quand il sortira avec un joli petit domino sous le bras !.. elle sera furieuse... et le châtiment du perfide... devient ma récompense !.. (S'arrêtant.) Mais ce serait affreux !

Aux de la Robe et les Bottes,

Abuser de sa confiance !

Le livrer ainsi, sans pitié !

Non, non, cela crierait vengeance !

C'est outrager les lois de l'amitié !

Oui, du monde évitons le blâme...

On peut bien tromper un ami...

Et faire la cour à sa femme...

Mais, sans trahir les secrets du mari...

C'est décidé... (Posant son chapeau de côté.) E pour être plus sûr de moi, je n'irai pas !..



## SCÈNE VI.

FÉLIX, DEUX VALETS en livrée.

(Ils apportent des flambeaux allumés qu'ils posent sur la cheminée.)

PREMIER VALET.

Où soupera-t-on, Monsieur ?..

FÉLIX, distraît.

Ici... dans ce salon... (A lui-même.) C'est dommage pourtant!.. cela se présentait si bien! (Aux domestiques.) Vous passerez au café de Paris, pour qu'on soit exact.

PREMIER VALET.

Oui, Monsieur.

FÉLIX, sans l'écouter.

Elle n'aurait jamais pardonné!.. Ces natures vaporeuses!.. quand elles s'y mettent une fois.. ce sont de petits volcans... (Aux domestiques.) Vous avez fait flapper le champagne?...

PREMIER VALET.

Dix bouteilles!

(Ils allument les candélabres et sortent.)

FÉLIX, à lui-même.

Après tout... cet infernal Chabanais ne disait-il pas tout à l'heure qu'il tromperait un ami, sans le moindre remords!.. Ne m'a-t-il pas souillé vingt maîtresses à moi-même?.. Et puis il n'aime pas sa femme... tandis que moi... je l'adore depuis un siècle! depuis trois mois!.. (Reprenant son chapeau.) Ce n° 31... ce léger domino bleu... avec des nœuds roses... elle doit-être charmante.. Si j'y allais cinq minutes.. (Rejetant son chapeau.) Eh bien! non... voilà que je capitule... soyons galant homme jusqu'au bout... le ciel m'en tiendra compte, peut-être.

## SCÈNE VII.

FÉLIX, BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN, ouvrant la porte.

C'est moi!

FÉLIX.

Déjà de retour?

BEAUVOISIN.

Oui.

FÉLIX.

Et seul.

BEAUVOISIN.

Cela t'étonne?

FÉLIX, riant.

Non.

BEAUVOISIN, posant son chapeau.

Une aventure inouïe, mon cher!

FÉLIX.

Tu as échoué... Que veux-tu! on n'est pas déshonoré pour ça!

BEAUVOISIN.

Comment, échoué... mais du tout... je te dis une aventure!.. un véritable roman!

FÉLIX.

C'est que tu as une si drôle de figure!

BEAUVOISIN.

Quoi! ma figure?... est-ce que tu vois quelque chose sur ma figure?... (Il passe la main sur ses joues.) Non... c'est l'émotion d'une première affaire!.. Amener une femme!.. c'était mesquin... j'ai voulu en amener deux!..

FÉLIX.

Et voilà ce qui t'a perdu!.. Tu aurais dû te rappeler le proverbe: Il ne faut pas courir deux... deux lorettes à la fois!

BEAUVOISIN.

Des lorettes!.. Ah! bien! oui... si ce n'avait été que ça!.. Figure toi... j'entre au bal. A peine au milieu du foyer... j'aperçois une femme superbe... oh! mais, grande... bien découpée... je l'accoste, je l'attaque!.. Elle accepte mon bras... je lui débite alors quelques unes de ces phrases d'introduction dont nous avons le secret... Il fait bien chaud... le bal est charmant!

FÉLIX.

Et elle te répond?..

BEAUVOISIN.

Elle ne me répond pas... d'abord... Elle rit... Et tu sais, quand une femme rit...

FÉLIX.

Elle est désarmée...

BEAUVOISIN.

Je continue à lui adresser quelques phrases...

FÉLIX.

D'introduction...

BEAUVOISIN.

Il fait excessivement chaud!.. Le bal est délicieux! Et enfin elle se décide à me répondre d'une voix tremblante: yes! oh! yes... verygood!..

FÉLIX.

C'était une lorette... de Régent Street!

BEAUVOISIN.

C'était une Anglaise! Après tout, je ne déteste pas l'Angleterre... au féminin! au féminin!.. et comme je voulais amener un autre domino je garde celui-là!.. je fais un second tour de foyer... et j'avise, dans une embrasure, une autre femme superbe... grande! bien découpée... une Diane chasserresse!.. J'ai un faible pour les femmes bien découpées... je l'accoste, je l'attaque...

FÉLIX.

C'est la même histoire.

BEAUVOISIN.

Attends, attends... je lui offre mon autre bras... Elle l'accepte... je lui débite quelques phrases...



FÉLIX, l'imitant.

*Il fait excessivement chaud..!*

BEAUVOISIN.

Elle est d'abord muette... je récidive, et elle me répond d'une voix flûtée: *ya mein herr! was ist das?..*

FÉLIX.

C'était une Allemande!

BEAUVOISIN.

Juste!.. Me vois-tu, d'ici, avec deux nations différentes sur les bras... dont j'ignorais complètement l'idiôme!

Air : de Teniers.

Mon embarras était extrême..!

Mais reculer... jamais! dis-je! Fi donc!

Soyons plus grand que le danger lui-même!

Et quel honneur pour notre pavillon!..

Si, dans une seule campagne,

J'allais, éternisant mon nom,

Donner des fers à la belle Allemagne,

Et mettre en feu la perfide Albion!

FÉLIX.

Ambitieux!

BEAUVOISIN.

Heureusement que je possède l'éloquence du geste... J'aborde donc la pantomime, une pantomime expressive... trop expressive peut-être!.. car dès les premiers mots, l'Angleterre et l'Allemagne me détachent...

FÉLIX.

Quoi?

BEAUVOISIN, se reprenant.

C'est-à-dire, se détachent de moi et s'esquivent... me laissant interdit et les deux bras... vacans!

FÉLIX.

Et tu n'as pas cherché d'autres conquêtes?

BEAUVOISIN.

C'est ça, pour rencontrer une Polonaise ou... une Marocaine!.. Merci!..

FÉLIX, riant.

Bah! va trouver Chabanaïs, il t'adressera à des masques que la pantomime n'effraie pas... (La porte du fond s'ouvre, Chabanaïs paraît.) Justement! le voici!..

BEAUVOISIN.

Chabanaïs!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHABANAIS. \*

CHABANAIS, d'un air mystérieux.

Chut!

FÉLIX.

Comment, seul?

\* Félix, Chabanaïs, Beauvoisin,

BEAUVOISIN, flatté.

Seul?

CHABANAIS, à mi-voix.

Chut donc!..

BEAUVOISIN, à lui-même.

Est-ce qu'il aurait rencontré l'Angleterre?

FÉLIX.

Pourquoi cet air mystérieux?

CHABANAIS.

J'amène mon contingent! La perle du bal!

FÉLIX, regardant Beauvoisin,

A la bonne heure!

BEAUVOISIN.

Bravissimo!

CHABANAIS, leur imposant silence.

Plus bas!

FÉLIX.

Où est-elle?

CHABANAIS.

Là... dans le petit salon... Oh! ce n'est pas une femme comme une autre... C'est du très comme il faut!.. une comtesse, pour le moins... Elle ne veut entrer que s'il n'y a pas d'autres femmes.

FÉLIX.

Eh bien! tu vois qu'elle peut se présenter,

BEAUVOISIN, mettant ses gants,

Je cours lui offrir la main!..

CHABANAIS, l'arrêtant.

Du tout... c'est à moi!.. Je n'ai pas besoin de vous recommander les plus grands égards... Songez que vous avez affaire à une marquise!..

FÉLIX.

Une marquise, à présent!

BEAUVOISIN.

Peut être une duchesse!

CHABANAIS.

Je n'en serais pas surpris. Vous allez voir quelles manières distinguées!.. et surtout quelle charmante toilette!.. Un domino bleu, avec des nœuds roses!

FÉLIX, lui saisissant vivement le bras,

Hein? Tu dis?

CHABANAIS..

Qu'est-ce que tu as?

FÉLIX.

Répète, je t'en prie!.. Tu as dit: un domino?..

CHABANAIS.

Un domino bleu... avec des nœuds roses!.. C'est d'assez bon goût!

FÉLIX.

Délicieux! (A part.) Sa femme! Et c'est lui qui l'amène?

BEAUVOISIN, le poussant.

Mais va donc la chercher!

FÉLIX.

Sans doute!.. va donc!..

CHABANAIS.

Ah! ça, Messieurs, de la tenue... soyons gentilemen.

(Il sort et rentre presque aussitôt donnant la main à M<sup>me</sup> Chabonais, masquée.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARMIDE\*.

BEAUVOISIN, arrangeant ses cheveux devant une glace.

Une comtesse! une marquise!... une duchesse!

FÉLIX, à part.

Allons, le ciel le veut! Au moins je ne m'en suis pas mêlé! (Voyant entrer Armide et Chabonais.) C'est bien elle!

LES TROIS HOMMES, l'admirant.

*Air de la Péicbole.*

Tournure élégante!  
Et pieds enchanteurs!  
Sa grâce énivrante  
Séduit tous les cœurs!

CHABANAIS.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter la reine du bal... qui veut bien accepter à souper... uniquement pour continuer à m'intriguer.

FÉLIX, saluant.

Madame!

BEAUVOISIN, de même.

Belle dame!

CHABANAIS.

Elle m'a dit des choses si piquantes, si spirituelles!

ARMIDE, avec une voix de bal.

N'en croyez rien, Messieurs!... c'est plutôt M. Chabonais, qui est vraiment un homme irrésistible!

CHABANAIS, d'un air modeste.

Ah! ah! Madame!

ARMIDE.

Je sais tout ce que ma démarche a d'imprudent.

FÉLIX, à part.

Elle déguise sa voix à merveille. (Haut.) Avec nous, Madame, vous n'avez rien à craindre!.

BEAUVOISIN.

rien à craindre!..

ARMIDE.

Me trouver seule avec trois aimables étourdis!

BEAUVOISIN, d'un air modeste.

Oh! oh! Madame! (Bas à Chabonais.) Ne lui dis pas que j'aspire à la magistrature.

\* Félix, Armide, Chabonais, Beauvoisin.

ARMIDE, avec prétention.

Mais sait-on jamais comment finira une nuit de bal!.. L'intrigue a tant de caprices! le masque cache tant de mystères... que les sympathies du cœur peuvent seules expliquer! N'est-ce pas, M. Beauvoisin\*.

BEAUVOISIN, flatté.

Vous me connaissez, belle inconnue?

ARMIDE.

Parfaitement! Et, tout à l'heure, à l'Opéra, j'avais envie de vous intriguer...

BEAUVOISIN, avec sentiment.

Oh! que ne vous ai-je rencontré! au lieu de...

ARMIDE.

Oui, cela eût peut-être mieux valu!.. Je ne vous aurais pas traité aussi... sévèrement que vos deux partenaires...

BEAUVOISIN, embarrassé.

Ah!.. vous avez vu?..

CHABANAIS.

Quoi donc?

BEAUVOISIN.

Rien! rien!

FÉLIX.

Deux masques, dont il s'était emparé... il m'a conté cela!

ARMIDE, à Beauvoisin.

Avec tous les détails? les accessoires? (Elle fait un geste.)

CHABANAIS.

Bas! Est-ce que?..

ARMIDE.

Pour des mains de femmes... ils étaient bien appliqués.

FÉLIX et CHABANAIS.

Des soufflets!.. (Ils rient.) Ah! ah! ah! \*\*

ARMIDE.

Monsieur ne vous l'avait pas dit?

BEAUVOISIN, troublé.

Permettez!.. non... Au premier coup d'œil... ça pouvait avoir l'air... mais ça n'était pas... D'ailleurs c'était en allemand... personne n'a pu comprendre.

FÉLIX, à part.

Excepté, toi!

ARMIDE.

Pardonnez-moi... cela a eu du retentissement... ça a fait du bruit.

BEAUVOISIN, à part.

Dieu! si cela avait été aux oreilles du garde-des-sceaux!

CHABANAIS.

Pauvre garçon! devant tout Paris!..

(Entrent des domestiques qui placent une table servie, garnie de flambeaux allumés, et avec quatre couverts.)

\* Félix, Chabonais, Armide, Beauvoisin.

\*\* Félix, Armide, Beauvoisin, Chabonais.

FÉLIX, riant.

Laissons cet épisode... cuisant!.. Voici le souper!.. à table!.. Beauvoisin, le champagne te fera oublier ta mésaventure \*.

ENSEMBLE.

AIR : Allons, vite, à table. (Deux Reines.)

Au bruit du champagne,  
On voit s'enfuir, soudain,  
Peine et chagrin!  
Qu'une aimable compagne  
Le verse de sa main,  
Et la plus douce ivresse  
Nous berce jusqu'au jour...  
Vous  
Non, non, plus de tristesse,  
Quand on peut, jusqu'au jour,  
Rêver d'amour!

(Pendant ce morceau, on s'est assis, les domestiques se sont retirés. On soupe.)

CHABANAIS, à Armide.

Comment! nous gardons ce vilain masque!

BEAUVOISIN, câlinant.

Cet horrible masque... qui nous dérobe... (Il veut y porter la main.) milles charmes.

ARMIDE, lui donnant un coup de son bouquet.

Ah! doucement, M. Beauvoisin... vous n'êtes pas heureux dans vos coups de tête! Je réclame les privilèges de l'incognito... Vous permettez, M. Derneville?

FÉLIX, galement.

Tout-à-fait... chez moi, les dames sont maîtresses absolues... Et vous, plus que toute autre, Madame...

CHABANAIS, bas, à Beauvoisin.

Elle l'ôtera!

BEAUVOISIN, de même.

Il faudra bien qu'elle l'ôte! Tête bleue!

CHABANAIS, versant du champagne.

C'est de la cruauté, Marquise!

BEAUVOISIN, appuyant.

C'est de la barbarie, Duchesse!

ARMIDE, riant.

Marquise! duchesse!.. C'est de la prudence, Messieurs... voilà tout. M. Chabonais a le droit d'être si difficile!..

CHABANAIS, avec fatuité.

Il est vrai que j'ai toujours été assez favorisé.

ARMIDE.

Sans compter que votre femme... On dit qu'elle n'est pas mal!..

CHABANAIS, d'un air léger.

Ma femme!.. Oh! Pouh!..

FÉLIX, à part.

Bien!.. enferme-toi!

CHABANAIS, d'un ton indifférent.

Certainement, madame Chabonais... est encore fort agréable... le soir... aux lumières!..

ARMIDE, piquée.

Vraiment?

FÉLIX, vivement.

Ah! tu es d'une injustice, Chabonais... Dis donc qu'elle est charmante de grâce et de fraîcheur!.. Le regard le plus vif... le sourire le plus fin!..

BEAUVOISIN, buvant.

Tous ces maris sont d'infâmes scélérats!..

CHABANAIS.

Allons donc! c'est que vous ne vous y connaissez ni l'un ni l'autre... (Montrant Armide.) Est-ce que M<sup>me</sup> Chabonais a jamais eu cette taille flexible et ravissante... cette distinction qui se trahit à chaque mot, à chaque geste... cette main aristocratique et rosée... (Il a saisi la main d'Armide qu'il couvre de baisers.)

BEAUVOISIN, voulant prendre sa place.

A moi!.. (Il se rassied.) Le fripon! gagne-t-il du terrain...

FÉLIX, à part.

Je crois, au contraire, qu'il en perd.

ARMIDE.

C'est très flatteur pour moi, Monsieur... mais si M<sup>me</sup> Chabonais vous entendait!..

CHABANAIS.

Oh! il n'y a pas de danger!.. Une confiance aveugle... Je l'ai élevée à ça... Et puis, elle m'idolâtre.

ARMIDE.

Ah! elle vous idolâtre.

CHABANAIS, cherchant à soulever son masque.  
Au point que ça en devient fatigant!

FÉLIX, à part.

De mieux en mieux!..

ARMIDE, donnant un coup à Chabonais.

Vous avez tant de succès! (Frappé d'un souvenir.) Eh! tenez, tout à l'heure, quand je suis venue vous intriguer, vous causiez avec une autre femme.

CHABANAIS, bas, à Beauvoisin.

Elle est jalouse... Bravo! (Haut.) Une autre femme?.. Ah oui!.. la petite Coralie! une danseuse!.. une amie à nous!..

ARMIDE.

Ah!

FÉLIX, à part.

Très-bien!

CHABANAIS.

A qui, par parenthèse, mon ami Félix fait une cour une peu vive!..

ARMIDE, à Félix.

Comment, Monsieur?

FÉLIX, vivement.

Du tout! Par exemple!.. Ça n'est pas vrai!

\* Beauvoisin, Chabonais, Armide, Félix.



CHABANAIS.

Elle me l'a dit... et Beauvoisin aussi!.

BEAUVOISIN.

Moi! quelle calomnie!..

FÉLIX, à Armide.

Je puis vous jurer...

CHABANAIS, riant.

Qu'est-ce que ça te fait!.. ta passion n'est pas là!

ARMIDE.

Sa passion?

CHABANAIS, bas.

Oui... une bégueule à qui il fait la cour... et qui se moquera toujours de lui!..

ARMIDE.

Vous croyez?

CHABANAIS.

J'en suis sûr!

(Armide se met à rire comme une folle.)

CHABANAIS, riant aussi.

Ah! ah! ah! C'est drôle... n'est-ce pas?..

BEAUVOISIN, riant plus fort.

Ah! ah! ah! Qu'est-ce qu'il a dit?..

(Ils rient tous trois aux éclats.)

FÉLIX, vivement.

N'en croyez rien, Madame... il est jaloux de Coralie... et alors, il s' imagine...

CHABANAIS.

Moi! jaloux! si donc!.. Je le suis si peu... que je vous l'aurais amenée, si je n'avais eu le bonheur de rencontrer Madame... C'est qu'elle est fort gentille, Coralie!.. (Bas, à Beauvoisin.) Je vais l'obliger à se démasquer!.. (Haut.) Les plus beaux yeux!.. des dents... une fraîcheur!.. (Armide porte la main à son masque. Chabanaiss bas à Beauvoisin.) Vois-tu! (Haut.) Et puis, Coralie n'aurait pas gardé son masque! Excellente fille!.. ce n'est pas elle qui aurait gardé... son masque!..

ARMIDE, galement et se levant.

Allons, je ne veux pas que vous perdiez au change... Et puisque M<sup>lle</sup> Coralie aurait ôté son masque...

CHABANAIS, bas, à Beauvoisin.

Regarde le coup de théâtre...

(Beauvoisin prend un flambeau pour éclairer la scène.)

ARMIDE.

J'ôte le mien!

(Elle se démasque; il se lèvent tous.)

CHABANAIS, frappé.

Ciel! ma femme!

BEAUVOISIN, posant son flambeau.

Sa femme!..

FÉLIX, jouant la surprise.

Sa femme!

(Moment de silence.)

ARMIDE.

Eh bien! Messieurs... vous voilà muets, interdits! Convenez que M<sup>lle</sup> Coralie, en se démasquant, n'aurait pas produit autant d'effet?

CHABANAIS, prenant un air riant.

Chère amie!..

FÉLIX.

J'ignorais...

BEAUVOISIN, bas, à Chabanaiss.

J'aime autant... j'aime mieux mes deux soufflets...

ARMIDE, galement.

Trouvez-vous réellement que madame Chabanaiss soit encore agréable... le soir... aux lumières?..

TOUS TROIS.

Ah! Madame!..

CHABANAIS, balbutiant.

Pardon, chère amie... Je ne dis pas... Les apparences... mais... je savais que c'était vous... et...

ARMIDE, avec dédain.

Ah! Monsieur!.. il y a long-temps que je m'étais aperçue...

CHABANAIS.

Non, vrai... je t'avais reconnue... car autrement, je n'aurais pas fait la sottise de...

ARMIDE, froidement.

Assez... Pourquoi chercher à vous justifier? Je ne vous adresse aucun reproche!.. Non, vous dis-je... je n'en veux à personne!.. c'est une plaisanterie de carnaval!.. (Se rasseyant.) Allons, M. Félix, un verre de Champagne!

FÉLIX, lui versant.

Madame a raison!.. Amnistie générale!

BEAUVOISIN, se rasseyant.

C'est cela!.. Je porte un toast... à la fidélité conjugale!

CHABANAIS, bas, lui marchant sur le pied.

Maladroit!..

ARMIDE, finement.

A vos succès, Messieurs... auprès de M<sup>lle</sup> Coralie!..

(Elle regarde Félix.)

CHABANAIS, se récriant.

Ah! c'est de la rancune!.. Tu te figures...

FÉLIX, vivement.

C'est très mal... et s'il m'est permis de dire un mot en faveur de l'accusé... (A M<sup>me</sup> Chabanaiss.) Comment pourriez vous croire, Madame, que celui qui vous aime... qui veut mériter votre amour, ira jouer son bonheur et vous compromettre dans une lutte aussi indigne de vous!.. Non, non, c'est impossible... Et le cœur où vous avez régné ne peut jamais appartenir à une autre.

CHABANAIS, lui serrant la main.

Merci, cher ami... (A Beauvoisin.) Voilà un ami!..

BEAUVOISIN.

Je n'aurais pas mieux plaidé...

ARMIDE, souriant.

Il pourrait bien gagner sa cause!..

FÉLIX, avec transport.

Quoi! Madame...

CHABANAIS, avec élan.

Il l'a gagnée, je le vois...

ARMIDE.

Je ne dis pas cela...

CHABANAIS, baisant la main de sa femme.

Eh! pourquoi donc? Allons, chère amie, un bon mouvement!.. Tout le monde a besoin d'indulgence...

ARMIDE.

Tout le monde?

CHABANAIS.

Excepté vous!..

FÉLIX, gaiement.

Eh! sans doute... nous avons tous trois manqué à la gravité de nos caractères!.. Chabanaï, à sa gravité de mari... Beauvoisin, à sa gravité de magistrat... et moi, à ma gravité de tuteur!

ARMIDE.

De tuteur?..

BEAUVOISIN.

C'est vrai!..

CHABANAIS.

Au fait, sa pupille arrive demain...

ARMIDE.

Ah! Je vous en fais mon compliment!

FÉLIX.

Mon Dieu! oui!.. c'est mon dernier jour de liberté!.. Demain, je prends l'emploi des Bartholo! j'aurai une fraise... un trousseau de clés à ma ceinture, et je chanterai:

(Il chante en basse taille.)

» A un Dottor della mia sorte!..

» Queste scuse signorina!.. »

BEAUVOISIN, riant.

Parfait!

CHABANAIS, riant.

Un vrais Lablache... en miniature!..

FÉLIX, buvant.

Je vous surveillerai, Messieurs... et si vous vous avisez de faire les Almagiva!..

CHABANAIS, riant et buvant.

Il n'y a pas de danger!..

BEAUVOISIN, buvant.

Une Rosine qui sort de nourrice!

(Ils commencent à être un peu gris.)

ARMIDE.

Quel ennui pour vous!

FÉLIX.

Non... Je la mettrai en pension!.. seulement, (riant.) le dimanche... je la mènerai promener à la Petite-Provence.

CHABANAIS, riant.

Tu sera magnifique!

BEAUVOISIN, riant.

En bonne d'enfant!..

FÉLIX, toujours gaiement.

Je veux remplir mes devoirs de la manière la plus patriarcale! J'ai tout préparé!.. sa petite chambre... sa parcelonnette?... Voulez-vous voir les joujoux que je lui ai achetés?..

(Il va à l'étagère et prend les paquets enveloppés de papier, qu'il leur apporte.)

ARMIDE.

Un petit ménage!

CHABANAIS.

Une poupée!..

BEAUVOISIN.

Oh! qu'elle est jolie! (Prenant la poupée.) Mademoiselle... veuillez me permettre... (Il l'assoit sur la table.) Vous êtes mise avec un goût...

(Il fait des agaceries à la poupée.)

ARMIDE, riant.

Je crois que M. Beauvoisin a enfin trouvé une conquête!..

FÉLIX.

Oui, le voilà en bonne fortune!.. Ah! ah! ah!..

BEAUVOISIN, montrant la poupée.

Eh! mon Dieu! c'est presque une femme! Il ne lui manque que la parole... Ce n'est pas un mal.

ARMIDE, souriant.

Et le geste... ce n'est pas un mal non plus.

BEAUVOISIN.

Je vais lui donner ce qui lui manque... Je vais l'animer... (Il approche un verre des lèvres de la poupée.) C'est avec du Champagne que Pygmalion anima Galathée!

FÉLIX, éclatant.

Diable de Beauvoisin!

BEAUVOISIN, présentant la poupée.

Messieurs, je propose la santé de notre pupille des Antilles... et de sa vénérable nourrice...

TOUS; élevant leurs verres.

Oui, oui!.. à sa santé!..

(Ils trinquent. Musique à l'orchestre jusqu'à l'entrée de Valentine.)

SCENE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE ; puis, VALENTINE ET LA GOUVERNANTE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

FÉLIX, échauffé.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE.

On demande Monsieur.

FÉLIX.

Au diable ! A pareille heure ! Je n'y suis pas !

LE DOMESTIQUE.

Mais... c'est que... Il paraît que c'est...

FÉLIX.

Qui donc, imbécile ?

LE DOMESTIQUE.

La pupille de Monsieur.

TOUS.

La pupille !

FÉLIX, se levant.

M<sup>lle</sup> Titine !.. Déjà !.. C'est différent... qu'on la conduise...

ARMIDE.

Eh non !.. faites-la entrer, cette petite.

(Le domestique sort.)

CHABANAIS.

Sans doute... au dessert !.. c'est l'heure où l'on amène les enfants... Je vais lui préparer un cornet de macarons.

BEAUVOISIN.

Et moi, lui présenter sa poupée.

FÉLIX.

Vous allez voir comme je suis paternel ! je me sens disposé à l'attendrissement ! (Toussant.) Hum ! hum !.. Chère enfant !.. \*

(Il remonte. On a enlevé la table que l'on a posée au fond à gauche.)

(Valentine entre suivie d'une vieille gouvernante, qui reste un instant au fond, et se retire presque aussitôt, sur un geste de sa maîtresse. Félix s'est avancé, une coupe de champagne à la main. Beauvoisin reste à droite, avec la poupée, et Chabonais avec une assiette chargée de biscuits. Armide reste près de la table. Silence.

VALENTINE, empâtée et regardant tout le monde.

Qui de vous, Messieurs, est mon tuteur ?

FÉLIX, étonnée.

Son tuteur !

TOUS.

Son tuteur !

\* Armide, Félix, Valentine, Chabonais, Beauvoisin.

FÉLIX, troublé.

Hein ? Comment, Mademoiselle... c'est vous qui seriez ?..

VALENTINE.

Valentine de la Marnière... Oui, Monsieur. CHABANAIS, bas, à Beauvoisin, en cachant l'assiette.

Ah bah ! cette petite qui sort de nourrice ?

BEAUVOISIN, essayant de mettre la poupée dans la poche de son habit.

Comme ces créoles sont formées de bonne heure !

ARMIDE, à part.

La méprise est excellente !

FÉLIX, très embarrassé et posant son verre sur la table à gauche.

J'étais loin de penser... c'est-à-dire, je ne m'attendais pas... et j'ai peine à comprendre... (A part, et s'affermissant sur ses pieds.) Diable ! diable ! ma dignité de tuteur est un peu compromise !

VALENTINE, regardant autour d'elle.

Mais, M. Derneville !..

FÉLIX, avec aplomb.

C'est moi, ma belle demoiselle.

VALENTINE.

Quoi ! Monsieur... Mais vous avez un frère, un oncle, sans doute ?..

FÉLIX.

Du tout... je suis seul de mon nom !

VALENTINE, plus étonnée.

Et c'est vous qui êtes mon tuteur ?

FÉLIX, souriant d'abord.

Oui, vraiment... (Sérieusement.) Croyez que je suis pénétré de l'étendue de mes devoirs et que je saurai les remplir avec toute la... avec tout le...

VALENTINE, naïvement.

Je n'en doute pas, Monsieur, mais je suis désolée... A peine débarquée au Havre, dans mon impatience de me placer sous votre protection, je suis partie sans vous prévenir... Et je vous dérange... (Montrant la table.) Une réunion de famille, sans doute ?..

FÉLIX, avec embarras.

De famille !.. Oui... des amis intimes !..

VALENTINE, s'approchant d'Armide.

C'est à M<sup>me</sup> Derneville ?..

ARMIDE.

Hein ?

FÉLIX, vivement.

Non... non... je ne suis pas marié.

VALENTINE.

Ah ! je devine... cette excellente parente, dont les lettres si affectueuses... (Elle passe.) M<sup>me</sup> de Mareuil ?..

FÉLIX.

Ma tante !

ARMIDE, piquée.

Qu'est-ce qu'elle dit donc, cette petite ?



FÉLIX.

Non, non... M<sup>me</sup> de Mareuil a 50 ans... (Présentant ses amis.) M<sup>me</sup> Chabanaïs... la femme d'un de nos premiers banquiers... que voici. M. Beauvoisin, avocat distingué... et destiné à un poste important dans la magistrature.

VALENTINE, saluant.

Combien je suis confuse !..

CHABANAIS, bas.

Elle n'est pas mal !

BEAUVOISIN, bas.

Très jolie !

ARMIDE, à part.

Une mise de l'autre monde !

FÉLIX, embarrassé.

Nous étions... là... à souper... parce que le mardi-gras... on soupe assez volontiers !.. Je ne sais si dans les colonies...

VALENTINE, souriant.

Mais oui, Monsieur... on y soupe aussi quelquefois !

CHABANAIS.

Surtout quand on revient du bal masqué.

ARMIDE, regardant Félix.

Et qu'on se dispose à y retourner...

VALENTINE.

Ah ! vous vous disposiez !.. Mon Dieu, que je ne vous retienne pas... je serais au désespoir !..

CHABANAIS.

Mademoiselle a raison...

BEAUVOISIN.

Notre présence doit la gêner.

ARMIDE.

Les premiers embarras d'une arrivée...

CHABANAIS.

Laissons Félix installer sa chère pupille...

ARMIDE, allant à elle.

Plus tard, nous serons charmés de faire sa connaissance.

(Les deux dames se saluent froidement.

BEAUVOISIN, à part.

Hum ! ça doit être un bon parti !.. ces créoles ont des fortunes... très formées aussi !.. (Haut et saluant.) Mademoiselle... je...

ARMIDE, bas, à Félix.

Vous viendrez nous rejoindre... je vous attends...

FÉLIX, bas.

J'ai donc gagné ma cause...

ARMIDE, bas, et avec grâce.

Je vous dirai cela tout à l'heure !..

CHABANAIS, venant entre eux.

Au revoir, Félix !

TOUS.

Adieu, adieu, Félix.

ENSEMBLE.

AIR : Ah ! le beau bal. (Ludiana.)

ARMIDE, BEAUVOISIN ET CHABANAIS.

A l'Opéra

Courons vite, voilà

L'heure où le bal se ranimera !

D'ici j'entends l'orchestre déjà

Qui nous appelle... Nous voilà !

FÉLIX.

A l'Opéra

Courez vite, voilà

L'heure où le bal se ranimera !

Sur leurs pas, que ne puis-je déjà

M'écrier aussi : me voilà !

(Chabanaïs, Armide et Beauvoisin sortent Félix accompagné Armide jusqu'au fond. Valentine est restée sur le devant de la scène.)

## SCÈNE XI.

FÉLIX, VALENTINE.

FÉLIX, au fond, à part.

Que je puisse lui dire deux mots, cette nuit... et elle est à moi ! (Revenant en scène.) Ah ! bien oui... mais qu'est-ce que je vais faire de ma pupille ? c'est assez embarrassant... (Voyant que Valentine s'assoit à droite.) Est-ce qu'elle va s'établir ?.. (Haut.) Vous paraîsez fatiguée, ma cousine ?

VALENTINE.

Je l'avoue... le voyage...

FÉLIX, montrant la table.

Et je n'ai pas songé à vous offrir !.. Je vous servirai moi-même...

VALENTINE, remerciant du geste.

Merci... je n'ai besoin de rien.

FÉLIX, insistant.

Je vous en prie... Songez que vous êtes chez vous.

VALENTINE.

Vous êtes bien bon !

FÉLIX, après une pause.

Vous voulez dire bien étourdi !.. Soyez franche, cette première entrevue ne vous a pas donné une bien bonne opinion de moi !.. ce souper... ce bruit, ce désordre...

VALENTINE.

Mon Dieu ! c'est moi qui n'ai aucune idée de vos mœurs, de vos habitudes... (Souriant.) Je ne suis encore qu'une petite sauvage... mais je m'y ferai !.. Et, jusque-là, vous me pardonnerez bien un peu d'étonnement pour certaines choses !..

FÉLIX.

C'est tout simple !.. chaque pays...

VALENTINE.

Ce qui m'a surprise, ce n'est pas d'avoir

trouvé ici vos amis, le banquier, le magistrat ! mais cette dame... venir souper ainsi chez un garçon... A la guadeloupe, cela semblerait singulier.

FÉLIX, étourdi.

A Paris aussi !.. (Riant.) Mais c'est une aventure que je vais vous conter... Figurez-vous que...

VALENTINE, vivement, se levant et passant à gauche.

C'est inutile... vos devoirs de tuteur ne vous obligent pas à me mettre au courant...

FÉLIX.

Vous avez raison... (A part.) J'allais dire une sottise...

VALENTINE.

Et alors, moi... je l'ai prise pour votre femme... (Souriant.) Non que je vous trouve l'air d'un père de famille... quoique ces objets qui ne peuvent appartenir qu'à des enfants !..

(Elle montre la boîte à ménage et la poupée que Beauvoisin a placée sur la table.)

FÉLIX, plus embarrassé.

Ces objets ? Ah ! oui... ce sont des...

VALENTINE, souriant.

Ce sont des meubles qu'on ne trouve pas d'ordinaire chez un garçon !.. du moins à la Guadeloupe.

FÉLIX.

Tenez, ma cousine... s'il faut vous l'avouer... cette boîte, cette poupée... c'était...

VALENTINE.

Eh bien ?

FÉLIX.

C'était pour vous !

VALENTINE.

Pour moi !..

FÉLIX, galement.

Oui, vraiment... une erreur, un mal entendu ! Votre père, dans sa lettre, vous appelait sa petite Titine...

VALENTINE.

Un nom d'enfance... que sa tendresse m'avait conservé.

FÉLIX.

Il parlait de votre nourrice...

VALENTINE, riant.

Et vous avez cru ?.. Mais voilà près de dix-sept ans que ma nourrice est devenu ma gouvernante.

FÉLIX.

Je ne pouvais pas deviner cela... je vous croyais dix ans de moins...

VALENTINE.

Et moi, je vous croyais dix ans de plus.

FÉLIX.

Oui... à cause d'un frère que j'ai perdu !.. (Soupirant.) Ah ! pourquoi n'avez-vous pas dix ans de moins !

VALENTINE, souriant.

Ce serait plutôt à vous d'avoir les dix ans de plus !.. Mais enfin, il faut bien en prendre son parti... et le mal n'est peut-être pas si grand que nous le croyons. D'abord vous n'aurez pas la peine de m'élever... mon éducation est faite... mes défauts... (et j'en ai beaucoup sans doute,) m'appartiennent depuis si long-temps, que vous n'en aurez pas la responsabilité... Privée trop tôt des soins d'une mère... et obligée, par suite de la mauvaise santé de mon père, de diriger sa maison... le malheur, la nécessité m'ont donné, je crois, quelque force, quelque résolution, qui vous épargneront une bonne partie des ennuis... que vous redoutez.

FÉLIX.

Moi ? mais.. du tout !

VALENTINE.

Oh ! si fait !

Ain : Musée des Lois, etc.

Oui, vous craignez, je le vois à merveille Cette tutelle et ses devoirs pesans. Rassurez-vous... si je suis un peu vieille... Votre embarras durera moins long-temps ! Je voudrais bien vous en sauver une heure !

(Souriant.)

Je vais, du moins, tâcher d'anticiper... Et me hâter de devenir majeure... Mon cher tuteur... pour vous émanciper !

FÉLIX, à part.

Elle ne manque pas d'esprit !.. (Regardant sa montre.) Quatre heures du matin !.. et Armide qui m'attend... (Haut.) Certainement, ma chère pupille... (Changeant de ton.) Je pense à une chose... vous devez avoir besoin de repos ?..

VALENTINE.

Oui, un peu.

FÉLIX, avec empressement et, allant au fond pour appeler.

Permettez que je vous fasse conduire dans votre chambre !

VALENTINE.

Dans ma chambre ? Où donc ? \*

FÉLIX, montrant la droite.

Mais... de ce côté..

VALENTINE.

Chez vous ?

FÉLIX.

Sans doute... puisque...

VALENTINE.

Mais vous n'y pensez pas ? Le même appartement... une pupille de mon âge... et un tuteur de...

FÉLIX, vivement.

Oui... ça n'est pas convenable ! J'y réfléchirai... et demain...

\* Félix, Valentine,

VALENTINE.

Comment demain!.. mais c'est à l'instant même! Attendez... n'avons-nous pas une parente, dont nous parlions tout à l'heure... M<sup>me</sup> de Mareuil?

FÉLIX.

Ah! ma tante!.. c'est vrai! je n'y songeais pas... Vous demeurerez chez elle... et moi j'exercerai la tutelle...

VALENTINE.

De loin.

FÉLIX, vivement.

Oui, de loin... c'est cela... en veillant sur votre fortune!..

VALENTINE.

Ainsi, mon cher tuteur, je me rendrai donc chez M<sup>me</sup> de Mareuil.

FÉLIX.

Dès demain, ma chère pupille.

VALENTINE.

Mais non... Vous dites toujours demain!.. Sur-le-champ!

FÉLIX.

Impossible!

VALENTINE.

Pourquoi donc?

FÉLIX.

M<sup>me</sup> de Mareuil n'est pas à Paris.

VALENTINE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

FÉLIX.

Elle habite Passy... à un grand quart d'heure de la barrière!

VALENTINE.

Un quart d'heure! Oh! je respire... Vous m'aviez fait une peur! Vous allez me conduire à Passy!..

FÉLIX, étourdi.

A présent? Moi?..

VALENTINE, allant prendre son chapeau à droite.

Et qui donc? N'êtes vous pas mon tuteur? Ne devez-vous pas veiller sur moi?

FÉLIX, à part.

Miséricorde! Et mon rendez-vous?.. je ne serai jamais revenu! (Haut.) C'est que... C'est comme un fait exprès... hier au bois... ma voiture... brisée... et au milieu de la nuit, il sera difficile de trouver....

VALENTINE, sonnante.

Une voiture?... A Paris, on dit qu'il y en a toujours...

FÉLIX, à part.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle fait?

VALENTINE, au domestique qui parait.

Faites venir une voiture de place pour votre maître, je vous prie... \*

\* Félix, le domestique, Valentine,

LE DOMESTIQUE.

Il y en a une à la porte, que j'avais retenue par ordre de Monsieur.

FÉLIX, à part.

Celle qui devait me conduire à l'Opéra!

VALENTINE, à Félix.

Vous aviez donc prévu?..

FÉLIX.

Oui... j'avais oublié...

VALENTINE.

C'est charmant!

FÉLIX, à part.

Pas moyen de l'échapper... (Haut.) Mais voyager... tous deux...

VALENTINE, sonne une seconde fois. — A Félix.

Oh! non!.. (Au domestique qui reparait.) Prévenez ma gouvernante que nous repartons sur-le-champ, qu'elle prépare tout, je l'attends.. Allons.. dépêchez-vous...

(Le domestique sort en courant.)

FÉLIX, à part.

C'est ça... Elle est habituée à faire marcher des nègres!.. (Haut avec humeur.) C'est fort heureux, au moins, que M<sup>me</sup> de Mareuil ne soit pas à sa terre du Poitou... Comment aurions-nous fait?..

VALENTINE, tranquillement.

Nous aurions envoyé chercher des chevaux de poste.

FÉLIX, étonné.

Ah! (A part.) Rien ne l'embarrasse!

VALENTINE, avec douceur.

Cela vous contrarie de m'accompagner?..

FÉLIX, d'un air aimable.

Comment donc!.. Trop heureux! (A part.) Armide sera partie! Elle ne me le pardonnera jamais!.. Nous voilà brouillés à mort!.. Maudite tutelle!.. \*

(La gouvernante paraît chargée de paquets.

VALENTINE, revenant à Félix.

Voulez-vous m'aider à mettre mon schall?..

FÉLIX, enrageant.

Volontiers...

VALENTINE, prenant deux cartons que la gouvernante tient à la main.

Vous serez assez bon pour vous charger de ceci, n'est-ce pas?

FÉLIX.

Avec plaisir!.. (A part.) Morbleu!..

VALENTINE, lui donnant le second.

t cela aussi!..

Valentine, Félix.



FÉLIX, dépité.

Comment donc... (A part.) Ah!..

(Il prend les deux cartons et vient sur le devant de la scène avec une mine piteuse. Valentine s'approche d'une glace et met son chapeau.)

VALENTINE, toujours devant la glace.

Maintenant.. à vos ordres, mon cher tuteur!

FÉLIX, à part.

A mes ordres! Il me semble que s'est moi qui suis aux siens!..

ENSEMBLE.

Ara: C'est la pièce qui commence. (Carlo et Carlin.)

Partons vite! du courage

Où sans tarder davantage

Partons vite! ce voyage

Doit nous plaire à tous les deux.

VALENTINE.

Espérance,

Confiance!..

Car, d'avance,

Sa présence,

Me présage

Le voyage

Le plus doux, le plus heureux!

FÉLIX, à part.

Au diable un pareil voyage!

De bon cœur, ici, j'enrage!

Au diable un pareil voyage!

Tout est perdu je le gage!..

Où, j'enrage,

Ce voyage

Va renverser tous mes vœux!

(Félix a les deux cartons, l'un sous un bras, l'autre à la main. Il offre le second bras à Valentine. Le domestique suit son maître en lui tendant son paletot dont il a passé une manche et en portant son chapeau; la gouvernante les suit. — La toile tombe.)

## ACTE II.

Le théâtre représente un jardin. Pavillon à droite du spectateur, avec porte faisant face au public, secrétaire au fond et fenêtre non apparente donnant sur l'extérieur. Chaises et banc rustique dans le jardin. A gauche, une balançoire suspendue à deux gros arbres.

### SCÈNE I.

FÉLIX, M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

(M<sup>me</sup> de Mareuil est assise près du pavillon et fait de la tapisserie. Félix se promène, tout en causant.)

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Un mauvais caractère!.. Valentine?

FÉLIX.

Oui, ma tante!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

La jeune personne la plus douce!..

FÉLIX, haussant les épaules.

Une sermonneuse! un esprit caustique, moqueur!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Depuis un an qu'elle est près de moi, je n'ai eu qu'à m'en louer...

FÉLIX.

Et moi, son tuteur, depuis un an, je n'ai eu qu'à m'en plaindre!.. A peine installée, ne s'est-elle pas avisée de vouloir diriger ma conduite... de mettre de l'ordre dans mes affaires?..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Voyez le grand mal!

FÉLIX.

J'avais des dettes... je n'en ai plus! je crois même que j'ai des économies!.. C'est très

drôle... cette petite entend les affaires comme un procureur!.. Elle a débrouillé mes comptes.. payé mes créanciers... Je n'en serais jamais sorti!

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

C'est là ce qui te fâche..

FÉLIX, vivement.

Certainement. Il y a des occasions où l'on aime mieux être dupe, et avoir l'air de se conduire soi-même... (Avec humeur.) Enfin, c'est moi qui suis en tutelle!.. c'est le monde renversé.

Air: Pour le chercher j'arrive en Allemagne.

A vingt-trois ans, voyez où nous en sommes...

Être mené par un enfant... Bon Dieu!

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, souriant.

Être mené!.. mais c'est le lot des hommes...

Pourquoi t'en plaindre, cher neveu?

De la raison, suivons le doux empire,

Femme ou mari, pupille ou bien tuteur...

Qu'importe, au fond, quise laisse conduire

Pourvu qu'on arrive au bonheur!..

Heureux celui qui se laisse conduire

Quand il est sûr d'arriver au bonheur.

FÉLIX, se frottant les mains.

Oh! tout cela va finir!.. je marie ma pupille aujourd'hui même!.. nous signons le contrat dans une heure!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Et voilà ce que je n'approuve pas...

FÉLIX.

Pourquoi donc ? Mademoiselle de la Marnière est une perfection qu'un époux seul peut dignement apprécier ?

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Mais celui que tu lui as choisi ?

FÉLIX.

Est aussi une perfection dans son genre... mon ami Beauvoisin !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Es-tu sûr qu'il lui convienne ?.. Moi... il ne me plaît que médiocrement.

FÉLIX.

Elle l'a accepté de son plein gré !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

C'est vrai ! mais elle l'avait d'abord refusé net... et M. Beauvoisin avait même perdu tout espoir !.. lorsque toutà-coup, je ne sais ce qui s'est passé... elle a déclaré qu'elle y consentait.

FÉLIX.

Elle a bien fait ! Beauvoisin est un très bon parti... trente ans... une position honorable !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

D'accord !..

FÉLIX.

Toujours à la veille d'être nommé substitut.

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Mais il ne l'est jamais.

FÉLIX.

Le meilleur naturel !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

C'est possible...

FÉLIX.

Et quant à son esprit...

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Ah ! son esprit... !

FÉLIX.

Eh bien ! c'est un sot... que voulez-vous de mieux ? Souple comme un gant, sa femme en fera ce qu'elle voudra... (Apercevant Beauvoisin qui entre.) N'est-ce pas Beauvoisin ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN, grande tenue, gants blancs, bouquet à la main.

Oui, oui, cher ami, tu as raison... je ne sais pas ce que tu dis, mais c'est égal... (Saluant.) Madame la Baronne... (A Félix.) Tu dois avoir raison... un tuteur qui m'accorde sa pupille...

FÉLIX.

Voyez, comme il est galant !.. des fleurs superbes ! qu'il apporte à la campagne !..

BEAUVOISIN.

Mieux que cela ! Je viens de Paris, où j'ai acheté la corbeille !

FÉLIX.

Je suis sûr que tu as fait des folies ?

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, avec bonté.

Vous avez tort... Valentine à des goûts si simples !

BEAUVOISIN, avec modestie.

C'est par la simplicité aussi que je brille... mais la passion ne calcule pas... et il n'y a rien de trop beau pour ma femme !

FÉLIX.

Je crois bien ! la femme d'un substitut !..

BEAUVOISIN.

Et peut-être encore mieux !.. (A Félix.) Que dirais-tu si ta pupille était l'épouse d'un député ?

FÉLIX.

Tu songes à la députation ?

BEAUVOISIN.

Je suis porté !..

FÉLIX.

Ah !.. Et qui est-ce qui te porte ?

BEAUVOISIN.

C'est moi !.. j'ai de l'influence dans mon arrondissement... à ce que disent mes amis politiques !

FÉLIX.

Voyez, ma tante comme il est amoureux ! car s'il a de l'ambition, c'est pour sa femme.

BEAUVOISIN, vivement.

Pour elle seule !.. Je voudrais lui offrir un trône !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, avec bonté.

Je vois avec plaisir, Monsieur, que vous appréciez les qualités de ma Valentine...

BEAUVOISIN, avec enthousiasme.

Ah !.. une jeune personne si accomplie... !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, regardant Félix avec intention.

Douce... aimable !..

BEAUVOISIN.

Une belle dot ! (Se reprenant.) Ce n'est pas pour moi, au moins !.. si je désire la fortune, c'est toujours pour elle... (A Félix.) C'est cent mille écus, que tu m'as dit, n'est-ce pas ?..

FÉLIX.

Oui...

BEAUVOISIN, à lui-même.

Cent mille écus ! (A Félix.) Cent mille écus, juste ? C'est que quelquefois on dit cent mille écus... quand c'est trois cent trente, trois cent quarante mille francs... ?

FÉLIX.

Trois cent mille francs tout juste... tout

ronds ! On a liquidé la succession, et l'argent est arrivé de la Guadeloupe. Comme Valentine est majeure dans trois mois, le conseil de famille m'a autorisé à déposer la somme, jusque là, chez un notaire ou un banquier, pour lui laisser le soin, à elle ou à son mari, de choisir un placement... c'est ce que j'ai fait.

BEAUVOISIN, vivement.

Justement, j'ai un placement superbe !.. Le château de Maupertuis, auprès de Besançon... un manoir féodal magnifique !.. Mes amis politiques me conseillent de l'acheter... parce qu'un défenseur du peuple qui a un château... ça fait bien !.

FÉLIX, gaiement.

Eh bien ! messire de Maupertuis, vous pourrez acheter votre château aussitôt après le contrat ! Nous signerons dans ce pavillon que j'habite en ce moment.

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Car la maison est toute sans dessus dessous pour le bal de ce soir... Mais comme nous n'aurons que la famille et les témoins... (A Beauvoisin.) Un des vôtres est M. Chabonais, je crois ?

BEAUVOISIN.

Chabonais ? Oui, mais il n'est pas bien sûr de venir... c'est aujourd'hui jour de liquidation.

FÉLIX, regardant le pavillon et passant à droite.

C'est donc cela qu'il n'y a pas paru depuis deux jours, à Passy !.. Car il est notre voisin... là... en face de ces fenêtres... Mais il a tant d'affaires !

BEAUVOISIN, bas à la baronne.

Je crains même qu'il n'en fasse trop !.. Il court certains bruits...

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, bas.

Comment ?

BEAUVOISIN, bas.

Sur ses mines de houille du Brabant... qui dégringolent d'un train... Il dit que c'est bon signe... Je ne vois pas trop !.. Je ne serais pas surpris, que d'un moment à l'autre... (Faisant le signe de se sauver.)

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, bas.

Ah bon Dieu !

BEAUVOISIN, bas.

N'en dites rien à Félix ! Un ami !.. (Haut.) Ah ! nous n'aurons pas, non plus, M<sup>me</sup> Chabonais.

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Elle est absente ?

BEAUVOISIN.

Oui... Elle est à Fontainebleau, chez sa tante.

FÉLIX, à part.

Elle n'y est plus. J'espère... et dans quelques heures...

BEAUVOISIN.

C'est drôle, qu'ayant loué, à Passy, une char-

mante maison... il ait envoyé sa femme... (Bas, à M<sup>me</sup> de Mareuil.) Ça me confirmerait !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

C'était un voisinage fort agréable pour nous...

FÉLIX, à part.

Et c'était si commode pour les signaux ?..

BEAUVOISIN, l'interrompant.

Du reste, s'il n'est pas arrivé... nous prendrons un autre témoin... Ça n'est pas rare !..

FÉLIX.

C'est cela !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Je vais recevoir nos invités, et prévenir Valentine de l'arrivée de son tuteur... qu'elle n'a pas vu depuis trois jours. (A Beauvoisin.) A bientôt, Monsieur... (Beauvoisin s'incline. Bas à Félix.) Consulte un peu la pauvre enfant.. Tu lui dois tes conseils...

FÉLIX, étourdimement.

Oui, oui... le petit discours d'usage ; soyez tranquille.

ENSEMBLE.

AIR : du Domino noir.

FÉLIX, à part.

Point de faiblesse

Sur ma promesse,

Non, je ne saurais revenir.

Cette alliance,

Va, je le pense,

Leur offrir

Un doux avenir !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à part.

Ah ! ma tendresse

Craindra sans cesse

Cet hymen qui va les unir !

Cette alliance

Ne peut, je pense,

Leur offrir

Un doux avenir.

BEAUVOISIN.

Jour d'allégresse,

Jour de tendresse.

Enfin, l'hymen va nous unir.

Douce espérance !

Cette assurance

De plaiser

Me fait tressaillir.

(Beauvoisin salue M<sup>me</sup> de Mareuil, à qui il donne la main, et qui sort.)

~~~~~

### SCÈNE III.

FÉLIX, BEAUVOISIN.

FÉLIX, gaiement.

Au fait, c'est à moi de l'éclairer sur ses nouveaux devoirs... Que diable vais-je lui dire, à ma pupille ?



BEAUVOISIN.

Rien de plus facile... (Se posant.) Ma chère pupille... j'ai voulu assurer votre bonheur, et, pour cela, je vous ai choisi un mari, jeune, aimable, modeste... doué d'un physique heureux, et de toutes les qualités sociales!.. Oh! jeune fiancée, aimez-le, cet époux!.. et donnez-lui toute la félicité domestique dont les liens du mariage sont susceptibles... ici bas!

FÉLIX.

Fort bien!.. mais je dois te haranguer aussi, toi... et je te dirai : Beauvoisin, je te confie le sort d'une jeune personne charmante... et j'es-père que, désormais, la raison, la sagesse...

BEAUVOISIN.

Oh! pour cela, je n'ai jamais bronché... c'est-à-dire, si... une fois... une seule fois...

FÉLIX, riant.

Ah bah!..

BEAUVOISIN.

Un instant d'erreur... mais ma charmante future me l'a pardonné.

FÉLIX.

Comment? tu as été lui conter?..

BEAUVOISIN.

Au moment d'un mariage, la délicatesse m'en faisait un devoir...

FÉLIX, à part.

Est-il bête!..

BEAUVOISIN, croyant entendre.

Hein? (Reprenant.) D'ailleurs, ta pupille l'a exigé... ce n'est qu'à cette condition qu'elle m'a engagé sa foi... (D'un air de complaisance.) Tu sais... les femmes ne détestent pas les mauvais sujets!.. Je lui ai fait une confession générale!..

FÉLIX.

Ah! mon Dieu!

BEAUVOISIN.

Ça été très court!.. car mon unique aventure n'apas eu de dénouement. Hélas! non, j'ai laissé le roman au second chapitre...Après avoir reçu...

FÉLIX, faisant le geste d'un soufflet.

Ah oui!.. je sais... au bal...

BEAUVOISIN.

Non! après avoir reçu une lettre passionnée... Ah! quelle lettre mon ami!.. une poésie... Et un feu!.. Le Vésuve sous des fleurs!.. C'était à rendre fou!.. J'ai réfléchi... Il y allait de mon avenir... J'ai dit : ma foi, non!.. et je me suis contenté de répondre à l'épître brûlante, par ce que nous appelons un *déclinatoire*!..

FÉLIX.

Je ne suis pas si fort que toi, moi... Je cède à la pension qui m'entraîne.

BEAUVOISIN.

Je sais... tu cèdes souvent!

FÉLIX.

Oh! cette fois, c'est pour la vie!

BEAUVOISIN.

Toujours ta passion anonyme... de l'année passée?

FÉLIX.

Oui, mon cher, une femme idéale!.. Celle-là aussi écrit des lettres poétiques et brûlantes!.. de ces lettres auxquelles on ne résiste pas!..

BEAUVOISIN.

J'entends... Tu as eu un dénouement, toi fripon!

FÉLIX, baissant la voix.

Je l'aurai... aujourd'hui même. J'ai tout disposé dans le plus grand secret... une chaise de poste m'attend à quelques lieues d'ici, dans un petit bois, près des fontaines de Juvisy.

BEAUVOISIN.

Un enlèvement?

FÉLIX.

Chut! Elle sera dans la voiture... Et aussitôt votre contrat signé... un excellent cheval... tout prêt... (Montrant la gauche.) Je pique des deux... j'arrive... je m'élance à côté d'elle... Et fouette postillon!..

BEAUVOISIN.

Charmant!.. un voyage sentimental... Quand je pense que moi aussi, je pouvais... Chut!.. ta pupille!

FÉLIX.

Pas un mot!

BEAUVOISIN.

Parbleu! Je lui avoue mes folies... mais les tiennes... ça serait trop long!..

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE, accourant.

M<sup>me</sup> de Mareuil vient de m'apprendre votre arrivée, mon cher tuteur... et... (S'arrêtant en voyant M. Beauvoisin.) Ah!... pardon, Monsieur....

BEAUVOISIN, présentant son bouquet.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir ces fleurs, image...

FÉLIX, avec emphase.

De la fraîcheur de vos attraits...

BEAUVOISIN, à Félix.

Ne me coupe donc pas... tu me feras tromper...

VALENTINE, prenant le bouquet.

Grand merci de votre souvenir, monsieur...

BEAUVOISIN, avec élan.

Ah! Mademoiselle, comment ne serais-je pas ému, lorsque pour moi, l'horizon du bonheur... se dessine à...

FÉLIX.

A l'horizon!

BEAUVOISIN, machinalement.

A l'horizon. Non... Tu vois bien ! Tu me coupes toujours... Mademoiselle. (Passant à droite pour s'éloigner de Félix.) Mademoiselle, c'est aujourd'hui que nous signons l'acte bienheureux...

VALENTINE.

Oui, Monsieur... et c'est à ce sujet sans doute, que mon tuteur désire m'entretenir ?

BEAUVOISIN.

Je le suppose.

VALENTINE, lui faisant signe de s'en aller.

M'entretenir... seule...

BEAUVOISIN.

Ah ! (Comprenant.) Ah ! oui... fort bien... j'entends!.. (Riant, faisant signe de s'en aller.) Il faut que... Je vais commencer l'apprentissage de mon rôle de mari!.. (Revenant au milieu.) Permettez - moi seulement de redemander à Félix le contrat que je dois rendre au notaire.

FÉLIX.

Le contrat?.. C'est moi qui l'ai?..

BEAUVOISIN.

Parbleu ! Est-ce que tu ne l'as pas lu ?

FÉLIX.

Si, si, comment donc... je l'ai médité... (A part.) Je ne l'ai pas regardé. (Haut.) Où diable l'ai-je fourré ? Ah ! Dans le pavillon, je crois. (Il y entre. Pendant qu'il cherche successivement dans les tiroirs du secrétaire, toujours en vue du public, Valentine arrête Beauvoisin, qui va pour le suivre.)

VALENTINE, bas.

M. Beauvoisin ?

BEAUVOISIN, bas.

Mon aimable future ?

VALENTINE, bas.

Écoutez-moi... Vous m'aimez?..

BEAUVOISIN, très haut.

Si je vous... Oh Dieu!.. C'est-à-dire, que...

VALENTINE, lui imposant silence.

Plus bas!.. Vous voulez m'épouser ?

BEAUVOISIN, très-bas.

Si je veux!.. Oh ciel ! c'est-à-dire, que...

VALENTINE, bas.

C'est bien!.. Vous m'épouserez. Je suis liée envers vous ! Mais en échange de l'engagement que j'ai pris, il existe une lettre que vous m'avez promise.

BEAUVOISIN, bas.

Vous l'aurez.

FÉLIX, cherchant dans les tiroirs.

Je croyais l'avoir mis...

VALENTINE.

Allez me la chercher.

\* Beauvoisin, Valentine, Félix, dans le pavillon.

BEAUVOISIN.

Oui, mais...

VALENTINE.

Sur-le-champ!.. j'ai mes raisons.

BEAUVOISIN.

Diab!e!.. de Passy au faubourg du Roule, où je loge...

VALENTINE.

C'est à deux pas!.. et en allant au galop!

BEAUVOISIN.

Sur quoi!.. au galop ?

VALENTINE.

Un cheval tout sellé vous attend à la petite porte du parc...

FÉLIX, cherchant sous les meubles.

A moins qu'il n'ait glissé...

BEAUVOISIN, bas.

Un cheval... mais permettez... je n'y suis monté qu'une seule fois... à Montmorency... Et encore, était-ce bien un cheval?.. (Après réflexion.) Non ! c'était...

VALENTINE.

N'importe... il n'y a pas un instant à perdre... sinon...

FÉLIX, trouvant le contrat dans le panier aux vieux papiers.

Ah ! le voilà...

VALENTINE, bas et pressante.

Eh bien ?

BEAUVOISIN, bas et vivement.

Jobéis...

VALENTINE, bas à Beauvoisin.

Silence... et que personne...

BEAUVOISIN, bas et allant à Félix.

N'ayez pas peur !

FÉLIX, lui donnant le contrat.

Tiens, mon cher... il me paraît fort bien !

BEAUVOISIN, le prenant et regardant Valentine.

Ainsi donc, mon adorable future, je vais chercher la corbeille... (Bas.) C'est adroit!..

VALENTINE, d'un air d'intelligence.

Oui, oui... j'ai hâte de l'admirer!..

Acte : De la famille de l'Apoticaire.

BEAUVOISIN.

Vous verrez si je m'y connais!

J'ai voulu tout choisir moi-même...

Les bagues et les bracelets,

Des châles d'une finesse extrême!

L'éventail gothique et brillant

Puis, une chaîne... une merveille!..

VALENTINE, souriant.

Une chaîne!.. c'est bien souvent!

Ce qui reste d'une corbeille!

Oui, la chaîne c'est trop souvent

Ce qui reste de la corbeille!

BEAUVOISIN, à Félix.

Charmant! Tu as compris? une chaîne! (Bas à Valentine.) Allons, il faut me remettre à l'équitation.

(Il feint de sortir par la droite et s'esquive par la gauche.)

SCENE V.

VALENTINE, FÉLIX.

FÉLIX, à part. après un silence et regardant Valentine.

Tâchons d'être à la hauteur de l'emploi... (Se préparant à parler.) Brouinn.

VALENTINE, souriant, à part.

Le voilà bien embarrassé!..

FÉLIX.

Ma chère pupille.

VALENTINE.

Mon cher tuteur.

FÉLIX, avec importance.

Le mariage va vous affranchir... d'une tutelle qui...

VALENTINE, doucement.

Qui vous pesait bien plus qu'à moi!..

FÉLIX.

Je ne dis pas cela!..

VALENTINE.

Oh! soyez franc... et convenez que si vous me mariez avant ma majorité, ce n'est pas pour moi.

FÉLIX.

Et pour qui donc, s'il vous plaît?

VALENTINE.

Mais pour vous... pour être plus libre... moins gêné.

FÉLIX, à part.

Elle a un instinct!.. (Haut.) Vous me calomniez, je vous jure...

VALENTINE.

Mon Dieu! ce n'est pas un reproche!.. je sais que les pupilles sont comme les princesses... on les marie sans consulter leur goût... pourvu que la convenance politiques'y trouve!.. Du reste, M. Beauvoisin est un homme... à peu près comme tout le monde... il est possible qu'il me rende heureuse... et ce n'est pas de moi que je veux vous parler, c'est de vous.

FÉLIX, plus étonné.

De moi!..

VALENTINE.

Au moment où nous allons nous séparer, je vous dois l'explication de ma conduite.

FÉLIX, à part.

Bien! c'est elle qui va me sermonner à présent!

VALENTINE.

Depuis un an, mon cher tuteur, vous trouvez, sans doute, que j'ai blâmé trop ouvertement vos étourderies... j'y ai gagné votre haine!

FÉLIX.

Ne croyez pas...

VALENTINE, avec douceur.

Si fait! et c'est bien mal!.. car moi, j'ai toujours eu de l'amitié pour vous!.. une amitié de sœur... parce qu'au fond, vous avez de très bonne qualités!.. et mes remontrances m'étaient dictées par cet intérêt bienveillant... (Félix sourit d'un air flatté.) qu'inspire... pardonnez-moi le mot... un enfant qui n'a pas la force de se conduire.

FÉLIX, fronçant le sourcil.

Ah!.. Mademoiselle...

VALENTINE.

J'ai peut-être eu tort... mais si c'était à recommencer... je n'agis pas autrement.

FÉLIX, frappant du pied.

Elle est incorrigible!..

VALENTINE, d'un air grave.

Tant que vous n'avez recherché que des plaisirs frivoles, j'ai fermé les yeux.

FÉLIX, avec ironie.

Vraiment?..

VALENTINE.

Mais aujourd'hui, c'est plus sérieux! et avant de vous quitter, je veux vous épargner une dernière folie.

FÉLIX, étonné.

Que voulez-vous dire?..

VALENTINE, sérieusement.

Ecoutez-moi, Félix. (Hésitant.) Je vais vous parler un langage étrange pour une jeune fille... mais il faut faire la part de mon éducation!.. N'ayant eu que mon père pour guide, j'ai appris de bonne heure à voir le monde tel qu'il est... avec ses faiblesses... ses scandales... c'est ce qui m'a permis de surveiller votre conduite, et de comprendre le danger qui vous menaçait.

FÉLIX.

Je ne vous entends pas...

VALENTINE, lentement et le regardant.

Je m'explique. Vous avez... ou plutôt vous croyez avoir ce que l'on est convenu d'appeler une grande passion!

FÉLIX, à part.

Comment diable a-t-elle su? (Haut.) Quelle plaisanterie!

VALENTINE.

Vous voulez partir, vous expatrier... avec l'héroïne de ce beau roman!..

FÉLIX, plus troublé.

J'ignore absolument...



VALENTINE.

Oh ! ne mentez pas... c'est si vilain de mentir !  
J'ai des preuves...

FÉLIX.

Des preuves !..

VALENTINE.

Des preuves écrites... (Souriant.) Vous n'avez pas beaucoup d'ordre, mon cher tuteur... vous mêlez tous vos papiers... les mémoires, les lettres de change... et... d'autres lettres encore...

FÉLIX, inquiet.

D'autres lettres ?..

VALENTINE.

Cela m'expose à lire des choses... fort peu édifiantes pour une jeune personne !

FÉLIX.

Comment ?

VALENTINE, tirant un papier de sa poche.

Hier... dans les papiers de la succession, que vous m'avez remis, j'ai trouvé... une pièce qui s'était glissée dans le dossier... et que vous auriez envoyée à l'enregistrement... ce qui aurait fort étonné le receveur, à en juger par ces premiers mots : (Elle déplie la lettre et lit.) « C'en est fait... je cède à la passion que vous exprimez si bien... Je crois en vous, Félix ! »

FÉLIX, dans le plus grand trouble, à part.

La lettre d'Armide ! Et moi qui pensais l'avoir...

(Il se fouille.)

VALENTINE, continuant avec emphase.

« Fuyons un monde qui exile les cœurs sympathiques... allons chercher au bord du lac de Genève, une chaumière obscure et mystérieuse... »

FÉLIX, avec colère.

Valentine !..

(Il lui arrache la lettre, et passe à gauche. — Silence.)

VALENTINE.\*

Et c'est sur une pareille lettre que vous allez jouer votre avenir !.. abandonner cette bonne tante qui vous aime comme son fils... qui n'a que vous au monde !..

FÉLIX, avec impatience.

Hé ! Mademoiselle !..

VALENTINE.

Mais j'y mettrai bon ordre... Et si vous ne renoncez de vous même à votre projet, je saurai vous empêcher de partir.

FÉLIX, piqué et se révoltant.

Vous m'empêcherez ?..

VALENTINE, vivement.

Oui.

\* Félix, Valentine.

FÉLIX.

Vous ?

VALENTINE.

Moi !..

FÉLIX, s'emportant.

Ah ! c'est trop fort ! ( Exaspéré. ) On n'a jamais vu un tuteur tyrannisé à ce point-là...

VALENTINE.

C'est comme cela !..

FÉLIX, se calmant et la narguant.

Heureusement que mes mesures sont bien prises, et qu'il vous est impossible de devenir...

VALENTINE.

C'est difficile !.. mais avec de l'intelligence !.. D'abord, je suppose... on vous attendrait, en chaise de poste...

FÉLIX.

Hein ?

VALENTINE.

Aux fontaines de Juvisy, par exemple ?..

FÉLIX, confondu.

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit donc ?..

VALENTINE.

Et aussitôt mon contrat signé, un bon cheval qui serait tout prêt, là... à la petite porte du parc, vous conduirait...

FÉLIX, hors de lui.

C'est à confondre !.. C'est un démon !.. ( A Valentine. ) Vous croyez triompher !.. mais ce ne sera pas après le contrat... c'est sur-le-champ que je pars !.. Ah !..

( Il remonte. )

VALENTINE, tranquillement.

C'est inutile... il n'y a plus personne.

FÉLIX.

Allonc donc !..

VALENTINE.

J'ai fait dire de votre part... que vous saviez tout.

FÉLIX.

Tout ! quoi ?

VALENTINE.

Vous le saurez tout à l'heure.

FÉLIX.

Ah ! c'est une indignité !.. c'est impossible ! je puis encore la détromper... Et avec le cheval qui m'attend...

( Il fait un mouvement pour sortir. )

VALENTINE.

Ah ! Bah !.. il n'y a plus de cheval.

FÉLIX, s'arrêtant.

Hein ? plus de cheval !..

VALENTINE.

C'est-à-dire... il y a un cavalier qui court dessus.

FÉLIX.

Ah! tant d'audace!.. Vous auriez osé!.. Mais je ne puis croire... et je veux m'assurer!..

(Il sort par la gauche. Beauvoisin paraît presque aussitôt, du même côté, et sur le devant de la scène.)

## SCÈNE VI.

BEAUVOISIN, VALENTINE.

VALENTINE, suivant Félix des yeux.

Pauvre tuteur! Il me remerciera plus tard!..

(Beauvoisin entre avec précaution. Il est dans le plus grand désordre; son habit et son pantalon couverts de poussière.)

BEAUVOISIN, à voix basse.

St! st! Me voici!..

VALENTINE.

Ah!.. Enfin!..

BEAUVOISIN.

Je suis tombé de cheval!..

VALENTINE.

Ah! mon Dieu!..

BEAUVOISIN.

En revenant!..

VALENTINE.

Ah! très-bien!..

BEAUVOISIN.

Très bien! non... mais pas trop mal... Dès qu'il a senti l'écurie... ce diable de cheval s'est mis à danser une espèce de gigue anglaise, forcenée!.. Au moment où je disais: Bien sûr, je vais tomber... j'étais par terre!..

VALENTINE,

Vous n'êtes pas blessé?..

BEAUVOISIN, indécis.

Hum!.. Non!

VALENTINE.

Et la lettre?

BEAUVOISIN.

La voici!

(Il la lui remet.)

VALENTINE.

Vous êtes un homme charmant.

BEAUVOISIN.

Vous êtes bien bonne... Mais il faut que j'aille changer de toilette!..

VALENTINE.

Dépêchez-vous... voici quelqu'un!

BEAUVOISIN, s'esquivant du même côté.

Oh!..

(Il disparaît.)

## SCÈNE VII.

VALENTINE, FÉLIX.

FÉLIX, revenant furieux.

C'était vrai!... plus de cheval!

VALENTINE, jouant avec la balançoire.

Je vous l'avais bien dit!

FÉLIX, furieux.

Ah! c'est affreux!.. surprendre mes secrets... m'enlacer comme un serpent!.. Tenez, Valentine... je vous détestais... mais à présent...

VALENTINE, souriant.

Il me semble que vous ne pouvez guère faire mieux pour moi....

FÉLIX, voulant sortir de l'autre côté.

Je n'ai pas un moment à perdre... j'ai donné des ordres... un autre cheval... je cours la rejoindre!..

VALENTINE, l'arrêtant d'un geste.

Un instant... vous avez fait dire que vous saviez tout... Il faut bien que vous sachiez quoi! (Lui donnant la lettre de Beauvoisin.) Lisez...

FÉLIX, l'ouvrant.

Son écriture!... l'écriture d'Armide.. (Parcourant.) Ah! mon Dieu!.. des protestations d'amour... comme à moi!.. des sermens d'une fidélité éternelle.. comme à moi!.. un projet de fuite... sur les bords du lac de Genève... comme avec moi!.. (A lui-même.) Mais qui donc?... (Lisant.) « Mon cher Raoul!.. » (Il retourne la lettre et lit l'adresse.) « A M. Beauvoisin!.. » Beauvoisin!.. Ah! je comprends!.. cette lettre dont il me parlait tout à l'heure!.. Et la date? Il y a trois mois!

VALENTINE, avec bonté.

Vous souffrez, Félix? je vois que j'ai eu tort!

FÉLIX, agité.

Non.. non.. vous avez fort bien fait! je suis enchanté!.. A un Beauvoisin!.. Mais pourquoi tant de perfidie! tant de coquetterie?..

VALENTINE, finement.

Ah! pourquoi! pourquoi! Écoutez-donc!.. il faut ménager tout le monde... quand on veut trouver un mari...

FÉLIX, stupéfait.

Un mari... Madame?..

VALENTINE.

Oui.. Madame!.. Madame!.. M. Raoul a été plus fin que vous... car il a découvert que votre ami nous avait tous trompés en nous présentant sa femme... comme sa femme.

FÉLIX.

O ciel!

VALENTINE.

Il lui avait prêté son nom... voilà tout.

FÉLIX, avec dépit.

Ah!.. être joué à ce point!

(Il prend une chaise à droite et s'assied en tournant le dos à Valentine.)

VALENTINE, sérieusement.

Maintenant, votre cheval doit-être revenu... si vous voulez courir après elle... vous en êtes le maître.

(Elle va à la balançoire et s'y place nonchalamment.)

FÉLIX, agité et sans la regarder.

La revoir! j'en ai! je la méprise!.. mais je n'en suis pas moins humilié... par cette petite!..

VALENTINE, se balançant doucement.

On est très bien là-dessus...

FÉLIX.

Héin?..

VALENTINE.

Très bien, très bien!..

FÉLIX, se retournant et la voyant se balancer.

Ah!.. Après cela... le moyen de la gronder... La regardant se balancer.) Un enfant!.. voyez!.. Et malgré ça colère... je ne puis nier qu'elle ne m'ait sauvé de la plus grande folie!.. Lui avoir une pareille obligation... c'est insupportable!..

VALENTINE, de loin et le regardant en souriant.

Vous n'êtes plus pressé de galoper?

FÉLIX, avec humeur.

Ah! vous êtes cruelle?

VALENTINE.

Et vous, mon cher tuteur, vous n'êtes guère complaisant!.. vous voyez que j'ai envie de me balancer... et vous ne me donneriez pas un petit coup de main!..

FÉLIX, se levant avec colère.

Moi! par exemple!.. venir me proposer!..

VALENTINE.

Parce que vous n'en voulez?.. Eh bien! tous les jours on en veut à une femme et ça n'empêche pas d'être aimable avec elle.

FÉLIX, s'approchant de la balançoire.

Ah! Valentine!

VALENTINE, froidement.

Eh! bien... quoi?

FÉLIX.

Pouvez-vous conserver cette insouciance, quand vous me voyez au désespoir!

VALENTINE.

Cela vous distraira... Allons... voyons..

(Elle lui prend la main, l'amène doucement, il fait aller la balançoire machinalement.)

FÉLIX.

Ah!..

VALENTINE, balancée.

Allez!.. (Après un silence.) Dites donc... mon tuteur!

FÉLIX.

Quoi?..

VALENTINE.

Le lac de Genève a du malheur... personne ne s'y noiera!

FÉLIX, souriant malgré lui.

Non.

VALENTINE, riant.

A la bonne heure! voilà que vous souriez! Vous êtes bien mieux ainsi... Ah! mais, plus doucement donc!.. (Son chapeau tombe.) Ah! mon Dieu! mon chapeau... Eh bien!.. où est-il donc?..

FÉLIX, à part, et s'éloignant un peu.

Tiens! cet abandon... cet air de bonheur... donnent à sa physionomie... une expression!..

VALENTINE, s'arrêtant un instant, et posant le pied par terre.

Croyez-moi... ce qu'il vous faut c'est un bonheur paisible!..

FÉLIX, à part.

Quel sourire doux et fin!..

VALENTINE.

Une bonne petite femme... qui vous aimera pour vous... pour vous seul!

FÉLIX, à part.

C'est qu'elle est charmante! Et moi qui n'avais jamais songé à la regarder!

VALENTINE.

Je vous chercherai cela, quand je serai mariée... parce que je veux que vous vous disiez: Eh bien! cette pauvre petite Valentine que je maudissais tant... elle était vraiment gentille... et c'est à elle que je dois mon bonheur...

FÉLIX, revenant à elle.

Que vous êtes bonne!

VALENTINE.

Ah! vous en convenez donc que je suis bonne!.. Vous ne disiez pas cela tout-à-l'heure...

FÉLIX, lui prend la main.

Combien j'étais injuste!

VALENTINE.

A la bonne heure! (Le regardant, après un silence.) Eh bien!.. vous ne me balancez plus?..

FÉLIX, vivement.

Si, si! (A part.) C'est singulier... je ne sais ce que j'éprouve... (Il la balance.)

# DUETTO.

Fragment de l'Air: Mon cœur bat vivement, il palpite.  
(Gulistan.)

# ENSEMBLE.

FÉLIX.

Mon cœur bat! il s'émeut, il palpite  
Oui, d'espoir mon âme est interdite  
Quand son regard se tourne vers moi!

VALENTINE.

Quel plaisir! c'est charmant d'aller vite!  
Le cœur bat, il s'émeut, il s'agite...  
C'est du bonheur et c'est de l'effroi!

FÉLIX.

Oui, de mes sens, sa douce image efface  
Le fol objet de tous mes vœux!  
Mon cœur bat, il s'émeut, il s'agite, etc.



VALENTINE.

Sous ce feuillage on passe et l'on repasse  
On croit vraiment monter aux cieux,  
Quel plaisir ! c'est charmant d'aller, etc.

(A la fin du duo, le balancoire fait un mouvement brusque. Valentine pousse un cri en sautant en avant.)

VALENTINE.

Ah !

FÉLIX, saisissant Valentine dans ses bras.  
Qu'est-ce donc ?

VALENTINE, émue.

Rien ! un éblouissement !.. j'ai cru que je tombais ! j'ai eu bien peur.

FÉLIX, très-ému.

Et moi aussi !..

VALENTINE.

Que vous êtes bon !.. (Vivement.) Mais ça ne m'empêchera pas de recommencer... (Regardant de côté.) Ah ! voici toute la société !..

FÉLIX, avec humeur.

Quel dommage !..

VALENTINE.

N'est-ce pas ? c'était si amusant !.. Quel ennui d'être dérangée !.. même pour signer son contrat !.. (Elle remonte.)

FÉLIX, à part, troublé.

Le contrat !.. je l'avais oublié ! (Se frappant le front, à part.) Ah ! mon Dieu ! elle se marie !.. Et c'est moi !..

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEAUVOISIN, M<sup>me</sup> DE MAREUIL,  
CHABANAIS, UN NOTAIRE, INVITÉS.

CHOEUR.

CHABANAIS ET MADAME DE MAREUIL.

Ara : Allons de la gaité. (Florina.)

Venez, jeunes époux...  
Que l'hymen vous couronne !  
Et que l'amour vous donne  
Des jours heureux et doux !

BEAUVOISIN.

Au transport le plus doux  
Mon âme s'abandonne

(Montrant Valentine.

L'hymen qui me la donne  
Fera bien des jaloux.

VALENTINE, à part.

Voilà donc cet époux  
Que le hasard me donne !  
Soyons soumise et bonne.  
Allons, résignons-nous !

FÉLIX, à part.

Quel est donc ce courroux  
Qui m'enflamme et m'étonne ?

(Montrant Beauvoisin.)

Son aspect seul me donne  
Mille transports jaloux !

BEAUVOISIN, montrant Chabonais.

J'ai mon témoin ! je l'ai arrêté au passage !  
(A part.) Ma foi ! je n'y comptais plus... je le croyais déjà...

CHABANAIS, pressé, très-agité.

Oui... je venais chercher quelques papiers... mais, je n'ai qu'une minute ! le torrent des affaires... (A part.) La nouvelle doit être déjà répandue... et ma chaise de poste qui m'attend !..

FÉLIX, à part.

Mais ça ne se peut pas !.. je ne le veux pas !.. Mais comment retarder... comment empêcher ?

BEAUVOISIN, bas à Valentine, montrant Chabonais.

Surtout, prenez bien garde que cette lettre ne tombe entre les mains de Chabonais... (A part.) Un gaillard qui mouche une bougie à cinquante pas !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Félix.

Félix, en ta qualité de tuteur, donne la main à ta pupille... Allons, M. le Notaire...

FÉLIX, à part, prenant sa résolution.

Ma foi !.. je n'ai que ce moyen !..

BEAUVOISIN.

Je touche donc au moment fortuné !..

FÉLIX, résolument, au notaire qui ouvre le contrat.

C'est inutile, M. le Notaire, il n'y a rien à lire... ce mariage ne se fera pas. (Mouvement.)

TOUS.

Comment ?

VALENTINE.

Que dit-il ?

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Félix !

CHABANAIS, voulant partir.

Alors... si on ne signe pas, je m'en vais !

BEAUVOISIN, le retenant.

Un moment ! (A Félix.) Ce n'est pas sérieusement !..

FÉLIX, d'un ton sec, et s'animant.

Si, Monsieur... J'ai réfléchi... votre caractère, mes devoirs !.. J'ai changé d'idée.

BEAUVOISIN.

Changé d'idée !..

FÉLIX, avec force.

D'ailleurs, j'ai un autre parti pour ma pupile...

TOUS.

Un autre parti !..

CHABANAIS.

Ah bah !

BEAUVOISIN, criant.

Mais c'est une horreur... ça n'a pas de nom...

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Félix.

Y penses-tu ?..

BEAUVOISIN, furieux, allant à lui.  
Monsieur... c'est une insulte !..

FÉLIX.

Eh ! Monsieur.

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Félix, et s'interposant.  
Les choses sont trop avancées !..

FÉLIX, avec fermeté.

Encore une fois, je suis le tuteur de M<sup>lle</sup> de a Marnière... j'ai le droit d'empêcher ce mariage... Et ce mariage ne se fera pas.

BEAUVOISIN.

Monsieur !.

ENSEMBLE.

Air : Strette d'Amor de Sem. ou de. les acte.

BEAUVOISIN, LES HOMMES.

D'un affront  
Qui demande vengeance  
Son imprudence  
Me doit rais n.  
Vous  
Non, non,  
Pour une telle offense  
Point d'indulgence,  
Point de pardon !

LES FEMMES.

Cet affront  
Enflamme sa vengeance  
De cette offense  
Il veut raison.  
Non, non,  
Point d'éclat, d'imprudence !  
Que le silence.  
Soit son pardon !  
FÉLIX, avec colère.  
Non, non, non.  
Qu'il craigne ma vengeance  
Car sa présence  
Est un affront !  
Non, non,  
Qu'il sorte, ou ma vengeance  
De cette offense  
Aura raison !

CHABANAIS, à Beauvoisin.

Cet affront  
Enflamme ta vengeance,  
De cette offense,  
Tu veux raison ?  
Non, non.  
La meilleure vengeance,  
C'est le silence  
Et le pardon.

BEAUVOISIN, allant à Félix.

Mais enfin ?..

FÉLIX, marchant à grands pas.

... Rien de plus !

VALENTINE, à Félix.

Quoi ! nos nœuds ?..

FÉLIX.

... Sont rompus !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Félix.

Songe donc !..

FÉLIX.

... C'est en vain !

BEAUVOISIN, de l'autre côté.

Un seul mot ?

FÉLIX, avec force.

... Plus d'hymen.

BEAUVOISIN, exaspéré.

Ah !..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

D'un affront, etc.

Cet affront ! etc.

Non, non non, etc.

Cet affront ! etc.

(A la fin de l'ensemble, tout le monde sort en désordre. M<sup>me</sup> de Mareuil cherche à calmer Beauvoisin, que Chabonais, entraîne. Valentine suit d'abord sa tante, puis s'arrête au fond.)

## SCENE IX.

FÉLIX, VALENTINE.

FÉLIX, se croyant seul.

L'h ! bien, soit ! me voilà maître du champ de bataille !.. (A part, en voyant Valentine au fond.) Valentine !.. elle est restée !..

(Silence.)

VALENTINE, le regardant en se croisant les bras.

C'est joli, Monsieur !.. une belle conduite... pour un tuteur !.. Moi qui croyais que vous étiez devenu raisonnable !..

FÉLIX, timidement.

Vous m'en voulez beaucoup, Valentine ?

VALENTINE, d'un petit air digne.

Beaucoup, Monsieur... un pareil scandale ! Pourquoi rompre un mariage que vous aviez formé ?.. Et quel est ce nouvel époux dont on me parle aujourd'hui pour la première fois ?..

FÉLIX, hésitant.

Vous ne l'avez pas deviné ?..

VALENTINE, le regardant avec doute.

Non. J'ai beau chercher...

FÉLIX.

Eh bien ! Valentine... cet époux... c'est...

VALENTINE.

C'est ?

FÉLIX.

C'est... quelqu'un qui, dans son injuste pré-  
vention, ne vous pardonnait pas votre supé-  
riorité... cette raison ingénue, toujours armée contre ses folies... cette protection infatigable qui humiliait sa vanité !.. Il était aveugle !.. Mais après le dernier service que vous venez de lui rendre... lorsque vous l'avez arraché au péril d'une action folle et ridicule, alors, comme par enchantement, le bandeau est tombé, il a com-

pris tout ce qu'il y avait de grâce dans votre supériorité, dans votre raison, il vous a vue telle que vous êtes... belle, aimable, accomplie!..

VALENTINE, émue.

Quoi!.. c'est... vous!..

FÉLIX.

Oui! moi!.. moi qui vous aime!

VALENTINE.

Vous qui me détestiez il y a cinq minutes, qui me l'avez répété si souvent?..

FÉLIX.

Aix d'A istippe.

Honteux d'avoir méconnu tant de charmes,  
Par un prompt et juste retour,  
Mon cœur bientôt vous a rendu les armes,  
Et, pour me punir, mon amour  
Est devenu du délire en un jour!..  
Pourquoi douter de cette ardeur soudaine?  
Le ciel lui seul prit soin de la former,  
Et j'avais pour vous tant de haine.  
Que je devais finir par vous aimer...  
Oui je devais finir par vous aimer!..

VALENTINE, avec ironie.

C'est cela... une passion subite! Il y a un quart-d'heure, votre cœur était à une autre que vous vouliez enlever... L'enlèvement manqué, l'amour s'envole, la place est vacante... vous me l'accordez... c'est très flatteur... Et, comme mon tuteur, sans doute... vous m'ordonnez de vous épouser?

FÉLIX, tendrement.

Non... je n'ordonne rien... je ne suis plus votre tuteur. Mon Dieu! l'ai-je jamais été... Il me semble que c'est plutôt vous...

VALENTINE, souriant.

C'est assez vrai!

FÉLIX.

Ce que je veux, Valentine, c'est votre bonheur... et Beauvoisin ne peut l'assurer...

VALENTINE, à part.

Je le crains...

FÉLIX.

Cet homme ne recherche que votre fortune...

VALENTINE, à part.

J'en ai peur!..

FÉLIX.

Vous ne pouvez l'aimer...

VALENTINE, à part.

Oh! cela, j'en suis sûre...

FÉLIX, avec âme.

Tandis que moi, qui vous adore pour vous seule, il est impossible que vous ne m'aimiez pas...

VALENTINE, se récriant.

Comment, Monsieur?..

FÉLIX, avec amour.

Oui, vous m'aimez, j'en suis sûr!.. Je n'en veux pour preuve que cette sollicitude de tous les instans, que cette lutte continuelle de votre sagesse contre mes propres folies... Tout cela, c'était de l'amour... à votre insu, sans vous en rendre compte... mais c'était de l'amour!.. et, d'autant plus précieux, qu'il ne se trahissait que par des bienfaits.

VALENTINE, à part et tremblant.

Ah! mon Dieu! s'il disait vrai!.. Le cœur me bat d'une force!..

FÉLIX.

Jugez donc comme nous serions heureux! près de notre bonne tante! Quel bon ménage nous ferions...

VALENTINE, souriant.

Vous croyez?..

FÉLIX, avec entraînement.

D'abord, une fois mariés, ma femme serait seule maîtresse absolue...

VALENTINE, de même.

Oui? Jusque là, c'est assez raisonnable...

FÉLIX.

Mon unique occupation serait de l'aimer, de l'entourer de soins et de plaisirs...

VALENTINE, touchée.

Au fait, ce serait gentil!..

FÉLIX.

Nous aurions un joli hôtel, pour cacher notre bonheur... un équipage élégant pour nous mener au bois... Vous aimez la musique, nous aurions logé à l'Opéra, aux Italiens... Vous dansez à ravir... Tous les jours des fêtes, des bals, dont vous seriez la reine!.. Tous les jours de nouvelles parures, des diamans...

VALENTINE, gaîment.

Bon! nous voilà ruinés...

FÉLIX, interdit.

Vous croyez?.. Je vais trop vite?.. Eh bien! nous y mettrons plus d'économie... nous supprimerons les fêtes...

VALENTINE.

Les diamans.

FÉLIX, avec feu, et la prenant sous son bras.

Mes goûts seraient les vôtres... Et en me voyant soumis, ne respirant que pour ma Valentine... vous vous diriez: c'est mon élève... c'est pourtant moi qui me suis façonné ce petit mari-là!..

VALENTINE, entraînée.

Oh! oui... ce serait charmant!.. (Frappée d'un souvenir.) Ah! mon Dieu! j'oubliais...

FÉLIX.

Qu'avez-vous?..



VALENTINE, troublée.

Rien ! Mais c'est un rêve impossible à réaliser...

(Elle passe à gauche.)

FÉLIX.

Et pourquoi ?

VALENTINE.

Un engagement sacré...

FÉLIX.

Un engagement !..

VALENTINE.

Sans doute !.. Avec vos projets d'enlèvement, il fallait bien avoir une preuve de la perfidie d'une personne qui vous abusait, et pour obtenir cette lettre que je vous ai montrée tout à l'heure... je me suis sacrifiée !..

FÉLIX.

Comment ?..

VALENTINE.

Tenez, voici M. Beauvoisin qui vient sans doute réclamer...

FÉLIX.

Beauvoisin !..

## SCÈNE X.

LES MÊMES, BEAUVOISIN, grave et froid. Une lettre à la main.

FÉLIX, avec colère.

C'est encore toi !

BEAUVOISIN, froidement.

Oui, M. Derneville ! (A part.) Soyons digne ! (Haut.) Vous avez voulu faire du despotisme... et séparer deux cœurs créés l'un pour l'autre !.. Dans le premier moment... la surprise... une pareille insulte... je me suis cru perdu !.. mais par bonheur, j'avais, dans les mains une arme qui réduit votre autorité... à néant !..

FÉLIX.

Une arme ?

BEAUVOISIN.

Oui... une lettre de Mademoiselle qui me dédommage bien du procédé monstrueux de mon ex-ami !

FÉLIX, le saisissant.

Une lettre ! Que dis-tu ?.. approche, réponds moi !..

BEAUVOISIN, choqué.

Qu'est-ce que c'est ! Je vous dis : M. Derneville... et vous me dites : *approche* ! Je vous

dis *vous*... et vous me dites *tu* !.. Il me semble qu'après ce qui s'est passé...

FÉLIX, se contraignant.

Eh bien ! donc... M. de Beauvoisin...

BEAUVOISIN, fièrement.

Monsieur... je n'ai pas encore le *de*... quand je serai... plus tard, je verrai...

FÉLIX, impatienté.

Ah ! morbleu ! finissons... Quelle est cette lettre de Valentine ! je veux savoir...

BEAUVOISIN, le bravant..

Vous voulez ?.. (Se radoucissant.) Qu'à cela ne tienne, je serais fier de la montrer à toute la terre, comme un gage de son amour...

VALENTINE, timidement.

M. Beauvoisin !..

FÉLIX.

De son amour ?..

BEAUVOISIN, à part.

Il est vexé ! (Haut.) Vous allez en juger. (Lisant.) « Mon cher M. Beauvoisin... » (S'interrompant.) Mon cher !.. (A part.) J'appuie exprès pour lui enfoncer le poignard... (Reprenant.) Mon cher...

FÉLIX, brusquement.

J'ai entendu... Après ?

BEAUVOISIN, lisant.

« Je vous ai d'abord refusé... j'ai eu tort de » méconnaître tant de qualités estimables... (Appuyant.) Estimables !.. (A part.) J'appuie toujours pour enfoncer...

FÉLIX.

Hé ! vas donc !

BEAUVOISIN, offensé.

Comment vas donc !.. vous ne pouvez pas dire : *allez donc*. (Lisant.) « Aujourd'hui qu'en » échange du sacrifice que j'exige de vous, vous » me demandez un engagement formel qui vous » assure ma main... je déclare quelle vous appartient ! je vous engage ici *ma foi*... et c'est » là un serment auquel je ne manquerai jamais.. » dussé-je, pour le tenir, attendre le moment où » je serai maîtresse de disposer de moi !

FÉLIX, à part.

Ciel !

BEAUVOISIN, achevant.

« Jusque là... je ne me croirais dégagée — » que si vous même, vous me rendiez *ma parole* !.. (Lui montrant la signature.) Valentine de » la Marnière... » Et la date... il y a huit jours !..

FÉLIX.

Il serait possible !..

VALENTINE, à part.

Comme il paraît malheureux ! Oh ! si j'avais su !..

BEAUVOISIN, à part.

Il est horriblement vexé! ça me venge!..

FÉLIX, à part.

J'aurais un plaisir à le souffleter!.. (Haut.) Va-t-en... Non!.. reste!..

BEAUVOISIN.

C'est indécent! vous me tutoyez toujours! Reste! va-t-en!.. j'ai l'air de voire domestique!.. Je ferai ce qu'il me plaira. Je m'en vais!..

FÉLIX, avec colère.

Cette lettre n'a aucune valeur, Monsieur!..

BEAUVOISIN, revenant.

Elle en aura dans trois mois, Monsieur, puisque mademoiselle sera majeure... et je l'épouserai malgré vous!

FÉLIX.

Je t'en empêcherai bien!

BEAUVOISIN.

Et comment?..

FÉLIX, éclatant.

En te tuant!

BEAUVOISIN.

Hein?..

VALENTINE.

Félix!

FÉLIX.

Oui, tu m'en rendras raison, aujourd'hui! à l'instant!..

BEAUVOISIN.

Nous verrons plus tard... mais vous, Monsieur, vous commencerez par rendre vos comptes, vous rendrez les trois cent mille francs.

FÉLIX, avec indifférence.

Hé! les trois cent mille francs sont prêts depuis long-temps!.. ils sont chez Chabonais!..

BEAUVOISIN, alarmé.

Chez Chabonais!.. Hein?.. qu'est ce que vous dites?..

FÉLIX.

Sans doute! je les lui ai remis!..

BEAUVOISIN.

Miséricorde!.. Mais il est en faillite!..

FÉLIX.

Chabonais!..

BEAUVOISIN, hors de lui.

Il vient de partir!.. c'est positif!.. tout le monde sait cela!..

VALENTINE.

Est-il possible!..

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Ah! mes enfans! quelle nouvelle! j'en suis toute tremblante! M. Chabonais!..

FÉLIX, ET VALENTINE.

C'est donc vrai?..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Il emporte trois millions!..

BEAUVOISIN, avec colère.

Et Monsieur, qui va lui confier...

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Félix.

Comment, il avait de l'argent à toi?

FÉLIX.

Plut au ciel qu'il eût emporté toute ma fortune! mais ce n'est pas moi! Ma pauvre Valentine, me pardonnerez vous jamais!.. Elle est ruinée!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Ruinée! elle!.. grand Dieu! ma pauvre enfant!..

VALENTINE.

Ma bonne tante! ne vous affligez pas!

BEAUVOISIN.

C'est une abomination! Voilà ce que c'est que de nommer des tuteurs de vingt ans!.. des étourdis!.. qui ne savent pas ce qu'ils font! car enfin... voilà un événement... Certainement la position est toujours la même... si ce n'est cependant... que les choses sont bien différentes!..

FÉLIX, à part, frappé.

Ah! mon Dieu!.. son trouble!.. est ce que j'aurais fait un coup de partie sans m'en douter!.. (Haut.) Que voulez vous dire, Monsieur.. bien différentes!..?

BEAUVOISIN.

Sans doute, Monsieur! un tuteur ne confie pas aussi légèrement!..

FÉLIX, froidement.

J'avais l'autorisation du conseil de famille...

BEAUVOISIN.

Mais on prend ses sûretés!..

FÉLIX, de même.

Je les ai prises aussi, Monsieur.

BEAUVOISIN.

Ah!..

FÉLIX.

J'ai là le reçu de Chabonais, que je vous remettrai.

BEAUVOISIN, furieux.

Le reçu de Chabanaïs !.. Et que voulez-vous que j'en fasse ?

FÉLIX, à part.

Oh ! décidément nous sommes sauvés.. et je suis assez riche.. (Haut.) Oui, j'ai le reçu, Monsieur.

BEAUVOISIN, éclatant.

Le reçu.. un pareil chiffon !.. Et il me conte cela d'un air riant, le visage épanoui.. on dirait qu'il est enchanté, d'avoir ruiné sa pupille.. Oui, Monsieur... vous avez l'air enchanté... c'est passer un peu loin la haine que vous avez toujours montrée pour cette intéressante victime !

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

En effet, mon neveu...

VALENTINE.

Mais, ma tante, il ignorait...

FÉLIX.

Si je suis calme, Monsieur, c'est que je connais votre délicatesse... et malgré la perte de sa fortune, je sais que vous n'hésitez pas...

BEAUVOISIN, avec résolution.

Vous croyez me mettre au pied du mur ?... Eh bien ! non, Monsieur... (Mouvement.) Je n'hésiterai pas... je ne dois pas hésiter... j'ai pris des engagements avec mes amis politiques... je leur ai promis une dot de trois cent mille francs, ils y tiennent !.. ce n'est qu'à ce prix qu'ils me confient les intérêts de mon pays... (Hésitant.) Et, quoi que mon amour soit plus ardent que jamais...

LES DEUX DAMES, avec un sentiment différent.

Eh bien ?..

BEAUVOISIN, avec effort.

Je serais indigne de votre estime... si je gardais plus long-temps un titre...

(Il a tiré de sa poche la lettre de Valentine et la lui tend en détournant la tête.)

VALENTINE, avec joie.

Ma lettre !.. (A part.) Ah ! que je suis heureuse d'être ruinée !..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, avec dédain.

Ah !

FÉLIX, à part.

Je respire !..

BEAUVOISIN, avec un gros soupir.

On est quelquefois bien malheureux d'avoir des amis politiques !.. (Valentine a déchiré la lettre.)

FÉLIX, réprimant sa joie.

A merveille ! Mais la noble conduite de

M. Beauvoisin m'électrise... Et, bien que légalement je ne sois responsable de rien, je restitue à ma pupille, sur ma fortune, les trois cent mille francs confiés trop légèrement à Chabanaïs !..

BEAUVOISIN.

Hein ?

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, embrassant son neveu.

Bien, Félix !.. c'est un acte de justice qui me raccommode avec toi...

BEAUVOISIN, ramassant les morceaux de la lettre.

Il fallait donc le dire tout de suite !.. Belle Valentine, si nous remettons les choses en l'état ?

VALENTINE, souriant.

Non, M. Beauvoisin... Vous avez ramassé ma lettre, mais les morceaux n'en sont pas bons.

BEAUVOISIN, avec colère, jetant les morceaux de papier.

Et l'on ne pendra pas tous ces banqueroutiers !.. Scélérat de Chabanaïs !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHABANAIS.

CHABANAIS, paraissant au fond.

Hein ? Qui est-ce qui parle de moi, s'il vous plaît ?

TOUS.

Que vois-je ?

LES DEUX DAMES.

M. Chabanaïs...

CHABANAIS.

Eh bien ! oui, c'est moi... Je viens dîner... cela vous étonne ? (A M<sup>me</sup> de Mareuil.) Est-ce que vous ne m'aviez pas invité ?

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, avec embarras.

Sans doute... Mais on croyait...

VALENTINE, de même.

On disait :

BEAUVOISIN, de même.

On prétendait...

FÉLIX.

Beauvoisin assurait que tu étais parti pour la Belgique ?..

CHABANAIS, le regardant de travers.

Beauvoisin !.. Ah ! oui, une fausse retraite... une manœuvre savante... digne des plus grands capitaines du trois pour cent !.. Les actions de nos mines du Brabant dégringolaient d'une manière effrayante ! j'en avais 1,200... et j'allais succomber... lorsque le bruit de ma fuite, adroitement



répandu, les à réduites à rien... J'avais donné mes ordres... mes agens en rachètent trois mille... et, tout-à-coup, je repars à la Bourse, gai, souriant, les mains pleines de billets de banque!.. Aussitôt la confiance se rétablit, les actions remontent, la fureur s'en mêle... Je revends avec d'énormes bénéfices, et en moins d'un quart d'heure je me retrouve plus riche et plus considéré que jamais.

FÉLIX, riant.

C'est de la magie!..

BEAUVOISIN.

Ce cher Chabonais!.. Je disais bien qu'il était impossible...

CHABONAIS, lui lance un regard menaçant qui l'arrête.

Et, à propos de ça, Félix, je ne puis pas garder tes trois cent mille francs en dépôt! j'ai tant de fonds... je te les rapporte! (Bas, en lui remettant le portefeuille.) Ils m'ont sauvé... Tu m'as rendu service sans le savoir... merci!

FÉLIX, bas.

Et toi aussi!.. merci!..

BEAUVOISIN.

Voilà une spéculation d'une hardiesse!

CHABONAIS.

Oui... j'ai spéculé sur la calomnie!.. (Regardant Beauvoisin de travers.) Et elle m'a bien servi... mais je saurai châtier les calomniateurs!.. (A mi-voix.) Vous m'entendez, M. Beauvoisin... à vingt-cinq pas!..

BEAUVOISIN, à part.

Et à cinquante, il mouche une bougie!.. Je suis un homme éteint!

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

C'est fort bien!.. Valentine a retrouvé sa fortune... mais son mari... il lui en faut un cependant.

(Musique douce à l'orchestre.)

VALENTINE.

Mon tuteur... (Timidement.) avait parlé d'un autre prétendu...

FÉLIX, s'approchant de Valentine et lui baisant la main avec amour.

Qui a juré le bonheur de Valentine...

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, frappée d'une idée.

Ah! mon Dieu!

CHABONAIS, devinant.

Ah bah!..

BEAUVOISIN, se frappant le front.

J'en ai eu l'idée!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, trébuchante de joie

Comment... (A Félix.) Toi, qui la détestais...

FÉLIX, avec tendresse.

Justement! je veux la rendre bien malheureuse!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL, à Valentine.

Toi, qui étais si furieuse contre lui?..

VALENTINE, tendant la main à Félix.

Vous voyez!..

M<sup>me</sup> DE MAREUIL.

Et tu l'épouserais?..

VALENTINE, souriant.

Oui, ma tante... pour rester toujours en tutelle.

CHABONAIS, bas à Beauvoisin,

Demain matin... je vous attendrai.

BEAUVOISIN, avec aplomb.

C'est bien, Monsieur! (A part.) Il m'attendra!.. voilà tout!

CHOEUR FINAL.

Air : Au bruit du champagne.

Qu'une heureuse ivresse

Anime tous les yeux...

Et qu'en ces lieux

Règne enfin l'allégresse!

Non, non, plus de tristesse,

Puisque les plus doux nœuds

Comblent nos

leurs vœux!

FIN.

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

Impr. de M<sup>me</sup> DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.





SCÈNE VI.

# PARLEZ AU PORTIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DENNERY ET LAJARIETTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MARS 1845.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

CHALAMET..... M. SAINVILLE.  
ISIDORE..... M. EUGÈNE-MEYNADIER.  
BALIVEAU..... M. DUBLEIX.  
BRÉSILLON... M. LHERITIER.

CAROLINE..... Mlle JULIETTE.  
EUDOXIE..... Mme VALORY.  
TOINETTE..... Mlle DEBER.

*La scène se passe à Paris.*

Le théâtre représente une cour. Au fond, la porte cochère. A droite, 3<sup>e</sup> plan, le bas de l'escalier. A gauche, 1<sup>er</sup> plan, la loge du portier avec croisée et un carreau mobile faisant face au public, et une porte latérale.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, puis EUDOXIE.

CAROLINE, *entrant par le fond*. Numéro 4.  
C'est bien ici... quel dommage que ce monsieur Isidore soit déménagé!... Pourvu, du moins, qu'il soit chez lui!

Elle frappe au carreau du portier.

CHALAMET, *passant la tête par le carreau qu'il a ouvert*. Qui demandez-vous?

CAROLINE. Monsieur Isidore, s'il vous plaît?

CHALAMET. Il est sorti.

Il rentre sa tête et referme son carreau.

CAROLINE. Sorti! j'en étais sûre!

EUDOXIE, *descendant l'escalier*. Voilà une heure que je sonne... il faut qu'il ne soit pas chez lui.

Elle va frapper au carreau.

CAROLINE. Une dame!

\* Eudoxie, Caroline.



CHALAMET, *passant la tête*. Qui demandez-vous ?

EUDOXIE. Monsieur Isidore ?

CHALAMET, *avec colère*. Il est sorti.

*Il rentre et ferme.*

CAROLINE. Eh ! mais, je ne me trompe pas, j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer madame chez monsieur Isidore ?...

EUDOXIE. A son ancien domicile de la rue aux Ours... En effet, je me souviens... (*Sautant.*) Madame...

CAROLINE, *de même*. Madame...

EUDOXIE. Concevez-vous qu'il soit sorti, à l'heure habituelle de ses séances ?...

CAROLINE. Il n'est installé que depuis hier dans cette maison, et peut-être n'attend-il pas encore de visites.

EUDOXIE. Ah ! quel homme que ce monsieur Isidore !... il m'a dit tout de suite que j'étais bonne, sensible, fidèle...

CAROLINE. Que deviendrions-nous si nous ne l'avions pas pour nous guider dans les circonstances difficiles de la vie ?

## SCÈNE II.

EUDOXIE, ISIDORE, CAROLINE.

ISIDORE, *entrant par le fond*. Que vois-je ! deux de mes clientes... mes plus fidèles habituées de la rue aux Ours !... Pardon, mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais, n'ayant point encore fini d'orner mes appartements... je ne pouvais recevoir que dans deux jours.

EUDOXIE. C'est possible ; mais, puisque nous sommes venues...

M. ISIDORE. Je suis aux ordres de ces dames. Veuillez passer devant ; un mot seulement au portier et je vous suis.

ENSEMBLE

*Air de Strauss.*

L'avenir  
Va s'entr'ouvrir.  
Doux pré-âge,  
Sois mon gage !  
Le destin  
Me  
Leur parle enfin !  
Plus de chagrin,  
Grâce au devin !

*Les deux Dames montent l'escalier. Isidore frappe au carreau.*

CHALAMET, *avec colère*. Qui demandez-vous ?... Il est sorti.

*Il re ferme le carreau.*

ISIDORE. Comment ! il est sorti... (*Il frappe de nouveau.*) Mais c'est moi ! monsieur Isidore...

CHALAMET, *reparaissant*. Monsieur Isidore ?... il est sorti, vous dis-je !

*Il referme le carreau.*

ISIDORE. Mais monsieur Isidore ! c'est moi !

CHALAMET, *reparaissant*. Vous !... Ah ! ma foi, oui, c'est vous... alors, qui demandez-vous ?

ISIDORE. Mais je ne demande personne... je viens seulement vous réitérer que je ne reçois pas d'ici deux jours.

CHALAMET. Bon, bon !... soyez tranquille !... Il est sorti... j'y suis fait, je ne dis que ça depuis votre emménagement.

ISIDORE. C'est bien, je suis content de vous.

*Il monte l'escalier.*

CHALAMET. Merci !

## SCÈNE III.

CHALAMET, puis TOINETTE.

CHALAMET, *sortant de sa loge*. Je me soucie bien de ta satisfaction, par exemple !... Ils sont charmants les locataires... ils traitent les portiers comme des domestiques ! Ceux de cette maison surtout sont bien aimables ! Ils rentrent tous, le soir, à onze heures trois quarts, de peur des dix sous d'amende !... et l'hiver, ils brûlent du charbon de terre pour économiser la bûche du portier... Enrichissez-vous donc avec des pratiques pareilles !... Heureusement que j'ai imaginé un moyen de faire fortune !... un moyen ingénieux et neuf... (*Sortant un paquet de lettres de sa poche.*) Voilà le moyen !... je viens de le tirer à cinquante exemplaires.

TOINETTE, *entrant par le fond, un panier de blanchisseuse sous le bras, qu'elle dépose au fond* (*Tout près de Chalamet\**). Ah ! je vous y prends donc !

CHALAMET. Ciel ! Toinette !

TOINETTE. Oui, Toinette, votre blanchisseuse et votre future, Toinette, qui a la faiblesse de vous aimer, vous, qui n'êtes pas beau...

CHALAMET. C'est vrai.

TOINETTE. Qui n'êtes pas jeune...

CHALAMET. C'est vrai.

TOINETTE. Et qui me faites des cachoteries... Mais, enfin, je veux savoir le mystère de cette grosse correspondance.

CHALAMET. Le mystère ? mais, chère amie, il n'y a pas de mystère.

TOINETTE. Alors, montrez-moi ces lettres...

CHALAMET. Impossible ! il n'y a pas de mystère, mais c'est un secret.

*Chalamet. Toinette.*

TOINETTE. Ainsi, vous refusez de me dire pourquoi vous écrivez dès lettres du matin au soir ?

CHALAMET. Voyons, Toinette, quand je me livrerais à la culture des lettres, où serait le mal, je vous le demande ?

TOINETTE. Un portier... un tailleur en vieux !... ça n'est pas naturel. Je parie que c'est pour des femmes.

CHALAMET. Pour des femmes ! tout ça pour des femmes !... Mais je serais un sardanapale ! un pacha à trois... parasols !

TOINETTE. Pas de phrases, monsieur ; je veux tout savoir... ou sinon plus de mariage... et la dot que me donne mon oncle vous passera devant le nez !

CHALAMET. Devant le nez !... pas de bêtises, Toinette ; ne faites pas faire à la dot cette promenade ridicule.

TOINETTE. Alors, monsieur, parlez.

CHALAMET. Je parle !... Toinette, ces lettres ne sont pas des messages d'amour ; elles sont toutes pour des hommes ; voyez plutôt les adresses.

TOINETTE, lisant. A monsieur, monsieur Cossu... à monsieur, monsieur Cottu... à monsieur, monsieur Coq...

CHALAMET. Arrêtez ! ne lisez pas ce nom-là !... future femme Chalamet, vous devez l'ignorer toujours !

TOINETTE. Voyons, maintenant, ce qu'il y a dans ces lettres. (*Elle lit.*) « Monsieur, une » personne qui vous est chère vous trompe » indignement ! Elle se rend très-souvent et » en secret rue des Trois-Bornes, n° 4... » Le portier de cette maison est au fait de » l'intrigue ; si vous désirez des renseignements, parlez au portier ; en s'y prenant » adroitement, on peut le faire jaser... » (*Parlant.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? une dénonciation ; mais qu'est-ce qu'elle vous a fait cette pauvre madame chose ?

CHALAMET. Je ne la connais pas... j'ignore même si ce brave monsieur chose est désobligé à l'endroit de sa femme.

TOINETTE. Ah ça, et toutes les autres lettres ?

CHALAMET. Même style, même écriture, même orthographe !

TOINETTE. Et dans quel but les écrivez-vous ?

CHALAMET\*. Le but, vous allez l'apprendre. (*Il remonte.*) Quand j'étais petit... quand je venais de naître dans la rue Bourg-l'Abbé, mon père, hélas ! était ailleurs...

TOINETTE. Tailleur en vieux... comme vous.

CHALAMET. Toinette, je refuse pas d'égayer parfois l'existence par des mots badins ; mais, dans ce moment, cette pensée est loin

\* Toinette, Chalamet.

de la mienne. Mon père était ailleurs, c'est-à-dire, je ne sais où... réduit à s'exiler, comme un ancien philosophe de sa profession, il était allé poser des fonds de culottes dans les cours étrangères...

TOINETTE. Le pauvre homme !

CHALAMET. Sa profession devint la mienne ; j'ai longtemps végété dans les parements et dans les revers... dans les revers surtout... jusqu'au jour où, dévoré d'ambition, rêvant les cordons et les places, j'obtins cette place et ce cordon.

TOINETTE. Je sais tout ça. Après ?

CHALAMET. C'était déjà beaucoup, ce n'était pas assez... je rêvais encore la fortune.

TOINETTE. La fortune !

CHALAMET. Pour l'acquérir vite, me disais-je, il faudrait une industrie qui s'adressât aux classes les plus nombreuses de la société... quelque chose de très-répandu, quelque chose de général, d'universel !... et l'idée me vint d'exploiter les désagréments du ménage.

TOINETTE. Les désagréments du ménage !

CHALAMET. C'est ce que j'ai trouvé de plus universel, de plus inévitable.

AIR :

On préserve de l'incendie,  
On préserve aussi des voleurs,  
Et de Franklin la science hardie  
Sut du tonnerre écarter les malheurs...  
Pauvres époux, le ciel, dans sa colère,  
D'une autre foudre, hélas ! vous menaça,  
Et pour sauver de cette foudre-là  
Il n'est pas de paratonnerre !

Et c'est justement ce que j'exploite... J'ai pour clients tous les maris de Paris ; pour fonds de commerce une plume, de l'encre et l'almanach des 25,000 adresses... et voici ma manière de procéder : j'envoie ma circulaire à tous les époux... très-bien... le premier jour, ils se disent, tranquillement : Ouh ! ouh ! ouh ! je suis sûr de ma femme !... ma femme est folle de moi !... Le lendemain, la lettre leur trotte dans la tête... leur femme les adore, mais ils songent qu'elle pourrait bien en adorer un autre avec... Alors ça galope, ça galope, et c'est ordinairement le troisième jour qu'ils arrivent... Ils viennent parler au portier ; mais comme il est discret, on lui glisse cinq francs pour lui délier la langue.

TOINETTE. Mais c'est affreux !

CHALAMET. C'est très-philanthropique ; car, une fois les rapports établis, je calme les soupçons jaloux, pour le présent et pour l'avenir... je prouve que l'épouse fidèle ne vient jamais dans la maison. Le mari transporté me donne cinq autres livres... il a payé en entrant, il repaye en sortant !... et j'en ai comme ça vingt-cinq mille à passer en



revue... et vingt cinq mille, à dix francs par tête, ça fait deux cent cinquante mille francs. Voilà ma profession, voilà mon état, voilà mon industrie.

TOINETTE. C'est égal, c'est une drôle d'idée que vous avez eue là ! Et tous les maris viennent ?

CHALAMET. Tous, sans la moindre exception... je procède par ordre alphabétique... l'A n'a pas mal donné, le B est en pleine exploitation, et je vais, demain, attaquer le C.

TOINETTE. Mais, j'y pense, et les célibataires, à quoi les reconnaissez-vous ?

CHALAMET. Les célibataires viennent comme les autres.

TOINETTE. Pourquoi faire ?... ils n'ont pas de femme à surveiller.

CHALAMET. Les célibataires. . oh ! innocente !... relisez le passage qui a rapport aux traits.

TOINETTE, lisant « Une personne qui vous est chère vous trompe indignement... »

CHALAMET. Une personne qui vous est chère, ma chère... ça s'adapte à tout le monde... chacun a une personne qui lui est chère ; il y en a même qui sont très-embarrassés, ils ne savent pas s'ils ont à s'informer de leur femme ou... d'une autre ! Ceux-là je les fais payer double... et voilà comme, dans quelque temps, j'espère ne plus être portier.

TOINETTE. Et nous pourrions avouer notre amour à mon oncle Brésillon ?

CHALAMET. Mais il est donc bien terrible cet oncle Brésillon, que vous n'avez jamais voulu lui dire...

TOINETTE. O Dieu ! s'il savait que j'aime un portier, il me tuerait !

CHALAMET. Portier... je ne le suis que momentanément ; c'est pour l'exploitation de mon idée que j'ai pris cette place, qui était vacante.

TOINETTE. A propos... avez-vous écrit, en attendant, à ma tante, pour la mettre dans nos intérêts ?

CHALAMET. Oui, oui, et une lettre assez jolie, je m'en vante... voilà le brouillon. (Il tire un papier de sa poche.) Écoutez-moi ça. (Lisant.) « Monsieur, une personne qui vous est chère... » Non, non, je fais erreur... voilà, voilà le vrai... (Sortant un autre papier et lisant.) « Madame, vous êtes sensible et bonne, et vous aurez pitié de mon amour... d'un amour que je dois cacher à votre époux... car, je sais qu'il s'en irriterait... je ne puis me présenter encore au domicile de cet homme violent ; mais, s'il vous était possible... »

TOINETTE. Voilà quelqu'un !

CHALAMET. Un monsieur, ça doit être une pratique... Il lit une lettre, c'est une prati-

que... Allez porter votre linge, Toinette... J'entre dans mon cabinet.

## ENSEMBLE.

Air des Arragonais.

Ah ! c'est admirable !

Un métier semblable

Est très-profitable. .

Quel bonheur !

Mais quelle folie !

Quittons la partie ;

Quittez

Il faut qu'elle en  
que j'en rie

De bon cœur.

Elle va prendre son panier et sort par le fond.

## SCÈNE IV.

CHALAMET, BALIVEAU.

BALIVEAU, pleurant. Le portier, s'il vous plaît ?

CHALAMET. C'est moi, monsieur... Qu'y a-t-il pour votre service ?

BALIVEAU, pleurant. Hélas !... monsieur !... je suis bien malheureux !

CHALAMET, à part. En voilà un qui ne prend pas la chose gaiement... (Haut.) En quoi puis-je vous être utile ?

BALIVEAU, pleurant. Monsieur, êtes-vous marié ?

CHALAMET. Pas encore... Monsieur l'est, à ce que je vois ?

BALIVEAU. Je suis le modèle des époux...

CHALAMET. Et vous venez...

BALIVEAU. Hélas ! je viens acquérir une horrible conviction... Monsieur, vous allez me donner le coup de la mort !...

CHALAMET. Le coup de la mort. Permettez, je ne donnerais pas ce coup-là à un lapin.

BALIVEAU. Oh ! je suis bien informé... vous êtes au fait de l'intrigue, et en s'y prenant adroitement...

Il met sa main à sa poche.

CHALAMET. Il sait ma lettre... à la lettre !

BALIVEAU, tirant son mouchoir. Vous parlerez, n'est-ce pas ?

CHALAMET, désappointé. Ah ! ah !... c'est comme ça qu'il s'y prend adroitement !... (Haut.) Je ne sais rien, absolument rien, monsieur... j'ignore de quoi il s'agit.

BALIVEAU, pleurant. Mais de ma femme... qui trahit ses serments et sa foi !

CHALAMET. Elle a trahi ses serments et sa foi ?...

BALIVEAU. Ce matin, elle m'a dit qu'elle allait au bain.

CHALAMET. Ce prétexte oriental est assez généralement employé.

\* Chal'amet, Toinette.



BALIVEAU. Pour lui donner toute confiance, je l'ai laissée sortir; mais à peine était-elle dehors, qu'au lieu de me rendre à mon bureau de la préfecture...

CHALAMET. Ah! vous êtes...

BALIVEAU. Je suis le modèle des employés... et, au lieu d'aller à mon bureau, je me suis jeté dans un cabriolet; j'ai couru toutes les maisons de bains... j'en ai fait quarante-huit, monsieur!

CHALAMET. Et vous avez trouvé...

BALIVEAU. Personne; tous les établissements étaient vides... pas une femme ne s'est baignée aujourd'hui.

CHALAMET. Comment! pas une dans les quarante-huit établissements?... Quand je pense qu'il y a peut-être en ce moment à Paris trois cent mille maris qui se disent tranquillement : Ma femme est au bain...

BALIVEAU. Oui, monsieur, elles disent toutes qu'elles y vont... Mensonge!... elles n'y vont pas, elles n'y vont jamais!... On n'a pas coulé un seul bain aujourd'hui dans tout Paris... Vous concevez que j'ai tout compris; je suis trompé, trahi, déshonoré!... Ah! monsieur, monsieur... je ne suis pas content!

Il pleure.

CHALAMET. Vous êtes difficile... (*A part.*) Comment! il pleure encore!... Mais, c'est un saule pleureur... c'est une borne-fontaine que cet homme!...

AIR : *Ces postillons.*

Quoi! de ses yeux je vois jaillir des larmes!  
Je l'avouerai, de lui j'aimerais mieux  
Bien plus d'argent et beaucoup moins d'alarmes.  
Où ce monsieur va-t-il chercher, grands dieux!  
Le fleuve, hélas! qui coule de ses yeux?  
Pour surmonter ma chance malheureuse,  
J' croyais creuser, par un heureux moyen,  
Une min<sup>e</sup> d'or, mais, hélas! je ne creuse  
Qu'un puits artésien! (*bis*).

Il faut absolument le taire... (*Haut.*) Voyons, monsieur, vous m'intéressez... je voudrais vous être utile; mais, je ne puis divulguer ainsi les secrets de la maison.

BALIVEAU. Expliquez-vous, monsieur; votre fortune en dépend!

CHALAMET. Ma fortune!

BALIVEAU. Oui, voilà cinq francs pour vos renseignements...

CHALAMET, à part. Allons donc! ça a été long à venir.

BALIVEAU. Vous connaissez ma femme, n'est-ce pas?... châte rouge, yeux noirs, peau blanche, robe violette et cheveux châtains...

CHALAMET. Ce signalement est exact?

BALIVEAU. Très-exact... Vient-elle souvent ici?...

CHALAMET. Elle n'y vient jamais.

BALIVEAU. Jamais?

CHALAMET. Jamais, je vous le jure. Et pour qui voulez-vous qu'elle vienne?... Nous n'avons dans la maison que deux hommes...

BALIVEAU. Deux hommes; mais c'est bien assez!

CHALAMET. Oui, mais le premier voyage depuis un an, et l'autre est mort depuis six semaines...

BALIVEAU. Se peut-il?... Vous ne me trompez pas?...

CHALAMET. Vous tromper!... mais j'aimerais mieux vous rendre l'argent que j'ai reçu!... Un pareil soupçon!... Ah! monsieur, gardez, gardez ce que vous vouliez me donner encore... ma conscience me reprocherait de le recevoir.

BALIVEAU. Non, prenez, monsieur. (*Il lui donne cinq francs.*) Prenez, je vous en conjure... car vous m'avez rendu ma sérénité.

CHALAMET. Je disais aussi, vous avez l'air plus serein que tout à l'heure.

BALIVEAU. Ah! mon Dieu! j'y pense, j'ai oublié les bains Saint-Sauveur... Elle doit être aux bains Saint-Sauveur : je cours aux bains Saint-Sauveur!...

CHALAMET. Allez, allez, monsieur, et surtout à l'avenir ne croyez plus aux lettres anonymes, ne soupçonnez jamais madame votre épouse.

BALIVEAU. Jamais!... ah! non, jamais!... pauvre chatte, si elle savait... Ah! ça lui donnerait le coup de la mort!...

Fausse sortie.

CHALAMET. A propos... monsieur... monsieur...

BALIVEAU, revenant. Plaît-il?

CHALAMET. Votre nom, s'il vous plaît?

BALIVEAU. Baliveau... Emile Baliveau.

ENSEMBLE.

AIR :

Plus d'ennuis,  
De soucis,  
Plus d'alarmes!

Noirs soupçons, fuyez loin de mon cœur;

Un seul mot vient de sécher mes larmes,

Et déjà je renais au bonheur.  
Le voilà qui renait

Baliveau sort.

## SCÈNE V.

CHALAMET, puis BRÉSILLON.

CHALAMET, allant prendre dans sa loge l'almanach des 25,000 adresses et revenant en scène. Voyons, voyons, Baliveau... (*Il*

cherche dans l'almanach.) Baldaquin... Baliton... B-liton... Dieu! que de Balitons!... Ah! Baliveau... (*Prenant un crayon et écrivant.*) Baliveau p, ce qui veut dire payé. En voilà un qui s'en va heureux et consolé... Madame Baliveau peut être bien tranquille; à l'avenir, son mari aura confiance. (*Apercevant Brésillon qui cherche le numéro de la maison*) Quelqu'un!... en ore une pratique, sans doute; n'ayons pas l'air de l'attendre!...

Il va s'asseoir dans sa loge. Brésillon entre.

BRÉSILLON \*, *furieux*. C'est bien ici!... la fureur m'exaspère!... Relisons... je veux m'exaspérer tout à fait!

Il sort une lettre de sa poche.

CHALAMET, *regardant par le carreau de la fenêtre*. Bon!... il repasse ma circulaire... Lis, lis, mon bonhomme... « Monsieur, une » personne qui vous est chère vous trompe » indignement... »

BRÉSILLON, *lisant, bas*. « Madame, vous » êtes sensible et bonne, et vous aurez pitié » de mon amour!... » (*Haut.*) Continuons.

CHALAMET. Oui, continue, va...

BRÉSILLON. « Je ne puis encore me présenter au domicile de cet homme violent... » mais, s'il vous était possible de m'apporter un peu d'espoir... »

CHALAMET. Il y met le temps... mais va donc!... « Elle se rend très-souvent et en » secret... »

BRÉSILLON. « Je me nomme Antonin Chalamet... »

CHALAMET. « Rue des Trois-Bornes, » numéro 4. »

BRÉSILLON, *haut*. « Rue des Trois-Bornes, » numéro 4. »

CHALAMET, *à part*. Allons donc!... (*Paraisant à sa porte. Haut.*) Qui demandez-vous, s'il vous plaît?

BRÉSILLON, *brusquement*. Ici, portier, ici!

CHALAMET, *étonné*. Plaît-il?...

BRÉSILLON. Approche, et parle!

CHALAMET, *à part*. Ah! mais, je le trouve plaisant!

BRÉSILLON. Parle, te dis-je, ou je t'extermine!

CHALAMET, *effrayé*. Hein!... je... je... parle... (*À part.*) J'aimais mieux l'autre! le saule pleureur.

BRÉSILLON, *lui donnant cinq francs*. Parle, mais pour moi seul.

CHALAMET. A voix basse. Soit, causons.

BRÉSILLON. Elle me trompe, elle me trahit?...

CHALAMET. Qui ça?

BRÉSILLON. Elle m'a quitté ce matin sous prétexte d'aller au bain.

\* Chalamet, Brésillon.

CHALAMET, *à part*. Elle aussi! (*Haut.*) Vous ne sauriez croire, monsieur, comme le bain donne aujourd'hui.

BRÉSILLON. Mais je n'ai pas été sa dupe, et je les exterminerai tous les deux... A quel étage demeure son complice?

CHALAMET. Son complice? connais pas!

BRÉSILLON. Mais je le connais moi... (*Il reprend sa lettre.*) Son complice se nomme...

CHALAMET, *à part*. Il cherche le nom dans ma circulaire...

BRÉSILLON. Ah! il se nomme...

## SCÈNE VI.

BALIVEAU, CHALAMET, BRÉSILLON.

BALIVEAU. Elle n'y était pas!...

BRÉSILLON, *à part*. Elle n'y était pas?

BALIVEAU. Il n'y avait que deux hommes dans l'établissement... j'ai demandé leur nom, ce n'était pas elle, et, de plus, on n'a pas vu une seule femme ce matin!

BRÉSILLON, *à part*. Une femme! (*Haut.*) Vous cherchez une femme, monsieur?

BALIVEAU. Oui, monsieur; elle avait dit à son époux qu'elle se rendait au bain...

BRÉSILLON, *à part*. Comme la mienne!

BALIVEAU. Mais elle n'y a pas paru...

BRÉSILLON, *à part*. Comme la mienne!

BALIVEAU. Elle ignore, la malheureuse, que son mari soupçonne une intrigue...

BRÉSILLON. Mais c'est tout à fait ça!

CHALAMET. Bon! il croit que c'est la sienne!

BRÉSILLON. Plus de doute!

BALIVEAU. Elle ne sait pas qu'il est à sa recherche!

BRÉSILLON. Et qu'il se vengera, monsieur... il se vengera, entendez-vous?...

BALIVEAU. Plaît-il?

CHALAMET. Il confond!... vous confondez, mon brave homme!

BRÉSILLON. Laissez-moi! laissez-moi!... je veux l'exterminer!...

BALIVEAU. Serait-ce mon rival?... Vous êtes mon rival, monsieur?

BRÉSILLON. Oui, je suis ton rival!

CHALAMET, *entre eux, les retenant*. Mais non! mais non! Ecoutez-moi donc!...

BALIVEAU, *le repoussant*. Otez-vous, ôtez-vous de là, monsieur!

BRÉSILLON, *même jeu*. Arrière! misérable portier! \*

Ils se prennent au collet.

CHALAMET. Ah! allez au diable, à la fin!... Comment! quand je veux vous prouver qu'il y a erreur... (*Baliveau et Brésillon se lâchent.*) Et qu'au lieu de deux rivaux, vous

\* Baliveau, Brésillon, Chalamet.



n'êtes que deux... confrères, voilà comme on me bouscule!.. (*Indiquant Baliveau.*) Monsieur cherche sa femme, la femme Baliveau, comme vous cherchez la vôtre... la femme... je ne sais qui!

BRÉSILLON. Se peut-il?

CHALAMET. Il se peut.

BALIVEAU. Serait-il, Dieu, possible?

CHALAMET. Il est, Dieu, possible... et de plus, vos deux femmes sont pures de toute intrigue!

BRÉSILLON. Comment?

CHALAMET. Jamais elles n'ont eu la pensée de vous trahir!...

BALIVEAU. Mais la lettre que j'ai reçue est très-claire!...

BRÉSILLON. Celle-ci est très-explicite!...

CHALAMET. Plaisanterie, de quelque mauvais farceur... et la preuve, c'est que je vous répète, je vous jure que jamais elles n'ont mis le pied, ni rien, dans cette maison.

BRÉSILLON. Jamais?...

BALIVEAU. Ma Caroline ne serait pas coupable!...

BRÉSILLON. Mon Eudoxie serait innocente!...

CAROLINE, *en dehors*. Adieu, monsieur!

BALIVEAU. Grand Dieu!...

CAROLINE, *de même*. Adieu!

BALIVEAU. C'est la voix de ma femme!

EUDOXIE, *en dehors*. Ne vous dérangez pas, monsieur!

BRÉSILLON. Mille tonnerres! c'est l'accent de la mienne!... Ah! la fureur m'exaspère! Caroline descend l'escalier et passe vivement au fond.

BALIVEAU. Je sens que je m'en vais!

*Il tombe dans les bras de Brésillon.*

CHALAMET. J'ai bien envie de faire comme lui!

BRÉSILLON, à Baliveau. Eh bien!.. monsieur!.. monsieur!.. (*Eudoxie descend l'escalier et passe vivement au fond.*) Qu'ai-je vu!... Eudoxie!... Eudoxie!...

CHALAMET. Ah bah!... Eudoxie aussi!

BRÉSILLON, à Baliveau. Mais soutenez-vous donc, monsieur!... Il faut que je la poursuive!... on ne se trouve pas mal en public!... (*Il le pose brusquement contre la loge du portier.*) Je cours!... (*On entend rouler une voiture.*) Trop tard!... Il est trop tard!... mais je me vengerai d'elle et de lui, car; je le connais, le misérable!... Je sais son nom... et je reviendrai bientôt...

BALIVEAU. Ah! je vais répandre bien des larmes!

BRÉSILLON. Je sens le besoin de répandre du sang.

## ENSEMBLE.

BALIVEAU et BRÉSILLON.

Air de la Savonnette.

Puis-je en croire mes yeux?

Mais c'est affreux!

Eh quoi! mon épouse en ces lieux!

Dans mon transport,

Je vais, d'abord,

{ Je vais frapper la perle de mort!

{ Je vais verser des larmes sur mon sort!

CHALAMET.

Puis-je en croire mes yeux!

Mais, c'est affreux.

Quoi! leurs épouses en ces lieux?

Dans leur transport

Ils vont, d'abord,

Ils vont me préparer un triste sort!

*Baliveau et Brésillon.*

## SCÈNE VII.

CHALAMET, puis ISIDORE.

CHALAMET. C'étaient leurs femmes!... voilà un coup du sort!... J'amène, grâce à ma circulaire, ces deux époux dans la maison où leurs moitiés ont justement des intrigues!... Mais pour quel diable viennent-elles donc ici? Je le saurai... mais, en attendant, ça marche, ça marche joliment!... ma petite industrie fructifie!... Elle me met dans de beaux draps!... me voilà mêlé à des discussions de correctionnelle et de cour d'assises!... Rien que ça à la lettre B... je n'aurai jamais le courage d'aller jusqu'au Z.

ISIDORE, *entrant par le petit escalier.\** Ces deux dames sont parties?

CHALAMET. Qui demandez-vous?... Ah! pardon, je ne vous remettais pas...

ISIDORE. Je viens vous recommander de ne laisser monter chez moi que les deux dames qui en sortent.

CHALAMET. C'est chez vous qu'elles étaient!...

ISIDORE. Oui, certainement, c'est chez moi.

CHALAMET. Ah ça, permettez... ce ne sont pas là des visites ordinaires; ces dames sont venues en secret?...

ISIDORE. Oh! dans le plus grand secret.

CHALAMET. Et elles sont reparties furtivement?...

ISIDORE. Il le fallait bien!

CHALAMET. Et c'est chez vous qu'elles étaient toutes les deux?

ISIDORE. Eh! sans doute!

CHALAMET. Et vous ne rougissez pas, monsieur, de ce que vous faites?

ISIDORE. De ce que je fais... non, parbleu!... Mais, finissons!... je vous prie, d'ici à quel-

\* Chalamet, Isidore.



que temps, de congédier toutes les autres dames qui se présenteront.

CHALAMET. Toutes les autres?... Est-ce que monsieur a l'habitude d'en recevoir un grand nombre?

ISIDORE. Mais, oui... le plus possible.

CHALAMET, *à part, le regardant*. Le plus possible... sa relotte!

ISIDORE. Eh bien, pourquoi me regardez-vous comme ça?

CHALAMET. Pourquoi?... mais je me plais à croire qu'on en admire souvent qui sont moins curieux que vous!

ISIDORE. Ah ça, êtes-vous fou!...

CHALAMET. Non; allez... allez votre train... vous pouvez tout dire, je ne m'étonne plus de rien, maintenant... (*À part.*) Le plus possible!... sapristi!... c'est très-cocasse! (*Haut.*) À propos, vous ne redoutez pas les époux, monsieur?

ISIDORE. Les époux!... Oh! oh!... je sais qu'en général ces messieurs aiment peu...

CHALAMET. Non, ils n'en sont pas fous... (*À part.*) Je le trouve de plus en plus adorable, ce monsieur... (*Haut.*) Mais il y en avait deux ici, tout à l'heure, deux solides qui guettaient leurs moitiés.

ISIDORE. Diable! les maris de ces deux dames?... c'est égal, j'irai les voir.

CHALAMET, *à part*. Il ira les... (*Haut.*) Vous irez les voir?

ISIDORE. Oui... je me charge de les apaiser... je leur ferai entendre raison.

CHALAMET. C'est renversant!... Et vous croyez qu'ils la goûteront, la raison?

ISIDORE. Mais, très-bien!... j'ai l'habitude de ces sortes de choses.

CHALAMET, *à part*. Il faut qu'il possède une recette pour dompter les maris... c'est un Van-Amburg!

ISIDORE. Seulement, je voudrais éviter le scandale... car, je vous l'avouerai, je n'ai pas encore mon brevet.

CHALAMET, *à part*. Un brevet pour apprivoiser les maris!... (*Haut.*) Ah! par exemple! c'est trop fort!

ISIDORE. Comment?

CHALAMET. On n'autorisera jamais...

ISIDORE. Si fait!... cela s'est accordé quelquefois.

CHALAMET. Ah bah!

ISIDORE. Sous une dénomination supposée, bien entendu.

CHALAMET. Parbleu! je crois bien!... on ne va pas vous mettre: Monsieur Isidore... Je le crois, parbleu, bien!

ISIDORE. Non, non. C'est quelquefois un brevet de librairie... comme l'avait accordé à feu notre illustre maître, de la rue de Tournon. Sa Majesté l'empereur.

CHALAMET. L'empereur donnait de ces

brevets-là?... lui!... O Bonaparte!... Bonaparte!

ISIDORE. Et je cours dans les bureaux en solliciter un semblable.... Au revoir.

Il sort par le fond.

## SCÈNE VIII.

CHALAMET, TOINETTE, puis EUDOXIE.

CHALAMET. Je suis abasourdi!... je suis anéanti! il n'y a plus de Chalamet!

TOINETTE, *entrant par le fond*. Me voilà! vous allez être bien content... j'amène ma tante avec moi.

CHALAMET. La tante Brésillon!... ah! tant mieux! cette respectable dame va faire diversion aux idées qui me bouleversent. Où est-elle cette vénérable tante?

TOINETTE. Elle paye son cocher... oh! elle connaît la maison... elle y est déjà venue.

CHALAMET. Elle y est déjà venue?

TOINETTE. Oui, mais pas pour vous, elle ne savait pas encore que vous habitiez ici... et... tenez, la voilà.

Eudoxie entre.

CHALAMET. Madame... (*La regardant.*) Je... j'ai... ah! Dieu du ciel!

EUDOXIE. Qu'est-ce donc?

CHALAMET. Ah! ciel de Dieu!

TOINETTE. Mais, qu'avez-vous?

CHALAMET. Ce que j'ai?... permettez, madame... sans indiscretion, c'est vous qui étiez ici ce matin?

EUDOXIE. En effet...

CHALAMET. Au troisième étage?...

EUDOXIE. Vous m'avez vue?

CHALAMET. Et je ne suis pas le seul, madame; vous auriez pu vous cacher davantage, madame...

TOINETTE. De quel ton vous lui dites cela!... est-elle donc si coupable?...

CHALAMET. Comment! vous savez...

TOINETTE. Mais, oui... ma tante m'a tout confié... n'est-ce pas bien naturel?... c'est une faiblesse qui l'a conduite ici.

CHALAMET. Une faiblesse!... permettez... je demande à récapituler!... (*À lui-même.*) Ma future qui trouve ça naturel, la tante qui a des faiblesses, et le sieur Isidore qui sollicite un brevet!... Est-ce que j'ai dormi cent sept ans?... est-ce que le siècle a marché sans moi?

EUDOXIE. Mais, monsieur, cela se voit tous les jours, et personne ne s'en étonne.

CHALAMET. Personne!... alors, décidément le siècle a marché, et à pas de géants encore!

EUDOXIE. Mais quand vous serez marié, monsieur, votre femme, comme les autres...

Eudoxie, Chalamet, Toinette.

CHALAMET. Ma femme! jamais de la vie!... n'est-il pas vrai, Toinette, que jamais de ma vie, ni de la vôtre...

TOINETTE. Comment! est-ce que cela vous fâcherait?

CHALAMET. Si cela me fâcherait!

TOINETTE. J'avoue, mon ami, que je trouvais ma tante si peu coupable, que je voulais vous demander...

CHALAMET. Me demander quoi?

TOINETTE. La permission de consulter une fois monsieur Isidore.

CHALAMET. Elle aussi!... Ah ça, mais ce gaillard-là leur jette donc un sort?... c'est un véritable sorcier que cet homme!

EUDOXIE. Mais certainement, monsieur.

TOINETTE. Voyons, mon petit Chalamet...

CHALAMET. Toinette, je vous défends de franchir une seule marche de cet escalier!

TOINETTE. Vous me défendez...

CHALAMET. Mais, malheureuse! c'est un abîme qui vous attend, au troisième étage!

TOINETTE. Vous êtes fou!... et comme vous n'avez aucun droit sur moi, comme je ne suis pas votre femme... j'y monterai! j'y monterai! j'y monterai!\*

CHALAMET. Ah! ventrebleu! j'aime mieux ça!... voilà donc où nous ont conduits messieurs les philosophes et les deux révolutions!... On ne se cache plus, on ne rougit plus! on avoue tout!... Montez, madame, montez, mademoiselle; suivez, suivez le monde!...

EUDOXIE. Mais enfin!... \*\*

CHALAMET. Ne vous gênez pas!... comment donc!... moi, je vas m'asseoir devant la porte, je veux voir passer mon siècle; la société doit être curieuse à observer!

TOINETTE. Monsieur Chalamet!...

EUDOXIE. Viens, mon enfant; tu vois bien qu'il perd tout à fait la tête!

TOINETTE. Adieu, monsieur; je ne vous le pardonnerai jamais!

Elles montent l'escalier.

CHALAMET. Elle ne me le pardonnera pas... elle monte! elle y va!... et elle ne me le pardonnera pas!... ah! c'est le comble des combles!... Mais personne ne viendra donc écraser mon misérable rival... notre rival à tous!... oh! époux, mes futurs confrères!...

## SCÈNE IX.

BRÉSILLON, CHALAMET.

BRÉSILLON, *furieux*. Elle n'est pas rentrée!

CHALAMET. Le ragueur!... l'oncle à ma future!... ah! bravo!... je vais le lâcher sur l'Isidore!... Eh bien... monsieur?...

\* Eudoxie, Toinette, Chalamet.

\*\* Toinette, Eudoxie, Chalamet.

BRÉSILLON. Je n'ai pas encore mis la main sur la malheureuse; mais je veux me venger de son complice.

CHALAMET. Ah! à la bonne heure... et pas de faiblesse... ne mollissons pas, monsieur... c'est un grand scélérat!

BRÉSILLON. Soyez tranquille, je le tuerai, ou il ne mourra que de ma main, morbleu!

CHALAMET. Bravo!... corbleu!... vengez-vous... ferme!... sacrebleu!... jurons un peu pour vous monter... (*A part.*) Je me plais à le rendre féroce.

BRÉSILLON, *furieux*. Ah! Chalamet!.... Chalamet!...

CHALAMET, *froidement*. Plaît-il?

BRÉSILLON. Quoi?

CHALAMET. Vous m'avez appelé?

BRÉSILLON. Mais non, je dis: Ah! Chalamet, Chalamet!...

CHALAMET. Eh bien! ah! Chalamet, Chalamet!... Vous m'appellez, et je vous dis: Plaît-il?

BRÉSILLON. Vous!... vous vous nommez Chalamet?...

CHALAMET. Je me nomme Chalamet.

BRÉSILLON. Chalamet, Antonin?

CHALAMET. Antonin Chalamet.

BRÉSILLON. Mille tonnerres!

CHALAMET. Qu'est-ce qu'il a?... Nous voulons rejurer... ça m'est égal, rejurons... mille tonnerres!

BRÉSILLON. Une arme, une épée, des poignards!... avez-vous une épée, monsieur?

CHALAMET. Je n'ai que des ciseaux.... pourquoi faire?

BRÉSILLON. Pour vous exterminer, monsieur!

CHALAMET, *reculant*. Pour m'exter... minute!... et sous quel prétexte?

BRÉSILLON, *avançant*. Parce que tu es un brigand!

CHALAMET, *reculant*. Un brigand!

BRÉSILLON, *avançant*. Parce que tu es un scélérat!

CHALAMET, *reculant, en tournant*. Un scélér... ah! monsieur... monsieur!

BRÉSILLON. Parce qu'enfin c'est toi, c'est toi qui as écrit la lettre!\*

CHALAMET. La lettre?... Ah ça, quelle lettre?

BRÉSILLON. La lettre qui m'amène ici, la lettre qui me dévoile mon malheur, et le crime de mon indigne épouse!

CHALAMET, *à part*. Ah bah!... il aurait reçu ma circulaire!

BRÉSILLON. Et il faut que je te tue!

CHALAMET. Mais non! un instant!...

BRÉSILLON. Oseras-tu nier ton écriture, infâme!

\* Chalamet, Brésillon.



CHALAMET. Je ne nie pas mon écriture... et même, je vais tout vous dire : c'est une entreprise, une affaire de commerce, une haute spéculation !

BRÉSILLON. Une spéculation !... mais j'admire mon sang-froid !.. je ne l'ai pas encore pulvérisé !

CHALAMET. Non !... et je vous en applaudis.

BRÉSILLON. Finissons ! Tu vas me suivre, misérable !

CHALAMET. Où ça ?

BRÉSILLON. N'importe où !... et nous y resterons jusqu'à ce que mort s'ensuive !

CHALAMET. Je n'ai pas le temps !

BRÉSILLON. Tu as donc peur ?... lâche ?

CHALAMET. Mais oui, j'ai peur.

BRÉSILLON. Et il m'excitait à la vengeance, le fourbe !

CHALAMET. Je vous excitais à la vengeance... mais contre le coupable... contre le complice de la Brésillon.

BRÉSILLON. Mais son complice, c'est toi !

CHALAMET. Moi !

BRÉSILLON. Toi !

CHALAMET. Moi !... allons donc !... j'ai dévié le crime, mais celui qui le commet...

BRÉSILLON. Celui qui le commet ?

CHALAMET. Eh ! parbleu ! le voilà !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, ISIDORE.

BRÉSILLON. Lui !... monsieur Isidore.

CHALAMET, *à part*. Il le connaît !...

ISIDORE. Eh ! c'est ce cher monsieur Brésillon !

CHALAMET, *à part*. Comment ! ces deux ennemis se saluent !... (*Brésillon et Isidore se donnent la main.*) Leurs phalanges se confondent !...

BRÉSILLON, *agité*. Bonjour, bonjour, mon cher monsieur.

CHALAMET, *à part*. Son cher monsieur !..

ISIDORE. Je vous trouve bien agité...

BRÉSILLON. Et on le serait à moins !... une trame, un complot épouvantable contre mon honneur...

ISIDORE. Ah bah !

CHALAMET, *à part*. Il lui conte ça et l'autre s'en étonne !...

BRÉSILLON. Mais j'ai tout découvert... la malheureuse Eudoxie me trahit, et pour ce misérable portier... pour ceci, pour ça !

ISIDORE. En vérité ?

CHALAMET. Pour moi !... mais jamais ! au triple grand jamais !

BRÉSILLON. Il a osé lui écrire d'amour, et elle est venue au rendez-vous.

CHALAMET. A elle !... d'amour !

BRÉSILLON, *furieux, allant à lui*. Oui, toi ! \*

CHALAMET. Je saisis le motif de votre colère, vous avez lu cette lettre, vous avez cru que c'était pour votre femme, et comme justement elle venait en catimini chez monsieur...

ISIDORE, *lui faisant signe*. Chut ! chut, donc !

CHALAMET. En catimini, chez monsieur, je le réitère ; vous m'avez soupçonné, moi, le futur de votre nièce !... car, enfin, cette lettre n'était écrite que pour demander sa main !

BRÉSILLON. La main de ma nièce !

CHALAMET. De votre nièce Toinette... que j'aimais avant que monsieur ne la sujuguât comme les autres !

BRÉSILLON. Et ma femme allait chez monsieur Isidore ?

ISIDORE. Eh bien, oui, oui, monsieur, c'est chez moi qu'elle venait en secret.

CHALAMET, *à part*. Il ose le lui avouer.

BRÉSILLON. Ah ! monsieur ! je devrais me fâcher bien fort !

CHALAMET, *à part*. Mais je le crois bien !

ISIDORE. A quoi bon ?... voyons, mon cher monsieur, soyez plus indulgent... Est-ce donc un si grand crime ?

BRÉSILLON. Je ne dis pas, je ne dis pas... certes, je ne suis pas un mari ridicule !...

CHALAMET, *à part*. Mais c'est qu'il le calme, mais c'est qu'il le dompte, par ma foi !

*Il remonte et passe à droite.*

ISIDORE. Les visites que me font ces dames ne nuisent pas à la paix du ménage.

BRÉSILLON. Je le sais, je le sais bien.

CHALAMET, *à part*. Mais il le dompte tout à fait. \*\* (*Bas, à Isidore.*) C'est fort, c'est très-fort, c'est très-fort !... Monsieur, je vous fais mon compliment.

BRÉSILLON. Le plus grand tort de mon épouse, c'est de ne m'avoir pas demandé la permission.

CHALAMET, *à part*. Il paraît qu'il l'aurait donnée... (*Haut.*) Vous l'auriez donnée, monsieur ?

BRÉSILLON. Mais, certainement ; il faut bien passer quelque chose à sa femme...

CHALAMET, *à part*. Allons, allons, voilà les énigmes qui recommencent.

## SCÈNE XI.

BRÉSILLON, ISIDORE, BALIVEAU, CAROLINE, CHALAMET.

BALIVEAU, *entrant par le fond avec Caroline*. Ah ! le voilà !

\* Chalamet, Brésillon, Isidore.

\*\* Brésillon, Isidore, Chalamet.



CHALAMET, *à part*. Tiens ! le saule pleureur, à présent !

BALIVEAU, *gaiement*. Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

CHALAMET, *à part*. Il ne pleure pas... (*Haut.*) Vous êtes donc consolé ?

BALIVEAU. Mais oui, mais oui, je sais que c'est chez M. Isidore que mon épouse se rendait en secret...

CHALAMET. Et ça vous tranquillise ?...

BALIVEAU. Parfaitement. J'ai l'habitude de passer à ma femme cette petite fantaisie.

CHALAMET. Très-bien !

CAROLINE. Mais vous m'aviez soupçonnée, vilain jaloux !

BRÉSILLON. Juste comme je soupçonnais mon épouse.

BALIVEAU. Oublions tout cela. Du moment qu'il s'agit de monsieur, c'est bien différent !... A propos, mon ami. Eh ! eh ! mon cher ami, je vous apporte une bonne nouvelle... j'ai trouvé à mon bureau le brevet que vous sollicitiez... le voilà.

CHALAMET, *à part*. Le brevet !

ISIDORE. Mon brevet !... Ah ! je puis donc exercer tranquillement !

CHALAMET, *à part*. Oh ! l'autorité ! l'autorité !

ISIDORE. Maintenant, ma fortune est faite !

CAROLINE. Ça me rappelle que nous avons un compte à régler, mon ami. Payez donc monsieur.

BALIVEAU. Voilà, voilà !

Il tire de l'argent de sa poche.

CHALAMET, *à part*. On le paye !... Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps !

BALIVEAU. Combien est-ce ?

ISIDORE. Douze francs.

BALIVEAU. Douze francs... ça n'est pas trop cher... Ma femme est au mois.

CHALAMET, *à part*. Abonnée !

## SCÈNE XII.

BRÉSILLON, EUDOXIE, TOINETTE, ISIDORE, BALIVEAU, CAROLINE, CHALAMET.

EUDOXIE, descendant l'escalier avec Toinette, à Isidore qui a été au devant d'elle. Ah ! vous êtes là, monsieur Isidore !... nous

vous attendions, ma nièce et moi... (*Apercevant Brésillon.*) Mon mari...

TOINETTE. Mon oncle...

EUDOXIE. Ah ! je devine !... vous êtes venu pour m'épier ?...

CHALAMET, *à part*. C'est un pédicure.

BRÉSILLON. Moi, chère amie, je... (*À part.*) Ne lui disons pas nos indignes soupçons ! (*Haut.*) Je venais m'informer du futur de votre nièce...

EUDOXIE. Et vous consentez à la doter ?

BRÉSILLON. J'y consens.

CHALAMET. Permettez, permettez... il y a une difficulté...

TOINETTE. Comment, monsieur, est-ce que vous m'en voulez encore ?... Voyons, soyez gentil, et je vous promets de renoncer à cette folie... D'ailleurs, je sais ce que je voulais savoir ! comme monsieur ne revenait pas, nous sommes entrées dans son cabinet de consultations, et ma tante m'a fait les cartes elle-même.

CHALAMET. Hein !... plaît-il ? les cartes !... (*Allant à Isidore.*) Vous faites les cartes, monsieur ? vous dites la bonne aventure, monsieur ? \*

ISIDORE. Mais certainement !

CHALAMET. Ah ! sapristi !... chère amie, pardon ! mille pardons ! un million de pardons !...

EUDOXIE, à Chalamet. Ah ça, qu'avez-vous donc supposé ?

CHALAMET. Moi !... j'étais fou !... Toinette, je vous épouse et je renonce à mon industrie ; la vertu des femmes, c'est comme les armes à feu, il ne faut pas jouer avec ces choses-là !... (*Au public.*) Mais, parmi ces messieurs, peut-être se trouve-t-il des A et des B à qui j'ai écrit de venir parler au portier ; je leur dois au moins des excuses.

*Air de Partie et revanche,*

Si, par malheur, messieurs, ma circulaire  
Est dans les mains de quelques-uns de vous,  
Épargnez-moi, ce soir, votre colère,  
Vous le voyez, cessez d'être jaloux,  
Ce n'est qu'un jeu, n'ayez pas de courroux.

Heureux époux, que puis-je craindre ?  
Voudrez-vous donc pour si peu mon trépas ?  
Un jobard seul aurait droit de se plaindre,  
Et parmi vous, messieurs, je n'en vois pas,  
Non, sur l'honneur, je n'en aperçois pas !

\* Brésillon, Eudoxie, Toinette, Chalamet, Isidore, Baliveau, Caroline.

FIN.



LES

# DEUX PIERROTS

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. BAYARD,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 13 mars 1845.

## Personnages.

LE MAJOR LAMBERT.....	M. LEPEINTRE.
LE LIEUTENANT PICHENET.....	M. HOFFMANN.
LE SOUS-LIEUTENANT FRÉDÉRIC, neveu du major.....	M. PEREY.
UN SOLDAT.....	
MADAME CÉSARINE D'ANCENIS.....	M <sup>lle</sup> VOLET.

## Acteurs.

La scène se passe à Valenciennes.

Le théâtre représente l'appartement de Pichenet. A gauche du spectateur, la porte de la chambre à coucher ; plus haut, du même côté, une fenêtre. A droite, en face de la fenêtre, la porte de l'office. Sur le premier plan, du même côté, une cheminée. Porte d'entrée au milieu. A gauche, une causeuse à côté de la fenêtre ; une table. A droite, près de la cheminée, un grand fauteuil et une petite table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

## SCÈNE I.

FRÉDÉRIC, LE MAJOR LAMBERT,  
PICHENET.

(Ils entrent en scène. Frédéric porte une lanterne, Pichenet, en arrivant, ôte son manteau et le jette sur le dos du fauteuil.)

PICHENET.

Eh bien !.. major, vous devez être content... un pensionnat de demoiselles n'est pas plus paisible que notre quartier de cavalerie... où nous sommes tous beaux et calmes !

LE MAJOR.

C'est bien ! c'est bien ! je suis satisfait !

FRÉDÉRIC, le suivant.

Dites-donc, mon oncle, est-ce que je vais porter long-temps la lanterne ? Avec un papillon à mon bonnet, j'aurais l'air de Janot en bonne fortune !

PICHENET.

Au fait, il est gentil, le petit sous-lieutenant, avec sa figure pâle !..

FRÉDÉRIC, riant.

Tiens ! si vous vous croyez joli garçon, avec votre nez rouge, vous...

PICHENET.

Plaît-il ?..

LE MAJOR.

Allons, allons, que diable avez-vous donc toujours à vous chamailler tous les deux ?..

PICHENET.

C'est que...

LE MAJOR.

Silence ! morbleur !..

FRÉDÉRIC.

Je ne permettrai pas...

LE MAJOR.

Tais-toi, ventrebleur ! Que diable ! mon neveu, respecte la hiérar... hié...



FRÉDÉRIC.

Rarchie...

LE MAJOR.

Rarchie militaire... Merci !.. Pichenet est ton lieutenant.

FRÉDÉRIC.

Pichenet est un taquin... oui, un taquin... il se moque de moi, parce que tout sous-lieutenant que je suis, vous me tenez à vos côtés comme un écolier. Il fait rire à mes dépens tous les officiers de la garnison... il me pique, il me pince, il me chiffonne !

LE MAJOR.

Vous avez tort, Pichenet !..

PICHENET.

Mais non, major, c'est ce pauvre Frédéric, qui m'en veut, parce qu'il tombe toujours amoureux des femmes qui raillent de moi... son lieutenant ! C'est une affaire de formes...

FRÉDÉRIC.

Oui, elles sont belles, vos formes !..

LE MAJOR.

Sacrebleur ! finis... le lieutenant est bel homme... surtout à cheval...

FRÉDÉRIC, à part.

Une paire de pincettes !..

LE MAJOR.

Il est frais et rosé !

FRÉDÉRIC, à part.

Comme un chardon en fleur !

PICHENET.

Les femmes me l'ont dit quelquefois, major !

FRÉDÉRIC.

Oh !

LE MAJOR.

Et toi, prends ta lanterne et va te coucher...

FRÉDÉRIC.

Mais je n'ai pas sommeil !

PICHENET.

Pauvre garçon, il aimerait bien mieux aller au bal masqué, où toutes les beautés de Valenciennes lui ont peut-être promis des contredanses !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi pas ?..

PICHENET.

Et des valse !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi pas ?.. Quand je valse, moi, je n'ai pas l'air d'un gros balai qui fait le tour de la chambre !

PICHENET.

Qui est-ce qui a l'air d'un balai, Monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas moi.

LE MAJOR.

Mais vous taisez-vous ?.. je suis un homme d'ordre, et lorsque votre major, pour des rai-

son majores, morbleur ! a consigné tous les officiers pour cette nuit, il a pris la même mesure dans son intérieur. Ventrebleur !.. ma nièce avait envie d'aller à ce bal, où elle devait accompagner une de ses amies arrivée de Dunkerque.

PICHENET.

Celle qui refuse d'épouser votre neveu...

FRÉDÉRIC.

Moi ! moi !.. elle me refuse, parce qu'elle ne me connaît pas..

PICHENET.

Ce serait drôle que je l'épousasse, moi !..

FRÉDÉRIC.

Que vous l'épousassiez, vous ?..

PICHENET.

Oui, que je l'épousasse.

FRÉDÉRIC.

Que vous l'épousassiez ?..

DE MAJOR.

Ah ! ça, avec vos *asse* et vos *assez*, me laisserez-vous la parole ? Eh bien ! j'ai exigé que ma nièce passât la nuit dans son lit... elle y est... et mon neveu, qui devait la rejoindre au milieu des masques, va se fourrer dans le sien de lit !..

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle... tout de suite !

PICHENET, à part.

Pauvre petit !

LE MAJOR,

Et tous les officiers sont dans le leur, sacrebleur ! et je vais en faire autant... mais je ne dormirai que d'un œil, pour veiller à ce que personne ne sorte du quartier... à ce que personne n'y entre... Ah ! c'est que le major Lambert est connu pour sa discipline, inexorable comme chef militaire et comme chef de famille... Vous me direz que je n'ai pas toujours détesté la danse !.. Possible !

Air : de l'Atelier du Peintre.

Autrefois j'étais jeune, ingambe,  
De toutes parts, on m'admirait  
Pour la finesse de ma jambe  
Et la vigueur de mon jarret.  
Dans les conquêtes de la France  
Les maris criaient à l'abus !  
Que de vaincus  
J'ai faits !...

(Parlé.) Coquin que j'étais ! comme je dansais ! comme je valsais ! quelles monacos ! quels fandango ! quels galops ! Les femmes m'avaient surnommé le papillon de la grande armée... j'avais le torse désastreux !..

(Relevant l'air.)

Mais aujourd'hui raisonnable et perclus,  
Chez moi je ne veux plus qu'on danse,  
Depuis que je ne danse plus !

(On entend un grand bruit dehors.)

Qu'est-ce que c'est que ça ?..

PICHENET, allant à la fenêtre à gauche.  
C'est une dispute dans la rue...

FRÉDÉRIC, prenant la droite.  
On crie au secours!..

LE MAJOR.  
Voyez donc, lieutenant... je rentre chez moi,  
voyez ce que c'est...

PICHENET.  
J'y cours, major...

FRÉDÉRIC. \*  
Je vous suis!..

LE MAJOR.  
Reste!

PICHENET.  
Restez, mon cher!.. c'est peut-être quelque  
belle qui a besoin d'un chevalier, et vous savez  
que cela me regarde.

(Il sort en riant.)

FRÉDÉRIC, voulant le suivre.  
Vous êtes un fat!..

LE MAJOR.  
Ah! ça morbleur! sacrebleur! ventrebleur!  
resteras-tu?... je ne veux pas que tu me quittes...  
Je ne me séparerai de toi, que quand je t'aurai  
renfermé dans ta chambre, comme ta sœur.

FRÉDÉRIC, à part.  
Qui est au bal avec Césarine... cette amie  
qui m'a refusé!.. Oh, je les rejoindrai!..

LE MAJOR.  
J'exige que tu te déshabilles...

FRÉDÉRIC.  
Oui. (A part.) Pour me déguiser...

LE MAJOR.  
Et que tout le monde donne chez moi l'exem-  
ple du calme et de l'ordre! Ah! c'est que j'y  
vois clair...

FRÉDÉRIC, à part.  
Comme un aveugle!

LE MAJOR.  
Prends ta lanterne., et surtout, plus de dis-  
pute avec le lieutenant...

FRÉDÉRIC.  
Oh! voyez-vous, mon oncle, c'est un faquin,  
et je ne serai heureux que lorsque je lui aurai  
donné un coup d'épée!..

LE MAJOR, sortant.  
Par exemple!.. respecte la hiérar... hiér...

FRÉDÉRIC.  
Oh! il n'y a pas d'hiérarchie qui tienne... je  
lui jouerai quelque tour!

LE MAJOR, disparaissant.  
Je te le défends...

FRÉDÉRIC, de même.  
Avec ses bonnes fortunes!..

\* Le Major, Frédéric.

LE MAJOR.

Ça ne te regarde pas!..

FRÉDÉRIC, de loin.

Mais, c'est un hâbleur!

LE MAJOR.

Qu'est-ce que ça te fait, morbleur!..

(On cesse de les entendre. L'orchestre joue l'air du  
Muletier, et, après un silence, Pichenet paraît  
portant un pierrot dans ses bras.)

## SCÈNE II.

PICHENET, CÉSARINE.

PICHENET, regardant autour de lui.

Ah! personne!.. Ils ne m'ont pas vu!.. Beau  
masque, ne crains rien! reviens à toi... te voilà  
chez un ami! (Il pose sur le fauteuil Césarine qui  
est restée masquée.) Pas un mouvement! pas un  
mot!.. Evanoui de peur! (Lui remuant le bras.)  
Pierrot!.. Pierrot... (Chantant.) Mon ami Pierrot!  
Rien!.. Eh vite! ôtons-lui son masque! Est-ce  
un jeune homme? est-ce une femme! Oh! si  
c'était une femme! Elle revient!.. Et jolie! jolie!  
O dieu des amours!.. Je disais bien au petit! je  
suis un gueux! les allouettes me tombent toutes  
rôties!.. Elles se faisaient bien attendre... Enfin,  
en voilà une.

CÉSARINE, revenant peu à peu.  
Grâce, grâce... laissez-moi!..

PICHENET.

C'est quelque grisette qui revient du bal  
masqué... car, sans cavalier... à cette heure!  
dans les rues de Valenciennes! Elle ouvre les  
yeux... soyons bel homme!..

CÉSARINE.

Où suis-je...

PICHENET.

Mademoiselle...

CÉSARINE, effrayée.

Ah! Monsieur... Monsieur, qui êtes vous? où  
m'a-t-on amenée?

PICHENET.

Ne crains rien, adorable pierrot, c'est le  
ciel qui t'a envoyé un sauveur! et te voilà dans  
l'asile de la vertu!

CÉSARINE.

Chez qui suis-je donc?..

PICHENET.

Chez un officier de la garnison.

CÉSARINE, reprenant son masque et se levant.

Monsieur... Monsieur, vous avez osé...

PICHENET.

J'ai osé descendre le sabre à la main, pour  
sauver des masques qui criaient au secours! J'ai  
reconnu à la voix, des femmes... de faibles





LE MAJOR.

Ce n'est pas cela... vous étiez rentré, vous... J'ai cru que c'était dans l'appartement de ma nièce... je lui ai demandé à travers la porte si elle dormait, elle m'a répondu que oui... ce n'était donc pas chez elle...

CÉSARINE, à part.

Elle a pu rentrer !..

PICHENET.

Par conséquent, couchons-nous ! Adieu, Major.

LE MAJOR.

Attendez-donc ! le concierge que je viens de reconnaître m'a dit qu'une personne avait pénétré dans le quartier...

PICHENET.

Quelque officier qui avait peut-être oublié la consigne... Adieu, Major... couchons-nous !

LE MAJOR,

Eh ! non... une personne du sexe !

PICHENET.

Une femme !

LE MAJOR.

Par conséquent, sacrebleur !

PICHENET.

Ah ! bah !..

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, habillé en pierrot ; costume exactement pareil à celui de Césarine.

FRÉDÉRIC, à part, sans être vu.

Le concierge m'a vu... Ciel ! mon oncle !

(Il se jette derrière les rideaux de la fenêtre.)

LE MAJOR.

Hein ?..

PICHENET.

Quoi ?.. (Bas à Césarine.) Chut, donc !..

LE MAJOR.

Ce serait une honte pour moi, si un officier sortait quand je l'ai défendu... ou si une femme entraît, quand je ne l'ai pas permis !

PICHENET.

C'est peut-être votre neveu qui est un gaillard, sans que ça paraisse !

FRÉDÉRIC, à part.

Ce traître !

LE MAJOR, montrant une clé.

Oh ! lui, je suis tranquille... il est sous clé... Voilà !..

FRÉDÉRIC, riant.

Oh !

LE MAJOR.

Hein ?..

PICHENET.

Quoi ?.. (Bas à Césarine.) Chut, donc ?..

LE MAJOR.

Venez avec moi, j'ai des soupçons... Il y a par ici quelques lurons qui donneraient volontiers l'hospitalité à toutes les modistes de Valenciennes... mais si j'en trouve une... confisquée à mon profit, sacrebleur !

PICHENET.

Oh ! moi !..

LE MAJOR.

Vous, je ne dis pas... j'ai confiance en vous... je sais que les officiers ne croient pas à toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez...

PICHENET.

Vrai ! ils n'y croient pas ?..

LE MAJOR.

Ni moi non plus !

PICHENET.

Ah ! ni vous ?

LE MAJOR.

Et c'est pour cela que vous avez toute ma confiance ! Oh ! j'ai le coup-d'œil juste !

PICHENET.

Bien obligé !

LE MAJOR.

Air : de la Favorite.

Faisons notre ronde ensemble.

Je veux que tout dorme ici.

PICHENET, remontant la scène.

Mais vous traitez, il me semble,

Le plaisir en ennemi !

LE MAJOR, allant au manteau.

Votre manteau, que sans doute

Vous laissez...

PICHENET, revenant vivement.

Allez toujours !.

(Bas à Césarine.)

Adieu !.. je le perds en route,

Pour retrouver mes amours !

Le major redescend entre eux et lui frappe sur l'épaule.

LE MAJOR.

Dites donc !..

PICHENET.

Ah ! que vous m'avez fait peur !

LE MAJOR.

Ne taquinez plus mon neveu... vrai !.. vous l'effarouchez, ce jeune homme.

PICHENET.

Ah ! ah ! ah ! c'est un conscrit... Il faut bien le former.

ENSEMBLE.

LE MAJOR.

Faisons notre ronde ensemble !

Je veux que tout dorme ici,

Car nos danseurs, il me semble,

Me traitent en ennemi.

FICHENET.

Faisons notre ronde ensemble,  
Vous êtes le maître ici,  
Mais vous traitez, il me semble,  
Le plaisir en ennemi.

FRÉDÉRIC, à part.

Diable ! s'ils sortent ensemble  
Je vais donc rester ici !..  
Et me voilà, ce me semble,  
Pris comme un franc étourdi.

CÉSARINE, à part.

Puisqu'ils vont sortir ensemble  
Je vais rester seule ici.  
Et je suis prise il me semble  
Comme en pays ennemi.

Fichenet et le major sortent. — Fichenet ferme la porte à clé.

## SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, CÉSARINE.

FRÉDÉRIC.

Un conserit!.. Ah ! si jamais je te tiens!..

CÉSARINE, soulevant le manteau et démasquée.

Grâce à Dieu ! ils sont partis!.. Qu'elle imprudence!

FRÉDÉRIC, sans la voir.

Eh ! mais... il ferme la porte... Et mon bal?..

CÉSARINE, allant à la porte.

Mais comment faire?.. par quel moyen ?  
(apercevant Frédéric.) Ah ! Monsieur!.. Quelqu'un !

(Elle redescend vivement à gauche, son masque est resté à droite.)

FRÉDÉRIC.

Ciel ! une femme !.. Qu'elle est jolie !.

CÉSARINE \*\*.

Oh ! mon masque !..

FRÉDÉRIC, à part.

Une femme chez lui!.. et il me renferme !  
Ah ! conserit ! (A Césarine.) Pardon, Madame... ou Mademoiselle... ma présence vous effraie... je conçois... mais rassurez-vous!.. il me semble que de Pierrot à Pierrot il n'y a que la main.

CÉSARINE.

Monsieur, Monsieur, n'approchez pas... Comment vous êtes-vous introduit ici ?

FRÉDÉRIC.

C'est une question que j'allais vous faire.. Quant à moi, rien de plus simple : je suis de la maison, et en m'échappant de chez mon oncle le major...

CÉSARINE.

Ciel !... vous êtes le neveu du major Lambert ?

\*\* Césarine, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Oui, son mauvais sujet de neveu, qu'il croit paisiblement endormi en ce moment !

CÉSARINE, à part.

Quoi ! c'est là M. Frédéric !..

FRÉDÉRIC.

J'allais rejoindre au bal deux femmes charmantes, lorsque la crainte d'être arrêté au passage m'a forcé à me jeter derrière ce rideau, où... et puis... Mais je ne m'en repens pas... au contraire.. heureux de me trouver avec vous.. sous le même toit.. j'en suis ravi pour moi... et pour vous!.. vous ne tenez pas au lieutenant... Il n'est pas aimable... au lieu que moi, mon ange...

CÉSARINE, passant à droite.

Monsieur... n'approchez pas!.. et gardez-vous surtout de me juger sur une rencontre...

FRÉDÉRIC.

Qui est diablement significative.

CÉSARINE.

Le lieutenant... car il paraît que c'est un lieutenant, m'a enlevée évanouie, après avoir mis en fuite des étourdis qui nous poursuivaient... mon amie et moi !

FRÉDÉRIC.

Ah ! il y avait une amie !

CÉSARINE.

Si bien que je me suis trouvée dans sa chambre, car il paraît que c'est sa chambre...

FRÉDÉRIC.

Oui... vous y êtes.

CÉSARINE.

Malgré moi, et sans le savoir.

FRÉDÉRIC.

Bah ! vraiment ! Voyez-vous ce soursnois... mais je lui enlèverai sa conquête, où le diable m'emp... Non, qu'il ne m'emporte pas ! Je disais bien, vous ne tenez pas à conquérant !

CÉSARINE.

Pas le moins du monde !.. ce que je veux, Monsieur, c'est que vous m'aidiez à sortir d'ici.

FRÉDÉRIC.

Moi !..

CÉSARINE.

Vous avez une sœur... une sœur un peu étourdie...

FRÉDÉRIC.

D'où savez-vous?..

CÉSARINE.

On me l'a dit... et jugez donc.. si elle se trouvait dans ma position... enlevée... malgré elle... évanouie...

FRÉDÉRIC.

Diable ! diable !.. l'honneur de la famille courrait grand risque...

CÉSARINE.

Mais alors, s'il se trouvait là un honnête jeune homme comme vous...

FRÉDÉRIC.

Aussi, je suis à vos ordres... mon appartement est à deux pas. J'y rentre avec vous...

CÉSARINE.

Comment ?

FRÉDÉRIC.

Oui... la morale veut que je vous enlève à ce fat de Pichenet... un libertin... un...

CÉSARINE.

Ce n'est pas comme vous qui paraissez si honnête, si aimable.

FRÉDÉRIC.

Et je suis encore plus aimable que je ne paraîrais, le diable m'emp... Pardon... Mon Dieu ! comme vous êtes tremblante. Est-ce que c'est de peur ?..

CÉSARINE.

Oui... un peu !.. et puis, c'est de froid...

FRÉDÉRIC.

Pauvre petit pierrot... que je voudrais réchauffer dans mon sein !..

CÉSARINE.

D'abord, Monsieur, reconduisez-moi à mon hôtel.

FRÉDÉRIC.

On ne doit pas vous attendre... bah !..

CÉSARINE.

Si fait, on m'attend pour souper... car je n'ai pas dîné, et je meurs de faim.

FRÉDÉRIC, à part.

On l'attend !.. un mari peut-être.. Ah ! non... ah ! non !

CÉSARINE.

Si vous pouviez séduire.

FRÉDÉRIC.

Qui ?

CÉSARINE.

Le concierge, pour me faire sortir de cette caserne... Allons, Monsieur, cela vous portera bonheur... et si jamais vous songiez à vous marier...

FRÉDÉRIC.

Me marier !.. j'y ai songé... mais je suis libre... oui, vrai... on m'a refusé. Oh ! je ne suis pas fat... une capricieuse m'a refusé !

CÉSARINE.

Pas possible !..

FRÉDÉRIC.

Une bégueule... Pardon, Madame ou Mademoiselle...

CÉSARINE.

Madame... (A part.) Le moyen de lui dire !..

FRÉDÉRIC.

Aussi...

Aia : Mes yeux disaient tout le contraire.

J'en veux à cette beauté-là,  
Au lieutenant !.. et plus j'y pense,

Plus je crois savourer déjà  
Tout le plaisir de la vengeance !..  
Ah ! contre eux, avec vous, ma foi !  
Qu'elle campagne je vais faire !..

CÉSARINE.

Monsieur !.. (A part.) vous verrez que c'est  
(moi)

Qui paiera les frais de la guerre !  
Eh oui, vous verrez que, etc., etc.

FRÉDÉRIC, montant.

Ecoutez !.. quelqu'un ! Pichenet !  
(On entend la clé dans la serrure.)

CÉSARINE, courant à la causeuse.

Ah !

FRÉDÉRIC, lui montrant la causeuse.

Là ! silence ! et laissez-moi faire !

(Il remet son masque et Césarine se jette sur la causeuse derrière le manteau que Frédéric y porte.)

## SCÈNE VI.

CÉSARINE, cachée, FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET, refermant la porte.

Me voici ! me voici, ma charmante !

CÉSARINE, à part.

Je tremble !

FRÉDÉRIC, toussant doucement.

Hum ! hum !

PICHENET, à Frédéric.

Vous le voyez, sylphide de mon âme... j'ai trouvé moyen de me séparer de cet ennuyeux major. J'ai cru qu'il n'en finirait pas avec ses morbleur ! ses sacrebleur ! c'est bien l'homme le plus bavard, le plus insupportable, le plus... mais c'est mon supérieur... je le respecte.

CÉSARINE, à part.

Il y paraît !

FRÉDÉRIC, toussant.

Hum ! hum !

PICHENET.

Et puis il ma parlé de sa nièce, de son neveu...

FRÉDÉRIC, contrefaisant sa voix.

Ah ! il a un neveu !

PICHENET.

Oui, une espèce de petit niais, qui veut faire le capable et que je joue par dessous ma jambe !

FRÉDÉRIC.

Votre jambe !.. Ah ! fine et déliée.

PICHENET.

Mais ôtez donc votre masque, mon adorée... puisque je sais...

FRÉDÉRIC, minaudant.

Oh ! non, oh ! non... je n'ose pas.



PICHENET.

Mais puisque j'ai vu ces traits charmans...

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon !.. mais vous ne les verrez plus... non, la pudeur me le défend...

PICHENET.

Je vous forcerai bien...

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous, un galant officier ; vous vous conduiriez comme un...

PICHENET.

Un ?

FRÉDÉRIC, minaudant.

Un polisson !

PICHENET.

Eh bien ! non... eh bien ! non ! je serai galant !.. mais vous ne m'échapperez pas...

FRÉDÉRIC.

Est-ce que j'y songe ? puisque j'ai confiance... Et où irais-je, en ce moment ? Où serais-je plus en sûreté que sous la garde d'un soldat français... car je sais la chanson...

(Chantant très haut.)

Ah ! qu'on est fier d'être Français...

PICHENET, achevant sans pouvoir atteindre au ton.  
Quand on regarde la colonne !

Vous avez pris la colonne bien haut.

FRÉDÉRIC.

C'est ça... c'est ça... Permettez... voici tout votre appartement ?..

PICHENET.

A peu près... (Montrant la gauche.) Ici ma chambre à coucher... bien petite, bien petite... mais le bonheur tient si peu de place ! Voulez-vous voir ?..

FRÉDÉRIC.

Non... oh ! non ! méchant ! (Montrant la droite.) Et là ?..

PICHENET.

Oh ! mon office... pour mes provisions.

FRÉDÉRIC.

Ah ! j'ai faim !..

PICHENET.

Vous avez... Au fait, c'est possible !

FRÉDÉRIC.

Pardon !.. c'est que j'étais sortie si tard... et sans avoir rien pris... Mais je n'ose achever...

PICHENET.

Comment donc ?.. Achevez... cette douce familiarité me flatte... Je vois que la confiance vous est venue avec l'appétit... nous nous entendrons... Oh ! oui...

FRÉDÉRIC, soupirant.

Oh ! oui !.. j'ai faim !..

PICHENET.

Si vous voulez me permettre de vous offrir...

FRÉDÉRIC.

Avec plaisir !..

PICHENET, montrant la causeuse.

A l'instant... Daignez vous asseoir.

FRÉDÉRIC.

Merci... merci !..

PICHENET.

Elle ne parle plus de s'en aller... O amour ! je suis un gueux !..

(Il sort par la droite. Frédéric s'approche vivement de Césarine qui soulève le manteau.)

CÉSARINE.

Puis-je m'échapper ?

FRÉDÉRIC.

Non, mais dans la chambre à coucher... (Pichenet revient.) Hum !..

(Césarine se blottit sous le manteau.)

PICHENET, apportant des assiettes, etc.

Puisque vous voulez souper, car c'est un charmant souper... en tête à tête... L'eau m'en vient à la bouche... Je vais d'abord placer la table...

FRÉDÉRIC.

Non, non, laissez-moi faire... cela me regarde !

(Il l'aide à placer la table.)

PICHENET.

Vraiment ? Oh ! que vous êtes bonne ! Et en soupant, vous m'achèverez votre récit.

FRÉDÉRIC.

Mon récit ?

PICHENET.

Oui, vous savez... et vous ôterez votre masque.

FRÉDÉRIC.

Oh ! non !..

PICHENET.

Oh ! si !.. puisque j'ai vu ! puisque j'ai vu... (A part.) Elle l'ôtera. (Sortant.) Tu l'ôteras !

~~~~~

## SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, CÉSARINE.

FRÉDÉRIC, courant ouvrir la chambre  
Eh ! vite !.. ici... ici !..

CÉSARINE, courant à la porte du fond.

Mais, Monsieur, je ne le puis pas... cette chambre... Oh ! non... c'est par là que je dois m'échapper... dehors...

FRÉDÉRIC.

C'est bien comme ça que je l'entends... mais d'abord il faut... Ah ! le voici !..

CÉSARINE, important son masque.  
Ciel !..

(Elle entre dans la chambre à coucher.)

# SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, PICHENET, CÉSARINE, dans la chambre.

(Pichenet entre, apportant différentes choses pour le souper au moment où Césarine disparaît.)

PICHENET.

Ah! vous regardez ma chambre à coucher!.. entrez, entrez... entrons...

FRÉDÉRIC, poussant la porte.

J'ai faim!..

PICHENET.

Eh bien! là, un petit souper de dame... biscuits, vin muscat... A propos!.. et ce récit de votre mésaventure?..

FRÉDÉRIC.

Le récit que j'avais commencé? (A part.) Qu'est-ce qu'elle lui racontait?

PICHENET.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Quoi?.. Ah! vous avez oublié le pain.

PICHENET.

C'est juste!

(Il sort vivement par la droite.)

# SCÈNE IX.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC.

CÉSARINE, rouvrant la porte.

Mais, Monsieur, je ne puis pas..

FRÉDÉRIC.

Vous mourez de faim... vous me l'avez dit...

CÉSARINE.

Oh! de faim, ou de peur... mais...

FRÉDÉRIC.

Je vous invite à souper... (Poussant la porte.) Hum! hum!..

# SCÈNE X.

CÉSARINE (dans la chambre.) FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET, rentrant.

Voici mes flûtes!

FRÉDÉRIC, regardant ses jambes.

Ah! non... je ne trouve pas...

PICHENET, se regardant.

Plait-il?

FRÉDÉRIC.

Vous dites : voici mes flûtes!.. et moi, je dis que vous avez la jambe mieux que cela...

PICHENET, riant.

Ah! ah! vous croyez que je plaisantais sur mes... non, non, voici mes flûtes... mes flûtes'.

FRÉDÉRIC, de même.

Ah! c'est différent... j'aime mieux celles là!..

PICHENET.

Vous avez le mot pour rire... Bravo! nous nous entendrons bien, et.. (Il veut lui prendre la main, Frédéric lui donne un coup de sa flûte.) Ah!..

FRÉDÉRIC.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, *mio caro*.

PICHENET, à part.

Elle parle italien!.. (Haut.) Avec plaisir, *mia cara*! Ah! ah! ah! (Il va pour prendre une chaise près du fauteuil, et aperçoit une lettre.) Tiens! une lettre!.. (Lisant.) « A madame, madame César... »

CÉSARINE, entr'ouvant la porte.

Ciel!..

FRÉDÉRIC, l'enlevant vivement.

Ah! je sais ce que c'est, une lettre à mon adresse que j'avais à ma ceinture... et qui sera tombée. (Lisant l'adresse à part.) Césarine d'An-cenis! Grand Dieu!

PICHENET.

Hein! quoi?..

FRÉDÉRIC.

Rien! rien! c'est bien à moi. (A part.) Césarine d'An-cenis... l'amie de ma sœur! Il se pourrait!.. elle qui m'a refusé!..

PICHENET.

M<sup>e</sup> César... Ah! pardon! c'est que ce nom-là a quelque chose d'héroïque, il me plaît.

FRÉDÉRIC, à part.

Césarine! Et moi qui lui ai dit... bégueule!

PICHENET.

Oui, il me plaît... mais pas autant que cette charmante figure que je n'ai vue qu'un instant.. et qui est restée là... gravée!.. Ce diable de major avait bien besoin de me déranger... il n'y a pas d'homme plus ridicule que celui-là...

FRÉDÉRIC.

Votre major!

PICHENET.

Si ce n'est son neveu...

FRÉDÉRIC.

Vrai?

PICHENET.

Un petit imbécile!..

FRÉDÉRIC, vivement.

Hein?... (Se reprenant.) Voulez-vous me servir, s'il vous plaît?

PICHENET, servant.

Comment donc!.. Et vivement... d'autant mieux que ce vilain masque va tomber...

FRÉDÉRIC.

Oh! non!..

PICHENET.

Ah ! bah !.. Comment ferez-vous pour souper ? Je vous délie...

FRÉDÉRIC.

Je vais vous montrer ça... (Il mange très vite, en soulevant la barbe de son masque.) Tenez... Tenez...

PICHENET.

Oui... (A part.) Comme elle y va ! (Haut.) Très bien, mais vous me trichez... Ah ! c'est mal... car enfin, je me suis assez montré chevalier français pour que vous ne craigniez pas que mon langage effarouche votre pudeur, votre charmante pudeur... J'adore la pudeur, moi... Nous voilà assis tous les deux en tête-à-tête, comme Mars et Vénus... Vénus, c'est vous... et Mars...

(Il se rapproche.)

FRÉDÉRIC, s'éloignant.

Connu !..

PICHENET.

Oh !.. je sais ce qu'on doit d'égards à une faible femme... Et pour vous prouver...

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous me servir ?

PICHENET, servant.

Certainement... trop heureux... (A part.) C'est une forte mangeuse !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! et ce vin muscat ? Vous me laissez étouffer.

PICHENET.

C'est juste. (Il se lève.) A quoi pensais-je donc ?.. Vous me faites perdre l'esprit que j'ai !

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de mal... (Pichenet s'arrête sur le seuil de la porte et envoie des baisers.) J'étouffe.

PICHENET.

J'y vais... j'y vais... (A part.) Elle dévore ! O amour !

(Il sort par la droite.)

## SCÈNE XI.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah ! un conserit ! un niais... un imbécile !.. Je t'apprendrai !..

CÉSARINE, ouvrant la porte.

Puis-je m'échapper ?

FRÉDÉRIC.

Moins que jamais... Ah ! beau masque, je sais qui vous êtes...

CÉSARINE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Je vais renvoyer le lieutenant.

CÉSARINE.

Mais non !..

FRÉDÉRIC.

Mais si !.. vous mourrez de faim... Voulez-vous souper ?..

CÉSARINE.

Quelle plaisanterie !..

FRÉDÉRIC.

Non, vrai ! un tête-à-tête à trois... souper de dame... de la pâtisserie délicieuse... Prenez, c'est sa part.

(Il lui donne le reste.)

CÉSARINE, refusant.

Mais non... je ne veux pas !..

FRÉDÉRIC.

Prenez donc... Il revient... il va voir...

CÉSARINE.

Je ne puis...

FRÉDÉRIC.

Le voici !.. Hum ! Hum !

(Césarine est forcée de prendre l'assiette. Pichenet rentre. La porte se referme.)

## SCÈNE XII.

CÉSARINE, dans la chambre, FRÉDÉRIC, PICHENET.

PICHENET.

Voilà le muscat... Permettez-moi de vous en offrir... (Il débouche la bouteille.) Excellent muscat ! qui doit monter la tête à la beauté au profit de la valeur ! La beauté, c'est vous... la valeur, c'est... (Regardant dans le plat.) Tiens ! il n'y a plus rien !..

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous me servir ?

PICHENET.

Comment donc !.. avec infiniment de... (A part.) C'est une très forte mangeuse ! Eh bien ! je ne hais pas ces femmes-là... ça annonce une belle santé...

FRÉDÉRIC, se servant à boire.

Il est excellent, votre muscat... Pas trop fort... mais c'est égal...

(Il boit d'un trait.)



PICHENET, stupéfait.

Ah bah ! (A part.) Elle boit et mange bien !

FRÉDÉRIC.

Voulez-vous m'en donner encore...

PICHENET.

Héin ?

FRÉDÉRIC.

Un peu !.. pas pour boire... pour tremper un biscuit...

PICHENET.

Oui, c'est le biscuit qui le boira...

FRÉDÉRIC.

Et je mangerai le biscuit !

PICHENET.

Voilà !.. (A part.) C'est-à-dire que, si je n'avais pas vu là, cette figure enchanteresse, je croirais que... Ah !.. c'est une femme qui est un peu sur sa bouche, ça se voit. (Pendant cet à-parté, Frédéric, que Pichenet ne regarde pas, remplit un petit verre de muscat et vient l'offrir à Césarine qui ferme la porte.) Tant mieux !.. je ne hais pas ces femmes-là... parce que ça dénote...

(Il se retourne au bruit que fait la porte en se fermant.)

FRÉDÉRIC.

A votre santé, mon chevalier.

PICHENET.

J'accepte avec orgueil... trop heureux de vous faire raison... Tiens ! la bouteille est vide !.. (A part.) Allons !

FRÉDÉRIC.

A une autre !

PICHENET, prenant l'autre bouteille.

Elle va bien, elle va très bien !

Aix : Je m'en moque. (La Marquise de Carabas.)

Verse encore !

Je t'implore,

Beau blondin, à nos amours

Verse toujours !

PICHENET.

Verse encore !

Je t'adore !

Mettons dans un doux conflit

Et l'amour et l'appétit !

ENSEMBLE.

Oui, l'amour sans façon

Est au fond

Du flacon !

Bon !

(Pichenet le prend par la taille.)

FRÉDÉRIC, poussant un cri.

Ah !.. vous me chatouillez !

Mais vous vous oubliez !..

PICHENET.

Chacun, quand l'amour dévore,  
Soupe comme il l'entend,  
Et ce qui reste, je le prend !..

ENSEMBLE.

Laisse encore,

Je t'implore,

PICHENET.

Laissez-moi voir à genoux

Ces traits si doux !

FRÉDÉRIC.

Retenez, petit gueux, ces transports téméraires !..

ENSEMBLE.

Et dans ces moments enchanteurs,  
Oui

Tic et tic et toc, choquons nos verres,

Tic et tic et toc, comme nos cœurs !

FRÉDÉRIC, à part.

Il s'agit maintenant de le...

(Il fait le signe de le renvoyer.)

PICHENET, portant la table au fond.

Cependant, il faut que je dénoue ce masque à travers lequel je vois briller ces yeux qui pétillent, et qui me cache un visage animé comme eux... (A part, regardant la table.) Il y a de quoi !.. (Haut.) Je veux presser cette jolie taille...

FRÉDÉRIC, passant de l'autre côté.

Ah ! Monsieur... n'approchez pas...

PICHENET. \*

Baiser cette jolie main !..

FRÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur... Je ne dis pas, si vous le voulez absolument... et quoiqu'il en coûte à ma pudeur... mais auparavant, vous ferez une petite course pour moi.

PICHENET.

Une course ! (A part.) Elle va m'envoyer en course !.. (Haut.) Permettez... on est si heureux d'être seul avec ce qu'on aime !..

FRÉDÉRIC, regardant la porte de la chambre.

A qui le dites-vous !.. C'est pour cela... mais vous reviendrez, et je serai ravissante.

PICHENET.

Vrai !.. Oh ! femme de mes rêves !..

FRÉDÉRIC.

Un mot à écrire que vous porterez vous-même... pour rassurer... ma sœur... (Mouvement de Pichenet.) Oh ! je vous en prie !

\* Pichenet, Frédéric.

PICHENET.

S'il le faut pour être heureux... Entrez là, dans ma chambre... pour écrire.

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Non, oh!.. non!.. pas dans ta chambre...

PICHENET.

Elle m'a tutoyé!

FRÉDÉRIC.

Isidore ou Théophile... ou Ernest!

PICHENET.

Je m'appelle Léopold.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! Léopold, je vais écrire ici... Tiens.

(Il écrit sur le guéridon qui est à droite.)

PICHENET, à part.

Elle m'a retutoyé!.. Et j'irais en course!.. Non morbleur! ventrbleur! sacrebleur! comme dit le major, je reste!

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! tu me traites de conserit, toi!.. (Haut.) Cire à cacheter, *my dear*.

PICHENET.

De l'anglais! Elle sait l'anglais! Entrez là dans ma chambre!..

FRÉDÉRIC.

Oh! non... voici ce qu'il me faut, c'est inutile... un pain à cacheter.

PICHENET.

Entrez donc!..

FRÉDÉRIC, le retenant par le bras.

Quand je vous dis que c'est inutile.

PICHENET.

Ah! quelle main!.. (A part.) C'est une gailarde de tous points. Ah! ah! ah!

FRÉDÉRIC.

Voici... rue du Béfroï... n° 4... Mademoiselle Césarine d'Ancenis.

PICHENET.

Permettez... j'enverrai...

FRÉDÉRIC.

Ah! non... ah! non!.. vous!.. Je veux que vous y alliez vous-même... Et à ton retour, pour ta peine, je te donnerai un baiser...

PICHENET.

Vrai? un baiser!.. accompagné de plusieurs autres... Mais d'abord je demande un à-compte. (S'approchant.) Je l'aurai!..

FRÉDÉRIC.

N'approchez pas!..

PICHENET, s'approchant toujours.

Malgré ce masque jaloux!

FRÉDÉRIC, se contenant.

N'approchez pas!..

(Il repasse à gauche.)

PICHENET\*.

Je presserai sur mon cœur ces charmes.

FRÉDÉRIC, éclatant et saisissant une chaise.

Mille tonnerres! n'approchez pas!

PICHENET.

Elle jure! elle a juré!

FRÉDÉRIC, radouissant sa voix sans quitter la chaise.

N'approchez pas! un chevalier français ne se fait pas payer d'avance; mais quand vous reviendrez...

PICHENET.

Quand je reviendrai!.. vous m'accorderez, bien sûr...

FRÉDÉRIC.

*Ya mcnner.*

PICHENET.

De l'Allemand!.. elle possède toutes les langues!..

FRÉDÉRIC.

Eh bien!..

PICHENET.

Air : de la Polka du bal d'enfants.

Peut-on, ma belle,

A mon zèle

Refuser

Un baiser?

C'est le salaire

Que j'espère

En faveur

Du facteur.

FRÉDÉRIC.

Partez vite!

Je palpite,

Et puis au retour,

Je veux, tour à tour,

Chanter.

Sauter!

PICHENET.

O mon âme!

Je réclame

Un peu de polka,

Et de mazurka!..

ENSEMBLE.

PICHENET, dansant.

Bravo!.. ma belle

Moins cruelle,

\* Frédéric, Pichenet.

N'aura plus  
De refus !  
Quelle souplesse !  
Qu'elle ivresse !  
Que d'amour  
Jusqu'au jour !

FRÉDÉRIC, se laissant aller aussi.

Oui, votre belle,  
Moins cruelle  
N'aura plus  
De refus !  
Quelle faiblesse !  
Qu'elle ivresse !  
Au retour,  
Mon amour !

(Pichenet sort.)

SCÈNE XIII.

CÉSARINE, FRÉDÉRIC, puis la voix du MAJOR.

FRÉDÉRIC, se mettant à sauter et démasqué.

Et allez donc !.. à moi le terrain... à moi les  
amours ! Dieu ! quand il saura... (Il danse en  
chantant.) Tra, la la la, tra la la la,

(On entend fermer à clé, il s'arrête tout à coup.)

CÉSARINE, rouvrant la porte.

Eh bien ?..

FRÉDÉRIC.

Chut!.. (Césarine veut rentrer.) Non, non  
ne craignez rien, c'est lui qui ferme la bergerie.  
(Riant.) Ah ! ah ! ah !.. il est dedans!.. c'est-à-  
dire, non... il est dehors... et c'est moi... Ah !  
ah ! ah !..

CÉSARINE.

Miséricorde!.. fermée ! Mais alors, Monsieur,  
il ne fallait pas l'éloigner... il valait mieux lui  
dire...

FRÉDÉRIC.

Pour vous compromettre ?

CÉSARINE.

Mais au contraire... un tiers devait me pro-  
téger...

FRÉDÉRIC.

Un tête à tête à trois... Ah ! c'est gênant et  
maussade, j'aime les choses simples... et j'étais  
impatience de me retrouver seul avec vous...

CÉSARINE.

Mais, Monsieur, cela ne se peut pas... je  
veux partir... je ne puis rester ici...

FRÉDÉRIC.

Vous y resterez pourtant... et pour une foule  
de raisons... la première, c'est qu'il n'y a pas  
moyen de sortir... la seconde...

CÉSARINE.

Oh ! je vous dispense de toutes les autres.

FRÉDÉRIC.

Et moi, j'ai besoin de vous les dire... c'est  
que je vous connais, beau masque... c'est que  
c'est vous qui avez refusé de me voir, de me  
connaître, de m'aimer... (Lui tendant la lettre.)  
Mais je veux me venger...

CÉSARINE, effrayée.

Quoi, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Oh ! non !.. oh ! non... (A Part.) Les dames  
ont tout de suite des idées...

CÉSARINE.

Vous venger...

FRÉDÉRIC.

En vous forçant à vous repentir de m'avoir  
refusé votre main... d'abord, parce qu'on à  
toujours tort de refuser un mari, quand il est  
jeune, bien fait, spirituel... Pardon si je fais  
mon affaire moi-même... mais il n'y a personne  
ici pour m'aider... Vous riez... ah ! vous riez...  
allons, allons, nous nous entendrons... vous  
m'épouserez.

CÉSARINE.

Mais, Monsieur, vous allez un peu vite.

FRÉDÉRIC.

Militairement... c'est que voyez-vous, nous  
n'avons pas de temps à perdre... il va revenir,  
le maître de la maison... et je n'ai qu'un instant  
pour vous dire combien je vous aimais de loin...  
sans vous connaître... et vos refus irritaient  
mon amour... Ah ! c'est que je suis très entêté...  
c'est encore une de mes qualités!.. aussi, jugez  
de mon désespoir, lorsqu'à votre arrivée ici,  
vous avez refusé de me voir... Ah ! dans l'excès  
de ma douleur...

CÉSARINE, riant.

Vous alliez au bal masqué !..

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est ma foi vrai !.. j'allais au... mais  
pour vous y rencontrer... ma sœur devait vous  
y conduire !

CÉSARINE.

Oui, et quelle folie !.. toutes deux effrayées  
dans cette foule, nous avons voulu nous échap-  
per... et l'on nous a poursuivies.

FRÉDÉRIC.

Et voyez quel coup du destin !.. Moi, je  
crois beaucoup au destin... Grâce à ces misé-  
rables qui vous attaquent, à ce beau fils qui  
vous sauve, je me trouve renfermé avec vous  
dans cette chambre...

CÉSARINE.

Où vous vous croyiez avec une autre.



FRÉDÉRIC.

C'est vrai... c'est encore vrai !.. je suis très franc, c'est encore une de mes qualités... Mais j'avais comme un pressentiment et je sentais là que, pour mériter un regard, un soupir de vous, j'aurais donné ma vie.

CÉSARINE.

Vous mentez bien !..

FRÉDÉRIC, entraîné.

Mais oui, pas mal... c'est encore une de mes qualités ! (Se reprenant.) C'est-à-dire non... je ne mens pas !.. au contraire... je... Mon Dieu... Madame, vous tremblez... qu'avez-vous ?..

CÉSARINE.

Rien... rien... c'est que j'ai froid...

FRÉDÉRIC.

Oh ! je voudrais réchauffer ces mains charmantes.

CÉSARINE.

Non, non...

FRÉDÉRIC.

Rapprochez-vous du feu... Ah ! il y en a à peine... ce fat de Pichenet ne pense à rien... il a chez lui une femme pour laquelle...

CÉSARINE.

Vous oubliez le feu, Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Pardon... c'est que du bois... je ne sais pas... il est capable de n'en pas avoir... mais heureusement on en a quand on en veut...

(Il prend une chaise qu'il brise.)

CÉSARINE.

Ah ! mon Dieu, Monsieur, que faites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Je fais du bois.

CÉSARINE.

Mais vous cassez son mobilier.

FRÉDÉRIC.

Né faites pas attention !.. il est trop heureux... son mobilier... car pour lui... (Riant.) Il court au bout de la ville... tandis que moi je suis à vos pieds, je vous vois... je vous ad...

CÉSARINE.

Soufflez donc, je vous prie !

FRÉDÉRIC.

C'est juste !..

(Il souffle le feu.)

CÉSARINE.

Et après cela, Monsieur... avant le retour de cet homme, vous me ferez échapper ?

FRÉDÉRIC, revenant à elle.

Oh ! oui, avec moi !.. Et vous, Madame, pour prix de mon obéissance, de mon amour, de cet amour brûlant...

CÉSARINE.

Soufflez donc !

FRÉDÉRIC.

C'est juste !

CÉSARINE.

J'ai remarqué là, dans cette chambre, que la fenêtre donnait sur un petit jardin...

FRÉDÉRIC.

Et ce jardin communique à l'appartement de ma sœur.

CÉSARINE.

C'est par là, Monsieur, qu'il faut me faire descendre... que personne ne sache que j'ai passé la nuit dans cette chambre... Ah ! je vous en supplie, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC.

Si je vous aime !.. Ah ! voilà un mot qui me ferait faire des miracles...

CÉSARINE.

Oh ! pour l'instant, il s'agit de faire une échelle.

FRÉDÉRIC, regardant au tour de lui.

Une échelle... de cordes... comme pour escalader le balcon de celle qu'on aime... je sais ce que c'est...

CÉSARINE.

Comment ?..

FRÉDÉRIC.

C'est-à-dire, je me doute... Voyons, voyons... Ah ! (Il prend le manteau, l'examine et le rejette à terre.) Non, ce n'est pas ça !

CÉSARINE.

Que voulez-vous, Monsieur ?.. que faut-il ?

FRÉDÉRIC.

Peu de chose... cependant je ne vois pas... (Poussant un cri.) Ah ! vous êtes sauvée, Madame.

(Il pousse la causeuse sous la fenêtre et y monte pour atteindre les rideaux.)

CÉSARINE.

Quoi ! vous avez un moyen de me rendre la liberté. (Frédéric qui n'est pas assez haut, monté sur la causeuse, renverse tout ce qui est sur la table.) Mais, Monsieur, que faites-vous ? vous brisez son ménage.

FRÉDÉRIC, plaçant la table près de la fenêtre.

Ah ! il est trop heureux... son ménage...

CÉSARINE.

Mais encore...

FRÉDÉRIC, montant sur la table.

Voilà des rideaux qui feront un effet merveilleux... je les attache l'un à l'autre... j'y fais des nœuds que vos jolies mains pourront suivre sans se blesser...

CÉSARINE.

Quelle folie!

FRÉDÉRIC, sur la table.

Ce n'est pas une folie... c'est une idée, inspirée par vous... J'attache ceci à la fenêtre du jardin, et en vous laissant glisser...

CÉSARINE.

Grand Dieu!

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien... je tiendrai l'échelle... d'en haut... d'en haut!..

(Il détache les rideaux. — On frappe à la porte. — Effroi.)

CÉSARINE.

C'est lui!..

FRÉDÉRIC.

Chut!..

LE MAJOR, en dehors.

Lieutenant! lieutenant!

FRÉDÉRIC, bas.

Non!.. c'est mon oncle!

LE MAJOR.

Lieutenant! je tiens le coupable!

CÉSARINE.

Oh!

FRÉDÉRIC.

Chut!

LE MAJOR.

Venez faire une ronde avec moi! si vous ne dormez pas!..

FRÉDÉRIC, criant.

Je dors!..

LE MAJOR.

Ah! c'est différent!

CÉSARINE, assise.

Il passe!.. Ah! que j'ai eu peur!..

FRÉDÉRIC.

Air : du baiser au porteur.

Ne craignez rien... reposez-vous, Madame, Car vous semblez bien fatiguée!

CÉSARINE.

Hélas!

Vous le voyez, je suis au fond de l'âme Tremblante, émue, et ne me soutiens pas.

FRÉDÉRIC.

Acceptez-donc et mes soins et mon bras.

CÉSARINE.

Si l'on savait qu'ici la nuit entière,  
Seule avec vous, réduite à me cacher...

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur!.. seul je le saurai, j'espère...  
Et je répons de ne pas m'en fâcher.

CÉSARINE.

A présent, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Eh! vite... à l'ouvrage... je vais préparer votre évasion... dans un instant vous serez chez ma sœur... D'abord je vais descendre dans le jardin... nous avons un signal convenu... trois coups dans la main...

CÉSARINE.

Ah! Monsieur, ma reconnaissance!

FRÉDÉRIC.

La reconnaissance... Oh! j'y crois... c'est une belle chose!.. et si un léger à-compte...

CÉSARINE.

Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Non, non, après... Ah! vous ne direz plus que je suis mauvais sujet!..

(Il emporte, en les traînant, les rideaux dans la chambre.)

#### SCÈNE XIV.

CÉSARINE, seule,

Mauvais sujet!.. (Toujours assise.) Il ne l'est pas, heureusement! Voyez un peu si un autre que lui se fût trouvé là!.. l'on apprenait mon aventure... Oh! c'est à faire trembler! A quoi tient l'honneur d'une femme!

Air : de la Syriène (duo.)

Je sens qu'en ces lieux  
Je me trouve mieux...  
Depuis qu'un ami,  
Me protège ici.

(La musique continue le mineur de l'air.)

Ah! je n'en puis plus! (S'endormant peu à peu.)  
Une fois chez sa sœur, je prévienrai...

(On entend un clé glissée dans la serrure, et au même instant, trois coups frappés dans la main du côté du cabinet, Césarine est endormie.)

#### SCÈNE XV.

PICHENET, CÉSARINE.

PICHENET.

Reprise de l'air

Je rentre en ces lieux  
Bien las, mais joyeux,

Pour avoir le prix  
Quelle m'a promis.

Je suis fourbu ! j'ai cru que je ne reviendrais jamais jusqu'ici... (Apercevant Césarine.) Ah bah ! elle dort !.. je conçois, après un souper de cette force là !.. (Se trouvant dans les débris de la chaise et du souper.) Qu'est-ce que c'est que ça ? ma vaisselle en morceaux !.. mes meubles en cannelé ! Tiens ! tiens ! comme elle a mis tout sans dessus dessous !.. Mais c'est donc un démon que... (S'approchant doucement.) Parbleu, je suis curieux de m'assurer si malgré cette grosse voix qui jure et ce gros appétit qui dévore... c'est bien... (S'interrompant.) Oui... voilà bien ce visage charmant !.. cette jolie bouche qui me doit quelque chose... et dans cette aventure... une foule de détails plus ou moins saillants qui ne permettent pas de douter...

CÉSARINE.

Non... non...

PICHENET.

Elle parle ?

CÉSARINE.

Je ne refuse plus !..

PICHENET.

Elle ne refuse plus... quoi ?.. Il n'y a plus rien à refuser.

CÉSARINE.

Je vous aime !..

PICHENET.

Elle pense à moi... C'est le vin muscat qui travaille... ma foi...

(Il se penche pour l'embrasser.)

CÉSARINE, se réveillant.

Ah ! qu'est-ce ?..

PICHENET.

C'est moi !.. qui ai porté votre lettre à M<sup>me</sup> Césarine Dancenis... (Elle le regarde avec surprise.) Elle n'était pas chez elle... Il paraît qu'il y a peu de femmes chez elles, cette nuit ! ça les regarde... ou plutôt, ça regarde leurs maris... quand elles en ont ?.. Bref, je reviens demander le prix de ma course... ce baiser...

CÉSARINE.

Monsieur... ah ! de grâce, n'approchez pas !..

PICHENET, à part.

Elle ne jure plus !..

CÉSARINE, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est devenu l'autre ?..

PICHENET.

Rappelez-vous, ô femme... dont je ne sais pas le nom... rappelez-vous la récompense que vous m'avez promise.

CÉSARINE.

Moi !..

PICHENET.

Oui, vous... quand je vous ai laissée là... le verre à la main... et il paraît que vous avez gaiement fini le souper... ah ! ah ! ah !

CÉSARINE.

Le souper... (Riant.) Ah ! oui, oui... j'ai été indiscret !..

PICHENET.

Oh ! non... pas assez !.. pas assez !.. (A part.) C'est singulier comme son organe est plus doux quand son masque est ôté.

CÉSARINE.

Eh ! bien ! vous ne me refuserez pas de me laisser sortir...

PICHENET.

Au contraire... je vous le refuse... Tout ce qui passe le seuil de mon domicile, m'appartient... vous êtes mon bien, ma conquête... Et vous ne pensez pas que je vous aie enlevée dans mes bras, que j'aie soupé avec vous... c'est-à-dire que je vous aie regardé souper... car pour moi !.. que j'aie couru au bout de la ville de Valenciennes, en esclave soumis, et tout cela, pour vous perdre au moment où... de... parce que... Pardon... je ne sais plus ce que je dis... le bonheur divague...

CÉSARINE.

Monsieur. (A part.) Il ne revient pas, l'autre !.. (Haut.) Oh ! je vous en prie !..

PICHENET.

Non... (A part.) Elle ne jure plus du tout ! elle a le vin muscat très bon ! (Haut.) Non, femme de mes rêves... j'ai le cœur en feu... et...

(Il veut la prendre dans ses bras. Elle se laisse tomber à genoux.)

CÉSARINE.

Grâce ! j'en appelle à votre loyauté !..

PICHENET.

A mes genoux ! une femme !.. Pristi !.. c'est moi qui tombe aux vôtres !

(Il tombe aussi à genoux. On frappe à la porte du fond.)

CÉSARINE, se levant.

Grand Dieu !..

PICHENET.

Ne faites pas attention !.. maintenant que vous ne jurez plus, que vous ne...

(On frappe à enfoncer la porte.)

CÉSARINE.

Entendez-vous ?..

PICHENET.

Non, je n'ai rien entendu... je vous...



LE MAJOR, en dehors.

Pichenet !..

PICHE NET.

Le Major !..

CÉSARINE, se levant.

Ciel !..

LE MAJOR.

M'ouvrirez-vous, ventrebleur !..

(Il secoue la porte avec force.)

CÉSARINE.

Je suis perdue !..

PICHENET.

Non ! chut !.. Entrez-là !..

(Il lui montre la chambre à coucher.)

CÉSARINE, effrayée.

Là !..

LE MAJOR, plus fort.

Sacrebleur ! je vais enfoncer la porte !..

PICHENET, à Césarine.

Mais entrez donc !..

(Le major finit par enfoncer la porte.)

LE MAJOR.

Ah ! enfin !

(Pichenet court pousser la porte et le major reste à moitié pris.)

PICHENET.

On n'entre, pas, Major... j'achève ma toilette.

(Césarine entre vivement dans la chambre et referme la porte.)

LE MAJOR.

Aïe ! vous m'étouffez... vous me renfoncez les entrailles.

## SCÈNE XVI.

PICHENET, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Où est-elle ?.. Où l'avez-vous mise ?.. Qu'est-elle devenue ?..

PICHENET.

Plait-il, Major ?.. Je ne comprends pas... vous m'avez réveillé... et...

LE MAJOR.

Ah ! vous dormiez... Vous êtes donc somnambule, pour avoir renversé vos meubles, vidé vos bouteilles, arraché vos rideaux ?..

PICHENET, à part.

Mes... Ah ! bah !.. Tiens !.. qu'est-ce qu'elle a fait de mes rideaux ?..

LE MAJOR.

Et à moins que vous n'ayez fait la noce... seul...

PICHENET.

Dame !..

LE MAJOR.

Dame ! quoi ? dame ! quoi ?.. Il y a une dame ici !..

PICHENET.

Je ne dis pas cela.

LE MAJOR.

Et moi, je le dis... vous m'avez trompé comme un gros caporal... C'est vous qui avez fait entrer ici une femme... plus ou moins jolie... une femme de contrebande... c'est vous qui êtes sorti, malgré la consigne... j'ai cru d'abord que c'était mon neveu Frédéric... mais je viens de le voir... Il dormait comme...

PICHENET.

Comme un innocent !

LE MAJOR.

Et, en passant là, tout à l'heure, j'ai parfaitement entendu une voix de l'autre sexe... Où est-elle ? (Allant à droite.) Là !..

PICHENET.

Dame !..

LE MAJOR.

Dame ! quoi ?.. dame ! quoi ?..

PICHENET.

Voyez ! (A part.) Pendant ce temps, je la fais échapper.

(Il va à la porte de gauche.)

LE MAJOR, revenant à gauche.

Hein ?.. C'est ici !

PICHENET, se jetant devant la porte.

Major ! on n'entre pas !

LE MAJOR.

Elle y est !

PICHENET.

Major... au nom de la pudeur, je vous prie de fermer les yeux... c'est une femme charmante pour moi... Je l'avoue sans fautille... vous la feriez rougir.

LE MAJOR.

Laissez donc !.. si elle est charmante, tant mieux ! la vue m'en sera plus agréable... et si elle a eu des bontés pour vous, Hein ?.. (Pichenet baisse les yeux.) Oui ! Alors, la pudeur ne l'étouffera pas...

(Il veut ouvrir.)

PICHENET.

...un nom de vos amours... car vous avez aimé...

LE MAJOR, s'oubliant.

Immensément ! Allons, ouvrez, morbleur !

(Aux Deux télicassimons, Gagnons.)

Ouvrez, plus de mystère !  
Ou craignez ma colère !  
Et pour mieux la fléchir  
Sachez donc m'obéir !

PICHENET.

Cédez à ma prière !  
Calmez votre colère,  
Et laissez-vous fléchir !..  
Je ne puis obéir !

(La porte de la chambre s'ouvre, un pierrot paraît.)

## SCÈNE XVII.

LE PIERROT, LE MAJOR, PICHENET.

LE MAJOR.

Ah ! parbleur ! la pudeur en pierrot !..

PICHENET.

Grâce, Major !.. madame était évanouie, dans  
cette bagarre que vous avez entendue... et...

LE PIERROT, soupirant.

Ah !..

LE MAJOR, à part.

Hé ! hé ! hé !.. une taille fort confortable !..  
(Haut.) Pardon, belle dame... c'est une heure  
un peu indue, pour se trouver dans une caserne.

LE PIERROT, soupirant.

Ah !..

LE MAJOR.

Le lieutenant est coupable... mais je vois à  
cette taille ravissante... à ce bras délicieux, à  
ce joli pied, qu'il y a des circonstances atté-  
nuantes. Otez votre masque !

LE PIERROT.

Ah !..

PICHENET, se jetant entre eux.

Major !..

LE SOLDAT.

M. le Major ?

LE MAJOR.

Hein ? qu'est-ce ?..

LE SOLDAT.

Il y a là une dame qui veut absolument sor-  
tir...

TOUS.

Une dame !..

LE SOLDAT.

Elle soutient qu'elle était chez mademoiselle  
votre nièce... mais on ne peut rouvrir les por-  
tes sans votre ordre...

LE MAJOR.

Une dame... Où est-elle ?..

LE SOLDAT.

La voici.

(Césarine paraît en costume de femme. Le soldat  
sort.)

CÉSARINE.

M. Lambert ?..

LE MAJOR.

C'est moi... Ah ! Madame !.. à qui ai-je l'hon-  
neur ?..

CÉSARINE.

Césarine d'Ancenis...

LE MAJOR.

L'amie de ma nièce !..

CÉSARINE.

On vient de m'apporter une lettre !..

PICHENET, s'approchant.

Oui, moi !.. c'était de la part... (Croyant la re-  
connaître.) Ah ! mon Dieu ! Ah ! ciel ! (Regardant  
le pierrot.) Ah !

LE MAJOR.

Qu'est-ce que vous avez avec vos ah !.. Il ou-  
vre la bouche comme une carpe...

CÉSARINE.

Une lettre de ma sœur...

PICHENET.

Sa sœur !.. c'est donc ça !..

LE MAJOR.

Votre sœur !..

CÉSARINE.

Qu'un galant officier a enlevée pour la pro-  
téger.

LE MAJOR.

Nous sommes tous galans, belle dame ! (A  
part.) Je voudrais bien la voir... l'autre.

CÉSARINE.

Et je viens la chercher... et vous remercier  
d'une hospitalité que l'on ne saurait trop recon-  
naître.

LE MAJOR, bas, à Pichenet. \*

Heureux mortel !

PICHENET, lui imposant silence.

Hum ! hum !.. Je rends ma conquête... à une condition, c'est qu'en attendant que je lui présente mes hommages, chez elle, elle me permettra de déposer sur sa main divine, un baiser... un simple baiser.

LE PIERROT.

Ah !

(Il lui fait signe de se mettre à genoux.)

PICHENET.

Plait-il?..

LE MAJOR \*\*.

A genoux, elle vous dit... à genoux devant la beauté... chevalier!..

PICHENET.

Comment donc!.. avec infiniment de...

LE MAJOR, à part.

Je voudrais bien la voir!.. (Pendant que Pichenet se met à genoux et baise la main que le Pierrot lui tend, et que Césarine rit à part, le Major passant à la droite du Pierrot, détache le masque qui tombe, et voit la figure de Frédéric.) Oh !..

FRÉDÉRIC.

Ah !

CÉSARINE.

Ciel!..

PICHENET, regardant.

Quoi?.. qu'est-ce que c'est que ça?..

LE MAJOR.

Mon neveu!.. Ah ! ah ! ah !.. bien ! bien ! morbleur, ventrebleur, sacrebleur!.. Baisez encore!.. Ah ! ah ! ah !..

FRÉDÉRIC, avec prudence.

Ne vous gênez pas, *mio caro*!..

PICHENET, se levant avec fureur.

Fichtre ! Madame ! Monsieur, c'est indigne ! c'est infâme ! c'est une très mauvaise plaisanterie ! Cette personne que j'ai sauvée, que j'ai enlevée...

FRÉDÉRIC, faisant la révérence.

C'était moi !..

PICHENET.

Allons donc ! qui à soupé là, près de moi!..

FRÉDÉRIC, de même.

C'était moi !..

PICHENET, allant au fauteuil.

Là, là, en rentrant, cette femme que j'ai vue, de mes yeux vue?..

FRÉDÉRIC, de même.

C'était moi !..

PICHENET.

Mais!..

LE MAJOR, éclatant de rire.

C'était lui !..

PICHENET.

Mais Madame !..

CÉSARINE.

Mon Dieu ! on m'a donc trompée !.. cette lettre...

FRÉDÉRIC.

Pour vous ramener chez ma sœur... et obtenir votre main, que le lieutenant menaçait de m'enlever.

PICHENET.

Permettez!.. je n'ai pas dit...

LE MAJOR.

Si fait ! vous l'aviez menacé.

FRÉDÉRIC.

Mais vous me tueriez plutôt!

CÉSARINE.

En ce cas, je ne veux la mort de personne!..

(Elle lui tend la main.)

FRÉDÉRIC.

Ah ! Madame !.. Lieutenant, vous serez mon témoin !

PICHENET.

Mais non... ce n'était pas vous !.. que diable ! je reconnais Madame!..

CÉSARINE.

Moi?.. \*

FRÉDÉRIC.

Elle !.. ah ! ah ! ah !.. Tenez, lieutenant... taisez-vous, pour votre honneur... tout ce que je puis faire, c'est de ne dire à personne que vous m'avez donné à souper *mio caro*, et que vous m'avez baisé la main, *my dear*.

PICHENET, avec colère.

Ya menner!..

LE MAJOR.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre lieutenant !.. Ah ! ça, mais... qui est-ce donc que j'ai vu, tout à l'heure, coiffé d'un foulard, si bien endormi dans ta chambre? dans ton lit?..

FRÉDÉRIC.

C'est un traversin, mon oncle !

PICHENET.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Major!.. avec son amour de la discipline !..

\* Le Pierrot, Pichenet, le Major, Césarine.

\*\* Le Pierrot, le Major, Pichenet, etc.

\* Le Major, Césarine, Frédéric, etc.



LE MAJOR.

Ventrebleur ! lieutenant, ce n'est plus lui qui  
est le conscrit !.. c'est... (Par réflexion, à part.)  
Pourvu qu'il n'y ait pas de traversin dans le lit  
de ma nièce ! sacrebleur !..

ENSEMBLE :

Air de la Polka des enfants.

TOUS, excepté PICHENET.

Sans rancune !

La fortune

L'a

M'a servi

En ami !

Mais l'affaire  
Doit se taire...  
Comme nous,  
Taisez-vous !

PICHENET.

Sans rancune !

La fortune

L'a servi

En ami.

Sans colère,

Laissons faire !

Vengeons-nous

Sur l'époux !

FIN.



UN

# VIEUX DE LA VIEILLE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. DUCHATELARD,

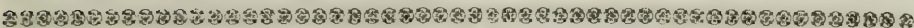
Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 13 mars 1845.

## Personnages.

EUGÈNE, neveu de Brulard..... MM. LUGUET.  
BRULARD, ex-capitaine, et fabricant de sucre, à Lille..... LEMÉNIL.  
BERTRAND, aubergiste..... GRASSOT.  
HÉLÈNE, femme d Eugène..... Mmes BERGER.  
MARIE, servante..... LÉONTINE.

## Acteurs.

La scène est à Compiègne, à l'hôtel de l'Espérance, tenu par Bertrand.



Une salle commune. — Porte principale au fond. — A gauche, deuxième plan, une porte surmontée du n° 1.  
— Plus loin, troisième plan, une sortie. — A droite, deuxième plan, une porte surmontée du n° 2. —  
Tables à droite et à gauche; premier plan, sièges, etc.

## SCÈNE I.

EUGÈNE, assis à côté de la table à gauche,  
HÉLÈNE, assise près de la table à droite. \*

EUGÈNE, un cahier de musique devant lui, occupé à jouer de la clarinette, et finissant par un couac.

Ce point d'orgue!... ce détestable point d'orgue, qui serait d'un effet si magnifique, si je pouvais l'attraper... Voilà deux jours que je suis dessus et que j'y échoue!... Je ne sais pas si ce sont les doigts ou l'instrument... mais je n'en aurai pas le démenti! J'y reviendrai tout à l'heure... quand j'aurai la jouissance de tous mes moyens... après déjeuner... (A Hélène.) Eh bien! mon Hélène.. (Il se lève.) est-ce que nous boudons encore notre cher petit mari?... un homme aimable, de bonnes manières, d'un physique heureux, d'un caractère enjoué, et du talent, avec ça! musicien célèbre... dans l'avenir!

NOTA. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur. Les changements sont indiqués par des notes

\* Eugène, Hélène.

HÉLÈNE, se levant.

L'avenir!... toujours l'avenir!... mais le présent?...

EUGÈNE.

N'est pas couleur de rose!... Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Que lui manque-t-il au présent? Que peut-il lui manquer, lorsqu'on s'aime comme nous nous aimons?

HÉLÈNE.

C'est-à-dire, monsieur...

EUGÈNE.

Tu m'aimes! tu ne peux pas dire le contraire... car, si tu ne m'avais pas aimé, qui te forçait à unir ta destinée à la mienne? Ce ne sont pas tes parens : tu en avais encore moins que moi... mais la sympathie, l'amour. . Et puis, artistes tous deux... toi, peintre, d'un fort joli talent, sur porcelaine... moi, musicien distingué... logés au même étage, un peu haut... sur le même carré... Il n'en fallait pas tant pour rapprocher nos deux cœurs... De là une noce avec toutes ses conséquences... Dame! tout y a sauté!... tout! jusqu'à tes petites épargnes... Mais sois tranquille, je te rendrai cela au centuple... bientôt... (Montrant sa clarinette.) Et voilà la baguette magique qui se charge d'opérer ce prodige!

HÉLÈNE.

Où, c'est cela... une jolie idée!... Il y a trois mois, c'était le corret à pistons... aujourd'hui, c'est la clarinette dont vous raffolez... Et notez bien que vous êtes affreux quand vous jouez de cet instrument... vous louchiez à faire peur.

EUGÈNE.

Tu n'as pas toujours dit ça... D'ailleurs, le joueur de clarinette n'est pas fait pour charmer les yeux, mais pour enchaîner les oreilles.

HÉLÈNE.

Dites pour les écorcher.

EUGÈNE.

Allons, ne vas-tu pas, toi aussi, pousser à la déconsidération de la clarinette?... un instrument délicieux... surtout quand on l'entend à distance.

AIR du Code et l'Amour.

C'est ma passion, c'est ma vie!  
Pour moi c'est un second amour!  
Je laisse blasphémer l'envie,  
Mais la justice aura son tour.  
Si la fortune me seconde,  
Quelque effort qu'il faille tenter,  
Noble instrument, aux yeux du monde,  
Je veux te réhabiliter.

HÉLÈNE.

Mais alors il fallait rester à Paris, étudier et ne pas entreprendre ce malheureux voyage.

EUGÈNE.

Plains-toi, je te le conseille!... A peine mariés, je t'arrache à ce Paris, où l'on étouffe; je t'emmène, je t'installe ici, à Compiègne, où nous trouvons un air vif et pur, de charmantes promenades, un hôtel confortable, l'hôtel de l'*Espérance*... de l'*Espérance*!... comprends-tu tout ce qu'il y a de séduisantes promesses dans cette enseigne, que le hasard a pris soin de jeter sur nos pas?... et tu n'es pas contente?

HÉLÈNE.

Se livrer à de telles prodigalités!...

EUGÈNE.

Lorsqu'on n'a plus d'argent, n'est-ce pas?... N'ai-je pas mon oncle?... et un oncle... comme tout le monde n'en a pas!... mon oncle Brulard, ancien capitaine de la vieille garde... un vieux lapin!... lequel, passant du grave au doux, conformément au précepte d'Horace... un autre vieux lapin... s'est avisé, en quittant le service, de se faire fabricant de sucre à Lille, département du Nord... et de gagner une fortune gigantesque, qui finira par me revenir! Je lui ai écrit à cet oncle... car je ne l'ai jamais vu : nous ne nous connaissons encore que par lettres... les miennes... mes lettres de change, qu'il a laissé revenir sans les payer.

HÉLÈNE.

Et il ne vous a seulement pas répondu.

EUGÈNE.

Pas encore... Un reste de rancune, probablement...

HÉLÈNE.

Eh bien! comment espérez-vous, alors...

EUGÈNE.

Il s'humanisera, te dis-je... Dans le cas contraire, mon moyen est tout trouvé... Je pars pour Lille, muni de mon instrument... et, à minuit précis, cette heure si favorable aux douces émotions, j'entonne à pleine poitrine, devant la fenêtre de sa chambre à coucher, le fameux air :

(Chantant.)

Soyez sensibles... sensibles à mes peines...

Alors la fenêtre s'ouvre; sa vieille boule balafrée m'apparaît, coiffée du bonnet de coton traditionnel; je me nomme, il descend l'escalier, ses bras se tendent vers moi, je m'y précipite... tableau! La nature a repris ses droits.

HÉLÈNE.

Tu plaisantes... Mais notre mariage qu'il faudra lui avouer?...

EUGÈNE.

Ah bah! quand il te verra, mon Hélène, il fera comme moi... et tu sais si je t'aime! C'est au point qu'à ta vue il s'est opéré en moi une telle métamorphose, qu'il ne m'est plus rien resté de mes anciens défauts...

HÉLÈNE, souriant.

Rien? vous êtes bien modeste!... car, sans aller plus loin, votre jalousie...

EUGÈNE.

Moi, jaloux!... tu crois... C'est qu'aussi tu es parfois un peu coquette, inconséquente... tu lies conversation avec une facilité!... Mais point de récriminations! nous aurions l'air de vieux maris... Chassons plutôt toutes ces idées noires... et tiens, pour te distraire un peu, va faire un doigt de toilette, nous sortirons.

HÉLÈNE.

Il faut toujours finir par faire ce que tu veux...

ENSEMBLE.

EUGÈNE.

AIR :

Hâte-toi, mon Hélène...  
Tous deux, loin de Paris,  
Allons battre la plaine  
Et courir le pays!

HÉLÈNE.

Partout on se promène,  
Comme dans ce pays;  
Était-ce donc la peine  
D'abandonner Paris?

(Ente entre au n° 2.)



## SCÈNE II.

EUGÈNE, seul.

Je n'ai pas voulu lui dire tout... Ce damné Bertrand, le maître de cet abominable hôtel, qui se lasse de me faire crédit, qui me talonne !... parce qu'il ne voit pas arriver la lettre de mon oncle... Mais pourquoi ne m'écrit-il pas, cet oncle sans entrailles ?...

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Je répétais à mon Hélène,  
Pendant notre lune de miel :  
« Vivons en grand ! vivons sans gêne !  
» Bientôt nous aurons, grâce au ciel,  
» Laquais, chevaux, voiture, hôtel ! »  
L'hôtel que j'ai jamais à promettre,  
Nous ne l'avons pas jusqu'ici...  
Bien plus, je crois qu'on va nous mettre  
À la porte de celui-ci.

Voyons, ne nous décourageons pas... et cherchons une consolation dans le culte des arts.

(Il prend sa clarinette.)

## SCÈNE III.

EUGÈNE, BERTRAND.

BERTRAND, son mémoire à la main.

Monsieur Eugène !... monsieur Eugène !...

EUGÈNE, qui lui tourne le dos, la clarinette à la bouche, faisant volte-face, lui frappe le nez avec le pavillon de son instrument.

Ah ! c'est vous, monsieur Bertrand ?... Vite, la lettre de mon oncle.

BERTRAND.

Monsieur... il n'y a pas plus de lettre pour vous aujourd'hui qu'hier.

EUGÈNE.

Voyons, voyons, ne plaisantons pas, cette lettre renferme des valeurs...

BERTRAND.

J'ai l'honneur de vous récidiver qu'il n'y a pas de lettre.

EUGÈNE.

Sérieusement ?

BERTRAND, cherchant à lui remettre sa note.

Sérieusement. Aussi, je prends sérieusement la liberté de vous présenter.. (Il la lui glisse devant les yeux.) de vous présenter ma petite note, qui s'élève à la somme de...

EUGÈNE.

Et c'est pour ça que vous venez m'interrom-

pre !... Quand vous viendrez me présenter ça tous les matins, c'est toujours la même chose.. Eh bien ! tenez, je vous parie cent louis, contre le montant de votre misérable note, que, demain, la lettre que j'attends... Car, vous comprenez qu'un riche fabricant de sucre, un ancien capitaine surtout... un brave !... doit se faire un véritable point d'honneur de tirer son neveu d'une situation... burlesque !

BERTRAND.

Ah ! monsieur... voilà assez de délais ! Vous me devez une somme de cent soixante-dix-neuf francs...

EUGÈNE.

Ta, ta, ta !... Cent soixante-dix-neuf francs... comme vous y allez ! On voit bien que ça ne vous coûte rien.

BERTRAND.

Vous n'avez pas, j'espère, l'intention de nier...

EUGÈNE.

Il n'est pas question de ça, mon cher... Je vous dois cette somme, je le veux bien, c'est convenu... Mais, qu'est-ce que ça prouve ?... que vous m'avez fait crédit, pas autre chose ! Or, vous n'en êtes pas à savoir que le crédit est l'âme de toutes les opérations financières, commerciales et industrielles... Sans crédit, monsieur Bertrand, il n'y a rien ; ôtez le crédit, néant !

AIR : Vaudeville final de l'Ours et le Pacha.

On doit... c'est peut-être un malheur,  
Mais c'est un malheur nécessaire...  
À son bottier, à son tailleur,  
On doit à son propriétaire.  
Vous-même, à crédit, fort souvent,  
Ne faites-vous pas mainte emplette ?  
Qui ne doit pas ? je le répète :  
Personne !... Et le gouvernement  
Aussi bien qu'un autre a sa dette ;  
Oui, monsieur, le gouvernement,  
Comme tout le monde, a sa dette.

BERTRAND.

Une fois pour toutes, monsieur, il me faut de l'argent !

EUGÈNE.

Il vous faut... c'est tout commode ! Et si je n'en ai pas ?

BERTRAND.

Cherchez-en !... Et si vous n'en trouvez pas, je retiendrai vos effets... tous vos effets, ainsi que ceux de votre épouse... et jusqu'à cet instrument criard...

EUGÈNE, mettant la main sur sa clarinette.

Vous retiendrez... l'ai-je bien entendu ?... Vouloir faire main-basse sur mon instrument !... comme dans *Pauvre Jacques* !... Une parçille infamie !

BERTRAND.

Pas d'injures, s'il vous plaît !

EUGÈNE.

Mais, si vous en aviez seulement la pensée... rien que la pensée... c'est pourtant bien peu !... savez-vous ce que je ferais ?

BERTRAND.

Je ne veux pas le savoir.

EUGÈNE.

Et moi, je veux vous le dire : J'irais me planter en faction à la porte de l'ancre exécrable que vous avez l'impudeur de décorer de l'enseigne de l'*Espérance*, et, dès qu'une trop confiante victime ferait mine d'en franchir le seuil, je la saisirais au collet, et je la conduirais, au pas de course, à l'hôtel du *Soleil-d'Or*, votre voisin et rival... Voilà ce que je ferais !

BERTRAND.

Vous n'oubliez qu'une chose : c'est que, sur ma plainte, l'autorité pourrait bien aussi vous saisir au collet... pour vous conduire ailleurs qu'au *Soleil-d'Or*.

EUGÈNE, à part.

Il ne fléchit pas. (Haut.) Monsieur Bertrand... deux mots... approchez.. (Il fouille dans ses poches; Bertrand s'approche, en marmottant quelques mots d'excuse.) Plus près... c'est bien... (Il tire son mouchoir et se mouche.) Vous êtes un manant, un rustre, un butor !

BERTRAND, furieux.

Monsieur !...

EUGÈNE.

Ne m'interrompez pas ! Vous êtes un manant, un rustre, un butor... Je sors, pour ne pas vous dire de choses désobligeantes.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE IV.

BRULARD, BERTRAND.

BERTRAND, seul.

L'impertinent ! me traiter ainsi !... Et tous mes voyageurs... c'est-à-dire ce voyageur, arrivé d'aujourd'hui, qui aura pu entendre...

BRULARD, entrant par le n° 1.

Eh ! mais, monsieur l'aubergiste, cet hôtel, que vous disiez si tranquille... sans parler de certaine harmonieuse clarinette... il me semble qu'on y fait un bruit...

BERTRAND.

Excusez-moi, monsieur... C'est un mauvais débiteur que j'ai eu la faiblesse de loger et de nourrir pendant... Ah ! monsieur, ça me vengeance ! Dire qu'il y a quinze jours, cela est venu

s'établir chez moi avec sa femme ! Dire que cela s'est donné comme un musicien célèbre ! que cela m'a dit, à moi-même, se nommer Eugène Brulard... (Haussant les épaules.) Brulard... un grand musicien !... et dire que j'ai pu être sa dupe un seul instant !

BRULARD, à part.

Plus moyen d'en douter... Allons, c'est bien lui !

BERTRAND.

Hélas ! oui, sa dupe, je le vois bien à présent... Car, lorsque je me suis décidé à lui demander enfin de l'argent... « De l'argent ? me dit-il d'un air » dégaillé... c'est de l'argent qu'il vous faut?... » Soyez tranquille !... le temps d'écrire à mon » oncle et de recevoir sa réponse, et vous êtes » payé ! » Mais, un instant !... En même temps qu'il écrivait ou faisait semblant d'écrire à son oncle, je lui écrivais aussi, moi, à cet oncle prétendu, pour lui demander si réellement il avait un neveu à qui il dût envoyer de l'argent.

BRULARD.

Ah ! vous écriviez...

BERTRAND.

Oui... et l'on ne m'a pas répondu.. preuve évidente que cet oncle n'existe pas, ou que c'est... un oncle de paille.

BRULARD.

Vraiment ?... Alors, je vous vois à la discrétion de votre débiteur.

BERTRAND, soupirant.

Eh ! mon Dieu, oui !... Et, ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que, tout à l'heure, il se fâchait parce que je voulais être payé.

BRULARD.

Pas possible !

BERTRAND.

N'est-il pas vrai, monsieur, qu'il faut que cet homme soit tombé bien bas dans sa propre estime, pour me devoir de l'argent et m'adresser des personnalités... révoltantes ?

AIR : Vaudeville de l'Écu de six francs.

En aucun temps, chose aussi forte  
Ne se passa dans ma maison !  
Quand on se conduit de la sorte,  
Dites, monsieur, que prouve-t-on,  
Sinon qu'on a fort mauvais ton ?...  
Un homme aux manières exquises  
En veut-il à son créancier ?  
Il commence par le payer,  
Ensuite... il lui dit des sottises.

Heureusement que les bonnes pratiques comme vous, monsieur...

BRULARD, souriant.

Paient pour les mauvaises.

BERTRAND.

Ah ! monsieur... Mais, pardon, j'oublie votre déjeuner... Je cours m'en occuper...

(Il sort à gauche.)

## SCÈNE V.

BRULARD, seul.

Il est trop vrai ! marié ! .. et en gage dans une auberge... Voilà qui m'explique son étrange lettre... (Il la tire de sa poche et lit.) « Mon cher oncle, le dernier rejeton de votre famille est cette fois sur le bord d'un abîme... Si votre main secourable ne lui tend une dernière planche de salut sous la forme d'un billet de banque ou de deux, tout sera fini pour votre infortuné neveu ! » Et moi qui ai la sottise de m'alarmer, qui prends la poste, dans la crainte que quelque danger réel... et j'apprends en arrivant que monsieur est ici, tranquille avec sa femme... Sa femme !... je suis sûr que le drôle aura mis le comble à ses extravagances en donnant son nom, le mien, hélas ! à quelqu'une de ces femmes comme il y en a tant !... Mais j'en aurai le cœur net, et, puisque me voici, je le verrai, je l'observerai, lui... et celle qu'il n'a pas craint d'épouser, sans même daigner me demander avis.

## SCÈNE VI.

BRULARD, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, son chapeau à la main.

Me voilà prête, Eugène ; partons, puisque tu le veux.

BRULARD, à part.

C'est elle.

HÉLÈNE, reconnaissant sa méprise.

Pardon, monsieur, je croyais...

BRULARD.

Parler à une autre personne... Je m'en doute bien, madame. (A part.) Eh ! mais il n'a pas eu eu trop mauvais goût.

HÉLÈNE.

C'est que mon mari devait m'attendre ici...

BRULARD.

Et c'est lui qui vous fait attendre?... Voilà qui est très mal, assurément.

HÉLÈNE.

Oh ! monsieur, il est si bon ! Je suis bien sûre qu'il n'y a pas de sa faute.

BRULARD.

Je le crois... des affaires, des occupations sérieuses. Mais il retarde vos plaisirs... Pour des

étrangers, des voyageurs, la ville et la forêt à visiter... le parc, qui est fort beau ; Pierrefonds et ses environs, voilà l'essentiel. Et, en effet, tout cela mérite bien le voyage.

HÉLÈNE.

Oh ! ce n'est pas pour cela que nous sommes ici... Nous attendons des nouvelles de l'oncle de mon mari, d'un oncle qui lui tient... qui lui a tenu lieu de père.

BRULARD.

Et qui veut sans doute avoir son neveu près de lui ?...

HÉLÈNE.

Cela viendra peut-être un jour ; mais comme il ne nous connaît pas encore...

BRULARD, souriant.

Cependant il ne pouvait guère se dispenser d'assister à votre mariage...

HÉLÈNE.

Cela ne se pouvait pas, monsieur.

BRULARD.

L'état de sa santé, peut-être ?

HÉLÈNE.

Un autre motif... (Elle baisse les yeux.)

BRULARD, à part.

Elle ne sait pas mentir... (Haut.) En vérité, si l'on pouvait se permettre une telle supposition, on serait tenté de croire que cette union aurait été contractée à l'insu ou contre le gré de cet oncle.

HÉLÈNE.

Monsieur...

BRULARD.

Mais cette supposition, madame, je suis loin de la faire... Ce n'est certainement pas vous qui auriez abusé de votre ascendant sur un jeune homme faible ou étourdi, pour l'entraîner à une démarche qui eût pu lui aliéner l'attachement de sa famille.

HÉLÈNE.

Monsieur !... Et pourtant, il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites là... Oui, ce mariage a eu lieu à l'insu de l'oncle de mon mari... non que j'aie songé à une fortune que je ne connaissais pas... mais parce que, seule, sans parents, sans appui, vivant de mon travail, de mes pinces, il m'avait semblé que je pouvais disposer de moi, en ne prenant conseil que de mon cœur... J'avais vu Eugène... Ses soins, ses attentions, la bonté, la gaieté même de son caractère, tout cela ne pouvait me trouver indifférente... Il m'offrit sa main... Que vous dirai-je, monsieur ? je n'eus pas la force de résister... nous fûmes unis.

AIR : Ses yeux disaient tout le contraire.

Depuis lors, nous sommes heureux ;

Et, dans notre petit ménage,

Je ne demande, pour tous deux,

Que du travail... pas davantage.



Enfin, mon âme, sans retour,  
Se fermerait à la tristesse,  
Si mon oncle pouvait, un jour,  
Me pardonner d'être sa nièce!

BRULARD, à part.

C'est qu'elle est charmante! Et si mon gaillard  
n'avait pas d'autre faute à se reprocher... Mais,  
avant tout...

HÉLÈNE.

Pardon, monsieur, je vous parle là de choses.

BRULARD.

Du tout, madame; c'est moi, qui me reproche  
mon indiscretion... Je vous quitte.. et, croyez-  
moi :

### ENSEMBLE

AIR :

Vous devez espérer, madame,  
Que votre crainte cessera,  
Et qu'enfin le vœu de votre âme  
Un jour se réalisera.

HÉLÈNE.

La tendresse que je réclame,  
Tôt ou tard peut-être viendra;  
Et, je le sens au fond de l'âme,  
Rien alors ne me manquera.

(Brulard sort à gauche; Hélène le suit des yeux.)

## SCÈNE VII.

HÉLÈNE, puis EUGÈNE.

HÉLÈNE, seule.

Cet air de douceur et de bonté... cette physio-  
nomie respectable, ce langage presque paternel...  
Je ne sais comment cela s'est fait... mais voilà que  
j'ai tout dit à cet étranger... Et Eugène qui, jus-  
tement, me reprochait encore tout à l'heure...  
C'est sa faute, aussi; pourquoi n'était-il pas là?...  
Mais, où est-il? que fait-il?... Il ne lui arrive ja-  
mais de me laisser seule aussi long-temps.

EUGÈNE, vêtu d'une redingote à brandebourgs, fer-  
mée jusqu'au haut, col militaire, casquette de  
voyage, perruque grise et laissant le front à décou-  
vrir, épaisses et longues moustaches, bottes avec  
éperons démesurés. En dehors, et d'une voix rude.  
Comment, mille bombes! personne ici pour me  
recevoir?... Qui est-ce qui m'a donc bâti une  
cassine d'auberge comme ça?

Il entre, une canne sous un bras et portant sa valise  
de l'autre.\*

HÉLÈNE, effrayée.

O mon Dieu! quel est cet homme?

\* Hélène, Eugène.

EUGÈNE, brusquement.

Dites-moi, madame, est-ce qu'il n'y aurait pas  
moyen de parler à ce Bédouin d'aubergiste? Cor-  
bleu! je suis d'une colère!...

HÉLÈNE, reculant.

Mais, monsieur...

EUGÈNE, levant un peu sa moustache.

Eh bien! quoi?... Voyons, est-ce que le cœur  
ne dit rien?

HÉLÈNE.

Que vois-je? Il se pourrait!... c'est toi, Eu-  
gène?... (Riant.) Ah! ah! ah!

EUGÈNE.

Oui, mon Hélène, c'est ton époux... converti  
en ex-enfant de l'ex-dieu Mars!

HÉLÈNE, riant.

Ah! ah! ah!... que tu es donc drôle comme  
ça!

EUGÈNE, d'un air imposant.

Hélène! ne rions pas. Je cesse d'être votre  
époux; je deviens un vieux dur-à-cuire, le capi-  
taine Brulard, mon oncle, enfin.

HÉLÈNE.

Es-tu fou?

EUGÈNE.

Un peu... mais pas tant que tu pourrais le  
croire. Ecoute-moi, Hélène; il faut que je te ré-  
vèle une chose... que je ne peux plus te cacher :  
M. Bertrand, notre hôte, est un homme... mal  
élevé; il veut de l'argent, il en veut à toute force,  
et comme je n'en ai pas... ma foi, tu vois!...

HÉLÈNE.

Je vois?...

EUGÈNE.

Qu'il faut absolument que je tranquillise cette  
nature grossière sur ce que je lui dois; que je lui  
fasse prendre patience, jusqu'à ce que l'héroïque  
d'bris m'envoie sa réponse et ses écus. Idée su-  
blime que j'ai eue là! et qui m'a été suggérée par  
la boutique d'un fripier, où pendait cette noble  
défroque, illustrée, comme tu vois, de brande-  
bourgs... de ces brandebourgs si chers au vieux  
troupier!... J'ai loué tout ça!

HÉLÈNE.

C'est que je ne peux pas te regarder... (Riant.)  
Ah! ah! ah!

EUGÈNE.

Encore une fois, ne rions pas!

HÉLÈNE.

Je n'en ai guère sujet... car, au fond de tout  
cela, il y a une telle déraison!... Et d'abord, tu  
n'as pas songé que tu ne pouvais pas être à la fois  
l'oncle et le neveu, et, surtout, les faire paraître  
ensemble devant M. Bertrand.

EUGÈNE

Non... Je suis un étourneau, je ne pense à  
rien!... Laisse-moi faire seulement, et tu verras  
si l'aubergiste n'est pas content!







BERTRAND, imitant le ton brusque du capitaine.

A ton tour, toi!... avance à l'ordre!... A partir d'aujourd'hui, tu combleras M. Eugène et son épouse d'attentions et de prévenances; tu leur donneras tout ce qu'ils te demanderont, plus qu'ils ne te demanderont... enfin, tu leur offriras ce qu'il y a de meilleur à la cuisine et dans la cave.

MARIE.

Tiens! mais ce matin encore vous me recommandiez tout le contraire.

BERTRAND.

Ah! c'est que, ce matin, l'oncle n'était pas arrivé... A présent, ils peuvent faire autant de dépense qu'ils voudront, je suis tranquille. Tu as bien vu ce particulier-là?

MARIE.

Oui.

BERTRAND.

Eh bien! il a plus de sacs de mille francs que je n'ai de cheveux sur la tête!

MARIE, le regardant.

Vous n'en avez guère!

BERTRAND.

Aussi, je te dis qu'il en a plus!... Allons, va-t'en!... (Il la pousse dehors; elle sort à gauche. Revenant.) C'est brusque, impatient, emporté... mais ça paie bien... Et qu'est-ce que nous demandons, nous autres, nom d'un escadron!... (Apercevant Hélène qui sort du n° 2.) L'épouse de M. Eugène!... (Haut, et saluant Hélène.) Madame, j'ai bien l'honneur... (Très haut, à la cantonade.) Allons, allons, là-bas!... le déjeuner de M. Eugène!... côtelettes aux pointes d'asperges; salmis de bécasses! (Disparaissant à gauche, troisième plan.) Filets de perdreaux sautés aux truffes!

## SCÈNE XI.

HÉLÈNE, qui l'a regardé partir.

Quel empressement extraordinaire!... Et moi qui m'évertue à lui prouver qu'il n'a pas le sens commun!... C'est qu'ils sont réellement dupes de cette mascarade... mais je tremble en songeant aux conséquences de cette nouvelle folie... Sera-ce enfin la dernière?

AIR de Prévile.

De me fâcher j'aurais mille sujets :  
Chaque matin c'est quelque nouveau rêve!  
Et, par malheur, contre ses beaux projets  
C'est toujours vainement que ma raison s'élève;  
Puis, pour un blâme, hélas! trop mérité,  
Lorsque parfois à lui ma voix s'adresse,  
Il me regarde... et ma sévérité  
Tombe devant un seul mot de tendresse.

UN VIEUX DE LA VIEILLE.

## SCÈNE XII.

EUGÈNE, vêtu comme à la première scène,  
HÉLÈNE.

EUGÈNE, entrant par la droite.

Ah!... je me sens mieux comme ça... Eh bien! Hélène, j'espère que ton époux est un superbe ancien, quand il s'y met?

HÉLÈNE, riant.

Oui, je te conseille de t'en vanter!

EUGÈNE.

Quel rude état que l'état militaire!

HÉLÈNE.

Me diras-tu enfin où tout cela va te conduire?

EUGÈNE.

Parblen! M. Bertrand me prend pour le capitaine, n'est-il pas vrai?

HÉLÈNE.

Eh bien?

EUGÈNE.

Eh bien! lorsqu'il croira l'oncle parti, bien sûr d'être payé maintenant, il ne refusera plus rien au neveu! Dans l'intervalle, aujourd'hui même, j'écris de nouveau à mon oncle une lettre à fendre un cœur de rocher! une lettre où je lui avouerai tout, notre mariage, notre position, nos embarras... Va, l'amour me donnera de l'éloquence, mille millions de milliasses de citadelles!...

HÉLÈNE.

Veux-tu bien te taire! si quelqu'un venait!

EUGÈNE.

Bah! il n'y a personne.

HÉLÈNE.

Mais ce voyageur, notre voisin... un homme si doux, et dont le langage est si poli...

EUGÈNE.

Le langage, Hélène!... le langage!... qu'en savez-vous?... Auriez-vous eu un colloque avec cet étranger?

HÉLÈNE, avec hésitation.

Mais...

EUGÈNE.

Oh! pas de mais, Hélène! la vérité... rien que la vérité!

HÉLÈNE.

Eh bien!... il m'a parlé.

EUGÈNE, s'exaltant.

Il t'a parlé?... Je ne te demande pas ce qu'il t'a dit... je m'en doute! Les conversations avec une jolie femme se ressemblent toutes... Ah! je ne sais ce que j'éprouve!...

HÉLÈNE, souriant.

Allons, ne yas-tu pas encore être jaloux?

EUGÈNE.

Jaloux?... oui... oui, jaloux!

HÉLÈNE.

D'un homme qui a deux ou trois fois ton âge?...

EUGÈNE.

L'âge!... mais qu'est-ce que ça dit, l'âge?... C'est bien ça! quand on a dit qu'un homme est âgé, qu'il a l'air respectable, qu'il a des rides, des cheveux blancs, on croit avoir tout dit! l'âge!...

HÉLÈNE.

Tais-toi... le voici!

EUGÈNE.

Cet intrigant vieillard?... Je veux à mon tour jaser avec lui... Hélène... laisse-nous.

HÉLÈNE.

Je t'en prie, ne lui dis rien de désagréable.

EUGÈNE.

Va-t'en!... (Tragiquement.) Va-t'en!

(Hélène rentre au n° 2.)

## SCÈNE XIII

BRULARD, EUGÈNE.

BRULARD, entrant par la gauche, apercevant Eugène.  
Le voici.

EUGÈNE, à part.

Plus je regarde cette tête-là, plus je la prends en grippe... Quel air patelin et cafard!

BRULARD, s'approchant d'un air ouvert et riant.

Ah!... c'est, je crois, monsieur qui est mon voisin?

EUGÈNE, s'éloignant, et avec dédain.

D'abord, monsieur... vous saurez que je ne suis le voisin de personne... (A part.) Je t'en donnerai du voisin!

BRULARD.

On dirait que vous mettez de l'humeur dans vos paroles... Auriez-vous éprouvé quelque contrariété, quelques chagrins domestiques?

EUGÈNE, avec intention.

Des chagrins domestiques? hum! ça ne vous ferait peut-être pas de peine... Au surplus, je n'ai pas de comptes à vous rendre... Mais une chose que je suis bien aise de vous dire, c'est que ma femme est un ange... entendez-vous, monsieur? un ange... incapable de se laisser prendre aux propos des galans, jeunes ou vieux... (Appuyant.) ou vieux, monsieur... entendez-vous?.. (A part.) Oh!... je ne sais pas si c'est mon costume de tout à l'heure, mais il me semble que j'ai la tête montée!...

BRULARD, à part.

Que signifie?... (Haut.) Je ne sais, monsieur, si vos discours ont la prétention d'avoir un sens quelconque... mais j'avoue que je n'ai pas l'avantage de les comprendre.

EUGÈNE.

C'est un malheur... mais, quand je me trouve avec des gens dont l'intelligence me paraît bornée, je n'ai pas pour habitude de perdre mon temps à leur mettre les points sur les i... (A part.) Attrape ça!

BRULARD.

Savez-vous bien que j'ai le droit de m'offenser d'un tel langage?

EUGÈNE.

A votre aise! D'ailleurs, lorsqu'on ne veut pas s'attirer de phrases ambiguës, on ne s'adresse point aux personnes inconnues... quel que soit leur sexe; on ne leur dit rien, on ne se met pas à leur piste... quel que soit leur sexe... de la sorte, on ne s'expose pas à se faire remettre à sa place, quel que soit...

BRULARD, à part.

Ah ça! mais c'est une gageure, donc? Voyons... tâtons un peu monsieur mon neveu... je ne le croyais pas aussi mauvais coucheur! (Haut.) Il suffit, monsieur. Ce n'est sans doute pas à la légèreté que vous avez hasardé ces paroles blessantes... Je vous prévins donc que, dans deux heures, j'irai me promener à l'entrée de la forêt...

EUGÈNE, le regardant avec stupéfaction.

Vous irez vous promener à l'entrée...

BRULARD.

De la forêt... et que je compte avoir le plaisir de vous y rencontrer, avec un ou deux témoins, à votre choix... (Il se dirige à gauche; près de la porte il se retourne et répète :) A votre choix.

(Il rentre au n° 1.)

## SCÈNE XIV.

EUGÈNE, puis BERTRAND.

EUGÈNE, seul, immobile d'étonnement.

Se promener... me rencontrer... c'est un duel en forme!... Qu'est-ce qui se serait attendu que ce vieux boutiquier... Ah! si j'étais encore garçon!... mais, dans ma situation... Attends! attends! Je trouverai bien le moyen de te faire mettre de l'eau dans ton vin! Je vais endosser mon oncle et placer la vieille garde entre nous deux!... (Apercevant Bertrand, qui entre par la gauche.) Bertrand!... remettons-nous.

BERTRAND.

Eh bien! monsieur Eugène, vous voilà joyeux, j'espère?...

EUGÈNE, avec une gaieté factice, se remettant peu à peu.

Ah! oui... l'arrivée de mon oncle... Ne m'en parlez pas! je suis d'une joie!... Il repose en ce moment, ce brave oncle... en attendant le déjeuner.

\* Eugène, Bertrand.

ner que vous allez lui servir... car il a changé d'avis... Il voulait d'abord se remettre en route immédiatement; mais, sur ma prière, il s'est dé-cidé à déjeuner avant de partir... A propos, dites-moi... vous devez avoir ici une personne de confiance ?

BERTRAND.

Pour quoi faire ?

EUGÈNE.

Pour aller toucher quelques effets, payables dans cette ville, que le capitaine vient de me remettre... des sommes d'une certaine importance... Au fait, j'y vais moi-même; ce sera plus sûr... Qu'on déjeune toujours.

BERTRAND.

Comment! monsieur Eugène, courir ainsi à jeun ?

EUGÈNE.

Avant tout, obéissance à mon oncle... c'est qu'il ne plaisante pas!... Ah! ah! (A part.) Et vite! à mon costume! ..

(Il feint de sortir par le fond et rentre vivement au n° 2.)

## SCÈNE XV.

BERTRAND, seul.

Pas un mot, pas un seul mot de ce qui s'est passé entre nous, ce matin... ce bon M. Eugène!... Ah! ma foi, on a beau dire... parlez-moi des artistes!... ça vous donnera bien un petit coup de patte, dans un moment d'humeur; mais le dos tourné, ça n'y pense plus!... D'un autre côté, je sais bien que quand je prends mon petit air doucereux... Mais, où donc avais-je la tête? aller demander de l'argent à un homme qui a un oncle si riche, comme j'aurais pu en demander... au premier venu!... (Riant.) Ah! ah! ah!... C'était un peu fort, parole d'honneur! (Reprenant son sérieux.) C'est qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire au cap'taine, pour lui faire choisir un autre gîte... Quand j'y pense! m'en serais-je mordu les doigts! Car, enfin, si, à son retour de Rouen, il passe ici deux mois avec son neveu et sa nièce...

(Calculant.)

AIR du Premier prix.

A six francs par jour, par personne,  
L'une dans l'autre... dix-huit francs;  
Par soixante jours, cela donne  
Juste... mille quatre-vingts francs;  
Je leur fournis, et c'est justice,  
Euvron pour... quatre cents francs:  
Ainsi donc, pour mon bénéfice,  
Reste... six cent quatre-vingts francs...  
Ce qui veut dire : sept cents francs,  
Et... pour chiffre rond... huit cents francs.

## SCÈNE XVI.

BERTRAND, MARIE.\*

BERTRAND, à Marie, qui entre par la gauche.

Vite, Marie! dépêchons! le couvert du cap'taine, ici. (Il indique la table qui est près du n° 2.) Et puis là (Il indique la table qui est près du n° 1.), le couvert du n° 1.)

(Marie met d'abord le couvert à la table à gauche; puis, après l'entrée d'Eugène et d'Hélène, elle passe à la table à droite.)

## SCÈNE XVII.

BERTRAND, EUGÈNE, HÉLÈNE, MARIE,  
allant et venant.

HÉLÈNE, sortant avec Eugène du n° 2, bas, à son mari.

Encore ce costume! quelle imprudence!...

EUGÈNE, costume de la scène septième, une énorme pipe à la bouche. Bas, à Hélène.

Laisse-moi faire... (A Bertrand.) Dites donc vieux chauffeur! il paraît que vous me laisseriez dormir jusqu'à ce que les cinq cent mille trompettes du jugement dernier sonnent le réveil?

(Il lui lance une bouffée de tabac.)

BERTRAND, toussant.

Cap'taine... je vais vous dire... j'ignorais...

EUGÈNE.

C'est bon. (A Hélène.) Approchez donc, ma nièce.

HÉLÈNE.

C'est que... (Bas.) Ne fume donc pas comme ça!

(Elle tousse.)

EUGÈNE.

La fumée du tabac vous déplaît peut-être?... Hum! petite mère!... Papa et maman vous ont gâtée. (Se tournant vers Bertrand.) Ce n'est pas comme nous, n'est-ce pas, vieux Cosaque? La fumée ne nous fait pas peur.

(Il lui envoie une nouvelle bouffée.)

BERTRAND, toussant.

Non, cap'taine... au contraire... (A part.) Quelle détestable habitude! (Il tousse.) Vous avez servi long-temps, cap'taine?

EUGÈNE.

Vingt-cinq ans, pékin! tantôt brûlé par le soleil de l'Espagne, tantôt glacé par les frimas de la Russie; enfin, tout le tremblement!

\* Marie, Bertrand.



BERTRAND.

Vous avez fait aussi cette fameuse campagne de Russie!

EUGÈNE.

Si je l'ai faite, mille Kremllins! je crois bien!... Enfoui dans la neige jusque-là!...

(Il trace une ligne au dessous de ses yeux.)

BERTRAND.

Quel cache-nez!

EUGÈNE.

J'y ai même laissé un membre.

BERTRAND, l'examinant.

Cependant...

EUGÈNE.

Eh! oui, le nez... que j'y ai eu gelé.

BERTRAND.

Bah!

EUGÈNE.

Oui, invalide, c'est là que j'ai perdu le nez.

BERTRAND.

Quand vous dites perdu, c'est une façon de parler.

EUGÈNE.

Perdu, vous dis-je, totalement perdu!... pas plus de nez que sur ma main.

HÉLÈNE, bas.

Mais ne dis donc pas d'absurdités semblables!

BERTRAND, à Eugène.

Pardon, capitaine... Mais il me semble que vous l'avez toujours, votre nez...

EUGÈNE, portant la main à son nez.

Quoi? ça?... Vous appelez ça un nez, vous?... Le fait est que ça y ressemble... Mais, ne vous y trompez pas! c'est tout bonnement un objet d'art!

BERTRAND.

Ah! c'est un effet de l'art?

EUGÈNE.

Un chef-d'œuvre de l'art chirurgical. C'est notre vieux coriace d'aide-major, qui, un beau matin, à la place du nez qui me manquait (mon pauvre nez!... je le vois encore sur le champ de bataille!), me fit l'amitié de me construire ce que vous voyez. Tous les journaux du temps en ont parlé.

BERTRAND.

Voici qui est prodigieux! Mais si les journaux ont parlé du nez... C'est que, plus je le regarde, votre nez, plus je le trouve bien imité... Sacristi! qu'il est donc bien imité!

(Il avance la main pour lui toucher le nez.)

EUGÈNE, lui donnant une tape sur la main.

A bas les mains! on ne touche pas!... Ah ça! vieux voltigeur! et le déjeuner, mille tonnerres!

BERTRAND.

A l'instant, capitaine!

## SCÈNE XVIII.

BRULARD, BERTRAND, EUGÈNE, HÉLÈNE.

BRULARD, sortant du n° 1, à Bertrand.

Voulez-vous bien, monsieur, me faire servir?

EUGÈNE, regardant Brulard et à part.

C'est mon chenapan!... Il s'agit de bien se tenir.

BERTRAND.

Oui, monsieur... Mais vous sentez, le capitaine...

BRULARD.

Le capitaine...

(Il regarde Eugène et le salue.)

BERTRAND.

Un ancien... sous l'autre... Mais, dans dix minutes au plus, on va vous servir.

BRULARD.

Dix minutes, soit.

(Il s'assied devant la table de gauche, prend un journal qu'il fait semblant de lire.)

EUGÈNE, à Hélène.

Venez, ma nièce; asseyez-vous.

BRULARD, à part.

Sa nièce!

HÉLÈNE, à part.

Je tremble!

EUGÈNE, à part.

Il faut que je lui donne une affreuse venette!... que je lui coupe l'appétit!... Je lui dois bien ça! (Haut, à Hélène.) Allons, mille bombes!... il s'agit de tenir tête à un brave, nom d'un escadron! Et les braves sont toujours là! à table, comme au champ d'honneur. (A Bertrand.) Oui, un brave! vieux fricoteur, je puis le dire... J'ai sabré les quatre parties du monde!... ce qui n'empêchait pas l'humanité et le dévouement d'être toujours en ligne... car j'ai sauvé la vie à une foule de militaires, plus ou moins gradés... Je m'y vois encore, mille canons!

BRULARD, étonné, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça?... Il se fait bonne mesure!

BERTRAND, à Eugène.

Vous avez fait de si belles choses, capitaine?

EUGÈNE.

Voyez tous les journaux du temps... Sachez, en outre, que ma loyauté chevaleresque n'était pas moins proverbiale que mon courage. Aussi, dès qu'un général... ou un colonel... venait de recevoir un passe-port pour l'autre monde... (Il lève les yeux au ciel et pousse un soupir; Bertrand, qui suit tous ses mouvements, l'imité.) c'était toujours à

moi qu'il confiait, avant de passer l'arme à gauche, le portefeuille qui contenait toute sa fortune, en me chargeant de remettre ce dépôt sacré à sa femme ou à ses enfants... (Même jeu que ci-dessus.) En ai-je reçu et remis de ces portefeuilles!

BERTRAND.

Capitaine... pardon de l'observation... mais je trouve bien imprudent à un général ou à un colonel d'aller se battre avec toute sa fortune dans sa poche... Je ne suis pas militaire, moi... mais c'est mon gros bon sens qui me dit ça.

EUGÈNE.

Allons donc ! Vous n'entendez rien à la vie des camps ! Que vous dirai-je de ma sensibilité, également cent fois mise à l'épreuve ? Car, il n'y a rien de sensible comme un brave... on vous coupe un homme en deux, sans sourcilier !... (Il fait le geste et attrape Bertrand au milieu du ventre.) Mais, l'instant d'après, on vous a un cœur qui s'attendrit !... Ainsi, lorsque, dans les champs du carnage, une femme, vivandière ou autre, voulait, avant d'expirer, donner le jour à une frêle créature : « Brave capitaine, me disait-elle, en me tendant la main, je vais donner le jour à une frêle créature... Si je succombe, promettez-moi d'en prendre soin et de lui servir de mère... » Je le lui jurais à la face du ciel... après quoi, elle mourait dans mes bras, en me léguant la frêle créature ! (Explosion de sanglots de la part d'Eugène, Bertrand, qui a suivi le récit avec un intérêt toujours croissant, éclate de son côté, tire son mouchoir de sa poche et s'essuie les yeux.) Je fus ainsi chargé, vieux trainard, du salut d'une bonne demi-douzaine de frères créatures !

HÉLÈNE, souriant et bas.

Mais tais-toi donc, je t'en prie !

BERTRAND, à Eugène, essuyant toujours ses yeux.  
Vous m'attendrissez, capitaine !

EUGÈNE.

Tu pleures, pékin !... il n'y a pas d'affront ! (A Hélène.) Cette ganache qui pleurniche, et qui m'aurait laissé mourir de faim dans son auberge !

BRULARD, à part.

Où diable a-t-il été ramasser de pareils contes ?...

EUGÈNE, le regardant à la dérobée et à part.

L'autre n'ose plus bouger, là-bas... Je vais lui donner le coup de grâce ! (Il se lève ; haut, tirant un papier de sa poche.) Tenez, j'ai là, justement, un bulletin de l'époque, où l'on cite avec quelque éloge l'un de mes innombrables faits d'armes... (A part.) L'apologie de la clarinette. C'est égal, ça ira tout de même. (Haut.) Écoutez tout ce passage. (Faisant semblant de lire.) « Notre aile gauche était, depuis une heure, inquiétée par le feu d'une énorme batterie ennemie, lorsque le capitaine » Brulard... »

BRULARD.

Ah !... Allons, de plus en plus curieux !

EUGÈNE, se tournant vers lui.

Chut !

BERTRAND, même jeu.

Chut !

EUGÈNE, toussant fortement.

Brrum !...

BERTRAND, de même.

Brrum !...

(Pendant le récit qui va suivre, Bertrand, entraîné par la chaleur du débit d'Eugène, imite, par quelques gestes ça et là, l'action qui se déroule.)

EUGÈNE, reprenant sa lecture.

« Lorsque le capitaine Brulard, ne prenant conseil que de son intrépidité, se détache, suivi de trois de ses dragons, et fond à l'improviste sur la batterie, qui, ébranlée par ce choc vigoureux, abandonne ses positions et fuit en désordre devant cette poignée de braves. En tacticien consommé, le capitaine Brulard se hâte de profiter de ces premiers avantages ; toujours suivi de ses trois dragons, il s'élance à la poursuite des fuyards, les taille en pièces, leur fait un nombre immense de prisonniers, et rejoint le gros de l'armée avec dix-huit pièces de canons, autant de caissons, trois cents chevaux et quatorze drapeaux conquis sur l'ennemi. »

BERTRAND, enthousiasmé.

C'est incroyable !... et si ça n'était pas dans le journal...

EUGÈNE.

Oui, mais ça y est. (Achevant sa lecture.) « Témoins de cette action d'éclat, l'Empereur fait appeler le capitaine, ordonne que son nom sera mis à l'ordre du jour, détache de son sein l'étoile des braves, et la place, de sa propre main, sur la poitrine de l'intépide Brulard. » (Repliant le papier, qu'il met dans sa poche.) Et, en effet, c'est là que vous la voyez briller.

BERTRAND.

Mais, capitaine, je ne la vois pas briller...

EUGÈNE.

Quoi ?

BERTRAND.

L'étoile.

EUGÈNE, regardant sa poitrine.

C'est parbleu vrai ! vous avez raison... Je l'aurai laissée à mon uniforme, à Lille, département du Nord. (Hélène se lève et s'approche de lui.)

BRULARD, se levant, à part.

A Lille... Ah ! pour le coup... (S'approchant.) Ainsi, monsieur, vous êtes le capitaine Brulard ?

EUGÈNE.

Non... c'est peut-être vous !

BRULARD.

De quel régiment ?

EUGÈNE.

Premier de dragons, mille carabines !

BRULARD.

Et vous avez fait les campagnes de...

EUGÈNE.

Toutes, mille citadelles! [A part.] C'est plutôt fait.

BRULARD.

Ça me paraît un peu fort!

EUGÈNE, à mi-voix.

Ce vieil épicier qui ne veut pas me croire... Plus haut.) Oh! oh!... si je ne me retenais!...

BRULARD.

Je dirai même, avec votre permission, que de telles forfanteries ne peuvent être débitées que par des habileurs de profession, et acceptées que par des niais ou des imbéciles, et qu'enfin, dans tout ce que vous avez dit, il n'y a pas un seul mot de vrai.

EUGÈNE.

Ainsi, cela voudrait dire que j'en ai menti?

BRULARD.

C'est exactement ce que j'allais ajouter.

EUGÈNE, hors de lui.

Un démenti!... Bertrand, terrifié, passe à l'extrême droite.)\* Un démenti à moi!... mille millions de gargousses!

BERTRAND, à part, en regardant Brulard.

Ah! mon Dieu! le pauvre homme est perdu!

EUGÈNE.

Un démenti au capitaine Brulard!... cinq cent mille millions de milliards de bombardemens!...

## SCÈNE XIX.

BRULARD, EUGÈNE, MARIE, HÉLÈNE,  
BERTRAND.

MARIE, une lettre à la main.

Une lettre pour monsieur Eugène!

EUGÈNE, vivement.

Une lettre?... c'est de mon oncle!... vite, la fille, donnez!... (Il saute et gambade de joie.)

BERTRAND, à part.

Tiens! le capitaine qui a aussi un oncle!...

BRULARD, à part.

C'est lui!... j'aurais dû le reconnaître cent fois, le malheureux!

EUGÈNE, à Hélène, après avoir ouvert la lettre.

L'argent est là... c'est bien de mon oncle... enfin!... (Il lit bas à Hélène.) « Mon neveu, malgré » les reproches que vous pouvez mériter, peut-être » me serais-je décidé, en mémoire de votre pauvre mère, à faire encore quelque chose pour » vous; mais, hélas! cela m'est devenu impos-

» sible... » (S'interrompant.) Impossible?... (Lisant.) « Une banqueroute m'a tout enlevé... » tout!... et je suis ruiné!... » Ciel!

HÉLÈNE.

Quel malheur!

EUGÈNE, lisant.

« Plus tard, si votre conduite répond enfin à » vos promesses, et si l'état de mes affaires me » le permet jamais, j'essaierai en prenant sur mes » dernières ressources... » (Haut, et ne songeant plus à s'observer.) Ce pauvre oncle! mon second père!... ruiné!... est-il possible?... Et lui qui parle encore de m'envoyer de l'argent!... Quand il était riche, il pouvait m'en envoyer... tant qu'il voulait... mais, à présent, si je le souffrais, je n'aurais pas d'âme!

BRULARD, à part.

Du moins, le fond n'est pas mauvais!

BERTRAND, à part.

Je n'y comprends rien!... (Haut, à Eugène.) Capitaine...

EUGÈNE.

Ah!... capitaine vous-même! laissez-moi un peu tranquille!... Au fait, c'est vrai... cet attirail!... (Il arrache sa perruque et ses moustaches, et à Hélène.) Et toi, mon Hélène, toi à qui j'avais promis... (Bertrand remonte la scène.)

HÉLÈNE.

Eh bien! Eugène, nous travaillerons... n'en ai je pas l'habitude?

BERTRAND, se rapprochant d'Eugène.

Comment, Eugène!...\* (Il le regarde.) Que vois-je? c'est qu'en effet c'est bien lui!... Voilà donc les beaux expédients que vous employez?... Mais vous allez me payer sur-le-champ! sans quoi...

BRULARD, à Bertrand.

Point d'éclat!... (Il passe à Eugène.)\*\* Pardon, monsieur... mais moi aussi j'ai beaucoup connu le nommé Brulard.

EUGÈNE, déconcerté.

Ah! vous avez connu... (A Hélène, cherchant à se donner de l'assurance.) Dis donc, Hélène... monsieur a connu...

BRULARD.

Et comme sa vie militaire n'est pas un secret pour moi, je puis vous dire avec quelque certitude qu'il n'a jamais reçu en dépôt le moindre portefeuille de colonel... que sa sensibilité n'a eu à gémir sur le sort d'aucune frêle créature qui lui aurait été léguée sur le champ de bataille, par une femme... vivandière ou autre... qu'enfin il n'a jamais pris dix-huit pièces de canons et quatre drapeaux... mais seulement qu'il s'est borné à faire son devoir... comme tout le monde.

\* Brulard, Bertrand, Eugène, Hélène.

\*\* Bertrand, Brulard, Eugène, Hélène.



EUGÈNE, à part.

Diable ! il paraît que je me suis un peu laissé emporter.

BRULARD.

Je vous apprendrai ensuite que cet oncle n'a ni le langage ni les manières que vous voulez bien lui supposer...

EUGÈNE.

Ah !... vous croyez qu'il n'a pas...

BRULARD.

Et que si, par hasard, il se fût trouvé là... à ma place... depuis une heure...

EUGÈNE, à part.

Quel soupçon !

BRULARD.

Ce n'est pas sans un violent effort sur lui-même qu'il eût pu rester l'impassible témoin de la manière dont vous vous êtes permis de travestir de vieux braves, qui ont versé leur sang pour l'État, et que vous semblez avoir pris à tâche d'insulter !

EUGÈNE.

Qui ? moi, monsieur, une telle pensée ?... Oh ! ne le croyez pas !

AIR : Je ne sais pas. (Madame Favart.)

Des hauts faits de nos vieux soldats  
Qui pourrait perdre la mémoire ?  
Dans nos cœurs, comme dans l'histoire,  
Vivront leurs immortels combats !  
D'ailleurs, n'avons-nous pas, naguères,  
Vu, sous nos drapeaux triomphants,  
Revivre la gloire des pères,  
Dans les exploits de leurs enfans ?

BRULARD, à part.

A la bonne heure !... (Haut.) Mais cette parole ne suffit pas pour expier vos torts, et vous devez savoir...

EUGÈNE.

Que voulez-vous dire ?... En vérité, monsieur, vous me parlez sur un ton...

BRULARD.

Le seul qu'il me convienne de prendre avec vous !

EUGÈNE, interdit.

Ah ! mon Dieu !... plus de doute !... vous êtes... Ah ! mon oncle !...

HÉLÈNE, avec effroi.

Lui !

BRULARD, à Eugène, avec sévérité.

Quelle a été votre conduite depuis long-temps... depuis trop long-temps ? une vie de dissipation et de désordres, au sein de laquelle vous avez fini par oublier les seuls liens de parenté qui vous restent ; un mariage contracté sans ma participation... (Mouvement d'Hélène.) des dettes partout !... jusque dans une misérable auberge... et, pour couronner le tout, cette absurde mascarade !...

EUGÈNE, regardant piteusement son costume.

Ah ! oui... ce costume... La nécessité, mon oncle... l'impérieuse nécessité... avec ça que je croyais être dans le vrai.

BRULARD.

Dans le vrai, avez-vous dit ? Et parce que d'anciens débris de notre vieille gloire auraient aujourd'hui plus ou moins subi la dégradation de la vieillesse et du malheur, serait-ce une raison pour les vouer au ridicule ?

EUGÈNE.

Oh ! jamais, mon oncle !... Mais le moyen de soupçonner que cet extérieur si simple pût appartenir...

BRULARD.

Oui... parce qu'on ne fait pas de bruit, qu'on ne cherche à effrayer personne, n'est-ce pas ?...

EUGÈNE.

Encore une fois, mon oncle, je mérite vos reproches, votre colère, moi... mais mon Hélène...

HÉLÈNE.

Mon oncle !...

BRULARD, allant à elle.\*

Ce n'est pas à vous que j'en veux, ma nièce...

EUGÈNE, transporté.

Ma nièce !... mon oncle a dit : Ma nièce !... nous sommes sauvés ! (A Brulard.) Mon oncle, dès ce moment je ne vous quitte plus ; c'en est fait, je renonce au culte des arts pour me vouer à la culture de la betterave... je me jette à corps perdu dans le sucre avec vous... Je veux que la betterave fasse pâlir la canne ; je détrône la canne, j'enfoncé la canne, à bas la canne !... je veux, enfin, je veux devenir le premier sucrier du Nord !

HÉLÈNE, suppliant.

Mon oncle !...

BRULARD, à Eugène, après avoir embrassé Hélène.  
Remerciez votre femme !...

EUGÈNE.

Ah ! mon oncle !...

BRULARD.

Monsieur Bertrand, faites rapprocher ces deux tables et servir le déjeuner... qui se fait un peu attendre.

BERTRAND.

A la minute, capitaine... (A Eugène.) Car c'est lui qui est le vrai capitaine ?

EUGÈNE.

Eh ! mon Dieu oui... sans que ça paraisse !... (Regardant Brulard.) Dire que c'est là un vieux de la vieille !... avec cet air bon enfant... tandis que moi, avec mon air terrible...

BERTRAND.

Oui, vous n'étiez rien du tout... (Bas.) C'est l'autre qui a l'argent !

EUGÈNE.

Monsieur Bertrand, silence dans les rangs !

\* Bertrand, Eugène, Brulard, Hélène.

## CHOEUR FINAL.

AIR : Le vin, le jeu, etc.

Le calme, enfin, renait après l'orage ;  
 Par tous ici que ce jour soit fêté !  
 Quand nous voyons fuir le dernier nuage,  
 Laissons nos cœurs s'ouvrir à la gaité.

EUGÈNE, au public.

AIR de Turenne.

L'auteur et moi, sur ce champ de bataille  
 Nous paraissions pour la première fois ;  
 Si des héros nous n'avons pas la taille,  
 Peut-être un jour, messieurs, à votre voix,  
 Enfanterons-nous des exploits...  
 Puis, sur nos états de services,  
 Des blessures pourront se voir...  
 Nous le savons, hélas !... mais, pour ce soir,  
 Épargnez-nous les cicatrices !

## REPRISE DU CHOEUR.

Le calme, enfin, etc.

## COUPLET FINAL.\*

EUGÈNE, au public.

AIR de Partie et Revanche.

Retrouver un oncle que j'aime,  
 Pour moi, sans doute, est un bonheur ;  
 Mais, malgré ce plaisir extrême,  
 Moi, vieux soldat brave et sans peur,  
 Messieurs, ici, je sens quelque frayeur...

Je dois craindre la moindre tache :  
 Voudriez-vous, par un fâcheux signal,  
 Faire un affront à ma vieille moustache ?...

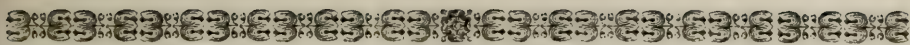
(Il va pour se caresser les moustaches, et s'aperçoit  
 qu'il les a ôtées.)

Je ne l'ai plus... mais c'est égal.

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

\* On remplacera le couplet qui précède, par le suivant.

FIN.



LE

# PETIT HOMME GRIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET SIMONNIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 15 mars 1845.

## Personnages.

|                               |                            |
|-------------------------------|----------------------------|
| GUILLERY, employé.....        | MM. ACHARD.                |
| GIRARDOT, rentier.....        | KLEIN.                     |
| ATHANASE, médecin.....        | RÉBARD.                    |
| LÉON.....                     | RHOZEVIL.                  |
| M <sup>me</sup> GUILLERY..... | M <sup>mes</sup> FARGUEIL. |
| M <sup>me</sup> GIRARDOT..... | DE MELCY.                  |

## Acteurs.

La scène se passe chez Guillery.



Une chambre modestement meublée. — A gauche, une table. — Une armoire au deuxième plan. — Une cheminée au fond, à gauche. — Une fenêtre à droite, troisième plan. — Porte au fond. — Portes latérales au deuxième plan.

## SCÈNE I.

LEON, M<sup>me</sup> GUILLERY.

LÉON, entrant par le fond.

C'est ici... au cinquième, la porte à gauche!.. Personne!... voici cependant l'heure où Henriette monte tous les jours chez M<sup>me</sup> Guillery... Que dire? que faire?... comment me présenter?... Elle refuse de me recevoir chez elle... mais ici, du moins... (La porte de droite s'ouvre.) Ciel! une femme! ce n'est pas elle!

M<sup>me</sup> GUILLERY, à la cantonade.

Oui, paresseux! huit heures passées... lève-toi donc! (Se trouvant en face de Léon.) Ah! Seigneur Dieu! monsieur, que vous m'avez fait peur!...

LÉON.

Pardon, madame... ce n'était pas mon intention... au contraire... vous êtes si jolie!...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mais, monsieur... je n'ai pas l'honneur...

\* Les personnages sont indiqués en tête des scènes ou en notes, dans l'ordre où ils doivent se poser à la représentation.

LÉON.

De me connaître!... c'est possible... Tout l'honneur serait pour moi... Mais, en effet, c'est la première fois que j'ai celui de vous voir... Je suis entré... en passant... Je me promenais...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Vous vous promeniez au cinquième au dessus de l'entresol?

LÉON.

Non, au rez-de-chaussée, devant la porte de cette maison... lorsque j'ai appris qu'il y avait un appartement à louer...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Au cinquième?

LÉON.

Au dessus de l'entresol... celui-ci...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah!... Ce maudit propriétaire!... il tient sa promesse... il nous donne congé!

LÉON.

Dame! il paraît! (A part.) L'écriteau m'a appris...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

C'est bien, monsieur... il est dans son droit... et vous aussi...





M<sup>me</sup> GUILLERY, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?... il n'a rien vu!...

LÉON.

Ces messieurs peuvent voir, examiner... (Bas, à M<sup>me</sup> Guillery.) Au second, la porte en face?... (Haut.) Messieurs, madame... (Bas.) Retenez-les... (Haut.) Montrez l'appartement à ces messieurs... en détail. (Il sort par le fond.)

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Monsieur... (A part.) Mais c'est un amoureux... (Athanase examine.)

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> GUILLERY, GIRARDOT, ATHANASE.

GIRARDOT.

Il est fort bien ce jeune homme, petite mère... Ah! c'est pour l'appartement qu'il était ici?

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Tiens! pour quoi donc?...

GIRARDOT, baissant la voix.

Eh! eh! on est si cruelle pour moi!...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Plait-il? vous croiriez?... (A part.) Ça se trouve bien!

ATHANASE, qui a été entr'ouvrir la porte de droite.

Eh! mais il y a là quelqu'un.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Pardon! c'est mon mari... il n'est pas levé.

GIRARDOT.

C'est donc ça qu'on ne l'entend pas rire!... Mais, en attendant, permettez-moi, belle voisine, de vous présenter monsieur Athanase... réputation européenne... C'est un médecin qui a fait ses études à Alfort, et qui vient d'inventer un système de médecine tout nouveau.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Pour les bêtes?

ATHANASE.

Et pour les hommes, belle dame; médecine mixte, qui prend le genre humain par la gorge; et comme toutes les créatures ont une gorge... plus ou moins...

GIRARDOT.

C'est une médecine universelle... et je vous la recommande.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Je ne suis pas malade...

GIRARDOT.

Non... mais votre mari... ce pauvre Guillery...

ATHANASE.

Un sujet fort intéressant à observer, dit-on.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Un sujet?... Mais il se porte bien, très bien.

GIRARDOT.

Lui, un homme qui rit de tout... sur tout... et partout... Ah! ah! ah!... il ne sort pas de là!... C'est agaçant.

ATHANASE.

C'est une maladie!

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Il rit, il chante; c'est pour s'étourdir.

GIRARDOT.

Dites pour étourdir les autres!... Moi, d'abord, ça me donne la fièvre, ça me crispe!... je suis tout nerfs!... C'est au point que je donnerais quelque chose pour le voir triste... une fois... Ça me ferait du bien!

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Comme vous êtes bon!...

ATHANASE.

Moi, je me réjouis d'avance de l'observer... ce doit être amusant... Et puis je fais un travail là-dessus... un rapport pathologique à l'Académie de médecine, sur la gaieté considérée comme maladie aiguë...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

C'est drôle! Le fait est, monsieur le docteur, que ça en a tout l'air... il ne prend rien au sérieux!... Et si vous pouviez le rendre moins insouciant... supprimer sa gaieté éternelle!... mais pas tout!...

GIRARDOT.

Moi, j'ai quelquefois envie de le prendre par l'hydropathie... Quand il descend l'escalier en riant aux éclats... un bon seau d'eau sur la tête... v'lan!...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Miséricorde!

ATHANASE.

Il y a d'autres remèdes...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Et lesquels?...

ATHANASE.

Mais d'abord les poésies nouvelles... les romans modernes... s'il ne dort pas.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Oh! si fait!...

GIRARDOT.

Heureusement!...

ATHANASE, passant au milieu.\*

Et puis mon remède universel... l'ammoniaque... (Il tire de sa poche un flacon, le débouche, puis le fait flairer à M<sup>me</sup> Guillery et à Girardot, qui font la grimace.) Ça fait faire la grimace... on ne rit plus. Mais, pardon... il se fait tard... j'ai des malades à voir... trois larynx à soigner... Je reviendrai voir l'appartement... ce sera une visite de médecin.

\* Madame Guillery, Athanase, Girardot.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Dame ! si ça ne coûte rien...

ATHANASE.

Cinq francs... c'est un prix fait... Mais je suis curieux de voir votre rieur... il me fera rire... A bientôt ! (Il sort par le fond.)

GIRARDOT, le reconduisant et fermant la porte.

Oh ! vous le trouverez toujours riant aux éclats... (Il imite Guillery.) Ah ! ah ! ah !...

## SCÈNE IV.

GIRARDOT, M<sup>me</sup> GUILLERY, GUILLERY.

GUILLERY, à droite, en dehors.

Ah ! ah ! ah !

GIRARDOT.

Tenez, qu'est-ce que je disais ! il s'éveille... Ah ! il mériterait bien... pour lui donner du sérieux, que vous fussiez... eh ! eh ! eh !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quoi donc ?

GIRARDOT, soupirant.

Plus humaine ! ah !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Pour vous ? Et Henriette ? vous qui avez une si bonne petite femme !...

GIRARDOT.

Ma femme ?... ah ! elle ne vous vaut pas... Et puis, bah ! c'est ma femme !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Dites donc ?... si en ce moment elle disait : Bah ! c'est mon mari !...

GIRARDOT.

Allons donc, méchante !... Ah ! ah ! ah !...

GUILLERY, riant, et appelant.

Ah ! ah ! ah ! Louise !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quoi ?

GUILLERY.

En mettant ma redingote, je l'ai déchirée... ah ! ah ! ah !... dans le dos !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Allons, bien ! je vais faire une reprise !

GUILLERY, toujours en dehors.

Elle est en deux !... ah ! ah ! ah !

GIRARDOT.

Comme il y a de quoi rire ! (Imitant Guillery.) Je l'ai déchirée...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Miséricorde !

GUILLERY.

Il n'y a pas de mal, j'ai là mon habit !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mais non... Excusez, monsieur Girardot. (Criant.) Attends-moi ! (Elle sort par la droite.)

GIRARDOT.

Allez, petite mère... Maudit rieur !... oh ! que j'aurais de plaisir à le faire... enrager !...

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! (On entend gronder et rire.)

## SCÈNE V.

GIRARDOT, GUILLERY.

GUILLERY, entrant et riant aux éclats.

AIR de Michel et Christine. (Loïsa Pujet.)

Ah ! ah ! ah ! que je suis joyeux !

Que je suis heureux !

Toujours amoureux !

Ah ! ah ! ah ! et toujours joyeux !

Ah ! ah ! ah ! que je suis heureux !

GIRARDOT, à part.

Mais c'est du délire !

GUILLERY.

Rire, et toujours rire !...

ENSEMBLE.

GIRARDOT, avec dépit.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

GUILLERY.

Perte ni revers

Jamais ne m'étonne !

GIRARDOT.

Sa gaieté me donne

Sur les nerfs !

GUILLERY, le voyant.

Dieu ! quand il rit, quelle grimace !...

La gaieté ne lui va pas bien.

GIRARDOT.

La vôtre m'irrite et m'agace !...

GUILLERY.

A rire vous n'entendez rien !...

Soyez gai comme me voilà ;

Tenez, riez comme cela :

Ah ! ah ! ah ! ah !

REPRISE ENSEMBLE.

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! que je suis joyeux ! etc.

GIRARDOT.

Ah ! ah ! ah ! son rire nerveux,

Et son air joyeux,

Me rend malheureux !

Ah ! ah ! ah ! son rire est nerveux,

Ah ! ah ! ah ! son rire est fiévreux !

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! ah !... le papa Girardot ! ah ! ah ! ah !



GIRARDOT.

Je vous fais rire !

GUILLERY.

Je crois bien ! je ne peux jamais rencontrer votre grande figure de carême-prenant, sans avoir un accès de gâté...

GIRARDOT.

C'est parce que vous riez de tout...

GUILLERY.

Non, c'est parce que vous ne riez de rien. C'est pour ça qu'on dit que vous êtes envieux... que ma gâté vous fait maigrir... que vous vous frottez les mains quand il tombe des tuiles sur la tête des autres, comme les chats se grattent l'oreille quand le temps est à la pluie... Le moyen de vous faire rire, ce serait de pleurer... Ah ! bien, non... je ne peux pas... Ah ! ah ! ah !

GIRARDOT.

Permettez... ce que vous dites...

GUILLERY.

Je n'en crois pas un mot... Moi, d'abord, je ne crois jamais le mal ; mais le bien, toujours. Vous n'êtes pas gai ; tant pis pour vous... Allons, rions donc un peu ! (Il le chatouille.) Je vous plains... la tristesse, c'est une maladie.

GIRARDOT.

Une maladie !... Ah ! bien ! c'est moi qui suis... ah ! bien !... et si je vous demandais pourquoi vous riez toujours.

GUILLERY.

Pourquoi ? parce que je suis heureux de tout... je m'arrange de tout... qu'il fasse faim ou froid... que ma femme crie, que mon habit se déchire, je prends mon parti gaîment... Cela ne vaut-il pas mieux que de se désoler ? Et si, en descendant de mon cinquième étage, je rencontre au deuxième, ou ailleurs, un grand homme du jour, bien cossu, bien bouffi, comme vous... excusez... c'est une métaphore... ou comme mon propriétaire... avec la figure jaune, l'air impertinent, je dis : — Va, mon vieux, va... grand bien te fasse... couche-toi sur ton or, c'est un duvet moins doux que ma gâté !... Moi, je continue ma route sans te porter envie... en fredonnant gaîment.

Ma foi, moi, je m'en, ma foi, moi, je m'en ris :  
Ah ! qu'il est gai, le petit homme gris !

GIRARDOT, avec impatience.

Toujours avec votre chanson !...

GUILLERY.

Tiens !... puisque c'est mon portrait... j'en suis le héros.

GIRARDOT.

Laissez donc !... vous, le petit homme gris !... avec cette taille-là !

GUILLERY.

Ah ! j'ai un peu changé depuis !

AIR du Carnaval.

Ainsi que vous, j'étais fluet et maigre,  
J'aurais tenu dans mes dix doigts alors ;  
Mais le plaisir me rendant vif, alègre,  
Je m'arrondis enfin, je pris du corps.  
Oui, ma gâté fut une flamme pure  
Dont les rayons, prompts à me réjouir,  
En éclairant ma joyeuse figure,  
Comme une fleur m'ont fait épanouir.

Riez donc comme moi !

GIRARDOT.

Ça n'est pas naturel... non, quand je vois des gens plus heureux que moi, ça me serre le cœur... ça me crispe...

GUILLERY.

Eh bien ! vous avez tort... vrai ! C'est ce qui vous empêche de grossir...

GIRARDOT.

Mais vous avez beau dire... quand vous êtes à votre bureau... où il faut subir les ordres des autres...

GUILLERY.

Eh bien ! quoi !... je me dis que celui qui les donne est souvent plus à plaindre que celui qui les reçoit...

GIRARDOT.

Laissez donc !... Il y a quelquefois de ces prospérités si bêtes... si...

GUILLERY.

C'est à cause de mon chef de bureau que vous dites ça ?... avec sa figure importante et sa voix criarde... (Riant.) Mais lui, le pauvre homme, si vous le voyiez, l'air vexé et l'oreille basse, quand il revient de chez le chef de division... une espèce d'ours... encore plus brutal que lui... (Riant plus fort.) Et le chef de division, à son tour ! qui s'en va recevoir les bourrades du ministre... (Éclatant.) lequel a reçu son affaire ailleurs... (Éclatant.) Ça fait un ricochet de cris, de plaintes, de rebuffades... Quand je vois tout ça, de mon petit coin, vous voulez que j'aie la larme à l'œil ?... Allons donc !...

Ma foi, moi, je m'en...

GIRARDOT, l'interrompant.

Mais ceux là, du moins, ils ont des appointements qui les consolent... tandis que vous, avec vos douze cents francs...

GUILLERY.

Je suis plus riche qu'eux... Et puis, quand ce n'est pas assez, j'allonge...

GIRARDOT.

Comment ça ?

GUILLERY.

Et papa Crédit ! lui qui procure des millions au gouvernement, est-ce que vous croyez qu'il n'a pas quelques centaines de francs au service d'un

pauvre diable comme moi?... Demandez dans le quartier...

GIRARDOT.

Si c'est avec ça que vous rendez votre femme heureuse...

GUILLERY.

Ma femme, c'est différent !.. elle ne me fait pas crédit... je paie comptant !

GIRARDOT.

Mauvais sujet ! on sait de vos nouvelles... Quand vous rencontrez sur votre chemin de petites poulettes...

GUILLERY.

Je les croque... histoire de rire... Elles sont rieuses... nous rions...

GIRARDOT.

Mais si M<sup>me</sup> Guillery savait...

GUILLERY.

Chut!...

GIRARDOT.

Mais si elle se plaignait?

GUILLERY.

Je l'embrasserais pour la consoler...

GIRARDOT.

Mais si elle se fâchait?

GUILLERY, riant.

Je la ferais rire... en riant avec elle...

GIRARDOT.

Mais si elle vous menaçait de vous...

GUILLERY.

Je rirais plus fort. .

GIRARDOT.

Mais si elle se laissait faire la cour?...

GUILLERY.

Je rirais encore !

GIRARDOT.

Mais si vous étiez?...

GUILLERY.

Je rirais toujours...

GIRARDOT.

Ah ! c'est trop fort !

GUILLERY.

Ma foi, moi, je m'en... ma foi, moi, je m'en ris...

Ah ! qu'il est gai... etc.

GIRARDOT, à part.

C'est bon à savoir...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> GUILLERY.

M<sup>me</sup> GUILLERY, entrant par la porte de droite.

Eh bien ! Guillery, tu es encore là ? Et ton bureau ?

GUILLERY.

Tiens ! c'est ma foi vrai !.. Je suis en retard... pour déjeuner !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Comment !... tu n'as pas déjeuné ?

GUILLERY.

Non, ma foi ! j'étais là... à jacasser avec le papa Girardot... Dis donc... si tu me servais?...

M<sup>me</sup> GUILLERY, allant à l'armoire prendre un carafon et un petit pain.

Tout de suite !

GIRARDOT.

Vous avez bon appétit ?

GUILLERY.

Je dévore... j'ai l'appétit ouvert avec les yeux... une santé de fer...

GIRARDOT.

Vous croyez ça, vous?...

GUILLERY.

Je fais mieux... j'en suis sûr... je vous dis que je dévore ! à déjeuner surtout... Et vous?...

GIRARDOT.

AIR : du Château perdu.

Il le faut bien, mon cher... vaille que vaille,

Je mange un peu... pourvu que le matin

J'aie un beefsteak, une aile de volaille...

GUILLERY.

Oh ! le pauvre homme !

GIRARDOT.

Et ma sole au gratin.

Vin de Bordeaux... quelquefois du champagne,

Puis du dessert !. . Après ce déjeuner,

Que du café bien bouillant accompagne,

Je reste à jeun jusques à mon dîner.

GUILLERY.

Et où diable mettez-vous tout ce que vous mangez?... Ce n'est pas dans vos jambes...

M<sup>me</sup> GUILLERY, apportant le petit pain.

Voilà!...

GUILLERY, passant près de la table."

Et moi qui allais vous offrir !... Bah ! si le cœur vous en dit, tout de même...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Seigneur Dieu ! ton petit pain ?

GUILLERY.

Tiens ! quand il y a pour un, il y a toujours pour deux... Déjeuner frugal qui ne donne pas d'indigestion aux employés du gouvernement... (Cassant son pain et en offrant une moitié à Girardot. ) L'aile ou la cuisse ?...

GIRARDOT.

Comment ! c'est de ça que vous vivez ?

GUILLERY, s'asseyant près de la table.

Et ça me profite..... un peu plus qu'à vous.... C'est que j'ai quelque chose qui assaisonne mes repas... D'abord ma femme... Est-elle gentille?... Puis, j'ai ma gaité... et, enfin, ce qui la soutient...

(Il montre son carafon.)

\* Madame Guillery, Guillery, Girardot.

AIR : De la Fête du village voisin.

En me levant, j'ai là, dans ma roquille,  
Un bout-entrain, un baume, un élixir !  
A son aspect, mon cœur bat de plaisir.

La joie en mes regards pétille...

Dès le premier coup,  
Je sens tout à coup,  
Le besoin de rire.

Il m'échauffe, il m'inspire.

Je ris du chagrin,

Je ris du voisin,

Et des créanciers,

Et surtout des huissiers.

Qu'on parle guerre ou paix,

De jésuites, d'Anglais,

Moi je ris de tout et ne me plains jamais.

La guerre ou la paix,

Le jésuite ou l'Anglais,

Les journaux, les budgets...

Sans crainte et sans regrets,

Je ris de tout, et ne me plains jamais.

(Il rit.)

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Eh bien ! le marchand de vin refuse de te faire  
crédit plus long-temps !...

GIRARDOT.

Adieu la roquille !...

GUILLERY.

Le drôle ! S'il refuse encore, retire-lui ma pratique...

GIRARDOT, se frottant les mains.

Et en trouver un autre...

GUILLERY.

Bah ! il en manque bien ! J'en trouverai dix qui  
me fourniront... au même prix... Ah ! ah ! ah !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah !... quel homme !...

GUILLERY.

Mais ne te fâche pas, ma petite femme... je vais  
toucher une gratification... ça m'est dû... je l'ai  
réclamée hier...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Elle viendrait bien... pour notre propriétaire...

GUILLERY, se levant.

Qui ça ? ce vieux ladré... qui a la manie de  
toucher ses loyers quatre fois par an ?...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Nous lui devons cinq termes.

GIRARDOT.

Et il vous donne congé.

GUILLERY, avec colère.

Hein ! il me donne...

GIRARDOT, se frottant les mains.

Il vous renvoie !...

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah !... mais c'est moi qui le renvoie !...

Mais si j'étais ici, dans son appartement... c'était  
par bonté d'âme, pour empêcher l'humidité... Une  
maison mal tenue... qui fume !... Je lui dois cinq  
termes ? possible !... Il y a quinze mois que je veux  
m'en aller !... Il me renvoie !... je m'en vais...  
nous sommes quittes !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mais il veut être payé !...

GUILLERY.

Mais je ne le paierai pas...

GIRARDOT.

Mais il vous y forcera...

GUILLERY.

Je voudrais voir ça... ce serait drôle...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mais où aller en sortant d'ici ?...

GUILLERY.

Nous irons ailleurs... il manque bien de mai-  
sons dans Paris, ma foi !... on bâtit partout...  
J'en trouverai dix qui me logeront toujours au  
même prix... Ah ! ah ! ah !...

GIRARDOT.

C'est révoltant !... et je commence à croire que  
le docteur a raison !

GUILLERY.

Quel docteur ?... On parle de docteur ici, je ne  
ris plus.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Un médecin qui parle de son talent, de sa ré-  
putation.

GUILLERY.

C'est un charlatan.

GIRARDOT.

Il prétend que de rire toujours, c'est une ma-  
ladie...

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! une maladie !... Eh bien ! qu'il  
vienne et nous rirons... il sera plus heureux que  
ses malades !... Sur ce, bonsoir, je vais à mon bu-  
reau.

M<sup>me</sup> GUILLERY, à Guillery.

Eh ! mais tu n'as plus de redingote !

(Elle va prendre au fond un parapluie qu'elle lui ap-  
porte.)

GIRARDOT, se frottant les mains.

Et il fait froid...

GUILLERY.

Vrai !... en ce cas, je boutonne... ça fait twed.  
Ah ! ah ! ah !... Venez-vous, voisin ? je vous mène  
jusqu'au second... dans mon équipage !

(Il ouvre son parapluie.)

GIRARDOT, tristement.

Je vais ici près, chez un banquier... toucher  
mille écus.

GUILLERY, galement.

Le pauvre homme !

(Il va au fond prendre son chapeau sur une chaise.)



GIRARDOT, bas, à Mme Guillery.

Il est incurable !...

GUILLERY, de la porte du fond qu'il a ouverte.  
Voisin !... l'équipage attend !... Ah ! ah ! ah !...

GIRARDOT.

Incurable !... Il sort avec Guillery.)

## SCÈNE VII.

Mme GUILLERY, GUILLERY.

Mme GUILLERY, desservant la table.

Incurable, j'en ai peur !... Pas moyen de lui parler raison... (Guillery, qui est rentré doucement, lui prend la taille.) Ah !

GUILLERY, l'imitant.

Ah !... ah ! ah ! ah !...

Mme GUILLERY.

Que c'est bête de faire des peurs comme ça !

GUILLERY.

Est-ce qu'on se quitte sans se donner un baiser d'adieu ? le coup de l'étrier ? Allons, méchante, est-ce qu'on fait la moue à son mari ? Rions donc un peu !

Mme GUILLERY.

A quoi bon ? tu ris pour deux !...

GUILLERY.

Et tu m'en veux ?... Tu serais bien heureuse, si j'avais toujours la figure longue et la larme à l'œil... comme ce grand escogriffe de Girardot...

Mme GUILLERY.

Oh ! lui ! il pourrait rire... il est riche... il ne lui manque rien !...

GUILLERY.

Ni à moi non plus... Sois donc tranquille !... je vais te faire belle, je vais te faire heureuse !... Je touche ma gratification aujourd'hui !... Et une gratification soignée !... Cinquante écus !

Mme GUILLERY.

A la bonne heure !

GUILLERY.

AIR de Francine.

Mes cinquante écus  
Me donneront ce qui nous manque.  
Mes cinquante écus  
Feront de nous des Lucullus.  
Aussitôt reçus,  
Morbieu ! je fais sauter la banque !  
Et plus d'un Crésus  
M'envierait mes cinquante écus !

Ce serait piquant

Quand

Je paierai partout

Tout !

Pour moi de l'elbeuf  
Neuf,

Pour toi du brocart,  
Car

Je veux, mon amour,  
A Paris te voir la mieux mise.  
Et zeste !... en remise,  
T'emmener dîner chez Véfour !

Mme GUILLERY (parlé.)

Tout cela avec tes cent cinquante francs !

GUILLERY, de même.

Certainement !... (Il prend les deux mains de sa femme et danse en rond avec elle, en reprenant le commencement du couplet.)

REPRISE DE L'AIR.

Mes cinquante écus  
Me donneront ce qui nous manque.  
Mes cinquante écus  
Feront de nous des Lucullus !  
Aussitôt reçus,  
Morbieu ! je fais sauter la banque !  
Et plus d'un Crésus  
M'envierait mes cinquante écus !

(Mme Guillery éclate de rire.)

GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! tu ris... Allons, embrasse-moi... et me voilà de la gaité pour toute la journée.

Mme GUILLERY.

Mon bon Guillery !

GUILLERY.

Eh ! va donc ! ne sois pas honteuse !...

(Il l'embrasse.)

## SCÈNE VIII.

GUILLERY, Mme GUILLERY, Mme GIRARDOT.

Mme GIRARDOT, entrant vivement.

Ah ! pourvu qu'il ne me suive pas... l'imprudent ! Ciel !... je vous dérange !...

GUILLERY.

Ne faites pas attention... j'embrasse ma femme !

Mme GIRARDOT.

Pardon ! c'est que je vous croyais à votre bureau, et je venais voir cette bonne Louise.

Mme GUILLERY, à part.

Comme elle est émue !...

GUILLERY.

En mon absence... ce n'est pas bien... parce que j'aime les jolies femmes. (Regardant sa femme.) Je les aime beaucoup... (Lui prenant la taille.) Hum ! grosse jalouse !... (Haut.) Mais je vous laisse ensemble... pour causer... (Bas à sa femme.)

Dis donc... elle a les yeux rouges... on ne rit pas chez eux ! ..

(Il sort en chantant le refrain précédent.)

Mes cinquante écus

Nous donneront ce qui nous manque.

Mes cinquante écus

Feront de nous des Lucullus.

Aussitôt reçus ,

Morbleu ! je fais sauter la banque !

Et plus d'un Crésus

M'envierait mes cinquante écus !

(Sa voix se perd dans l'escalier.)

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> GUILLERY, M<sup>me</sup> GIRARDOT.

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Enfin ! il est parti !.. Et pourvu que mon mari ne rentre pas pendant que je suis chez toi !..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Il est toujours jaloux ?..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Ce serait des soupçons... des scènes... Mais toi, tu es fâchée !.. je suis cause du départ de ton mari. Tu es si heureuse quand il est là !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Tu crois !.. C'est un bon enfant, je ne dis pas, mais il me fait enrager... Un homme qui chante toujours !..

M<sup>me</sup> GIRARDOT, avec inquiétude.

Ne te plains pas ! je voudrais bien pouvoir en dire autant de mon mari !..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Oh ! celui-là, du moins, il a toujours à s'occuper de sa fortune.

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Oui, mais il est bien ennuyeux pour son argent !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Eh ! mais qu'as-tu donc ? ta main tremble... tes yeux se détournent de moi !..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Y penses-tu, ma bonne Louise !.. de toi, à qui je voudrais confier mes secrets... si j'en avais...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Et tu en as !..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Des secrets ?.. tu crois ?

M<sup>me</sup> GUILLERY.

J'en suis sûre... Et tiens, il faut que je fesse le premier pas... car sans cela nous n'arriverons jamais. Il est venu ce matin, ici, un petit jeune homme !

LE PETIT HOMME GRIS.

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Léon !..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah ! il s'appelle Léon... Dis-moi un peu, ce M. Léon ne serait pas pour quelque chose dans ce trouble, cette émotion ?..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Louise !..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mais quand je te dis que je l'ai vu !

M<sup>me</sup> GIRARDOT, s'oublant.

Il est bien ! n'est-ce pas ?..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Hein ! pas mal... Mais il est resté si peu de temps ; il venait ici dans l'espoir de te rencontrer... mais à l'arrivée de M. Girardot, il était si pressé de courir... ailleurs...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Je ne l'ai pas reçu... si mon mari était rentré !.. Avec ça qu'il arrive toujours brusquement !.. sans se faire annoncer...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Comme un mari qui ne sait pas vivre... Et ce pauvre jeune homme... il est parti ?

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Il reviendra !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah ! ici ? (M<sup>me</sup> Girardot baisse les yeux.) Et ce M. Léon, qui est-il ? d'où le connais-tu ?

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Oh ! il y a long-temps... Avant mon mariage... ma famille était unie à la sienne... C'était alors un élève de l'école polytechnique... Il était dans les mines...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Dans les mines !.. C'est un joli état... Et pour quoi alors... car vous vous aimiez ?..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Beaucoup... Mais mon père a voulu me donner un mari qui eût de la fortune... et Léon n'en avait pas...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

C'est une fatalité... les amans qu'on préfère n'ont jamais le sou !..

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

S'il eût été là du moins... mais il était en Angleterre... Mon mari connaît sa famille... la famille Dumartel... mais lui, il ne l'a jamais vu !.. Pauvre Léon !.. on lui avait tout caché... Aussi, quand il a su mon malheur... c'est-à-dire le sien... il a voulu mourir...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Tous les désespoirs commencent par là. Et il n'est pas mort ?

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Non. Le jour de mon mariage il m'avait écrit...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

L'imprudent !.. une lettre !.. C'était la première ?





Mon mari !... déjà !...

## SCÈNE XII.

GIRARDOT, GUILLERY, M<sup>me</sup> GUILLERY.

GUILLERY, riant avec colère.

Ah ! ah ! ah ! satané chef de bureau !

GIRARDOT, riant aussi.

Ah ! bon !... il rit !... ah ! bon !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Par quel hasard ?...

GUILLERY.

Tiens ! le voisin !... Il a l'air plus gai...

GIRARDOT.

Mais, oui... ça me gagne... (A part.) Pauvre homme !

GUILLERY.

Vrai ! ah ! ah ! ah ! (Jetant son chapeau, puis menaçant du poing la porte du fond, comme s'il s'adressait à son chef de bureau.) Gueusard ! brigand ! (Redescendant la scène.) Si tu savais, ma chère !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quoi donc ? qu'est-ce que tu as ?...

GUILLERY.

J'ai... j'ai... que je suis destitué... Ah ! ah ! ah !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Destitué !...

GIRARDOT, gaiment.

Desti... Tous les bonheurs à la fois !...

GUILLERY, riant aux éclats.

C'est une fatalité !... Figurez-vous... mon chef de bureau... un gros homme à besicles... tout bouffi de gloriole... qui a toujours les mains derrière le dos... d'un air supérieur... comme Napoléon sur la colonne L... Il voulait avoir la croix... il l'espérait... c'était convenu... et d'avance il en crevait dans sa peau... Ça l'avait grandi de deux pieds... Hier encore, il m'avait crossé... Enfin, on ne pouvait plus le regarder en face... ce qui me faisait rire... comme vous savez... Voilà que ce matin il est appelé chez le ministre... C'étaient d'avance des compliments, des poignées de main... nous l'attendions décoré...

AIR du Brasseur.

Il arrive, mais nul ne bouge  
 En voyant son air glacé ;  
 Il n'avait pas le ruban rouge,  
 Mais son nez était... cardinal !  
 Je devine à son ton brutal,  
 Tout à l'heure si jovial,  
 Que le ministre impartial  
 A crossé notre original,  
 Qui déjà, d'un air triomphal,  
 Croyait tenir le don royal  
 Que l'on accorde en général  
 Au mérite à pied, à cheval.

Dame ! il fallait voir sa grimace  
 En tombant de son piédestal,  
 Plus aplati de sa disgrâce  
 Qu'un ballon piqué sur un pal !  
 Riant à me tenir les côtes,  
 Je donne à d'autres le signal,  
 Et pour égaliser les fautes  
 C'est un chorus... pyramidal !  
 Mais c'est sur moi que sa colère  
 Tombe alors d'un poids inégal !...  
 De souvenir encor, ma chère,  
 Destitué par le brutal,  
 Du bureau jusqu'à mon local,  
 Je risais... à me faire mal !...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ainsi, c'est donc bien vrai ? tu as perdu ta place !...

GUILLERY.

Il m'a flanqué à la porte !...

GIRARDOT, à part.

Ça vient bien à propos !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ta place... ta seule fortune !

GUILLERY.

Et ma liberté donc ?... donner tout mon temps pour douze cents francs, ma foi, ce n'était pas payé...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quand ton propriétaire te donne congé !...

GUILLERY.

Voilà... c'est ce que je me disais en route... J'aurai le temps de chercher un appartement !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Et tes créanciers ?

GUILLERY.

Et de rendre des visites à mes créanciers... Je ne peux leur rendre que ça...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Et voilà comme tu prends ton parti ?

GUILLERY.

Tiens ! il faut peut-être que j'en pleure ?...

GIRARDOT, voyant remuer la porte à gauche.  
Oh !

GUILLERY.

Pour que ça fasse rire le papa Girardot ?...

GIRARDOT.

Moi... par exemple !... Ah ! ah ! ah !

GUILLERY.

Il rit ?... c'est une révolution...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Eh bien ! moi, je ne ris pas !... encore de la gêne !

GUILLERY.

Ecoute donc...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Non, non... et puisque tu ris de mes inquiétudes...

GUILLERY.

Moi !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Puisque tu ne sais que me faire du chagrin...  
je ne t'aime plus !...

GUILLERY.

Pas de bêtises, ma colombe !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Laissez-moi... je ne vous pardonnerai jamais !

GUILLERY.

Mais, ma petite Louise !...

(Elle sort par la droite.)

## SCÈNE XIII.

GIRARDOT, GUILLERY, LÉON, dans la chambre  
à gauche.

GIRARDOT, à part.

Ça se gâte... Si la gaité résiste !...

LÉON, entr'ouvrant la porte.

Pauvres gens !...

GUILLERY se retourne et se trouve en face de Girardot,  
qui se frotte les mains. Il part d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !

GIRARDOT.

Ah ! ah ! ah !

GUILLERY.

Ces femmes ! elles se montent ! elle se montent  
comme de la crème qui s'en va !... mais elles sont  
si bonnes !...

GIRARDOT.

Eh ! pas toujours !... il y a des momens aussi où  
elles se vengent !... et M<sup>me</sup> Guillery... Qui sait ?

(Il regarde à gauche.)

GUILLERY.

Qui sait... quoi ?... Qu'est-ce que vous voulez  
dire ?

(La porte de gauche s'entr'ouvre ; Léon paraît et se  
retire vivement en la refermant.)

GIRARDOT, poussant un cri.

Ah !

GUILLERY.

Vous vous êtes fait mal ?

GIRARDOT, se contenant à peine.

Non ; ne faites pas attention... Je disais que  
M<sup>me</sup> Guillery était femme à perdre patience.. Faut  
prendre garde !... Ce que je vous en dis, c'est  
pour vous... Elle est jolie... dame ! on pourrait...

GUILLERY.

Lui faire la cour... Je sais ça... elle me l'a  
dit... Mais il n'y a pas de danger... elle a mieux...  
elle a mieux...

GIRARDOT.

Ah bah !... Vous savez ?...

GUILLERY.

Parbleu !...

GIRARDOT.

Vous connaissez ?...

GUILLERY.

Puisque c'est vous !...

GIRARDOT.

Moi ?...

GUILLERY.

Oh ! allez... oh ! allez... ça l'amuse... et moi  
aussi... j'en ris... Ah ! ah ! ah !...

GIRARDOT, à part.

La coquette !... (Haut.) Permettez... Elle vous a  
dit...

GUILLERY.

Vous devez être gentil, quand vous soupirez...  
Ah ! grand serpent !... va !... Ah ! ah ! ah !...

GIRARDOT.

Oui, riez... On vous a trompé... (Guillery rit  
plus fort.) puisqu'il y en a un autre !...

GUILLERY, de même.

Un autre ?... laissez donc !... Ma femme...

LÉON, entr'ouvrant la porte.

Il faut pourtant que je sorte !...

GIRARDOT, poussant un cri.

Oh !

GUILLERY.

Qu'est-ce que vous avez encore ? vous vous êtes  
fait mal ?... (Suivant les regards de Girardot.)  
Hein ?... cette porte !...

GIRARDOT, le retenant.

Non... n'allez pas par là... c'est inutile...

GUILLERY.

Tiens ! pourquoi donc ?... Oh ! la drôle de fi-  
gure !

GIRARDOT.

Ah ! vous trouvez que ma figure... (A part.) C'est  
la mienne qui est drôle !...

GUILLERY.

Vous vous frottez les mains ?... il y a quelque  
chose...

GIRARDOT.

Dame ! on n'est pas toujours heureux... Après  
ça, il ne faut pas croire le mal... car enfin... et  
puis, quand on est si gai !

GUILLERY.

Quel diable de galimatias !...

GIRARDOT.

C'est que je pense à un ami qui était rentré  
trop tôt chez lui... et qui trouva...

LÉON, rouvrant la porte.

Si je ne sors pas... je suis perdu !...

(Il sort doucement.)

GUILLERY.

Il trouva... quoi ?... (Apercevant Léon qui s'é-  
chappe.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

LÉON.

Ciel !... (Il se cache la figure avec son chapeau.)



GIRARDOT, se plaçant entre eux.  
N'approchez pas !...

LÉON, marchant en cachant toujours sa figure.  
Monsieur... de grâce !...

GUILLERY.  
Quel est cet homme qui tourne ?  
GIRARDOT.

Laissez-le sortir...  
GUILLERY.

Au voleur !... au voleur !...  
(Léon a tourné sur lui-même, et s'est jeté dehors ; en passant derrière Mme Guillery qui rentre par la droite, il lui tend un billet qu'elle ne prend pas et qui tombe.)

## SCÈNE XIV.

GIRARDOT, M<sup>me</sup> GUILLERY, GUILLERY.

GUILLERY.  
Je veux arrêter cet homme ! c'est un voleur !  
GIRARDOT.

Où un amoureux !  
GUILLERY.

C'est un voleur !  
M<sup>me</sup> GUILLERY, résolument.  
C'est un amoureux !

GUILLERY.  
Un... Laissez-moi donc tranquille !  
GIRARDOT.

Je suis vraiment désolé... mais puisque madame l'a dit... c'est vrai !...

GUILLERY.  
C'est vrai !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.  
Demande plutôt à monsieur Girardot, qui l'a surpris à mes pieds.

GIRARDOT.  
Je ne l'aurais pas dit, mais... c'est vrai..

M<sup>me</sup> GUILLERY.  
Dame ! à qui la faute ?...

GUILLERY.  
A tes pieds !... c'est impossible !...

GIRARDOT.  
Impossible ! Dites donc, voisine !... voilà un billet qu'il vous tendait... et que vous n'avez pas pris...  
(Il ramasse le papier.)

GUILLERY.  
Un billet !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.  
Pour moi !... donnez !

GUILLERY, le prenant.  
Un moment !... ce billet...

Girardot, Guillery, Madame Guillery.

M<sup>me</sup> GUILLERY, regardant à droite. — A part.  
Dieu ! si c'était pour elle ! (Haut.) Mon ami !...

GIRARDOT.  
Tiens ! il ne rit plus !...

GUILLERY, s'efforçant de rire.  
Moi !... si fait... Moi ! par exemple !...

GIRARDOT, à part.  
Il rit jaune !...

GUILLERY, lisant.  
« Votre mari a perdu sa place... (Il s'arrête, et regarde sa femme.) Permettez-moi de m'occuper de son sort et de lui en procurer une, ô la plus aimable des femmes !... »  
(Il regarde de nouveau Mme Guillery d'un air soupçonneux.)

M<sup>me</sup> GUILLERY.  
Bon jeune homme !...

GIRARDOT.  
Il est généreux !... Une place... il vous doit bien ça !...

GUILLERY, continuant.  
« J'apporterai bientôt l'aisance et la paix dans ce ménage où j'ai retrouvé le bonheur. » (Froissant la lettre avec dépit.) C'est clair.

GIRARDOT, à part.  
Très clair.

M<sup>me</sup> GUILLERY, à part.  
Imprudent !

GIRARDOT.  
Qu'est-ce que vous avez donc, voisin ?... vous étouffez !

GUILLERY.  
Moi !... non... (Il pleure et cherche à étouffer ses sanglots par des rires forcés, tout en parlant.) Au contraire... Si vous croyez que je vais m'imaginer... Ah ! bah !... ma femme... ma Louise, que j'aime tant... à qui j'aurais confié. Elle !... si heureuse !... Et puis... laissez-moi donc tranquille !...

GIRARDOT.  
Heureuse !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.  
Ah ! oui, parlons-en ! obligée de vivre à crédit... congédiée, par le propriétaire... toujours comme l'oiseau sur la branche... avec un mari qui rit de tout...

GUILLERY.  
Louise !...

GIRARDOT.  
On se lasse des privations...

GUILLERY, violemment.  
Mais il a dit qu'il reviendra... je l'attends... je... (Riant convulsivement.) Dieu ! comme je le ferai danser !... Ah ! ah ! ah !

(Il se jette sur une chaise, à droite, qu'il remue violemment.)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ATHANASE.

ATHANASE.

On rit... c'est ici!... C'est moi, belle dame, qui reviens!... J'ai bien l'honneur...

GUILLERY.

Il revient!... Qui?...

GIRARDOT.

Ah! mon cher ..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Monsieur...

GUILLERY.

Il revient... Qui donc?...

ATHANASE, à Girardot, désignant Guillery.

Notre homme qui rit toujours... Hein?... J'ai bien l'honneur...

GUILLERY, se levant.

Déjà! Ah! c'est lui!... Ah! gueusard!...

(Il va vers Athanase en le saluant avec un rire de dépit. Athanase vient à lui en riant de bonne foi.)

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Guillery!

GUILLERY, à Athanase.

Ah! c'est toi qui as promis de revenir... C'est toi qui veux me...

GIRARDOT.

Mais, non... ce n'est pas lui...

(Guillery le saisit par les hanches, l'enlève et le tient en l'air.

ATHANASE, criant.

Au secours!...

GUILLERY.

Laissez! laissez! Il faut que je le casse!

ATHANASE.

Miséricorde! lâchez!

GUILLERY

Ouvrez la fenêtre! et gare là-dessous!

(Athanase et Girardot tournent le dos à la porte de droite. — M<sup>me</sup> Girardot a entr'ouvert la porte et fait un signe de supplication à Guillery, qui la voit et pousse un cri.)

GUILLERY.

Ah!... (Il lâche Athanase, et reste stupéfait.)\*

GIRARDOT.

Qu'est-ce qu'il y a?

M<sup>me</sup> GUILLERY, poussant la porte.

Quoi donc?

GUILLERY.

Plait-il? (A part, en riant aux éclats.) Est-ce que?... Compris!...

ATHANASE, tremblant et collé au mur.

C'est votre petit homme jovial, ça... Je vous en

Guillery, Athanase, Girardot, madame Guillery.

fais mon compliment! Un peu plus il m'étranglait!... moi, un médecin!...

GUILLERY.

Ah bah!

GIRARDOT.

Ne faites pas attention!... c'est qu'il vous a pris pour un amant de sa femme!...

GUILLERY.

De ma... c'est-à-dire de sa... (Éclatant.) Ah! ah! ah!... (Bas à sa femme.) Je devine... c'est...

GIRARDOT.

Ah! tiens! quelle gaieté!...

ATHANASE.

Oui, jolie gaieté, à me jeter par la fenêtre! C'était bien la peine de me déranger...

GUILLERY.

Excusez, monsieur le docteur, mais du moment que c'est... c'est-à-dire que ce n'est pas. (Regardant Girardot.) Ah! ah! ah!

GIRARDOT.

C'est une crise!...

ATHANASE.

Que le diable vous emporte!...

GUILLERY, bas, à sa femme qui lui fait signe de renvoyer Athanase.

Compris!... (Haut, à Athanase.) Ah! tu crois que je ne te jetterai pas par la fenêtre!... Ah! ah! docteur!...

(Il le poursuit.)

## ENSEMBLE.

AIR de Lucrèce Borgia.

ATHANASE.

Allons, monsieur, n'approchez pas;  
Déjà, je voudrais être en bas!  
Et je m'en vais trouver, pour vous,  
Quelque bonne maison de fous.

GUILLERY.

Restez, docteur, ne sortez pas,  
Venez donc me tâter le bras;  
Morbieu! restez donc avec nous,  
Et nous rirons comme des fous.

GIRARDOT.

Restez, docteur, ne sortez pas;  
S'il vous attaquait, en ce cas,  
D'ici nous l'emmènerons tous,  
Pour l'enfermer avec des fous.

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Sortez, docteur, ne restez pas!  
Il pourrait vous jeter en bas!  
 Craignez d'irriter son courroux,  
Car nous ne pourrions rien pour vous.

(Girardot et Athanase sortent par le fond. — M<sup>me</sup> Guillery ferme la porte sur eux. — Guillery, à force de rire, est tombé assis.)

## SCÈNE XVI.

GUILLERY, M<sup>me</sup> GUILLERY, M<sup>me</sup> GIRARDOT.

GUILLERY.

Ah ! c'est le docteur !... Ah ! ah ! ah ! Dieu !  
quelle peur !... était-il pâle ! Il tremblait comme  
un fil d'archal !... dont il a la grosseur.

M<sup>me</sup> GUILLERY, ramassant le chapeau d'Athanase.

Tiens ! il a perdu son chapeau !... ils peuvent  
encore !...

GUILLERY.

Qu'est-ce que ça me fait ? à présent que je sais  
tout ..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Tu ne sais rien ! Si c'est pour moi que ce jeune  
homme...

(M<sup>me</sup> Girardot ouvre doucement la porte de droite.)

GUILLERY.

Hein ? ce jeune homme...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Oh ! non !...

GUILLERY.

Tiens ! madame Girardot !

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Ne la croyez pas... c'est pour moi... c'est pour  
moi seule qu'il est venu... mais Louise était ici...  
c'est elle qui m'a protégée contre moi-même...  
et pour prix d'un pareil service, je vous laisserais  
soupçonner !...

GUILLERY.

Qui donc ? soupçonner ma femme ! moi qui  
n'ai que son amour et ma gaité...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah ! tu n'étais plus gai, tout de même...

GUILLERY.

Si fait !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Tu as eu peur...

GUILLERY.

Non !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Avoue?...

GUILLERY.

Eh bien ! oui, là... j'avais le cœur serré... Je  
riaïs bien encore... mais je suffoquais... j'avais  
des larmes dans les yeux ! C'était bête ! Mais  
aussi, faire croire à un mari que... que... Ah !  
cristi !... que ça fait mal ! (Embrassant sa femme.)  
Méchant, va !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ça te mettra du plomb dans la tête !

GUILLERY.

Laissons ma tête tranquille... Je te promets  
d'être raisonnable !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quand ça ?

GUILLERY, riant.

Demain !...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Mais quand je pense qu'il va revenir lui,  
Léon !...

GUILLERY.

Léon... quel Léon ?... c'est un Léon ?...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Il ne faut pas qu'il revienne !

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Et mes lettres ?... je ne veux pas qu'il les garde !

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Il faut qu'il te les rende !...

GUILLERY.

Des lettres !... quelles lettres ? il y a des lettres ?

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Quarante-trois !... qu'il porte toujours sur son  
cœur !

GUILLERY.

Ça doit être gênant ! entré cœur et flanelle !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Et qu'il menace de regarder comme un titre...

GUILLERY.

Oh ! quelle imprudence d'écrire !... Les lettres  
d'amour... c'est comme les lettres de change !...

Moi, je n'écris jamais...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Hein ? tu dis ?...

GUILLERY.

C'est-à-dire... je n'écrivais... jalouse...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Et ce qui vient de se passer m'a rendue si  
tremblante !... Si mon maris doutait que j'étais  
ici... il serait capable de deviner... Ah ! j'en  
mourrais !..

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Que peux-tu craindre ? son honneur est in-  
tact... tu as résisté.

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Oh ! oui...

GUILLERY.

Vous avez résisté !... Qu'est-ce qu'on peut de-  
mander de mieux à une femme... Mais ce pauvre  
jeune homme... il se désole ?...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Oh ! oui, monsieur... il est si malheureux !...  
Qu'il ne revienne pas... qu'il ne cherche plus à  
me revoir !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Va, va ! rentre chez toi en secret, et sois tran-  
quille... nous lui parlerons, mon mari et moi...

GUILLERY.

Parbleu ! je le prendrai par le sentiment... je  
le ferai rire !...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Dites-lui qu'il ait du courage ! que je l'aime  
toujours... mais qu'il me rende mes lettres...  
qu'il parte... Oh ! je le sens là, si je le revois...



M<sup>me</sup> GUILLERY.

Henriette !...

GUILLERY, à part.

Diable ! c'est chaud !... c'est chaud !...

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Adieu !...

(On entend frapper à la porte du fond, et la voix de Girardot en dehors.)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GIRARDOT.

GIRARDOT.

C'est moi, voisin !...

(La porte s'entr'ouvre.)

M<sup>me</sup> GUILLERY, à demi-voix.

Ton mari !

M<sup>me</sup> GIRARDOT, de même.

Ciel !

GUILLERY, à Girardot.

Entrez donc !... (A part.) Nous voilà dans le drame moderne en plein !...

(M<sup>me</sup> Girardot se jette derrière la porte qui s'ouvre ;M<sup>me</sup> Guillery se place devant elle et Guillery fait entrer vivement Girardot.)\*

GIRARDOT, l'air inquiet.

Madame Guillery... vous n'avez pas vu ma femme, ce matin ?...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Votre femme ?... Non .. je ne sais...

GUILLERY.

Votre femme !... Bah ! est-ce qu'elle est perdue ?

Ce serait drôle !... Ah ! ah ! ah !

GIRARDOT.

Ah bah !... la gaité est revenue ?...

GUILLERY.

Ma foi, oui.. Oh ! ça vous étonne parce que j'ai surpris ce jeune audacieux...

GIRARDOT.

Qui voulait ?...

(M<sup>me</sup> Guillery fait vivement échapper M<sup>me</sup> Girardot, et la porte se referme.)

## SCÈNE XVIII.

GUILLERY, GIRARDOT, M<sup>me</sup> GUILLERY.

GUILLERY.

C'est fait !...

GIRARDOT.

Hein ?...

\* Guillery, Girardot, Madame Guillery, Madame Girardot (derrière la porte).

GUILLERY.

Je vous dis : c'est fait !

M<sup>me</sup> GUILLERY, qui est revenue près de Girardot.

Il vous dit : c'est fait !

GUILLERY, passant au milieu.

Fait et refait !... Je viens d'avoir une légère explication avec ma femme.. Elle m'a prouvé que j'avais eu tort de me fâcher. Je l'ai embrassée... je l'ai embrassée deux fois... (Il embrasse sa femme.) Comme ça... Voilà comme ça se passe dans les ménages civilisés... Ah ! ah ! ah !

GIRARDOT, tristement.

Ah ! je le vois... la paix est faite ! vous aurez découvert que c'était...

GUILLERY.

C'était un amoureux...

GIRARDOT.

Vrai !... et la paix est faite ? Ah ! c'est que votre femme vous aura expliqué...

GUILLERY.

Rien du tout... Bah ! si pareille chose vous arrivait... chez vous... Écoutez donc... nous sommes tous mortels...

GIRARDOT.

Monsieur...

GUILLERY.

Est-ce que vous ne seriez pas un bon enfant comme moi ?...

GIRARDOT.

Je serais un tigre !...

## SCÈNE XIX.

GIRARDOT, ATHANASE, M<sup>me</sup> GIRARDOT, GUILLERY, M<sup>me</sup> GUILLERY.

ATHANASE, en dehors.

Venez donc, belle dame... remettez-vous.

(M<sup>me</sup> Girardot paraît, pâle, effrayée, soutenue par Athanase.)M<sup>me</sup> GIRARDOT.

Vous êtes trop bon, monsieur Athanase !

GIRARDOT.

Ma femme !...

M<sup>me</sup> GUILLERY, serrant la main de son mari.

Henriette !

GUILLERY, bas.

Oh ! qu'elle est pâle !...

ATHANASE.

Pardon !... on peut rentrer ?... il n'y a plus de danger ?... Je revenais... j'avais oublié mon chapeau... lorsqu'en arrivant là, sur le palier, j'ai rencontré madame qui se soutenait à peine...

\* Girardot, Guillery, madame Guillery.



M<sup>me</sup> GIRARDOT, à part.

Que dit-il ?

LÉON.

Monsieur...

GIRARDOT.

Nous sommes de trop... Viens, ma femme !

GUILLERY, le retenant.

Restez donc !... Ça vous regarde... (Mouvement.)

ça regarde tout le corps des maris... (A sa femme.)

Oh ! ma chère, n'aie pas peur... (A Léon.) Je veux

bien me taire et fermer les yeux sur des choses

qu'un mari ne doit jamais savoir... mais à une

condition, c'est que vous me rendrez les lettres que

vous avez reçues de cette femme charmante !

GIRARDOT.

Ah ! il y a des lettres...

(Mouvement de M<sup>me</sup> Girardot que réprime M<sup>me</sup> Guillery.)

GUILLERY.

Quarante-trois... Il y en a quarante-trois...

rien que ça... (A Athanase.) papa... Ah ! ah ! ah !

(Il lui donne une tape sur le ventre.)

GIRARDOT.

Et il rit !...

ATHANASE, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est vrai ! Il a une bonne tête !...

LÉON.

Monsieur... je ne sais qui a pu vous dire...

GUILLERY.

Quarante-trois lettres qui, dans la main d'un étourdi, peuvent compromettre la femme qui les a écrites...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Mon ami !...

GUILLERY.

N'aie donc pas peur... La paix est faite ainsi...

Allons, monsieur Léon... rendez-moi ces lettres...

LÉON.

Mais, monsieur... je ne les ai pas !

GUILLERY.

Laissez donc !... Elles sont là !... sur votre cœur... ce qui doit gêner un peu vos battements...

Ah ! ah ! ah ! (A Athanase.) N'est-ce pas, papa ?

(Il lui donne une tape sur le ventre.)

ATHANASE.

Ah ! ah ! ah ! J'aime beaucoup cette figure-là !

LÉON.

Me séparer de ces lettres, monsieur... jamais !

GUILLERY.

Jamais !... Langage d'amoureux !... Jamais... c'est-à-dire, tout de suite... car elle le veut... elle le demande avec instance... avec larmes... Si vous l'aimez...

LÉON.

Si je l'aime !

GIRARDOT.

Ah ! c'est trop fort !... (Il remonte au fond.)

ATHANASE, à Girardot, qu'il va rejoindre.

Le fait est que c'est drôle...

(M<sup>me</sup> Girardot fait un signe de supplication.)

GUILLERY.

Du courage... Allons... soyez un bon garçon... ou bien je ne vous aime plus... Reprenez ça... je ne veux rien de vous !

(Il veut lui rendre le papier que Léon lui a donné en entrant ; mais Léon refuse de le reprendre, et se résigne à rendre les lettres.)

LÉON, les tirant de son sein.

Ah ! monsieur... vous m'arrachez plus que la vie !... Mais puisque vous le voulez, puisqu'on l'exige... (Après les avoir embrassées.) Les voici !...

GUILLERY.

Bien ! bien ! Vous m'avez ému... vrai !... (A Girardot.) Il est gentil, hein !...

GIRARDOT, à demi-voix.

Monsieur... c'est... Je n'ai pas d'autre expression... c'est indécent !...

GUILLERY.

Tiens, femme, mets-moi tous ces poulets au feu, et n'en parlons plus !...

(M<sup>me</sup> Guillery prend le paquet de lettres des mains de son mari, et va les jeter dans la cheminée.)

M<sup>me</sup> GIRARDOT, bas, à Guillery, lui serrant la main.

Oh ! merci !...

GUILLERY, galement, à Girardot.

Eh bien ! cela vous étonne, *tigre* !... Vous ne feriez pas comme moi !... et vous avez tort !...

GIRARDOT.

Je vous prie de ne pas comparer des positions qui n'ont aucune espèce d'analogie !...

GUILLERY, continuant.

Il faut avoir confiance dans sa femme ; il faut l'aimer quand même... ça porte bonheur, c'est ce qui entretient ma gaieté, ma santé !... Les voisins jasant... les docteurs me croient malade... les envieux se frottent les mains... Mais bah !

Ma foi, moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris...

Ah ! qu'il est gai le petit homme gris.

(A Athanase.)

Qu'est-ce que vous dites de ça, papa !... Ah ! ah ! ah !...

(Il lui donne une tape sur le ventre.)

ATHANASE.

Ah ! ah ! ah !... satané rieur !...

GIRARDOT, avec dépit.

Venez, ma femme... (A Léon.) Monsieur Léon, comme ami de votre famille, je compte sur votre amitié... Vous viendrez nous voir !...

M<sup>me</sup> GIRARDOT, à part.

Ciel !...

GIRARDOT, à sa femme.

Ma chère amie, joins-toi donc à moi, pour prier monsieur Léon...

LÉON.

Monsieur !



GUILLERY.

Ah ! (A part.) Bien !...

M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah ! bien !...

GIRARDOT, se frottant les mains, à part.  
C'est un homme flambé !...GUILLERY, à part.  
C'est un homme fichu !

ENSEMBLE.

AIR de Michel et Christine.

GIRARDOT.

Ah ! ah ! ah ! que je suis heureux !

De cet air joyeux

Sans être envieux.

Ah ! ah ! ah ! dieu des amoureux,

Ah ! ah ! ah ! ferme-lui les yeux !

GUILLERY, LÉON, et M<sup>me</sup> GUILLERY.

Ah ! ah ! ah ! le tour est heureux !

Comme il est joyeux,

Ce pauvre envieux !

Ah ! ah ! ah ! dieu des amoureux,

Ah ! ah ! ah ! ferme-lui les yeux !

ATHANASE.

Ah ! ah ! ah ! il se porte mieux !

De cet air joyeux,

Je suis envieux !

Ah ! ah ! ah ! il n'est pas des deux,

Ah ! ah ! ah ! le plus malheureux !

M<sup>me</sup> GIRARDOT.

L'imprudent ! comme il est heureux !

Comme il est joyeux,

Pour lui c'est affreux !

D'un amant, il prévient les vœux,

Mais mon cœur se gardera mieux !

GUILLERY, au public.

AIR : Il était un p'tit homme.

Qu'un censeur qui s'emporte,

Crie : A bas les auteurs,

Les acteurs !

C'est dur !... mais peu m'importe,

Si les gens que je voi,

Comme moi,

Disent : Moi, je m'en

GUILLERY, M<sup>me</sup> GUILLERY, ANATHASE.

Ma foi, moi, je m'en

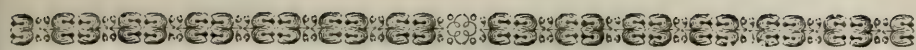
GUILLERY.

Ma foi, moi ! je m'en ris !

TOUS.

Ah ! qu'il est gai ! (bis.) le petit homme gris !

FIN.



# LA BELLE ET LA BÊTE

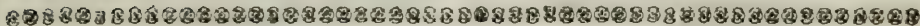
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. BAYARD ET VARNER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 22 mars 1845.

| Personnages.      | Acteurs.         |
|-------------------|------------------|
| VAUCHERON.....    | MM. TISSERANT.   |
| FEUCHEROLLES..... | KLEIN.           |
| ÉDOUARD.....      | RHOZEVIL.        |
| FRANCIS.....      | MONVAL.          |
| DURAND.....       | RÉBARD.          |
| ANTOINETTE.....   | Mmes ROSE CHÉRI. |
| CAMILLE.....      | ANNA CHÉRI.      |
| ERNESTINE.....    | C. MELCY.        |

La scène se passe à Paris, chez Vaucheron.



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon dans les bureaux de Vaucheron. — Casiers au fond, bureau à gauche. —  
Une table à droite. — Porte au fond, portes latérales.

### SCÈNE I.

ERNESTINE, puis DURAND, puis FRANCIS.

ERNESTINE, assise à droite, près de la table.

C'est une singulière idée que mon père a eue de me faire amener ici... chez mon parrain... Encore, si M. Georges arrivait à son bureau pendant que je suis dans la maison !... Bon M. Georges ! si j'osais le recommander à mon parrain... Mais il me fait peur, mon parrain !... Et M. Georges, au contraire !... (Écoutant.) Eh ! mais qu'est-ce que j'entends ? on se dispute déjà?... par ici, dans les bureaux !...

DURAND, sortant du cabinet de Vaucheron à gauche.\*  
C'est indigne ! c'est affreux ! pas moyen de vivre avec cet homme-là !

ERNESTINE.

Ah ! monsieur Durand, qu'est-ce donc ? à qui en avez-vous ? à mon parrain ?

\* Durand, Ernestine.

DURAND.

Eh ! parbleu ! qu'est-ce qui crie toujours ? qui gronde toujours ? Pour quelques méchantes fleurs qu'on lui a volées !

ERNESTINE.

Dame ! ses fleurs !... c'est tout ce qu'il aime !... et ce matin, quand je suis arrivée de chez mon père, je ne sais pas pourquoi... il était près de son rosier... il l'arrosait... il lui parlait... Il ne faisait pas attention à moi.

AIR : Voltaire chez Ninon.

Il suivait d'un œil attendri  
Les roses qui venaient de naître.

DURAND.

Qui pourrait soupçonner chez lui  
Ce goût délicat et champêtre ?  
Lui, le plus âpre des banquiers,  
Si brusque en ses humeurs chagrines !  
Mais s'il aime tant les rosiers,  
C'est à cause de leurs épines.

Tenez, tenez, il gronde encore! Ce pauvre M. Francis!... son caletier... le vieil ami de son père!

FRANCIS, sortant aussi du cabinet à gauche.

C'est bien, monsieur, on poursuivra! (En scène.) Me parler ainsi, à moi qui l'ai vu naître... qui l'ai élevé... à moi, qui depuis trente ans!...

ERNESTINE. \*

Bon monsieur Francis, mon parrain vous a fait de la peine?

FRANCIS.

Ah! mademoiselle, c'est à désertir la maison! Je l'aimais, je le croyais bon au fond!... il l'était... Mais chaque jour il devient plus intraitable... et s'il continue... ça me fera du chagrin, j'en mourrai... mais je le quitterai.

ERNESTINE.

Vous?

DURAND.

Le quitter!... C'est-à-dire que j'irais au Mogol pour ne plus le voir!... J'aimerais mieux servir le Grand-Turc!

FRANCIS.

Personne ne reste à son service!

DURAND.

Il fait peur à tout le monde. (Écoulant.) Bien! c'est le tour de M<sup>me</sup> Mathias... la gouvernante de la maison... la seule femme qui ait tenu bon!

ERNESTINE.

Oh! moi, je ne comprends pas ça!... Il me semble qu'à votre place j'aurais du courage... Je ne suis pas un homme... c'est possible!... mais je me révolterais!... je lui dirais...

DURAND.

Le voilà!

ERNESTINE.

Ah! je me sauve!

(Elle sort à droite, en courant.)

## SCÈNE II.

VAUCHERON, FRANCIS, DURAND, à la fin,  
FEUCHEROLLES.

VAUCHERON, à la cantonade.

C'est bon! vous partirez!... Je ne tiens pas à vous!... Ah! Francis, vous ferez le compte de M<sup>me</sup> Mathias... Elle partira aujourd'hui.

FRANCIS. \*\*

Permettez, monsieur... La seule femme qu'il y ait ici pour vous soigner, pour donner des ordres... pour tenir votre maison!...

\* Francis, Ernestine, Durand.

\*\* Francis, Vaucheron, Durand.

VAUCHERON.

C'est possible! mais elle est sans cesse à gronder.

DURAND, entre ses dents.

Et monsieur veut gronder tout seul!

VAUCHERON.

Qui est-ce qui vous parle, à vous, fainéant? Mon déjeuner est-il prêt? que faites-vous ici?... Parlez!

DURAND.

C'est que...

VAUCHERON.

Taisez-vous!

DURAND.

Ah! monsieur, c'est trop fort! Je n'y tiens plus! Tant pis... j'étouffe... et s'il fallait vivre toujours ainsi, j'aimerais mieux...

VAUCHERON.

Vous en aller!... soit!... (À Francis.) Faites-lui son compte ce soir, et que je ne le voie plus!

DURAND.

Moi, monsieur... Mais vous n'y pensez pas!... Si vieux!... où irais-je?...

FRANCIS.

Comme c'est gentil un petit caractère comme ça!

VAUCHERON.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que vous dites?

FRANCIS.

Je faisais votre éloge!

VAUCHERON.

Je n'en ai que faire... Vous seriez mieux à votre bureau, à votre caisse!... L'argent ne rentre pas; vous êtes trop grand seigneur pour vous en inquiéter.

FRANCIS.

Permettez!

VAUCHERON.

Je ne permets rien. Cette traite d'hier?...

FRANCIS.

Je vous l'ai dit... c'est M. Georges Breton, un de nos jeunes commis, qui a dû la toucher.

VAUCHERON.

M. Georges! encore un que je chasserai... Un drôle qui ne laisse pas de mal à faire! (À Durand.) N'est-ce pas lui qui, tous les soirs, en partant, me vole ces fleurs que je cultive moi-même?...

DURAND.

Dame! je l'ai vu!

VAUCHERON.

Ah! il n'est pas rentré? Et il a dû toucher cette traite... Combien?...

FRANCIS.

Dix mille francs!

VAUCHERON.

Ah! il n'est pas rentré? Je porterai plainte! je le ferai arrêter.

FRANCIS.

Comment! vous le soupçonnez?...



VAUCHERON.

Pourquoi pas?

FRANCIS.

Un jeune homme !

VAUCHERON.

Raison de plus !... Un petit fat !

FRANCIS.

En qui j'ai confiance !

VAUCHERON.

Vous? Eh bien! tant mieux! Au fait, c'est votre faute!... Vous paieriez pour lui!

FRANCIS.

Je paierai! je paierai! comme si je m'étais enrichi à votre service!... Ah! ce n'est pas ainsi que votre père me parlait!... Il me traitait avec amitié... Mais ce ne sont pas des amis qu'il vous faut à vous... il ne vous faut que des flatteurs... (Montrant Feucherolles qui entre.) et en voilà un!

VAUCHERON, allant à Francis, avec émotion.

Francis! (Francis sort à gauche.)

DURAND.

Oh! oui, en voilà un! (Il sort par le fond.)

FEUCHEROLLES.

Hein! moi! Qu'est-ce que c'est?

### SCÈNE III.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES.

VAUCHERON, s'asseyant près du bureau.

Et lui aussi! Ils se plaisent tous à me faire enrager.

FEUCHEROLLES.

Flatteur! moi! Il tombe bien!...

VAUCHERON.

Eh bien! je me passerai d'eux tous... Je ferai maison nette.

FEUCHEROLLES, s'approchant de lui.

Ah ça! mais qu'est-il donc arrivé ce matin, mon aimable ami?...

VAUCHERON.

Aimable! vous ne pensez pas ce que vous dites!

FEUCHEROLLES.

Si fait!

VAUCHERON.

Eh! non!

FEUCHEROLLES.

Mais si!

VAUCHERON, se levant avec colère.\*

Mais quand je vous dis !... (Lui prenant la main.) Pardon, tenez, je ne sais ce que j'ai... Je suis malheureux!... j'ai mal dormi!... J'aurais du plaisir à battre quelqu'un!

\* Feucherolles, Vaucheron.

FEUCHEROLLES, s'éloignant.

Oh! quelle idée originale!

VAUCHERON.

Celui-là, du moins, aurait raison de se plaindre de moi! de me quitter!... comme les autres!

FEUCHEROLLES.

Les autres ne se plaignent pas... au contraire!

VAUCHERON.

Vous croyez? Est-ce que je ne sais pas comme on me traite... Mes domestiques ne restent ici que parce que je les paie.

FEUCHEROLLES.

Les domestiques sont tous comme ça!

VAUCHERON.

Mes commis portent envie à ma fortune! Il n'y a que ce vieux Francis... le seul qui me soit attaché de cœur... l'ami de mon père... Il m'aime!

FEUCHEROLLES.

Tiens! il n'est pas le seul!

VAUCHERON.

Et où donc? A la Bourse, n'est-ce pas? où je ne dis pas un mot qui ne passe pour une bêtise.

FEUCHEROLLES.

Ça tient au terroir!

VAUCHERON.

Dans les salons? où je ne vais plus... où l'on riait de moi derrière des éventails... On dirait que je suis une bête curieuse!

FEUCHEROLLES.

Oh! une bête!

VAUCHERON.

Oui.. Ici même... dans ce quartier... ma maison est notée... Et tenez, du temps des émeutes, mes carreaux étaient toujours cassés... Pourquoi? Est-ce que je me mêlais de politique?

FEUCHEROLLES.

C'étaient les vitriers qui faisaient ces choses-là!

VAUCHERON.

Et quand je sors, on dirait un ours qui s'échappe de sa caverne. On me regarde passer... on me montre au doigt.

AIR du Verre.

La foule, d'un air ébahi,  
Quelquefois sur mes pas s'arrête,  
Et j'entends murmurer : C'est lui!  
La bête!... voyez donc la bête!  
On m'insulte!...

FEUCHEROLLES.

C'est du nouveau!...

Quand tant de bêtes bien connues,  
Jouissant de l'incognito,  
En paix circulent dans les rues.  
Tant de bêtes incognito  
Circulent en paix dans les rues.

Ce n'est pas l'embarras, on m'appelle bien flatteur, moi qui vous dis toutes vos vérités; vous

êtes brusque, c'est vrai... Violent, je ne dis pas...  
Je vous le répète tous les jours et très haut!...  
Mais vous êtes bon.

VAUCHERON.

N'est-ce pas ?...

FEUCHEROLLES.

Je vais même plus loin... Je soutiens que vous  
êtes trop bon ! Oui, vous vous fâcherez, si vous  
voulez, voilà comme je vous flatte... Vous êtes  
trop bon ! c'est un tort !

VAUCHERON.

C'est possible !

FEUCHEROLLES.

C'est peut-être un peu trop franc... ce que je  
dis là...

VAUCHERON.

Mais alors, si je suis bon, c'est sans le vouloir...  
parce que, voyez-vous, ce monde qui ne m'aime  
pas, je le lui rends bien !... Je n'ai pas confiance...  
je tiens ça de mon père qui se défiait de tout...  
qui ne croyait rien... Et au fait, ce monde, qu'a-  
t-il fait pour moi ? M'a-t-il donné un ami ?

FEUCHEROLLES.

Et moi, ingrat !

VAUCHERON.

Eh ! mon Dieu ! vous, vous êtes mon homme  
de paille... C'est sous votre nom que je prête mon  
argent... à un tas d'imbéciles... Je vous fais de  
bonnes remises, je vous donne de bons diners...  
Vous êtes gourmand !

FEUCHEROLLES.

Toujours spirituel !

VAUCHERON.

Vous êtes mon ami, soit, je le veux bien !...  
Mais ce monde, je ne lui demandais qu'une  
femme qui m'aimât pour moi !

FEUCHEROLLES.

Les femmes ! allons donc ! Elles n'ont jamais  
aimé que pour elles !

VAUCHERON.

Je n'ai pas même eu du bonheur pour mon  
argent !... Elles me trouvent laid !

FEUCHEROLLES.

Qui est-ce qui est beau ? Moi-même qui vous  
parle...

VAUCHERON.

Et tenez, à l'Opéra, le seul spectacle que je  
comprenne à cause des ballets, j'avais remarqué  
une petite sauteuse qui m'allait assez... un air  
piquant...

FEUCHEROLLES.

Gaillard !

VAUCHERON.

Oui, parlons-en !... J'en étais fou ! Je lui écri-  
vais en lettres d'or, à dix heures... A quatre, je me  
crus adoré, et à huit heures elle se moquait de  
moi !... J'étais trahi !

FEUCHEROLLES.

Ça n'a pas duré bien longtemps.

VAUCHERON.

Et pour qui ? Pour un fat qu'on trouve joli gar-  
çon, parce qu'on le croit riche... et il n'a pas le  
sou... Ruiné !

FEUCHEROLLES.

Ah bah !...

VAUCHERON, riant.

Ah ! ah ! ah ! J'en sais quelque chose... toute sa  
fortune est tombée dans ma caisse !... Ah ! ah !  
ah !... Plus rien !...

FEUCHEROLLES, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! (A part.) Quand il s'agit, il me fait  
peur !... (Haut.) Et ce fat... c'est ?...

VAUCHERON.

Ça ne vous regarde pas. Ce n'est pas pour ça  
que je vous ai fait venir... Êtes-vous homme à  
me rendre service ?

FEUCHEROLLES.

Vous vous y prenez de si bonne grâce ! Il  
s'agit ?

VAUCHERON.

De me marier ?

FEUCHEROLLES.

Ah bah !

VAUCHERON.

C'est une cheminée qui vous tombe sur la tête,  
n'est-ce pas ? Au fait, pourquoi non ? si j'ai trouvé  
une femme qui me convienne... une femme à  
qui je puisse dire : « Ma fortune, la voici, prenez-  
la, elle est à vous... et rendez-moi heureux ! »

FEUCHEROLLES.

Et cette femme, vous l'avez trouvée ?...

VAUCHERON.

Je l'ai formée moi-même.

FEUCHEROLLES.

C'est donc ça !

VAUCHERON.

La fille d'un pauvre diable que je fais vivre !...  
vieux ami de ma famille, que ma pauvre mère  
me recommandait en mourant... Aussi sa fille,  
je l'ai fait élever... pour moi... pour moi seul !...

FEUCHEROLLES.

Et c'est ?...

VAUCHERON.

La petite Ernestine !

FEUCHEROLLES.

Hein ! la fille du père Destouches ?... Je l'ai  
vue... Elle est ici !

VAUCHERON.

C'est ma filleule... Elle est venue me souhaiter  
ma fête... Car c'est ma fête... Personne n'y a  
pensé... personne... qu'elle !

FEUCHEROLLES, à part.

Maladroit !... je n'y ai pas pensé !...

VAUCHERON.

Pas un bouquet ! On sait que je les aime... on  
ne m'en donne pas !... Au contraire, j'avais des  
fleurs... qu'on m'a volées !

FEUCHEROLLES, lui prenant la main.

Dites donc... je vous la souhaite bonne ! Vous n'avez pas reçu mon bouquet?... c'est étonnant !... il est en route ! un rosier !

VAUCHERON.

J'ai retenu la petite... C'est une occasion, j'en veux profiter pour lui offrir mon cœur, ma main, ma fortune surtout ! ma fortune !... Les filles sont très sensibles à cela !

FEUCHEROLLES.

A cela... et au reste.

VAUCHERON.

Mais il faut lui parler...

FEUCHEROLLES.

Eh bien !... mais...

VAUCHERON.

Et je ne sais, quand elle est là, devant moi... je la regarde et je me tais !... Je n'ose pas !

FEUCHEROLLES.

Honnête homme ! allez ! Un millionnaire qui n'ose pas offrir... à une jeune fille !

VAUCHERON.

Et alors, il m'est venu une idée ! Elle doit avoir de l'affection pour vous !...

FEUCHEROLLES.

Mais oui !... les jeunes filles ont assez d'affection pour moi...

VAUCHERON, le regardant.

Ah !... Enfin n'importe !... Si vous lui parliez de mes projets ?...

FEUCHEROLLES.

J'entends... pour faire votre déclaration !

VAUCHERON.

Oui !

FEUCHEROLLES.

Vous y avez la main... j'ai toujours été fort pour les déclarations...

(Vaucheron remonte la scène.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉDOUARD, puis DURAND.

ÉDOUARD, en dehors.

Eh parbleu ! je sais bien le trouver.

VAUCHERON.

Édouard !... silence !

ÉDOUARD.

Eh ! le voici !... ce brave cousin !... Bonjour, banquier ! comment ça va-t-il ?... Bien ?... j'en suis enchanté... Et moi, pas mal. (Saluant Feucherolles.) Monsieur.. (A part.) Il y a de drôles de figures dans la banque ! (S'asseyant près du bureau.) Vous permettez, n'est-ce pas ?\*

\* Édouard, Vaucheron, Feucherolles.

VAUCHERON.

Dame ! quand on le demande aussi poliment.

(Il va sonner à la cheminée au fond.)

FEUCHEROLLES, à part.

Il ne se gêne pas.

ÉDOUARD.

En me réveillant, ce matin, je me suis rappelé que je n'avais plus le sou dans ma bourse... à sec !... Alors, je me suis dit : C'est le cas d'aller voir mon cousin... mon trésorier, mon banquier, mon usurier... et de lui demander... d'abord à déjeuner !

VAUCHERON, qui est revenu à son bureau, où il range des papiers.

Merci... je ne déjeûne pas.\*

ÉDOUARD.

C'est-à-dire que... Je comprends... de la rancune contre moi !

VAUCHERON.

De la rancune, moi ! Allons donc !

ÉDOUARD.

Oui, oui, de la rancune... Tu m'en veux de l'histoire de l'Opéra... Tu as tort... c'est ta faute... j'en prends monsieur pour juge !

(Feucherolles s'approche.)

VAUCHERON, sonnant encore avec impatience.

C'est inutile !

ÉDOUARD, se levant.

Qui diable pouvait s'imaginer que tu avais jeté ton mouchoir de pacha parmi les odalisques de l'Académie royale ?... Ah ! je t'en félicite... elle était gentille ! (Vaucheron sonne de nouveau et casse le cordon de la sonnette, qu'il jette.) Il fallait me prévenir, moi qui suis de la maison : je t'aurais donné des conseils... je t'aurais formé, reformé, déformé...

VAUCHERON, à part.

Bien ! bien ! va toujours !...

ÉDOUARD.

Au lieu de cela, tu ne me dis rien... et tu m'exposes... à te faire de la peine !

FEUCHEROLLES, à Vaucheron.

Ah bah ! c'est lui qui vous a ?... (Riant, bas à Édouard.) Il est vexé !...

ÉDOUARD, bas.

Il est bien autre chose !

VAUCHERON, riant avec effort. — Pendant toute cette scène, Vaucheron, très impatient, parcourt la scène, allant de son bureau à la cheminée.

A moi ! de la peine !... pas du tout !

ÉDOUARD, gaiement.

Si fait ! si fait ! tu es piqué ! Au reste, ce qui est consolant pour toi, c'est que ça n'est pas sorti de la famille !

FEUCHEROLLES, riant, à part.

Belle consolation !

\* Vaucheron, Édouard, Feucherolles.



VAUCHERON, à Durand qui entre au fond.\*

Eh bien ! drôle, misérable !... viendra-t-on, quand je sonne ?

DURAND.

Dame ! monsieur... je faisais mes paquets !...

VAUCHERON.

Dites à Mlle Ernestine de venir ici... Allez !...  
(Durand sort.)

ÉDOUARD.

Mlle Ernestine ! Qu'est-ce que c'est que ça, banquier ? \*\*

VAUCHERON.

Hein ?

ÉDOUARD.

Oh ! oh ! n'aie pas peur, j'ai le cœur pris, ma parole !... Je suis amoureux !... mais sérieusement ! amoureux de la vertu en personne !... Un ange que j'ai trouvé...

VAUCHERON.

A l'Opéra ?

ÉDOUARD.

Ah ! ah ! que c'est méchant, pour ces dames !...

FEUCHEROLLES, bas, à Vaucheron.

Charmant ! charmant !

ÉDOUARD.

Du tout ! une jeune fille que j'ai connue dans l'opulence et que les malheurs de sa famille ont rendue plus intéressante encore !... une beauté... accomplie... Il ne lui manque que cent mille écus de dot, pour être digne d'entrer dans la famille ! Mais bah ! elle en sera tout de même.

FEUCHEROLLES.

De la main gauche...

ÉDOUARD.

Peut-être mieux.

VAUCHERON.

Si vous venez me demander mon consentement...

ÉDOUARD, solennellement.

Je viens vous demander de l'argent ! car enfin vous tenez les cordons de ma bourse.

FEUCHEROLLES, à part, riant.

Ah ! c'est juste !... Pauvre garçon !

VAUCHERON.

Votre bourse ! C'est un compte à faire. (A part.)  
A mon tour de rire !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ERNESTINE, DURAND.

ERNESTINE, entrant avec crainte de la droite.

Me voici, mon parrain !

ÉDOUARD.

Oh ! la jolie personne ! (Allant à elle.) \*\*\* Made-

\* Vaucheron, Durand, Edouard, Feucherolles.

\*\* Vaucheron, Edouard, Feucherolles.

\*\*\* Edouard, Vaucheron, Ernestine, Feucherolles.

moiselle... (Vaucheron se pose entre eux.) Pardon cousin... je salue mademoiselle, un usage entre gens bien élevés !

VAUCHERON.

C'est bien ! il n'y a pas de mal !... Approchez, mon enfant... M. Feucherolles a, je crois, à vous parler... Je vous laisse avec lui.

ERNESTINE.

Avec monsieur ? (Feucherolles la salue.)

ÉDOUARD, bas, à Vaucheron.

Dis donc... elle ne se soucie pas du tête-à-tête. Tu aurais pu mieux choisir, vrai... quelqu'un de mieux bâti... une tête plus...

VAUCHERON.

Vous !... j'ai des comptes à vous rendre !

ÉDOUARD.

Ah ! bah ! des comptes, je n'en ai que faire ! Donne-moi de l'argent... et fais-moi servir à déjeuner.

VAUCHERON, à Ernestine.

Adieu ! à bientôt... (Montrant Feucherolles.)  
Ecoutez-le !

ÉDOUARD, saluant.

Mademoiselle... Pauvre petite !

VAUCHERON.

Venez donc !...

ÉDOUARD.

Me voilà !...

DURAND, entrant du fond.

Il y a là des personnes qui attendent !

VAUCHERON.

Qu'elles attendent !

(Vaucheron et Edouard entrent à gauche.)

DURAND, sortant par le fond.

Ours, va !

ÉDOUARD.

AIR : Les Diables de l'Opéra.

Allons, mon cher, viens, guide-moi.

Je veux gaiement boire avec toi ;

Et, s'il le faut, eh bien ! cousin,

Nous compterons le verre en main !

VAUCHERON.

J'éprouve là je ne sais quoi,

En m'éloignant. Oui, suivez-moi ;

Et pour noyer votre chagrin,

Vous compterez le verre en main.

ERNESTINE.

J'éprouve là je ne sais quoi,

Et je me sens trembler d'effroi ;

J'ai beau rêver, je cherche en vain

Ce que de moi veut mon parrain.

FEUCHEROLLES.

Je vais parler comme pour moi !...

(A part.)

La pauvre enfant, tremblant d'effroi,

Aimerait mieux, j'en suis certain,

L'ambassadeur que le parrain !

SCÈNE VI.

FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

FEUCHEROLLES, à part.

Une drôle de commission !

ERNESTINE, à part.

Ce monsieur, qu'a-t-il à me dire ?...

FEUCHEROLLES, s'approchant.

Mademoiselle... (Mouvement d'Ernestine.) Rassurez-vous !... Ce que j'ai à vous dire n'a rien d'effrayant pour une jeune fille... au contraire !...

ERNESTINE.

Mon Dieu, monsieur, qu'est-ce donc ?

FEUCHEROLLES.

Eh ! de quoi peut-il être question... pour le bonheur d'une jeune fille... si ce n'est d'amour ?

ERNESTINE, le regardant.

Monsieur !... (A part.) Il est joli l'amour !...

FEUCHEROLLES.

Et de mariage !

ERNESTINE, avec effroi.

O ciel !... (Elle le regarde.) de mariage !

FEUCHEROLLES.

Il ne s'agit pas de moi !

ERNESTINE, rassurée.

Ah ! en ce cas...

FEUCHEROLLES, à part.

Pauvre petite ! je me lui souhaiterais !

ERNESTINE, à part.

Il m'avait fait une peur !...

FEUCHEROLLES.

Voyons, ma chère enfant... si l'on vous offrait un mari qui vous conviut ?...

ERNESTINE.

Je le prendrais... Mais c'est peut-être ce monsieur qui sort d'ici... avec mon parrain !

FEUCHEROLLES.

M. Edouard ? non... Celui-là est ruiné... au lieu que le nôtre est riche, très riche !...

ERNESTINE.

Vrai ! (A part.) Oh ! alors ce n'est pas ce pauvre Georges !...

FEUCHEROLLES.

Si c'était monsieur...

ERNESTINE.

Qui ?

FEUCHEROLLES.

M. Vaucheron.

ERNESTINE.

Mon parrain !... Oh ! non, non... vous voulez rire... ce n'est pas lui, n'est-ce pas ?...

FEUCHEROLLES.

Eh bien ! si fait !

ERNESTINE.

Oh ! mon Dieu !

FEUCHEROLLES.

Il doit vous plaire ?

ERNESTINE.

Mais pas du tout.

FEUCHEROLLES.

Ah bah ! vous refuseriez ?...

ERNESTINE.

Tout de suite !

FEUCHEROLLES.

Ah ! (A part.) Diable ! diable ! (Haut.) Cependant vous devez l'aimer...

ERNESTINE.

Dame ! c'est possible, comme parrain !

FEUCHEROLLES.

Mais comme mari ?

ERNESTINE.

Jamais !

FEUCHEROLLES.

Et pourquoi ?

ERNESTINE.

Parce que...

FEUCHEROLLES.

Mais encore... pourquoi ?

ERNESTINE.

Mais... parce que...

FEUCHEROLLES.

C'est clair !... Cependant sa femme...

ERNESTINE.

Sa fortune... je ne dis pas ; mais... Ah ! tenez, monsieur... ça ne se peut pas... ne me faites pas peur comme ça !... Tout le monde le déteste.

FEUCHEROLLES.

Mais s'il était votre mari ?... eh bien ?...

ERNESTINE.

Eh bien ! je crois que je ferais comme tout le monde !

FEUCHEROLLES.

C'est très clair.

ERNESTINE.

AIR des Anguilles.

Conçoit-on un mari semblable ?

FEUCHEROLLES.

Il n'a que trente ans, bien comptés !

ERNESTINE.

Quel ton ! quelle figure aimable !

FEUCHEROLLES.

Mais il a d'autres qualités.

Il vous aime du fond de l'âme ;

S'il se marie, il ne voudra...

ERNESTINE.

Rien... que faire enrager sa femme !

FEUCHEROLLES.

Oh ! sa femme le lui rendra.

Oui, s'il fait enrager sa femme.

Sa femme le lui rendra.

ERNESTINE.

Ah! s'il fallait absolument l'épouser, je crois que j'en mourrais...

FEUCHEROLLES.

Vous n'en mourriez pas!

ERNESTINE.

Mais si.

FEUCHEROLLES.

Mais non.

ERNESTINE, avec impatience.

Si fait .. j'en suis bien sûre peut-être!

FEUCHEROLLES.

Oh! si vous le prenez ainsi... Me voilà bien avec mon ambassade! Il faut donc lui répondre que vous le refusez?

ERNESTINE.

Sans le lui dire... lui faire entendre que je veux retourner chez mon père... que je ne veux pas me marier.

FEUCHEROLLES.

Il ne le croira pas.

ERNESTINE.

Il n'est pas obligé de savoir qu'il y en a un autre... que j'ai un amoureux...

FEUCHEROLLES.

Un amoureux!

ERNESTINE.

Un petit jeune homme bien gentil... Mais je n'en aurais pas, que ce serait absolument la même chose.

FEUCHEROLLES.

Pauvre Vaucheron!

(Vaucheron a ouvert doucement la porte de droite. Il passe la tête et toussé doucement.)

FEUCHEROLLES.

Ah! (Bas à Ernestine.) c'est lui... restez!

ERNESTINE.

O ciel! (Elle est cachée par Feucherolles.)

## SCÈNE VII.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

VAUCHERON.

Je puis entrer?

FEUCHEROLLES.

Oui... certainement, vous pouvez... (A part.) Ma foi! qu'elle s'explique... moi je n'osrai jamais... Il va être dans une colère...

VAUCHERON.

Eh bien?...

(Ernestine s'esquive par la porte à droite.)

FEUCHEROLLES.

Eh bien! mademoiselle va vous répondre elle-même. (Il se retourne et ne la trouve plus.) Eh! mais... eh! mais, où est-elle donc?...

VAUCHERON.

Ernestine?... Elle n'est plus là... elle est sortie!

FEUCHEROLLES.

Ah! (A part.) J'ai bien envie d'en faire autant... de m'en aller... Je m'en vais.

(Il va pour sortir.)

VAUCHERON, le prenant par le bras.

Hein? où allez-vous donc? vous sortez?

FEUCHEROLLES.

Moi?... non... au contraire...

VAUCHERON.

Dites-moi... vous avez?...

FEUCHEROLLES, l'interrompant.

Et votre cousin?... et M. Édouard?...

VAUCHERON.

Il est là... il se console à table. . je lui ai fait servir à déjeuner.

FEUCHEROLLES.

Que vous êtes bon! mon Dieu! que vous êtes bon! (A part.) Il se portera à quelque extrémité... je m'en vais...

VAUCHERON, le prenant par le bras.

Vous l'avez vue... Ernestine? vous lui avez parlé?

FEUCHEROLLES.

Oui... oui...

VAUCHERON.

Et?

FEUCHEROLLES.

Dame!

VAUCHERON, le regardant.

Hein?

FEUCHEROLLES.

Quoi?

VAUCHERON.

Sa réponse?

FEUCHEROLLES.

Sa réponse?... Ah! oui!... Oh! ces petites filles, vous savez... c'est si peu... et puis...

VAUCHERON.

Après?

FEUCHEROLLES.

Après?... Que voulez-vous?... nous sommes tous exposés...

VAUCHERON.

Elle refuse?...

FEUCHEROLLES.

Je lui ai dit de vous un mal du diable! Que vous êtes bon! que vous êtes riche!... Hein! suis-je flatteur!

VAUCHERON.

Elle refuse?

FEUCHEROLLES.

Que vous l'aimez; que son bonheur dépend de ce mariage!...

VAUCHERON.

Elle refuse?



FEUCHEROLLES.

Elle demande à partir !

VAUCHERON, accablé, va s'asseoir à droite.

Eh bien ! qu'elle parte !... qu'elle s'en aille !...  
Encore une ingrate !...

FEUCHEROLLES, à part.

La pilule a mieux passé que je ne croyais...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, entrant par la gauche, des papiers à la main.\*  
Monsieur...

VAUCHERON.

Qu'est-ce encore ? Je ne pourrai donc pas être  
seul !

FEUCHEROLLES, à part.

Voilà le feu aux poudres !

FRANCIS.

C'est que... c'est important...

VAUCHERON.

Ah ! Francis ! toujours là quand on ne vous ap-  
pelle pas. Vous êtes insupportable !

FRANCIS.

Mais, monsieur, c'est pour ce billet confié au  
petit Georges...

VAUCHERON.

Eh bien !... il est rentré ?... Vous le renverrez  
aussi... Ah ! on m'accuse d'être dur, méchant...  
je le serai !...

FRANCIS, s'approchant.\*\*

Mais... c'est... qu'il n'est pas rentré... Il ne  
rentrera pas.

VAUCHERON.

Vous dites ?

FRANCIS.

Ce malheureux jeune homme n'a pas reparu...  
il m'a écrit...

VAUCHERON.

J'entends... c'est un voleur !

FRANCIS.

C'est un joueur !

VAUCHERON.

C'est un voleur ! Il faut le poursuivre... le faire  
arrêter... le dénoncer !...

FEUCHEROLLES.

Au fait... s'il a dérobé...

VAUCHERON.

Au procureur du roi !

DURAND, entrant du fond.\*\*\*

Monsieur...

VAUCHERON.

Quoi ? qu'est-ce encore ?

DURAND.

Il y a là deux dames...

VAUCHERON.

Laissez-moi... je ne veux voir personne !... (A  
Francis.) Faites-le arrêter !...

DURAND, effrayé.

Moi ?...

VAUCHERON.

Non... ce M. Georges !

DURAND.

Ah !... (A part.) Pauvres filles !

FRANCIS.

Permettez... cette lettre où il avoue sa faute...

VAUCHERON.

Il est bien temps ! il faut un exemple !  
(Vaucheron furieux traverse la scène en déchirant la  
lettre.)

FRANCIS.

Un pauvre jeune homme, dont la famille...\*

VAUCHERON.

Hein ? vous allez le justifier ! Vous feriez donc  
ce qu'il a fait ?...

FRANCIS.

Monsieur... ce que vous dites est indigne !

FEUCHEROLLES.

Douhomme !

VAUCHERON.

Vous prenez toujours parti contre moi ! Vous  
êtes un ingrat comme les autres... comme elle...  
Elle refuse !...

FRANCIS.

Ingrat ? moi, qui, malgré vos injustices, vos vio-  
lences...

VAUCHERON.

Taisez-vous !

FRANCIS.

Non, monsieur... je parlerai !... et puis, si vous  
voulez me renvoyer aussi...

VAUCHERON.

Je ne vous retiens pas !

FRANCIS.

Je vous aurai dit au moins que...

VAUCHERON.

Je vous dis, moi, de vous taire !

FRANCIS.

Que vous n'aimez que le mal ! que tout le  
monde vous hait !...

VAUCHERON, bousculant un meuble.

Mais vous taisez-vous ?... ou je vous ..

FEUCHEROLLES.

Mon ami !\*\*

FRANCIS, reculant, effrayé.

Ah !... vous êtes une bête furieuse !

\* Francis, Feucherolles, Vaucheron.

\*\* Feucherolles, Francis, Vaucheron.

\*\*\* Durand, Feucherolles, Vaucheron, Francis

\* Durand, Feucherolles, Francis, Vaucheron.

\*\* Durand, Francis, Feucherolles, Vaucheron.

VAUCHERON.

Malheureux !... lui aussi !

FEUCHEROLLES, à part.

Il a dit le mot !

VAUCHERON.

Je ne vous pardonnerai jamais !... Allez-vous-en !...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ERNESTINE, puis ANTOINETTE,  
CAMILLE.

ERNESTINE, entrant en sautant.

Mon parrain ! mon parrain !... je venais pour vous rappeler...

VAUCHERON, allant à elle et la faisant reculer.\*

Qu'est-ce ? que voulez-vous ? qui vous a permis de vous présenter ici ?

ERNESTINE.

Pardon, mon parrain... Si j'avais cru... si j'avais deviné... (Bas, à Feucherolles.) Qu'est-ce que vous lui avez donc dit ?

FEUCHEROLLES, à mi-voix.

Que vous ne vouliez pas de lui.

ERNESTINE, de même.

Est-ce qu'on dit jamais de ces choses-là ?

(Elle reporte ses regards sur Vaucheron, et reste immobile.)

VAUCHERON.

Eh bien ! quand vous resterez là à me regarder...

ERNESTINE.

C'est que monsieur Durand a dû vous dire... Il y a là deux dames qui vous demandent...

VAUCHERON.

Je ne veux pas les voir.

ERNESTINE.

Deux jeunes personnes bien intéressantes, mon parrain.

VAUCHERON.

Qu'est-ce que ça me fait ?

DURAND, bas, à Ernestine.

Il faut toujours leur faire signe d'entrer...

FEUCHEROLLES.

Voyons, mon ami...

VAUCHERON.

Allez au diable !... Je voudrais y envoyer tout le monde !

ERNESTINE, à part.

Ah ! que c'est laid un homme en colère !

(Elle va au fond et fait signe de venir.)

VAUCHERON.

Dites à Mme Mathias de reconduire mademoiselle chez son père.

DURAND.

Mme Mathias ?... mais vous l'avez chassée... elle part... comme moi.

FRANCIS.

Comme moi !...

VAUCHERON.

Tant mieux ! (A part.) Plus personne !...

ENSEMBLE.

AIR des Tambours de la garde.

Seul en ces lieux je resterai !

Eh ! oui, sans crainte

Et sans contrainte,

Je puis vivre à mon gré...

Et me fâcher quand je voudrai !

DURAND, FRANCIS.

Oui, je m'en vais, et je pourrai

Parler sans crainte

Et sans contrainte !

C'est trop long-temps, le cœur navré,

À vos fureurs être livré !...

ERNESTINE.

Je veux partir, bon gré, mal gré !

Je meurs de crainte !

Et, sans contrainte,

Oui, s'il le faut, je le dirai,

Jamais ici je ne viendrai !...

FEUCHEROLLES.

Sans adieu donc ! je reviendrai,

Parlant sans crainte,

Riant sans feinte,

Serrer la main à l'ami vrai

Qu'à table ici je fêterai !

(Vaucheron va s'asseoir à droite. — Antoinette et Camille sont entrées sur le signe d'Ernestine, qui les fait avancer.)\*

ANTOINETTE.

Monsieur Vaucheron ?

VAUCHERON, sans la regarder.

Il n'y est pas.

FEUCHEROLLES, se détournant pour rire.

Oh !

ERNESTINE, à part.

Dieu ! qu'il est menteur !...

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON, avec impatience.

Il n'y est pas, vous dis-je !... Sortez !

CAMILLE, effrayée.

Oh ! je m'en vais.

ANTOINETTE.

S'il n'y est pas... on peut l'attendre.

VAUCHERON.

Non !

ANTOINETTE.

Mais...

\* Francis, Feucherolles, Camille, Antoinette, Durand, Vaucheron, assis.

\* Durand, Francis, Feucherolles, Ernestine, Vaucheron.

VAUCHERON.

Non !

ANTOINETTE, effrayée aussi.

Nous reviendrons.

(Elle va pour sortir avec Camille.)

ERNESTINE, bas, à Antoinette.

Mais c'est lui ! c'est lui-même !

ANTOINETTE.

Lui ? Oh ! dans ce cas... (Retenant Camille.)

Reste !... (Elle s'approche de Vaucheron.)

VAUCHERON.

Eh bien ?\*

ANTOINETTE.

Monsieur Vaucheron ?... je veux lui parler !

VAUCHERON.

Mais quand je vous dis...

ANTOINETTE.

Il le faut !

VAUCHERON, se levant avec impatience.

Mais...

ANTOINETTE.

Je ne sortirai pas d'ici sans lui avoir parlé.

VAUCHERON, étonné.

Ah !...

ERNESTINE.

A la bonne heure !... ferme !.

VAUCHERON, la regardant.

Madame... ou mademoiselle...

ANTOINETTE.

Mademoiselle.

VAUCHERON.

Parlez !... (Hésitation.) Parlez donc !

ANTOINETTE.

C'est que je voudrais vous parler... à vous seul.

VAUCHERON, la regardant avec surprise.

A moi seul ! (Il fait un signe à Feucherolles.)

FEUCHEROLLES.

C'est-à-dire qu'il faut que nous... Compris.  
(Offrant la main à Ernestine.) A ce soir... à dîner !

ERNESTINE, bas, aux jeunes filles.

Du courage !

VAUCHERON, à Francis, avec contrainte.

Avant de partir... avant de me rendre vos  
comptes, préparez cette plainte au procureur du  
roi.

CAMILLE, d'une voix étouffée.

O ciel !

ANTOINETTE, la faisant taire, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Feucherolles et Ernestine sortent par le fond, Francis par la gauche, Vaucheron le suit des yeux.)

VAUCHERON, à part, avec émotion.

Il ne me restait que lui !

(Il tombe assis près de son bureau.)

\* Francis, Feucherolles, Camille, Antoinette, Vaucheron, Durand, au fond.

SCENE X.

VAUCHERON, CAMILLE, ANTOINETTE.

CAMILLE, bas, à Antoinette.

Oh ! qu'il me fait trembler !

ANTOINETTE.

Et moi donc !

(Elles sont tremblantes et les yeux baissés.)

VAUCHERON, assis.

Eh bien ! nous voilà seuls... Qu'y a-t-il ? que  
me voulez-vous ?...

CAMILLE.

Il y a... monsieur... C'est-à-dire... et puis... (A  
Antoinette.) Oh ! va, va... je n'oserai jamais !

VAUCHERON.

Quand vous voudrez...

ANTOINETTE, s'avançant.\*

Voici ce que c'est, monsieur ! Nous sommes  
deux pauvres filles... sans appui, sans soutien...  
et bien malheureuses !

VAUCHERON.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

CAMILLE.

Nous n'avons qu'un ami au monde !

VAUCHERON.

Après ?...

ANTOINETTE.

Vous le connaissez.

VAUCHERON.

Ah !... C'est possible !

ANTOINETTE.

C'est... c'est notre frère !

VAUCHERON.

Son nom ?...

ANTOINETTE.

Il s'appelle Georges. (Avec effort.) Georges Bre-  
ton !

VAUCHERON.

C'est un voleur !

CAMILLE.

Oh ! monsieur !...

ANTOINETTE.

Monsieur... ne parlez pas ainsi !

VAUCHERON.

Comment diable voulez-vous que je parle ? Il  
m'a volé !

CAMILLE.

Volé !

ANTOINETTE.

Grâce, monsieur, grâce ! Si vous saviez ! Habi-  
tué au luxe, au plaisir, comme nous, il nous  
croyait trop malheureuses des privations auxquel-  
les nous étions condamnées.. Il nous aimait tant !..  
Et, entraîné par l'exemple de quelques amis... il  
est devenu joueur... Mais c'était un bien honnête  
homme ! Il espérait gagner !

\* Vaucheron, Antoinette, Camille.



VAUCHERON.

Parbleu ! on espère toujours !

CAMILLE.

Oh ! pour nous seules ! .. c'est-à-dire pour moi... On m'avait parlé d'un beau mariage, et, pour m'enrichir, pour me donner des parures que j'en-viais, il aurait voulu avoir des millions.

VAUCHERON.

Rien que ça !...

CAMILLE.

Il était si bon !

VAUCHERON.

Si bon ! si bon ! C'était pour vous enrichir n'est-ce pas, qu'il me volait mes fleurs ! Oui, il avait la manie du vol, à ce qu'il paraît, et tous les jours mes plus belles roses !...

ANTOINETTE.

C'était pour moi. (Vaucheron la regarde, elle continue.) Mon Dieu ! oui, pour moi ! moi qui n'aime ni le luxe, ni la parure, qui suis toujours simple, je ne lui demandais qu'une rose pour être heureuse !

VAUCHERON, l'écoutant avec plus d'attention.

Ah ! c'était pour vous !

ANTOINETTE.

Une rose que je payais d'un baiser. (Il fait un mouvement.) Elle me venait de mon frère !

VAUCHERON.

C'est-à-dire de moi !

ANTOINETTE.

Et je pensais à lui tout le jour !

VAUCHERON, devenant rêveur.

Vous l'aimiez bien, votre frère !

CAMILLE.

Nous l'adorions !

ANTOINETTE.

Aussi, jugez de notre désespoir, lorsqu'une lettre de lui est venue, ce matin, nous apprendre qu'il avait eu le malheur de détourner cette traite... ce billet...

VAUCHERON.

Vous appelez ça un malheur, vous ?...

ANTOINETTE.

Qu'il l'avait joué !... perdu !... et que, caché et tremblant, il attendait votre arrêt pour savoir s'il devait vivre ou mourir !... Oui, mourir... car il a du cœur... et plutôt de se laisser arrêter, il se tuerait !...

CAMILLE.

Oh ! oui, il l'a écrit et je suis sûre !...

VAUCHERON, à Antoinette.

Continuez donc... vous...

ANTOINETTE.

Oh ! alors, monsieur, après avoir bien pleuré, j'ai dit à ma sœur : « Du courage ! Il faut le sauver !... Une somme aussi forte ! qui nous la prêterait ?... Personne ! Monsieur Vaucheron est riche, il doit être bienfaisant ; il est bon, j'en suis sûre... »

VAUCHERON.

Vous aviez besoin de moi !

ANTOINETTE.

Ah ! monsieur.

AIR : Je suis acheteur de rubans.

Il est beau de tendre la main

Au repentir, à la détresse ;

Quelquefois encor le chagrin

Se trouve au sein de la richesse !

Mais pouvoir se dire en son cœur :

Quelqu'un me bénit en cachette !

C'est être heureux... et le bonheur

Vaut bien la peine qu'on l'achète.

CAMILLE.

Elle m'a dit cela... nous le pensions.

VAUCHERON, se levant, à Antoinette.

Allez donc toujours... vous...

ANTOINETTE.

Viens, lui ai-je dit, nous lui demanderons la grâce de notre frère... nous l'attendrions... nous tomberons à ses genoux !

VAUCHERON.

Vous avez dit ?...

ANTOINETTE, se laissant tomber à genoux.

Nous y sommes !...

(Camille va pour tomber aussi à genoux, Vaucheron la retient d'une main et reste toujours les yeux fixés sur Antoinette.)

VAUCHERON, à Camille.\*

Non ! non ! laissez !... Allez vous asseoir.

(Il étend la main vers le fond.)

CAMILLE.

Monsieur !

VAUCHERON.

Je vous en prie !

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON.\*\*

Je le veux ! (Camille va au fond. — Il considère Antoinette et la relève d'un mouvement brusque, mais qui semble partir d'une bonne impression. — Après un moment de silence.) Votre frère est coupable... il m'a volé ! (Mouvement d'Antoinette.) Il m'a volé !... Dans ce moment, on dresse contre lui une plainte pour qu'il soit poursuivi !

CAMILLE, se rapprochant.

Ah !

VAUCHERON.

Allez donc vous asseoir !... (Elle y retourne. — A Antoinette.) De l'or pour moi, je n'en ai que faire !... Mes fleurs !... mais c'était pour vous... Il ne tient qu'à vous de le sauver...

ANTOINETTE.

Oh ! dites, monsieur, dites !...

\* Vaucheron, Camille, Antoinette.

\*\* Camille, Vaucheron, Antoinette.

VAUCHERON.

Vous êtes sans fortune, sans espérance d'en avoir... Moi, je suis seul au monde... riche et malheureux!... Personne qui pense à moi... qui veille sur moi... ma maison est maudite... Ils la quittent tous! Restez-y. (Mouvement d'Antoinette.) Ah! déjà! je vous fais peur, n'est-ce pas?...

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela... mais...

VAUCHERON.

Si fait... voyez... décidez... Voulez-vous être ma sœur, ma fille... ma gouvernante... qu'importe? C'est ma condition! Voulez-vous, oui ou non?...

ANTOINETTE.

Mais, monsieur!

VAUCHERON, avec impatience.

Voulez-vous?...

CAMILLE.

Mais...

VAUCHERON.

Allez donc vous asseoir!... (A Antoinette.) Au lieu d'être poursuivi, arrêté... votre frère sera envoyé... bien loin! pour quelque temps! Je m'en chargerai... Personne ne saura... personne!... cela dépend de vous!... Me rendre ce qu'il m'a pris... soit! mais vous ne le pouvez pas!... Vous tremblez... vous voulez du temps, peut-être, pour réfléchir... (Antoinette, sans parler, fait signe que oui.) C'est juste... tant que vous voudrez... je vous laisse dix minutes!... Après cela, un mot, un seul... oui ou non... Tenez... sur un decès carré de papier que je trouverai à mon retour... là.... Adieu! (Il va jusqu'au fond. — Les deux sœurs, toutes tremblantes, font un mouvement l'une vers l'autre. — Il s'arrête au fond et répète.) Oui ou non! (Il sort. — Elles restent toutes les deux à se regarder en pleurs.)

## SCÈNE XI.

CAMILLE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Eh bien?

CAMILLE.

Eh bien!... en voilà un original!

ANTOINETTE.

Ah! j'en tremble encore! Je ne sais si je veille! Moi, rester ici!... dans cette maison qui a l'air d'une caverne... près de cet homme qui a l'air d'un... Ah! je ne pourrais pas!... je ne pourrais jamais...

CAMILLE.

Il est laid!

ANTOINETTE.

Que m'importe!... Mais il est boursu! il est méchant... tout le monde le fuit!

CAMILLE.

Et tout le monde a bien raison!... Rien que de l'avoir entendu, je suis toute bouleversée!...

ANTOINETTE.

Et mon frère! mon pauvre Georges! qui nous attend!

CAMILLE.

A qui nous adresser pour restituer à ce vilain homme...

ANTOINETTE.

Quand il saura que je pouvais le sauver! que je pouvais!... Oh! non! non! il me défendrait lui-même...

CAMILLE.

Mais, sans nous, il est perdu!

## SCÈNE XII.

ÉDOUARD, CAMILLE, ANTOINETTE.

ÉDOUARD.

Ma foi! c'est égal, j'ai bien déjeuné!

ANTOINETTE.

Quelqu'un!... sortons!

CAMILLE.

Eh! mais...

ÉDOUARD.

Mesdames!... Grand Dieu!

ANTOINETTE.

Que vois-je?... Édouard! monsieur Édouard!\*

ÉDOUARD.

Antoinette!... vous ici?... Quel hasard... ou plutôt quel bonheur?...

ANTOINETTE.

Oh! ni l'un ni l'autre! Nous venons dans cette maison...

CAMILLE.

Oui, nous venons pour...

ANTOINETTE, l'arrêtant.

Oh! silence! ne dis pas... Que personne ne sache... ni lui, ni Ernestine!...

ÉDOUARD.

Vous veniez pour?...

ANTOINETTE.

Pour un service que nous voulions demander à M. Vaucheron... et qu'il nous refuse!...

ÉDOUARD.

Ah bah!

CAMILLE.

Cela vous étonne?...

ÉDOUARD.

Au contraire... Ce qui m'étonnerait, c'est qu'il vous l'accordât.

\* Édouard, Antoinette, Camille.

ANTOINETTE.

Mais vous!... est-ce le ciel qui vous envoie? Pardon, pardon, de n'avoir pas pensé à vous d'abord!

ÉDOUARD.

Oh! parlez!... Vous savez que mon vœu le plus cher serait de mériter votre confiance, votre amitié!... mieux encore... votre...

ANTOINETTE, vivement.

Ma reconnaissance!

ÉDOUARD.

C'est ce que je voulais dire.

CAMILLE, bas, à Antoinette.

C'est cela!... du courage!... je vais trouver Georges... je vais lui dire d'espérer. (Haut.) Adieu, monsieur Edouard, nous ne comptons que sur vous!...

ANTOINETTE.

Oui, va, va!... (Camille sort par le fond.)

## SCÈNE XIII.

ANTOINETTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

Trouver celle que j'aime, ici, en ce moment... c'est une compensation. (La regardant.) C'est étonnant!... je sens là que je n'ai jamais été plus amoureux que depuis que je suis ruiné! Dame! amoureux... il ne me reste plus que ça!

ANTOINETTE, à part.

Comment lui dire? comment lui demander... Oh! mon Dieu!

ÉDOUARD, à part, s'approchant d'elle.

Eh bien! ma chère Antoinette... dites!... Demandez-moi ce service que vous attendez de mon... amitié... à charge de revanche.

ANTOINETTE.

J'y compte bien!

ÉDOUARD.

Moi aussi!... Antoinette, ne tremblez donc pas, vous savez si je vous aime!...

ANTOINETTE.

Oh! oui, et c'est ce qui me donne du courage... Voici ce que c'est... Nous avons... c'est-à-dire, oui, il nous faudrait...

ÉDOUARD.

Il vous faudrait?...

ANTOINETTE, à part.

Oh! que c'est difficile! je n'ose pas!

ÉDOUARD.

Eh bien! lèvez donc ces beaux yeux... Laissez-moi votre jolie main... Voyons... ce qu'il vous faudrait...

ANTOINETTE.

C'est... (A part.) Oh! j'ai le cœur serré!

ÉDOUARD.

C'est?...

ANTOINETTE, entre ses dents.

De l'argent!...

ÉDOUARD.

Hein?... vous dites?...

ANTOINETTE, d'une voix plus rassurée.

De l'argent!

ÉDOUARD.

De... de... (A part.) Par exemple! si je m'y attendais!... (Haut.) De l'argent!... Ah! il vous faut... Vous avez bien fait de penser à vos amis... à moi, d'abord!

ANTOINETTE.

Oui, n'est-ce pas?... Parce que vous m'aimez... et que vous êtes riche... Vous me l'avez dit!...

ÉDOUARD.

Riche... Oui, oui... sans doute!

ANTOINETTE, qui s'est rapprochée doucement.

Mon Dieu! monsieur Edouard, c'est peut-être indiquer ce que je vous ai demandé là... Mais vous me rendriez si heureuse!

ÉDOUARD.

Vous rendre heureuse, c'est tout ce que je veux... (A part.) Eh bien! je suis fâché que ça vienne d'elle... j'aurais mieux aimé lui offrir... (Haut.) Et la somme que vous demandez?...

ANTOINETTE.

Oh! beaucoup... beaucoup!...

ÉDOUARD, à part.

Diable!... (Haut.) Mais encore?

ANTOINETTE.

Dix mille francs! (Mouvement d'Edouard.) C'est peut-être trop?...

ÉDOUARD.

Mais non... quand on les a... (A part.) Oui, quand on les a.

ANTOINETTE.

Mais cela vous sera rendu... plus tard...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous?... me les rendre... (A part.) Si elle pouvait me les avancer!

ANTOINETTE.

Et si vous saviez tout ce que je vous devrais...

ÉDOUARD.

C'est donc pour un motif?...

ANTOINETTE.

Oh! ne me le demandez pas... je vous en prie, ne me le demandez jamais!...

ÉDOUARD.

Vous ne voudriez pas me le dire?...

ANTOINETTE.

Je ne le pourrais pas...

ÉDOUARD.

Ce qui revient exactement au même... Il y a là quelque mystère, je le vois... un secret que je dois respecter... (Voulant passer le bras autour de sa taille.) Quand n'aurez-vous plus de secrets pour moi?...



ANTOINETTE, s'éloignant.

Monsieur...

ÉDOUARD, à part.

Tant de candeur!... Oh! quelle mauvaise pensée!

ANTOINETTE.

Mais vous n'avez pas maintenant peut-être... cette somme?...

ÉDOUARD.

Non... pas précisément!... Mais je suis ici chez un parent... chez un banquier... et en m'adressant à lui...

ANTOINETTE.

Oh! ne lui parlez pas de moi! (Il la regarde avec surprise.) Ne lui dites pas...

ÉDOUARD.

Je ne lui dirai rien... Et cependant, quelles relations entre vous et M. Vaucheron?... (Elle baisse les yeux.) Pardon!... je ne le demanderai plus... j'attendrai.

ANTOINETTE, lui tendant la main.

Merci!

ÉDOUARD, la baisant avec transport.

Antoinette!...

ANTOINETTE, écoutant.

C'est lui... Je vous laisse... mais je ne m'éloigne pas... Ah! j'oubliais, un mot qu'il doit trouver ici... sur cette table!

(Elle va au bureau et écrit.)

ÉDOUARD, à part.

Que peut-elle lui dire?... (Lui montrant la droite.) Là!... Attendez, et comptez sur moi!

ANTOINETTE.

Oh! oui!... toujours!...

(A la voix de Vaucheron, elle entre vivement à droite.)

SCÈNE XIV.

VAUCHERON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

Que m'importe après tout... Je m'assure sa reconnaissance... et, la reconnaissance, ça mène très loin!

VAUCHERON, entrant par le fond, se dirige vers le bureau. — Au bruit que fait Édouard, il se retourne.

Ah! encore ici?...

ÉDOUARD.

Voilà qui n'est pas aimable... J'éprouvais le besoin de te dire que...

VAUCHERON.

Quoi?...

ÉDOUARD.

L'on déjeûne très bien chez toi!

VAUCHERON, regardant du côté de la table.

Je ne suis donc pas un avare!

(Il voit le papier plié et s'approche.)

ÉDOUARD.

Je n'ai jamais dit cela... Je pense même le contraire. (Voyant Vaucheron prendre le papier, à part.) Il paraît qu'ils sont en correspondance!... (S'approchant de Vaucheron qui ouvre le papier.) Tu es très généreux, je le crois... (A part, lisant par dessus l'épaule de Vaucheron.) Non! tout court, c'est très court!... (Vaucheron froisse le papier sans mot dire, Édouard continue, à part.) Non... Quoi?

VAUCHERON, se retournant.

Vous dites?

ÉDOUARD.

Je dis que pour preuve de mon estime... de ma confiance de cousin... je t'ai prié de me donner...

VAUCHERON, très calme.

Rien!

ÉDOUARD.

Je me suis conduit comme un fou, j'ai dépensé sans compter...

VAUCHERON.

Eh bien! comptez maintenant!

ÉDOUARD.

C'est justement pour avoir ce plaisir-là... que je te demande une vingtaine de mille francs, dont j'ai besoin...

VAUCHERON.

J'en suis fâché!

ÉDOUARD.

Tu me les prêteras...

VAUCHERON.

Non!

ÉDOUARD.

A intérêt!

VAUCHERON.

Non!

ÉDOUARD.

A usure!...

VAUCHERON.

A usure!

ÉDOUARD.

Sous le nom du père Fencherolles...

VAUCHERON.

Ce n'est pas vrai!... Je prête à ceux qui me plaisent!... et ce n'est pas vous!

ÉDOUARD.

C'est à cause de la danseuse que tu dis ça.

VAUCHERON.

Les danseuses! Allez donc leur faire la cour, à présent que vous avez perdu tout votre mérite... votre argent qui vous faisait aimer.

ÉDOUARD, riant.

Ça ne suffit pas toujours... tu le sais bien, cousin!

VAUCHERON, saisissant la chaise qui est près de lui. Insolent!

ÉDOUARD, de même.

Bataille! je veux bien!

(Antoinette paraît, tout effrayée, à droite; Durand à gauche; Feucherolles au fond, avec Ernestine.)

### SCENE XV.

LES MÊMES, FEUCHEROLLES, ANTOINETTE, ERNESTINE, DURAND, CAMILLE, FRANCIS, accourant au bruit et sortant successivement.

FEUCHEROLLES, portant un gros rosier.  
Eh bien! qu'y a-t-il? miséricorde!...

ÉDOUARD.

Ne faites pas attention... c'est mon charmant cousin qui fait les honneurs de chez lui!...

FEUCHEROLLES.

Voulez-vous me permettre de vous souhaiter...

VAUCHERON, étouffant de colère, à Édouard.

Sortez!... et si jamais vous osez...

ÉDOUARD.

Parbleu! oui, je m'en vais... Pour demeurer avec toi, cher ami, il faudrait avoir le talent de Carter!...

VAUCHERON.

Il a dit...

FEUCHEROLLES.

Rien... rien...

ERNESTINE, se trouvant au fond.

Oh! mon parrain!

VAUCHERON.

Hein?... que faites-vous ici, chez moi?... Pour-quoi n'êtes-vous pas partie?... Allez-vous-en!... Feucherolles!...

FEUCHEROLLES.

Mon aimable ami?... Voulez-vous me permettre de vous souhaiter...

VAUCHERON.

Reconduisez mademoiselle chez son père... que je ne la voie plus... jamais!

ERNESTINE, à part.

Ah! merci! épousez donc un lion de cette espèce-là?...

FEUCHEROLLES, posant son rosier.

Voici mon petit bouquet.

(Ernestine va lui prendre le bras pour partir.)

DURAND, un petit paquet sous le bras.  
Monsieur... j'étais le dernier... je pars.

VAUCHERON.

Eh! va-t'en au diable!

DURAND.

J'y vas... j'aime mieux ça!...

(Édouard, qui a regardé cette scène en riant, voit rentrer Antoinette et court à elle.)

ÉDOUARD, bas.

Pas moyen!... mais à bientôt!... (Haut et gaiement.) Adieu, cousin, je vais trouver des humains plus gentils et des usuriers plus traitables!

VAUCHERON.

Je t'en défie!... (Édouard sort. — Musique à l'orchestre. — Feucherolles et Ernestine sont sortis pendant que Vaucheron continue.) Eh bien, oui!... je prêterai à usure... je ruineraï tout le monde!... je serai dur, sans pitié!

FRANCIS, entrant par la gauche.

Monsieur...

VAUCHERON.

Ah!... Francis!...

FRANCIS.

Avant de m'en aller, je vous apporte la plainte au parquet contre ce pauvre jeune homme... puisque vous voulez qu'on l'arrête.

ANTOINETTE, à part.

Que dit-il?...

VAUCHERON.

Donnez.

(Il prend le papier et lit. — Camille entre par le fond, au moment où Durand sort.)

ANTOINETTE, allant à Camille, bas.

Ah!... Mon frère... tu l'as vu?...

CAMILLE.

Oui... Tu as réussi, n'est-ce pas?... Tant mieux, car il y est décidé: si on le poursuit, il se tuera... (Antoinette lui serre vivement la main.)

VAUCHERON.

C'est bien; mon argent, mes fleurs... il paiera pour tout le monde!... Donnez que je signe...

ANTOINETTE, s'élançant et poussant un cri.

Ah!

CAMILLE.

Je me meurs!

ANTOINETTE, aux pieds de Vaucheron.

Je reste! \*

(Durand, qui sortait, s'est arrêté au fond. — Camille se cache la tête dans ses mains. — Vaucheron, les yeux attachés sur Antoinette, laisse tomber sa plume. — Le rideau tombe.)

\* Francis, Vaucheron, Antoinette, Camille, Durand, au fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon riche. — Porte au fond. — Portes latérales, au premier plan. — Portes d'angles au fond. — A gauche de l'acteur, au deuxième plan, une cheminée, sur laquelle est un rosier.

SCÈNE I.

DURAND, FEUCHEROLLES, ERNESTINE.

DURAND, seul.

Allons, mon ouvrage est finie, je vas porter la lettre de mademoiselle à ce pauvre vieux Francis... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... et que le chagrin d'avoir été chassé de cette maison par le fils de son ancien ami, par ce brutal...

FEUCHEROLLES, entrant brusquement du fond, à Ernestine.

Comment ! c'est vous ?

DURAND, effrayé.

Ah !

FEUCHEROLLES, de même.

Ah !

ERNESTINE, de même.

Ah !

DURAND,

Seigneur Dieu ! j'ai cru que c'était lui.

ERNESTINE.

J'ai cru que c'était mon parrain.\*

FEUCHEROLLES.

J'ai cru que c'était le diable !... Que vous êtes bête, mon cher, de nous faire des peurs comme ça !...

DURAND.

Dame ! monsieur Feucherolles, je m'attendais si peu... Et puis il ne vient jamais personne chez Mlle Antoinette,

ERNESTINE.

Antoinette !... il est donc bien vrai !... moi qui la croyais partie avec sa sœur... et son frère... qui ont disparu tout à coup de Paris... et pour quoi, je vous le demande ?... Mais elle est ici... Oh ! j'en suis bien aise... et je sais quelqu'un qui sera bien heureux aussi de la retrouver.

FEUCHEROLLES.

Quelqu'un ?... un amoureux !... je le parierais !

ERNESTINE.

Et vous gagneriez !... Tiens ! elle est assez gentille pour ça. D'abord, toutes demoiselles bien élevées ont un amoureux... elles n'en ont qu'un... mais elles l'ont.

DURAND.

Certainement...

\* Feucherolles, Ernestine, Durand.

LA BELLE ET LA BÊTE.

FEUCHEROLLES.

Ah ! elle en a un... et qui donc ?

ERNESTINE.

Mais M. Édouard... Ah ! vous ne savez pas ?...

DURAND.

M. Édouard !...

FEUCHEROLLES.

Le cousin de M. Vaucheron... et son ennemi le plus intime.

DURAND.

Il ne vient plus ici.

ERNESTINE.

Je crois bien !... S'il avait su y trouver sa chère Antoinette... Mais le moyen de s'imaginer qu'elle avait pu rester dans cette maison où je tremblais toujours.

FEUCHEROLLES.

Elle a pris votre place... depuis le jour où votre parrain vous a poliment mise à la porte... comme le vieux Francis... comme cet imbécile de Durand... Mais vous, c'est autre chose... si vous aviez voulu, vous seriez madame Vaucheron.

DURAND.

C'est vrai, pourtant.

ERNESTINE.

Voilà ce que mon père me dit tous les jours en grondant, en m'attribuant toutes ses peines... Mais je n'ai pas de regret, et si c'était à refaire...

FEUCHEROLLES.

Vous refuseriez encore ?...

ERNESTINE.

Je refuserais toujours !...

AIR : J'en guette un petit.

C'est affreux d'unir sa jeunesse  
A quelqu'un de sombre et de froid,  
Qui se plaint, qui gronde sans cesse.

FEUCHEROLLES.

Bah ! en ménage ça se voit.

ERNESTINE.

C'est égal, la vie est bien rude  
Près d'un mari qui vous déplaît,  
Qu'on n'aime pas !...

FEUCHEROLLES.

Bah ! l'on s'y fait.

Quand on en a pris l'habitude.

ERNESTINE.

C'est très grave !... surtout quand une autre personne...



FEUCHEROLLES.

Ah! oui, je sais... il y a de l'amour sous jeu...

ERNESTINE.

Oh! un amour sans résultat... et qui me rend bien malheureuse!... Aussi, quand j'ai su qu'Antoinette était ici, je me suis dit bravement : J'irai la voir, parce qu'elle m'apprendra ce qu'il est devenu.

FEUCHEROLLES.

Votre amoureux... qui donc ?

ERNESTINE.

Ça me regarde... c'est mon secret... Je puis dire celui des autres... mais le mien, c'est différent !

DURAND.

Si M. Vaucheron vous savait ici...

ERNESTINE.

Il ne saura rien!... je ne veux pas le voir... Je lui ai écrit une longue lettre pour mon père, qui me reproche toujours de l'avoir brouillé avec mon parrain.

FEUCHEROLLES.

Dame! votre père qui est infirme devait tout à ses bontés.

ERNESTINE.

Les bontés de mon parrain?... Eh bien! voilà de ces choses que je ne pouvais pas deviner!... Je ne l'aurais pas refusé si vite... j'y aurais mis du temps... Mais Antoinette pourra peut-être obtenir... Savez-vous qu'elle a eu bien du courage... je n'aurais jamais consenti à rester près de l'ours, comme on l'appelait... J'aurais craint d'être dévorée!...

FEUCHEROLLES.

Eh bien! non... elle a su le prendre dans ses bons moments... la jeune intrigante!...

DURAND.

Monsieur Feucherolles!

ERNESTINE.

Intrigante!... qui?... Antoinette?...

FEUCHEROLLES.

Parbleu!... (A Durand.) Est-elle là, chez elle?...

DURAND.

Non, elle est sortie.

FEUCHEROLLES.

Je dis que la jeune intrigante... oh! je n'ai pas peur... je dis ma pensée... a su adroitement s'emparer de lui pour lui gâter le caractère, pour l'enlever à ses amis... Tenez, moi, j'en fais encore ce que je veux.

DURAND.

Oh! oh!

FEUCHEROLLES.

Parce qu'il a besoin de ma signature, de mes petits services... mais ce n'est pas comme autrefois!...

DURAND.

Je crois bien... Hier, par exemple, quand il vous a prié d'aller vous promener,

FEUCHEROLLES.

J'y suis allé... parce que cela m'a convenu... Elle ne restera pas ici... Soyez tranquille... je parlerai pour vous... pour votre père...

ERNESTINE.

Oh! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?... Si c'était...

DURAND.

Eh! ne craignez rien... il ne vient jamais ici... jamais!

ERNESTINE.

Tant mieux... car si je me trouvais en face de lui...

FEUCHEROLLES, qui a remonté au fond, entr'ouvre la porte d'angle à droite.

Eh! mais le voici.

ERNESTINE.

Ciel!

DURAND.

Tiens! tiens! tiens!

(Ils s'éloignent dans le fond avec effroi.—Vaucheron entre par la droite au fond, et va frapper doucement à la porte de gauche.)\*

FEUCHEROLLES.

Jamais!

(Ernestine, effrayée, disparaît par la porte du fond qu'elle laisse retomber en sortant.)

## SCÈNE II.

VAUCHERON, FEUCHEROLLES, DURAND.

VAUCHERON, se retournant au bruit.

Hein?... qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que vous faites là ?

FEUCHEROLLES.

Permettez, mon aimable ami.

VAUCHERON.

Vous venez donc m'espier, m'espionner, grande couleuvre ?

FEUCHEROLLES.

Oh! oh!... charmant!... Vous avez un choix d'expressions...

VAUCHERON, apercevant Durand qui gagne la porte du fond.

Et toi aussi?... qu'est-ce que?... Une lettre!...

DURAND, la cachant.

Pardon! monsieur... Je sortais... je...

VAUCHERON.

Reste!... Tu caches une lettre ?...

FEUCHEROLLES.

Certainement il...

\* Vaucheron, Ernestine, Feucherolles, Durand,

VAUCHERON.

Je ne vous parle pas!... Je veux la voir... Donne-la-moi.

DURAND.

Mais, monsieur, elle n'est pas pour vous.

VAUCHERON.

Je m'en doute bien... mais je veux savoir pour qui elle est... Donne...

DURAND.

C'est impossible!

VAUCHERON.

Ah! tu veux me forcer à la prendre! (Le saisissant au collet.) Drôle!... je l'aurai.

FEUCHEROLLES, à part.

Il va le battre!

DURAND.

Monsieur!...

VAUCHERON, la prenant.

Je la tiens!

SCÈNE III.

DURAND, VAUCHERON, ANTOINETTE, FEUCHEROLLES.

ANTOINETTE, entrant du fond.

Quel bruit?... que se passe-t-il donc?

VAUCHERON.

Ciel!

(Il reste immobile, froissant la lettre sans la lire.)

DURAND.

C'est monsieur qui a vu entre mes mains... une lettre que j'allais porter...

VAUCHERON.

Et que cet imbécile me cachait avec une impertinence... Aussi j'ai voulu la lui prendre...

FEUCHEROLLES.

Et il a bien fait!

VAUCHERON.

N'est-ce pas?

ANTOINETTE.

Quoi!... ma lettre!

VAUCHERON, confus.

Votre...

FEUCHEROLLES, bas.

Qu'est-ce que ça fait?

ANTOINETTE.

Je l'avais prié de la porter à son adresse... J'ignorais qu'il fallût...

VAUCHERON, l'interrompant.

C'est vous qui... C'est différent!... Je ne savais pas... Au fait, si elle est de vous... cela ne me regarde plus.

FEUCHEROLLES, à part.

Il mollit! il mollit!

VAUCHERON, souriant, à Durand.

Nigaud!... Il ne pouvait pas me répondre tout de suite... (Durand veut parler.) Allons, va faire ta commission... je ne te retiens pas... Ah! elle est de vous.

(Il retient toujours la lettre.)

ANTOINETTE.

Vous n'avez pas regardé?...

VAUCHERON.

Non... mais... va... (Durand prend la lettre et sort.)\* Pardon, mademoiselle, d'une indiscretion...

FEUCHEROLLES.

Oh! du moment qu'on ne sait pas... Vous ne saviez pas... D'ailleurs, un maître de maison...

VAUCHERON.

Qui est-ce qui vous parle?

FEUCHEROLLES.

Mais, mon aimable ami...

VAUCHERON.

Je ne suis pas aimable... vous le voyez bien.

FEUCHEROLLES.

Je vois que vous n'êtes pas curieux... Après ça, si c'était pour M. Édouard, je conçois...

(Il remonte la scène.)

VAUCHERON.

Édouard!... C'était pour...

ANTOINETTE, froidement.

Non, monsieur...

FEUCHEROLLES, redescendant.

Ah! je croyais... C'est la petite Ernestine qui m'a dit... Vous savez, votre filleule... La petite Ernestine qui a refusé...

VAUCHERON.

Bien! bien! Qui est-ce qui vous demande ça, bavard?\*

FEUCHEROLLES.

Mon Dieu! c'est que... je l'ai vue, cette pauvre jeune fille... Elle se plaint... de n'avoir pas reçu de réponse à une longue lettre qu'elle vous a écrite...

ANTOINETTE.

Ernestine!... En effet...

FEUCHEROLLES.

Elle est bien malheureuse!... et son père a grand besoin, comme elle, que vous veniez à son secours...

VAUCHERON.

Moi!... je ne lui dois rien!... ni à lui ni à sa fille...

FEUCHEROLLES.

C'est ce que j'ai dit... « Il ne lui doit rien... »

ANTOINETTE.

Vous lui devez au moins une réponse... à Ernestine.

VAUCHERON.

Une réponse... Vous croyez?... C'est possible..

\* Vaucheron, Feucherolles, Antoinette.

\*\* Feucherolles, Vaucheron, Antoinette.

AIR du Fiege.

De moi l'on ne se plaindra pas ;  
Je répondrai... plus tard.

FEUCHEROLLES.

Brave homme !

Au fait, on répond en ce cas,  
Aujourd'hui, demain, c'est tout comme.

ANTOINETTE.

Non, tout de suite !...

VAUCHERON.

Vous pensez?...  
FEUCHEROLLES.

On a bien le temps de s'entendre !

ANTOINETTE.

Non ! les malheureux sont pressés,  
Il ne faut pas les faire attendre.

Vous pourriez ce matin... ici...

VAUCHERON.

Ce matin... ici... Soit... je répondrai... tout  
de suite.

(Antoinette lui fait signe de renvoyer Feucherolles.)

FEUCHEROLLES.

Que diable veut-elle lui dire avec ses...

(Il imite ses gestes.)

VAUCHERON.

Dites donc, Feucherolles, il fait beau... si vous  
alliez...

FEUCHEROLLES.

Hein?... me promener... comme hier... j'y  
suis... (A part.) Elle me renvoie!... Elle a peur de  
moi... c'est tout simple...

VAUCHERON.

Si vous alliez...

FEUCHEROLLES.

Pardon... c'est que j'ai à vous parler de ce petit  
marchand à qui j'ai prêté votre argent en mon  
nom... et qu'il faut faire arrêter.

ANTOINETTE.

Ah !...

VAUCHERON.

Non... attendez...

FEUCHEROLLES.

Ah ! mais j'ai aussi là ces billets... toujours en  
mon nom.

VAUCHERON, vivement.

Bien !... bien !... je vais les voir... Vous permet-  
tez?... Je vais... mais je reviens... pour cette let-  
tre... ici... Je reviens...

FEUCHEROLLES.

L'intrigante!... c'est la guerre qu'elle me dé-  
clare... Eh bien ! la guerre !

AIR :

On veut employer, je le voi,  
Des procédés indignes...

(Observant Antoinette et Vaucheron.)

Et dans ce moment contre moi  
On comploté par signes.

VAUCHERON, qui allait sortir.

Feucherolles !...

FEUCHEROLLES.

Si dans l'entretien je voulais  
Glisser mon paragraphe,  
Beaucoup mieux qu'elle je pourrais  
Faire le télégraphe.

ENSEMBLE.

FEUCHEROLLES.

Oui, l'on comploté contre moi.

Mon Dieu ! je m'y résigne !

Mais, envers un ami, je croi

Le procédé peu digne !

VAUCHERON et ANTOINETTE.

A s'éloigner d'ici, je vois

Qu'enfin il se résigne ;

Mais c'est à regret, et je crois

Qu'il murmure et s'indigne.

REPRISE DE L'AIR.

(Ils sortent par la petite porte de Vaucheron, à droite  
au fond.)

## SCÈNE IV.

ANTOINETTE, ERNESTINE.

ANTOINETTE, seule.

Oh ! le vilain flatteur !...

ERNESTINE, paraissant au fond. <sup>1</sup>

Hum !... hum !...

ANTOINETTE.

Que vois-je ? Ernestine...

ERNESTINE.

Il est sorti... on peut entrer...

ANTOINETTE.

Et comment es-tu ici ? Imprudente, que viens-  
tu faire ?

ERNESTINE.

Eh ! mais... je viens te voir... je m'attendais si  
peu à te trouver chez mon parrain !... C'est donc  
bien vrai... tu demeures chez lui... avec lui ?...

ANTOINETTE.

Il l'a fallu.

ERNESTINE.

Et la cause ?

ANTOINETTE.

Ne me la demande pas.

ERNESTINE.

Ah ! bah !... mais comment as-tu pu te décider ?  
Tiens, moi, rien que de l'avoir revu... le cœur me  
bat, ma main tremble... sa vue me donne sur les  
nerfs !... Je ne puis le regarder en face.

ANTOINETTE.

Juste comme moi les premiers jours.

ERNESTINE.

Oh ! que tu as dû avoir peur !



ANTOINETTE.

Plus que tu ne penses... C'est lorsque, le soir même, ma sœur fut partie avec Georges, mon frère...

ERNESTINE.

Georges ! l'ingrat !... et pourquoi est-il parti ?

ANTOINETTE.

Ne me le demande pas... C'est lorsque seule dans cette maison... avec cet homme, l'effroi de ses amis, de sa famille, de son quartier... je sentis toute l'étendue de mon sacrifice...

ERNESTINE.

Un sacrifice... pourquoi ? (Mouvement d'Antoinette.) C'est juste !

ANTOINETTE.

Quand la nuit vint, je tremblai, je pleurai... et juge de mon effroi, lorsqu'à moitié vaincue par le sommeil, à moitié assoupie dans un fauteuil... car me coucher, je n'osais pas... je fus réveillée par le bruit d'une porte qui s'ouvrait... Je croyais les avoir fermées toutes au verrou... Je me levai... je courus à cette porte... et à l'apparition soudaine de cette figure qui me glaça d'épouvante, je poussai un cri, je tombai à genoux... Et quand je relevai les yeux... plus rien... Il avait disparu...

ERNESTINE.

Ah ! mais, moi, je serais morte !... Et il ne revint pas ?

ANTOINETTE.

Non... Bien plus, je fus deux jours sans le voir... mais il m'écrivait pour me mettre au courant de sa maison... Ce ne fut que le troisième jour au matin qu'il entra dans la salle où l'on m'avait servi à déjeuner... J'étais pâle, défaite... il y avait trois jours que je ne dormais pas... je me levai en tremblant... et son regard me fit baisser les yeux.

ERNESTINE.

Comme c'est gentil !

ANTOINETTE.

« Eh bien ! me dit-il brusquement, des larmes, pas de sommeil... est-ce que je vous fais peur ?... » Je ne sais ce que je balbutiai... Il s'était assis... et, après un moment de silence, il reprit d'une voix qui me parut bien plus douce : « Voulez-vous me permettre de déjeuner avec vous ? » Alors, un peu rassurée, je le regardai, et je fus frappée de l'expression de bonté qui semblait éclaircir sa physionomie toujours si sombre... Il s'en aperçut sans doute, car il eut l'air de sourire, et me tendant la main : « Vous m'avez pardonné, dit-il ; merci !... »

ERNESTINE.

Pardonné ?... Ah ! oui... l'apparition !

ANTOINETTE.

« Mais dorénavant vous êtes ici chez vous... J'habiterai en bas... près de mes bureaux... je n'entrerais chez vous qu'avec votre permission...

Soyez sans crainte et fiez-vous à moi !... Et si dans quelques jours... dans un mois... je vous fais encore peur... si vous voulez toujours me quitter... eh bien ! d'avance je vous rends votre liberté ! »

ERNESTINE.

Un mois !... c'était bien long... Je n'aurais jamais attendu jusque-là !

ANTOINETTE.

Et pourtant, quelques jours après, j'étais presque heureuse ! Non pas qu'il fût bien changé, mais je m'habituais à ses traits si durs... à sa voix si brusque !... Et puis tant de soins ! tant de prévenances !... Un mot de moi, et je suis obéie comme une reine... Tout, autour de moi, a pris un air de luxe et de fête qui me rassure... Il sait que j'aime les fleurs... comme lui... et, tous les matins, il m'envoie une rose comme pour me rappeler mon frère... Tous les matins, je trouve là, sur ma cheminée, de l'or... que j'accepte... non pas pour moi, mais pour lui... Je fais du bien... Les pauvres connaissent sa demeure... Je tâche qu'il se fasse aimer... Il commence ! et pour peu qu'il s'y habitue, c'est un plaisir si doux que bientôt il lui sera impossible d'y renoncer !...

ERNESTINE.

Tu crois ?

ANTOINETTE.

Mon Dieu ! oui... Et je dis souvent que si les hommes ne sont pas meilleurs, c'est un peu notre faute !

ERNESTINE.

C'est égal... il y en a que je ne voudrais pas me charger d'apprivoiser !... Et lui-même, il n'y paraît guère... Et son cousin, M. Edouard ?

ANTOINETTE.

Oh ! silence !... Ne prononce pas ce nom ici... Il y en a trois qu'il ne peut pas entendre...

ERNESTINE.

Le mien !...

ANTOINETTE.

Oui... Celui de ce pauvre Francis, qui meurt dans la misère à laquelle il l'a condamné... et M. Edouard... qu'il déteste... je ne sais pourquoi ?...

ERNESTINE.

Oh ! je le sais bien, moi... Parce qu'il est gentil, aimable... Parce qu'il l'aime...

ANTOINETTE.

Oh ! plus bas !... Tu l'as vu ?...

ERNESTINE.

Certainement.

AIR : Venez, venez troupe jolie.

Oui, ce n'est plus qu'à toi qu'il pense,  
Il est triste, il est malheureux,  
Séparé de toi... Ton absence  
Le rend cent fois plus amoureux.

C'est étonnant comme on fascine  
Un amant... comme il est plus doux  
De loin !... Et pourtant j'imagine  
Qu'il vaut mieux l'avoir près de nous.  
Oui, malgré cela, j'imagine  
Qu'il vaut mieux l'avoir près de nous.

C'est comme moi pour ton frère Georges...

ANTOINETTE.

Et M. Édouard... Oh ! qu'il ne vienne pas ici !..

ERNESTINE.

Dame ! maintenant qu'il sait la demeure...  
Écoute donc, il t'aime... il veut t'épouser... Il me  
l'a dit vingt fois !... Et maintenant qu'il t'a re-  
trouvée... Tu l'aimes toujours ?...

ANTOINETTE.

Oh ! oui... Il a mes sermens. Mon amour est  
à lui !... Je suis prête à quitter cette maison...

ERNESTINE.

Quitter cette maison...

ANTOINETTE.

Sans doute... Le mois qu'il m'avait demandé  
expire aujourd'hui !

ERNESTINE.

Aujourd'hui ! Quel bonheur !... Tu es libre...  
Oh ! comme à ta place j'aurais déjà...

ANTOINETTE.

Avant mon départ, je ferai un dernier effort  
pour M. Édouard... pour toi...

ERNESTINE.

Près de mon parrain ?... Tu vas encore lui par-  
ler... là... en face !... Ah ! mon Dieu !... je me  
sauve !...

ANTOINETTE.

Non... entre là... chez moi...

ERNESTINE.

Oh ! mon père... Je te le recommande... Et en-  
suite...

ANTOINETTE.

Oui, oui, entre... Ah ! c'est lui !

(Ernestine entre à gauche, au premier plan.)

## SCÈNE V.

ANTOINETTE, VAUCHERON, entrant par la droite,  
au fond.

VAUCHERON.

Pardon ! Je vous dérange... C'est pour cette  
lettre que je viens... Vous savez... cette lettre...

ANTOINETTE.

De votre filleule... Il faut bien que vous lui  
répondiez...

VAUCHERON.

C'est fait !... J'ai arrangé ça avec Feucherolles...  
Dame ! puisque vous l'avez voulu... Mais, entre  
nous, je n'en voyais pas la nécessité.

ANTOINETTE.

Vous lui en voulez donc toujours beaucoup...

VAUCHERON.

Oui, beaucoup... C'était ma filleule !... je l'ai-  
mais comme un frère... Je l'avais comblée de mes  
bontés... Et puis quand je lui ai offert mon cœur...  
ma fortune... Elle a refusé...

ANTOINETTE.

Mais... si elle ne vous aimait pas ?...

VAUCHERON.

Et pourquoi ne m'aimait-elle pas ?... pour-  
quoi !... Elle me préférerait peut-être quelque  
fat... qui l'aura refusée à son tour... parce qu'elle  
n'a rien !... Elle est malheureuse... c'est bien fait !  
Je suis content... Je puis prendre ma revanche !...  
Je puis lui écrire...

ANTOINETTE.

Quoi donc ? Que vous la regrettez...

VAUCHERON.

Non... oh ! non... Une tête folle... un cœur sec  
et froid... Si elle eût été comme... vous, je ne  
dis pas... Si bonne... si... Je lui écris très poli-  
ment... Vous allez voir que je sais, quand il le  
faut... Tenez ! (Il lui donne la lettre.)

ANTOINETTE, lisant.

« Vous êtes une ingrate, mademoiselle... »

VAUCHERON.

C'est poli... mademoiselle...

ANTOINETTE.

« Je me suis trop occupé de votre bonheur...  
» Vous voulez sans doute en confier le soin à un  
» autre... Ma tâche est finie, la sienne com-  
» mence... » Ah !

VAUCHERON.

Hein ? trouvez-vous ?...

ANTOINETTE.

Je trouve cela bien sec... bien dur pour votre  
filleule... votre enfant... Vous vous faites plus mé-  
chant que vous n'êtes !

VAUCHERON.

Quoi ! cette lettre ?...

ANTOINETTE, la lui rendant.

Elle ne serait pas d'un bon cœur,

VAUCHERON.

Pas d'un bon cœur !... (La regardant avec émotion.)  
Vous devez vous y connaître mieux que moi...  
Eh bien ! voyons !... Vous lui diriez...

ANTOINETTE.

Oh ! presque la même chose... Par exemple...  
(Dictant.) « Ma chère enfant... » (Il hésite.) Vous  
écrivez ?... (Vaucheron cède à l'ascendant qu'a sur  
lui Antoinette, et va se mettre à la table, où il écrit.)  
« J'ai toujours fait des vœux pour votre bonheur...  
» Et en ce moment encore, bien que vous désiriez  
» en confier le soin à un autre, je ne puis rester  
» étranger à ce qui vous intéresse ; ma tâche  
» n'est pas finie, quand pour vous le malheur com-  
» mence... »

VAUCHERON.

Oh! cela...

ANTOINETTE.

Vous devez le penser... vous le pensez!

VAUCHERON.

Au fait, c'est à peu près ce que je disais... en d'autres termes...

ANTOINETTE.

Et vous continuez...

VAUCHERON, reprenant l'autre lettre.

Comme ici... tout simplement... « Armez-vous » de courage pour supporter le sort que vous êtes » fait vous-même... Recevez les vœux de votre » parrain, seul bien qu'il puisse vous offrir en- » core... et... » (Il va pour écrire.)

ANTOINETTE, lui retenant le bras.

Ah!

VAUCHERON.

C'est...

ANTOINETTE.

C'est poli... je ne dis pas... mais... vous pour- riez dire encore la même chose d'une autre maniè- re.. Tenez... si vous me permettez.. Vous êtes si bon pour moi!.. (Il reprend la plume et écrit.) « Armez- » vous de courage pour supporter votre sort que » l'amitié s'efforcera d'adoucir, et comptez toujours » sur les vœux... comme sur les bienfaits de votre » parrain... »

VAUCHERON, la regardant.

Les bienfaits...

ANTOINETTE.

C'est à peu près ce que vous disiez... Et sous la même enveloppe... vous pourriez glisser quel- ques billets de banque.

VAUCHERON.

Vous dites?...

ANTOINETTE.

Je complète votre pensée... Vous si riche, le nabab du quartier... il vous en coûtera si peu pour lui prouver que vous ne regrettez rien... que vous n'en voulez pas... à son père... à elle...

VAUCHERON.

Je n'en veux plus à personne... Je n'ai plus qu'une volonté, la vôtre... Quand vous me le conseillez, le bien me semble facile. Si vous sa- viez ce que j'éprouve!.. Il me semble que près de vous tout est changé en moi... Vous me don- nez de la bonté, presque de l'esprit... Et tenez, maintenant... je me rappelle un mot de ma pauvre mère, quand elle me voyait malheureux d'être haï.

AIR d'Angelus.

André, me disait-elle, André,  
C'était le nom de ma jeunesse,  
Ton cœur souffrant, triste, ulcéré,  
Que le chagrin poursuit sans cesse,  
Quelque jour perdra sa rudesse,

Si l'on sait s'emparer de toi,  
T'aimer pour toi!... Vaine chimère!  
Et pourtant je ne sais pourquoi,  
J'espère toujours, et je croi  
Au bonheur prédit par ma mère.

ANTOINETTE, le regardant.

Eh bien! les heureux que vous faites!...

VAUCHERON.

Je vous les dois... Depuis que vous êtes entrée ici... dans cette maison...

ANTOINETTE, avec intention.

Il y a un mois.

VAUCHERON, la regardant.

Un mois... déjà!

ANTOINETTE, après un instant.

Mais des heureux... il vous en reste à faire, peut-être... Et d'abord, Francis... ce fidèle cais- sier... ce vieil ami...

VAUCHERON.

Francis... il m'a insulté... il m'a appelé... comme les autres... lui que j'aimais comme un frère!

ANTOINETTE.

Et l'autre... votre cousin... M. Édouard...

VAUCHERON.

Jamais! jamais!

ANTOINETTE.

De grâce...

VAUCHERON.

Pourquoi me parlez-vous de lui?... Un fat, un insolent, un ingrat... comme tous ceux à qui j'ai rendu service... Voilà tout ce que mes bontés ont produit... l'ingratitude!... Et cette lettre...

(Il va pour la déchirer.)

ANTOINETTE.

Ah!... cette lettre... vous l'envoyez... comme vous me l'avez promis... et croyez à plus de re- connaissance... Déjà les malheureux vous atten- dent à la porte de votre hôtel pour vous remercier, pour vous bénir... et Ernestine...

VAUCHERON, tirant un portefeuille.

Oui, oui... cette lettre, il faut la compléter... Tenez... êtes-vous contente?... Et maintenant prenez-la... envoyez-la à son adresse...

(Antoinette a ouvert la porte, et fait approcher Er- nestine.)

ANTOINETTE, prenant la lettre, et la donnant à

Ernestine.

A son adresse... Elle y est!

VAUCHERON.

Plait-il?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Ah! mon parrain!



VAUCHERON.

Ernestine... laissez-moi !

ERNESTINE.

Oh ! non , vous m'entendrez... vous croirez à ma reconnaissance... à celle de mon père... Et , mieux que cela, vous nous rendrez votre amitié , mon parrain !... Oh ! moi qui avais peur, je ne tremble plus... je pleure encore, mais c'est de joie !... Ah ! que vous êtes bon !

VAUCHERON , ému.

Je suis... (A Antoinette.) Vous le voyez !... on ne m'aborde plus avec dédain , avec effroi... Encore un peu, et l'on m'aimera peut-être.

ANTOINETTE.

Mais on vous aime !

ERNESTINE.

Oh ! oui, mon parrain !

VAUCHERON, plus bas, à Antoinette.

C'est que... vous veillez près de moi... vous m'inspirez toutes mes bonnes pensées... Depuis un mois !... un mois !... Oh ! je me rappelle mes paroles... vous êtes libre... vous avez le droit de me quitter... Me quitter !... vous qui m'avez appris à faire des heureux ; vous, me...

ANTOINETTE, le regardant.

Monsieur !...

ERNESTINE.

Quel changement !... S'il eût été ainsi, quand on m'offrait sa main...

ANTOINETTE.

Tu l'aurais acceptée ?

ERNESTINE.

Oh ! non... j'aimais ton frère...

(Pendant ce temps, Vaucheron s'est arrêté, est revenu, et prenant la main à Antoinette.)

VAUCHERON.

Francis, mon vieux Francis... qu'il revienne... C'est un désir de vous... Eh bien ! je le reverrai !

ANTOINETTE.

Oh ! merci !...

ENSEMBLE.

AIR :

ERNESTINE.

Oh ! comme ça le change !...

Je le trouvais si laid !

Si laid !... Et c'est étrange ,

A présent il me plaît .

VAUCHERON.

Restez ! pour moi tout change,

Mais autant il vaudrait

Mourir, si mon bon ange

Loin de moi s'envolait.

ANTOINETTE.

Autour de lui tout change ,

Et moi-même , en effet ,

Il m'émeut. C'est étrange ,

Mon ouvrage est complet.

ERNESTINE.

A bientôt, mon parrain , je vais rendre mon père très heureux.

VAUCHERON.

Oui ! Adieu ! adieu !...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Vaucheron sort par la gauche et Ernestine par le fond.)

## SCÈNE VII.

ANTOINETTE, puis ÉDOUARD, FEUCHEROLLES.

ANTOINETTE.

Le quitter !... m'éloigner de cette maison !... C'est singulier... cela me coûte plus que je ne pensais !... Il me semble que je m'attache moi-même à cette bonté qui est mon ouvrage !... J'en suis presque fière !... Tout à l'heure , en me parlant , il avait des larmes dans les yeux... j'ai cru que j'allais lui dire : Je ne partirai pas... Et pourtant il ne m'a pas rendu mon frère... Il n'a pas compris mes angoisses, mon silence !... et pour M. Édouard lui-même il est inexorable !... Oui , je partirai... il le faut , car on sait ma demeure, et je tremble.

FEUCHEROLLES, dehors.

Eh ! oui... par ici , vous dis-je !... par ici.

ÉDOUARD, de même.

Quoi ! vraiment ?...

ANTOINETTE.

Qu'entends-je ?... cette voix !...

ÉDOUARD, paraissant.

On ne m'a donc pas trompé !...

ANTOINETTE.

Monsieur Édouard !...

ÉDOUARD.

Antoinette !... vous que je retrouve chez mon féroce cousin.\*

ANTOINETTE.

Oh ! je suis bien heureuse !... et si je n'écoutais que le plaisir que j'éprouve en ce moment... mais j'ai peur...

FEUCHEROLLES.

Ne craignez rien... personne ne l'a vu entrer... personne que moi... qui me suis trouvé là par bonheur... c'est-à-dire par hasard... pour l'ame-ner... ce cher M. Édouard !... Je suis si content ! M. Vaucheron ne sait pas...

ÉDOUARD.

Et puis, quand il me verrait... ce n'est pas ce que je crains , au contraire... Qu'il vienne !... j'aurai du plaisir à lui dire toute ma pensée...

\* Édouard, Antoinette, Feucherolles.

FEUCHEROLLES, à part.

Voilà le feu dans la maison !...

ANTOINETTE.

Oh ! de grâce... si vous m'aimez !...

ÉDOUARD.

Si je vous aime !... Cette disparition soudaine, cette longue absence, ce mystère, tout irritait mon amour... Et maintenant que je vous ai retrouvée... plus jolie encore... Mais qu'avez-vous ?... vous voilà toute tremblante !...

FEUCHEROLLES, à part.

Je crois bien... si l'autre pouvait... Oh !...

ANTOINETTE.

Non... c'est qu'avant de vous revoir j'aurais voulu... j'espérais... calmer...

ÉDOUARD.

Qui ?... le féroce ?... Je n'y tiens pas... Au contraire... Avant de vous enlever d'ici... (Mouvement d'Antoinette.) Oui, je vous enlève !...

FEUCHEROLLES, à demi-voix.

C'est ça... Enlevez. (A part.) Bon voyage !...

ÉDOUARD.

J'ai d'abord un compte à lui demander !... Je saurai pourquoi il vous retient prisonnière, vous...

ANTOINETTE.

Oh ! non... ne croyez pas... Il est si bon...

ÉDOUARD.

Ah bah !

FEUCHEROLLES.

Excellent !... L'ours est apprivoisé... il n'égrotte plus que ses amis intimes et gênés.

ÉDOUARD.

Ah bah !

ANTOINETTE.

Monsieur Feucherolles !

FEUCHEROLLES.

Dame ! il ne fait plus arrêter ceux qui lui doivent... Il ne se sert plus d'un homme de paille pour prêter à de gros intérêts... Il secourt de petites gens gratis.

ÉDOUARD.

Ah bah !

FEUCHEROLLES.

Il a des accès de bienfaisance !...

ÉDOUARD.

Il est malade !

FEUCHEROLLES.

Ça a remplacé les accès de colère... On dirait qu'il n'ose plus s'emporter... Il en rougit !...

ANTOINETTE.

Monsieur Feucherolles !

FEUCHEROLLES.

C'est à vous qu'on doit cela, ma belle demoiselle... à vous qui lui avez rogné les griffes... C'est tout simple... il ne sait rien vous refuser !... Vous êtes adroite... Ça coûte cher... Pas à lui... mais à vous qui... (Édouard la regarde ; elle lui fait signe de renvoyer Feucherolles, qui continue.) à vous

qui avez tant de courage !... (Il aperçoit les gestes d'Antoinette.) Hein !... plaît-il ?...

ÉDOUARD.

Monsieur Feucherolles... vous êtes bien aimable de m'avoir amené jusqu'ici... mais vous avez des affaires... sans doute... etc.

FEUCHEROLLES, à part.

Je comprends... Il fait beau... comme ce matin... comme hier... Comme... elle me fait... l'intrigante ! (Il surprend encore un geste.)

ÉDOUARD.

Ne vous gênez pas.

FEUCHEROLLES, à part.

C'est-à-dire que je les gêne !... Patience !

AIR : J'ai vu le Parnasse, etc.

Je vous laisse... je me retire.

ÉDOUARD, bas.

Vous dites donc ?...

FEUCHEROLLES, de même.

Que sa vertu

A pris sur notre homme un empire.

ÉDOUARD, de même.

Et comment l'a-t-elle obtenu ?...

FEUCHEROLLES, de même.

C'est son secret... Mais nul ne manque

A ce principe fort ancien,

Qui fait tout l'esprit de la banque,

C'est qu'on ne donne rien pour rien.

ÉDOUARD.

Grand Dieu ! monsieur !...

ANTOINETTE.

Qu'y a-t-il donc ?

FEUCHEROLLES, répétant le dernier vers.

C'est qu'on ne donne rien pour rien.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE VIII.

ANTOINETTE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, que a accompagné Feucherolles, revient.  
Antoinette !

ANTOINETTE.

Monsieur Édouard ! Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?...

ÉDOUARD.

Nous sommes seuls ; vous me direz, à moi qui vous aime... que vous aimez... pourquoi je vous retrouve dans cette maison... près de cet homme que je déteste !...

ANTOINETTE.

Votre parent !

ÉDOUARD.

Je le déteste, il me hait ; nous sommes quittes...

C'est-à-dire non, je lui redois encore ; car enfin, vous êtes chez lui... près de lui... Vous me cachez vos traces... Pourquoi ?

ANTOINETTE.

Monsieur Édouard... il y a là un secret... que vous saurez plus tard.

ÉDOUARD.

Plus tard...

ANTOINETTE.

Un secret que je ne puis confier qu'à un époux !... Ernestine m'a dit vos projets... Ah ! c'est bien !

ÉDOUARD.

Mes projets... sans doute... Mais vous ne pouvez rester ici... Vous me suivrez... (A part.) Ah ! morbleu ! il ne sera pas dit qu'il m'aura soufflé celle que j'aime... Je la lui ressoufflerai !

ANTOINETTE.

Que dites-vous ?

ÉDOUARD.

Je dis... que j'ai le droit de réclamer, d'enlever un cœur qui était à moi... Je viens vous disputer à cet homme... dont la fortune vous a éblouie !

ANTOINETTE.

Vous ne le pensez pas !

ÉDOUARD, à part.

L'argent !... quelle sottise... quand on n'en a pas. (Haut, avec colère.) Mais je me vengerai !...

ANTOINETTE.

Ne parlez pas de vengeance ! Laissez-moi l'espoir de vous réconcilier un jour... Et d'abord, éloignez-vous, de grâce !... vous ne pouvez rester ici !

ÉDOUARD.

Et je n'y resterai pas !... C'est vous qui me suivrez... Désormais je ne vous quitte pas !... vous resterez près de moi, Antoinette !

ANTOINETTE.

Édouard... on ne peut rester ainsi que près...

ÉDOUARD.

De l'ami le plus tendre...

ANTOINETTE.

D'un époux !

ÉDOUARD.

Oui, s'il vous faut un protecteur, c'est moi qui veillerai sur vous... cent fois mieux que lui. Qu'il reste avec sa fortune... avec son orgueil brutal... moi, je n'ai que mon amour à vous offrir, mais un amour qui ne vous laissera rien regretter !... Venez, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimé...

ANTOINETTE.

Eh quoi !... aujourd'hui ?...

ÉDOUARD.

A l'instant, si vous m'aimez... Oh ! je vous en prie... je vous en prie à genoux !

ANTOINETTE.

Eh bien !... oui !...

## SCÈNE IX.

ANTOINETTE, ÉDOUARD, VAUCHERON.

VAUCHERON, du fond.

C'est bien lui !...

ANTOINETTE.

Ciel !

ÉDOUARD.

Ah bah !...

VAUCHERON, à part.

Feucherolles ne me trompait pas !...

ÉDOUARD, à part.

Bataille !

VAUCHERON, violemment.

Et de quel droit, monsieur !...

ÉDOUARD.

Plait-il ?...

ANTOINETTE.

Monsieur !...

VAUCHERON.

Ne craignez de moi ni violences, ni emportement !... Vous l'aimez ?...

(Antoinette le regarde et rentre lentement, à gauche.)

## SCÈNE X.

VAUCHERON, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part, pendant la sortie.

Quel regard !... Ce trouble d'Antoinette... le sien...

VAUCHERON, à part.

Elle l'aime !...

ÉDOUARD.

Diable ! diable ! diable !

VAUCHERON.

Et me direz-vous maintenant, monsieur, de quel droit vous osez... dans cette maison... après ma défense... Parlez, mais parlez donc !...

ÉDOUARD.

Prends garde, tu vas t'emporter !...

VAUCHERON, se contenant à peine.

Non... je suis calme... je suis maître de moi !... Parlez, de quel droit ?...

ÉDOUARD.

Mais d'abord, toi même, de quel droit confisques-tu à ton profit... une jolie fille qui m'aime ?...

VAUCHERON.

Vous !

ÉDOUARD.

Qui m'adore !...



VAUCHERON, violemment.

Vous mentez, vous dis-je !... et...

ÉDOUARD.

Prends garde, tu vas t'emporter !

VAUCHERON, se contenant.

Non... Mais elle ne vous aime pas, elle ne peut vous aimer... Un séducteur qui est amoureux de toutes les femmes !...

ÉDOUARD.

C'est vrai !

VAUCHERON.

Un fat !..

ÉDOUARD.

Cela vaut mieux que d'être un sournois ! Comment as-tu gagné, séquestré cette pauvre jeune fille ? Tu l'as séduite avec ton or, tu as négocié son amour comme un effet au porteur...

VAUCHERON.

Édouard !...

ÉDOUARD.

Mais tu as beau faire... elle te déteste !...

VAUCHERON, se calmant.

Elle me déteste !... D'où savez-vous ?... qui vous a dit..

ÉDOUARD.

C'est facile à voir... Elle est malheureuse... j'ai entendu ses cris de détresse... Pauvre petite !... j'arrive à son secours... Elle va me suivre... Tu auras beau t'y opposer... c'est convenu !...

VAUCHERON, très ému.

Ah !... c'est... (A part.) Malheureuse... près de moi !... (Haut.) Je ne m'y opposerai pas !..

ÉDOUARD.

Hein ? tu dis ?...

VAUCHERON.

Je dis... qu'elle est libre... qu'elle peut... Puis-que'elle vous aime... elle peut... Je ne la retiens pas... Allez...

ÉDOUARD, à part.

Comment ?...

VAUCHERON.

Elle t'aime... Elle te suit... Mais tu l'épou-  
seras !...

ÉDOUARD.

Moi ?...

VAUCHERON.

Qu'elle soit heureuse !... Tu l'épouseras... Il le faut... Je le veux, et dès demain !

ÉDOUARD.

Un instant... Comme tu y vas !...

VAUCHERON.

Tu hésites !... Je comprends... Elle n'a rien... ni fortune, ni espérances... Mais je la doterai !...

ÉDOUARD.

Toi !

VAUCHERON.

Cette fortune que tes folies ont jetée dans ma caisse... je te la rends... Reprends tout... ce sera ta dot... celle de ta femme !... Sa femme !...

ÉDOUARD.

Ma femme !...

VAUCHERON.

Tu hésites ?...

ÉDOUARD.

Non !...

AIR : de Teniers.

Pour l'argent que ta main me donne,

C'est toujours un nouveau plaisir,

J'accepte et, ma foi, je m'étonne,

Que l'idée ait pu t'en venir.

Générosité peu commune,

Donner ton or !...

VAUCHERON.

Ah ! trop tard je le sus !

Crois-moi, ce n'est pas la fortune,

Dont la perte coûte le plus.

ÉDOUARD.

Ah ça ! dis-moi du moins...

VAUCHERON.

Assez !... Mais d'abord je lui parlerai... à elle !...

Va-t'en !...

ÉDOUARD.

Mais...

VAUCHERON.

Va-t'en, ou je ne réponds pas de moi !...

SCENE XI.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, à la cantonade, au fond.

Oui ; Mlle Antoinette est chez elle, je vais...

Ah !...

VAUCHERON.

Quoi ? qu'y a-t-il ? As-tu encore quelque secret ?...

DURAND.

Moi !...

VAUCHERON.

Quelque correspondance ?... Je sais à qui s'adressaient ces lettres mystérieuses...

DURAND.

Plait-il ?... Vous savez...

VAUCHERON.

Je sais... (Bas à Édouard.) Que c'était à vous !

ÉDOUARD.

A moi !...

DURAND.

Eh bien ! monsieur... il n'est pas mort.

VAUCHERON.

Hein ?...

ÉDOUARD.

Moi !... Ah ! ah ! ah !...

VAUCHERON.

Pas mort... qui ?...

DURAND.

Eh ! mais lui !... qui est si malade... presque mourant... Ce pauvre M. Francis !...

VAUCHERON.

Francis !...

ÉDOUARD.

Lui, que tu as chassé...

VAUCHERON.

Tais-toi !...

DURAND.

Oui, et depuis ce temps-là, le chagrin la mène...

VAUCHERON.

Malade !... Et tu le savais, et tu ne m'as pas dit...

DURAND.

Mlle Antoinette m'avait défendu...

VAUCHERON.

Antoinette ! .. Qu'elle vienne !... Va !...

ÉDOUARD, à part.

Il va lui parler !... Si je pouvais !...

(Il regarde autour de lui.)

DURAND a été ouvrir la porte à gauche.—Antoinette paraît.

La voici...

VAUCHERON, à part.

Ah ! moi qui me confiais à elle... qui la croyais bonne et sensible... Oh ! non ! tant mieux !...

ÉDOUARD, à part.

Ah ! morbleu ! je saurai !... Je n'ai que ce moyen-là !... (A Durand.) Je ne te quitte pas !...

(Édouard et Durand sortent par le fond.)

## SCÈNE XII.

ANTOINETTE, VAUCHERON.

ANTOINETTE.

Vous me demandiez, monsieur ?...

VAUCHERON.

Vous partez... je le sais... il me l'a dit, lui... (Mouvement d'Antoinette.) C'est bien... vous en avez le droit... vous êtes libre... (Changeant de ton.) Mais que vient-on de m'apprendre ?... Francis, l'ami de mon père... le mien... il souffrait... il était malheureux, vous me le cachiez ; vous êtes coupable !... Oui ! il meurt peut-être en me maudissant !... (Elle lui tend, ouvert, le billet que Durand vient de lui remettre.) Qu'est-ce donc ?... de lui !... ces lignes écrites d'une main tremblante... (Lisant.) « Vaucheron m'a rendu la vie... » (La regardant.) Moi !... (Il continue.) « M'a rendu la vie, qu'il soit béni... » (La regardant.) Béni !... (Il continue.) « pour les bienfaits dont il m'en-

» toure, pour les marques d'amitié qu'il m'a transmises par vous, pour cette visite qu'il me promet... » (Il s'interrompt.) Ces bienfaits...

ANTOINETTE.

Cet or que j'acceptais... pour lui !...

VAUCHERON.

Ces marques d'amitié...

ANTOINETTE.

Me désavouerez-vous ?...

VAUCHERON.

Et cette promesse... que je n'ai faite que tout à l'heure... ici... trop tard...

ANTOINETTE.

Oui, vous retardiez... et moi j'avais !...

VAUCHERON.

Et il est sauvé !

ANTOINETTE.

Il mourait sans vous !

VAUCHERON.

Oh ! vous êtes un ange !... Vous arrachez de mon cœur le remords qui le déchirait déjà !... Et vous voulez me quitter... Mais alors ce bonheur... cette bonté dont vous me faisiez une habitude... cette estime... ces bénédictions dont on aime à m'entourer !... vous emportez tout cela avec vous !...

ANTOINETTE.

Oh ! non, ne le croyez pas !...

VAUCHERON.

Si fait... Parce qu'après vous je serai seul, dédaigné, chagrin comme autrefois... Et moi qui espérais... Oh ! vous avez raison, je n'étais pas digne de vous... et puisque vous en aimez un autre... qui vous aime...

ANTOINETTE.

Edouard !...

VAUCHERON.

Soyez à lui !... Mais il n'aura jamais plus que moi de respect... d'amour... Oh ! pardon !... c'est la première fois que ce mot m'échappe !... De cet amour si pur... que je vous dois comme une vie nouvelle !... Oui, depuis que vous êtes entrée dans cette maison, pour m'arracher la grâce de votre frère... tout est changé en moi... autour de moi... depuis que je vous aime !... Aussi cette fortune que vous avez rendue généreuse... ce cœur qui vous adorait... je voulais vous les offrir... à la fois comme votre ouvrage et le seul prix qui fût en mon pouvoir... Mais un autre... un autre... (Il va tomber sur un fauteuil à droite.)

ANTOINETTE.

Monsieur !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ERNESTINE, ensuite ÉDOUARD.

ERNESTINE.\*

Antoinette! Antoinette!... Ah! pardon, mon parrain... Si tu savais, Georges...

ANTOINETTE.

Mon frère!...

ERNESTINE.

Il est arrivé!...

ANTOINETTE, regardant Vaucheron.

Grand Dieu!

ERNESTINE.

Il est de retour... avec la sœur Camille... C'est mon parrain qui les a fait venir... et avec des bontés...

ANTOINETTE.

Monsieur!... Oh! moi qui l'accusais!...

ERNESTINE.

Merci, mon parrain... C'est que je l'aime tant!... Oh! pardon...

VAUCHERON.

C'est bien... rien ne manquera du moins à votre bonheur... Qu'il vous épouse... lui... mon cousin...

ERNESTINE.

M. Édouard!... il consent...

ANTOINETTE.

Il vous a dit...

VAUCHERON.

Il hésitait... mais je lui rends la fortune qu'il a perdue... c'est votre dot!...

ANTOINETTE.

Il hésitait!...

ERNESTINE.

Oh! ce n'était pas pour cela... mais...

ÉDOUARD, sortant de la porte d'angle à droite.\*

Non... non... je n'hésite plus!... car vous êtes la bonté, la vertu même... Je sais... j'ai tout entendu!

ANTOINETTE.

Vous nous écoutiez!...

ÉDOUARD, allant à elle.

Là... et je puis maintenant accepter cette main...

ANTOINETTE, retirant sa main.

Ah! vous doutiez de moi... Je comprends ces hésitations... quand moi... Vous aviez besoin d'épier, d'entendre... pour croire à la vertu de celle qui vous aimait encore!... Ah! monsieur...

ÉDOUARD.

Antoinette!...

ANTOINETTE.

Et lui, il m'a entourée de respect... il m'a aimée en silence... Vous l'avez entendu... il oubliait son bonheur pour ne songer qu'au mien... Prenez la fortune qu'il vous rend... Quant à mon amour...

ÉDOUARD.

Il est à moi!...

ANTOINETTE, tendant la main à Vaucheron.

Il est à vous!

VAUCHERON.

AIR de l'Angelus.

O ciel! qu'entends-je?... Il se pourrait!...

ERNESTINE.

Que dis-tu?...

ÉDOUARD.

C'est de la folie!...

ANTOINETTE.

Il m'a, quand de moi l'on doutait,

Estimée autant que chérie...

A lui mon cœur, à lui ma vie!...

VAUCHERON.

Vous avez réveillé chez moi

Ces instincts dont mon âme est fière:

Ce que je suis, je vous le doi,

Et c'est de vous que je reçois

Le bonheur prédit par ma mère!

(Il tombe à ses pieds.)

ERNESTINE.

Dites donc... et vous?

ÉDOUARD.

Oh! moi... Imbécile... c'est bien fait!

(Vaucheron se relève.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FEUCHEROLLES.

FEUCHEROLLES, du fond.\*

Eh bien!... où en sommes-nous?... Pas de querelles! calmez-vous!...

\* Antoinette, Ernestine, Vaucheron.

\*\* Ernestine, Antoinette, Édouard, Vaucheron.

\* Ernestine, Édouard, Antoinette, Vaucheron. Feucherolles.



ÉDOUARD.

Ah ! c'est vous, grand bavard !... avec vos idées  
qui n'ont pas le sens commun !...

FEUCHEROLLES.

Ah bah !

VAUCHERON.

Adieu, Feucherolles... gardez vos conseils, mon  
ami ; désormais, je n'en recevrai... que de ma  
femme.

FEUCHEROLLES.

Ah bah ! c'est une maison perdue !...

ERNESTINE.

Le voilà tout à fait apprivoisé !...

CHOEUR FINAL.

AIR :

Belles,

À vous

De rendre doux

Les plus rebelles ;

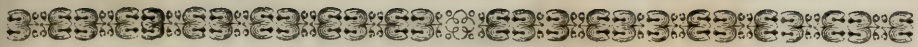
Pouvoir charmant

Que l'on comprend

En vous aimant.

FIN.

*Nota.* — S'adresser, pour la musique, à M. HEISER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.



LE

# ROI DES FRONTINS

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. LABICHE ET LEFRANC,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 28 mars 1845.

*Personnages.*

*Acteurs.*

|                         |                    |
|-------------------------|--------------------|
| ARTHUR DE BETHMONT..... | MM. GERMAIN.       |
| FRONTIN .....           | LHÉRITIER.         |
| THOMAS.....             | ALCIDE TOUSEZ.     |
| JULES DE SÉRIGNY.....   | EUGÈNE MEYNADIER.  |
| FAYENSAL.....           | GRASSOT.           |
| DUMARSAY.....           | KALEKAIRE.         |
| UN HUISSIER.....        | MASSON.            |
| UN SERGENT DU GUET..... | FERDINAND.         |
| CAMILLE DE SÉRIGNY..... | Mlles ALINE DUVAL. |
| MARINETTE.....          | DURAND.            |

La scène, à Paris. — Le premier acte, chez Arthur de Bethmont. — Deuxième acte, au Petit-Châtelet.



## ACTE PREMIER.

Un salon. — A droite, premier plan, une table ; au dessus, une glace. — Deuxième plan, une porte. — Troisième plan, une croisée. — A gauche, premier plan, un petit guéridon. — Deuxième plan, une porte. — Troisième plan, une croisée. — Chaises, fauteuils, etc.

### SCÈNE I.

ARTHUR, seul, puis FRONTIN.

ARTHUR, à la croisée de gauche, regardant dans une longue-vue.

Depuis deux jours aucun signal, et pas de nouvelles. Camille serait-elle malade?... Rien ne paraît... Oh ! il faut que j'aille moi-même... Holà !... quelqu'un !... Labrie, Frontin, Bourguignon !... Frontin ! Frontin !

FRONTIN, arrivant par la droite.\*

Monsieur le comte a appelé ?

ARTHUR.

Enfin, en voilà toujours un !

FRONTIN.

Le premier et le dernier.

\* Arthur, Frontin.

ARTHUR.  
Comment ?

FRONTIN.  
Les autres ont pris leur volée.

ARTHUR.  
Mais c'est impossible !... Quel motif ?...  
FRONTIN.

Ils prétendent que vous leur devez une année de gages et que vous êtes ruiné. C'est un motif de cent cinquante écus par tête.

ARTHUR.  
Eh bien ! tant mieux !... je ne les regrette pas .. Des ivrognes, des paresseux ; j'aurais fini un jour ou l'autre par chasser cette canaille-là. Je n'aurais gardé que toi, Frontin.

FRONTIN.  
Monsieur le comte est trop bon, mais...

ARTHUR.  
Oui, ton service me plaît. Je t'aime, Frontin !  
Tu es dévoué, fidèle...





Ma foi !... essayons !... Ohé ! l'homme !... l'homme aux canards !... par ici !... Quit !... c'est ça !... (Quittant la fenêtre.) Si je pouvais endoctriner ce paysan, l'engager à me remplacer ici... Il vient ! Attention !

SCÈNE III.

FRONTIN, THOMAS, paraissant sur le seuil de la porte, avec un panier de canards à la main.

THOMAS.

Cannes ! cannes ! cannes ! canards !... C'est-y vous qui demandez des cannes ?

FRONTIN.

Approche, mon garçon, approche !

THOMAS.

V'là ce que c'est : Quarante sous les z'huppés... Quant aux autres...

FRONTIN.

Laisse ces animaux. (Thomas dépose son panier à droite.) Je t'ai appelé pour causer.

THOMAS.

Pour causer ! (A part.) C'est un étranger qui veut apprendre la langue.

FRONTIN.

Es-tu content de ton commerce ?

THOMAS.

Franchement, je n'en suis pas fou ; le canard n'est pas sans épines... Je ne sais pas si ça tient aux évènements politiques, mais on trime dans le canard et on trime bien !

FRONTIN.

Vraiment ! (A part.) Ça se trouve à merveille !

THOMAS.

Vous avez devant vous un tout jeune homme qui mange sa légitime.

FRONTIN.

Comment cela ?

THOMAS.

Voilà la chose... Je suis de Poissy. Mon père, un vieux brave homme, tient dans cette localité un pensionnat... pour les bestiaux et autres volailles... C'est là que j'ai été élevé... Tous les ans, à ma fête, mon père me pesait, et, tous les ans, je voyais sourire, en constatant mon poids qui augmentait, qui augmentait à vue d'œil... Un jour, enfin, au sortir de la balance, il m'attire, sous un vain prétexte, près de la porte de son établissement et me tient à peu près ce langage : « Mon fieu ! de tous mes élèves, tu es, en ce moment, le plus gras... Selon la règle de la maison, c'est donc toi qui dois en sortir le premier... Je n'ajouterai qu'un mot : va-t'en... » (Il fait mine de lancer un coup de pied.) Et il me pousse au milieu d'un attroupement de canards qui semblaient

s'être réunis tout exprès pour assister à cette séparation touchante... Dans ma rage, j'avais déjà écrasé deux ou trois de ces bipèdes, lorsque j'entends de nouveau la voix de mon auteur qui s'écrie : « Malheureux ! mais, c'est ta dot que tu foules aux pieds !... » Ma dot ! Ce mot m'éclaire ; je prends un bâton et je me mets à taper sur ma dot qui s'en allait de ci, de là !... A force de taper, nous arrivons à Paris, ma dot et moi ; cannes ! cannes ! cannes ! canards ! Voulez-vous des canards ?... Ah ! ben oui ! personne n'achète !... Alors, pour donner l'exemple, je me mets à en plumer un et je le mange... j'en plume un second et je le mange... j'en replume un troisième et je le remange... Enfin, depuis quinze jours que je donne l'exemple, je suis ma seule pratique : voilà les cinq derniers.

AIR : Du fleuve de la vie.

De l'héritage de mes pères,

Voilà ce qui m'est à présent !

Ça m' promet des jours peu prospères

Dans un av'nir peu rassurant !

Je n' puis pas, malgré mon envie,

Aspirer au rang des vieillards,

Et, descendre, avec cinq canards,

Le fleuve de la vie !

FRONTIN.

Ton histoire m'a attendri, et ta physionomie me plaît !

THOMAS.

Vrai ? Eh ben ! achetez-y un amphibie à ma physionomie.

FRONTIN.

Écoute-moi bien... Je quitte cette maison, et, si tu veux, je te donne ma place.

THOMAS.

Une place ! à moi ?

FRONTIN.

Je t'installe en qualité de valet de confiance auprès d'un jeune seigneur riche, généreux et amoureux, qui ne verra que par tes yeux et n'agira que par tes mains ; tu mettras ses habits, tu boiras son vin, cet hôtel sera le tien ; enfin, tu t'engraisseras à rien faire, au milieu d'un voluptueux pillage. Acceptes-tu ?

THOMAS.

Si j'accepte !... Ah ! homme généreux !... Est-on bien nourri ?

FRONTIN.

Des repas succulents !

THOMAS.

Pas de canards, hein ?

FRONTIN.

Jamais !

THOMAS.

Et vous quittez cette place-là, vous ?

FRONTIN.

Oui, je... me retire dans mes terres... J'ai fait quelques économies...

THOMAS.

Monsieur, vous me comblez; si j'étais plus riche, je vous paierais votre fonds... Ne l'étant pas... (Il lui serre la main.) Permettez-moi cette munificence.

FRONTIN.

Voyons comment tu portes la livrée... Tiens, entre là... (Il lui montre le cabinet à gauche.) Tu trouveras toute la défroque de Bourguignon... Il l'a laissée en partant, l'honnête homme!... Tu l'endosseras...

THOMAS.

Ça me va... Je vais m'embourguigner.

FRONTIN.

Oui, va prendre le costume de l'emploi, parce qu'avant de te quitter, je veux te donner une petite leçon de belles manières.

THOMAS.

Oh! les belles manières, c'est mon fort!... Vous allez voir... (Il entre.)

FRONTIN, seul.

Ah! monsieur le comte, vous voulez de la matière en livrée, eh bien! en voici!... et de la plus épaisse! (A Thomas.) Eh bien! trouves-tu?

THOMAS, de la coulisse.

Voilà! voilà!... Oh! mais, c'est que ça me va!... (Revenant.) Qu'est-ce que vous dites de cette tenue-là, vous?

FRONTIN.

Parfait!... Maintenant, le jarret tendu, les teins cambrés, et le chapeau sur l'oreille gauche. THOMAS, qui a exécuté gauchement les mouvements indiqués.

Ça va-t-y un peu?

FRONTIN.

Plus d'arrogance dans la tournure, le regard fier... (Thomas exécute.) Plus fier encore!

THOMAS.

Encore plus fier que ça?... Attendez, je le tiens.

FRONTIN.

Eh! non! tu louches.

THOMAS.

Je louche... fièrement.

FRONTIN.

Ah!... En parlant, n'oublie pas de lancer de temps en temps un petit juron.

THOMAS.

Un juron?... Vingt-cinq mille millions...

FRONTIN, l'arrêtant.

De seconde classe seulement... Comme: peste! malpeste! d'honneur!... C'est de qualité et puis ça relève la phrase.

THOMAS.

D'honneur!... Oui, ça la ravigote.

\* Thomas, Frontin.

FRONTIN.

Ah ça! Sommes-nous un peu galant?

THOMAS.

Plait-il?

FRONTIN.

Oui... Aimes-tu la bagatelle?

THOMAS, sans comprendre.

La bagatelle... (A part.) Ça doit tenir au service. (Haut.) Je m'y mettrai à la bagatelle... Vous pouvez dire qu'on s'y mettra.

FRONTIN.

Voyons comment tu t'en tireras... Voici Marinette...

THOMAS.

Où ça?

FRONTIN.

Eh! nulle part, butor! Mais elle viendra!... Et c'est toi qui lui dis: Peste! le joli minois!

THOMAS.

De votre part?

FRONTIN.

Eh! non! de la tienne! (Continuant.) D'honneur! voilà un morceau de roi!... Et tu lui prendras le menton.

THOMAS.

Au roi?

FRONTIN.

A Marinette, imbécile!

THOMAS.

Qui ça, Marinette?

FRONTIN.

Une femme.

THOMAS.

Bien! bien!... Comme qui dirait Pomone... Une grosse payse que j'ai; monsieur, votre commission sera faite, vous pouvez y compter. (A part.) C'est égal, c'est une drôle de place!

FRONTIN, à part.

Comme c'est compact! (Haut.) Mais, j'y pense il te faut une entrée; tiens... (Lui remettant un papier.) Tu remettras ce papier à M. Arthur d'Bethmont; c'est un ancien certificat à moi... Toi nom?

THOMAS.

Thomas.

FRONTIN.

Pouah!... Tu en changes, tu te nommes maintenant Frontin... songes-y.

THOMAS.

Eh quoi! je quitterais le nom de mes ancêtres?

FRONTIN.

Il le faut bien, puisque ce papier ne fait mention que de Frontin.

THOMAS.

Allons, Frontin, soit... (A lui-même.) Mais, mon père!... Oh! qu'il l'ignore toujours, le pauvre vieillard!... Il me ficherait une danse!

FRONTIN.

Encore un avis : M. le comte, quoique très riche, joue l'homme gêné, c'est sa manie.

THOMAS.

Oui, comme qui dirait son tic : faut pas le contrarier là-dessus.

FRONTIN.

Parfaitement ! Maintenant tu es seigneur de ce logis ; prends ton essor, jeune aiglon !

(Il prend le panier de canards et fait mine de sortir.)

THOMAS.

Dites donc, dites donc, jeune aiglon... et mes canards ?...

FRONTIN.

Quoi ? ça ?... Je purge la maison : si M. le comte trouvait cette volaille ici... (Redescendant la scène.) A propos, quel diable de cri poussais-tu donc tout à l'heure, pour débiter cette immonde marchandise ?

THOMAS.

Cannes ! cannes ! cannes ! canards ! Voilà le métier.

FRONTIN.

Adieu !... (Près de la porte du fond.) Allons, Frontin, mon ami, le front haut et la pose opulente, cela donne bon air à la maison !

(Il sort par le fond, et emporte le panier aux canards.)

SCÈNE IV.

THOMAS, puis ARTHUR.

THOMAS.

En voilà une aventure !... Moi qui végétais dans la compagnie d'un volatile qui n'est guère estimé... qu'aux navets, je me vois transporté tout à coup dans une mine d'or massif, et dorloté comme un petit chérubin !

FRONTIN, dans la rue.

Cannes ! cannes ! cannes ! canards !

THOMAS.

Hein ?... (Courant à la fenêtre de gauche.) Eh bien ! v'là l'autre qui fait mon commerce... Au vol... Qu'allais-je faire !... mon bienfaiteur !

ARTHUR, entrant, et à lui-même.

Allons, c'est une course vaine... Impossible de parvenir jusqu'à elle... Il faut que sa tante ait donné des ordres... Si, au moins, j'avais pu voir Marinette...

THOMAS, à part.

C'est sans doute le bourgeois.

ARTHUR, l'apercevant.

Quelqu'un dans ma livrée... Quel est ce drôle ? Qui es-tu ?

THOMAS.

C'est moi !... votre valet de confiance.

ARTHUR.

Mon valet de confiance que je ne connais pas.

THOMAS.

Oh ! ça ne fait rien, voilà le papier.

ARTHUR, prenant le papier.

Voyons... Un certificat ?

(Lisant pour lui-même.)

AIR : Finale de Renaudin.

« A tout lecteur noble et féal,

» Le sieur soussigné, certifie

» Qu'en matière de fourberie

» Frontin n'eut jamais son égal ! »

(Parlé.) Ah ! tu te nommes aussi Frontin !

THOMAS.

Moi ?... oui !... oui !... (A part.) Faut pas oublier ça.

ARTHUR, continuant de lire, pendant que Thomas examine l'appartement.

« Sous une écorce débonnaire,

» Sous un masque des plus naïfs,

» Il sait cacher son savoir-faire,

» Son esprit des plus inventifs.

» Gardez-vous donc d'ajouter foi

» A sa simplicité factice,

» Il est tout pétri de malice.

» Je l'ai chassé, voici pourquoi :

» Il buvait mon vin sans mesure,

» Il était menteur à l'excès,

» Et, pour courir la créature,

» Pillait mon or... quand j'en avais.

» Mais, malgré tous ses mauvais tours,

» Ses défauts, ses travers, ses vices,

» En souvenir de ses services,

» Je le regretterai toujours.

» En foi de quoi, moi gentilhomme,

» Sain de corps... et fort peu d'esprit,

» A mon cher valet qui m'en somme,

» Ai voulu signer cet écrit.

» Selon qu'il est bien entendu,

» Je désire que les présentes

» Lui servent de lettres patentes,

» En attendant qu'il soit pendu ! »

Le chevalier, HUGES DE MARSANS.

(A lui-même.) Ce fou de chevalier... je le reconnais bien là !... (Regardant Thomas.) Un voleur... Qu'ai-je à craindre ?... les autres ne m'ont rien laissé... C'est un homme à expédiens, je puis en avoir besoin, dans ce moment surtout. (Haut.) Allons, drôle ! je te prends... tu es à mon service.

THOMAS, s'approchant.

Monsieur est content du certificat ?

\* Frontin, Thomas.

\*\* Thomas, Arthur.

\* Arthur, Thomas.



ARTHUR.

Mais oui, assez.

THOMAS.

Oh! voyez-vous, monsieur, pour ce qui est de la probité...

ARTHUR.

Suffit; parbleu! je t'aurais pris pour un imbécile.

THOMAS.

Ça m'était bien égal, pourvu que vous me preniez... (Jetant son chapeau sous le bras. malpêche... (A part.) Faut pas oublier ça!

ARTHUR.

J'aurai bientôt besoin de ton ministère; ainsi, prépare les batteries.\*

THOMAS.

Mes batteries?... (A part.) Il paraît que je ferai la cuisine. (Haut.) Elles sont toutes prêtes mes batteries.

ARTHUR.

Mais il faut d'abord que je te mette au courant de ma position; car un valet est un ami qui doit tout savoir afin de tout prévoir: tu sauras donc... (S'interrompant.) Mon Dieu, que tu as l'air bête!

THOMAS.

Hein?... (A part.) Il est malhonnête, mais la maison est bonne. (Haut.) Allez!

ARTHUR.

Tu sauras donc que je suis amoureux fou de Mlle Camille de Sérigny, jeune fille de naissance et de fortune.

THOMAS.

Elle a de quoi, je comprends, elle a de quoi.

ARTHUR.

Camille est confiée à la garde d'une de ses tantes, chez laquelle je suis admis deux fois par semaine en qualité de prétendu.

THOMAS.

Vous n'êtes pas malheureux, vous!... (Même jeu avec son chapeau.) palsembleu!

ARTHUR.

Ces visites courtes et rares ne pouvaient suffire à notre impatience. J'ai voulu les multiplier... (Allant à la croisée de gauche.) Au moyen de cette longue-vue, mon regard pénètre jusqu'à l'habitation de Camille...\*\* Dès que la tante est sortie, une soubrette dévouée me fait un signal, et j'accours.

THOMAS.

Comme ça, la vieille n'y voit que du feu. Bravo! j'aime ça, les vieilles qui n'y voient que du feu.

ARTHUR.

Tout allait bien jusque-là... mais, depuis trois

jours, personne ne paraît au balcon... aucun signal, aucunes nouvelles! (Redescendant.) A quoi attribuer cette disgrâce? A mon procès peut-être... Son issue seule suspendait notre mariage.

(Il remet la longue-vue à Thomas qui la tient gauchement.)

THOMAS.

Vous avez un procès?

ARTHUR.

Oui; un fripon, ancien intendant de mon père, qui, épuisant tous les retours de la chicane, m'empêche depuis deux ans d'entrer en possession de mon patrimoine.

THOMAS.

Eh quoi! monsieur votre père...

ARTHUR.

Voici comme l'affaire se présente... Mais quel qu'un monte... Si c'était Marinette... Laisse-moi seul... Va déjeuner.

THOMAS.

Déjeuner!... Oh! je mange si peu; mais, pour vous obéir... quelque chose de léger... un fruit, ça me suffira... C'est pour vous obéir, vous entendez bien, c'est pour vous obéir!

(Il sort à droite, emportant la longue-vue.)

## SCÈNE V.

FAYENSAL, ARTHUR.

FAYENSAL.

Monsieur le comte Arthur de Bethmont.

ARTHUR.

Fayensal! (A part.) Ici, ce fripon d'intendant!

FAYENSAL.

Lui-même... Achille sous la tente d'Hector.

ARTHUR.

Que voulez-vous?

FAYENSAL.

Monsieur, c'est demain que notre procès doit être appelé.

ARTHUR.

Oui, c'est demain que vous serez condamné à me restituer...

FAYENSAL.

Oh! oh! oh! comme vous y allez!... nous n'en sommes pas encore là, mon cher monsieur... Demain, nous ne plaiderons encore qu'une question de forme.

ARTHUR.

La forme! toujours la forme!

FAYENSAL.

Le fonds viendra plus tard... en son lieu... quand j'aurai fait vider trois ou quatre fins de non recevoir, cinq ou six petites nullités... sans comp-

\* Thomas, Arthur.

\*\* Arthur, Thomas.

ter quelques questions accessoires de résidence, de déchéance et de compétence... Alors, nous pourrions voir.

ARTHUR.

C'est trop fort ! Le testament de mon père n'est-il pas formel ? Vous le savez mieux qu'un autre, vous, qu'il a eu l'imprudence de nommer son exécuteur testamentaire : n'avez-vous pas à me restituer une fortune de deux cent mille écus ?

FAYENSAL.

Certainement ! je ne le nie pas ! Deux cent mille écus six sous et six deniers... Mais, mettez-vous à ma place :

AIR : Il ne saurait m'échapper, cette fois. (Grand Criminel.)

Vous connaissant pour un dissipateur, Souvenez-vous que monsieur votre père, Tant qu'il vécut, se fit un point d'honneur De vous laisser presque dans la misère.

Il est mort, mais, auprès de vous, Il m'a placé, comme un autre lui-même ; Aussi, de tous ses droits jaloux, J'accomplis un devoir bien doux, En continuant son système, Je continuerai son système !

ARTHUR, sévèrement.

Monsieur !...

FAYENSAL.

D'ailleurs, la loi est là... vous n'êtes pas seul héritier... il y a plusieurs legs à côté du vôtre... Savez-vous ce que la loi dit à ce sujet ?

ARTHUR.

Elle doit dire de partager à chacun selon ses droits.

FAYENSAL.

Oui... mais elle ajoute, cette bonne petite loi, que, pour que le partage ait lieu, il faut que tous les cohéritiers soient présents.

ARTHUR.

Eh bien ?

FAYENSAL.

Eh bien ! il en manque un... un filleul de monsieur votre père, couché sur son testament pour mille pistoles... et dont le domicile est inconnu.

ARTHUR.

Mais cherchez-le ce filleul, c'est votre état.

FAYENSAL.

Parbleu !... je l'ai cherché aussi, mais je ne l'ai pas trouvé. (A part.) C'est mon état aussi !

ARTHUR.

Et vous croyez que le Parlement jugera...

FAYENSAL.

Il jugera... qu'il faut l'attendre pendant cinq ans.

ARTHUR.

Et pendant cinq ans...

FAYENSAL.

J'aurai l'embarras de tous les biens de la succession... Je les administrerai en bon père de famille.

ARTHUR.

Mais c'est intolérable !

FAYENSAL.

Je le sais bien !... Aussi, je veux vous proposer une petite transaction.

ARTHUR.

Expliquez-vous.

FAYENSAL.

Selon toutes les prévisions, vous allez être condamné, faute de filleul, à cinq ans de mon administration forcée... Cinq ans !... vous concevez... ces choses-là... ça n'a pas de prix... Eh bien !... abandonnez-moi... Qu'est-ce que vous pourriez bien m'abandonner ?... Vingt mille écus... c'est pour rien ! et je me fais fort de retrouver le filleul demandé, je l'amène aux pieds du tribunal, et je verse entre vos mains le surplus de l'héritage... Hein ?

ARTHUR, sévèrement.

Sortez, monsieur !

FAYENSAL.

Ah bah ! (A part.) Je le croyais plus délabré. (Haut.) Mais songez donc que j'ai le premier avocat du barreau... Lambert, le fameux Lambert... si célèbre pour avoir fait durer vingt-cinq ans une petite contestation sur un mur mitoyen... qui a eu le temps de tomber... et, pour conseil, pour ami, l'illustre Dumarsay, notre rapporteur.

ARTHUR.

Pour la dernière fois, monsieur, je ne compose pas avec la friponnerie... (Lui montrant la porte.) C'est par cette porte que vous êtes entré...

FAYENSAL.

Comme il vous plaira !... (A part.) Décidément, je le croyais plus délabré.

ENSEMBLE.

AIR : La colère m'exaspère.

Sortons, sortons vite,

Car ma conduite

L'irrite !

En ces lieux, j'ai l'espoir

De ne plus me voir !

(Il sort au fond.)

ARTHUR.

Sortez, sortez vite !

Votre conduite

M'irrite !

En ces lieux, j'ai l'espoir.

De ne plus vous voir !

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

## SCENE VI.

ARTHUR, puis THOMAS, puis MARINETTE.

ARTHUR, seul.

L'effronté coquin !... oser me proposer... Après tout, cette démarche est d'un bon augure... Fayensal n'est pas homme à transiger, s'il n'était sûr d'avance...

THOMAS, rentrant par la droite, la longue-vue à l'œil, et cherchant.

Où diable mettent-ils le garde-manger ?

ARTHUR.

Que fais-tu donc là ?

THOMAS, s'avançant timidement.

Pardon, monsieur ; nous n'avons pas encore causé de nos petites conditions... Je suis nourri ?

ARTHUR.

Mais oui.

THOMAS.

Pardon, monsieur ; vous m'avez dit tout à l'heure : Frontin, va déjeuner...

ARTHUR.

Eh bien ! tu as fini... Pouah ! tu sens le vin !

THOMAS.

Moi ? je n'ai encore trouvé qu'un macaron.

ARTHUR.

Mais tu es gris !

THOMAS, regardant son habit.

Je suis gris?... (A part.) Je me serai frotté quelque part... (Haut.) Pardon, monsieur...

ARTHUR.

Eh ! tu me fatigues ! tu m'impaticntes !... Va te promener !...

THOMAS.

La, la, la !... ne vous fâchez pas !... Je suis nourri, n'est-ce pas ?... Du moment que je suis nourri, ça me suffit... (A part.) Il ne s'agit que de trouver le garde-manger.

MARINETTE, arrivant par le fond.\*\*

Ah ! je vous rencontre...

ARTHUR.

Arrive donc !... je t'attendais avec une impatience... Et Camille, quelles nouvelles ?

MARINETTE.

Mauvaises, monsieur le comte... Depuis trois jours, je suis cloîtrée, gardée à vue, impossible de sortir ! Ma maîtresse est dans les larmes... on ne veut plus que vous nous épousiez !

ARTHUR.

Comment ! est-ce que la tante s'opposerait ?...

MARINETTE.

Elle et tout le monde.

THOMAS.

Ah ! il y a du grabuge ?

\* Arthur, Thomas.

\*\* Arthur, Marinette, Thomas.

ARTHUR.

Sans doute... mais que faire?... Allons, Frontin, te voilà dans ton élément !... De l'intrigue, mon garçon, de l'intrigue !

THOMAS.

Volontiers, volontiers !

MARINETTE.

Un nouveau valet !

(Faisant le tour de Thomas pour le regarder.)

THOMAS, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc à valser autour de moi, la petite ?

MARINETTE, lui prenant le menton.

Vous avez fait venir ça par le coche... M'est avis que le gibier ne paiera pas les frais du voyage. (Elle se retrouve au milieu.)

THOMAS, à Arthur.

Vous avez fait venir du gibier par le coche ?

MARINETTE, éclatant.

Ah ! ah ! ah ! la plaisante acquisition !... Au reste, je lui apporte de la besogne... (A Thomas distrait.) Voilà la chose : ma maîtresse a un frère, un frère aîné.

ARTHUR.

Écoute donc, Frontin, cela te regarde.

THOMAS.

On y est, on y est !

MARINETTE.

C'est du consentement de ce frère que dépend le mariage de ton maître avec Mlle de Sérigny.

THOMAS, à part.

Il dit que ça me regarde, ça regarde le frère.

MARINETTE.

Eh bien ! M. de Sérigny, que nous avons vu jusque alors favorable à cette union, lui est maintenant tout à fait hostile.

ARTHUR.

Mais pourquoi ?

MARINETTE.

Impossible de le faire expliquer ; il est venu nous déclarer, il y a trois jours, que vous étiez le dernier homme auquel il voulût marier sa sœur.

ARTHUR.

Mais c'est impossible !... il ne me connaît pas ; nous ne nous sommes jamais rencontrés... Comprends-tu cela, Frontin ?

THOMAS.

C'est un véritable écheveau.. Et puis, la petite parle trop vite.

MARINETTE.

Comment ! vous ne trouvez pas de motif...

ARTHUR.

Mais puisque je ne l'ai jamais vu !

THOMAS, criant.

Puisqu'il ne l'a jamais vu, qu'on vous dit !... (A part.) Elle est sourde, la petite !

MARINETTE.

Alors je ne sais plus que penser !



THOMAS.

Parbleu ! c'est bien malin !... moi non plus...  
(A part.) Elle est bête, la petite ! (Haut.) Si nous parlions d'autre chose !

ARTHUR, à lui-même.

Cette prévention subite... cette haine sans me connaître... il y a là-dessous un mystère...

THOMAS, à Marinette.

Y a du chiendent !... y a du chiendent !

ARTHUR.

Mais je l'éclaircirai... Et d'abord, je verrai M. de Sérigny... c'est décidé... Frontin, je vais sortir.\*

MARINETTE.

Soyez prudent !

ARTHUR.

Sois tranquille. (A Thomas, lui montrant son habit.) Cet habit me déplaît ; tu m'en trouveras un autre.

THOMAS.

Oni, monsieur... La clé ?...

ARTHUR.

Hein ?

THOMAS.

De votre garde-robe... pour l'habit...

ARTHUR.

Tu n'as pas saisi... Je n'ai pas d'autre habit... on m'a volé... Charge-toi d'y pourvoir.

THOMAS.

Bien, bien... le premier tailleur venu... La clé ?...

ARTHUR.

Mais quelle clé ?

THOMAS.

De votre coffre-fort... parce qu'avec de l'argent...

ARTHUR, gaiement.

De l'argent ? Est-ce que j'en ai !

THOMAS.

Comment ?

MARINETTE, riant.

Puisqu'il n'en a pas !

THOMAS.

J'entends bien, mais... (Se rappelant, à part.)

Ah ! bon ! le tic ! je suis prévenu.

ARTHUR.

Au fait, tu m'y fais songer... l'argent est le nerf de la guerre... Tu mettras vingt-cinq louis dans mes poches... De l'or, tu entends ? de l'or...

THOMAS.

De l'or !...

ARTHUR.

Oui, tu en feras.

THOMAS, à part.

Faire de l'or ! il me prend pour un apothicaire !

ARTHUR, regardant sa montre.

Je te donne une heure... Pour toi, c'est une bagatelle.

\* Marinette, Arthur, Thomas.

THOMAS, à part.

Bagatelle !... lui aussi... bagatelle !

ARTHUR, à Marinette.

Dis à ta maîtresse de ne pas perdre courage ; qu'elle se repose sur moi et sur Frontin... (A Frontin.) Je vais à ma toilette... Mon habit dans un quart d'heure... je compte sur toi. Adieu, Marinette.

(Il sort à droite.)

## SCÈNE VII.

THOMAS, MARINETTE.

THOMAS.

Marinette !... la petite, c'est Marinette !... N'oublions pas la commission de l'autre. (S'approchant.) Peste ! le joli minois !

MARINETTE, étonnée.

Hein ?

THOMAS, lui prenant gauchement le menton.

D'honneur ! voilà un morceau de roi !

MARINETTE, le laissant faire.

Voyez-vous ce lourdaud !

THOMAS, à part.

Elle ne dit rien... continuons... C'est ennuyeux, mais j'ai promis.

(Il lui prend la taille.)

MARINETTE, lui donnant un soufflet.

Tout beau ! manant !

THOMAS.

Aïe ! Dites donc, vous, là-bas... c'était pas convenu.

MARINETTE, avançant sur Thomas, qui recule.

Téméraire ! quels sont tes états de service, pour en conter à Marinette ?

THOMAS.

Je vous en conte, moi ?... C'est vous qui m'en comptez... des soufflets !

MARINETTE, avançant toujours.

Combien as-tu trompé de maris jaloux et dupé de pères nobles ? combien as-tu ruiné de coquettes ? combien as-tu desséché de financiers ? Réponds, jeune présomptueux, qui oses lever les yeux sur moi ! As-tu jamais, pour faire réussir une intrigue, risqué les galères ou frisé glorieusement la potence ?

THOMAS, à part.

Friser des potences !... en voilà une profession !

MARINETTE, avec pitié.

Non ! tu n'as pas d'exploits, pas de hauts faits ; tu n'es qu'un valet obscur.

THOMAS, gouaillant.

T'obscur ! Oh !

MARINETTE.

Et tu veux plaire à Marinette ? Allons donc !...

\* Marinette, Thomas.

AIR : Je vois sur sa figure, Judith.)

Voyez donc la figure  
Du brillant séducteur !...  
Avec cette tournure,  
Faire le joli cœur !  
Je puis bien être tendre,  
Mais pas pour ton museau !  
Qu'il est beau ! qu'il est beau !  
Au revoir, beau Léandre,  
Attends-moi sous l'orneau !  
Qu'il est beau ! qu'il est beau !

Au revoir, attends-moi sous l'orneau !

(Parlé près de la porte.)

Je l'envverrai ma suivante !

(Elle sort au fond.)

### SCÈNE VIII.

THOMAS, seul.

Oh ! c'te bégueule !... Je l'envverrai ma suivante !... Si je comprends quelque chose à tout ce qu'elle m'a dégoisé là... avec ses pères nobles, ses financiers... ses galères.. Je soupçonne sa moralité... Mais, j'y pense... l'autre qui attend son habit... Où diable trouver un tailleur ?... (Regardant par la fenêtre de gauche.) J'ai beau chercher dans le quartier... Voyons donc si, avec cette mécanique... (Il prend la longue-vue et dépose son chapeau sur le guéridon. — Regardant avec la longue-vue.) Orientons-nous un peu !... Oh ! je connais ça !... c'est le quai de la Ferraille... Qu'est-ce qui vend des habits par ici ?... Une boutique bleue... tiens ! c'est un perruquier... Ah ! la belle enseigne ! une Renommée !... Ah ! mon Dieu !... au second étage... un mari qui embrasse sa femme !... Tiens ! tiens ! elle lui rend !... Eh bien ! eh bien ! ne vous gênez pas !... Oh ! par exemple ! on ferme les rideaux... Fermez vos rideaux !.. (Après avoir examiné encore.) Avec tout ça, pas le moindre fripier !... Comment faire ?

ARTHUR, appelant de sa chambre.

Frontin !... (Thomas s'approche de la porte.) tiens !

THOMAS, revenant avec l'habit que lui a jeté Arthur.

Comme si cet habit n'était pas encore très propre... Dieu me pardonne ! il est tout neuf !... Oh ! il a peut être quelques défauts... Voyons donc, voyons donc. (Il ôte son habit.) Non ! je ne vois pas... (Il enfle une manche.) Après ça, le comte est peut-être mal fait !...

### SCÈNE IX.

THOMAS, SÉRIGNY.

SÉRIGNY, entrant vivement par la fenêtre de droite.  
Il était temps !

THOMAS, se retournant.

Hein ?... Au voleur ! au voleur !

(Il enfle précipitamment l'autre manche.)

SÉRIGNY.

Silence ! Au nom du ciel, ne me perdez pas !  
(Il fait un pas.)

THOMAS, effrayé, se mettant en garde avec la longue-vue.

Arrière, inconnu ! Je suis armé !

SÉRIGNY.

Ne craignez rien ! Gentilhomme comme vous, je suis poursuivi, traqué pour un motif... honorable.

THOMAS.

Connu ! (A part.) C'est un filou !

SÉRIGNY.

J'ai pu parvenir jusqu'ici à l'aide de ce grand balcon... Écoutez !... non ! je n'entends plus rien !... je puis encore me sauver...

THOMAS.

Je ne vous retiens pas.

SÉRIGNY.

Mais cet habit qu'ils ont vu dans ma fuite pourrait me trahir... donnez-m'en un autre !... Un habit ! au nom du ciel, un habit !

THOMAS, à part.

Encore un qui veut un habit !

SÉRIGNY.

Quoi ! monsieur, vous hésitez ?

THOMAS.

Eh ! vous croyez que c'est facile. D'abord, monsieur, les habits sont très demandés par le temps qui court, et...

SÉRIGNY.

Eh ! monsieur, je n'ai qu'une minute !

THOMAS.

Eh ! monsieur, je n'ai qu'un habit !

SÉRIGNY, le forçant presque à ôter l'habit.

Donnez toujours, je m'en contenterai !

THOMAS, se laissant faire.

Il est charmant ! Eh bien ! et moi ?... J'irai donc nu-bras, comme un boulanger ?  
SÉRIGNY, ôtant son habit qu'il donne à Thomas, et endossant l'autre.

Vous prendrez le mien.

THOMAS.

Un instant !... (Il examine l'habit de Sérigny.) Boutons d'or, doublure de soie... ça me va !... Ah ça ! c'est bien cousu, au moins ?

SÉRIGNY, à la table de droite, écrivant.

Encore un service, monsieur... Je quitte la France, je passe la frontière... C'est un dernier adieu que je veux adresser à une personne qui m'est bien chère!...

THOMAS.

Allez, allez, pendant que vous y êtes, bah!

SÉRIGNY.

Je puis partir maintenant, elle est en lieu sûr.

THOMAS.

Ah! tant mieux!

SÉRIGNY, lui remettant la lettre qu'il a écrite.

Tenez, soyez assez bon pour faire porter cette lettre à son adresse, tout près d'ici, à Bagatelle.

THOMAS.

Bagatelle! encore bagatelle! (A part.) Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à me poursuivre de ce mot-là. (Haut.) Je vais appeler un Auvergnat.

SÉRIGNY.

Non pas, un de vos gens... un homme fidèle, discret...

THOMAS.

Soyez tranquille, elle sera portée... (Il jette la lettre dans son chapeau qui est sur le guéridon à gauche.) Elle est portée.

SÉRIGNY.

Maintenant, monsieur, votre main et votre nom?

THOMAS.

Mon nom!... Thomas, de Poissy.

SÉRIGNY, solennellement.

Monsieur de Poissy, vous vous êtes acquis aujourd'hui des droits à la reconnaissance et à l'épée d'un homme de cœur... Nous nous reverrons.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

THOMAS, puis ARTHUR.

THOMAS, seul, en manches de chemise et tenant l'habit.

Bien des choses chez vous!... Il s'en va gai comme un pinson... Il croit qu'il a fait un bon marché... (Examinant l'habit.) Des vrais boutons d'or!... du vrai velours!

ARTHUR, entrant par la droite et apercevant Thomas qui tient l'habit.\*

Ah! bravo, Frontin! Je vois que tu as fait diligence.

THOMAS.

Quoi donc?

ARTHUR, considérant l'habit.

Oh! oh! c'est du bon faiseur!... Tu as du goût!

\* Thomas, Arthur.

THOMAS, se rappelant et poussant un cri.

Ah!

ARTHUR.

Qu'as-tu donc?

THOMAS.

Rien... Votre habit...

ARTHUR.

Voilà une heure que je l'admire... Voyons s'il me va! (Thomas l'aide à mettre l'habit, puis il prend la robe de chambre que vient de quitter Arthur et son habit de livrée, et entre dans le cabinet à gauche. — Arthur, devant la glace à droite.) Mais c'est très bien, parfait... Je l'aurais commandé moi-même que...

THOMAS, rentrant, la livrée sur le dos, et poussant un second cri.

Oh!

ARTHUR.

Quoi?

THOMAS.

Il vous colle!... C'est un gant!... Il vous poisse!

ARTHUR.

De la richesse! de l'élégance!

THOMAS.

Et puis c'est cousu... Malpeste!

ARTHUR.

C'est bien, c'est bien... Ma bourse, maintenant... Donne-moi ma bourse.

THOMAS.

Ah! oui... les vingt-cinq louis... Votre tic...

ARTHUR.

Comment!... mon tic?

THOMAS.

Oui... J'vas vous dire: l'argent est si rare, en ce moment, que je n'ai pas pu avoir d'or...

ARTHUR.

Comment! faquin! je t'avais donné une heure, pourtant!... Mais à quoi es-tu bon? Voyons, parle, que sais-tu faire? Imbécile! maladroit! butor! Je te ferai bien voir!... (Tout en parlant, il a mis la main dans sa poche gauche et en retire une bourse.) Ah! ah! ah! Pardon, Frontin, réparation d'honneur... C'est moi qui ai tort...

THOMAS, étonné, à lui-même.

Une bourse!

ARTHUR.

Et moi qui le grondais, ce pauvre garçon!... Ah! dame! c'est que tu joues la comédie dans la perfection!... (Ouvrant la bourse et comptant.) De beaux louis, ma foi!... Dix, vingt, vingt-six... Un de plus!... Ah! Frontin! tu fais trop bien les choses!

THOMAS.

Il y en a vingt-six?... (Tendant la main.) C'est un de trop, je me suis trompé.

ARTHUR, faisant mine de le lui rendre.

C'est juste! (Se ravisant et mettant la bourse dans



sa poche.) Eh bien ! tu me le retiendras la prochaine fois.

THOMAS, à part.

La prochaine fois !... Il mangerait le Pérou, avec son tic !

ARTHUR, à part.

Maintenant, allons trouver M. de Sérigny. (Haut.) Je suis content de toi, je te permets de te griser.

THOMAS.

Oh ! si ça vous était égal, j'aimerais mieux casser une croûte... L'estomac commence à... Je mangerais volontiers quelque chose de succulent... du veau...

ARTHUR, devant la glace.

Eh bien ! mange, mon garçon, mange du veau.

THOMAS.

C'est que... (A part.) Où diable mettent-ils le garde-manger ?

ARTHUR.

N'es-tu pas embarrassé ?... Vous verrez, tout à l'heure, que je serai obligé d'apprendre à monsieur Frontin à dépister un dîner ! Ah ! la bonne plaisanterie ! Ah ! ah ! ah ! il est très drôle !

(Il remonte la scène.)

THOMAS, à part.

Je suis drôle ! je suis drôle !... Ah ! si la maison n'était pas si bonne !...

## SCÈNE XI.

THOMAS, MARINETTE, ARTHUR.

ARTHUR, près de sortir.

Marinette !

MARINETTE.

Tout est perdu !

ARTHUR.

Ah ! mon Dieu !

MARINETTE.

Ma maîtresse a disparu !

ARTHUR.

Que dis-tu ?

THOMAS, élevant la voix.

Elle dit : Ma maîtresse a disparu !

MARINETTE.

Son frère est venu la chercher pendant que j'étais ici sans doute, pour la soustraire à vos poursuites.

ARTHUR.

Mais on connaît le lieu de sa retraite ?

MARINETTE.

Ah bien ! oui ! Sa tante même l'ignore.

ARTHUR.

Que faire ?... Où la retrouver ?... Ah ! si je n'écoutais que mon désespoir !...

MARINETTE.

Que dites-vous ?

THOMAS, élevant la voix.

Il dit : Ah ! si je n'écoutais que mon désespoir !

MARINETTE.

Eh ! j'entends bien !

THOMAS.

Alors, c'est de la méchanceté... faire répéter, c'est de la méchanceté !

ARTHUR, à lui-même.

Ah !... une dernière espérance ! (Haut.) Allons, Frontin, allons, en campagne !... l'oreille ouverte et le nez au vent !

THOMAS.

Le nez au vent !... (A part.) Quel est son projet ?

ARTHUR, à Frontin.

Va, questionne, interroge... et si tu parviens à découvrir sa demeure, cent louis pour toi !

THOMAS, à part, prenant son chapeau sur le guéridon à gauche.

Cent louis ! quel bonheur !

(La lettre de Sérigny, qui était dans le chapeau, vole aux pieds de Marinette ; Thomas ne s'en aperçoit pas.)

MARINETTE, ramassant la lettre.

Oh ! un poulet !

THOMAS, se retournant.

Cuit ?... Où ça ?

MARINETTE, poussant un cri, après avoir regardé l'adresse de la lettre.

Ah ! mon Dieu !

THOMAS.

Hein ?

ARTHUR.

Quoi ?

MARINETTE, lisant.

« A mademoiselle Camille de Sérigny, au couvent de la Visitation. »

ARTHUR.

L'adresse de Camille !...

MARINETTE.

Déjà !

ARTHUR.

Et c'est Frontin !...

THOMAS, à lui-même.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ?...

ARTHUR.

Mais tu es mon sauveur... mon bienfaiteur, mon ange tutélaire !...

THOMAS.

Je suis tout ça... tout ça à la fois !

ARTHUR.

De qui peut être cette lettre ?... Ma foi ! en guerre, tout est permis ! (Il ouvre la lettre.)

THOMAS, regardant Arthur, à part.

La lettre de l'autre !

\* Thomas, Arthur, Marinette.

\* Sérigny, Thomas.

THOMAS.

Eh bien ! ne vous gênez pas ! Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

(Trémolo à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

SÉRIGNY, qui entend du bruit à la porte.

Chut !... écoute !

LE SERGENT DU GUET, du dehors.

Gardez cette porte, messieurs, et que personne ne sorte !

SÉRIGNY.

Le guet !... que faire ?... Oh ! dans cette chambre !

(Il entre à gauche, et se tient derrière la porte entr'ouverte.)

## SCÈNE XIII.

SÉRIGNY, LE SERGENT, ARTHUR, THOMAS.

ARTHUR, entrant rapidement, suivi du sergent.  
Mais que signifie ?...

LE SERGENT.

Au nom du roi, je vous arrête !... Depuis deux heures nous vous cherchons. N'avez-vous pas fait partie d'une assemblée politique qui s'est tenue cette nuit chez le comte de Villafior ? N'êtes-vous pas monsieur de Sérigny ?

THOMAS et ARTHUR, à part.

Sérigny !

SÉRIGNY, à part.

Ils le prennent pour moi... je suis perdu !

LE SERGENT.

Ne cherchez pas à nier : votre signalement est exact, et cet habit confirme tous nos soupçons.

THOMAS.

Ah ! permettez ! Pour ce qui est de l'habit...

ARTHUR, arrêtant Thomas.

Silence ! (Remettant son épée.) Je suis M. de Sérigny !

SÉRIGNY, à part.

Il me sauve !... le brave jeune homme !

ARTHUR, bas, à Thomas.

Frontin, je n'ai plus d'espoir qu'en toi... il faut que tu sois ma planche de salut.

THOMAS, à part.

Il veut que je fasse la planche !

ARTHUR, au sergent.

Où faut-il vous suivre, monsieur ?

LE SERGENT.

Au Châtelet.

ARTHUR.

Allons, au Châtelet !

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV.

SÉRIGNY, THOMAS.

THOMAS.

V'là que ça s'embrouille encore plus !... C'est-à-dire que je ne cherche plus à comprendre, et que...

SÉRIGNY, qui est sorti du cabinet, après avoir été au fond s'assurer que personne ne peut les entendre, à Thomas.

Deux mots !

THOMAS.

Comment ! vous n'êtes pas parti ?... Eh ben ! il est gai, votre habit !

SÉRIGNY.

Silence ! Vingt-cinq louis pour toi, si tu exécutes bien mes ordres.

THOMAS.

Allez !

SÉRIGNY.

Dans la doublure de l'habit, au côté droit, sont des papiers de la plus haute importance. Il faut à tout prix que tu pénètres dans la prison de ton maître, et que tu brûles ces papiers... Tu m'as compris ?

THOMAS.

Parfaitement !

SÉRIGNY, à part.

Grâce au dévouement de ce gentilhomme, cette nuit est encore à moi, je pourrai prévenir mes amis, et après... je sais ce que l'honneur m'ordonne. (Près de sortir.) Toi, au Châtelet !

(Il sort par le fond.)

THOMAS.

Va pour le Châtelet !... C'est égal, avant de brûler les papiers, j'aurais bien voulu savoir où ils mettent le garde-manger !

(La toile tombe.)



ACTE DEUXIEME.

Une salle voisine du cabinet du rapporteur Dumarsay. — A droite, deuxième plan, la porte par laquelle on pénètre dans l'intérieur de la prison. — Au fond, à droite, une porte à guichet, conduisant à l'extérieur. — Au milieu du fond, une cheminée. — A gauche de la cheminée une robe et une toque d'avocat accrochés au mur. — A gauche, troisième plan, la porte du cabinet de Dumarsay. — Au deuxième plan, un bureau garni de cartons. — Fauteuils, etc.

SCÈNE I.

DUMARSAY, seul, assis devant le bureau.

Mon rapport au sujet de cette conspiration est à peu près terminé... J'ai passé dessus une partie de la nuit, mais le régent sera content. Voyons si je n'aurais pas commis quelque faute contre l'étiquette... Première page...

AIR du Charlatanisme.

Quand on parle au gouvernement,  
Il faut d'abord soigner la marge ;  
Pour exprimer mon dévouement  
Jamais sera-t-elle assez large ?...  
Par un blanc qui n'est pas suspect,  
Traduisons ma reconnaissance,  
Ajoutons encor, pour l'aspect,  
Cinq ou six pouces de respect...  
Le reste n'a pas d'importance.

Vérifions seulement les majuscules... (Lisant.)  
« Au très haut, très grand, très puissant seigneur, Son Altesse royale, le régent de France... »  
« Monseigneur... » (Il lit un peu des yeux.) Parfait... parfait !... Ce rapport est un chef-d'œuvre... de convenance... Mettons-le sous enveloppe. (Écrivant la suscription.) « A monseigneur le régent. » Là... J'apposerai le cachet plus tard... Il peut survenir d'autres renseignements qu'il sera bon d'y ajouter... (Il se lève.) Pourtant, j'aurais voulu parler un peu de cette conspiration... Mais foi !... j'ai dit tout ce que je savais... et comme je ne sais rien... que le prisonnier n'a pas voulu parler... On a bien trouvé sur lui un billet adressé à Mlle de Sérigny, sa sœur... une lettre qui parle vaguement d'un danger qui le menace... d'une conspiration... Mais aucun détail... Les fils du complot nous échappent... M. de Sérigny n'est ici que depuis hier soir ; peut-être, avec le temps, se décidera-t-il à rompre le silence. D'ailleurs, je viens d'expédier au couvent de la Visitation un ordre de comparution pour sa sœur. On obtient souvent des aveux par des influences de famille.

SCÈNE II.

FAYENSAL, DUMARSAY.

FAYENSAL, dans la coulisse.

Mais c'est moi ! je vous dis que c'est moi !... (Entrant.) J'ai mes entrées, que diable ! Isidore, c'est connu ici, Isidore Fayensal !

DUMARSAY.

Ah ! c'est vous !...

FAYENSAL.

Oui, mon cher Dumarsay... Vous ne m'attendiez pas si matin ?

DUMARSAY.

C'est vrai... Et M<sup>me</sup> Fayensal, donnez-moi donc des nouvelles de sa chère santé.

FAYENSAL, sans écouter.

Comme vous voyez, ça ne va pas mal... j'ai déjà fait, ce matin, trois conseillers et un procureur.

DUMARSAY.

Très bien, très bien !... Oserais-je vous demander si M<sup>me</sup> Fayensal...

FAYENSAL, de même.

J'espère que je suis un plaideur modèle... c'est-à-dire, que je devrais gagner tous mes procès... à la course... Une fois une affaire entamée, plus de sommeil !... je passe mes nuits avec Barthole, je déjeûne avec Cujas et je soupe avec Papinien !... Enfin, c'est étonnant, je retrouve en moi une énergie...

AIR : Les anguilles, les jeunes filles.

En vérité, je sens renaitre  
L'ardeur de mes jeunes printemps ;  
Je deviens un petit salpêtre,  
Soir et matin, je cours les champs.  
Dans une activité fringante  
Je passe mes nuits et mes jours.

DUMARSAY.

Et votre femme ?...

FAYENSAL, riaut.

Ça l'enchanté !...



Oui. On me donne vingt-cinq louis pour brûler ces papiers.





L'HUISSIER.

AIR : Avec ce coupable. (Grand Criminel.)

ENSEMBLE.

Je vais l'introduire

Ici près, dans ton logement ;

Il doit te suffire

En attendant ton jugement.

FRONTIN.

Pourquoi m'introduire,

Aujourd'hui, dans ce logement ?

Il doit me suffire

Pour éviter un jugement.

THOMAS.

On va l'introduire

Ici près, dans son logement,

Il doit lui suffire

En attendant son jugement.

FRONTIN, à part.

La potence me guette

Et cependant j'ai bon espoir ;

Lisette, ma Lisette,

Me reverra ce soir.

ENSEMBLE.

L'HUISSIER.

Je vais l'introduire, etc.

FRONTIN.

Pourquoi m'introduire, etc.

THOMAS.

On va l'introduire, etc.

SCÈNE VI.

THOMAS, puis DUMARSAY.

THOMAS, seul.

Lisette, ma Lisette!... Sa bonne amie, sans doute!... (Soupirant.) Ah!... et dire que j'en ai une aussi de bonne amie, à Poissy... O Pomone!... Elle demeure sur le marché aux Veaux... Je sens bien que je l'aimerai toujours... le veau... (Il soupire.) Ah!... (Dumarsay entre par la gauche.)\* Oh! un juge!... Congédions les amours... Partez, partez, troupe folâtre!

DUMARSAY, à part.

Ah! ah! le valet du prisonnier... Si je pouvais l'amener à des révélations... Prenons-le d'abord par la bienveillance. (Haut.) Asseyez-vous, mon cher!

THOMAS.

Son cher!... (A part.) Il est très poli ce gros-là.

DUMARSAY.

Asseyez-vous donc, ne vous gênez pas... Nous

allons causer un instant, là, comme une bonne paire d'amis. (Il s'assied.)

THOMAS.

Décidément, il est très brave homme... Il est très... (Il s'assied; le regardant.) Tiens! il me semble que j'ai vu cette tête-là quelque part.

DUMARSAY.

Allons, parlez, ne me cachez rien.

THOMAS.

Puisque vous le voulez... je ne vous cacherais pas que je m'ennuie pas mal dans votre établissement.

DUMARSAY.

Eh bien! tant mieux, parce que, comme ça, vous parlerez, pour en sortir plus tôt... Allons, parlez.

THOMAS.

Je ne vous cacherais pas non plus que j'aime le grand air, le beau soleil, les petits bluets.

DUMARSAY.

Alors, parlez.

THOMAS.

Encore?... Mais je ne fais que ça.

DUMARSAY.

Voyons... Qu'avez-vous fait dans la soirée du dix-huit ?

THOMAS.

Dans la soirée d'avant-z'hier?... J'ai mangé un canard.

DUMARSAY.

Écartons ce détail.

THOMAS.

Ce bétail, vous voulez dire... Écartons-le.

DUMARSAY.

Assistiez-vous à la réunion politique qui a eu lieu chez le comte de Villafior, et que la police a interrompue ?

THOMAS.

Le comte de Villafior?... Connais pas. (A part.) Bien sûr, j'ai vu ce bouffi-là quelque part.

DUMARSAY.

Vous le niriez en vain... Hier, vous avez été dérangé.

THOMAS.

Hier?... Non... ça ne m'a pris que dans la nuit... Même que ça m'a coupé l'appétit.

DUMARSAY, se levant.

Ne plaisantons pas, monsieur... Savez-vous bien que vous jouez avec la Bastille!...

THOMAS, se levant.

La Bastille... Comment... ce grand château tout noir... là-bas, là-bas!... Je badinerais avec ce monument?...

DUMARSAY.

Peste soit de l'animal!... (Haut.) Décidément, tu ne veux pas avouer ?

THOMAS, à part.

Il me tutoie, à présent!

\* Dumarsay, Thomas.







THOMAS, se retournant, avec frayeur.

Hein ?

ARTHUR.

As-tu vu le rapporteur ?

THOMAS.

Il me quitte à l'instant.

ARTHUR.

Je meurs d'impatience !... Mon procès se plaide aujourd'hui.

THOMAS.

Votre procès... Ah bah !... A votre place, je n'y penserais pas... Faites comme moi... Je m'en bats l'œil, moi, de votre procès.

ARTHUR.

Oh ! toi, tu es d'un sang-froid... Mais songe donc que mon adversaire a de l'influence !...

THOMAS.

Qu'est-ce que ça me fait ?

ARTHUR.

Que son avocat est éloquent !...

THOMAS, avec importance.

Oh ! éloquent !... Comment s'appelle-t-il cet avocat ?... Voyons, cet avocat...

ARTHUR.

C'est le fameux Lambert.

THOMAS.

Lambert !... Il ne plaidera pas, nous lui défendons de plaider.

ARTHUR.

Et pourquoi ?

THOMAS.

Il est malade... Il a mal au dos.

ARTHUR.

Comment sais-tu ?...

THOMAS.

Ah ! dame ! on a sa petite police.

ARTHUR, rêveur.

Et Camille, où est-elle, maintenant ? Quand la verrai-je ?... Jamais, peut-être !

THOMAS.

Qui sait ? Eh ! mon Dieu ! il ne faut pas dire fontaine... Camille ne viendra pas.

ARTHUR.

Que le ciel l'entende !

UN HUISSIER, en dehors.

Laissez passer mademoiselle de Sérigny !

ARTHUR.

Mlle de Sérigny !... (Il remonte.)

THOMAS.

Bravo !

## SCÈNE X.

THOMAS, CAMILLE, ARTHUR,  
MARINETTE.

ARTHUR, courant vers Camille qui entre par la gauche, suivie de Marinette.

Camille !

CAMILLE.

Arthur !

ARTHUR.

Vous ici !... Par quel hasard ?...

CAMILLE.

Je croyais trouver mon frère... Comment se fait-il ?...

ARTHUR.

J'ai pris sa place... Mais vous ?...

CAMILLE.

Je l'ignore... Une citation, venue je ne sais d'où...

MARINETTE.

C'est Frontin qui aura réglé tout cela... Il aura trouvé moyen de nous faire citer.

ARTHUR, à Thomas.

Ah ça ! tu es donc sorcier ? \*

THOMAS.

Un peu... un peu... (A part.) V'là que ça se voit ! v'là que ça se voit !

ARTHUR, à Camille.

Les momens sont précieux... on va nous séparer... pas pour long-temps, j'espère... Votre frère est compromis... j'ai pris sa place pour lui donner le temps de quitter la France... Et, bientôt, vous serez seule, Camille. (A ce moment, Sérigny entre par la gauche, et écoute au fond.) Mais, rassurez-vous, il vous restera un protecteur, un amant... un mari, et nous serons réunis pour toujours.

## SCÈNE XI.

THOMAS, ARTHUR, SÉRIGNY, CAMILLE,  
MARINETTE.

SÉRIGNY, s'avancant.

M. de Bethmont ! l'époux de ma sœur !... jamais !

CAMILLE.

Mon frère !

THOMAS, à part.

Celui-là, c'est pas de ma faute... je ne l'ai pas demandé.

ARTHUR, à Sérigny.

Daignez m'entendre !...

CAMILLE, à son frère.

Lui ! qui vient de se dévouer pour vous !

SÉRIGNY, à Arthur.

Je reconnais, monsieur, que vous vous êtes conduit en gentilhomme... Je sais tout ce que je vous dois... je ne l'oublierai pas... Monsieur de Bethmont, je vous remercie !

ARTHUR.

Vous consentez ?...

\* Thomas, Arthur, Camille, Marinette.

SÉRIGNY, froidement.

Je le voudrais, monsieur, mais il y a entre nous un obstacle insurmontable !

ARTHUR.

Ma fortune?... mais elle dépend d'un procès...

SÉRIGNY.

Fi ! monsieur... Le comte de Sérigny ne vend pas sa sœur !

ARTHUR.

Mais, alors, expliquez-vous.

SÉRIGNY.

Avec vous?... impossible!... Après ce que je vous dois... Aller, en face... Jamais ! jamais !

ARTHUR, vivement.

Monsieur, je suis en droit de vous demander...

SÉRIGNY, embarrassé.

Monsieur...

ARTHUR.

D'exiger même...

SÉRIGNY.

C'est vous qui le voulez?... soit... Alors, faites choix d'un ami, d'un ami discret... et... à lui... je promets de tout révéler.

CAMILLE.

Quel est ce mystère ?

THOMAS, à part.

Je n'ai plus rien à faire ici... je m'en vas.

(Fausse sortie.)

ARTHUR, l'arrêtant.

Un instant !... (A part.) Au fait, ici, je n'ai pas le choix... (Haut.) Frontin, reste avec monsieur le comte et retiens fidèlement toutes ses paroles.

SÉRIGNY.

Y pensez-vous !... un valet !

ARTHUR.

Un ami, monsieur, qui a toute ma confiance !

THOMAS, affectueusement.

Je reste, bon ami.

SÉRIGNY, à Arthur.

Encore une fois, monsieur, ne me forcez pas à cette explication... inutile.

ARTHUR.

Frontin est à vos ordres, monsieur le comte.

ENSEMBLE.

AIR: O honte nouvelle. (Rebecca.)

ARTHUR.

Fortune ennemie !

Elle m'est ravie !

Pour moi, dans la vie,

Non ! plus de bonheur !

CAMILLE.

Fortune ennemie !

Quelle tyrannie !

Pour moi, dans la vie,

Non ! plus de bonheur !

SÉRIGNY.

Oh ! ma sœur chérie,

Si je contrarie

L'espoir de ta vie

C'est pour ton bonheur !

MARINETTE et THOMAS.

Fortune ennemie !

Quelle tyrannie !

Pour elle, la vie

N'a plus de bonheur !

(Camille et Marinette sortent par la gauche ; Arthur, par la droite.)

## SCÈNE XII.

THOMAS, SÉRIGNY.

SÉRIGNY.

D'abord... ces papiers... tu les as brûlés ?

THOMAS.

Oui... gaillard.

SÉRIGNY.

Quand aux vingt-cinq louis...

THOMAS, tendant la main.

Ah ! à propos.

SÉRIGNY.

Tu les trouveras dans la poche de l'habit.

THOMAS, désappointé.

Ah ! (A part.) Je suis refait !

SÉRIGNY.

Maintenant, parlons de ton maître... Il t'a choisi... et d'ailleurs, après le service que tu m'as rendu, je dois croire à ta fidélité, à ta discrétion.

THOMAS.

Eh ben, voyons, faisons ce mariage-là, hein ?

SÉRIGNY.

Jamais !

THOMAS.

Plait-il ?

SÉRIGNY.

Jamais, te dis-je !

THOMAS, à part.

Il parle comme ça, parce qu'il ne sait pas... (Haut, avec importance.) Je désirerais que ce mariage se fit promptement.

SÉRIGNY.

Vraiment ?

THOMAS, surle même ton.

Oui, je m'intéresse à ces petits... (A part.) Voilà une affaire entendue.

SÉRIGNY.

Je suis tout à fait désolé de refuser monsieur Frontin, mais... je le refuse.

THOMAS.

Vous y viendrez, allez... vous y viendrez.



SÉRIGNY.

Est-ce possible?... Ton maître est joueur, et joueur malheureux sans doute; mais cela n'est rien.

THOMAS.

Rien? (A part.) Parbleu! v'là qui tourne, v'là qui tourne, molasse!

SÉRIGNY.

Une nuit; c'était le vingt-cinq février... Cette date est là... Après plusieurs pertes importantes, irrité par le démon du jeu... un vertige... car je cherche à l'excuser... le malheureux a été surpris... On l'a vu ramenant à lui la fortune par des moyens...

THOMAS.

Grand Dieu!

SÉRIGNY.

Naturellement l'affaire a fait scandale; on en a parlé, et aujourd'hui... Oh! je donnerais tout au monde pour pouvoir douter; mais le fait est certain... je le tiens d'un de mes amis, témoin de la scène... Puis-je maintenant lui donner ma sœur?

THOMAS.

Allons donc! ça ne se peut pas, ça ne se peut pas... (Regardant en l'air.) Ohé! tirez-vous de là, vous autres?

SÉRIGNY.

Va donc le trouver, et dis-lui, avec ménagement toutefois, que je connais cette malheureuse affaire, qu'il m'était impossible de lui dire en face...

THOMAS.

Merci!... Savez-vous ce qu'il me répondra?... Des coups de canne... Non, voyez-vous, moi, j'aime la tranquillité et je vais m'absenter.

SÉRIGNY.

Tu es donc libre?

THOMAS.

Oui... (Se fouillant.) J'ai désiré un laissez-passer. (Épelant le papier.) « Cette nuit, un joueur, qui » passait pour M. Arthur de Bethmont... »

SÉRIGNY.

Arthur de Bethmont! (Lui arrachant le papier qu'il retourne. Lisant.) « Laissez passer le nommé » Frontin... » Que signifie?... (Retournant le papier.) Que vois-je sur le verso... « Un joueur, qui » passait pour M. le comte Arthur de Bethmont, » a triché au brelan des Petites-Écuries... On a » reconnu plus tard que cet homme n'était autre » que le nommé Frontin, valet du comte, qui » avait pris son nom et ses habits... » (A lui-même.) Comment! ce joueur... ce malheureux... c'était un valet!... Ah! Dieu soit loué! (Haut, avec joie.) Frontin! quel bonheur que tu sois un fripon!

THOMAS.

Hein? Qu'est-ce qu'il dit donc?

SÉRIGNY, de même.

Maraud! ton maître est un honnête homme qui épousera ma sœur! (Il sort à gauche.)

THOMAS, brusquement et effrayé.

Bon! le v'là retourné!

## SCÈNE XIII.

THOMAS, puis MARINETTE.

THOMAS, regardant en l'air.

Ah! bravo! bravo! bien joué, bien joué, les autres! (Avec colère.) Ah ça! vous ne me lâchez donc pas? Comment! je n'ai pas le droit de vouloir quelque chose qui n'arrive pas! C'est un guignon! D'abord, je vous prévins d'une chose... je sais bien que vous, êtes là, allez... Vous me guettez, vous me mouchardez... Je ne fais aucun pacte avec vous, je ne vous connais pas; tenez, voilà comme je vous regarde! (Il regarde avec mépris par dessus son épaule.) Et, maintenant, j'en vais... Ah! mon Dieu! et mon laissez-passer!... Il l'a emporté... (S'adressant aux prétendus esprits.) Je ne veux rien de vous, au moins!... Cette robe... (Il prend sous son bras la robe et le bonnet d'avocat.) Avec ça on passe partout, à ce que dit le vieux... Quelques papiers sous le bras pour faire la frime... (Il prend sur le bureau, le dossier laissé par Fayensal.) Et maintenant, au petit bonheur!

(Il se dirige vers le fond.)

MARINETTE, entrant par la gauche.

Eh bien! où vas-tu donc?

THOMAS.

Dans la campagne.

MARINETTE.

Comment! tu abandonnes le champ de bataille au moment décisif... Frontin, monsieur Frontin, qui quitte la partie la perd.

THOMAS.

Mais elle est gagnée la partie... Mon maître épouse ta maîtresse... Je viens de publier leurs bans.

MARINETTE.

Est-ce possible! Tu es donc le diable?

THOMAS.

Chut!... Écoute, Marinette... je peux te dire ça à toi... Dans ce moment, tu causes avec un jeune homme qui sent le roussi... (Flairant sa manche et la lui faisant sentir.) J'infecte le roussi, en ce moment ici. (S'adressant brusquement au ciel.) Adieu, vous!

(Il sort au fond.)

SCÈNE XIV.

MARINETTE, CAMILLE, SÉRIGNY,  
ARTHUR.

MARINETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc? Il est fou!

SÉRIGNY, entrant par la gauche, donnant la main à sa sœur.

Oui, ma bonne sœur, je suis tout à fait revenu de mes préventions. (Allant à la porte de droite et appelant.) Monsieur de Bethmont!.. (Arthur paraît.) Recevez mes excuses, monsieur, et faites à mademoiselle de Sérigny l'honneur de demander sa main.

ARTHUR.

Mais... quel changement!..

SÉRIGNY.

Ne revenons pas là-dessus... C'est Frontin qui m'a éclairé...

TOUS.

Frontin!

SÉRIGNY.

Maintenant, Camille, tu n'es plus seule, tu as un protecteur, un ami... Je dois reprendre ici ma place et mon nom... et je vais de ce pas...

ARTHUR.

Y pensez-vous? Vous livrer! quand il vous est si facile de passer la frontière!

SÉRIGNY.

Rassurez-vous, mes amis, on a fait disparaître la seule pièce compromettante... celle qui nous perdait tous sans ressource!

ARTHUR.

Et quelle main amie...

SÉRIGNY.

Encore celle de Frontin!

TOUS.

Lui!

MARINETTE.

Vive Dieu! voilà un homme!

SCÈNE XV.

MARINETTE, CAMILLE, DUMARSAY,  
SÉRIGNY, ARTHUR.

SÉRIGNY, allant à Dumarsay qui entre par la gauche.

Monsieur, veuillez faire rendre à la liberté monsieur le comte Arthur de Bethmont que voici : il a été arrêté par méprise; je suis M. de Sérigny.

DUMARSAY.

Vous, monsieur?... Si c'est un dévouement, je

LE ROI DES FRONTINS.

dois vous prévenir que le péril augmente pour monsieur de Sérigny.

SÉRIGNY.

Quel qu'il soit, je l'accepte!

DUMARSAY.

Je ne puis, cependant, laisser sortir monsieur avant de m'être assuré de votre identité; la nouvelle qui m'arrive est trop grave pour ne pas prendre toutes les précautions...

ARTHUR.

Quelle nouvelle, monsieur?

DUMARSAY.

On vient de faire parvenir à monseigneur le régent des révélations de la plus haute importance.

SÉRIGNY.

Et peut-on savoir?...

DUMARSAY.

On parle d'un complot... De papiers contenant un projet de nouvelle régence... Une liste de conspirateurs... Des signatures...

SÉRIGNY.

Ciel!..

ARTHUR, bas.

Qu'avez-vous?

SÉRIGNY, bas.

Frontin m'a trahi!

ARTHUR, bas.

Lui! Oh! il est incapable... (On entend du bruit à la porte du fond.) Quel est ce bruit?...

SCÈNE XVI.

MARINETTE, CAMILLE, DUMARSAY,  
FAYENSAL, THOMAS, SÉRIGNY,  
ARTHUR.

FAYENSAL, entrant en se disputant avec Thomas.

Mes quinze louis, monsieur, rendez-moi mes quinze louis!

THOMAS, la robe sur le dos, le bonnet sur la tête.

De quoi?... Vous me faites travailler, et vous voulez que je rende l'argent?

ARTHUR et MARINETTE, à part.

Frontin!

DUMARSAY.

Qu'y a-t-il?

FAYENSAL, à Dumarsay.

Eh bien! il est gentil votre avocat!

DUMARSAY.

Mon avocat!... (A part.) Ah! mon Dieu! moi, qui ai oublié...

FAYENSAL.

Un âne! une bûche!... qui me fait perdre mon procès et veut garder mon argent!





ARTHUR.

Y pensez-vous ?

FAYENSAL.

Quelle drôle de conversation !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUMARSAY, L'HUISSIER,  
au fond.\*

ARTHUR, à Sérigny.

Monsieur Dumarsay !... du calme !

DUMARSAY.

Monsieur de Sérigny, votre épée...

SÉRIGNY, hésitant.

Comment !

DUMARSAY.

C'est la règle.

SÉRIGNY.

Allons !...

(Il remet son épée à l'huissier qui s'est approché.)

THOMAS.

C'est sa faute... il fait le méchant.

DUMARSAY, après avoir descendu la scène, et parcourant la dépêche qu'il a à la main.

Ah ! par exemple !... (Lisant.) « Ne donnez pas de suite à l'affaire de cette nuit ; mettez en liberté M. de Sérigny. Parmi les noms des » conspirateurs, il s'en trouve un que notre justice veut épargner ; c'est-à-dire, que nous par » donnons à tous, pour ne pas avoir à punir » M. le maréchal de Villeroi. »

SÉRIGNY, à Arthur, bas.

Villeroi !... Mais il n'était pas des nôtres !... comment se fait-il ?...

ARTHUR, lui montrant Thomas.

Frontin, peut-être...

SÉRIGNY, s'approche de Thomas et lui serre la main, bas.

J'ai compris !... C'était bien audacieux !

THOMAS, bas.

Hein ! Oui, c'était... c'était risqué... (A part.)

Je n'y suis pas du tout !

SÉRIGNY, avec effusion.

Tant de dévouement !... Oh ! merci !

DUMARSAY, qui a remonté la scène.

Monsieur de Sérigny, reprenez votre épée...

(Saluant.) Je me félicite, pour vous, messieurs, de l'heureuse issue de cette affaire... (A Fayensal.) Suivez-moi, Fayensal.

(Ils sortent tous deux par la gauche.)

\* Marinette, Fayensal, Camille, Dumarsay, Arthur, Sérigny, Thomas.

THOMAS, à l'huissier.

Eh ! l'ami, rendez, rendez l'épée !  
(L'huissier remet l'épée à Sérigny, et sort à droite.)

ARTHUR.\*

Et on osait le soupçonner, lui, le modèle des valets, le roi des Frontins !

SÉRIGNY.

Mais, comment diable es-tu parvenu à vaincre tant d'obstacles en si peu de temps !

THOMAS.

Oh ! ça, c'est mon secret... et tout me porte à croire que je ne le trahirai pas.

ARTHUR.

C'est qu'en vérité, il n'a pas son pareil !... Faut-il rapprocher deux amans ?... Frontin s'en mêle... le mariage est conclu. Faut-il pénétrer jusqu'au régent pour forcer sa clémence ; faut-il ouvrir une prison ou gagner un procès, Frontin, toujours Frontin. Sans bouger, il voyage en tous lieux ; sans écouter, il entend tous les bruits ; sans regarder, il voit à travers tous les murs...

THOMAS.\*

Moi ! pas vrai !

ARTHUR.

Et tout cela avec tranquillité, avec bonhomie, comme un homme qui ne voit rien, qui ne comprend rien... Tenez, regardez-le avec son air bête... Tiens, embrasse-moi !

THOMAS, s'essayant avec le revers de sa manche.

Comment ! vous voulez ?... (Il s'embrassent. — à part.) Ah ! j'ai là un bourgeois bien caressant !

ARTHUR.

J'espère, Frontin que tu ne me quitteras jamais, que tu resteras toujours mon serviteur intime, mon valet de confiance.

THOMAS.

Oh ! non, pas de ça ! J'ai maintenant d'autres idées... Mon héritage... la bourse de mon vieux client, ont révélé en moi une nouvelle vocation... Je vais faire mon droit... (Au public.) Messieurs, si vous avez jamais besoin d'un avocat... Voilà !... Affaires de famille, affaires de cœur, affaires de... Je tripotte un peu de tout ça... Thomas... maître Thomas, marché aux Veaux, à Poissy. Affranchir.

CHOEUR FINAL.

AIR : des Trompes de Musard.

Ah ! pour nous, quel jour heureux,

Pour nos cœurs quelle ivresse !

Quand Frontin, par son adresse,

A comblé tous nos vœux !

\* Marinette, Camille, Arthur, Thomas, Sérigny.

FIN DU ROI DES FRONTINS.



LA  
**BICHE AU BOIS,**

OU

**LE ROYAUME DES FÉES,**

VAUDEVILLE-FÉERIE EN 4 ACTES ET 16 TABLEAUX,

**PAR MM. COGNIARD FRÈRES,**

MUSIQUE COMPOSÉE ET ARRANGÉE PAR M. PILATI,

**Ballets de M. RAGAINÉ,**

DÉCORS des 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> TABLEAUX DE M. DEVOIR;

Celui du 12<sup>e</sup> de M. SACHETTI,

et ceux des 6<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup>, de MM. CICÉRI et RUBÉ;

COSTUMES DESSINÉS PAR M. ALFRED ALBERT;

*MACHINES DE M. AUGUSTE MARIE.*

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 29 MARS 1845.

---

PARIS.

MARCHANT ÉDITEUR DU MAGASIN THÉÂTRAL

Boulevard Saint-Martin, 12.

—  
1845



## DISTRIBUTION :

| PERSONNAGES.                          | ACTEURS.           | PERSONNAGES.           | ACTEURS.                |
|---------------------------------------|--------------------|------------------------|-------------------------|
| LE ROI SAUMON.....                    | MM. MOESSARD.      | LA PRINCESSE DÉSIRÉE.. | M <sup>mes</sup> GRAVE. |
| FANFRELUCHE.....                      | NESTOR.            | GIROFLEE.....          | PAULINE AMANT.          |
| LE PRINCE SOUCI.....                  | GABRIEL.           | AIKA.....              | LEVERGNE.               |
| PÉLICAN.....                          | TOURNAN.           | LA REINE JONQUILLE...  | SAINT-FIRMIN.           |
| CANTALOUPE.....                       | PERRIN.            | LA MÈRE L'OIE. }       | THÉODORE.               |
| GÉNIE DE LA CHAUMIÈRE.                | MARIUS.            | LA GOUTTE..... }       |                         |
| DRELINDINDIN.....                     | DÉROIS.            | LA FÉE TOPAZE.....     | SAINT-HILAIRE.          |
| MESROUR.....                          | MULIN.             | LA FÉE DE LA FONTAINE. | FRANTZ.                 |
| HOMARD.....                           | MUNIE.             | LE JEU.....            | ESTHER.                 |
| BROCHET, March. de gaieté.            | VISSOT.            | LA VOLUPTÉ.....        | ROSETTE.                |
| UN PROMENEUR.....                     | MARCHAND.          | L'AMBITION.....        | J. REY.                 |
| RAIMBAUT, 1 <sup>er</sup> Seigneur... | NÉRAUT.            | LA CARPE.....          | HÉLOÏSE.                |
| PAIMPOL, Paysan.....                  | COTI.              | MARCHÉ D'AMOURETTES.   | PAULINE MAYER.          |
| ARTICHAUT, Mar. d'appétit.            | POTONNIER.         | UNE JEUNE FILLE.....   | MÉRY.                   |
| NÉBULUS.....                          | MERCIER.           | LA FÉE D'AZUR.....     | DÉSIRÉE.                |
| DÉMON Magnétiseur.....                | JOLY.              | LA FÉE PRINTANIÈRE...  | DÉLESTRA.               |
| MERLAN.....                           | FERDINAND.         | LA FÉE BELLOTTE.....   | JOSÉPHINE.              |
| LE COUREUR.....                       | Le Petit VELDEMAN. |                        |                         |

## **BALLETS.**

### PREMIER TABLEAU. — PAS DES SONNETTES.

M<sup>mes</sup> Nher, Elisa, Rosette, Ad. Pailler, Clément, Ragaine.

### DOUZIÈME TABLEAU. — PAS DE SEPT.

MM. Grédelu, Hasard ; M<sup>mes</sup> Richard, Nher, Elisa, Rosette, Ragaine.

### QUATORZIÈME TABLEAU. — PAS DE LA SYRÈNE.

M<sup>lle</sup> Camille.

### QUINZIÈME TABLEAU. — LA VOLUPTÉ.

M<sup>lle</sup> Rosette.

Génies, Seigneurs, Ecuyers, Pages, Dames, Guerriers, Poissons, Démons, Esclaves, Peuple, Légumes, etc

S'adresser au théâtre : pour la musique, à M. Pilati ; les dessins de costumes, à M. Alfred Albert ;  
la mise en scène, à M. Moreau, souffleur.

# LA BICHE AU BOIS.

## PROLOGUE.

### ACTE PREMIER.

#### Premier Tableau. — LE ROI DRELINDINDIN.

Le théâtre représente la terrasse du palais du roi Drelindindin. Au fond, des jardins; à gauche, l'entrée du palais.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, DRELINDINDIN, PÉLICAN,  
GARDES DU PALAIS, PEUPLE.

Au lever du rideau, des officiers du palais distribuent au peuple de l'argent, porté par des pages sûr de grands plats d'or. On entend sonner les cloches.

CHOEUR.

Air de *Pilati*.

Largesse! largesse!

A notre reine, en ce beau jour,

Par nos chants d'allégresse,

Prouvons tant notre amour!

LE ROI, sur les marches du palais, et appuyé sur *Pélican*. Une grosse sonnette d'or est pendue à sa ceinture. Oui, mes bien aimés sujets, la mère et l'enfant se portent bien. A dater de ce jour, vous avez une jeune reine en expectative, et moi, une héritière!.... La race des Drelindindin ne s'éteindra pas. Livrez-vous à la joie! Je veux, pendant trois mois, qu'on n'entende dans mon royaume que des chants de bonheur. Des tables ornées de rôtis seront incessamment dressées dans les rues et carrefours. Je vous livre ma cave tout entière; je vous exempte de tout travail, de toute corvée, et je supprime les impôts...

TOUS. Vive le roi!

DRELINDINDIN. Sauf à les augmenter par la suite, si c'est nécessaire. (*A Pélican*.) Il est probable que ce sera nécessaire... Riez, chantez, dansez, buvez, et allez-vous-en.

Il agite sa clochette.

REPRISE DU CHOEUR.

Largesse! largesse! etc.

*Le peuple s'éloigne.*

#### SCÈNE II.

DRELINDINDIN, PÉLICAN.

LE ROI. Eh bien, *Pélican*, qu'en dis-tu? Me voilà père!.... Après vingt-cinq ans de ménage, on doutait que ce bonheur pût m'arriver.

PÉLICAN. Sire, vous êtes capable de tout. Votre Majesté cachait son jeu.

LE ROI. Non... ma parole... J'ignore moi-même comment cela s'est fait... Madame la reine se désolait amèrement de n'avoir pas d'héritier.

PÉLICAN. Et crac! vous lui octroyez une héritière.

LE ROI. A défaut de garçon, c'est ce que j'avais de mieux à lui offrir... Ah! *Pélican*, j'eusse préféré un rejeton mâle... J'espérais que la prédiction de la fée de la Fontaine ne s'accomplirait pas.

PÉLICAN. Vous lui devez un cierge d'une fameuse grosseur, à cette fée : c'est elle qui a pris en pitié madame la reine.

LE ROI. En effet : un jour qu'elle se désolait sur le bord d'un ruisseau que ses larmes allaient transporter en torrent... elle vit s'approcher d'elle...

PÉLICAN, poussant un cri. Ah! peste! ah! diable!

LE ROI. Qu'est-ce qu'il te prend?

PÉLICAN, tirant une longue liste qu'il examine. Ah! diable! ah! peste!

LE ROI. As-tu fini; sénéchal?

PÉLICAN. Non, elle n'y est pas!... Elle n'y est pas!... voyez.

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Elle!

LE ROI. Qui, elle?

PÉLICAN. La fée!

LE ROI. Quelle fée?

PÉLICAN. De la Fontaine. Vous avez envoyé des lettres d'invitation à toutes les fées des environs; vous les avez toutes conviées au repas de naissance de la jeune princesse.... et vous avez oublié la fée de la Fontaine.

LE ROI, parcourant la liste. Ah! fichtre! c'est exact... elle n'y est pas... Le cas est grave. Je l'ai foncièrement oubliée!

PÉLICAN. Si l'on expédiait un page? deux pages? trois pages?...

LE ROI. Hélas! il est trop tard!... les autres fées vont arriver.

PÉLICAN. C'est une saleté que vous lui avez faite.

LE ROI. Tu as raison, c'est le mot propre...

Mais, j'y songe... Si j'ai bonne mémoire, la reine mon épouse m'a raconté que la fée en question était une grosse écrevisse.

PÉLICAN. C'est vrai ! je me le rappelle aussi.

LE ROI. Mais alors je ne pouvais pas inviter une écrevisse à dîner... Elle a beau être ma protectrice, par égard pour mes autres convives, je ne pouvais pas l'inviter.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

En l'admettant à nos côtés  
J'aurais fait un joli chef-d'œuvre !  
Recevoir de tels invités,  
C'eût été tout à fait hors d'œuvre.  
A mon festin, dans mon palais,  
Si l'on voyait une écrevisse,  
Mon cher ami, je deviendrais  
Aussi roug'... que ma protectrice. (bis.)

PÉLICAN. Il a raison. D'ailleurs, qui nous dit qu'elle fût venue ?

LE ROI. Oui !... Et si, par hasard, elle se formalisait, je lui dirais que la lettre d'invitation s'est égarée... je jetterais la faute sur toi.

PÉLICAN. Oh ! sire, ne faites pas cela, je vous en supplie, ne faites pas cela. Ne me mettez pas mal avec une fée ! J'ai connu des infortunés brouillés avec ces dames, et les choses les plus calamiteuses bouscullaient l'harmonie de leur existence. C'étaient, chaque jour, des tours pendables !

LE ROI. Ce que tu me dis là me décide tout à fait à mettre la chose sur ton compte. D'abord, es-tu, oui ou non, mon très-humble sujet ?

PÉLICAN, s'inclinant. Le plus dévoué de vos sujets !

LE ROI. Il est donc juste que tu supportes mille désagréments à mon sujet. Tu es, de plus, grand sénéchal... ministre responsable de toutes mes bévues. Si j'ai commis cette faute, c'est la tienne... tu dois avoir de la mémoire pour moi.

PÉLICAN. Mais, grand roi !...

LE ROI. Pélican, assez ! Sénéchal, taisez-vous... Il est temps de songer au repas. (Il agite sa clochette, des pages accourent.) Qu'on dresse la table du festin, et qu'on m'apporte mon télescope ! J'ai hâte d'apercevoir mes illustres convives. Allons, qu'on se dépêche ! (à Pélican.) Viens, prête-moi ton dos.

Il agite sa clochette. Pendant qu'on dresse la table sur le devant, le roi et Pélican sont au fond ; le roi regarde dans toutes les directions avec sa longue vue ; Pélican, qui tient aussi une longue lunette, regarde dans les airs.

CHOEUR.

AIR : Clochette de la Pagode.

Quand sa cloche nous invite,  
Serveurs de ce festin,

Amis, exécutons vite  
L'ordre de Drelindindin.

La musique continue pendant les apprêts du repas.  
Pélican et le roi, qui se trouvent dos à dos, poussent ensemble une exclamation.

ENSEMBLE. Ah !

LE ROI. Pélican !

PÉLICAN. Majesté !

LE ROI. J'en vois une !

PÉLICAN. J'en vois deux !

LE ROI. J'en vois encore une autre. Ça fait quatre... De la tenue, du respect, de l'enthousiasme !...

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LA FÉE PRINTANIÈRE, LA FÉE BELLOTTE, LA FÉE TOPAZE, LA FÉE D'AZUR.

CHOEUR.

AIR de Lady Henriette. (La valse de Greenwich.)

O bonheur ! sur de légers nuages,  
Les voilà ! qui viennent en ces lieux,  
Descendant de leurs célestes plages...  
Et pour nous, abandonnant les cieux !

L'une arrive sur un petit chariot d'ébène traîné par des pigeons blancs, l'autre sur un chariot d'ivoire traîné par des corbeaux, la troisième sur un nuage, la quatrième sur un oiseau.

LA FÉE TOPAZE, au Roi, qui s'est agenouillé. Relève-toi... la fée Topaze te le permet.

LE ROI, se relevant. La fée Topaze !... cette adorable fée qui a présidé à ma naissance !

LA FÉE TOPAZE. Elle-même !

LE ROI, l'examinant. Sans compliment, vous êtes mieux conservée que moi.

LA FÉE, souriant. J'ai le don de jeunesse.

LE ROI. Ah ! oui... tandis que moi...

LA FÉE TOPAZE. Tu m'as choisie pour être marraine de ta fille... je te sais gré de cette attention.

LE ROI. Vous me confondez.

LA FÉE TOPAZE. Mes compagnes, à mes pressantes sollicitations, ont bien voulu se rendre à ton désir. (Les indiquant au Roi.) La fée Bellotte !

LE ROI, saluant. Madame !

Tous les personnages de la cour s'inclinent.

LA FÉE BELLOTTE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. La fée Printanière...

LE ROI, même jeu. Madame !

LA FÉE PRINTANIÈRE. Bonjour.

LA FÉE TOPAZE. Et la fée d'Azur...

LE ROI, même jeu. Madame !

LA FÉE D'AZUR. Bonjour, Drelindindin, bonjour.



LA FÉE TOPAZE. Chacune de nous veut accorder un don à ta fille... Fais apporter son berceau.

LE ROI, *qui fait un signe à Pélican.* A l'instant, grande et généreuse fée, à l'instant. Chacune un don, et elles sont quatre!... Heureux enfant! heureux père!

Deux nourrices richement vêtues apportent le berceau de l'enfant et le déposent au milieu du théâtre. *Musique.*

LE ROI. Grandes fées! voilà ma frêle créature; il ne s'agit plus maintenant...

LA FÉE TOPAZE. Silence!

DRELINDINDIN, *s'inclinant.* Oui, grande fée!...

Les quatre fées étendent leurs baguettes au-dessus du berceau dont elles font lentement le tour; puis elles s'arrêtent. — *La musique continue pendant ces prédictions.*

LA FÉE TOPAZE, *s'approchant.*

Par le pouvoir de ma baguette!

Que la vertu, la chasteté,

Descendent à ma voix sur ta barcelonnette,  
Enfant, c'est mon présent.

*Étendant sa baguette.*

Telle est ma volonté!

LA FÉE BELOTTE, *même jeu.*

Sans jamais l'employer comme une arme funeste,  
Reçois de moi l'esprit... suprême faculté!

LA FÉE PRINTANIÈRE.

Jeune fille, pour don, je t'offre la beauté!

LA FÉE D'AZUR.

Pour doubler ce présent céleste,  
Moi, je t'accorde la honte.

*Elles font de nouveau le tour du berceau.*

LE ROI. O avenir plein de charmes!... mes yeux se brouillent de larmes!... Et toi, Pélican, as-tu les yeux brouillés?

PÉLICAN, *avec émotion.* Majesté, je partage votre jubilation, quelque exagérée qu'elle soit!

LA FÉE TOPAZE. Il s'agit maintenant de lui trouver un nom.

LE ROI. Tiens! c'est vrai, je n'y pensais pas. Il lui faut un nom, c'est de première nécessité. Voyons, Pélican, cherchons un joli nom.

PÉLICAN. Si nous l'appelions Hurlande?

LE ROI. Fi donc!

PÉLICAN. Ou bien... Zirphile?... ou Il-dégonde?

LE ROI. Zirphile... c'est gentil!

PÉLICAN. J'aime mieux Hurlande... mais si vous préférez Zirphile...

LA FÉE TOPAZE. Pendant vingt ans vous avez fait des vœux pour sa naissance... Elle se nommera Désirée.

LE ROI, *avec enthousiasme.* Bravo!... Il n'y a qu'une fée pour avoir de ces noms-là. Elle a été désirée pendant vingt années... elle se nommera du verbe en question... — Mais au milieu de tous les dons dont vous me comblez, illustres fées, il est encore une faveur que j'ambitionne : j'ai fait préparer

des mets succulents... je possède des vins dignes de vous... et si vous daigniez accepter les uns et goûter aux autres...

LA FÉE TOPAZE. Volontiers. Allons, mes sœurs, à table!

LE ROI. Vous acceptez?... quel honneur! Je veux que ma fille assiste à ce repas, dans son berceau... Elle est encore bien jeune pour apprécier toute la gloire qui rejait sur sa couche... N'importe!... Nourrices, si l'enfant crie, vous donnerez à.... dîner à votre jeune reine... Vous, pages et varlets, servez.

CHOEUR.

Air de *Lady Henriette.* (Galop des servantes.)

Allons, vassaux, de ce pas...

Que la fête, ici, commence!

De la joie! et que la danse

Vienne égayer le repas.

*Pendant le chœur, chacun a pris sa place à la table.*

*Les danseuses arrivent. — PAS DES CLOCHETTES. —*

*La danse est tout-à-coup interrompue par le bruit du tonnerre, les mets placés sur la table disparaissent, et du milieu d'un vase de fleurs apparaît la fée Furibonde.*

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA FÉE DE LA FONTAINE.

LE ROI. Qui ose se présenter ainsi?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Moi, la fée de la Fontaine... surnommée la fée Furibonde... moi, roi ingrat, dont tu as oublié les bienfaits.

LE ROI. La fée de la Fontaine... Ah! madame, de grâce...

LA FÉE DE LA FONTAINE. A qui dois-tu cet enfant, le bonheur de ton épouse?... à moi! mon pouvoir t'a rendu père... Et au festin de la naissance, je suis la seule, la seule... qui n'ait pas été conviée!...

LE ROI. Madame la fée... permettez-moi de vous expliquer... Pélican, mon grand sé-néchal, est cause de tout.

PÉLICAN. Moi!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Assez!... Malheur à toi! malheur à lui! malheur surtout à cette petite créature, cause première de l'affront que je reçois!

TOUT LE MONDE. Grâce! grâce!

LA FÉE TOPAZE. Ma sœur, ayez pitié de cette pauvre enfant, innocente de la faute de son père.

LES TROIS AUTRES FÉES. Pitié!

LA FÉE DE LA FONTAINE. Puisque vous intercédez pour elle, j'adoucirai ma vengeance. Je ne puis priver cette enfant des dons que votre bonté a répandus sur elle... mais retenant bien ces paroles : Malheur à elle si elle

voit la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans !... Malheur, malheur à elle !

Après ces paroles prophétiques, la fée disparaît avec la table, qui s'engloutit au milieu des flammes.

### SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LA FÉE FURIBONDE.

LE ROI. O désolation !... que faire ? que devenir ? Pauvre enfant !

PÉLICAN. Ne pas voir la lumière du jour avant l'âge de dix-sept ans !

LE ROI. Chères fées ! par pitié, sauvez-moi, sauvez votre filleule !

LA FÉE TOPAZE. Hélas ! nous ne pouvons rien contre notre sœur, plus puissante que nous. Nous ne sommes que des fées à demi-baguettes... tandis qu'elle est fée de première classe !

LE ROI. Quel malheur que vous n'ayez que des demi-baguettes !... Mais, du moins, conseillez-moi... Faut-il donc transporter la princesse royale dans ma cave ?

LA FÉE TOPAZE. Voici notre avis : il faut bâtir un palais sans portes ni fenêtres.

LE ROI. Vous croyez ?... Mais s'il n'y a pas de portes, je ne vois pas trop comment nous ferons pour y entrer.

LA FÉE TOPAZE. On y pénétrera par une entrée souterraine... et, dans ce lieu, vous élèverez la princesse jusqu'à l'âge exigé par la fée de la Fontaine.

LE ROI. Oh ! très bien !... Cette idée est sublime ! Vite, mes architectes, des maçons.

LA FÉE. Attends ! ce soin nous regarde.

Les fées étendent leurs baguettes. — A ce moment, apparaît une foule de petits génies ailés. Les uns sont architectes, les autres peintres. D'autres, charpentiers, maçons, scieurs de pierre, scieurs de long, etc., etc. — Ils se mettent à l'œuvre, et bientôt un joli palais s'élève au milieu du théâtre.

### CHOEUR.

Air du *Serment*.

Comblez nos souhaits !  
Accourez du séjour des anges,  
Divines phalanges,  
Et bâtissez notre palais.  
Comblant nos souhaits,  
Arrivés du séjour des anges,  
Ces petits archanges  
Ont élevé notre palais !

## Deuxième Tableau. — L'EMPIRE JAUNE. — LE PRINCE SOUCI (\*).

Un palais jaune ouvert sur des jardins, et orné de vases remplis de jonquilles et de soucis. A gauche, sur un pan coupé, un portrait ovale recouvert d'un rideau de soie jaune.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE JONQUILLE, FANFRELUCHE.

Deux Dames de la cour les précèdent, deux autres les suivent ; ils arrivent du fond en causant.

LA REINE. Cette histoire m'intéresse, Fanfreluche. Et vous dites que depuis seize ans cette pauvre princesse est enfermée dans la tour obscure ?

FANFRELUCHE. Oui, reine, seize années se sont écoulées, et pendant ce long espace de temps, la jeune fille n'a pas entrevu une seule fois la lumière du soleil !... C'est ce qui la fait surnommer la princesse des ténèbres.

LA REINE. La princesse des ténèbres ?... mais nous avons reçu son portrait, il y a quelques mois !

FANFRELUCHE. C'est une idée du roi Drelindindin, son auguste père... Une fille qu'on élève dans une tour obscure... à l'étouffée, pour ainsi dire, n'est pas facile à marier. Le roi de l'île des Sonnettes a donc imaginé, à l'aide de trois mille portraits plus ou moins frappants, de mettre la princesse en circulation dans les cours étrangères.

LA REINE. Cette diplomatie n'est pas maladroite !... mais pour nous cette précaution

était inutile. La main de mon fils, le prince Souci, est promise à la princesse noire, la belle Aika, et la reine Jonquille n'a qu'une parole. A propos de mon fils, pouvez-vous me donner de ses nouvelles ?

FANFRELUCHE. Reine, l'héritier présomptif de vos états est toujours dans le même état !

LA REINE. Toujours cette mélancolie !...

FANFRELUCHE. Hélas ! oui !... Il ne voit que papillons jaunes. Rien ne peut le distraire ; quand je lui parle, ça paraît l'ennuyer !...

LA REINE. Et quand vous ne lui parlez pas ?

FANFRELUCHE. Il semble ne rien entendre.

LA REINE. C'est bien triste pour un jeune prince, beau, bien fait, et qui donnait les plus belles espérances !... Et cela, au moment où la princesse noire m'annonce qu'elle va venir chercher son époux. Elle peut se formaliser de cet état de somnambulisme... c'est manquer envers elle de diplomatie.

FANFRELUCHE. Et si elle se formalisait, il pourrait en résulter de grands malheurs ! Cette royale négresse est, dit-on, fort irascible... elle commande à une armée de négrillons très-nombreuse et très-aguerrie.

(\*) Tous les personnages composant la cour de la reine Jonquille sont habillés de jaune des pieds à la tête.



LA REINE. Fanfreluche, il faut savoir ce qu'a mon illustre rejeton... J'avais ordonné à mes médecins extraordinaires de s'assembler pour une consultation.

FANFRELUCHE. Vos ordres ont été exécutés, grande reine!

LA REINE. Eh bien, qu'ont-ils dit?... quel est leur avis?

FANFRELUCHE. Le docteur Flegmasia présume que la maladie est à l'estomac... Le docteur Manganèse soupçonne que le cerveau est endommagé... Le docteur Fébrilas penche pour une obstruction au foie; et le docteur Rhubarba accuse hautement la rate d'être compromise!... Telle est leur entente médicale.

LA REINE. Lequel a raison?... et qu'ont-ils ordonné? quel régime? quel traitement?..

FANFRELUCHE. Voici :

AIR : *Il faut avoir perdu l'esprit.*

L'un veut le saigner, l'affaiblir,  
Le second prescrit les toniques,  
L'autre prétend qu'aux narcotiques  
À l'instant il faut recourir;  
Le quatrième enfin réclame...

LA REINE.

Mais ils vont le faire mourir!

FANFRELUCHE.

Ils assurent que c'est, madame,  
Le seul moyen de le guérir.

LA REINE. Fi des docteurs et de leurs ordonnances!... Fanfreluche, je veux voir mon fils, lui parler!... c'est l'heure de sa promenade du matin... usons de diplomatie, guettons-le... épions ses faits et gestes... peut-être découvrirons-nous mieux la cause de cette tristesse opiniâtre...

Musique.

FANFRELUCHE. Précisément, le rejeton royal sort de ses appartements.

LA REINE. Venez, retirons-nous à l'écart et observons.

La Reine et Fanfreluche disparaissent par le fond.

## SCÈNE II.

LE PRINCE SOUCI, seul.

Il a l'air mélancolique et promène ses doigts sur les cordes d'une mandoline.

AIR du Point du Jour.

Au point du jour,  
Le gobéa, s'ouvre quand vient l'aurore!  
Le pinson chante au point du jour!  
Et moi, victime de l'amour,  
Je geins la nuit; je geins encore  
Au point du jour. (bis.)

Je suis seul avec moi!... Je puis, sans témoin, soupirer et m'ennuyer tout à mon aise, en pensant à l'être invisible qui voltige

dans mes rêves!... Invisible, ai-je dit? Oh non!... N'ai-je pas en ma possession le portrait qui retrace son doux visage, et devant lequel je viens, chaque jour, me prosterner et gémir?... Elle n'est pas à moi en réalité... mais c'est égal... je la possède... à l'huile... il est vrai... mais enfin je la possède!... (Il indique l'endroit où est le portrait.) C'est là, derrière ce rideau... qu'elle m'attend... Ah! l'idée de soulever cette draperie et de me trouver avec elle, en tête-à-tête... cette idée seule me donne de véhémentes palpitations! (Il regarde autour de lui.) Personne!... allons! de l'audace!..

Musique.

Il avance avec crainte, et tire doucement le rideau qu'il laisse voir le portrait de la princesse Désirée.

Quelle jolie créature!... quel nez fin et spirituel!... quelle charmante petite bouche chinoise!... et quel œil!... Ah! princesse, de grâce, atténue ce regard qui me pénètre, qui m'agite, qui bouleverse mon organisation!..

AIR : *Ne me regardez pas ainsi.* (Grisar.)

Ne me regarde pas ainsi  
Avec cet œil qui me transperce,  
Qu bien je tombe à la renverse  
De frayeur, de plaisir aussi.  
Devant ton image jolie,  
Je suis comme un roseau qui plie!  
Oui, tout mon être est détraqué,  
Et j'ai grand peur d'être toqué!  
D'honneur, j'ai peur, j'ai peur d'être toqué,  
D'être toqué (bis) j'ai peur!  
Ah! j'ai grand peur (bis.) d'être toqué!

## SCÈNE III.

LE PRINCE, LA REINE ET FANFRELUCHE, qui arrivent à la fin du couplet.

LE PRINCE, apercevant la Reine et se relevant tout à coup. Ciel! la reine!

Il va promptement tirer le rideau qui cache le portrait.

LA REINE. Ne cherchez pas à cacher ce portrait, mon fils!... La diplomatie serait inutile... j'ai tout entendu!...

LE PRINCE. Tout?

FANFRELUCHE. Tout!

LE PRINCE. Alors, ô ma mère, je ne veux plus rien vous cacher!...

LA REINE. Voilà donc la cause de cette mélancolie... jusqu'ici inexplicable!... Un prince de votre rang... amoureux d'un portrait!

LE PRINCE. Qu'importe?... si cela cadre avec mes idées.

LA REINE. S'agenouiller devant une peinture... c'est original!

LE PRINCE. L'original!... je l'ai dans la



tête et dans le cœur !... Écoutez-moi, madame la reine, l'amour que je ressens pour cette jeune princesse étrangère surpasse tous les amours connus... Je l'idolâtre, j'en suis abasourdi !... Il faut que je la voie, que je lui parle, que je l'épouse... ou que je meure !...

LA REINE. Malheureux enfant !... mais la raison d'état veut que tu épouses la princesse noire.

LE PRINCE. La raison a tort. (*Allant tirer le rideau.*) Mais voyez donc, ma mère, comparez ce teint de lis au visage de votre mauricaude !

LA REINE, *avec fermeté*. Mon fils, j'ai donné ma parole à la princesse Aika... La diplomatie exige que je tienne ma parole... La princesse Aika sera donc votre épouse !

LE PRINCE. Et moi, j'ai juré à la face des étoiles que je n'aurai pour compagne que la princesse Désirée !... Il faut donc que j'épouse la princesse Désirée !

LA REINE. Prince, vous oubliez que je suis votre mère, et que je m'appelle la reine !... C'est en vain que vous espérez me toucher... ma résolution sera inébranlable.

LE PORTRAIT, *parlant*. Peut-être !

LA REINE. Il n'y a pas de peut-être.

LE PRINCE, *regardant le portrait*. Qu'ai-je entendu ?... le portrait a dit : Peut-être !

FANFRELUCHE. Hein ? le portrait ?

LA REINE, *à part*. Il devient aliéné. (*A son fils.*) D'ailleurs, qui vous dit que la princesse Désirée n'a pas fait un autre choix ?

LE PRINCE. Ah ! dans ce cas, je n'aurais plus qu'à me perforer de mon épée. (*S'adressant au portrait.*) Oui, princesse adorée, si un autre parvenait à vous plaire...

LE PORTRAIT. Jamais !...

LE PRINCE. L'avez-vous entendu ?

LA REINE. Se peut-il ?

FANFRELUCHE. Il est parlant !... je ne puis le nier. (*Allant tirer le rideau.*) Ce portrait va tout gâter.

LE PRINCE, *à la Reine*. Écoutez-moi, madame la reine, si rien ne peut vous toucher... dès ce soir, je quitte le palais des soucis, en emportant les miens... j'abandonne l'empire jaune que vous gouvernez... je renonce à la cour, aux grandeurs, à la couronne !... et je pars, en aventurier, vers le royaume des sonnettes... Si je meurs de fatigue, d'amour ou de faim, vous aurez ma mort à vous reprocher !... ça vous regarde !

LA REINE. Mais si je vous cède, enfant cruel !... que répondrai-je à l'Africaine ?

LE PRINCE. Que mon cœur avait parlé, lorsque ma main lui fut concédée... et que mon cœur n'a plus rien à lui dire.

LA REINE. Mais elle sera furieuse... son amour-propre blessé la fera notre ennemie...

elle assemblera une armée et marchera contre nous !

LE PRINCE. Alors, madame la reine, je couvrirai mon chef d'un casque empanaché, ma poitrine d'une cuirasse, mes jambes de cuissards, et par ma lance de chevalier, je forcerai les armées de votre négresse à évacuer notre territoire.

AIR des Trois Couleurs.

Oui, ventrebleu ! si l'on en vient aux prises,

Aux noirs guerriers que l'Afrique engendra

Le prince jaune en fera voir des grises,

Et de leur sang notre sol rougira !

Par le ciel bleu qui couvre nos montagnes,

Je jure ici de punir leurs noirceurs !

Si leur pied touche à nos vertes campagnes, } (*bis.*)  
Ils en verront de toutes les couleurs !

*Reprenant avec force.*

Si leur pied touche à nos vertes....

La Reine lui saisit le bras et l'arrête au milieu du vers en disant : Assez.

LA REINE. Eh bien, qu'il soit donc fait comme tu le désires, chevaleresque enfant ! adienne que pourra !

LE PRINCE. Reine-mère, vous me comblez !

LA REINE. Fanfreluche, vous allez partir pour la cour du roi Drelindindin, avec un riche cortège et des présents magnifiques... Vous demanderez à ce monarque la main de la princesse royale, pour mon royal héritier. Si la demande est agréée, vous ajouterez que, contre l'usage, nous désirons que les noces se fassent à notre cour... Si mon fils ne se rend pas lui-même au pays des sonnettes, vous lui expliquerez que nous sommes ici sous le coup d'une guerre terrible, et que j'ai besoin, pour me défendre, de sa tête et de son bras.

FANFRELUCHE. Reine, comptez sur l'éloquence de votre ambassadeur... Je vais tout préparer pour le départ.

LE PRINCE. Oui, va, Fanfreluche... Que trois chameaux chargés de riches cadeaux t'accompagnent... que ton cortège soit digne de moi et de la grande reine Jonquille.

LA REINE. Deux mille pages à cheval formeront votre suite.

LE PRINCE. Tu emmèneras quatre-vingts carrosses tout brillants d'or et de diamants ! Fais diligence... si je suis content de toi, je te nomme au retour gouverneur des îles Canaries.

FANFRELUCHE. Ah ! prince, c'est me faire entrevoir des jours sereins... Merci, prince, merci !... nous irons ventre à terre.

LA REINE. N'oubliez pas d'emporter le portrait de mon fils...

LE PRINCE. Et pense à mes trois chameaux

AIR du Puits d'amour.

ENSEMBLE.

D'ici que la souffrance

Fuye à jamais !

Accueillons l'espérance

Dans ce palais.  
Si quelque noir présage  
Trouble nos yeux,  
En attendant l'orage } (bis.)  
Soyons heureux !

LE PRINCE. Surtout, n'oublie pas mes trois chameaux !

Fanfreluche sort par le fond.

#### SCÈNE IV.

LE PRINCE SOUCI, LA REINE, puis UN PAGE.

LE PRINCE. Puisse-t-il me rapporter une prompt réponse !...

LA REINE. Et puisse l'Africaine ignorer la démarche que nous faisons aujourd'hui !...

LE PRINCE. Son royaume est fort éloigné... et nous avons tout le temps de la préparer à un refus... Ainsi donc, madame la reine, ne concevez aucune crainte puérile...

Musique.

UN PAGE, *entrant*. Grande reine, la princesse noire, avec une suite nombreuse, vient d'entrer dans la cour de votre palais !...

LA REINE, *dans la plus grande agitation*. Elle !... la princesse Aïka !... ici !...

LE PRINCE. Je me sauve !...

La Reine l'arrête par un geste.

LE PAGE. Elle demande à vous être présentée à l'instant !...

LA REINE. A l'instant !...

LE PRINCE. Dis que nous sommes sortis.

LA REINE. Non... non... c'est impossible... il faut la recevoir... (*Au page.*) Dites à la princesse que nous l'attendons avec la plus vive impatience !...

Le Page s'incline et sort.

LE PRINCE. J'éprouve la plus vive impatience de me retirer... j'ai beaucoup d'ordres à donner... Reine... je vous laisse...

Il veut s'éloigner.

LA REINE. Restez !... (*Lui prenant la main.*) Hildebert, si vous avez pour votre mère une affection solide... empêchez le départ de votre écuyer... renoncez à la princesse des ténèbres !

LE PRINCE. Jamais !...

LA REINE. Ne prendrez-vous pas en pitié ma position délicate ?...

LE PRINCE. De votre sein, madame, je suis le fruit... je le sais, et j'apprécie ce que vous avez fait pour moi. Demandez-moi ma vie, demandez-la-moi deux fois, je m'empresserai de vous l'offrir deux fois s'il le faut. Mon bras encore est à vous !... mais mon cœur, madame, est une chose à part, consacré au service particulier de mon bonheur individuel, et jamais ce cœur n'appartiendra à votre Africaine.

LA REINE. Eh bien, puisque mes prières ne sauraient vous toucher... je ne vous demande plus qu'une grâce... recevez la princesse Aïka comme si elle devait être votre femme... ne brusquez pas une rupture... attendez qu'une occasion... un prétexte se présentent pour rompre prudemment avec elle... Me le promettez-vous ?

LE PRINCE. Pour une âme bien posée, la contrefaçon en amour est chose difficile... n'importe ! vous serez satisfaite.

LA REINE. Je respire ! Soyez aimable et galant envers l'Africaine.

LE PRINCE. Je tâcherai, madame.

Musique.

LA REINE. Je l'entends ! Prince, de la prudence !

#### SCÈNE V.

LE PRINCE SOUCI, LA PRINCESSE AÏKA, LA REINE JONQUILLE, MESROUR, NÈGRES, NÈGRESSSES, SUITE DE LA REINE ET DE LA PRINCESSE NOIRE.

La princesse Aïka arrive portée sur un palanquin et précédée d'une suite de nègres et de jeunes négresses. De petits négrillons portent des présents qu'ils viennent offrir au prince Souci. Au fond, suite de la reine Jonquille. Pendant le chœur qui suit, la princesse descend du palanquin, qui s'est arrêté au fond, dans la galerie. Aïka est suivie de Mesrour en habit de nécromancien.

CHOEUR.

AIR de *Gulistan*. (2<sup>me</sup> acte.)

Honneur ! honneur à la princesse,  
Qui, dans ce jour trois fois heureuse,  
Vient visiter notre maîtresse !  
Pour elle nos chants et nos vœux !

LA REINE. Princesse, soyez la bienvenue !

AÏKA. Reine, j'aurais pu vous prévenir de mon départ par les ambassadeurs ; mais j'ai préféré vous surprendre...

LE PRINCE, *froidement*. Et vous avez pleinement réussi, noble dame : vous nous voyez on ne peut plus surpris.

LA REINE, *qui fait des signes à son fils*. Le prince mon fils parlait encore de vous, ce matin, chère belle... il soupirait après votre venue. Aussi, l'excès de son bonheur, l'effet que lui produit votre gracieuse présence, semblent le paralyser.

LE PRINCE, *avec embarras*. En effet... je suis... comme dit mon auguste mère...

AÏKA, *au Prince*. Prince, que mon impatience ne vous surprenne pas. Depuis que notre union a été arrêtée, je ne songe qu'au jour fortuné qui me permettra de lier mon sort à celui d'un prince de votre mérite et de votre beauté.



LE PRINCE, *confus*. Madame... vous me flattez... vous me...

AÏKA, *l'interrompant*. Ne soyez pas étonné de mon langage. Nous autres, enfants du désert, nous laissons dire à notre bouche tout ce qui se passe en notre cœur. Vous l'avouerez-je ? Je tremblais que des obstacles ne vissent s'élever entre nous... (*La Reine et le prince Souci font un mouvement qui n'échappe ni à Mesrour ni à Aïka.*) De tristes pressentiments assombrissaient mes jours... des songes sinistres troublaient mon sommeil... J'ai consulté alors mon fidèle Mesrour, que vous voyez à mes côtés... c'est un astrologue puissant qui commande à des êtres invisibles, et à l'œil duquel rien n'échappe. (*Le Prince lui tourne immédiatement le dos.*) Partez, m'a dit Mesrour... quittez au plus vite votre palais... un orage se forme du côté de l'Occident. et menace votre bonheur ! Partez !...

LE PRINCE, *à part*. De quoi se mêle-t-il, cet astrologue, avec son Occident ?

LA REINE, *à part*. Je tremble !

AÏKA. J'ai donc suivi le conseil de Mesrour ; j'ai quitté l'île d'Ebène... je me suis mise en route... Et maintenant, à vous, reine, à vous surtout, prince, de calmer mes alarmes.

LA REINE. Belle Aïka, si mon fils n'était profondément touché de cette nouvelle marque de tendresse, il ne serait pas digne de l'alliance que vous lui avez offerte...

LE PRINCE. Ah ! oui... Et dans cette hypothèse, princesse, il mériterait que vous renonçassiez à un homme qui ne saurait vous procurer tout le bonheur que vous avez le droit d'attendre.

AÏKA, *bas à Mesrour*. Vois donc comme ils ont l'air embarrassé, Mesrour ?

LA REINE. Cette union est le plus cher de nos vœux.

Elle fait des signes à son fils.

LE PRINCE. Dès ce soir, je prétends ordonner des réjouissances publiques ; je veux que tout mon peuple partage mon ivresse, et que les préparatifs les plus brillants... (*A part.*) Je ferai durer ça pas mal de temps.

AÏKA, *bas à Mesrour*. Sont-ils sincères, Mesrour ?

MESROUR, *bas à Aïka*. Présentez-leur ces bouquets dans lesquels se trouve la fleur de vérité ; le mensonge est impossible pour celui qui la porte.

AÏKA, *détachant de sa ceinture les deux bouquets qui n'en formaient qu'un seul*. Veuillez, en signe d'alliance, accepter ces fleurs cueillies sur les bords africains : c'est un usage de mon pays natal ; pour vous, madame, elles sont le gage du respect et de

la tendresse filiale ; pour vous, prince, c'est le cadeau de la fiancée.

Musique.

Elle donne les bouquets à la Reine d'abord, puis au prince Souci.

LA REINE. Ces fleurs sont charmantes !

LE PRINCE. Je suis confus de tant d'attentions !

LA REINE. Après ça, franchement, vous auriez pu vous dispenser de les apporter d'aussi loin.

LE PRINCE, *souriant*. Oui, là, franchement. D'abord, cela vous eût évité le voyage, qui a dû être pas mal fatigant.

LA REINE, *souriant aussi*. Oui, ma belle... Quand je dis ma belle... Enfin, c'est égal... Vous nous auriez évité l'embarras de vous apprendre le plus honnêtement possible...

LE PRINCE. Que j'adore une jeune fille rose et blanche... que jamais je ne serai votre époux... vu que je ne veux pas avoir des petits négrillons pour héritiers.

MESROUR, *lui arrachant le bouquet*. Insolent !

AÏKA, *furieuse, arrachant aussi le bouquet à la reine*. Madame !

LE PRINCE, *avec une amabilité affectée*. Qu'est-ce-donc, chère princesse ?

LA REINE, *de même*. Qu'avez-vous, chère belle ?

AÏKA. Un pareil affront !... après votre promesse !

LE PRINCE. Un affront ! (*A part.*) Qu'est-ce qui la pique ? qu'avons-nous dit pour la fâcher si fort ?

LA REINE. Ma promesse?... mais je suis prête à la tenir, princesse... Je ne sais, vraiment, qui peut vous courroucer ainsi?... Mon fils vous aime, vous adore, .. il brûle de s'unir à vous...

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES, FANFRELUCHE.

Il est armé, et porte une bannière jaune ornée d'un énorme cœur enflammé au-dessous duquel on lit ces mots : « A la princesse Désirée. »

FANFRELUCHE. Me voici prêt à partir !

LA REINE. Ciel !

LA PRINCESSE, *à la Reine*. Eh bien, madame ?

LE PRINCE, *à part*. Ma foi, j'aime mieux ça !

AÏKA, *montrant la bannière*. La princesse Désirée !... Oserez-vous nier encore ?

LE PRINCE, *avec dignité*. Non, madame... Cette bannière dit vrai : la princesse Désirée est mon idole... Et si madame la reine vous a promis ma main... moi, qui n'ai rien promis,



je brise vos projets d'hyménée ! (*Montrant la bannière.*) Voici l'état de mon cœur, et le nom de celle qui le possédera, tant que je compterai parmi les vivants.

AIKA. Ah ! malheur ! malheur sur vous !... malheur aussi sur cette rivale à laquelle je voue, dès ce moment, une haine implacable !... Prince, veillez bien sur l'objet de vos amours... Viens, Mesrour, quittons cette cour maudite.

LE PRINCE. Fanfreluche, dis à celle que j'idolâtre que son chevalier saura la soustraire aux embûches des méchants... Va !

AIKA, à la Reine et au Prince. A vous, guerre à mort ! à vous, le ressentiment d'une femme outragée !... Reine, au revoir !... Au revoir, prince ! au revoir !

LE PRINCE. J'aime mieux adieu, princesse, Adieu pour toujours.

Air de M. de Flotow. (Final du 2<sup>me</sup> acte d'Ivan le Moujik.)

ENSEMBLE.

AIKA.

A bientôt, à bientôt !

C'est là mon dernier mot.

Tremblez, tremblez d'avance

Et craignez ma vengeance !

LA REINE et FANFRELUCHE.

A bientôt, à bientôt !

C'est là son dernier mot.

Ah ! je tremble d'avance,

Tant je crains sa vengeance !

LE PRINCE.

A bientôt, à bientôt !

C'est votre dernier mot.

D'une femme en démenée

Je brave la vengeance !

*Aika, furieuse, sort par le fond avec Mesrour et sa suite. Fanfreluche entre à gauche avec les Pages. Le Prince suit la Reine par la droite.*

### Troisième Tableau. — LA FÉE DE LA FONTAINE.

Un bois touffu. Au milieu, une vieille fontaine. Il fait presque nuit.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AIKA, puis LA FÉE DE LA FONTAINE.

MESROUR, faisant un signe du côté où il est entré. Maîtresse, c'est ici !

AIKA. Grâce à ton pouvoir, Mesrour, l'hirondelle n'aurait pas franchi la distance plus rapidement que nous. Merci pour ma vengeance ! (*Regardant autour d'elle.*) Oui, c'est bien dans cette fontaine antique qu'habite ma marraine... ma protectrice !... Mais, se montrera-t-elle à mes yeux ?... répondra-t-elle à ma voix ? (*S'adressant à la fontaine.*) O vous qui avez présidé à ma naissance, qui, jusqu'à ce jour, m'avez aimée et protégée... bonne fée, viendrez-vous à mon aide ?

Musique.

MESROUR, allant vers la fontaine. L'eau du bassin semble bouillonner...

En ce moment, l'inscription de la fontaine disparaît et laisse voir la Fée couchée sur des plantes aquatiques et rayonnante de lumière.

LA FÉE. Que me veux-tu, Aika ?... Que viens-tu chercher en ces lieux ?

AIKA, s'inclinant. Une bonne fée qui me protège.

LA FÉE. Que te manque-t-il donc pour être heureuse ? Je t'ai faite riche et puissante, et malgré la couleur de ton visage, les plus riches souverains briguent l'honneur de ton alliance. N'étais-tu pas fiancée au prince de l'empire jaune ?

AIKA. Plaiguez-moi, ma bienfaitrice, car j'ai reçu de ce prince l'affront le plus sanglant : manquant à la foi jurée, il me repousse comme une femme de la plus basse condition !... il me méprise !... il en aime une autre, enfin !

LA FÉE. Ce petit prince est bien difficile... Et quelle est ta rivale ?

AIKA. On la nomme la princesse Désirée.

LA FÉE. Désirée !... Quoi ! c'est au moment où ma colère pour elle était presque éteinte, qu'elle vient troubler le bonheur de ceux que je protège ?... Jusqu'à cette heure, elle a pu échapper à la fatale prédiction qui la menace ; mais une année d'épreuve lui reste encore... et ce délai peut te sauver.

AIKA. Je pourrais espérer ?

LA FÉE. Aika, tu seras l'épouse du prince Souci... ou j'y perdrai ma baguette !... Mais pour cela...

AIKA, vivement. Parlez, que dois-je faire ?

LA FÉE. Attends... que je me consulte. Laisse-moi lire dans le cristal de ma fontaine. (*Elle se penche au-dessus du bassin qu'elle examine attentivement.* — *Musique.* — « L'écuyer du prince ton amant touche aux portes de la ville de l'empire des sonnettes... » Il vient chercher la princesse Désirée... « Quel riche cortège !... » — Ah ! princesse, si vous quittez votre retraite... gare à vous ! — « La voici dans la tour obscure... On introduit l'écuyer... » Hélas !... je ne vois

plus rien... l'eau se trouble... un pouvoir supérieur me cache l'avenir... Peu importe, j'en sais assez. — Aïka, avant que le troisième jour ait fait place à la nuit, trouve-toi dans la forêt des sycomores.

AÏKA. La forêt des sycomores ?

MESROUR, *bas à Aïka*. Je la connais.

LA FÉE. Dans trois jours ! J'y serai aussi,

moi ! Et si tout se passe selon mes prévisions, Désirée sera en ton pouvoir, et ton prince te reviendra. Adieu.

AÏKA. Dans trois jours !

LA FÉE. A la forêt des sycomores.

Elle disparaît dans la fontaine. — Aïka s'éloigne avec Mesrou. Les arbres de la forêt s'avancent sur le devant de la scène, puis s'écartent peu à peu et laissent voir un petit salon de marbre et d'or.

## Quatrième Tableau. — LA TOUR OBSCURE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE DÉSIRÉE, puis GIROFLÉE.

La Princesse, étendue sur un sofa, semble agitée par un songe pénible.

DÉSIRÉE, *rêvant*. A moi !... au secours !... à moi !!

GIROFLÉE, *entrant*. Eh mon Dieu !... qu'est-ce qu'il se passe ?

DÉSIRÉE. Au secours !... ils vont le tuer ! au secours !... Giroflée... (*S'éveillant.*) Giroflée !...

GIROFLÉE. Rassurez-vous, chère maîtresse, je suis là.

DÉSIRÉE. Ah ! Dieu soit loué !... C'était un rêve !

GIROFLÉE. Dites plutôt un cauchemar !... Vous rêviez donc à quelque chose de bien affreux ?

DÉSIRÉE. Oui... et non... Giroflée... (*Cherchant à rassembler ses souvenirs.*) Je me trouvais dans un palais somptueux... et, pour la première fois depuis ma naissance, la lumière du jour frappait mes regards... de grandes fenêtres ouvertes sur des jardins me laissaient admirer des arbres chargés de fruits et de fleurs... Tout à coup, d'un massif de verdure s'élançait un beau cavalier...

GIROFLÉE. Jusque-là, ça n'a rien de bien effrayant.

DÉSIRÉE. « Hildebert est mon nom, et je » suis prince, » me dit-il en mettant un genou en terre devant moi. « Je vous aime, prince » cesse !... et si vous voulez que je vive... » aimez-moi ! »

GIROFLÉE. Si vous voulez que je vive, aimez-moi !... Tiens, tiens, tiens !

DÉSIRÉE. Sa voix était tremblante... son regard suppliant...

GIROFLÉE. Et vous lui avez répondu : « Comment donc, prince, mais c'est avec le plus grand plaisir ! »

DÉSIRÉE. Au moment où j'allais répondre, des monstres tout noirs sortirent de terre et voulurent s'emparer de moi !... une femme noire comme eux leur ordonnait de me poursuivre, de m'enlever !...

GIROFLÉE. Oh ! la méchante !

DÉSIRÉE. Mon féal chevalier me défendait vaillamment !... mais les monstres qu'il terrassait se multipliaient sans cesse, et bientôt, accablé par le nombre, il allait succomber... lorsque mes cris m'ont éveillée... Oh ! le rêve affreux !

GIROFLÉE. Sans ces vilains monstres, ça aurait pu devenir agréable... Et le chevalier était-il gentil ?

DÉSIRÉE, *posant la main sur son cœur en soupirant*. Son image est gravée là !

GIROFLÉE. Quel soupir ! Si nous faisons venir le solitaire des montagnes de neige ?... il nous expliquerait peut-être... c'est un vieux qui a le passe-partout de tous les songes... Si je pouvais sortir, j'irais tout de suite le consulter.

DÉSIRÉE. Sortir ? Ne le peux-tu pas ? qui te retient ? Tu n'es pas condamnée, comme moi, sous peine des plus grands malheurs, à te priver de la lumière du ciel !

GIROFLÉE. Et mon serment, le comptez-vous pour rien ?

DÉSIRÉE. Oh ! ce serment que tu dois maudire, je t'en relève.

GIROFLÉE. Et moi, je n'y veux pas manquer ! Fille de pauvres bûcherons, je suis née le même jour que vous ; lorsqu'on a déposé votre beau berceau dans cette demeure, on a placé près de lui ma modeste barcelonnette... Moi, fille de rien du tout, vous m'avez traitée à votre niveau, comme une amie, comme une sœur, quoi ?... Oh ! non... je sortirai d'ici avec vous... ou j'en sortirai jamais !

DÉSIRÉE. Bonne Giroflée... que de dévouement !

GIROFLÉE. Beau dévouement, ma foi ! Sans vous, à c'te heure, je serais gardeuse de chèvres, ou je ramasserais des fagots dans la forêt.

DÉSIRÉE. Oui, mais tu serais libre !... libre de courir dans les bois, dans les champs !

GIROFLÉE. Et libre d'attraper des courbatures, ou des coups de soleil !

DÉSIRÉE. Le soleil !... que ce doit être beau !...



GIROFLÉE. Et la lune donc !

DÉSIRÉE. Ah ! Giroflée, ne pouvoir jouir d'une matinée de printemps ! ne pouvoir contempler ce firmament tout diamanté d'étoiles !... C'est affreux !... Dans cette prison maudite où la nuit et le jour se confondent, le temps s'écoule sans laisser de traces, les saisons se succèdent sans qu'il en reste un souvenir !... Vois nos fleurs... elles meurent toutes !... elles n'ont pas d'air !... Les oiseaux de notre volière, après quelques semaines de captivité, ils cessent de chanter et dépérissent comme nos fleurs... ils n'ont pas d'air !... Et l'on veut que nous vivions ici... nous qui n'avons que seize ans !... Oh ! non, c'est impossible ! je veux sortir de cette prison !

GIROFLÉE. Chère maîtresse, calmez-vous !

DÉSIRÉE. Ce séjour m'est devenu odieux... et ma vie dût-elle en dépendre... je veux sortir ! je veux sortir !

AIR de Monpou.

Oui, je veux voir le ciel de la montagne,  
Brillant d'azur !

Et respirer, à travers la campagne,  
L'air frais et pur !

Tout ignorer... l'horizon, la verdure,  
C'est trop souffrir !

Mieux vaut connaître un seul jour la nature,  
Et puis mourir ! (bis.)

GIROFLÉE. Y pensez-vous ?... pour tomber dans les griffes de cette méchante fée !... et cela lorsque vous n'avez plus qu'une toute petite année à attendre.

DÉSIRÉE. Une année de captivité... c'est un siècle !

GIROFLÉE. Le roi votre père n'a-t-il pas envoyé votre portrait dans les royaumes où il y a des princes à marier ? Vous allez voir à vos pieds une foule d'adorateurs... Du matin au soir, on vous fera la cour... ça fait joliment passer le temps, ça !

DÉSIRÉE, *soupirant*. Allons, puisqu'il le faut, j'attendrai.

GIROFLÉE. A la bonne heure, voilà que vous redevenez raisonnable.

On frappe à la porte de gauche.

DÉSIRÉE. Qui peut venir ?

GIROFLÉE. Qui est là ?

PÉLICAN, *du dehors*. C'est moi, Pélican, grand sénéchal du palais.

GIROFLÉE. C'est le sénéchal.

DÉSIRÉE. Reçois-le, je vais à ma toilette.

AIR : Le Roi des Hirondelles.

ENSEMBLE.

DÉSIRÉE.

Du destin subissons la loi !

Le ciel, je te croi,

Toujours récompense

Ses enfants, qui, dans la souffrance, } (bis.)

Ont gardé la foi,

Oui, sœur, je te croi.

GIROFLÉE.

Du destin subissons la loi !

Le ciel, croyez-moi,

Toujours récompense

Ses enfants, qui, dans la souffrance, } (bis.)

Ont gardé la foi,

Oui, sœur, croyez-moi.

Désirée sort par la droite.

GIROFLÉE. Vous pouvez entrer, sénéchal.

## SCÈNE II.

PÉLICAN, GIROFLÉE.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me députe...  
(*S'apercevant qu'il est seul avec Giroflée.*)

Tiens ! la princesse n'est donc plus là ?

GIROFLÉE. Elle est à sa toilette.

PÉLICAN. Sa majesté le roi me députe vers la princesse sa fille, afin de la préparer à sa visite... Sa majesté a reçu, ce matin, une dépêche apportée par un courrier inconnu.  
(*Poussant un léger cri.*) Aïe !

GIROFLÉE. Qu'est-ce qui vous prend ?

PÉLICAN. Rien, rien... Le roi, après avoir pris connaissance de la dépêche, s'est écrié...

(*Poussant un autre cri.*) Ouf !

GIROFLÉE. Le roi a dit : Ouf !

PÉLICAN. Non, Giroflée... le ouf est une exclamation qui m'est toute personnelle... Le roi s'est écrié : « Eh quoi, déjà ! » Sans vouloir pénétrer le sens de ces trois mots... qui cachent peut-être un mystère politique...  
(*Criant plus fort.*) Ouf ! aïe !

GIROFLÉE. Ah ça, vous avez donc des rhumatismes ?

PÉLICAN. Je le préférerais, Giroflée... car ce qui me tourmente est plus insupportable !

GIROFLÉE. C'est donc le diable qui vous tient ?

PÉLICAN, *avec mystère*. C'est la fée Furi-bonde, Giroflée... une fée vindicative qui me persécute depuis le jour de la fatale prédiction quelle a jetée sur la jeune princesse... sous prétexte que je l'ai oubliée dans les invitations... ce serait trop long à te narrer... Pendant cinq ans, j'ai été en butte aux plus détestables plaisanteries ; ça avait cessé tout à coup ; je croyais que c'était fini et qu'elle ne pensait plus à moi ; mais voilà que depuis quelques jours la guerre s'est rallumée... tantôt une main invisible se plaît à enfoncer mon chapeau jusqu'à la naissance de mon menton... ou à m'allonger le nez d'une façon déshonnête... Tantôt il me prend des envies de gambader... de courir... je saute malgré moi, je m'élance à travers champs, je cours, je cours !... et lorsque éreinté je me retrouve au logis, et que je veux goûter un peu de repos, le duvet de ma couche se transforme tout à coup en tessons de porcelaine brisée,



qui n'ont rien de caressant... Depuis trois nuits je dors debout.

GIROFLÉE. Mais c'est pas une existence, ça... et vous n'avez pas cherché un moyen pour chasser les vilains esprits qui vous tourmentent ?

PÉLICAN. Si fait !... j'ai consulté ce matin même l'ermite des montagnes de neige, et il m'a dit que tous ces inconvénients disparaîtraient le jour où je me ferais aimer d'une jeune fille dont le cœur n'aurait pas encore parlé.

GIROFLÉE. Pauvre sénéchal, c'est un mal incurable que vous avez là.

PÉLICAN, *souriant*. C'est ce qui te trompe ! j'ai trouvé mon affaire.

GIROFLÉE. Ah, bah !

PÉLICAN. J'ai la jeune fille sous la main.

Il lui pose la main sur l'épaule en faisant le gentil.

GIROFLÉE. Qui donc ?

PÉLICAN. Toi !

GIROFLÉE. Moi ? Ne plaisantons pas, sénéchal !

PÉLICAN. Je ne plaisante pas... depuis fort longtemps je t'aime, Giroflée !

GIROFLÉE. Oui, eh ben, y a encore plus longtemps que ça que je ne vous aime pas.

PÉLICAN. Est-ce que tu me trouves trop vieux pour toi ?

GIROFLÉE. Non... je m'trouve seulement trop jeune pour vous.

PÉLICAN. Enfant !... est-ce que le cœur vieillit ?... mais j'ai le cœur aussi jeune que le tien, Giroflée ?

GIROFLÉE. J'aime mieux le croire...

PÉLICAN. De plus, je suis très-riche... immensément riche !... je possède une mine d'argent.

GIROFLÉE. Je ne me laisserai pas prendre à votre mine.

PÉLICAN. C'est ton dernier mot ?

GIROFLÉE. C'est mon dernier mot !

PÉLICAN. Allons, bon, voilà l'insecte, à présent.

GIROFLÉE. Quel insecte ?

PÉLICAN. Tu ne vois donc pas ? (*Il cherche à attraper la mouche.*) Mais c'est une mouche de l'espèce la plus affligeante ! Elle me suit partout... elle me ravage le nez, régulièrement trois heures par jour !... de midi à trois heures... Il doit être midi... (*Cherchant à l'attraper.*) V'là... manquée !...

GIROFLÉE. Mais c'est une idée que vous vous forgez... je ne vois rien du tout !

PÉLICAN. Tu ne vois rien !... tiens !... là voilà sur mon extrémité nasale... elle me fait loucher... et je ne peux pas l'attraper.

Même jeu.

GIROFLÉE. Sénéchal, je veux bien vous aider à sortir d'embarras... à vous débarrasser de votre mouche.

PÉLICAN. Tu me donnes ton consentement ?

GIROFLÉE. Non, je vous donne un conseil... c'est de mettre du miel à cet endroit.

Elle indique son nez.

PÉLICAN. Que je la nourrisse !... que je lui procure des douceurs !... que je fasse de mon nez une ruche à miel !... Oh ! non, non !... par exemple !... plutôt cent fois... (*Il essaie de la prendre.*) Encore manquée !... impossible !... Giroflée, prends pitié de ma piteuse position... sauve mon nez... et mes bienfaits t'écraseront !...

GIROFLÉE. Je ne puis rien faire pour vous, mon pauvre sénéchal.

Air : *Prends garde à ta marotte.* (Triboulet.)

Je dois être sincère ;

Impossible à mon cœur !

PÉLICAN.

Prends garde !... ma colère

Punira ta rigueur !

Eh quoi ! rien ne te touche ?

Tu me pousse à bout ! (*bis.*)

GIROFLÉE.

Ne prenez pas la mouche.

PÉLICAN, *cherchant à attraper la mouche.*

Je ne prends rien du tout.

ENSEMBLE.

GIROFLÉE.

Impossible à mon cœur !

Je brave (*bis.*) ta rigueur.

PÉLICAN.

Résister à mon cœur !

Redoute (*bis.*) ma fureur !

*Giroflée sort en riant par la droite.*

### SCENE III.

PELICAN, puis LE ROI DRELINDINDIN, et DEUX PAGES.

PÉLICAN. Oh ! la petite sotte !... refuser une pareille occasion !... elle y reviendra... (*Grand bruit de sonnette.*) J'entends le roi !

Musique.

LE ROI, *entrant. Aux pages.* Qu'on fasse venir ma royale fille !... allez !... qu'elle se dépêche !... c'est pressé !...

Les Pages entrent chez Désirée.

PÉLICAN. Sire, vous paraîsez joyeux... Permettez-moi de me réjouir avec vous.

Il cherche à attraper la mouche.

LE ROI. C'est ton état, sénéchal... je suis content ; tu dois l'être...

PÉLICAN. Lorsque je connaîtrai la cause de cette béatitude...

LE ROI. Pélican, je suis fier de l'idée que j'ai eue d'envoyer, sous enveloppe, le portrait de ma fille dans les cours étrangères... j'en suis fier, parce que j'ai atteint mon but.

PÉLICAN. En vérité ?... (*Même jeu.*) Impossible de l'atteindre !

LE ROI. Partage mon bonheur, Pélican...  
partage mon bonheur.

PÉLICAN. Sire, je le par... (*Même jeu.*)  
tage !...

LE ROI. Le succès dépasse toutes mes es-  
pérances !...

PÉLICAN. Je ne comprends pas bien en-  
core ?...

Musique. — Les Pages rentrent.

LE ROI. La princesse vient... tu vas tout  
savoir...

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, DÉSIRÉE, GIROFLÉE,  
DEUX DAMES D'ATOUR.

DÉSIRÉE. Bonjour, mon père... A cette  
heure, chez moi ?... il s'agit donc d'une af-  
faire importante ?

LE ROI, *souriant avec malice*. Mais je crois  
que oui !... Dis donc, Pélican...

PÉLICAN, *seignant de comprendre*. C'est  
aussi mon avis, sire.

DÉSIRÉE. Parlez, mon père... vous pi-  
quez ma curiosité.

LE ROI, *avec importance*. Ma fille !... le  
prince Souci m'a notifié qu'un de ses am-  
bassadeurs réclame l'honneur de se présenter  
devant toi, pour demander ostensiblement  
ta main...

DÉSIRÉE. Le prince Souci !

GIROFLÉE, *à part*. Drôle de nom !

LE ROI. Son ambassadeur vient d'arriver ;  
il m'a donné mille détails charmants sur ce  
jeune prince... La reine Jonquille, sa mère,  
est une femme très-avancée qui promet de  
ne pas aller loin... et avant peu, son fils  
grimpera sur le trône, sous le nom de Hil-  
debert I<sup>er</sup>.

DÉSIRÉE. Hildebert !... Giroflée... Hilde-  
bert !

GIROFLÉE, *bas à Désirée*. Le nom du che-  
valier de votre songe.

DÉSIRÉE. Hildebert !... voilà qui est étrange !

LE ROI. Etranger, tu veux dire... c'est un  
nom étranger...

DÉSIRÉE, *avec émotion*. Et ce jeune  
prince...

LE ROI. Je l'ai vu... du moins, j'ai vu son  
portrait...

DÉSIRÉE. Vous avez reçu son portrait !

LE ROI. Son écuyer te l'apporte... Le  
prince est fort joli garçon... de trois quarts !  
L'ambassadeur est arrivé avec pompe, et son  
équipage, parfaitement jaune, défile encore  
dans les rues de la ville. Une bannière de  
drap d'argent a été plantée dans la cour du  
palais. Les armes du prince y sont gravées en  
perles fines, toujours en jaune ; et on lit sur

une des faces ces mots pleins de galanterie,  
et passablement spirituels... « Si vous voulez  
que je vive... aimez-moi... »

DÉSIRÉE. Ces mots... encore ces mots !

GIROFLÉE. C'est un peu violent !

LE ROI. C'est d'un amour violent, très-  
certainement ! Tant mieux !

DÉSIRÉE. Son portrait, mon père... je veux  
voir son portrait !

LE ROI. De l'impatience ! tant mieux en-  
core !... ça promet ! (*A sa fille.*) Je vais sa-  
tisfaire ton désir... (*A Pélican.*) Qu'on in-  
troduise le seigneur Fanfreluche !...

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, FANFRELUCHE. *Pages  
avec des présents. Fanfreluche porte sus-  
pendu à son cou le portrait du prince,  
dans un énorme médaillon. MESROUR  
s'est introduit avec la suite de l'ambas-  
sadeur ; il se tient à l'écart pendant toute  
cette scène et observe.*

CHOEUR.

Air de Parisina. (Trois Quenouilles) :

Faites place à Son Altesse !

Et que chacun de nous s'empresse

De traiter avec honneur

L'envoyé d'un si grand seigneur !

C'est, pour nous, un honneur !

FANFRELUCHE, *à part*. Je suis ambassa-  
deur... soyons éloquent !... Plus on est am-  
bassadeur... plus on doit être... éloquent !

Le roi l'interrompt par un jeu mimique. — Il lui indique  
sa fille, en engageant Fanfreluche à s'approcher  
d'elle.

FANFRELUCHE, *faisant trois pas vers la  
princesse, avec cérémonie*. Princesse ! qu'il  
me soit permis de me prosterner devant tant  
de grâces greffées sur non moins d'attraits.

LE ROI. Prosternez-vous, ambassadeur...  
je vous y autorise.

Fanfreluche fait une génuflexion comique.

FANFRELUCHE. Il était une fois...

LE ROI. Un roi et une reine...

FANFRELUCHE. Mille pardons, sire... mais  
vous n'y êtes pas du tout...

LE ROI. Continuez...

FANFRELUCHE. Il était une fois... un jeune  
prince insouciant et folâtre... d'humeur ca-  
pricieuse et désopilante... ne rêvant que  
chasse, galas et carrousels...

LE ROI. Ce que nous appelons... un luron...  
un viveur...

FANFRELUCHE. Hélas ! à quoi tient la  
gaieté du cœur... Un jour, d'un lointain  
pays, arrive une caisse franche de port...  
on déballe... et tout aussitôt une jeune fille  
supérieurement encadrée frappe les yeux du  
jeune prince... A dater de ce déballage, plu



de chasses, plus de galas, plus de carrousel... un humeur massacrante a remplacé la joie... une mélancolie noirâtre absorbe le rejeton royal... le prince est amoureux fol du portrait susmentionné, et ce portrait, princesse, c'est le vôtre !

DÉSIRÉE. Il se pourrait !...

FANFRELUCHE. Va-t'en par devers le royaume des sonnettes, ô mon fidèle écuyer, m'a dit mon prince... dépeins ma flamme extravagante à la dame de mes pensées, et porte-lui la gouache qui reproduit mes traits...

DÉSIRÉE. Son portrait ?

FANFRELUCHE. Le voici !... votre amant passionné est pendu à mon cou. (*Il détache le médaillon qu'il offre à la Princesse.*) Si vous daignez jeter un coup d'œil ?

DÉSIRÉE à *Giroflée*. Ciel ! c'est lui !... le chevalier du songe.

GIROFLÉE, à *part*. Ah ça... est-ce que nous rêvons encore ?

Elle se frotte les yeux.

LE ROI, à *Pélican*. Le physique du jeune homme a l'air de lui aller.

FANFRELUCHE, *reprenant sa pose*. J'ai dit princesse :

Air du *Bengali*. (de Maupou.)

Et maintenant, j'ai rempli mon message ;  
Que dois-je dire à mon noble seigneur ?  
Prononcez-vous... quel sera son partage ?  
J'attends de vous la joie ou la douleur.

DÉSIRÉE.

Causer à celui qui m'adore  
Pleurs et regrets,  
Jamais !

A *Fanfreluche*.

Portez à l'amant qui m'implore  
Ce mot du cœur :  
Bonheur !  
Pour lui, bonheur !  
Qu'il me donne en retour  
Tout son amour !

LE CHOEUR.

Qu'il lui donne en retour  
Tout son amour !

ENSEMBLE.

DÉSIRÉE.

Désormais, à notre bannière  
On peut voir flotter ses couleurs.  
D'être reine elle sera fière,  
Et veut régner sur tous les cœurs.

REPRISE.

Qu'il me lui donne en retour  
Tout son amour !

LE ROI. Elle consent !... Ambassadeur, elle consent... et moi aussi... je deviendrai le beau-père de l'empire jaune... ça me reverdira... Mais, dites-moi... pourquoi le

prince n'est-il pas venu lui-même?... Il me semble que les convenances...

FANFRELUCHE. Ah ! voilà !... c'est qu'il est bon de vous apprendre que la reine avait disposé de la main de son fils en faveur d'une princesse de couleur.

DÉSIRÉE à elle-même. Une princesse de couleur !

GIROFLÉE, à *Désirée*. Toujours le songe !

FANFRELUCHE. L'Africaine repoussée menace d'envahir l'empire jaune, avec une armée noire... Elle est très-puissante... et sous le coup d'une invasion terrible, le prince a dû rester dans ses états...

DÉSIRÉE. Il court des dangers !... Alors, seigneur écuyer, vous ne partirez pas seul ; je vous suivrai.

LE ROI, à *Pélican*. Que dit-elle ? (*A sa fille.*) Que dis-tu ?

DÉSIRÉE. Je dis, mon père, qu'aucune puissance humaine ne pourra me retenir plus longtemps prisonnière dans cette tour affreuse. — Le destin m'a tracé la route que j'avais à suivre... et je veux obéir à l'inspiration de mon cœur.

LE ROI. Ces jeunes filles... c'est de l'é-toupe !... Quand l'étincelle est lancée... va te promener ! — Mais, mon enfant, si tu vois, une seconde seulement, la lumière du jour, avant dix-sept ans révolus, tu peux devenir n'importe quoi !

FANFRELUCHE. A cet égard, que votre majesté se rassure. Un carrosse de velours a été envoyé par les soins du prince... aucune ouverture, aucune glace ne s'y trouvent, — c'est une véritable boîte. — Seul, je serai chargé de la clef qui doit ouvrir les portières ; et, sans braver la fatale prédiction qui menace votre auguste fille, je puis la transporter au palais du prince, mon maître, où les appartements les plus calfeutrés ont été préparés.

DÉSIRÉE. Vous le voyez, mon père, aucun danger pour moi. — Ici, d'ailleurs, je mourrais d'inquiétude et d'ennui. (*Calinant son père.*) Je partirai, n'est-ce pas, petit père, je partirai...

LE ROI. Écoute, comme tu refuserais de rester, je t'autorise à t'en aller.

DÉSIRÉE. Merci, mon bon père. — Giroflée, tu me suivras dans ce voyage.

GIROFLÉE. Je l'entends bien comme ça.

FANFRELUCHE, à *part*. Elle est très-fraîche cette Giroflée !

PÉLICAN, à *part*. Elle m'échappe !... Infortuné Pélican !

FANFRELUCHE. Je cours donner des ordres pour le départ.

DÉSIRÉE. A vous, mon bon père, tous les instants qui me restent.

LE ROI. Enfant gâté, tu fais de moi tout ce que tu veux.



DÉSIRÉE, *prenant le bras de son père.*  
Vous êtes bien gentil!... bien gentil.

LE ROI, *partant avec sa fille.* Que les pères sont donc faibles... quand ils ont des enfants!

Musique jusqu'à la fin du tableau.

Désirée, Giroflée et le Roi sortent par la droite, avec les dames d'honneur. Sur un signe de Fanfreluche, les pages et les écuyers de sa suite s'en vont de l'autre côté. Pélican entre chez la jeune Princesse.

## SCÈNE VI.

MESROUR, FANFRELUCHE, puis PÉLICAN.

Mesrou, au milieu de la scène, examine ce qui se passe.

FANFRELUCHE, *après avoir accompagné la Princesse, se rencontre avec Mesrou, avant de partir avec ses Pages.* Quel est cet homme de mauvaise mine? (*Haut à Mesrou.*) Qui êtes-vous?

MESROUR, *souriant.* Je fais partie du palais.

FANFRELUCHE. Mais je vous reconnais.—

Si je ne me trompe, vous étiez autrefois au service de la princesse Aïka.

MESROUR, *riant toujours.* Je l'ai quittée.

FANFRELUCHE, *à part.* Il a un sourire atroce!... mais je n'ai pas le temps de m'occuper de cet affreux mauricaud.

Il sort.

PÉLICAN, *sortant de l'appartement de la Princesse.* Elle part!... et cette affreuse mouche qui reste... Il faut absolument que je trouve une femme qui m'aime... (*Se rencontrant avec Mesrou.*) Quel est cet homme?... Qui êtes-vous?

MESROUR, *qui est resté à la même place.* Je suis venu avec l'ambassadeur.

Il sourit.

PÉLICAN. Que le ciel le confonde lui et son ambassadeur!... Dieu qu'il est laid!... on ne sait pas s'il rit, ou s'il fait la grimace... (*Saluant.*) J'ai bien l'honneur...

Il sort par la gauche.

MESROUR, *toujours dans la même position.* Tout va bien... (*Avec un sourire féroce.*) Les maladroits!... Ils partent!... Il faut qu'ils passent par la forêt des Sycomores!... Allons retrouver Aïka.

Il s'abîme sous terre. Le décor change.

## Cinquième Tableau. — LA FORÊT DES SYCOMORES.

Le théâtre représente une immense forêt d'arbres centenaires. A droite, un chemin inégal. Un soleil couchant éclaire ce tableau.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MESROUR, AÏKA.

MESROUR. Écoutons!

AÏKA. Rien encore!... m'as-tu dit vrai, Mesrou?

MESROUR. Oui, maîtresse, depuis trois jours, le prince guerrier ne pouvant modérer son impatience, a quitté le palais avec une troupe de chasseurs : — Il sait que la princesse doit traverser le bois des Sycomores, et, sans le moindre doute, il dirigera la chasse de ce côté.

AÏKA. Comme il l'aime!

MESROUR. Il arrivera trop tard!

AÏKA. Tes mesures sont bien prises?

MESROUR. Fie-toi à mon zèle... Tes esclaves sont cachés dans l'épaisseur de la forêt... je répons du succès.

AÏKA. Sur ta vie?

MESROUR. Sur ma vie!

Un son de trompe se fait entendre au loin.

AÏKA. Silence!

MESROUR. C'est le signal!... La princesse et son escorte sont engagés dans la forêt... Maîtresse, je vais te conduire à la roche de pierre noire.

AÏKA. Viens, je te laisse le soin de ma vengeance!

Ils disparaissent dans l'épaisseur du bois.

## SCÈNE II.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, CORTÈGE DE LA PRINCESSE.

On voit défiler d'abord des halbardiers, puis un héraut d'armes. Un autre peloton de halbardiers. Deux sonneurs de trompe. Six arbalétriers. Six pages avec des bannières. Un palanquin dans lequel est Giroflée. Six autres pages suivis d'arbalétriers et d'écuyers. Lorsque le cortège fait halte, on devine que la suite est dans la coulisse et s'arrête aussi.

FANFRELUCHE, *criant vers la tête du cortège.* Halte!... (*Ce cri se répète, de distance en distance en s'affaiblissant.*) Qu'on reprenne haleine un instant, et videz vos gourdes, mes amis. (*Le cortège s'arrête, sans rompre les rangs.*) Charmante Giroflée, vous avez manifesté le désir de mettre pied à terre...

GIROFLÉE. Oh! volontiers! (*Elle descend du palanquin.*) Je voudrais toujours marcher.... C'est si nouveau pour moi de me trouver ainsi au grand air!... Dieu! les beaux arbres! la belle forêt!

FANFRELUCHE. Elle est immense, c'est vrai... mais je ne la crois pas très-sûre.

GIROFLÉE. Comment auriez-vous peur avec une escorte aussi nombreuse?

FANFRELUCHE, *se redressant*. Peur n'est pas le mot, Giroflée. Par saint Dagobert, mon patron, je ne reculerais devant quiconque... chrétien ou infidèle!... Mais je n'aime pas les lours, les ours, les serpents venimeux.

GIROFLÉE. Cette forêt en contient donc?

FANFRELUCHE. Elle en est émaillée... et puis, j'ai cru apercevoir des hommes à figures sinistres... qui semblaient se cacher à notre approche... Tenez, franchement, ces grands sycomores ne me plaisent pas. (*Avec intention.*) J'en leur préférerais un tout petit jardinet avec des fleurs... orné de giroflées, de giroflées... surtout... Ah!

Il pousse un soupir.

GIROFLÉE. Vous soupirez beaucoup!

FANFRELUCHE. Vous l'avez remarqué?... tant mieux!

On entend gronder le tonnerre.

GIROFLÉE. Entendez-vous le tonnerre?

FANFRELUCHE. Cela pourrait bien annoncer de l'orage... il faut se remettre en route...

GIROFLÉE. Laissez-moi dire un mot à ma chère princesse... je rejoindrai à pied le pаланquin.

FANFRELUCHE. Vos désirs sont des ordres. (*Au cortège.*) En route! en avant!...

Ces deux mots : En avant! se répètent comme le cri de

halte. Le cortège défile, puis arrive la voiture dans laquelle se trouve la princesse Désirée.

GIROFLÉE, *parlant à la voiture*. Nous avançons, chère maîtresse... courage et patience!

DÉSIRÉE, *de la voiture*. J'en ai, Giroflée, je suis si heureuse!

On aperçoit les esclaves et les gardes noirs qui se montrent peu à peu dans le fond. Ils sont armés de hache d'acier. Mesrour est à leur tête.

FANFRELUCHE, *à la voiture*. Demain, noble dame, nous serons au terme du voyage!

MESROUR, *apparaissant tout à coup*. Demain!... jamais!...

GIROFLÉE et FANFRELUCHE. Ciel!... au secours!... à nous!... au secours!...

Lutte générale. Les noirs fondent sur le cortège. La fée Furibonde apparaît dans les airs, portée sur un dragon ailé. Mesrour frappe de sa hache la voiture, qui se brise en morceaux. A la place de la princesse, on aperçoit une biche, et les gardes qui entouraient la voiture sont changés en démons.

GIROFLÉE. Qu'ai-je vu!... ma pauvre maîtresse métamorphosée en biche!

FANFRELUCHE. Infortunée princesse!... pauvre biche!

Les démons se saisissent de Giroflée et de Fanfreluche, qu'ils entraînent dans la forêt, au milieu de la foudre et à la lueur des éclairs.

## ACTE DEUXIÈME.

### Sixième Tableau. — LA MÈRE L'OIE.

La lisière d'un bois. A droite, une pauvre chaumière.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE L'OIE, PAIMPOL, JEUNES  
PAYSANNES.

La mère l'Oie est devant son rouet; toutes les paysannes sont groupées autour d'elle et l'écoutent attentivement.

LA MÈRE L'OIE. Troisième couplet.

AIR de M. Henri Potier.

Après sa métamorphose,  
La princesse, tout d'un trait,  
S'élança dans la forêt.  
Voyez à quoi l'on s'expose!  
Fuyant le plomb des chasseurs,  
Sans qu'on l'ait jamais revue,  
Elle dérobe à la vue  
Et sa honte et ses douleurs. (bis.)  
Mais le soir, vers votre demeure  
Quand vous dirigez vos pas,  
Si vous entendez, là-bas...

Elle indique la forêt.

Une voix qui gémit et pleure,  
De la princesse c'est la voix,  
C'est la pauvre Biche au bois! } (bis.)

PAIMPOL. Ah! par exemple, la mère l'Oie... v'la une histoire qui rassemble furieusement

à un conte... Comment?... la princesse a été changée en vraie biche?

LA MÈRE L'OIE. Est-y bête, ce Paimpol!... mais certainement, en vraie biche.

PAIMPOL. Et il y a de ça un mois?

LA MÈRE L'OIE. Ni plus, ni moins... et c'est le vieux père Larifla, le ménétrier, qu'est si bien éduqué (même qu'il a été troubadour dans sa jeunesse)... qui a composé là-dessus la ballade que je viens de vous chanter.

PAIMPOL. C'est un malin, le père Larifla.

LA MÈRE L'OIE. Et si vous ne promettez d'être ben sages;... si Tiennette ne fait plus la coquette avec le petit Matthieu...

PAIMPOL, *d'un air goguenard*. Ah! ah! Tiennette!...

LA MÈRE L'OIE. Si Mathurine ne dépense plus tous ses gros sous à s'acheter des rubans...

PAIMPOL. Voyez-vous la petite coquette... Continuez, la mère l'Oie... Flanquez leurs-ylour paquet.

LA MÈRE L'OIE. Enfin, si Paimpol me promet de ne plus venir manger mes abricots...

Tout le monde rit.



PAIMPOL. Moi !

LA MÈRE L'OIE. Je vous rechanterai, ce soir, la ballade de la Biche au bois, afin que vous la sachiez tout comme moi.

Elle se lève.

TOUTES. Oh ! oui, mère l'Oie... vous nous l'apprendrez.

LA MÈRE L'OIE. C'est convenu, mes enfants... (*Regardant vers la coulisse.*) Mais qui est-ce qui nous arrive là ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES GIROFLÉE et FANFRELUCHE,  
sous de misérables costumes.

PAIMPOL. Qu'est-ce que c'est que ça ?

GIROFLÉE. Ayez pitié de deux pauvres voyageurs...

FANFRELUCHE. Mourant de faim et de fatigue...

PAIMPOL. On ne peut rien vous faire, mes braves gens.

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce que tu dis, Paimpol?... veux-tu bien te taire !

PAIMPOL, à voix basse. Écoutez donc, ils viennent du côté de la forêt... on ne sait pas à qui on a affaire.

LA MÈRE L'OIE. Qui êtes-vous, mes pauvres gens ?

FANFRELUCHE. Hélas !

GIROFLÉE. Nous faisons partie...

FANFRELUCHE. De la suite...

GIROFLÉE. De la princesse Désirée...

PAIMPOL. Ah ! bah !

TOUT LE MONDE. Ah ! bah !

LA MÈRE L'OIE. Il se pourrait !

PAIMPOL. Et vous n'avez pas été changés en diables, en démons ?

LA MÈRE L'OIE. Tu le vois bien.

PAIMPOL. Je vois... je vois que ce sont de pauvres diables.

LA MÈRE L'OIE. Te tairas-tu ?

FANFRELUCHE. Vous avez donc entendu parler de notre catastrophe ?

GIROFLÉE. Vous connaissez donc notre lamentable histoire ?

PAIMPOL. Si nous la savons !... Est-ce que la mère l'Oie ne sait pas tout ?... Elle vient de nous la chanter votre histoire.

LA MÈRE L'OIE. Mais tais-toi donc !

PAIMPOL, aux autres. Est-elle bavarde, cette mère l'Oie !

LA MÈRE L'OIE. Comment, mes amis, vous étiez...

GIROFLÉE. Giroflée... la sœur de lait de la pauvre princesse.

FANFRELUCHE. Et moi Fanfreluche, premier écuyer de son fiancé le prince Souci.

GIROFLÉE. Depuis plus de quinze jours nous errons dans cette immense forêt.

FANFRELUCHE. Vivant de racines, de fruits sauvages, et des secours de quelques braves bûcherons.

LA MÈRE L'OIE. Pauvres jeunes gens ! — Eh ben, vous autres, vous voyez ben que la chose est vraie. — Mais il ne s'agit plus de tout ça... entrez chez moi, mes enfants... vous y trouverez un restant de lard... avec une bonne soupe aux choux... d'à ce matin... Ah dam ! je ne pouvons pas vous offrir des ortolans.

FANFRELUCHE. De la soupe aux choux !... ô délices !

GIROFLÉE. Quel bonheur !... que vous êtes bonne !

PAIMPOL. La mère l'Oie !... elle est bonne comme du pain bis.

LA MÈRE L'OIE. Allons ! va à ton ouvrage, bavard, — et vous aussi, mes poulettes.

PAIMPOL, aux jeunes filles. Allons conter c't'histoire-là dans tout le village.

Reprise du final de l'air de la ballade.

TOUTES LES JEUNES FILLES. Au revoir, la mère l'Oie !

Elles sortent.

LA MÈRE L'OIE. Au revoir, mes enfants... Et vous, mes braves gens, entrez chez moi... mangez bien, buvez bien, et dormez de même... si vous en avez besoin. — Pour me remercier, ce soir ou demain, vous me direz vos aventures en détail... La mère l'Oie est très-curieuse... je vous en avertis.

FANFRELUCHE. Nous vous dirons tout ce que vous voudrez, bonne pâte de femme...

GIROFLÉE. C'est bien le moins pour votre bonne hospitalité.

FANFRELUCHE. Et pour votre excellente soupe aux choux !... Elle doit être excellente, sa soupe aux choux !

LA MÈRE L'OIE. Allons... venez... venez.

Ils entrent tous trois dans la chaumière. — Musique.

## SCÈNE III.

LE PRINCE SOUCI, RAIMBAUT,  
CHASSEURS.

CHOEUR.

Air de la Saint-Hubert. (Julien)

Courons, amis, dans les bois

Le chevreuil aux abois.

Dépêchons... vite en chasse !

C'est un plaisir qui délasse.

Courons tous dans les bois

Le chevreuil aux abois !

LE PRINCE. Je dessèche d'inquiétude !... J'ai beau me mouvementer, galoper, m'éreinter !... Ça me secoue, ça m'abîme... mais ça ne me calme pas. — Raimbaut, a-t-on placé du monde sur toutes les routes de cette forêt ?



RAIMBAUT. Votre grand veneur s'occupe à distribuer les postes.

LE PRINCE, à lui-même. Fanfreluche!... me faire attendre ainsi!... me laisser sans courriers, sans nouvelles!... Je n'y tenais plus!... j'avais besoin d'un violent exercice... mon cheval m'a flanqué trois fois à terre... Ce sont les seules distractions que j'aie éprouvées;—maintenant, je veux chasser à pied... je veux courre le cerf, le sanglier, le loup... je veux m'enfoncer dans les fourrés les plus dangereux de cette forêt... Il me faut des dangers pour dégourdir mon âme en peine. — J'aurais plaisir à me trouver en face de quelque bête féroce!... Raimbaut, y a-t-il des rhinocéros dans cette forêt?

RAIMBAUT. Prince, on y trouve toute sorte de bêtes.

LE PRINCE. Il est impossible que nous ne rencontrions pas Fanfreluche ici! — Allez, amis, en route! et soufflez tant que vous pourrez dans vos cors... soufflez encore... soufflez toujours... Tâchez de m'écourdir. — Malheur au premier animal que je rencontre au bout de mon arquebuse!

REPRISE DU CHOEUR.

La chasse s'éloigne. On entend les sons du cor qui diminuent peu à peu.

#### SCÈNE IV.

GIROFLÉE, FANFRELUCHE, LA MÈRE L'OIE.

GIROFLÉE, *sortant toute effarée*. Non, non... je ne me trompais pas.

FANFRELUCHE, *une serviette de grosse toile au cou*. Mais où courez-vous donc ainsi, Giroflée, au moment de nous mettre à table?

LA MÈRE L'OIE. Qu'est-ce qui vous prend, ma mie?

GIROFLÉE. Écoutez... vous n'entendez donc pas?

FANFRELUCHE. J'entends les sons du cor de chasse, instrument à vent que j'exècre... et comme ça ne nourrit pas, je préfère la soupe aux choux;—elle nous réclame... allons dîner.

LA MÈRE L'OIE. C'est quelque grand seigneur qui chasse dans la forêt.

GIROFLÉE. Eh bien!... vous ne pensez donc plus à ma pauvre maîtresse?

FANFRELUCHE. Ah! sapristi!... je n'y songeais pas!

LA MÈRE L'OIE. La petite a raison.

GIROFLÉE. Si on allait la poursuivre!

FANFRELUCHE. Vous m'en procurez le frisson!

GIROFLÉE. Si elle tombait sous les coups de ces chasseurs?

FANFRELUCHE. Ah! ne parlez pas de ça.

LA MÈRE L'OIE. Enfin ça peut arriver. — Voyons, il faut agir. — Écoutez, — je connais tous les sentiers de cette forêt, — je vais me mettre en route avec vous, jeune homme; — nous tâcherons de joindre la chasse... nous raconterons aux chasseurs ce qui est arrivé... en les suppliant de tirer sur les loups, les ours... mais d'épargner les pauvres biches.

GIROFLÉE. Oui, oui, bonne mère... c'est cela... allez!

LA MÈRE L'OIE. Vous, petite, vous garderez la maison en mon absence... et vous filerez mon chanvre pour vous distraire.

FANFRELUCHE. Allons!... je n'ai guère envie de courir; mais c'est égal!... En route, la vieille... Donnez-moi votre bras, que je m'appuie sur vous... (*A Giroflée.*) Chère Giroflée, tâchez de tenir la soupe chaude, hein?

ENSEMBLE.

Air de Paris dans l'eau.

LA MÈRE L'OIE et FANFRELUCHE.

Dépêchons!

Oui, courons!

Ce bruit

Nous avertit;

Le chasseur

Destructeur

Poursuit dans les bois

Notre biche aux abois.

GIROFLÉE.

Dépêchons!

Dépêchons!

Ce bruit

Nous avertit...

Le chasseur

Destructeur

Poursuit dans les bois

Notre biche aux abois.

*Fanfreluche et la mère l'Oie s'éloignent par la gauche.*

#### SCÈNE V.

GIROFLÉE, seule.

Me voilà un peu rassurée. — C'est une bien bonne vieille que la mère l'Oie!... Je lui demanderai la permission de m'établir dans sa maisonnette. — Tous les matins, j'irai battre la forêt... à la recherche de ma chère princesse... Il faudra bien que je la retrouve... Oh! oui, elle me reconnaîtra... et je la consolerai!

Air : *Huit ans d'absence* (de Puget).

Oui, pauvre biche, il te reste, du moins,

Celle qui fut ta sœur et ta compagne;

Dans la forêt, sur la verte montagne,

Je veux te suivre et t'entourer de soins!...

*On entend le son du cor.*

Qu'ai-je entendu?... ce bruit... je tremble...

La chasse...

*On voit au loin la biche traverser une allée.*

O ciel ! qu'ai-je vu ? quel espoir !

Là-bas , oui... là-bas... il me semble...

*La biche disparaît.*

Hélas ! je ne puis plus la voir !

Puissante fée, apaise ta colère,

De ma maîtresse adoucis la misère !

*La biche reparait beaucoup plus près.*

Je la revois... ce n'est pas une erreur... [cœur !]

Mon cœur me dit : C'est elle ! Oh ! oui, je crois mon

*La musique continue en tremolo. — Allant en crescendo.*

Ne l'effarouche pas... (*Appelant doucement.*) Désirée ! princesse Désirée !... (*La*

*biche s'arrête.*) O bonheur ! elle m'entend...

elle s'arrête... (*Un coup de feu se fait en-*

*tendre ; la biche s'enfuit — Giroflée pousse*

*un cri.*) Ah ! (*Elle va voir au fond, et re-*

*garde vers le côté où la biche a disparu. —*

*Un second coup de feu plus rapproché se*

*fait entendre.*) Blessée ! elle est blessée !

Giroflée sort en courant par la droite. Le prince entre

par la gauche.

## SCÈNE VI.

LE PRINCE, puis GIROFLÉE et LA BICHE.

LE PRINCE. Touchée... je l'ai vue tomber...

Mais c'est étrange... Le coup qui l'a frappée

m'a fait éprouver une commotion... mon

cœur a ressenti comme un contre-coup... je

me sens tout mal à mon aise ! — J'ai tué

bien des bêtes dans ma vie... mais celle-là

était si jolie !... Elle me regardait avec des

yeux si doux !... Après tout, je suis bien naïf

de m'apitoyer ainsi sur un morceau de gibier.

(*Il remonte la scène.*) Ah ça, je ne me

trompe pas... c'est ma biche que j'aperçois

là-bas... Elle est blessée... une femme est

auprès d'elle... Tiens, tiens !

GIROFLÉE, sans voir le prince. Malheur !

elle ne peut plus marcher !... (*Parlant au*

*dehors.*) Attendez !... je vais chercher ce

qu'il faut pour panser votre blessure.

Elle entre vivement dans la chaumière.

LE PRINCE. Il paraît qu'elle a rencontré

une connaissance. Ah ! bien oui... mais nous

allons voir !...

GIROFLÉE, sortant de la maison avec du

linge. Un chasseur !

Elle veut sortir.

LE PRINCE. Une minute, jeune fille... cette

biche que vous caressiez tout à l'heure est à

moi... Elle m'a fait des agaceries dans le bois,

je l'ai poursuivie ; et ne pouvant l'atteindre

avec mes jambes, je l'ai attrapée avec mon

arquebuse... L'animal a été touché... c'est

ma propriété.

GIROFLÉE, avec émotion. Oh ! seigneur, si

vous saviez à qui vous avez fait cette blessure,

vous en éprouveriez un grand chagrin !...

Cette biche n'est pas ce qu'elle vous paraît.

LE PRINCE. C'est donc un animal savant ?

— Tant mieux, j'en ferai cadeau à une noble dame. Rassurez-vous, petite... je vous le payerai grassement.

GIROFLÉE. M'en séparer ? jamais !... Elle ne me quittera plus !

LE PRINCE. Fille des bois, amenez-moi cette biche, à l'instant même, ou je m'en empare brutalement.

Il veut écarter Giroflée, qui lui barre le passage.

GIROFLÉE. Au secours ! au secours !

Musique.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, armé d'un bâton.

FANFRELUCHE. Quel est l'audacieux, le drôle, le téméraire ?...

Il lève le bâton sur le Prince.\*

LE PRINCE. Que vois-je ? Fanfreluche !

FANFRELUCHE. Le prince !

GIROFLÉE. Le prince !... quelle rencontre !...

Le linge qu'elle tient à la main lui rappelle la biche qui a besoin de secours, elle sort par la droite.

FANFRELUCHE. Comment lui dire...

Il reste immobile, la tête baissée.

LE PRINCE. Toi ! Fanfreluche... sous ce costume ?

FANFRELUCHE. Hélas !...

Moment de silence.

LE PRINCE. Tu restes muet ?... je n'ose te faire parler... et cependant je bous d'impatience et d'anxiété... voyons !... ne me fais pas bouillir plus longtemps... Il s'agit de quelque malheur, n'est-ce pas ?

FANFRELUCHE. Oh ! oui...

LE PRINCE. On a repoussé mon offre ?

FANFRELUCHE. Oh ! non...

LE PRINCE. Elle en aimait un autre ?

FANFRELUCHE. Elle n'aimait que vous...

LE PRINCE. Mais alors tout va bien.

FANFRELUCHE. Tout va mal.

LE PRINCE. Donne-moi vite la traduction de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends... D'abord, pourquoi ces guenilles qui composent ta parure ?

FANFRELUCHE. Parce que j'étais en route avec elle... nous accourions vers vous... lorsque tout à coup !... je ne puis achever...

LE PRINCE, effrayé. Mais, parle donc, faquin... tu me fais l'effet de la fleur de sureau, sais-tu ? tu me fais transpirer horriblement... sais-tu ?...

FANFRELUCHE. Eh bien... écoutez... tout à coup...

LE PRINCE. Tout à coup...

FANFRELUCHE. Le carresse...

LE PRINCE. Le carresse...

FANFRELUCHE. Est brisé...

\* Giroflée, le Prince, Fanfreluche.



LE PRINCE. Est brisé...

A ce moment, Giroflée reparait, portant dans ses bras la pauvre biche blessée à un pied, qui est enveloppé d'une compresse.

FANFRELUCHE. La princesse... voit le jour!

LE PRINCE. Ciel!...

FANFRELUCHE. Elle devient biche!

LE PRINCE. Elle devient biche!

GIROFLÉE. Et la voilà!...

Elle dépose la biche aux pieds du Prince.

LE PRINCE. Elle!... la prin... cette bi... ah! je défaill!... si tu désires que je ne tombe pas, soutiens-moi, Fanfreluche!

FANFRELUCHE, le soutenant. Mon prince! mon prince!...

LE PRINCE. Es-tu sûr que tu as ta raison, Fanfreluche?... tu n'as pas reçu de coup à la tête... ce que tu viens de me dire...

FANFRELUCHE. C'est invraisemblable; mais c'est vrai... votre suite tout entière a été endiablée... et moi, ainsi que Giroflée, la suivante de votre princesse...

LE PRINCE. Assez! assez!... Et j'ai voulu la tuer! sais-tu bien? et je l'ai blessée, moi!...

S'adressant à la biche.

Air de l'Ange du Bonheur (dans l'Ombre).

Princesse jeune et belle!

Ravie à mon destin,

Sous ta forme nouvelle,

Comprends-tu mon chagrin?

Tes frayeurs, tes alarmes,

Je veux les apaiser;

Que ma voix, que mes larmes

Puissent t'approivoiser!

Je veux, biche chérie,

T'entourer de douceurs,

Tendresse et sucrerie

Calmeront tes douleurs!

La musique continue. Le Prince embrasse la biche, que tient toujours Giroflée. Fanfreluche cherche à consoler le Prince. Aïka paraît alors dans le fond avec Mesrour.

AÏKA. Misérable!... puisque tu l'aimes encore!... sois donc enseveli, avec elle, dans les profondeurs de la terre!

Les trois personnages, et la biche, se trouvent tout à coup dans un souterrain sans issue.

## Septième Tableau. — LE SOUTERRAIN.

### SCÈNE PREMIÈRE.

FANFRELUCHE, LE PRINCE GIROFLÉE, SOUCI.

FANFRELUCHE. Qu'est-ce que c'est que ça?... où sommes-nous, bon Dieu!

GIROFLÉE. Quelle obscurité!

FANFRELUCHE. Nous voilà au fin fond des entrailles de la terre.

GIROFLÉE. C'est peut-être ici le royaume des taupes... Je possède une peur que les dents m'en claquent... Fanfreluche, où êtes-vous!

FANFRELUCHE. Je n'en sais rien, et vous?

GIROFLÉE. Par ici.

Ils se cherchent et se rencontrent.

FANFRELUCHE. Est-ce vous que je tiens?

GIROFLÉE. Je crois qu'oui.

FANFRELUCHE. Et le prince, où est-il? O mon prince, où êtes-vous?

LE PRINCE. Près d'elle.... toujours près d'elle... je crois qu'elle me pardonne.

FANFRELUCHE. Que dites-vous de ce logis, ô mon maître?

LE PRINCE. Je suis au faite du bonheur!

FANFRELUCHE. Au faite!... c'est au fond que vous voulez dire.

LE PRINCE. Que m'importe le lieu?... Elle est là! je puis caresser son beau cou... presser ses jolies pattes sur mon cœur... oh! je ne me plains plus!

Air : De tous les maux qu'ici-bas on endure.  
(Fille de l'air.)

Oui, c'est à tort qu'on désespère;

Quand j'accusais le ciel et sa rigueur,

J'étais injuste en ma colère:

Sur terre encor je puis croire au bonheur!

FANFRELUCHE, à Giroflée.

Sa passion lui fait dire un' bêtise,

Nous somm's au moins cent pieds au-d'sous du sol;

Jugez combien l'amour le fanatise,

Pour qu'il se croye à l'entresol!

Voyez combien l'amour nous fanatise,

Ici peut-on s' croire au niveau du sol?

GIROFLÉE, à Fanfreluche. Si vous m'aimez comme ça... vous penseriez de même.

FANFRELUCHE. Permettez, Giroflée... vivre dans ce trou me paraît soulever plusieurs difficultés... certes, j'ai un cœur comme un autre; mais comme un autre aussi, j'ai un estomac! Il y a pas mal de temps que j'ai faim, et je cherche vainement autour de moi le moindre aliment, je n'ai d'espoir que dans les colimaçons.

GIROFLÉE. Au fait! il a raison.

LE PRINCE. Silence, la fatigue l'accable... elle s'endort.

FANFRELUCHE. Cette position n'est pas gaie... Comment sortir de ces catacombes?... Pauvre prince! pauvre princesse!... pauvre Giroflée!... pauvre moi!

GIROFLÉE. Nous n'avons plus qu'un espoir... c'est d'invoquer la fée Topaze.

FANFRELUCHE. Vous la connaissez?

GIROFLÉE. La fée Topaze!... c'est la maraine de ma maîtresse... et, de plus, la reine des gnômes!...

LE PRINCE. Des gnômes?... de ces petits



êtres mystérieux qui habitent les profondeurs de la terre?

FANFRELUCHE. Mais nous sommes peut-être dans la capitale de son empire?

LE PRINCE. Elle a raison. Invoquons la fée Topaze. Invoque, Fanfreluche. Fais comme moi ; vous aussi, la petite... Mes amis.... invoquons tous!

Ils s'agenouillent tous trois.

ENSEMBLE.

Air de Pilati.

Nous t'invoquons, Déesse!

A deux genoux,

Tu vois notre détresse,

Pitié pour nous!

GIROFLÉE.

Le sort veut nous abattre.

FANFRELUCHE.

Nous désirons...

LE PRINCE.

La liberté pour quatre... (bis.)

ENSEMBLE.

Nous t'implorons. (bis.)

La musique continue. — On entend un bruit souterrain.

FANFRELUCHE. La terre semble ronfler sous nos pieds.

GIROFLÉE. La fée Topaze nous aurait-elle entendus?

FANFRELUCHE. Ou serait-ce un éboulement qui se prépare?... j'en ai peur.

LE PRINCE. Ici, un trou vient de se former.

FANFRELUCHE. Voilà, voilà ce que je craignais!

GIROFLÉE, à l'ouverture du trou. Mais voyez donc!... au fond de cette cavité, ces étincelles qui brillent comme des paillettes d'or!

LE PRINCE. En effet, on dirait une tapisserie d'émeraudes et de rubis!... Un bloc semble se détacher, et venir à nous...

## SCÈNE II.

LES MEMES, LA FÉE TOPAZE.

La fée Topaze paraît au milieu d'un bloc de vertes stalactites aux fissures d'or et d'argent et tout brillant de pierres précieuses.

TOUS. C'est elle!... c'est la fée!

LA FÉE TOPAZE. Oui, pour vous j'ai quitté mes roches souterraines; j'ai pitié de Désirée malgré sa désobéissance; son état me fait peine. Il ne dépend pas de moi de lui

rendre à jamais sa forme première; mais, dans mon empire, mon pouvoir augmente, et je puis adoucir la punition cruelle que lui a infligée la fée de la Fontaine. Écoutez!

TOUS. Écoutons.

LA FÉE TOPAZE. Aussitôt que la nuit fera place au jour, Désirée quittera sa forme de biche.

LE PRINCE *tombant à genoux*. Que de reconnaissance!

LA FÉE TOPAZE. Mais, dès que le soleil disparaîtra à l'horizon, elle devra cesser d'être femme...

FANFRELUCHE, à Giroflée. Comment?... jeune fille le matin, et biche le soir?

GIROFLÉE. C'est toujours ça de gagné.

LE PRINCE. Mais, pour sortir de cet asile ténébreux?...

LA FÉE TOPAZE, au Prince. Prends cette bague, je te la donne. Elle seule pourra vous soustraire aux dangers sans nombre qui vous menacent; c'est un talisman qui ne doit jamais sortir de tes mains. Si quelque jour tu venais à le perdre... entreprends tout pour rentrer dans sa possession. A cette bague est attaché votre bonheur futur. Adieu!

La Fée disparaît.

LE PRINCE. Grande fée!... illustre fée!... généreuse fée!... je ne vous reconduis pas, vous êtes chez vous, vous devez connaître les êtres.

FANFRELUCHE, avec joie. Ah! nous allons donc sortir de ce caveau!... Respirer au grand air!

GIROFLÉE. Et ma chère maîtresse, je pourrai la revoir!

LE PRINCE, comme frappé d'une idée. Ah! saprejeu!... j'ai la bague,.... fort bien.... mais la manière de s'en servir!... Elle a oublié de m'apprendre la recette.

GIROFLÉE. Nous voilà gentils!

FANFRELUCHE. Bah!.... laissez donc.... c'est tout simple.. un talisman... ça se lève en l'air... comme ça, et on dit à haute et intelligible voix: « Ah! je voudrais bien sortir d'ici, et me trouver dans une jolie demeure bien confortable!

LE PRINCE, *élevant la bague*. Qu'il soit fait ainsi que tu le dis!

Bruit de tonnerre. — Le souterrain se transforme en un boudoir oriental. Les misérables habits de Fanfreluche et de Giroflée font place à de riches costumes, et la Biche disparaît pour laisser voir Désirée, négligemment couchée sur un sofa.

## Huitième Tableau. — LE KIOSQUE INDIEN.

Pendant le chœur qui suit, la princesse Désirée, le bras droit enveloppé d'une bande de toile, s'éveille peu à peu. A la vue de sa métamorphose, elle ne peut réprimer un mouvement de stupéfaction et de joie.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR.

*Même air que le précédent.*

Puissance sans pareille !

Séjour des dieux !

LE PRINCE, *regardant la Princesse avec étonnement.*

Ici, quelle merveille

Frappe mes yeux !

Je ne sais si je veille...

J'en perds l'esprit !

GIROFLÉE et FANFRELUCHE.

Silence ! elle s'éveille...

Chut ! pas de bruit !...

ENSEMBLE.

Silence ! elle s'éveille...

Chut ! pas de bruit !

LE PRINCE, *pendant que la Princesse Désirée cherche à se reconnaître.* C'est elle !... Oh ! non ! ce n'est pas assez de deux yeux pour la voir !... Oh ! non ! ce n'est pas assez d'un seul cœur pour l'idolâtrer !

GIROFLÉE, *à la Princesse.* Chère maîtresse !... enfin, vous voilà débichonnée !

DÉSIRÉE, *lui serrant la main.* Bonne Giroflée ! *(Tendant l'autre main au Prince.)* Prince !

LE PRINCE. Elle me tend sa main chérie. *(Il lui baise la main, et aperçoit le mouchoir qui entoure le bras.)* Ciel !... cette blessure !... cette blessure dont je suis l'exécrable auteur !

DÉSIRÉE. Puis-je me plaindre d'un mal qui a amené un si grand bien !

LE PRINCE. Que vous êtes généreuse !... mais c'est étonnant ! je croyais vous avoir fracturé une jambe de devant.

FANFRELUCHE. Je vous ferai observer, mon prince, que ce délicieux bras de femme n'était alors qu'un simple petit pied de biche.

LE PRINCE. Et dire que c'est moi !...

DÉSIRÉE. Oh ! j'ai eu bien peur lorsque vous m'avez poursuivie dans le bois.

GIROFLÉE. Et lorsque vous vous êtes sentie transformée en biche... ça a dû être bien pis encore !

DÉSIRÉE. Oh ! oui. La nuit était venue, et d'abord, j'entendis autour de moi dans cette immense forêt... les rugissements des tigres et des lions... Toute tremblante, je me blottis sous des broussailles où je restai cachée toute la nuit... Le lendemain, dès le matin, je me hasardai à sortir de ma cachette... je m'approchai d'une fontaine pour m'y regarder... Oh ! comme je fondis en larmes à la vue de ma métamorphose !

LE PRINCE. Vous pleuriez...

FANFRELUCHE. Comme une biche.

DÉSIRÉE. Et cependant, à la clarté du jour inconnu pour moi... à la vue des prodiges de la nature, j'oubliai un moment mes chagrins.... Le soleil se levait tout radieux.... les fleurs parfumaient l'air.... les oiseaux chantaient sous le feuillage... et mille voix harmonieuses semblaient murmurer à mon oreille : espérance ! espérance !... Je cours tout le jour.... et le soir, la faim se faisant sentir... oserai-je vous l'avouer?... je me mis à manger de l'herbe dans une prairie.

LE PRINCE. Il ne faut pas rougir pour cela.

FANFRELUCHE. Nous broutons de la petite verdure.

DÉSIRÉE. Et je fus bien surprise de trouver cette nourriture excellente !... Plusieurs jours se passèrent ainsi.... Une fois, à travers les arbres, j'aperçus ma fidèle Giroflée.

GIROFLÉE. Moi !

DÉSIRÉE, *à Giroflée.* J'allais courir vers toi... mais tu n'étais pas seule... un homme t'accompagnait...

FANFRELUCHE. C'était moi ! Hélas ! nous cherchions de la racine de guimauve pour notre dîner.

DÉSIRÉE. J'eus peur... je n'osai vous aborder... et bientôt je vous perdis de vue.... Alors les sanglots recommencèrent... Ce matin, dans l'espoir de te rencontrer de nouveau, je m'aventurai sur la lisière de la forêt... lorsque les sons du cor se firent entendre.... Je vis des chasseurs... puis des chiens...

LE PRINCE. Moi, et ma meute !

DÉSIRÉE. Pleine de terreur, je me mis à fuir vers le plus épais du bois, lorsqu'au détour d'une allée... prince... je vous aperçus.... quoique biche.... je sus bien vous reconnaître...

LE PRINCE. Je me disais aussi... voilà une biche qui me considère d'une façon étrange...

DÉSIRÉE. Je ne savais si je devais me sauver ou vous attendre... mais, hélas ! tout à coup, vous m'ajustez... je me sauve...

LE PRINCE. Et j'ai la maladresse de vous atteindre...

DÉSIRÉE. J'allais tomber... je perdais mon sang.... lorsque je vois accourir ma bonne Giroflée, qui m'embrasse, panse ma blessure et me sauve la vie !... Vous savez le reste !

LE PRINCE. Vous avoir fait souffrir ainsi... Ah ! le destin mérite qu'on lui dise parfois de vilains mots...

DÉSIRÉE. Taisez-vous... Dans ma misère, je n'ai jamais désespéré de la bonté du ciel.



AIR du Vaudeville de la Haine d'une Femme.

Et le ciel m'a récompensé !  
Je vous revois... plus de chagrin.  
Tout haut j'exprime ma pensée,  
Je puis parler, j'existe enfin !  
Hier encor s'exhalait mon âme  
Dans des sons inarticulés !  
J'étais muette... Oh ! c'est infâme !

GIROFLÉE.

Je vous comprends, car je suis femme !  
*Vivement.*

Rattrapez-vous... Parlez ! parlez !  
Vous en avez besoin... parlez !

TOUS.

Oui, tandis que vous êtes femme,  
Profitez-en, parlez ! parlez !

DÉSIRÉE, *souriant*. Soyez tranquilles....  
Fiez-vous à moi...

LE PRINCE. Vous étiez bien jolie en biche...  
mais, sans flatterie... je vous préfère ainsi...  
Oh ! il n'y a pas de comparaison.

DÉSIRÉE. Hélas ! ce bonheur auquel je m'abandonne doit être de courte durée... et dès que le jour fera place à la nuit... Rappelez-vous les paroles de la fée Topaze.

LE PRINCE. Qu'importe?... la nuit, vous serez ma biche chérie... le jour, mon épouse adorée !

FANFRELUCHE, *tirant Giroflée à part*.  
J'espère bien que vous ne la laisserez pas sortir la nuit.

GIROFLÉE. Pourquoi ça ?

FANFRELUCHE. Quand elle sera biche...

GIROFLÉE. Eh bien ?

FANFRELUCHE. Si elle allait faire la connaissance de quelque cerf !

GIROFLÉE. Par exemple !

FANFRELUCHE. Si mon maître n'allait plus la voir qu'avec des daims...

GIROFLÉE. Voulez-vous vous taire ?

LE PRINCE. Chassons les idées noires.... prenons le temps comme il vient... le plaisir comme il se présente... Ce séjour n'est-il pas divin ?... de ce côté des jardins chatoyants.

Il indique la fenêtre de droite.

FANFRELUCHE, *indiquant celle de gauche*.  
Par ici, des montagnes magnifiques... et au bas de cette fenêtre, un torrent qui bouillonne... Dieu ! la belle eau !

DÉSIRÉE. Une pensée m'inquiète... mon père ignore où je suis... Il se désole peut-être.

FANFRELUCHE. Il nous faudrait un courrier extraordinaire.

LE PRINCE. Eh bien !... n'ai-je pas mon talisman ?... cette bague chérie qui nous doit toujours venir en aide...

Musique. — Un petit gnome, sous le costume d'un coureur, paraît aussitôt.

DÉSIRÉE. Que vois-je ?

FANFRELUCHE. Un coureur ?

GIROFLÉE. Il a de bien petites jambes pour son état.

LE PRINCE. Coureur, mon ami, es-tu seul dans ce palais ?

Musique. — Le coureur fait un signe. Aussitôt un petit cocher, un groom et deux laquais, plus petits que le coureur, paraissent à leur tour et viennent saluer Désirée.

FANFRELUCHE. Laquais, cocher, groom !

LE PRINCE. Voilà notre maison au complet.

GIROFLÉE. Quel dommage qu'ils soient si roquets !

DÉSIRÉE. Ma marraine m'a souvent dit que l'intelligence des gnomes, ses sujets, est aussi grande que leur taille est petite.

Tous les gnomes s'inclinent,

LE PRINCE. Nous allons mettre le coureur à l'épreuve. Je vais écrire sur mes tablettes au roi, votre illustre père.... Vous, chère princesse, pendant ce temps, visitez ces délicieux jardins... ils produisent sans doute d'excellents fruits.

FANFRELUCHE. Vous croyez ?... Alors j'accompagnerai ces dames... nous chercherons le jardinier.

Musique. — Deux petits jardiniers se présentent à la porte.

LE PRINCE. Vous n'irez pas loin pour cela. En voici deux qui vous feront les honneurs de céans... Allez, princesse, mon cœur vous suit, et mes jambes vous rejoindront bientôt.

AIR tiré de la valse d'Indiana, arrangée par M. Pilati.

LE PRINCE.

Adieu, ma belle,  
Mes amours !  
D'un amant fidèle  
Si la voix t'appelle,  
Reviens, ô ma belle !

DÉSIRÉE.

Je suis sa belle,  
Ses amours !  
D'un amant fidèle  
Si la voix m'appelle,  
Comptez sur mon zèle !

FANFRELUCHE, à Giroflée.

Ah ! sois ma belle,  
Mes amours !  
Compte sur le zèle  
D'un amant fidèle  
Si ta voix m'appelle.

GIROFLÉE.

Je suis sa belle,  
Ses amours !  
D'un amant fidèle  
Si la voix m'appelle,  
Je deviens sa belle !

ENSEMBLE.

Passer ses jours,  
Oui, tous les jours,  
Auprès de sa belle,  
Auprès de ses amours,  
C'est être heureux toujours !

Ils sortent tous, à l'exception du coureur et du Prince.



## SCÈNE II.

LE PRINCE, LE COUREUR, puis MESROUR.

LE PRINCE. Écrivons.

Il s'assied sur le sofa et tire ses tablettes. Mesrour paraît à la fenêtre.

MESROUR. Il est seul ! il est à moi...

Il disparaît seul.

LE PRINCE, *écrivain*. « Grand roi ! sublime majesté !... souverain immense ! » C'est mon beau-père futur, je puis le flatter un peu. (*Relisant*.) Immense ! (*Le coureur s'approche du prince, et lui fait signe qu'il est prêt*.) C'est bien, coureur... attendez... (*Se grattant le front*.) Comment lui dire ça ?... Ce que j'ai à lui apprendre demande de grands ménagements... Ah ! j'y suis !... (*Écrivant*.) « Un malheur effroyable vient de frapper impitoyablement votre fille chérie... » Je le prépare tout doucement à la chose. (*Le coureur se présente de nouveau, même jeu*.) Ah ça, mais, coureur, vous avez donc d'énormes démangeaisons dans vos petits mollets ?... Si vous ne pouvez tenir en place, mon ami... allez faire trois fois le tour du jardin... allez, je vous appellerai quand j'aurai fini... (*Le coureur s'éloigne en courant*.) Où en étais-je ?... ah ! « Sur votre fille chérie... » Bien !... (*Écrivant*.) « Un » changement assez notable s'est opéré dans » son physique... Elle se trouve fort bien de » puis six heures, du matin jusqu'à six heures du soir ; mais lorsque cette dernière » heure vient à sonner... elle quitte sa forme » humaine, et vous n'avez plus de fille... » vous ne possédez plus qu'une biche... » (*Six heures sonnent lentement. Mesrour paraît au fond, fait un signe, un démon aux ailes de chauve-souris paraît à la fenêtre et étend ses ailes vers le Prince, qui se trouve aussitôt dominé par un engourdissement magique*.) Qu'entends-je !... six heures !... le jour fait... et la princesse !... (*Il veut se lever, et retombe*.) Quel engourdissement !... ma tête s'alourdit !... mes jambes deviennent un accessoire inutile... mes paupières se ferment !... (*Il tombe endormi sur le sofa*.) C'est particulier... c'est... parti...

MESROUR, *qui s'est approché lentement*. Il dort !... à moi la bague ! (*Il détache la bague du doigt du Prince*.) Je la tiens !... Ce talisman est sans puissance dans mes mains... mais, du moins, il ne protège plus la princesse... et, si mes ordres ont été suivis, elle doit être en notre pouvoir !

Cris au dehors.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, FANFRELUCHE, dans le plus grand désordre.

FANFRELUCHE, *entrant rapidement*. Au secours ! prince... au secours ! (*Allant à lui, et le secourant*.) Prince guerrier !LE PRINCE, *s'éveillant peu à peu*. Je dors !... qui m'appelle ?

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer... suivez-moi ! prince.

LE PRINCE. C'est toi, Fanfreluche...

FANFRELUCHE. On l'enlève ! Giroflée aussi ! d'affreux noirs !

LE PRINCE. Hein ?...

FANFRELUCHE. Votre princesse se sauvait de toute la vitesse de ses quatre jambes... car son heure de biche était arrivée...

LE PRINCE. Oh !

FANFRELUCHE. Ils l'ont cernée dans un petit bois, l'ont prise, attachée...

LE PRINCE. Ah !

FANFRELUCHE. Giroflée s'est jetée dans ses bras... non dans ses pattes... et on les entraîne toutes les deux !

LE PRINCE. Ciel !

FANFRELUCHE. Venez... votre anneau les sauvera !

LE PRINCE. Oh ! oui, courons... à moi mon anneau tout-puissant !

MESROUR, *avec force*. Ton anneau, prince, le voici !LE PRINCE, *regardant à son doigt*. Ah ! je suis volé !...MESROUR, *au Prince*. Et si tu veux ressaisir ce talisman qui t'échappe, tu le retrouveras dans ce torrent, dans ce gouffre sans fond qui bouillonne à nos pieds.

Il jette l'anneau dans le torrent, et s'éloigne.

LE PRINCE, *tirant son épée*. Misérable, j'éprouve le besoin de te massacrer !

Il veut suivre Mesrour, la porte est grillée tout à coup.

FANFRELUCHE. Grand Dieu ! impossible de sortir !

LE PRINCE. O rage ! ô désespoir !

FANFRELUCHE. Mais cette fenêtre nous reste... volons à leur secours.

LE PRINCE. Viens ! (*Dès qu'ils s'approchent de la fenêtre, elle se grille comme la porte*.) Damnation sur moi, qui n'ai pas su conserver le talisman de la fée Topaze !... Fanfreluche ! c'est trop de douleur pour un prince seul !... Fanfreluche, je refuse d'y survivre... Passe-moi quelque chose au travers des poumons.

FANFRELUCHE. Je suis sans armes... sans cela, je m'abîmerais tout le premier !

LE PRINCE. Eh bien ! prends ce glaive, et obéis... ou je me jette sur cette pointe...

Il lui tend son épée en faisant mine de se précipiter sur la pointe. Une musique céleste se fait entendre.

FANFRELUCHE. Ecoutez!...

UNE VOIX SOUTERRAINE. Espère encore... ton anneau jeté dans le torrent vient d'être avalé par un poisson... Sans cet anneau, tu perds à jamais ta princesse... si tu veux le retrouver, précipite-toi dans le gouffre... Persévérance et courage!... (*La voix s'éloigne et redit.*) Persévérance et courage!...

LE PRINCE, avec joie. Tu as entendu!... Il faut nous précipiter dans ce gouffre...

FANFRELUCHE, à la fenêtre. Mille pieds de haut!... un instant... pas tant de précipitation!...

LE PRINCE. Oui, voix mystérieuse, je serai persévérant et courageux!... je donne tête baissée dans le torrent!...

FANFRELUCHE. Mais ça n'a pas le sens commun...

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche... es-tu prêt, mon ami?

FANFRELUCHE. Moi, prince?...

LE PRINCE. Oui, mon fidèle écuyer, je t'autorise à me suivre... je t'emmène!

FANFRELUCHE. Que de bontés!

AIR : *Quel est ce bruit, cette rumeur ?*

LE PRINCE.

Point de retard, allons, plongeons!

FANFRELUCHE.

D'avance, hélas! je suis en nage!

LE PRINCE.

Dans le royaume des poissons,  
Suis-moi, mettons-nous en voyage!

FANFRELUCHE.

Arrêtez, prince... Eh bien, puisqu'il le faut,  
C'est moi qui veux faire le premier saut!

LE PRINCE, parlant. Soit!

Suite de l'air.

Bravant tout danger, toute embûche,  
Faisons donc, en ce noble assaut,  
Le premier saut, toi, Fanfreluche,

FANFRELUCHE.

Et vous, prince, le second saut!

LE PRINCE, montrant du doigt Fanfreluche.

Le premier saut!...

FANFRELUCHE, même jeu.

Le second saut!...

ENSEMBLE.

A qui fera le plus grand saut!

*Ils se précipitent dans le torrent. Le décor change et représente le royaume des poissons.*

## Nouvième Tableau. — LE ROYAUME DES POISSONS.

De chaque côté, deux pavillons grotesques construits d'arêtes de poissons, de mollusques et de coquillages. Au fond, des poissons de toute espèce se jouent dans une eau limpide. Deux énormes bocaux remplis de poissons rouges ornent l'entrée des pavillons.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROISAUMON, LE CAPITAINE BROCHET, HOMARD.

Une compagnie de brochets, le capitaine en tête, traverse le théâtre; elle rencontre une compagnie de crocodiles. Les deux chefs échangent le mot d'ordre, puis viennent se ranger de chaque côté du théâtre. Le roi Saumon 1<sup>er</sup>, orné d'un grand cordon rouge, et couvert d'un casque surmonté d'une couronne d'or et empanaché d'une queue de morue, arrive, porté sur un plat du Japon, par quatre rougets; la Carpe, sa favorite, marche à sa droite. Monseigneur le Dauphin est à sa gauche. Homard, son confident, ouvre la marche.

LE ROISAUMON. Halte!... qu'on me dépose ici!... (*Aux Gardes qui s'inclinent.*) Braves cétacés!... je suis content de vous. — Le roi Saumon 1<sup>er</sup> vous porte tous sous ses écailles! Où est mon confident, mon fidèle Homard? (*Homard s'avance et se prosterne.*) Homard, que se passe-t-il dans mes états?... Quelles nouvelles?...

HOMARD. Sire, le capitaine Brochet va vous mettre au courant.

LE CAPITAINE BROCHET. (*Accent allemand.*) Deux étrangers afrent été trouvés évanouis sur le bord de la Grotte aux huîtres.

LE ROI, à Homard. A quelle espèce appartiennent-ils?

HOMARD, au Brochet. Quel genre d'animaux?

LE CAPITAINE BROCHET. Ché en afre vu de semblables sur les bords du Rhin, ma fleuve natal. Ché croyais pien que c'êtré des hommes.

HOMARD. Il croyé pien que c'êtré des hommes.

LE ROI. Deux hommes dans mes états!

HOMARD. Deux poissonphages!

Les crocodiles se frottent les mains de contentement et font entendre un grognement de satisfaction.

LE ROI. Hein?... Je défends qu'on leur fasse la moindre morsure, (*Grognement des crocodiles. La carpe leur adresse un geste suppliant.*) Silence!... Depuis quelque temps, nous gouvernons en eau trouble.

HOMARD. Sire, calmez-vous.

LE ROI. Je te connais, Homard... En vain ta politique voudrait me faire prendre le change... Et je t'adresserais à toi-même des reproches cuisants, si je ne craignais de te faire rougir.

HOMARD. Sire... en vérité, depuis quelque temps, vous me traitez comme une langouste!

LE ROI. C'est ta faute... Depuis que j'ai



perdu cette Sole, mon premier ministre, que ses talents administratifs firent surnommer la Sole Colbert... rien ne va plus! Des anguilles tartares se sont d'abord faufilees, entre deux eaux, dans mon royaume. J'ai nagé contre elles; mais les lâches criaient avant d'être écorchées. Elles ont filé! Et maintenant que ces anguilles sont détruites, j'apprends que le Turbot veut m'enlever la couronne!

HOMARD. Mais non, sire, mais non... Ce sont les huîtres qui font courir ce bruit-là. Il y a là-bas trois ou quatre douzaines d'huîtres qui font des cancan politiques.

LE ROI. Je mettrai ces huîtres à l'arrière-ban de mes sujets. Quant au turbot, je sais de bonne source qu'il débite contre moi un torrent de calomnies! Il a des partisans, je ne l'ignore pas... On aime le turbot; mais la couronne, après moi, revient de droit à mon-seigneur le Dauphin, ici présent. Qu'on se le dise. Je vais me préparer à recevoir les animaux bipèdes que vous m'avez annoncés. J'ai besoin d'être coiffé... Qu'on fasse venir mon merlan! (*Air d'entrée du Barbier de Séville.* — *Sur un signe de Homard, le merlan arrive, le plat à barbe sous le bras et un peigne sous l'ouïe.*)

LE ROI. Merlan, tu vas m'accommoder. (*Le merlan s'incline.*) (*A Homard.*) Tu feras aussi venir le thon... C'est le thon qui donne ici la mode. Je veux le consulter sur une nouvelle forme d'écaillés. Viens, ma carpe chérie... Au revoir, mes enfants!...

Le Roi, la Carpe, le Homard et le Dauphin entrent dans le pavillon de gauche. Les deux pelotons de crocodiles et de brochets s'éloignent par le fond.

## SCÈNE II.

### LE PRINCE, FANFRELUCHE.

Le Prince s'appuie sur l'épaule de Fanfreluche; ils entrent en regardant de tous côtés.

FANFRELUCHE. Prince, appuyez-vous sur votre fidèle écuyer.

LE PRINCE. Merci, je me sens mieux. Tout ce que je vois me fait oublier mes meurtrissures...

FANFRELUCHE. Et l'eau que nous avons avalée! Quel étrange pays!

LE PRINCE. As-tu remarqué ces esturgeons qui jouaient aux boules?...

FANFRELUCHE. Et ce barbillon qui pinçait de la mandoline!...

LE PRINCE. Plus de doute, nous sommes ici dans le royaume des poissons.

FANFRELUCHE. Quel plongeon!... Comme nous avons barboté dans ce torrent!

LE PRINCE. Sans une alose bienfaisante

qui m'a tendu une perche... je crois que je restais au fond de l'eau.

FANFRELUCHE. Maintenant que nous nous sommes séchés au soleil... je crois que nous serons bien ici. La nourriture sera bonne. Vous aimez le poisson... de mon côté, j'en raffole.

Musique.

LE PRINCE. Tais-toi... On vient... Par le ciel, voilà un curieux poisson!

## SCÈNE III.

### HOMARD, LE PRINCE, FANFRELUCHE.

HOMARD. Salut, jeunes étrangers!... Nobles amphibiens, salut!

FANFRELUCHE, *bas au prince*. Tiens! il parle!...

LE PRINCE, *au Homard*. Seigneur, pardonnez à mon étonnement... et veuillez nous dire...

HOMARD. Qui je suis?... Homard, voilà mon nom. Favori du roi Saumon I<sup>er</sup>, voilà ma profession. Le roi Saumon désire vous voir. (*Riant.*) Hé, hé, hé, hé!...

Il tourne autour du prince en le considérant.

FANFRELUCHE. Il est fort gai, ce homard!

LE PRINCE. Ah! le roi Saumon veut nous voir?

HOMARD. Il vous trouvera fort drôles; hé, hé, hé! (*Les examinant.*) Pas d'écaillés... pas de nageoires!... Vous amusez beaucoup le roi.

LE PRINCE. Homard, j'espère qu'il y aura réciprocité.

HOMARD, *à part*. N'abusons pas de notre supériorité.

LE PRINCE. Ce pavillon serait-il la résidence royale?

HOMARD. Non, ce n'est qu'un pied à terre. Son palais est tout au fond de la mer... Si vous désirez que je vous y conduise... Hé, hé, hé!

LE PRINCE. Merci! nous préférons le pied à terre.

FANFRELUCHE, *qui examine le pavillon*. Cette architecture est vraiment originale... Style coquillages... genre écaillés.

HOMARD. Ces deux pavillons sont l'œuvre d'un de nos grands artistes, nommé Jean Goujon.

LE PRINCE. Sa majesté Saumon I<sup>er</sup> encourage donc les arts?

HOMARD. Heu! heu!... je le crois plus fort sur la galanterie.

FANFRELUCHE. Ah! ah! le gaillard!

HOMARD. Je vous dis cela en confidence.

LE PRINCE. Vous pouvez être tranquille.

HOMARD. Il avait d'abord pour favorite une noble Marseillaise, la princesse des Oursins... Il la répudia pour une petite sole normande,



très-bonne cantatrice, qu'on avait surnommée la Reine des soles; mais elle commit l'imprudence de s'amouracher un jour d'un petit hareng qui n'avait que la *caque* et l'épée. Alors le roi, furieux, fit mettre la sole au gratin dans un accès de jalousie.

FANFRELUCHE. Je goûterais assez cette vengeance.

HOMARD. Et maintenant, il se console avec une jeune carpe qui frétille et danse à ravir.

LE PRINCE. Ah! c'est une carpe qui possède l'affection du grand Saumon I<sup>er</sup>?

Musique.

HOMARD. Le roi va paraître. Voici ses gardes du corps, que commande le capitaine Brochet.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES. LE CAPITAINE BROCHET avec son peloton, LA COMPAGNIE DES CROCODILES. puis LE ROI SAUMON, LA CARPE, LE DAUPHIN.

FANFRELUCHE, regardant la capitaine, qui est décoré d'une brochette d'éperlans. En a-t-il des décorations! Ça doit être un brave.

LE PRINCE. Ce doit être un vieux soldat qui a vu le requin... Regarde ses chevrons... J'aperçois des sardines sur sa manche...

Il montre les sardines qui couvrent la manche du capitaine.

HOMARD. Attention, voici le roi! Ses pages le précèdent.

Grande entrée: Quatre Goujons, qui sont les pages du roi, paraissent d'abord; le Dauphin vient après, puis Saumon I<sup>er</sup>, qui donne la main à sa Carpe.

Air de la Lucia. (Final d'Iwan le Moujik.)

Rendons hommage à sa grandeur!

Prouvons-lui notre ivresse;

Que nos vœux partent du fond du cœur;

Honneur à son altesse!

FANFRELUCHE. Beau poisson! belle pièce!

LE ROI. Étrangers! qui êtes venus plonger votre œil dans mon royaume... quel motif vous amène? Parlez sans crainte. Si vous n'êtes pas ennemis de mon peuple... si vous n'êtes pas deux pêcheurs endurcis, nous pourrions vous entendre. Que voulez-vous? que désirez-vous? que demandez-vous?

LE PRINCE, au Roi. Souverain des eaux!... je suis prince de naissance, à la tête d'un empire... pour le moins aussi solide que le vôtre... Je viens réclamer de votre générosité un objet inutile pour vous, et pour moi d'un prix inestimable. Il s'agit d'un anneau surmonté d'une pierre précieuse... L'un de vos sujets l'a avalé, par mégarde sans doute, en baillant au soleil sur les bords d'un torrent.

Nous ne sommes pas vos ennemis... Je dirai même que, fort souvent, nous avons accueilli vos compatriotes... que nous les avons reçus à nos festins, parce que nous les aimons... sincèrement.

LE ROI SAUMON. Très-bien!

TOUS. Très-bien!

LE ROI SAUMON. Prince amphibie... tu auras ton anneau...

LE PRINCE. Merci, Saumon.

FANFRELUCHE, à part. La Carpe me fait des yeux tout drôles!...

LE ROI SAUMON. Qu'on affiche immédiatement sur tous les bancs de sable, et qu'on publie au son de trompes marines, qu'un anneau précieux a été perdu... je veux dire avalé dans mes états. Allez!!!

LE CAPITAINE BROCHET. J'y cours!

HOMARD. J'y nage!

La Carpe fait un signe pour les arrêter.

LE ROI. Un instant! ma favorite a quelque chose à nous communiquer.

La Carpe fait comprendre que c'est elle qui possède l'anneau, qu'elle l'a avalé, et qu'elle est prête à le rendre au Prince.

LE PRINCE. Que signifie cette pantomime langoureuse?

LE ROI. Par la baleine!... réjouis-toi, étranger!... C'est mon incomparable compagne qui a trouvé ta bague... et elle consent à te la restituer.

LE PRINCE. Serait-il vrai?... Carpe généreuse! (*La Carpe lui fait signe de se mettre à genoux devant elle.*) Oui, oui... à vos genoux... Je comprends... M'y voici!...

La Carpe s'approche du Prince après avoir jeté un regard langoureux à Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Décidément, cette carpe me fait l'effet d'en tenir pour moi!... Elle semble se pâmer à ma vue!

La Carpe remet l'anneau au Prince, en faisant toujours des mines à Fanfreluche.

LE PRINCE. Merci, noble Carpe... Puissez-vous vivre long-temps, et avoir beaucoup de carpillons!

LE ROI SAUMON, avec emphase. Puisse cette bague... puisse cette bague être l'emblème d'une alliance... entre le peuple que je gouverne et les animaux de ton espèce! Je veux que cette journée se passe en festins et en fêtes!... Je veux t'offrir une matelotte... dansée par des carpes et des anguilles... je veux...

LE PRINCE. Pardon, monarque vénéré... mais des devoirs sacrés me rappellent sur la terre ferme. Mets le comble à tes bontés en me permettant de me remettre entre deux eaux à l'instant même.

LE ROI. Tu veux t'en aller? va-t'en: le poisson n'est pas contrariant. Mais pour que tu connaisses à fond... pour que tu puisses goûter les mœurs de ceux que tu viens de

visiter... prends ce petit volume imprimé sur peau d'anguille... C'est un cadeau que je te fais.

LE PRINCE, *lisant*. « Impressions de voyage d'une limande. »

FANFRELUCHE. Voilà qui est curieux !

LE ROI. C'est à elle que nous devons la découverte de la Méditerranée !

LE PRINCE. En vérité ! le style doit être coulant !

FANFRELUCHE, *à part*. Le style d'une limande !... Je crains fort que ce ne soit un peu plat.

LE ROI. L'ouvrage a été entièrement revu et corrigé sous mes yeux.

FANFRELUCHE. Diantre !... le roi est un poisson de lettres !

LE ROI. Il y a même un passage qui est de moi tout entier.

LE PRINCE. De vous ? illustre Saumon !

HOMARD. Oui, et sans flatterie... je vous recommande particulièrement le passage du Saumon.

LE PRINCE. Je m'y arrêterai, je vous le promets. Adieu, grand roi !

LE ROI. Bon voyage ! jeunes amphibies.

(Aux gardes.) Holà !... qu'on mette ces deux étrangers au courant de l'eau, et qu'on les reconduise avec pompe... jusqu'au bord de la grotte aux Huitres. (Au Prince.) Bon voyage, prince !

LE PRINCE et FANFRELUCHE, *s'inclinant*.  
Sire !...

CHOEUR DES POISSONS.

Air de la Violette (de Henri Berz, arrangé par M. Pilati.)

Au revoir (bis), bon voyage !

Et sans danger (bis) touchez au port !

Recevez (bis) notre hommage ;

Chacun de nous porte intérêt à votre sort.

LE PRINCE et FANFRELUCHE.

Au revoir (bis), à la nage !

Oui, nous cherchons (bis) un autre port.

Recevez (bis) notre hommage !

Dans notre cœur pour vous éclate un doux transport.

LE PRINCE.

Chez nous, aimables poissons,

Daignez venir, sans façons.

A ma table j'ai l'espoir,

Un jour, de vous recevoir.

REPRISE DU CHOEUR.

Deux énormes poissons paraissent ; le Prince monte sur l'un, Fanfreluche sur l'autre ; ils s'éloignent, et sont suivis par une foule de poissons de toute grosseur et de toute espèce qui semblent leur faire la conduite.

## Dixième Tableau. — LA CHAUMIÈRE DES INVISIBLES.

Le théâtre représente l'intérieur d'une pauvre chaumière. Au fond, une petite porte fermant par une demi-porte basse ; à gauche, une cheminée. Un grand fauteuil gothique apparaît à droite, au moment du changement à vue.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Demi-nuit ; éclairs, pluie et tonnerre.

FANFRELUCHE, LE PRINCE.

Ils paraissent d'abord à l'extérieur de la chaumière.

FANFRELUCHE, *du dehors*. Quel temps épouvantable !... Par ici, prince... de ce côté... venez... voici une habitation.

LE PRINCE, *à la porte de la chaumière et s'adressant à l'intérieur*. Habitants de cette demeure !...

FANFRELUCHE, *de même*. Qui que vous soyez...

LE PRINCE. Accordez-nous un abri contre l'orage !

FANFRELUCHE, *avançant la tête*. Je ne vois personne.

La petite porte basse de la chaumière s'ouvre d'elle-même.

LE PRINCE. La porte s'ouvre...

FANFRELUCHE. Elle s'ouvre toute seule... et de son propre mouvement !

Ils entrent tous les deux.

LE PRINCE. Entrons. (*Il secoue son manteau.*) Le plus pressé, c'est de nous sécher... Débarrasse-moi de mon manteau.

Le manteau quitte de lui-même les épaules du Prince et va se suspendre à un porte-manteau placé près de la cheminée. Le Prince et Fanfreluche ne s'aperçoivent de rien.

LE PRINCE. Merci, Fanfreluche.

FANFRELUCHE.. Plaît-il, prince ? vous me parlez ?

LE PRINCE. Je te dis merci !

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon ; il n'y a pas de quoi.

LE PRINCE. Ah ça... cette chaumière est donc veuve d'habitants ?

FANFRELUCHE., *élevant la voix*. Y a-t-il quelqu'un ici ?... S'il n'y a personne, dites-le.

LE PRINCE. J'aurais bien désiré un peu de feu pour nous sécher tout à fait.

Un gros soufflet paraît, va ranimer le feu de la cheminée, puis disparaît sans être vu du Prince et de Fanfreluche.

FANFRELUCHE, *pendant ce jeu*. J'avoue que j'ai un petit frisson peu voluptueux... Je suis à deux doigts d'un rhume de cerveau. Brrrrrr !... (*Il se retourne et voit briller la flamme.*) Prince !... le feu désiré... le voici !...

LE PRINCE. Ah ! tu en as fait ? Merci !

FANFRELUCHE. Vous êtes bien bon... Il n'y a pas de quoi... La flamme est venue toute seule.

LE PRINCE. Le vent aura soufflé sur les tisons endormis. Oh ! c'est bon de se réchauffer !

FANFRELUCHE. Oui, c'est excellent !... Mais



quand j'ai le dos au feu, j'aime assez à avoir le ventre à table.

LE PRINCE. Gourmand !

FANFRELUCHE. Prince, l'appétit est une passion que je ne rougis pas d'avouer. (*Pendant cette phrase, une volaille paraît aussitôt à la broche, devant le feu. Apercevant la volaille.*) Eh mais... voyez donc!... Nous voilà à la broche !

LE PRINCE. Ce lieu est donc habité par un sorcier, un lutin!... Merci, charmant sorcier... lutin agréable, merci! tu nous offres à souper... j'accepte pour ma part.

FANFRELUCHE. J'accepte deux fois pour la mienne, car j'ai faim pour deux estomacs... Voilà le rôti, mettons le couvert. (*Il cherche autour de lui.*) Si je voyais une table. (*Une table paraît.*) Ah! en voici une...

Le couvert se met de lui-même; une bouteille et deux verres paraissent sur un plateau; la bouteille verse du vin dans les deux verres.

LE PRINCE. Vois donc, Fanfreluche, la bouteille qui verse toute seule !

FANFRELUCHE, *saluant la bouteille.* Vraiment, bouteille, c'est trop d'attentions. Merci, bouteille, merci! (*Il présente au prince un verre plein et prend l'autre.*) Prince, à votre santé !

LE PRINCE, *élevant son verre.* Je bois au bon génie qui veille sur nous !

Pendant qu'ils boivent, le rôti quitte la broche et vient se placer sur la table. Fanfreluche a remis les verres en place.

FANFRELUCHE. Là volaille se trouve assez cuite, à ce qu'il paraît!... elle se met sur la table. Nous sommes servis... Ça nous tombe tout rôti...

LE PRINCE. A table donc !

Air de la *Lisette de Béranger.*

Au bon lutin, qui si bien nous régale,  
A lui, merci, merci pour ses bienfaits!  
Nous avions froid, nous avions la fringale,  
Vite on nous offre et bon gîte et vin frais.  
Nous respectons et ce profond silence,  
Et les secrets que cache ce séjour;  
Mais à la voix de la reconnaissance,  
Être invisible, au moins, ne sois pas sourd (*bis*).

L'avenir, à mon cœur,  
Paraît couleur de rose,  
Oui, je vois tout de rose...  
D'où nous vient le bonheur ?  
N'en cherchons pas la cause.  
Du ciel, en bonne humeur, (*bis*.)  
Acceptons la faveur,  
Profitions du bonheur,  
Sans en chercher la cause.

*Il se met à table et mange; la bouteille verse de nouveau.*

FANFRELUCHE. Voyez donc la bouteille qui fait son office! Elle va bien, cette bouteille, elle va très-bien !

LE PRINCE. Est-ce qu'elle voudrait nous griser ?

FANFRELUCHE. Ma foi ! je la laisse faire. Merci, bouteille.

LE PRINCE. Donne-moi de l'eau.

FANFRELUCHE. C'est facile... Voici une fontaine. (*Il va mettre le verre du prince sous le robinet.*) De l'eau, s'il vous plaît. (*La fontaine verse de l'eau.*) Assez... Très-bien ! Merci, fontaine... (*Au prince, qui s'est levé.*) Prince, votre vin est mouillé.

LE PRINCE. C'est bien !

FANFRELUCHE, *qui s'est remis à table.* Vous ne mangez plus !

LE PRINCE. Ça ne passe pas, Fanfreluche; mon estomac repousse ces aliments : rien ne va plus. Il faut que je la retrouve, vois-tu ! que je la revoie!... qu'elle me r'appartienne. Jusque-là, pas de sommeil, pas d'appétit, pas de repos !

FANFRELUCHE, *mangeant toujours.* Ça peut nous mener loin.

LE PRINCE. Nous savons déjà que c'est dans le château d'acier que cette noire Aïka les a emprisonnés. Ah ! qui pourra nous indiquer le chemin qui conduit à ce château ?

Musique. — Un vieux Génie apparaît aussitôt sur le fauteuil qui était vide.

LE GÉNIE. Moi !

Fanfreluche, effrayé, se lève, abandonnant son dîner.

LE PRINCE. Être invisible qui habitez ces lieux, est-ce vous que nous voyons ?

LE GÉNIE. Moi-même.

LE PRINCE. Mille remerciements pour votre hospitalité, que je trouve on ne peut plus écossaise !

LE GÉNIE. J'ai entendu le vœu que tu as formé, et je puis l'exaucer.

LE PRINCE. En vérité !

LE GÉNIE. Tu veux pénétrer dans un palais enchanté, bâti sur la pointe d'un rocher inaccessible, et qu'on appelle le Château d'acier ?

LE PRINCE. Vous l'avez dit.

LE GÉNIE. Tu ignores peut-être que c'est t'exposer à des périls sans nombre ?

LE PRINCE. Peu m'importe le total de ces dangers !

LE GÉNIE. Bien des seigneurs qui ne manquaient ni de hardiesse ni de courage ont passé par ici. Comme toi, ils m'ont demandé la route qui conduit à ce lieu redoutable... Malgré mes conseils, ils sont partis... Ils ne sont jamais revenus !

FANFRELUCHE. Pas un seul n'est revenu?... pas un seul petit ?

LE PRINCE. Je possède un talisman qui doit aplanir tous les obstacles.

LE GÉNIE. Détrompe-toi... Dans le château d'acier, et les domaines qui en dépendent, les talismans perdent leur pouvoir.

FANFRELUCHE. Ah ! ventre de biche !



LE PRINCE. Eh bien ! tant mieux ! Il y aura plus de gloire à réussir !

LE GÉNIE. Rien ne peut donc vous arrêter ?

LE PRINCE et FANFRELUCHE. Rien !

LE GÉNIE. Puisque vous êtes résolus tous deux... prenez cette boule. Quand vous serez dehors... jetez-la au hasard... elle roulera devant vous ; vous la suivrez jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même... Au pied d'une montagne, elle cessera de rouler.

Le Prince prend la boule.

FANFRELUCHE, à part. Il a une bonne boule, ce génie.

LE GÉNIE. Vous gravirez la montagne. A droite et à gauche du chemin, vous apercevrez de grosses pierres noires. Ce sont autant de chevaliers qui ont échoué dans l'entreprise. Vous entendrez mille voix menaçantes ; des monstres hideux vous disputeront le passage... Avancez, avancez toujours... et vous triompherez ! Mais si vous reculez d'un pas... si, un seul instant, la peur trouve place en votre âme, vous serez changés en pierres semblables à celles que vous avez rencontrées.

FANFRELUCHE. Dure perspective !

LE PRINCE. Merci de vos conseils, être hospitalier !... Je voudrais pouvoir reconnaître le service que vous nous rendez... Malheureusement je ne suis pas un génie.

FANFRELUCHE. Ni moi !

LE PRINCE. Viens, Fanfreluche... Il me tarde de lancer cette boule devant moi !

FANFRELUCHE. N'allez pas la perdre !

LE GÉNIE. Bonne chance !

Ils s'abîme dans la muraille et disparaît.

LE PRINCE et FANFRELUCHE. Merci, génie !

FANFRELUCHE. Il s'est abîmé dans la muraille !

LE PRINCE. Il est parti !

FANFRELUCHE. Partons !

ENSEMBLE.

FANFRELUCHE et LE PRINCE, élevant la boule devant lui.

Air de M. Pilati.

Talisman, guide nos pas !  
Conduis-nous, fût-ce au trépas !  
Si nous devenons, là-bas,  
Malheureux comme des pierres,  
Vous, qui nous êtes si chères,  
Ah ! pleurez sur nos misères,  
Ou bien, après un tel choc,  
Vous auriez un cœur de roc !

LE PRINCE.

En avant ! en avant !...  
Et que l'enfer se déchaîne !  
La victoire est certaine...  
Oui ! je serai triomphant !

REPRISE.

Talisman ! guide nos pas, etc.

Ils sortent par le fond. Le décor change.

## Onzième Tableau. — LA ROCHE TERRIBLE.

Dans une solitude d'aspect effrayant, et sur la pointe d'un rocher à pic, on aperçoit le château d'acier. Il fait nuit, et le palais semble éclairé. Un torrent qui bouillonne sépare le château d'un autre rocher de pierre noire. La lune éclaire ce paysage étrange. Au lever du rideau, un aigle traverse le théâtre. On entend, au loin, un chœur de voix confuses.

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Pilati.

Malheur, malheur à l'audacieux

Qui cherche la mort..., la mort est en ces lieux !

Une boule roule en scène, et s'arrête. Le prince paraît, il semble gravir la montagne, on aperçoit d'abord sa tête, et sa main qui tient une épée nue. Fanfreluche le suit.

LE PRINCE.

Allons, du courage !

En ce lieu sauvage

Marchons sans terreur,

FANFRELUCHE.

En ce lieu sauvage,

Oh ! je n'ai pas peur !

Si nous avons peur,

Pour nous quel malheur !

LE PRINCE.

Ces rochers qui bordent la route,

Ce sont les chevaliers, sans doute,

Qui reculeront de frayeur.

(bis)

Chaque pointe de rocher laisse voir tout à coup un squelette qui disparaît presque aussitôt.

FANFRELUCHE.

Oui... ce sont eux... ils ont eu peur !

Criant très-fort.

Mais moi, mais moi je n'ai pas peur !!!

LE PRINCE.

Je n'ai pas peur !

Apparaissent alors deux démons qui semblent menacer le prince et son écuyer. Fanfreluche met le premier en fuite, le prince perce le second de son épée, le démon s'abîme sous terre. Les démons invisibles recommencent le chœur.

LE PRINCE (après le chœur).

Rien, rien ne peut nous effrayer !

Ami, vois donc là bas... C'est le château d'acier !

ENSEMBLE.

Allons, du courage !

En ce lieu sauvage

Marchons sans terreur.

(bis.)

Ombres sépulcrales,

Ombres infernales,

Nous n'avons pas peur ;

Non, non, nous n'avons pas peur !

Ils avancent. Un hibou aux yeux de feu, agitant ses ailes, veut les arrêter au pied de la montagne. D'un coup d'épée le prince tue le hibou. Un serpent se place en travers de la route. Fanfreluche cloue la tête du serpent sur le sol. Ils commencent à gravir le rocher à pied. On les perd un instant de vue pour les revoir plus petits sur la montagne ; enfin ils apparaissent au sommet, avec leurs épées ; ils sapent le pied d'un pin sauvage, l'arbre s'incline au-dessus du torrent, et forme un pont sur lequel ils passent à l'autre bord, où s'élève le château d'acier. Le rideau tombe.

## ACTE TROISIEME.

## Douzième Tableau. — LE PALAIS D'AÏCHA.

Le théâtre représente un magnifique palais mauresque. Au lever du rideau, Aïka est étendue sur un divan qui lui sert de trône. Des parfums brûlent à ses pieds. Aïka paraît plongée dans une sombre rêverie. Des bayadères exécutent des danses pour la distraire. Des amazones couvertes de casques et de cuirasses d'or sont appuyées sur leur lance, et garnissent le palais.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AIKA, MESROUR, AMAZONES, ESCLAVES NOIRS; puis après les danses, DÉSIRÉE, DRELINDINDIN ET PÉLICAN.

CHOEUR.

Air du pas des *Almées de la Péri*. Arrangé par M. Pilati.

Oui, parmi nous la voilà, la voilà !  
Vive notre reine Aïka !  
Prouvons-lui, dans ce jour,  
Notre joie et notre amour. } (bis.)

## BALLET.

AIKA à Mesrour, après la danse. En vain l'on cherche à me distraire... ces danses, ces fêtes me fatiguent. La vengeance va mieux à mon cœur, Mesrour... qu'on amène mes esclaves!...

Musique. Désirée paraît sous un costume d'esclave indienne. Elle tient à la main un éventail en plumes; le roi Drelindindin porte un plateau sur lequel sont placés des fruits et des sucreries orientales. Pélican porte des rafraîchissements, des glaces et des sorbets.

DÉSIRÉE. Allons! du courage!

LE ROI. Quelle humiliation!

PÉLICAN. Traités comme les derniers des derniers!

AIKA, d'un ton impérieux. Désirée... à mes pieds!... et fais ton devoir!...

DÉSIRÉE, à part. Hélas! il faut obéir!... Elle met un genou en terre devant Aïka, qu'elle ébante.

AIKA, au roi et à Pélican. Vous, offrez des rafraîchissements à mes femmes!

LE ROI, à Aïka. Me réduire à cet état abject!... Princesse, mettez-vous enfin un terme à cette mystification dégradante?... Vous m'avez fait venir ici sous le prétexte de me réunir à ma fille... et c'est pour me rendre témoin des mauvais traitements dont vous la comblez... elle! la fille d'un Drelindindin, dont le nom sonnait si haut, contrainte de chasser vos moustiques!

AIKA. Pourquoi s'est-elle faite ma rivale?

LE ROI. Mais moi, je ne la suis pas, votre rivale!... et vous avez fait de ma noble personne un valet de troisième classe, en me retenant captif, contre le droit des gens et des nations civilisées.

AIKA. Consentez à ce que j'exige de vous, et je vous traite selon votre rang, et je vous rends à la liberté.

LE ROI. Que j'unisse l'héritière de mes vastes états à un simple sénéchal!... (Bas à Pélican.) Pélican, dis que tu ne veux pas... dis que tu refuses la main de ma fille.

PÉLICAN, bas au Roi. Mais ce serait lui faire injure, à votre fille... et puis, c'est un moyen de me défaire de cette mouche importune.

LE ROI, de même. Comment! faquin!... tu oserais!

DÉSIRÉE, se levant. Contentez-vous de nous tyranniser, madame!... mais n'espérez pas qu'un tel projet puisse s'accomplir. Tant que je vivrai... je resterai fidèle à celui que j'aime.

AIKA, se levant à son tour. (Avec colère.) Eh bien, ne vous plaignez donc pas de votre sort... je veux que le prince qui a manqué à sa parole, vous sachant l'épouse d'un autre, ne trouve plus de prétexte pour refuser ma main... et si vous persistez à m'opposer une résistance qui m'irrite... par le ciel!... il me reste un moyen... un moyen terrible... qui me délivrera à jamais d'une rivalité aussi odieuse!

DÉSIRÉE, à part. Elle me fait trembler!

AIKA. Réfléchissez encore!

Aïka fait signe qu'elle se retire, et du geste congédie ses sujets.

## REPRISE DU CHOEUR.

Oui, parmi nous, la voilà, la voilà !  
Vive notre reine Aïka !  
Prouvons-lui, dans ce jour,  
Notre joie et notre amour !

Aïka et Mesrour sortent par la gauche. Les gardes et les danseuses s'éloignent.

## SCÈNE II.

DÉSIRÉE, DRELINDINDIN, PÉLICAN.

DÉSIRÉE, allant au Roi. Mon pauvre père!

LE ROI. Ma pauvre fille!

DÉSIRÉE. A votre âge être traité ainsi!

LE ROI. Hélas! pourquoi as-tu voulu sortir



de la tour obscure?... Pourquoi as-tu voulu prendre l'air?... fatale imprudence qui nous a tous livrés à cette Africaine... une femme nerveuse, qui a poussé l'oubli des convenances jusqu'à faire de moi un chef de cuisine!... me mettre aux fourneaux!... quel abaissement!... Au lieu de rendre des décrets... goûter des sauces!... Ah!... je rougis de honte... et j'engraisse d'humiliation!... car au milieu de tout cela, j'engraisse!

PÉLICAN. Et moi, votre grand sénéchal!... ne m'a-t-elle pas fourré dans ses écuries!... n'ai-je pas la mission d'étriller ses cavales!... Ajoutez que ma mouche qui voltige de mon nez sur ces animaux chatouilleux m'expose aux plus grands dangers!...

LE ROI. Ah! ma fille, pourquoi as-tu voulu prendre l'air?

PÉLICAN. Et cette pauvre Giroflée qui est préposée aux légumes! qui ratisse des carottes toute la journée, et qui essuie tour à tour la vaisselle plate et ses pleurs!

LE ROI. Sans compter que tous les soirs, sur le coup de six heures, ma pauvre Désirée rentre dans la classe des animaux ruminants!... Cette métamorphose d'une part, mon esclavage de l'autre... ma fille biche, et moi serf!... c'est à nous rendre bêtes tout à fait!

PÉLICAN. Ça n'est pas un sort!

LE ROI. Ma fierté m'a fait repousser les propositions de la princesse noire; mais si ça continue longtemps comme ça... voyons, Désirée, jette un coup d'œil sur Pélican... il n'est vraiment pas trop mal conservé, ce brave Pélican!

PÉLICAN, s'inclinant. Sire!... que de bontés!

LE ROI. Je te dis que tu n'es pas mal conservé.

DÉSIRÉE. Et c'est vous, mon père, qui me donnez un pareil conseil!... vous, le roi!

LE ROI. N'as-tu pas entendu les menaces de l'Africain?

DÉSIRÉE. Je ne suis qu'une femme, et je brave sa colère.

LE ROI. Allons, puisque tu le veux, je le veux bien... bravons sa colère!... mais quand donc cette tourmente cessera-t-elle?

### SCÈNE III.

LES MEMES, GIROFLÉE.

GIROFLÉE, entrant avec précaution. Bientôt, peut-être!

Elle va voir si personne ne peut les surprendre.

LE ROI. C'est Giroflée... Tu as dit bientôt,

peut-être; explique-nous ces deux mots d'espérance.

GIROFLÉE. Plus bas!

DÉSIRÉE. Qu'y a-t-il donc?

PÉLICAN. Qu'y a-t-il donc?

GIROFLÉE. Plus bas, vous dis-je!

LE ROI, se baissant et faisant signe à Pélican, qui l'imité. Nous y voici; parle.

GIROFLÉE, à mi-voix. Ce matin, à la pointe du jour, j'étais sur la terrasse du château... j'allais faire de l'herbe pour ma chère maîtresse...

LE ROI. Pour ma biche de fille... après?

GIROFLÉE. La sentinelle dormait, appuyée sur sa lance... tout à coup j'aperçois, au loin, deux hommes franchissant la première enceinte... Ils pénètrent dans les jardins... je m'avance... ils se cachent... J'allais crier au voleur, lorsque d'un massif de seringat... je vois s'élançer... devinez qui?

DÉSIRÉE. Qui?

LE ROI. Qui?

PÉLICAN. Qui?

GIROFLÉE. Le prince Souci et Fanfreluche!

DÉSIRÉE. Se peut-il!... le prince!

GIROFLÉE. Et Fanfreluche.

DÉSIRÉE. Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici?

LE ROI. Et échapper aux dangers de la roche terrible?

GIROFLÉE. Tout le monde dormait encore; je les ai conduits par le corridor secret qui mène à la salle des armures... je les y ai cachés... (*Indiquant le premier plan de droite*) et ils sont là!

LE ROI, avec frayeur. Ils sont là!

DÉSIRÉE. Mon sauveur! oh! fais-le venir, va, va!

GIROFLÉE. J'y cours!

Elle sort.

LE ROI. Ton sauveur va venir, je me sauve.

DÉSIRÉE. Comment!

LE ROI. Oui, si la princesse Aïka vient à savoir cela... elle nous fera encore quelques nouvelles méchancetés... n'est-ce pas, Pélican?

PÉLICAN. C'est mon avis, seigneur!

LE ROI, à Désirée. Ton prince ne va pas du tout améliorer notre position... c'est mon opinion, et je retourne à l'office; je vais mettre la broche.

PÉLICAN. Moi, je vais donner de l'avoine à mes cavales... c'est plus prudent!... Venez, seigneur...

DÉSIRÉE. Comment! mon père, vous qui ne connaissez pas le prince Souci...

LE ROI. Je ne me soucie pas de faire sa connaissance en ce moment; plus tard, plus tard... Viens, Pélican!



LE ROI et PÉLICAN.

ENSEMBLE.

AIR des Hussards de Lénore.

Par prudence,

Oui, je pense

Qu'il nous faut fuir sa présence,

Car la colère

D'une mégère

Peut ici

Nous frapper aussi.

*L'air continue.*LE ROI, *parlant.* Et j'aime mieux m'en aller !PÉLICAN, *sortant avec lui.* O mon maître, je vous suis.

## SCÈNE IV.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, LE PRINCE, FANFRELUCHE\*.

GIROFLÉE. Les voici !

DÉSIRÉE. C'est lui !

LE PRINCE. Je la revois !

REPRISE DE L'AIR.

ENSEMBLE.

Quelle ivresse ! (bis)

Oui dans mes bras il me presse !  
ses je te

Ah ! la colère

D'une mégère

Peut ici

Me frapper ainsi.

DÉSIRÉE. Cher prince !

LE PRINCE. Chère princesse !

FANFRELUCHE. Chère Giroflée !

DÉSIRÉE, *au Prince.* Merci, prince, pour tant d'amour et de dévouement !GIROFLÉE, *à Fanfreluche.* Que c'est bien à vous !

LE PRINCE. Nous venons, ô ma bien-aimée, pour vous soulever de ces lieux...

FANFRELUCHE. Pour vous extirper de ce château.

DÉSIRÉE. Hélas !

GIROFLÉE. La chose n'est pas facile.

LE PRINCE. Si ça offre des difficultés... tant mieux !... Plus les obstacles se présentent, et plus nous les surmontons !

DÉSIRÉE. Vous ignorez que ce palais est enchanté.

LE PRINCE. J'en suis enchanté !

GIROFLÉE. Et que peut-être la princesse Aïka est instruite de votre arrivée...

LE PRINCE. Elle m'aime donc toujours, cette femme !... Oh ! pourquoi le ciel m'a-t-il pourvu de ces charmes fascinateurs ?... je ne les lui demandais pas.

DÉSIRÉE. Si elle vous trouvait ici !... Ah ! je meurs d'effroi... Partez, prince... fuyez,

\* Fanfreluche, Giroflée, Désirée, le Prince.

lorsque vous le pouvez encore... Heureuse de cette nouvelle preuve de tendresse... je vous supplie de m'abandonner à ma destinée.

GIROFLÉE. Ah ! oui, fuyez.

FANFRELUCHE. Vous abandonner ! mais ce serait une félonie !

LE PRINCE. Ce serait le fait d'un chevalier capon !

DÉSIRÉE. Le temps s'écoule... et la princesse peut vous surprendre... sa fureur jalouse est capable de tout !...

LE PRINCE. Eh bien ! qu'elle vienne donc ! J'aurai un certain plaisir à lui dire, une bonne fois, son fait... en face !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, AIKA, MESROUR.

AIKA. Soyez satisfait, me voici !

ENSEMBLE :

DÉSIRÉE. Ciel !

FANFRELUCHE. L'Africaine !

GIROFLÉE. Nous sommes perdus !

LE PRINCE, *à part.* Essayons de la douceur. (Haut.) Princesse, n'allez pas supposer...AIKA, *l'interrompant.* J'ai tout entendu... vous êtes ici dans la salle des échos... Pas un mot ne se dit, en ce lieu, qu'il n'arrive aussitôt à mon oreille... J'ai donc appris et votre arrivée et vos projets !FANFRELUCHE, *bas à Giroflée.* Pas moyen de faire une cachoterie avec cette femme-là.AIKA, *à Giroflée et à Fanfreluche.* Laissez-nous. (A Désirée.) Vous, princesse, restez !...

Fanfreluche et Giroflée sortent sur un signe de Mesrour.

## SCÈNE VI.

LE PRINCE, AIKA, DÉSIRÉE.

AIKA. Avant tout, prince, permettez-moi de vous féliciter sur votre audace... Pour arriver jusqu'en ce palais, vous avez fait preuve d'une haute valeur.

LE PRINCE. Mais oui, il m'a fallu grimper assez haut... Venons au fait, s'il vous plaît,

AIKA. Retirée dans ce château pour y cacher ma honte... entourée de femmes qui, seules, commandent ici... et traitent les hommes en esclaves... j'attendais des jours meilleurs... lorsqu'on m'apprend que vous êtes près de moi... que vous m'êtes enfin rendu !... Gloire au prophète, qui abrège ainsi le terme de mes souffrances !... Vous voici, vous allez tout réparer.

LE PRINCE. Madame... je ne vous saisis pas...

AIKA. En ce moment, prince, Mesrour fait tout préparer pour la célébration du mariage.

LE PRINCE. Permettez... alors, il faut tout décommander...

AIKA, *l'interrompant et attachant sur lui un regard menaçant*. Et je viens, une dernière fois, réclamer l'exécution de votre promesse.

LE PRINCE. Ma chère dame, vous allez beaucoup trop vite en besogne... c'est vous rendre service que de vous arrêter. D'abord, je n'ai rien promis; c'est la reine, ma mère, qui seule avait arrangé ce mariage... et je n'y suis pour rien.

AIKA, *fortement*. N'avez-vous pas prêté serment entre les mains de mon ambassadeur ?

LE PRINCE. Je ne le nie pas... Mais... prêter n'est pas donner. Ce qu'on prête, on a le droit de le reprendre; entendons-nous.

AIKA, *à Désirée*. Puisqu'il foule aux pieds la sainteté du serment... c'est à vous, princesse, que je m'adresserai.

DÉSIRÉE. A moi, madame ?

AIKA. Vous vous êtes placée entre lui et moi... et vous êtes devenue ma rivale. Vous répondez donc de tout ce qui peut advenir de funeste... songez-y bien !... Si l'on refuse à mon orgueil une entière satisfaction, si je ne puis rentrer dans mes états la tête haute et m'appuyant sur le bras d'un époux, ma vengeance n'aura plus de bornes !

DÉSIRÉE, *avec effroi*. Assez, madame !... si votre colère ne devait atteindre que moi, je la subirais avec résignation; mais elle peut s'étendre sur trop d'objets qui me sont chers... pour que j'hésite un seul instant à leur faire le sacrifice de mon amour... Prince, je vous rends votre parole !

Mouvement de la joie d'Aïka.

LE PRINCE. Que dites-vous?... mais je ne la reprends pas... je n'en veux pas ! gardez-la !...

AIKA, *au Prince*. Prenez garde !... Ou notre mariage va s'accomplir et Désirée est libre, et elle peut aller vivre heureuse dans les états de son père, qui devient libre aussi... ou vous refusez...

LE PRINCE, *vivement*. Je refuse !

AIKA, *bas au Prince*. Et alors, l'esclavage pour vous... et la mort pour elle !

LE PRINCE. La mort !

AIKA. Dans l'une des cours de ce château, sont tenus prisonniers deux lions de Numidie.

LE PRINCE. Ce sont les plus féroces que l'on connaisse... Où voulez-vous en venir ?

AIKA, *bas, indiquant Désirée*. Chaque soir, il est une heure fatale dans la vie de cette jeune fille... à cette heure, elle quitte son enveloppe humaine.

LE PRINCE. Je le sais.

AIKA. Cette métamorphose accomplie, qu'advierait-il, dites-moi... si dans la fosse de ces lions féroces, tombait votre biche bien aimée ?

LE PRINCE. Oh !... vous me couvrez d'une sueur froide et abondante !

AIKA. Six heures vont bientôt sonner... et si vous persistez dans votre refus...

LE PRINCE. Mais vous me fourrez dans une impasse effroyable !... pauvre petite !... ils n'en feraient qu'une bouchée !...

AIKA. L'heure s'écoule... et les ordres sont donnés... et je n'ai qu'un signe à faire...

LE PRINCE, *avec force*. Arrêtez !... (*A la princesse Désirée*.) Désirée vous, venez de me rendre ma parole... j'ai refusé de la reprendre... mais pour des raisons majeures, que je ne peux pas vous communiquer, j'accepte maintenant cette restitution... Princesse Aïka... je serai votre époux... voici ma main !... Vous, Désirée, emportez mon cœur !... allez vivre heureuse dans votre pays natal, et pensez quelquefois à l'Afrique, où je vais ensevelir ma jeunesse !

Musique.

MESROUR, *paraissant avec deux amazones*. Tout est prêt.

AIKA, *à Mesrour*. Dès ce moment la princesse Désirée est libre, ainsi que le roi son père... Qu'ils soient traités selon leur rang. (*Mesrour s'incline et fait signe à l'une des amazones, qui sort. — Bas à Mesrour.*) Mesrour, j'ai sa main; mais elle a son cœur. Tant que vivra cette femme, je ne puis être heureuse !

MESROUR, *bas*. Tu seras heureuse.

AIKA, *bas*. Tu m'as comprise... qu'elle meure !... mais qu'on ne puisse soupçonner la main qui la frappera.

MESROUR. Tu seras heureuse !...

AIKA. Prince, je vous attends.

LE PRINCE. Je suis à vous, madame... hélas !... je suis à vous !... Désirée... chère Désirée !...

DÉSIRÉE. Adieu, prince... pour jamais ! Mesrour sépare Désirée du Prince, qui offre la main à Aïka et sort avec elle. Mesrour, avant de s'éloigner, lance à Désirée un regard menaçant.

## SCÈNE VII.

DÉSIRÉE, GIROFLÉE, FANFRELUCHE, puis LE ROI DRELINDINDIN, et PÉLICAN.

GIROFLÉE, *à Désirée*. Eh bien, chère maîtresse ?...

DÉSIRÉE, *en pleurs*. Tout est perdu !

FANFRELUCHE. Eh quoi !... le prince...

DÉSIRÉE. Il épouse Aïka.

GIROFLÉE. Il l'épouse !



FANFRELUCHE. C'est impossible !

DÉSIRÉE. Pour le sauver de la fureur de cette femme, je me suis sacrifiée ; et la même pensée, sans doute, lui a fait accepter cette union.

FANFRELUCHE. Ah ! l'intrigante !...

DRELINDINDIN, *entrant. Il a un manteau.* Viens, Pélican, viens, mon sénéchal, mon chambellan.

PÉLICAN, *le suivant, et portant la queue de son manteau.* Je vous suis, seigneur... je porte la queue de votre manteau.

GIROFLÉE. Quel changement !

LE ROI, *à sa fille.* Tu me vois enchanté, ma fille... Les procédés de la princesse sont complètement modifiés !... j'étais tout à l'heure devant ma broche... j'arrosais la volaille... une volaille superbe... lorsque j'ai senti... flouc !... sur mes épaules... c'était ce manteau que des pages y jetaient... après quoi, une amazone qui m'a dit être la gardienne des sceaux... m'a annoncé qu'on ne nous gardait plus... que nous pouvions sortir... et j'accours pour remercier la généreuse Aïka.

GIROFLÉE. Oui, très-généreuse !... Elle nous donne la clef des champs, c'est vrai... mais elle épouse votre gendre.

LE ROI. Elle épouse mon gendre ?

DÉSIRÉE, *pleurant.* Oui, mon père !

FANFRELUCHE, *qui a remonté la scène.* Le cortège s'approche... la cérémonie va commencer.

Le Roi et Pélican regardent au fond, puis vont au devant du cortège.

DÉSIRÉE. Oh ! je ne veux pas assister à cette union... Fuyons, Giroflée... Et cependant je voudrais le voir une dernière fois.

GIROFLÉE. Venez là... sur ce divan... cachée à tous les regards, vous pourrez tout observer... Du courage, bonne maîtresse.

Giroflée conduit Désirée sur le trône qu'occupait Aïka pendant la fête, et elle tire les rideaux pour la cacher.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, AÏKA, MESROUR, puis LA FÉE TOPAZE.

Les bayadères arrivent d'abord en dansant. Deux grands prêtres les suivent, et viennent placer au fond, et au milieu du théâtre, un autel sur lequel brûle une flamme ; quatre vieillards à barbe blanche se placent derrière l'autel. Le Prince conduit Aïka et la fait placer à droite de l'autel ; il se rencontre avec Fanfreluche.

FANFRELUCHE. Eh quoi, prince, vous avez consenti... ?

LE PRINCE. Il le fallait, Fanfreluche... il le fallait !

MESROUR. Que la cérémonie commence !

Un vieillard s'avance vers le Prince, et l'invite à s'approcher de l'autel.

LE PRINCE. Oui, vieillard, me voici.

AÏKA, *à part.* Je triomphe ! (*Bas à Mesroure.*) Tu m'as bien compris, Mesroure, il faut qu'elle meure !

Au moment où Aïka se dirige vers l'autel, le tonnerre gronde. Un bruit souterrain se fait entendre. La nuit succède au jour. L'autel se brise, et la fée Topaze paraît.

LA FÉE TOPAZE. Arrête, Aïka !... jusqu'à ce jour, une fée puissante t'a prêté son appui ; mais tu viens d'avoir une pensée de mort, et la reine des génies te livre à ma justice. Sois donc ensevelie dans mon empire, où tu resteras prisonnière tant que dureront les cruelles épreuves de ceux que je protège.

Un Démon paraît à côté d'Aïka ; un autre à côté de Mesroure. la fée étend sa baguette et tous quatre s'abîment sous terre.

LE PRINCE. Ah ! vous me sauvez plus que la vie !

LE ROI. Partons, quittons ce palais diabolique !... viens, Pélican... venez, mon gendre... et ma fille... où est ma fille ?

Six heures sonnent.

GIROFLÉE. Elle est là. (*Elle ouvre les rideaux. A la place de la princesse, une biche est couchée sur le divan.*) Ciel !...

LE PRINCE. O malheur !...

LE ROI. Six heures !... la métamorphose !

LA FÉE TOPAZE. Ah ! la fée de la Fontaine est impitoyable !

LE PRINCE. Ne pouvez-vous rien, ô la plus excellente des fées, pour faire cesser cette transformation déplorable ?

LA FÉE TOPAZE. Peut-être ! Ecoutez : loin, bien loin d'ici, se trouve un monde inconnu, où le fenillage ne s'agite pas au gré du vent, mais par sa propre volonté... où chaque plante a une voix... chaque arbuste une âme... Dans cet empire vous trouverez l'herbe enchantée !

TOUS. L'herbe enchantée ?... continuez.

LA FÉE TOPAZE. Quelques brins de cette herbe rendront à la pauvre biche sa forme première, qu'elle ne devra plus quitter.

LE PRINCE. O bonne fée !... où trouver cet empire végétal ?... parlez !

LA FÉE TOPAZE. Ton talisman te guidera.

LE PRINCE. Je pars !

Air de Lucrèce Borgia.

CHOEUR.

Espérance,  
Persévérance,  
Ta constance  
L'emportera.

LE PRINCE.

Espérance,  
Persévérance,  
Ma constance  
L'emportera

LE PRINCE.

Le devoir au loin m'appelle,  
Ah ! veillez, veillez sur elle,  
Et mon amour triomphera !

REPRISE DU CHOEUR.

Pendant la reprise du chœur, le prince a remonté la scène, il va embrasser la biche qui est toujours couchée sur le trône. La fée Topaze étend sa baguette sur les deux amants en signe de protection. Tout le monde s'incline.



## ACTE QUATRIÈME.

### Treizième Tableau. — LE ROYAUME DES LÉGUMES.

Le théâtre représente un vaste potager rempli de légumes et de fruits d'une dimension colossale; au milieu est un énorme melon, près de lui un gros artichaut; çà et là, des cornichons, des concombres, des champignons, etc.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

Quelques légumes, au lever du rideau, semblent être effrayés de l'arrivée du Prince et de son écuyer, ils se sauvent.

#### LE PRINCE, FANFRELUCHE

LE PRINCE. Allons, Fanfreluche, du courage!... bravons la fatigue, mon ami... et nous trouverons enfin cette herbe enchantée, cette plante précieuse, objet de tous mes vœux!

FANFRELUCHE. Du courage!... j'en ai, cher maître... mais il fait une chaleur atroce dans l'empire végétal! (*Il va poser sa toque sur un champignon.*) Je vais accrocher ma toque à ce champignon qui est d'une jolie taille! (*Regardant autour de lui.*) Quels gigantesques légumes!...

LE PRINCE. En effet... les fruits sont colossaux!

FANFRELUCHE. Ah! le beau chou!... Voilà ce que j'appelle un beau chou, un maître chou!...

LE PRINCE. Et ce melon, Fanfreluche?... quel aspect majestueux! c'est à se mettre à genoux devant.

FANFRELUCHE. Altéré comme je le suis... j'ai bien envie de m'en offrir une tranche!

UNE VOIX, *sortant de l'intérieur du melon.* Ne t'en avise pas, jeune étranger!

LE PRINCE. Le melon est habité.

FANFRELUCHE. Et il parle...

LE PRINCE. Tant mieux! cet excellent fruit pourra peut-être nous donner des renseignements... aborde-le de nouveau, et avec politesse...

FANFRELUCHE, *après avoir salué profondément, s'est approché du melon.* Nous voilà côte à côte...

LE PRINCE. Annonce-moi...

FANFRELUCHE, *cherchant autour du fruit.* Pas de loquet, pas de sonnette... je ne vois pas de cloche au melon...

LE PRINCE. Frappe sur une de ses tranches...

FANFRELUCHE. Vous tranchez la difficulté.

(*Il frappe.*) Toc, toc, toc!... ouvrez s'il vous plaît.

Musique. — Une tranche de melon s'abaisse et laisse voir dans l'intérieur un personnage tout habillé de pépins.

CANTALOUPE. Que demande le règne animal au règne végétal?

LE PRINCE. Pardonnez-nous de troubler votre solitude, ô le plus énorme des melons... mais vous devez être un des habitants les plus puissants de cet empire...

CANTALOUPE, *sortant du melon.* Vous l'avez dit... j'en suis le chef.

LE PRINCE. Ah! c'est à son excellence que nous avons l'honneur de parler?

CANTALOUPE. Le chef Cantaloupe... descendant des Pépins, oui, hélas!

Il soupire.

FANFRELUCHE. Pourquoi ce soupir?...

LE PRINCE. Pourquoi cet hélas?

CANTALOUPE. Pourquoi! mais ne suis-je pas à la tête du plus malheureux des trois règnes... Le minéral brille et fait une excellente mine, ici-bas... L'animal commande et domine... il commande l'animal!... mais le végétal souffre... le végétal végète... voilà la cause de mon hélas!...

LE PRINCE. Tout ici, cependant, respire la santé, l'abondance et le calme...

CANTALOUPE. Le calme! ah! vous ne connaissez pas le peuple que je gouverne!

FANFRELUCHE. Ça ne va pas tout seul?

LE PRINCE. Vos sujets ne mûrissent pas en paix?

CANTALOUPE. Vous vous imaginiez, n'est-ce pas, que ce peuple qui fonctionne sous terre; est facile à conduire?... Vous pensiez que les légumes devaient avoir un esprit cultivé?

LE PRINCE. Mais oui.

CANTALOUPE. Erreur!... Vous supposiez, n'est-ce pas, que les salsifis, les pois chiches et les navets n'avaient aucune nuance d'opinion politique?... Erreur!

LE PRINCE. Je l'avoue, et jusqu'à présent les navets me semblaient...

CANTALOUPE. Des navets!... ah! vous ne connaissez pas ce légume hypocrite... Il s'est ligué avec la ruffe... la truffe qui trafique

journellement de la conscience de mes sujets !..

FANFRELUCHE. Qui pouvait se douter de tout cela ?

CANTALOU. Enfin, jugez vous-mêmes... Depuis trois automnes, les fèves m'ont fait roi... j'avais d'abord pris pour ministre un cornichon très-distingué... légume dévoué!... C'était un ami sûr!... Eh bien, les tomates ont tant intrigué, que j'ai été obligé de le remplacer par l'artichaut... C'est l'artichaut qui a le portefeuille... je dois ce ministre aux tomates.

LE PRINCE. En vérité !

CANTALOU. Ce n'est pas tout... Tel que vous m'avez vu, j'ai toujours protégé les païens qui sont les pauvres du pays...

FANFRELUCHE. Les panés, vous voulez dire. CANTALOU, continuant. Eh bien, les haricots trouvent cela mauvais... Ce sont des rumeurs perpétuelles.

LE PRINCE. Est-ce qu'ils ne se comportent pas bien ?

CANTALOU. Les haricots!... ce sont les plus turbulents de mon empire, et d'une indiscretion... Ils se sont ligués avec les radis noirs. Ceux-là ne me reviennent pas non plus.

FANFRELUCHE. Tant de ruse chez des légumes ?

CANTALOU. Il y en a de fort gentils... La pomme de terre se conduit assez bien... elle est conservatrice... Les lentilles aussi me sont très-attachées; mais elles sont alarmistes... à leur point de vue, tout va mal... Elles me grossissent toujours le danger, les lentilles!... Je ne suis pas mécontent de la pimprenelle et de la bourrache, de la bourrache surtout qui me console, me rafraîchit le sang. Je n'ai qu'à melouer des courges et des concombres, qui sont, du reste, de ma famille... Ils n'ont qu'une manie, les concombres... c'est de prendre des actions dans toute espèce de commandite végétale... Chaque fois que les carottes proposent une affaire, vous êtes sûrs de voir accourir les concombres en compagnie des cornichons!... Mais tout cela me serait indifférent si l'on ne se mêlait pas de politique.

LE PRINCE. Comment! ces poireaux et ces champignons qui ont l'air si paisible...

CANTALOU. Ce sont des intrigants... des émeutiers... pas autre chose! Tenez, ce gros chou qui est là... il n'a l'air de rien, n'est-ce pas ?

FANFRELUCHE. Il a l'air d'un chou pommé.

CANTALOU. Il veut me supplanter!... Mais, halte-là! pour l'en empêcher, je n'épargnerai personne!... j'irai à travers choux, s'il le faut, et les fruits auront beau s'en mêler...

LE PRINCE. Ah! les fruits s'en mêlent aussi.

CANTALOU. Oui, ça a commencé à propos d'une niaiserie... J'avais mis une prune à l'amende pour une petite fredaine qu'elle avait commise avec un abricot... et crac, tous les habitants à noyaux se sont soulevés!

FANFRELUCHE. Ils s'amenderont peut-être. Pauvre melon ! je ne voudrais pas être dans sa cosse...

CANTALOU. J'y mettrai bon ordre... et comme on ne m'a pas fait chef pour des prunes... je veux gouverner à ma façon... jusqu'à présent, j'ai gouverné sans fruits... et je veux continuer... Oh ! je me suis énergiquement montré. Les pêches avaient un parti redoutable, un noyau puissant... j'allais écraser leur noyau, lorsque les pepins s'en sont mêlés... Oui, les pommes roulaient de sinistres projets... les poires s'assemblaient... dans tous les coins... je les ai attaquées... et les poires ayant été tapées... d'importance... tous les fruits qu'on fit...

LE PRINCE. Comment il y avait même des fruits confits...

CANTALOU. Non... je dis : que tous les fruits que l'on fit prisonniers...

LE PRINCE. Ah ! bon !

CANTALOU. Demandèrent grâce, et l'obtinrent.

LE PRINCE. Vous fûtes grand, Cantalou ! vous fûtes magnanime !

CANTALOU. Je fus melon indulgent... et j'eus tort... A présent, ce sont les légumes qui se lèvent... Une fermentation déplorable règne dans mes états. Les plantes se sont organisées en sociétés secrètes... la betterave, avec son petit air sucré... la betterave conspire... la mâche conspire... demandez-lui pourquoi, vous n'aurez pas de réponse. Les pavots sortent de leur sommeil... les champignons distillent un poison mortel... les asperges ont la tête montée... Enfin... le règne végétal tout entier se révolte !..

LE PRINCE. Qu'allez-vous devenir ?

CANTALOU. Oh ! rassurez-vous ! (*En confidence.*) J'attends mes ennemis avec une armée de pois chiches... huit cent mille pois chiches que j'ai tirés d'Ecosse... j'ai fait venir aussi, de Hollande, cent mille pommes de terre; dix régiments de fèves m'arrivent des marais Pontins, et six compagnies de choux, de Bruxelles.

#### AIR de Colalto.

Je ne crains rien, je puis marcher contre eux,  
De combattants j'ai fait ample récolte;  
Pour défenseurs j'ai tous les farineux,  
Avec les farineux j'étouffe la révolte !  
Je prétends faire avec mes alliés  
Une purée où tout mutin trépassé,  
Et je veux voir les Oignons à mes pieds  
Venir pleurer et me demander grâce...  
Oui, les Oignons viendront demander grâce !



LE PRINCE. Savez-vous, excellence, que vous avez une fameuse tête ?

CANTALOU, *modestement*. Ici... nous appelons cela une coloquinte.

LE PRINCE. Alors, vous avez une fameuse coloquinte... vous pouvez vous en vanter... Et puisque nous voilà tranquilles sur votre sort, nous oserons vous soumettre notre humble supplique. La fée des Gnômes nous a poussés vers votre empire, afin d'obtenir de votre munificence quelques feuilles d'une herbe souveraine, surnommée l'herbe enchantée.

CANTALOU, *souriant*. Ah ! ah !... oui, en effet, je connais... une herbe qui donne du cœur aux poltrons, de l'humanité aux riches, de l'espérance aux pauvres et de l'esprit aux brutes... C'est une herbe très-recherchée dans ce temps-ci.

LE PRINCE. Elle a, de plus, le pouvoir de faire cesser les enchantements funestes.

CANTALOU. C'est vrai !

LE PRINCE. Je possède un talisman ; mais sa magie ne va pas jusque-là... Oh ! donne-moi cette herbe merveilleuse et je te proclame le plus généreux des melons.

CANTALOU. Un instant... Tu possèdes un talisman, as-tu dit ?

LE PRINCE. Oui... auquel obéissent tous les êtres du globe ; mais qui devient impuissant s'il s'attaque aux objets enchantés.

CANTALOU. Mais alors, il opérerait sur mon peuple?... Diable ! ça me donne à réfléchir.

LE PRINCE. Eh bien, prince végétal ?...

CANTALOU. Eh bien ! jeune étranger animal, je consens à te conduire vers l'herbe enchantée, à te la livrer ; mais à cette condition que tu me livreras ton talisman en échange, troc pour troc !

LE PRINCE. Mon talisman ?

FANFRELUCHÉ, *au Prince*. Ça demande ré-

flexion. (*A part.*) Il n'est pas aussi melon qu'il le paraît... savez-vous !

LE PRINCE. Oh ! je n'hésite pas. Que ma chère Désirée redeviennne femme à tout jamais, et le talisman m'est inutile, et je n'aurai plus de vœux à former. (*Donnant le talisman.*) Le voici, où est l'herbe ?

CANTALOU. Attends. (*Appelant.*) Artichaut ?

La tête de l'artichaut s'ouvre et laisse voir une figure.

L'ARTICHAUT. Sire ?

CANTALOU. C'est mon ministre de l'intérieur... Artichaut, où se trouve l'herbe enchantée ?

L'ARTICHAUT. Entre les ananas et les céleris... à la pointe sud-sud-ouest de l'île.

*L'Artichaut se referme.*

LE PRINCE. Partons, partons !

CANTALOU. Encore un instant... Permet-moi de m'assurer de la puissance dudit talisman... Obéira-t-il à ma voix ?

FANFRELUCHÉ. Oh ! c'est de bonne qualité, allez... Commandez ; vous serez servi.

CANTALOU, *cherchant un instant*. Eh bien ! je veux que ces légumes qui chuchotent de ce côté et ont l'air de conspirer viennent s'incliner devant moi respectueusement ! (*Il élève le talisman. Tous les légumes viennent le saluer.*) Je veux que ce cornichon étendu là-bas au soleil se lève et qu'il exécute une danse avec les deux romaines ses voisines. (*Danse du cornichon et des romaines.*) Je suis ravi !... viens, jeune étranger, viens chercher l'herbe enchantée !.... (*A part.*) Je puis gouverner en paix !...

LE PRINCE. Elle est sauvée, Fanfreluche !

CANTALOU. Je veux que l'on se réjouisse ! que tout le monde soit heureux ici et saute de plaisir !...

Il sort suivi du Prince et de Fanfreluche, tous les légumes le suivent en sautant et en valsant. — Le décor change.

## Quatorzième Tableau. — LA GROTTÉ DES SIRÈNES.

Le théâtre représente une grotte éclairée par la lune, et baignée par un lac qui s'étend à perte de vue.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### LA FÉE TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE.

Elles paraissent sur leur char ; l'une arrive par la droite, l'autre par la gauche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Eh bien ! ma sœur... vous triomphez !

LA FÉE TOPAZE. Je dois cet avantage à la reine des Génies, qui a voulu mettre un terme aux méchancetés de votre Africaine.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Je sais qu'elle est votre prisonnière... Mais prenez garde !... Si

le prince possède l'herbe magique qui doit faire cesser la métamorphose de la princesse Désirée... cette herbe, par mon pouvoir, peut lui devenir inutile.

LA FÉE TOPAZE. Que ferez-vous donc pour cela ?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Une chose fort simple. J'éloignerai le prince de votre protégée. C'est au prix de son talisman qu'il s'est rendu possesseur de l'herbe enchantée, et s'il a jusqu'à ce jour surmonté les dangers que j'ai semés sur sa route... il me reste contre lui une arme puissante.



LA FÉE TOPAZE. Vousm'effrayez, ma sœur !

LA FÉE DE LA FONTAINE. Ne pouvant rien contre son courage, je m'adresserai à ses passions... j'attaquerai son cœur.

LA FÉE TOPAZE. Il résistera à vos attaques. Je réponds de son amour.

LA FÉE DE LA FONTAINE. L'amour des humains est chose bien fragile !

LA FÉE TOPAZE. Et s'il sort triomphant de ces nouvelles épreuves ?

LA FÉE DE LA FONTAINE. Oh ! alors, je m'avouerais vaincue.

LA FÉE TOPAZE. Ses maux vont donc finir.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Il est plus en danger que jamais... Je vais l'attendre dans l'île des Plaisirs, où séjournent les passions.

LA FÉE TOPAZE. L'île des Plaisirs !... Qui donc l'y conduira ?..

LA FÉE DE LA FONTAINE., étendant sa baguette sur le lac. Les sirènes de ce lac, qui obéissent à ma voix ! Adieu.. je vais commencer l'attaque.

LA FÉE TOPAZE. Et moi... veiller sur lui !  
Les deux chars disparaissent.

## SCÈNE II.

Au milieu des eaux du lac, la Sirène apparaît dans une coquille; elle saute légèrement à terre; mais à peine a-t-elle touché le sol, qu'elle a peur de son ombre projetée par la lune; elle fuit d'abord à cette vue; puis se rassurant peu à peu, elle cherche à saisir l'ombre impalpable qui lui échappe sans cesse. Comprenant.

## Quinzième Tableau. — L'ÎLE DES PLAISIRS.

Une île enchantée, des fleurs, des arbres couverts de fruits, une rivière limpide sur laquelle on aperçoit de riches gondoles. Ça et là, des boutiques dans le style oriental; sur l'une de ces boutiques on lit : *Commerce d'appétit en gros*; sur l'autre : *Débit de sommeil et de songes en tout genre*.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HABITANTS, MARCHANDS, PROMENEURS, puis  
LE PRINCE, FANFRELUCHE, LA FÉE  
DE LA FONTAINE et LA FÉE TOPAZE.

CHOEUR.

Habitants de ces lieux divins,  
Pour nous il n'est pas de chagrin; }  
Ici tout flatte nos desirs, } (bis.)  
C'est le royaume des plaisirs !

UNE MARCHANDE DE GATEAUX. Excellentes talmouses d'Arabie. (A un promeneur.) Voulez-vous des talmouses ?

LE PROMENEUR. Merci, petite; je n'ai pas faim.

LE MARCHAND D'APPÉTIT, qui s'est approché. Voulez-vous acheter de l'appétit, seigneur ? De quoi voulez-vous avoir faim ?

LE PROMENEUR. Eh ! parbleu, des talmouses de cette petite friponne..

LE MARCHAND. Vous savez bien que j'ai des relais d'estomac à des prix modérés.

alors, qu'elle seule est cause de cette apparition, elle joue avec l'ombre, elle danse pour la voir danser, elle fuit pour être poursuivie par elle, elle l'agace et la harcèle. Le son d'une cloche lointaine rappelle la Sirène à ses devoirs. Elle fait un signe, et plusieurs Sirènes apparaissent aussitôt. — PANTOMIME.

LES SIRÈNES. Que nous veux-tu ?

LA SIRÈNE. Une fée puissante m'a appelée à son aide. Deux étrangers se sont aventurés sur ce lac; il faut les égarer et conduire leur barque vers l'île des Plaisirs. Vous, allez au devant des étrangers. (*Quatre Sirènes s'inclinent et sortent.*) Et nous, mes sœurs, attirons-les par nos chants et nos danses.

Une Sirène chante.

Air de la Péri. (Valse favorite.) Arrangé par M. Pilati.

Je suis la Sirène...

Si ma voix t'entraîne,

Pauvre voyageur,

Sois sans frayeur...

A toi mon cœur,

Et le bonheur !

Pendant le chœur, la reine et les Sirènes forment sur le devant des groupes et des attitudes.

LA SIRÈNE. Ils viennent, suivons les bords du lac; venez, mes sœurs, venez !..

Les Sirènes s'éloignent lentement par la droite; on aperçoit alors d'autres Sirènes dans les eaux; puis une barque qui porte le Prince et Fanfreluche glisse sur le lac. Des Sirènes ont attaché de longues herbes marines à la proue de l'embarcation et la tirent en avant. D'autres Sirènes, toujours au milieu des eaux, semblent pousser la barque. Des voix se font entendre dans le lointain, répétant le motif du chœur; et bientôt tout disparaît.

(Lui passant un sachet au cou.) Tenez, voilà votre affaire... C'est un sachet d'absinthe.

LE PROMENEUR. Oui... oui... l'appétit revient.. A présent, je prendrais bien quelque chose..

Il prend des gâteaux sur l'éventaire de la marchande et la suit en mangeant. — Une marchande d'amourettes arrive dans une petite boutique roulante; sur l'enseigne on lit : *Amours et Amourettes.* — Au Gagne petit.

LA MARCHANDE D'AMOURETTES. Avez-vous besoin d'un peu d'amour, mes beaux seigneurs ? voici la marchande; approchez, faites-vous servir !... Liens d'amour... battements de cœur... palpitations, au plus juste prix.

UN SEIGNEUR. Je voudrais ressentir tout bonnement une petite amourette de printemps.

LA MARCHANDE. Amour léger ? prenez ces couleurs changeantes...

Elle lui donne des rubans que le seigneur attache à son côté.

UN 2<sup>e</sup> PROMENEUR, *d'un air assez niais.*  
Moi, marchande, je voudrais avoir, s'il vous plaît, un amour éternel... une flamme sans fin...

LE SEIGNEUR, *s'éloignant.* L'infortuné ! c'est un suicide qu'il commet là !

LA MARCHANDE. Prenez cette faveur rouge.

LE 2<sup>e</sup> PROMENEUR. Et si l'on me trompait jamais ?...

LA MARCHANDE. Vous porterez cette rosette jaune.

LE PROMENEUR. Merci !...

REPRISE D'UCHOEUR.

Pendant le chœur on voit défilér les marchands avec différentes enseignes ; sur l'une on lit : *Rayons de soleil portatifs, Nouvelles veilleuses de nuit.* — Sur une seconde, *Fraicheurs, Zéphirs et Vents coulis, au plus juste prix.* — Sur une troisième, *Elixir de Gargantua pour les digestions faciles.* — Sur une quatrième, *Grande baisse de prix, Santé au mois et à l'année.* Puis, entre le prince Souci et Fanfreluche, qui regardent autour d'eux avec étonnement. La fée de la Fontaine est entrée par la gauche avec une troupe de jeunes filles, elle vient au-devant du Prince qu'elle prend par la main et qu'elle fait descendre sur le devant. Une jeune fille en a fait autant de Fanfreluche.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Jeunes étrangers... soyez les bienvenus dans l'île des Plaisirs !

LE PRINCE. L'île des Plaisirs... J'aurais dû m'en douter... Cette gondole qu'on nous a gracieusement offerte sur les bords du lac... ces habits qu'on nous a forcés d'accepter, et cette charmante réception...

FANFRELUCHE, *bas au Prince.* Savez-vous que ces jeunes filles sont très-agaçantes ?

LE PRINCE. Trop agaçantes, Fanfreluche !

LA FÉE, *au Prince.* Puissent nos efforts te retenir longtemps parmi nous... sur ces bords heureux !... Tu rencontreras un plaisir à chaque pas... et le plaisir, c'est la vie !

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Cette femme a un œil bouleversant !

FANFRELUCHE, *au Prince.* Il y a là une petite brunette qui possède aussi un regard pas mal assassin !

LE PRINCE, *à Fanfreluche.* Serions-nous tombés dans un piège ?

Hilarion est entré ; il porte devant lui une boîte semblable à celles de nos facteurs.

LA FÉE DE LA FONTAINE. Qu'as-tu donc ?... Ton visage paraît s'assombrir... Aurais-tu besoin d'un peu de gaieté ?...

HILARION, *s'approchant.* De la gaieté ? parlez, faites-vous servir !... Hilarion, marchand de gaieté au plus juste prix.

FANFRELUCHE. Ah ! bah ! la gaieté est ici un article de commerce, et vous en vendez ?

HILARION. En poudre, oui, cher étranger. (*Au Prince.*) Tenez, j'ai là trois petits éclats de rire à vous céder...

FANFRELUCHE. Trois éclats de rire à vendre ! je les prends.

HILARION. Et vous, seigneur ?

LE PRINCE. Arrière ! homme de bonne humeur ! la gaieté est fille de l'insouciance et de l'oubli, et je ne veux pas oublier... Arrière !...

Hélarion s'éloigne. Fanfreluche le suit et semble faire affaire avec lui.

LA FÉE DE LA FONTAINE, *lui prenant la main.* Ne t'empare pas !... Ici l'on ne s'irrite jamais...

LE PRINCE, *se dégageant.* Jeune fille, à votre tour... laissez-moi !... laissez-moi !...

LA FÉE DE LA FONTAINE. Adieu donc, boudeur... ou plutôt au revoir... (*A part.*) Je vais t'envoyer des ennemis difficiles à combattre. Oh ! je te tiens !...

FANFRELUCHE *est revenu sur le devant ; il aspire une petite boîte qu'il a achetée à Hilarion, et part d'un éclat de rire. Il a pris la gauche du Prince.* Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PRINCE. Qu'est-ce donc ?...

FANFRELUCHE. C'est un éclat de rire que je viens d'acheter dans cette petite boîte... O la joyeuse invention !...

La fée Topaze, aussi sous le costume d'une jeune fille de l'île, s'approche du Prince sans se faire connaître (sa tête est couverte d'un voile) elle donne au Prince un bouquet en lui jetant vivement ces mots.

LA FÉE TROPAZE. Prends ce bouquet... lis et profite..

LE PRINCE. Que signifie ?...

LA FÉE TOPAZE. Chut !

*Air nouveau.*

LE PRINCE et FANFRELUCHE.

Pourquoi ces fleurs ? (*bis.*)

Mille frayeurs (*bis.*)

Troublent mon cœur, (*bis.*)

Tout me fait peur ! (*bis.*)

LA FÉE TOPAZE.

Vois dans ces fleurs

Nouveaux malheurs !

Contre la peur

Défends ton cœur,

LA FÉE DE LA FONTAINE.

A mes vengeurs

Nos voyageurs

Voit, ô bonheur !

Livrer leur cœur.

La fée Topaze, la fée de la Fontaine et les jeunes filles s'éloignent.

## SCÈNE II.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Prends, lis et profite !... Ce bouquet, c'est un sélam ! Pourquoi ce mystère ?

FANFRELUCHE. Un sélam !... Eh bien ! vous connaissez le langage des fleurs ; prenez lecture du bouquet.

LE PRINCE, *examinant le bouquet.* Jasmin, verveine, basilic !... du basilic !... ah ! c'est affreux !

FANFRELUCHE, *mettant sa boîte dans sa*



*poche. Il paraît que c'est fini de rire. ( Au Prince. )* Que disent donc ces fleurs ?

LE PRINCE. Écoute. *( Il écarte chaque fleur en la désignant. )* Verveine, enchantement ; jasmin , séparation. Cette violette blanche, emblème de la candeur, c'est la princesse dont on veut m'éloigner ; et ce basilic... ce basilic qui se trouve partout... c'est la haine qui nous poursuit... Comprends-tu ?

FANFRELUCHE. En vérité, cela signifie?...

LE PRINCE. Que nous sommes tombés dans un piège affreux, Fanfreluche!... qu'il faut sortir au plus vite de cette île.

FANFRELUCHE. Quitter sitôt ce séjour des plaisirs, cette île enchantée où l'on peut acheter à son gré du sommeil, des songes... de l'appétit!...

LE PRINCE. Qu'oses-tu parler de plaisirs... lorsqu'on nous attend là-bas... lorsque c'est le bonheur que j'apporte ? Restes-tu veux ; moi , je pars !

FANFRELUCHE. Votre fidèle écuyer vous abandonner ? Jamais ! jamais !

LE PRINCE. Partons donc !

Ils veulent s'éloigner ; deux jeunes filles les arrêtent.

### SCÈNE III.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA VOLUPTÉ, LE JEU.

LE JEU. Arrêtez ! où courez-vous donc ainsi ?

LE PRINCE. Oh ! loin de ces lieux.

LA VOLUPTÉ. Un moment, donc !

FANFRELUCHE. Pardon, belles dames, le temps nous presse.

LE JEU. Oh ! l'on ne quitte pas ce pays aussi facilement que tu le penses.

LE PRINCE. Que voulez-vous dire ?

LE JEU. Une fois entré dans cette île, cher ami, il faut payer son tribut aux joies de ce monde. A ce prix seulement on peut en sortir.

LE PRINCE, à la Volupté. Qui êtes-vous donc pour parler ainsi en maîtresse ?

FANFRELUCHE, au Jeu. Et vous ?

LE JEU. Le Jeu.

LA VOLUPTÉ. La Volupté !

LE PRINCE, faisant mine de s'éloigner. Fanfreluche, allons-nous-en !

LA VOLUPTÉ, le ramenant. Est-ce que je te fais peur ?

LE PRINCE. Loin de là... vous avez la main blanche et douce... le regard caressant... raison de plus pour m'éloigner...

LA VOLUPTÉ. Pas encore !...

Elle s'oppose à sa sortie et prend diverses poses et attitudes gracieuses qui charment le prince malgré lui.

LE JEU, ramenant aussi Fanfreluche, qui avait suivi son maître. Tu ne t'en iras pas ainsi... Écoute-moi...

FANFRELUCHE. Allons, dépêchez-vous...

LE JEU. As-tu quelquefois rêvé la richesse ?

FANFRELUCHE. J'ai eu cette faiblesse... Où voulez-vous en venir?... Mon maître m'attend...

LE JEU. Si tu avais beaucoup d'or... tu n'aurais plus de maître. Tiens, je veux t'apprendre à jouer, à jeter ces dés... à gagner toujours.

FANFRELUCHE. Gagner toujours ! ce doit être amusant !

LE JEU. Avec moi, tu auras des émotions sans cesse renaissantes... avec moi l'opulence, les prodigalités folles... Si ta bourse s'épuise... un coup de dé!... et l'or revient!...

FANFRELUCHE, étourdi. Toujours de l'or !

LE JEU. Toujours... Jouons !

Elle jette sa bourse à terre, Fanfreluche jette la sienne.

FANFRELUCHE. Essayons!...

Ils jouent.

LE PRINCE, à la Volupté, qui a cessé de danser. Ma mignonne, je vous trouve adorable... vos petites agaceries sont délicieuses ; c'est pourquoi je crois sage de vous quitter.

LA VOLUPTÉ. Il n'y a de sage que le plaisir.

LE JEU, à Fanfreluche. Perdu ! tu as perdu !

FANFRELUCHE. Ah mais ! ah mais !... vous disiez que l'on gagnait toujours...

LE JEU. C'est ton apprentissage... Reconnaissons !

FANFRELUCHE. Jamais ! j'en ai assez !... Je suis à vous, mon prince... partons-nous ?

LE PRINCE, toujours fasciné par la Volupté. Ah ! oui !... Fanfreluche... viens !... viens !...

LE JEU et LA VOLUPTÉ, étendant la main vers eux. Arrêtez !...

Ils restent attachés au sol.

LE PRINCE. Eh bien !... impossible d'avancer !

FANFRELUCHE. Je suis cloué !... mes jambes sont soudées au sol !...

LA VOLUPTÉ. Nous avons des droits sur votre jeunesse...

LE JEU. Et nous ne voulons par les perdre. Comme les autres, vous nous payerez le tribut qui nous revient... adorez-nous pendant quelques années, et après... vous serez libres.

LE PRINCE, à la Volupté. Eh bien, tranche de ma vie ce que tu voudras... mais laisse-moi partir.

LA VOLUPTÉ. Il nous faut à chacune...

LE JEU. Six années de votre existence...



FANFRELUCHE. Six années !... chacun... à chacune,

LE PRINCE. Je demande une diminution. ..

LE JEU et LA VOLUPTÉ. Pas un jour de moins...

FANFRELUCHE, au Prince. Ça mérite réflexion... il faut marchander.

LE PRINCE. Mais si c'est le seul moyen de nous en débarrasser... elle qui m'attend !... Allons, va pour six années !

FANFRELUCHE. Va pour six années !

Air : *Rose Pompon.*

LE JEU et LA VOLUPTÉ.

Songez bien à notre exigence.

LA VOLUPTÉ.

J'ai dit six ans !

LE JEU.

J'ai dit six ans !

LE PRINCE.

Prenez-les dans notre existence.

LA VOLUPTÉ.

Oui, je les prends !

LE JEU.

Oui, je les prends !

*Coup de tam-tam. Le Prince et Fanfreluche retrouvent enfin l'usage de leurs jambes.*

LE JEU.

La moitié de vos jours expire.

LA VOLUPTÉ.

Ça fait pitié !

LE JEU.

Ça fait pitié !

LA VOLUPTÉ, au Prince.

Avec soin ménagez, beau sire,

L'autre moitié. (bis)

LE JEU et LA VOLUPTÉ ensemble, à chacun.

Avec soin ménagez, beau sire,

L'autre moitié.

*Le Jeu et la Volupté s'éloignent en riant.*

## SCÈNE IV.

LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Fanfreluche, entrevois-tu le piège maintenant ?

FANFRELUCHE. O mon prince, j'entrevois encore quelque chose.

LE PRINCE. Quoi donc ?

FANFRELUCHE. Un cheveu blanc sur votre tempe.

LE PRINCE. Ne songeons qu'à notre fuite ! Cette gondole qui nous a amenés dans ce lieu fatal... où est-elle ?

FANFRELUCHE, au fond. Là-bas, je l'aperçois...

LE PRINCE. Cours la chercher, hâte-toi !...

Reprise de la fin de l'air précédent. Fanfreluche sort vivement.

## SCÈNE V.

LE PRINCE, puis L'AMBITION et LA GOUTTE.

LE PRINCE. O ma bien-aimée... je vais te revoir enfin !... Je suis libre !

L'AMBITION. Pas encore !... tu viens de payer ton tribut à mes sœurs... à moi le mien.

LE PRINCE. Qui êtes-vous ?

L'AMBITION. L'ambition, et nul ne m'échappe. Il faut m'adorer, devenir mon esclave, ou payer.

LE PRINCE. Permettez, permettez... il faut aussi mettre un peu d'ordre dans ses comptes... J'ai déjà donné six ans au Jeu, six ans à la Volupté... avec ce que j'avais, je me trouve approcher de la quarantaine... ça commence à bien faire. Un instant, ça va trop vite.

L'AMBITION. Tu viens d'atteindre l'âge où tout homme subit ma loi.

LE PRINCE. Hélas ! par économie, je vais être obligé de vous servir. Voyons, que faut-il faire ?

L'AMBITION. Tu es prince, il faut devenir roi... roi de cette île d'abord... puis tu pourras étendre tes conquêtes... et régner sur le monde entier.

LE PRINCE. Commençons par ce pays... (A part.) Au fait, une fois le roi, on ne pourra pas m'empêcher de sortir de mes états, peut-être ! (Haut.) Mais pour me faire nommer roi, il faut des amis, des partisans.

L'AMBITION. Quelque chose que tu ambitionnes, voici ma recette pour réussir. Perce la foule, pousse, frappe, mords, écrase... Écoute les vieux, amuse les vieilles, flatte tout le monde et n'aime que toi.

LE PRINCE. Cet exercice dure-t-il longtemps ?

L'AMBITION. Toute la vie.

LE PRINCE. Et que gagne-t-on à ce métier ?

L'AMBITION. Ce que l'on gagne ? Des forêts de lauriers, des fleuves d'or, des palais de marbre, des chars de triomphe, des flots d'adorateurs !... Est-ce un avenir assez brillant ?

LE PRINCE. Oui, certes ; mais dans tous ces biens, vous ne me montrez pas la femme que j'aime !

L'AMBITION. De l'amour !... oh ! pour parvenir, il faut y renoncer.

LE PRINCE. Jamais !... plutôt cent fois renoncer à vous servir. Tenez, laissez-moi fuir... et je vous donnerai le prix que vous exigerez.

L'AMBITION. Je te préviens que ce sera cher.

LE PRINCE. Je suis résolu à tout.

L'AMBITION. Il me faut quinze années de ta vie !

LE PRINCE. C'est hors de prix ! c'est...

L'AMBITION. Si tu hésites, tout à l'heure, je demanderai le double...

LE PRINCE. Oh ! prenez alors... prenez vite !...

L'AMBITION. Marché conclu !...

Coup de tantam ; elle s'éloigne.

LE PRINCE. O désespoir ! *(Il jette, avec rage, son bonnet à terre, et laisse voir sa tête couverte de cheveux blancs.)* Que se passe-t-il en moi ?... mes jambes faiblissent... ma vue se trouble... mon dos se voûte... et ma main tremblotte... me voilà dans les vieux... dans les ganaches ! *(La Goutte s'est approchée lentement pendant la dernière phrase du Prince ; elle vient poser la main sur son épaule ; il pousse un cri.)* Aie !... *(Il se retourne et voit la Goutte.)* Que veux-tu, vieille ? qui es-tu ?...

LA GOUTTE. Ta compagne, désormais... je marche toujours à la suite des plaisirs... je suis la Goutte...

Elle lui prend la main.

LE PRINCE. La Goutte, ô ciel !... Lâchez ma main, vous me faites un mal atroce !...

LA GOUTTE. Eh quoi ! tu repousses mes caresses !...

LE PRINCE. Au diable tes caresses !... tu as des aiguilles brûlantes au bout des doigts...

LA GOUTTE. Veux-tu que je change de place... que je te remonte dans l'estomac ?

LE PRINCE. Infernale furie... éloigne-toi !

LA GOUTTE. Des cris, des injures... j'y suis faite... crie, mon ami... ça te soulagera.

LE PRINCE. Oh ! je saurai bien te fuir !

LA GOUTTE. Et moi te retenir !...

Il veut s'éloigner ; la goutte étend vers lui sa béquille.

LE PRINCE. Oh ! aie ! oh !... les jambes, à présent !... c'est intolérable !...

LA GOUTTE. Tu n'en es encore qu'aux agaceries !

LE PRINCE. Oh ! tu appelles ça des agaceries... mégère !... écoute !... prends de ma vie ce qu'il te faut... mais délivre-moi de tes affreuses caresses !

LA GOUTTE. Voyons, je ne veux pas te rançonner... tu me donneras trois années !

LE PRINCE. C'est un marché d'or... j'y consens.

LA GOUTTE. Doucement... ces trois années sont la part de la nature ; il reste celle des médecins...

LE PRINCE. Comment ! vous stipulez pour eux, vos plus grands ennemis !

LA GOUTTE. Nous, ennemis... plus souvent !... La maladie nourrit le médecin ; le

médecin nourrit la maladie... ce sont des égards réciproques... Je t'ai demandé trois années pour la nature... supplément de médecine, sept années... total dix années !...

LE PRINCE. C'est un marché de dupes... je ne donne plus rien !...

LA GOUTTE. Alors, prends mon bras... je ne te quitte plus.

Elle lui touche l'épaule.

LE PRINCE. Aie ! ouf !... ne me touchez plus ! ne m'approchez pas... affreuse vipère ! prenez vos dix années, et allez-vous-en !...

Coup de tantam. La goutte s'éloigne.

## SCÈNE VI.

### LE PRINCE, FANFRELUCHE.

LE PRINCE. Ah ! fuyons cette île maudite !... Fuir !... le pourrai-je ? les forces me manquent, l'énergie m'abandonne !

FANFRELUCHE. C'est bien ici que j'ai laissé le prince... C'est lui, je crois... *(Il s'approche du Prince.)* Non, je me trompais... Pardon, vieillard, vous n'auriez pas vu mon maître sur cette place... un homme jeune, et mis à peu près comme vous ?

LE PRINCE, accablé. Il ne me reconnaît pas !

FANFRELUCHE. Il est peut-être sourd, ce vieux. *(Criant à ses oreilles.)* Vous n'auriez pas vu... *(Il s'arrête et considère le Prince.)* C'est drôle, ce regard !

LE PRINCE. Fanfreluche... je suis donc bien changé !...

FANFRELUCHE. Ah ! mon Dieu !... serait-ce lui... Vous, mon prince, avec ces cheveux filasse !... *(A part.)* Et quelle patte d'oie !...

LE PRINCE. Hélas ! mon ami, j'ai vécu vingt-cinq ans depuis ton départ.

FANFRELUCHE. Vingt-cinq ans en un quart d'heure... quelle vie dissipée !

LE PRINCE. Je suis bien vieux, n'est-ce pas ?... je suis bien laid ?

FANFRELUCHE. Vous êtes pas mal ratatiné comme ça, hélas !

LE PRINCE. Ah ! tout est fini pour moi !... je ne dois plus la revoir !... je dois lui cacher le spectacle de ces ruines que l'amour ne peut plus explorer... Fanfreluche, mon fidèle écuyer !... tu partiras seul... Porte-lui cette herbe qui me coûte si cher !

FANFRELUCHE. Vous abandonner ? jamais !

LE PRINCE. Il le faut... rien pour moi... tout pour elle !... Ah ! que ne puis-je la voir une seule fois encore... ne fût-ce qu'en songe !... la voir et puis mourir.

Il tombe accablé sur un banc.

FANFRELUCHE. En songe !... mais ici on en vend des songes, attendez... *(A part.)* Pau-



vre vieux ! Procurons-lui ce petit plaisir-là.  
Il entre dans la boutique.

LE PRINCE.

Air du Gondolier.

Adieu bonheur ! adieu patrie !

Ah ! j'ai vu pour toujours

S'envoler mes beaux jours !

Et toi, ma princesse chérie,

O regrets superflus !

Je ne te verrai plus !

*Tremolo. Fanfreluche revient avec un vase d'or et une coupe qu'il emplit et présente au Prince.*

FANFRELUCHE. Voilà, cher maître, buvez.

LE PRINCE, à la coupe qu'il contemple.

Breuvage... ah ! rends-moi dans un songe

L'objet qui charmait tous mes sens ;

Rends-moi, par un heureux mensonge,

Rends-moi mes amours, mes vingt ans !

Venez, revenez dans mon songe,

Et maîtresse et serments,

Mes amours, mes vingt ans !

*Il boit et rend la coupe à Fanfreluche.*

Musique jusqu'à la fin.

FANFRELUCHE. Ma foi, je veux l'accompagner même dans ses rêves.

Il se verse et boit à son tour.

LE PRINCE, *s'endormant*. Un sommeil bienfaisant s'empare de tout mon être !... (*Il s'étend peu à peu.*) Désirée... je t'attends !

FANFRELUCHE, *même jeu*. Giroflée !... viens voltiger dans mes rêves !...

LE PRINCE, Désirée ! chère Désirée !

FANFRELUCHE. Voltige !... Giroflée !... Giroflée !...

Ils s'endorment, des nuages les enveloppent peu à peu et envahissent la scène. On distingue bientôt au milieu des nuages la biche et le prince Souci qui lui apporte l'herbe enchantée. La fée des Songes avec une couronne d'étoiles d'or étend sa baguette sur la biche et laisse tomber des pavots sur le prince.

## Seizième Tableau. — LE ROYAUME DES FÉES.

Les nuages qui enveloppaient le prince et Fanfreluche se dissipent ; on les voit encore endormis mais, richement parés, ils ont retrouvé leur jeunesse. Le théâtre représente un magnifique palais aérien étincelant d'or et de pierreries. La fée Topaze et la fée de la Fontaine amènent la princesse Désirée et Giroflée près de leurs amants, qui s'éveillent alors, et se croient sous l'influence d'un heureux songe.

FANFRELUCHE, LE PRINCE, LA FÉE  
TOPAZE, LA FÉE DE LA FONTAINE,  
DÉSIRÉE, GIROFLÉE.

FANFRELUCHE, dans le plus grand étonnement. Giroflée !... c'est elle !

LE PRINCE, tendant les bras vers la Princesse. Génies de la nuit, qui me la montrez en songe... Oh ! ne m'éveillez pas !... ne m'éveillez pas !

LA FÉE TOPAZE. Prince, la reine des Génies fait de ton rêve la réalité.... Sois heureux pour prix de tant d'amour !

Le Prince, Désirée, Fanfreluche et Giroflée vont s'incliner devant la reine des Génies, qui apparaît au milieu de toutes les fées de son empire. Magnifique cortège de génies de toute sorte, et de fées étincelantes d'or et de pierreries. Des bardes semblent tirer de leurs lyres des accords célestes. Tous ces personnages viennent se

placer de chaque côté du théâtre. Alors la fée Topaze présente à la reine les principaux personnages de tous les contes des fées, qui viennent successivement s'incliner devant elle, puis vont se ranger au fond.

LA FÉE TOPAZE, annonçant. L'Oiseau Bleu. (*Une jeune princesse portant un oiseau bleu.*) Peau d'Ane et Raquet à la houppes. Cendrillon. (*Elle est précédée de deux petits génies qui portent sa pantoufle sur un coussin de velours.*) M. et M<sup>me</sup> Barbe Bleue. Le Petit Poucet. (*Il donne la main à l'Ogre.*) Le Chaperon Rouge et le Chat Botté. La Biche au Bois.

La fée Topaze conduit le prince et la princesse devant la reine des génies. La fée de la Fontaine fait de même pour Fanfreluche et Giroflée. La reine et toutes les fées étendent sur eux leurs baguettes. Des sylphides paraissent dans les airs. Le rideau tombe sur ce tableau.

FIN.



UN

# POISSON D'AVRIL,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. LÉON LAYA,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1<sup>er</sup> avril 1845.

## PERSONNAGES.

DUBUISSON, propriétaire.....  
SIR GEORGES WALKER, baronnet anglais.....  
FÉLIX, avocat.....  
LECOMTE, cultivateur.....  
LUCILE, fille de Dubuisson.....  
JENNY, fille de Lecomte.....  
MARIANNE, femme de charge dans la maison de Dubuisson.....  
GERVAIS, son neveu, 15 ans.....  
VICTORINE, sa nièce, 14 ans.....  
MADELEINE .....

## ACTEURS.

M. SAINVILLE.  
M. LEVASSOR.  
M. GERMAIN.  
M. LEMÉNIL.  
M<sup>lle</sup> SCRÉWANECK.  
M<sup>lle</sup> DUVERGER.  
M<sup>me</sup> MOUTIN.  
M<sup>lle</sup> THAIS.  
M<sup>lle</sup> CARLOTTA.  
M<sup>lle</sup> CHÉRI.

La scène se passe de nos jours dans une campagne isolée, nommée Vieux-Château, aux environs de Crémieux, petite ville située dans les montagnes du Dauphiné.

Le théâtre représente un grand salon. — Au fond une galerie avec fenêtres faisant face au public, et donnant sur la campagne. — Portes et fenêtres latérales. — Grandes portes au fond, à deux battans, ouvertes sur la galerie.

## SCÈNE I.

MARIANNE, LUCILE, JENNY.

(Au lever du rideau, Marianne, à droite sur le second plan, debout devant la glace d'une cheminée, s'agrafe elle-même, et à grand' peine, une robe de soie à ramage, qui ne semble pas avoir été faite pour elle. — Jenny, à gauche, échappe autant qu'elle peut à Lucile, qui la poursuit en riant et en dégrafant le petit jupon de laine grise dont elle est vêtue : Lucile enlève à Jenny le fichu à carreaux qui couvre ses épaules.)

MARIANNE, sans se détourner.

Laisse-toi donc faire, Nini ! puisque c'est M. Dubuisson not' maître qui l'veut comme ça, et que ton papa, le brave père Lecomte, qui en

fait autant de son côté, t' l'a c'mandé.... tu sais qu'il n'aime pas qu'on manque au commandement, lui, un vieux de la vieille ?

JENNY, cédant un peu.

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu' c'est ennuyant !

LUCILE, riant.

Tu verras comme tu seras gentille, avec cette jolie robe de mousseline blanche et ces deux nœuds bleus dans tes beaux cheveux noirs !.

JENNY.

Ah ! oui, je crois bien... je ne me reconnaitrais plus !..

MARIANNE, s'épanouissant devant la glace.

Mais regarde plutôt moi, avec c'te robe d' soie... comme ça vous avantage, hein ? Sei-

gneur de Dieu ! n'y a pas besoin d'avoir d' taille avec des étoffes comme ça !..

(Lucile rit en la regardant.)

JENNY, pendant que Lucile lui pose le nœud dans les cheveux.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, ma bonne tante ; mais je vous trouve mieux dans vos habits à vous...

MARIANNE, continuant de s'arranger.

Oh ! qu' t'es donc un enfant d' la nature, ma pauvre Jenny, va !..

LUCILE, qui a fait tomber la jupe de laine.

Là !.. voilà la fameuse jupe enlevée...

(Elle va chercher la robe de mousseline qui est sur le canapé à gauche.)

JENNY, toute interdite de se trouver devant du monde en petit jupon blanc et en corset.

Voyons... voyons... Mam'selle... alors, mettez-moi vite cette autre robe !.. Mon Dieu... peut-on laisser le monde... comme ça... je vous demande un peu... si on entrerait...

LUCILE, revenant à elle.

Sois donc tranquille... j'ai mis le verrou !.. Est-elle drôle !.. Voyons... donne ton bras... chère petite sœur de lait... (l'embrassant.) Est-il blanc, donc !.. (Le prenant.) Là !.. c'est qu'elle va être à croquer...

JENNY.

Ah ! oui... j'aurai de la grâce, là-dedans ! je ne saurai que faire de moi !..

MARIANNE.

Les beaux pendans d'oreille !..

(Elle se met des boucles d'oreilles.)

JENNY.

Ah ! bien !.. votre papa... c'est pas pour me permettre de le blâmer ; mais... c'est une drôle d'idée qu'il a eu là tout d' même... de nous déguiser tous comme ça, en gens comme il faut !

MARIANNE.

Puisqu'on te dit que c'est pour faire un poison d'avril à un goddam qui vient de quatre mille lieues d'ici...\*

JENNY.

C'est bien vrai ça, Mam'selle ? que ce Monsieur anglais vient de si loin ?

LUCILE.

Oui, vraiment...

MARIANNE.

Dire qu'il y a des gens qui vont à 4000 lieues... et qu'à mon âge je n'ai pas tant seulement pu aller à Paris...

Marianne, Jenny, Lucile.

JENNY.

Et c'est vrai qu'il doit passer ici pour vous voir... vous et Monsieur votre père ?..

LUCILE, assez tristement.

Oui...

(Elle continue toujours à l'arranger.)

JENNY.

On dirait que ça vous attriste !..

LUCILE, bas.

Ça m'inquiète !..

JENNY.

Pourquoi donc ?..

LUCILE.

Silence !..

(Marianne a quitté la cheminée et s'est rapprochée d'elle \*.)

MARIANNE.

Ah ça, je retourne maintenant en bas, où l'on doit avoir besoin de mon aide... car c'est pas le tout que le plaisir... faut que la besogne se fasse !.. Adieu Nini !.. (Saluant Lucile.) Adieu Mam'selle, croyez bien que... quoique j'aie avoir celui de dîner à votre table, ça ne changera rien au respect que...

LUCILE, l'interrompant en lui prenant la main.

Parle-moi plutôt de ton amitié, ma bonne Marianne... c'est tout ce que je veux de toi...

MARIANNE.

Oh ! oui... bien vraie que je vous aime !.. (A part.) Est-elle gentille !.. (Haut.) Adieu, Mam'selle, (A Jenny.) Adieu, fillotte !..

LUCILE.

Ah ! n'allez pas l'appeler fillotte devant...

MARIANNE.

Non, non... c'est juste !.. Adieu, Nini...

LUCILE.

Jenny !..

MARIANNE.

Oui... oui... Jenny !..

ENSEMBLE :

MARIANNE.

Air : de Madame de Cérigui.

J'sens déjà l'allégresse  
Remplir tout mon cœur ;  
Ah ! vive la richesse.  
Pour donner l bonheur !

JENNY.

D'où vient que l'allégresse  
Remplit tout son cœur ?  
Est-ce que la richesse  
Donne le bonheur ?

\* Jenny, Marianne, Lucile.

LUCILE.

Oui, déjà l'allégresse  
Règne dans son cœur,  
Comme si la richesse  
Donnait le bonheur !

(Marianne sort par le fond, Lucile et Jenny restent seule.)

## SCÈNE II.

LUCILE, JENNY.\*

LUCILE, la regardant dans tous les sens.

Mais est-elle donc bien comme ça !.. Sais-tu que si tu allais le dimanche à la danse dans cette jolie toilette, tous les beaux garçons de Crémieux en aurait la tête tournée...

JENNY.

Mam'selle, ne vous moquez donc pas de moi..

LUCILE.

Comment, tu me feras accroire que jamais une petite voix bien douce, bien tendre n'est venue... au moins en rêve...

JENNY, souriant, avec mélancolie.

En rêve, peut-être !.. mais...

LUCILE, gaiment.

Ah ! tu en conviens !

JENNY.

Avec la Fauvette. (Berat.)

Oui, parfois, au fond de mon âme,  
Je vois, comm' dans un paradis,  
Briller une amoureuse flamme,  
Et des plaisirs par Dieu bénis...

Mais, je suis sage et je me dis :

Les amourettes,

Bonheur plein d'appas,

Ma fill' c'est comm' les bell's toilettes

(Regardant sa parure !)

C'est du luxe... et ça n' te va pas !

Oui, je suis sage et je me dis tous bas :

Ma pauvr' Jenny, tu dois, hélas !

Fuir ces plaisirs, ces trésors pleins d'appas...

C'est du luxe, et ça n' te va pas !

LUCILE.

Allons donc !

JENNY, vivement.

Aussi, au lieu de me parler de tout cela, Made-moiselle, dites-moi donc plutôt vos inquiétudes, puisque vous en avez.

LUCILE.

Eh ! bien, ma bonne Jenny, écoute-moi donc !.. Mon père attend aujourd'hui un M. Anglais, tu le sais ?

\* Jenny, Lucile.

JENNY.

Oui...

LUCILE.

Papa, qui est seul ici avec moi, en l'absence de ma tante, m'a fait part hier de la lettre de mon parrain, M. Davis, qui lui annonçait cette visite... La voici... cette lettre... je l'ai prise sur son bureau, et tu vas juger si j'avais intérêt à la relire... Ecoute !

JENNY.

Voyons donc ?

LUCILE.

« Je vous écris à la hâte, mon cher ami. » (Parlé.) Je te fais grâce de tout ce qui est relatif au caractère de cet Anglais qui, soit dit en passant, me semble assez original, et j'aborde tout de suite le point essentiel... Ecoute bien ceci : (Lisant.) « J'ai cru voir que sir Georges, un peu las de courir le monde, songe à se créer une vie plus régulière : Or, ma pupille... » (Parlé.) C'est moi !.. (Reprenant.) « qui a ses 17 ans révolus, est en âge de se marier !.. » (Parlé.) Voistu ce vilain parrain... de quoi il va se mêler !.. (Continuant.) « Elle est pleine de gentillesse, de grâce et d'esprit... » (Parlé.) Je te demande bien pardon, c'est écrit... (Jenny sourit.) Au fond, il a du bon !.. (Continuant.) « et il ne serait pas impossible que là, sir Georges, dans vos montagnes, ne se laissât entraîner aux séductions de cette chère enfant !.. »

JENNY.

Eh bien ! au fait ?..

LUCILE.

Comment ! au fait ?.. et Félix !.. mon cousin !..

JENNY.

C'est juste !..

LUCILE.

« Mais pour cela, offrez-lui le plus de distraction que vous pourrez, faites-lui sabler quelques verres de votre vieux vin du Rhin... en compagnie de quelques joyeux convives... et surtout tenez bien à distance de lui, toute riche héritière parmi les personnes dont vous pourrez l'entourer...

JENNY, avec candeur.

Je ne comprends pas bien cela...

LUCILE.

Je te l'expliquerai plus tard !.. (A part.) Oh ! les hommes !.. (Elle serre la lettre dans son sein.) Donc, papa, au reçu de ce message, avait immédiatement écrit à Crémieux et à St-Laurent pour inviter quelques personnes à venir passer ici la journée d'aujourd'hui... aussi, quand tous ses invités lui firent savoir ce matin, les uns après les autres, qu'ils étaient dans l'impossibilité de se rendre à son invitation, tu juges quel fut son désappointement !..

JENNY.

J'crois bien !



LUCILE.

Le tête-à-tête menaçait d'être fort monotone... C'est alors, qu'en jetant par hasard les yeux sur la lettre de mon parrain, il vit quelle portait la date du 31 mars et songea subitement au privilège du 1<sup>er</sup> avril!.. A cette idée, il se trouva sauvé!.. il avait pensé à vous tous!.. « Ce sont, s'écria-t-il, de braves gens, de gais convives... l'insulaire n'en connaît aucun... il baragouine sans doute le français plus mal que pas un d'entr'eux... faisons-lui donc une réception de circonstance... »

Aix : Quand on regarde la col. nne.

Par ce moyen, au lieu d'un tête-à-tête Qui l'eût du spleen à mourir exposé, Mon hôte, ici, va trouver une fête... Et ce raout, galement improvisé, Devra sourire à son esprit blasé ; A ses côtés, voyant bonté, franchise, Vins généreux, et rondeur et gaité, Par la fortune il sera bien gâté S'il se fâche... de la surprise!..

JENNY, souriant.

C'est cela!.. et comme il n'y a guère parmi nous de riche héritière pour vous faire concurrence...

LUCILE.

Bien certainement que si ce monsieur si riche veut par hasard m'épouser... papa ne le refusera pas!..

JENNY.

Mais si ce monsieur voit que vous ne l'aimez pas...

LUCILE, avec humeur.

Qu'est-ce que ça fait aux hommes!.. raison de plus pour qu'il le désire...

JENNY.

Qu'est-ce qui vous a dit cela?..

LUCILE.

Je l'ai appris à Paris... en pension, à Picpus!..

JENNY.

Mais si votre papa, qui est si bon, sait que c'est votre cousin qui doit faire vot' bonheur... il fléchira...

LUCILE.

Et comment veux-tu qu'il le voie, puisqu'il ne veut pas même se le laisser présenter... qu'il refuse de le recevoir...

JENNY.

C'est vrai tout de même!..

LUCILE.

Sous le prétexte qu'il n'a pas assez de fortune.. Et dame!.. ce pauvre garçon... si je te disais que, pas plus tard qu'hier, là-bas dans les Hauts-Près... quand tu courais après tes chèvres, je l'ai vu sortir des futaies voisines, d'où il nous épiait depuis une heure, et il m'a dit tout bas qu'il ne pouvait plus vivre ainsi, séparé de moi.. et qu'il saurait bien, avant peu... Mais silence!.. mon père!..

### SCÈNE III.

LES MÊMES, DUBUISSON, GERVAIS; puis LECOMTE.

(Dubuisson entre suivi d'un garçon en blouse (Gervais), lequel est, sous sa blouse, habillé en bourgeois, ce qui se trahit par une cravate blanche, des souliers cirés, un pantalon noir et des bas blancs : il porte sur sa tête un panier de vin. — Dubuisson, mis avec recherche, tient dans chaque main une assiette, contenant des macarons et des biscuits à la cuiller.

DUBUISSON, s'arrêtant au fond.

Bonjour, mes enfans!.. (Au garçon qui le suit, lui indiquant la porte latérale de gauche au dernier plan.) Gervais, porte ton panier là, dans cette chambre... (Y regardant de loin.) Tiens, ta mère Madeleine y est... Tu lui diras de mettre quatre de ces bouteilles sur la table... deux à cachet rouge, et deux à cachet vert...

GERVAIS.

Oui, M. Dubuisson.

DUBUISSON.

Et puis, tu iras te brosser!..

GERVAIS.

Oui, M. Dubuisson!..

(Il sort à droite.)

JENNY, allant à M. Dubuisson.

Donnez, Monsieur, que je vous débarrasse...

DUBUISSON, venant dans la scène.

Tiens!.. (Apercevant Lecomte au fond.) Ah! c'est toi, Lecomte...

LECOMTE, paraissant sur le seuil de la porte du fond\*.

Avec armes et bagages!.. Pardon, excuse si j'entre comme ça, mais c'est pour ne pas gâter votre habit...

DUBUISSON.

Bien! bien!.. (A Jenny qui a les assiettes dans ses mains et s'apprête à les porter dans la chambre à côté.) Attends alors!..

(Lecomte, moustaches grises et favoris taillés à la mode impériale, est également en toilette; mais il a ôté son habit pour ne pas le salir et est en manches de veste : il tient, sous chaque bras, une bouteille de vins étrangers, de la main droite un pâté, et de l'autre, une longue bouteille grise de curacao.)

DUBUISSON, se dirigeant vers une table qui est à gauche, l'appelant.

Viens par ici!..

LECOMTE, descendant la scène.

Voilà!.. (S'arrêtant tout ébahi en apercevant sa fille.) Ah! mon Dieu!

\* Lucile, Dubuisson, Lecomte. Jenny.

DUBUISSON.

Hein ? qu'est-ce que ?..

LECOMTE.

Voyez donc cet amour !..

DUBUISSON, de loin.

Prends donc garde !..

LECOMTE.

Est-elle gentille !.. Mais regardez-là donc, M. Dubuisson, si on ne dirait pas une petite princesse ?..

DUBUISSON.

Elle est très gentille... oui... mais apporte-moi...

(Lucile s'est approchée de son père pour l'aider).

LECOMTE, qui ne peut guère bouger, tendant la joue à Jenny qui s'est approchée en souriant.

Avançons à l'ordre, et baisons papa !

(Jenny, un peu embarrassée aussi à cause des deux assiettes qu'elle tient, tend un peu le cou. Lecomte l'embrasse au front.)

DUBUISSON.

Allons, voyons... prends garde... tu vas tout casser !..

LECOMTE, venant à lui.

Casser des bouteilles, moi !.. Les vider, oui, mais les casser quand elles sont pleines... ça ne s'est jamais vu dans les lanciers de la garde.

DUBUISSON, prenant d'abord le pâté des mains de Lecomte et le remettant à sa fille.

Tiens, Lucile, vas ranger cela avec ces deux assiettes de dessert... tu sais... D'ailleurs, Jenny te dira...

JENNY.

Oui, Monsieur...

LUCILE.

Oui, papa...

DUBUISSON, de loin.

Recommande à la petite Victorine de bien regarder du belvédère pour voir si on arrive !..

LUCILE, sortant.

Oui, papa !..

(Elles sont sorties toutes deux à gauche.)

DUBUISSON.

Je ne voudrais pas que mon hôte nous surprenne, toi en manches de veste, et moi \*...

LECOMTE.

Ça pourrait l'mettre sur la trace du poisson !

DUBUISSON.

Aussi, ce diable de Noirmont qui m'avait pro-

mis un garçon de ferme... et qui me laisse !.. Ah ! ça... voyons... donne d'abord mon curaçao de Hollande... (Le plaçant sur la table.) C'est du nanan, ça !..

LECOMTE.

Ah ! oui... connu !.. j'en ai bu dans l'endroit

DUBUISSON.

Quand ça, donc ?..

LECOMTE.

En 1807, avec l'armée française !

DUBUISSON, lui prenant une des bouteilles qu'il a sous le bras.

Ah ! voyons, ceci... Ah !.. c'est mon vin d'Espagne ! Voilà un joli vin, tiens !

LECOMTE.

Oh ! connu !.. j'en ai bu dans l'endroit !..

DUBUISSON, de même.

Et quand ça, donc ?..

LECOMTE.

En 1808, avec l'armée française...

DUBUISSON.

Ah !.. (Lui prenant l'autre bouteille.) Et ceci ?.. Oh ! ça ! c'est le plus beau volume de ma bibliothèque !.. c'est mon vieux vin du Rhin !..

LECOMTE.

Ah ! oui !.. connu !.. j'en ai bu aussi dans l'endroit, de celui-là !..

(Il va le porter sur la table \*.)

DUBUISSON.

Eh bien ! et quand ça, donc ?..

LECOMTE.

En 1809, avec l'armée française !..

DUBUISSON.

Ah ça ! mais c'gaillard-là a bu partout !

LECOMTE.

Ain : Encore du Charlatanisme.

Oui, partout où y avait d' bon vin,  
Comm' partout où y avait d' la gloire,  
L' gouvernement qu'était malin,  
Menait l' soldat combattre et boire !  
Aussi, tous les pays conquis,  
Etaient pour nous au bout d' nos courses,  
Autant de comptoirs établis  
Où chacun s'en allait, gratis,  
S' désaltérer aux meilleurs sources.

DUBUISSON.

Ah ! ah ! farceur, va !.. Eh bien, tu referas connaissance avec ces vieux amis...

LECOMTE.

Du moment, M. Dubuisson, qu' ça peut vous être utile et agréable... c'est de bon cœur !..

\* Dubuisson, Lecomte.

\* Lecomte, Dubuisson.



(A part.) Et puis, je ne suis pas fâché de mécaniser un peu la Grande-Bretagne !..

UNE VOIX, du dehors.

M. Dubuisson !.. M. Dubuisson !..

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, VICTORINE, puis, MARIANNE, LUCILE, JENNY et GERVAIS.

DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est ?..

VICTORINE.

Je viens d'apercevoir en haut de l'avenue un homme à cheval... et puis, loin derrière, une voiture... qui venaient vite !..

DUBUISSON.

C'est lui !.. Un courrier !.. Peste !..

LUCILE.

Mon père, voici...

GERVAIS.

Monsieur, voilà !..

DUBUISSON.

Bien !..

MARIANNE, entrant un habit à la main.

M. Lecomte ! vite ! votre habit ! il arrive !..

(Mouvement général. Lecomte endosse vivement son habit, Jenny l'aide.)

DUBUISSON, allant de la porte à la fenêtre.

Ah ! mon Dieu !.. tout est-il prêt ?.. Voyons, sont-ils tous convenables ? (allant de l'un à l'autre.) Tenez-vous moins droite, Marianne... Gervais, n'sois donc pas en deux !.. Jenny est très gentille... Lecomte, mon habit te va comme un ange !..

VICTORINE, s'avançant.

Et moi, Monsieur ?..

DUBUISSON.

Bien, petite ! (L'embrassant.) Tu es très bien !.. Ah ! bon Dieu ! que tu as les mains sales !.. Reste ! reste !.. voilà qu'on monte !.. (A part, remontant la scène.) Elle est si jeune ! je dirai qu'elle vient de jardiner !..

LUCILE, près de la porte.

On monte, on monte !..

DUBUISSON, à tous, mystérieusement.

Ayons l'air occupé !.. Formons des groupes ! vous ici... toi là... Bien... (A mi-voix, allant s'asseoir aussi.) Madeleine va l'introduire... vous laisserez annoncer, je me leverai alors le premier, comme cela se pratique dans un salon... et vous ne vous levez, vous autres, qu'après moi, quand il sera entré !.. Comme ça, il verra tout de suite qu'il a affaire à des gens du monde.

Tous.

Oui, oui, oui !..

(Il se placent ainsi que Dubuisson leur a indiqué, groupés comme des gens qui causent entr'eux. On voit passer dans la galerie du fond, Sir Georges, précédé de Madeleine et suivi d'un groom à livrée, portant son manteau de voyage ; sa mise est simple et assez élégante.)

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, SIR GEORGES. \*

MADELEINE, annonçant.

M. Georges Onalque...

DUBUISSON, allant au-devant de lui.

Ah !.. ah ! Monsieur... j'osais à peine espérer...

SIR GEORGES, entrant.

Mosseu... Dubuissonne !..

DUBUISSON, le rectifiant.

Dubuisson... C'est moi, Monsieur. Donnez-vous donc la peine de...

(Tout le monde s'est levé. Madeleine et le groom, qui étaient restés au fond, se sont retirés.)

SIR GEORGES, à tous,

Oh ! ne dérangez pas, je vous prie !.. (s'inclinant des deux côtés.) Je saluais... je saluais !.. M. Deubouissonne... M. Dawis, mon compatriote et le correspondant du mon banquier, a dû vous écrire de Turin... le motif de mon...

DUBUISSON.

J'ai reçu... oui, Monsieur, j'ai reçu hier la lettre par laquelle il m'annonce... Mais... (lui offrant un fauteuil.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir !..

SIR GEORGES.

O thank you... Merci !.. Je étais las d'être assis depuis ce matin dans mon voiture... C'est moi qui prierais tout le monde... et particulièrement ces dames de ne pas rester plus long temps. (Il se trouve près du groupe de femmes. A Marianne.) Je vous en prie... (A Lucile.) Je vous en conjure... (A Jenny.) Je vous en... Oh ! le joli personne !..

MARIANNE.

Il est galant !..

DUBUISSON.

Vous devez être abîmé de fatigue...

SIR GEORGES, souriant.

Oh ! du tout !.. je étais habitué... Mais, pardonnez... je vous demanderai, M. Deubouissonne, avant de jouir de votre conversation, le liberté de me introduire...

\* Lecomte, Marianne, Gervais, Victorine, Georges, Dubuisson, Lucile, Jenny.



DUBUISSON, qui ne comprend pas.

Hein? comment donc!.. certainement que...  
L'introduire...

LECOMTE.

Où diable veut-il qu'on l'introduise!..

DUBUISSON.

Ah! dans la salle à manger, peut-être... Dans l'instant.

SIR GEORGES, vivement.

Oh! non!..

LECOMTE, bas, à Marianne.

Comment! il n'a pas ouvert la bouche, qu'il voudrait...

SIR GEORGES.

Introduire moi auprès de messieurs et mesdames vos parents et amis!..

DUBUISSON, à qui sa fille a dit quelques mots à l'oreille.

Ah! oui... pardon... je ne savais pas...

LUCILE, bas.

Prenez-lui la main et présentez-le...

(Il lui prend la main pour le présenter.)

SIR GEORGES, bas, à Dubuisson.

Sir Georges Walker, baronnet...

DUBUISSON, de même.

Oh! je sais!.. (Haut.) Mes chers amis, j'ai l'honneur de vous présenter sir Georges Walker!..

SIR GEORGES, bas.

Baronnet...

DUBUISSON, de même.

Plait-il?

SIR GEORGES, de même.

Sir Georges Walker Baronnet...

DUBUISSON, haut et le présentant aux autres.

Sir Georges Walker, Baromètre...

VICTORINE, riant.

Oh!.. Baromètre!.. Quel drôle!..

GERVAIS.

Chut!..

(Pendant que sir Georges s'incline, Lucile a parlé bas à son père.)

DUBUISSON, prenant la main de Lecomte et le présentant.

Mon ami Lecomte...

LECOMTE, avec aplomb.

Desjardins!..

DUBUISSON, à part.

Oh! joli!.. un cultivateur!.. (Haut.) Ancien officier...

LECOMTE.

Supérieur...

DUBUISSON, à part.

Ah! bon!..

LECOMTE, à part.

Supérieur aux soldats... j'étais brigadier...

DUBUISSON.

Et maintenant...

LUCILE, souriant, bas à son père.

Riche agronome!..

DUBUISSON.

Riche agronome!.. (A part.) Pas mauvais, non plus!..

LUCILE, bas.

Millionnaire... ça fait bien!

DUBUISSON, souriant.

Un gaillard qui a bien ses deux millions...

LECOMTE, avec indifférence.

Oh!..

SIR GEORGES, saluant.

M. le comte Desjardins... j'ai bien l'honneur de...

DUBUISSON, lui présentant Marianne.

M<sup>lle</sup> Héloïse...

MARIANNE.

De Saint-Laurent... (Bas.) C'est mon endroit!

SIR GEORGES, à part.

Il était... nubile!.. (Saluant.) Mademoiselle...

MARIANNE, raide comme un pieu.

Mossieu!..

SIR GEORGES, à Dubuisson.

Mademoiselle... il n'était pas d'origine anglaise?..

DUBUISSON, embarrassé.

Non... non... c'est ma cousine...

SIR GEORGES.

Ah! je avais cru... au salutation...

DUBUISSON, désignant Gervais et Victorine.

Son neveu et sa nièce... ils sont bien jeunes...

SIR GEORGES.

Très gentils!.. (A part.) Le petit... pas beau!..

DUBUISSON, continuant.

Lucile, ma fille...

SIR GEORGES, la saluant.

Oh! enchanté de... (Bas à son père.) Charmante!...

DUBUISSON.

Oh! c'est un trésor!.. un trésor!..

LUCILE, à part.

Bon! voilà papa qui va commencer!

DUBUISSON, lui désignant Jenny.

Et puis... M<sup>lle</sup> Jenny, sa jeune amie.

LUCILE, serrant la main de Jenny en la lui présentant.

Oui... et la fille de M. le comte Desjardins... ce riche agronome...

SIR GEORGES, à part.  
Ah ! l'homme aux millions !...

LUCILE.  
Le coup est porté...

DUBUISSON, à part.  
Aïe ! aïe ! quelle bêtise j'ai faite !...

SIR GEORGES, saluant Jenny qui est toute confuse.  
Mademoiselle...

LUCILE, bas, derrière elle.  
Ne tremble donc pas comme ça !

LECOMTE.  
Oui, Monsieur, c'est ma fille, ma Jenny...  
(Son père l'embrasse.)

SIR GEORGES, le voyant.  
Ce gaillard-là, il était bien heureux !.. (Haut.)  
Alors, comte... M<sup>lle</sup> Jenny, il aurait dû s'appeler  
Rose...

LECOMTE, flatté.  
Ah !..

SIR GEORGES.  
Comme étant le plus... belle fleur *des jardins* !..

MARIANNE, LECOMTE ET DUBUISSON.  
Ah ! charmant !..

SIR GEORGES, souriant lui-même.  
Oh ! pardon !... pardon !... ce était un petit  
image.... qui était réellement provoqué par le  
vérité !..

LUCILE, bas, en riant à Jenny.  
Et par les millions du riche agronome !

JENNY, naïvement.  
Vous croyez !..

LUCILE.  
Eh bien ! tu n'es pas coquette !  
JENNY, vivement.  
Oh ! non !.. c'est qu'il avait l'air sincère !

LUCILE, à part.  
Pauvre Jenny !..

DUBUISSON, qui a regardé sa montre. (A sa fille.)  
Va voir un peu si Madeleine... (A Victorine.)  
Cache donc tes mains...

(Lucile sort par la gauche, et sur un signe qu'elle  
leur fait, Gervais et Victorine la suivent.)

SIR GEORGES, qui a repris le milieu de la scène.  
(Haut.) D'un ton doux et sérieux.

Et maintenant, monsieur Denbouissanne, que  
vous m'avez fait l'honneur d'excuser mon indis-  
crète visite, et de me introduire à vos amis, et à  
votre famille, permettez que nous en usions tous  
ici, sans façon entre nous...

DUBUISSON.  
Comment donc, vous me...

MARIANNE, à Lecomte.

Eh bien ! il a l'air d'un bon diable !

SIR GEORGES.

Je avais beaucoup voyagé... et j'avais remar-  
qué que le temps qui était dépensé pour le poli-  
tesse... il était perdu pour le... cordialité !.. Je  
savais... par mon ami, M. Dawis... que vous  
étiez... un bien bon excellent homme... et je  
vous priais de voir en moi un hôte... affectueux  
et loyal... Voulez-vous... donner le main ?...

DUBUISSON, la lui serrant.  
Oh ! monsieur !..

JENNY, à son père, pendant que sir Georges cause  
avec Dubuisson.

Il a l'air bien franc et bien bon, ce Monsieur,  
pourquoi l'abuser ?

LECOMTE, interdit.

C'est vrai, tout d'même, qu'il est rond et pas  
sier !

LUCILE, qui vient de rentrer, bas à son père.  
On va servir !..

SIR GEORGES, à Dubuisson.  
Votre domaine m'a paru fort beau en arrivant ;  
nous en causerons plus tard, si vous permettez...

DUBUISSON.  
Le plus tard possible !..

SIR GEORGES.  
Trop bon !..

DUBUISSON.  
D'autant que l'heure de notre dîner appro-  
che... et j'espère que vous y ferez honneur !..

SIR GEORGES.  
Je ne vous cacherai pas que j'avais fort appé-  
tit !..

MADELEINE, du seuil de la dernière porte latérale  
de gauche.

Monsieur est servi !..

(Mouvement général.)

SIR GEORGES, gaîment.  
Ah ! voilà une servante qui ne donnerait pas  
mieux la réplique dans un opéra-comique !

ENSEMBLE.

Air : Du bal d'Enfants.

DUBUISSON, MARIANNE, LECOMTE.  
Allons, dans ce repas joyeux,  
Chercher la gaité chérie ;  
C'est le moment le plus heureux  
De la vie !

SIR GEORGES.  
Allons vers ce repas joyeux,  
Car l'instant où l'on oublie  
Est encore le plus heureux  
De la vie !

LUCILE.

Ce n'est point un repas joyeux  
Qu'en secret mon cœur envie,  
Comme l'instant le plus heureux  
De la vie !

JENNY.

Se peut-il qu'un repas joyeux  
Où l'on dit que tout s'oublie,  
Soit le moment le plus heureux  
De la vie !

SIR GEORGES, à Dubuisson.

Vous permettez que je donne la main...

(Sir Georges est allé prendre la main de Lucile et de Jenny.)

DUBUISSON.

Comment donc !.. (A part.) Il est charmant !..  
et prend très bien la chose !..

REPRISE DU CHŒUR.

(Sir Georges sort avec Lucile et Jenny ; Dubuisson, Lecomte et Marianne sortent les derniers. On est sorti par la porte où est entrée Madeleine. Pendant la ritournelle finale de l'air un jeune homme, en blouse, a paru dans la galerie du fond, venant par la droite.)

## SCÈNE VI.

FÉLIX, seul.

(Il entre par le fond.)

Personne !.. (Il regarde de tous côtés.) Je n'ai trouvé en bas qu'un gamin de douze ans ; il m'a dit de passer par ici, que la cuisinière était montée pour servir le dîner... Attendons !... (Descendant la scène.) Ce domestique anglais que j'ai aperçu à l'office... et ce brillant coupé que j'ai vu en bas dans la cour... Il y a évidemment ici du monde... un mari pour elle, peut-être... C'est vrai ! je crains à chaque instant qu'on ne me l'enlève, et rien que cette idée me... (Il semble désolé... Puis... souriant bientôt en se regardant.) Me voilà joliment accoutré, moi !... (Il s'assied.) Ce brave marquis de Noirmont !.. Vive les hommes de l'ancien régime pour comprendre les choses du cœur... C'est vrai, ça ! un vieillard de quatre-vingts ans... A-t-il été, ce matin, d'une grâce, d'une bonté !.. Il me voyait, à déjeuner, triste, rêveur... comme toujours. Mon cher Félix, me dit-il, j'ai deviné la cause de ton chagrin... Tu es un brave et digne garçon, tu aimes Lucile... Dubuisson est un gros entêté de ne pas même vouloir te connaître... Prends ce billet à son adresse ; je lui avais promis un garçon de ferme ; cette lettre accréditait Dominique auprès de lui... Ce matin, en la datant du 1<sup>er</sup> avril, je me demandais si je n'aurais pas sous la main quelque bonne niche à faire à ton cruel tyran... Voilà

mon poisson tout trouvé ; prends-la... qu'elle l'ouvre un instant sa maison, puisqu'il a la sottise de te la fermer... Quant au costume, vous avez maintenant des habits de chasse assez laids pour vous déguiser facilement.... Excellent homme ! je vais donc pouvoir, grâce à lui !... Chère Lucile !... Mais, que va-t-elle penser, en me voyant ainsi fait ?... Quelqu'un !

## SCÈNE VII.

FÉLIX, LECOMTE, MADELEINE.

LECOMTE, Débusquant de la dernière porte latérale de gauche, par laquelle on est allé à la salle à manger, avec une serviette pendue autour du cou... Appellant.)

Madeleine !... le champagne !..

FÉLIX.

Du champagne !.. Quel est ce monsieur ?..

LECOMTE, qui a été jusque dans la galerie.

Madeleine !..

MADELEINE, du dehors.

Voilà M. Lecomte !

FÉLIX, le regardant, pendant qu'il reste un peu au fond.

Un comte !... Ah ! diable !... est-ce que ce serait le comte de Préval chez lequel j'ai passé les vacances dernières avec Lucile... Ah ! non ! ce n'est pas lui ! Ça m'aurait gêné !..

MADELEINE, paraissant avec un sceau de champagne frappé.

Voilà, M. Lecomte... c'est que je venais de la glacière !..

LECOMTE, apercevant Félix.

Va vite !..

(Madeleine est entrée à gauche ; Lecomte a redescendu la scène.)

LECOMTE.

Qu'est-ce que tu fais-là, mon garçon ? \*

FÉLIX, après avoir souri, à part, le saluant.

On m'avait dit, Monsieur, de passer par ici... que je trouverais quelqu'un pour m'annoncer à M. Dubuisson...

LECOMTE.

On est à table... (A part.) Et gaîment, ma foi ! c'est un charmant convive !

FÉLIX, souriant.

Je m'en suis aperçu en vous entendant demander l'champagne... et puis, cette cravatte...

(Il lui montre sa serviette.)

\* Lecomte, Félix.



LECOMTE.

C'est juste !... t'es pas cor bête, toi !..

FÉLIX, à part, surpris.

Cor... bête !.. Ce langage !..

LECOMTE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ?

FÉLIX, le regardant.

Je lui ai fait remettre une lettre, et j'attends...

LECOMTE.

De la part...

FÉLIX.

De M. le marquis de Noirmont.

LECOMTE.

Ah ! je sais... Ce cher marquis... je le connais beaucoup... Entre comte et marquis... tu comprends !... quoiqu'il soit de plus vieille noblesse que moi...

FÉLIX.

Un comte de l'Empire ! (Il cherche sa lettre.)

LECOMTE, du même ton.

Il va bien ?..

FÉLIX.

Oui, Monsieur.

LECOMTE.

Tu es le garçon de ferme que... Dubuisson attendait ?

FÉLIX.

Oui, Monsieur.

LECOMTE.

Eh bien ! pardieu ! tu vas t'mettre tout de suite à l'ouvrage.

FÉLIX.

Hein ?

LECOMTE.

Ecoute : t'as l'air entendu... On va prendre ici le café.... tu vas mettre là le guéridon.... qu'est là bas... Enfin, tu vois un peu ce qu'il faut faire, hein ?

FÉLIX.

Oui... oui...

LECOMTE.

Disposer les chaises... Enfin, tu comprends...\*

FÉLIX.

Oui, oui... j'ai été dans de bonnes maisons !.. et ma famille a du bien... J'ai cinquante écus de rente, à moi !

LECOMTE, le quittant.

Pesté, mon gaillard !... Allons, fais vite !... (S'éloignant par le fond, à gauche.) Il n'est pas mal, ce gas-là !.. (De loin.) Tu t'appelles ?

\* Lecomte, Félix.

FÉLIX.

Dominique...

LECOMTE.

Adieu, Dominique !..

FÉLIX, saluant.

Monsieur...

LECOMTE.

Cinquante écus de rente !.. C'est que ça ferait tout d'même un crâne parti à ma fillotte, ça !..

(Il entre dans la chambre, à gauche.)

~~~~~

## SCÈNE VIII.

FÉLIX; puis, MADELEINE.

FÉLIX, riant.

Ah ! ah ! ah !... (Il est allé chercher le guéridon dans un coin, et le place au milieu du théâtre.) Au fait, j'ai assez souvent aidé ma sœur à faire le thé pour savoir préparer un cabaret !..

(Il est allé chercher les tasses et les apporte.)

MADELEINE, d'un air pressé; elle sort de la salle de gauche.

Ah ! c'est vous, jeune homme !.. Vous rangez ça ?... Bien ! v'là qu'ils arrivent... (Donnant un coup d'œil.) Tout ça n'est pas mal !..

FÉLIX, à part.

Je suis flatté.

MADELEINE.

Les v'là ! Eh ! vite ! vite ! viens chercher la cafetière !

FÉLIX, hésitant.

Mais...

MADELEINE, l'entraînant.

Vite donc !..

(Ils sortent tous deux par le fond.)

~~~~~

## SCÈNE IX.

SIR GEORGES, DUBUISSON, LECOMTE, MARIANNE, LUCILE, JENNY.

(Sir Georges donne la main à Jenny ; Lucile et Marianne suivent, puis Lecomte et Dubuisson.)

ENSEMBLE.

AIR : Quel bal charmant. Bal d'Enfants.

DUBUISSON, MARIANNE.

Vive un festin,

Viv' une table

Délectable !

Un gai festin

Chasse le chagrin.

LECOMTE.

Viv' le bon vin !  
Près d'une table  
Délectable,  
On sent soudain,  
S'noyer son chagrin.

LUCILE et JENNY.

Dans un festin,  
Près d'une table  
Délectable,  
Mon cœur soudain.  
Rêve un autre bien \*.

(Immédiatement à la fin de l'ensemble.)

SIR GEORGES, qui est arrivé avec Jenny, près du canapé de droite, la saluant respectueusement, en lui quittant la main.

Mademoiselle...

JENNY.

Monsieur, je... (A part.) Oh ! je dois être toute rouge !... (A Lucile qui s'est approchée, s'asseyant également toutes deux sur le canapé... Bas.) Dites-moi donc... il m'accable de politesse, de prévenance... et je...

LUCILE.

Oui, oui... j'ai vu ça !... (A part.) Ma ruse a réussi !...

JENNY.

Mais vraiment, j'en suis toute honteuse ; car il a l'air bien honnête, et il me disait à table des choses si gentilles, que je m'en voulais réellement de le laisser dans son erreur... et...

LUCILE.

Chut ! garde-t'en bien !... songe que mon père...

JENNY.

Oh ! n'y a pas de danger... ce n'est pas mon secret...

(Sir Georges, un peu à gauche, a abordé Lecomte sur le devant de la scène, tandis que Marianne et Dubuisson se sont assis près du Guéridon.)

SIR GEORGES.

Mon cher Comte, je vous fais mon compliment ! vous avez une fille adorable.

LECOMTE.

Oh ! bien honnête !..

SIR GEORGES.

Oh ! non ! bien franc... et je me demandais à table, où je avais causé avec elle... autant que son modestie permettait...

LECOMTE.

Pauvre chatte ! je crois bien... modeste...

SIR GEORGES.

Où vous l'aviez élevée, pour lui garder cette nature simple, fraîche et droite... qui était bien rare dans notre monde, mon cher Comte !

LECOMTE.

Aussi, ne l'a-t-elle jamais vu !.

SIR GEORGES, surpris.

Oh !

LECOMTE.

Ma fille, n'a jamais quitté son père... qui vous le voyez, vit en simple campagnard.

SIR GEORGES.

Oh ! alors, je comprenais !.. (A part, souriant.) C'est un original !

LECOMTE.

Son éducation en a souffert, la pauvre fillette ! car elle ne sait... que ce que je lui ai-z'appris...

SIR GEORGES, surpris, à part.

Ai z'appris... ai appris !.. (Haut.) Que vous lui avez app... Ah ! yès, yès !.. que vô lui avez appris !.. c'est juste... pardon !..

LECOMTE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

(Il va au guéridon, Lucile s'en est également approchée.)

SIR GEORGES, de même.

Très bien !.. véré-well !.. (Le quittant en riant.) Il me plaît !.. bon homme !.. rond !.. j'aime !..

DUBUISSON, voyant entrer Félix portant les liqueurs qu'il pose sur le guéridon.)

Ah ! voici les liqueurs...

LUCILE, jetant un cri en reconnaissant Félix.

Ah !..

DUBUISSON.

Hein ?..

MARIANNE.

Qu'est-ce ?..

JENNY, allant à elle.

Qu'y a-t'il ?

SIR GEORGES.

Qu'avez-vous ?

(Tout le monde l'entoure, excepté Félix.)

LUCILE, très troublée.

Oh !.. rien ! rien... ce n'est rien !.. c'est le pied qui m'a tourné...

(Elle feint de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil qui est près d'elle.)

DUBUISSON.

Ah ! tu m'as fait une peur ! (A Jenny.)  
Retourne t'asseoir... et ne parle pas trop...

\* Lecomte, Dubuisson, Marianne, sir Georges, Jenny, Lucile.

SIR GEORGES, la faisant asseoir sur le fauteuil.

Mettez-vous là...

LUCILE.

Oh ! c'est passé... Pardon, Monsieur !..

SIR GEORGES.

Tenez...

(Il lui place sous les pieds un petit tabouret.)

LUCILE.

Merci mille fois... ce n'est plus rien !..

DUBUISSON, lui offrant de loin une tasse.

Sir Georges... du café ?

SIR GEORGES.

Yès, volontiers !.. (Il est allé porter également un petit tabouret à Jenny.) Mettez vos petit pieds je vò prie...

JENNY, toute confuse.

Oh ! merci, Monsieur...

SIR GEORGES.

Je vous prie !..

DUBUISSON.

Sir Georges...

SIR GEORGES, allant au-devant.

Oh ! mille grâces !..

(Il forme groupe près du guéridon, avec Dubuisson, Marianne et Lecomte, les trois derniers assis, lui, debout. Félix qui a pris une tasse pour se donner une contenance se dirige en tapinois près de Lucile, assise à gauche pendant ce temps.)

JENNY, assise seule, à droite, sur le canapé.

Est-il possible qu'il y ait des femmes que des hommes entourent de tant d'égards et de respect !.. Pourquoi ça ?.. c'est drôle !.. (Réveuse.) Mais, c'est gentil tout d' même !..

LUCILE, à Félix qui est près d'elle, tout bas.

Vous ici !.. et dans ce costume !..

FÉLIX, de même.

Je vous expliquerai... mais, ce Monsieur qui est là... cet Anglais... un prétendu, peut-être ?..

LUCILE, tremblante.

Prenez garde !

DUBUISSON.

Eh bien ! qu'est-ce tu fais là, toi ? tu vois bien que Mademoiselle ne prend pas de café !.. Allons porte ça là-bas ?.. (A sa fille qui s'est levé.) Lucile, mets-le au courant !..

LUCILE.

Oui, papa...

FÉLIX, remontant la scène.

Bon... c'est lui qui me ménage un tête-à-tête.

(Il pose la tasse sur le guéridon.)

DUBUISSON.

Je t'ordonne de faire tout ce que ma fille te dira ?..

FÉLIX.

Oui, Monsieur... (Bas à Lucile en remontant avec elle la scène.) Oh ! toujours !

LUCILE, de même.

Silence !..

(Dubuisson, assis près de Marianne et de Lecomte, au guéridon, prend son café. Les deux jeunes gens sont au fond à causer en se cachant et en feignant de ranger, et, depuis quelques instans, Sir Georges est allé près de Jenny et lui parle.)

SIR GEORGES.

Avec l'éducation que M. votre père m'a dit vò avoir donnée, j'étais sûr que nos goûts se ressemblent, et que vous devez aimer beaucoup la campagne ?

JENNY, simplement.

Oh ! oui... c'est si beau !..

SIR GEORGES.

Oh ! yès, beau !.. plus beau que tout !.. mais quelquefois bien silencieux !..

JENNY, de même.

Moi, j'aime ça !..

SIR GEORGES.

Oh ! oui... moi aussi, j'aime... mais, pas seul !

JENNY, plus confiante.

Oh ! on n'est pas seul dans les champs !.. Songez-donc, Monsieur, on a les arbres, on a les oiseaux, on a le ciel !.. Et puis, les animaux... les brebis, les chèvres... ça vous tient compagnie... Il y en a qui disent que ça ne parle pas... Oh ! que si fait ! C'est-à-dire qu'il y a des momens, moi, où je cause tant avec tout ça que je ne sais plus auquel entendre...

SIR GEORGES, à part.

Oh ! charmante ! pleine de poésie !..

MARIANNE, à Lecomte et Dubuisson.

Voyez-le donc... comme il est galant avec Jenny !..

LECOMTE, riant, et avalant un verre de rhum.

Oui !..

DUBUISSON, à part.

C'est vrai !.. Aussi que fait donc ?.. (Cherchant des yeux et appelant.) Lucile !..

(Lucile vient vers son père.)

SIR GEORGES, à Jenny.

Oh ! yès, vò avez raison !.. ces objets si purs, ils nous apportait la pensée du bon Dieu !..



JENNY, qui l'écoute avec plaisir.

Oui, oui... c'est bien ça !

SIR GEORGES, à part.

Oh ! jolie ! les beaux yeux... (Dubuisson se dirige vers lui avec un flacon et un petit verre à liqueur. — Haut, à Jenny.) Et, de quoi leur parlez-vous... dites-moi !..

DUBUISSON.

Sir Georges ! voulez-vous du curaçao ?

SIR GEORGES, à part.

O goddam thank you ! (Haut.) Non, plus rien ! merci ! (A part.) Au diable son...

(Il a quitté Jenny.)

DUBUISSON, retournant.

Ah ! (Appelant.) Allons, Dominique ! enlève tout cela, mon garçon !

(Tout le monde s'est levé. — Félix exécute en souriant, sous les regards de Lucile qui l'aide un peu, l'ordre de Dubuisson ; il emporte le guéridon vers le fond à droite et range ce qu'il y a dessus. — Jenny s'est empressée de vouloir aider Lucile, ainsi que Marianne et Lecomte, et Lucile a grand'peine à modérer leur zèle, pour sauver les apparences. — Au début de ce mouvement général.)

DUBUISSON, regardant Sir Georges causant avec Lecomte.

Ah ! ça, le voilà repu... content... j'ai envie maintenant de songer à... (Il s'est approché de Sir Georges.) Puisque nous avons fini de prendre le café, voulez-vous, Sir Georges, que je me mette à vos ordres ?.. les journées sont courtes et n'ayant pu obtenir de vous que vous nous donniez plus de vingt-quatre heures, je doit vous rappeler le but de votre aimable visite !..

SIR GEORGES.

Yès... quand il vous plaira, mon cher M. Deubouissonne...

(Marianne et Lecomte ont rejoint Jenny, quand Dubuisson a abordé Sir Georges.)

DUBUISSON.

Je vais donc, si vous permettez, prendre dans mon cabinet quelques petits papiers qui nous seront utiles... plans, devis...

SIR GEORGES, rêvant, avec indifférence.

Tout ce que vous voudrez...

DUBUISSON, à part.

Tout ce que je voudrai !.. je crois que... (Il se frotte les mains. Haut.) Sans adieu donc... (Lui indiquant la chambre premier plan à gauche.) Voici votre appartement.

SIR GEORGES.

Merci...

## ENSEMBLE.

Air : L'avenir (Parlez au portier).

DUBUISSON.

Aujourd'hui.  
Par leur appui,  
Oui, j'espère  
Que cette affaire  
Avant peu,  
Selon mon vœu  
Devra finir...  
Ah ! quel plaisir !

LUCILE.

Près de lui  
Je suis ici,  
Et j'espère  
Qu'enfin mon père,  
Avant peu,  
Selon mon vœu.  
Voudra finir,  
Notre martyr !

LECOMTE et MARIANNE.

Aujourd'hui  
Par notre appui,  
Oui, j'espère  
Que cette affaire  
Avant peu,  
Selon son vœu  
Devra finir...  
Ah ! quel plaisir...

JENNY et SIR GEORGES.

Aujourd'hui  
En mon cœur luit  
Doux mystère  
Flamme légère,  
Mais ce jeu  
dans peu  
Contre mon vœu  
Doit-il finir  
Ce court plaisir.  
Par le plaisir  
Devra finir.

(Félix remonte discrètement la scène ; on se salue.  
— Sir Georges a donné la main à Dubuisson et l'a offerte à Lecomte qui ne l'a prise qu'avec hésitation, et à qui il l'a serrée fortement à l'anglaise, chacun s'est retiré de côté et d'autre ; Dubuisson entre dans son cabinet à droite ; Sir Georges reste seul.)

## SCÈNE X.

SIR GEORGES, seul.

Oh ! c'est étonnant !.. cette jeune fille, il ne ressemblait à aucune de celles que je avais vues dans le monde !.. tout en elle respirait la fraîcheur et le pureté de la nature !.. le maintien réservé, le langage simple... et, avec tout cela un distinction... véritable, et non pas ces si-

magrées de convention... Oh ! non... c'est beau c'est franc, c'est pur... (S'exaltant.) C'est le type que j'avais rêvé !.. Ah ! (Avec humeur.) Je me sens épris, moi... goddam !.. c'est incroyable comme on se... c'est vrai !.. on viendra me dire : comment, en quelques heures vous vous êtes ainsi !.. Eh bien ! oui... allez donc vous y frotter, vous !.. (S'épanouissant.) Et des yeux... oh ! les beaux yeux ! je n'avais rencontré les mêmes qu'en Circassie !.. (Une pause.. il s'est assis... rêvant.) Eh ! j'ai trente-sept ans, moi ! je m'ennuyais, moi... avec mes trois millions... je voyageais... pour distraire... (Une pause.) Le père, il était bien aussi... un bon-homme, rond ! j'aimais ça !.. et puis, comte, officier supérieur... un brave, enfin... sans compter son fortune... dont je n'ai pas besoin !.. (résolument.) Ah ! ma foi, si je puis... j'ai envie de prendre !.. pour la première fois... vrai, je sens que je avais confiance !.. Wéréwell !.. Oh ! c'est lui !..

(Lecomte entre par la porte de droite, par où il était sorti avec Dubuisson.)

## SCÈNE XI.

SIR GEORGES, LECOMTE.

LECOMTE.

Monsieur, M. Dubuisson va venir, il vous prie de ne pas vous impatienter... on a remué quelques objets depuis hier dans son cabinet, et il ne trouve pas sous la main, comme il le pensait, les papiers...

SIR GEORGES.

Oh ! très bien ! je ne suis pas pressé ! je suis enchanté au contraire si vous voulez m'honorer ici de votre conservation !

LECOMTE.

Comment donc ! (A part.) C'est que je ne me soucie pas trop de l'honorer de ma conversation ! tout seul !..

SIR GEORGES.

Vous habitez sans doute les environs ?

LECOMTE.

Oh ! mon Dieu ! une petite bicoque !..

SIR GEORGES.

Oh ! bicoque de millionnaire !.. Mais, vous voyagez de temps en temps ?

LECOMTE, avec une feinte simplicité.

Oh ! jamais !.. je reste toujours avec ma fille...

SIR GEORGES, surpris.

Oh !.. Est-ce que vous ne songez pas à l'établir ?..

LECOMTE.

Si ça se présentait !.. mais c'est bien difficile.

SIR GEORGES.

Oui, sans doute !.. pourtant dans votre position...

LECOMTE, à part.

C'est bien ma position qui me...

SIR GEORGES.

Et avec tant de charmes...

LECOMTE.

Oh ça ! c'est vrai !

SIR GEORGES.

Bien des partis brillants ont dû se présenter...

LECOMTE, embarrassé.

Mon Dieu, certainement que... il n'a pas manqué de gens... Mais ce que je désire... c'est un brave garçon qui aime ma fille pour elle seule !.. sans s'inquiéter de savoir qu'est-ce que le père Lee. (Se reprenant.) Qu'est-ce que Lecomte Desjardins lui donne !.. parce que... les gens intéressés ça n' peut pas m'aller !..

SIR GEORGES.

Vous avez raison !.. Et puis... qu'est-ce que l'argent fait dans tout ça ?.. Je savais tout le vide qu'il laisse autour de soi ! Et vous, aussi, je gage ?

LECOMTE.

Le vide !.. Oh ! quant à ça, oui !.. je sais tout le vide (A part, souriant.) que l'argent laisse autour de moi ! (Haut.) Mais, c'est égal... le monde est si aveugle !.. Comme je dis toujours à M. Dub... à un propriétaire des environs, à propos de sa fille, qui a un sentiment pour son cousin, un bon et honnête jeune homme qu'il refuse sans l'avoir jamais vu, sous le prétexte que les dots ne sont pas parfaitement égales !.. Est-ce qu'un bon sentiment bien sincère, dans une belle nature bien droite qui vous aime et vous apporte, durant toute votre vie, tendresse, loyauté, dévouement, n' compensent pas bien, et au-delà, ces inégalités de fortune qui vous arrêtent !.. (S'oubliant un peu.) Eh ! mon Dieu !

Acte : De l'Opéra-Comique.

Lorsque moi-mém' j'épousai ma pauvre femme, La mères chérie, de mon unique enfant, Elle n'avait rien, j'un fil' que sa belle âme... Moi, brigadier, ma sold' pour tout trait'ment ; Nous n'étions pas, comm' vous di's, confortables, Mais Dieu, j' suis sûr, en nous r'gardant tout deux, Quand tous ici nous jugeaient misérables, A vu d'là haut comm' nous étions heureux ; Dans nos deux cœurs bien unis et joyeux, Dieu seul a vu comm' nous étions heureux !

SIR GEORGES, qui l'a écouté d'un air pénétré.

Oh ! je me sentais tout... (Après un court silence, lui serrant tendrement la main.) M, le comte !



LECOMTE, à part.

Aïe! aïe! Où diable allais-je, moi!..

SIR GEORGES.

Pardon!.. écoutez-moi!.. Vous avez aimé... vous me comprendrez... Vous savez que le cœur bat vite, et qu'il n'a pas besoin de beaucoup d'heures pour être éclairé... et séduit fortement!..

LECOMTE.

Qu'est-ce qu'il a?

SIR GEORGES.

Mon cher comte...

LECOMTE, à part.

Diable de titre, va!..

SIR GEORGES.

Pardon, de ce familiarité...

LECOMTE.

Oh! (A part, souriant.) Il s'excuse!..

SIR GEORGES.

Mais, entendez-moi, avec indulgence!..

LECOMTE.

Je vous écoute!

SIR GEORGES, lentement.

J'ai trente-sept ans... je suis libre de mon personne et de mon bien...

LECOMTE, à part.

Je ne comprends pas...

SIR GEORGES.

J'ai trois millionnes!..

LECOMTE, à part, souriant.

Trois d' plus qu' moi!

SIR GEORGES, s'approchant de lui et le regardant bien.

Je vous crois... le meilleur des hommes!... Je crois votre fille... un petit ange!.. et j'ai l'honneur de vous demander sa main!..

LECOMTE, interdit, à part.

Oh! mon Dieu!.. en voilà une à laquelle je ne m'attendais guères!.. Diable! diable! contenons-nous!

SIR GEORGES.

Eh bien, M. le Comte?..

LECOMTE, tout troublé.

Monsieur, je... je vous demande bien pardon... je m'attendais si peu...

SIR GEORGES.

Je conviens que j'ai... brusquement...

LECOMTE.

Non! non!.. ce n'est pas ça... je... (A part.)  
Pauvre fillotte! en voilà un triomphe!

SIR GEORGES, à part.

Il consulte!.. (Il reste discrètement un peu à distance.)

LECOMTE.

Un parti de trois millions... et être forcé de refuser ça, mon Dieu!.. Ça n' se représentera pourtant pas deux fois!.. (Se rapprochant de Georges.) Voyons, voyons! (Haut.) Monsieur, je... (Le regardant.) Brave jeune homme, va!.. (Haut.) Je suis vraiment... flatté d'une offre aussi... Croyez bien que mon cœur de père en est pénétré...

SIR GEORGES.

Monsieur...

LECOMTE, à part.

Le fait est que, ça me... (Haut.) Mais... ça n'est... vraiment pas possible!..

SIR GEORGES, frappé.

Hein?

LECOMTE.

Pardon de vous dire ça à mon tour... si brusquement. (Mouvement de sir Georges.) Soyez sûr, au moins, que ce n'est pas pour vous!.. (A part.) Grand Dieu!.. (Haut.) C'est au contraire, parce que je vous apprécie trop bien... Vous ne pouvez pas comprendre... si je vous disais... Mais... je ne puis pas... ce n'est pas mon secret... Un engagement...

SIR GEORGES.

Ah!.. je comprends!.. un engagement antérieur de vous... (Le Comte s'inclinant en signe affirmatif.) Et... de votre fille, aussi... peut-être!..

LECOMTE, s'inclinant de nouveau.

Mon Dieu, oui!..

SIR GEORGES, l'interrompant.

Je ne dois pas insister d'avantage; croyez que je respecte les motifs qui causent mes regrets, et que je ne m'en estime pas moins heureux d'avoir pu vous connaître!

LECOMTE, à part.

Ah! bien, oui! quand il me connaîtra!..

SIR GEORGES, le saluant.

Monsieur...

LECOMTE, tout confus.

Monsieur, je... (Il s'incline profondément.)

SIR GEORGES, se dirigeant vers la droite.

Oh! je sens que je serais triste ici... Je partirai ce soir!..

LECOMTE, qui l'a un peu suivi, le saluant de nouveau.

Monsieur...



SIR GEORGES, s'inclinant.

M. le Comte !

(Il entre dans la chambre qui est sur le premier plan, et que lui avait indiqué Dubuisson. Lucile entre par le fond.)

## SCÈNE XII.

LUCILE, LECOMTE. \*

LUCILE.

Ah ! M. Lecomte, vous n'avez pas vu papa...

LECOMTE, troublé.

Hein ? Non, mademoiselle ; il est...

LUCILE.

Qu'avez-vous donc ?

LECOMTE.

Moi ? rien...

LUCILE, qui a une lettre à la main.

C'est une lettre qu'on a apportée.

LECOMTE, s'essuyant le front.

Ah ! je suis tout...

LUCILE.

Ah ! ça mais, vous avez quelque chose !

LECOMTE, la regardant.

Ah ! oui, j'ai quelque chose... et je vous donne en mille...

LUCILE, avec curiosité.

Qu'est-ce donc ?

LECOMTE, après avoir regardé.

Vous savez bien, ce monsieur... cet Anglais... Ah !..

LUCILE.

Oui ! eh bien ?..

LECOMTE.

Eh bien... (A mi-voix.) Il vient... là tout à l'heure de me demander... la main de ma fille !..

LUCILE.

Hein ? de... Ah ! ah ! ah !..

LECOMTE.

Chut !..

LUCILE, plus bas.

Ah ! ah ! ah !.. Et vous la lui avez accordée.

LECOMTE, de même.

Quelle plaisanterie !.. Je la lui ai refusée.

LUCILE.

Ah ! ah ! ah !..

\* Lecomte, Lucile.

LECOMTE.

Silence donc, Mademoiselle !..

LUCILE.

Ah ! mon petit père Lecomte, que je suis contente !..

LECOMTE.

Pourquoi ?

LUCILE, confidentiellement.

C'est que vous ne savez pas, j'avais peur pour moi !..

LECOMTE.

Comment ?

LUCILE.

On avait eu des idées... on espérait. (A part.) Comme ma ruse a réussi !.. (Haut.) Et moi, je n'aurais jamais pu... d'abord, un homme qui estropie le français à chaque instant.

LECOMTE.

A c' t'égard là, Jenny était mieux son affaire... Mais vous disiez, en entrant, Mamzelle, que vous aviez une lettre pour monsieur votre père ?

LUCILE.

C'est juste !..

LECOMTE.

Je sais où il est... voulez-vous que je la lui porte...

LUCILE.

Ah bien, tenez ! merci !..

(Le comte a pris la lettre, et a fait quelques pas \*.)

LECOMTE, revenant.

Dites-moi, Mam'selle : n' parlez pas à Jenny de ce que je vous ai dit tout à l'heure... hein ? (Ils sourient tous deux.) Parce que quoiqu'elle ait, j' puis le dire, une saine et fière raison... ça pourrait lui frapper un peu l'esprit... et nuire plus tard à quelque projet que j'ai en têt' pour elle !..

LUCILE.

Ah ?..

LECOMTE.

Oui...

LUCILE.

Qu'est-ce donc ?

LECOMTE, se rapprochant.

Il est arrivé ici... c' matin, un gas qu'est bien tourné.

LUCILE, à part.

Hein ?..

LECOMTE.

Et qu'a une bonne petit' figure...

LUCILE, à part.

Ah ! ça, est-ce qu'à présent il voudrait ?..

LECOMTE.

Il m'a dit qu' sa famille avait du bien !.. il a

\* Lucile, Lecomte.

cinquante écus d'rente à lui !.. c'est gentil !.. (Lucile s'est détournée, elle suffoque de rire tout bas... Lecomte avance le nez pour la regarder.) Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, Mam'selle ?..

LUCILE.

Ah ! ah !.. pardon... ce n'est rien... (A part.) Ah ! il a du malheur !..

LECOMTE, souriant lui-même.

Ah ! qu'vous êtes donc riieuse !.. Chut ! Mam'selle !.. c'est lui !.. (Félix a en effet paru dans le fond, il entre et s'arrête... \*) Et bien, qu'est-ce que tu viens faire ici, mon garçon ?... faut pas venir comme ça au salon sans qu'on t'appelle !..

(Lucile est un peu troublée.)

FÉLIX, embarrassé.

C'est que... mademoiselle m'avait donné un ordre... et je venais...

LECOMTE.

Ah ! c'est autre chose...

LUCILE.

Où... je...

LECOMTE.

Avance alors !.. Pardon, Mam'selle !.. (Bas.) N'est-ce pas qu'il est gentil ?

(Lucile baisse les yeux, Félix a descendu un peu la scène.)

LECOMTE, riant.

Adieu, Dominique... adieu, Dominique...

(Il sort par le fond. Félix, et Lucile restent seuls.)

### SCÈNE XIII.

FÉLIX, LUCILE \*\*.

LUCILE, allant à lui, aussitôt que Lecomte est entré.

Mon Dieu, mon cousin... votre présence ici me fera mourir de frayeur !.. vous m'aviez promis de ne pas la prolonger !

FÉLIX, avec mystère.

Oui... c'est vrai !.. mais une inquiétude dont je dois vous faire part...

LUCILE.

Quoi donc ?

FÉLIX, à mi-voix.

J'ai vu tout à l'heure dans la cour un garçon de ferme...

LUCILE.

Eh bien ?..

\* Lucile, Lecomte, Félix.

\*\* Lucile, Félix.

FÉLIX.

Le même qui ce matin était chez le marquis de Noirmont...

LUCILE.

Comment !..

FÉLIX.

Il ne m'a pas vu ; mais je l'ai reconnu à merveille !.. Pourquoi est-il venu ici... dans quel but... je ne puis le comprendre, et, j'ai dû vous interroger à cet égard, avant de le contraindre à sortir !..

LUCILE.

Gardez-vous en bien !.. Un éclat... Je verrai... mais, raison de plus au contraire de vous éloigner...

FÉLIX, avec désespoir.

Pour ne plus vous revoir, et vous abandonner au premier homme, plus riche que moi que votre père voudra vous faire épouser !.. cet Anglais..

LUCILE.

Soyez rassuré à cet égard...

FÉLIX.

Qu'en savez-vous ?

LUCILE.

Il serait trop long de vous dire ? contentez-vous d'apprendre qu'il est à cent lieues de songer à moi... que je serais à présent très forte pour le refuser si le caprice l'en prenait ; qu'il ne tardera pas sans doute à partir... et que s'il achète *Vieux-Château*, vous devez au contraire le bénir, car ainsi mon père le quitterait pour retourner à Grenoble, où nous pourrions nous voir, et où ma bonne tante plaiderait pour nous !..

FÉLIX.

Oh ! quel espoir !..

LUCILE, le suppliant.

Mais, allez !.. partez !..

FÉLIX.

Il le faut donc ?..

LUCILE.

Je vous en prie !..

Ain : les deux Mariés, (Bérat.)

LUCILE.

Allons soyez sage \*..  
Suis-je donc volage ?..  
D'où naît votre frayeur,  
Doutez-vous de mon cœur ?  
Si les parents,  
Sont des tyrans,

\* Félix, Lucile.

Tous vos tourmens  
Je les ressens !  
Croyez en moi,  
Et, plus d'effroi !

FÉLIX.

Non plus d'effroi,  
Oui, je vous croi !  
Quel bonheur !

LUCILE.

Son bonheur !

ENSEMBLE.

LUCILE.

Devrait me faire peur  
Mais je sens dans mon cœur

FÉLIX.

Quel bonheur pour mon cœur !  
Moment plein de douceur !

FÉLIX.

Quel bonheur !

LUCILE.

Que la peur

ENSEMBLE.

LUCILE.

Est moins grande encor que le bonheur.

FÉLIX.

Quel bonheur ! moment plein de douceur !

LUCILE.

Mais, vous... de la prudence !  
Songez ici

Qu'en bon mari.  
Vous me devez d'avance,  
Et sans gémir,  
Vite obéir !

A ce prix seul, mon cœur se donne !

FÉLIX, avec bonheur.

Le mien sera prudent  
Et pas un mot...

LUCILE, l'arrêtant avec gentillesse.

Bien !.. mais j'ordonne...

(Baissant les yeux.)

Qu'aussi le vôtre soit constant.

ENSEMBLE.

LUCILE.

Je crois à sa constance  
(Bas.) Silence.

Allez !  
Bientôt vous reviendrez  
Partez !

Je jure ici constance,

FÉLIX, bas.

Prudence,  
Daignez  
Dire bientôt : venez !  
Venez !

(Il saisit subitement sa main et la couvre de baiser.)

LUCILE, jetant un cri.

Ah !..

(Elle s'enfuit par la porte de droite.)

SIR GEORGES, sur le seuil de sa chambre, les ayant vus.

Oh ! goddam !..

FÉLIX, qui lui tourne le dos.

Eh bien !.. qu'est-ce que ?.. (L'apercevant près de lui.) Ah ! diable !..

(Il veut s'esquiver.)

#### SCÈNE XIV.

SIR GEORGES, FÉLIX.

SIR GEORGES, lui barrant le passage.

Holà, drôle !.. ne pense pas m'échapper !..  
Je ne permettrai pas que chez l'homme qui me  
donne l'hospitalité, un petit vaurien...

(Il remonte la scène.)

FÉLIX.

Lui répondre !.. c'est la compromettre !..

SIR GEORGES, appelant.

M. Deubuissonne !..

FÉLIX.

Ah ! mon Dieu ! tout va se découvrir ! \*

SIR GEORGES, indigné.

La fille de son maître !.. (Appelant.) M. Deubuissonne !..

FÉLIX.

Monsieur... écoutez-moi ?

UNE VOIX DU DEHORS, celle de Madeleine.

M. Dubuisson !..

SIR GEORGES.

No.

FÉLIX.

Vous êtes dans l'erreur !

SIR GEORGES.

Quand j'ai vu... effronté !..

FÉLIX, à part.

Oh !.. (A sir Georges.) Oui... mais ce n'est pas la fille de M. Dubuisson...

\* Félix, Georges.



SIR GEORGES.

Comment ce n'est pas...

FÉLIX.

Comment pouvez-vous croire qu'un paysan comme moi... une jeune fille comme mam'selle..

SIR GEORGES.

Mais j'ai vu...

FÉLIX, inquiet.

J'sais ben!.. mais vous ignorez... c'est un secret... et j' m'en veux de...

SIR GEORGES, lui retenant le bras.

Parle, ou je...

FÉLIX.

Eh bien... v'là : c'est que, c'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> avril... et que vous êtes ici, depuis ce matin, l'objet d'une plaisanterie!.. que M. Dubuisson à qui on avait écrit que vous aimiez le bruit et la gaîté, pour vous bien recevoir et vous faire un gala, avait invité, à défaut de mieux, de bons et honnêtes cultivateurs, que vous prenez depuis c' matin pour des gens, comme il faut... C'est une farce qu'est pas mal prise dans le pays... au 1<sup>er</sup> avril... et qui s'appelle...

SIR GEORGES.

Une poissonne!..

FÉLIX.

Une poissonne, comme vous dites... Et celle que tout à l'heure j'essayais d'embrasser...

SIR GEORGES.

Il essayait! merci!..

FÉLIX.

N'est pas mademoiselle Deubuisson...

SIR GEORGES, étonné.

Ah!..

FÉLIX.

Lâchez-moi...

SIR GEORGE, le retenant.

No!.. alors, qui il était le fille de Deubuissonne?..

FÉLIX.

C'est... c'est l'autre!.. cette jolie personne...

SIR GEORGES, le lâchant.

Oh!!..

FÉLIX, à part.

Ma foi, il se tirera de là comme il pourra, nous voilà sauvés!..

(Il sort vivement par le fond à gauche.)

## SCÈNE XV.

SIR GEORGES puis DUBUISSON.

SIR GEORGES.

Oui, je comprends maintenant l'embarras du père... du faux-père, quand tout à l'heure... Mais, celui-ci ne me refusera pas!.. c'est un vieux qui doit aimer l'argent... je achèterai le château... afin qu'il ne m'ennuie pas... et quitte même à le lui vendre après, pour pouvoir l'y envoyer... promener!.. Le voilà!..

DUBUISSON, entrant vivement par la droite avec des papiers à la main\*.

Vous m'avez fait appeler!.. Pardon!.. mille pardons de vous avoir fait attendre!..

SIR GEORGES, le regardant en souriant.

Oh! je vous pardonne!.. je vous pardonne tout, mon cher M. Deubuissonne!

DUBUISSON.

Trop aimable! (A part.) Il est de bonne humeur, tant mieux!.. (Haut.) Voici les papiers relatifs à... vous savez?..

SIR GEORGES.

Yès! yès!..

DUBUISSON.

On avait tout remué chez moi, et j'ai été les chercher de chambre en chambre... ce qui est cause de... Je les ai trouvés à l'office sur la huche... sous la patte d'un dindon... Je vous demande un peu... des actes revêtus de la griffe de M<sup>e</sup>. Pinsonnet, notaire... (Souriant.) et son collègue!..

SIR GEORGES, lui frappant doucement sur le ventre.

Oh! vous êtes un bon farceur, vous!..

DUBUISSON.

Il est gai!.. (Haut.) C'est vrai que j'aime assez.. Et vous même... convenez que vous ne détestez pas...

SIR GEORGES.

Oh! yès!.. j'aimais beaucoup le plaisanterie...

DUBUISSON, à part.

Décidément j'ai eu un trait de génie!.. (Haut.) Mais, il faut bien aussi faire les affaires sérieuses, et, si vous voulez... (Lui montrant les papiers.) Je suis à vos ordres!..

SIR GEORGES, l'arrêtant.

Pardon!.. oui, vous avez raison! aussi je vais d'abord, mon cher M. Deubuissonne, vous parler, moi, d'une chose bien plus sérieuse encore!.. (Surprise de Dubuisson.) Je achèterai votre vieux château...

\* Georges, Dubuisson.

DUBUISSON, l'arrêtant.

Pardon ! il n'est pas vieux !.. c'est son nom !.  
il est, presque en entier, nouvellement rebâti !..

SIR GEORGES, reprenant avec flegme.

Je achèterai votre nouveau vieux-château, si  
vous daignez m'accorder un bien grand faveur !.

DUBUISSON \*

Comment ? parlez !.

SIR GEORGES.

M. Deubuissonne !.. J'ai trente-sept ans...  
(Le comte paraît dans le fond.) Je suis libre de  
mon personne et de mon bien... (Le comte s'ar-  
rête et écoute.) J'ai trois millions... ..

DUBUISSON, à part.

Peste !

SIR GEORGES,

Et j'ai l'honneur de vous demande le main de  
votre fille !..

DUBUISSON, attiéré.

Hein ?.. qu'est-ce que ?..

LECOMTE.

Qu'entend-je !..

(Il descend la scène du côté de Dubuisson \*.)

SIR GEORGES, observant Dubuisson.

Il a l'air content...

DUBUISSON, venant à lui, dans le plus grand trou-  
ble.

Monsieur...

LECOMTE, à part.

Il est fou.

DUBUISSON, à sir Georges.

Monsieur, je suis, je puis dire... ou plutôt,  
je ne puis pas dire... mais vous devez compren-  
dre.

SIR GEORGES.

Mon Dieu... certainement...

DUBUISSON.

Mon émotion est si...

SIR GEORGES.

Dites... vous consentez ?..

DUBUISSON, lui prenant la main.

Si je consens !...

SIR GEORGES.

Ah !...

LECOMTE, s'approchant.

Comment ?

DUBUISSON, prenant la main de Lecomte.

Ah ! mon ami !... sir Georges qui me fait l'hon-

\* Georges, Dubuisson, Lecomte.

neur... (Le désignant à sir Georges.) C'est mon  
ami... c'est Lecomte...

SIR GEORGES, heureux.

Des jardins... Je sais... Bonjour, Monsieur !..

DUBUISSON, apercevant Lucile qui entre, et allant à  
elle.

C'est elle !...

.....

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LUCILES \*.

DUBUISSON, la ramenant sur le devant de la scène,  
et la présentant à sir Georges qui ne l'avait pas  
vue entrer.

Chère enfant ! remercie le ciel qui t'envoie  
en monsieur...

SIR GEORGES.

Qu'est-ce qu'il chantait !...

DUBUISSON.

Un mari digne de toi !...

LUCILE.

Hein ?... Monsieur...

SIR GEORGES, souriant.

Oh ! j'y suis ! (Il rit.) Assez ! M. Deubouis-  
sonne !

LUCILE.

Qui a déjà demandé ici la main d'une autre !  
Jamais !

DUBUISSON.

Comment ! la main d'une...

SIR GEORGES, gaiement.

Le petit poissonne... il était assez grosse !  
(Bien.) Je sais !...

DUBUISSON, à part.

Il savait !... Ah ! diable !...

LECOMTE.

Ah ! peste ! c'était pour rire à son tour... Ah !  
bien, j'y avais été pris, moi !..

SIR GEORGES, à Lucile.

Bien, petite ! tu es fière, et pas intéressée...  
werè well !...

DUBUISSON.

Werè well ! Mais vous tutoyez ma fille, mon-  
sieur !

SIR GEORGES.

Oh ! encore !.. Voyons, père Dubuissonne, que  
diable !... vous comprenez que je n'ai pu m'y  
méprendre, en voyant ce joli enfant se laisser  
ici galamment beccoter les menottes par votre  
garçon de ferme !

\* Sir Georges, Dubuisson, Lucile, Lecomte.

LUCILE, à part.

Ah ! mon Dieu !..

LECOMTE.

Que dit-il?..

DUBUISSON, se posant.

Monsieur !.. vous insultez ma fille !..

SIR GEORGES, à part.

Est-il entêté, le vieux ? (Haut.) Mais puisque je vous dis que la ruse est découverte... Que diable ! entre nous !.. vous savez bien que vous n'êtes pas son père !

DUBUISSON, hors de lui.

Je ne suis pas le père de ma fille !!!..

LECOMTE, le calmant.

M. Dubuisson !..

LUCILE, de même.

Mon père !..

SIR GEORGES.

Oh ! à la fin, goddam ! qu'est-ce qu'il était fou ici ?

DUBUISSON, contenu par eux.

Prétendre que mon sang... avec un malotru !..

SIR GEORGES, voyant Félix.

Le malotru ! le voilà !..

(Félix, entre par le fond.)

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FÉLIX, JENNY.

SIR GEORGES, allant à Jenny, qui entre par la gauche.

Et vous, Mademoiselle, venez ; je vous supplie, priez votre père de mettre un terme...

JENNY, allant à Lecomte.

A quoi donc, mon père ?

SIR GEORGES.

Hein ! Comment !..

DUBUISSON, à Félix.

Est-il vrai, petit drôle !..

FÉLIX, l'arrêtant.

Pardon, Monsieur, je venais de moi-même, ayant rencontré mon ami, le fils de M. le marquis de Noirmont.

TOUS.

Son ami...

\* Lucile, Dubuisson, Félix, sir Georges, Jenny, Lecomte.

FÉLIX.

Je venais vous confesser ce que déjà, sans doute, la lettre de son père...

DUBUISSON, furieux.

Quoi ? quelle lettre ? Le marquis... son fils, son père... J'en perdrai la tête !..

LECOMTE.

Mais certainement, une lettre (La lui donnant.) Puisque je cours pour ça après vous, depuis une heure... mais je tombe là au milieu de...

SIR GEORGES.

Ah ça, mais ce Vieux-Château est la tour de Babel !.

DUBUISSON, qui a décacheté, lisant.

« Mon cher voisin, sous les habits d'un garçon de ferme, et sous le manteau du 1<sup>er</sup> avril. » (S'arrêtant.) Que signifie ?.. (Il lit bas en marquant quelques paroles. Haut, lisant.) Renvoyez-moi donc Félix avec tous les égards dûs à un bon jeune homme, mon parent et le vôtre... si vous ne préférez, ce qui serait plus prudent, le garder... sous le toit paternel.... » (Parlé.) Plus prudent... Je crois bien !.. après un tel scandale !.. (Haut, à Félix qui l'implore.) Nous verrons !..

FÉLIX.

Ah ! Monsieur ! quel espoir !

DUBUISSON, à sir Georges, qui a les yeux sur Jenny\*.

Vous voyez, Monsieur, que c'est bien ma fille qu'on me demande.

FÉLIX, avec amour.

Oh ! oui, c'est bien elle !

SIR GEORGES, sortant de sa rêverie, et s'avançant vers Dubuisson avec déférence.

Oh ! Monsieur !.. (A Lucile.) Mademoiselle ! je suis confus... croyez à tous mes regrets.

DUBUISSON, à part.

S'il veut encore acheter...

SIR GEORGES, à Félix.

Et vous de même, Monsieur, que j'avais traité un peu cavalièrement !.. (Ils se donnent la main.) Là !.. et maintenant, vous, mon cher M. Dubuisson, dites-moi, pour revenir au but principal de mon visite, c'était, je crois, 400,000 fr. que M. Dawis m'avait dit pour la mise à prix de Vieux-Château ?

DUBUISSON, complaisamment.

Et dépendances !.. Oui... Après cela, peut-être...

SIR GEORGES, l'arrêtant.

Bien ! pardon ! Je vais vous dire.... si j'achetais...

\* Félix, Lucile, Dubuisson, sir Georges, Jenny, Lecomte.



DUBUISSON, à part.

Comment!.. il n'a rien vu encore!...

SIR GEORGES.

Permettez que je consulte un instant!..

DUBUISSON.

Comment donc!... (Faisant signe à Félix et à Lucile de remonter la scène.) Lecomte, Jenny; venez, monsieur désire...

SIR GEORGES, les retenant tous deux.

Non... restez, au contraire... je vous prie.

(Dubuisson très étonné, va vers sa fille; Félix semble l'implorer tout bas, pendant ce temps.)

SIR GEORGES, traversant la scène vers Lecomte et Jenny. A lui-même, en les regardant.

Oh! je comprends maintenant pourquoi il disait : Ce n'est pas possible!.. Pauvre bon vieux soldat!.. (Passant devant Jenny, près de son père. A part, en soupirant.) Oh! les beaux yeux\*!.. (A Lecomte.) Dites-moi, M. Lecomte... (Souriant.) pas Desjardins...

LECOMTE, de même.

Non, non!.. Monsieur!.. Jacques Lecomte, tout court... Aussi bien, tenez c'est vieux titre commençait à me gêner... l'mensonge ne nous va pas, même pour rire!.. N'est-ce pas Nini?

(Jenny regarde son père, et souriant d'un air affirmatif.)

SIR GEORGES, qui l'a regardée encore... soupirant de plus belle.)

Oh! les beaux yeux!... (Revenant à Lecomte, d'un ton très affectueux.) Dites-moi, vous habitez, n'est-ce pas, les environs?

LECOMTE.

Oui, Monsieur, avec mon enfant... une p'tite bicoque, comme je vous disais, enclavée dans les Haut-Prés, qui sont une dépendance de ce domaine! J'ai là, en culture, quelques perches de terre dont le produit, avec la solde de ma croix, suffit à notre humble existence!..

SIR GEORGES.

La croix d'honneur?.. Ah! vous êtes légionnaire?

LECOMTE.

Mon Dieu, oui... j'ai attrapé ça...

SIR GEORGES, regardant sa boutonnière.

Mais je ne voyais pas...

LECOMTE.

Ah! pardon! c'est que je n'jone pas avec!... c'est mon Empereur qui me l'a donné... ça ne quitte pas ma veste!

\* Jenny, sir Georges, Lecomte. Les autres personnages au fond.

SIR GEORGES.

Oh! yès! je comprends! Eh bien, dites : Si je achetais Vieux-Château... resteriez-vous?

LECOMTE.

A moins que vous n'vouliez résilier le petit bail que...

SIR GEORGES.

Non! bien!... (Sans les quitter; de loin, à Dubuisson.) Monsieur Deubuissonne, je achetais Vieux - Château! (Mouvement de Dubuisson.) Non... restez! Je avais encore à parler... je achetais 400.000 francs.

DUBUISSON, joyeux.

Très bien!

SIR GEORGES, vivement.

Pardon!.. à condition que vous unirez ces deux aimables enfans!..

DUBUISSON.

J'y consens...

FÉLIX, voulant aller à lui.

Ah! Monsieur!..

SIR GEORGES, de loin.

Bon! ne dérangez pas... j'ai encore un petit mot... Préparez, si vous voulez, la petite sous-scing que je vais signer!..

DUBUISSON.

Très bien!.. (A part.) Que diable peut-il dire à Lecomte... (Aux deux jeunes gens.) Venez m'aider, vous autres!.. (A Félix.) Tu vas me dicter ça, avocat!..

(Ils sont groupés à une table sur le second plan à droite.)\*

SIR GEORGES, revenant à Lecomte et à Jenny.

Et maintenant, dites, Mademoiselle, quand moi, tout-à-l'heure, après avoir acheté ce Domaine, je m'en éloignerai... qu'elle impression garderez-vous de cette journée?.. Dites!..

LECOMTE, à Jenny, qui hésite.

Eh bien, voyons... parle, fillotte!..

JENNY, réfléchissant.

Mon Dieu, je...

SIR GEORGES, souriant.

Franchement... ne regretterez-vous pas un peu que ce jeu ait cessé... et que cette jolie toilette qui vous sied si bien...

JENNY, simplement.

Oh! pas la toilette... non!.. mais...

SIR GEORGES.

Quoi donc?

\* Félix, Dubuisson, Lucile, Georges, Jenny, Lecomte.

JENNY.

Je ne sais trop vous dire...

SIR GEORGES.

Oh ! parlez... devant votre père... devant votre cœur si pur et si vrai !..

JENNY, avec réflexion et candeur.

Eh bien !.. excepté mon père qui me parle comme à son enfant... (Elle le regarde avec tendresse.) Depuis que je suis née, on ne m'a jamais parlé que... comme à une paysanne ! (Souriant.) C'était bien naturel !.. vous êtes le premier qui m'avez parlé... comme à une femme !.. En quelques heures, je me suis sentie dans un monde qui m'était inconnu... et que pourtant j'avais presque rêvé toute seule !.. En quelques heures je me suis vue l'objet d'hommages qui devaient me manquer toute ma vie... Et, il y a en vous... si j'ose dire (Elle regarde son père qui lui fait un signe affirmatif.) quelque chose de si vrai, que, malgré votre erreur... j'ai pu y croire !.. Dame ! m'en voilà déçue à tout jamais... et j' sens qu'un peu d' tristesse pourra s'ensuivre pour moi... mais je sens aussi, Monsieur, que je vous en garderai toujours une grande reconnaissance !..

SIR GEORGES.

Oh ! bien !.. Merci !

DUBUISSON, de loin.

Sir Georges...

(Sir Georges s'approche de la table à gauche.)

LECOMTE, un peu ému, embrassant sa fille au front.

Oh ! t'as un bon p'tit cœur, toi, va !..

(Dubuisson abordant Lecomte, et Lucile Jenny ; Félix reste près de Sir Georges qui s'assied. Pendant ce temps :)

DUBUISSON, à Lecomte, bas.

Que diable lui as-tu dit ?..

LECOMTE.

Rien !..

LUCILE, souriant, de même.

Ah ça, explique-moi donc...

JENNY, un peu troublée.

Quoi ?..

FÉLIX, lui dictant.

Approuvé l'écriture ci-dessus... Georges Walker...

DUBUISSON, qui s'est approché de la table, jetant un coup d'œil sur le sous-seing.

Hein !.. que vois-je ? (Lisant haut ce qu'ajoute Georges.) « Donné par ces présentes en toute

propriété, et à partage égal, ledit domaine de Vieux-Château, et ses dépendances, à Jacques Lecomte et à Jenny, sa fille... »

TOUS.

Hein ?..

DUBUISSON, de même.

Signé : Georges !..

(Mouvement.)

LECOMTE, allant vivement à lui.

Que signifie !.. quoi, Monsieur !

SIR GEORGES, assis, lui prenant la main.

Oui, mon bon Lecomte ; je étais assez riche pour me procurer cette joie !..

LECOMTE.

Bien, Monsieur !.. Mais, je ne puis accepter, pour ma fille, d'un étranger...

SIR GEORGES, à part.

Brave homme ! (Haut.) Vous êtes entêté, mon bon Lecomte... Eh bien ! je puis, si vous voulez, en garder ma part.

(Mouvement général.)

SIR GEORGES, très troublé. \*

Jenny... Mademoiselle... dites... je suis troublé... Je ne sais pas comment vous... J'ai trente-sept ans, je suis libre de mon personne et de mon bien... j'ai trois... Non !.. oh ! non ! (Avec amour.) Je ne veux pas dire ça à vous... mais je vous dirai : Jenny, quand vous étiez dans les champs, à causer avec la nature, le ciel, le vent, les arbres... n'entendiez-vous pas quelquefois un petit voix intérieur vous parler d'un homme, autre que votre bon vieux père, dont vous étiez appelée à faire le charme et le bonheur ?.. cet homme il vous aimait, vous comprenait dans votre seul regard si droit... dans votre silence si chaste... Eh bien ! cet homme... dites... est-ce moi ?..

JENNY, très émue, regardant Lecomte.

Mon père...

SIR GEORGES, ivre de joie.

Elle consent !

DUBUISSON.

Pardieu ! je crois bien qu'elle...

(Sir Georges entr'eux deux.)

LECOMTE, à qui Georges a vivement serré la main quand il lui a laissé de l'autre prendre celle de Jenny ; regardant le papier qu'il tient. A Dubuisson.)

Comment ! me v'la propriétaire de Vieux-Château !..

\* Dubuisson, Lecomte, Sir Georges, Jenny, Lucile, Félix.

SIR GEORGES.

Oh! je vous dois du retour... car je suis  
ivre de bonheur! (A tous.) Pardon, mes amis,  
pardon... vous ne pouvez pas comprendre!..

LUCILE, émue.

Oh! je vous comprends, moi!.. je la con-  
naiss!..

(Sir Georges lui serre la main.)

DUBUISSON, complaisamment.

Et moi aussi je vous comprends!.. (A part.)  
C'est un original!

CHOEUR FINAL.

Air : du Bal d'Enfants.

Fêtons tous cet hymen joyeux  
Et l'amitié tant chérie  
C'est le bien le plus précieux  
De la vie!

Tableau. — La toile tombe.

FIN.



# LES DEUX TAMBOURS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LUBIZE, SALVAT ET MAILLARD,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville,  
le 2 Avril 1845.

## PERSONNAGES.

POMMELÉ, Tambour-Major.....  
BOCQUET, Tambour.....  
BRIGITTE.....  
UN GARÇON.....

## ACTEURS.

MM. FERVILLE.  
ARNAL.  
Mlle. JULIETTE.  
M. ROGER.

*La scène est dans un camp, aux environs d'Alger.*

Les personnages sont placés comme ils doivent l'être en scène, le premier inscrit regarde la gauche des spectateurs.

Le théâtre représente une campagne près d'Alger; une maison à droite, un cabaret à gauche, une montagne au fond; une table devant la porte du cabaret.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, *un papier à la main.*

V'là qu'est terminé... il n'y a plus que les noms à remplir, le colonel m'a donné le congé du tambour-major Pommelé... ainsi, lorsqu'il me croit en France, je vais lui dire : Monsieur Pommelé, quand le feu a pris dans notre village, grâce à vous, la propriété de ma tante Mathias a été sauvée... elle vient de mourir, cette pauvre tante, j'ai réalisé son héritage et suis accourue racheter votre congé et tenir mes engagements; car nous avons été fiancés... Ainsi, aujourd'hui même, nous pourrions partir, et, dans quelques jours, je serai sa femme... sa femme!... ah! oui, la reconnaissance m'en fait une loi... Je sens bien que s'il m'était permis de choisir... un autre!... mais celui-là, quand nous habitions le même village, il ne faisait pas attention à moi, il ne me parlait jamais; jamais il ne dansait pas avec moi... il est vrai qu'il ne dansait avec personne... allons, repoussons ces mauvaises pensées, et ne songeons qu'au bonheur qui m'attend avec le major.

AIR : *d'Arwed.*

Du déshonneur il sauva ma jeunesse,  
Ces souv'nirs-là ne s'effacent jamais,  
Aussi je veux que bonheur et richesse,  
Tout entre nous soit commun désormais.  
J'sais de notre âge quelle est la différence,  
Mais quand il faut en loyal débiteur,  
Payer la dett' de la reconnaissance,  
Calcule-t-on l'âge du bienfaiteur.

Mais quelqu'un vient de ce côté, rentrons.  
(*Elle entre à droite.*)

## SCÈNE II.

BOCQUET, *seul, sortant du cabaret.*

Qu'un homme est bête, quand il est dépaysé... et je dis que je suis dépaysé... moi, qui suis de Danbray, me voilà en campagne, près d'Alger, dans un camp d'observation... je n'ai encore observé qu'une chose, c'est que je bisque... je bisque... avaler un tas de couleuvres pareilles, et ne pas oser répondre..

SCÈNE IV.

POMMELÉ, puis LE GARÇON.

POMMELÉ.

Va, conscrit... en v'là une bonne pâte de Turlourou... est-il naïf et innocent!... ça mon élève! j'ai peur d'en jamais rien faire de bon. Mais voyons un peu si la beauté se montre à sa fenêtre.

UN GARÇON, *desservant la table.*

Dites donc, major, c'est trente sous.

POMMELÉ.

C'est bon. (*regardant la maison.*) Je ne vois personne.

LE GARÇON.

C'est trente sous... qu'est-ce qui paie?

POMMELÉ.

On te dit que c'est bon... (*à part.*) il la fait frapper, sa monnaie... c'est pas Dieu possible autrement. (*regardant la fenêtre.*) Je n'entends rien.

LE GARÇON.

Eh bien!

POMMELÉ.

Un instant donc... (*à part.*) trois quarts d'heure pour aller chercher une pièce de trente sous.

LE GARÇON.

Major, j'attends.

POMMELÉ.

T'es bien malade... moi aussi, parbleu, j'attends.

LE GARÇON.

Qui donc?

POMMELÉ.

Le tapin qui était tout-à-l'heure là avec moi.

LE GARÇON.

Il ne pense guère à vous.

POMMELÉ.

Comment ça?

LE GARÇON.

Le voilà là-bas qui se fait tourner sur des chevaux de bois.

POMMELÉ.

C'est parbleu vrai. (*à part*) Mille noms de noms..... je suis refait..... et moi qui croyais que c'était un jobard .. il mord très bien à la leçon.

LE GARÇON.

Eh bien! major, qu'est-ce que vous décidez?

POMMELÉ, *à part.*

Oh! la fenêtre s'ouvre. (*Au garçon.*) tiens v'là trente sous et sauve-toi. (*À part.*) si j'avais su, j'aurais bu une bouteille de moins.

SCÈNE V.

POMMELÉ, BRIGITTE *à sa fenêtre.*

BRIGITTE, *à part.*

C'est lui.

POMMELÉ.

La v'là... que c'est vexant d'avoir la vue basse!... avec ça que le soleil me crève les yeux. C'est égal, saluons. (*il salue.*)

BRIGITTE, *saluant.*

Il ne me reconnaît pas.

POMMELÉ.

Elle me le réciproque... réitérons. (*il salue*) (*Brigitte salue, il recommence, Brigitte recommence*). Ah ben! est-ce que nous n'allons pas changer de manœuvre?

BRIGITTE, *à part.*

Il approche... est-ce que sans me connaître il voudrait me faire la cour?

POMMELÉ, *à part.*

J'imagine un excellent stratagème pour la faire descendre. (*haut.*) Madame ou mademoiselle... quand c'est si loin, on ne peut pas distinguer. Vous n'êtes ici que depuis hier?

BRIGITTE.

C'est vrai.

POMMELÉ.

Alors vous ignorez à quel danger vous vous exposez en habitant cette maison.

BRIGITTE.

Vous m'effrayez.

POMMELÉ.

C'est pour vous prévenir que je me suis présenté ici.

BRIGITTE.

Parlez vite, je vous écoute.

POMMELÉ.

V'là ce que c'est... figurez-vous que... (*il fait semblant de parler.*)

BRIGITTE.

Je n'ai pas entendu.

POMMELÉ.

C'est singulier... je disais que... (*même jeu.*)

BRIGITTE.

Votre voix ne vient pas jusqu'à moi.

POMMELÉ.

Auriez-vous l'intention de me faire aller?

BRIGITTE.

Du tout... je ne conçois pas ce qui m'empêche d'entendre.

POMMELÉ.

C'est que nous sommes trop éloignés.

BRIGITTE.

C'est possible.

POMMELÉ.

Je vous l'ai dit... il s'agit d'une chose qui intéresse votre sécurité et si vous voulez me permettre d'entrer chez vous.

BRIGITTE, *vivement.*

Non, monsieur, non.

POMMELÉ.

Comment faire ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BOCQUET.

BOCQUET, *à part et au fond.*  
Pommelé qui parle à l'étrangère.

BRIGITTE.

Si je descendais ?

POMMELÉ.

C'est ça !

BRIGITTE, *à part.*

Je vais le confondre.

POMMELÉ, *à part.*

Pourquoi Bocquet n'est-il pas là !

AIR : *ah ! le joli bal.*

Elle va venir,  
Ah ! quel plaisir !  
J'ai donc fait sa conquête.  
Elle va venir,  
Ah ! quel plaisir !  
J'vais lui tourner la tête.  
A tes pieds, d'abord,  
L'tambour major  
Dépos' les armes,  
Titres et galons  
Devant toi baissent pavillon.  
Tu vas, c'est certain,  
Voir enfin  
Epris de tes charmes,  
Que même un tambour  
Peut être discret en amour.

ENSEMBLE.

POMMELÉ.

Elle va venir, etc.

BRIGITTE, *à la fenêtre.*

Oui, je vais venir,  
Ah ! quel plaisir !  
Ma vengeance s'apprête.  
Oui, je vais venir,  
Te découvrir  
Ta nouvelle conquête.

BOCQUET.

Elle va venir,  
J'dois convenir  
Qu'il a fait sa conquête.  
D'quoi peut-il s'servir  
Pour parvenir  
A lui tourner la tête.

BOCQUET, *à part.*

Comment qu'il s'y est pris, le serpent?...  
oh ! une idée !... ma caisse est là... très bien !..  
très bien !..

(*Il sort vivement en emportant sa caisse.*)

POMMELÉ.

Il faut convenir que je suis un heureux coquin... elle va venir ici près de moi... oh ! la porte s'ouvre !... c'est celle du Paradis... mille cartouches... comme mon cœur bat la générale... (*on entend le rappel.*) du tout c'est le rappel... est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau !... ah ?... credié... au moment où... c'est vexant... c'est vexant... mais il n'y a pas à balancer... que je rage !... les tapins n'ont qu'à bien se tenir, je vas me venger sur eux. (*Il sort en se retournant toujours pour regarder la porte de Brigitte.*)

SCÈNE VII.

BRIGITTE, seule.

Eh bien !.. il est parti... oh ! il va revenir... revenir pour me faire la cour, sans doute... voilà comme il tient ses serments... ah ! c'est bien mal !... moi qui lui ai tout sacrifié... même un commencement d'amour... ah ! j'ai peut-être tort de l'accuser... il voulait rire, voilà tout... puisqu'il est parti...

(*Elle va pour rentrer.*)

SCÈNE VIII.

BRIGITTE, BOCQUET.

BOCQUET, *barrant le passage à Brigitte.*  
Alte-là !

BRIGITTE.

Ah !.. vous m'avez fait peur !..

BOCQUET

Excusez, mamselle... Dieu ! Brigitte !

BRIGITTE.

Monsieur Bocquet !

BOCQUET, *à part.*

Celle que j'aimais tant !

BRIGITTE, *à part.*

Celui que je trouvais si gentil ! (*haut.*) que me voulez-vous ?

BOCQUET, *intimidé.*

AIR : *qui tournent, tournent, (Chut.)*

Je pensais... je voulais mamselle..  
C'est-à-dire 'non... je n'avais pas...  
J'avais l'intention formelle,

(*A part.*)

Cupidon, tire-moi d'embarras.  
Dans quel mauvais pas je m'enfourne,

(*Haut.*)

Je vous en prie, excusez-moi,  
Dans mon gosier ma voix séjourne,  
Et je suis forcé d'être coi...  
J'sens que tout tourne, tourne, tourne,



J'sens que tout tourne autour de moi,  
D'avant vous mamsell' j'sens qu' tout tourne,  
Tourne, tourne autour de moi.

Ouf! j'en sue.

BRIGITTE, *à part.*

Il est toujours aussi timide, (*haut.*) tout cela ne m'apprend pas.

BOCQUET.

C'est que... voyez-vous... car enfin... si (*à part.*) je patauge.

BRIGITTE.

Achevez donc.

BOCQUET.

C'est... c'est quelque chose que j'ai à vous communiquer et que j'aurais fini par vous dire dans notre village de Danbray, si vous n'étiez pas partie subitement un jour...

BRIGITTE.

Oui... chez ma pauvre tante Mathias... et vous avez quelque chose à me dire... à moi?

BOCQUET.

Oui à vous... femme un peu chiquée... passez-moi le mot... dans notre endroit je n'ai jamais osé vous en parler... mais ici, je suis plus brave.

BRIGITTE.

Je vous écoute.

BOCQUET, *toujours embarrassé.*

Vous sentez bien qu'un militaire, ça a plus de courage qu'un paysan. (*à part.*) quels beaux yeux!... sapristie, quels pruneaux d'yeux.

BRIGITTE.

Je commence à m'impatisier.

BOCQUET.

Oh! ne vous impatientez pas... j'y suis. (*à part.*) J'ose pas... parole d'honneur.

BRIGITTE.

Ah! je vois que vous moquez de moi et... (*elle se dirige du côté de sa maison.*)

BOCQUET.

Arrêtez... arrêtez. (*à part.*) allons du tonpet... tu l'as dit, ô major, (*haut.*) Eh! bien! mamselle, voilà le fait. (*élevant la voix*) mamselle, vous est-il quelquefois arrivé d'approcher d'un brasier ardent, un chiffon ou tout autre papier.

BRIGITTE.

Pourquoi cela?

BOCQUET.

De ce rapprochement il résulte un incendie... Eh bien! mamselle, le brasier c'est vous... moi je suis le chiffon quelconque, je me suis approché de vous... et je suis incendié.

AIR : *de l'écu de six francs.*

Mon pauvre cœur me fait, mamselle,  
L'effet d'un' corde d'instrument,  
Qu'on approche de la chandelle,

Et qui brûle en s'ratatinant.  
C'est qu'voir' regard est enflammant,  
S'il fallait payer, je vous jure,  
Tout ce qu'est brûlé par vos yeux.  
Combien d'assureurs malheureux,  
Tomberaient en déconfiture.

BRIGITTE, *à part.*

Il est galant! (*haut.*) c'est pour ça que vous me reteniez. (*riant.*) ah! ah! ah!

BOCQUET.

Oh! ne rions pas, saperlotte... ne rions pas... ceci n'est point une plaisanterie... Je brûle, et un feu aussi conséquent ne s'éteint ni avec des sciaux d'eau... ni avec des moqueries.

BRIGITTE.

Que voulez-vous que j'y fasse?

BOCQUET, *avec exaltation.*

Ce que je veux que vous y fassiez... (*à part.*) me v'là parti. (*haut.*) quand on va chercher les pompiers, est-ce qu'ils disent : qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

BRIGITTE, *à part.*

Est-il de bonne foi?

BOCQUET.

Je veux que vous me permettiez de vous cultiver... qu'est-ce que je demande? de vous causer le matin, à midi, dans la journée, le soir... et puis le reste du temps. (*à part.*) suis-je lancé!

BRIGITTE, *à part.*

Quelle chaleur! (*haut.*) Mosisieur Bocquet veut rire, à ce qu'il paraît... il aime à plaisanter... car tout cela n'est qu'une plaisanterie.

BOCQUET.

Une plaisanterie!.. mais c'est si peu une plaisanterie, que si vous me refusez la permission demandée, je serai un malheur... je m'asphyxierai en avalant mes baguettes ou en m'introduisant mon briquet dans mon flanc gauche... ah! mais... ah! mais!

BRIGITTE, *sérieusement.*

J'ai bien voulu ne pas me fâcher de vos extravagances, tant qu'elles m'ont semblé un amusement, un jeu; maintenant que vous prétendez me faire prendre la chose au sérieux, je vous prie de me laisser; et je me retire, pour ne plus entendre de pareils discours... Je vous salue...

(*Elle rentre.*)

BOCQUET, *interdit.*

Mamselle... bien... et vous? (*il va s'asseoir sur un banc placé devant la maison de droite, et ne voit pas entrer Pommelé.*)

## SCÈNE IX.

POMMELÉ, BOCQUET.

POMMELÉ, *à lui-même.*

Je viens de faire écrire cette lettre par l'é-

crivain de la compagnie.... mille noms de noms... quel style!... comment lui faire parvenir adroitement?... oh! (*il ramasse une pierre et l'entoure de la lettre.*) ma galanterie ne peut rester en route. (*il jette la pierre et casse un carreau.*)

BOCQUET, réveillé par le bruit.

Hein?... qu'est-ce que c'est?

POMMELÉ.

Tiens... tu étais là, Tapin, que faisais-tu?

BOCQUET.

Je réfléchissais...

POMMELÉ.

Sans doute à la carotte que tu m'as tirée tantôt et au roulement que tu as battu... à mon intention... farceur!

BOCQUET.

Est-ce que vous m'en voudriez, major? il me semble que je mérite une récompense pour avoir enfoncé un malin de votre trempe.

POMMELÉ.

Bocquet, tu feras ton chemin... tu as compris que la gloriole était toujours l'endroit sensible de l'humanité... tu me flattes, mais ça me fait plaisir, je te pardonne...

BOCQUET.

Major, je vous trouve l'homme le plus généreux et le plus...

POMMELÉ.

Oh! assez de flatterie!... c'est bon une minute, mais après, ça devient embêtant... voyons, jasons sur un autre sujet... à quoi que tu pensais là tout à l'heure?

BOCQUET.

Là tout à l'heure, je me disais : le major ne m'a pas expliqué comment les femmes recevaient les déclarations.

POMMELÉ.

C'est vrai, Tapin, je te redoie ce fruit de mon expérience... tu te présentes à une beauté et tu lui décroches un compliment... ça l'étonne, elle reste interdite.

BOCQUET, à part.

C'est comme Brigitte tout à l'heure.

POMMELÉ.

Sans lui donner le temps de respirer, tu l'innondes de doux propos... elle prend son air sérieux et dit : mais sacrébleu que me voulez-vous? à quoi tu réponds... ce que je veux, c'est me faire adorer de vous... à ce mot la beauté devient rouge comme un homard... et s'en va en te disant : vous êtes un fichu polisson.

BOCQUET.

Alors c'est fini, il faut y renoncer?

POMMELÉ.

Du tout, il faut obtenir bien vite un second rendez-vous... et là, ma foi... on ne doit pas la quitter sans avoir pris à la bayonnette un baiser et un souvenir.

BOCQUET.

Merci, major... je profiterai de la leçon.

(*La pierre entourée d'un papier vient tomber aux pieds de Pommelé.*) qu'est-ce que c'est que ça?

POMMELÉ, qui a ramassé et ouvert le papier.

C'est la réponse par le même courrier.

BOCQUET.

Peut-on savoir?

POMMELÉ.

Jeune tapin, je viens de te donner une leçon de théorie, je vais y joindre la pratique : ignorant si je sais lire, puisque je n'ai jamais essayé, je te prie de me communiquer le contenu de ce billet.

BOCQUET.

De qui est-il ce poulet?

POMMELÉ, avec fatuité.

Parbleu de la beauté incluse dans cette maison apparemment...

BOCQUET, à part.

Comment il lui a écrit... par où donc qu'il lui a fait remettre sa lettre?

POMMELÉ.

Allons, jeune homme, ne faites pas languir mon tendre cœur, il n'y a rien de si attrayant que les nouvelles passions.

BOCQUET.

J'y suis sergent. (*il lit.*) « J'ai été émue de » votre lettre. »

POMMELÉ.

Je le crois fichtre bien.

BOCQUET, lisant.

« Aussi je consens à causer avec vous, tout » à l'heure, mais pas chez moi. »

POMMELÉ.

Et où ça?

BOCQUET, lisant bas et vite.

« Devant la porte de la maison que j'habite... » Oh! quelle idée!

POMMELÉ.

Eh bien!

BOCQUET.

C'est qu'il y a un mot difficile... ah! j'y suis. (*lisant.*) « derrière le mur de la caserne. »

POMMELÉ, montrant le fond.

Là-bas! : Cré coquin, le rendez-vous est diablement exposé au soleil; c'est égal... Eh! bien, Bocquet... tu le vois, une femme dont la figure m'est étrangère... arrivée d'hier seulement et qui me donne un rendez-vous!

BOCQUET.

C'est fameux!

POMMELÉ, à part.

Je dois m'avouer à moi-même que c'est la première fois que je réussis aussi vite... je suis donc bien beau?..

BOCQUET.

Probablement qu'avec les années vos charmes prennent de l'accroissement.

POMMELÉ.

Allons, adieu, enfant.



BOCQUET.

Major, voulez-vous que je vous prête mon fifre ?

POMMELÉ.

Ma foi oui... c'est un moyen de s'impatien-  
ter moins désagréablement.

POMMELÉ.

Air : de M. Doche.

Plein de douceur

Et de bonheur

S'apprête

Ce doux tête-à-tête.

Ainsi jamais

A mes attraits

La beauté

N'aura résisté.

Non, jamais la beauté

N'aura résisté.

Si j'allais, ça n'est pas croyable,

Près d'ell' montrer de l'embarras !

Etre froid, triste et pas aimable...

BOCQUET.

Soyez tranquille un' fois là-bas,

La chaleur ne vous manquera pas.

ENSEMBLE.

Plein de douceur, etc.

*(Pommelé sort.)*

## SCÈNE X.

BOCQUET, seul.

*(Riant.)* Ah ! ah ! ah !... oh ! oh ! oh !... fa-  
meux !... fameux !... enfoncé le major !... en-  
foncé par un conscrit... ah ! c'est humiliant  
pour un ancien... et il faisait le fat encore...  
et il se recarrait !... va... va... séducteur...  
va te faire rôtir... allons, c'est pas trop mal  
pour un premier jour... et si ça continue, je  
suis capable de devenir un ancien avant le  
temps... c'est pas le tout, ça, Brigitte va ve-  
nir... et il s'agit de ne pas s'endormir et d'obte-  
nir ce que le sergent m'a dit... chut, j'entends  
ouvrir la porte... bon, v'là la peur qui me  
galoppe... allons donc, est-ce que je laisserais  
échapper une aussi belle occasion... hum !...  
hum !

## SCÈNE XI.

BOCQUET, BRIGITTE.

BRIGITTE, à elle-même.

Impossible de douter de sa perfidie !... cette  
lettre qu'il m'a écrite sans me connaître... il  
a reçu ma réponse et je vais me venger...

BOCQUET, à part.

La v'là ! *(riant.)* oh ! oh ! oh ! ça me fait un  
drôle d'effet d'être comme ça à un rendez-vous  
avec une personne du sexe correspondant.

BRIGITTE, à part.

Voyons s'il est exact. *(apercevant Bocquet.)*  
Encore Bocquet !

BOCQUET, à part.

Crédié ! elle m'a vu !... Il n'y a plus à recu-  
ler. *(Haut.)* Mam'selle.

BRIGITTE.

Pardon, monsieur, mais j'attends...

BOCQUET.

Le major Pommelé, peut-être.

BRIGITTE.

Comment savez-vous ?

BOCQUET.

C'est que je suis venu à sa place.

BRIGITTE.

Vous !... à sa place... et pourquoi ?

BOCQUET.

Pourquoi ? Saperlotte !... vous demandez  
pourquoi ! En v'là une de question en bas  
âge ! vous ne vous souvenez donc pas que  
je vous aime ?... *(à part.)* Si je la tutoyais ?  
*(Haut.)* Tu ne te souviens donc pas que je  
t'aime ?

BRIGITTE.

Eh ben ! par exemple, vous n'êtes pas gê-  
né !... il paraît que les militaires sont joliment  
effrontés.

BOCQUET.

C'est vrai que les militaires sont assez effron-  
tés.

BRIGITTE.

Et vous ne rougissez pas ?

BOCQUET.

On m'a dit qu'il ne fallait pas être timide  
avec les femmes.

BRIGITTE.

Qu'est-ce que vous a dit ça ?

BOCQUET.

Le major.

BRIGITTE, à part.

Le major.

BOCQUET.

Il est fin, allez, le gros, sans que ça parais-  
se... l'habitude d'en conter aux femmes.

BRIGITTE.

Aux femmes !

BOCQUET.

Ah ! mon Dieu, autant qu'il en rencontre,  
autant dont il est le fortuné vainqueur... *(à  
part.)* Je ne suis pas fâché de lui insinuer ça  
en passant.

BRIGITTE, à part.

Comme il me trompait !... ah ! pas de pitié.  
*(Haut.)* Et vous cherchez à l'imiter ?

BOCQUET.

Oh ! moi, c'est différent. Je sens que si j'en  
trouvais une de beauté qui m'aimerait, là,



d'aplomb... je lui serais attaché comme un serin apprivoisé.

BRIGITTE.

Vous dites ça.

BOCQUET.

Essayez-le.

BRIGITTE.

Savez-vous si je n'ai pas d'engagement avec monsieur Pommelé?

BOCQUET.

Un homme qui pourrait être plusieurs fois votre père.

BRIGITTE.

Raison de plus pour ne pas lui manquer d'égards... et comme il pourrait nous surprendre. (*Fausse sortie.*)

BOCQUET.

Il n'y a pas de danger, il est de faction.

BRIGITTE.

De faction!

BOCQUET.

Oui, sur la petite butte derrière le mur de la caserne. Je l'ai envoyé prendre un bain de vapeur sous vos auspices.

BRIGITTE.

Quoi! il m'attend là-bas.

BOCQUET.

Oui... oui... (*on entend un prélude de fife.*) Tenez, entendez-vous?... v'là qu'il commence à s'impatisier.

BRIGITTE, riant.

Ah! ah! ah! c'est bien fait.

BOCQUET, à part.

Elle prend parfaitement la chose.

BRIGITTE.

Songez donc qu'il est votre supérieur.

BOCQUET.

Mais du côté de l'amour il est mon inférieur.

BRIGITTE.

S'il allait vous punir.

BOCQUET.

Je m'en ficherais pas mal, puisque ce serait à votre intention.

BRIGITTE.

Qu'espérez-vous enfin?

BOCQUET.

Quatre choses, a dit le major, sont nécessaires pour passer de l'état de conscrit à celui de troupier : carotter un ancien, lui souffler une maîtresse, s'aligner avec lui, se distinguer par une action d'éclat... Eh ben! la carotte est tirée; pour ce qui est de s'aligner et de ne pas boudier au feu, ça ira encore... mais une maîtresse à souffler... c'est ça qu'est pas aisé.

AIR : on dit que je suis sans malice.

Comment espérer qu'un air bête,  
Puisse me valoir une conquête,  
C'est fini de cet embarras,  
Bien sûr je ne sortirai pas.

A moins que vous n'veuillez, mamselle  
M'aider... ça me donnerait du zèle,  
Il est des choses qu'on fait bien mieux  
Quand on s'met à l'ouvrage à deux.

BRIGITTE.

Vous aider à tromper le major?

BOCQUET.

Dam! la complicité m'irait assez.

BRIGITTE.

Vous n'y pensez, pas, monsieur.

BOCQUET.

Si fait, mamselle... ou plutôt, c'est vrai, je suis un fat de croire que vous allez vous laisser enjôler par un être aussi dépourvu de charmes... car je suis très laid.

BRIGITTE.

Vous êtes trop sévère pour vous-même.

BOCQUET.

Quoi! vous croyez qu'on pourrait s'accoutumer à ma figure?

BRIGITTE.

Sans beaucoup de peine.

BOCQUET.

Et à ma tournure?

BRIGITTE.

Vous n'êtes pas mal bâti.

BOCQUET.

Je suis assez bien bâti... mais ce qui me manque, c'est de l'amabilité.

BRIGITTE.

Vous me semblez assez spirituel.

BOCQUET.

Serait-il possible!.. oui... mais le rigaudon est un objet de première nécessité pour l'homme, et je ne sais pas danser.

BRIGITTE.

Si je vous donnais une leçon.

BOCQUET.

Vous, mamselle... oh!..

BRIGITTE.

Pourquoi pas?..

BOCQUET.

C'est vrai, au fait... ah!... je me roule sur des matelas...

BRIGITTE.

Allons, approchez-vous (*à part.*) s'il pouvait venir, je serais vengée!

BOCQUET.

Mais nous n'avons pas d'orchestre (*Pommelé joue en dehors.*)

BRIGITTE.

Voilà justement notre affaire.

BOCQUET.

C'est vrai (*à part.*) pauvre major... va.

BRIGITTE.

Air : des amours de Michel.

Vous serez docile  
A tout' mes leçons,

BOCQUET.

Soyez tranquille,  
Oh ! bien vit' commençons.

BRIGITTE.

C'est pas difficile,

BOCQUET.

Nous nous enlaçons.

BRIGITTE.

Du tout, Monsieur, en fac' nous nous plaçons;  
Dans vot' pòs' mettez de la grâce,  
Bon !... en avant deux maintenant,  
Puis après on chasse, on déchasse.

BOCQUET.

J'crois que j'm'en tire joliment. (bis.)

ENSEMBLE.

Cré coquin ! } qu'c'est bon de danser.

Ah ! ah ! ah ! }

{ Tous les jours mamsell' j'veux recommencer,  
{ Je veux tous les jours, j'veux recommencer.

(Ils dansent, et Bocquet embrasse Brigitte.)

BOCQUET.

Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?.. je suis  
fou... imbécile... jè me crois pris de bois-  
son.

BRIGITTE, à part.

C'est drôle... ce baiser... je ne sais ce que  
j'éprouve...

BOCQUET.

Brigitte... je t'aimie... je t'adore... je veux  
être ton mari... je veux absolument te don-  
ner ma main et ma fortune.

BRIGITTE.

Monsieur Bocquet, je vous en prie, laissez-  
moi.

BOCQUET

Brigitte, je ne vous quitte que pourvu d'un  
gage de ton amour... je veux me fiancer à  
toi.

BRIGITTE.

Taisez-vous... laissez-moi... je ne puis en  
entendre davantage.. la reconnaissance m'u-  
nit à un autre... et je ne manquerai pas à mon  
devoir... prenez cette croix, et souvenez-vous  
que celle qui vous la donne, pensera quelque-  
fois à vous (Elle sort vivement.)

## SCENE XII.

BOCQUET, puis POMMELÉ.

BOCQUET.

Une croix !.. une croix à moi !.. je suis dans

le paradis (Il danse.). Tra, la, la, la, etc.  
POMMELÉ, très rouge et s'essuyant le front.  
Mille noms de noms !... je suis cuit !

BOCQUET, dansant.

Tra, la, la, la...

POMMELÉ, lui donnant un coup de pied qui  
l'arrête subitement.

Qu'est-ce que tu fais-là ?

BOCQUET.

Aye !.. ah ! c'est vous major... (à part.) est-  
il rouge ! (haut.) Eh ben ! comment s'est passé  
le tête-à-tête ?

POMMELÉ, à part.

Dissimulons la mystification (haut.). Ta-  
pin... souviens-toi que la discrétion est la  
première vertu du code des amours... qu'il te  
suffise donc de savoir que tu contemples le  
tambour-major le plus heureux des quatre  
parties du monde.

BOCQUET, à part.

Il veut dire le plus brûlé des quatre parties  
du monde.

POMMELÉ.

Laissons mes bonnes fortunes... moi j'y suis  
fait ; ainsi...

BOCQUET, à part.

Heureusement qu'il y est fait, sans ça il  
aurait attrapé un coup de soleil... mais il y  
est fait.

POMMELÉ.

Et dis-moi un peu à quel sujet tu te livrais  
tout-à-l'heure, à une joie immodérée.

BOCQUET.

C'est qu'en votre absence, major, je ne  
m'ai pas amusé à la moutarde.

POMMELÉ.

Que veux-tu dire ?

BOCQUET.

Je veux dire que pendant que vous étiez  
heureux là-bas, je n'étais pas malheureux ici.

POMMELÉ.

Quoi... un objet du sexe ?..

BOCQUET.

Et de premier choix.

POMMELÉ.

Comment t'en es-tu acquitté ?

BOCQUET.

D'une manière un peu triomphante.

POMMELÉ.

Tu t'es souvenu de mes leçons ?

BOCQUET

Je n'ai rien oublié... la preuve c'est que j'ai  
en ma possession un souvenir.

POMMELÉ.

Un souvenir !



BOCQUET.

Une croix en argent...

POMMELÉ.

Cré coquin!.. pour un début... c'est gentil... voyons le bijou?

BOCQUET.

Un instant... sergent, vous m'avez dit que la discrétion...

POMMELÉ.

N'es-tu pas mon élève?

BOCQUET.

C'est juste... tenez voici l'objet.

POMMELÉ, *tenant la croix, et avant de la regarder.*

C'est très bien, Bocquet, tu as des dispositions, ce serait drôle s'il y avait un mari... ah! ah! ah!

BOCQUET.

Ou seulement un prétendu... ah! ah! ah! enfoncé le prétendu!

POMMELÉ, *reconnaissant la croix.*

Ah! ah! (*à part.*) Est-ce que j'ai la berlue?.. c'est pas possible!

BOCQUET.

Qu'est-ce que vous avez donc, major, vous ne riez plus?

POMMELÉ.

Si... si... jè... ris. (*à part.*) La croix que je lui ai donnée; je reconnais nos chiffres entrelacés. (*Haut.*) Ah! ça qu'est-ce que c'est que cette femme?.. d'où venait-elle?.. où l'as-tu trouvée!

BOCQUET.

Major, il est temps de vous faire connaître combien je suis digne de vous... ce rendez-vous vous était destiné...

POMMELÉ.

Comment...

BOCQUET.

Il venait de la particulière ci-incluse...

POMMELÉ, *à part.*

Quoi!.. celle à qui j'ai écrit... c'était Brigitte... mais comment se trouve-t-elle à Alger.

BOCQUET.

En vous lisant la lettre...

POMMELÉ.

Je comprends, tu m'as trompé!

BOCQUET.

J'ai eu cette malice.

POMMELÉ.

Bocquet, votre conduite est infamé... agir comme vous l'avez fait à l'égard de votre ancien...

BOCQUET.

C'est vous qui m'avez dit...

POMMELÉ.

Bocquet... vous êtes un clampin.

BOCQUET.

Un clampin!.. qu'est-ce qui a dit que j'étais un clampin?

POMMELÉ.

C'est moi.

BOCQUET.

Le major!.. c'est le major.. comment moi.. François Bocquet... je viens d'être apostrophé du sobriquet de... ah! je n'ose le répéter... oh! ah!.. crédié... fichtre, la rage s'empare de moi... qu'on m'apporte un sabre... un pistolet... un canon... que je bombarde celui qui s'est permis de m'appeler... où est-il celui-là?

POMMELÉ.

Je réitère que c'est moi.

BOCQUET.

Eh bien! à nous deux!

POMMELÉ.

Me battre avec toi?... tu n'y penses pas.

BOCQUET.

Vous refusez, à cause du galon.

POMMELÉ.

Que dis-tu?... hors du service, il n'y a pas de galons.

BOCQUET.

En ce cas, dépêchons!

POMMELÉ.

Je ne demande pas mieux, car moi aussi, j'ai soif de ton sang. (*Ils se mettent en garde.*) Comme ça tient un sabre!

BOCQUET.

Ne vous inquiétez pas.

POMMELÉ.

Il y a conscience... parole d'honneur.

BOCQUET.

Allez donc toujours.

POMMELÉ.

C'est que tu as la peau si tendre.

BOCQUET.

Que vous n'osez pas y toucher...

POMMELÉ.

C'est un peu long... faut en finir... tiens. (*Il lui porte une botte.*)

BOCQUET, *parant et ripostant.*

Du tout... à vous plutô!

POMMELÉ, *laissant tomber son sabre.*  
Sacrebleu... touché!.. maladroit.

BOCQUET.

Touché!.. yraiment?

POMMELÉ.

Tu vois bien.



BOCQUET, *pâlissant.*

Je vous ai blessé... oh !... ah !... je m'en vas...  
POMMELÉ, *le soutenant et le faisant asseoir sur un tabouret.*

Bon v'là qu'il se trouve mal... c'est moi qui suis blessé et c'est lui qui s'évanouit... garçon... garçon... de l'eau de vie... *(Le garçon verse un petit verre que Pommelé boit, puis il met le verre vide sous le nez de Bocquet.)* Voyons... respire ça. Ah ! v'là qu'il revient... il est sauvé... j'ai fait mon devoir d'homme en le secourant, quoiqu'il soit mon ennemi... à présent, allons reprendre mon rôle d'amant trompé, blessé et pas content. *(Il entre chez Brigitte.)*

### SCÈNE XIII.

BOCQUET, puis LE GARÇON.

BOCQUET.

Merci, major, merci... v'là que ça va mieux... est-il bon enfant... je suis sensible à vos prévenances, major... tiens, il n'est plus là ! faut convenir que je suis un fameux gamin de l'avoir blessé.

LE GARÇON, *vivement.*

Où est donc le major ?

BOCQUET.

J'en sais rien.

LE GARÇON.

On vient d'apporter ça pour lui et c'est très pressé...

BOCQUET.

Donnez, je vas le chercher. *(le garçon rentre.)* Va falloir encore que je lui déchiffre ça à ce grand ignorant !... est-ce heureux pour un major d'avoir des tambours lettrés et de pouvoir s'abriter derrière leur instruction... tiens, c'est du colonel. *(il lit.)* « Le tambour-  
« major Pommelé portera à l'instant l'ordre  
« ci-joint au capitaine Durand en suivant le  
« sentier de la Croix. » *(parlé.)* Le sentier de la Croix qui est toujours criblé de tirailleurs Arabes... en v'là une de chance... il va pouvoir se faire massacrer ; où est-il ce grand favorisé ?... il est capable de laisser échapper cette superbe occasion... oh ! si il m'en arrivait autant... et pourquoi pas, le temps presse... le major ne vient pas... ah ! mon Dieu !... je l'entends, ah ! ma foi tant pis... il sera venu trop tard. *(Il jette la lettre par terre, et il sort en courant, et en emportant la dépêche.)*

### SCÈNE XIV.

POMMELÉ, BRIGITTE.

BRIGITTE.

AIR : *des compliments.* (Puget.)

Sachez que je vous déteste,

Et que je vous trouve laid,  
Très laid. (bis.)  
Et l'air d'un paltoquet.

POMMELÉ.

Oh ! je ne suis pas en reste,  
Car vot' petit air coquet,  
Doucet, finet,  
Pour moi n'a pas d'attraits.

ENSEMBLE.

Sachez que je vous déteste,  
{ Et que je vous trouve laid,  
{ Que j'n'aim' pas votre air coquet.  
J'vous déteste, (bis.)  
{ Vous êtes un paltoquet,  
{ Je n'vous trouve pas d'attraits.

BRIGITTE.

Oui, Monsieur, oui, c'est moi qui suis venue vous trouver... et bien m'en a pris, car il paraît que vous ne vous gênez pas pour faire la cour à d'autres femmes.

POMMELÉ.

Ecoutez...

BRIGITTE.

Et Monsieur vient me faire une scène, sous prétexte qu'il est jaloux.

POMMELÉ.

Sacrebleu oui, je suis jaloux.

BRIGITTE.

Jaloux !... on n'est jaloux que des gens qu'on aime... et vous ne m'aimez pas, puisque vous me faites des infidélités.

POMMELÉ.

Moi, Brigitte...

BRIGITTE.

Mais je me ferai faire la cour aussi.

POMMELÉ.

Il me semble que vous n'avez déjà pas trop mal commencé... il est de par le monde un tapin vénéneux que j'ai réchauffé dans mon sein...

BRIGITTE.

Mais ne voyez-vous pas que c'était pour vous punir ? .. car c'est un compatriote... *(pleurant.)* me soupçonner, moi...

POMMELÉ.

V'là qu'elle pleure... Brigitte, tu es une brave fille... l'homme que tu vois devant toi, le vainqueur d'une 'foule de peuples', dépose les armes devant une simple femme, et ça pour lui demander son pardon. *(il se jette à ses pieds.)*

BRIGITTE.

Puis-je vous garder rancune... je vous pardonne...

POMMELÉ

Tu me pardonnes... ah ! que c'est bon ! *(En se relevant il prend le papier que Bocquet a jeté.)* Qu'est-ce que c'est que ce chiffon ?

BRIGITTE.

Voyons... donnez...

POMMELÉ.

Encore quelque lettre d'amour... c'est une denrée qui pousse partout où il y a des Français.

BRIGITTE, lisant.

« Le major Pommelé...

POMMELÉ.

Comment, il est question de moi... lisez vite.

BRIGITTE, lisant.

« Le tambour-major Pommelé portera à l'instant l'ordre ci-joint au capitaine Durand en suivant le sentier de la Croix. »

POMMELÉ.

Quelqu'un aura pris ma place... Je suis volé... Je parie que c'est encore ce polisson de tapin... moi qui n'avais jamais manqué à mon devoir...

BRIGITTE.

Je ne vois pas quel malheur...

POMMELÉ.

Vous ne voyez pas que la mort était certaine.

BRIGITTE, vivement.

Est-il possible... mais je ne veux pas qu'il meure!

POMMELÉ.

Vous l'aimez, Brigitte.

BRIGITTE.

Eh bien! oui, je l'aime...

POMMELÉ.

Ainsi donc tous les malheurs à la fois. (*Pendant ce temps on entend des coups de fusil.*)

POMMELÉ.

Mille tonnerres!... après avoir été humilié, blessé, supplanté par un enfant... v'là que je suis déshonoré... moi déshonoré! le tambour-major Pommelé... déshonoré!... ah! ça ne se peut... Je n'attendrai pas qu'on vienne me dire qu'un autre s'est laissé tuer pour moi... il faut que je me débarrasse de cette humiliation. (*il porte la main à son sabre.*)

## SCÈNE XV.

POMMELÉ, BOCQUET, BRIGITTE.

BOCQUET.

Minute, major...

POMMELÉ.

Va-t-en, tapin... tu es mon cauchemar.

BOCQUET.

Je suis désolé, major... mais je suis forcé de vous désobéir, attendu que je représente le colonel.

POMMELÉ.

Qu'est-ce qu'il me veut, le colonel?

BOCQUET.

Il désire vous parler.

POMMELÉ.

Sans doute pour me punir... de n'avoir pas fait mon devoir...

BOCQUET.

Qu'est-ce que vous dites donc, major?... la preuve que vous avez fait votre devoir, c'est que l'ordre est porté, et que vous avez été blessé à la main.

POMMELÉ.

Ah! je comprends maintenant... c'est toi qui me joues encore ce tour-là... ah! ça mais ce conscrit est donc le diable déguisé... tambour.

BOCQUET.

Du tout c'est un clampin qui était pressé de passer de l'état de cornichon à l'état de trou-pier et qui s'est dépêché d'exécuter les quatre choses nécessaires. C'est un clampin qui est bien aise de vous annoncer que vous allez être décoré.

POMMELÉ.

Tu ne penses pas que je vais accepter la croix que je n'ai pas méritée.

BOCQUET.

Faut pas croire que ce soit pour cette méchante action que ça vous arrive... il y a longtemps que c'était en route... vous me l'avez dit... vos dix campagnes... vos quinze blessures v'là c'qu'on récompense aujourd'hui... Ce n'est qu'une dette arriérée qui vous est soldée...

POMMELÉ.

Envisagée sous ce point de vue la chose me semble moins dure... d'ailleurs, tu n'as pas besoin de lauriers puisque tu vas te soustraire au galas militaire.

BOCQUET.

Ceci est un rebus.

POMMELÉ.

Dam! Brigitte est venue ici pour racheter le congé de son futur...

BOCQUET.

Son futur!

POMMELÉ.

Et comme c'est toi qui est destiné à cet heureux emploi.

BRIGITTE, allant à Pommelé (1).

Est-il possible?

POMMELÉ.

Je veux dire que vous vous aimez... que vos âges sont en harmonie, et qu'un trou-pier comme moi serait un Marocain, s'il exigeait l'exécution d'une promesse qui ferait au moins deux malheureux.

BRIGITTE.

Vous ne nous en voulez donc plus.

POMMELÉ.

Non, enfants, retournez en France... moi, je continue ma carrière belliqueuse, et quand les ans, les blessures et les infirmités me forceront à prendre ma retraite, j'irai vous demander une part de votre potage hospitalier.

(1) Pommelé, Brigitte, Bocquet.

BRIGITTE.

Vous serez bien reçu.

BOCQUET.

Major, vous m'arrachez un déluge de larmes... major, je vous adopte.., nous vous adoptons pour mon père.

POMMELÉ.

J'y consens... mais à la condition expresse que vous donnerez à la patrie une foule de petits tambours.

BOCQUET.

C'est convenu !

CHOEUR FINAL.

AIR : *de la scène IX.*

Tous trois heureux,  
Offrons nos vœux  
Au ciel si sage,

En son partage,

L'amour

Un jour

Nous sépara,

L'amitié nous réunira.

BRIGITTE, *au public,*

Si notre pièce à su vous plaire,

Venez entendre chaque jour,

Chanter notr' refrain militaire,

Au son du fifre et du tambour.

POMMELÉ, *vivement.*

Non pas du fifr'

BOCQUET

Mais du tambour.

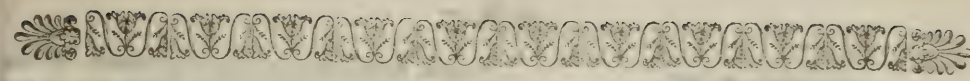
ENSEMBLE.

(*Brigitte donnant la main à Pommelé et Bocquet.*)

Tous trois heureux, etc.

FIN.





# L'AMOUR DANS TOUS LES QUARTIERS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN SEPT TABLEAUX,

PAR M. CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 8 Avril 1845.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

FLORESTAN . . . . .  
LE COMTE MAULÉON . . . . .  
ROCHONNET . . . . .  
LÉONARD . . . . .  
MÉROVÉE . . . . .  
CAMALEÏKA, charlatan . . . . .  
PÈRE ANACRÉON, joueur d'orgues . . . . .  
NINI . . . . .  
MADAME PÉRUCHELLE . . . . .  
LA COMTESSE . . . . .  
INDIANA . . . . .  
CLAIRE . . . . .  
CATHERINE . . . . .  
MADAME SAINT-LÉON . . . . .  
UNE BOURGEOISE . . . . .

MM. FÉLIX.  
FÉRVILLE.  
LECLÈRE.  
HIPPOLYTE.  
DESDIRONS.  
LUDOVIC.  
BALLARD.  
M<sup>mes</sup> FIGEAC.  
GUILLEMIN.  
THÉNARD.  
JULIETTE.  
A. BEAUCHÈNE.  
LAVERNY.  
MOREL.  
DERVAL.

*La scène se passe à Paris.*

NOTA. — Les indications sont prises de la salle : l'acteur le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur.



## PROLOGUE.

Le théâtre représente une forêt. — Au fond, un chemin creux. — Au milieu du théâtre, au troisième plan, un gros arbre dont le tronc est creux et qui présente une ouverture faisant face au public.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

NINI, courant après un papillon.

AIR : *c'est un devoir* (des Sept Châteaux.)

Ce papillon  
Ce gentil compagnon  
Voltige gaiement sur mon chemin.  
Mais hélas ! pourquoi fuit-il soudain,  
Quand sur lui, je veux mettre la main.

Papillon si joli  
Sois donc plus poli.  
Et daigne au moins m'attendre.  
(Le premier papillon disparaît.)  
Je double en vain le pas...  
(Le deuxième papillon paraît du côté du jardin.)  
Hélas ! il n'a pas  
Même l'air de m'attendre.  
Il est enfin posé

Le prendre est aisé,  
 Approchons en silence.  
 (Il disparaît.)

Et quoi, me planter là,  
 C'est mal quand déjà,  
 L'on a fait connaissance.

(Le premier papillon reparait et disparaît à la fin du morceau.)

REPRISE.

Ce papillon, etc.

Allons, il paraît qu'il en est des papillons de la forêt comme des amoureux du village, il est dit que je ne pourrai pas en attraper un seul... crac, lorsque je crois mettre la main dessus, plus personne... Pauvre Nini, je vois que j'ai bien fait de quitter Sénancourt pour me rendre dans ce Paris qu'on nous représente si beau, si grand, si éclairé... Ah! la capitale, c'est là qu'on doit être heureuse! aussi, j'entendais si souvent parler de ses plaisirs, de ses joies, de ses merveilles, que je n'ai pas pu y tenir, et, malgré les conseils, les avis de madame Dufлот, ma maîtresse couturière, crac, ce matin, je me suis mise en route... et à pied encore... je n'en puis plus; heureusement que, pour achever ma route, je prendrai la diligence qui relaye à la lisière de cette forêt... (elle va s'asseoir sur un banc à gauche). C'est drôle, on dirait que le temps se couvre, et que nous allons avoir de l'orage... il ne me manquerait plus que ça... ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais perdu... elle cherche sur elle) non, la voici... (elle montre une lettre) une belle lettre de recommandation que madame Dufлот m'a donnée pour une de ses anciennes bourgeoises de Paris. Comme ça, à mon arrivée, j'aurai de l'ouvrage! trente sous par jour, je n'en gagnais que quinze au village... il est vrai qu'à Paris, trente sous ne sont pas grand chose... et pourtant...

AIR : de madame Favart.

Claire, ma petite compagne,  
 M'écrivait qu'à ce prix, elle a  
 Maison de ville et de campagne,  
 Calèche, loge à l'Opéra.

Pour trente sous, mener semblable vie,  
 C'est inoui, mais ça doit me prouver  
 Qu'avec beaucoup d'économie,  
 On finit par s'y retrouver.

Et puis, une fois à Paris... c'est là que je trouverai des épouseurs... ce ne doit pas être comme au village, où ils se disaient tous : elle est gentille, Nini, mais bah! elle n'a rien... Rien! vous êtes bien difficile, messieurs, et cette petite mine éveillée, ce petit pied, cette petite tournure pas trop mal tournée... et toutes ces bonnes qualités qui ne se voient pas et qu'elle vous en apporte en ménage, ce n'est donc rien, ça?... Et cette riche pa-

rente, dans le faubourg Saint-Germain, qu'elle n'a jamais vue, qui ne veut pas la voir et qui lui défend de porter son nom... ce n'est donc pas une famille, ça, hein?... (Orage. A ce moment la nuit vient par degré). Oh! mais voilà le temps tout-à-fait convert, et, seule, au milieu de cette forêt... comment me préserver de l'orage? Ah! ce gros arbre, au besoin, je serai toujours à l'abri en attendant la diligence... Quand je pense à ce que m'a dit la vieille bergère de chez nous, que j'ai été consulter avant mon départ : (imitant une vieille femme) Mon enfant, vous allez à Paris, et vous voulez savoir si vous vous y marierez... retenez bien ceci : le premier homme que vous rencontrerez sur votre route sera votre époux... Mon époux, le premier homme que je rencontrerai! en voilà une prédiction! aussi fallait voir comme j'ouvrais de grands yeux en chemin... J'en ai bien rencontré quelques vieux, mais j'ai tourné la tête, ça ne doit pas compter... et en fait de jeunes, je n'ai vu qu'un papillon... Faut être juste, il y a bien des hommes qui sont papillons, mais un papillon n'est pas un homme. Ah! si je me mariais, je sais bien comment il me faudrait un mari... d'abord, je le voudrais jeune, bien jeune; pour avoir plus de temps à l'aimer... et puis tendre, confiant, aux petits soins... cela doit être si doux d'être calinée... puis, quant au physique, pourvu qu'il ne fût ni bien ni mal... (se levant) Ah! mon Dieu! j'y pense... mais en prenant la diligence, le premier homme que je rencontrerai sera le conducteur... et ces conducteurs qui sont si gros, si lourds... (orage, à ce moment un éclair brille; le tonnerre gronde.) Un éclair!... ah! mon Dieu! le tonnerre à présent, et la pluie qui tombe, et la diligence qui n'arrivera qu'à cinq heures... et vite dans mon gros arbre.

AIR :

Quel vilain temps, mon Dieu!

Le ciel est tout en feu :

Certes, j'ai du courage ;

Mais je tremble pourtant...

Mettons-nous un instant

A l'abri de l'orage.

FLORESTAN, en dehors.

Avancez donc

NINI.

Un jeune homme, un garçon,

Quelle mise élégante!

Qu'il est gentil.

Si c'était mon mari,

Que je serais contente!

FLORESTAN, entrant.

(Suite de l'air.)

Mon oncle, avancez donc,

Je suis en retard.

ROCHONNET.

Non.



C'est trop d'impatience  
Déjà, nous approchons  
Et nous arriverons  
Avant la diligence.

SCENE II.

ROCHONNET, FLORESTAN, NINI.

FLORESTAN, *faisant courir Rochonnet.*

Mais je vous assure, mon oncle..

ROCHONNET.

Doucement, doucement donc, Florestan.

NINI.

Il se nomme Florestan, le joli nom !

ROCHONNET.

Est-ce que le ciel t'a concédé un oncle pour  
lui faire sauter les ravins, franchir les haies,  
escalader les murs... vrai, tu n'économise  
pas ton oncle..

FLORESTAN.

Eh quoi ! mon oncle, vous vous refusez...

ROCHONNET.

A la course au clocher?... oui... ce genre  
d'exercice ne rentre plus dans mes moyens, et  
d'ailleurs c'est inutile : tiens, regarde, la poste  
est à deux pas d'ici, *(tirant sa montre)* et la  
diligence ne doit passer que dans un quart  
d'heure..

NINI.

Ciel ! il va à Paris... comme moi .. ô ma  
prédiction !

FLORESTAN

Allons, mon oncle, embrassons-nous encore  
et partez... il va pleuvoir à verse, et je crain-  
drais...

ROCHONNET.

Qu'importe une averse quand on a de la  
sensibilité et un parapluie... non, non, je  
veux consacrer ces quinze minutes à te donner  
d'utiles conseils...

NINI.

Juste comme madame Duflot.

ROCHONNET.

Tu ne sais pas, Florestan, ce qu'on peut  
faire de morale en un quart d'heure.

FLORESTAN.

Mon oncle, vous devez retarder...

ROCHONNET.

Qu'est-ce à dire ?

FLORESTAN, *à part.*

Quelle patience ! *(haut)*. Eh bien ! parlez, je  
vous écoute. *(ici on entend gronder le ton-  
nerre)* Là, quand je vous le disais, hein ? quel  
coup de tonnerre !

ROCHONNET.

Tant mieux, ce bruit m'inspire. La foudre  
à côté de la morale, c'est de l'harmonie imita-  
tive.

AIR : *j'en guette un petit.*

Contre la tourbe créancière,  
Et lorsqu'il n'a ni feu, ni lieu,  
Un oncle est un paratonnerre  
A l'usage de tout neveu.

Mais ce neveu, mon neveu, doit tout faire  
Pour appeler la foudre rarement  
Et doit surtout s'il est aimant  
Ménager son paratonnerre,  
Ménager ton paratonnerre.

FLORESTAN..

Je le ménagerai, mon oncle, je le ména-  
gerai.

ROCHONNET.

Et tu auras raison... tiens, viens-là, sous ce  
gros arbre.

NINI.

Ah ! mon Dieu !

ROCHONNET.

Nous serons tout-à-fait à l'abri. *(Ils se pla-  
cent sous l'arbre, mais de côté, de sorte que  
Nini est toujours en vue du spectateur.)* (1)

NINI.

Si j'écoute, ce ne sera pas ma faute.

ROCHONNET.

Vois-tu, Florestan, je t'aime bien, je t'aime  
autant qu'un oncle peut aimer... tu étais  
premier clerc dans l'étude de maître Bon-  
nard, à Saint-Remy, notre endroit ; tu avais  
suivi toutes cours en Provence, et certes, à  
l'âge de vingt-cinq ans, tu es bien notre pre-  
mier jurisconsulte... mais il fallait que je  
payasse ta pension, que je t'habillasse, que je  
te blanchisse !.. eh bien ! quand tu as voulu  
me quitter pour aller à Paris, et que tu as  
ajouté : Mon oncle, je ne vous demanderai  
rien, vous n'entendrez plus parler de moi,  
que t'ai-je répondu ?

FLORESTAN.

Va !

NINI.

C'est d'un bien bon oncle !..

ROCHONNET.

Oh ! d'abord, il y a eu combat... je me di-  
sais : C'est le fils de ma sœur... c'est mon  
sang... mais puis-je empêcher mon sang de  
devenir un Démosthène, de gagner cent mille  
livres de rente...

NINI.

Cent mille livres de rente.

FLORESTAN.

Mais mon oncle...

ROCHONNET.

Non, garde-les... je ne te les demande pas...  
moi, je n'en ai que cinq, ne me les demande  
pas non plus ; car, maintenant que je suis  
assuré de ta fortune, je compte les placer en  
viager, ce qui m'en fera huit... hen ! ce n'est  
pas bête !

(1) Florestan, Rochonnet, Nini.



FLORESTAN.

Tout comme il vous plaira, mon oncle.

NINI.

Pauvre garçon ! mais il nous ruine, nous et nos enfants...

ROCHONNET.

Par exemple, une fois que tu seras à Paris...

FLORESTAN.

Oh ! Paris ! que n'y suis-je déjà.

ROCHONNET.

Mais reste donc sous le parapluie, tu vas te faire mouiller...

NINI.

Il a raison, si mon mari allait gagner un rhume.

FLORESTAN.

C'est que, voyez-vous, lorsque vous me parlez de Paris, je ne sais ce que j'éprouve, ce que je veux, ce que je fais... Paris, avec ses deux Colonnes, son Panthéon, ses Invalides, son Louvre, ses Tuileries...

ROCHONNET.

Tu vas te mouiller.

FLORESTAN.

Paris avec ses grisettes, ses lorettes, ses coquettes...

ROCHONNET.

Tu vas te mouiller.

FLORESTAN, arrachant le parapluie des mains de son oncle.

Paris, avec son gaz, ses théâtres, sa chaumière, son Prado..

ROCHONNET, courant après lui.

Eh bien ! voilà que tu prends le parapluie pour toi tout seul.

FLORESTAN.

Ah ! c'est que lorsque je pense à Paris...

ROCHONNET.

Vois-tu, Florestan, tu es jeune, tu es un superbe homme, à ta place, je commencerais par me marier.

NINI.

Ah ! très bien, ça !..

FLORESTAN, se plaçant avec son oncle sous le parapluie.

Me marier, m'enchaîner, quand je puis être libre, heureux, voltiger de belle en belle.

NINI, tristement.

Comme le papillon.

FLORESTAN.

Non, mon oncle, non ; plus tard, quand je serai comme vous, quand j'aurai la goutte... car, vous avez la goutte, vous, et ça m'a toujours donné à réfléchir, vous qui passez pour si sage, si vertueux...

ROCHONNET.

Ah ! mon Dieu ! ne va pas supposer... un héritage de mon grand père... c'est la seule chose dont il m'ait transmis la jouissance... et quand je dis jouissance... enfin, marie-toi plus tard, puisque telle est ta volonté ; mais, au moins, choisis une femme riche...

NINI.

Ah ça ! mais, il m'en veut donc ce vieux-là ?

FLORESTAN, quittant le parapluie.

A quoi bon, une femme riche, puisque j'aurai cent mille livres de rente.

ROCHONNET.

Mets-toi donc à convert.

FLORESTAN.

Une femme qui me plaira, à la bonne heure, et, tenez mon oncle, voilà comme je la voudrais (*Jour peu à peu.*)

AIR : tout le contraire.

Toujours d'une charmante humeur,

NINI.

J'ai la figure assez riante,

FLORESTAN.

Un vrai modèle de douceur,

NINI.

Je ne suis pas du tout méchante,

FLORESTAN.

De la grace dans chaque trait.

NINI.

Ah ! combien mon âme est émue,

Il vient de faire mon portrait

Et pourtant, il ne m'a pas vue.

ROCHONNET.

Ah ! voilà le ciel qui s'éclaircit et le beau temps qui revient, je puis fermer mon parapluie. (1)

FLORESTAN

Et moi, me rendre à la poste.

ROCHONNET.

Un dernier conseil... quand tu seras à Paris, tu feras bien de choisir un quartier paisible, un quartier moral... tiens, l'on m'a parlé du quartier latin, ce doit être un quartier de savants ; à ta place, j'irais demeurer-là.

FLORESTAN.

J'irai, mon oncle, j'irai, je vous le promets.

NINI, lisant la suscription de sa lettre.

Madame, Madame Péruchelle, rue Saint-Jacques, quartier latin... comme c'est drôle. (*Ici, on entend un bruit de grelots.*)

FLORESTAN.

Ciel ! mon oncle, entendez-vous la diligence ?

ROCHONNET.

Embrassons-nous !

FLORESTAN.

Vite, mon oncle !

NINI, sortant de l'arbre et se dirigeant vers la poste.

Ah ! bientôt mon mari !

FLORESTAN.

Adieu, mon oncle.

(1) Rochonnet, Florestan, Nini.

SCENE III.

ROCHONNET, *scul.*

Allons, bon, je pleure, à présent, ce n'était pas assez de mouiller mon parapluie, il faut encore que j'inonde mon mouchoir... pauvre Florestan ! que sera-t-il à Paris, privé des conseils de son oncle, de son mauvais sujet d'oncle ! car, je puis me l'avouer à moi, quoique provincial, je fus un Don Juan de Marana, quelque chose comme Nabuchodonosor avant sa transformation, et quand je pense que cet innocent (*Ici, on entend le fouet du postillon.*) Eh quoi ! la diligence repartirait déjà !.. oui, là voilà qui va passer... le cœur me bat... oh ! que c'est donc bête, un cœur d'oncle... j'éprouve le besoin de m'appuyer contre cet arbre.

LE POSTILLON, *en dehors.*

Oh ! là, cocotte ! oh ! là !

ROCHONNET.

Le voici !

SCENE IV.

ROCHONNET, *en scène. La diligence passe au fond, dans un chemin creux, on n'en aperçoit que la moitié. Florestan est dans le coupé. Nini sur l'impériale.*

FLORESTAN.

Au revoir, mon oncle, portez-vous bien !

ROCHONNET.

Fils de ma sœur, je te donne ma bénédiction.

NINI.

Merci, mon oncle !

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

LE QUARTIER LATIN.

Léthéâtre représente un hôtel garni du faubourg Saint-Germain. — Un vaste carré au cinquième étage, faisant face au public. — Des portes avec des numéros.

SCÈNE PREMIÈRE.

INDIANA, FLORESTAN, NINI.

*Au lever du rideau, Nini met des papillottes à Florestan; et Indiana cire les bottes de Mérovée.)*

INDIANA.

Cirer les bottes de celui qu'on aime, en voilà de l'amour.. D'abord, ça fatigue ; ensuite, ça salit les doigts... mais bah ! un coup d'œil de Mérovée et ça paraît tout naturel.

NINI,

*à Florestan qui regardait Indiana.*

Mon voisin, si vous tournez toujours la tête, je vous prévins que vous allez vous faire brûler...

FLORESTAN, *regardant Indiana.*

Que de dévouement, que d'abnégation !

INDIANA, *prenant une autre botte.*

A l'autre, maintenant.

FLORESTAN.

Indiana, vous eussiez été digne d'être la femme d'un Romain.

INDIANA.

Ah ! les Romains avaient, j'en suis sûre, des procédés plus délicats...

AIR : *de l'artiste.*

Ils étaient moins despotes

Que vos étudiants.

Quel ennui que les bottes  
Quand il fait mauvais temps.

Et la pauvre grisette  
Dans le quartier latin,  
En les cirant, regrette  
Le cothurne romain.

FLORESTAN.

Certes, le cothurne était préférable ; d'ailleurs, c'était une économie... pour le remontage

NINI,

*roulant très vite les cheveux de Florestan.*

Toujours elle. Voyez un peu s'il me regardera.

FLORESTAN.

Faites donc attention, ma voisine, vous me tirez les cheveux.

NINI.

Voilà ce que c'est que de tourner la tête.

FLORESTAN.

Ah ! Mérovée est bien heureux.

INDIANA.

Oh ! oui, il devrait l'être... car on se plaît à reconnaître que je ne suis pas dépourvue de quelque grâce... hier encore, en allant chercher ma crème, un gros comme tout, et bien

convert... m'a fait des propositions, mais des propositions.

FLORESTAN.

De vilaines propositions?

INDIANA.

Non, de superbes, financièrement... mais d'affreuses, moralement parlant.

NINI, *en train de friser Florestan.*

Tenez-vous donc, mon voisin.

INDIANA,

*gesticulant avec ses deux bottes qu'elle a passées dans ses mains.*

Il fallait voir comme j'ai rembarré ce gros love-lace... *(déclamant.)* Moi, trahir Mérovée, moi, consentir à ce pacte d'infamie, non, monsieur, non. *(Appuyant une botte sur son cœur.)* Tant que ce cœur battra...

FLORESTAN, *jetant un cri.*

Ah! vous m'avez brûlé.

NINI.

C'est votre faute, vous n'êtes occupé que de mademoiselle. Tenez, regardez-là tout à votre aise, vos papillottes sont mises.

FLORESTAN.

Je dois être cocasse ainsi... comment me trouvez-vous, Indiana?

NINI, *à part.*

Coiffez donc votre mari pour que ça tourne au profit d'une autre.

FLORESTAN, *à Indiana.*

Vous ne répondez pas.

INDIANA.

Est-ce que ça me regarde... sachez donc que pour Indiana, il n'y a qu'un homme dans le monde, et que cet homme est Mérovée, le roi des étudiants.

AIR : *toi qui connais les hussards etc.*

A lui, pour lui, mon amour, ma tendresse,  
A lui, pour lui, mes soins et mon appui.  
A lui, pour lui, mes bons mots, ma jeunesse.  
Bref, ici-bas, je ne vis que pour lui.

A l'estaminet, quand sous son bra- je me présente,  
Chaque étudiant ôte sa pipe avec égard,  
Et quelquefois même, on me voit majesté fumante,  
Triomphalement conquérir la poule au billard.

A lui, pour lui, etc.

C'est mon Dieu, mon maître et j'adore mon esclavage,  
Mais après l'hymen qui va nous unir pour jamais...  
Il voudrait mon châle, il porterait ma montre en gage,  
Bref, il me battrait, m'assommerait, que je dirais :

A lui, pour lui, etc.

## SCENE II.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE. (1)

MADAME PÉRUCHELLE, *en dehors.*

Non, propriétaire, non, je ne giterai pas plus longtemps dans votre logement.

(1) Indiana, Florestan, madame Péruchelle, Nini.

INDIANA.

Tiens, c'est la Péruchelle, la maîtresse couturière de Nini.

NINI.

Ah! mon Dieu, comme elle paraît en colère.

MADAME PÉRUCHELLE,

*(entrant, et montrant un rat suspendu au bout d'un cordon de sonnette.)*

Suspendre un rat au cordon de ma sonnette... mais c'est donc l'arche de Noé que cette maison.

INDIANA.

Écoutez donc, un hôtel garni.

MADAME PÉRUCHELLE.

Garni, garni de rats... J'y perdrai toutes nos pratiques; aussi j'ai rendu ma clef, et dès ce soir...

INDIANA.

Comment, madame Péruchelle, pour un rat.

MADAME PÉRUCHELLE.

Je sais bien, mademoiselle, qu'il y a des maisons où un rat de plus ou de moins...

INDIANA.

Est-ce une personnalité, madame?

MADAME PÉRUCHELLE.

Je ne savais pas que vous prendriez ce rat mort pour une personnalité...

FLORESTAN.

Allons, la paix, la paix!..

INDIANA.

Eh! non, laissez la parler... on sait bien pourquoi madame prêche aujourd'hui la sagesse.

MADAME PÉRUCHELLE.

Qu'est-ce à dire?

INDIANA.

Lorsqu'on est obligée comme elle de se faire teindre les cheveux, de mettre du rouge et de se mettre en rapport avec monsieur Oudinot pour le chapitre de l'embonpoint.

MADAME PÉRUCHELLE.

C'est une horreur, c'est une calomnie... au surplus, que m'importent les propos de cette femme? N'ai je pas mes souvenirs qui me consolent... J'ai été jeune aussi, moi... *(d'un air tragique et se promenant avec noblesse.)* J'ai été belle aussi, moi... j'ai eu des adorateurs aussi, moi.

INDIANA.

Bah!

NINI.

Comment! madame Péruchelle.

MADAME PÉRUCHELLE.

Oui, Nini, oui; mais les hommes, ah! quels monstres!.. Le dernier surtout, un polisson qui m'avait promis le mariage, le bonheur, la fortune, et qui disparut un beau jour, ne me laissant que 365 francs de rente.

INDIANA.

Juste un franc par jour.



FLORESTAN.

Vous devez bien le maudire dans les années bissextiles... (1)

MADAME PÉRUCHELLE.

Je le maudis toujours., et si jamais je le retrouve.. (*d'un ton tragique.*) Aussi Nini, toi mon élève, pauvre fleur des champs qui viens t'épanouir au soleil de la ville, songe que l'air qu'on y respire peut étioier ton innocence, dessécher ta pudeur, faner ta vertu... et si tu veux te conserver belle et pure, odorante et suave, n'aime pas, n'aime jamais, cela fait trop souffrir.

INDIANA, *sur le même ton.*

Et mets ton cœur à la caisse d'épargne, merci!

MADAME PÉRUCHELLE.

Nini, ne l'écoutez pas, et promettez moi de quitter cette maison.

NINI,

*regardant Florestan qui cause familièrement avec Indiana.*

Oh! je n'ai plus rien qui m'y retienne.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, MÉROVÉE.

MÉROVÉE, *en dehors.*

Moquons-nous d'ça

Tra la la, etc.

INDIANA.

C'est la voix de Mérovée!

MADAME PÉRUCHELLE.

Allons bon, le plus mauvais sujet du carré, cette maison, e'est comme un omnibus, on peut crier : complet.

MÉROVÉE, *entrant.*

Air : *Moquons-nous d'ça.*

Moi de la chirurgie  
Je m'occupe assez peu,  
J'ai choisi la folie  
Pour mon unique Dieu.  
Je suis l'un des adeptes  
Du célèbre Musard.

Mais quant aux noirs préceptes  
Du grand Corvisard.

Je m' moque de ça

Tra la la

Tra la la la la la.

Que me fait Hypocrate

Et que me fait helas,

L'étude de la rate

Des jambes et des bras.

Pour triompher des prudes,

Du beau sexe amateur,

J'ai borné mes études

A l'étude du cœur.

(bis.)

Parlez-moi d'ça

Tra la la

Tra la la la la.

(bis.)

INDIANA. (1)

Est-il gentil! venez ici, mon bichon, on ne dit donc rien à sa petite chachatte.

MÉROVÉE.

Indiana, du feu!

INDIANA

Oui, mon ange, tout de suite.

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Son ange!.. c'est son diable qu'elle devrait dire.

FLORESTAN.

Est-il adoré, c'est un pacha, ma parole d'honneur.

MÉROVÉE.

Florestan, j'ai fait tes invitations!

FLORESTAN.

Et l'on a accepté!

MÉROVÉE, *allumant sa pipe avec le feu que lui donne Indiana.*

Oh! cela n'a pas été sans peine... j'ai eu à lever des scrupules... à vaincre des résistances... ils avaient de la peine à te pardonner ta réception comme avocat et ton dernier triomphe au barreau... écoute donc, un étudiant en droit qui travaille, qui perce... c'est d'un détestable exemple! Non, disaient-ils, non, c'est un piocheur, c'est un gâte-métier, c'est un ci, c'est un ça... mais alors, avec ce talent que je possède en dehors de la Faculté, j'ai plaidé ta cause, j'ai parlé champagne, dinde aux truffes, pâté de foie gras... ça leur a fermé la bouche, et dans une demi -heure, ils seront ici, avec ces demoiselles.

INDIANA.

Est-il gentil, mon Mérovée... on ne fait donc pas une risette à sa maman.

MÉROVÉE.

Mon mouchoir.

INDIANA.

Oui, mon chéri!

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Son chéri, un grand gueux!

FLORESTAN.

Du champagne, des truffes, un pâté de foie gras... diable! mais il ne fallait pas...

MÉROVÉE.

Il fallait convaincre à tout prix!

INDIANA, *à Florestan, s'appuyant sur Mérovée.*

Tiens, n'allez-vous pas le gronder, ce pauvre trésor... dis donc, mon chat, es tu passé à la mairie.

MÉROVÉE.

Oui, nos bans sont publiés, et dans huit jours, on saluera en toi madame Mérovée... donne moi ma canne, ma plus grosse.

INDIANA.

Ah! mon dieu! mais tu me fais trembler... et qui te force à prendre?..

(1) Madame Péruchelle, Nini, Indiana, Florestan.

(1) Nini, madame Péruchelle, Mérovée, Indiana, Florestan.

MÉROVÉE.

Je vais chez un usurier, ( *à Florestan.* )  
chez le tien, Florestan, pour cette lettre de  
change de trois cents francs...

NINI, *à part.*

Ciel ! il doit de l'argent !

MADAME PÉRUCHELLE.

Encore un mange tout.

FLORESTAN.

Ah ! cela est vrai, je suis bien inquiet, bien  
tourmenté, et si l'on venait à savoir... j'en-  
courrais la radiation.

MÉROVÉE.

Allons, morbleu ! de la joie, de la confiance,  
je vais chez ton homme.

INDIANA, *se penchant et offrant sa joue.*

Vous ne m'embrassez pas ?..

MÉROVÉE.

Allons, faites votre bonheur !

MADAME PÉRUCHELLE, *à part.*

Il me semble qu'à sa place, moi je le mor-  
drais.

FLORESTAN.

Vous, Nini, aux provisions...

NINI, *à part.*

Elle reste, et Florestan seul avec elle ; oh !  
je ne serai pas longtemps.

FLORESTAN.

Si madame Péruchelle veut prendre part  
à notre petite fête.

MADAME PÉRUCHELLE.

Merci, je me démenage !

FLORESTAN.

Allons, à bientôt, et vive la joie !

AIR : de l'abbé galant.

Vive folie

Et table élégamment servie,

Vont réunir

Tous les disciples du plaisir.

MÉROVÉE, *à Indiana et à Florestan.*

Tous les deux, mettez le couvert...

Pour les amis de classe,

Ta première cause, mon cher

Veut une cause grasse.

REPRISE.

Vive folie, etc.

(Nini, Mérovée et madame Péruchelle sortent.)

#### SCÈNE IV.

INDIANA, FLORESTAN.

INDIANA *allant chercher une table qui est sur  
le carré.*

Allons, à nous deux.

FLORESTAN, *réfléchissant.*

Seul avec elle... si j'osais.

INDIANA.

Ah ça ! je ne suis pas assez forte, est-ce que  
vous ne venez pas m'aider ?

FLORESTAN, *approchant la table.*

Si fait, si fait, c'est que je pensais...

INDIANA.

A quoi ?

FLORESTAN.

Vous avez dû vous apercevoir.

INDIANA.

De quoi ?

FLORESTAN.

Vous avez dû comprendre que je soupi-  
rais...

INDIANA.

Pourquoi ?

FLORESTAN.

Que je désirais vous offrir...

INDIANA.

La nappe... où diable trouver une nappe ?  
( *entrant chez elle.* ) Ah ! ce grand drap tout  
blanc, qui m'est revenu de la lessive. ( *Elle  
sort un instant et rentre bientôt après avec un  
drap sous son bras.* )

FLORESTAN.

C'est drôle, ce n'est pourtant qu'une gri-  
sette, et je n'ose pourtant pas... allons donc,  
du courage, Florestan... quand par état, on  
parle pour les autres, on ne doit pas être em-  
barassé pour soi.

INDIANA, *qui a étendu la nappe et apporté  
divers objets.*

Ah ! que c'est donc gentil, que c'est donc  
gentil ! et quand il y aura là dessus des assiet-  
tes, des couteaux, des couverts... voyons, les  
couteaux d'abord... ah ! les miens !...

FLORESTAN.

C'est incompréhensible ! mon cœur bat,  
ma tête brûle, et je ne trouve pas un mot,  
pas une expression...

INDIANA, *rentrant.*

Voici les couteaux.

FLORESTAN.

Mademoiselle, si vous connaissiez mes sen-  
timents...

INDIANA, *suivant son idée.*

Ils n'ont pas le fil... mais c'est égal... ( *Elle  
met les couteaux sur la table et sort.* )

FLORESTAN.

Allons, bon, mes sentiments qui n'ont pas  
le fil. Aussi, a-t-on jamais vu parler senti-  
ment à une grisette.

INDIANA, *revenant avec les assiettes.*

Maintenant voici les assiettes.

FLORESTAN.

Croyez bien que je ne suis pas un étudiant  
comme un autre.

INDIANA, *montrant au public une assiette tout  
écornée.*

Et dire que j'en ai deux douzaines comme  
ça...

FLORESTAN.

Mais mademoiselle, vous n'avez pas l'air de  
me comprendre.

INDIANA.

Et vous, vous n'avez pas l'air de m'aider.

FLORESTAN.

Cependant, ces nombreux bouquets que vous avez bien voulu recevoir.

INDIANA.

Comment, c'était de vous ?

FLORESTAN.

Mais sans doute.

INDIANA, *riant*.

Ah ! ah ! ah !

FLORESTAN.

Est-ce que vous ne les auriez pas conservés.

INDIANA.

Ah ! ah ! ah ! mais ce n'est pas moi, c'est Mérovée qui les a reçus, et si vous saviez ce qu'il en faisait.

FLORESTAN.

Qu'en faisait-il donc ?

INDIANA.

AIR : *un homme pour faire un tableau.*

Au café, joueur assidu  
Il y devait beaucoup de chose,  
Mais il venait à l'Ambigu  
De voir le Miracle des Roses.  
Aussi vos fleurs, payant ses frais,  
Sur le comptoir trouvaient leurs places  
Et pour lui, vos charmants bouquets,  
Se transformaient en demi-tasses.

FLORESTAN.

Ah ! c'est une indignité ! je suis trahi, je suis baffoué... mais je me vengerai, et vous aurez beau fermer l'oreille, je serai toujours là près de vous, et je vous aimerai tant, je vous le dirai si souvent...

INDIANA.

Mais monsieur, finissez donc, si quelqu'un, si Mérovée vous voyait...

FLORESTAN.

Tant mieux ! je voudrais qu'il me vît à vos genoux... comme cela.

NINI, *qui est entrée sur les derniers mots.*

Ciel !

INDIANA, *se sauvant*.

Ah !

FLORESTAN, *entrant chez lui*.

Nini ! elle avait bien besoin de venir...

## SCÈNE V.

NINI seule, *un panier à la main*.

A ses pieds, ah ! c'est affreux... après cela, fiez-vous donc à ce que vous disent les vieilles bergères... oh ! c'est fini, je n'y crois plus... C'était bien la peine de me dépêcher tant, avec ça qu'un vieux monsieur me suivait dans la rue. (*Imitant la voix de Rochonnet.*) « Si mademoiselle voulait mon bras ? mademoiselle pourrait glisser... » Comme si ces vieux-là

vous offraient le bras pour vous empêcher de faire des faux pas... Mais Florestan, ce billet de 300 francs qu'il doit à un usurier... ah ! malgré qu'il ne m'aime pas... si je pouvais le sauver...

ROCHONNET, *en dehors*.

Ah ! ça mais, c'est donc au ciel qu'il habite ?

NINI.

Cette voix, mais je ne me trompe pas, c'est celle du vieux monsieur qui me suivait tout à l'heure.

ROCHONNET, *en dehors*.

Heureusement je tiens la rampe. (*Ici, on entend dans l'escalier le bruit d'une personne qui dégringole.*)

NINI.

Aurait-il eu l'audace de me suivre. — Oh ! mon Dieu le voilà qui dégringole. (*Allant au fond.*) Monsieur, monsieur, vous êtes vous fait mal ?

ROCHONNET.

Non, non, je tiens la rampe, ne faites pas attention.

NINI.

Il prend la rampe, il est temps.

## SCÈNE VI.

NINI, ROCHONNET.

ROCHONNET.

J'ai failli me rompre le cou, mais bah ! à la guerre comme à la guerre... (*Apercevant Nini.*) Je savais bien moi, que je la retrouverais !...

NINI.

C'est moi que vous cherchez, monsieur...

ROCHONNET.

Non, je cherchais mon neveu. — Mais je vous préfère, il n'y a pas de comparaison.

NINI, *à part*.

C'est drôle, j'ai déjà entendu cette voix là...

ROCHONNET, *l'agaçant*.

Il faut donc vous apprivoiser, petite sauvage. (*Il veut l'embrasser.*) (1)

NINI.

Monsieur, je vous prie de finir !...

ROCHONNET.

Je n'ai pas commencé.

NINI.

Vous me prenez pour une autre.

ROCHONNET.

Ecoutez, petite, on peut vous dire ça.

NINI.

Non, je n'entends pas ça...

ROCHONNET.

Ma parole d'honneur, je vous aime !

NINI.

Fi, que c'est vilain, à votre âge... avec une figure comme celle-là.

(1) Rochonnet, Nini.



ROCHONNET.

Vous voudriez me faire monter.

NINI.

Non, je veux vous faire descendre, au contraire, et tout de suite, allons, partez.

ROCHONNET.

Jamais... vous êtes trop jolie!

NINI, à part.

Mais où donc ai-je vu cette figure, où donc ai-je entendu cette voix?

ROCHONNET.

Foi de Rochonnet!

NINI, à part.

Rochonnet, l'oncle de Florestan,

ROCHONNET.

Il faut que je vous embrasse!

NINI.

Finissez, où j'appelle!

ROCHONNET.

Ton chevalier Fidèle... eh bien! qu'il vienne... je l'attends!

NINI, à part.

Oh! quelle idée!

ROCHONNET.

Nous rompons une lance en votre honneur!

NINI.

C'est ça que vous avez l'air d'y attacher un grand prix à mon honneur?

ROCHONNET.

Celui que vous voudrez... j'ai de l'aisance et je suis veuf... *Une fortune et ma main* sont à vos pieds, disposez-en!

NINI, à part.

Il y vient de lui-même (*haut.*) encore, faudrait-il être sûr qu'un amour si subit...

ROCHONNET.

Une épreuve, vous voulez une épreuve, je m'y sou mets, demandez-moi ce que vous voudrez.

NINI.

Ce que je voudrai... (*à part.*) Essayons pour ce pauvre Florestan. (*haut.*) Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez de la fortune...

ROCHONNET.

De l'aisance... ah! j'ai dit de l'aisance.

NINI.

Si j'osais...

ROCHONNET, à part.

Un appel de fonds, bravo.

NINI.

D'abord soyez bien persuadé qu'il s'agit d'une bonne œuvre.

ROCHONNET.

Toujours, c'est convenu!

NINI.

Pour un pauvre jeune homme!

ROCHONNET, à part.

Son chevalier fidèle, connu!

NINI.

Il a fait de petites dettes que son oncle refuse de payer.

(1) Nini, Rochonnet.

ROCHONNET.

Qui est-ce qui m'a bâti un oncle comme ça.

NINI.

N'est-ce pas?... et je pensais que si vous étiez à sa place...

ROCHONNET.

Dites un mot, et je m'y mettrai... à la place de cet oncle...

NINI, à part.

Il ne crois pas si bien dire. (*Haut.*) Et vous paierez.

ROCHONNET.

Sans compter... combien est-ce?

NINI.

Cent écus!

ROCHONNET.

Ah! bigre! la somme est majeure!

NINI.

Vous hésitez?

ROCHONNET, à part.

Mais la quêtuse est mineure, ça compense. (*Haut.*) Du tout, je trouve au contraire que c'est bien peu... cent misérables écus...

NINI.

Eh bien! mais alors, il y a les frais aussi qui se montent à cent vingt francs.

ROCHONNET.

Je n'en veux pas savoir davantage. (*A part.*) de peur que ça ne monte encore plus. (*Haut.*) Tiens, voilà de l'or; nous disons 420 francs.

NINI.

Il est sauvé, et ça ne sortira pas de la famille.

ROCHONNET.

Les voici et maintenant.

NINI.

Maintenant, je vais aller arrêter les frais, et retirer la lettre de change.

ROCHONNET.

Diable! et qu'aurai-je donc pour mon bien-fait.

NINI.

Le plaisir d'avoir fait une bonne action,

ROCHONNET.

Rien que ça!

NINI.

Et puis mon amitié, mon estime.

ROCHONNET.

C'est toujours un commencement, je veux être votre Sigisbé..

NINI.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROCHONNET.

C'est espagnol, c'est andaloux; vous demeurerez dans cette maison?...

NINI.

Voici ma porte!

ROCHONNET.

En ce cas, vous devez connaître mon neveu, M. Florestan?

NINI.

Voilà sa chambre.

ROCHONNET.

Mais alors, c'est ici que je veux passer le temps de mon séjour à Paris, et si l'une de ces chambre était vacante...

NINI.

A point nommé celle-ci que ma maîtresse d'apprentissage a quittée.

ROCHONNET.

Alors, je vais aller trouver le concierge.

NINI.

C'est inutile, en voici la clé.

ROCHONNET.

Bravo ! je vais m'y installer à l'instant, je tombe de lassitude.

NINI.

Et moi, courons vite chez l'usurier de M. Florestan.

ROCHONNET.

Ah ! mais je fais une réflexion... (*Courant après elle*) Mademoiselle... ah ! bah ! de la méfiance, c'est indigne d'un Rochonnet... Ah ! c'est ici que mon neveu habite ? pauvre garçon ! je suis sûr que je vais le surprendre en train de piocher...

FLORESTAN, *en dehors.*

Messieurs les étudiants  
S'en vont à la chaumière.  
Pour danser le cancan  
Et la Robert-Macaire,  
A mort.

ROCHONNET.

C'est sa voix !

## SCÈNE VII.

ROCHONNET, FLORESTAN, *sortant de chez lui.*

Tiens, mon oncle.

ROCHONNET.

Oui monsieur, votre oncle qui voudrait bien savoir comment vous vous trouvez dans un hôtel garni !...

FLORESTAN.

Comment je m'y trouve ! mais pas trop bien, allez mon oncle ; dans ces hôtels harnis, quand on n'a pas le sou.

ROCHONNET.

Ah ! ah ! monsieur n'a pas...

FLORESTAN.

Je suis enfoncé à la profondeur du puits de Grenelle.

ROCHONNET.

Comment, malheureux, tu en es réduit ?..

FLORESTAN.

Oh ! moi et ma bourse nous sommes bien réduits... mais du moment que vous voilà... « Et puisque je retrouve un oncle si fidèle... »

ROCHONNET.

Mais tes études, tu n'as donc rien fait ?

FLORESTAN.

Rien fait, mon oncle, vous lirez la *Gazette des Tribunaux* !...

ROCHONNET.

Il se pourrait ?..

FLORESTAN.

Ca va vous paraître invraisemblable, parce que je vous ressemble... mais j'ai été beau...

ROCHONNET.

Toi ?

FLORESTAN.

J'ai été superbe !

ROCHONNET.

Tu as été superbe, et tu ne me demandes rien... embrasse-moi.

FLORESTAN.

Oh ! oui, je vous embrasse... mais j'ai intention de vous demander quelque chose...

ROCHONNET.

Des conseils, peut-être ?

FLORESTAN.

Non !

ROCHONNET.

De l'argent, peut-être ?

FLORESTAN.

Non pas peut-être... mais bien sûr...

ROCHONNET.

Florestan, il y a un an, avant de me quitter, vous m'avez dit : Mon oncle, je ne vous demanderai jamais rien.

FLORESTAN.

Eh bien ?

ROCHONNET.

Si tu veux que nous restions amis, songe à ta promesse.

FLORESTAN.

Où donc entrez-vous, mon oncle ?

ROCHONNET.

J'entre chez moi.

FLORESTAN.

Comment ? vous demeurez...

ROCHONNET.

Ca ne te regarde pas...

## SCÈNE VIII.

FLORESTAN, *seul.*

Et un auteur a osé s'écrier :

Qu'un oncle est un caissier donné par la nature...

On a bien raison de dire que la poésie embellit tout... mais Mérovée ne revient pas, et ce fatal billet, je suis à une impasse.

SCÈNE IX.

FLORESTAN, LA COMTESSE DE MAULÉON

LA COMTESSE.

Au cinquième, m'a-t-on dit... ah ! madame Péruchelle... il faut que je tienne bien à vous.

FLORESTAN, apercevant madame Mauléon.

Tudieu ! la jolie femme !.. Madame cherche quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Oui, ma couturière (*à part*). Quand on plaide en séparation avec son mari, on ne saurait s'entourer de trop bons arguments, et le moyen d'avoir raison, c'est de paraître jolie.

FLORESTAN.

Madame Péruchelle est, je crois, sortie... voici d'ailleurs sa porte... mais sa première demoiselle doit être dans la maison, et je vais moi-même...

LA COMTESSE.

Je vous serai infiniment obligée, Monsieur...

SCÈNE X.

LA COMTESSE, seule.

Ah ! ce pauvre comte ! plaider en séparation par incompatibilité d'humeurs... il va se donner un ridicule... est-ce ma faute, si je suis jeune et s'il est vieux, si j'aime le monde et lui la retraite... est-ce ma faute, enfin, si j'aime tout ce qu'il n'aime pas, et si je déteste bien cordialement tout ce qui lui plaît... Heureusement, nous avons des juges à Paris, ils ne pourront me condamner à vieillir, et je le vois, lui, tenu de rajeunir et d'être aimable par arrêt de la première chambre... quelle bonne fortune pour la *Gazette des Tribunaux*. Mais voyons si madame Péruchelle est chez elle (*Elle frappe à la porte de madame Péruchelle*).

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Au numéro cinq et au cinquième, ce doit être là (*Il frappe à la porte de Florestan*). On a bien raison de dire que l'éloquence est fille du ciel... et je ne m'étonne plus si, dans ses plaidoiries, ce jeune homme s'élève à une hauteur... influence de la localité.

LA COMTESSE.

Serait-elle effectivement sortie?..

LE COMTE.

Ah ! ça, mais elle est donc sourde, l'éloquence ?

LA COMTESSE.

Ciel ! qu'ai-je vu !..

LE COMTE.

Hein ? plaît-il ?

LA COMTESSE.

Mon mari...

LE COMTE.

La comtesse ! Et peut-on savoir ce que madame la comtesse vient faire ici ?

LA COMTESSE.

J'allais vous adresser la même question.

LE COMTE.

Air : *adieu, je vous fuis bois charmant*.

Ce n'est pas un secret d'Etat.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas non plus un mystère.

LE COMTE.

Je venais chez mon avocat,

LA COMTESSE.

Je venais chez ma couturière...

A vous, les traits ingénieux...

LE COMTE.

A vous la grâce et l'élégance.

LA COMTESSE.

Oui, nous venons ici, tous deux, Chercher nos moyens de défense.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLORESTAN, NINI. (1)

FLORESTAN.

Madame, voici la première demoiselle de madame Péruchelle.

LA COMTESSE.

Je suis on ne peut plus reconnaissante.

NINI.

Mon Dieu ! madame, c'est que ma maîtresse est sortie ; j'ai bien chez moi la pelisse de madame la comtesse ; mais on ne voit pas clair dans ma petite chambre, et vous faire essayer votre pelisse sur le carré...

LA COMTESSE.

J'en conviens, c'est assez original !..

NINI.

Si ces messieurs promettaient de ne pas regarder...

LA COMTESSE.

Oh ! l'un d'eux est mon mari... et c'est si peu curieux, un mari.

NINI.

Permettez, c'est que l'autre est avocat, et Madame sait que les avocats...

LA COMTESSE.

Oui, c'est assez bavard... mais apportez toujours, il me suffira de jeter un coup-d'œil.

LE COMTE.

Avocat?.. est-ce à Monsieur Florestan que j'aurai l'honneur de parler ?

FLORESTAN.

A lui-même.

(1) Nini, la comtesse. Florestan, le comte.



LE COMTE, *montrant la comtesse.*

Monsieur, je vais au fait... il s'agit d'une séparation avec madame...

FLORESTAN.

Comment? cette jolie dame...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur... Monsieur le comte ne veut pas qu'on me trouve jolie.

FLORESTAN.

Il aura beaucoup à faire.

LE COMTE.

Mais, monsieur, vous ne m'écoutez pas...

FLORESTAN.

Si fait... si fait... je vous suis...

LE COMTE, *à part.*

Il me suit, il me suit, et il regarde toujours du côté de ma femme (*haut.*). Vous saurez donc, monsieur, qu'au lieu de me prodiguer ses soins, madame passe ses nuits au bal.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! oui, monsieur, j'ai la perfidie d'adorer la mazourka.

FLORESTAN.

La mazourka, mais je la danse aussi, moi, madame.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous la dansez?... mais vous êtes un homme précieux, et j'espère qu'à mon prochain bal...

FLORESTAN.

J'aurai cet honneur!

LE COMTE.

Ah ça, monsieur, êtes-vous mon avocat ou celui de ma femme?

FLORESTAN.

Pardon, monsieur, je vous écoute.

LE COMTE.

C'est bien heureux!.. Un autre grief que vous ne manquerez pas de faire valoir, c'est que madame dépense un argent fou pour sa toilette

FLORESTAN.

Aussi convenez qu'elle est mise avec un goût...

LA COMTESSE,

*à Nini, qui lui montre un échantillon.*

Non, ce n'est pas le prix... mais je craindrais que le velours giroflée...

NINI.

Je vous assure, madame, que c'est ce qu'il y a de mieux porté.

LE COMTE.

Vous entendez, vous appuierez sur la toilette.

FLORESTAN.

Oh! je comprends parfaitement. Vous verrez quelles phrases rondantes... « La toilette, cette ruine des ménages, cette plaie des familles, cette pomme de discorde.

LA COMTESSE, *à Nini.*

Non, vous avez beau dire, il nous faudrait l'avis d'un homme de goût.

FLORESTAN.

Un homme de goût, présent!

LA COMTESSE.

Comment, monsieur...

FLORESTAN.

Je m'entends un peu en toilette, et si vous aviez assez de confiance...

LE COMTE.

Monsieur, vous me permettrez de vous dire que cette conduite...

FLORESTAN.

Ah! mille pardons, nous en étions à la toilette. (*déclamant.*) « Cette pomme de discorde, ce sacrifice à la mode. Ah! n'avons-nous pas raison de dire avec ce législateur romain: « Une femme ne doit être belle que par sa vertu...

LE COMTE.

Bravo!

FLORESTAN, *à la comtesse.*

A votre place, je mettrais des bouillons de satins, de grands biais en pareil, et une cor-delière à torsade de soie.

LE COMTE.

Mais M. l'avocat.

FLORESTAN, *accourant près du comte.*

Ah! oui, la toilette, cette plaie des ménages, cette ruine des familles...

VOIX, *en dehors.*

Hohé, les autres, hohé!

LE COMTE.

Quel est ce bruit?

FLORESTAN..

Ah! mon Dieu!... mille pardons, Monsieur, mais des amis, un déjeuner de garçons...

LA COMTESSE.

Un déjeuner d'étudiants, je me sauve!

LE COMTE.

Aussi bien la présence de votre partie adverse vous donnait des distractions... à demain, chez moi, monsieur Florestan, voici mon adresse.

LA COMTESSE.

Mademoiselle ma couturière, n'oubliez pas de m'apporter cette pelisse...

NINI.

Non, madame.

LE COMTE, *donnant la main à la comtesse.*

Madame, pour aujourd'hui encore...

LA COMTESSE.

C'est juste, la séparation n'est pas prononcée. (*Ils vont pour sortir, on entend des éclats de rires dans l'escalier.*) Ah! mon Dieu, tous ces jeunes gens qui vont nous voir...

FLORESTAN.

Prenez le petit escalier, au bout du corridor, de ce côté.

LE COMTE, *sortant avec la comtesse*  
Merci!

SCÈNE XIV.

FLORESTAN, NINI, MÉROVÉE, INDIANA,  
ÉTUDIANTS, GRISETTES.

Air : de la Parisienne.

En avant, marchons,  
Fièrement partons,

Les flacons, les pains, les ois et les dindons,  
Et mettons-nous à table.

MÉROVÉE.

Bataillon en avant, halte, présentez armes,  
haut armes, rompez vos rangs... arche! *(Tous  
les étudiants et les grisettes se débloquent et  
poussent des cris de joie.)*

FLORESTAN.

Dites donc, les amis, vous êtes en avance.

MÉROVÉE.

Il n'y a rien de tel que l'estomac pour bat-  
tre le rappel... à table!

TOUS.

A table! à table!

CHOEUR.

A table. *(bis.)*

Vive un repas aimable,  
Que chaque étudiant  
Pour fêter sa grisette,  
Vende son code et mette  
Sa garde-robe en plan...

A table, etc.

UN ÉTUDIANT.

Une chaise... il n'y a plus de chaises.

FLORESTAN.

Il n'y a plus de chaises! tiens, prends la  
moitié de la mienne (1).

NINI.

Les places sont-elles marquées?

MÉROVÉE.

Elles le sont naturellement, chacun à gau-  
che de sa chaise, et que personne ne sente  
les coudes à droite.

INDIANA.

C'est bêtise, entre amis!..

MÉROVÉE.

Indiana, vous n'avez pas la parole!

INDIANA.

Je me tais, mon ange!

MÉROVÉE.

Et moi, je repare: à la santé du héros de  
ce banquet!

TOUS.

A la santé de Florestan!

FLORESTAN.

Merci, merci, mes bons amis.

MÉROVÉE.

A ses succès futurs, à la brouille des fami-  
lles, aux séparations de corps et de biens, aux  
coups de poing, aux coups de pied, bref, à  
toutes ces sources de calamité générale qui en

(1) Nini, un étudiant. Indiana, Mérovée, une gri-  
sette, Florestan, un étudiant assis sur le dossier de la  
chaise de Florestan.

sont une de prospérité particulière pour mes-  
sieurs les avocats.

TOUS.

Bravo!

MÉROVÉE.

Je bois à l'École de Médecine... à l'École,  
pas à la médecine... je bois à Indiana et à  
toutes les grisettes du quartier latin.

TOUS.

Bravo!..

NINI.

Monsieur Florestan, voici une lettre qu'on  
vient d'apporter pour vous.

FLORESTAN.

Une lettre!.. à propos de lettre, Mérovée,  
as-tu vu l'usurier?

MÉROVÉE.

C'est à peine; car en m'apercevant, il m'a  
flanqué la porte au nez; mais patience, si ja-  
mais je le rencontre...

FLORESTAN, qui a ouvert sa lettre, se levant.

Juste ciel.

L'ÉTUDIANT, placé sur le dossier de la  
chaise, route par terre en criant.

MÉROVÉE.

Qu'as-tu donc?

FLORESTAN.

Ma lettre de change acquittée.

MÉROVÉE.

Ah! bah!

FLORESTAN.

J'y suis, c'est lui, c'est mon oncle!

MÉROVÉE

Ton oncle?

FLORESTAN.

Il est ici!

MÉROVÉE.

Ton oncle est ici. *(chantant en improvi-  
sant l'air et les paroles.)*

Passez-moi mon carnet,  
Que j'improvise un sonnet  
À l'oncle Rochonnet  
Qui n'est pas un benêt.  
J'en donne mon bonnet,  
À boire, à boire, à boire,

TOUS.

Nous quittons-nous sans boire,  
Nous quittons-nous  
Sans boire un coup.

INDIANA.

Eh bien! eh bien! est-ce que nous en res-  
tons là?... il fait froid ici.

MÉROVÉE.

Elle a raison, il faut réchauffer ça: le feu  
au punch!

FLORESTAN.

Qui est-ce qui l'y met?

INDIANA.

Moi, mais il me faudrait du papier.

MÉROVÉE, lui donnant une lettre.  
En voici.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

C'est une horreur, une infamie, une monstruosité !

TOUS.

La Péruchelle !

NINI.

Qu'avez-vous ?

INDIANA, *jetant les yeux sur la lettre.*

Que vois-je ! une écriture de femme !

MADAME PÉRUCHELLE.

Ce que j'ai ? j'ai que je n'ai pas de logement... pas un placard à louer dans toute la rue Saint-Jacques... heureusement que je n'avais pas encore rendu ma seconde clef.... et je vais... *(Elle entre dans la chambre où est entré Rochonnet.)*

INDIANA, *parcourant la lettre.*

Ah ! quel horreur !

FLORESTAN.

Mais elle va chez mon oncle.

MÉROVÉE, *le retenant.*

Ne bouge pas !

INDIANA, *courant à Mérovée.*

Un rendez-vous d'amour, monstre, brigand !

MÉROVÉE, *à part.*

La lettre d'Arthémise, je suis flambé.

INDIANA.

Un rendez-vous ! ah ! je me trouve mal. *(Ici on entend des cris poussés dans la chambre de madame Péruchelle.)*

VOIX, *en dehors.*

Au voleur ! à l'assassin ! au feu !

TOUS, *se levant.*

Qu'y a-t-il donc ?

MADAME PÉRUCHELLE, *revenant.*

Un homme là, dans ma chambre... ce n'était pas assez d'un rat, il a fallu...

ROCHONNET, *entrant en pet en l'air et en caleçon.*

Où sont les voleurs, où sont les assassins ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Ciel ! M. Rochonnet !

ROCHONNET.

La Péruchelle !

FLORESTAN.

Ils se connaissent !

MADAME PÉRUCHELLE.

Mon séducteur, je m'évanouis ! *(elle va tomber sur Indiana qui se trouvait mal à l'avant-scène.)*

INDIANA.

Prenez donc garde, vous voyez bien que je me trouve mal.

MADAME PÉRUCHELLE.

Voulez-vous bien me laisser m'évanouir.

INDIANA.

Allez vous évanouir plus loin.

CHOEUR GÉNÉRAL.

*(Indiana et la Péruchelle s'évanouissent aux deux extrémités du théâtre. Les étudiants donnent un charivari.)* La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

## DEUXIÈME ACTE.

### LE CHATEAU D'EAU.

Le théâtre représente une vue du Château d'Eau, prise du Marché aux Fleurs.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS, MARCHANDES, PROMENEURS. LE FACTIONNAIRE, NINI, *à l'avant-scène vendant des fleurs*, PINGOT et VICTOIRE, *sur un banc.*

CHOEUR.

Air : *Marché de la Muette.*

Ach'tez, ach'tez d'jolis bouquets,  
Voyez, voyez comme ils sont frais,  
Galants, pour fleurir vos objets  
Il faut, il faut vous mettre en frais.

NINI.

Oui, madame, c'est tout au juste.

UN PORTEUR.

Bourgeoise, faut-il vous porter ça ? vous donnerez ce que vous voudrez.

LA BOURGEOISE.

Tiens, mon garçon, madame Cramoisi, faubourg du Temple, n° 57. Ne vas pas te tromper, l'œillet d'Inde est pour ma fille, les oreilles d'ours pour mon gendre, et la giroflée est pour mon mari.

LE PORTEUR.

Ah ! la giroflée est pour...



LA BOURGEOISE.

Oui, il sait ce que c'est.

LE PORTEUR, *à part.*

Pauvre cher homme ! (*ils sortent chacun d'un côté.*)

PINGOT.

Limonadier, un grand verre pour la payse

LE MARCHAND DE COCO.

Voilà bourgeois.

UN PATISSIER, *traversant.*

Ils brûlent, ces gros-là, ils brûlent !

UN TITI.

Un chausson d'un sou.

LE PATISSIER.

Voilà.

LE TITI, *mordant dans le chausson.*

Et voilà vot' sou.

LE PATISSIER.

C'est un monaco, je n'en veux pas.

LE TITI, *rejetant le chausson.*

V'là votre chausson.

LE PATISSIER, *courant après lui.*

Petit filou.

LE MARCHAND DE COCO, *à Pingot.*

C'est deux liards, not' bourgeois.

PINGOT.

Deux liards, comme l'argent va vite à Paris.

## SCENE II.

LES MÊMES, UN JOUEUR D'ORGUE.

LE JOUEUR.

Parlez, faites-vous servir, j'ai des cahiers à deux ; quatre et six sous... Attention pour la ronde du Château-d'Eau

AIR : *nouveau de M. Doche.*

Cette place est la Reine  
Des places de Paris,  
La foule s'y promène,  
On y voit réunis,  
Des lions, des lionnes,  
Des troupiers, des sauteurs,  
Des moutards et des bonnes,  
Des femmes et des fleurs.  
Huit gros lions de pierre  
Qui gardent le château,  
Puis un factionnaire  
Chargé de garder l'eau.  
Et voilà le tableau  
Qu'offre le Château-d'Eau.

TOUS.

Oui, voilà, etc.

[ 2<sup>e</sup> COUPLET. (*même air.*)

De charmantes actrices,  
Qui s'en vont répéter...  
De superbes nourrices

Qui donnent à têter...

De vertueuses dames,  
Des omnibus complets,  
Des fabricants de drames,  
Des tyrans, des niais,  
Des badauds qui se traînent  
Tout le long des trottoirs ;  
Des filoux qui leur prennent  
Leurs bourses, leurs mouchoirs ;  
Voilà le vrai tableau,  
Qu'offre le Château-d'Eau !.

TOUS.

Voilà, etc. etc.

UN TITI.

Père Anacréon, détalez, v'là les sergents de ville.

LE JOUEUR.

Les sergents de ville... je me cavale, bonsoir la compagnie. (*tout le monde se disperse.*)

## SCÈNE III.

ROCHONNET, NINI.

ROCHONNET, *des lunettes bleues et un toupet blond.*

C'était elle, mon ombre, mon caniche, l'affreuse Péruchelle, enfin.. Heureusement, grâce à ce toupet blond, à ces lunettes bleues et à ce nez rouge, j'en suis sorti blanc, elle ne m'a pas reconnu... oh ! les femmes ! les femmes ! et surtout les vieilles femmes ! me forcer à sortir de mon caractère et de la chambre que j'avais payée d'avance, me séparer de cette petite Nini, dont je devais être le sigisbé ; me poursuivre comme une bête fauve, en violation des lois, et quand la chasse est interdite ! ah ! c'en est trop ! c'en est trop ! (*il marche à grands pas.*)

NINI.

Prenez donc garde, monsieur, vous écrasez mes pieds d'alouette.

ROCHONNET.

En croirais-je mes verres bleus... Nini !

NINI.

Vous me connaissez ?

ROCHONNET, *ôtant ses lunettes bleues.*

Rochonnet ; le trop heureux Rochonnet.

NINI.

Se peut-il ?

ROCHONNET.

AIR : *de ma Céline, amant modeste.*

Parmi des fleurs fraîches écloses,  
Je vous trouve sur mon chemin,  
Quoi, Nini, vous vendez des roses ?  
De votre part, c'est inhumain.  
Lorsque l'histoire écrite par nos pères,  
Dit en pleurant sur d'antiques erreurs,  
Joseph fut vendu par ses frères,  
Osez-vous bien vendre vos sœurs.

NINI.

On n'est pas plus galant. Mais il m'a bien fallu prendre un parti, lorsque madame Péruchelle a quitté le quartier Saint-Jacques pour s'établir marchande à la toilette rue de Breda, je fus trop heureuse de rencontrer une jardinière de mon pays, qui vendait des fleurs au Château-d'Eau, et que je remplace en son absence.

ROCHONNET.

Et quand je songe que pour vous rencontrer, j'ai fait tous les hôtels de la rue Saint-Jacques... — Mademoiselle Nini, s'il vous plaît ? — connais pas. — Est-ce ici que demeure mademoiselle Nini ? — hein ? mademoiselle Nini ? — Nini ! — Nini. — Nenni... enfin, je vous retrouve.

NINI.

Et dans quel état, ces lunettes bleues, ces cheveux blonds...

ROCHONNET.

Oui, j'ai blondi, blondi de désespoir, blondi pour échapper à un vieux lierre qui voulait me prendre pour son ormeau... car vous ne savez pas, Nini, la Péruchelle m'en veut, elle m'a fait des menaces, elle m'a dit qu'elle avait un poignard à sa jarrettière, elle m'a même proposé de me le montrer ce poignard, quelle horreur !

NINI.

Mais pourquoi vous en veut-elle ?

ROCHONNET.

Parce que je n'en veux plus.

AIR : *du luth galant.*

Cela remonte à mes premiers amours,  
Qu'elle était belle en petits jupons courts,  
A l'âge de quinze ans, je crois la voir encore !  
Alors je lui disais : je t'aime, je t'adore !  
Maintenant je lui dis : je te hais, je t'abhorre ?  
Le serment d'aujourd'hui pourra durer toujours.

NINI.

Ah ! monsieur Rochonnet, de l'inconstance !

ROCHONNET.

C'est vrai, je suis léger, que voulez-vous ?

NINI.

Comme votre neveu, M. Florestan.

ROCHONNET.

Plus léger que mon neveu, plus aimable aussi, plus connaisseur surtout, un profane qui avait un trésor sous la main et qui...

NINI.

Que fait-il à présent ?

ROCHONNET.

Que sais-je?... il demeure à la Chaussée-d'Antin, place Breda, dans une maison émaillée de jolies femmes... entre nous, on le dit amoureux de l'entre sol. (*Madame Péruchelle paraît au fond.*)

NINI.

Allons, il n'y faut plus penser.

ROCHONNET.

Ah ! Nini, maintenant que je vous ai retrouvée, je ne quitterai plus ces boulevards ; ici, tout est beau, tout est charmant, tout est aimable. (*apercevant la Péruchelle.*) Ah ! (*il se salue.*)

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah ! (*elle poursuit Rochonnet.*)

#### SCENE IV.

NINI.

Eh bien ! où donc est-il passé?... ah ! le voilà qui court, il bouscule tout le monde : est-il devenu fou ? Mais c'est singulier, on dirait qu'il est poursuivi... une femme est sur ses traces (*riant*). Ah ! ah ! ah ! je ne me trompe pas, c'est madame Péruchelle... pauvre cher homme ! il en fera une maladie... (*regardant ses fleurs*). Mais voilà bientôt trois heures, ces pauvres petites fleurs, comme elles baissent la tête ! vite, allons chercher de l'eau à la fontaine. (*à une marchande*). Mère Urbin, gardez ma place.

LA MARCHANDE.

Volontiers, ma petite !

NINI.

Je reviens à l'instant !

#### SCENE V.

FLORESTAN, CLAIRE.

CLAIRE.

Non, monsieur, non, je ne dois pas vous écouter davantage.

FLORESTAN.

Toujours inhumaine.

CLAIRE.

Oubliez-vous que je suis la fiancée du comte Mauléon...

FLORESTAN.

La fiancée... tenez, mademoiselle, la trahison est une chose horrible, et pour rien au monde je ne voudrais abuser d'un secret dont je suis dépositaire ; mais la conduite de monsieur le comte est affreuse !

CLAIRE.

Affreuse, je ne suis pas de votre avis, je trouve au contraire qu'il se conduit très bien, témoin sa corbeille de mariage ; déjà il m'a acheté des cachemires, des diamants, il m'a promis encore de renouveler mon appartement de la rue de La Bruyère, un boudoir délicieux, je vous le ferai voir ; entre voisin, une visite ne tire pas à conséquence.



FLORESTAN.

Oh ! je sais, mademoiselle, qu'auprès de vous, je suis tout à fait sans conséquence.

CLAIRE, *le lorgnant.*

Mais pas du tout, je vous trouve gentil, vous avez un petit air sentimental qui sent encore un peu sa province, mais qui vous sied à ravir.

FLORESTAN.

Au moins, il n'est pas trompeur... ah ! je voudrais pouvoir cacher mes sentiments, être assez Parisien pour me faire un visage, pour me composer un caractère, alors, rougissant d'un amour que je déteste...

CLAIRE.

Prenez donc garde, si vous déclamez sur le boulevard, tout à l'heure on fera cercle autour de nous.

FLORESTAN.

Toujours la même ironie... ah ! vous êtes insensible, vous êtes cruelle.

CLAIRE.

Cruelle... hélas ! pas assez peut-être ; mais vous me faites oublier que lorsque je vous ai rencontré, je venais pour acheter des fleurs... voulez-vous me permettre ?

FLORESTAN.

A la condition que vous me permettez de vous les offrir.

CLAIRE.

Mais je ne sais si je dois...

FLORESTAN.

Des fleurs, cela s'accepte, comme vous disiez tout à l'heure, sans conséquence.

CLAIRE.

Eh bien ! voyez ce rosier du Bengale.

FLORESTAN.

Ah ! madame, que de bontés. (*A la marchande.*) Ce rosier, madame.

C'est trois francs, monsieur.

CLAIRE.

Et puis ce caméléa, cet oranger, cette tubéreuse.

FLORESTAN, *à part.*

Diable ! (*Haut.*) Ah ! madame, c'est trop de bontés !...

LA MARCHANDE.

C'est vingt-cinq francs, monsieur. (*Florestan paye.*)

CLAIRE.

Madame vous ferez porter tout cela, rue de La Bruyère, quartier Breda, n. 40, chez mademoiselle Claire de St-Phal... voici ma carte.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, NINI.

NINI, *portant deux arrosoirs.*

Dieu que c'est donc lourd !

FLORESTAN.

Me ferez-vous l'honneur d'accepter mon bras ?...

CLAIRE, *le reconnaissant.*

Mais j'ai des ménagements à garder.

NINI.

Que vois-je !

FLORESTAN.

Ah ! madame, quand j'espérais déjà.

CLAIRE.

Eh bien ! espérez encore, qui sait si mon mariage venait à manquer.

FLORESTAN.

Vous êtes adorable !

NINI.

Ah ! mais c'est affreux !

FLORESTAN, *sortant avec Claire, à part.*

Décidément, le sentiment est très cher à Paris.

NINI.

Venir là... à cette place... Ah ! je suffoque !

LA MARCHANDE.

Mademoiselle, ce monsieur qui s'en va là-bas avec cette belle dame, vient d'acheter ces trois pots de fleurs.

NINI.

Il achète des fleurs, et c'est pour une autre.

LA MARCHANDE.

Il faudra les porter demain à cette adresse.

NINI.

Voyons, mademoiselle Claire de St-Phal, rue de La Bruyère, n. 60, près la place St-Georges... Oh ! j'irai moi-même...

(*Un escamoteur est venu ranger une table au milieu du théâtre.*)

L'ESCAMOTEUR.

Allez la musique !

(*Symphonie de clarinette, de grosse caisse, la foule s'y porte et fait cercle.*)

## SCÈNE VII.

L'ESCAMOTEUR, SON PAILLASSE, *la musique, promeneurs.*

L'ESCAMOTEUR.

AIR : *du Marchand d'image.*

De ses secrets la nature,  
M'a créé le confident,  
Et j'ai fait plus d'une cure  
Qui démontre mon talent.

J'embellis la nature,  
J'tir' les cart's aux passants.

J'tir' la bonne aventure,  
Je tire aussi les dents

Et l'un de mes aïeux, a sans accident

Tiré la dernière dent  
d'Adam.

(*Montant une grosse dent.*) Oui, messieurs,



la voilà cette dent de notre premier père... Hein ! quelle grosse mère!... aussi mon bisaïeul fut-il breveté du gouvernement d'alors attaché à toutes les ambassades de l'époque, pensionné sur la cassette du souverain et enrichi des tabatières les plus flatteuses... Eh bien je suis le continuateur de cet illustre aïeul, parlez, faites-vous servir. Je ne parle pas pour un tas d'imbéciles qui m'entourent, mais pour les savants qui pourraient par hasard s'être glissés dans la société, parlez messieurs. Confiez-moi vos machoires et vous verrez si j'en suis une... Allez la musique. (*Tout le monde fait cercle.*)

### SCENE VIII.

LES MEMES, MADAME PÉRUCHELLE, *entrant précipitamment.*

C'était lui, je l'ai reconnu... Oh ! la vengeance... la vengeance !... que pourrais-je inventer pour punir ce vieux monstre de Rochonnet, comme dit le prince Rodolphe dans les Mystères de Paris. C'est par l'esprit que tu captives... eh bien ! je te rendrai bête, c'est par le physique que tu as plu... eh bien ! je te rendrai laid... oh ! si je pouvais le rendre affreux.

L'ESCAMOTEUR.

Oui, messieurs, sans mal ni douleur ; tel que vous me voyez, j'ai arraché des dents jusque dans les bouches du Rhône.

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah ! la Chouette m'inspire... je tiens ma vengeance, monsieur, monsieur.

L'ESCAMOTEUR.

Voilà ! présent ! qu'y a-t-il pour le service de madame ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Deux mots, monsieur.

L'ESCAMOTEUR.

Une confidence... Paillasse, occupez la société.

MADAME PÉRUCHELLE.

Monsieur, vous voyez ce petit vieux qui se dirige par ici ?

L'ESCAMOTEUR.

Parfaitement, madame.

MADAME PÉRUCHELLE.

Voyez-vous, à présent ce Napoléon tout neuf.

L'ESCAMOTEUR.

Parfaitement aussi.

MADAME PÉRUCHELLE.

Il est à vous si vous me donnez une dent de cet homme !

L'ESCAMOTEUR.

Mais madame...

MADAME PÉRUCHELLE.

Silence, le voici, observons ! (*Ils vont dans le fond.*)

### SCENE IX.

LES MEMES, ROCHONNET.

ROCHONNET.

Je l'ai perdue près des Folies-Dramatiques, me revoilà... Si la Péruchelle court toujours, elle doit s'approcher de la Bastille... tant mieux qu'elle reste en tête-à-tête avec l'éléphant, je ne m'y oppose pas.

MADAME PÉRUCHELLE.

Consentez-vous ?

L'ESCAMOTEUR.

Je consens !

ROCHONNET.

Ah ! Nini ! Nini ! si saviez combien je souffre.

NINI.

Et moi donc.

L'ESCAMOTEUR.

Qu'ai-je entendu, monsieur souffre ?

ROCHONNET.

Oui, monsieur, et je souffrirai longtemps.

L'ESCAMOTEUR.

C'est ce qui vous trompe !

ROCHONNET.

Monsieur aurait un moyen de m'en débarrasser ; monsieur pourrait mettre un terme à mes douleurs.

L'ESCAMOTEUR.

Oui, monsieur, suivez-moi.

ROCHONNET.

Ah ! monsieur, que de reconnaissance !... (*Ils entrent dans le cercle.*)

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah ! je serai donc vengée comme la Chouette.

ROCHONNET.

Eh bien ! monsieur, que faites-vous donc !

L'ESCAMOTEUR.

Allez la musique. (*On entend un cri poussé par Rochonnet, et couvert par le bruit de la musique.*) Sans mal ni douleur.

ROCHONNET.

C'est affreux ! ça ne se fait pas... je veux ma dent... à la garde !

MADAME PÉRUCHELLE.

La garde, la voilà !

ROCHONNET.

La Péruchelle !

MADAME PÉRUCHELLE.

Reconnais, à ce trait, les fureurs d'une amante.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## TROISIÈME ACTE.

### LE QUARTIER D'ANTIN.

Le théâtre représente un élégant boudoir. — Deux portes au fond, masquées par de riches tapisseries.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, INDIANA, M<sup>me</sup> DE SAINT-LÉON.

CLAIRE, *tirant les cartes.*

Air : *un bandeau couvre les yeux,*

Un' deux, trois, quatr' cinq, six, sept,  
Du trèfle, bravo ! toujours c'est  
L'argent qui l'accompagne.

Un' deux, trois, quatr', cinq, six, sept,  
Le roi de carreau, bravo, c'est  
Un homme de campagne.

INDIANA.

Tiens, monsieur de Saint-Léon... si tu m'en crois, au lieu d'écouter ce que disent les cartes, nous lirons tout de suite les lettres que nous venons de recevoir.

CLAIRE.

Mais, à quoi bon, puisque les cartes vous ont dit ce qu'elles renferment.

INDIANA.

Raison de plus pour vérifier... ne m'as-tu pas dit que je devais recevoir une nouvelle, que cette nouvelle parlerait d'argent.

CLAIRE.

Oui, l'as de trèfle et l'as de carreau ; l'as de carreau, une lettre ; l'as de trèfle, de l'argent.

INDIANA.

Nous allons voir.

MADAME SAINT-LÉON.

Et à moi, tu m'as dit que je recevrais une lettre d'un homme de campagne.

CLAIRE.

Oui, le roi de carreau, il est encore là pour le dire...

MADAME SAINT-LÉON.

C'est peut-être le notaire de chez nous. A mon dernier voyage, il me faisait deux doigts de cour... les deux doigts l'auront décidé à me mander ma main.

INDIANA, *qui a ouvert sa lettre.*

Dieu !

CLAIRE.

Hein ?

MADAME SAINT-LÉON.

Quoi ?

INDIANA.

Un congé de mon propriétaire.

CLAIRE.

Qu'est-ce que je t'ai dit, une lettre qui parlerait d'argent.

INDIANA.

Merci, elle en parle en de très-mauvais termes.

MADAME SAINT-LÉON.

Voyons si mon homme de campagne saura mieux s'exprimer (*lisant.*). Dieu !

CLAIRE.

Hein ?

INDIANA.

Quoi ?

MADAME SAINT-LÉON.

Le père nourricier de mon dernier, qui me menace de me le renvoyer le premier.

CLAIRE ET INDIANA.

Ab ! ah ! ah !

CLAIRE.

Qu'est-ce que j'ai dit ?.. un homme de la campagne, le père nourricier, c'est clair !

MADAME SAINT-LÉON.

Un enfant d'un an, le renvoyer pour onze mois arriérés, je vous demande un peu ?

INDIANA.

Un locataire de dix-huit mois, lui donner congé pour six misérables termes ; brigand de propriétaire.

CLAIRE.

Eh bien ! mesdames, une autre fois, croirez-vous aux cartes ?

INDIANA.

C'est drôle, depuis que j'ai quitté le quartier latin pour habiter le quartier Saint-Georges ; depuis que j'ai banni de mon affection ce chenapan de Mérovée ; depuis qu'au lieu de crier les bottes, je brûle le pavé, que c'en est indécemment, je compare l'argent à quelque chose de problématique : plus j'en ai, moins il m'en reste.

CLAIRE.

L'argent, c'est comme l'amour, ça va et ça vient, mais ça ne reste pas.

MADAME SAINT-LÉON.

A propos d'amour, et ton soupirant ?

CLAIRE.

Mon nouveau futur, mon valet de cœur, ô Dieu ! j'en raffole, si tu savais comme il est gentil, et spirituel et galant... et puis c'est un avocat, un avocat très-bien.

INDIANA.

Moi, dans le quartier latin, je préférerais

les étudiants en médecine, ça un style plus chic.

CLAIRE.

Oh ! ne dis donc pas ça !... les avocats, c'est bien plus comme il faut, ça a des gants jaunes, des manières distinguées, et puis des égards, des procédés... depuis que monsieur Florestan me fait la cour, je reçois tous les matins des bouquets et la *Gazette des Tribunaux*.

INDIANA.

Quand il me faisait la cour, à moi, il n'était pas si grandiose, il est vrai qu'il n'était encore qu'étudiant.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais ton futur, monsieur le comte de Mauléon.

CLAIRE.

Mon roi de trèfle, hélas !

MADAME SAINT-LÉON.

Est-ce que tu ne l'aimerais plus ?

CLAIRE.

Je ne dis pas ça ?

INDIANA.

Tu l'aimes toujours ?

CLAIRE.

Je ne dis pas ça.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais alors, que dis-tu ?

CLAIRE.

Je dis qu'une pauvre femme est bien embarrassée quand elle a deux futurs, et qu'elle se trouve entre un roi de trèfle et un valet de cœur.

INDIANA.

Silence ! voici le roi de trèfle !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Ronde major !

CLAIRE.

Ah ! monsieur le comte, vous vous appropriez les médisances de Gavarni...

INDIANA.

Un monstre d'homme qui ne sait qu'inventer contre le quartier le plus séduisant de la capitale.

AIR : *en vérité, je vous le dis.*

Il médit de notre pudeur,  
Il nous prête mainte aventure.

LE COMTE.

Ainsi que vous, je vous le jure  
Je blâme ce dessinateur !

Si les vertus les plus parfaites  
A Paris voulaient se cacher,  
C'est, près le quartier des lorettes  
Qu'il faudrait venir les chercher.

CLAIRE.

Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux nouvelles voisines, madame de Saint-Léon, Indiana de Saint-Ildeson.

LE COMTE, *saluant*.

Mesdames !

INDIANA ET MADAME SAINT LÉON, *saluant*.  
Monsieur !..

LE COMTE. (1)

D'honneur, elles sont charmantes... mais, pardon, chère amie, j'avais à vous parler.

CLAIRE.

Ne vous gênez pas, monsieur le comte, parlez.

LE COMTE.

Permettez, c'est que...

INDIANA.

C'est que nous sommes de trop, partons !

CLAIRE.

Non pas ; monsieur le comte, ne peut avoir de secrets... quand les intentions sont pures, le mystère est inutile... sans doute, il s'agit de notre prochain mariage...

LE COMTE.

Non, non, chère amie, ce n'est pas tout-à-fait cela.

CLAIRE.

Comment, monsieur ?

LE COMTE.

C'est un peu cela, si vous voulez ; mais..

CLAIRE.

Mais, expliquez-vous, vous voyez bien que j'écoute, que j'attends, que mes nerfs sont dans un état affreux.

LE COMTE.

Calmez-vous, de grâce, je venais vous parler de cette terre d'Orvilliers.

CLAIRE.

Et c'est pour cela que vous faites un si grand mystère, une bagatelle...

LE COMTE.

C'est que, malheureusement, ce n'est point une bagatelle, on veut la vendre cent mille francs.

CLAIRE.

Et vous apportez le contrat... vous ferez un excellent mari.

LE COMTE.

Réfléchissez donc, cent mille francs, ce serait une folie.

CLAIRE.

Que voulez-vous, c'est un caprice que je tiens à passer.

LE COMTE.

Et moi, à lui faire passer (*haut*). Voyons, si je la louais pour la belle saison...

CLAIRE.

Louer, fi donc !

MADAME SAINT-LÉON.

Monsieur le comte ne le voudrait pas.

MADAME DE SAINT-LÉON. Claire, le comte, Indiana.



INDIANA.

C'est bourgeois, c'est mesquin !

LE COMTE.

Permettez, cependant...

CLAIRE.

Pas un mot de plus... m'épousez-vous, ou ne m'épousez-vous pas?..

LE COMTE.

Pouvez-vous en douter?..

CLAIRE.

Si vous m'épousez ? quand m'épousez-vous ?

LE COMTE.

Je voudrais que ce fût demain , aujourd'hui, mais je vous ai dit...

CLAIRE.

Et moi, je vous réponds par un article du code... Le mari doit aide et protection à sa femme... Voici comme j'interprète la loi!.. aide... cela veut dire, fortune, toilette, voiture ; protection... ça veut dire une maison de campagne; êtes-vous dans l'intention de remplir les obligations que le mariage impose ?

LE COMTE.

Tout-à-fait.

CLAIRE.

Alors, commencez par la maison de campagne, et nous verrons après.

LE COMTE.

AIR : de la valse de Giselle.

Vous le voulez il faut que j'y consente,  
Puisque vous plaire est mon unique espoir,  
Je sors, madame, et ce contrat de vente,  
Je reviendrai vous l'apporter ce soir.  
(Bas.)

Mais seule, ici, je vous verrai j'espère,

CLAIRE.

Un tête-à-tête,

LE COMTE.

Afin de mieux causer.

CLAIRE.

Je le promet, lorsque monsieur le maire  
M'aura permis de ne rien refuser.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Vous le voulez, etc.

LES FEMMES

Ne faut-il pas qu'un amoureux consente,  
Lorsque nous plaire est son unique espoir,  
Il cède enfin, et ce contrat de vente,

Il reviendra  
Me } l'apporter ce soir.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LE COMTE.

INDIANA.

Une terre, excusez ! la terre d'Orvillers, plus que ça de propriété.

CLAIRE.

Je ne sais, mais le trouble, l'embarras du comte, il faut que je sache. (Elle prend les cartes.)

MADAME DE SAINT-LÉON.

Que fais-tu donc ?

CLAIRE.

Je demande aux cartes quels sont les projets cachés de ce gros épouseur.

INDIANA.

Est-elle drôle, cette Claire, c'est qu'elle croit à la bonne aventure...

CLAIRE.

Si j'y crois ? tenez, Mesdames ; une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, le roi de treffle qui sort... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, le valet de cœur qui entre. (Florestan paraît au fond.)

### SCÈNE III.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Bonjour, Mesdames !

MADAME DE SAINT-LÉON.

Tiens, en parlant du valet de cœur...

FLORESTAN.

Belle dame, voici votre gazette ; voulez-vous aussi me faire le plaisir d'accepter ces fleurs ?.

CLAIRE.

Je vous remercie, Monsieur Florestan ; veuillez, je vous prie, mettre les fleurs dans ce vase, et la gazette sur ce divan.

FLORESTAN.

Est-ce le secret de mon cœur que vous demandez à ces cartes ?

INDIANA.

Voyez, Monsieur le présomptueux !

CLAIRE.

Eh ! mais c'est une idée, voyons donc si vous m'aimez véritablement.

FLORESTAN.

Et si les cartes disent oui ?

CLAIRE.

Je le croirai... coupez !

FLORESTAN.

De la main gauche ?

CLAIRE.

Toujours !

FLORESTAN.

Voilà !

CLAIRE.

Attention ! je vous prends en cœur.

TOUS.

Attention. (*Les trois dames sont sur des coussins ; Florestan se couche sur le tapis.*) (1)

CLAIRE.

AIR :

Un', deux, trois, quatr' cinq, six, sept,  
Dix de pique, de larmes, c'est  
L'amour qui vous tourmente  
Un' deux, trois, quatr' cinq, six, sept,  
Voilà la dame de cœur, c'est  
Moi qu'elle représente.

FLORESTAN.

Mais voilà tout auprès  
Deux autres valets  
Qui me font des traits.

CLAIRE.

Non, Monsieur, ces deux valets là  
Sont deux jeunes parents qu'elle a.

FLORESTAN.

Voyez-vous ça.

CLAIRE.

Un', deux, trois, quatr' cinq, six, sept,  
L'as de carreau, voyez-vous, c'est  
Une correspondance.

Un' deux, trois, quatr' cinq, six, sept,  
Le roi de trèfle qui paraît  
Surprend la confidence.

(*Le comte paraît au fond.*)

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je ?

INDIANA.

Le comte !

FLORESTAN, *laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Mon client !

CLAIRE.

Mais approchez donc, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Pardon, je craignais d'être importun.

CLAIRE.

Par exemple !

LE COMTE.

Vous avez de la société.

CLAIRE.

Un voisin, un avocat !

LE COMTE.

Avocat attaché au parquet... eh ! mais je crois reconnaître.

FLORESTAN, *à part.*

Aie ! aie ! aie !

LE COMTE.

Eh ! oui, parbleu, Monsieur Florestan.

CLAIRE.

Vous vous connaissez ?

FLORESTAN.

Vous devez être surpris, Monsieur le comte, de me trouver ici ?

LE COMTE.

Mais non, ne vous dérangez donc pas, je vous prie...

CLAIRE.

Est-ce que par hasard, ce retour imprévu, m'révélerait une méfiance outragée ; douteriez-vous de ma vertu, par hasard ?

LE COMTE

Ah ! chère amie, quelle idée ! ne savez-vous pas que ma confiance est sans bornes, ainsi que mon amour.. j'étais revenu pour vous proposer de vous conduire ce soir à l'Opéra... mais permettez moi de dire deux mots à Monsieur.

INDIANA, *bas à Claire.*

C'est un duel ! il va le provoquer à mort.

CLAIRE.

Tu crois, tant mieux ! ça sera mis dans la *Gazette des Tribunaux* ! (*Prenant le journal.*) Vois-tu, à l'article des nouvelles diverses... le comte de Mauléon et Monsieur Florestan, jeune avocat distingué, se sont battus pour une jeune et jolie personne, Mademoiselle Claire, demeurant à Paris, rue de la Bruyère, près la Fontaine Saint-Georges.

FLORESTAN, *se promenant avec le comte.*

Croyez. Monsieur le comte, que j'ignorais..

LE COMTE.

Ne vous excusez pas ; vous comprenez que je ne vous en veux nullement... toute fois, j'espère que vous serez discret... soyons rivaux, mais rivaux généreux.

LES FEMMES, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LE COMTE.

Vous riez ?..

CLAIRE.

Oui, d'un article de la *Gazette*.

INDIANA

Une femme qui plaide en séparation, parce que son mari fume... cette femme n'est pas de son siècle.

LE COMTE, *bas à Florestan.*

Diable ! si la *Gazette* allait me trahir.

FLORESTAN.

Je ne l'ai pas encore lue ce matin.

LE COMTE.

Quand donc finira cet éternel procès ?

FLORESTAN.

Nous plaidons dans huit jours.

LE COMTE

Encore huit siècles.

CLAIRE.

O ciel ! qu'ai je lu ? voyez donc, Mesdames ?

INDIANA ET MADAME DE SAINT-LÉON.

Ah ! quelle horreur !

(1) Florestan, mad.me de Saint-Léon, Claire, Indiana.

CLAIRE.

Ces Messieurs ont-ils fini leur entretien? devons-nous leur céder la place :

LE COMTE.

Chère amie, nous sommes tout à vous.

CLAIRE.

Tout à moi, Monsieur le comte, vous êtes tout à moi, vous le jurez.

LE COMTE.

Je le jure !

CLAIRE.

Sur la Gazette des Tribunaux ?

LE COMTE, *riant*.

Sur la Gazette des Tribunaux !

CLAIRE.

Prenez-garde, Monsieur le comte, vous allez effacer le nom de votre femme.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

CLAIRE.

Infamie ! dérision ! scélératesse !

LE COMTE.

Mais...

CLAIRE.

Un homme marié, me courtiser pour le bon motif... vieux rien dutout ..

LE COMTE.

Air : *de la savonnette impériale*.

Quand je vous intercède

Ecoutez la raison

CLAIRE.

Non, moi-même, je plaide

En séparation.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Quand je vous intercède,

Ecoutez la raison,

Ce n'est pas moi qui plaide

En séparation.

INDIANA ET SAINT-LÉON.

L'amant qu'elle possède

Voyez la trahison

Avec sa femme plaide

En séparation.

CLAIRE.

Non, jamais je ne cède

Pas d'explication

Je vous l'ai dit, je plaide

En séparation.

FLORESTAN.

Le ciel vient à mon aide

Puisque ma passion

Avec le comte plaide

En séparation.

LE COMTE.

Qu'à son courroux, mon départ mette un terme,

CLAIRE.

Trompé par lui, n'est-ce pas le plus gros

De tous les crimes que renferme

La Gazette des Tribunaux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quand je vous, etc.

## SCENE V.

LES MÊMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE,

Penez donc garde !

LE COMTE, *sortant*.

Ah ! pardon !

MADAME PÉRUCHELLE.

Le comte de Mauléon ! le faubourg Saint-Germain dans le quartier de Breda.

CLAIRE.

Tiens, vous le connaissez, Madame Péruchelle ?

MADAME PÉRUCHELLE.

En d'autres temps, j'habillais son épouse... une petite femme charmante, mais frivole ; capricieuse... distraite, et sujette aux quiproquos... son mari s'en est aperçu. .

FLORESTAN.

Et mon oncle, madame Péruchelle ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah ! le gueux ! invisible à l'œil nu... je le soupçonne d'habiter quelque four à plâtre...

FLORESTAN.

Ecoutez donc, depuis l'aventure de la dent...

MADAME PÉRUCHELLE.

Histoire de le défigurer, de le rendre sage... mais, ah bien oui, le monstre ! il n'a pas reculé devant un postiche d'hypopotame.

INDIANA.

Madame Péruchelle, je suis sûre que vous avez là une foule de choses délicieuses.

MADAME PÉRUCHELLE.

Et des marchés d'or, foi de marchande à la toilette.

FLORESTAN.

Comment, vous seriez à présent...

MADAME PÉRUCHELLE.

Marchande à la toilette, mon dieu, oui, c'est pour ça que j'ai quitté mon ancien quartier, voyez, mes petites chattes, des boas, des pelisses, des cachemires et un fichu de dentelle qui n'a jamais été porté qu'une fois.

INDIANA.

Au Mont-de-Piété !

MADAME DE SAINT-LÉON.

Ah ! le superbe chapeau.

CLAIRE.

Fi donc, j'ai mieux que cela.

MADAME PÉRUCHELLE.

Mieux que cela.



(*Claire va chercher un petit carton très es de forme comme un étui.*)

INDIANA.

Comment un chapeau là-dedans. C'est donc un chapeau Gibus.

CLAIRE.

Du tout, c'est un chapeau de femme, nouvelle invention.

FLORESTAN.

Comment, un chapeau de femme là dedans?

CLAIRE, *mettant le chapeau.*

C'est tout ce qu'il y a de plus à la mode ; voyez comme c'est ingénieux.

INDIANA.

Ah ! ma chère, tu as là une casquette un peu chouette.

## SCÈNE VI.

LFS MÊMES, Une BONNE.

LA BONNE.

Pardon, madame, mais il y a là dans l'antichambre, une jeune fille qui vous apporte des fleurs.

CLAIRE.

Ah ! sans doute les fleurs que vous m'avez achetées, monsieur Florestan ? Madame Péruchelle, passez avec ces dames et monsieur Florestan dans mon boudoir, dans une minute, je suis à vous.

FLORESTAN.

Mais cette jeune fille.

CHŒUR.

Nous ne pouvons }  
Elle vient en ces lieux } rester.  
Vous ne pouvez }  
L'innocence en ces lieux pourrait s'épouvanter.  
Prudemment nous devons nous éloigner par là,  
L'innocence est de trop rue Breda.

## SCÈNE VII.

CLAIRE, puis NINI, LA BONNE, un garçon portant des fleurs.

NINI.

Madame, ce sont les fleurs que...

CLAIRE.

Que vois-je ? me trompé-je !

NINI

Claire ! est-il possible...

CLAIRE.

Nini !

NINI.

Toi, c'est toi qu'on appelle Claire de St-Phal.

CLAIRE.

Henriette, faites porter ces fleurs dans le petit salon.

LA BONNE.

Oui, madame. (*Elle sort avec le porteur.*)

CLAIRE.

Et maintenant embrassons-nous.

NINI.

Ah ! mon dieu ! mais je n'en reviens pas... toi, dans ce bel appartement... dans ce galant déshabillé... ah ! je ne m'étonne plus si tu m'engageais tant à venir à Paris.

CLAIRE.

Moi, je t'ai engagée...

NINI.

Comment, tu ne te rappelles pas ?.

CLAIRE.

Ah ! peut-être bien !

NINI.

Je ne l'ai pas oublié, moi... et si j'ai tant tardé à te rendre ma visite, c'est que je ne voulais me présenter chez toi que bien mise, bien pimpante, mais je ne sais comment ça se fait, malgré mon ordre, mon économie, je n'ai rien pu mettre de côté sur les trente sous que je gagnais chez madame Péruchelle.

CLAIRE.

Et maintenant, tu vends des fleurs.

NINI.

Il a bien fallu.

CLAIRE.

Mais je croyais que tu avais une parente au faubourg St-Germain ?

NINI.

Oui, ma cousine Laure, mais elle a épousé un comte qui lui défend de voir sa famille ; aussi, j'ai compté sur toi pour m'initier à tes secrets de fortune.

CLAIRE, *embarrassée.*

Mes secrets... oui, nous en parlerons.

NINI.

Est-ce bien difficile, hein ?.. faut-il se lever de bonne heure ?

CLAIRE.

D'abord, tu sauras que je vais me marier...

NINI.

Tu es bien heureuse !

CLAIRE.

Ah ! mon dieu ! de quel air tu dis ça.

NINI.

C'est que moi aussi, j'ai cru un moment.

CLAIRE.

Et maintenant ?

NINI.

Plus d'espoir !..

CLAIRE.

Comment, toi si fraîche et si jolie...

NINI.

Que veux-tu ? il y a des gens qui ne s'aperçoivent de rien... pas même qu'ils sont aimés.

CLAIRE.

Encore un infidèle !

NINI.

J'en ai peur, car hier, je l'ai rencontré avec une belle dame mise comme une princesse.

~~~~~

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Pardon, madame, mais...

CLAIRE.

Ah ! curieux !

NINI.

Florestan !..

FLORESTAN.

Est-il possible ! Nini !

CLAIRE.

Ils se connaissent !..

NINI.

La surprise, le saisissement !..

FLORESTAN.

Ah ! mon dieu ! elle se trouve mal !

NINI.

Non, non ce n'est rien.

CLAIRE.

Serait-ce ?

FLORESTAN.

Une ancienne voisine qui me mettait des papillottes...

CLAIRE.

Ah ! mademoiselle vous mettait...

FLORESTAN.

Cela va mieux, n'est pas ?

NINI.

Beaucoup mieux !

CLAIRE, *bas à Florestan.*

Une rivale, sans doute !

FLORESTAN.

Nini, par exemple. (*à part.*) Au fait, je ne l'avais jamais bien regardée, une grâce, une fraîcheur...

CLAIRE.

Que veniez-vous m'annoncer ?..

FLORESTAN.

Qu'il s'est élevé un débat très grave sur un mantelet de dentelle, et qu'on vous prie de vouloir bien mettre les parties d'accord.

CLAIRE.

C'est bon, suivez-moi !

FLORESTAN, *à Nini.*

Comme vous êtes pâle, peut-être avez-vous besoin ?..

NINI.

De rien, monsieur Florestan ; je vous remercie... c'est la marche, c'est la chaleur...

FLORESTAN, *à part.*

Décidément, elle est très bien.

CLAIRE.

Eh bien, monsieur, je vous attends !

FLORESTAN.

Me voilà !

CLAIRE.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Allons, venez, et suivez-moi.

FLORESTAN.

Quoi ! laisser là cette petite,

CLAIRE.

Nini, je reviens tout de suite,

Il faut que je cause avec toi...

Allons, je le veux, suivez-moi.

FLORESTAN, *à part.*

Je la vis vingt fois sur ma route,

Sans jamais lui parler de rien,

Il fallait, quel sort est le mien :

Qu'elle se trouvât mal sans doute.

Pour que je la trouvasse bien.

Ce n'est qu'un caprice sans doute,

Mais vrai je la trouve fort bien.

~~~~~

### SCÈNE IX.

NINI, puis ROCHONNET.

NINI.

Ah ! cela m'a fait bien mal... c'est drôle qu'on ne soit pas maîtresse... si je pouvais trouver un moyen ?

ROCHONNET.

Ah ! la voilà, je respire !

NINI.

Comment, vous êtes monté, monsieur Rochonnet ?

ROCHONNET.

Ma foi, oui, ne vous voyant pas descendre, je craignais que pour m'échapper encore, vous ne fussiez descendue par un autre escalier... on dit que le quartier de Breda fourmille d'escaliers dérobés.

NINI.

J'avais oublié que vous attendiez à la porte.

ROCHONNET.

Je vous remercie de cette preuve d'intérêt...

NINI, *à part.*

Oh ! quelle idée, oui, c'est peut-être un moyen... (*haut.*) Ecoutez, M. Rochonnet.

ROCHONNET.

J'écoute !

NINI.

Vous savez à quelles conditions, je vous ai permis d'être mon Sigisbé...

ROCHONNET.

Les conditions, les voici : respect, obéissance.

NINI.

Très bien; il va sortir tout à l'heure de cette chambre, une dame jeune et jolie...

ROCHONNET.

Je vous devine... vous doutez de moi, vous avez peur que je ne sois infidèle...

NINI.

Au contraire, je vous ordonne de chercher à lui plaire...

ROCHONNET.

A plaire à cette dame?

NINI.

Je veux que vous lui fassiez la cour.

ROCHONNET.

Mais, Nini...

NINI.

Obéissance, vous me l'avez juré.

ROCHONNET.

Mais cette dame, je ne la connais pas, comment voulez-vous que je lui fasse la cour.

NINI.

Parlez-lui de votre fortune, proposez-lui des cachemires, un équipage, un hôtel à Paris, un château à la campagne.

ROCHONNET.

Diable!

NINI.

Faites briller à ses yeux les diamants, tout ce que vous pourrez inventer de plus magnifique.

ROCHONNET.

Mais Nini, ma fortune n'y suffira pas.

NINI.

Et qui vous parle de tenir vos promesses... On vient, c'est elle, sans doute... cachée dans ce cabinet, je jugerai aux sacrifices que vous ferez pour elle, de l'amitié que vous aurez pour moi. (*Elle entre dans un cabinet à droite.*)

ROCHONNET.

Voilà qui est assez bizarre... au surplus, je ne risque rien de promettre; mais comment diable m'y prendre?... une déclaration, c'est assez difficile... la voilà... inspire moi, Cupidon, je t'en supplie, mon garçon, inspire-moi.

## SCENE X.

CLAIRE, ROCHONNET, NINI, *cachée.*

CLAIRE, *entrant.*

Voyons à présent si mademoiselle Nini...

ROCHONNET, *lorgnant Claire.*

Superbe créature!

CLAIRE, *à part.*

Quel est ce poussah?

ROCHONNET, *saluant.*

Madame!...

CLAIRE, *même jeu.*

Monsieur...

ROCHONNET.

C'est qu'il est très difficile d'entrer en matière...

CLAIRE.

En bien! monsieur, ne me direz-vous pas en quelle qualité vous vous présentez ici?

ROCHONNET

Mon Dieu! madame, en qualité d'étranger.

AIR : *du baiser au porteur.*

J'ai vu le Louvre, la Colonne,  
L'Institut, le Grand-Opéra,  
J'allais partir lorsque mon Cicéron  
Me conduisit place Breda,  
Dont avec pompe, il me vanta  
Les habitantes sans pareilles.  
Or, à Paris, lorsqu'on vint plein d'espoir  
Pour admirer ses plus rares merveilles  
On ne peut pas le quitter sans vous voir.

Je crois ce compliment assez joli.

CLAIRE, *à part.*

Où veut donc en venir ce gros madrigal?  
(*Haut.*) Pardon, monsieur, mais on ne vient pas comme ça...

ROCHONNET.

Serai-je indiscret?... Ah! j'en serais désolé... je suis si curieux... et il y a ici de si jolies choses à contempler...

CLAIRE.

Monsieur, je vous ferai observer que je suis chez moi...

ROCHONNET.

Ah! que ne puis-je en dire autant...

CLAIRE.

Et j'espère que vous allez sortir..

ROCHONNET.

Sortir!... ah! madame... est-ce ainsi que le quartier de Bréda reçoit les étrangers?...

CLAIRE.

Mais, monsieur, mon futur est chez moi... de grâce, ne me forcez pas à appeler.

ROCHONNET.

Votre futur!...

CLAIRE.

Monsieur Florestan, avocat.

ROCHONNET.

Hein! vous avez dit?

CLAIRE.

Florestan!

ROCHONNET.

Florestan, de St-Remy?

CLAIRE.

Oui, sans doute... le neveu et le seul héritier d'un très riche propriétaire de ce village.

ROCHONNET, *riant.*

Ah! ah! ah!

CLAIRE.

Un jeune homme charmant, et qui m'a-dore...



ROCHONNET.

Ah ! ah ! ah !

CLAIRE.

Est-ce qu'il n'est pas riche ?

ROCHONNET.

Cent écus de dettes !

CLAIRE.

Est-ce qu'il ne m'aime pas ?

ROCHONNET.

Ce serait difficile... il aime tout le monde.

CLAIRE.

Tout le monde, mais il doit m'épouser.

ROCHONNET.

*Air : quand on est mort c'est pour, etc.*

Qu'il s'en avise  
Le libertin,  
Je suis certain  
Que son âme est éprise  
Et qu'il courtise  
Soir et matin.  
Une marquise  
Au faubourg Saint-Germain.

CLAIRE.

Ah ? le monstre !

ROCHONNET.

Quartier d'Antin,  
Quartier latin,  
De ce lutin  
Maudissent la présence ;  
Si mon neveu  
Ne part, dans peu  
A l'innocence  
Il faudra dire adieu.  
De grâce, renoncez à lui,  
C'est un parjure,  
Je le jure !  
Et si vous renoncez à lui,  
Aujourd'hui  
Prenez-moi pour mari.

CLAIRE.

Y pensez-vous ? que je vous épouse ? moi ,  
que j'épouse le premier venu.

ROCHONNET.

Ah ? non, le premier venu, c'est l'autre.

Il est aimable,  
Mais il n'a rien,  
Moi, j'ai du bien,  
Un amour véritable ;  
Plus raisonnable  
Songez-y bien,  
Et plus durable  
Et plus grand que le sien.  
Or, diamants,  
Appartements,  
Ameublements,

Parlez, et je vous donne,  
Divans, psyché,  
Palais, duché,  
Et ma personne  
Par dessus le marché.  
De grâce, renoncez à lui, etc.

CLAIRE.

Comment, monsieur, vous seriez ?

ROCHONNET.

Je suis millionnaire, et je mets à vos pieds...

## SCENE XI.

LES MEMES, FLORESTAN, INDIANA, SAINT-LEON, puis NINI.

FLORESTAN.

Un homme aux genoux de Claire... monsieur, vous n'êtes qu'un...

ROCHONNET.

Qu'un quoi ?

FLORESTAN.

Ciel ! mon oncle !...

CLAIRE.

Il est donc vrai !

ROCHONNET.

Allons, monsieur, dites adieu à votre tante.

FLORESTAN.

Ma tante !

INDIANA.

Pas possible !

FLORESTAN.

*Air : fragment du Barbier.*

Eh ! quoi ! votre cœur change ?

CLAIRE.

Il est bien laid, très vieux, mais très riche et garçon.  
(A Florestan.)

Oui, Monsieur, je me venge  
De votre trahison.

FLORESTAN.

Moi, je vous trahissais !

CLAIRE.

C'est fini pour jamais  
Sortez, Monsieur, sortez d'ici.  
NINI, à la porte du cabinet.  
Bravo ! bravo ! j'ai réussi.

FLORESTAN.

Vous me l'ordonnez, je m'éloigne,  
Vous verrez si je méritais  
Ce mépris que l'on me témoigne.

(Il sort.)

## SCENE XIII.

LES MEMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

J'ai vendu tout ce que j'avais,

ROCHONNET.

Que vois-je ! Ô ciel ! l'affreuse Péruchelle !

MADAME PÉRUCHELLE.

Est-il possible ! en ces lieux, Rochonnet,  
Te voilà donc, monstre, ingrat, infidèle.

CLAIRE.

Que dites-vous ?

ROCHONNET.

Cachez-moi s'il vous plaît ?

CLAIRE.

Ce n'est donc pas un milord, un seigneur ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Lui, c'est un avare, un gueux, un séducteur !

SAINT-LÉON.

Il n'est donc pas riche ?

INDIANA.

Il n'a donc pas de fonds ?

MADAME PÉRUCHELLE.

A peine s'il a des fonds de pantalons.

LES FEMMES.

Une telle offense  
Vengeance ? vengeance !  
Tant d'impudence,  
Tant d'insolence ?  
Doit crier vengeance ?  
Vengeance ? vengeance ?

Qu'on nous délivre de sa présence.

Ah ? sachons punir les trompeurs que voilà,  
Et chassons d'ici, ces deux grands monstres-là.

LES HOMMES.

Un peu d'indulgence  
Et moins de vengeance,  
De la clémence  
En conscience,  
Mon amour, je pense  
N'est pas une offense,

Je ne puis craindre votre vengeance.

Ah ? pardonnez-nous cette aventure là,  
Et le ciel un jour, vous récompensera.

(On chasse Rochonnet.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## QUATRIÈME ACTE.

### LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Le théâtre représente deux étages d'une maison. Au rez-de-chaussée, une boutique de charbonnier avec porte au fond et portes latérales. — Au premier, deux pièces, l'une à gauche du spectateur, assez spacieuse, et meublée avec élégance, l'autre à la droite du spectateur, formant cabinet. (1)

#### SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, dans la chambre du haut, en-  
suite LÉONARD, CATHERINE, dans le bas.

FLORESTAN.

Deux heures, encore deux mortelles heures, comment les passer ?.. relire cette précieuse lettre, je la sais par cœur... oh ! l'amour, l'amour ! moi, Florestan, l'homme grave, le défenseur de l'opprimé, me voilà comme un roué de la Régence ; seulement au lieu d'avoir une petite maison au faubourg Saint-Antoine, j'ai loué cette chambre au faubourg Saint-Marceau. Ah ! c'est mal, c'est affreux ! mais séduit malgré moi, entraîné sur une pente invincible... cette lettre est charmante. (lisant.) « Monsieur, vous me demandez si je vous aimerai un jour, je ne le sais pas moi-même, et jamais je n'interrogerai mon cœur à ce sujet, tant que je

« pourrai craindre que la réponse ne me  
« donne des torts graves envers un homme  
« auquel, à défaut d'un autre sentiment, j'ai  
« voué la plus grande estime... mais une sé-  
« paration se prépare, que je sois libre et  
« peut-être.... Plaidez, plaidez donc avec  
« éloquence, vous avez deux causes à ga-  
« gner. » AMÉLIE.

P. S. « Voyez comme je suis confiante, j'i-  
« rai demain moi-même vous porter à quatre  
« heures les renseignements que vous m'avez  
« demandés. » LÉONARD.

Hu ! la biche !

FLORESTAN.

Allons, allons, il est trop tard pour réflé-  
chir... CATHERINE.

Eh ! plus doucement que ça donc !  
(Léonard et Catherine paraissent au fond,  
traînant un tonneau.)

FLORESTAN.

Oh ! quelle idée ! oui, deux heures me res-  
tent encore ; une petite collation, du Cham-  
pagne, ce sera charmant.

(1) Pour les théâtres de la province, dans les villes où ce décor serait trop difficile à établir, on pourrait séparer le théâtre par le milieu, de bas en haut, et l'on prendrait à droite du spectateur la chambre du comte, et à gauche la boutique.



LÉONARD.  
Là, repose-toi, la biche.  
FLORESTAN.  
Ne perdons pas une minute. (*Il sort.*)

LÉONARD ET CATHERINE.

Air : *de la dot d'Auvergne.*

Chest un terrible métier,  
Que de traîner la charette,  
Mais pas d'fatigu' que la r'chette.  
Ne puisse faire oublier.  
A l'eau (bis.)  
Et notre fortune est faite.  
A l'eau (bis.)  
V'là l'porteur et son tonneau

LÉONARD.  
Modèle des Auvergnats.

CATHERINE.

Modèle des charbonnières,  
Je ne fais pas de manières.

LÉONARD.

Je ne fais pas les beaux bras,  
Je trim' des journées entières.

CATHERINE.

Et l'choir t'en es pas plus las?

ENSEMBLE.

Chest un terrible métier.

CATHERINE.

Quoique cha, il est temps de dételer.

LÉONARD.

Plains-toi donc, femme, tu es comme les  
belles dames du faubourg Saint-Germain...  
sitôt après notre mariage, je t'ai donné une  
voiture.

CATHERINE.

Oui, mais les belles dames se carrent dans  
leurs beaux équipages, tandiche qu'il faut que  
je traîne le mien.

LÉONARD.

Hein! quand je pense qu'avant toi j'étais  
obligé d'avoir un cheval... une femme, mais  
chest toute une économie, et chi notre double  
commerce d'eau et de charbon, il continue à  
prochepérer, vois-tu, je parie qu'avant cinq  
ans d'ici, nous aurons...

CATHERINE.

Oh! nous aurons plus que cha.

LÉONARD.

Tu crois?..

CATHERINE.

Tiens, je gage que ça ira au moins à ..

LÉONARD.

Tant que cha... fichtre! mais alors il fau-  
dra chouaïter le bonjour aux Parisiens.

CATHERINE.

Pardine, la pelotte une fois faite... et pour  
l'augmenter, c'est tout d'même pas une mau-  
vaise idée que j'ai eue de louer en garni ces

deux petites chambres au-dessus qui ne nous  
servaient à rien.

LÉONARD.

A rien? et les enfants, où que tu les met-  
tras?

CATHERINE.

Où qui chont donc, les enfants?

LÉONARD.

Nous sommes mariés depuis six semaines  
et elle demande où qui chont?

CATHERINE.

Qu'tes bête, va... quand il viendra de ces  
locataires là, on donnera congé aux au-  
tres.

LÉONARD.

Et le cousin Marmitte que nous attendons  
d'un jour à l'autre... s'il arrivait, où qu'on  
le coucherait?

CATHERINE.

Là, sur les sagots...

LÉONARD.

Plus que ça d'édrédon, excusez!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, FLORESTAN, *dans la boutique.*

FLORESTAN.

Pardon, mes amis, je m'absente un moment  
si une dame venait me demander...

CATHERINE.

Une dame!

FLORESTAN.

Oui, j'attends une visite.

LÉONARD.

Eh bien! chi elle venait vous demander?

FLORESTAN.

Je serai de retour avant qu'elle n'arrive;  
mais enfin, si par hasard elle me précédait,  
vous la seriez toujours monter, j'ai laissé la  
clef à la porte.

LÉONARD.

Ca suffit, monchia.

## SCÈNE III.

LÉONARD, CATHERINE.

LÉONARD.

A-t-on jamais vu ce mirliflor, avec ses gants  
demi-chel, et cha moustacha retroussée en  
chat en colère... qu'est-ce que chest donc que  
chette dame qu'il attend?

CATHERINE.

Ma foi, jé ne chais pas!..

LÉONARD.

Chest que je n'aime pas les allures, chi qui  
fait que je me méfie de tous les muscadins  
en général, et de celui-là en particulier.



CATHERINE.

Ne vas-tu pas être jaloux !

LÉONARD.

Jaloux ! Écoute, Catherine, tu es un beau brin de fille, une chuperbe femme, une magnifique épouse autour de laquelle il serait assez agréable de tourner : moi, je suis un brave homme, tout rond, tout confiant, qu'il serait peut-être assez facile de mettre dedans... mais jaloux, ah bien oui, et le motif, (*montrant son poing.*) le voici !

CATHERINE.

Cha, un motif !

LÉONARD.

Et de poids... du coup, j'amène huit cents et je tue un bœuf...

CATHERINE.

Qu'est-ce que ça prouve ?

LÉONARD.

Cha prouve que si jamais tu avais un amant, vois-tu, je le tuerais et toi ensuite... non, toi d'abord, parce qu'une honnête femme elle doit chavoïr che faire respecter... eh bien ! quéque t'as ? est-ce que tu as un amant, toi ? est-ce que tu n'es pas une honnête femme, toi ?... est-ce que tu ne m'aimes pas, toi ?... allons, renforce ches larmes, viens m'embrasser... et en attendant que je trempe une soupe au premier particulier suspect.... trempe la mienne... v'là qu'il est l'heure ; et comme il ne faut pas che faire mettre à l'amende, je vais conduire à la mairie, le tonneau à incendie ; à mon retour, nous chouerons.

#### SCÈNE IV.

LES NÈMÉS, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

Bonjour, voisin.

LÉONARD.

Bonjour, voisine, qu'est-ce qu'y vous faut ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Un quart de charbon.

LÉONARD.

Vous avez donc de la cuisine à faire, voisine ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Non, j'ai des idées noires, je veux m'asphyxier.

LÉONARD ET CATHERINE.

Hein ! vous asphyxier ?

MADAME PÉRUCHELLE.

Oui, j'ai des peines de cœur, et puis j'ai mangé mon fonds... si bien qu'après avoir mené l'existence la plus follichonne dans tous les quartiers de la capitale, j'en suis réduite à cette fin tragique dans le 12<sup>e</sup> arrondissement... tâchez qu'il n'y ait pas de fumerons.

CATHERINE.

Dis donc, tu ne devrais peut-être pas lui donner...

LÉONARD.

Ah bah ! y n'faut pas contrarier la pratique... et puis ch'est trois chous... voilà, bourgeoise.

MADAME PÉRUCHELLE.

Merci ! je mettrai ça sur mon testament. (*Elle sort.*)

LÉONARD.

Si j'avais su, je l'aurais empêchée de s'asphyxier... au revoir, la biche, et surtout, je te le recommande encore, excepté le cousin Marmitte qui peut venir d'un instant à l'autre, que je ne rencontre aucun freluquet rôdant autour de toi, ou je vous assomme de compagnie.

CATHERINE.

Oh ! le vilain jaloux, ou, ou, ou.

LÉONARD.

Qu'tes bête, va, de te tourmenter ainsi pour un simple avertissement. (*Il sort.*)

CATHERINE.

C'est qu'il le ferait comme il le dit, tout de même : heureusement, personne ne pense à moi.

#### SCÈNE V.

CATHERINE, ROCHONNET, NINI.

ROCHONNET.

Non, mademoiselle, non, je n'irai pas plus loin, que diable, je n'ai pas les jambes du juiferrant.

NINI.

Voulez-vous donc abandonner votre neveu au nouveau danger qu'il court ?..

ROCHONNET.

Qu'il coure tout ce qu'il voudra, moi, je suis las de courir.

CATHERINE.

Ah cha ! mais qu'est-ce qu'ils veulent, cheux-là ?

ROCHONNET.

D'ailleurs, ce jeune homme que vous m'avez fait suivre, n'est pas mon neveu ; que voulez-vous qu'il vienne faire dans le faubourg Saint-Marceau.

NINI.

Oh ! je ne mesuis pas trompée !

ROCHONNET.

Tenez, Nini, je suis d'un pays de mules... certainement ces quadrupèdes ont quelque persévérance dans les idées... mais auprès de vous...

CATHERINE.

Dites donc, monsieur et mademoiselle, vous

êtes là à jaser... qu'est-ce qu'il vous faut ? du bois, du charbon, de la braise ?

ROCHONNET.

Non, un renseignement !

CATHERINE.

Nous ne tenons pas de cha.

ROCHONNET.

Qui est-ce qui lui parle de tenir des chats ?

NINI.

Pardon, madame, nous sommes à la recherche d'un parent, d'un ami.

ROCHONNET.

M. Florestan !

CATHERINE.

Notre nouveau locataire.

NINI.

Vous voyez bien !

CATHERINE.

Tiens, tiens, chérez-vous, par hasard, cette dame qu'il attend ? c'est qu'il a dit que la clé serait sur la porte.

NINI.

Non, madame, non.

ROCHONNET.

Mon neveu soupire au faubourg Saint-Marceau, ce n'est pas possible...

NINI.

Aussi ne s'agit-il pas de quelque habitante de ce quartier, mais d'une grande dame du faubourg Saint-Germain.

ROCHONNET.

Ah ! bah ! c'est drôle !..

NINI.

D'une grande dame qui a un mari.

ROCHONNET.

C'est moins drôle !..

NINI.

Et un mari qui, une fois bien sûr de son malheur, ne reculerait pas devant la vengeance la plus prompte et la plus exemplaire...

ROCHONNET.

Heureusement ces maris sont toujours les derniers à apprendre...

NINI.

Pas celui-là... et tenez, voyez-vous, au bout de la rue, cet homme qui se promène enveloppé dans un grand manteau...

ROCHONNET.

Ah ! mon Dieu ! mais il a l'air d'examiner cette maison, ses yeux ne quittent pas l'entresol...

NINI.

Cet homme, c'est le comte de Mauléon, le mari trompé !.. Claire, une de mes amies, cette élégante de la rue de Breda, pour se venger de M. Florestan, a tout appris au comte, et c'est par elle que j'ai su qu'il devait aujourd'hui surprendre sa femme dans un tête à tête au faubourg Saint-Marceau.

ROCHONNET.

Ainsi, allons-nous en.

NINI.

Pas avant de l'avoir sauté. Vous dites que M. Florestan n'est pas chez lui ?

CATHERINE.

Non, mademoiselle, mais sa clé est sur la porte, on entre par l'allée à droite, et si vous avez quelque chose à lui dire...

NINI.

Ah ! quelle idée !.. restez à m'attendre ici, M. Rochonnet, je reviendrai bientôt.

ROCHONNET.

Nini, quel est votre projet ? que voulez-vous faire ?

NINI.

Vous le saurez, restez là. *(elle sort)*..

ROCHONNET.

Mais Nini... quelle drôle de petite fille ! et ce Florestan, aller s'éprendre d'une grande dame...

CATHERINE.

Ah ! pour cha, c'est une mauvaise affaire.

ROCHONNET.

N'est-ce pas, charbonnière?... comme si la bonne bourgeoisie ou le petit peuple n'offrait pas les mêmes victoires sans les mêmes dangers...

CATHERINE.

Mouchia, est-ce que vous allez rester bien longtemps ici ?

ROCHONNET.

Que vous importe, charbonnière...

CATHERINE.

Oh ! à moi, rien... c'est qu'il est tard, et si mon mari vous trouvait chez nous...

ROCHONNET.

Eh bien ?

CATHERINE.

C'est qu'il assomme un bœuf, mon mari.

ROCHONNET.

Votre mari assomme un bœuf, qu'est-ce que ça me fait ?

CATHERINE.

C'est qu'il vous assommerait itou...

ROCHONNET.

Diable !

NINI, *dans la chambre de Florestan.*

Cette clé... oui, m'y voilà

ROCHONNET.

Il est donc jaloux ?

CATHERINE.

Comme un tigre !

NINI.

De l'encre, du papier, dépêchons-nous. *(elle se met à table et écrit)*.

ROCHONNET.

Ah ! ah ! il est jaloux, le charbonnier... et pourquoi ?..

CATHERINE.

Parche qu'il dit comme ça que que je suis une belle femme, une magnifique épouse.

ROCHONNET.

Ah ! il dit ça.



CATHERINE.

Ah! mouchia ne peut pas appréhier, parce que l'on vit dans la poussière, dans le charbon... mais le dimanche, quand je suis débarbouilla, frisa pomponna... ah! dam! y faut voir...

ROCHONNET.

Elle est amusante, la charabiate.

NINI.

Là, ces quelques mots sur ce meuble...

ROCHONNET.

Est-ce que vraiment elle aurait des beautés...

NINI.

Et maintenant, allons attendre la comtesse, et tâchons de la prévenir à temps. *(elle sort)*.

## SCENE VI.

ROCHONNET, CATHERINE.

CATHERINE.

Comme il me regarde, ce mouchia.

ROCHONNET.

Hé! hé! un nez à la roxelane... charbonnière, essayez un peu le nez... des yeux fendus en amande, des dents d'ivoires, de petites fossettes... charbonnière, essayez-moi tout ça.

CATHERINE.

Oh! non, mouchia, ce n'est pas dimanche...

ROCHONNET.

Allons donc, grosse sainte Marceaute...

CATHERINE.

Fichtra! et mon mari, qu'est-ce qu'il dirait s'il ne voyait plus mon noir?...

ROCHONNET.

Dam! vous lui direz qu'il vous est arrivé un malheur... que vous vous êtes débarbouillée...

CATHERINE.

Mais qu'est-ce que ça peut vous faire que je sois noire ou blanche?..

ROCHONNET.

C'est qu'il faut que je t'embrasse?..

CATHERINE.

M'embrassa!.. ne vous en avisa pas, au moins...

ROCHONNET.

Ah! tu n'es pas une grande dame, toi...

CATHERINE.

Au nom du ciel, finissa! chi Léonard...

ROCHONNET, l'embrassant.

Ton mari, je m'en moque!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, voyant Rochonnet embrasser sa femme.

Ah!

CATHERINE.

Ciel!

ROCHONNET.

Le mari!

CATHERINE, bas.

Dites que vous êtes Marmite.

ROCHONNET.

Que je suis une Marmite!

LÉONARD.

J'ai promis de t'assommer, tiens! *(Il lui donne un renforcement.)*

ROCHONNET, parlant dans son chapeau.

Marmite! Marmite! Marmite!

LÉONARD.

Hein! que dit-il?

ROCHONNET.

Marmite! Marmite! Marmite!

CATHERINE.

C'est le cousin.

LÉONARD.

Ton cousin, mon cousin!

ROCHONNET, se débarrassant de son chapeau.  
Leur cousin!

CATHERINE.

Eh! mon Dieu, oui! le cousin dont nous parlions ce matin et qui m'embraschait quand tu es rentré, entre cousin et cousine, c'est permis, je crois.

LÉONARD, à Rochonnet, lui serrant la main avec force.

Pardon, cousin, croyez que je suis bien fâché...

ROCHONNET, à part.

Et moi donc!

LÉONARD.

Comment, che gros Marmite-là, ch'est le cousin?..

ROCHONNET, parlant charabia.

Eh! oui, c'est moi, che gros Marmite-là!

LÉONARD.

Ah! fichtra! que je suis bien aise, tu vas nous donner des nouvelles du pays...

CATHERINE, à part.

Ah! pékaïe!

ROCHONNET.

Des nouvelles du pays.

LÉONARD.

Chans doute! et d'abord, comment se porte le père Ramonéchi?..

ROCHONNET, à part.

Ce doit être un de ses amis *(haut)*. Mais, Dieu soit loué! le père Ramonéchi se porte à merveille!..



CATHERINE.

Oh ! la, la !

LÉONARD.

Comment, che vieux gredin-là, il n'est pas encore mort... un chélerat qui a acheté tout le bien de mon oncle en viager... ah ! fichtra ! tu mens... (lui montrant le poing.) et les menteurs, vois-tu... cousin...

ROCHONNET.

Ah ! si vous demandez des renseignements à coups de poings... quand j'ai dit qu'il se portait à merveille... il a un catarre...

LÉONARD.

Bon, cha !..

ROCHONNET.

Et puis, sa vue baisse...

LÉONARD.

Hein ? lui !.. il est aveugle depuis dix ans...

ROCHONNET; à part.

Satané Ramonéchi, va... (haut.) Quand je dis que sa vue baisse... je veux dire qu'il baisse à vue...

LÉONARD.

Bon cha ! et la petite Marmotina, comment est-elle qu'il a tourna ?

ROCHONNET.

Marmotina ?.. (à part.) J'ai bien envie de m'en alla.

LÉONARD.

Voyons, est-ce que tu ne connais pas Marmotina ?..

ROCHONNET.

Si fait, si fait, je ne connais que cha.

LÉONARD.

Tu la connais ?..

ROCHONNET.

Yes ! Allons, voilà que je parle anglais.

LÉONARD.

Comment est-elle qu'elle a tourna, fichtra !

ROCHONNET.

Oh ! la petite Marmotina a bien mal tourna !...

LÉONARD.

Elle a mal tourna ?..

ROCHONNET.

Ya !

LÉONARD.

Ma chœur !

ROCHONNET.

Sa sœur !

LÉONARD.

Mal tourna !..

ROCHONNET.

Très mal tourna son rouet... à Pâques dernier, elle n'avait encore filé que dix-huit échavaux... mais du reste, une candeur, une vertu, une innocence...

LÉONARD.

A la bonne heure, bon cha !..

ROCHONNET.

Il me fait suer avec sa famille...

LÉONARD.

Et le vieux Camusot, et la tante Crépin, et la cousine Vert-de-Gris ?..

ROCHONNET.

Je vais m'évanouir !

CATHERINE.

Allons, Léonard, le cousin, il arrive, laisse-le donc respirer.

ROCHONNET.

Excellente idée, cousine...

LÉONARD.

Ah ! que tu es faible, Catherine... eh bien ! réchepire cousin, repose-toi, cousin... et va fendre du bois...

ROCHONNET.

Hein ?

LÉONARD.

Il n'y a rien qui repose comme de fendre du bois.

ROCHONNET, à part.

Non, j'ai envie de me révolter (haut.) M'y vais, cousin...

CATHERINE.

C'est cha ! et puis après ?..

ROCHONNET.

Après ?

LÉONARD.

Après, il mesurera du charbon.

AIR :

Quand on est Auvergnat,

Faut pas être si délicat,

Ce n'est pas pour dormir

Que de Saint-Flour, on t'a fait venir.

TOUS.

Quand on est Auvergnat,

Faut pas être si délicat,

Ce n'est pas pour dormir

Que de Saint-Flour, on } fait venir.  
L'a }  
M'a }

ROCHONNET.

Fendre du bois, c'est un métier très rude,

LÉONARD.

Y faut seulement en avoir l'habitude.

Marche à ma voix.

ROCHONNET.

Obéissons, car si le bois

N'est pas fendu

Par lui, je serai pourfendu.

REPRISE ENSEMBLE.

Quand on est Auvergnat, etc.

## SCÈNE VIII.

LÉONARD, CATHERINE, dans la boutique,  
PUIS FLORESTAN, chez lui.

LÉONARD.

Quelle chatanée emplâtre, que le cousin !

et dire que j'ai été jaloux de cha... allons, à table, femme.

CATHERINE, à part.

Pauvre Mouchia.

LÉONARD, à table.

Oh! la bonne choupe! la bonne choupe!

FLORESTAN, dans la chambre du haut.

Lorsque le Champagne

Fait en s'échappant

Pan, pan,

Ce doux bruit me gagne

L'âme et le timpan?

LÉONARD.

Fichtra! mais tu ne manges pas, femme!

FLORESTAN.

Vite, mettons les couverts! (*Il met la table en chantant.*)

LÉONARD.

Tu m'en veux pour ma jalousie; mais du moment que c'est le cousin... ah! si ça n'était pas le cousin; mais c'est le cousin...

## SCENE IX.

LES MEMES, MADAME PÉRUCHELLE.

MADAME PÉRUCHELLE.

Bonjour, voisin!

LÉONARD.

Comment, encore vous?..

MADAME PÉRUCHELLE.

Encore, c'est un mot de reproche!

LÉONARD.

Vous n'êtes donc pas morte?

MADAME PÉRUCHELLE.

Le charbon m'a manqué.

LÉONARD.

Comment, un quart n'a pas suffi?..

MADAME PÉRUCHELLE.

J'ai fait cuire des côtelettes... un autre quart, s'il vous plaît?

LÉONARD.

Dans l'instant!.. mais c'est le dernier, je vous en avertis... (*appelant.*) Marmite!

MADAME PÉRUCHELLE.

Hein? vous dites?..

LÉONARD.

Marmite! c'est un cousin de ma femme.

MADAME PÉRUCHELLE.

Ah! vous avez un cousin, Marmite...

LÉONARD.

Marmite!..

ROCHONNET.

Voilà!

LÉONARD.

Apporte un quart de charbon.

ROCHONNET.

Voilà!

FLORESTAN.

Là, voilà mon petit couvert préparé... madame la comtesse peut venir quand elle voudra...

## SCENE X.

LES MEMES, ROCHONNET, tout noir.

ROCHONNET.

Ah! la vilaine besogne, la vilaine besogne... qu'est-ce qui a demandé?..

MADAME PÉRUCHELLE, le reconnaissant

Dieu!

ROCHONNET.

La Péruchelle!

MADAME PÉRUCHELLE.

Ça Marmite!

FLORESTAN, trouvant le billet de Nini.

Que vois-je! un billet!...

MADAME PÉRUCHELLE.

Charbonnier, on vous abuse; cet homme est un séducteur.

ROCHONNET.

Fuyons!

FLORESTAN, qui a lu.

Ciel!

ENSEMBLE.

LÉONARD.

Ain: Tot, tot, tot.

Quoi! c'est un séducteur!

Un affreux ravisseur!

Quelle aventure!

Quelle injure!

Indigne séducteur,

Redoute ma fureur

Je saurai venger mon honneur.

LES DEUX FEMMES.

Oui, c'est un séducteur,

Un affreux ravisseur,

Quelle aventure!

Quelle injure!

Indigne séducteur,

Redoute sa fureur

Il saura venger son honneur.

ROCHONNET.

Ah! je tremble de peur,

Il peut faire un malheur,

Mon âme est pure

Je le jure,

Mais non, c'est une erreur,

Calmez votre fureur,

Je ne suis pas un séducteur.

FLORESTAN.

N'est-ce pas une erreur,

D'un ange protecteur,

Je le jure

C'est l'écriture;

Mais d'un époux vengeur,

Ah! maintenant j'ai peur,  
Comment éviter un malheur.

FLORESTAN.  
Que devenir, hélas !

LÉONARD.  
Ne me retenez pas !

FLORESTAN  
Ce billet,

ROCHONNET.  
Sauvons-nous ?

LÉONARD.  
Il mourra sous mes coups.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quoi ? c'est un séducteur ? etc.

(On poursuit Rochonnet qui se sauve en courant.)

## SCENE XI.

FLORESTAN, seul.

Mais ce billet, qui peut l'avoir écrit... relisons encore... (*Lisant.*) « Tenez-vous sur vos gardes, le comte est instruit, il vous guette... s'il est temps encore, prévenez la comtesse. » Oh ! oui, pauvre femme, il le faut... et je vais... (*La comtesse paraît.*) Il n'est plus temps !

## SCENE XII.

FLORESTAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.  
Convenez, monsieur, que ma complaisance est grande...

FLORESTAN.  
Ah ! madame, si vous saviez quel affreux malheur !...

LA COMTESSE.  
Un malheur quand j'arrive !

FLORESTAN.  
Partez, partez, je vous en supplie !...

LA COMTESSE.  
Vous me suppliez de partir...

FLORESTAN.  
Ce billet, lisez !...

LA COMTESSE.  
Grand Dieu !

FLORESTAN.  
Ah ! s'il en est temps encore...

LA COMTESSE.  
Adieu ! adieu !

## SCENE XIII

LES MEMES, NINI.

NINI, qui vient d'entrer.  
Restez, il est trop tard ; le comte est sur mes pas...

FLORESTAN.  
Le comte !

LA COMTESSE.

Je suis perdue !

FLORESTAN.

Là, là, dans ce cabinet ; il me tuera avant d'y entrer... (*Nini et la comtesse entrent dans le cabinet.*)

FLORESTAN.

C'est lui !

LA COMTESSE, dans le cabinet.

Ah ! mon sang se glace !

NINI.

Du courage, madame. (*On frappe.*)

FLORESTAN.

Allons, il le faut ! (*Il ouvre.*)

## SCENE XIV.

LES MEMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Ah ! ça, quel diable de quartier choisissez-vous donc, mon cher...

FLORESTAN.

M. le comte, ici !...

LE COMTE, regardant le cabinet, à part.

Elle est là ! (*Haut.*) Une petite maison, c'est piquant, c'est original... Ah ! ça, qu'est-ce que vous me disiez donc, que j'avais tort de plaider, que je manquais de preuves ; mais j'ai d'excellentes nouvelles à vous donner... ma femme me trompe.

LA COMTESSE.

Il sait tout !

FLORESTAN.

M. le comte, vous outragez madame la comtesse.

LE COMTE.

Allons, n'allez-vous pas à présent, vous faire l'avocat de ma femme... vous comprenez bien mon cher qu'un mari ne dit pas de ces choses-là, sans être sûr de son fait... je suis venu vous trouver dans ce quartier dont je ne soupçonnais pas même l'existence, c'est afin que vous me prépariez quelque chose de vigoureux, de ronflant, une plaidoirie sur la fidélité conjugale. Hein ! quel excellent thème !... une femme qui a juré amour, constance...

FLORESTAN.

Pardon, M. le comte, mais j'aurai l'honneur de passer chez vous demain dans la matinée, vous me ferez connaître les preuves que vous croyez avoir... mais ici, je vous avoue...

LE COMTE.

En effet, je n'avais pas vu... un souper, deux couverts, vous attendez quelqu'un.

FLORESTAN.

Oui, M. le comte !

LE COMTE.

Maladroit ! je vous dérange... vous attendez une femme et c'est un mari... Ah ! je suis impardonnable ! Adieu ! mon cher ami, adieu !...



Il s'en va !

LE COMTE, *s'arrêtant au moment de sortir.*

Mais de par là sambleu ! je ne veux pas vous quitter que je n'aie visité votre appartement.

FLORESTAN.

M. le comte.

LE COMTE.

J'aime le mystère, j'adore les petites maisons...

NINI, *à la comtesse.*

Vite, madame la comtesse, votre châle, votre chapeau...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous faire ?

NINI.

Je vous en supplie !

FLORESTAN, *au comte qui se dirige vers le cabinet.*

M. le comte, vous n'entrerez pas là.

LE COMTE.

Bah ! c'est donc là le sanctuaire, le temple où se cache la divinité ?...

FLORESTAN.

Tenez, M<sup>r</sup> le comte, trêve d'ironie, je vous ai dit que j'attendais quelqu'un ; je vous dis à présent, que votre insistance me blesse, que vos soupçons que je devine m'outragent et que je veux être seul.

LE COMTE.

Et moi, qui ne suis pas un jurisconsulte, je réponds que si la femme doit suivre son mari partout, le mari peut entrer partout on se trouve sa femme : or, ma femme est là, et malgré vous j'entrerais...

FLORESTAN.

Pas tant que j'existerai !..

NINI, *paraissant à la porte du cabinet.*

Qu'y a-t-il donc mon ami ?

FLORESTAN.

Ciel !

LE COMTE.

Que vois-je ?

LA COMTESSE.

Ah ! je me sens mourir !

NINI.

Comme tu fais du bruit, est-ce que tu es en colère ?

LE COMTE.

Ah ! monsieur, que d'excuses...

FLORESTAN.

Maintenant, monsieur, vous pouvez entrer...

NINI, *fermant la porte.*

Entrer dans notre chambre, songez donc au désordre...

LE COMTE.

Ne vous alarmez, pas madame, je me retire... Monsieur Florestan, je vous attendrai demain toute la journée, je sais que je vous dois une réparation...

FLORESTAN.

Je vous ai plaint monsieur, je vous pardonne.

LE COMTE.

Sans rancune alors... (*saluant Nini.*) (*A Florestan.*) Parole d'honneur elle est charmante. (*A part en sortant.*) Quelle école !..

## SCENE XV.

LES MÊMES, moins LE COMTE, ROCHONNET, LEONARD, CATHERINE, MADAME PÉRUCHELLE.

LÉONARD.

Par ici, par ici !

CATHERINE.

Ah ! le pauvre cher homme, comment donc que c'est arrivé ?..

LÉONARD.

Il est tombé dans la cave du boulanger...

MADAME PÉRUCHELLE.

Juste dans le pétrin !

NINI.

Parti, parti !

FLORESTAN.

Sauvés, sauvés ! oh ! notre bon ange !

NINI.

Ne pensez pas à moi... là, madame la comtesse.

ROCHONNET, *couvert de farine.*

Au secours ! à la garde !

FLORESTAN.

O ciel ! évanoui !

MADAME PÉRUCHELLE.

Il se trouve mal !

NINI.

Du secours, du secours.

MADAME PÉRUCHELLE.

Au secours !..

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## CINQUIEME ACTE.

### LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le théâtre représente un riche salon ouvrant sur une galerie.

#### SCENE PREMIERE.

CHOEUR, dans la galerie.

Entendez-vous la contredanse,  
Déjà pour nous s'ouvre le bal,  
Et des plaisirs et de la danse,  
L'orchestre a donné le signal.

*Les rideaux de la galerie se referment, la comtesse reste seule en scène.*

#### SCENE II.

LA COMTESSE, seule.

En vérité ce qui m'arrive est bien étrange...  
Enchaînée par je ne sais quel caprice bizarre,  
Je commets innocemment une faute qui pouvait  
me perdre, et dans l'ange protecteur que le  
ciel envoie à mon secours, je reconnais une  
parente envers laquelle j'ai des torts graves,  
une cousine que j'abandonnais à la servitude,  
à la misère, et qui, pour toute vengeance me  
sauve l'honneur.

AIR: d'Aristippe.

J'avais un nom, un titre de comtesse,  
Et pauvre fille, elle qui n'avait rien,  
Sacrifiant son unique richesse,  
Pour mon honneur, elle exposa le sien:  
C'est mon sauveur, c'est mon ange gardien.  
Il m'eût resté, rang, fortune et noblesse,  
Même en perdant cet honneur tant frondé,  
Mais pour que rien ne manque à la comtesse,  
Fille du peuple, elle n'a rien gardé.

#### SCENE III.

LA COMTESSE, LE COMTE, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE, en dehors.

Un bal... encore un bal, mais c'est à n'y  
pas tenir, je ne veux pas de bal chez moi.

LA COMTESSE.

Mon mari, et moi qui ai oublié de l'inviter. Ah! c'est mal.

LE COMTE, entrant.

Vous m'entendez, Joseph, je n'y suis que pour  
mon avocat, pour monsieur Florestan... qu'on  
éteigne les lampions, et qu'on fasse disparaître  
les fleurs, et qu'on renvoie les gendarmes...

JOSEPH.

Il suffit, monsieur le comte.

LA COMTESSE, rappelant Joseph.

Joseph!

JOSEPH.

Madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Allons donc, Joseph, vous ne surveillez  
rien... deux ifs de plus, des fleurs partout, et  
deux municipaux de supplément.

LE COMTE.

A merveille.

LA COMTESSE.

Vous m'avez entendue, allez...

JOSEPH.

Pardon, monsieur et madame, c'est qu'a-  
vec tout le respect que je vous dois, il est bien  
difficile de concilier.

LA COMTESSE.

Ah! Joseph! on étouffe ici, ouvrez cette  
fenêtre... (Joseph ouvre la croisée.) Là...  
bien.

LE COMTE.

Me braver ainsi c'est intolérable... madame,  
je suis forcé de vous dire que je ne comprends  
pas... brrr, l'air ce soir est glacial... Joseph...

JOSEPH.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Fermez cette fenêtre... (Joseph exécute et  
sort.) A la bonne heure.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'avais fait ouvrir cette croisée...

LE COMTE.

Et moi, je l'ai fait fermer, madame.

LA COMTESSE.

Mais quand elle est fermée, monsieur, on  
étouffe dans ce salon.

LE COMTE.

Mais quand elle est ouverte, on y gèle,  
madame.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire qu'il faut que je supporte la  
chaleur.



LE COMTE

Et moi, que j'endure le froid...

LA COMTESSE.

Parce que monsieur s'est glacé à la promenade.

LE COMTE.

Parce que madame s'est échauffé à la mazourka.

LA COMTESSE.

Ne puis-je recevoir quelques amis en votre absence.

LE COMTE.

Non madame; non, l'absence du mari ne peut-être déclarée qu'au bout de quatre ans, chapitre 2 du code civil, et quand vous avez organisé ce bal sans mon autorisation, je n'étais absent que depuis le matin.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte fait son code.

LE COMTE.

Ecoutez donc, la perspective d'une séparation, si cela ne donnait pas de mémoire... ah! madame j'ai passé ma journée à l'audience quelles superbes plaidoiries... quand j'ai quitté le tribunal, monsieur le procureur du roi donnait ses conclusions.

LA COMTESSE.

Et vous n'êtes pas resté?

LE COMTE.

Non, l'émotion, la peur, la peur de ne pas être séparés... mais, pardon, je rentre chez moi...

LA COMTESSE.

Hein, vous dites...

LE COMTE.

Puisqu'il m'est impossible de m'opposer à vos folies, je vais passer dans ma chambre à coucher... puisse-je y trouver un peu de repos.

LA COMTESSE.

Mais non, monsieur, ce n'est pas du repos, c'est la bouillotte que vous y trouverez.

LE COMTE.

La bouillotte dans ma chambre, vous avez osé vous permettre...

LA COMTESSE.

D'ordinaire, vous rentrez si tard...

LE COMTE.

Très bien, madame, et je vais être obligé de vous demander l'hospitalité dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Ah! désolée de vous refuser, mais je ne puis vous offrir le plus modeste petit coin, je suis envahie, débordée... mais au bal une nuit est bientôt passée.

LE COMTE.

Allons donc un bal.. quand on plaide en séparation...

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, l'on plaide et l'on danse, l'un n'empêche pas l'autre...

LE COMTE.

Pardon, madame, outre ma légitime réputation à assister à votre bal, on vient de me dire que je trouverais ici cette jeune fille que vous avez reçue contre ma volonté.

LA COMTESSE.

Et qui obtient ce soir un succès d'enthousiasme; tenez, monsieur, voyez-là dans le petit salon, c'est ma cousine que tous nos invités complimentent, c'est elle qu'ils entourent.

LE COMTE.

Pauvres dupes, s'ils savaient ce qu'ils envoient.

LA COMTESSE.

Oh! monsieur, c'est indigne!

LE COMTE.

Indigne, oui, madame, ou tout au moins, fort peu honorable à vous de recevoir ici...

LA COMTESSE.

Je vous le répète, monsieur, cette jeune fille est ma parente.

LE COMTE.

Raison de plus.

LA COMTESSE.

Oh! je sais que vous m'avez toujours tenue éloignée de ma famille et voilà quel a été le résultat de ma condescendance. Une parente à moi, réduite à servir les autres, tandis que je me faisais servir dans le noble faubourg... une pauvre enfant de 18 ans livrée à tous les dangers qu'attirent la jeunesse et la beauté, et contre lesquels il a fallu que la Providence la protégât... Ah! vous avez beau sourire, monsieur, elle a résisté j'en suis sûre, et eût-elle succombé, que ce serait encore vous qu'il faudrait en accuser.

LE COMTE.

Vous allez voir que je serai responsable des escapades de M. Florestan.

LA COMTESSE.

Encore.

LE COMTE.

Je vous dis qu'elle est sa maîtresse, sa maîtresse avouée, je l'ai surprise chez lui, et à moins qu'elle n'y allât en consultation.

LA COMTESSE.

Pas un mot de plus, je vous prie.

Air : *époux imprudent, fils rebelle.*

Vous méprisez une pauvre grisette,  
Dont le malheur était causé par vous,  
Mais si c'était une riche coquette,  
Couverte d'or, de perles, de bijoux,  
On vous verrait peut-être à ses genoux.

Oh! je comprends qu'on lui fasse un grand crime,  
Du seul amour dont on l'accuse à tort,  
Elle n'est pas assez infâme encore  
Pour avoir droit à votre estime.

LE COMTE.

Madame! (*On entend une voiture.*)

LA COMTESSE.

Une voiture entre dans l'hôtel.



LE COMTE.

M. Florestan, sans doute.

LA COMTESSE.

Enfin !

LE COMTE.

Je suis d'une inquiétude .. au moins, avez-vous bien dit à votre avocat que j'étais bourru, quinteux, bizarre...

LA COMTESSE.

Un homme horrible, soyez tranquille. Mais vous, de votre côté, m'avez-vous faite bien coupable, bien coquette, bien perfide.

LE COMTE.

Une femme détestable... un monstre...

LA COMTESSE.

Oh ! ce cher comte.

LE COMTE.

Cette chère comtesse.

LA COMTESSE.

Ah ! nous allons donc savoir.

#### SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, FLORESTAN.

UN DOMESTIQUE, *annoçant.*

M. Florestan.

LE COMTE.

Parlez, parlez vite, dois-je vous embrasser ou vous maudire.

LA COMTESSE.

Nous vous attendions avec une impatience.

FLORESTAN.

Pardon, c'est que je suis encore si ému, si troublé...

LE COMTE.

Eh ! bien ?

LA COMTESSE.

Vous nous faites mourir.

FLORESTAN.

Air : de *Marianne.*

Vous êtes séparés.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

FLORESTAN.

Séparés de corps et de biens,  
Pour vous, j'ai plaidé comme un ange,  
Et déployé tous mes moyens.

Le tribunal

Toujours moral

N'osait briser le lien conjugal,

Mais mon talent

Plus tard, ayant,

Fait sanglotter jusques au président,  
On vous sépare.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Quelle grâce ?

Puisque vous n'êtes plus ici.

LE COMTE.

Vous, ma femme.

LA COMTESSE.

Vous mon mari.

ENSEMBLE.

Oh ? que je vous embrasse.

LE COMTE, *embrassant la comtesse.*

Et de bien bon cœur !

LA COMTESSE, *même jeu.*

Jamais je n'ai été si heureuse.

LE COMTE.

Monsieur Florestan, croyez-bien que ma femme et moi, jamais nous n'oublierons... entre nous, c'est à la vie à la mort... chère amie, maintenant, liberté toute entière, amusez-vous bien à votre fête... moi, je vais au bal de l'Opéra (*à part.*), c'est-à-dire chez la divine Claire.

LA COMTESSE.

Mon ami, couvrez-vous, il ne faut pas prendre froid.

LE COMTE.

Et vous, pas d'imprudence, Amélie, ne vous fatiguez pas... ne dansez pas trop...

LE COMTE.

Adieu, adieu, bien du plaisir.

LA COMTESSE.

Et vous aussi, monsieur le comte.

FLORESTAN.

Décidément, c'est une belle chose que la justice.

#### SCÈNE V.

FLORESTAN, LA COMTESSE.

FLORESTAN.

Il est parti... Eh bien ! madame, j'ai tenu ma promesse !

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, vous êtes d'une importunité !

FLORESTAN.

Souvenez-vous des derniers mots de votre lettre : « Plaidez-bien, plaidez-bien, monsieur, vous avez deux causes à gagner. »

LA COMTESSE.

Parler d'amour dans les premiers moments d'un veuvage... ah ! c'est d'une inconvenance !.. Je vous laisse, mais nous nous reverrons, nous danserons ensemble ; je vous invite pour une mazourka.

FLORESTAN.

Je suis à vos ordres.

LA COMTESSE.

A bientôt.

FLORESTAN.

A bientôt.

#### SCÈNE VI.

FLORESTAN, *seul.*

Allons, mes affaires sont en bon chemin... Et tôt ou tard, je dois être heureux... tous

les jours, dans le monde, on oublie les promesses faites à un amant ; mais les espérances données à un avocat... et à un avocat qui vous débarrasse d'un mari, c'est sacré, c'est inviolable. Pauvre comte ! je n'oublierai jamais la peur qu'il m'avait faite... ah ! ma foi ! ce jour-là, sans Nini... pauvre enfant ! comme elle s'est dévouée, et je n'ai pu encore lui en témoigner toute ma reconnaissance... mais je la reverrai... Je ne sais pourquoi, mais depuis notre rencontre dans le quartier Bréda, cette jeune fille à laquelle je n'avais jamais fait attention... (*Ici l'on entend du bruit dans le salon du fond.*) Ah ! mon Dieu ! on dirait que le bal entier refuse de ce côté, et, au milieu de cet océan de toilettes, quelle est cette femme que l'on semble entourer de soins, fatiguer d'hommages... la reine du bal, sans doute... Ciel !... se peut-il ? Nini !

## SCENE VII.

FLORESTAN, NINI, *arrivant entourée des invités des deux sexes.*

CHŒUR.

Air : de M. Doche. (dans Satan.)

Au bal, modeste autant que sage,  
Elle double notre plaisir,  
C'est une rose de village  
Que nous voyons s'épanouir !...

NINI.

Et madame la comtesse qui m'abandonne seule au milieu de cette fête, étourdie de ce concert de louange, je n'ose lever les yeux, car, dans ce salon, je ne connais personne.

FLORESTAN.

Personne... et moi, mademoiselle, ne suis-je donc plus un ami.

NINI.

Monsieur Florestan.

FLORESTAN.

Oui, Nini, Florestan, votre ancien voisin, et qui est bienheureux de vous rencontrer, pour vous remercier encore du service que vous lui avez rendu.

NINI.

Un service... ah ! oui ! je l'avais presque oublié.

FLORESTAN.

Comme tout le bien que vous faites... mais il paraît qu'une autre personne s'en est souvenue, et votre présence dans ce salon...

NINI.

Oui, à la suite de la périlleuse entrevue où vous avez eu à trembler, vous, pour vos jours, et madame la comtesse pour sa réputation, elle a eu la bonté de se rappeler que j'étais sa parente, et, bon gré mal gré, il m'a

fallu troquer ma mansarde contre une chambre magnifique, ma robe d'alépine contre les dentelles et le satin, et mon petit bonnet de grisette contre ce diadème de fleurs.

FLORESTAN.

Ah ! si vous saviez combien cette métamorphose vous rend séduisante...

NINI.

Moi, Nini ?

FLORESTAN.

Vous êtes jolie à ravir !

NINI, *se retournant et cherchant si les compliments de Florestan ne s'adressent pas à une autre.*

Moi, Nini ?

FLORESTAN.

Vous-même, et je ne comprends pas...

NINI, *ingénuement.*

Ah ! je suis donc bien changée !

FLORESTAN.

Et pourquoi ?

NINI.

Parce que c'est aujourd'hui la première fois que vous me trouvez jolie.

FLORESTAN.

Quelle erreur !

NINI.

Non, monsieur, non, j'ai bonne mémoire... au quartier latin, vous rappelez-vous quand je vous mettais vos papillottes...

FLORESTAN.

Eh bien ?

NINI.

Eh bien monsieur, vous ne regardiez que mademoiselle Indiana... plus tard ce fut mademoiselle Claire... ensuite une autre personne que je ne nommerai pas...

FLORESTAN.

Eh bien ! Nini, si je m'étais abusé sur mes propres sentiments, si repentant d'avoir été chercher si loin un bonheur que j'avais sous la main, j'offrais à la seule personne que j'aie véritablement aimée, ce cœur qui n'eût dû jamais battre que pour elle, pensez-vous qu'elle fût assez bonne pour me pardonner, pour m'aimer un peu.

NINI.

Mais pour me prononcer, cette personne, il faudrait au moins la connaître.

FLORESTAN, *la conduisant devant une glace.*  
Je vais vous la montrer... tenez, la voilà.

NINI.

Moi... ah ! monsieur Florestan, je ne puis vous croire...

Air : sans être aimé et mourir.

C'est à ma toilette  
C'est à mon aigrette,  
Que votre conquête,  
Est due en ce jour.  
Nini la grisette

Pour vous n'est pas faite,  
Et Nini rejette,  
Ce nouvel amour.

FLORESTAN.  
Ah ! sur votre tête embellie  
Comme ces fleurs font bon effet.  
J'en suis fou ?

NINI.  
C'est une folie  
Qui bien vite se guérirait,  
Si je r'mettais mon p'tit bonnet.

FLORESTAN.  
Sans cette toilette,  
Et sans cette aigrette,  
Vous êtes bien taite  
Pour plaire en ce jour.  
Nini moins coquette,  
Et toute simplette,  
Nini la grisette,  
Aurait mon amour.

NINI.  
C'est à ma toilette, etc.

FLORESTAN.  
Tous ces attraits qu'ici j'admire,  
NINI.  
Sont l'œuvre d'habiles marchands.

FLORESTAN.  
Auprès de vous l'amour m'inspire,  
Et le feu qu'en moi je ressens.

NINI.  
Est celui de mes diamants.

FLORESTAN.  
Sans cette toilette, etc.

NINI.  
C'est à ma toilette, etc.

FLORESTAN.

Nini, pardonnez-moi, j'étais aveugle, j'étais fou, (se jetant à ses pieds) mais, croyez-moi, je vous aime comme je n'ai jamais aimé.

## SCENE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

NINI ET FLORESTAN, se quittant vivement.  
La comtesse !

LA COMTESSE.

Restez, je vous prie... eh bien, vous voilà muets, interdits, vous ne m'attendiez pas...

NINI.

Madame...

LA COMTESSE.

C'est singulier, je croyais la scène arrangée entre vous, et je pensais que ne sachant comment m'initier à cette passion impromptue, vous aviez imaginé ce moyen... les avocats sont si ingénieux et les ingénues si adroites.

NINI, avec ferveur.

Madame...

FLORESTAN.

Pour torturer ainsi cette enfant vous ou-

bliez sans doute, madame, que c'est à son généreux dévouement que nous devons...

LA COMTESSE.

Ah ! c'est peut-être de cela que vous la remerciez à genoux... Je suis bien ingrate alors de ne pas voir dans ce doux épanchement une nouvelle preuve de votre amour pour moi.

FLORESTAN.

Raillez-moi, madame, vous en avez le droit; mais je suis le seul coupable ici, et vous ne sauriez rendre mademoiselle responsable.

LA COMTESSE.

Vraiment... tout à l'heure vous paraissiez si satisfait d'avoir gagné deux causes... et voilà déjà que vous en plaidez une troisième... prenez garde, mon cher avocat, tout votre talent pourrait ne pas y suffire.

NINI.

Ah ! madame je le vois, je ne suis venue dans cette maison que pour y jeter le trouble... j'en sortirai.

LA COMTESSE.

Faites-donc de la popularité, arrachez donc à la misère une petite fille faite pour végéter... et puis croyez à la reconnaissance...

FLORESTAN.

Madame, je ne souffrirai pas que devant moi...

AIR : de l'oncle rival.

Ah ? c'en est trop, adieu, madame ;  
L'outrage est sensible et direct,  
Mais malgré ses torts, une femme  
A toujours droit à mon respect.

LA COMTESSE, avec ironie.

Du respect, c'est charmant me faire tant de grâce...

NINI.

Adieu mes beaux atours...

LA COMTESSE.

Mais c'est trop de bontés ?..

NINI.

Ah ? je n'attendrai pas, que d'ici l'on me chasse ?..

FLORESTAN, à la comtesse.

Je souffre d'avoir pu vous déplaire...

LA COMTESSE.

Sortez ?..

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Malgré moi, le courroux m'enflamme,  
Est-il outrage plus direct ?  
Je ne savais pas, sur mon âme,  
Avoir droit à votre respect.

NINI.

Vous le voulez, adieu, madame,  
Mon dévouement même est suspect ;  
Je n'ai pas mérité le blâme,  
Et je m'éloigne avec respect.

FLORESTAN.

Ah ! c'en est trop, etc.



SCÈNE IX.

LA COMTESSE.

Cette petite fille que j'avais eu la faiblesse de reconnaître pour ma parente... ce petit avocat sur qui j'avais daigné laisser tomber un regard... suis-je assez homilice... tant d'impertinences, d'ingratitude, quelle leçon !... ah ! les hommes ! les hommes !

( Elle tombe anéantie dans un fauteuil. )

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTE, sans voir la comtesse.

Ah ! les femmes, les femmes ! j'arrive de chez Claire... à cette heure j'espérais la trouver encore debout... et j'avais hâte de lui annoncer l'excellente nouvelle... je monte, je sonne, la femme-de-chambre m'ouvre d'un air embarrassé, j'entre, je pénètre jusqu'à la porte du boudoir... je frappe, et là, on me répond... en russe... il n'y a personne... c'était une seconde invasion. ( Il se laisse tomber dans un fauteuil. )

LA COMTESSE.

Certainement M. le comte était bourru, volontaire, égoïste, mais jusque dans ses défauts même il avait des formes, du savoir-vivre... il sentait son homme comme il faut.

LE COMTE.

La comtesse était capricieuse, légère, coquette... mais jamais, au grand jamais, un cosaque ! Ah ! bien oui, elle avait trop d'esprit national !

LA COMTESSE.

Sans doute mon mari n'était pas un aigle, mais il avait au moins l'esprit de se taire... il s'était fait dans le monde politique, une réputation de silence...

LE COMTE.

Ma femme, je l'avoue, n'était peut-être pas remarquablement belle, mais elle avait une distinction dans les manières, une noblesse dans les traits.

LA COMTESSE.

Enfin puisqu'il y a jugement.

LE COMTE.

Après tout, puisque c'est une affaire terminée... allons nous coucher et ne troublons pas ses plaisirs... ( Apercevant la comtesse au moment où il se lève. ) Que vois-je, madame la comtesse seule dans ce salon...

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vous, mon ami...

LE COMTE.

Ne croyez pas au moins que je rentre pour

contrôler vos actions... non, ma chère amie, non, amusez-vous.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes donc ennuyé au bal de l'Opéra !...

LE COMTE.

Le bal de l'Opéra !... Ah ! oui on y fait quelquefois des rencontres !...

LA COMTESSE.

Est-ce que vous en auriez fait une mauvaise, ce soir ?

LE COMTE.

Une détestable, ( A part. ) L'envoyé de Russie que j'aurais bien envoyé à tous... ( Haut. ) mais vous-même, madame, vous paraissez triste, contrariée, mais cependant après une séparation...

LA COMTESSE.

Une séparation judiciaire ne fait pas divorcer avec la migraine et j'ai ce soir un mal de tête... il fait ici une chaleur...

LE COMTE, ouvrant la croisée.

Que ne le disiez-vous...

LA COMTESSE.

Se peut-il ? vous qui avez si grande peur du froid...

LE COMTE.

J'aurais encore plus peur de vous voir souffrir.

LA COMTESSE.

Savez-vous, M. le comte, que vous êtes un homme charmant.

LE COMTE.

Après une séparation tous les mariés font cet effet-là.

LA COMTESSE.

En est-il de même des femmes, M. le comte ?

LE COMTE.

A quoi servirait à moi de vous le dire ? Assez d'autres vous attendent pour vous le répéter... et là-bas, dans vos salons...

LA COMTESSE.

Pour cela, il faudrait y rentrer, et je n'y suis plus décidée...

LE COMTE.

Comment, vous qui aimiez tant le bal.

LA COMTESSE.

Ah ! je l'aimais quand vous me le défendiez.

LE COMTE.

Juste comme moi, qui le défendais parce que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Air : d'Yelva.

Ah ! finissez, ou je vous trouve aimable,

LE COMTE.

Si c'est ainsi, je ne finirai pas.

Car à mon tour je vous trouve adorable,

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, Monsieur, parlez plus bas.

Un jugement aujourd'hui nous sépare.

LE COMTE.

Quand sur notre seuil attristé,  
L'amour revient... de peur qu'il ne s'égare,  
Retenons-le par la communauté.

LA COMTESSE.

De l'amour... vous penseriez encore...

LE COMTE.

Je pense que voici bientôt trois heures du matin, que ma chambre est envahie par la bouillotte, et qu'avec la meilleure volonté de vous fuir...

*Même air.*

Voyez partout, on se foule, on se presse.  
Non rien de libre, ici, j'ai beau chercher.

LA COMTESSE.

Dans tout l'hôtel il n'est plus qu'une pièce,  
Mais cette pièce est ma chambre à coucher.

LE COMTE.

Que dites-vous ? une chambre, rien qu'une,

LA COMTESSE.

Comte, pour vous, quelle fatalité ?

LE COMTE.

Dites plutôt quelle bonne fortune  
Si vous rentrez dans la communauté.

LA COMTESSE.

Eh ! mais vraiment je crois que la bonne harmonie régnerait bientôt dans tous les ménages, si l'on connaissait en matière de rapprochement, l'influence des procès en séparation.

LE COMTE, *à part.*

Et des officiers russes.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

## ÉPILOGUE.

Même décor qu'au Prologue.

### SCENE PREMIERE.

NINI, *en paysanne, comme au prologue.*

Ouf ! quelle chaleur, j'ai marché si vite, j'ai tellement couru... enfin, m'en voilà dehors, et voilà bien longtemps que je n'aperçois seulement plus cette vilaine capitale... pauvre Nini, c'était bien la peine de quitter ton village... d'aller consulter la vieille bergère.

Comme il fait lourd... et là-bas ces gros nuages tout noirs... dépêchons-nous d'arriver, car si l'orage me surprenait... (*Elle fait quelques pas et s'arrête devant l'arbre*). Que vois-je cet arbre !... oui, c'est là qu'à mon départ... mon cœur, hélas ! était si confiant, j'étais si novice, qu'en le voyant pour la première fois, je crus à la prédiction de la vieille bergère... lui aussi quittait son village... comme il était heureux ! quel doux avenir il avait rêvé, et moi que j'avais de plaisir à l'entendre !

*Air : chanté au prologue.*

Quand il parlait ici,  
Je pensais comme lui  
Si ce n'était qu'un rêve,  
C'était un rêve heureux  
Qui commençait à deux ;  
Et que seule j'achève.

(*Nuit peu-à-peu, le tonnerre se fait entendre.*)

L'orage, eh ? quoi,  
L'orage... est près de moi,

Cet arbre solitaire...

Comme autrefois,  
Que n'entend-je sa voix  
Se mêler au tonnerre.

FLORESTAN, *en dehors*

Mon oncle, avancez donc.

NINI.

Qu'entends je ? lui, mais non,  
Je me trompe sans doute,

ROCHONNET.

Doucement, s'il vous plaît,

NINI.

Et l'oncle Rochonnet.

ROCHONNET.

Ou je te laisse en route.

NINI.

Est-ce une erreur ?

Est-ce un songe trompeur ?

Est-ce un hasard, un piège ?

Ici tous trois

Tous trois comme autrefois.

(*Se sachant dans l'arbre.*)

Que l'amour me protège.

### SCENE II.

LES MÊMES, FLORESTAN, ROCHONNET.

ENSEMBLE.

FLORESTAN.

Mon oncle avancez donc,  
Si ce voyage est long,  
Par un semblable orage,  
Marchons sans hésiter,



Faut-il nous arrêter  
Au terme du voyage.

ROCHONNET.

Cela n'a pas de nom  
Si le voyage est long,  
Par un semblable orage,  
Ici sans hésiter  
Il faut nous arrêter  
Au terme du voyage.

NINI.

Écoutez, écoutons,  
Peut-être nous pourrons,  
En savoir davantage  
L'amour doit m'écouter  
Et les faire rester,  
Ici malgré l'orage.

ROCHONNET.

Je ne fais plus un pas... va-t-en, abandonne  
ton malheureux oncle à l'horreur de son des-  
tin, je te pardonne ma mort, et je te laisse  
mon parapluie.

FLORESTAN.

Tenez, mon oncle, nous aurions mieux fait  
de prendre une voiture, nous arriverons dans  
un état affreux.

ROCHONNET.

Un état affreux, dis-tu; mais depuis que  
j'ai mis le pied dans la capitale, je n'ai pas été  
dans un autre état... moi, l'ancien coq du  
village, moi, la terreur des bergères, le Tircis de  
mon endroit, je me suis vu berné, carotté,  
ruiné, éreinté par toutes les beautés de cette  
infernale cité.

FLORESTAN.

Mon oncle, vous allez vous mouiller.

ROCHONNET.

Va te promener:

NINI.

Ce pauvre monsieur Rochonnet.

ROCHONNET.

Oh! la Péruchelle! la Péruchelle, fantôme  
impérissable, cauchemar incessant, sarfadet  
cosmopolite, ombre de Rochonnet. Ne la vois-  
tu pas à mes côtés, sur mes pas, elle me suit,  
la voilà... tiens, regarde ses grands bras mai-  
gres, sa vilaine figure longue... son grand  
corps qui se dresse... ah! c'est affreux!

FLORESTAN.

Mon oncle, vous allez vous mouiller.

ROCHONNET.

Mais non, je m'égare, c'est une vision  
d'hier, j'ai perdu la Péruchelle dans le laby-  
rinthe au jardin des plantes, oh! les femmes  
les femmes! Florestan, que penses-tu des fem-  
mes de Paris? (*Le jour revient peu-à-peu.*)

FLORESTAN.

Ce que j'en pense, mon oncle?... je pense  
qu'elles sont charmantes, ravissantes, pleines  
de grâces et d'esprit, qu'il faut les adorer tou-  
tes parce que toutes sont adorables, mais qu'il

ne faut en aimer aucune, parceque toutes sont  
fausses, cruelles et perfides...

ROCHONNET.

Cruelles, perfides, mais dis donc scélérates;  
on n'a pas encore inventé ce mot pour quali-  
fier les femmes de Paris, ce sont des panthè-  
res, des tigresses, des lionnes! Lionnes, on a  
inventé ce mot-là; mais il n'exprime qu'une  
partie de leur férocité; jusqu'à Nini, cette  
sainte-n'y-touche de Nini!

FLORESTAN.

Oh! n'en dites pas de mal, mon oncle .... à  
mon entrée dans la capitale, quand je descen-  
dis du coupé de la diligence, la première  
femme qui s'offrit à ma vue, ce fut Nini: elle  
était sur l'impériale, et je lui donnai la main  
pour descendre... appelés tous les deux au  
quartier latin: elle chez une couturière, chez  
madame Péruchelle.

ROCHONNET.

Ne prononce pas ce nom ou rends-moi mon  
parapluie. (*Il arrache le parapluie des mains  
de Florestan.*)

FLORESTAN.

Moi, pour terminer mon droit; le hasard  
nous réunit encore sur le même carré, dans  
la même maison; depuis s'attachant à mes pas  
comme une providence invisible, comme un  
ange gardien, je l'ai rencontrée sans cesse et  
partout, au quartier latin, vous forçant à  
payer mes dettes: à la chaussée d'Antin, m'ar-  
rachant à des séductions perfides... au faubourg  
Saint-Marceau, se dévouant pour moi, sacrifi-  
ant son honneur à l'honneur d'une rivale: en-  
fin je la revis une dernière fois au faubourg  
Saint-Germain, et ce fut là que mes yeux s'ou-  
vrirent tout-à-fait; aveuglé jusqu'alors, je  
n'avais rien vu, rien compris.

Ain: de votre bonté généreuse (Fanchon.)

Ce fut vraiment, une surprise étrange  
J'avais aimé mainte femme à Paris,  
Mais un moment j'ai pu croire qu'un ange,  
Avait pour moi quitté le paradis.  
Il me suivait pas à pas sur la route,  
Accompagnant chaque pas d'un bienfait,  
Mais vers le ciel il remonta sans doute  
Quand il a vu qu'on le reconnaissait.

NINI, à part.

Tiens! mais c'est très gentil, ce qu'il dit là.

ROCHONNET.

Mon neveu, vous me permettrez de ne pas  
partager votre enthousiasme... votre ange  
s'est conduit avec moi comme un démon, et,  
sauf la Péruchelle, je ne connais pas d'esprit  
plus malin, de créature plus malfaisante.

NINI, à part.

Voilà ce que c'est que d'écouter aux  
portes.



FLORESTAN.

Tenez, mon oncle, le temps s'éclaircit, l'orage est passé, fermez votre parapluie, et ne disputons plus sur le mérite des femmes... J'ai promis de vous accompagner jusqu'à Saint-Remi, nous y serons dans un quart-d'heure, et dès ce soir, je retourne à Paris; je veux la retrouver, me jeter à ses genoux, lui demander grâce, et que, désarmée par mon repentir, elle me dise enfin ce mot qui, pour moi, n'aurait plus aucun prix dans la bouche d'une autre femme : Florestan, je t'aime.

NINI, dans l'arbre.

Je t'aime.

FLORESTAN.

Hein?

ROCHONNET.

Quoi?

FLORESTAN.

Cette voix!..

ROCHONNET.

C'est l'écho.

FLORESTAN.

L'écho!

AIR : dans les trois loges.

Où se fait-il entendre,  
Ici?

NINI.

Ici.

FLORESTAN.

C'est la voix douce et tendre,  
Nini.

NINI.

Nini.

FLORESTAN.

Oh? tiens, encore le même  
Discours.

NINI.

Discours,

FLORESTAN.

Dis-moi que Nini m'aime  
Toujours.

NINI.

Toujours.

ROCHONNET.

Un instant,

Florestan,

Cet écho fait son éloge,  
Mais permets qu'en ce jour  
Je l'interroge  
A mon tour.

ROCHONNET.

Echo qui me rappelle  
Son, son,

NINI.

Son, son,

ROCHONNET.

Nini portera-t-elle,  
Mon nom.

NINI.

Non, non!

ROCHONNET.

Mes traits sont-ils pour plaire  
Trop laids?

NINI.

Trop laids!

ROCHONNET.

Ne puis-je lui complaire  
Jamais.

NINI.

Jamais.

ROCHONNET.

C'est fini?

FLORESTAN, près de l'arbre.

A Nini

Mon cœur est resté fidèle  
Il me dit qu'elle est là.

NINI, paraissant.

Oui, c'est elle

Et la voilà.

FLORESTAN, avec amour.

Nini!

ROCHONNET, surpris.

Nini!

FLORESTAN.

Par quel prodige?...

NINI.

Un prodige de l'amour : c'est la seconde fois que, placée-là dans cet arbre, j'écoute votre conversation...

FLORESTAN.

La seconde fois!

NINI.

Souvenez-vous du temps qu'il faisait à votre départ; l'orage grondait comme tout-à-l'heure... je m'étais cachée dans le creux de cet arbre, et vous étiez venu vous abriter sous son feuillage... là, je vous entendis parler de vos projets, de vos espérances; ainsi que vous, j'allais, pour la première fois, entrer dans cette grande capitale, je partageais vos rêves de fortune, et qui sait, peut-être aussi vos rêves d'amour; car on m'avait prédit.

FLORESTAN.

On vous avait prédit?

NINI.

Oui, une vieille bergère de village.

AIR : mon Dieu, mon Dieu, pour un vieillard.

Un jour, en me prenant la main,  
Elle m'a tenu ce langage:  
• Regarde bien sur ton chemin,  
• Quand tu sortiras du village,  
• Le premier homme qui passera  
• Est celui qui l'épousera.  
Le premier vous avez paru  
A mon mari, j'ai voulu plaire,  
Ah? pardonnez-moi d'avoir cru  
Au mensonge de la bergère.

FLORESTAN.

Un mensonge, que dites-vous?

Des sorciers, craignez le courroux,  
Un peu moins d'incrédulité  
Croyons ce qu'a dit la sorcière  
Et faisons une vérité,  
Du mensonge de la bergère.

ROCHONNET.

Un moment, un moment, la sorcière a dit :  
Le premier homme que vous rencontrerez,  
vous épousera ; mais le premier homme que  
vous avez rencontré était accompagné d'un  
second... je demande à connaître celui que la  
bergère a voulu désigner.

FLORESTAN.

Mon oncle, en fait de mariage, passé cin-  
quante ans, un homme ne compte plus, c'est  
comme dans la garde nationale.

NINI.

Et puis, c'est monsieur Florestan que j'ai  
vu le premier.

ROCHONNET.

Ah !

FLORESTAN.

Chère Nini.

ROCHONNET.

Je n'épouserai pas la duchesse, c'est une  
consolation.

FLORESTAN, au public.

Air :

Ah ! quand elle débute  
Ici.

NINI.

Ici.

ROCHONNET.

Préservez d'une chute,  
Nini.

NINI.

Nini.

FLORESTAN.

Moi-même, je lui crie :  
Bravo!

(bis.)

NINI.

Messieurs, je vous en prie  
Faites écho !..

NINI.

On m'a fait traverser  
Tous les quartiers de la ville,  
Mais c'est au Vaudeville  
Que je voudrais me fixer !...

REPRISE.

FLORESTAN.

Ah ? quand elle débute, etc.

FIN DE L'AMOUR DANS TOUS LES QUARTIERS.

(1) Couplet au public, pour la province.

FLORESTAN.

Quand elle vous implore

Ici.

NINI.

Ici.

ROCHONNET.

Ah ! protégez encore

Nini.

NINI.

Nini.

FLORESTAN.

Moi-même je lui crie :

Bravo !

ROCHONNET.

Bravo !

NINI.

Messieurs ; je vous en prie  
Faites écho ?...

On m'a fait traverser  
Maint différent domicile ;  
Mais c'est dans cette ville  
Que je voudrais me fixer.

REPRISE.

Quand elle vous implore, etc.

S'adresser, pour la musique EXACTE de cet ouvrage, à M. TARANNE, bibliothécaire  
au théâtre du Vaudeville.







# CONSTANT-LA-GIROUETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. EUGÈNE GRANGÉ ET BRÉSIL,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,  
le 8 Avril 1845.

## PERSONNAGES.

PROSPER SAVIGNY. . . . .  
CONSTANT-MEYADIÉ. . . . .  
MADAME LEBEL. . . . .  
AGATHE, sa fille. . . . .  
LOUISETTE, domestique. . . . .  
UN COMMISSIONNAIRE. . . . .

## ACTEURS.

MM. ANATOLE.  
ARMAND-VILLOT.  
Mme. HOUDRY.  
Mlles. ROSINE DEBROU.  
PATUREL.  
M. DESQUELS.

*La scène est à Noyon.*



Le théâtre représente un salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Au fond, à droite, une fenêtre. — A gauche, au premier plan, un piano.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISETTE, seule, finissant d'épousseter.

Là ! v'là le salon rangé. Dieu de Dieu ! quel travail, quand on est à la fois femme-de-chambre et cordon bleu ! (*s'asseyant.*) Jamais un moment de repos, toujours sur ses jambes comme un prunier.

UNE VOIX, dans la coulisse, à droite.

Louissette !

LOUISETTE, toujours assise.

Allons, v'là déjà madame qui m'appelle.

UNE AUTRE VOIX, à gauche.

Louissette !

LOUISETTE.

Bon, à c't'heure, c'est mademoiselle ! On y va !.. quel supplice de servir des femmes, elles sont d'une exigence !.. ah ! j'aimerais mieux être au service de quatre hommes seuls... ah ! oui ! (*On entend carillonner à droite et à gauche.*) Me v'là ! (*se levant.*) Je voudrais bien savoir quel est l'imbécille qui a inventé les sonnettes, ça ne peut pas être un domestique, ça doit être un sourd, bien sûr.

## SCÈNE II.

LOUISETTE, AGATHE.

AGATHE, sortant de la chambre de gauche.

Eh bien ! Louissette, est-ce que tu es muette ? tu ne réponds pas quand je t'appelle... tiens, agraffe-moi ma robe.

MADAME LEBEL, en dehors.

Eh bien ! Louissette, est-ce que vous êtes sourde ? Je ne veux pas manquer le comité... dépêchez-vous de venir me lacer.

LOUISETTE.

Oni, madame. (*à Agathe en l'habillant.*) Comme vous avez les yeux ouverts de bonne heure aujourd'hui, mamzelle !..

AGATHE.

Dam, Louissette, quand on ne les ferme pas.

LOUISETTE.

Vous ne les fermez pas ?

AGATHE.

Tu vas être bien étonnée, Louissette... mais, depuis un mois que je suis revenue à Noyon, je n'ai pas goûté un instant de repos.

LOUISETTE.

Ah ! mon Dieu ! et pourquoi donc ça ?

AGATHE, avec importance.

Parce que j'ai là un secret...

LOUISETTE.

Un secret!..

AGATHE.

Oui, un secret qui m'étouffe, que je cache à tout le monde, et que je vas te dire, parce tu es une bonne fille, et que tu n'en parleras à personne.

LOUISETTE.

Foi de Louise!.. contez-moi donc ça.

AGATHE.

Tu sais qu'avant d'être à Noyon, j'étais en pension à Paris.

LOUISETTE.

Oui, mamse!le... après ?

AGATHE.

Ma tante, qui y demeure, et à qui maman m'avait confiée, venait me chercher tous les dimanches pour me conduire au jardin des Tuileries, où nous nous promenions pendant deux ou trois heures.

LOUISETTE.

Jusque-là, je ne vois rien de bien affligeant.

AGATHE.

Attends donc... tu as été en service à Paris, Louise!te, tu connais le jardin des Tuileries... on y rencontre beaucoup de monde... des jeunes gens très aimables et très polis...

LOUISETTE.

Aie, aie, aie !

AGATHE.

Il y en avait un surtout qui se trouvait là, chaque fois que nous arrivions.

LOUISETTE.

Voyez-vous ça !

AGATHE.

Oh! c'est bien malgré moi...

LOUISETTE.

Vraiment !

AGATHE.

Aia : de l'Importun. (Paul Henrion.)

De me dérober à cette poursuite

En vain j'ai cherché, cherché le moyen,

Il était toujours, toujours à ma suite...

Est-ce par hasard?... ah! je n'y comprends rien !

Mais le hasard pouvait-il faire

Qu'il devinât que je viendrais?...

Il est vrai qu'à l'heure ordinaire,

Tous les dimanches j'arrivais,

Et toujours là je le trouvais !...

De me dérober à cette poursuite

En vain j'ai cherché, cherché le moyen,

Il était toujours, toujours à ma suite,

Est-ce par hasard?... ah! je n'y comprends rien !

« A deux heures je le rencontre,

« Eh bien! dis-je, venons plus tard ! »

Exprès, je consultai ma montre,

J'y vins... à deux heures et quart...

Je l'y vis, malgré ce retard...

A me dérober à cette poursuite,  
Je dus renoncer alors sans retour,  
Le hasard pouvait le mettre à la suite,  
Mais je crois plutôt, moi, que c'était l'amour.

LOUISETTE.

Et ce jeune homme vous a-t-il parlé ?

AGATHE.

Jamais! il se contentait de me regarder avec un air... ah! Louise!te, un air!..

LOUISETTE.

Qui pouvait ben se passer de paroles?... Et vous lui répondiez de la même monnaie?..

AGATHE, *sévèrement.*

Je ne répondais pas, mademoiselle, je baisais les yeux et je rougissais.

LOUISETTE.

Voilà tout ?

AGATHE.

Voilà tout.

LOUISETTE.

Rien que des regards ?

AGATHE.

Rien que cela, Louise!te... hélas! moi, je croyais que cela devait être éternel! mais un matin, je vis arriver ma tante, elle était furieuse...

LOUISETTE.

Furieuse!.. et pourquoi ?

AGATHE.

Parce qu'elle avait trouvé une lettre que j'avais eu la maladresse d'égarer.

LOUISETTE.

Une lettre... de qui ?

AGATHE.

Mais de ce jeune homme, de cet inconnu... tu ne comprends rien!..

LOUISETTE.

Ah! dam! vous ne m'aviez parlé que des regards... vous avez donc reçu des lettres ?

AGATHE.

Une seule... une toute petite... qu'un jour il me glissa dans la main, et que je n'osai pas refuser. Eh bien! ma tante me gronda comme si la lettre avait été bien grande... Elle m'appela petite étourdie!.. petite effrontée!.. Et ce qu'il y a de pis, le jour même elle me retira de la pension, et me renvoya chez maman à Noyon... à Noyon, où il n'y a pas de Tuileries... où je ne rencontre plus personne... (*sanglotant.*) Oui, je suis bien malheureuse, enfin!.. (*On entend madame Lebel appeler :* Louise!te! Louise!te!)

LOUISETTE.

V'là vot'maman qui s'impatiente... je l'avais oubliée... faut que j'aille la lacer.

AGATHE.

Eh bien! va, Louise!te... moi, pendant ce temps-là, je vais terminer ma toilette. . Sur-tout de la discrétion (*Elle sort.*)

LOUISETTE.

Soyez donc tranquille... je serai muette comme un brochet.



SCÈNE III.

LOUISETTE, PUIS CONSTANT ET PROSPER.

LOUISETTE, seule.

Voyez-vous! avec son petit air de sainte nitouche... v'là pourtant mamselle qui a un amour dans le cœur... Envoyez donc les jeunes filles faire leur éducation à Paris. (*On sonne en dehors.*) Tiens, qu'est-ce qui nous vient-là?... Plussouvent que je vasme déranger!.. Le jardinier est là pour ouvrir... (*allant regarder par la fenêtre.*) Qu'est-ce que je vois!.. Deux jeunes gens comme il faut... je ne connais pas ces figures-là... Bien sûr, ce sont des étrangers qui ne sont pas de l'endroit (*allant à la porte.*). Par ici, messieurs, par ici.

CONSTANT, entrant avec Prosper.

Madame Lebel?

LOUISETTE, avec bavardage.

C'est ici, messieurs; mais elle est à sa toilette. Ce sera peut-être un peu long, parce qu'il faut lui mettre son corset... et madame aime à être serrée... mais si ces messieurs veulent me dire leurs noms?...

CONSTANT.

C'est inutile... ils lui sont parfaitement inconnus...

LOUISETTE.

Ah! (*à part.*) Je disais bien, ce sont des étrangers.

CONSTANT.

Un instant. (*à Prosper.*) Au fait, si nous disions nos noms?..

PROSPER, bas.

Cela me semble plus convenable.

CONSTANT, bas

Bon! (*à Louissette.*) Toute réflexion faite, annoncez-lui...

PROSPER.

Monsieur Constant Meytadier.

CONSTANT.

C'est moi.

PROSPER.

Et monsieur Prosper Savigny.

CONSTANT.

C'est lui!

LOUISETTE.

Pardon, excuse... vous dites comme ça?...

CONSTANT.

M. Constant Meytadier.

PROSPER.

Et M. Prosper Savigny.

LOUISETTE.

Ah! très bien. M. Prosper et M. Constant.

CONSTANT.

Ou M. Savigny et M. Meytadier, à votre choix.

LOUISETTE.

Ca m'est égal, je n'ai pas de préférence...

MADAME LEBEL; en dehors, à droite.

Eh bien! Louissette...

LOUISETTE.

Me voilà, madame... vous disiez donc M. Mey...

CONSTANT.

tadier...

LOUISETTE.

Et M. Sa...

CONSTANT.

vigny...

LOUISETTE, s'en allant.

Bien, M. Constant et M. Prosper.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

CONSTANT, PROSPER.

PROSPER.

Enfin nous voilà dans la place... il n'y a plus à s'en dédire.

CONSTANT, avec étonnement

Comment! Est-ce que par hasard tu me croyais capable de changer d'idée?

PROSPER.

Ma foi, tu es si versatile, tellement irrésolu... ah! Girouette, va!

CONSTANT.

Ah! bon!... ne vas-tu pas crier ça sur les toits... l'éternelle plaisanterie du collège, où vous m'appelliez tous *Constant la Girouette*... c'était bon à La Flèche!... Au surplus, j'en conviens... je change quelquefois d'idées... je ne me décide pas en étourneau... où est le mal?

Ayr : des Girouettes (de Chut.)

Mon humeur est un peu volage,

Et je me plais à voltiger;

Mon cher, la vie est un ouvrage

Qu'il faut revoir et corriger.

Dans ce monde tout se dérange,

Tout se renouvelle ici bas;

Et le duvet de la mésange

Et la peau des serpents boas.

De plumes même un serin change,

Et moi je ne changerais pas!

Quand tout change ici bas,

Je serais le seul qui ne changeât pas!

Mais, par exemple, quand une fois j'ai pris un parti... je suis comme une barre de fer... aussi je viens à Noyon pour me marier, et rien ne peut plus me faire changer d'avis... inamovible comme la statue d'Henri IV sur le Pont-neuf!

PROSPER.

Le ciel t'entende!

CONSTANT.

A propos, comment me trouves-tu?

PROSPER.

Mais... comme à l'ordinaire... le nez toujours au milieu du visage...



CONSTANT.

Il n'est pas question de mon nez! je te demande ce que tu penses de ma toilette.

PROSPER, (l'examinant.)

Mais elle me paraît des plus convenables... habit noir, gants blancs, tenue sévère et tout-à-fait de circonstance.

CONSTANT.

Eh bien! c'est justement là ce qui me chiffe.

PROSPER.

Comment?

CONSTANT.

Oui, cela donne à ma démarche un air solennel... officiel... il est impossible qu'en me voyant on ne dise pas: « Voilà un jeune homme, un joli jeune homme... qui vient faire une demande en mariage!... » On a l'air d'un événement, d'une curiosité... tandis qu'en me présentant en négligé...

PROSPER.

Je te l'avais conseillé, mais tu as mieux aimé mettre un habit...

CONSTANT.

C'est vrai, j'ai eu tort... mais il est encore temps de réparer... je cours à l'hôtel...

PROSPER.

Y songes-tu?... et madame Lebel à qui nous nous sommes fait annoncer.

CONSTANT.

Tu m'excuseras près d'elle... dans un instant je serai de retour.

PROSPER.

Merci! Tu n'aurais qu'à changer d'idée... à ne pas revenir...

CONSTANT.

Mais...

PROSPER.

Je te le répète, ta toilette est fort bien... en harmonie avec ta position d'époux... que diable!... c'est toujours ainsi qu'on se met pour faire une demande en mariage...

CONSTANT.

D'accord... mais si je ne faisais pas de demande?

PROSPER.

Hein? comment, pas de demande!...

CONSTANT.

Non, vois-tu, je réfléchis... si la jeune Picarde allait ne pas me convenir... si elle ne possédait pas cette naïveté champêtre... cette innocence départementale que je viens chercher à Noyon...

PROSPER.

Mais qui te fait penser?...

CONSTANT.

Ecoute, personne ici ne soupçonne le motif de notre visite... nous n'avons pas encore exhibé cette lettre de recommandation... madame Lebel me semble trop occupée de s'introduire dans son corset pour songer à nous... en ou-

tre, je suis très fâché d'avoir mis ce maudit habit noir.

PROSPER.

Eh bien?

CONSTANT, lui prenant le bras.

Eh bien! je te propose de prendre tout bonnement la diligence et de nous en retourner. (Il cherche à l'entraîner.)

PROSPER.

Ah! c'est trop fort à la fin!... Mais songe donc, malheureux, que depuis un an tu as déjà manqué douze mariages!..

CONSTANT.

Eh! bien, quoi? qu'est-ce qui n'a pas manqué douze petits mariages dans sa vie?... quand j'irais jusqu'au demi quarteron... D'ailleurs je te conseille de parler... monsieur l'homme résolu, qui, il y quelques mois, avais des idées de matrimonium... tu n'en n'es pas moins resté au même grade que moi; gaïçon.

PROSPER.

Est-ce ma faute si la femme que j'aimais a disparu tout à coup.

CONSTANT.

C'est parce que tu ne t'es pas décidé assez vite... allons, partons!

LOUISETTE, entrant.

Voici madame!

CONSTANT, à part.

Ah! sacristie!.. pas moyen d'échapper!..

## SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME LEBEL.

MADAME LEBEL.

Louissette, apportez-moi ma quêtuse (Louissette sort.) (Aux deux jeunes gens.) Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, messieurs... Mais aujourd'hui dimanche, au moment d'aller au comité de bienfaisance...

CONSTANT, à Prosper.

Tu vois, nous avons mal choisi notre quart d'heure... (haut.) Si nous vous dérangeons, madame, nous aurons l'avantage... (Il va pour sortir.)

PROSPER, bas, l'arrêtant.

Un instant donc!..

MADAME LEBEL.

Vous venez sans doute de la part de mon notaire... pour la succession de feu mon mari.

CONSTANT, à Prosper.

Elle nous prend pour des clercs de notaire... c'est mon habit noir qui nous vaut ça.

MADAME LEBEL.

Si vous voulez faire une petite promenade dans la ville, j'aurai le plaisir de vous voir après la séance.

CONSTANT.

Après la séance... eh bien, oui, j'aime autant ça... d'autant plus qu'une affaire...

PROSPER, *bas à Constant.*

Mais dis lui donc d'abord !

CONSTANT, *bas.*

Rien.. La charité avant tout, mon ami.

PROSPER, *passant au milieu.*

Pardon, madame, mais nous ne sommes pas ce que vous pensez...

MADAME LEBEL.

Ah !.. vous n'êtes pas... ?

PROSPER.

Clercs de notaire, non, madame; mon ami est tout simplement chargé d'une lettre de madame votre sœur.

MADAME LEBEL.

Une lettre de ma sœur !

CONSTANT.

Oui, voilà pour le moment mon seul emploi; mon unique profession.

MADAME LEBEL.

Ah ! monsieur, que d'excuses !... donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

CONSTANT.

Mille remerciements... je craindrais de vous déranger, et je vais...

MADAME LEBEL.

Restez, je vous prie... et veuillez me remettre...

CONSTANT.

Cette lettre ?.. (*à part.*) Au fait ça n'engage à rien. (*haut.*) La voici, madame... (*bas à Prosper.*) Tu vois que je prends tout de suite une détermination, moi !..

PROSPER, *souriant.*

Oui, oui !..

MADAME LEBEL, *qui a ouvert la lettre.*

Vous permettez, messieurs ?.. (*lisant.*) « Monsieur Constant Meytadier qui se charge de te remettre cette lettre (*s'interrompant, à Constant.*) C'est vous, monsieur ?

CONSTANT.

Oui, madame, moi-même.

PROSPER.

Fort bien. (*achevant.*) « est riche de dix mille livres de rentes. » Ah ! mon Dieu ! (*continuant, et baissant la voix.*) « C'est un parti des plus convenables. Le portrait que je lui ai fait d'Agathe a paru lui plaire, je lui suppose des intentions... » — Ah ! ciel !

CONSTANT.

Eh bien ! qu'a-t-elle donc ?

PROSPER, *de même.*

C'est ta fortune qui produit son effet.

MADAME LEBEL, *à part.*

Et moi qui les prevais pour des clercs de notaire... (*appelant.*) Louise !.. moi qui voulais les renvoyer... Louise !.. dix mille livres de rentes... Louise !

LOUISETTE, *accourant par le fond.*

Voilà votre quêteuse, madame.

MADAME LEBEL.

C'est inutile... je n'irai à l'assemblée que plus tard...

PROSPER, *bas à Constant.*

La charité avant tout, mon ami.

MADAME LEBEL,

Louissette, allez prévenir ma fille de se rendre ici.

LOUISETTE.

Tout de suite, madame. (*Elle sort par la gauche.*)

MADAME LEBEL, *à part.*

Dix mille livre, de rentes !.. (*haut.*) mais donnez vous donc la peine de vous asseoir, messieurs. (*Indiquant Prosper.*) Monsieur est votre ami ?

CONSTANT..

Oui, madame, mon ami intime... mon Pylade ! mon Castor !

MADAME LEBEL.

Il a voulu vous accompagner, faire un petit voyage d'agrément ?.. quand on a de la fortune...

PROSPER.

Oh ! moi, madame, je n'ai pas de rentes.

MADAME LEBEL, *froidement*

Ah !

CONSTANT.

Mais grâce à mon crédit aux finances il a obtenu... non, je veux dire ! il a l'espoir d'obtenir une recette plus ou moins particulière... que je sollicite pour lui.

MADAME LEBEL.

Une recette ! (*à part.*) N'importe, j'aime mieux l'autre...

## SCENE VI.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, *étourdimement.*

Me voici, maman .. (*s'arrêtant.*) Ah !

MADAME LEBEL, *la présentant.*

Ma fille, messieurs.

CONSTANT, *à part.*

Peste ! la jolie personne !

AGATHE, *à part, voyant Prosper.*  
Que vois-je !.. c'est lui !

PROSPER, *à part.*

Mon inconnue !.. quelle rencontre !..

ENSEMBLE.

AIR : du Domino Noir.

AGATHE.

Surprise extrême !

Quoi ! c'est lui-même

Que je retrouve dans ces lieux ;

Mais du mystère !

Il faut me taire,

Et cacher mon trouble à leurs yeux.

MADAME LEBEL.

Bonheur extrême!

C'est elle-même

Qu'il vient épouser en ces lieux.

La bonne affaire!

S'il peut lui plaire,

Et s'il en devient amoureux.

PROSPER.

Surprise extrême!

Celle que j'aime,

Je la retrouve dans ces lieux!

Mais du mystère!

Il faut me taire,

Et cacher mon trouble à leurs yeux.

CONSTANT.

Instant suprême!

C'est elle-même!

Je vais en juger en ces lieux.

Mais du mystère!

Il faut me taire,

Avant de la connaître mieux.

MADAME LEBEL.

Ces messieurs nous sont recommandés par ta tante de Paris.

AGATHE, à part.

Par ma tante!

MADAME LEBEL, indiquant Constant.

Monsieur Constant Meytadier... (bas.) Salue donc...

AGATHE, froidement.

Monsieur!

CONSTANT.

Mademoiselle!... (à part.) Elle a rougi, ça me va!

MADAME LEBEL, indiquant Prosper.

Et son ami, monsieur...

CONSTANT.

Prosper Savigny...

AGATHE, à part.

Le joli nom!.. (saluant.) Monsieur!..

CONSTANT, à part.

De la timidité!.. ça me reva!..

MADAME LEBEL.

Maintenant, messieurs, que je vous ai présenté ma fille, je ne vous retiens pas plus longtemps... vous m'avez parlé d'une affaire...

CONSTANT, embarrassé.

Heu! heu!... c'est-à-dire... à présent que j'y pense... ça peut se remettre...

PROSPER, à part.

Non... non... il faut l'éloigner! (haut.) Allons, mon ami, prenons congé de ces dames...

CONSTANT, à part.

Le diable t'emporte!..

AGATHE, à part.

Comment, il s'en va!..

PROSPER, avec intention.

Tu sais qu'on nous attend à l'hôtel...

MADAME LEBEL.

A l'hôtel... vous êtes descendus à l'hôtel... je ne souffrirai pas que des personnes, dont l'une m'est recommandée par ma sœur, soient logées à l'hôtel... c'est chez moi que vous demeurerez.

CONSTANT.

Comment!.. vous voulez!..

MADAME LEBEL.

Je l'exige, messieurs!

CONSTANT, à part regardant Agathe.

Au fait, la petite est gentille!.. je ne suis pas fâché de percher sous le même toit!.. (haut.) Allons, madame, c'est convenu!

Air : de *Mila*.

Dans votre maison je m'installe,  
Et fiers d'être vos commensaux,  
Nous y transportons notre malle,  
Avec nos cartons à chapeaux.  
Oui, je cours chercher mon bagage,  
Bientôt à vos pieds je revien.

PROSPER, à part.

Et d'empêcher ce mariage,  
Moi je vais chercher le moyen.

ENSEMBLE.

CONSTANT.

Dans votre maison je m'installe,  
Et fiers d'être vos commensaux,  
Nous y transportons notre malle,  
Avec nos cartons à chapeaux.

MADAME LEBEL.

Ah! mon ivresse est sans égale,  
Vous devenez mes commensaux!  
Vite allez chercher votre malle,  
Et venez prendre du repos.

AGATHE, à part.

Ah! mon ivresse est sans égale!  
Ils vont être nos commensaux  
Pour moi plus d'absence fatale!  
Mon cœur va goûter le repos.

PROSPER, à part.

Puisque dans ces lieux il s'installe  
Au nombre de leurs commensaux!  
Sachons de sa flamme rivale  
Déjouer les projets nouveaux!

(Les deux jeunes gens sortent.)

## SCENE VII.

AGATHE, MADAME LEBEL.

AGATHE.

Comment, maman, ces messieurs vont loger ici?..

MADAME LEBEL.

Oui, ma fille... ils vont y loger... c'est assez te dire qu'il faut tâcher d'être aimable.

AGATHE.

Oui, maman.

MADAME LEBEL.

Spirituelle.

AGATHE.

Oui, maman.



MADAME LEBEL.

De plaire enfin.

AGATHE.

Oui, maman.

MADAME LEBEL.

Car je ne veux rien te cacher... ce jeune homme a des intentions..

AGATHE, *avec joie.*

Des intentions!... et vous consentez?

MADAME LEBEL.

Si je consens! mais c'est le plus cher de mes vœux... un parti superbe, un parti de 10,000 livres de rentes.

AGATHE.

Oh! je ne tiens pas à la fortune.

MADAME LEBEL.

Mais j'y tiens, moi, mademoiselle... j'y tiens beaucoup... tu vois donc bien qu'il est important de faire sa conquête.

AGATHE.

Ca ne sera pas difficile... je crois même que c'est déjà fait.

MADAME LEBEL.

Comment? tu connais donc M. Meytadier?

AGATHE.

M. Meytadier?...

MADAME LEBEL.

Sans doute, M. Constant Meytadier, celui que nous recommande ta tante, le jeune homme aux 10,000 livres de rentes, enfin.

AGATHE, *à part.*

Ah! mon Dieu! et moi qui pensais!... Ce n'est pas lui!

MADAME LEBEL.

Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà devenue toute rêveuse... sachez, mademoiselle, que je vous défends de penser à tout autre qu'à M. Meytadier.

AGATHE.

Mais, maman, je n'aime pas ce monsieur-là, moi!

MADAME LEBEL.

Vous l'aimerez plus tard...

AGATHE.

Il est laid, ridicule...

MADAME LEBEL.

Il a dix mille livres de rentes! Mais j'oublie de faire préparer l'appartement de ces messieurs... je cours donner des ordres en conséquence... vous, mademoiselle, allez vous recoiffer... vous êtes à faire peur.

AIR: *désormais plus d'absence.*

Vas arranger, ma chère,

Tes cheveux,

Il faut charmer et plaire,

Je le veux!

AGATHE, *à part.*

Quelle loi cruelle

De se voir contrainte, hélas!

A se faire belle

Pour celui qu'on n'aime pas!

ENSEMBLE.

Faut-il donc, sort contraire,  
Sort affreux!

Quand un seul sait me plaire,  
Plaire à deux!

MADAME LEBEL.

Vas arranger, ma chère,  
Etc., etc.

(Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VIII.

AGATHE, puis LOUISETTE.

AGATHE, *seule.*

Est-on plus malheureuse que moi? eh! quoi, je le retrouve, lui que je n'espérais plus revoir... et l'on veut que j'en épouse un autre... Et lui, lui qui, à Paris, semblait tant m'aimer, comment peut-il consentir?... oh! n'importe!... je saurai résister!...

LOUISETTE, *accourant.*

Mamzelle, mamzelle!...

AGATHE.

Ah! c'est toi, Louissette...

LOUISETTE.

Qu'est-ce qu'on vient donc de me dire, nous logeons ici des jeunes gens?...

AGATHE.

Tu ne sais pas tout encore... apprend que je l'ai retrouvé.

LOUISETTE.

Qui ça?

AGATHE.

Ce jeune homme dont je te parlais ce matin.

LOUISETTE.

Votre inconnu des Tuileries...

AGATHE.

Il est ici...

LOUISETTE.

Ah! bah! le plus gentil, n'est-ce pas? celui qui a des moustaches...

AGATHE.

Justement.

LOUISETTE.

Mais, alors, vous devez être enchantée... car, il vient sans doute demander votre main.

AGATHE.

Du tout, Louissette, c'est l'autre...

LOUISETTE.

Ah! oui, c'est original.

AGATHE.

Il est riche... envoyé par ma tante avec une lettre de recommandation, et maman m'ordonne de l'épouser.

LOUISETTE.

Ah! mon Dieu! qu'allez-vous devenir?

AGATHE.

Je ne sais... mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne deviendrai pas madame Meytadier.

LOUISETTE.

C'est ça, faut montrer de la tête!..

AGATHE.

Je suis plus adroite qu'on ne pense, et si je ne l'emporte pas par la force, eh bien! ce sera par la ruse... oui, je conçois un projet...

LOUISETTE.

Un projet?..

AGATHE.

Plus tard, tu sauras tout; mais il faudrait prévenir monsieur Prosper, afin qu'il n'aille pas s'imaginer aussi...

LOUISETTE, regardant par la fenêtre.

Ah! les voilà tous deux qui entrent dans la cour.

AGATHE.

Je me sauve... toi, Louisette, reste ici, et dis en secret à monsieur Prosper...

LOUISETTE.

Quoi donc?

AGATHE.

Dis-lui de ne pas me juger sur les apparences. (*Elle sort par la gauche.*)

## SCENE IX.

LOUISETTE, puis CONSTANT, UN COMMISSIONNAIRE, portant une malle.

LOUISETTE, seule.

De ne pas la juger sur les apparences... ça n'est pas difficile à dire, ça... mais quelle peut donc être son idée? chut! les voici... attention!

CONSTANT, vêtu d'une redingote, au commissionnaire.

C'est bien, Savoyard, restez à cette porte, et attendez (*à part.*) Je ne suis pas fâché de m'être débarrassé de mon habit noir...

PROSPER, à part

Je n'ai encore rien dit à Constant de mon amour... l'entrevue qu'il va avoir peut changer tant de choses... surtout avec son caractère... (*à Louisette.*) Ma belle enfant, veuillez faire porter notre malle dans l'appartement qui nous est destiné.

LOUISETTE.

Tout de suite, monsieur (*à part.*) Comment le prévenir! ma foi, en redescendant... (*au commissionnaire.*) Venez avec moi.

CONSTANT, au commissionnaire.

Un instant (*à Prosper.*) Dis-moi donc, est-ce que tu es bien décidé à loger ici?

PROSPER.

Belle demande!.. certainement.

CONSTANT, à Prosper.

Je trouve que nous avons accepté bien lé-

gèrement l'invitation de madame Lebel. Constatant à nous remiser chez la mère, c'est contracter un engagement vis-à-vis de la fille... Si elle allait ne pas me convenir!.. (*au commissionnaire.*) Tout bien pesé... remportez la malle! (*Le commissionnaire sort.*)

LOUISETTE, à part.

En voilà un drôle de corps!.. c'est pis que notre girouette.

CONSTANT.

Ah! mais j'y songe! on compte sur nous, ce serait une impolitesse. (*courant à la porte.*) Homme de peine!.. Savoyard!.. Auvergnat!.. (*Il disparaît un instant par le fond.*)

LOUISETTE, à part.

Bon! il nous laisse seuls. (*haut.*) Monsieur...

PROSPER.

Plaît-il?

LOUISETTE.

Chut!

PROSPER.

Quoi?

LOUISETTE.

Mademoiselle pense toujours à vous!

PROSPER.

Se peut-il?

LOUISETTE.

Elle m'a chargée de vous dire...

PROSPER.

Eh bien?

LOUISETTE.

De ne pas croire aux... (*voyant rentrer Constant.*) Oh!

CONSTANT, revenant.

Impossible de le rattraper!..

## SCENE X.

LES MÊMES, MADAME LEBEL.

MADAME LEBEL.

Vous voici de retour, messieurs... sans doute vous avez fait apporter votre malle?

CONSTANT.

Oui, madame, oui, nous l'avons fait apporter

PROSPER, souriant.

Mais il est bon d'ajouter qu'il l'a fait remporter aussitôt.

MADAME LEBEL.

R'emporter! ... et pourquoi?

CONSTANT.

La crainte de paraître incongrus!...

MADAME LEBEL.

Quelle idée!... vous ne pouvez que nous être agréables... Louisette, vous passerez à l'hôtel dire que l'on renvoie...

LOUISETTE.

Oui, madame.

MADAME LEBEL.

J'entends ma fille.

SCENE XI.

LES MÊMES, AGATHE.

PROSPER, à part.

J'éprouve une émotion..,

AGATHE, à part.

A mon rôle, maintenant. (*haut et d'un ton niais.*) Me voilà recoiffée, maman!..

MADAME LEBEL, bas.

Silence donc!... est-ce qu'on dit cela devant le monde.

AGATHE, de même.

Dam, maman, c'est vous qui m'avez recommandé de chercher à plaire à ces messieurs.

CONSTANT, à part.

Ah! ah!... charmante naïveté!

MADAME LEBEL, à sa fille.

Taisez-vous et saluez...

AGATHE.

Oui, maman... (*saluant gauchement*). Messieurs...

LOUISETTE, (*à part*).

Bon, bon, je comprends son projet! (*elle sort*).

PROSPER, à part.

Cette gaucherie!....

MADAME LEBEL, à sa fille.

Moins bas, moins bas!... cela vous donne l'air d'une sottise. (*à part*). Je ne sais ce qu'elle a aujourd'hui. (*Haut*). Elle est un peu timide, elle ignore les usages du monde... cela s'explique... lorsqu'on a jamais quitté sa mère.

AGATHE.

Que dites-vous donc, maman... j'ai été en pension à Paris.

MADAME LEBEL, à part.

Ah! la bavarde!... (*haut*) je veux dire quand on n'a quitté sa mère que pour entrer en pension à Paris!

CONSTANT.

Je comprends parfaitement!

PROSPER, à part.

Elle est bien naïve, mon inconnue...

CONSTANT.

Ah! mademoiselle a été en pension dans la capitale?

AGATHE.

Oui, monsieur... rue de la Pepinière.... en face la caserne des pompiers.

MADAME LEBEL.

Des pompiers!....

PROSPER, à part.

Des pompiers!..

CONSTANT.

Bon! bon!... je connais... il y a un tableau

jaune à la porte.... *Young ladie's school*... ce qui veut dire : Ici on apprend l'anglais. (*Agathe*) Vous devez posséder des talents d'agrément?...

AGATHE.

Oh! oui, monsieur, j'ai beaucoup de talents!

PROSPER, à part.

Décidément c'est une sottise.

AGATHE.

Je sais lire, écrire, jouer à la bataille, et faire du raisiné.

CONSTANT.

Du raisiné! ah! comme ça se trouve!... je suis fou du raisiné...

MADAME LEBEL, à part.

Elle me fera tourner la tête. (*Haut*). Mais ce n'est pas cela qu'on vous demande, mademoiselle... dites donc à monsieur que vous savez chanter, jouer du piano.

CONSTANT.

Ah! bah!... vous pianotez aussi... ah! mademoiselle, si j'osais vous prier...

MADAME LEBEL.

Voyons, ma fille, chante quelque chose à ces messieurs.

CONSTANT.

Ah! oui, une romance, une barcarolle, n'importe quoi!...

AGATHE.

Oh! bien non, ça m'ennuie de chanter.

MADAME LEBEL.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle?

AGATHE.

Et puis je n'aime pas à faire de la musique devant le monde, ça me rend honteuse.

CONSTANT.

Ah! une gamme!... une simple gamme! vous êtes sûre d'avance de nos applaudissements.

AGATHE, à part.

J'espère bien le contraire.

MADAME LEBEL, sévèrement.

Allons, mademoiselle, c'est assez vous faire prier... mettez-vous au piano...

AGATHE.

Mais il n'est pas accordé, c'est un chaudron, maman.

MADAME LEBEL

Un chaudron!... taisez-vous et obéissez.

PROSPER, à part.

Peut-être au moins a-t-elle une jolie voix...

AGATHE,

(*s'asseyant de mauvaise grâce au piano.*)

Oh Dieu! que c'est ennuyeux! qu'est-ce que je vas chanter, maman?

MADAME LEBEL.

Chante la demande en mariage de mademoiselle Pujet. (*à part*) C'est de circonstance.

AGATHE.

Ah! maman, je n'aime pas cette romance là...



CONSTANT.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*  
Les femmes semblent plus jolies  
Lorsque l'esprit les fait briller ;  
J'en veux une dont les saillies  
Puissent me plaire et m'égayer.  
Je veux une contense aimable  
Narrant nouvelles à ravir.  
Le jour, ça fait honneur à table...  
Et le soir ça peut endormir.

PROSPER, *à part.*

Ah ! malheureux !.. qu'ai-je fait !..

CONSTANT.

Ainsi ce que nous avons de mieux à faire,  
c'est de décamper.

PROSPER, *vivement.*

Oui,.. oui, c'est cela, partons. (*à part.*)  
Plus tard, je reviendrai !

#### SCÈNE XIV.

LES MEMES, LOUISETTE, LE COMMISSION-  
NAIRE, *portant la malle.*

LOUISETTE.

Voici votre malle, messieurs.

PROSPER.

La malle !...

CONSTANT.

Encore la malle !

LOUISETTE, *bas à Prosper.*

J'ai fait votre commission... elle a lu le  
billet.

PROSPER, *bas.*

Ah ! malheureuse !.. (*à Constant.*) Partons,  
mon ami, partons.

LOUISETTE.

Comment ? et la malle ?

CONSTANT.

Qu'on la remporte ! (*au commissionnaire.*)  
remportez-la vite, et que je ne la revoie plus.  
(*Le commissionnaire sort.*)

LOUISETTE.

En v'là une malle qui fait du chemin... on  
dirait de la malle-poste !

PROSPER, *à Constant.*

Viens, mon ami, viens. (*à part.*) trop tard !..  
tout est perdu !

#### SCÈNE XV.

LES MEMES, MADAME LEBEL, AGATHE.

MADAME LEBEL.

Eh bien, messieurs, comment avez-vous  
trouvé notre ville ?

PROSPER.

Charmante, charmante, madame... n'est-  
ce pas, Constant ?

CONSTANT.

Oui, oui, je la trouve charmante. (*à part.*)  
Et je voudrais en être bien loin...

AGATHE.

Ces messieurs nous jugent avec indulgence.  
Habités à tous les prestiges de la capitale,  
quel charme pourrait leur offrir une petite  
ville comme la nôtre, quelles distractions  
pourrions-nous leur procurer nous-mêmes?..

CONSTANT, *étonné.*

Hein ?.. quel changement !

PROSPER, *à part.*

Comment lui faire comprendre... (*il fait  
des signes à Agathe derrière le dos de Con-  
stant.*)

AGATHE.

Nos habitudes de province leur paraîtraient  
bien monotones, bien insipides à côté des  
plaisirs toujours nouveaux de Paris... au lieu  
de la bouillotte ou de l'écarté, il leur faudrait  
jouer aux dominos avec monsieur le maire,  
admirer les modes de 1839 de madame l'ad-  
jointe... ou faire une innocente partie de loto  
chez le receveur des contributions... ah ! ah !  
ah ! mais ce serait à mourir d'ennui !... n'est-  
ce pas là, messieurs, ce que vous dites tout  
bas ?...

CONSTANT.

Ah ! mademoiselle, pouvez-vous croire?...  
(*à Prosper.*) Mais dis donc, nous l'avions mal  
jugée !

PROSPER, *bas.*

Prétention, mon cher, prétention !..  
(*à part.*) Pas moyen de l'avertir.

MADAME LEBEL.

A la bonne heure, ma fille, prouve à ces  
messieurs que tu n'es pas une sottise... car en  
vérité, ce matin...

AGATHE.

Ah ! ce matin, je ne sais où j'avais la tête...  
un malaise... une migraine... mais me voilà  
tout à fait remise... et si ces messieurs ont  
l'intention de passer quelque temps ici, s'ils  
veulent bien nous sacrifier quelques jours, je  
serai peut-être assez heureuse pour leur faire  
oublier la première impression que j'ai sans  
doute produite sur leur esprit.

CONSTANT, *à part.*

Elle est ravissante !

PROSPER, *à part.*

J'enrage !.. (*il fait de nouveaux signes.*)

LOUISETTE, *à part.*

La v'là tout à fait lancée !

AGATHE.

Et puis, nous avons ici quelques distrac-  
tions. D'abord, le matin, nous faisons un peu  
de musique, nous parcourons quelques al-  
bums... cela nous mène jusqu'à l'heure du  
déjeuner.

CONSTANT.

Très bien !

AGATHE.

Ensuite, je vous proposerais une promenade dans les environs.

CONSTANT.

Très bien !.. très bien encore ! J'adore la promenade !

AGATHE.

Le soir nous recevrons des visites... ou bien nous irions au spectacle... car nous avons un théâtre à Noyon... oui, messieurs, un théâtre où l'on joue l'opéra... sans musique, il est vrai, faute d'orchestre... mais en revanche les acteurs chantent tellement la tragédie, que cela fait compensation...

CONSTANT, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est fort drôle. (*à Prosper*). Elle est pleine de sel... (*appuyant*) elle est pleine de sel !..

PROSPER, à part.

Je suis au supplice ! (*il fait des signes à Agathe*).

AGATHE.

AIR : *du roi d'Yvetot*. (Fi des honneurs.)

Jamais ici

De souci,

De tracas,

D'embarras,

Liberté toute entière !

Pas d'importun !

Et chacun

Peut aller et venir

Selon son bon plaisir.

Pour les pêcheurs, tout près

Nous avons la rivière,

Avec de beaux brochets

Que l'on ne prend jamais.

Puis, pour les cavaliers,

Une ânesse, à l'étable,

Avec deux grands paniers

En guise d'étriers.

Bref, on fait

Ce qui plaît,

Et l'on peut

Si l'on veut

Ne se revoir qu'à table.

Et voilà,

Oui, voilà

La vie

En Picardie !

Et voilà,

Oui, voilà

Ce qu'on vous offrira.

ENSEMBLE.

Et voilà,

Oui, voilà, etc.

AGATHE à part.

Si je ne lui déplaïs pas maintenant, je ne sais plus qu'y faire !

MADAME LEBEL.

Eh bien, messieurs que répondez-vous à cela ?

CONSTANT.

Ce que je réponds... j'accepte, madame, j'accepte avec joie cette hospitalité plus qu'écossaise (*à Louise*). Veuillez faire rapporter la malle. (*Louise sort*).

AGATHE, à part.

Ah ! mon Dieu ! que dit-il ?

PROSPER.

Comment faire ?

MADAME LEBEL.

Vous me voyez ravie, messieurs... Le temps d'ôter nos écharpes, et dans un instant, nous revenons près de vous... Viens, ma fille, viens, je suis enchantée de toi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Et voilà,

Oui, voilà, etc.

(*Madame Lebel et Agathe sortent par la droite.*)

## SCÈNE XVI.

CONSTANT, PROSPER.

CONSTANT.

Eh bien ?

PROSPER.

Eh bien ?...

CONSTANT

Mon cher ami, voilà la femme que j'avais rêvée... la femme qu'il me faut... Cette Agathe est un diamant !

PROSPER, à part.

Ah ! mon Dieu ! que faire ?... Allons, le seul moyen de le faire changer d'avis, c'est de le forcer à prendre une détermination. (*Haut.*) Ma foi, mon cher Constant, je pense comme toi... mademoiselle Lebel est charmante, et à ta place, je n'hésiterais pas une minute...

CONSTANT.

Bigre !... je n'hésite pas !...

PROSPER, un peu inquiet.

Comment ? tu es décidé ?...

CONSTANT, avec fermeté.

Archi-décidé.

PROSPER.

Alors il faut la demander tout de suite à sa mère.

CONSTANT, hésitant.

Tout de suite ?...

PROSPER.

A l'instant.

CONSTANT, de même.

Demain... après-demain..

PROSPER.

Non, pas de délais !

CONSTANT.

Quand je la connaîtrai mieux...







ACTE II, SCÈNE X

# LA MÈRE TAUPIN,

OU

## LES TROIS BOUTIQUES,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. VANDERBURCK ET LAURENCIN,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,  
LE 9 AVRIL 1843.

| PERSONNAGES.                        | ACTEURS.      | PERSONNAGES.                      | ACTEURS.      |
|-------------------------------------|---------------|-----------------------------------|---------------|
| VICTOR, fils aîné de madame Taupin. | M. MORAND.    | UN VIEUX MONSIEUR.....            | M. VÉZIAN.    |
| NARCISSE, son second fils.....      | M. BLUM.      | MADAME TAUPIN.....                | Mme HOUDRY.   |
| CHAPUIS, son gendre, marchand de    |               | LOUISE, sa fille.....             | Mme CAROLINE. |
| vin traiteur.....                   | M. DUMOULIN.  | MARIANNE, sa filleule.....        | Mlle VOLNAIS. |
| M. DESCHAMPS, marchand de nou-      |               | JEANNETTE, servante chez Louise.. | Mlle EVELINA. |
| veautés.....                        | M. DORLANGES. | AGLAE, } ouvrières chez {         | Mlle DESIRÉE. |
| ROBERDET, ancien huissier.....      | M. CHOL.      | FELICIE, } madame Taupin. {       | Mlle ROSE.    |
| MADURON, } amis de Chapuis. {       | M. DESQUELS.  | 1 <sup>re</sup> DEMOISELLE.....   | Mme ROBERT.   |
| BENOIT, }                           | M. FERDINAND. | MADAME MITOIS.....                | Mme DARCY.    |
| FRANÇOIS, garçon marchand de vin.   | M. ALFRED.    | UNE DAME.....                     | Mlle HÉLOÏSE. |
| ADOLPHE, commis de Deschamps...     | M. EDOUARD.   |                                   |               |

### ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une boutique sous les piliers des Halles. Comptoirs de bois de chaque côté; des montres vitrées laissent voir des berceaux garnis et des corbeilles de mariage; au fond, sur la porte d'entrée est écrit en lettres saillantes:  
*Au Bourrelet d'or.*

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, plusieurs Demoiselles de boutique. Acheteurs et Acheteuses sortant et entrant.

ENSEMBLE.

Air de la Tour d'Ugolin.

Achetez, payez  
Achetez, payez comptant.

Oui, c'est ici pour le moment  
Qu'on trouve un grand assortiment  
Et des corbeilles  
Sanspareilles.  
S' marie-t-on, est-on parrain,  
Vite on accourt au magasin  
De la brave maman Taupin.

(bis.)

Les Acheteurs vont et viennent; les demoiselles de boutique leur montrent diverses marchandises.

MARIANNE, *au comptoir*. Servez donc, mesdemoiselles; voilà encore du monde.

PREMIÈRE DEMOISELLE, *allant vers une Dame qui vient d'entrer*. Que désire madame?

LA DAME. Je voudrais une barcelonnette... ce qu'il y a de mieux.

PREMIÈRE DEMOISELLE. Vous n'avez qu'à choisir, madame.

Elle montre divers objets; pendant ce temps une autre demoiselle enveloppe un bourrelet et mène la personne qui l'a acheté payer au comptoir.

MARIANNE, *recevant l'argent*. Merci bien, madame Mitois; quand il vous faudra autre chose...

M<sup>me</sup> MITOIS. Certainement, mademoiselle Marianne. Oh! je prends toujours chez cette brave mère Taupin; je suis une de ses vieilles pratiques.

MARIANNE, *mettant l'argent dans le comptoir*. Je vous remercie bien, madame.

UN VIEUX MONSIEUR. Ma belle enfant, je voudrais une petite layette bien gentille et pas trop chère.

MARIANNE. Aglaé... vite une layette.

AGLAE. Pour qui?

LE VIEUX MONSIEUR. Pour moi, mademoiselle... (*Se reprenant, et riant*.) C'est-à-dire, pour moi... il y a longtemps... Hé! hé! hé!

#### REPRISE DU CHOEUR.

Achetez, payez  
Achetez, payons comptant, etc.

*On sert les pratiques, qui sortent peu à peu pendant la reprise du chœur. Marianne écrit les recettes, et reste bientôt seule avec ses compagnes, qui replacent les cartons et les autres marchandises.*

FÉLICIE. Dis donc, Marianne... tu n'as pas oublié que c'est après-demain dimanche?

AGLAE. Et que nous avons une partie arrangée... nous allons à Saint-Germain par le chemin de fer... C'est monsieur Roberdet qui a proposé ça.

FÉLICIE. Ah! oui! le voisin Roberdet... l'ancien huissier, qui fait la cour à ta marraine.

AGLAE. Oui, à ses écus... le vieux malin...

FÉLICIE. C'est un homme respectable, mesdemoiselles... Il a trouvé un mari pour Louise.

MARIANNE. Oui... pauvre Louise... elle est mariée!

FÉLICIE. Dis donc, est-ce vrai que madame Taupin ne veut pas voir son gendre?

AGLAE. Parce qu'il aime à s'amuser, à flâner un peu... Je la reconnais bien là ta mère Taupin!

MARIANNE. La vérité est que ma marraine ne peut pas souffrir la paresse ni les paresseux; elle veut que dans le commerce, on ait

de l'ordre, de l'économie... Elle ne donne pas dans le luxe des boutiques d'aujourd'hui.

AGLAE. Oh ça! à preuve... il n'y a qu'à voir ici... Quelle mesquinerie!

MARIANNE, *vivement*. Possible, mademoiselle, mais ça ne l'empêche pas de faire du bien et d'être généreuse dans l'occasion... Enfin, moi, est-ce qu'elle ne m'a pas recueillie, élevée?

FÉLICIE. Oui, pour te faire sa demoiselle de boutique.

MARIANNE. Eh bien!... c'est un sort pour moi, une pauvre fille de la campagne... et vous direz tout ce que vous voudrez. Il n'y a pas une boutiquière aux piliers des halles qui soit aimée et respectée comme la veuve Taupin.

AIR : *Un homme qui fait un tableau.*

Je s'rais bien ingrat' pour ma part  
Si j' n'aimais pas cett' bonn' marraine;  
Ell' se fâch' quéqu'fois, par hasard,  
Mais son cœur tout d' suit' la ramène.  
Ell' va gronder et puis soudain  
Fair' du bien à tout c' qui l'approche;  
Car elle a le cœur sur la main  
Et la main toujours à la poche.

FÉLICIE. On ne dit pas... mais elle a ses lubies... Son fils aîné, monsieur Victor, avait étudié comme pour être notaire, et il est commis...

MARIANNE. Caissier, mademoiselle, caissier dans une des premières maisons de soierie du beau quartier, et si son frère avait voulu profiter aussi de l'éducation...

AGLAE. Ah oui! Narcisse, le cadet, parlons-en... Un grand Nicodème.

MARIANNE. C'est un bon garçon, un peu simple, c'est vrai... mais...

AGLAE. Tu peux dire un peu bête, va, ne te gêne pas!

FÉLICIE. Oh! mesdemoiselles... à propos de Narcisse... un bon cancan!... Figurez-vous que l'autre jour, je l'ai vu marchander un mirliton dans une boutique à 25 sous sur le boulevard.

TOUTES, *riant*. Un mirliton!... Ha! ha! ha!

MARIANNE, *à part*. Au fait, il est assez enfant pour ça.

NARCISSE, *au fond*. Hé! là-bas.

LES JEUNES FILLES. Ah! le voilà.

#### SCÈNE II.

LES MÊMES, NARCISSE, *tenant une barcelonnette sous chaque bras*.

NARCISSE, *essayant en vain d'entrer*. Dites donc! quelques-unes de vous autres... venez donc m'aider un peu?

*Marianne va à lui.*



FÉLICIE. Ah ! ah ! le beau Narcisse avec ses barcelonnettes.

TOUTES, *riant*. Ha ! ha ! ha !

NARCISSE, *entrant, tenant toujours ses deux barcelonnettes*. Oui, riez... y a de quoi. Ouf ! je suis affaîssé !

AIR :

Ça m'fait damner quand j'y pense :

Je ressemble à je n'sais quoi !

C' métier-là, je l' dis d'avance,

Me rendra plus qu'iroquoi.

Pour un jeune homm' de mon âge,

Courir ainsi tout Paris !

J'ai l'air d'avoir en sevrage

Tous les moutards du pays.

Prom'nez-vous donc comm' ça

Dans la ville

Ou chez Mabelle :

Dansez donc la polka

Avec deux objets comm' ça.

*Les Demoiselles reprennent.*

Prom'nez-vous donc comm' ça, etc.

*La première d'elles débarrasse Narcisse d'une barcelonnette, Aglaé prend l'autre, et elles les placent chacune sur un comptoir opposé.*

MARIANNE. Comment ! monsieur Narcisse, vous rapportez la marchandise ?

NARCISSE. Je crois bien que je la rapporte. Figurez-vous des géants d'enfants... des enfans monstres... l'un est long qu'il n'en finit plus... l'autre est gros... Ah ! quels moutards ! si bien que ce berceau est trop court de trois pouces et celui-ci trop étroit de douze centimètres... Jugez... (*montrant un bourrelet*) et ça, vous voyez.

*Il le met sur sa tête.*

AGLAÉ. Eh bien ! il va...

LES AUTRES. Très-bien... très-bien !

NARCISSE. Très-bien... flatteuses ! c'est possible. Eh bien ! il ne lui va pas à lui... j'ai vingt-deux ans, et lui sept quarts d'heure, jugez quel mioche !... Il devrait être défendu de produire des petits si gros que ça, parole d'honneur ! c'est la ruine du commerce des layettes... (*Regardant autour de lui.*) Est-ce que maman est sortie ?

AGLAÉ. Elle est au marché.

NARCISSE. C'est que j'ai tant trotté... je déjeunerai bien.

MARIANNE. Eh bien ! et les autres articles qui étaient sur la facture ?

NARCISSE. Qui ! quoi ? ah ! oui, les petits bas, les petits bonnets ? refusés pour cause de la même dimension... Je les rapporte aussi.

MARIANNE. N'avez-vous rien perdu, au moins ?

MARCISSE. Tenez, voilà toute la pacotille. (*Mettant sur ses doigts un petit bonnet et des bas d'enfant.*) Dieu ! est-ce petit !... Dire que l'on a mis cela... que j'ai eu des petons qui sont entrés là-dedans. (*Il appro-*

*che les bas de son pied.*) Ah ! regardez donc, faut-il que la nature ait bien travaillé depuis lors ? admirable nature !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *dans la coulisse*. Ma foi, oui, je peux dire que j'en ai ma charge... Adieu, voisine.

MARIANNE. Ma marraine.

FÉLICIE. La bourgeoise... attention !

*Elles se remettent vite à l'ouvrage.*

### SCÈNE III.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> TAUPIN.

MADAME TAUPIN, *un grand panier au bras.*

*AIR des cris de Paris.*

A la mèr' Taupin

Bon voisin !

Bon matin !

Sans rivales

Sous les piliers des halles...

Bon train

Sans chagrin

Et le cœur sur la main,

Elle a fait son p'tit bonhomme de ch'min.

Ah ! dam, c'est qu'il faut travailler

Pour se faire un bon oreiller,

Et je peux m' vanter, Dieu merci,

Qu' ça n'est pas manqué par ici.

Quand la probité jamais n' cloche,

On peut mett' la main dans sa poche

Et toujours sans reproche...

(*Parlé.*) Aussi, dans le quartier, tout le monde me fait bonne mine... « Bonjour, madame Taupin ; comment vous va ? — Pas pire, voisine... » On me salue, on me sourit, et on frappe là-dedans, franchement et sans crainte de se salir les mains ni la conscience... Jusqu'au méchant gamin de la pointe Saint-Eustache qui m'ôte sa casquette en disant :

REPRISE DE L'AIR.

A la mèr' Taupin, etc.

A la besogne, c'est bien... Ouf ! (*déposant le panier*) j'ai la saignée du bras qui perd connaissance... Oh ! mes enfants, ces gueuses de choux-fleurs sont hors de prix... on ne peut pas en approcher... Ma foi, je les ai envoyés faire lanlaire... j'ai pris une bonne épaule de mouton.

NARCISSE. Une épaule... j'aurais préféré des pieds... Oh ! des pieds de mouton !... je ferais vingt kilomètres sur les miens... de pieds... pour m'en régaler... de mouton.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Marianne*. A-t-on pas mal vendu ?

MARIANNE. Assez bien, marraine ; de plus, il y a deux commandes... Un trousseau de mariage et un baptême.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Très-bien, ça marche !... le Bourrelet d'or de la mère Taupin est toujours en faveur. Voyons, voyons, montez au



magasin, mesdemoiselles... je vais choisir les étoffes et vous tailler de la besogne.. Allez, mes poulettes.

Elles sortent toutes en reprenant le refrain.

A no' mèr' Taupin, etc.

#### SCÈNE IV.

NARCISSE, M<sup>me</sup> TAUPIN, MARIANNE.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *voyant les deux barcelonnettes sur le comptoir.* Qu'est-ce que je vois là ? les deux barcelonnettes ne sont pas encore portées ?

MARIANNE. Si fait, .. elles sont revenues, marraine.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Revenues !

MARIANNE. Mais il n'y a point de sa faute.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oh ! oui, tu le défends toujours, toi... on croirait que tu as un faible pour lui... S'il te ressemblait du moins, je pourrais compter sur quelqu'un et dormir tranquille... mais lui...

NARCISSE. Mon Dieu, mère, vous vous montez la tête là... vous ne me laissez pas vous expliquer... Ça ne convenait pas.

M<sup>me</sup> TAUPIN. La belle raison !... on s'arrange pour que ça convienne... mais tu n'entends pas le commerce ; tu ne sais pas vendre.

NARCISSE. Ah ! voilà le grand mot lâché ! je ne sais pas vendre parce que je ne suis pas libre... Vos prix fixent me compriment, ça me garrotte... sans ça, je vendrais à tout coup.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! oui.

NARCISSE. Certainement, tenez voilà... Supposez une pratique qui me marchande une layette... Joli marchand, combien cette layette ? — 70 francs, madame, au juste. — C'est un peu cher... je vous en donne 15 sous. — Prenez-la, madame. — Comme ça, je serais toujours sûr d'étrener.

MARIANNE, *riant.* Joli moyen !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Tiens, va-t'en déjeuner, puisque tu ne sais que ça... Va vite, laisse-nous et emporte tout ça !

Elle indique son panier

NARCISSE. Mais oui, je vais manger... cet exercice me convient. Ah ! si vous croyez que ça me vexe ! pas du tout... (*Il sort en gambadant et heurte Roberdet qui entre.*) Ah ! bonjour, monsieur Roberdet ; ça va bien ?

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté NARCISSE, ROBERDET.*

ROBERDET, *un bouquet à la main.* La

\* Roberdet, madame Taupin, Marianne.

voilà ! la voilà cette excellente madame Taupin... j'arrive à propos... je serai le premier à la lui souhaiter bonne et heureuse.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Plait-il voisin ?.. la bonne année au mois d'août ?

ROBERDET. Dont nous tenons le 14... aimable Marie pleine de grâce...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! tiens, c'est juste... ma fête... Vous y avez pensé ?

ROBERDET. Pouvais-je l'oublier ? (*Il soupire.*) Ah !

MARIANNE, *montrant le bouquet.* Oh ! j'y avais pensé aussi, moi, marraine.

ROBERDET.

Air : *Ne dérangeons pas le monde.*

Ce bouquet, chère voisine,  
Est le gage de ma foi !  
Sans doute, d'après la mine,  
Il est bien plus frais que moi.  
Ça ne doit pas vous surprendre,  
Je dépérís chaque jour...

*Soupirant.*

Fleur que l'on fait trop attendre  
Languit au jardin d'amour !

*Il lui offre le bouquet.*

Ce couplet est de ma composition.

MARIANNE. Ça se voit tout de suite.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vous en êtes bien capable.

ROBERDET. Permettez que je vous embrasse... accompagnée de plusieurs autres... N'ayez pas peur, ma barbe est faite de ce matin.

M<sup>me</sup> TAUPIN. A la bonne heure.

*Il l'embrasse*

ROBERDET. Ce n'est pas tout, maman Taupin... grande nouvelle... un coup superbe !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Quoi donc ?

ROBERDET. Voulez-vous gagner cent mille francs ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Tiens, cette bêtise !... de quelle façon ?

ROBERDET. Vous n'avez qu'à dire un : oui !

M<sup>me</sup> TAUPIN. J'en dirai cinq cent mille et mille... Mais comment ?

ROBERDET. Voilà : ce n'est pas pour me vanter... mais, en ma qualité d'huissier retiré, je connais la triture des affaires... et depuis quinze ans, depuis la mort de l'ami Taupin... Dieu sait ce que mes lumières et mon zèle vous ont épargné de frais, de déboursés, de courses, de démarches... et de temps perdu... vous qui le ménagez.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, oui, et vous m'en faites perdre là... Voyons la grande affaire ?

ROBERDET. M'y voici... j'ai reçu ce matin une lettre de votre notaire... On vous offre cent quatre-vingt mille francs de votre maison de...

*Il s'arrête sur un signe de Mme Taupin.*

MARIANNE, *à part*. Sa maison... Ah ! tiens, ma marraine aurait...

ROBERDET. Comment ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *bas*. Chut, donc... Marianne est là.

ROBERDET, *bas*. C'est vrai, je n'y prenais pas garde.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Marianne, qui range des étoffes*. Tiens, mon enfant, monte toujours cette pièce là-haut et distribue la percaline à ces demoiselles... Je vous rejoindrai tout à l'heure.

MARIANNE. Oui, marraine.

*Elle sort emportant une pièce d'étoffe.*

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vous savez bien que nous ne devons jamais parler de ces choses-là qu'entre nous ?

ROBERDET. Certainement, il le faut... Si vos enfants vous savaient riche, ils vous grugeraient.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oh ! non... mais ils compteraient là-dessus... et je veux les habituer à ne compter que sur eux, sur leur travail. Vous disiez donc qu'on m'offrait...

ROBERDET. Cent quatre-vingt mille francs de votre maison de la rue Saint-Lazare.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah !

ROBERDET. Argent sur table... C'est pour faire un annexe aux bâtiments du chemin de fer.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien ! on verra, je réfléchirai.

ROBERDET, *après avoir regardé autour de lui*. Et vous accepterez, dites donc, chère voisine... J'espère qu'en faveur de la bonne nouvelle que j'apporte et à l'occasion de votre fête, nous parlerons de nos grands projets... *(Elle le regarde.)* Nos doux projets d'hyménée.

*Il veut lui prendre la taille.*

M<sup>me</sup> TAUPIN, *riant et lui tapant sur la main*. Ha ! ha ! vous y pensez donc toujours sérieusement ?

ROBERDET. Plus que jamais... et vous ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Moi ? vous savez ce que je vous ai dit, Robertet.

ROBERDET. Eh ! parbleu ! vous me chantez toujours la même chanson, qu'il faut que vos trois enfants soient établis.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Il n'y a pas de doute ; avant tout, je dois remplir mes devoirs de mère de famille ; Victor n'a pas vingt-cinq ans... Narcisse entre seulement dans sa vingt-troisième. Il ne peut pas encore être question de les marier.

ROBERDET, *se remettant*. Pourquoi donc ça ? c'est le bon âge... D'ailleurs, de vos trois enfants, le plus difficile à placer, l'est déjà... Votre fille est mariée à un marchand de vins traiteur.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, mais je crains bien qu'elle n'ait encore besoin de moi.

ROBERDET. Ah !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Je sais qu'ils sont très-gênés pour le moment.

ROBERDET. Je ne crois pas.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Si fait ! à preuve que leur propriétaire m'a signifié que si je ne me rendais pas leur caution, il ne leur accorderait pas de bail pour la boutique qu'ils occupent, et alors ils seraient complètement ruinés.

ROBERDET, *inquiet*. Et vous consentiriez à cautionner ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Faudra bien.

ROBERDET, *vivement*. Songez-y... qui répond paye, et c'est ce qui vous arriverait avec un homme comme Chapuis. Un flâneur, un paresseux, un mange tout !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais c'est vous qui me l'avez proposé pour gendre !

ROBERDET, *avec embarras*. Oui, mais c'est que je croyais alors... D'ailleurs, vous le savez, les deux enfants s'aimaient et Chapuis n'était pas exigeant pour la dot.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et c'est pour ça que vous le protégiez... vous vous êtes peut-être dit : Moins la mère Taupin en donnera à sa fille, plus il m'en restera quand je serai son mari.

ROBERDET, *se riant*. Ah ! ah ! ciel !... ah ! madame, pourriez-vous penser ?...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à part*. C'est peut-être pour mes cinquante-deux ans qu'il veut m'épouser...

ROBERDET, *apercevant Victor*. Ah !... voyez ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *se retournant*. Quoi ! ah ! Victor !

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES, VICTOR \*.

VICTOR. Bonjour, bonne mère !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *avec joie*. C'est toi, mon garçon... tiens... tu viens bien... embrasse-moi. *(Ils s'embrassent.)* Ah ça, tu as donc pu t'échapper ?

VICTOR. Pour quelques minutes seulement, le temps d'accourir ici pour vous embrasser. Vous apporter...

*Il lui offre son bouquet.*

M<sup>me</sup> TAUPIN, *prenant le bouquet*. Ce pauvre garçon ! comment ! tu ne peux pas me donner quelques heures le jour de ma fête !

ROBERDET. Certainement... c'est consacré...

VICTOR. Impossible, je suis en courses pour des effets en retard. Monsieur Deschamps a un fort paiement pour demain.

\* Robertet, Victor, M<sup>me</sup> Taupin



M<sup>me</sup> TAUPIN. Si c'est comme ça, je ne te retiens plus... les affaires avant tout... Il faut veiller aux rentrées, dans les grandes maisons comme dans les petites.

VICTOR. Oh ! nous ne sommes pas inquiets. Nous devons recevoir tantôt les fonds nécessaires de la maison Duval de Rouen. (*Cherchant autour de lui.*) Mais où est donc mon frère... où est Narcisse ?

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, NARCISSE, *une grande tartine de résiné à la main* \*.

NARCISSE, *la bouche pleine*. Qu'est-ce qu'appelle ? Ah ! Victor ! Bonjour, frère.

VICTOR, *lui serrant la main*. Bonjour.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Regardez-moi ce grand saint goulou là... Il mange, il dévore... voilà à quoi il pense... quand nous tenons le 14 août et que c'est demain le 15.

NARCISSE. Eh bien ! est-ce qu'il est défendu d'avoir faim le quatorze du mois, quand on a battu le pavé de six à neuf ? (*Voyant le bouquet.*) Ah !... tiens... un bouquet, deux bouquets, trois bouquets ! Est-ce qu'il y a une noce ?

VICTOR, *bas*. Mais, non : la sainte Marie... la fête de notre mère...

NARCISSE. Tiens ! c'est, ma foi, vrai !... Comment ! il y a déjà un an ! comme le temps passe ! (*Il va prendre un des bouquets sur le comptoir et l'offrir tout en mordant sa tartine.*) Maman, permettez que je vous...

Il lui tend les bras.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et il vient m'embrasser la bouche pleine, ce barbouillé-là.

La mère en écartant la main fait tomber la tartine ; Narcisse, au lieu d'embrasser la joue qu'elle lui tend, ramasse sa tartine.

NARCISSE. Là ! juste du bon côté. (*Roberdet et Victor rient.*) Ah ! tu ris, toi ! Dites donc, m'man... Victor qui rit... Ah ! ah !

Il souffle sur son pain.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est, ma foi, vrai... et je te trouvais déjà un air plus guilleret que de coutume.

VICTOR. Le plaisir de vous voir, ma mère.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est gentil, ce que tu dis-là... mais depuis quelque temps il me semblait... la dernière fois que tu es venu ici surtout... (*Mouvement de Victor.*) Oh ! si... demande au voisin... je lui en avais parlé.

ROBERDET. C'est exact, votre mère s'inquiétait déjà...

VICTOR, *à sa mère*. Ah ! croyez...

ROBERDET. Seriez-vous amoureux, jeune homme ?

\* Narcisse, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.

VICTOR. Moi?... quelle idée !

NARCISSE. Lui?... quelle idée !... (*A Victor.*) Dis donc, il sait peut-être...

VICTOR. Chut !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ça, mes enfants, pour le jour de ma fête, et puisque mon Victor a retrouvé sa bonne humeur... je veux que tout le monde ici se ressente de notre joie : je donne trois heures de campo à mes ouvrières et je régale toute la maison... Un bon petit déjeuner dans quelque restaurant.

NARCISSE, *sautant*. Au restaurant ! fameux ! fameux ! Allez donc, le résiné !

Il jette sa tartine sur le comptoir.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Victor, tu demanderas deux heures à monsieur Deschamps... Ça ne peut pas se refuser pour la fête de sa mère.

VICTOR. Ce sera bien difficile, une veille d'échéances... mais enfin je ferai tout mon possible... Allez toujours devant, et vous me ferez savoir où je dois vous rejoindre.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien ! voilà qui est dit... Je vais me faire belle.

ROBERDET. Et moi, je vais me faire beau !

NARCISSE. Vous, monsieur Roberdet, ça sera peut-être un peu long.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ! allez donc, ce n'est pas tous les jours fête, comme on dit. D'ailleurs, ça me réjouit, ça me rappelle mon bon temps !

AIR : *C'est le gros Thomas, ou de Madame Grégoire.*

Oui, je m'en souvien,

Quand vivait défunt mon pauvre homme,

Mon bras sous le sien,

Un' fois par an fallait voir comme

Nous nous en donnions !

Tête à tête nous dinions.

A ma fête c'était l'usage ;

Et puis, entr' la poire et l' fromage...

Le champagn' coquet

Arrosait mon bouquet !

*Elle sort en chantant.*

Le champagne coquet... Tra la la... la la.

Roberdet sort par le fond et madame Taupin par la droite.

## SCÈNE VIII.

VICTOR, NARCISSE.

NARCISSE, *vivement à Victor*. Comme ça, frère, il y a donc du nouveau là-bas ?

VICTOR. Oui, mon ami ; j'ai pris hier tout mon courage, toute ma résolution, et j'ai parlé...

NARCISSE. A mademoiselle Cécile !

VICTOR. Ah ! combien je tremblais !

NARCISSE. Je crois bien... la fille de ton patron, une demoiselle si riche... ça devait te donner un fameux battement... Moi qui



n'ai pas encore osé lâcher un simple mot à ma Séraphine...

VICTOR. Séraphine!

NARCISSE. Va toujours... je te conterai ça. Continue... mademoiselle Cécile...

VICTOR. Je suis aimé, mon cher Narcisse! Tu conçois mon bonheur!

NARCISSE. Oui, oui, alors, mon cher, chaud! chaud! Il faut la demander en mariage.

VICTOR. Moi!

NARCISSE. Pas de doute, et tout de suite.

VICTOR. Impossible... mais plus tard, lorsque j'aurai su me faire une position... lorsqu'à force de travail, de zèle, de dévouement aux intérêts de sa maison, je me serai créé des titres réels à l'estime, à la reconnaissance de monsieur Deschamps!... Jusque-là, j'attendrai, j'aurai de la patience. Je la verrai, et une parole d'elle me consolera.

AIR de la Feuille et le Serment.

Rien qu'un regard de ma Cécile,  
De ma Cécile,

Rendra le courage à mon cœur  
Dans ma douleur.

Espérer me sera facile.

Mon amour discret et docile  
Obéira

Et se taira.

Je l'ai juré, mon amour attendra  
Et se taira.

NARCISSE. C'est comme moi avec celle que j'aime... ô Séraphine! naïve et chaste jeune fille!... Elle débite des jouets d'enfants, ce qui prouve déjà sa candeur et son innocence.

VICTOR, *souriant*. Des jouets d'enfants!

NARCISSE. Chaque fois que je passe devant chez elle, j'en obtiens quelques faveurs... ça me coûte vingt-cinq sous... ce matin encore, ce polichinelle... (*Il tire un pantin de sa poche, le regarde et soupire.*) Ô Séraphine!

VICTOR. Tu es fou, mon garçon.

NARCISSE. Le plus fâcheux de la chose, c'est que je suis à sec. Il faudra maintenant payer... de ma personne.

VICTOR, *gaiement*. Eh bien, fais comme moi, déclare tes sentiments.

NARCISSE. Oui, ton exemple m'enflamme et j'oserai me dévoiler!

VICTOR. C'est cela; bonne chance! Mais l'heure me presse... je te quitte.

AIR des Cheval-légers.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Courage! un peu de hardiesse!  
Bientôt tu verras ton amour  
Comme le mien par ta maîtresse  
Payé du plus tendre retour.

NARCISSE.

Oui, j'aurai de la hardiesse,  
Et comme le tien, mon amour  
Sera, par ma belle maîtresse,  
Payé du plus tendre retour.

*Victor sort au fond.*

## SCÈNE IX.

NARCISSE, *seul*.

Déposons ce gage d'amour avec les autres; j'en ai déjà pas mal, depuis deux mois que je brûle pour elle! mais c'est décidé, je parlerai... J'ai bien pensé quelquefois à essayer l'effet d'une déclaration que j'ai composée sur une autre qui ne m'intimiderait pas tant, mais toutes ces petites sont si ricaneuses...

MARIANNE, *entrant et parlant à la cantonnade*. Oui, oui, mais dépêchez-vous, mesdemoiselles.

NARCISSE, *poussant vivement la porte de l'armoire*. Oh!

## SCÈNE X.

MARIANNE, NARCISSE.

MARIANNE. Eh bien, vous n'êtes pas encore prêt, monsieur Narcisse?

NARCISSE. Moi... oh! ça ne sera pas long. Je n'ai plus qu'à passer un pantalon, mettre un gilet, une cravate... et le reste.

MARIANNE. Qu'est-ce que vous faisiez donc là, devant le bas de l'armoire?

NARCISSE, *embarrassé*. Moi... je ramassais une épingle.

MARIANNE. Ah! tiens, moi qui en cherchais une pour attacher mon fichu.

*Elle tend la main.*

NARCISSE. Eh bien! cherchons.

MARIANNE. Vous ne l'avez donc pas?

NARCISSE. Non... je vous dis je remassais une épingle que je croyais avoir vue... mais je me trompais.

MARIANNE, *qui en a pris une sur la pelote* \*. Ah bien!

*Elle attache son fichu.*

NARCISSE. Si vous voulez que je vous aide, je suis très-adroit.

MARIANNE. Vraiment?

NARCISSE. Je m'en pique. (*A part.*) Oh! quelle idée... au fait... elle est bonne fille... (*Haut.*) Dites donc, Marianne?

MARIANNE. Plait-il, monsieur Narcisse?

NARCISSE. Qu'est-ce que vous diriez... vous, jeune fille, et assez gentille...

MARIANNE. Vous trouvez?

NARCISSE. Mais oui, ma foi oui. (*Conti-*

\* Marianne, Narcisse.

*nuant.*) À un jeune homme... très-bien aussi, qui vous dirait...

MARIANNE. Quoi?

NARCISSE. Quoi?... eh! non, pas quoi! je vous parle d'une jeune homme très-spirituel. Moi, par exemple... un jeune homme charmant... qui vous dirait: (*D'un ton passionné.*) Non, il ne m'est pas possible de garder mon secret plus longtemps... Oui, c'est trop souffrir que de souffrir...

MARIANNE. Vous souffrez?

NARCISSE. Ne m'interrompez pas. Non... je n'y résiste plus... je veux parler... oui... bel ange, je t'aime!

MARIANNE, *troublée, avec joie.* Vous m'aimez!

NARCISSE, *à part.* Ça prend... (*Haut.*) Oui, Séraphine, oui.

MARIANNE. Comment, Séraphine?

NARCISSE. Ne m'interrompez donc pas... (*Continuant.*) Oui, fille céleste.

AIR : *Depuis longtemps.*

Depuis longtemps près de toi je dépense,  
Sans dire un mot, mon amour et mon bien ;  
J'aurais voulu garder même silence,  
Mais maintenant, hélas ! aucun moyen...  
Et puis, vois-tu, pour mon ardente flamme  
Qu'est-ce qu'un pierrot, un poupée, un pantin ?  
Fi d'ces jouets... pour celui que j'réclame  
J'donn'rais tous ceux qu' renferm' ton magasin.  
Je ne vois que toi (*bis*) de tout le magasin !

MARIANNE, *très-émue.* Monsieur Narcisse, je ne comprends pas trop... Mais enfin, s'il est vrai que vous m'aimiez...

NARCISSE, *prenant sa main.* Si c'est vrai! (*À part.*) Sa main tremble... (*Haut.*) Si c'est vrai... tiens... je te le jure... oui, ma Séraph... (*Il va se mettre à genoux et s'arrête en apercevant Roberdet.*) Monsieur Roberdet... Silence?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROBERDET, *habillé\**.

ROBERDET. Hein ! qu'est-ce qu'il y a ?

MARIANNE, *se sauvant.* Pardon, monsieur Roberdet, c'est ma marraine qui m'appelle.

NARCISSE, *l'admirant.* Eh ! bonjour, monsieur Roberdet... que vous êtes joli... que vous me semblez laid... Je cours m'habiller. (*À part.*) C'est égal, j'ai produit de l'effet, et la première fois que je vois Séraphine, vlan ! vlan... Allez donc.

Il sort à gauche.

\* Marianne, Roberdet, Narcisse.

## SCÈNE XII.

ROBERDET, *seul.*

Tiens, tiens, ce grand benet de Narcisse qui en contait à la petite Marianne... Eh bien, à la bonne heure... voilà un mariage qui ne ruinerait pas la maman Taupin; mais l'autre m'inquiète... Victor... Je crains qu'il ne veuille se lancer ; la bonne femme a un faible pour lui... et alors, Dieu sait où ça pourrait nous mener... et puis Louise, avec son Chapis... C'est que je me suis habitué à regarder la fortune de madame Taupin comme la mienne... une fois qu'un bon mariage m'en aura rendu possesseur, ça sera joli... On pourra s'amuser un peu, jouir de la vie... on n'est pas encore d'un âge... et d'un physique trop délabré...

## SCÈNE XIII.

ROBERDET, M<sup>me</sup> TAUPIN, *en grande toilette de mode un peu ancienne.*

M<sup>me</sup> TAUPIN, *entrant et parlant à la cantonade.* Mais si... cherche encore dans le tiroir d'en bas. (*Voyant Roberdet.*) Ah ! monsieur Roberdet, comment me trouvez-vous ?

ROBERDET, *en extase.* Je vous trouve... c'est-à-dire... non jamais... Ah !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ! eh ! avec mes cinquante-deux ans, je n'ai pas encore trop l'air de madame Gigogne.

ROBERDET. Vous êtes un astre !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et vous un cajoleur... Voyons, au lieu de vous amuser à me conter fleurette, si vous alliez nous chercher un fiacre ?

ROBERDET. C'est juste... j'y vole.

AIR : *Turlurette.*

Oui, j'y cours tout de suite ;  
Mais je l'jur' sur l'honneur :  
Le fiacre ira moins vite  
Que près de vous mon cœur

## SCÈNE XIV.

M<sup>me</sup> TAUPIN, puis LOUISE.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est ça, va, cours !.. Donne-toi du mouvement, vieux renard ! Laissons-le dire... laissons-le espérer et soupirer après mes écus... il ne les tient pas encore... Après tout, c'est un homme retors en affaire, et il y a tant d'occasions où une femme, une veuve peut se trouver embarrassée... Quand ça m'arrive, je ne suis pas fâchée de l'avoir



sous la main. (*Apercevant Louise qui paraît au fond.*) Ah! Louise! à la bonne heure donc! Je croyais que je ne te verrais pas aujourd'hui?

LOUISE. Ah! maman, le jour de votre fête... Vous savez bien que pour tout au monde, je n'aurais pas manqué de venir vous embrasser... Mais je tenais à vous apporter...

Elle lui présente un petit carton.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *ouvrant le carton.* Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! un col superbe! un col brodé... par toi?

LOUISE. Que je vous prie d'accepter.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *l'embrassant.* Merci, mon enfant, merci! Ah ça, et les affaires là-bas, la boutique?

LOUISE, *un peu embarrassée.* Maismaman, j'ai bon espoir... Surtout si, grâce à votre garantie, nous obtenons le bail.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ma garantie... c'est que... mon enfant... vois-tu bien... on m'a fait... (*Se reprenant.*) J'ai réfléchi.

LOUISE. Ah! mon Dieu! est-ce que vous ne voudriez plus? Pourtant, on ne vous demande que votre signature?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, mais la signature de la mère Taupin ou son argent, c'est tout comme, et si plus tard il fallait payer, la perte retomberait sur toi et sur tes frères.

LOUISE. Mais il n'y a rien à craindre.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Rien... avec un homme comme Chapuis!

LOUISE, *vivement.* Ah! maman, mon mari est un honnête homme... il a peut-être le défaut d'être trop facile, trop confiant; mais il est si bon pour moi, pour tout le monde... Demandez à nos voisins, dans le quartier, si Chapuis n'est pas toujours prêt quand il s'agit d'obliger, de rendre un service... L'autre jour encore, tout une pauvre famille d'ouvriers, dont on avait saisi le mobilier et qu'on allait jeter sur le pavé... Eh bien! qui est-ce qui a proposé le premier de venir à son secours... de payer le créancier?... c'est mon mari.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Possible... Je ne dis pas que dans des moments... mais au fond de tout ça, c'est un paresseux, un flâneur!

LOUISE. Ah! maman!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *vivement.* Mais, oui! Après ça, tu le défends, je ne t'en veux pas... c'est ton mari, tu ne peux pas l'accuser. Tu fais ton devoir de bonne femme et je ne t'en aime que mieux pour ça... mais moi, je dois faire celui d'une mère et veiller pour tous.

LOUISE, *inquiète.* Ainsi, maman, vous nous refusez?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Je ne dis pas; vous verrez, je m'informerai... (*A part.*) D'ailleurs, j'ai

une idée... oui, dès aujourd'hui je saurai au juste à quoi m'en tenir.

LOUISE. Mais qui est-ce donc qui peut avoir ainsi desservi mon mari auprès de vous?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Quelqu'un! est-ce que tout ne se sait pas?

On entend un bruit de voiture.

ROBERDET, *en dehors.* Cocher! hé! cocher! c'est là, au Bourrelet d'or! Arrêtez donc!

LOUISE. Monsieur Roberdet... (*A part.*) Serait-ce lui?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à part.* Oui, c'est ça, et pour qu'elle ne se doute de rien... (*Haut.*) Ah ça, mon enfant, je suis bien contente de te voir, mais il y a loin d'ici chez toi, et vois-tu, dans le commerce, il ne faut jamais s'absenter trop longtemps... Retourne à ta boutique?

LOUISE. Oui, maman, je vais seulement dire bonjour à Narcisse.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est ça... au revoir.

AIR du Roi d'Yvetot.

LOUISE.

Pour sortir d'embarras

J'espère

En vous, ma mère?

MADAME TAUPIN.

Toujours tu trouveras

Un r'fuge dans mes bras.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Pour sortir d'embarras

J'espère

En vous, ma mère;

Pour sortir d'embarras

Mon r'fuge est dans vos bras.

MADAME TAUPIN.

Pour sortir d'embarras

J'espère

En moi, ta mère, etc.

LOUISE, *à part, s'éloignant et regardant dehors.* Monsieur Roberdet vient ici... Oh! je saurai...

Elle se cache à gauche.

## SCÈNE XV.

ROBERDET, M<sup>me</sup> TAUPIN, LOUISE, *cachée.*

ROBERDET. Le fiacre est là.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est bon, nous allons partir.

ROBERDET. Eh bien! où allons-nous décidément?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *avec mystère.* Barrière blanche! au Broc couronné.

LOUISE, *à part.* Chez nous!

ROBERDET, *surpris.* Hein! chez Chapuis?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Justement, chez mon gendre,



chez ma fille... et comme ils ne sont prévenus de rien... Je saurai positivement ce qui se passe chez eux.

LOUISE, *à part*. Puissé-je arriver à temps!

Elle sort par le fond.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à la cantonade*. Allons, mesdemoiselles ! allons, Narcisse !

ROBERDET, *à lui-même*. Ah ! elle veut les surprendre... elle en verra de belles, alors... Et moi qui craignais qu'elle ne signât ce maudit bail ! me voilà bien tranquille !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *criant aux portes de droite et de gauche*. Eh bien, Narcisse, allons donc ! Allons, la jeunesse.

NARCISSE, *entrant*. La belle jeunesse !

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, NARCISSE, MARIANNE, LES DEMOISELLES.

CHOEUR.

AIR :

Pour ce beau jour de fête  
Nous nous empressons d'accourir ;  
Chacun de nous est prête  
Au premier signal du plaisir.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Marianne*. Vite, mon châte à franges... Il est là dans l'armoire.

Elle va elle-même à l'armoire à droite.

NARCISSE. Aïe ! aïe ! ma cachette !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *tirant de l'armoire une grande quantité de jouets d'enfants*. Qu'est-ce que c'est tout ça ? un perroquet, un mouton, un polichinelle et une poupée ?

TOUS, *riant*. Ha ! ha ! ha !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Jetez moi tout ça au feu.

NARCISSE, *courant à sa mère et saisissant la poupée*. Jamais ! celle qui lui arracherait un cheveu !... Le premier gage de son amour !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Grand benêt ! voilà pourtant à quoi il s'amuse... à son âge !

MARIANNE, *mettant à madame Taupin le châte qu'elle a pris dans l'armoire*. Tenez, tenez, marraine !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, ma fille, partons, car ce nigaud-là avec ses bêtises m'ôterait ma bonne humeur. (*À la première Demoiselle, qui reste au comptoir.*) Je vous recommande bien la boutique... si Victor vient, je suis chez mon gendre Chapuis. Allons, montons en voiture !

ROBERDET. Ah ! mais nous sommes sept, et le fiacre n'en peut tenir que six !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, vous viendrez à pied, vous avez de bonnes jambes. (*Roberdet veut parler.*) Allons, mes enfants !

REPRISE DU CHOEUR.

Pour ce beau jour de fête, etc.

MADAME TAUPIN.

J' veux êtr' gaie à ma fête,  
Comme vous me divertir ;  
Que j'ai l' cœur et la tête  
Tout au bonheur, tout au plaisir !

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle de marchand de vins traiteur ; à gauche, un comptoir ; tables, chaises, à droite.

### SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT, MADURON, FRANÇOIS, DEUX AMIS, puis CHAPUIS.

ENSEMBLE.

AIR de l'Aveugle et son bâton.

MADURON et BENOIT, *se querellant*.

Où, c'est un malhonnête,  
Un faiseur d'embarras ;  
Mais j' l'ai mis dans ma tête,  
Monsieur ne paiera pas !

FRANÇOIS, *appelant*. Monsieur Chapuis, monsieur Chapuis !...

CHAPUIS, *accourant*. Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

REPRISE DU CHOEUR.

Où, c'est un malhonnête, etc.

CHAPUIS. Encore une fois, qu'est-ce qu'il y a ?

MADURON. Il y a que c'est moi qui ai invité ces messieurs.

BENOIT. Oui... mais vous aviez déjà payé hier... chacun son tour... j'ai aussi bien le moyen que vous.

CHAPUIS. Ah ! j'y suis... c'est une question d'amour-propre. (*À Benoit.*) Vous voulez payer ? (*À Maduron.*) Vous aussi ? Eh ! bien, mes amis... (*Leur tendant les deux mains.*) Puisque vous y tenez tous deux...

FRANÇOIS, *à part*. Le bourgeois qui donne là dedans ! brave homme ! va ?

BENOIT. C'est-à-dire... je tiens... je tiens à ce que monsieur ne paye pas.

MADURON. Moi de même.

CHAPUIS, *les regardant et remettant ses mains dans ses poches*. Ah ! c'est différent... c'est une autre question... cependant...

BENOIT, *avec colère*. Il ne payera pas, on me hacherait plutôt.

CHAPUIS. Bravo !

MADURON, *s'emportant*. Eh bien, soit... on vous hachera, nom d'un petit bonhomme.

CHAPUIS, *riant*. De bois !... Allez donc...

mais minute ! des mots, passe, ça ne tue personne... mais un duel chez moi ! *Au Broc couronné ! jamais ! (Maduron et Benoît veulent parler.)* Jamais ! il ne sera pas dit que pour trois ou quatre méchantes bouteilles de blanc, j'aurai laissé deux amis, deux voisins s'entre-homicider. Tenez, pour en finir, mettons que c'est moi qui régale ce matin... bien ?

MADURON. Ah ! comme ça...

BEÑOIT. Du moment que c'est vous...

FRANÇOIS, *à part*. C'est ce qu'ils voulaient tous deux, les malins?... oh ! ça me fait suer moi !

BEÑOIT. Mais à condition que tantôt, à midi, nous déjeunerons tous trois ensemble.

FRANÇOIS, *à part*. Et ça sera encore le bourgeois qui paiera.

CHAPUIS, *à ses amis qui lui parlent*. C'est dit, j'accepte... Et vivent la joie et l'amitié !

TOUS. Toujours ! vive la joie !

## SCÈNE II.

### LES MÊMES, LOUISE \*.

LOUISE. Ah ! eh bien, à la bonne heure !

CHAPUIS, *un peu décontenancé*. Ma femme !

LOUISE. Quelle gaieté !

MADURON. Bonjour, madame Chapuis.

BEÑOIT, *et les autres*. Ça va bien, madame Chapuis ?

LOUISE. Merci, messieurs ; mais puisque vous voilà, si ça vous est égal, nous allons régler.

BEÑOIT. Au revoir, Chapuis... à tantôt.

LOUISE. Pardon, messieurs... mais...

MADURON. Adieu, madame Chapuis... portez-vous bien.

LOUISE, *à Chapuis*. Mais parle donc, toi.

CHAPUIS, *à Louise*. Attends... (*À ses amis*.) Dites donc, vous autres ?

BEÑOIT. Comment ?

CHAPUIS. Eh bien... sans adieu, n'est-ce pas ? nous nous reverrons.

BEÑOIT. Certainement. (*À Louise, qui a couru prendre un petit registre.*) Au plaisir, madame Chapuis.

MADURON *et les autres*. Au revoir, madame Chapuis.

### CHOEUR.

AIR :

Séparons-nous, surtout plus de querelle,  
Et que bientôt, à l'amitié fidèle,  
Chacun de nous, mes enfants, se rappelle  
Qu' nous d' vous nous réunir ici.

*Maduron, Benoît et les deux amis sortent par le fond.*

\* Benoît Maduron, Chapuis, Louise.

## SCÈNE III.

### LOUISE, CHAPUIS.

LOUISE. Eh bien... ils s'en vont... et tu restes là tranquille... tu les laisses encore partir sans payer.

CHAPUIS. Ecoute donc aussi, petite femme, je ne peux pas les retenir de force.

LOUISE. Eh !

CHAPUIS. Eh !... eh ! non... à moi tout seul... non... si j'étais quatre hommes et un caporal, je ne dis pas.

LOUISE. Il ne s'agit pas de cela ; mais tu pouvais bien leur réclamer ce qu'ils te doivent.

CHAPUIS. Mais puisqu'ils reviendront... c'est convenu... nous devons déjeuner ensemble tantôt.

LOUISE. C'est ça... comme hier, comme tous les jours.

CHAPUIS. Eh ! non... le déjeuner d'aujourd'hui est venu d'une querelle... car tu parles et tu ne sais pas comme la chose est venue... Maduron voulait payer la dépense... monsieur Benoît aussi.

LOUISE. Ah ! eh bien ?

CHAPUIS. Eh ! bien, alors, quand monsieur Maduron a vu ça, c'est-à-dire, non... c'est monsieur Benoît qui a commencé.

LOUISE. Commencé quoi ?

CHAPUIS. A vouloir empêcher... parce que... car voilà comme c'est venu... lui voulait, l'autre aussi... de manière que moi, voyant ça...

LOUISE. Tu les a invités à déjeuner ?

CHAPUIS. Voilà.

LOUISE. Et ils n'ont pas payé ?

CHAPUIS. Non...

LOUISE. C'est adroit.

CHAPUIS. Mais ils voulaient s'hacher.

LOUISE. Ah ! mon pauvre ami, je crains bien que ma mère n'ait raison... cet état-là, vois-tu...

CHAPUIS. Comment ?

LOUISE.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je te le dis, quoi qu'il m'en coûte,

Cela ne te va pas du tout.

CHAPUIS.

Marchand de vin traîtreur ?

LOUISE.

Sans doute.

CHAPUIS.

Moi je le trouve de mon goût...

C'est un état fort agréable,

Dont le profit est bien certain.

Lorsqu'on passe sa vie à table,

On ne peut pas mourir de faim.

### ENSEMBLE.

LOUISE.

C'est en passant sa vie à table

Qu'on finit par mourir de faim.



LOUISE. Tiens, Chapuis, nous ne ferons jamais nos affaires; tu es trop faible, trop complaisant, trop bon.

CHAPUIS. Bon enfant, c'est vrai, c'est connu, je m'en flatte... il n'y a pas de dés-honneur à ça.

LOUISE, *à part*. Un déjeuner avec ses amis, du bruit, du tapage, du désordre... et ma mère qui va venir!

CHAPUIS. Plâit-il?

LOUISE, *à part*. Comment l'éloigner?

CHAPUIS. Tu dis?

LOUISE. Je dis... (*Frappée, à part.*) Ah! c'est ça. (*Haut.*) Je dis, je dis qu'il est onze heures et que tu devrais être parti.

CHAPUIS. Parti? pour où ça? pour où ça parti!

LOUISE. Allons, tu l'as déjà oublié.

CHAPUIS. Moi?

LOUISE. Certainement... mon Dieu! quelle tête!...

CHAPUIS. Qu'est-ce qu'elle a ma tête? il me semble, madame Chapuis, que...

Il cherche à lui prendre la taille.

LOUISE. Finis donc... ne dois-tu pas aller à Bercy aujourd'hui?

CHAPUIS. À Bercy?

LOUISE. Eh! oui... tu sais bien qu'il ne nous reste presque plus de vin en cave.

CHAPUIS. Presque plus?... que ça?... je ne savais pas...

LOUISE, *allant prendre une cravate*. Eh! si... allons... vite, habille-toi... tiens, ta cravate, ta redingote, ton chapeau, et en route...

CHAPUIS. En route... en route... c'est que j'ai rendez-vous ici à midi...

LOUISE. Tu reviendras.

CHAPUIS. Je n'aurai jamais le temps...

LOUISE, *à part*. Je le sais bien...

CHAPUIS. Et le déjeuner?...

LOUISE. Tu déjeuneras là-bas, avec notre marchand, comme tu le fais ordinairement.

CHAPUIS. Je sais bien... mais l'autre déjeuner avec M. Maduron et M. Benoît qui vont venir.

LOUISE. Je serai là... je t'excuserai...

CHAPUIS. Mais c'est que...

LOUISE, *lui donnant sa redingote*. \* Et puis... après, pour achever ta journée, tu pourrais aller jusque chez la nourrice... à Asnières, embrasser notre petit Auguste.

CHAPUIS. C'est vrai... ce pauvre petit!

LOUISE. Le cher bijou! il est si gentil!

CHAPUIS. Oui, un amour... et comme il me ressemble, hein?... à toi aussi... C'est drôle... c'est tout moi, et pourtant c'est tout toi... c'est tout nous deux... après ça, ça s'explique...

LOUISE. Bien, bien... va...

\* Chapuis, Louise.

CHAPUIS. Convenu, ma petite femme.

AIR : *Valse de Giselle*.

Allons, je pars sans tarder davantage;  
Faut obéir dans l'état de mari;  
Pour oublier la fatigue du voyage,  
Qu'un gros baiser me conduise à Bercy;  
C'est mon pour boir'.

Il l'embrasse.

LOUISE.

C'est trop juste!

CHAPUIS.

Est-ell' bonne!

LOUISE.

Voilà c' que c'est que d'être obéissant.

Tiens, prends-en deux; de bon cœur je les donne,

Un pour ton compte et l'autre pour notre enfant.

CHAPUIS, *l'embrassant de nouveau*. Ah! voilà du bonheur pour toute la route! Je ferai maintenant trente-six kilomètres à l'heure, comme le chemin de fer.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Pars, mon ami, sans tarder davantage,

Et songe bien que je t'attends ici!

Allez, monsieur, et surtout soyez sage;

Ne te laisses pas entraîner à Bercy.

CHAPUIS.

Oui, je m'en vas sans tarder davantage;

Faut obéir dans l'état de mari!

Pour oublier les ennuis du voyage

Je m' souviendrai qu' l'amour m'attend ici.

## SCÈNE IV.

LOUISE, puis FRANÇOIS, JEANNETTE.

LOUISE. Ah! parti enfin... ce n'est pas sans peine... (*Appelant à la cantonade*) François, Jeannette, François...

FRANÇOIS, *accourant*. Voilà, bourgeoise, voilà...

LOUISE, *allant au comptoir*. Vous allez dire au chef de préparer à déjeuner pour une société...

FRANÇOIS, *allant pour sortir*. Bien...

LOUISE. Attendez donc que je vous donne la note de ce qu'il faut (*Elle se prépare à écrire. A Jeannette, qui est entrée.*) Jeannette, vite, un coup de balai partout... époussetez et frottez les meubles...

JEANNETTE. Oui, madame.

LOUISE. Que tout soit bien propre, bien rangé dans la maison... et, si je suis contente, je vous laisserai sortir dimanche avec votre cousin le municipal...

JEANNETTE. Oh! madame... soyez tranquille...

Elle balaye, frotte et range avec une précipitation comique, en courant à droite et à gauche, puis elle sort.

LOUISE, *à François*. Tenez... François... portez cela au chef. (*Lui frappant sur la*



*joue.*) Voilà un bon garçon... actif... zélé!... aussi vienne la fin de l'année... je dirai à Chapuis de lui donner des gages.

FRANÇOIS. Vrai, mam' Chapuis?

LOUISE. Entrez là... vous trouverez du linge blanc sur le buffet... j'irai, plus tard, mettre le couvert... Quand vous aurez fini, vous irez donner un coup de main au chef, puis à la cave...

FRANÇOIS. Oui, mam' Chapuis.

LOUISE. Prenez garde à la casse.

FRANÇOIS. Oh! avec moi, il n'y a pas de danger.

Il s'accroche à la porte; on entend tomber quelques assiettes.

LOUISE, *poussant un cri*. Ah!... bien!...

FRANÇOIS, *reparaissant*. N'ayez pas peur; ce n'est qu'un plat, un simple plat.

LOUISE, *regardant autour d'elle*. Ah! ça commence à prendre tournure!... Maintenant, ma mère peut arriver... soyons bien maîtresse de moi! Qu'elle ne se doute de rien. (*Soupirant.*) Ce que j'en fais, c'est pour mon mari et pour elle-même!

Air: *Ah! Colin, je me fâcherai.*

Il m'en coûte de la tromper...

Mais ce mensonge est nécessaire.

Ton amour peut nous échapper...

Pardonne-moi, ma bonne mère!

De nous conserver son appui

J'ai dû me montrer désireuse...

Et si je l'abuse aujourd'hui

C'est pour la rendre heureuse!

Oui, si je l'abuse aujourd'hui,

C'est pour la rendre heureuse.

*Bruit de voiture. Allant au fond.*

Un fiacre s'arrête à la porte!... ma mère en descend avec Narcisse et ces demoiselles, qui vont avec lui dans le jardin!... ma mère vient de ce côté!... à mon rôle!...

Elle va précipitamment s'asseoir au comptoir.

## SCÈNE V.

LOUISE, M<sup>me</sup> TAUPIN.

M<sup>me</sup> Taupin entre sans voir Louise, examine la boutique.

LOUISE, *feignant l'étonnement*. Que vois-je! est-il possible? maman!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Moi-même... hein!... ça t'étonne de me voir, pas vrai?

LOUISE. Oh! oui! d'autant plus que ce matin, vous ne m'avez rien dit de cette bonne visite!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! c'est que ce matin, vois-tu, j'avais mon idée... je voulais te surprendre, pour mieux juger par moi-même. (*Regardant autour d'elle.*) Eh! mais tout ça est très-propre... tout est très-bien rangé ici!...

LOUISE. Vous trouvez?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Après tout, ça ne m'étonne

pas de ta part... tu as toujours été la fille de ta mère, toi... tu es une bonne travailleuse; mais c'est ton mari, le sieur Chapuis... où est-il en ce moment, je vous le demande?

LOUISE. Mon mari, maman, dam, il est à ses affaires comme tous les jours.

M<sup>me</sup> TAUPIN. A ses affaires?

LOUISE. On l'attendait à Bercy, ce matin à six heures, pour du vin à recevoir. Alors vous concevez... on ne se fie pas à un garçon de cave pour ça... et puis des comptes à régler...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! il est à Bercy depuis six heures du matin!... c'est donc bien vrai alors, il s'occupe, il t'aide... il travaille!...

LOUISE. Oh! oui, ma mère!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ben, tant mieux! mon enfant!... tu ne peux pas savoir le plaisir que tu me fais en ce moment! Ah! dam, c'est que j'ai passé fièrement de nuits sans dormir, va!... en pensant à ton ménage; car si j'avais eu effectivement le malheur de te marier à un mauvais sujet... tiens, vois-tu, ma pauvre Louise, ça aurait abîmé ma vie de dix ans!

Elle pleure.

LOUISE, *très-émue*. Ma bonne mère!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *reprenant sagacité*. Mais, Dieu merci, il n'en est rien et je suis rassurée... ce qui me va d'autant mieux aujourd'hui, que j'ai besoin d'avoir le cœur léger, car tu ne sais pas? j'ai invité tout mon monde... toute la boutique vient déjeuner chez toi! nous sommes sept, y compris M. Roberdet, qui ne tardera guère à arriver... et toi, bien entendu, ça fera huit.

LOUISE. Je cours à la cuisine.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Veux-tu que je te donne un coup de main?

LOUISE. Merci, maman.

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est qu'en fait de fricot, je m'y connais un peu, tu sais?

LOUISE. Oui, oui, mais c'est inutile; tout sera bientôt prêt et je vais mettre votre couvert.

Elle sort à droite.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> TAUPIN, puis ROBERDET.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Va, mon enfant, va, ma chérie. (*A elle-même.*) Ah! je suis d'une joie d'être venue!... Voyez un peu, pourtant, si je m'en étais rapportée à ce qu'on me disait de ce pauvre Chapuis... (*Apercevant Roberdet.*) Ah! le voilà justement ce surnois de M. Roberdet! je vais lui frotter les oreilles.

ROBERDET, *entrant*. \* Ouf! je suis en

\* Roberdet, M<sup>me</sup> Taupin.

nage! je n'ai pas un fil de séc!... En voilà une trotte, des piliers des halles à la barrière Blanche!... les jambes me rentrent!...

Il va pour s'asseoir.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *l'arrêtant*. Un instant, vous vous reposerez plus tard.

ROBERDET. Qu'est-ce que...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *le faisant aller à droite et à gauche*. Venez donc un pent voir par là le grand salon d'ici, ce cabinet!... avec toutes ces tables rangées, dressées... et ici, l'office et l'armoire au linge et le jardin...

ROBERDET. Pas si vite donc \*

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et cette pièce où nous sommes, tout ça a-t-il l'air d'une maison comme vous le disiez?

ROBERDET. Le fait est que... et pourtant, je suis bien sûr.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Sûr... oui... comme mon gendre... ce pauvre Chapuis, que vous arrangez si bien... savez-vous où il est à cette heure?

ROBERDET. Eh! parbleu! comme tous-jours... à se goberger!

M<sup>me</sup> TAUPIN. A travailler à Bercy... depuis six heures du matin!

ROBERDET. Chapuis!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Chapuis! il a voulu aller lui-même recevoir son vin. Et pour économiser deux garçons, il travaille comme quatre.

ROBERDET. Chapuis! (*A part.*) Il le fait donc exprès?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et si vous voulez venir voir sa cave...

ROBERDET. Merci, bien obligé!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Le vin, les provisions... tout est arrangé, soigné, et rien que par lui, par lui tout seul... Quand les jours ne suffisent pas... il prend sur ses nuits.

ROBERDET, *se récriant*. Chapuis!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, Chapuis! Vous êtes collé, vieille javotte! vieille portière!

ROBERDET. Madame Taupin, ces épithètes!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Epi quoi? Au surplus, maintenant, vous aurez beau dire, mon parti est pris... je cautionnerai ces braves enfans, et, de plus, je leur donne 10,000 francs, pour achever de monter la boutique.

ROBERDET, *à part*. Brrr!... la voilà partie! Gare de devant! Et cet imbécile de Chapuis qui s'avise de se corriger juste à point... Après ça, est-ce bien vrai?

NARCISSE, *en dehors*. Arrêtez! arrêtez!... Oh là là!...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! mon Dieu! entendez-vous, c'est Narcisse! il lui sera arrivé quelque chose!

On entend rire.

ROBERDET. Eh non! ils rient! ils s'amuse!

\* Mme Taupin, Roberdet.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIANNE, puis NARCISSE, FÉLICIE, AGLAÉ, LOUISE, JEUNES FILLES, *au fond*.

MARIANNE, *entrant vivement*. Une chaise, vite une chaise, pour monsieur Narcisse!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *effrayée*. Là... qu'est-ce que je disais?... un malheur!

MARIANNE. Vite, de l'eau, un verre\*...

NARCISSE *entre appuyé sur deux jeunes filles*. On le fait asseoir au milieu de la scène. Oh! doucement... mesdemoiselles...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que tu as? voyons, tu es blessé... vite, un médecin, un chirurgien... n'importe quoi!

NARCISSE. Oh! rien... ce ne sera rien...

MARIANNE. Il est tombé.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *effrayée*. De la balançoire? Seigneur, mon Dieu!

NARCISSE. Non... de cheval... c'est une simple chute de cheval...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *rassurée*. Ah! mais pourquoi y montes-tu, grande bête?

NARCISSE. Mais il n'est pas question de bête! c'est dans le jardin... les chevaux de bois... pour le jeu de bague.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah!

NARCISSE. Ces demoiselles tournaient...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Très-bien.

NARCISSE. Du tout, très-mal, trop vite... je leur avais dit que j'allais leur montrer comment on trotte à l'anglaise... comme ça.

Il imite le mouvement sur sa chaise.

ROBERDET. Et tu es tombé à la française... tu devais être drôle...

NARCISSE. J'étais.... j'étais comme un homme assis accidentellement... (*Les jeunes filles rient.*) Ah! fi! sans Marianne qui est venue à mon secours, quand je leur criais d'arrêter leurs bêtes... elles me défilaient toutes dessus, au grand galop.

MARIANNE, *lui apportant un verre d'eau sucrée*. Tenez!...

NARCISSE, *se levant* \*\*. A la bonne heure, en voilà une qui a un cœur de son sexe..... Merci, Marianne. (*A part, en buvant.*) O Séraphine! Je bois à tes yeux bleus!

FRANÇOIS, *à Louise*. Madame, quand on voudra déjeuner...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, allons!... Ah! mon Dieu! et Victor qui n'est pas encore ici!

ROBERDET. Monsieur Deschamps n'aura pas voulu lui permettre de venir.

Ils causent bas.

NARCISSE, *à Louise*. C'est donc arrangé, la paix est faite? et Chapuis?

\* Louise, Marianne, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Roberdet.

\*\* Narcisse, Louise, Marianne, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet, les demoiselles au fond.



LOUISE. Je l'ai éloigné jusqu'à ce soir !

NARCISSE. Ah ! une bonne idée... eh bien, déjeunons !... Ah ! y a-t-il des pieds de mouton ?

LOUISE. Non !

NARCISSE. Ah ! je le regrette, j'y suis sensible...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Enfin, il arrivera plus tard, faut espérer !... A table, mes enfans...

*Air des trois Marteaux.*

Je suis d'humeur guillerette,  
Le bonheur me rajeunit !  
A ce festin de guinguette  
Quand l'plaisir nous réunit,  
Que votre appétit féroce  
Fasse honneur au fricandeau !  
C'est aujourd'hui jour de noce  
Et j' boirai mon vin sans eau.  
Tôt ! tôt ! tôt ! gai ! mes enfans !  
Faut qu' la fête  
Soit complète !  
Faut fair' gagner les brav's gens !  
J' mets les p'tits plats dans les grands !

TOUS.

Tôt ! tôt ! tôt ! viv' le bon temps !  
Que la fête  
Soit complète !  
Ce n'est pas trop, tous les ans,  
D' mettr' les p'tits plats dans les grands.

*Pendant la reprise, Roberdet donne le bras à madame Taupin, et ils entrent dans la salle à droite, suivis des jeunes filles.*

## SCÈNE VIII.

NARCISSE, FRANÇOIS, puis CHAPUIS, MADURON ET BENOIT.

NARCISSE, *voulant prendre le pain.* Donnez.

FRANÇOIS. C'est inutile, il y en a.

NARCISSE. Jamais de trop.

FRANÇOIS. Mais...

NARCISSE, *lui arrachant le pain.* Donne donc, farceur... et file, ou je te mets en miettes avec cette crou...

Il lève le pain sur François.

CHAPUIS, *se jetant entre eux. Il tient un beau melon sous son bras.* De quoi ?

NARCISSE, *stupéfait.* Tiens... Chapuis !

CHAPUIS. Bonjour !... tu viens me demander à déjeuner ?

NARCISSE. Moi ? mais c'est-à-dire...

CHAPUIS. Tu vas faire des cérémonies. (*A François.*) Où est Louise ?

FRANÇOIS. La bourgeoise... bourgeois... elle est avec une société.

CHAPUIS. Bon !... (*Il va au fond et fait des signes à la cantonade.*) Hé ! vous autres, arrivez donc...

NARCISSE, *à part.* Louise qui le croyait parti... comment le dissimuler... (*A François.*) Entrez là... dites que je vais venir... je cause avec quelqu'un... un ami... pas un mot de Chapuis...

CHAPUIS, *à ses amis.* \* Venez... nous nous installerons dans le cabinet... Ah ça, pas de farce... si ma femme gronde... vous direz...

BENOIT. Oui... oui... que tu allais à Bercy... quand nous t'avons rencontré...

CHAPUIS. Et vous m'avez forcé de revenir...

MADURON. Parbleu... tu nous invites et puis tu files...

CHAPUIS. C'est ma femme qui...

BENOIT. Ah ! bath !... les femmes ! est-ce que ça s'écoute ?... tu iras tantôt...

CHAPUIS. Ah ! oui... tiens, bath !... (*A Narcisse.*) Viens-tu, toi ? à table !

NARCISSE, *le retenant.* Chapuis !...

CHAPUIS. Quoi ?

NARCISSE. Quatre mots... est-ce que tu tiens beaucoup à déjeuner ?...

CHAPUIS. Ah !... cette question !... (*A ses amis.*) Dites donc, vous autres...

NARCISSE. Chut donc !... c'est que, vois-tu... je te connais... tu vas te lancer...

CHAPUIS. Ah ! bon... merci... connu... de la morale... je sors de m'en régaler avec ma femme... une fois passe...

BENOIT. Mais deux c'est indigeste... par-tous...

NARCISSE. Ecoute...

CHAPUIS. Tant que tu voudras... mais à table...

NARCISSE. Tu m'écouteras, bien sûr ?

CHAPUIS. Aussi sûr...

NARCISSE. Que ton vin à quinze ?

CHAPUIS. Farceur ! (*Bas.*) Tais-toi donc devant des pratiques... (*Haut.*) Tu ne viens pas... bonsoir... (*Aux autres.*) Allons...

NARCISSE, *à part.* Si je n'y vais pas, il va faire des bêtises. (*Haut, le retenant.*) Dis donc, y aura-t-il des pieds de monton ?

CHAPUIS. Toujours !...

NARCISSE. Oui ? marchons !...

CHAPUIS, *chantant.* En avant, marchons !...

NARCISSE. Chut... ah ! mais pas de bruit... si tu commences...

CHAPUIS. Eh ! non... va donc.

BENOIT et MADURON. Allons, allons, jeune homme.

NARCISSE, *qu'ils entraînent à gauche.* Messieurs... Ah ! mais... messieurs...

CHAPUIS, *riant.* Eh ! hop !... enlevé beau-frère !...

Il les suit

\* Maduron, Benoit, Chapuis, Narcisse.



## SCÈNE IX.

LOUISE, puis MARIANNE, ensuite

M<sup>me</sup> TAUPIN.

LOUISE. Ah ça, mais, Narcisse. (*Apercevant Chapuis.*) O ciel... Chapuis!... (*La porte se referme.*) Comment?... il serait revenu!... oh!... non... je me serai trompée?... ce n'est pas lui ..

Elle veut aller à la porte.

MARIANNE, *entrant et parlant à la cantonade.* Oui, ma marraine... je vais voir aussi...

LOUISE, *qui s'est arrêtée.* Marianne!

MARIANNE. Eh bien... monsieur Narcisse... savez-vous?...

LOUISE, *troublée.* Oui.. non... je cherchais... je...

MARIANNE. Ah! mon Dieu... qu'est-ce que vous avez donc?

LOUISE. Rien, rien... (*Ecoulant.*) Monsieur Maduron!... plus de doute... ils l'auront rencontré, ramené... que faire?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *en dehors, appelant.* Louise!

MARIANNE. C'est votre mère qui nous appelle...

LOUISE. Eh bien... allez... allez...

MARIANNE. Mais... monsieur Narcisse?...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *entrant.* Eh bien, est-ce qu'il est perdu?

LOUISE. Non, ma mère... il va venir... rentrez... il va venir tout de suite...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! c'est bien heureux!LOUISE, *à part.* Ciel!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *qui s'est arrêtée.* Ah!... quel tapage!

LOUISE. Des personnes qui sont là... je vais les prier...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et amène-moi Narcisse... car enfin, ça commence à m'inquiéter...

MARIANNE. C'est vrai ça.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Se serait-il trouvé plus mal?

LOUISE. Oh! non... du tout... je crois qu'il cause là-bas, dans le jardin...

NARCISSE, *en dehors, applaudissant et riant.* Ah! très-bien... ho! ho! ho!

MARIANNE, *qui allait au fond.* Mais non... je l'entends...

LOUISE, *bas.* Chut!

MARIANNE. Plait-il?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Quoi?

LOUISE. Rien... (*Bas à Marianne.*) Chapuis est là.

NARCISSE, *riant.* Vive la charte!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh! mais, oui... c'est lui qui rit par là...

LOUISE. Non... je ne crois pas...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais si...LOUISE, *l'arrêtant.* Non... ma mère!...M<sup>me</sup> TAUPIN. Pourquoi ça?...

LOUISE, *avec trouble.* C'est que... ce sont... des militaires... je crois... et vous savez... quelquefois...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! ça m'est égal... je n'ai pas peur... ah bien! des pious-pious... (*On rit de nouveau.*) Tenez encore... je vous dis que Narcisse est là... et que je veux...

LOUISE, *se jetant au-devant d'elle.* Non... pas vous, je vous en prie...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *les regardant.* Hein!... comme tu me dis ça!...

LOUISE. Marianne ira l'appeler. (*A marianne.*) N'est-ce pas?... (*Bas.*) Mais lui seul.

MARIANNE, *même jeu.* Oui... oui...M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce qu'il y a donc?

MARIANNE, *ouvrant la porte et appelant.* Pardon, messieurs; monsieur Narcisse est-il ici?

On applaudit.

NARCISSE, *en dehors.* Ah! Marianne!...M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Louise.* Tu vois, il y est...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, NARCISSE\*.

NARCISSE, *un peu chancelant et la figure enluminée.* Il fume un cigare. Voilà Narcisse... présent Narcisse...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Hein?...

NARCISSE. Ah! tiens, maman!... comment ça va, maman?... moi aussi... merci... comme vous voyez... toujours solide... (*Il chancelle.*) Oh! là...

M<sup>me</sup> TAUPIN. En voici bien d'une autre!... D'où viens-tu? d'où sors-tu? avec qui étaistu là?...

NARCISSE. Avec...

Louise le tire par son habit, il veut fumer.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *lui arrachant son cigare.*

Laisse ça, bêta, et réponds...

NARCISSE. Eh bien, j'étais avec... Ah! c'est singulier; pourquoi donc tournez-vous comme ça, maman?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Imbécile!...

NARCISSE. C'est pas vous... c'est donc moi... (*Riant.*) Ha! ha!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Dans quel état!

MARIANNE. Je vais lui faire une tasse de tilleul.

Elle sort à droite.

NARCISSE. C'est drôle... on dirait que je suis encore sur les chevaux de bois.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qui est-ce qui t'a fait boire?

NARCISSE. Ah! des bons enfants, et puis le beau-frère.

\* Louise, Marianne un peu remontée, Narcisse, M<sup>me</sup> Taupin.

LOUISE, à *Narcisse*. Tais-toi donc !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Chapuis serait ici !

NARCISSE. Ah ! c'est juste... non, il n'est pas ici... ah ! c'est juste... j'avais oublié... non, il n'est pas ici, il est à Bercy.

CHAPUIS, en dehors. Ohé ! Narcisse !

NARCISSE, répondant. On y va.

M<sup>me</sup> TAUPIN, le retenant avec force par le bras. Si tu bouges !...

NARCISSE, cherchant à se dégager. Oh ! là là !... vous pincez trop fort.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROBERDET\* ; DES DEMOISELLES au fond.

ROBERDET. Ce tapage... que signifie?...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! mon cher monsieur Roberdet, vous aviez bien raison, vous seul avez vu clair.

ROBERDET. Qu'y a-t-il donc ?

Grand bruit de voix à gauche, on chante et on rit.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Entendez-vous... ce Chapuis si rangé, si laborieux !... à ce que disait madame ma fille ?

ROBERDET. Comment ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est lui... allez donc voir comme il travaille... Tenez, regardez, voilà de sa besogne\*\*.

Elle pousse Narcisse sur Roberdet.

NARCISSE, à Roberdet, qui le regarde. Eh ! non... voilà ce que c'est... j'ai fait le manège sur les chevaux de bois, et ça m'a...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Taisez-vous, galopin !

NARCISSE, avec dignité. Ah ! madame Taupin !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Hein ?... il a dit ?

Elle s'avance sur Narcisse.

MARIANNE, arrivant et l'arrêtant. Ma marraine !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Je lui apprendrai à me manquer de respect.

Narcisse va s'asseoir au fond.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHAPUIS\*\*\*.

CHAPUIS, paraissant sur le seuil de la porte. Narcisse !... ah, ça ! est-ce pour aujourd'hui ? (*Voyant madame Taupin.*) Ah ! tiens... ah ! bah !... maman Taupin !

M<sup>me</sup> TAUPIN, avec colère. Chapuis !

CHAPUIS. En voilà une surprise aimable de votre part !

\* Louise, Narcisse, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.

\*\* Louise, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Roberdet.

\*\*\* Louise, Chapuis, M<sup>me</sup> Taupin, Marianne près de Narcisse, Roberdet.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Tu trouves ?

CHAPUIS. Mais oui. (*Il ôte sa pipe et va pour l'embrasser.*) Voulez-vous me permettre ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. N'approche pas.

CHAPUIS. Hein ? ah ! oui, ma pipe... excusez... ah ça, vous allez déjeuner avec nous ? (*Appelant.*) François, un couvert\*.

ROBERDET, à part. Dans quel état il est !

CHAPUIS. Comment ? ah ! bon... monsieur Roberdet aussi... ça va bien... dites donc, monsieur Roberdet, vous êtes des nôtres, pas vrai ?

ROBERDET. Il m'invite !

CHAPUIS. François, deux couverts. (*Apercevant les jeunes filles.*) Tiens, tout le personnel des piliers ! Hé ! François ! quatre couverts, huit couverts, dix-sept couverts... Ah ! ah ! bien, nous allons rire !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, tu vas rire, tu ne sais faire que ça, paresseux ! fainéant !

CHAPUIS. Merci... je vous invite et...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Tais-toi ! tu n'es qu'un mange-tout, un sans-cœur !

CHAPUIS. Eh ! mais un instant, dites donc.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Un sans cœur, je le répète ; il ne faut pas en avoir pour mener ce train de vie-là quand on a une femme, un enfant ! Oui, celui-là qui se conduit comme toi, qui ne pense qu'à se donner du bon temps sans s'inquiéter de ses affaires et de son commerce, qui expose sa famille à manquer de tout, qui rend sa femme malheureuse !

CHAPUIS. Moi !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, car elle a du cœur, elle... et pendant que tu ris, que tu chantes, que tu te gorges... elle pleure, elle souffre sans rien dire.

LOUISE. Ma mère... je vous en supplie.

CHAPUIS. Louise... malheureuse !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! tu ne le savais pas... tu n'avais pas le temps de voir comme elle est changée... regarde-la donc.

AIR : Époux imprudent.

N'as-tu pas honte au fond de l'âme,

Réponds, de t'comporter ainsi ?

Avec un enfant, une femme,

Mener l'train d'un vrai sans-souci,

D'un mauvais père et d'un mauvais mari !

Mouvement de Chapuis.

Oui, vois-tu bien, l'homme qui fuyant sa tâche,

Qui d'tous les siens prépare le malheur,

Et qu'on appell' bon enfant, bon viveur,

Celui-là, moi, j'l'appell' un lâche !

Cet homme-là, ce n'est qu'un lâche !

CHAPUIS. Un lâche ! moi ! ah ! si c'était un autre que vous... si c'était aussi bien... (*Il regarde Roberdet qui est près de lui.*) Lui !

Il le saisit au collet.

ROBERDET. Ah ! mais...

\* Louise, M<sup>me</sup> Taupin, Chapuis, Roberdet.



CHAPUIS, *le serrant vigoureusement et le secouant.* Un lâche !

ROBERDET. Chapuis !

CHAPUIS. Ah ! je suis un lâche !

ROBERDET. Mon cher Chapuis !

CHAPUIS. Et je n'aime pas ma femme !

ROBERDET. Tu m'étrangles.

CHAPUIS. Je la rends malheureuse ! (*Le lâchant et courant à Louise.*) Louise, c'est-il vrai que tu pleures, que tu souffres?... parle... tu ne réponds pas... bien... je comprends. (*D'une voix émue, avec douleur.*) Alors... oui... c'est bien... vous aviez raison tous... je suis un sans-cœur.

ROBERDET. Non.

CHAPUIS. Si fait... un gueux, un lâche.

ROBERDET. Mais non.

CHAPUIS, *avec colère.* Et moi je vous dis que si.

ROBERDET. Eh ! comme tu voudras... aussi, à la fin.

CHAPUIS. Oui, je suis tout ça, et je mériterais... (*Pleurant et grondant à la fois.*) Ma femme... Louise... mon enfant \*. (*A Louise.*) Et toi, c'est mal, ne pas me dire... ah ! tu es malheureuse... ah ! tu pleures ! ah ! tu es changée, et tu ne me dis rien... tu es cause que devant tout le monde je suis humilié, qu'ils croient tous que je ne t'aime pas, moi qui me jetterais...

LOUISE, *lui sautant au cou.* Je sais bien.

CHAPUIS. Ah ! n'est-ce pas... tu sais... vous entendez.

Il l'embrasse en pleurant.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allons, allons, tout n'est pas perdu, il y a encore de ça.

Elle montre son cœur.

CHAPUIS, *essuyant ses yeux.* S'il y en a de ça, on le verra, et pas plus tard que tout de suite... Qu'est-ce qu'il vous faut ? qu'on ne fume plus ! (*Il jette sa pipe et l'écrase.*) Allez, fini ! qu'on travaille !... Attendez. (*Il ôte sa veste et appelle.*) François !... François !... ah ! on travaillera.

FRANÇOIS, *accourant* \*\*. Voilà.

CHAPUIS, *lui arrachant son bonnet.* Donne-moi ça. (*Il le met sur sa tête.*) (*Lui arrachant son tablier.*) Et ça !

FRANÇOIS, *étonné.* Hein ? qu'est-ce que...

CHAPUIS. Et maintenant fiche-moi le camp, sors d'ici.

FRANÇOIS, *stupéfait.* Plait-il ?

CHAPUIS. Sors d'ici, que je te dis ; je n'ai plus besoin de toi, c'est moi qu'est le garçon, la servante... tout, je fais tout... va-t'en !

FRANÇOIS. Et mes gages que vous m'aviez promis ?

\* Louise, Chapuis, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Marianne, Roberdet.

\*\* Louise, Chapuis, François, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Marianne, Roberdet.

CHAPUIS. Veux-tu filer ! (*François sort par le fond ; à madame Taupin.*) Et quant à la bombance ! rien du tout... jeûne complot... Etes-vous contente ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oh ! je ne t'en demande pas tant.

CHAPUIS. Eh bien, du pain et de l'eau.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allons donc !

CHAPUIS. Si, si ! c'est assez bon pour un sans-cœur, un... comme vous disiez.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Non, je retire ce mot-là, je vois que je me trompais.

CHAPUIS. Ah ! on verra. (*A Louise.*) Tu verras. (*Aux autres.*) Vous verrez tous.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Sois seulement plus laborieux, ne te laisse pas entraîner.

CHAPUIS. Oh ! à présent, ma pauvre Louise, sois tranquille, va !

LOUISE. Je le serais bien plus si tu voulais.

CHAPUIS. Quoi ! je veux tout... qu'est-ce que c'est ?

LOUISE. Si tu voulais renoncer à tes mauvaises connaissances ; ce sont elles qui t'entraînent, qui te perdent.

CHAPUIS. Oui, tu as raison, séparation complète, totale avec ce monde-là, et pour commencer, fais la carte de notre déjeuner. (*Louise va au comptoir et écrit. Chapuis appelle au cabinet à gauche.*) Hé ! les amis !

## SCENE XIII.

LES MÊMES, MADURON, BENOIT.\*

MADURON. Nous v'là ! est-ce qu'il y a encore quelque chose à boire ?

CHAPUIS. Non, mais il y a quelque chose à payer.

BENOIT. De quoi ? payer ?

CHAPUIS. Eh ben ! la carte.

Il la prend sur le comptoir.

MADURON. Comment ! est-ce que c'est pas vous qui réglez comme à l'ordinaire ?

CHAPUIS. Je ne veux plus de cet ordinaire-là... La dépense est de huit francs... nous étions quatre, c'est chacun quarante sous... allons, en avant les quatre francs.

BENOIT,  *vexé.* C'est bon, monsieur Chapuis, nous n'aurons pas de mots pour si peu ; vous porterez ces quarante sous sur mon ardoise.

MADURON. Et sur la mienne.

CHAPUIS. Du tout ! du tout ! y a plus d'ardoises au Broc couronné. Les ardoises renvoyées aux couvreurs... c'est de l'argent qu'il me faut, et tout de suite... vite, allongez le numéraire, ou sinon...

\* Benoit, Chapuis, Maduron, M<sup>me</sup> Taupin, Marianne, Narcisse, Roberdet.



ROBERDET, *à part*. Est-ce qu'il va les battre à présent?

NARCISSE, *à part*. Il devient féroce.

BENOIT, *fouillant à sa poche*. C'est bon, c'est bon ! tenez, le voilà votre argent.

MADURON. Voilà vos deux francs ; mais si vous croyez vous faire des pratiques avec ces procédés-là...

CHAPUIS. Des pratiques comme vous, je leur dis : Au plaisir de ne plus vous revoir... Ah ! si ! Demain je vous rendrai à chacun une visite pour le compte que vous me devez, et surtout que les fonds soient présents à l'appel du matin.

BENOIT, *très-piqué*. On vous payera, monsieur Chapuis... mais si je remets jamais les pieds chez vous...

MADURON. Et moi donc !

AIR des Bédouines.

C'est abominable,  
C'est épouvantable !  
Ah ! quelle trahison !  
De cette insolence  
Il faut avoir raison.  
Vengeance ! vengeance  
De la trahison !

*Ils sortent au fond.*

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins MADURON ET BENOIT\*.

CHAPUIS. C'est ça, filez ! bon débarras ! (*A Louise*.) Eh bien ! petite femme, es-tu contente de moi ?

LOUISE. Oui, pourvu que ça continue !

CHAPUIS. Ça continuera, je te le jure... il n'y a que le premier pas qui coûte.

M<sup>me</sup> TAUPIN. A la bonne heure ! et preuve que j'ai confiance, vous aurez le bail ! Aujourd'hui même, venez chez le notaire.

CHAPUIS. Merci, mère Taupin ; et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Très-bien ! et ce n'est pas tout ! si tu tiens ta parole, on verra.

ROBERDET, *inquiet*. Qu'est-ce qu'on verra ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ce qu'on verra.

AIR : *Lise*.

Balai' la mauvais' pratique,  
Sois toujours à la boutique...  
Et compt' que, je n' te dis qu' ça,  
Le Bourr'let d'or est encor là...  
Un' bonn' mèr', tu peux m'en croire,  
Sait prévoir le mauvais temps  
Et conserver une poire  
Pour la soif de ses enfants.

\* Louise, Chapuis, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Marianne, Roberdet.

ROBERDET, *à part*. Avec ses poires, elle est capable de toutes les folies possibles.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Roberdet ? est-ce que ça vous fait de la peine que mon gendre soit devenu bon sujet ?

ROBERDET. Par exemple ! quelle idée !... quand au contraire je suis charmé ! Ce bon Chapuis !

LOUISE, *allant au fond*. Ma mère, voilà Victor.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, VICTOR\*.

VICTOR, *agité, en désordre*. Ma mère, ma chère Louise, mes amis !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc ? comme te voilà tout défait, toi, et pâle !

LOUISE et NARCISSE. C'est vrai, Victor !

VICTOR. Pardonnez-moi de venir ainsi troubler vos plaisirs... mais j'ai voulu, avant de partir.

TOUS. Partir !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que tu dis donc ?

VICTOR. Oui, ma mère, je pars, il le faut ! je ne puis rester davantage chez monsieur Deschamps.

M<sup>me</sup> TAUPIN. A cause ? Par exemple ! quitter une boutique si conséquente ! à ce qu'on prétend, où tu étais si bien, où tu te plaisais tant... (*Mouvement de Victor*.) Dame ! tu nous le disais !

ROBERDET. Un départ si brusque ! (*Baisant la voix*.) Jeune homme ! est-ce que, par aventure, vous auriez, à votre âge... quelquefois, dans la jeunesse, on se laisse entraîner, ça s'est vu... les amours, le jeu... on s'oublie, et...

VICTOR, *offensé*. Monsieur !

ROBERDET. Chut !

M<sup>me</sup> TAUPIN. De quoi ? qu'est-ce qu'il te dit ?

VICTOR. Oser me soupçonner !...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Roberdet*. Vous avez !... jour de Dieu ! soupçonner mon garçon ?

NARCISSE. Soupçonner mon frère ?

CHAPUIS. Hein !

ROBERDET, *effrayé*. \*\* Eh ! non, mais non ! (*A part*.) Quels enragés ! (*Haut*.) Je pensais seulement...

NARCISSE, *criant*. Ce n'est pas vrai... c'est faux !... je devine son motif, moi !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR. Silence !

\* Louise, Chapuis, Roberdet, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Narcisse, Marianne, les Demoiselles au fond.

\*\* Louise, Chapuis, M<sup>me</sup> Taupin, Victor, Narcisse, Marianne, Roberdet.

NARCISSE. Bah ! bah !... pour qu'on s'imagine des choses comme ça ? soupçonner mon frère... ah !

Il menace Roberdet.

ROBERDET. Eh ! non !

NARCISSE, à Victor. Laisse donc... le grand mal quand on saurait que tu es amoureux !

VICTOR. Narcisse ?

NARCISSE. C'est permis. (*A Roberdet.*) Il me semble que c'est permis... On n'est pas un malfaiteur pour ça !

ROBERDET. Sans doute !

NARCISSE. C'est un tribut que la jeunesse doit payer... pas les vieux !... pas les ex-huissiers !

ROBERDET. Ah ! mais !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Comment ! garçon, ce seraient là les motifs...

NARCISSE. Oui, Victor se consume pour mademoiselle Deschamps !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. La fille de ton patron !... Est-il vrai, Victor ?

VICTOR. Oui, ma mère ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, mon garçon, qu'est-ce qui te chagrine ?

ROBERDET. C'est que la fille d'un gros négociant...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Bah ! bah ! je parlerai à M. Deschamps... ce n'est pas quelques pièces de six francs qui m'arrêteront ; j'arrangerai ça !

VICTOR. Impossible !... son père va la marier à un autre !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! bah !

VICTOR. Oui, ma mère ; je viens de l'apprendre à l'instant... Vous comprenez maintenant que je ne puis rester chez M. Deschamps... être témoin du bonheur de mon rival !... voir Cécile... Ah ! jamais !... plutôt...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! veux-tu bien te taire, Victor... mon garçon ?... Roberdet, votre bras... vite, allons !...

ROBERDET. Où ça ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Chez M. Deschamps.

VICTOR. Mais, ma mère, cette démarche...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Laisse-moi faire !

ROBERDET. C'est qu'il est une heure !... le notaire nous attend !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! c'est vrai !... mais ne m'avez-vous pas dit qu'il demeurerait...

ROBERDET. En face de M. Deschamps.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Nous y passerons et nous ferons d'une pierre deux coups... tu nous attendras à ton magasin !... Allons, Roberdet... allons donc, Roberdet !

ROBERDET. Voilà ! voilà !... Quelle femme ! si je la laisse aller seule, elle va faire quelque nouvelle folie pour cet enfant-là... elle est dans le cas de nous ruiner !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Partons... (*Aux demoiselles.*) Et vous autres... à la boutique !

AIR : *Marchons, bonne espérance* (le Bon Ange).

Marchons ! (*à Victor*) toi, bon courage !

Compt' sur ce mariage ;

Oui, ta mère s'engage

Et jure ici

De l'faire aujourd'hui.

VICTOR.

D'une douce espérance

Déjà je sens battre mon cœur.

En vous j'ai confiance ;

Je vous devrai mon bonheur !

MADAME TAUPIN.

En moi prends confiance,

Car je ferai ton bonheur !

ENSEMBLE.

Marchons ! toi, bon courage, etc.

LES AUTRES.

Allez, et bon courage ;

Votre mère s'engage

A fair' ce mariage.

Plus de souci,

Comptez sur son appui !

M<sup>me</sup> Taupin sort précipitamment, entraînant Roberdet.

## ACTE TROISIÈME.

Un salon moderne élégamment décoré; au fond, une arcade derrière laquelle on aperçoit les magasins; à droite, la porte des appartements; à gauche, celle de sortie sur la rue; une table au fond, à droite, sur laquelle il y a une plume et de l'encre; auprès de cette table, une chaise; une autre chaise au second plan, à gauche.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, DEUX AUTRES COMMIS, *portant la barbe entière.*

Plusieurs personnes entrent et sortent des magasins.

CHOEUR.

AIR : 2<sup>e</sup> Acte de l'abbé Galant.

Chez nous sans cesse  
Chez vous

La foule circule et se presse;

Du magasin

Le succès doit être certain.

Toutes les personnes vont dans les magasins au fond et disparaissent peu à peu.

## SCÈNE II.

ADOLPHE, DESCHAMPS, puis VICTOR.

DESCHAMPS, *entrant par la droite, à Adolphe.* Victor n'est pas encore rentré?

ADOLPHE. Non, monsieur!

DESCHAMPS. C'est étrange. (*L'apercevant.*) Ah! le voici \*! (*Adolphe se retire. A Victor.*) Enfin, c'est vous, Victor! Vous avez trouvé le banquier Daverne?

VICTOR. Oui, monsieur... mais il ne m'a pas donné les fonds... Il vous parlera de cette affaire tantôt à la Bourse.

DESCHAMPS. Très-bien! Mais, dites-moi, mon cher Victor, qu'est-ce que cela signifie? ce matin, j'ai reçu une lettre de vous?...

VICTOR. Oui, monsieur... je n'ai pas osé vous dire de vive voix...

DESCHAMPS. Que vous vouliez quitter ma maison... vous éloigner de Paris... Tout cela, je pense, n'est pas sérieux.

VICTOR. Pardonnez-moi, monsieur.

DESCHAMPS. Comment! est-il possible!... Vous Victor, abandonner ma maison, quand je viens de lui donner une extension toute nouvelle!... Vous, mon meilleur commis!... auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un ici? De moi-même, peut-être! je suis brusque, je le sais, j'ai quelquefois la parole un peu vive...

VICTOR. Monsieur, vous m'avez toujours traité avec une bonté...

DESCHAMPS. Eh bien, alors!... attendez du moins, pour vous séparer de moi, que je sois sorti des embarras et du surcroît d'affaires

\* Victor, Deschamps.

faibles que va m'occasionner le mariage de ma fille!

VICTOR, *vivement, ému.* Oh! non, monsieur, c'est impossible.

DESCHAMPS. Et vous ne voulez me donner aucune raison, aucun motif qui puissent légitimer votre brusque départ?

VICTOR. Monsieur!

DESCHAMPS. Au surplus, je les devine.... une position sans doute avantageuse dans une maison rivale, une concurrence à me faire?

VICTOR. Ah! monsieur, je vous jure...

DESCHAMPS. Quoi qu'il en soit, puisque vous le voulez; puisque votre résolution est bien arrêtée... je ne vous retiens plus.... demain vous partirez.

VICTOR. Oui, monsieur, demain... Mais, croyez que je n'oublierai jamais combien vous avez été indulgent.

DESCHAMPS. Il suffit, monsieur! (*A part.*) Montons chez ma fille... plus que jamais je veux hâter son mariage, afin de me livrer tout entier aux affaires de ma maison.

AIR des deux Reines.

Qu'elle sache à l'instant  
Mes projets, et gaiment  
J'espère ici la voir  
Souscrire à son devoir.

VICTOR, *à part.*

Ah! c'en est fait! partons sans hésiter  
Et sans revoir celle qui m'est si chère!  
Que la douleur qui me fait la quitter  
Pour elle aussi soit un mystère.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Oui, partons à l'instant,  
Cachons-lui mon tourment!  
Et dans mon désespoir  
Evitons de la voir

DESCHAMPS.

Qu'elle sache, etc.

*Deschamps sort à droite.*

## SCÈNE III.

VICTOR, *seul.*

Ainsi donc, tout est fini! plus d'espoir!... je pars... et bientôt un autre... Ah! cette idée! partir! demain!... Attendrai-je jusque-là? Oh! non!... je me retrouverais en face de Cécile, de son père... mon trouble



pourrait enfin l'éclairer... C'est aujourd'hui c'est à l'instant même que je dois quitter cette maison ! (*S'arrêtant.*) Mais ma mère ! elle va venir... pour essayer un refus !... je ne le souffrirai pas. Elle est chez son notaire... je vais la rejoindre... mais avant tout, entrons à la caisse et mettons mes livres à jour.

Il sort au fond, à droite.

#### SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> TAUPIN, puis ADOLPHE ET LES AUTRES COMMIS.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *entrant à gauche et criant.* A la boutique !... Allons, voilà ma maison vendue ! Le notaire prépare la quittance... M. Roberdet va me l'apporter... je la signerai, je toucherai, et ce sera une affaire bâclée ! Il s'agit, à cette heure, de terminer l'autre avec M. Deschamps... Ça ne sera pas si facile... parce que, décider un grand négociant comme celui-là à donner sa fille à mon Victor... (*Regardant autour d'elle.*) Ah ça, personne ! (*Elle frappe sur une table qui est à droite.*) Hé ! à la boutique ! hé !

Adolphe et les autres commis accourent.

ADOLPHE\*. Quez voulez-vous ? que demandez-vous ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Sainte mère de Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

ADOLPHE. Comment, ça !

M<sup>me</sup> TAUPIN. En voilà des barbes !... Est-ce que vous êtes sapeurs dans la garde nationale ?

TOUS, *riant.* Ah ! ah ! ah !

ADOLPHE. Laplaiserie est bonne ! Enfin, que voulez-vous, ma brave femme ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Je voudrais parler au bourgeois, mes petits anges.

ADOLPHE. Au bourgeois ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, au bourgeois..... au maître de la boutique !

ADOLPHE. Oh ! la boutique !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Est-ce que ce n'est pas ici chez M. Deschamps ?

ADOLPHE. Pardon, vous êtes bien dans les grands magasins de la Sirène !... Que désire madame ? un bournous en cachemire, garni de renard noir ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Non.

ADOLPHE. Une pèlerine en rat palmiste ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Non, que je vous dis..... Laissez-moi donc tranquille avec vos renards, vos rats, vos chats...

ADOLPHE. Alors une écharpe en moire

\* Adolphe, M<sup>me</sup> Taupin, les deux autres commis au fond.

cristal... c'est tout nouveau et très-distingué.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Puisque je vous dis...

ADOLPHE. Ah ! oui, j'y suis... madame, voudrait une marquise en malines !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à part.* Oh ! oh ! décidément, il gouaille, le barbichon !... Attends un peu ! (*Haut.*) Mon petit amour, je voudrais avoir une tête d'âne.

ADOLPHE. Hein !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et je choisis la vôtre... ça ne dois pas être cher.

ADOLPHE. Ah ça, mais dites donc, bonne femme !

TOUS, *riant.* Ha ! ha ! ha !

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, DESCHAMPS\*.

DESCHAMPS, *entrant.* Eh bien ! qu'est-ce donc, messieurs ?

ADOLPHE, *avec ironie.* C'est madame qui criait : A la boutique, et demandait le bourgeois...

DESCHAMPS. Eh bien !

ADOLPHE. Eh bien, nous lui avons fait observer...

DESCHAMPS. Vous avez fait des sottises... J'entends qu'on soit poli avec tous ceux qui se présentent ici... retirez-vous !

Les trois commis sortent.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Très-bien ! voilà ce qui s'appelle parler.

DESCHAMPS. Madame !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ainsi, comme ça, vous êtes M. Deschamps ?

DESCHAMPS. Oui, madame ! puis-je savoir...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Certainement. (*Elle prend une chaise.*) Mais vous permettez, monsieur Deschamps... Je suis un peu fatiguée... Il y a une bonne trotte du haut de la barrière Blanche ici... et nous avons pas mal à jaser. (*Deschamps veut parler.*) Prenez donc une chaise !

DESCHAMPS. C'est inutile..... Veuillez me dire...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Si, si... allez-vous pas vous gêner avec moi... et chez vous encore !...

DESCHAMPS. Ce n'est pas pour cela ; mais je suis fort pressé... on m'attend... Eh bien, madame ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Voilà ce que c'est... (*Elle hésite un peu, puis se lève brusquement.*) Mais faites-moi donc l'amitié de prendre une chaise, sapristi ! ça me donne des crampes de vous voir planté comme ça sur vos jambes. (*Elle lui présente une chaise.*) Voyons, faut-il vous aider ?

DESCHAMPS, *s'asseyant.* Allons, s'il n'y a que ce moyen d'en finir.

\* M<sup>me</sup> Taupin, Adolphe, Deschamps.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Deschamps!

DESCHAMPS, *la regardant*. Je n'ai pas cet avantage.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Au fait... quand on ne s'est jamais... (*Lui frappant sur l'autre genou.*) Eh bien... franchement... qu'est-ce que vous pensez du petit?... comment le trouvez-vous?

DESCHAMPS, *cherchant*. Le petit...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien... oui... le petit Victor, votre commis...

DESCHAMPS. Ah! Victor... (*A part souriant.*) Le petit... (*Haut.*) Mais cette question... pourquoi?...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allez toujours... en êtes-vous content?

DESCHAMPS. Très-content... c'est un honnête et digne jeune homme...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vrai, là... tout de bon... vous pensez ça de lui, vrai?

DESCHAMPS. Sans doute...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien! alors je peux aller droit au fait! voilà la chose: je suis la veuve Taupin, tenant boutique *au Bourrelet d'or*, sous les piliers des halles... la mère de Victor, mon garçon qui aime votre fille...

DESCHAMPS. Victor aime ma fille?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Moi quand j'ai appris ça aujourd'hui, je me suis dit: De boutique à boutique il n'y a que la main; et je viens vous la demander en mariage; ça y est-il? arrangeons-nous ça, hein?

DESCHAMPS, *se levant*. Madame, croyez que je regrette...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *saluant aussi*. Ah! pas de compliments... pas de façons!... Vous avez dit que vous teniez à Victor.

DESCHAMPS. Sans doute... mais...

Roberdet paraît au fond, et écoute.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! oui! j'entends... vous êtes riche!... Eh bien, mais Victor n'est pas un gueux... Je suis là, moi... et quand il s'agit de son bonheur, ça n'est pas vingt-cinq ou trente mille francs qui me feront reculer.

DESCHAMPS. Ah!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais non!... mais non! (*Lui présentant sa tabatière.*) En usez-vous? (*Roberdet tousse.*) Faites pas attention, c'est M. Roberdet.

DESCHAMPS. M. Roberdet.

Roberdet salue.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Un voisin à moi... un ami... un ancien huissier!...

## SCÈNE VI.

ROBERDET, M<sup>me</sup> TAUPIN, DESCHAMPS,

ROBERDET, *saluant*. Monsieur! (*A madame Taupin.*) Voici la quittance à signer!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Deschamps*. Eh bien, qu'est-ce que vous dites, voyons!... vingt-cinq ou trente mille francs... ça ne fait jamais de tort dans un commerce!

ROBERDET. En effet!

M<sup>me</sup> TAUPIN. En effets?... du tout... en bons écus!

ROBERDET. Je sais bien... je disais...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Deschamps*. Trente mille francs écus, à la signature du contrat...

ROBERDET, *bas*. Ne vous avancez pas plus... cela me paraît bien suffisant...

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Deschamps*. Eh bien?

DESCHAMPS. Eh bien, madame, j'en suis désolé, mais je ne puis accepter...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! bah! et d'où vient? ce n'est pas assez?... alors... dites ce qu'il vous faut... et on verra... on retournera ses poches!...

ROBERDET, *vivement*. Eh!... non... non... vous ne comprenez pas monsieur... ce n'est pas ici une question d'argent...

DESCHAMPS. Non.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, quoi-t-est-ce que c'est alors?

ROBERDET. Monsieur veut parler d'engagements.

DESCHAMPS. Précisément... j'ai promise quelque sorte...

M<sup>me</sup> TAUPIN. En quelque sorte... alors ce n'est pas fait... vous auriez dans Victor, si vous le vouliez... un associé... zélé... honnête...

DESCHAMPS, *à part*. En effet, son intelligence pourrait m'être très-utile!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et puis, l'autre ne peut pas être aussi gentil que mon garçon.

ROBERDET. Oh! ça... vous ne savez pas...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Maissi... je l'en défie bien... quelque freluquet du quartier... un barbu... un moustachu... qui vous grugera et que votre fille ne peut pas souffrir...

DESCHAMPS. Madame...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh! pardi non... puisqu'elle aime Victor!

DESCHAMPS. Comment?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Pas de doute... ils s'adorent ces pauvres enfants...

DESCHAMPS. Vous en êtes sûre?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Sûre et certaine!

DESCHAMPS, *à part*. Voilà donc la cause de sa tristesse, depuis que je lui ai parlé de ce mariage!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Voyons, monsieur Deschamps, vous ne voudriez pas faire son malheur... à cette chère petite... vous n'avez qu'elle... c'est votre unique... votre enfant... vous êtes son père... et un père... c'est comme une mère...

ROBERDET, *la tirant par sa robe*. Qu'est-ce que vous dites?... vous confondez...



M<sup>me</sup> TAUPIN, *lui frappant sur la main.* Laissez donc tranquille... est-ce que vous connaissez ça, vous?... un vieux garçon... un vieux cœur de bois sec... (A Deschamps.) Vous les marierez, n'est-ce pas?... Elle serait capable d'en mourir!... (*Mouvement de Deschamps.*) Oui... ça s'est vu... Tenez, ça vous remue aussi... dam... quand on a de ça... (*elle lui frappe sur le cœur*) et qu'on nous parle de nos enfants, de leur bonheur!

DESCHAMPS. Le bonheur de ma fille!... c'est l'unique pensée de toute ma vie!... et puisqu'elle aime Victor, puisqu'il doit la rendre heureuse, j'accepte votre proposition!... il sera son époux!...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vrai?

DESCHAMPS. Et, de plus, mon associé.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Votre associé!... Ah! monsieur Deschamps! tenez, j'en pleure de joie! mon pauvre Victor! il va donc me rester!... Il ne parlera plus de partir! Je le verrai bien marié! heureux! ah! tenez, je suis si contente, qu'il faut!...

ROBERDET, *inquiet.* Qu'est-ce qu'elle va faire encore?

Air de Calpigi.

MADAME TAUPIN.

Vous n' me refuserez pas c' te grâce!  
Mordine! il faut que je vous embrasse.  
Ça ravigott', ça port' bonheur  
D' voir des bray's gens, des homm's d'honneur.  
Papa Deschamps, c'est de bon cœur!

DESCHAMPS, *l'embrassant.*

Eh! vraiment de toute mon âme!

ROBERDET, *à part.*

Laissons-la fair' la pauvr' bonn' femme!

Ce n'est pas ce qui la ruin'ra,

Tant qu'ell' n' fra que d' ces dépens-s-là.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES VICTOR\*.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *apercevant Victor.* Victor!... approche, mon enfant, et remercie monsieur Deschamps, qui {consent à te prendre pour gendre... et pour associé!

VICTOR. Il serait possible!... oh! non, ce serait trop de bonheur!... Ma mère, vous ne me trompez pas?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Moi!... ah ben!... Est-ce que j'ai jamais trompé personne?

VICTOR. Monsieur, que de reconnaissance!

DESCHAMPS. Eh! mon Dieu! ce serait peut-être fait depuis longtemps, si vous aviez parlé!... mais monsieur dissimulait avec moi... mieux qu'avec ma fille, à ce qu'il paraît?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Il n'osait pas, cet enfant... Quand on est honnête et amoureux, on est

si bête!... (*mouvement de Victor*) oui, si nigaud... que je veux dire... si timide... Il ne voulait même pas que je vienne vous parler.

VICTOR. Je savais que M. Deschamps avait disposé de la main de sa fille, mademoiselle Cécile...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ben, oui; mais puisqu'on te le préfère?

DESCHAMPS. En parlant de ma Cécile, j'aurais bien désiré pouvoir vous la présenter; mais je suis attendu à la Bourse... une affaire assez importante... Victor va me remplacer et se charger de vous conduire auprès d'elle.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah! j'aurai bien du plaisir à la voir, cette chère mignonne!

VICTOR. Venez, ma mère!

Air : *Chez Miltonneau* (Marchand de parapluies).

Viens, mon garçon,

Que sans façon

C' te fille

Si gentille

Me saute au col, et tout franch'ment

Me dis' bonjour maman!

De l'embrasser, ce cher poulet,

Mon désir est extrême!

Il m' sembl' déjà que j' l'aime

Comm' si je l'avais fait.

ENSEMBLE.

Plus de souci,

Chacun ici

Se livre à l'espérance;

Une heureuse alliance

Se décide aujourd'hui.

Victor et M<sup>me</sup> Taupin sortent au premier plan à droite; Deschamps sort par le fond.

DESCHAMPS, *qui est allé prendre son chapeau au fond* \*. Sans adieu!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Attendez-moi ici, monsieur Roberdet.

ROBERDET, *seul.* Ah! ma foi! voilà qui va à merveille, et j'en suis quitte encore une fois pour la peur!... une fière peur, par exemple!... mais aussi, comment espérer... Une fille unique, du haut commerce, cotée à trente mille francs... quelle chance!... enfin!... Et de deux, toujours... Reste le troisième, ce niaisot de Narcisse; mais puisqu'il en tient pour la petite Marianne... on s'en tirera avec une dizaine de mille francs... trente et dix, quarante... donc la maman Taupin, le jour de nos noces, aura encore cent quarante mille francs environ et la boutique des piliers... où je laisserai la bonne femme empiler des écus que je ferai circuler... (*Riant.*) Eh! eh! on s'amusera... on s'arrangera une petite existence de rentier!... tous les soirs, on fera sa partie de dominos à quatre!... Eh! eh! eh! (*Bruit de vitres cassées, au fond, à gauche.*) Hein! qu'est-ce que...

\* Roberdet, M<sup>me</sup> Taupin, Victor, Deschamps.

\* Roberdet, Deschamps, M<sup>me</sup> Taupin, Victor.



## SCÈNE VIII.

ROBERDET, NARCISSE, ADOLPHE,  
COMMIS.

CHOEUR.

AIR :

LES COMMIS.

Il faut payer la casse.

Non, monsieur, point de grâce!

Voyons, pas de raison!

L'argent ou la prison!

NARCISSE.

Eh quoi! payer la casse!

Ecoutez moi, de grâce!

Ça n'a pas de raison

De m' parler de prison.

NARCISSE, *tenu par Adolphe et un autre commis.* Mais non, mais non, laissez-moi donc!

ROBERDET. Comment... Narcisse!

NARCISSE. Moi, je payerai la glace de votre devanture!

ADOLPHE. Certainement puisque vous l'avez cassée.

NARCISSE. Du tout... c'est l'autre... ce grand brutal qui s'est sauvé!... Ah ça, voulez-vous me lâcher?

ROBERDET, *approchant.* Messieurs!NARCISSE. Ah! monsieur Roberdet!... ça va bien! monsieur Roberdet!... moi aussi, merci! (*Aux commis.*) Lâchez donc!

ROBERDET. Je réponds de ce jeune homme; d'ailleurs, c'est le frère de votre camarade Victor.

ADOLPHE, *lâchant Narcisse.* Ah! alors il suffit... mais ce n'est pas une raison pour casser les glaces.

Il sort avec les autres commis.

NARCISSE, *criant à la cantonade.* Mais puisqu'on vous dit... (*Descendant.*) Hein! sont-ils têtus, ces barbichons-là!

Il renverse une chaise.

## SCÈNE IX.

NARCISSE, ROBERDET.

ROBERDET. Voyons, voyons, calme-toi et ne casse rien.

NARCISSE. Figurez-vous!... vous allez voir si c'est moi... Figurez-vous! (*Se retournant vers le fond.*) Imbéciles!... tout ça vient de ce que j'étais allé débiter ma déclaration à ma Séraphine... la jolie marchande de jou-joux, ici près.ROBERDET, *à part.* En voici bien d'une autre!...

\* Adolphe, Narcisse, un Commis, Roberdet.

NARCISSE. J'étais donc entré chez elle, quand, tout à coup, j'entends une voix dans l'arrière-boutique... oh! mais une voix... grosse... comme... tenez... vous connaissez l'éléphant de la Bastille!...

ROBERDET. Hein?

NARCISSE. Eh bien, figurez-vous qu'il entre en vous criant. (*Grossissant sa voix en parlant dans ses mains.*) Ah! ah!... c'est donc toi, clampin, qui en contes à ma femme!

ROBERDET. Sa femme!

NARCISSE. Comprenez-vous? moi qui la croyais rosière... son mari, un géant, un cyclope! oui, un affreux borgne, qui me tombe dessus avec toute sa marchandise... J'ai tout reçu : les polichinelles, les chevaux, les chiens, les messageries... Et ce n'est pas tout... il m'a poursuivi, le gueux!... et je me réfugiais dans ce magasin, lorsqu'il m'a lancé un coup de poing là... (*il montre sa tête*) qui m'a envoyé piquer une tête en plein trottoir, lorsqu'un autre coup, pas de poing... ni à la tête... m'a redressé, en me jetant à travers les glaces de la devanture. (*Criant.*) Et ces imbéciles viennent dire que c'est moi qui les ai endommagées... et que je les payerai... ah! ouiche!... je t'en casse!

ROBERDET. N'as-tu pas honte!... faire la cour à une femme mariée... quand tu en aimes une autre!

NARCISSE. Une autre!... ah! bah!

ROBERDET. Certainement... Marianne!... crois-tu donc que je ne m'en suis pas aperçu?

NARCISSE. Vous vous êtes aperçu?

ROBERDET. Parbleu!... au reste, Marianne est très-bien, et tu as très-bon goût.

NARCISSE. Mais oui, j'ai assez bon goût en fait de femmes...

ROBERDET. Et puis, une jeune fille... encore demoiselle...

NARCISSE. Ah! oui, j'aime mieux ça.

ROBERDET. Tu aimes mieux Marianne que Séraphine... j'en étais sûr!...

NARCISSE. C'est-à-dire...

ROBERDET. Chut!... voici ta mère... laisse-moi faire!

## SCÈNE X.

NARCISSE, ROBERDET, M<sup>me</sup> TAUPIN.M<sup>me</sup> TAUPIN. Parlez-moi de ça... en voilà une jolie bru et pas fière... elle m'a embrassée d'un cœur!... (*Voyant Narcisse.*) Ah! tiens!... te voilà, toi?... qu'est-ce que tu viens faire ici?

NARCISSE. Dam!... je...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que c'est?...

ROBERDET. Madame Taupin, je vais vous dire... votre Narcisse ne peut plus résister... le cher garçon en a perdu l'esprit.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oh ! cette perte ne le ruinera pas.

NARCISSE. Bien... allez !... que les mères sont injustes !

ROBERDET. Tais-toi !... vous savez ses bévues, ses distractions dont vous vous plaignez ?...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Pardine ! j'ai peut-être tort...

ROBERDET. Oui, car ce n'était pas sa faute.

M<sup>me</sup> TAUPIN. La faute à qui, donc ?

ROBERDET. À l'amour !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Hein ?

NARCISSE. Oui, m'man !

ROBERDET. Un amour profond.

NARCISSE. Profond... que le puits de Grenelle n'est à côté... qu'une souricière.

ROBERDET. Tais-toi donc.

M<sup>me</sup> TAUPIN \*. Amoureux !... Narcisse... tu aurais fait l'amour à quelqu'un, toi ?

NARCISSE. Moi... oui... moi, et très-bien !

M<sup>me</sup> TAUPIN. À qui donc ?

NARCISSE. A...

ROBERDET, lui coupant la parole. À Marianne !

M<sup>me</sup> TAUPIN. À Marianne !

ROBERDET. Qui, de son côté, l'affectionne beaucoup.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, oui, je m'en doutais déjà.

ROBERDET. Tu vois ! ta mère aussi s'était aperçue...

NARCISSE. C'est-à-dire que tout le monde... excepté moi... C'est ça qui est drôle.

M<sup>me</sup> TAUPIN, à qui Roberdet parlait. Il est si jeune !

ROBERDET. Bah !... pendant que vous y avez la main... faites deux heureux de plus.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Au fait... je suis trop contente aujourd'hui pour que tout le monde ne se ressente pas de ma joie ! Va donc pour Marianne ! Aussi bien, je n'aurais pas pu trouver mieux pour lui.

ROBERDET. Remercie donc !

NARCISSE. Ah ! maman ! ah ! maman !

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est bon !

ROBERDET. Et à présent que tous vos enfants vont être établis, j'espère que vous tiendrez votre parole, en couronnant mes feux !

M<sup>me</sup> TAUPIN, riant. Que vous êtes donc tenace, Roberdet !

ROBERDET. Quand on aime...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, nous causerons de ça le lendemain de la noce de nos jeunes gens.

ROBERDET, à part. Je la tiens donc enfin !

\* Narcisse, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.

## ENSEMBLE.

AIR de Strauss (Monseigneur).

Enfin tout est donc dit.

Le bonheur nous sourit !

Le sort nous donne, à tous,

L'avenir le plus doux.

Pour combler notre espoir,

Ici nous allons voir,

Avant qu'il soit un mois,

Trois hymens à la fois.

*Deschamps paraît au fond à gauche, et Victor au premier plan à droite.*

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, DESCHAMPS, VICTOR\*.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! vous v'là... eh ben, papa Deschamps ! à quand la noce ?

DESCHAMPS. Madame, ce projet... il faut y renoncer.

TOUS. Comment ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce que ça veut dire ? vous n'êtes donc pas un honnête homme !... Moi qui...

DESCHAMPS. Madame !

VICTOR. Ma mère ! je connais la loyauté de monsieur Deschamps, et s'il refuse maintenant, il faut que des raisons puissantes...

DESCHAMPS. Oh ! oui !... bien puissantes, en effet... ce que mon banquier n'avait pas voulu vous dire et ce qu'il vient de m'annoncer... la maison Duval... de Rouen...

VICTOR. Eh bien !

DESCHAMPS. Elle n'existe plus !... une faillite !...

VICTOR. Grand Dieu ! mais alors, vous, monsieur, vous, son principal correspondant...

DESCHAMPS. Compromis... perdu !... Vous comprenez maintenant, mon ami, la cause de mon refus... Il y a une heure... je me croyais riche encore... mon crédit était intact... À présent, je ne pourrais plus que vous associer à mon désastre... je ne le ferai pas... vous êtes jeune... l'avenir est à vous... partez !

VICTOR. Moi, vous abandonner dans un pareil moment !... Ma mère, vous l'avez entendu !... croirez-vous encore...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Non, non... et du moment que c'était pour ça... (*Tendant la main à Deschamps.*) Touchez là !... c'est très-bien, saquerlotte !... je peux pas dire autre chose... et on pensera ce qu'on voudra... dès qu'il n'y a pas de votre faute...

DESCHAMPS. On le dira... J'avais trop bien réussi jusqu'à ce jour pour ne pas avoir d'en-  
vieux ! mais, dans ma position, je sais ce qu'il me reste à faire... Je vais consulter mes livres, connaître exactement mon déficit....

\* Narcisse, M<sup>me</sup> Taupin, Deschamps, Victor, Roberdet.



et ensuite, tout ce que je possède appartiendra à mes créanciers...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Brave et digne homme !.... Allez, monsieur Deschamps, et nous, nous verrons, nous chercherons, et peut-être...

DESCHAMPS. Hélas ! dans un pareil désastre... il ne peut plus me rester d'espérance !

Il sort au fond à droite.

M<sup>me</sup> TAUPIN, *remontant*. Bath ! bath ! un bonhôte homme ne doit jamais désespérer. (*Descendant à Roberdet.*) \* Voyons, Roberdet, vous qui êtes un homme de ressources, donnez donc un conseil... ça ne coûte rien.

ROBERDET. Ma foi ! je suis moi-même si troublé, si saisi... Je ne vois qu'un moyen de nous tirer de-là. (*Mouvement de M<sup>me</sup> Taupin et de ses fils.*) C'est de nous en aller.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Par exemple ! voir un si digne homme... un père de famille dans le malheur, et ne pas chercher à le secourir ! Ah ! si je n'avais pas moi-même trois enfants.... ce qui fait que je n'ai pas le droit de disposer...

VICTOR. Oh ! ma mère, si vous pouvez quelque chose, n'hésitez pas...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Certainement, je pourrais, ayant vendu aujourd'hui une maison que j'avais.... mais dame, mon pauvre garçon, je n'ai pas que toi !...

ROBERDET. Non... et Victor est trop bon frère pour consentir \*\*...

NARCISSE. Et si j'y consens, moi !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Toi !

NARCISSE. Oui, si ça peut décider son mariage, donnez-lui ce qui peut me revenir... ma légitime et tout.

VICTOR. Moi te dépouiller !...

NARCISSE. De quoi, me dépouiller !... Tu me le rendras plus tard... pas vrai, m'man?... qu'est-ce que vous en dites ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *touchée*. Je dis, je dis que ce que tu fais là, vois-tu, ça vaut mieux que de l'esprit ! N'est-ce pas, Roberdet ?

ROBERDET. Je suis de votre avis. (*A part.*) On n'est pas plus bête que ça !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien, alors, si vingt mille francs ajoutés à la dot de Victor...

ROBERDET, *effrayé*. Vingt mille francs !... y pensez-vous ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, *s'animant*. Et s'il me plaît de sauver un homme de sa ruine.... je le peux !

ROBERDET. Oui, mais vous ne le voudrez pas.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Parce que ?...

ROBERDET. Parce que...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et ben, je lui baille cent mille francs et même cent dix mille !

ROBERDET. A d'autres !

\* Narcisse, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.

\*\* Victor, Narcisse, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.

M<sup>me</sup> TAUPIN. A d'autres... non, à lui !

ROBERDET. Allons donc ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais, oui !

ROBERDET, *riant*. Ha ! ha !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh !... et cent vingt, et cent trente aussi... et tout s'il le faut !

ROBERDET. Pfu !... on dit ça.

M<sup>me</sup> TAUPIN. On le dit et on le fait..... Justement voici M. Deschamps.

Elle court à lui, au fond.

## SCÈNE XII.

### LES MÊMES, DESCHAMPS \*.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ben !... vous avez vu vos livres !... quel est le déficit ?

DESCHAMPS. Cent soixante - dix mille francs... dont soixante mille à payer aujourd'hui même et cent dix à la fin du mois.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Tenez, monsieur Deschamps, je n'y vais pas par quatre chemins. Vous étiez riche tantôt et vous n'avez pas hésité à partager votre fortune avec mon garçon qui devient le vôtre... Si nous hésitions, à notre tour, nous serions des ingrats !... Pour lors, consolez-vous, rassurez-vous ! L'honneur de votre boutique sera sauvé... C'est cent soixante-dix mille francs qu'il vous faut. (*Tirant l'acte de sa poche.*) Il y en a là cent quatre-vingt mille à votre service.

DESCHAMPS, *prenant le papier*. Il serait vrai !... Ah ! madame !

ROBERDET. Mais...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Est-ce que je me tromperais ? Vous devez le savoir, vous qui avez fait le marché.

ROBERDET. C'est vrai ! (*A part.*) Imbécile !

M<sup>me</sup> TAUPIN, *reprenant le papier*. Ah ! attendez... je n'ai pas encore siné !

Elle va à la table à droite, signe et remet le papier à Deschamps.

DESCHAMPS. Comment reconnaître jamais ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est la dot de Victor.

VICTOR. Ma mère ! \*\*

M<sup>me</sup> TAUPIN, *à Roberdet*. Et maintenant, Roberdet, vite chez le notaire... Il n'y a pas un moment à perdre !

ROBERDET. Vous êtes donc bien décidée !..

M<sup>me</sup> TAUPIN. Vous savez bien que je n'ai qu'une parole.

ROBERDET, *à Deschamps*. Monsieur, permettez-moi de vous faire observer...

M<sup>me</sup> TAUPIN. N'écoutez pas ! (*A Roberdet.*) Allez donc, bavard ! on va venir au remboursement... dépêchez-vous !

ROBERDET, *à part*. Ah ça, mais... je suis joué, moi ; je suis dépouillé... Comment,

\* Narcisse, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Deschamps, Roberdet.

\*\* Narcisse, Victor, Deschamps, M<sup>me</sup> Taupin, Roberdet.



j'aurai travaillé quinze ans à augmenter sa fortune, et...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais allez donc, ou j'y vais moi-même...

ROBERDET. Non, non ; puisque vous l'exigez, j'y cours, j'y vole !

AIR du Brasseur de Preston.

MADAME TAUPIN.

Courez donc, doublez de vitesse,  
Soyez alerte et diligent ;  
Songez ici que le temps presse,  
On va venir chercher l'argent.

ROBERDET, à part.

Me dépouiller en un moment !  
Oui, c'est de l'indélicatesse !  
Mais, morbleu ! c'est une faiblesse  
Qu'ell' n'aura pas, j'en fais serment !

ENSEMBLE.

TOUS.

Courez donc, etc.

ROBERDET.

Oui, c'est de l'indélicatesse !  
Me dépouiller en un moment !  
Non, morbleu ! c'est une faiblesse  
Qu'ell' n'aura pas, j'en fais serment.

*Roberdet sort au fond à gauche.*

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins ROBERDET, \* puis ADOLPHE.

DESCHAMPS. Venez, madame, venez recevoir aussi les remerciements de ma fille.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allons donc ! ne parlons pas de ça... puisque nous ne formons plus qu'une famille, l'affaire nous regardait tous.

ADOLPHE, entrant au fond. Monsieur !

DESCHAMPS. Qu'est-ce ?

ADOLPHE. Un garçon de la banque qui vient pour recevoir !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Dites-lui d'attendre... deux minutes... on va le payer...

DESCHAMPS, à Adolphe. Oui, dans un instant.

*Adolphe sort.*

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ce père Roberdet est si lâbin ! Avec ça qu'il était un peu vexé de la commission...

DESCHAMPS. Pourquoi ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, souriant. Je vous conterai ça plus tard... après la noce générale...

DESCHAMPS. C'est que, s'il tardait trop... ce garçon de la banque qui attend...

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est vrai... si j'avais su, j'aurais envoyé Victor... il a les jambes plus disposées.

VICTOR. Si vous voulez, j'y vais courir, ma mère.

\* Narcisse, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Deschamps.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Oui, ça vaudra mieux... dis-lui se dépêcher...

MARIANNE, accourant. Marraine... marraine Taupin !

VICTOR, qui va sortir. La voici.

*Il sort.*

### SCÈNE XIV.

NARCISSE, MARIANNE, M<sup>me</sup> TAUPIN, DESCHAMPS.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que tu me veux, toi ?

MARIANNE, essoufflée. Pardon ! j'ai tant couru !

NARCISSE. N'est-ce pas ? ça vous prend là !

*Il lui prend la taille.*

M<sup>me</sup> TAUPIN. Narcisse ! voulez-vous finir... polisson ?

\* NARCISSE. C'est la rate !... (*A part.*) Elle est fort drôlette !... elle est très-gentille !...

M<sup>me</sup> TAUPIN, à Narcisse. Ah ça !

MARIANNE. Oui, ma marraine... c'est madame Rigaud qui voudrait vous parler à vous-même !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Madame Rigaud, la bijoutière ?

MARIANNE. Oui, pour une corbeille... elle marie sa nièce !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Bah ! Ah ! mes enfants, c'est du beau !... du numéro un... allons, Narcisse ! (*S'arrêtant.*) C'est-à-dire non... je ne peux pas à cette heure... il faut que j'attende... Et ce Roberdet qui n'en finit pas... (*A Marianne.*) Je suis à toi dans cinq minutes, mon enfant... en attendant, et puisque tu arrives si à propos... tiens, embrasse ton futur !

MARIANNE. Mon futur !...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ben, pardi ! quand tu chercheras... ça n'est pas monsieur Deschamps, peut-être... Allons, encore une qui va faire la sainte n'y touche... comme si on ne savait pas que tu en tenais pour Narcisse !

MARIANNE. Quoi ! ma marraine ?

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ! oui... c'est arrangé, convenu !...

NARCISSE. Eh ! oui... c'est une chose bâclée !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allons, embrasse-la donc, toi, grand Nicaise !

NARCISSE. Dame, oui... (*Tendant sa joue à Marianne.*) Si vous voulez m'embrasser...

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est toi, imbécile !

NARCISSE, après avoir embrassé Marianne. Vous permettez ?...

ADOLPHE, entrant. Monsieur, le garçon de caisse dit qu'il est très-pressé.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Faites-le rafraîchir, le temps lui paraîtra moins long !... (*A part.*) Voyez si ce Roberdet en finira !

ADOLPHE, à Deschamps. Monsieur ?

DESCHAMPS. Faites ce que madame vous dit !

ADOLPHE, surpris. Ah !

M<sup>me</sup> TAUPIN, à Adolphe, qui passe ses doigts dans sa barbe. Allez, mon bijou, vous étrilerez votre barbiche plus tard.

Adolphe sort.

DESCHAMPS, regardant à sa montre. Quatre heures déjà... et rien encore... Que va-t-on penser ?

M<sup>me</sup> TAUPIN, courant au fond. Ah ! les voilà, je crois... Oui !

DESCHAMPS, avec joie. Enfin !

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, VICTOR. \*

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh bien ! monsieur Roberdet ?

VICTOR. Je suis arrivé un peu trop tard... il n'était plus chez le notaire... et voici une lettre pour vous.

M<sup>me</sup> TAUPIN, la prenant. Une lettre de monsieur Roberdet ?

DESCHAMPS. Que signifie ?...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Est-ce que l'affaire aurait été manquée ou retardée ? Lis-nous ça vite... je n'ai pas mes lunettes.

VICTOR, lisant. « Ma chère madame Taupin, je suis loin de blâmer, au fond, l'élan de votre cœur généreux qui vous porte à venir au secours du malheur si peu mérité de monsieur Deschamps... »

M<sup>me</sup> TAUPIN. Patati ! patata !... Mais la maison vendue et les fonds... cherche donc la maison.

VICTOR. « Depuis quinze ans je suis votre conseil, votre ami, celui de vos enfants... » depuis quinze ans...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Eh ! oui, on sait ça... quel rabâcheur !

VICTOR. « Vos intérêts à tous me sont aussi chers que les miens ; je ne puis donc penser sans frémir aux conséquences funestes auxquelles vous allez vous exposer, vous et les vôtres, en sacrifiant ainsi d'un seul coup le fruit de tant d'années de travail et de peines... »

M<sup>me</sup> TAUPIN. Et si je le veux, moi... Est-ce que ça le regarde ?

VICTOR. « Monsieur Deschamps prendra des arrangements avec ses créanciers.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Par exemple !... Ah ça, et les

\* Narcisse, Marianne, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Deschamps.

fonds ? je ne les vois pas venir dans tout ça ! VICTOR, lisant toujours. Grand Dieu !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Quoi ? qu'est-ce qu'il y a encore ?

VICTOR. Ah ! ce serait affreux !

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mais quoi donc ? voyons, lis, je le veux !

VICTOR. « Plus tard, je reviendrai vous rapporter ces cent quatre-vingt mille francs que vous alliez si imprudemment exposer » et que je vous aurai fidèlement conservés. »

Deschamps va s'asseoir au fond, à droite.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ah ! le vieux gueux ! il a emporté mon argent ! je suis ruinée !... Où y a-t-il un commissaire ? deux commissaires !... Je veux voir les quarante-huit commissaires de Paris... On enverra la garde municipale à ses troussees... la garde nationale aussi... à cheval !

CHAPUIS, en dehors. Par où ? de quel côté ?... par ici, merci ! bien obligé !

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est Chapuis qui vient avec sa femme pour le bail... les pauvres enfants !

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CHAPUIS, LOUISE. \*

CHAPUIS. Ah ! les v'là !... Excusez, la compagnie... nous devons vous rejoindre chez le notaire, mais une rencontre que nous avons faite... le père Roberdet...

TOUS. Roberdet ?... Tu l'as vu ?... Vous l'avez vu ?...

CHAPUIS. Oui, au chemin de fer... seulement, il allait prendre celui de Rouen et nous celui d'Asnières... et je le vois qui file sur une banquette... la tête, les jambes... il défaillait, quoi !... Tout à coup, il se relève et s'écrie : Tiens, Chapuis, mon cher Chapuis, tu es arrivé à propos pour m'épargner bien des remords peut-être... et en effet, je remarquais qu'il avait là (*il montre le cœur*) quelque chose qui...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Mon argent, pardi ! mes cent quatre-vingt mille francs qu'il emporte...

CHAPUIS. Cent quatre-vingt mille !... Ah ! nom d'un petit bonhomme !

Ses jambes faiblissent.

M<sup>me</sup> TAUPIN. Chapuis !

LOUISE. Chapuis !... qu'est-ce que c'est, mon ami !

CHAPUIS. Rien... un éblouissement... ainsi... ce portefeuille qu'il m'a montré en me disant : Tiens, prends !..

TOUS. Tu as refusé ?

\* Marianne, Narcisse, Victor, Louise, Chapuis, M<sup>me</sup> Taupin, Deschamps.

CHAPUIS. Du tout! du tout! je l'ai... le v'là!

TOUS, *avec joie.* Ah!

CHAPUIS. Mais un moment! c'est bien léger... si les oiseaux étaient dénichés! (*Il cherche à l'ouvrir.*) Tenez, mère!

M<sup>me</sup> TAUPIN, *l'ouvrant.* Ça y est! un bon sur le trésor! Tenez, monsieur Deschamps, et payez vite!

DESCHAMPS. Je cours et je reviens à l'instant! (*A Chapuis.*) Ah, mon ami! combien je vous remercie!

*Il sort au fond à droite.*

CHAPUIS. Monsieur? (*Le regardant partir.*) Tiens!... il emporte!...

M<sup>me</sup> TAUPIN. Ne crains rien... tu auras ta part!

CHAPUIS. Ma part, à moi! tenez! (*il l'embrasse*) la v'là!... (*il embrasse sa femme.*)

avec ça par dessus le marché! (*A part.*) Et pour la bonne bouche!\*

M<sup>me</sup> TAUPIN. C'est bien!... allons, je vois que je peux être glorieuse de vous tous, mes enfants!... Soyez paisibles... ça ira bien... quand une famille marche d'accord, il n'y a plus de risques. Le grand épaula le petit qui trébuche... le petit soutient le grand qui dégringole! et la mère donne la main à tous.

NARCISSE. Voilà la chose!

M<sup>me</sup> TAUPIN. Allons! vite à la boutique!

CHOEUR.

*Air : Accourez tous, venez m'entendre.*

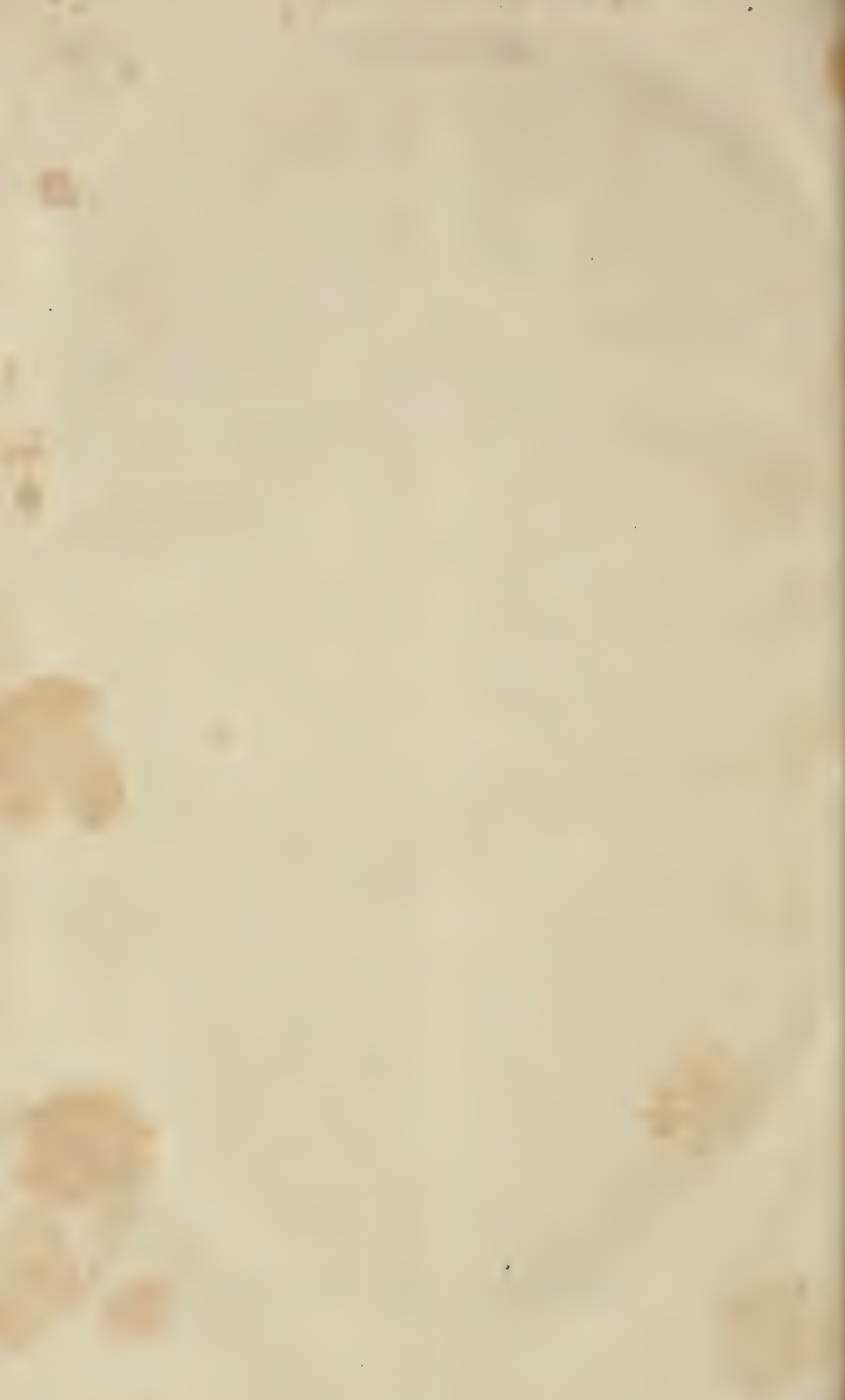
Quel sort heureux pour une mère  
Qui touche au déclin de ses ans,  
Quand, par ses soins, elle peut faire  
Le bonheur de tous ses enfans!

\* Marianne, Narcisse, Victor, M<sup>me</sup> Taupin, Louise, Chapuis.

FIN.







# L'HOMME AUX TRENTE ÉCUS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET SAINT-YVES.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,  
le 13 avril 1845.

## Personnages.

## Acteurs.

|                                               |                           |
|-----------------------------------------------|---------------------------|
| LA CRÉMAILLÈRE, fermier-général .....         | MM. KALEKAÏRE.            |
| CLAIRVAL, acteur de la Comédie-Italienne..... | GERMAIN.                  |
| TICQUETONNE, écrivain public.....             | GRASSOT.                  |
| TRUMEAU, commis des fermes.....               | LEVASSOR.                 |
| M <sup>me</sup> de LA CRÉMAILLÈRE .....       | M <sup>mes</sup> GRASSOT. |
| FRANQUETTE, fille de Ticquetonne .....        | JULIETTE.                 |

La scène se passe sous le règne de Louis XV.

La pointe Saint-Eustache. — À gauche, le tonneau de l'écrivain, formant à la fois siège et pupitre. — À droite un cabaret avec une croisée un peu en saillie.

## SCÈNE I.

TICQUETONNE, puis FRANQUETTE,  
QUELQUES PASSANS.

(Au lever du rideau, l'écrivain est assis dans son tonneau, la plume à la main. — Quelques passans s'approchent de lui, redemandant leurs notes et leurs mémoires, en échange desquels ils lui donnent des gros sous, puis s'éloignent après le chœur.)

## CHOEUR.

AIR de Donvé. (Finale des Petits Métiers.) — Folies  
Dramatiques.

Pour l'agréable et pour l'utile,  
Vive l'écrivain de Paris!  
Qui vous vend sa plume et son style,  
Et le tout au plus juste prix.

## TICQUETONNE.

Voici l'marché d'la cuisinière,  
Et l'placet du solliciteur,  
Le mémoire de l'apothicaire,  
Et le poulet du rôtisseur.

## REPRISE DU CHOEUR.

TICQUETONNE, comptant ce qu'il vient de recevoir.

Neuf sous et trois deniers... Décidément le métier d'écrivain public ne bat plus que d'une aile... Et dire que, depuis trente-six ans que je professe, je n'ai pu mettre de côté qu'un faible boursicot de deux cent dix livres, gagnées à la sueur... de ma plume... Il me manque encore trente bons écus pour pouvoir traiter de ce petit entrepôt de tabac qui est vacant depuis quelques jours... à... Semur en Auxois. (D'un air sombre.) Trente écus... trente écus!

FRANQUETTE, dans la coulisse, et fredonnant.

Il était une fille,  
Une fille d'honneur,  
Qui plaisait fort à son seigneur.

## TICQUETONNE.

Ah! Franquette... mon héritière!...

FRANQUETTE, entrant avec le déjeûner de son père, qu'elle porte dans un pot de faïence.

Bonjour, papa! V'là votre déjeûner.

TICQUETONNE, découvrant le pot.

Hum!... ça embaume... De la merluche aux ognons! Tu connais ma passion, tu la flattes... Et le liquide... mon petit suresne?...



FRANQUETTE, voyant qu'elle a oublié le vin.

Ah ben ! il y a de l'eau à la fontaine des Innocens...

TICQUETONNE.

Boire de l'eau !... un homme comme moi, qui pourrais fournir, au gré des amateurs, mémoires, placets, épithalames, lettres pour parens, amis... et des *verses* de toutes les longueurs ! Que deviendrait ma verve, si je ne l'arrosais un peu du jus de la treille?... Je dois en avoir laissé hier quelques gouttes de mon souper.

FRANQUETTE.

Pas une larme !...

TICQUETONNE, à part.

L'aurait-elle employé?... (Haut.) Franquette, ma fille, depuis quelque temps vous avez des distractions.

FRANQUETTE.

Moi, papa ?...

TICQUETONNE.

Oui, vous jetez... je ne sais où, les boissons que j'oublie... Vous charmez moins souvent les oreilles de votre père par quelque cavatine...

FRANQUETTE.

On ne peut pas chanter toute la journée, c'est ennuyeux... et dangereux... Tenez, hier soir, par exemple, à la maison, j'étais occupée à bâtir cette robe si pressée, qui est attendue par M<sup>me</sup> de la Crémaillère...

TICQUETONNE.

La femme du fermier-général... qui demeure à deux pas, dans la rue Plâtrière...

FRANQUETTE.

Et je fredonnais une ariette que j'ai retenue l'autre jour, à la Comédie-Italienne... où vous m'aviez permis d'accompagner ma marraine... Tout à coup, j'entends du bruit dans la rue : c'étaient des passans qui s'étaient arrêtés pour m'entendre, et qui battaient des mains.

TICQUETONNE, avec colère.

Les freluquets !... Si jamais j'en pince un à te faire des mamours !... je le poursuis... en dommages-intérêts... trente écus !... (Changeant de ton.) Franquette, aimes-tu le tabac ?

FRANQUETTE, très surprise.

Le tabac !... Cette petite chose noire que vous vous mettez dans le nez ?...

TICQUETONNE, prenant une prise.

Oui... ceci... tiens... Voyons... ne serais-tu pas enchantée de passer ta vie assise à un superbe comptoir, orné de jolies petites balances ?

FRANQUETTE, croyant avoir deviné.

Vous voulez me faire épouser un débitant ?

TICQUETONNE, vivement.

Épouser !... Eh ! qui diable voudrait se conjuguer avec la fille d'un pauvre écrivain public... qui n'a pas d'autre dot à te donner que sa bénédiction... toute sèche ?

FRANQUETTE.

Tiens !... j'en connais plus d'un qui ne serait guère plus exigeant ; et quand ça ne serait que M. Trumeau.

TICQUETONNE, très vivement.

Le petit Trumeau, qui est commis des fermes, et qui passe tous les jours ici en allant à son travail ? Ah ! le pendard !

FRANQUETTE.

Mais, papa...

TICQUETONNE.

Fi ! mademoiselle... Eh bien ! avise-toi de lui prêter l'oreille !...

FRANQUETTE.

Il est si gentil !...

TICQUETONNE, furieux.

Il a un nez en pincette... Ah ! ma merluche est froide... Et des petits vilains yeux !... Et pas de vin !... Heureusement que le cabaret est en face... Je te défends de bavarder avec ce dadais-là... Surveille mon tonneau.

FRANQUETTE.

Mais vous savez bien que j'ai de l'ouvrage pressé.

TICQUETONNE.

Surveille mon tonneau... \* Et des jambes... des vraies manches de veste !

(Il entre au cabaret qui est en face de son tonneau, en emportant son déjeuner.)

## SCÈNE II.

### FRANQUETTE, CLAIRVAL.

CLAIRVAL, qu'on a vu guetter Franquette vers la fin de la scène précédente.

Elle est seule... l'occasion est excellente... (Haut.) Gentille Franquette...

FRANQUETTE, à elle-même.

Ah ! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là, qui sait mon nom ?

CLAIRVAL.

Je vous effarouche, ma belle ?... Ou n'est pourtant pas à faire peur... Nous sommes d'ailleurs d'anciennes connaissances.

FRANQUETTE.

Attendez... oui, je vous ai vu...

CLAIRVAL.

Chez une certaine fermière-générale...

FRANQUETTE.

M<sup>me</sup> de la Crémaillère... et encore ailleurs...

CLAIRVAL, se dandinant.

Qui sait ? peut-être au théâtre.

\* Franquette, Tiequetonne.

FRANQUETTE, tout d'un coup.

A la Comédie-Italienne... Vous jouiez un sauvage...

CLAIRVAL.

Le Huron de M. de Marmontel.

FRANQUETTE.

Monsieur Clairval?

CLAIRVAL.

Lui-même.

FRANQUETTE.

Comme vous étiez bien, en sauvage.

CLAIRVAL, avec fatuité.

Pas trop mal, n'est-ce pas?... La la Crémail-  
lère me le répétait encore le jour où vous lui pre-  
niez mesure de son corsage.

FRANQUETTE.

Je me souviens... vous étiez là.

CLAIRVAL, un peu embarrassé.

Oui... je... je lui donne des leçons... Et si vous  
y consentiez, charmante Franquette, je pourrais  
vous en donner aussi.

FRANQUETTE.

Des leçons de quoi ?

CLAIRVAL.

De chant... de langue italienne... Vous avez des  
dispositions merveilleuses... Je vous ai entendue  
hier soir... de votre fenêtre...

FRANQUETTE.

Vous étiez de ceux qui tapaient des mains ?...

CLAIRVAL.

AIR de M. Marquerie.

Vous seriez bientôt à la mode  
Si, pour vos gentilles chansons,  
Vous vouliez suivre ma méthode,  
Vous vouliez prendre mes leçons...  
Je veux qu'avec reconnaissance,  
De l'élève ce soit le cœur  
Qui dicte seul la récompense  
A donner à son professeur.  
Rien qu'un peu de reconnaissance,  
Et je suis votre professeur.

Et en quelques mois, je ferai de vous la reine du  
théâtre.

FRANQUETTE.

Ah bien oui !... et papa ?...

CLAIRVAL, à part.

Diable !... il y a un père...

FRANQUETTE.

Est-ce qu'il consentirait jamais à me laisser  
monter sur les planches ?

CLAIRVAL.

Qu'importe ! nous avons pour cette sorte de  
père une excellente institution... Un bon ordre  
de début à l'Opéra... et vous voilà émancipée.

FRANQUETTE.

Est-il possible ?

CLAIRVAL.

D'honneur ! Dites un seul mot...

FRANQUETTE.

Du tout... du tout !

CLAIRVAL.

Très bien. J'obtiendrai cet ordre de début.

FRANQUETTE.

C'est inutile !

CLAIRVAL.

Qui vous fera la plus libre et la plus heureuse  
de toutes les femmes.

FRANQUETTE.

Quand je vous dis...

CLAIRVAL.

Ce soir, je viendrai chercher votre réponse...

FRANQUETTE, faiblement.

Mais, monsieur...

CLAIRVAL, lui prenant la main pour l'embrasser,  
à part.

Elle est à moi... (En se retournant, il aperçoit  
M<sup>me</sup> de la Crémailière qui vient d'entrer.) \* Oh ! la  
fermière-générale !

\*\*\*\*\*

### SCÈNE III.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.\*\*

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Ne vous dérangez pas, je vous prie...

CLAIRVAL, bas, à Franquette.

Pas un mot de ce que je vous ai dit !...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je ne m'attendais certes pas à voir de si bonne  
heure monsieur Clairval dans cet affreux quartier  
de la pointe Saint-Eustache...

CLAIRVAL.

Un hasard, belle dame... une paire de man-  
chettes que je priais mademoiselle de me rac-  
commoder...\*\*\*

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Vous feriez bien mieux, petite, de vous occuper  
de cette robe que vous m'aviez promise pour ce  
matin... Vous êtes d'une négligence !...

CLAIRVAL.

Mes manchettes attendront...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, gouaillant.

Du tout, cher monsieur Clairval.

FRANQUETTE, à part.

Dieu ! qu'elle a l'air impertinent !...

(Elle va s'asseoir près du tonneau de son père, et  
travaille.)

\* Clairval, Franquette, madame de la Crémailière

\*\* Franquette, Clairval, madame de la Crémailière.

\*\*\* Franquette, madame de la Crémailière, Clairval.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Et puis, qui sait?... ces manchettes déchirées me priveraient peut-être encore d'une leçon... comme hier soir...

CLAIRVAL.

Veuillez, belle dame, agréer mes excuses... une répétition à la Comédie-Italienne...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, d'un air de doute.

Hum!... Plus bas... Que disiez-vous à cette petite?

CLAIRVAL, bas.

Je la connais à peine.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, d'un air de doute.

Ah!.. (Avec intention.) Alors... j'ai tout lieu d'espérer que vous ne manquerez pas votre leçon ce soir.

CLAIRVAL, embarrassé.

Ce soir...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE

Qu'est-ce que c'est?... encore une répétition?...

CLAIRVAL.

Pas précisément.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je n'admets pas d'excuse... Vous pourriez venir de bonne heure; cet Othello de la Crémaillère soupe en ville... D'ailleurs, il ne vous connaît pas, il ne vous a jamais vu... qu'au théâtre...

LA CRÉMAILLÈRE, en dehors.

Range-toi donc, faquin! bêtire!

CLAIRVAL.

Ah! mon Dieu!...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Quoi donc?

CLAIRVAL, bas.

C'est lui qui vient par ici.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je ne puis faire un pas sans l'avoir sur les talons!

CLAIRVAL.

Je m'esquive!

(Il se sauve vivement.)

#### SCÈNE IV.

M. et M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE,  
FRANQUETTE.\*

LA CRÉMAILLÈRE, époussetant sa manche blanchie de farine.

Pouah!... que de populace... (Voyant sa femme.) Madame de la Crémaillère!... (Tournant les yeux vers l'endroit où elle regarde.) Vertugadin!... quel est cet homme qui se sauve?...

\* Franquette, madame de la Crémaillère, la Crémaillère

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Plait-il?... Vous voulez dire un homme qui passe...

LA CRÉMAILLÈRE.

On ne passe pas ainsi, madame...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Lorsque l'on est pressé... N'allez-vous pas bien-tôt me faire un crime de ce que le premier venu suivra le même chemin que moi?

LA CRÉMAILLÈRE.

Eh! vous n'avez qu'à prendre votre carrosse...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Pour venir de la rue Plâtrière ici... chez ma faiseuse de robes... qui se donne même des airs de me faire attendre?

FRANQUETTE.

Il n'y a plus que quelques points... madame.

LA CRÉMAILLÈRE, avec humeur.

Prétextes que tout cela!

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Monsieur... un tel langage...

LA CRÉMAILLÈRE.

Est celui qui me convient, Arsinoë... Je ne veux point servir de risée à quelques maraudeurs de gazetiers qui se plaisent à faire pleuvoir sur notre compagnie de méchants coq-à-l'âne... Ces jours derniers encore, ne faisait-on pas courir le bruit que l'une de ces dames de la finance s'était éprise d'un acteur de l'Opéra!

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Eh!... que vous importe...

LA CRÉMAILLÈRE.

Mais il m'importe beaucoup... En ouvrant la séance de l'un de nos conseils, à l'hôtel des Fermes... c'était moi qui présidais... qu'est-ce que je trouve sur la table?... Cet imbécile de quatrain...

Ce financier que Belzébuth réclame,

Doit à chacun son esprit et son or,

Il garde tout; mais enfin il prend femme,

Et cette fois il rend à Lucidor.

Lucidor!... ce Lucidor est là, il ne me sort pas de la tête... Qu'est-ce que c'est que ce Lucidor?... Le connaissez-vous, madame?

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, éclatant de rire.

Eh! non... Vous êtes fou, monsieur, avec votre sottise jalouse... Voyons... qu'avez-vous à me reprocher?

LA CRÉMAILLÈRE.

Mais je ne le sais pas... car si je le savais... Vertugadin!...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Ah! ah! ah! Eh bien! alors, attendez donc que vous le sachiez... (A Franquette.) Viens m'es-sayer cette robe, petite.

FRANQUETTE, à part.

Et le tonneau... Ah! ma foi, tant pis, mes pratiques avant tout.



LA CRÉMAILLÈRE, appelant sa femme qui sort à gauche, sans l'écouter, avec Franquette, et en riant aux éclats.

Arsinoë!... Arsinoë!...

## SCÈNE V.

LA CRÉMAILLÈRE, puis TICQUETONNE.

LA CRÉMAILLÈRE, furieux.

Elle fuit!... mon épouse fuit... et... (Se calmant.) Mais, vertubeuf! ne sommes-nous pas six... du conseil... Il y a du choix... et il serait fabuleux, que moi, le plus favorisé des dons de la nature...

TICQUETONNE, sortant du cabaret, à droite.

Franquette?... j'ai mangé toute la merluche... (Cherchant sa fille.) Eh bien! (Voyant la Crémaillère.) Oh! monsieur de la Crémaillère.

LA CRÉMAILLÈRE, se retournant.\*

Qu'est-ce?

TICQUETONNE, sautant.

Ticquetonne... Pancrace Ticquetonne, qui a eu l'honneur de voir une fois monsieur, pour ce petit entrepôt de tabac, qui dépend de lui... à Semur en Auxois.

LE CRÉMAILLÈRE.

Oui, bonhomme... oui... j'ai quelque idée de cela... Mais j'ai déjà une foule de demandes...

TICQUETONNE.

Votre dernier mot, je crois, était deux cents livres?...

LA CRÉMAILLÈRE.

Hein?

TICQUETONNE, vivement.

Non... deux cent dix livres.

LA CRÉMAILLÈRE.

Vertugadin! J'en ai encore refusé hier, trois cents livres.

TICQUETONNE, avec désespoir, à part.

Cent écus!... Je donnerais bien six cents livres pour les avoir. (Haut, et avec prière.) Mais... deux cent dix livres... au comptant...

LA CRÉMAILLÈRE.

Trois cents... pas un denier de moins, et encore, si vous n'êtes pas chaudement recommandé... (Tirant sa montre.) Malpeste!... bientôt l'heure du conseil, à l'hôtel des Fermes...

TICQUETONNE.

Pourtant... si...

LA CRÉMAILLÈRE.

Au large, bonhomme, au large!\*

\* La Crémaillère, Ticquetonne.

\*\* Ticquetonne, la Crémaillère.

## ENSEMBLE.

AIR d'Adam.

Je quitte ces lieux.

D'autres soins veulent ma présence;

Est-on malheureux

D'avoir affaire à des fâcheux!

Je n'ai pas le temps,

Nous autres rois de la finance,

C'est à nos dépens

Que nous causons avec les gens.

TICQUETONNE.

Il quitte ces lieux,

D'autres soins, veulent sa présence;

Suis-je malheureux,

Qu'il me prenne pour un fâcheux.

Prenez votre temps,

Vous autres rois de la finance,

Mais c'est à leurs dépens

Que vous causez avec les gens.

(La Crémaillère sort à droite.)

## SCÈNE VI.

TICQUETONNE, puis TRUMEAU.

TICQUETONNE, seul.

Où pêcher les trenteécus qui me manquent?...

Chien de tonneau, va!...

TRUMEAU, entrant par la gauche.\*

Salut au papa Ticquetonne... la fine fleur des écrivains... de la pointe Saint-Eustache.

TICQUETONNE.

Ah! c'est le petit Trumeau...

TRUMEAU.

Qui n'a pas voulu passer aussi près de votre... établissement, sans vous rendre ses devoirs quotidiens, ainsi qu'à... (Il cherche; à part.) Franquette n'est pas là...

TICQUETONNE.

Ah ça! mais... et ton bureau de l'hôtel des Fermes?

TRUMEAU, tranquillement.

J'y cours, car je suis pas mal... en retard... Mais ce n'est pas ma faute... allez. Je suis malade... j'ai un panaris à l'indicateur... et puis, j'ai eu une peine terrible à m'arracher des bras de Morphée... le dieu des pavots et des doux songes... et ce farceur-là m'en avait envoyé un... Figurez-vous que vous y figuriez... sur le premier plan... vous, et... une autre personne... moins vieille...

TICQUETONNE, surpris.

Ah!...

\* Ticquetonne, Trumeau.

TRUMEAU.

Vous aviez une culotte de gourgouran canelle... un habit vert-pré... veste rose... l'épée en verrouil... et un œil...

TICQUETONNE, inquiet.

J'étais borgne ?

TRUMEAU.

Un œil de poudre... Mlle Franquette, votre joli rejeton, était à vos côtés, et moi, par là, \* à moitié incliné, comme ceci... Vous étendiez vos mains... d'une façon onctueuse... Tenez, voilà votre pose... celle d'un père qui bénit ses enfants.

TICQUETONNE.

Ah!... ah!... mais je ne comprends pas bien pourquoi je te bénissais...

TRUMEAU.

Voilà le pourquoi... Vous me disiez : « Trumeau... » Vous étiez très ému... « Trumeau, tu es un galant homme... tu as une place de douze cents livres à l'hôtel des Fermes... tu as des économies dans ton gousset... tu es fait pour rendre une jeune fille parfaitement heureuse... et je te donne la mienne. »

TICQUETONNE.

Ah! tu as rêvé ça?... Eh bien!... et moi aussi, j'ai rêvé de toi.

TRUMEAU.

Ah bah!

TICQUETONNE.

Oui... j'ai rêvé que je te surprenais rôdant aux alentours de Franquette... Tu lui saisisais la main, que tu portais à tes lèvres... Tu étais comme ça... tiens... (Il le place dans la position d'un homme incliné pour baiser la main d'une femme.) Moi, j'arrivais tout doucement... et je te faisais sauver comme ça... tiens... \*\*

(Il lui donne de grands coups de pied au derrière.)

TRUMEAU, criant.

Oh! là, là!... Assez d'allégorie... j'aime mieux la mienne que la vôtre... Vous venez de déchirer mon cœur, père Ticquetonne... A mon tour de vous déchirer...

TICQUETONNE.

Hein ?

TRUMEAU.

Le voile... et de vous demander en légitime... Mlle Franquette... sa main, pas autre chose...

TICQUETONNE, à part.

Le plus souvent!... Et si par hasard j'obtenais mon entrepôt de tabac, qu'est-ce qui tiendrait le comptoir?..

TRUMEAU.

J'attends, père Ticquetonne, j'attends.

TICQUETONNE.

Ma fille n'épousera jamais quelqu'un qui soit

plus riche que moi... Je n'ai rien... mais je ne veux pas que mon enfant se mésallie.

TRUMEAU.

Ce n'est que ça?... la partie peut s'égaliser... J'ai justement sur moi mon petit pécule, que j'allais placer à la Tontine... La rivière n'est pas loin, et...

TICQUETONNE.

Malheureux!... tu veux donc que l'image de ta ruine empoisonne mes vieux jours! Mon Dieu!... Si seulement j'avais cent écus de dot à t'offrir... mais je n'ai que deux cent dix livres.

TRUMEAU.

Je m'en accommode!...

TICQUETONNE.

Du tout... je rougirais trop de doter aussi faiblement ma fille chérie.

TRUMEAU.

De sorte que si vous aviez les trente écus qui vous manquent...

TICQUETONNE.

Ah! dame! alors... je n'aurais plus de motif pour le refuser.

TRUMEAU, tout d'un coup, en jetant un cri de joie.

Ah! saperlotte!... ah! mazette!...

TICQUETONNE.

Qu'est-ce qui te prend ?

TRUMEAU, à lui-même.

Voilà une idée!... voilà une flamboyante idée!... (Haut.) Aie!... aie! mon panaris!

TICQUETONNE.

Ça t'éclance?... Tiens, je sais un remède souverain... Viens ici, et mets ton doigt là... Je vais t'appliquer mon baume.

(Il saisit un marteau et frappe de toutes ses forces sur le tonneau.)

TRUMEAU, qui a retiré vivement sa main.

Non!... Je n'aime pas ce remède-là... Et d'ailleurs, je n'ai pas le temps. Outre la besogne du bureau, j'ai justement une correspondance à expédier, et qui presse ferme...

TICQUETONNE.

C'est triste!

TRUMEAU.

Et je ne sais vraiment pas comment je pourrai... Ah!... mais que je suis bête... Vous êtes là... vous...

TICQUETONNE, ne comprenant pas.

Il est de fait, que je suis là... moi...

TRUMEAU.

Et comme c'est une chose de conséquence... je paierai en conséquence.

TICQUETONNE, joyeux.

Tu dis ?

TRUMEAU.

Qu'est-ce qui coûte le plus cher dans votre tonneau ?

\* Trumeau, Ticquetonne.

\*\* Ticquetonne, Trumeau.

TICQUETONNE.

Oh ! mon garçon, tout est très cher...

TRUMEAU, criant.

Mais le plus ? mais le plus ?

TICQUETONNE.

Ce sont les lettres d'amour... Ordinairement c'est le double, quelquefois le triple, à cause du papier à emblème.

TRUMEAU.

J'ai besoin d'un emblème... Avez-vous un cœur enflammé ?

TICQUETONNE, soupirant.

Toujours !...

TRUMEAU, à part.

Je n'aurais pas cru... (Haut.) Mettez-vous à votre tonneau et écrivez... (A part.) Diable m'emporte si je sais ce que je vais lui dicter... (Haut.) Ça vaut au moins deux écus... Qu'est-ce que je dis... trois écus...

TICQUETONNE.

Tu veux donc que ce soit de l'imprimé ?...

TRUMEAU.

Si je suis content, ce sera un écu de plus.

TICQUETONNE, à part.

Quatre écus !...

TRUMEAU.

AIR : Ses yeux disent tout le contraire.

Dans vos emblèmes, vos rébus,

Vos devises les plus nouvelles,

Choisissez...

TICQUETONNE.

Pour tes quatre écus,

Je lâche les deux tourterelles ;

Pour enchanter et le cœur et l'esprit

Ces deux oiseaux sont d'une heureuse idée,

Mais surtout lorsque l'on écrit

A quelqu'un de haute volée.

TRUMEAU, à part.

A qui diable pourrais-je bien écrire ?... C'est qu'il faut que ça ait l'air sérieux, sans cela, ce vieil entêté-là est dans le cas de ne pas vouloir accepter mon argent !...

TICQUETONNE.

Dis donc, veux-tu de la ronde, ou de la coulée ?...

TRUMEAU.

Des deux, mêlés d'un peu de bâtarde... A propos, père chose, le mystère le plus profond...

TICQUETONNE.

J'ai pour devise : Au tombeau des secrets.

TRUMEAU, avec conviction.

Ah !... elle est gaie... (Dictant.) « Cher ange... »

TICQUETONNE, à lui-même.

Diable ! (Il écrit.)

TRUMEAU, cherchant.

« Sur le point de nouer les nœuds de l'hymé-

» née... je veux encore une fois lutiner avec toi » le dieu de Cythère... »

TICQUETONNE, écrivant, à lui-même.

Ah ! ah !

TRUMEAU.

« Le vicomte... » (S'interrompant.) Un gentilhomme de mes amis...

TICQUETONNE.

Un gentilhomme de tes amis !... Tu connais des vicomtes ?...

TRUMEAU.

Allez toujours.

TICQUETONNE.

Mais je ne comprends pas...

TRUMEAU.

Vous n'avez pas besoin de comprendre...

TICQUETONNE.

C'est juste, il me paie.

TRUMEAU, dictant.

« Le vicomte m'a prêté sa nouvelle petite maison des Remparts... Je t'y attends... Nous y pendrons la crémaillère... Pour la vie, ton » Trumeau. »

TICQUETONNE, ébahi.

Ah ça ! c'est donc une grande dame ?

TRUMEAU, avec mystère.

Non... c'est six grandes dames... Vous allez me copier ça six fois... (D'un air satisfait.) Vlan !

TICQUETONNE, stupéfait.

Six fois !... Est-il possible ! (A lui-même.) Il en veut à tout l'Oeil-de-Beuf.

TRUMEAU, à part.

AIR de Partie et Revanche.

Par mon esprit et mon adresse,

Au bonheur je touche, en ce jour ;

Je mets en défaut sa finesse,

Et maintenant, par cet habile tour,

L'hymen pourra couronner mon amour.

En me créant des défauts nécessaires,

J'aurai, certes, bien mérité,

Pour six femmes imaginaires,

Une épouse en réalité.

(Haut.) Nous avons dit cinq écus, pièce... (Calculant.) Six fois cinq font trente.

TICQUETONNE, à part, avec joie.

Mes trente écus !

TRUMEAU, tirant une bourse très longue, et à part.

Suis-je roué ?

TICQUETONNE, très joyeux.

Maintenant mettons les adresses...

TRUMEAU.

Oui, mettons les adresses... (A part.) A qui, diantre ! pourrai-je bien adresser ?... Eh ! pardieu, l'hôtel des Fermes !...

TICQUETONNE.

A madame... Qui ?



TRUPEAU.

De la Prunarderie, fermière-générale...  
M<sup>me</sup> Bergeret, dito; à M<sup>me</sup> Boudin, dito... à  
M<sup>me</sup> Crépinette, dito... à M<sup>me</sup> Lapoule, dito...  
et enfin, à M<sup>me</sup> de la Crémaillère, dito... (A lui-  
même avec contentement.) Vlan !

TICQUETONNE.

Elle aussi !...

TRUPEAU, pirouettant d'un air fat.

Elle pareillement !

TICQUETONNE.

Voici tes lettres !

TRUPEAU, lui donnant la bourse.

Voilà vos écus !...

TICQUETONNE.

Vrai... c'est trop... (Changeant de ton.) Le compte  
y est bien ?...

TRUPEAU.

Rubis sur l'ongle !... (A part, enchanté.) Je tiens  
sa fille !...

TICQUETONNE, à part, avec ravissement.

Je tiens mes trente écus !...

TRUPEAU, qui a tiré son portefeuille pour y placer  
les lettres, avec stupéfaction.

Ah ! sabre de bois ! et ces pièces qu'on attend à  
l'hôtel des Fermes... je les avais promises pour  
ce matin... Je vais recevoir une culotte !... A  
bientôt, papa Ticquetonne... Nous dialoguerons,  
nous jabotterons... nous ferons la causette... Je  
vas courir comme un dératé.

ENSEMBLE.

AIR de la Polka, de M. Hormille.

Quelle ivresse !

Mon adresse

Me promet donc enfin

La conquête

De Franquette !

Le bonhomme n'est pas malin.

TICQUETONNE.

Quelle ivresse !

Son adresse

Me fait faire, à la fin,

Cette emplette

Que je guette !

Cher Trupezau, tu n'es pas malin.

(Trupezau sort vivement par le fond.)

SCÈNE VII.

TICQUETONNE, puis M<sup>me</sup> DE LA CRÉ-  
MAILLÈRE et FRANQUETTE.

TICQUETONNE, avec une grande satisfaction.

J'ai mes trente écus !... (Pisant à coups répétés.)

Me v'là dans le tabac... (Éternuant.) Atchi !...  
J'éternue de joie...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Non, petite, non... je ne prendrai pas cette  
robe... C'est un massacre... Vous avez gâté mon  
étouffe. J'en suis fâchée pour vous... si vous avez  
des distractions... si vous fréquentez la Comédie-  
Italienne... Pour moi, je renonce à vous em-  
ployer... et je vous engage à ne plus mettre les  
pieds à l'hôtel de la Crémaillère...

TICQUETONNE, à part.

La Crémaillère !... C'est la femme à...

FRANQUETTE.

Je ne comprends rien à la colère de madame...  
Je n'ai jamais si bien travaillé...

TICQUETONNE.\*

Taisez-vous, petite sottise... Madame...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Passiez donc votre chemin, bonhomme, je ne  
puis rien vous faire.

FRANQUETTE.

C'est mon père, madame.

TICQUETONNE, saluant.

Pancrace Ticq...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, surprise.

Ah !

TICQUETONNE.

Qui suis en marché avec monsieur votre...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, avec impatience.

Bon !

TICQUETONNE.

Et si vous vouliez me donner un coup d'ép...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, de même.

Assez...

TICQUETONNE.

Pour ce petit entrepôt de tabac...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, l'interrompant toujours.

Je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires.

TICQUETONNE, continuant avec insistance.

A Semur en Auxois...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, changeant de ton.

A Semur en Auxois...\* Et si vous obteniez cet  
entrepôt, vous partiriez sur-le-champ, avec votre  
fille ?

TICQUETONNE.

Avec ma fille.

FRANQUETTE.

Mais non.

TICQUETONNE.

Mais si...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je verrai mon mari...

TICQUETONNE, saluant très humblement.

Ah ! madame... croyez bien que Pancrace  
Ticq...

\* Madame de la Crémaillère, Ticquetonne, Franquette.

\*\* Ticquetonne, madame de la Crémaillère, Franquette.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, l'interrompant encore.

Vous viendrez tout à l'heure à l'hôtel pour chercher la réponse... Allons, petite, je ne t'en veux plus autant... (A part.) Ah! mon petit Clairval!..

(Elle sort à droite.)

## SCÈNE VIII.

TICQUETONNE, FRANQUETTE.

TICQUETONNE, ivre de joie, à Franquette.

Ah! mon sang, ma vie... viens que je t'embrasse... et dépêchons-nous de prendre nos clic et nos clac... Nous partons ce soir.

FRANQUETTE, d'un ton décidé.

Vous, c'est possible, mais moi, je reste. Quitter la pointe Saint-Eustache, au moment où je vais mettre la main sur un mari... par exemple!

TICQUETONNE, avec dépit.

Un mari... Encore cet affreux Trumeau. Mais quand je me serai bien arrondi dans le tabac... je t'en donnerai un, de mari... et un solide... Sois tranquille, je sais ce qu'il te faut... Je le choisirai comme pour moi... et je lui mettrai mon entrepôt sur la tête... Car il faudra bien lui mettre quelque chose sur la tête à ce garçon.

FRANQUETTE.

Non, là! c'est Trumeau que je veux.

TICQUETONNE, avec colère.

Tu ne l'auras pas... Qu'est-ce que ça veut donc dire, ça, à la fin?... Je suis ton père, où je ne le suis pas... Tu m'obéiras... ou je te donne ma malediction... et tu partiras tout de même... Ah! ah!... ne m'échauffe pas les oreilles...

FRANQUETTE, à part.

Ah!... ce que me disait ce comédien... Oui, c'est ça... j'accepterai sa proposition... Comme ça, je ne pars pas... et j'épouserai Trumeau.

TICQUETONNE.

Sapredienne!... c'est que je te mènerai par un petit chemin où il n'y a pas de pierres... moi... (Avec douleur.) Ayez donc des enfans!... Ah! c'est bien fini, on ne m'y reprendra plus. (S'approchant de Franquette, et avec gentillesse.) Voulez-vous bien faire une risette à papa, tout de suite...

FRANQUETTE, pleurant.

Non... là... Laissez-moi tranquille...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, TRUMEAU; il est sans chapeau, et il a une plume sur l'oreille.

TRUMEAU.

Qu'est-ce qui pleure de cette force là, par ici?

Ticquetonne, Trumeau, Franquette.

L'HOMME AUX TRENTE ÉCUS.

FRANQUETTE.

C'est lui!

TICQUETONNE, à part.

Que le diable le patafoie!

TRUMEAU.

Séchez vos larmes, adorable Franquette, je suis l'arc-en-ciel après l'orage... J'annonce le beau temps.

TICQUETONNE, d'un ton bourru.

Ma fille n'a que faire de ton baromètre...

TRUMEAU, surpris, et à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, le cher père? (Haut.) Vous savez que nous avons à causer, père Ticquetonne... Vous souvient-il de ce que vous m'avez promis ce matin?

TICQUETONNE, cherchant.

S'il m'en souvient... il ne m'en souvient guère...

TRUMEAU.

Vous m'avez dit: Petit Trumeau, tu recherches ma fille pour la chose d'hyménée, elle serait à toi si j'avais cent écus à t'offrir avec son cœur... mais il s'en faut de trente...

FRANQUETTE.

Vous avez dit ça?

TICQUETONNE, impatiente.

Eh bien! oui, je l'ai dit... Après?

TRUMEAU, avec malice.

Est-ce que, depuis ce laps, il n'est pas survenu trente écus dans votre escarcelle!.. A la vache... encore... à la vache.

FRANQUETTE, enchanté.

Il serait possible!..

TRUMEAU, gaiement.

Il est possible...

TICQUETONNE.

Il s'agit bien de ça!..

TRUMEAU.

Donc, je vais prendre possession... Franquette, je vais prendre possession...

TICQUETONNE.

Monsieur Trumeau!

FRANQUETTE.

Mais, papa, vous ne pouvez plus refuser, il a votre promesse.

TRUMEAU.

En plein.

TICQUETONNE, avec noblesse.

Un homme de lettres n'a qu'une parole... Aussi je te la retire pour pouvoir la donner à un autre.

TRUMEAU.

Hein?

TICQUETONNE.

Attendu que, pour moi, tu es trop coustu de vices et de débauches.

FRANQUETTE.

Lui... par exemple!..

Trumeau, Ticquetonne, Franquette.

TICQUETONNE, avec sensibilité.

Et qu'avant tout, je veux le bonheur de mon enfant...

TRUMEAU, croyant avoir deviné.

C'est une farce... Ah! malin... (Tapant sur le ventre de Ticquetonne.) Nous aimons donc à rire... Hé! hé!...

TICQUETONNE.

Ne me tape pas sur le ventre... libertin!...

TRUMEAU, stupéfait.

Libertin... moi?... Tenez, je vais vous prouver le contraire... (Il veut lui parler à l'oreille.)

TICQUETONNE, le repoussant.

Et les six lettres que tu m'as fait écrire, tout à l'heure, ici même, pour les six malheureuses que tu abuses...

FRANQUETTE.

Est-il possible?

TRUMEAU, stupéfait.

Voulez-vous bien vous taire...

FRANQUETTE.

Six femmes!...

TICQUETONNE.

Et il leur donne des rendez-vous dans des petites maisons.

FRANQUETTE.

Des petites maisons! Ah! monsieur...

TRUMEAU, très aburi.

Franquette, mon innocence va luire et reluire... comme... l'expression m'échappe. Ces six malheureuses... C'était une invention pour obtenir votre main plus vite... pour enrichir votre Ticquetonne de père, en lui dictant des lettres d'amour... et en les lui payant... les yeux de la tête. Et la preuve, c'est que ces lettres ne m'ont pas quitté... elles sont là, dans mon portefeuille, et je vais les déchirer en petits morceaux, devant vous, Franquette... les immoler sur l'autel de Cupidon...

TICQUETONNE, à part.

Je suis immolé!

FRANQUETTE.

Voyons, monsieur, voyons ces lettres...

TRUMEAU, ouvrant son portefeuille.

Oui, Franquette, oui, Franquette... les voilà ces six... (S'arrêtant stupéfait.) O ciel!... Elles n'y sont plus...

TICQUETONNE, joyeux.

Là!...

TRUMEAU, cherchant dans ses poches.

Où diable les ai-je fourrées?

FRANQUETTE.

Infidèle et menteur, oh!... Je ne vous pardonnerai de ma vie!

TRUMEAU.

Franquette!...

FRANQUETTE.

Laissez-moi.

\* Ticquetonne, Trumeau, Franquette.

TRUMEAU.

Père Ticquetonne!...

TICQUETONNE.

Arrière!... Pouah!... Vous sentez le libertinage...\*

FRANQUETTE, très vivement.

Mais je vous oublierai, je me vengerai, je... (A part.) Oh! si je rencontrais maintenant ce comédien...

TRUMEAU, à Franquette, et cherchant toujours dans ses poches.

Mais laissez-moi au moins le temps de vous prouver... de retrouver... (Cherchant avec désespoir.) Elles auront confié. (A Franquette.) Vous verrez que d'ici à ce soir...

TICQUETONNE.

Jamais... Ce soir, ma fille et moi, nous roulerons par le coche sur la route de Semur en Auxois, où nous allons tenir, je l'espère, un entrepôt de tabac...

TRUMEAU, désolé.

Vous vous expatriez?... Et votre tonneau?

TICQUETONNE.

J'en ai assez... Je le méprise presque autant que toi... Le prenne qui voudra... Allons faire nos paquets.

TRUMEAU, avec prière.

Ne faites pas les vôtres, Franquette...

FRANQUETTE, avec horreur.

Six maîtresses!.. Ah! le vilain homme!

ENSEMBLE.

AIR : Fuyons, ma jeune amie. (A la belle Étoile.)

TICQUETONNE.

Partons, suis-moi, ma fille;

Jamais ce suborneur

D'entrer dans la famille

Ne peut avoir l'honneur.

FRANQUETTE.

Mon père, votre fille

Vous suit; ce suborneur

D'entrer dans la famille

Ne peut avoir l'honneur.

TRUMEAU.

D'être de la famille

Je mérite l'honneur,

Et j'offre à votre fille

Ma main avec mon cœur.

(Franquette sort avec Ticquetonne par le fond.)

\* Trumeau, Ticquetonne, Franquette.



## SCÈNE X.

TRUMEAU, puis LA CRÉMAILLÈRE.

TRUMEAU, seul, avec consternation.

Voilà une pétarade qui m'arrive ! Satanées lettres ! où diable sont-elles passées ? .. (Cherchant très activement dans ses poches.) Je me déshabillerai chez moi... Ah ! mon Dieu !... ces papiers qui étaient dans mon portefeuille !... Je les aurai données avec à mon chef ! . Trédame !.. prenons mes jambes à mon cou...

(Il se trouve face à face avec la Crémaillère, qui a son chapeau sur les yeux et sa canne à la main, et entre par la droite.)

LA CRÉMAILLÈRE.

Halte-là ! \*

TRUMEAU, à part.

Le gros la Crémaillère !

LA CRÉMAILLÈRE.

Je vous cherchais, sieur TrumEAU ; vos camarades m'avaient bien dit que je vous trouverais... céans. (Le prenant mystérieusement à part.) Connaissez-vous ce pli ?

TRUMEAU, étonné.

Quel pli ? (Voyant la lettre.) Ma circulaire !...

LA CRÉMAILLÈRE.

C'est bien de lui... Et moi qui doutais encore en ne reconnaissant pas son écriture.

TRUMEAU, cherchant à prendre la lettre.

Ce n'est pas pour vous... Donnez-moi ça.

LA CRÉMAILLÈRE, avec un rire de rage, et le repoussant.

Tu t'étonnes qu'elle n'ait pas été remise à ta complice... Lucidor... Car tu te nommes aussi Lucidor... Avoue que tu as pris ce nom...

TRUMEAU, ne comprenant point.

J'ai pris quelque chose à Lucidor !... Est-ce une dame, Lucidor ?

LA CRÉMAILLÈRE, d'un air sombre.

Ah ! je bénis le hasard qui nous a fait trouver, à mes confrères et à moi, au conseil, parmi les papiers de service, ces lettres adressées à nos épouses.

TRUMEAU, à part.

C'est ça... mes papiers... (Haut.) Vous les ouvrites... (Vivement.) les lettres ?...

LA CRÉMAILLÈRE.

Nous les ouvrimmes... Tu juges du coup d'œil...

TRUMEAU.

Je vois ça d'ici...

LA CRÉMAILLÈRE.

Mais ce que tu ne vois pas, c'est que le conseil a pris sur-le-champ la résolution de te chasser des bureaux de la ferme.

\* TrumEAU, la Crémaillère.

TRUMEAU, stupéfait.

Allons... bon !

LA CRÉMAILLÈRE, lui serrant le bras.

Tu dois bien penser qu'une vengeance aussi douce ne peut pas me suffire, à moi.

TRUMEAU.

Ah bah !

LA CRÉMAILLÈRE.

Coupable Lucidor !... Mais qu'est-ce que je t'ai donc fait pour vouloir attenter à mes jours ?...

TRUMEAU.

Moi ?...

LA CRÉMAILLÈRE.

Tu l'as écrit !

TRUMEAU.

Moi ?

LA CRÉMAILLÈRE, lui montrant la lettre.

« Le vicomte m'a prêté sa nouvelle petite maison des Remparts Viens, je t'y attends... nous y pendrons la crémaillère... »

TRUMEAU.

Eh bien, oui !

LA CRÉMAILLÈRE, stupéfait.

Il l'avoue !

TRUMEAU.

Mais ce n'est pas vous.

LA CRÉMAILLÈRE.

Je suis seul de ma race...

TRUMEAU.

Et cette machine en fer à laquelle on accroche la marmite ? On pend ça... ça se fait dans les meilleures sociétés.

LA CRÉMAILLÈRE.

Je l'ignorais. (A part.) Est-ce que l'un de mes ancêtres aurait été .. chaudronnier ? (Haut.) Mais cette lettre... à ma femme ?

TRUMEAU.

Mais... je la connais à peine... c'était une calembredaine !

LA CRÉMAILLÈRE.

Et les autres lettres ?

TRUMEAU.

Cinq autres calembredaines !... Vous avez bien fait de ne pas les montrer à ces dames.

LA CRÉMAILLÈRE.

Mes confrères les ont déchirées ; mais je ne sais qui m'a retenu de mettre ton audacieux poulet sous les yeux de M<sup>me</sup> de la Crémaillère, qui s'est justement présentée à l'hôtel des Fermes... me demandant je ne sais quelle faveur... J'avais la bouche ouverte pour la tancer d'importance, mais j'ai dissimulé par du persiflage... (Le prenant tout à coup par le bras.) Viens m'accompagner jusqu'à la Bastille.

TRUMEAU, effrayé.

Merci, je suis fatigué..

LA CRÉMAILLÈRE, doucement.

Nous irons en carrosse.

TRUMEAU.

Le carrosse me fait mal...

LA CRÉMAILLÈRE, furieux.

Tu veux donc que je te fusse appréhender au corps par les soldats du guet ?

TRUMEAU, vivement.

Du tout ; je serais désolé de déranger ces messieurs...

LA CRÉMAILLÈRE.

Oh !... quelle idée !... Puisque tu persistes à te dire innocent, mets-toi là... à ce tonneau, et écris...

TRUMEAU.

J'ai un panaris.

LA CRÉMAILLÈRE, furieux.

Écris, marouffe ! ou...

TRUMEAU, effrayé, s'installant au tonneau.

Voilà...

LA CRÉMAILLÈRE, dictant.

« Belle dame... Un jeune cadet qui brûle pour » vos appas, vous attend ce soir, à la tombée de » la nuit, sous l'allée touffue des Tuileries qui » longe la terrasse des Feuillans... *Signé, Tru-* » *MEAU.* »

Tru...

TRUMEAU, stupéfait.

LA CRÉMAILLÈRE.

Copie-moi ce pli six fois.

TRUMEAU.

Pour qui donc ?

LA CRÉMAILLÈRE.

Pour les cinq épouses de mes confrères et pour la mienne... Si à ces lettres, signées de ton nom, mon épouse et ces dames ne viennent pas au rendez-vous, ce sera la preuve qu'elles ne te connaissent pas, et que tu n'as jamais... devisé avec elles... (Avec fureur.) Mais si elles y viennent !...

TRUMEAU, se caressant le menton.

Il faudrait pour ça qu'elles m'eussent aperçu quelque part. (Avec conviction.) Souhaitons le contraire, mon Dieu !

LA CRÉMAILLÈRE.

Je me charge de faire parvenir ces lettres à ces dames ; malheur à toi si elles viennent dans l'allée touffue !... moi et mes confrères nous y serons. Donne-moi ces lettres. (En sortant.) Pense à la promenade que je t'ai proposée...

TRUMEAU.

Je ne tiens pas à ce quartier-là... vrai !...

(La Crémaillère s'éloigne par la droite.)

## SCÈNE XI.

TRUMEAU, puis CLAIRVAL.

TRUMEAU, seul.

Eh bien ! que l'on m'y prenne encore à enrichir les gens... Volé par Tiquetonne... brouillé avec

Franquette... chassé des fermes... et en perspective la Bastille !... Là, du moins, le gouvernement me doit la nourriture... au lieu que, sur le pavé de Paris, sans sou ni maille... Eh ! mais... ce tonneau n'a plus de propriétaire... Si je... Pourquoi pas ?... quand on n'a pas le choix... Ah ! ma foi ! installons-nous. (Il s'installe.)

CLAIRVAL.

Impossible de voir Franquette... de lui parler... J'ai eu beau rôder autour de sa chambrette, la crainte du papa m'a empêché d'aller frapper. Il faut pourtant qu'elle sache que j'ai obtenu cet ordre de début... Comment la prévenir ?...

TRUMEAU, à lui-même.

Oh !... un passant... Si je pouvais en faire un chaland !... (Haut, à Clairval.) Parlez, monsieur, faites-vous servir... Vous faut-il de la ronde... de la bâtarde... de la conlée ?... L'orthographe est garantie...

CLAIRVAL, à part.

Voilà un homme précieux pour ceux qui, comme nous autres, n'ont pas le temps de s'occuper de ces petits détails de... griffonnage... (Tout à coup.) Eh ! mais voici le moyen d'avertir Franquette.

TRUMEAU, répétant.

Ronde, coulée, bât...

CLAIRVAL.

J'ai besoin de ton adresse et de ta discrétion.

TRUMEAU, montrant son tonneau.

Mon adresse, la voilà... Quant à ma discrétion, j'ai pour enseigne : Au tombeau des secrets...

CLAIRVAL, avec mystère.

C'est une lettre pour une jeune fille, qu'il faut...

TRUMEAU.

Je comprends... (A part.) Ça va m'amuser... (Haut.) Voilà du papier, des plumes de corbeau... Si vous voulez écrire vous-même...

CLAIRVAL.

Non... merci... quand j'écris avec les plumes des autres, j'oublie...

TRUMEAU, à part.

L'orthographe... Il a l'habitude des plumes d'oie !

CLAIRVAL.

Y es-tu ?

TRUMEAU, se disposant à écrire.

Allez.

CLAIRVAL.

« Ma chère Franquette... »

TRUMEAU, sautant de surprise.

Hein ?

\* Trumeau, Clairval

CLAIRVAL.

Tu n'as pas entendu?... (Dictant.) « Ma chère » Franquette... »

TRUMEAU.

Si... si... (Répétant.) Quelle.

CLAIRVAL, dictant.

« J'ai obtenu votre ordre de début à l'Opéra... »

TRUMEAU, stupéfait.

Ah bah !

CLAIRVAL, se retournant.

Hein ?

TRUMEAU, faisant semblant de répéter.

Ra...

CLAIRVAL.

« La gloire vous est réservée... Je vous chéris... »

TRUMEAU, stupéfait.

Ah ! sapristi !...

CLAIRVAL, se retournant.

Hein ?

TRUMEAU, d'un air aimable, et répétant.

Ris...

CLAIRVAL.

« Et je vous attends, brûlant d'amour, derrière » la pointe Saint-Eustache, dans un carrosse... »

TRUMEAU, s'oubliant.

Ah ! ventrebleu !

CLAIRVAL.

Ah ça ! qu'est-ce qui te prend donc ?

TRUMEAU, répétant le dernier mot.

Rosse.

CLAIRVAL, lui prenant la lettre.

Voyons, donne-moi cela, que je signe.

(Il prend une plume et signe.)

TRUMEAU, à part, lisant.

Clairval!... Clairval!... l'histrien de la Comédie-Italienne... (Avec mépris.) Arlequin, va!...

CLAIRVAL.

Et que je relise ce billet...

(Il lit tout bas, en s'éloignant un peu du tonneau.)

TRUMEAU, à lui-même.

Quelle conjoncture!... que faire? (Soudainement.) Ah ! (Saisissant une plume et écrivant en ayant soin de ne pas être vu de Clairval, qui relit toujours sa lettre.) « Petite... l'Opéra n'accorde jamais d'ordre de début aux grisettes... Raccordez les bas de votre père, au lieu de songer à la gloire, qui ne peut être le partage que du » talent... Signé, CLAIRVAL. »

CLAIRVAL, qui a relu.

C'est très bien.

TRUMEAU.

C'est ce que je me disais!...

CLAIRVAL, lui remettant la lettre qu'il tient.

Plie et cache-te...

TRUMEAU, prenant la lettre, la fourrant dans sa poche et substituant celle qu'il vient d'écrire, et la cachant.

Le cachet y est...

CLAIRVAL.

Maintenant, l'adresse.

TRUMEAU.

C'est mon fort, l'adresse.

CLAIRVAL.

A mademoiselle Franquette, rue Comtesse-d'Artois, trente-six.

TRUMEAU, lui donnant la fausse lettre.

Voici votre affaire.

CLAIRVAL, avec satisfaction.

Ah ! je suis plus tranquille...

TRUMEAU, à part, sortant du tonneau.

Et moi aussi !

CLAIRVAL.

Tiens, prends ceci...

TRUMEAU.

Un louis d'or !...

AIR du Charlatanisme.

Monsieur, vous pouvez, croyez-moi,  
Désormais compter sur mon zèle.

CLAIRVAL.

Je veux n'avoir recours qu'à toi  
Pour correspondre avec ma belle.

TRUMEAU.

Je suis bien tranquille à mon tour,  
En vous conservant pour pratique  
Tant que vous lui ferez la cour,  
Si toutes vos lettres d'amour  
Ne sortent que de ma boutique.

(Clairval sort vivement à gauche.)

## SCÈNE XII.

TRUMEAU, puis M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

TRUMEAU.

Quelle jalousie je viens d'éviter, mon doux Seigneur!... Va, va, porte ma lettre... Je crois que Franquette se refroidira un peu à ton endroit, à toi... l'homme à la pièce d'or... Une pièce d'or pour ça... c'est bien payé... pour lui... Qu'est-ce qu'il disait donc le père Ticquetonne, que son commerce ne valait rien?...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, voilée et très agitée,  
entrant par la droite.

Je suis bien sûre de n'avoir pas été suivie par cet horrible jaloux de la Crémailière... Mais à qui me confier... Si Clairval se rend ce soir à mon hôtel... quel éclat!... quel scandale! C'est, à n'en pas douter, sur lui que portent les soupçons de mon mari... Il n'y a pas à hésiter... Il faut à tout

Trumeau, madame de la Crémailière



prix que je le prévienne... Ah! cet homme... dans ce tonneau... c'est un écrivain...

TRUMEAU, à part.

Une femme voilée...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Monsieur...

TRUMEAU, saluant.

Madame... (Très vite.) Ronde... coulée... bâta...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Vous êtes discret?...

TRUMEAU.

Ce tonneau est le tombeau des secrets.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

A merveille... Prenez ce papier... Je m'éloigne pour ne pas être remarquée... et je reviens dans quelques instans... Tenez prêts la copie et l'original... Je paie moitié d'avance...

TRUMEAU.

Une pièce d'or!...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je vous en donnerai autant quand je reviendrai... De la discrétion... (A part.) De cette façon, je ne risque pas de me compromettre.

(Elle sort vivement à gauche.)

TRUMEAU, la regardant sortir.

Je connais ce timbre-là... (Plus fortement.) Mais je connais le timbre de cette dame... et cette tournure... Tiens!... tiens!... est-ce que ce serait... (Ouvrant le papier.) Juste!... l'écriture de M<sup>me</sup> de la Crémaillère... J'ai vu ses pattes de mouche très souvent dans les bureaux... (Lisant.) « Mon » cher Clairval... » Son cher Clair... Ah bah! (Il lit bas.) Qu'ai-je lu?... O charmant petit tonneau! tonneau, mon ami... Et il rend de l'or avec ça... deux beaux louis d'or!... (Il les étale sur le tonneau.) Je l'emporterai chez moi...

### SCÈNE XIII.

TRUMEAU, TICQUETONNE, arpentant la scène à grands pas.

TICQUETONNE.

Voilà du guignon! non, en voilà du guignon... Tomber juste au milieu d'une querelle de ménage... Éconduit par la femme, mis à la porte par le mari... Mon entrepôt est flambé... (Soupirant.) Ouf!

TRUMEAU, faisant sauter son or.

Sautez, petits jaunets, sautez, pour en faire pleuvoir d'autres...

TICQUETONNE

Le jeune Trumeau!...

TRUMEAU.

Ah! c'est le père Ticquetonne... Ronde, coulée, bâtarde...

\* Trumeau, Ticquetonne

TICQUETONNE.

Où as-tu volé ça?

TRUMEAU, fièrement.

Je l'ai gagné... ici... avec ma plume...

TICQUETONNE.

Avec la mienne... dans mon tonneau.

TRUMEAU.

Dans le mien... Vous en étiez sorti, je suis entré dedans.

TICQUETONNE, entrant de force dans le tonneau, et en chassant Trumeau.

Orgueilleux, homme vain, qui t'introduis dans un tonneau qui ne t'appartient pas... Il est à moi... je le reprends... Sors de chez moi!

TRUMEAU.

Eh bien!... reprenez-le... (A part, montrant le billet de M<sup>me</sup> de la Crémaillère.) Avec ce petit papier-là, je n'ai plus besoin de rien, et je vais sur le champ... (A lui-même.) C'est étonnant, mes jarrets mollissent... j'ai des faiblesses... Ah! j'ai oublié de faire mon second déjeuner... faut me donner du courage... (Entrant à droite, au cabaret.) Du petit salé, une bouteille de blanc, et deux sous de pain.

### SCÈNE XIV.

TICQUETONNE, puis M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

TICQUETONNE, qui achève de tailler sa plume et qui n'a pas vu Trumeau entrer au cabaret.

Imbécile que je suis!... lâcher le métier quand il commence à devenir bon...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, toujours voilée, s'approchant très vivement à gauche.\*

Eh bien! monsieur?...

TICQUETONNE, à part et enchanté.

Oh! voilà que ça commence...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, lui présentant un louis.

Prenez votre salaire...

TICQUETONNE, à part.

De l'or!... Il pleut donc des louis d'or, dans ce tonneau-là...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Êtes-vous prêt?

TICQUETONNE.

Si je suis prêt... (Galamment.) Toujours... pour la beauté.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Eh bien! monsieur, donnez donc.

TICQUETONNE, très surpris.

Que je lui donne... Quoi?

\* Ticquetonne, Trumeau

\*\* Ticquetonne, madame de la Crémaillère.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Voyons...

TICQUETONNE.

J'attends...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Vous attendez ?

TICQUETONNE.

J'attends que vous dictiez...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE, l'examinant de près.

Ah ! mon Dieu !...

TICQUETONNE.

Quoi donc ?

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Ce n'est pas lui !

TICQUETONNE.

Ce n'est pas moi ?...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Vous n'étiez pas là tout à l'heure... Cet homme à qui j'ai confié ma lettre... où est-il ?

TICQUETONNE, étourdi.

Je ne sais pas...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Ce tonneau n'est donc pas à vous ?...

TICQUETONNE.

A moi seul... C'est l'héritage de mes ancêtres.

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.Alors, c'est vous qui êtes responsable. Si cette lettre ne se retrouve pas... malheur à vous !.. Vous apprendrez ce qu'il en coûte de s'attaquer à M<sup>me</sup> de la Crémaillère !..

TICQUETONNE.

Grand Dieu !

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Je vous donne un quart d'heure... Si, passé ce délai, vous n'êtes pas prêt à me satisfaire... le For-l'Évêque n'est pas loin. (Elle sort à droite.)

TICQUETONNE.

Le For-l'Évêque !..

## SCÈNE XV.

TICQUETONNE, puis FRANQUETTE.

TICQUETONNE, tout tremblant.

Je préfère la Pointe-Saint-Eustache... Ah ! si c'est comme ça que ça marche... merci !.. J'en ai assez. Où aller... où courir pour rattraper ce Trumeau... ?

FRANQUETTE, entrant à gauche, furieuse, la lettre de Clairval à la main.\*

Quelle horreur ! quelle infamie !

TICQUETONNE.

Quel guet-apens ! quel traquenard !

FRANQUETTE.

Ah ! papa... si vous saviez...

TICQUETONNE.

Ah ! ma fille... si tu savais...

FRANQUETTE.

Si je le tenais...

TICQUETONNE.

Si j'avais la main dessus !..

FRANQUETTE.

Il m'a insultée.

TICQUETONNE.

Il m'a fourré dans un pétrin.

FRANQUETTE.

Clairval.

TICQUETONNE.

Trumeau !.. Reste ici... Garde mon tonneau...  
Où plutôt, non, ne le garde pas... Je n'en veux plus, c'est un guépier... Et si Trumeau vient à passer... crie au voleur, à l'assassin, au feu, et fais-le arrêter. (Il sort en courant à toutes jambes.)  
TRUMEAU, qui, de la fenêtre du cabaret, à droite, a vu la fin de la scène, et riant à gorge déployée.

En voilà une chopine de bon sang que je me paie !..

## SCÈNE XVI.

FRANQUETTE, puis TRUMEAU, à la fenêtre du cabaret, ensuite CLAIRVAL.

CLAIRVAL.

C'est de la dernière insolence !.. Cette petite fille se faire désirer comme une duchesse...

TRUMEAU.

Oh ! l'histrion... A ton tour baladin... Je suis à la comédie ici.

CLAIRVAL.

Il y a une éternité que je me morfonds dans ce carrosse...

FRANQUETTE.

C'est lui !

CLAIRVAL, la voyant.\*

Ah ! c'est elle !

TRUMEAU, à part.

Tableau...

CLAIRVAL.

Mais je vous attends.

FRANQUETTE.

Et moi aussi...

CLAIRVAL.

Vous savez tout.

FRANQUETTE.

Oui... que vous êtes un fat, un sot, et un maî appris...

\* Franquette, Ticquetonne.

\* Clairval, Franquette, Trumeau.

CLAIRVAL, stupéfait.

Hein!

TRUMEAU, à part.

Voilà le bouquet!

FRANQUETTE.

Et si je ne me retenais, je vous arracherais la figure.

CLAIRVAL.

Mademoiselle!...

TRUMEAU, à part.

Ne te retiens pas, Franquette.

CLAIRVAL, stupéfait.

Ah ça! vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

FRANQUETTE, la lui jetant au nez.

Voilà le cas que j'en fais de votre lettre...

CLAIRVAL, se tâtant le nez.

Oh!

TRUMEAU, à part, et se frottant les mains.

Elle lui abîme elle-même le physique.

CLAIRVAL, au comble de l'étonnement.

Vous n'avez donc pas lu ce qu'il y a dedans?...

FRANQUETTE.

Mais si!

TRUMEAU, à part, riant.

C'est pour ça...

CLAIRVAL, ouvrant la lettre.

Laissez-moi vous répéter encore les expressions dont je me suis servi...

FRANQUETTE, furieuse.

C'est bien assez d'une fois...

CLAIRVAL, qui a jeté les yeux sur la lettre, pousse tout à coup un cri de rage.

Que vois-je!... Est-il possible!... Cet homme que j'ai employé... il a osé abuser!...

TRUMEAU, à part.

Non, il s'est gêné!

TICQUETONNE, poussant un cri.

Ah!...

FRANQUETTE.

Voulez-vous bien ne pas faire de mal à papa...

CLAIRVAL, examinant Ticquetonne.

Mais ce n'est pas vous qui tantôt, ici, occupiez cette place... Quel était donc ce jeune homme à qui j'ai dicté une lettre?...

TICQUETONNE, avec colère.

Ah!... ça doit être Trumeau...

CLAIRVAL, furieux.

Ah! par la sambleu! je ne serais pas fâché de faire sa connaissance...

TRUMEAU, de sa fenêtre, se tordant de rire.

Par ici, mon gentilhomme... par ici!... donnez-vous la peine de tourner un peu la tête... \*

TICQUETONNE et FRANQUETTE.

C'est lui!...

CLAIRVAL.

Mon écrivain...

TRUMEAU.

A votre service, si vous avez encore quelque petit bille d'amour...

CLAIRVAL.

Ah! tu fais l'insolent... parce que tu te vois à l'abri de ma colère...

TRUMEAU.

Qu'à cela ne tienne. mon gentilhomme, je suis à vous dans la minute... (Il disparaît.)

CLAIRVAL, tirant son épée.

Ah! ventrebleu!... je vais le recevoir comme il le mérite... \*\*

FRANQUETTE.

Ah! ne le tuez pas...

TICQUETONNE, à Clairval.

J'ai besoin de lui, pour qu'il aille au For-l'Évêque à ma place.

TRUMEAU, sortant du cabaret.

Oh! oh! flamberge au vent.. Prenez garde, monsieur, vous pourriez blesser les passans.

CLAIRVAL.

Défends-toi... misérable, ou sinon...

TICQUETONNE et FRANQUETTE.

Monsieur... monsieur...

(Ils lui tiennent chacun un bras.)

TRUMEAU.

Tiens! c'est donc un duel? Eh bien! un duel... soit... C'est que je n'ai pas d'épée, moi... et puis, je ne sais pas m'en servir...

CLAIRVAL, furieux.

Coquin, c'est avec le plat que je vais...

TRUMEAU.

Ça ne fait rien, allez... \*\*\* A chacun ses armes... Vous maniez très bien le fer... à moi la plume... (Il s'approche du tonneau et saisit une plume. — La plume à la main.) Je suis en garde...

\* Ticquetonne, Franquette, Clairval, Trumeau.

\*\* Clairval, Ticquetonne, Franquette, Trumeau.

\*\*\* Trumeau, Franquette, Ticquetonne, Clairval.

## SCÈNE XVII.

### LES MÊMES, TICQUETONNE.

TICQUETONNE, tout essouffé, et courant à son tonneau. \*

Impossible de le trouver!...

TRUMEAU, à part.

Bon!.. voilà l'autre.

TICQUETONNE.

Je n'ai plus que ce moyen... (Il prend sa plume.) «Récompense honnête... à qui découvrir le nommé Tru...»

CLAIRVAL, après avoir lu, courant au tonneau, et enfonçant le chapeau de Ticquetonne sur ses yeux.

Tiens! marouffe! tiens... faquin!... Je l'apprendrai...

\* Ticquetonne, Clairval, Franquette, Trumeau.



CLAIRVAL.

Il me raille...

TRUMEAU.

Du tout, c'est très sérieux... et c'est ma manière de me battre à moi... Et nous verrons qui de nous deux reculera... sangodémi !... (À part.) Jurons à sa portée...

CLAIRVAL.

Oh ! je ne sais ce qui me retient !... \*  
(Ticquetonne lui tient un bras, ainsi que Franquette.)

TRUMEAU, la plume en avant.

Garde à vous ! (Agitant de sa main gauche le billet de Mme de la Crémaillère.) Voici une lettre écrite par une de nos grandes dames de la finance à un certain acteur de la Comédie-Italienne...

CLAIRVAL, s'arrêtant.

Hein !...

TRUMEAU.

Il ne s'agit plus que de l'adresser au mari.  
(Agitant sa plume.) Parez cette botte-là !

TICQUETONNE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

FRANQUETTE.

Est-il fou ?

CLAIRVAL

Ah ! tu crois m'intimider... drôle !...

(Il relève son épée.)

TRUMEAU.

Ah ! vous avancez... (Il écrit.) A monsieur, monsieur L, a... La...

CLAIRVAL, avec fureur, et faisant un pas.

Double traître !\*

TRUMEAU, écrivant.

C, r, é... cré... La Cré...

(Il lui présente la lettre.)

CLAIRVAL, s'arrêtant et à lui-même.

La Crémaillère... Il a entre les mains, la preuve...

TRUMEAU.

Il est touché.

TICQUETONNE.

Je crois même qu'il est blessé.

TRUMEAU.

Eh bien !... vous vous arrêtez ?... Quand je vous disais qu'un de nous deux finirait par reculer...

TICQUETONNE, ébahi.

C'est ma foi vrai !...

TRUMEAU.

Maintenant... rentrez votre fuseau...

CLAIRVAL.

Drôle !

TRUMEAU.

AIR : Soldat français.

Eh bien ! monsieur, voyons, qu'en dites-vous,  
Dans ce duel, n'ai-je pas l'avantage ?  
Je ne crains plus ici votre courroux.

\* Trumeau, Franquette, Clairval, Ticquetonne.

\*\* Trumeau, Clairval, Franquette, Ticquetonne.

L'HOMME AUX TRENTA ÉCUS.

CLAIRVAL.

Prends-tu cela, maraud, pour du courage ?

Dans les veines, tu n'as donc pas

Un peu de sang qui bouillonne et s'allume ?

TRUMEAU.

Non ; mais il me reste, en tout cas,

Pour vous casser jambes et bras,

Un peu d'encre au bout de ma plume.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MME DE LA CRÉMAILLÈRE.

MME DE LA CRÉMAILLÈRE, à la cantonade.

Soyez prêts à me seconder au premier signal...

CLAIRVAL.

Madame...

MME DE LA CRÉMAILLÈRE.

Vous ici ! Dieu soit loué... (Bas et vivement.)  
Mon mari a pris la mouche... Je vous ai écrit de ne pas venir à l'hôtel ce soir... vous êtes prévenu...  
(A elle-même.) A présent ! (S'avancant vers Ticquetonne.) \* L'exempt est là... Avez-vous retrouvé cette lettre ?...

TRUMEAU, passant entre Ticquetonne et Mme de la Crémaillère.

Oui, madame...\*

MME DE LA CRÉMAILLÈRE, reconnaissant Trumeau.

C'est lui !

TRUMEAU.

Oui, c'est moi... Trumeau...

MME DE LA CRÉMAILLÈRE.

Trumeau... (Plus bas.) Serait-ce aussi vous, qui vous seriez permis de m'indiquer un rendez-vous dans l'allée des Feuillans...

TRUMEAU.

L'allée touffue ?... Oui... oui...

MME DE LA CRÉMAILLÈRE, se contraignant.

Je consens, monsieur, à ne pas montrer votre audacieuse lettre à mon mari, à condition que vous me rendrez un billet que le hasard a fait tomber entre vos mains.

TRUMEAU, badinant avec le billet.

Je ne le rendrai qu'à la personne qui fera mon bonheur.

MME DE LA CRÉMAILLÈRE, outrée.

Insolent !

TRUMEAU, s'inclinant très respectueusement.

En m'obtenant, par son crédit, la main de Franquette, la faiseuse de robes de madame.

MME DE LA CRÉMAILLÈRE, furieuse, et toisant Trumeau.

Une pareille espèce m'imposerait des conditions !... (A la cantonade.) Holà ! paraissez...

\* Clairval, madame de la Crémaillère, Ticquetonne, Franquette, Trumeau, 2e plan.

\*\* Clairval, madame de la Crémaillère, Trumeau, Ticquetonne, Franquette.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA CRÉMAILLÈRE.

LA CRÉMAILLÈRE, entrant par le fond.\*

Me voici...

TOUS.

M. de la Crémaillère!...

CLAIRVAL, à part.

Malpeste!...

LA CRÉMAILLÈRE.

Je sais tout...

TOUS, à part.

Grand Dieu!

LA CRÉMAILLÈRE.

L'exempt m'a tout appris... et je l'ai renvoyé...  
car je couvre ce jeune homme de mon égide.

TRUMEAU.

Moi! ..

LA CRÉMAILLÈRE.

Viens, mon Trumeau, viens sur mon sein... Je  
te présente la plus forte vertu de l'hôtel des  
Fermes.M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Monsieur...

TRUMEAU, à la Crémaillère.

Elles sont donc venues au rendez-vous?...

LA CRÉMAILLÈRE.

Toutes .. excepté ma chaste épouse...

CLAIRVAL, à part.

Il ne sait rien.

LA CRÉMAILLÈRE, apercevant Clairval.

Quel est ce monsieur?

TRUMEAU.

Monsieur Clairval, de la Comédie-Italienne...

LA CRÉMAILLÈRE.

Monsieur Clairval... Ah! qu'il y a donc long-  
temps que je désirais faire votre connaissance...\*\*  
mon cher monsieur; je ne vous quitte pas, nous  
souperons avec ma femme...TRUMEAU, avec intention, à M<sup>me</sup> de La Crémaillère.Je voudrais pourtant bien en avoir aussi une,  
moi, pour... souper avec...M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Voici celle que je vous offre...

FRANQUETTE.

Moi?...

M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Ainsi qu'une dot de mille écus...

\* Clairval, madame de la Crémaillère, la Crémaillère,  
Trumeau, Tiquetonne, Franquette.\*\* Clairval, la Crémaillère, madame de la Crémaillère,  
Trumeau, Tiquetonne, Franquette.

TIQUETONNE.

Ça ne suffit pas... Trumeau n'a plus de place...

LA CRÉMAILLÈRE.

Je lui donne, pour le dérober à la colère de mes  
cinq confrères... un entrepôt de tabac...

TIQUETONNE.

Bah!...

LA CRÉMAILLÈRE.

A Semur en Auxois...

TIQUETONNE.

Le mien? ..

TRUMEAU, présentant à la dérochée le petit billet que

M<sup>me</sup> de la Crémaillère déchire vivement.Soyez tranquille, père Tiquetonne, madame  
vous fera obtenir, par son crédit...M<sup>me</sup> DE LA CRÉMAILLÈRE.

Un petit grenier à sel.

LA CRÉMAILLÈRE.

Certainement, chère épouse, je n'ai plus rien à  
te refuser.

CHOEUR.

AIR : Bras dessus, bras dessous. (3e acte, Monseigneur.)

Désormais entre nous  
vous

Plus de soupçons jaloux,

Soy<sup>ons</sup>  
ez, c'est bien plus doux,

Amans, ainsi qu'époux.

Ay<sup>ons</sup>  
ez pour être heureux,

Confiance tous deux,

Et pour nous, les amours  
vous,

Auront des jours

Trop courts.

TRUMEAU.

AIR des Frères de lait.

De ce tonneau, modeste en apparence,

Vous avez vu les magiques vertus,

Dans ce tonneau, j'ai trouvé la vengeance...

TIQUETONNE.

Dans ce tonneau, j'ai trouvé trente écus.

TRUMEAU.

Moi du tabac...

TIQUETONNE.

Moi du sel...

TRUMEAU.

Et bien plus,

Par ce tonneau, j'ai celle que j'adore.

De lui j'attends un service nouveau;

Car, grâce à vous, il peut sortir encore

Un succès de notre tonneau

Oui, toujours du même tonneau!

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

# L'IMAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET T. SAUVAGE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 17 avril 1845.

## Personnages.

|                                      |             |
|--------------------------------------|-------------|
| LE BARON DE KÉRANDAL, banquier ..... | MM. KLEIN.  |
| LÉOPOLD, jeune peintre .....         | MONTDIDIER. |
| PIERRE MAUCLERC, paysan breton ..... | GEOFFROY.   |
| MADELEINE, paysanne .....            | Mme DOCHE.  |

## Auteurs.

En Bretagne, dans le château de Kérandal, non loin de la mer.

Une salle basse d'un vieux château. — Porte au fond. — Portes latérales. — Grandes croisées donnant sur des bouquets de bois, au travers desquels on aperçoit la mer, dans le lointain.

## SCENE I.

**LE BARON**, en costume de chasse, **LÉOPOLD**,  
un album à la main ; ils entrent par le fond.

**LE BARON.**

C'est vous, Léopold !... vous, que je retrouve au  
fond de la Bretagne !...

**LÉOPOLD.**

Moi-même, mon cher baron... Car je crois que  
vous êtes baron ?

**LE BARON.**

Comme tout le monde !... pour mon plaisir et  
pour mon argent ! Banquier, voilà le solide, le  
nécessaire ! baron...

**LÉOPOLD.**

Le superflu.

**LE BARON.**

La baronnie de Kérandal... une propriété su-  
perbe !... J'ai lu ça, un matin, dans mon journal,  
au coin de mon feu, à Paris... située en Bretagne,  
au bord de la mer... douze cents arpens !...

**LÉOPOLD.**

Une vue superbe.

**LE BARON.**

Trois mille francs d'impositions ; j'ai acheté !...  
Et j'y viens...

**LÉOPOLD.**

Pour la chasse.

**LE BARON.**

Et pour les élections... Ils n'ont rien dans ce  
pays... pas de députés !

**LÉOPOLD.**

Et vous vous mettez sur les rangs ?

**LE BARON.**

Vous l'avez dit... De malheureux paysans, sans  
moyens, sans éducation, sans esprit, et que je  
tiens...

**LÉOPOLD.**

A représenter... à la chambre.

**LE BARON.**

Je m'en crois digne !... Tout le monde me l'as-  
sure ; et j'allais ce matin, mon fusil sur l'épaule,  
cherchant des perdreaux et des phrases à effet  
pour mon premier discours... quand, tout à coup...  
ô rencontre imprévue et pittoresque !... j'aperçois,  
sur la pointe d'un rocher, un peintre, son album  
à la main, dessinant un de mes points de vue...

**LÉOPOLD.**

Sans votre permission... C'était moi.

**LE BARON.**

Ce jeune artiste que m'avait recommandé la  
petite marquise de Brevannes, ma parente... Et,  
je dois en convenir :



ACTE. De Vichance chez Ninon

Vous avez fait, moi, je suis franc.  
Un portrait charmant de ma femme.

LÉOPOLD, modestement.

Monsieur... il était ressemblant!

LE BARON.

Mais, et c'est là que je vous blâme,  
Sombre, misanthrope et bourru,  
De visites vous êtes chiche!  
Et l'on ne vous a plus revu...  
Vous êtes donc devenu riche?  
Seriez-vous donc devenu riche?

LÉOPOLD.

Au contraire!... Mes capitaux se composent de  
deux billets de cinq cents francs; c'est tout ce que  
j'ai pour visiter l'Europe, en commençant par la  
Bretagne

LE BARON.

Pourquoi donc alors me négligiez-vous? Que  
diable! je vous l'ai dit... je suis baron, je suis  
banquier... je suis bon enfant... En fréquentant  
les gens riches, on a l'air de l'être, et souvent ça  
vous aide à le devenir! La baronne, ma femme,  
qui vous estime beaucoup, vous a envoyé cet  
hiver plusieurs invitations...

LÉOPOLD.

Je l'en remercie... et vous aussi.

LE BARON.

Ça m'aurait fait plaisir de vous avoir... parce  
qu'un peintre... un artiste... ça fait bien dans un  
salon... Les arts... et la banque, vous comprenez...  
Mais il paraît que vous n'allez nulle part.

LÉOPOLD.

C'est vrai!...

LE BARON.

Et je ne vous ai vu à Paris que dans une seule  
maison... Il y a près de deux ans... ma foi!...  
C'était au faubourg Saint-Germain, chez cette  
petite marquise de Brevannes, une femme délicateuse,  
ravissante... (A Léopold, qui tressaille.)  
Qu'avez-vous donc?

LÉOPOLD.

Rien, monsieur, rien... (Avec intérêt.) Vous la  
connaissiez beaucoup?

LE BARON.

Nous étions alliés... parents éloignés, par ma  
femme... Et, dans le peu que je l'ai vue... il est  
vrai que je suis un amateur... je me rappelle lui  
avoir fait une déclaration...

LÉOPOLD.

Vous, monsieur?...

LE BARON.

Qui l'a fait éclater de rire... parole d'honneur!... Tout le monde l'adorait, excepté son  
mari... Un sabreur, un libertin, un joueur!  
qui aurait mangé, à lui seul, toute son immense  
fortune... Il avait commencé... Et l'on dit même

que, lorsqu'elle refusait de signer et de s'engager  
pour lui, il levait la cravache sur elle...

LÉOPOLD.

Et vous l'avez souffert!... Vous, ses parents, ses  
amis! (A part.) Ah! si je l'avais su! ah! si j'avais  
été alors à Paris... (Haut, avec colère.) Son mari,  
voyez-vous, son mari...

LE BARON.

Eh bien?

LÉOPOLD.

En arrivant de Rome... j'ai couru à son hôtel...  
Il n'y était plus... Parti!...

LE BARON.

A Calcutta, rien que cela! Et que lui vouliez-  
vous, mon cher?...

LÉOPOLD, avec rage.

Le tuer... (Se reprenant.) Pour des raisons per-  
sonnelles... et particulières...

LE BARON.

C'est différent.

LÉOPOLD.

Mais, patience... il reviendra! et je le tuerai,  
vous dis-je!

LE BARON.

Je vous en défie.

LÉOPOLD.

Moi!...

LE BARON.

Je vous en défie!

LÉOPOLD.

Et pourquoi?...

LE BARON.

Parce qu'il est mort... en duel... On a été sur  
vos brisées!

LÉOPOLD, stupéfait.

Mort! lui!... le marquis!...

LE BARON.

Il n'y a pas à en douter... C'est son adversaire,  
dont je suis le banquier, son adversaire lui-même  
qui me l'a écrit... J'ai reçu la lettre hier, et le  
journal de ce matin publie la nouvelle... Voyez  
plutôt. (Lui remettant le journal, et lui indiquant le  
passage qu'il lit avec lui.) « A Calcutta, où il était  
» allé pour refaire sa fortune... Tué en duel...  
» depuis plus d'un an... à la suite d'une scène de  
» jeu!... »

LÉOPOLD, lui rendant le journal, que le baron jette  
sur la table, à droite.

C'est vrai... c'est vrai... Il aura donc impuné-  
ment outragé et torturé sa pauvre femme!...

LE BARON.

Ah ça! mon cher... c'est donc pour la mar-  
quise... une reconnaissance?...

LÉOPOLD.

Qui ne finira qu'avec moi. Je lui dois tout!  
Pauvre et inconnu... sans appui... sans protec-  
teurs... je mourrais de faim dans mon sixième  
étage...

LE BARON.

Parbleu !... Il fallait bien vous faire connaître.

LÉOPOLD.

Et comment ? On avait refusé à l'exposition mon premier ouvrage... J'avais la fièvre, le délire... et, dans ma fureur, j'avais déchiré la toile de mon tableau avec un couteau que j'allais tourner contre moi-même... lorsqu'on frappe à ma porte... et je vois une jeune dame suivie d'un domestique en livrée !... De la mansarde voisine, où elle venait de porter des secours, elle m'avait entendu, sans doute ; car, d'une voix douce et bienveillante, elle me dit : « Vous êtes peintre, monsieur ? — Oui, madame. — Je viens vous commander un tableau. Courage ! allons, du courage ! » Je ne sais ce que je devins, ni ce que je lui répondis... Je crois seulement que, de surprise, je tombai à ses pieds. — Mais, le lendemain, je courus à son hôtel, où ce luxe qui l'environnait, ces glaces, ces peintures, ces riches étoffes d'or et de soie, frappèrent à peine mes yeux ; je ne voyais qu'elle... Ange pour la bonté, elle l'était encore par les traits... ces traits qu'on eût adoré seulement comme peintre... et je l'étais... Ah ! mieux encore déjà !

AIR : De Lantara.

Dans ces lieux, à sa voix fidèles,  
Tous les talents venaient se rassembler ;  
Et, contre ses peines cruelles,  
On la voyait auprès d'elle appeler,  
Pour oublier et pour se consoler,  
Les arts, dont l'ascendant suprême  
Ou dont le pouvoir enchanteur  
Ajoute encore un charme au bonheur même,  
Dérobe une larme au malheur.

LE BARON.

Et votre tableau... celui qu'elle vous avait commandé ?

LÉOPOLD.

Il fut reçu... celui-là : il eut les honneurs de l'exposition... Tout le monde en fit l'éloge... Peu m'importait... Mais elle !... elle le trouva bien... Elle le plaça dans son boudoir... sous ses yeux ! Ah ! ce jour-là fut le plus heureux de ma vie ! Ce fut le seul... Je sentais bien que j'avais besoin de voir l'Italie et d'étudier les grands maîtres... Mais un tel voyage... m'était impossible... Elle m'avait deviné sans doute... car je reçus d'elle une lettre, c'est la seule que je possède... « Voici, me disait-elle, de quoi faire un voyage de deux ans en Italie... On se disputera un jour vos tableaux... » Moi, qui spécule, je m'y prends d'avance et vous achetez les deux premiers. Courage, Léopold !... Ce nom-là porte bonheur en peinture. Vous partez pauvre et inconnu comme Léopold Robert... vous reviendrez comme lui. » Ah ! elle avait raison de me le citer... Je n'avais pas son gé-

nie ; mais, comme lui, j'avais dans le cœur une de ces passions dont on ne guérit pas ; comme lui, mes regards s'étaient élevés trop haut et, en proie à un amour insensé, je me disais comme lui : La gloire expiera tout ! Aussi je travaillais avec ardeur, avec succès... avec quelque talent... Oui, oui, j'en aurais eu... ils le disaient tous... Et moi, je sentais que, pour éclore, ce talent n'avait besoin que de son regard... Je revenais à Paris, heureux de la revoir... et le coup le plus imprévu, le plus fatal !... J'apprends que, depuis plusieurs mois... tant de jeunesse... de fraîcheur... de beauté... Ah ! monsieur... c'est horrible !

LE BARON.

Eh ! oui... sans doute... en 1832... ce fléau qui ne respectait rien !... Et subitement... en quelques heures... avant qu'on ait eu le temps de nous écrire... car aucun de ses parents n'était à Paris... pas même son mari... qui, alors, buvait et chassait dans ses terres !

LÉOPOLD.

Et ce mari !... ce mari ! Ah ! pour ma vengeance... il devait mourir plus tard.

LE BARON.

Ou plus tôt... avant sa femme, par exemple... pour la laisser libre et heureuse... Mais il y a des gens qui ne savent rien faire à propos. Et la marquise savait-elle au moins à quel point vous l'aimiez ?

LÉOPOLD.

Elle ne s'en doutait même pas ! Jamais je n'aurais osé le dire, ni à elle... ni à personne au monde. Et si, aujourd'hui, je vous fais un tel aveu, c'est qu'elle n'est plus... c'est que, parler d'elle, est le seul bonheur que j'éprouve. Je n'en ai pas d'autre... Il ne me reste rien... pas même son image !

AIR d'Aristippe.

Quand, sur ma toile et d'une main craintive,  
Je veux tracer ses traits... de souvenir !  
Son ombre, hélas ! m'échappe... fugitive,  
Et je ne puis la retenir...  
Sous mes placeaux, je ne puis la saisir.  
Portrait chéri, muet et doux langage,  
Souvenir d'elle, espoir de ma douleur,  
Je vous demande en vain... et son image  
N'existe plus que dans mon cœur !

LE BARON.

N'est-ce que cela, mon pauvre garçon ?... Eh bien ! si je vous donnais le plaisir de la voir encore...

LÉOPOLD.

Vous... monsieur le baron !

LE BARON.

Et non pas en peinture !

LÉOPOLD.

Vous voulez rire de moi !

LE BARON.

Nullement ! Je suis ici depuis deux jours, et hier matin, j'ai aperçu une jeune fille du village, Madeleine, une espèce de petite niaise, une vachère, une laitière, dont la ressemblance avec la marquise est prodigieuse.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas possible !

LE BARON.

Non pas que ce soit absolument la même chose... mais, dans l'air... dans l'ensemble de la figure... il y a tant d'analogie, qu'en l'apercevant je n'ai pu m'empêcher de dire : Ah ! mon Dieu ! Je l'ai dit trois fois.

LÉOPOLD.

Et comment expliquer une telle bizarrerie... un tel jeu du hasard ?...

LE BARON.

D'une manière très naturelle, et sans être un savant... je ne suis pas de l'Académie des sciences, Dieu merci !... mais je me suis rappelé que le vicomte d'Auray, père de la marquise, avait fait, en 1815, la guerre de la Vendée, et que, pendant près de trois mois, il avait habité ce pays... Or, le vicomte, royaliste pur et galant chevalier, aimait toutes les Vendéennes, surtout quand elles étaient jeunes et gentilles, et la mère de Madeleine était, dit-on, fort jolie... ce qui fait que Madeleine et la marquise pourraient bien être parentes de très près.

LÉOPOLD.

Je comprends ; et cette idée seule me cause une émotion que je ne puis vous rendre... Où est Madeleine ?... où pourrai-je la voir ?

LE BARON.

Ici même... car elle apporte, tous les matins, le lait pour la consommation du château... Et, tenez... je l'entends...

LÉOPOLD, portant la main à son cœur.

Ah ! mon Dieu !

## SCÈNE II.

MADELEINE, portant un pot de lait à la main et un autre sur sa tête, entre en chantant, LE BARON, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, pousse un cri à la vue de Madeleine.

Ah !...

MADELEINE, entrant.

AIR d'une Ronde normande.

Les filles de Bretagne  
Ont des cœurs de rocher ; (bis.)  
Mais quand l'amour les gagne

Et vient les ébrécher,

Ah ! vertinguè !

Ah ! sus ma fè !...

Ah ! youp ! et youp ! et youp ! et youp ! ma fè !

Ça n'en finit jamè !

Youp ! et youp ! et youp ! et youp ! et youp ! (bis.)

Ah ! youp !

LÉOPOLD, regardant toujours Madeleine.

C'est à confondre !...

MADELEINE, après avoir posé ses pots à terre.

Même air.

C'est le fils à Jean Pierre

Qui me fait les doux yeux !

Il n'a ni château ni terre,

Mais il est amoureux...

Ah ! vertinguè ! etc.

Que ça n'finira jamè !

LÉOPOLD, qui pendant ce temps l'a toujours contemplée avec une expression de surprise et de douleur.

Les mêmes traits !... les mêmes yeux !... Je crois la voir !... (S'avançant vers elle avec égarement.) Non, il est impossible que ce ne soit pas !...

MADELEINE, lui faisant une révérence.

Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau monsieur ?...

LÉOPOLD.

Pas la moindre surprise... pas la moindre émotion à ma vue !... Et moi, je suis tremblant et me soutiens à peine...

LE BARON, lutinant Madeleine.

Eh bien ! Madeleine... c'est donc le lait que tu apportes ?...

MADELEINE.

Laissez donc !... et à bas les mains ! Vous êtes un enjoleux et un gouailleux.

LÉOPOLD, qui est retombé sur le fauteuil.

Ah ! ce n'est plus elle ! pourquoi a-t-elle parlé !

LE BARON.

Moi ! un... comme tu disais tout à l'heure ?

MADELEINE.

Oui... et à mes dépens, encore... parce que, pendant que vous m'en contiez hier... je me suis trompée de deux ou trois mesures de lait...

LE BARON, riant.

Vraiment ?

MADELEINE.

Sans compter ce que j'ai renversé... à cause de vos gestes... Tout ça c'est à mes frais... je le paierai !



LE BARON.

Laisse donc !

MADELEINE, pleurant.

Ah ! que oui... je le paierai... ma tante me l'a dit... et ça n'est pas juste, car c'est vot' faute... mon bon Dieu !

LE BARON.

Eh bien ! voyons, ne pleure pas. Qu'est-ce qu'il te faut ?

MADELEINE, essuyant ses yeux.

Vingt sous, mon doux seigneur, et je vous aimerons bien !...

LE BARON, riant.

Vingt sous !... Est-elle juive, la petite Bretonne !... Pour ce prix-là, dans le pays, on aurait trois ou quatre jattes de lait...

MADELEINE.

Dame !... quand c'est un grand seigneur qui cause le dommage, c'est plus cher...

LE BARON.

Il y a un tarif ? Eh bien, soit !... à condition..

MADELEINE.

Pas de conditions... Je veux mes vingt sous !

LE BARON, cherchant à lui prendre la main.

A condition que tu m'écouteras... et que tu seras moins effarouchée. Que diable !... on paiera le dommage, s'il y en a...

MADELEINE.

Je n'écoute rien. Mes vingt sous ! il me les faut !...

LÉOPOLD, se levant, avec impatience.

Tes vingt sous .. Tiens ! tiens !... et tais-toi !

MADELEINE, regardant ce que lui a donné

Léopold.

Vingt sous en or !... mon beau seigneur... un jaunet ! Que vous faut-il pour cela ?

LÉOPOLD, brusquement.

Rien que ton silence... Tais-toi... ne parle pas !...

(Musique. — Madeleine se tient debout et tout étonnée. — Le baron reste un peu à l'écart. — Léopold contemple quelques instans la jeune fille avec émotion et douleur, fait un pas vers elle en lui tendant les bras, et va pour lui parler ; mais il s'arrête, cache sa tête dans ses mains, fond en larmes et s'enfuit.)

## SCÈNE III.

MADELEINE, LE BARON.

LE BARON, à part, regardant sortir Léopold.

Ah ! c'est à ce point-là !...

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme ? est-ce que je lui faisons peur ?

LE BARON.

Au contraire, tu lui causes trop d'émotion.

MADELEINE.

Moi ! à cause ?...

LE BARON.

A cause que tu ressembles exactement à une grande dame... une marquise dont il est amoureux.

MADELEINE.

C'est drôle !

LE BARON.

Le plus drôle... c'est qu'il a adoré cette grande dame... sans avoir jamais osé le lui dire...

MADELEINE.

Et pourquoi qu'il n'y dit pas maintenant ?

LE BARON.

Parce qu'elle est morte.

MADELEINE.

Ah ! vous me faites peur ! Je ressemble donc à une morte ?

LE BARON.

Eh non ! c'est de son vivant qu'il l'adorait... et, maintenant, c'est encore plus fort, ce qui est absurde... parce que, enfin il n'y a pas d'éternels amours, et, quand les gens n'y sont plus, on pense à d'autres... Mais, lui, rien ne peut le consoler.

MADELEINE.

Pauvre jeune homme !

LE BARON.

Ah ! vois-tu, c'est un peintre, un artiste ; ce n'est pas comme nous autres, cela vous a une tête exaltée... de l'imagination...

MADELEINE.

Ah ! vous n'en avez pas, vous !

LE BARON.

Je suis banquier... c'est-à-dire raisonnable...

MADELEINE.

Et cette grande dame ?...

LE BARON.

Ah ! tu es curieuse... et ça t'intéresse ?

MADELEINE.

J'voulions seulement vous demander... si elle était jolie...

LE BARON, galamment.

Puisqu'elle te ressemble.

MADELEINE, après un moment d'hésitation.

Ah ! oui, je comprends, c'est un compliment que vous me faites...

LE BARON, à part.

Est-elle bête, celle-là !... Mais ça n'en vaut que mieux. (Haut.) C'est une qualité à ajouter à toutes les autres... car tu en as beaucoup... Tu es jolie, Madeleine, et, vrai, ça serait du bien perdu ici, en Bretagne.

MADELEINE.

Quoi que vous voulez dire ?... je comprends pas... (Elle range ses pots, met du lait dans un vase à crème, etc.)

LE BARON.

Tant mieux!... c'est bon signe... (A part.) Tandis qu'à Paris... en prenant la peine de la former... avec de belles robes et quelques parures, ça me ferait de l'honneur... Il est vrai que ma femme, madame la baronne... Il n'y a que cela de gênant... mais on pourrait trouver quelques moyens... (A Madeleine.) Où demeure ta tante?

MADELEINE, rev'nant vers lui.

A l'entrée du parc, dans la maison du garde... c'est la mère à Pierre Mauclerc... vot' garde...

LE BARON.

C'est juste! un imbécile...

MADELEINE.

Non, monsieur... c'est mon cousin.

LE BARON.

C'est cela même. (A part.) C'est dans le sang.

MADELEINE.

AIR : Mon galoubet.

C'est mon cousin! *bis.*)

Il est méchant, il est sauvage,

Il est colère, il est taquin

Et détesté dans le village.

LE BARON, parlant.

Et puis?...

MADELEINE.

Mais, j' n'en peux pas dir' davantage...

C'est mon cousin.

LE BARON.

C'est juste!... tu dois le défendre. Mais c'est lui que j'entends!

#### SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE, en garde champêtre.

PIERRE, entrant par le fond et parlant au dehors.

Ah! tu fais le fier?... tu ne veux rien donner?... Tu seras couché sur mon procès-verbal!

LE BARON.

Qu'est-ce, Pierre?

PIERRE, l'apercevant.

Dieu! monsieur le baron! (Haut.) C'est rien, monseigneur, c'est un délinquant... On ne voit que ça... Ils vont dans la forêt faire du bois mort... avec du bois vert... et alors faut m'entendre crier... Parce que les intérêts de monseigneur avant tout, et je mets sur le procès-verbal tous ceux...

LE BARON.

Qui ne te donnent pas pour-boire!

PIERRE, regardant Madeleine.

Qu'est-ce qui a dit cela?... des envieux, des

mauvaises langues... La preuve que je n'épargne personne... pas même ma famille, c'est que j'ai dénoncé hier ma cousine, Madeleine, ici présente... pour avoir laissé aller ses vaches dans le pré de monseigneur, et que, compris mes déboursés et mes honoraires, il y a amende de trois écus...

MADELEINE.

A moi?...

PIERRE.

A toi... délinquante!..

MADELEINE, pleurant.

Et des injures encore par dessus le marché... sans compter les frais. Mon Dieu!... mon Dieu! comment que je pourrai jamais payer tout cela?...

LE BARON.

Allons, ne te désole pas... C'est grave!... très grave!... mais on verra à arranger cette affaire-là.

PIERRE.

C'est ça... toujours des protections...

LE BARON.

Dénoncer ta cousine!... Tu es aussi un fonctionnaire trop intègre.

PIERRE.

Le paysan breton est comme ça... Quand il s'obstine une fois à quelque chose... et moi, je suis obstiné à l'honneur... à la probité... et à ma rancune contre celle-ci... Car je la hais, c'te fille-là... Dieu! je la hais-t-y!

MADELEINE.

Et pourquoi, mauvais cœur?

LE BARON.

Où, pourquoi?

PIERRE.

Qu'est-ce qu'elle avait besoin de quitter nos parents, chez qui elle était, à Paimpol, pour venir habiter ici... chez nous... chez ma mère... qui me choyait autrefois, et qui, depuis ce temps-là, me rudoie toujours?... Toutes les préférences sont pour elle... Quand je reviens à la maison, il n'y a plus de lard salé, plus de soupe aux choux... Faut que je la fasse moi-même... que je la mange, moi. C'est moi qui fait tout dans la maison.

MADELEINE.

Dame! je suis dehors... je suis à mes bêtes...

PIERRE

C'est à moi que tu dois être... à moi, qui ai tout le mal... car j'en ai, que ça me casse bras et jambes... Aussi, quand je vois les laquais de monseigneur, bien habillés, bien nourris, bien chauffés... et rien à faire!... Voilà un noble état, que je me dis. Et il me passe par la tête, à moi paysan, des idées de grandeur et d'ambition... que ça me vient par bouffées et m'empêche de dormir!...

LE BARON.

Quoi, vraiment, tu aspires?...

PIERRE.

A être laquais!... C'est mon idée... c'est mon rêve...

LE BARON.

Troquer contre une livrée la fierté et ton indépendance.

PIERRE.

Au contraire!... c'est pour être indépendant!... Quand on se sert et qu'on se nourrit soi-même, on meurt de faim; mais quand on sert les autres, disait ce matin votre valet de chambre, on n'en prend qu'à son aise, et on est son maître.

LE BARON, à part.

C'est bon à savoir.

PIERRE.

Et si monseigneur voulait m'emmener avec lui, à Paris... quand il y retournera... et me donner une place... indépendante... à son service...

LE BARON.

J'entends!... Ce n'est pas impossible... (Regardant Madeleine.) Nous combinerons cela... en famille... Viens m'en reparler tantôt... quand j'y aurai réfléchi... (A Madeleine qui a pris un de ses pots à lait.) Eh bien! Madeleine, où vas-tu?

MADELEINE.

Porter mon lait à l'office...

LE BARON, lui montrant l'autre pot au lait.

Et le reste?...

MADELEINE.

Pour faire le beurre et les fromages... Ma tante va venir m'aider...

PIERRE.

C'est ça! et, pendant ce temps-là, ma soupe se fera toute seule.

LE BARON.

Et qui t'empêche d'aller déjeuner à l'office?

PIERRE, avec joie.

Comme surnuméraire?... C'est dit...

AIR d'Adam.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons,

Ou bien de la livrée,

De tout c'qui brille, or ou galons,

Mon âme est enivrée.

J'm'installe auprès

De vos laquais

Et, m'attablant sans honte,

Sur ma futur' dignité, j'vais

Prendre un fameux à-compte.

ENSEMBLE.

Ou d' la brod'rie, ou des cordons, etc.

LE BARON et MADELEINE.

Oui, telle est son ambition,

Qu'il aime la livrée.

De ce qui brille, or ou galon,

Son âme est enivrée.

(Madeleine sort par la porte à gauche, et Pierre par le fond.)

## SCENE V.

LE BARON, puis LÉOPOLD

LE BARON, réfléchissant.

Oui!... c'est une combinaison à méditer... combinaison d'autant plus ingénieuse... que ce ne serait pas moi... ce serait ma femme elle-même... qui la ferait venir près d'elle. (Se retournant vers le fond et apercevant Léopold qui entre en rêvant.) Ah! c'est notre amoureux romanesque. Toujours dans les ombres et les nuages! (Haut.) Eh bien! mon pauvre Léopold!

LÉOPOLD, sortant de sa rêverie.

Ah! je suis plus malheureux qu'auparavant, et cette fatale ressemblance, loin de consoler ma douleur ne fait que l'irriter encore!... Ce sont ses traits, c'est son image! Image vivante, qui ne dit rien à mon cœur... Portrait exact et pourtant infidèle, car je n'y retrouve ni son expression, ni sa pensée, ni son âme... C'est toujours l'absence, ou plutôt ce n'est qu'un marbre... une statue...

LE BARON.

Soit! mais c'est une jolie statue!

LÉOPOLD.

Eh! qu'importe l'extérieur ou l'enveloppe... Ce qui est tout pour moi, c'est le sentiment, c'est le feu qui l'anime.

LE BARON.

Comme vous voudrez, mon cher; moi, je tiens à l'enveloppe! Et, vous-même, vous avez beau dire, vous vous y laisseriez prendre.

LÉOPOLD.

Moi?

LE BARON.

Je le parierais!

LÉOPOLD.

Moi! oublier la marquise, moi lui comparer une autre femme!... ou avoir, en ce monde, une seule pensée qui ne soit pas pour elle!... Je le voudrais que je ne pourrais pas; je vous le répète, cette vue m'est pénible et me rend malheureux.

LE BARON.

Tant pis; car j'avais, à ce sujet même, un service à vous demander...

LÉOPOLD.

Un service!...

LE BARON.

Pour moi et pour madame la baronne.

LÉOPOLD.

Parlez, monsieur...

LE BARON.

Ma femme n'a pas de portrait de la marquise... qu'elle regrette et qui était sa parente; ce portrait, à Paris, en face du sien, ferait un admirable



effet... Il vous suffit pour cela de quelques séances...

LÉOPOLD, vivement.

Oui ! vous avez raison... C'est le seul moyen qu'elle nous soit rendue.

LE BARON.

Allons, venez...

LÉOPOLD.

Oui, je vous suis... (Ils font une fausse sortie, Madeleine paraît; Léopold s'arrête tout à coup.) Ah ! mon Dieu !

LE BARON, venant à lui.

Qu'avez-vous ?

(Léopold lui montre Madeleine qui vient d'entrer par la gauche. — Les deux hommes sont en ce moment au fond du théâtre. — Madeleine apporte une baratte à battre le beurre.)

LE BARON, serrant la main de Léopold.

Comme vous tremblez !

LÉOPOLD.

Oui... cette vue me cause une émotion dont je ne suis pas maître... Que vient-elle faire ici ?...

LE BARON.

Batte du beurre.

LÉOPOLD.

Ah ! taisez-vous !

LE BARON.

Je comprends, ça n'est ni poétique ni sentimental ; mais c'est comme ça... Maintenant... (Montrant son costume de chasse.) je vais m'habiller ; j'agis sans façon, faites-en autant et à tantôt à dîner... Adieu, mon cher, adieu...

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

MADELEINE, sur le devant du théâtre. — Pendant la fin de la scène précédente, elle a versé dans la baratte le lait qui était dans l'un de ses pots ; elle s'est assise et se met à battre le beurre. — LÉOPOLD, du fond du théâtre, la regarde quelques instans en silence, puis il s'approche, prend une chaise, et vient s'asseoir auprès d'elle. — Madeleine se retourne vivement.

MADELEINE.

Quoi ! c'est vous, monsieur... vous v'là ? ..

LÉOPOLD.

Oui, Madeleine.

MADELEINE.

On m'a appris que ça vous faisait mal de me voir.

LÉOPOLD.

Ah ! on te l'a dit... Eh bien ! oui... dans le premier moment, c'était une sensation pénible... Et douloureuse...

MADELEINE.

AIR : Voltigez, hirondelles. (De Félicien David.)

Que faut-il que je fasse ?...

Dam ! vous m'intimidez !

D'effroi, mon sang se glace...

(Se détournant de lui.)

D'un autre côté, de grâce,

Regardez ! regardez ! regardez !

LÉOPOLD.

Même air.

Non, ma douleur s'apaise !

Mes yeux, vers toi guidés,

Ne trouvent rien qui ne leur plaise...

MADELEINE, se retournant vers lui.

Alors, tout à votre aise,

Regardez ! regardez ! regardez !

LÉOPOLD, sur la ritournelle de l'air précédent, regarde quelques instans Madeleine avec émotion, avec amour, puis, cédant au délire qu'il éprouve, il s'écrie, hors de lui :

Louise !

MADELEINE.

Ce n'est pas mon nom, monsieur !

LÉOPOLD.

Je le sais... mais, plus je te regarde, plus il me semble que c'est elle ! (Il s'éloigne avec une sorte d'effroi, puis se calmant.) Et pourquoi, dans ma douleur, renoncer à l'instant d'illusion et d'ivresse que m'offre le hasard, ou plutôt le ciel ?... A ceux que le malheur accable, Dieu daigne envoyer des rêves consolateurs... Au pauvre, il donne la richesse... au condamné, il accorde sa grâce... à la mère qui a perdu son enfant, il lui rend ses caresses... à moi, il me rend celle que j'aime ; et, plus heureux qu'eux tous, je ne dors pas, je veille... c'est elle que je revois... Et, ce que, de son vivant, le respect m'eût empêché de lui dire, Dieu me permet de l'adresser à son ombre... à son image... (Revenant à Madeleine, avec exaltation.) Louise, si tu savais combien je t'ai aimée ! Louise, mon seul bonheur... toi, que j'appelle et que je pleure... (Regardant Madeleine.) Dieu ! des larmes dans ses yeux !

MADELEINE.

Dame ! monsieur, de vous voir dans cet état-là...

LÉOPOLD.

Et, ton cœur bat !... ta main tremble !...

MADELEINE.

C'est que vous me dites là des choses... qu'il me semble... qu'une honnête fille ne doit pas entendre.

LÉOPOLD.

Ah ! pardonne à mon égarement, à mon délire, et rassure-toi, de grâce !... ce n'est pas à toi que je les ai adressées...

MADELEINE.

AIR : Je sais attacher les rubans.

Je l' vois bien ! mais, j'en fais l'aveu,  
 Moi, qu' sans esprit le ciel fit naître,  
 Je crains de m'embrouiller un peu,  
 Je crains de ne pas m'y r'connaître.  
 Et c'est bien difficile enfin,  
 Quand ma main est là dans la vôtre,  
 De s' persuader que cette main  
 Est, en c' moment, celle d'une autre.  
 Oui, quand vous tenez là ma main,  
 Faut s' dire qu' c'est celle d'une autre !

LÉOPOLD, la regardant avec étonnement.

Quoi, vraiment ?... tu as fait attention à cela !  
 Ce marbre renferme donc quelque étincelle ?...

MADELEINE.

Je ne comprends pas trop ce que vous me dites  
 là, monsieur... Ça n'est pas étonnant... nous  
 autres filles de Bretagne, nous ne savons que ce  
 qu'on nous apprend... et on ne nous apprend  
 rien !...

LÉOPOLD.

Elle a raison, ce n'est pas sa faute ; et moi qui,  
 ce matin, l'injuriais au lieu de la plaindre et de  
 lui venir en aide !... Pourquoi ne pas cultiver et  
 développer son intelligence ?... Ce sera Louise elle-  
 même et non plus seulement son image... Oui,  
 oui, c'est Louise qui m'inspire un tel dessein ! et,  
 si je réussis, ce sera mon œuvre à moi, et ma  
 création !... (Allant vivement à Madeleine.) Mon  
 enfant... je ne vous quitte plus...

MADELEINE.

Comment ! monsieur... et ma tante ?

LÉOPOLD.

Ça n'empêche pas... C'est un ami qui veille sur  
 vous et vous protège ! Je travaillerai, je ferai des  
 tableaux pour vous gagner une dot... Ce que  
 Louise a fait pour moi... je le ferai pour son  
 image... Votre fortune... votre bonheur...

MADELEINE.

A moi ! mon beau monsieur... Tant de bontés...  
 Qu'ai-je fait pour cela ?

LÉOPOLD.

Vous lui ressemblez, ça me suffit. (Lui prenant  
 la main.) Voyons, parlez-moi franchement...  
 Avez-vous un amoureux ?

MADELEINE, baissant les yeux.

Faut-il dire ?...

LÉOPOLD.

Sans doute.

MADELEINE.

Eh bien !... pas encore.

LÉOPOLD.

A votre âge ?...

MADELEINE.

Dame ! dans ce pays, on est si arriéré... ou

L'IMAGE.

plutôt je croyais ne pas en avoir !... Mais là, tout  
 à l'heure... pendant que vous serriez ma main...  
 Oh ! excusez... je veux dire la sienne...

LÉOPOLD.

Eh bien ?

MADELEINE

Eh bien !...

AIR. Aussitôt que je l'aperçois.

Tout à l'heure, en vous entendant.

La voix et l'âme émuës,

Me dir' pour ell' votre tourment ..

Puis des phras' inconnues...

Et puis cet amour si brûlant...

(Portant la main à son cœur.)

Qu' ça vous fait chaud... en l'écoutant.

Oui, ça vous brûle en l'écoutant !...

C' que vous éprouviez pour c'te dame,

Il me semblait, au fond de l'âme,

Que je pourrais bien (ter) Dieu merci !

A mon tour l'éprouver aussi !

LÉOPOLD, étonné.

Ah ! vraiment ! Et, quand ces idées-là te sont  
 venues, tu pensais sans doute à quelqu'un ?

MADELEINE, soupirant.

Pardi !...

LÉOPOLD.

Quelqu'un du pays ?

MADELEINE.

Oui... quelqu'un d'ici...

LÉOPOLD.

Eh bien ! si c'est un brave et honnête garçon,  
 qui mérite ton affection, il faut l'épouser ; nomme-  
 le-moi !

MADELEINE, vivement.

Ah ben ! non...

LÉOPOLD.

Et pourquoi ?

MADELEINE.

D'abord, parce que je ne suis pas assez sûre de  
 ce qui se passe là... Écoutez donc, on peut ben  
 se tromper ; et puis, j'avons idée qu'il ne voudrait  
 pas de moi...

LÉOPOLD.

Lui ! Il serait bien difficile !... Tu es si jolie, si  
 naïve et si franche ! .. Voyons, Madeleine, à moi,  
 ton ami... dis-moi tout.

UNE VOIX, au dehors.

Madeleine ! Madeleine !

MADELEINE.

C'est ma tante qui m'appelle...

LÉOPOLD, avec impatience.

Elle vient bien mal à propos !

MADELEINE.

Les tantes arrivent toujours comme ça ! Mais  
 elle me gronderait, si je la faisais attendre.

LA VOIX, au dehors.

Madeleine ! Allons donc !

LÉOPOLD.

Tu me diras son nom plus tard?...

MADELEINE.

Oui... monsieur... plus tard... peut-être...  
Adieu... monsieur...

LÉOPOLD.

Adieu, Madeleine... adieu!

## SCENE VII.

LÉOPOLD, la suivant des yeux.

Oui, pauvre fille, je me charge de ton bonheur; c'est un devoir maintenant, car je l'ai promis à Louise... Et puis, qui sait, comme le disait le baron, c'est peut-être sa sœur! Aussi, dès que je connaîtrai celui qu'elle préfère... je m'entendrai avec le baron... (S'approchant de la table, à droite.) Et quand je devrais faire et lui vendre tous les tableaux dont (Ouvrant son album.) j'ai là les projets ou les esquisses... (Il s'est assis et se met à dessiner.) C'est lui que j'entends!

## SCÈNE VIII.

LE BARON et PIERRE, entrant par le fond,  
LÉOPOLD, à droite et toujours à dessiner.

LE BARON, tenant des papiers à la main et parlant à Pierre.

Et moi, je te dis que j'en suis sûr et que j'en réponds.

PIERRE.

Allons donc!

LE BARON.

Je te dis qu'elle l'aime.

PIERRE.

Elle, Madeleine?... ma cousine!...

LÉOPOLD, se levant vivement, à part.

O ciel!... ce serait lui!...

LE BARON, à Léopold.

Vous êtes à travailler, ne vous dérangez pas, mon cher; nous traitons là une affaire qui vous intéresserait peu...

LÉOPOLD, à part.

Si vraiment... A ma gentille Madeleine... un mari comme celui-là!...

(Il se rassied et les écoute en ayant l'air de travailler.)

PIERRE, au baron.

Après tout, quand j'y pense, vous pourriez bien avoir raison! car je me rappelle maintenant bien des petites choses... Souvent elle pleurait

toute seule... et, surtout, depuis que j'ai fait la cour à la grande Marianne... la fille du cabaretier...

LE BARON.

Tu vois bien!... Et, ce matin, quand tu la maltraitais devant moi... elle ne s'en plaignait pas... et elle avait même commencé par prendre ta défense...

PIERRE.

Mon Dieu! je ne dis pas non; c'est possible... Et quoique je ne l'aime pas c'te fille... il se peut bien qu'elle m'aime, qu'elle en brûle, qu'elle en dessèche... Ça n'aurait pas la première au village...

LÉOPOLD, à part.

Dieu ~~me~~ pardonne! c'est un fat!

PIERRE.

Mais quand ça serait, où ça nous mènerait-il?

LE BARON.

Je n'en vais te le dire: tu voulais, ce matin, entrer chez moi comme laquais...

PIERRE, s'essuyant la bouche.

Je le veux, et bien plus encore depuis que je sors de l'office.

LE BARON.

Mais pour entrer chez moi, qui suis un homme rangé... un homme marié, il ne s'agit pas de rester garçon.

PIERRE.

Ça se trouve à merveille, j'ai demandé ce matin en mariage la grande Marianne, la fille du cabaretier, qui a cent bons écus de dot.

LE BARON.

C'est possible... mais la grande Marianne ne me convient pas; elle est laide, elle est rousse; je n'aime pas les rousses...

PIERRE.

Ni moi non plus... mais elle a cent écus.

LE BARON.

Ça annonce un mauvais caractère, et elle en a un...

PIERRE.

Oui; mais elle a cent écus...

LE BARON.

Et comme ta femme viendrait avec toi, à Paris, dans mon hôtel, où tout est élégant et distingué, je ne veux pas une femme de chambre qui dépare... Voilà pourquoi je tiens à Madeleine... Ainsi, qu'elle te convienne ou non... tu n'entreras pas chez moi, si tu ne l'épouses pas...

PIERRE, se promenant vers le côté où est Léopold.

V'là qui mérite réflexion... parce qu'enfin, Madeleine n'est pas mal; elle m'aime d'abord, c'te pauvre fille; elle n'est pas rousse, c'est vrai; mais elle a bien des qualités, que n'a pas la grande Marianne.

LÉOPOLD, bas, à Pierre.

Si tu épouses la grande Marianne, je te promets, moi, cinq cents francs.



PIERRE.

Comptant ?

LÉOPOLD, tirant un billet de sa poche et le lui donnant.

Les voilà !

PIERRE.

C'est différent ! (Se frottant l'oreille et marchant vers le baron qui, pendant ce temps, a feuilleté ses papiers.) Écoutez donc, monseigneur...

LE BARON.

Eh bien !... voyons, dépêche-toi, car il y a des électeurs du pays qui m'attendent dans ma salle à manger... Es-tu décidé ?

PIERRE.

Oui, sans doute; parce que, nous autres paysans, nous n'avons rien que notre parole...

LE BARON, brusquement.

J'entends, vous n'avez rien. Eh bien ?

PIERRE.

Eh bien ! ma parole, je l'ai donnée à la grande Marianne et à son père qui lui baille cent écus en mariage, et une autre personne, qui s'intéresse à elle, lui donne de plus cinq cents francs...

LÉOPOLD, à part.

Je suis tranquille maintenant !

(Il se remet à dessiner.)

PIERRE.

Ça fait huit, c'est une somme ! c'est quelque chose, surtout quand on tient à sa parole.

LE BARON, avec colère.

Et Madeleine ?...

PIERRE.

Madeleine n'a rien...

LE BARON.

Et ma place ?

PIERRE.

C'est à vous... c'est pas à elle.

LE BARON, à voix basse et l'amenant, par la main, au bord du théâtre.

Eh bien ! pour en finir, car je suis pressé, j'ajoute, à la place, mille francs de dot.

PIERRE.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON, lui imposant silence en regardant Léopold.

A la condition que tu épouseras Madeleine... sinon, pas de place ni de dot... Je vais retrouver mes électeurs. (Apercevant Madeleine qui entre.) Voici Madeleine, fais ta demande; et que, ce soir, tout soit terminé et conclu.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE IX.

MADELEINE, PIERRE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, à part et dessinant

Je l'aurai du moins sauvée, malgré le baron,

malgré elle-même, d'un homme qui ne méritait pas son affection, et qui l'aurait rendue malheureuse.

PIERRE.

C'est moi que vous cherchiez, cousine ?

MADELEINE, se dirigeant vers la porte à droite qu'elle ouvre.

Non, Pierre, j'vas chez M<sup>me</sup> Léonard, la femme de charge, qui m'a fait demander...

PIERRE, la tirant par le bras.

A d'autres !... Vous v'là toute troublée et toute honteuse ; j'savons ce que ça veut dire, et je vais droit au fait, parce que, nous autres paysans, nous ne connaissons pas les façons et les semblans : la franchise avant tout !... Voilà assez longtemps, Madeleine, que vous êtes malheureuse et que vous souffrez en secret... Eh bien ! moi aussi, je vous aime...

MADELEINE, étonnée.

Quoi que vous me dites là ?

PIERRE.

Pour le bon motif... A preuve que je viens vous demander en mariage.

LÉOPOLD, qui s'est levé avec indignation.

Vous, Pierre ? lorsque vous avez promis d'épouser la grande Marianne, et quand vous avez reçu pour cela...

PIERRE.

Cinq cents livres ! Les voilà... je vous les rends, parce que le paysan est honnête avant tout. Je n'aime que ma petite Madeleine, et je lui offre ma personne et une belle place et mille francs de dot.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai, Madeleine.

PIERRE.

C'est vrai; car c'est M. le baron qui me les a promis, et il est plus riche et plus généreux que vous, qui n'en donniez que la moitié... Aussi, il entend et il veut que ce mariage se fasse...

MADELAINE.

Et moi, je ne le veux pas...

PIERRE.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter.

Est-il possible !... vous refusez !

Mille francs !... un' fortune aussi grande ?

MADELEINE.

C'est les mille francs q' vous épousez ;  
Je n'entends pas qu'on me marchande.  
Par monseigneur soyez donc marié,  
Son argent, vous pouvez le prendre,  
Moi, je garde mon amitié...  
Mon amitié n'est pas à vendre !

PIERRE.

Quoi ! vous gardez votre amitié ?...

MADELEINE.

Mon amitié n'est pas à vendre !

LÉOPOLD, avec enthousiasme.

Madeleine ! (Lui prenant la main.) voilà du cœur et de nobles sentiments... C'est bien... très bien...

PIERRE.

Et moi, je dis que c'est mal ; c'est très mal... C'est une volerie, parce qu'elle n'a pas le droit de m'enlever ainsi une belle place et une fortune ; mais elle aura beau faire, ça sera...

MADELEINE.

Ça ne sera pas...

PIERRE.

Et pourquoi ?

MADELEINE.

Parce que je ne t'aime pas.

PIERRE, haussant les épaules.

Allons donc !

MADELEINE

Parce que tu ne me plais pas.

PIERRE, de même.

Allons donc ! vous ne ferez accroire ça à personne... Dites plutôt qu'il y en a d'autres qui, maintenant, vous plaisent mieux... des nouveaux-venus, des étrangers... monsieur, que voilà.

MADELEINE.

Par exemple !

LÉOPOLD.

Moi ! qu'elle a vu, aujourd'hui, pour la première fois...

PIERRE.

Ce n'est pas la première fois.

MADELEINE.

Voulez-vous bien vous taire !

PIERRE.

Je l'ai aperçue, hier, dans les grands aliziers, où elle était blottie ; elle entr'ouvrait les branches comme ça, et, pendant que vous dessiniez en face d'elle sur un rocher... elle vous regardait avec une attention et une émotion...

MADELEINE.

Ça n'est pas vrai !

PIERRE.

Et, quand je lui ai dit : Quoi que tu fais là ? elle en a été toute rouge et toute honteuse.

MADELEINE.

Ce n'est pas vrai, je venais d'arriver...

PIERRE.

Elle y était depuis long-temps, et tellement qu'elle en avait laissé échapper ses vaches, qui étaient à un quart de lieue de là, dans les prés de monseigneur, dont j'ai dressé procès-verbal.

MADELEINE.

Ça n'est pas vrai !...

PIERRE.

Elles sont là pour le dire ! et, si tu ne m'épouses pas, je publie ton inculpation.

MADELEINE.

Par exemple !

PIERRE.

Vue et légalisée par les autorités locales...

LÉOPOLD.

Comment ! malheureux, tu oserais ?...

PIERRE.

Et elle est perdue de réputation dans le pays.

AIR : O miracle !

O spectacle ! (Cagliostro.)

Oui, je compte

Sur sa honte

Pour en avoir raison !

C'est vachère

Fait la fière ;

Mais c'est bon... oui, c'est bon !

Tu t'crois forte,

Il n'importe,

Bientôt tu me la paieras.

Oui, ma chère,

T'as beau faire,

C'est moi q' t'épouseras.

MADELEINE.

Mais écoute-moi !...

PIERRE.

C'est inutile !

LÉOPOLD.

Tu ne crains pas !...

PIERRE.

J'suis aguerri.

MADELEINE.

C'est un méchant !

LÉOPOLD.

Un imbécile !

PIERRE

Ça n'empêche pas d'être un mari.

ENSEMBLE.

MADELEINE.

Pareil conte,

Sur mon compte,

Est une trahison !

Je n'crains guère

Ta colère...

Va, c'est bon, oui, c'est bon !

J'suis pas forte,

Mais n'importe,

Bientôt tu m'le paieras.

T'as beau faire,

Je l'espère,

Jamais tu n' m'épouseras.

LÉOPOLD.

Pareil conte,

Sur son compte.

Est une trahison !

Je modère

Ma colère ;

Mais c'est bon, oui, c'est bon !

Faible ou forte,

Il n'importe,

Tant que mon cœur battra.

La vachère,  
Je l'espère,  
Jamais ne l'épousera.  
PIERRE.  
Oui, je compte  
Sur sa honte, etc.

## SCÈNE X.

MADELEINE, LÉOPOLD.

MADELEINE, assise à droite et pleurant.

Ah ! mon Dieu ! mon bon Dieu ! qu'est-ce que  
je vais devenir ?

LÉOPOLD.

Rassure-toi, Madeleine ; on ne le croira pas...

MADELEINE.

Mais, vous le croirez, vous, monsieur ! et c'est  
là le plus terrible... vous allez supposer des  
choses...

LÉOPOLD.

Moi ! nullement, je le jure...

MADELEINE.

Si fait, si fait, je le vois bien ; vous vous ima-  
ginerez, comme il le dit... que j'étais, hier, à vous  
regarder, en cachette...

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai ?

MADELEINE, se levant.

Si ; mais tout simplement et sans mauvaise in-  
tention. Je me disais, tout ébahie : « Qu'est-ce que  
c'est donc que ce beau monsieur, qui n'est pas du  
pays, et qui est là en plein soleil, sur un rocher, à  
tirer des lignes sur du papier ? Est-ce que ça serait  
l'ingénieur du département ?... » Voilà, monsieur,  
pas autre chose !...

LÉOPOLD.

C'est tout naturel, et je te crois !

MADELEINE.

Je l'espérons bien... Faudrait avoir bien peu de  
cœur pour songer à quelqu'un, qui n'est jamais à  
ce qu'il fait, qui vous regarde sans vous voir...  
et vous dit : Je vous aime, en pensant à une  
autre ; car c'est une autre que vous aimez !...

LÉOPOLD.

Oui, et je l'ai perdue !... et elle n'est plus !

MADELEINE, soupirant.

C'est encore pis !... La beauté, ça se fane, ça  
vieillit ; mais un souvenir, c'est toujours jeune.

LÉOPOLD, étonné.

Que dis-tu ? Voilà une pensée et une expres-  
sion...

MADELEINE.

Dame ! je vous donne ça comme ça m'est venu.

LÉOPOLD.

Et c'est très bien... Car, tu ne sais pas, Made-

leine, non seulement tu es jolie, mais tu es aussi  
très aimable !

MADELEINE.

En vérité !... Dame ! en vous écoutant, peut-  
être que ça se gagne.

LÉOPOLD.

Quelques mois de soins et d'études te donne-  
ront une autre existence et une forme nouvelle.  
Alors rien ne te manquera, alors tu seras aussi  
charmante, aussi séduisante...

MADELEINE.

Que la marquise ?...

LÉOPOLD, embarrassé.

Eh ! mais... d'une autre manière...

MADELEINE, avec regret.

Ah ! c'est celle-là, c'est la sienne que je vou-  
drais ; mais c'est impossible aux filles d'heux  
nous... Elle était donc... bien belle ?...

LÉOPOLD.

Ravissante... adorable !...

MADELEINE.

Et vous disiez, pourtant, que je lui ressemblais ;  
vous mentiez donc, monsieur ?

LÉOPOLD, la regardant.

Non ! Elle avait ce que tu n'as pas... la distinc-  
tion et l'élégance ; mais tu as plus de naïveté et  
d'abandon... (Regardant Madeleine.) Quant à ses  
yeux, ils étaient !...

MADELEINE.

Plus beaux ?

LÉOPOLD.

C'est possible ! Mais ils respiraient la fierté ou  
bien la froideur et l'indifférence... tandis que les  
tiens ont une expression de reconnaissance, d'amitié,  
presque de tendresse...

MADELEINE.

Vous trouvez ?

LÉOPOLD.

Ensuite, s'il faut te le dire... Toi, Madeleine,  
tu n'as rien ; et la marquise avait un nom, de la  
naissance, une immense fortune...

MADELEINE, secouant la tête.

Ce qui est un grand avantage pour elle !

LÉOPOLD, vivement.

Non ! pour toi ; à mes yeux du moins ; car, en  
aimant une personne riche, on a l'air d'aimer sa  
richesse... Aussi, dans son salon, je me tenais à  
l'écart... muet et réservé, je l'adorais de loin, et  
jamais je n'ai osé lui dire : Je vous aime.

MADELEINE, avec joie.

Jamais, monsieur !

LÉOPOLD.

Jamais ! Tandis qu'après de toi, je l'ai osé  
tout de suite.

MADELEINE.

La belle avance, ça n'était pas pour mon  
compte !



LÉOPOLD.

En partie du moins!... Car mon seul vœu, Madeleine, le vœu d'un ami, c'est de te voir heureuse, c'est de te retrouver, si je le puis, quelqu'un digne de toi.

MADELEINE.

Je vous remercie, moi, monsieur; ce n'est pas la peine.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MADELEINE.

Parce que je veux rester comme je suis.

LÉOPOLD.

Ne pas te marier?

MADELEINE.

Jamais... j'y suis décidée.

LÉOPOLD.

Et quelles raisons?

MADELEINE.

Chacun a les siennes; et je vous prie de ne pas me les demander. Mais vous, monsieur?...

LÉOPOLD.

Moi!... grand Dieu!... peux-tu le penser?... Fidèle à celle que j'aime, rien ne me la fera oublier; maintenant surtout, que son souvenir est là, près de moi, souvenir vivant qui semble renaître en toi, Madeleine, et réunir les deux sentiments les plus doux de la vie, l'amour et l'amitié... Aussi, désormais, ta présence m'est nécessaire, je ne pourrais plus m'en passer, et tous mes jours, tous mes instants s'écouleront près de toi.

MADELEINE.

Ah! je le voudrais comme vous, monsieur; mais je sentons bien que ça ne se peut pas.

LÉOPOLD.

Que veux-tu dire?

MADELEINE.

Que c'est, pour vous, un amusement... un jeu qui trompe votre douleur... Mais, pour moi, pauvre fille, qui n'ai pas l'habitude d'être aimée, le semblant a trop l'air d'une réalité... c'est trop difficile à distinguer, et si j'allais confondre et me méprendre?... C'est peut-être déjà fait!

LÉOPOLD.

O ciel! que dis-tu?

MADELEINE.

Aussi, monsieur, s'il est vrai que vous avez quelque amitié pour la pauvre Madeleine... j'ai une grâce à vous demander.

LÉOPOLD.

Laquelle?

MADELEINE.

Vous ne me refuserez pas, n'est-il pas vrai?

LÉOPOLD.

Quelle qu'elle soit, je te le jure.

MADELEINE.

Au nom de la marquise... pour elle!

LÉOPOLD.

Pour elle... Et pour toi!..

MADELEINE.

Eh bien! monsieur, c'est de quitter ce pays, de partir aujourd'hui même, et de ne plus me revoir.

LÉOPOLD.

Quoi! Madeleine, renoncer à mon bonheur?

MADELEINE.

Moi, votre bonheur? je n'en suis que l'image.

LÉOPOLD.

Qu'importe! si elle me rattache à la vie... si elle me console... si elle me fait du bien!

MADELEINE.

Et si ça me fait du mal.. à moi! Oui... je ne sais ce que j'éprouve... (Montrant sa tête.) là, (Montrant son cœur.) et puis là... Par ainsi, m'est avis que si vous restiez davantage, ça finirait mal... il arriverait pour moi des malheurs.

LÉOPOLD.

Tu le crois?

MADELEINE.

J'en suis sûre...

AIR: Abi Lulli (de Reber.)

Un' pauvre fille vous implore,  
Vous la sauvez du danger;  
Vous seul pouvez me protéger...  
Moi, qui tout bas m' disais encore:

C'est lui, c'est lui,

Qui s'ra mon frère et mon ami!

LÉOPOLD.

Même air.

Tu le veux, et, malgré ma peine,  
Pour jamais je quitte ce lieu...  
Un baiser... le baiser d'adieu!...

(Madeleine s'éloigne.)

Tu me refuses, Madeleine?

MADELEINE, se rapprochant.

Nenni! nenni!

C'est pour mon frère et mon ami!

(Il l'embrasse.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, PIERRE, puis LE BARON,  
paraissant à la porte du fond.

PIERRE.

Ah! qu'est-ce que je vois là?

(Madeleine s'enfuit par la porte à droite, qui est restée ouverte, et qu'elle referme après elle.)

LE BARON, entrant après Pierre.

Qu'y a-t-il donc?

PIERRE.

Madeleine, ma fiancée, celle que vous voulez absolument me faire épouser pour mille livres...

LE BARON, avec impatience.

Eh bien ?

PIERRE.

Ce monsieur l'embrassait.

LE BARON, avec colère.

Lui ?... Léopold !...

PIERRE.

Lui-même ; je l'ai vu.

LE BARON, bas à Pierre, le calmant.

Allons, tais-toi... je te donne quinze cents francs.

PIERRE.

Ah !... A la bonne heure !

LE BARON, à Léopold.

Ah ça ! mon cher ami, tendre Céladon, beau ténébreux, qui deviez éternellement pleurer votre bergère... il me semble que les nôtres vous ont bien vite consolé, et que, malgré votre douleur, vous vous permettez...

LÉOPOLD.

Épargnez-moi, monsieur le baron, des railleries qui ne peuvent m'atteindre, et qui seraient sans but... Je ne nie point l'émotion que j'ai éprouvée à la vue de cette jeune fille... Vous-même en connaissez la cause... Mais, quel que soit l'intérêt que je lui porte ou l'affection qu'elle m'inspire, cela ne me fera pas rester un jour de plus dans ce pays, et, décidé à partir, je faisais mes adieux à Madeleine... avec sa permission.

PIERRE.

Ah ! dame ! si c'étaient des adieux... c'est différent, parce que les adieux... ce sont des circonstances...

LE BARON.

Atténuantes... tu le vois bien.

PIERRE, à Léopold.

Alors, excusez, monsieur...

LE BARON, à Léopold.

Oui, mon cher, pardonnez-nous d'avoir eu, un instant, des idées... et de vous avoir supposé des intentions... Cela arrive à tout le monde...

LÉOPOLD.

Je n'en ai pas d'autres que de continuer ma route...

LE BARON.

Aujourd'hui ?

LÉOPOLD.

A l'instant même !

LE BARON.

Permettez... permettez ! j'ai votre parole, et j'y tiens beaucoup, pour moi et pour ma femme, que j'attends demain ou après. Vous m'avez promis un portrait de la marquise, et nous ne trouverons jamais une pareille occasion.

LÉOPOLD.

C'est possible ; mais, je vous l'avoue, ce projet, qui m'avait charmé ce matin, me sourit beaucoup moins maintenant... et j'y suis peu disposé.

LE BARON.

Cela vous viendra ! il ne s'agit que de commencer.

LÉOPOLD.

Et puis, je n'ai rien de ce qu'il me faut... rien pour peindre... J'ai laissé ma boîte à couleurs à l'auberge où je suis descendu, à la Pomme de Pin.

LE BARON.

Chez le père de la grande Marianne... On va vous l'aller chercher. (A Pierre.) Pierre, cela te regarde... va vite et reviens.

PIERRE.

Oui, monseigneur, ce ne sera pas long.

(Il sort.)

## SCENE XII.

LE BARON, LÉOPOLD.

LE BARON.

Vous partirez après, mon cher, si cela vous convient, vous en êtes le maître, et je ne vous retiens plus ; mais je ne veux pas que mes frais de toilette soient perdus.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire ?

LE BARON.

Qu'il m'est venu une idée.

LÉOPOLD.

Ah !

LE BARON.

Oui, vraiment ; en Bretagne, on n'a que cela à faire ; en voilà deux ou trois qui m'arrivent depuis ce matin, et celle-ci est au sujet de ce portrait... J'ai donné mes ordres à M<sup>me</sup> Léonard, ma vieille gouvernante. Elle a cherché ce qu'il y avait de plus frais et de plus élégant dans les robes et les atours de M<sup>me</sup> la baronne, ma femme, et elle va habiller Madeleine en grande dame, en marquise, pour rendre la ressemblance encore plus frappante.

LÉOPOLD, vivement.

En vérité ?

LE BARON.

Et pour qu'elle vous serve ainsi de modèle.

LÉOPOLD.

Oui... oui... je comprends !

LE BARON.

Ah ! mon gaillard ! l'idée vous plaît, et, dès qu'on vous rappelle la marquise, voilà sur-le-champ votre tête qui se monte... Vous ne refusez plus, maintenant ?

LÉOPOLD, rêvant.

Mais comment ? sous quel aspect ?...

LE BARON, comme inspiré.

Attendez !... avec une corbeille de fleurs !

LÉOPOLD, rêvant, sans l'écouter.

Oui... elle les aimait.

LE BARON.

AIR : Contredanse de Cendrillon.

Vous approuvez, je le vois, mon dessin,

L'idée en est poétique et nouvelle.

En bon parent, je vais ici, pour elle,

En un instant dévaster mon jardin.

Dans ce tableau, je veux peindre des fleurs :

Je veux que ma cousine brille

Au milieu des roses, ses sœurs...

C'est presque un tableau de famille !

ENSEMBLE.

LÉOPOLD.

Il a raison ; j'approuve son dessin :

Dans ce tableau, dont elle est le modèle,

Il faut des fleurs fraîches comme elle,

Et qui n'auront, comme elle, qu'un matin.

LE BARON.

Vous approuvez, je le vois, mon dessin, etc.

(Il sort par la porte à gauche.)

### SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, seul.

Oui... oui... je le lui avais promis, et il faut bien tenir ma parole, d'autant plus qu'elle est antérieure à celle donnée à Madeleine... Mais aussitôt le portrait fini, je partirai... je le dois.

(Regardant vers la droite.)

### SCÈNE XIV.

LÉOPOLD, MADELEINE, habillée en grande dame, sort de la porte à droite

(Musique. — Air de Félicien David : *Mon bien-aimé d'amour s'enivre.*)

LÉOPOLD, reculant étonné.

Ah ! qu'ai-je vu ?... Mes yeux ou mon cœur ne me trompent-ils pas ?... Cette fois, c'est à en perdre la raison !... Louise ! Louise !... est-ce vous ? (Madeleine lui fait, de la tête, un signe négatif. — Soupirant.) Non !... ce n'est que toi !

MADELEINE.

Que l'on vient d'habiller ainsi. Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur ? et qu'est-ce qu'on va faire de moi ?

LÉOPOLD.

Ton portrait... qu'on m'avait demandé... et que je leur avais promis... Moi, retracer ton image pour eux, pour la leur livrer... Non... ils ne l'auront pas !... Ça m'est impossible maintenant !... (Regardant autour de lui.) Mais, avant qu'on ne vienne, laisse-moi prendre de toi, dans ce costume, une simple esquisse au crayon... pour moi, pour moi seul !...

MADELEINE, troublée.

Mais je croyais, monsieur, que vous m'aviez promis de quitter ce château !

LÉOPOLD.

Raison de plus pour emporter avec moi et mon bonheur et cette image que j'ai tant désirée... Je partirai après... je le jure !

MADELEINE.

Alors... dépêchez-vous donc !

LÉOPOLD, courant prendre son album

M'y voici ! C'est l'affaire d'un instant, et, quand je l'aurai quittée, il me rappellera sans cesse cette journée, et toutes les émotions si cruelles et si douces que j'ai éprouvées auprès de toi... Ne t'impatiente pas, je me dépêche. (Musique. — Il s'est assis près de la table à droite et a ouvert son album. Voyant Madeleine qui s'est placée derrière le fauteuil.) Non... ne te place pas ainsi, derrière ce meuble... je ne puis te voir...

MADELEINE change d'attitude, et se place à côté du siège.

Comme ça... c'est-y mieux ? .. ou bien comme ça ?...

(Elle appuie son coude sur le dos du fauteuil, et pose sa tête sur sa main.)

LÉOPOLD, la contemplant.

Ah ! qu'elle est belle !...

MADELEINE.

Eh bien ! mon-sieur, vous ne dessinez pas ?

LÉOPOLD.

Pardon... je n'y pensais plus...

MADELEINE.

Dame ! c'est que c'est fatigant de rester comme ça tout debout...

LÉOPOLD.

Tu as raison. (Lui indiquant le fauteuil.) Assieds-toi dans ce fauteuil, en face de moi. (Elle est assise.) Bien ! (Il dessine.) Deux minutes seulement. (Il s'arrête.) Tes yeux... non pas fixés sur la terre... je ne puis les voir... Lève-les... vers moi.

MADELEINE.

Est-ce bien, monsieur ?

LÉOPOLD, dessinant.

Oui... regarde-moi... toujours...

MADELEINE.

Est-ce bien ?



LÉOPOLD, avec émotion.

Non... ne me regarde pas, ça m'empêche de travailler.

MADELEINE.

Dame! monsieur, arrangez-vous; il faut pourtant avoir les yeux levés ou baissés.

LÉOPOLD.

Ni l'un... ni l'autre... Attends... Sais-tu lire?

MADELEINE.

Non, monsieur, c'est bien malheureux pour moi.

LÉOPOLD.

C'est égal... tu feras comme si tu lisais.. (Il prend le journal, qui est sur la table, et le lui donne.) Tiens!... prends ce journal... (Il va reprendre son album et se met à dessiner; puis s'adressant à Madeleine qui a l'air de lire le journal.) Bien!... ne remue pas, reste immobile... (L'orchestre redit en sourdine l'air qui commence cette scène.) Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle donc? Elle paraît troublée... ses mains tremblent!... elle laisse échapper ce papier... Elle se trouve mal! (Courant à elle, et se jetant à genoux.) Madeleine... Madeleine, reviens à toi!...

## SCÈNE XV.

LÉOPOLD, à gauche, à genoux devant Madeleine, lui faisant respirer des sels; LE BARON, sortant de la porte à gauche, avec une corbeille de fleurs; PIERRE, au fond, tenant la boîte à couleurs à la main.

PIERRE, poussant un grand cri et laissant tomber la boîte à couleurs.

En voici bien d'une autre!

LE BARON, courant à lui.

Veux-tu te taire!

PIERRE.

Me taire! quand ce monsieur est là, à genoux devant ma prétendue!... devant celle que vous voulez me faire épouser pour quinze cents francs!

LE BARON, lui serrant la main.

Je t'en donne deux mille!

PIERRE.

Ah! .. A la bonne heure!

LE BARON, à Pierre.

Tu vois bien que c'est un jeu.

LÉOPOLD, toujours à genoux, se retournant vers le baron.

Venez donc!... elle se trouve mal.

LE BARON, à Pierre.

Vite chez moi... des sels... mon flacon...

PIERRE.

Ou un verre d'eau fraîche... J'y vais!... Mais veillez sur eux... pour empêcher le dommage... Il y en a déjà assez... comme ça... (Il sort.)

L'IMAGE.

## SCÈNE XVI.

LE BARON, près de la porte à droite, renvoyant Pierre; sur le devant à gauche, MADELEINE, assise dans le fauteuil, et LÉOPOLD, toujours auprès d'elle.

LÉOPOLD.

Non... non... elle revient!... (A demi-voix, avec tendresse.) Adieu, Madeleine!... adieu, je pars!

MADELEINE, le retenant et à voix basse.

Non! restez maintenant!

LÉOPOLD, étonné.

Que dit-elle?

LE BARON, revenant.

Eh bien?...

MADELEINE, apercevant le baron revenu près d'elle.

Ce n'est rien... rien, monseigneur... la fatigue, la chaleur... et l'étonnement...

LE BARON.

De te trouver si belle... n'est-ce pas? Mais puisque vous étiez déjà en séance... que je ne vous dérange pas... Continuez... (Regardant Madeleine.) Ah! comme tu te tiens!... C'est la tenue qui fait la grande dame... La taille droite... comme moi... (Elle se lève.) Pas mal!... La démarche aisée... comme moi... (Elle fait quelques pas.) Pas mal du tout, pour une paysanne... Le regard coquet et railleur!... (Elle le regarde en souriant.) Très bien, ma foi!... véritable grande dame! (D'un ton ironique.) Eh bien!... quelles nouvelles, chère marquise?

MADELEINE, l'imitant, en jouant de l'éventail.

De très curieuses, mon cher baron!

LE BARON, riant, et s'adressant à Léopold.

Bravo! c'est cela!

MADELEINE, de même.

On prétend que, pour se soustraire à d'indignes traitemens, la petite marquise de Brevannes a fait courir le bruit de sa mort. (Musique.)

LÉOPOLD, avec étonnement.

Grand Dieu!...

LE BARON, riant.

Qu'est-ce qu'elle dit?... qu'est-ce qu'elle dit?...

MADELEINE, d'un ton plus grave.

Que, pendant ce temps, elle se tenait cachée chez sa vieille nourrice, au fond de la Bretagne...

LÉOPOLD, dont le trouble augmente.

O ciel!

LE BARON, de même.

Comment!...

MADELEINE.

Décidée à y rester toujours... si la mort de M. de Brevannes, qu'elle vient d'apprendre, ne l'avait rendue à la vie et (Tendant la main à Léopold.) à la liberté.

LÉOPOLD, hors de lui et tombant à genoux.

C'est elle!... Louise!

LE BARON, de l'autre côté, en faisant autant.

Ah! pardon! pardon, madame!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIERRE, apportant un verre d'eau sur une assiette. Il aperçoit Madeleine debout entre les deux hommes à ses genoux. Il pousse un cri et laisse tomber l'assiette.

PIERRE.

Deux, maintenant!... deux!... à la fois!... Et vous aussi, monsieur le baron!...

LE BARON.

Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

PIERRE.

Une prétendue... que vous vouliez me faire épouser pour deux mille francs!...

LE BARON.

Va te promener!

PIERRE.

Je ne fais que ça!

LE BARON.

Que diable! tu es trop susceptible, tu finiras par me ruiner!

LÉOPOLD, à la marquise.

Quoi! c'est donc bien vrai!... La marquise, que j'aimais tant...

LA MARQUISE.

C'était moi!

LÉOPOLD.

Et... Madeleine, dont j'étais aimé...

LA MARQUISE.

C'est moi!

PIERRE.

Et moi?... il ne me reste donc rien que la grande Marianne et les cinq francs que monsieur m'a promis, ce qui, joint aux deux mille francs de monsieur...

LE BARON.

Du tout! Je ne donne rien!...

LA MARQUISE.

Je les donnerai, moi.

PIERRE.

Quel bonheur! j'ai deux mille cinq cents francs!...

LA MARQUISE.

Et tu ne m'épouses pas! nous y aurons tous gagné!... (A Léopold.) Et vous, Léopold, mon véritable ami, parlez-moi franchement: de la marquise ou de... c'te pauvre Madeleine... laquelle aimiez-vous le mieux?

LÉOPOLD.

Ne me le demandez pas!

AIR: Du Baiser au porteur.

De choisir, hélas! il me coûte...

Je le voudrais... et ne le peux!

LA MARQUISE.

Il faut alors, et dans le doute,

Vous les donner toutes les deux.

LÉOPOLD.

Dieu puissant! j'ai donc en partage

Et le ciel même et sa félicité!...

Votre vue en était l'image,

Mais votre amour est la réalité!

LA MARQUISE, au public.

Même air.

Lorsque, voyageuse étrangère,

J'arrive en de nouveaux climats,

Un seul espoir, peut-être téméraire,

En ces lieux a guidé mes pas,

Près de vous a guidé mes pas:

J'avais rêvé votre suffrage

Et les bravos de l'hospitalité...

Messieurs, applaudissez l'Image,

Et je vais croire à la réalité.

FIN.

Nota. — S'adresser, pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.



SCÈNE V.

# LA CUISINIÈRE MARIÉE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. L. COUAILHAC ET MARC-MICHEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 19 AVRIL 1843.

| PERSONNAGES.                             | ACTEURS.      | PERSONNAGES.                                 | ACTEURS.                   |
|------------------------------------------|---------------|----------------------------------------------|----------------------------|
| BIBERLOT, cuiseur de bitume.             | MM. SAGEDIEU. | boriste.....                                 | M. DESPLACES.              |
| MONSIEUR PETITGRIS, ancien fourreur..... | Tourtois.     | VICTOIRE, cuisinière, femme de Biberlot..... | M <sup>mes</sup> ELÉONORE. |
| CÉLESTIN, garçon épicier....             | D'HERNESTAT.  | MADAME PETITGRIS.....                        | RHÉAL.                     |
| MONSIEUR CHICOREUX, her-                 |               | AMANDA.....                                  | DÉLIOT.                    |

*La scène se passe à Paris, chez M. Petitgris.*

Le théâtre représente une cuisine; entrée principale au fond; deux portes à gauche; une porte à droite, au premier plan. Le deuxième plan est occupé par le fourneau; buffet, table, chaises, vaisselle.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOIRE, puis CÉLESTIN.

VICTOIRE, *entrant par le fond avec un panier de provisions; elle jette un coup d'œil sur les deux portes latérales. Ah ben! c'est bon... pas encore levés à neuf heures!... ce que c'est que d'être rentiers!... (Déposant son panier.) V'là toujours mes provisions pour le gala de ce soir. (Se retournant.) Ah ça, où est donc ce grand benêt de garçon épicier? est-ce qu'il est resté dans l'es-*

*calier? (Appelant.) Monsieur Célestin! monsieur Célestin!*

CÉLESTIN, *paraissant au fond; il porte un pain de sucre, un sac de café et des bœufs.* Mamzelle Victoire, votre féroce bourgeois n'y est pas?...

VICTOIRE. Eh! non; monsieur et madame Petitgris sont encore dans leurs chambres. *(Célestin entre craintivement.)* Voyons, dépêchez-vous, mettez tout ça sur ce buffet.

CÉLESTIN, *se débarrassant de ses provisions. Voilà.*

*Il regarde avec crainte derrière lui.*



VICTOIRE. Ah ça, qu'avez-vous donc à trembler comme ça ?

CÉLESTIN. C'est que cet ancien fourreur de la rue aux Ours a pour moi des procédés si désagréables !...

*Air du Charlatanisme.*

Ce commerçant passa ses jours  
A trafiquer de la fourrure  
De panthères de tigres et d'ours,  
Monstres dont frémit la nature !  
De ces féroces animaux  
Cet ex-fourreur atrabilaire  
Contracta les instincts brutaux,  
Et c'est en vivant dans leurs peaux  
Qu'il en a pris le caractère.

Et chaque fois qu'il me rencontre chez lui, vlan ! (*Il fait le geste de donner un coup de pied.*) Toujours au même endroit... C'est au point que je n'ai presque plus d'agrément à m'asseoir.

VICTOIRE. Ah ! dam, aussi, pourquoi que vous vous êtes avisé, v'là quinze jours, de lui demander la main de mademoiselle Amanda ?

CÉLESTIN, avec feu. Pourquoi, Victoire, pourquoi ?

VICTOIRE. Pas si fort donc... Si vous croyez qu'ils vont vous donner leur nièce... eux qui sont d'un ridicule sur l'article mariage ! au point qu'ils ne veulent pas même que leur cuisinière ait un époux... M'en ont-ils fait de ces questions quand je suis entrée à leur service v'là six mois !... J'espère que vous n'avez ni amoureux ni prétendu... a dit madame ; encore moins de mari, mamzelle, a ajouté monsieur.

CÉLESTIN. De mari, mamzelle !... mais cet homme-là est bête comme une autruche... Mais puisque le tigre sommeille, faites-moi donc voir Amanda, ô Victoire ! faites-la-moi voir... n'importe dans quel négligé du matin...

VICTOIRE. La voir !...

CÉLESTIN. Pas plus... je ne la toucherai pas... je ne lui parlerai pas, je ne veux que lui remettre en mains propres ce poulet tendre et brûlant.

VICTOIRE. Un billet rose !

CÉLESTIN. Sans adresse et sans signature, comme ceux que je lui lance tous les soirs par la petite fenêtre du cabinet qui est au bout de ce petit corridor.

VICTOIRE. Ah ! vous lui écrivez...

CÉLESTIN. Et elle me répond tous les lendemains... par la même ouverture... sur un papier vert... couleur d'espérance...

VICTOIRE. Mais c'est pas possible, mamzelle n'est pas ici.

CÉLESTIN. Pas ici ?...

VICTOIRE. Le jour de votre demande en

mariage, son oncle et sa tante l'ont ramenée à sa pension.

CÉLESTIN. Allons donc !

VICTOIRE. Même qu'on doit l'aller chercher aujourd'hui pour la fête de madame et pour le grand dîner.

CÉLESTIN. Et mes réponses vertes ?...

VICTOIRE, à elle-même. Est-ce que par hasard la bourgeoise...

PETITGRIS, appelant de sa chambre. Nastasie !...

CÉLESTIN. Le Petitgris !...

VICTOIRE. Filez vite, ou gare la botte...

CÉLESTIN. Amanda revient aujourd'hui... Tenez, Victoire, remettez-lui mon billet rose... en mains propres...

VICTOIRE, hésitant. Ah ! mais...

CÉLESTIN, le lui faisant prendre. C'est pour le bon motif.

VICTOIRE, le mettant dans la poche de son tablier. Allons !...

CÉLESTIN. Et vous savez notre promesse... Si notre mariage se fait... 500 francs pour vous sur la dot.

VICTOIRE. Si je n'ai jamais que cet argent-là...

CÉLESTIN. Vous l'aurez, mamzelle Victoire.

PETITGRIS, de sa chambre. Nastasie !...

VICTOIRE, poussant Célestin dehors. Eh ! vite !...

CÉLESTIN, reparaissant. Mamzelle Victoire, vous l'aurez.

VICTOIRE. C'est bon !... (*Elle le fait sortir.*) Mamzelle... mamzelle... C'est qu'ils le croient tous...

Elle prend son cabas et sort par la 2<sup>e</sup> porte de gauche à l'instant où Petitgris sort de sa chambre.

## SCÈNE II.

PETITGRIS, puis M<sup>me</sup> PETITGRIS.

PETITGRIS, entrant et achevant de s'arranger. Là !... voilà... Mais que fait donc Nastasie ? je gagerais que la coquette... (*Voyant ouvrir la porte de sa femme.*) Ah !... (*Lui prenant la main.*) Chère amie !

*Air de Ma maîtresse et de ma femme.*

De ton époux sincère,

Ma chère,

L'amour

Ténderement te souhaite

Ta fête

En ce jour !

D'un charmant privilège

Permits-lui d'user...

Et sur ton front de neige

Reçois son doux baiser.

*Lui offrant un bouquet de renoncules qu'il tenait  
caché derrière lui.*

Daigne encore accepter ce léger hommage  
Que tu surpasses par ta fraîcheur.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *souriant.*

Un bouquet, cher bijou! (*A part.*) Quel affreux présage  
Pour un mari dans sa couleur!

ENSEMBLE.

PETITGRIS.

De ton époux fidèle

L'amour,

En ce jour,

Ici te renouvelle

Ses serments

Constants!

Pour son Anastasie

Brûler à jamais,

Oui, voilà de sa vie

Les plus doux souhaits.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *a part.*

Quand d'un époux fidèle,

L'amour,

En ce jour,

Ici me renouvelle

Des serments

Constants,

Ma noire perfidie

M'inspire des regrets;

Le remords dans ma vie

Se glisse pour jamais.

PETITGRIS, *montrant le bouquet.* Il est  
gentil, pas vrai?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Moins que toi, chéri. (*A  
part.*) Pauvre Adolphe!... et moi qui'ai eu  
l'imprudence de répondre aux mystérieux  
billets roses qu'un inconnu... ingrate que je  
suis!...

PETITGRIS, *revenant.* Mais ce n'est pas  
tout... Qui donc qui avait envie d'une jolie  
petite campagne aux environs de Nogent?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Celle des Méliflu! tu as  
terminé?

PETITGRIS. Non! non, pas encore! il tient  
toujours à 35... moi je tiens à 30. *Mordicus!*  
Mais tu sais... ces anciens bonnetiers sont  
sensibles à un bon dîner... Je les ai invités  
pour ce soir... entre le poivre et la salade, je  
les entretiens, je les entortille... je les fascine...  
et au dessert... Stasie, je te fais hom-  
mage de la charmante villa et peut-être aussi  
d'un neveu.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Un neveu?

PETITGRIS. Un mari pour Amanda; que  
tu vas aller chercher à sa pension. Un joli  
petit mari.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Qui ça?

PETITGRIS. Encore un de nos invités...  
notre ex-voisin de la rue des Gravilliers.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Timothée Chicoreux?

PETITGRIS. L'herboriste... j'ai le doux  
espoir qu'assis à table à côté de notre nièce...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Mais Amanda se déteste

PETITGRIS. Qu'est-ce que ça prouve? ne  
te souviens-tu pas que lorsque je t'ai épou-  
sée... et cependant... depuis... (*Soupirant  
gaillardement.*) Ah!... Ainsi tu vois qu'il nous  
faut un repas... mais... un repas diploma-  
tique... et je veux recommander à Victoire...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. J'ai aussi à lui parler.  
(*Appelant.*) Victoire... Victoire...

VICTOIRE, *entrant par la 2<sup>e</sup> porte de  
gauche.* Bonjour, monsieur... madame...  
Bonne fête, madame.

Elle fait la révérence.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Merci, mademoiselle.

VICTOIRE, *a part.* Toujours mamzelle.

Elle se met à éplucher des légumes.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Nous direz-vous avec qui  
vous parliez ici tout à l'heure pendant que je  
m'habillais?

PETITGRIS. Je suppose que tu n'as pas  
d'amoureux... que tu ne cultives ni le pom-  
pier ni le fantassin!

AIR d'*Aristippe.*

Victoir', tu connais la consigne,

Tu sais que je ne veux ici

Ni pompier, ni troupe de ligne,

Ni petit cousin, ni mari :

Par ce moyen, vois-tu, j'espère

Ne jamais trouver en ces lieux

Mon bordeaux tournant à l'eau claire,

Mon bouillon privé de ses yeux.

Quelle était cette voix mâle avec qui tu  
dialoguais?

VICTOIRE. Hé! monsieur; c'était le garçon  
épicier.

PETITGRIS. Le jeune Célestin?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Ce petit drôle qui a osé  
nous demander la main d'Amanda?...

PETITGRIS. Ah ça, mais, il veut donc  
que j'use mes bottes sur ses fonds de cu-  
lotte?

VICTOIRE. Pardine! mais il faut bien qu'il  
apporte les provisions de chez son patron...

PETITGRIS. Je vais déclarer à l'épicier que  
s'il envoie de nouveau chez moi ce jeune  
intrigant, je lui retire ma pratique... ou  
j'achète à l'instant des bottes à triple se-  
melle... En voilà assez!... je n'ai pas le temps  
aujourd'hui de me mettre en colère... Dis-moi.  
tu as tout ce qu'il faut?... il s'agit de te dis-  
tinguer, de te surpasser toi-même.

VICTOIRE. N'ayez pas peur, monsieur...  
laissez-moi faire.

PETITGRIS. De ton repas dépendent les  
destinées de deux grandes affaires que je mi-  
jotte avec le plus vif intérêt... Si, grâce à toi,  
je réussis... je suis capable... ma foi, oui,  
j'en suis capable...

VICTOIRE. De quoi, monsieur?

PETITGRIS. De t'accorder, à titre de grati-  
fication, un livret de cent écus sur la caisse  
d'épargne.



VICTOIRE. Cent écus !

PETITGRIS. Et là-dessus, Stasie, à la pension de ta nièce; moi, chez nos invités, et toi, Victoire, à tes fourneaux.

ENSEMBLE.

Air :

M. et M<sup>me</sup> PETITGRIS.

Songe à nous faire,

Ma chère,

Un repas des plus

Dodus.

Et pense à ta récompense,

Gagne bien tes cent écus.

VICTOIRE.

Je vais vous faire,

J'espère,

Un repas des plus

Dodus.

Comptez d'avance

Qu'en conscience

Je gagn'rai les cent écus.

M. et M<sup>me</sup> Petitgris sortent par le fond.

### SCÈNE III.

VICTOIRE, seule, s'occupant de son dîner.

Cent écus d'un côté... peut-être 500 francs de l'autre... et puis les économies que je fais chaque jour sur mon marché... Allons! allons! la place n'est pas mauvaise, je pourrai me refaire ici... pourvu que mon paresseux de mari ne vienne pas trahir mon "incognito" de demoiselle. Oh! il n'y a pas de danger... v'là six mois qu'il est parti en province pour le pavage en bitume, et avant qu'il ait bitumé les quatre-vingt-six départements...

### SCÈNE IV.

VICTOIRE, BIBERLOT.

BIBERLOT, paraissant au fond avec son parapluie et un petit paquet. Mamzelle Victoire, si vous plaît?

VICTOIRE, se retournant. Ah! mon Dieu!

BIBERLOT, la reconnaissant. C'est elle!...

VICTOIRE. Biberlot!... mon mari!...

BIBERLOT. En propre personne... qui te rapporte un cœur brûlant (montrant le paquet) et un déshabillé tout frais acheté à la foire de Brives-la-Gaillarde.

VICTOIRE, troublée et distraite. Un déshabillé... certainement... C'est bien aimable; mais que viens-tu faire ici, malheureux?

BIBERLOT. Je viens t'ouvrir mes bras... et te presser sur ce cœur fidèle qui depuis six mois en éprouve le besoin... (à part) mélangé de jalousie.

VICTOIRE. Tomber chez les gens comme une bombe... toi qui m'avais promis dans tes lettres de rester au moins un an dehors...

BIBERLOT. Ah! voilà!... l'homme propose... et le guignon dispose.

Il s'assoit.

VICTOIRE. Est-ce que tu comptes t'installer ici?

BIBERLOT. Je boirais bien une goutte de quelque chose, si tu en avais.

VICTOIRE. Hein!

BIBERLOT. Le soleil... la poussière... j'ai le gosier d'un sec!...

VICTOIRE, lui donnant une bouteille et un verre. Allons! voyons... rafraichis-toi bien vite.

BIBERLOT, se versant. A la bonne heure, à ta santé... (Il boit.) Tiens! il est gentil!...

VICTOIRE. Dépêche-toi donc.

BIBERLOT. Tu veux savoir le pourquoi de mon retour imprévu... voilà... Tu n'ignores pas, Victoire, qu'après avoir consommé ton fonds de cabaret de la barrière de la Chopinette, faute de consommateurs, et pendant que tu cherchais à rentrer en condition, j'étais parti en qualité de cuiseur de bitume, avec un entrepreneur de mes amis; cet homme ne se proposait rien moins que de doter la ville de Brives-la-Gaillarde des bienfaits du trottoir en bitume... (S'interrompant.) Je mangerais bien une tranche de quelque chose, si tu en avais.

VICTOIRE. Ah ça, est-ce que tu crois...

BIBERLOT. Ce greudin de petit vin m'a ouvert l'appétit... j'ai l'estomac d'un creux!...

VICTOIRE. Eh ben! il est sans gêne. (Pre-nant un plat dans le buffet.) Tiens, voilà un restant de jambon... mais dépêche-toi... Si monsieur...

BIBERLOT. N'a pas peur. (Il se sert.) Nous v'là donc partis pour Brives-la-Gaillarde par celle de la rue Saint-Honoré de Gaillarde. Arrivés à Brives, la première chose que nous voyons, c'est que nous ne voyons pas le moindre vestige de trottoir... nous qui venions pour les incruster d'asphalte!... c'était vexant! Cependant nous ne perdons pas courage, et après plusieurs semaines et plusieurs mois de sollicitations, de pétitions et de recommandations, on finit par nous confier une petite place large comme la main... et que les Brivois... les gaillards!... ont la fatuité d'appeler la grande place!... Enfin! c'est bon!... et ton jambon aussi.

VICTOIRE, impatientée. Mon petit Biberlot, je t'en prie...

BIBERLOT. Je m'installe donc au milieu de cet emplacement avec ma marmite et ma cuillère à pot... et je me mets à cuisiner ma purée... que ça vous répandait un parfum de patchouli!... toute la ville s'est tenu le nez



pendant huit jours et huit nuits... ça commençait déjà à ne pas mettre notre ragoût en bonne odeur auprès des Brivois... Enfin, le huitième jour, un dimanche, jour de foire et de revue, nous livrons aux autorités gaillardises la place parfaitement bitumée. Il faisait un soleil des plus dardants; la garde nationale, bravant les feux de cet astre, se range de front sur notre asphalte, on exécute l'exercice du fusil... très-bien... on passe à la charge en douze temps... parfait!... il ne restait plus qu'à défilér devant le drapeau. Le colonel commande: «Par file à gauche... arche!...» Rien! personne ne bouge! cet officier supérieur, étonné, récidive son ordre... «Pas accéléré... arche!...» Rien!... immobiles... On voyait bien des genoux qui cherchaient à aller; mais les pieds! bernique, collés... enracinés comme une allée de peupliers... Notre farceur de bitume, échauffé par un astre du jour beaucoup trop crâne, s'était permis de retenir la milice gaillarde par la plante des pieds. Il fallut toutes les pioches du pays pour déraciner la revue... qui sans ce secours serait restée là pendant plusieurs années... Tu comprends qu'après cette aventure fantastique, notre système de pavage fut pour jamais foulé aux pieds par les Brivois-les-Gallardois... Il fut question de nous assommer... Mon entrepreneur partit le soir même pour Carpentras, avec l'intention d'y renouveler des essais... et moi je viens à Paris auprès d'une épouse adorée... bien décidé à y couler mes jours et à ne plus couler aucune espèce de bitume.

VICTOIRE! Rester ici!... mais tu n'y penses pas!

BIBERLOT. Au contraire... j'y ai beaucoup pensé: l'état de fondeur de trottoir m'embête horriblement... je ne peux pas mordre à la chose... son odeur me fait éternuer... et loin de toi, Victoire, l'amour et la jalousie m'inspirent les idées les plus capitales... Victoire, je suis jaloux comme un dromadaire africain... je suis jaloux de ton fruitier, de ton charbonnier... et de ton porteur d'eau; je me figure des choses désagréables pour un mari, je me figure...

VICTOIRE. Des bêtises...

BIBERLOT, avec force. Pourquoi que tu as renié le nom de ton époux?... Pourquoi que vous vous êtes parée du titre fallacieux de demoiselle?

VICTOIRE. Mais je te l'ai écrit dix fois: parce que mes bourgeois ne veulent pas d'une cuisinière mariée.

BIBERLOT. Et à cause?

VICTOIRE! Sous prétexte qu'un mari de cuisinière nuit toujours aux provisions de la maison.

BIBERLOT, la bouche pleine. Quel préjugé!

VICTOIRE. Mais tu me fais perdre mon temps... j'ai un grand dîner à faire... même que Monsieur m'a promis cent écus s'il est content de mon dîner!

BIBERLOT. Cent écus!... comme ça m'irait... moi qui n'ai que ça d'économies!

Il tire de sa poche deux échantillons d'asphalte.

VICTOIRE. Qu'est-ce que ça?

BIBERLOT. Mes échantillons de pavé... deux fragments de la grand'place de Brives-la-Gaillarde. (*Il les donne à Victoire, qui les pose sur la table où sont les provisions.*) Cent écus!...

VICTOIRE. Et de plus, mamzelle Amanda... la nièce des bourgeois...

BIBERLOT. Eh ben?

VICTOIRE. Elle doit me donner 500 francs sur sa dot, après son mariage.

BIBERLOT. En tout huit cents...

VICTOIRE. Juste de quoi racheter une petite guinguette hors barrière.

BIBERLOT. Nom d'un trottoir, ça m'irait bien mieux que le bitume.

VICTOIRE. Mais si le bourgeois te trouve ici... il me met à la porte.

BIBERLOT. Sapristi! je file... En tout huit cents! Je vas me loger en garni chez la mère Durand.

VICTOIRE. C'est ça, et demain en allant au marché!...

BIBERLOT. Convenu.

VICTOIRE, prêtant l'oreille. Ah! mon Dieu!

BIBERLOT. Hein!...

VICTOIRE. On monte l'escalier...

BIBERLOT. Fichtre!

VICTOIRE. Les bourgeois... nous sommes perdus...

BIBERLOT. Fourre-moi quelque part.

VICTOIRE, à la porte du fond. On approche... vite... vite... dans ma chambre.

Elle lui indique la 2<sup>e</sup> porte du côté gauche.

BIBERLOT. Par où?... par là... suffit.

Il entre par méprise dans la chambre de M<sup>me</sup> Petitgris.

VICTOIRE. Ciel! que fait-il! dans la chambre de madame!

Elle veut aller à lui, mais entendant entrer, elle s'arrête tremblante.

## SCÈNE V.

VICTOIRE, CÉLESTIN, BIBERLOT *caché*.

CÉLESTIN, au fond, toussant. Hem!

VICTOIRE, se retournant et avec colère. Célestin?... ah! que le diable le patafole!...

CÉLESTIN, discrètement. Est-elle arrivée?

VICTOIRE, avec colère. Qu'est-ce que vous venez chercher ici? qu'est-ce que vous demandez?

CÉLESTIN. Je venais savoir si...

VICTOIRE. Laissez-moi tranquille.... partez!... Mais partez donc!

Elle le fait peu à peu reculer jusqu'à la porte du fond.

BIBERLOT, *entr'ouvrant la porte de la chambre. A part.* Qu'est-ce qu'il y a?

CÉLESTIN, *ahuri, à l'actrice.* Oh! mais! oh! mais! oh! mais!

BIBERLOT, *l'apercevant, à part.* Un criquet... en manches de veste.

CÉLESTIN. Je ne vous ai jamais vue comme ça, Victoire...

VICTOIRE, *le faisant reculer.* C'est possible...

CÉLESTIN. Vous qui ce matin encore étiez douce pour moi.... comme une tartine de raisiné.

VICTOIRE, *même jeu.* Ça se peut... mais dans ce moment...

BIBERLOT, *à part.* Je la gêne...

CÉLESTIN. Vous qui connaissez mon amour et qui compatissez.... car vous y compatisiez... ô Victoire!...

VICTOIRE. Je ne dis pas non...

BIBERLOT, *levant son parapluie et prêt à s'élancer sur Célestin.* Ah! saprrr!

VICTOIRE, *l'apercevant.* Ciel!...

Elle court à la porte de la chambre et la referme vivement sur Biberlot.

CÉLESTIN, *qui était arrivé en reculant jusque sur le pas de la porte du fond, reçoit par derrière un coup de pied de Petitgris qui arrive.* Oh! (*Le coup le fait rentrer en scène, il dit sans se retourner:*) C'est le Petitgris!...

VICTOIRE *effrayée.* Le bourgeois!...

## SCÈNE VI.

VICTOIRE, PETITGRIS *portant un homard*, CÉLESTIN.

PETITGRIS, *s'arrêtant à la porte, avec une colère railleuse, à Célestin.* Encore ici? toujours ici?...

CÉLESTIN. Respectable bourgeois...

PETITGRIS. Pas un mot, jeune brigand. (*A Victoire.*) C'est gentil!... c'est fringant!...

VICTOIRE. Mais, monsieur.... c'est-y ma faute si ce...

PETITGRIS, *sévèrement.* Taisez-vous... et prenez ce homard.

Victoire va poser le homard sur la table.

PETITGRIS, *barrant le passage à Célestin qui cherchait à s'esquiver.* Et toi, scélérat... non content d'avoir osé persécuter ma nièce d'un amour insolite et intempestif... tu viens ravager le cœur de ma cuisinière.

CÉLESTIN. Mais, ancien fourreur...

PETITGRIS. Et un jour de grand repas encore!...

Il marche vers Célestin qui recule

CÉLESTIN. Monsieur Petitgris!...

PETITGRIS, *même jeu.* Tais-toi, Lovelace... Faublas... Casanova... Décampe.

CÉLESTIN. Je m'en vais... eh ben, je m'en vais...

PETITGRIS, *même jeu.* Tourne-moi les talons.

CÉLESTIN, *effrayé.* Jamais!... jamais!...

Il est arrivé en reculant jusqu'à la porte du fond; il se heurte avec Mme Petitgris qui arrive avec Amanda.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> PETITGRIS, AMANDA.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *poussant Célestin.* Le maladroit!

CÉLESTIN, *rejeté en scène et reconnaissant madame Petitgris.* Ah! fichtre!...

VICTOIRE, *à part.* Madame! je suis morte!...

CÉLESTIN. Amanda!...

AMANDA, *à elle-même.* Célestin!...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *reconnaissant Célestin.* Mais que vois-je!... comment!

PETITGRIS. J'étais en train de lui montrer le chemin... et je...

Il veut aller vers lui, Amanda passe entre eux.

AMANDA. Bonjour, mon oncle... mon bon petit oncle. (*Bas à Célestin.*) Sauvez-vous.

PETITGRIS. Bonjour, mon enfant, bonjour. (*Voulant aller à Célestin.*) Mais laissez-moi...

AMANDA. Vous ne m'embrassez pas?

PETITGRIS. Si fait... si fait... je... (*L'embrassant.*) Tiens! tiens!... (*Célestin pendant ce temps baise la main d'Amanda: Petitgris s'en aperçoit, éloigne Amanda, et donne un coup de pied à Célestin.*) Ah! gredin!...

CÉLESTIN. Touché.... c'est égal.... j'emporte quinze hectogrammes de bonheur.

Il se sauve.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins CÉLESTIN.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Petit insolent!

PETITGRIS. Polisson!

AMANDA. Oh! mon oncle!

PETITGRIS. En voilà assez; je n'ai pas le temps aujourd'hui de me mettre en colère; mais, ventre d'ours! s'il a l'audace!.... en voilà assez.

VICTOIRE, *à part.* Je dois être vert-chou.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à son mari.* Tu as vu nos invités?...

PETITGRIS. Oui, oui, ils seront ici dans



une heure... (*A Amanda.*) Les Méliflu... tu sais, et puis mademoiselle Chicoreux... et son frère. Timothée Chicoreux. (*Appuyant.*) Timothée y sera... (*Lui tapant légèrement sur le bras.*) Sois gentille avec lui.

AMANDA. Moi? avec ce grand vilain laid?...

PETITGRIS, *se contenant.* Hein?... Enfin, je n'ai pas le temps.... Mes enfants, occupez-vous des crêmes, des hors-d'œuvre, du dessert; donnez un petit coup de main à Victoire en vous amusant.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Oui, chéri... le temps de quitter nos chapeaux et nos crispins...

Elle se dirige vers sa chambre.

VICTOIRE, *se plaçant devant la porte de la chambre.* Madame!

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Eh bien?

VICTOIRE, *balbutiant.* Si... si vous alliez faire un petit tour de promenade avec monsieur et mamzelle... le grand air... ça... ça ouvre l'appétit... et...

PETITGRIS. Elle nous envoie promener!

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Cette fille a quelque chose d'égare dans la physionomie.

PETITGRIS. C'est ce scélérat... si jamais!... en voilà assez...

VICTOIRE, *voulant prendre le chapeau et le crispin des mains de madame Petitgris.* Eh ben, donnez, madame, donnez... je vais...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Ah! mais à la fin!

Elle l'a repoussé et passe pour entrer dans sa chambre.

VICTOIRE, *poussant un cri.* Ah! madame! madame! madame!

Elle se laisse tomber sur une chaise.

PETITGRIS, *la soutenant.* Eh bien, quoi? Victoire!

AMANDA. Elle se trouve mal.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *s'arrêtant.* Conçoit-on rien...

PETITGRIS, *frappant dans les mains de Victoire.* Malheureuse!..... mais tu n'en as pas le droit...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Mon flacon! (*Elle cherche dans ses poches.*) Ah! sur ma toilette...

VICTOIRE, *s'levant vivement et s'efforçant de se remettre.* Non, merci... c'est passé... v'là que c'est passé.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *la regardant fixement.* Victoire! il y a quelque chose là-dessous.

PETITGRIS, *montrant la porte à gauche.* Ou plutôt il y a quelque chose là-dedans....

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Chez-moi!

PETITGRIS. Ça serait fort... (*A Victoire.*) Répondez!...

VICTOIRE. Eh ben, monsieur.... eh ben, oui... il y a... il y a...

PETITGRIS. Quelqu'un!

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Ciel!

PETITGRIS. Dans la chambre de Stasie!...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part.* L'inconnu aux billets peut-être..

PETITGRIS. Et ce quelqu'un, c'est...

VICTOIRE. C'est... c'est...

PETITGRIS. Un homme?

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, BIBERLOT en cuisinière.

BIBERLOT, *sortant de la chambre de madame Petitgris; il est en costume de cuisinière.* Votre servante... qui est bien la vôtre, monsieur, madame, mademoiselle...

Il fait la révérence.

VICTOIRE, *à part.* C'est lui!

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part.* Une femme! je respire...

PETITGRIS, *stupéfait.* Quelle est cette jeune étrangère?

VICTOIRE, *embarrassée.* Monsieur... c'est...

BIBERLOT. Gertrude Catherine Perpétue Barbottin, amie de pension de mademoiselle Victoire.... et venant, avec votre permission, monsieur, madame, mademoiselle... lui offrir un petit coup de main pour votre festin de ce soir... si j'en étais capable, monsieur, madame, mademoiselle...

PETITGRIS. Comment donc!... mais certainement.... pas vrai, Stasie? c'était pour ça... (*Regardant Victoire.*) Elle est encore toute tremblante.

VICTOIRE, *à part.* A-t-il un front!...

BIBERLOT. Pauvre chatte! c'est si simple, si timide, si innocent! (*Bas à Victoire.*) Scélérate!...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Mais, mademoiselle, que que faisiez-vous dans ma chambre?

BIBERLOT. Faites excuse, madame... histoire de desserrer un peu mon corset, quand je me mets à l'ouvrage...

PETITGRIS. Sans doute... sans doute... Ah ça, je n'ai pas besoin de vous demander...

BIBERLOT. Gertrude Catherine Perpétue...

PETITGRIS. Perpétue... je choisis Perpétue... ce nom me paraît très-doux à articuler... Je n'ai pas besoin de vous demander, jeune Perpétue, si vous avez servi dans des maisons un peu...

BIBERLOT. Je m'en flatte, monsieur... je m'en flatte! Victoire peut vous le dire... dans ce moment ici, telle que vous me voyez... je sors d'une place... d'une grande place... ou j'ai fait une cuisine comme jamais vous n'en avez mangé... sans vous offenser.

PETITGRIS. Vrai?

BIBERLOT. Victoire vous le dira...

VICTOIRE, *à part.* Je crois bien... sa purée au bitume.

PETITGRIS. Je suis sûr que votre dernier maître était au moins...

BIBERLOT. Une grande dame polonaise... la comtesse de Bitumiski...

PETITGRIS. Une comtesse!



BIBERLOT. Polonaise...

PETITGRIS. Polonaise. (*A sa femme.*) Je suis de plus en plus ravi, Stasie... nous allons avoir un banquet de Balthazar... et bien certainement nos deux grandes affaires... Allons, Victoire, conduis ton amie à tes fourneaux, et piquez-vous d'une noble émulation... et si je suis content de vous... ma foi... oui!

VICTOIRE. Quoi, monsieur?

PETITGRIS. Je porte la gratification à 500 francs.

BIBERLOT, *à part*. 500 francs! (*Haut.*) Vous me verrez au feu... papa.

Il lui tape sur le ventre.

VICTOIRE, *le grondant*. Eh ben?

PETITGRIS. Oh! (*Riant.*) Ah! ah!... elle est très-gaie... j'aime ça.

Il lui pince le menton.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *sévèrement*. Adolphe!...

PETITGRIS. Oh! pardon... Nastasie... oh! pardon!...

BIBERLOT, *à Victoire*. Mon petit chou... auriez-vous un tablier de cuisine?

VICTOIRE. Voilà.

Elle lui donne le tablier qu'elle avait quitté pour sortir, et dans la poche duquel est la lettre de Célestin.

PETITGRIS. Perpétue, je vous confie particulièrement notre canard aux olives... vous connaissez le...

BIBERLOT. Le canard aux olives... c'est mon fort... la comtesse de Bitumiski en mangeait tous les jours.

PETITGRIS. Ah! elle aimait le... eh bien, vous nous accommoderez cela à la polonaise... hein! (*A sa femme.*) Quel effet ça va faire!...

BIBERLOT. Rien de plus facile.

PETITGRIS. Eh! comment vous y prenez-vous?

BIBERLOT. Pour le canard aux olives?

PETITGRIS. A la polonaise...

BIBERLOT. A la polonaise?

PETITGRIS. Oui.

BIBERLOT. Vous voulez le savoir?

PETITGRIS. Ça m'obligera beaucoup.

BIBERLOT. Voilà ce que c'est... vous prenez le canard.

VICTOIRE, *à part*. Il va barbotter...

BIBERLOT. D'abord et pour commencer...

VICTOIRE, *le soufflant*. Plumez, videz, flambez, et retroussez vos cannetons.

BIBERLOT, *répétant*. Plumez, videz, flambez, et retroussez vos caleçons.

PETITGRIS. Mes caleçons!

BIBERLOT. Si vous en portez.

VICTOIRE, *soufflant*. Cannetons... jeunes canards.

BIBERLOT. Jeune canard... caleçon...

PETITGRIS. Retrousser mes caleçons pour faire un canard aux olives?

VICTOIRE, *bas*. Imbécile!

BIBERLOT, *ahuri*. Imbé... (*Se reprenant.*) Hein!

PETITGRIS. Ha! ha! ha! j'y suis...

BIBERLOT, *bas à Victoire*. Il a compris.

PETITGRIS. C'est-à-dire ceux de la volaille... de caleçons!... comme qui dirait la culotte, le croupion de cet oiseau de basse-cour.

BIBERLOT. Pardine!

PETITGRIS. Ah! vous appelez ça caleçon aujourd'hui... je ne savais pas; pardon, je ne savais pas... et après?...

BIBERLOT. Après?

VICTOIRE, *soufflant*. Faites un roux.

BIBERLOT. Faites la roue.

VICTOIRE, *bas*. Un roux?

BIBERLOT. La roue... Eh! oui... la roue... dans... dans... votre casserole...

PETITGRIS. Hein!!!

BIBERLOT. Pour tourner, tourner, tourner...

Il fait le geste de tourner une sauce.

PETITGRIS, *comprenant*. Ah!

BIBERLOT, *impatiente*. Ah! après tout... vous goûterez mon ragoût quand il sera confectionné.

PETITGRIS. C'est juste... d'ailleurs nous n'avons pas le temps. (*Regardant à sa montre.*) Une heure, diable! chaud! chaud! mes enfants, à l'œuvre... Amanda, et toi, Stasie, le dessert vous regarde... moi je descends à la cave. Victoire, prenez le rat.

VICTOIRE. Oui, monsieur.

PETITGRIS. Ah! Perpétue, je vous recommande particulièrement ma crème au chocolat.

BIBERLOT. C'est mon fort.

PETITGRIS. Et surtout... surtout ce homard que j'ai acheté chez Chevet.

BIBERLOT. Oh! le bel homard!

PETITGRIS. Vous m'arrangerez ça un peu... là, vous savez...

BIBERLOT. Suffit, c'est encore mon fort.

PETITGRIS. Et une autre fois, quand nous aurons le temps, vous me montrerez la manière de retrousser les caleçons et de faire la roue.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *sévèrement*. Mais, Adolphe!

PETITGRIS. Dans une casserole, bibiche, oh! dans une casserole...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part*. Cette cuisinière m'est suspecte.

AIR : *Vaudeville des chemins de fer.*

PETITGRIS.

Que pour le repas tout s'apprête,  
C'est vraiment un de nos grands jours,  
Et je veux que de cette fête  
Au Marais l'on parle toujours.

BIBERLOT.

Ce que je sais faire en cuisine,

Moi je vais vous le prouver, là,  
D'avant le feu de votre cantine;  
J'en ai vu de plus forts que ça !

## ENSEMBLE.

Que pour le repas tout s'apprête,  
C'est vraiment un de nos grands jours,  
Car il faut que de cette fête,  
Au Marais l'on parle toujours.

*Petitgris sort par le fond, M<sup>me</sup> Petitgris entre dans sa chambre, Amanda entre dans la salle à manger.*

## SCÈNE X.

## BIBERLOT, VICTOIRE.

Biberlot fait des gestes de moquerie à Petitgris, qui est sorti.

VICTOIRE, *elle va à ses fourneaux*. Mettons bien vite tout ça sur le feu; il s'agit de gagner la gratification.

Elle travaille activement.

BIBERLOT, *se croisant les bras*. Et maintenant... à nous deux, femme Biberlot.

VICTOIRE. En v'là un qui m'a fait faire du mauvais sang.

BIBERLOT. J'espère que nous allons avoir une fameuse explication.

VICTOIRE. Une explication ! ah ! ben, oui ! avec ça que j'ai le temps.

BIBERLOT. Nous le prendrons... et pour commencer tu vas me dire...

PETITGRIS, *appelant du dehors*. Victoire !

VICTOIRE. Oui, monsieur... Là, v'là le principal en train... tu n'as qu'à surveiller... souffle le feu, épluche ces légumes... râpe ce chocolat... et dans cinq minutes tu mettras les olives dans le canard... voilà le bocal.

Elle lui montre les bocaux.

BIBERLOT. Je veux avant que tu m'expliques...

PETITGRIS, *du dehors*. Victoire donc !...

VICTOIRE, *allumant un rat de cave*. On y va...

BIBERLOT. Où ça ? où ça ? où ça ?...

VICTOIRE. A la cave.

BIBERLOT. A la cave avec ce vieux singe ?

VICTOIRE. Eh ! non ! avec ce rat.

PETITGRIS, *du dehors*. Voyons donc, que diable ! voyons donc !...

VICTOIRE. Voilà ! voilà ! monsieur.

Elle sort en courant.

BIBERLOT, *la suivant jusqu'à la porte*. Victoire, je ne veux pas, je te défends... Sapristi ! elle y va, dans une cave, dans un souterrain avec ce Petitgris qui m'a pincé le menton. (*Gesticulant avec une carotte comme avec un poignard*.) Sapristi ! après ça il est bien laid... et ma femme qui a du

goût... en sa qualité de cuisinière... étouffons ma jalousie jusqu'au moment des explications et soignons les ratatouilles... je veux que ce repas lui fasse honneur. (*Il souffle le feu*.) Je n'ai jamais appris la cuisine... mais ce serait bien le diable quand on a fait cuire des places publiques... si on ne savait pas. (*Aspirant par le nez*.) Bon ! voilà le canard qui brûle... (*Il prend la casserole et le fait sauter*.) Je crois que c'est le moment d'y fourrer les machines... (*Il vide un bocal dans la casserole et tourne avec une cuillère*.) J'en ai peut-être trop mis... Bah ! ça fait qu'il en restera. (*Il replace la casserole sur le fourneau et prend le homard*.) Et quant à ce jeune criquet en manches de veste de ce matin... Crédié ! le bel homard !... Possible que j'ai mal entendu ce qu'il lui disait... quoique pourtant... Comment donc que ça s'arrange ce poisson-là ? je n'en ai jamais mangé. Je vas toujours le vider... le poisson ça se vide, c'est connu. (*Il se met à curer le homard*.) Le bourgeois sera joliment content... Elle reste bien longtemps à la cave, ma femme ! c'est égal... elle m'a dit je t'aime... je te suis fidèle, et je veux la croire en aveugle. (*Il met la main dans la poche de son tablier de cuisine*.) Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? un papier dans la poche de ma femme... une lettre rose... (*La sentant*.) Parfumée à la cannelle... c'est du petit gueux en manches de veste, je suis refait... (*Il décrochète*.) Voyons ce que le scélérat ose lui marquer... (*Cherchant à lire*.) Heeeree... non ! ce n'est pas de ce côté... (*Il retourne la lettre*.) Un cœur flamboyant ! embroché d'une flèche ! gueusard ! et dire qu'il sait écrire... et que moi je ne sais lire qu'au moyen d'un écrivain public.

## SCÈNE XI.

BIBERLOT, M<sup>me</sup> PETITGRIS.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *sortant de sa chambre, elle tient derrière le dos un chapeau d'homme*. Mes soupçons étaient fondés... cette cuisinière n'est autre qu'un homme déguisé, sans doute mon correspondant mystérieux.

BIBERLOT, *à part*. La bourgeoise... au fait... elle doit avoir appris à lire.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Son émotion seule en me voyant le trahirait, quand je n'aurais pas d'autres preuves en main... (*S'approchant de lui*.) Jeune homme...

BIBERLOT. Hein ? Gertrude Perpétue Cath...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Assez, monsieur... c'est inutile. (*Lui montrant le chapeau qu'elle tennait caché*.) Connaissez-vous ceci ?

BIBERLOT. Mon feutre ! je suis découvert !



M<sup>me</sup> PETITGRIS. C'est vous qui l'avez oublié dans ma chambre.

AIR : *Baiser au porteur.*

Voyez quelle imprudence extrême!  
Si mon mari...

BIBERLOT.

Je le conçois;

Mais, hélas! j'ignore moi-même  
Ce que je fais, ce que je vois,  
Et mon esprit est aux abois.  
Cet oubli qu'ici je regrette,  
Prouv' le désordre de mon cerveau,  
Et lorsqu'on a perdu la tête,  
On peut bien perdre son chapeau.  
Hélas! quand on a plus sa tête,  
Comment songer à son chapeau?

Car vous saurez...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Chut! pas d'explication, je sais tout... (*Étonnement de Biberlot.*) Vous êtes un étourdi... un extravagant... que je devrais expulser à l'instant même... mais il faudrait expliquer à mon mari... ce serait une scène, un scandale que je veux éviter, aujourd'hui surtout que nous avons du monde à dîner... vous resterez jusqu'après le repas.

BIBERLOT. Merci, bourgeoise, merci... vous comprenez mon cœur. (*Mettant son chapeau sous la table.*) Et je ne vous demande plus qu'un service... savez-vous lire, bourgeoise?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Quelle question?

BIBERLOT, lui présentant le billet rose. Obligez-moi de me lire un peu ça si c'est un effet de votre bonté.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, prenant la lettre. Ça... (*La regardant.*) Une lettre rose.... (*à part*) comme d'habitude.

BIBERLOT. Avec un cœur flambant... embroché d'une flèche... (*Se croisant les bras.*) Allez, ça promet.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. En vérité... monsieur, je ne dois... ni ne veux...

BIBERLOT. Vous ne voulez pas... donnez. (*Il veut reprendre la lettre, que madame Petitgris conserve.*) Je vais aller trouver votre époux dans sa cave, où par parenthèse il reste bien longtemps.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, vivement. Malheureux!... arrêtez... eh bien! voyons, mais à condition que ce sera la dernière.

BIBERLOT. Je n'en ai qu'une pour le moment.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, déployant la lettre. Mon Dieu!... si quelqu'un!...

BIBERLOT. Pas un chat... allez.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, avant de lire. Encore des enfantillages...

BIBERLOT. Nous verrons bien... commençons par l'adresse.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, lisant. A elle.

BIBERLOT, à lui-même. A elle, plus de doute, allez.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, lisant. « Ange... » (*Modes-tement.*) Oh!

BIBERLOT, avec colère. Oh! oui!

M<sup>me</sup> PETITGRIS. « Malgré tes lettres, qui semblent écrites avec une plume de ton aile... »

BIBERLOT, à part. Ton aile... il la compare à une volaille!... flagorneur! (*Haut.*) Ton aile... après.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, lisant. « L'amour qui me consume ne peut se contenter... »

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMANDA.

AMANDA, sortant de la salle à manger. Ma tante...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, cachant vivement la lettre. Ciel! Amanda.

BIBERLOT, répétant attentif. Ciel, Amanda! après?

AMANDA, à sa tante. C'est pour le dessert... je vous attends, vous avez la clef du buffet.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Je te suis... (*A Biberlot.*) et vous, Perpétue...

BIBERLOT. Plait-il? et la suite?

M<sup>me</sup> PETITGRIS, bas. Taisez-vous! (*Haut.*) Vous avez bien compris: un quarteron de chocolat suffira.

BIBERLOT. Un quarteron!...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Il est temps de le mettre dans la crème... Cette fille est d'une lenteur... dépêchez-vous.

Elle lui fait des signes.

BIBERLOT, bas. Ah! bon! à cause de...

Il montre Amanda.

AMANDA, à part. Il y a quelque chose, bien sûr.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, à Amanda. Allons, viens...

Elles sortent par le salon.

BIBERLOT, qui pendant ce temps est allé aux fourneaux et a mis dans la casserole à la crème quelque chose qu'il a pris sur la table. Ça y est.

## SCÈNE XIII.

BIBERLOT, puis CÉLESTIN.

BIBERLOT, tenant sa casserole et cherchant des yeux madame Petitgris. Et maintenant continuons notre lect... Eh ben! elle est partie... Bourgeoise! elle m'emporte mon poulet rose... et je ne sais qu'une demi-phrase... c'est peu, mais c'est assez pour tourner le sang à un mari. (*Il tourne la crème avec fureur.*) O Victoire! Victoire!... Et moi qui suis ici à marmitonner ses fricots... (*Il pose la casserole sur le feu avec indignation, et*



*garde le couvercle à la main. Apercevant Célestin qui paraît au fond avec précaution.)* Quelqu'un... le criquet en manches de veste... l'objet de tous mes soupçons... Voyons-le manœuvrer.

CÉLESTIN, *sans le voir*. Personne sur l'escalier. Personne ici. Si je pouvais l'apercevoir.

Il va voir aux différentes portes, Biberlot le suit par derrière en tenant son couvercle.

BIBERLOT, *à part*. Oui, cherche!

CÉLESTIN. Comment l'avertir que je suis ici?

En traversant le théâtre, il prend machinalement des radis qu'il croque.

BIBERLOT, *à part*. Filou!

CÉLESTIN, *à lui-même*. Ah! Victoire doit être ici. (*Il va à la cuisine sur la pointe des pieds et appelle à demi-voix*) Victoire... Victoire!

BIBERLOT, *lui flanquant un coup de couvercle dans le dos*. Hein!

CÉLESTIN, *sans se retourner*. Ce n'est pas Petitgris, c'est plus haut que lui. (*Biberlot le fait retourner brusquement. Regardant Biberlot.*) Ah! mon Dieu! une cuisinière nouvelle!... est-ce que Victoire n'est plus ici?... est-ce que vous l'auriez remplacée?

BIBERLOT, *les bras croisés en le regardant fixement*. « Ange. »

CÉLESTIN, *scandalisé*. Ange! qui ça ange? Dites donc, cuisinière!...

BIBERLOT, *continuant*. « Malgré tes lettres qui me semblent écrites avec un plume de de ton aile. »

CÉLESTIN. Ma lettre!

BIBERLOT. Elle est donc de toi, gredin!

Il le menace, et le fait ainsi marcher à reculons jusqu'à la porte du fond.

CÉLESTIN, *reculant*. Qu'est-ce que ça peut vous faire?

BIBERLOT, *même jeu*. Tu l'aimes donc?

CÉLESTIN, *même jeu*. Et elle aussi...

BIBERLOT. Elle aussi... (*Il lui flanque un coup de couvercle.*) Hein!!

CÉLESTIN. Mais pour le bon motif... et je l'épouserai... elle y consent...

BIBERLOT, *éclatant*. Elle y consent! Ah! grand brigand, vous avez donc comploté de me détruire!...

Il le frappe.

CÉLESTIN, *effrayé*. Mais, cuisinière!...

BIBERLOT. Je ne suis pas cuisinière... je suis le propriétaire de ta complice... et tu ne l'épouseras qu'avec ma vie!

CÉLESTIN. Qu'entends-je! un rival déguisé!...

BIBERLOT, *le frappant*. Hein! hein! hein!...

CÉLESTIN, *reculant*. Ah! doucement! au secours!... au sec... (*Petitgris, qui arrive par le fond, lui donne un coup de pied.*) Touché!... ceci est le Petitgris.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PETITGRIS, VICTOIRE.

PETITGRIS, *bousculant Célestin*. Vagabond!...

CÉLESTIN. Mais, vieux fourreur!...

VICTOIRE, *entrant un panier de vin à la main*. Qu'est-ce qu'il y a?...

Elle va déposer le panier.

PETITGRIS, *le bousculant*. A ma cuisinière extra, aussi!...

CÉLESTIN. Vous ne savez pas...

PETITGRIS, *de même*. Vagabond!

Il le pousse à la porte.

CÉLESTIN. J'ai des révélations...

PETITGRIS. Vagabond! vagabond! vagabond!...

CÉLESTIN. C'est un ours enragé!

Bousculé par Petitgris, il se jette sur les invités qui arrivent.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. et M<sup>me</sup> MÉLIFLU, M. et M<sup>me</sup> CHICOREUX, *arrivant par le fond*. M<sup>me</sup> PETITGRIS, AMANDA.

M<sup>me</sup> CHICOREUX, *poussant un cri*. Ah!...

On bourre Célestin, qui se sauve.

PETITGRIS. Ah! pardon, mon Dieu, pardon, mon pauvre Chicoreux... je suis désolé...

CHICOREUX, *boitant*. Et moi je suis écrasé...

PETITGRIS, *criant à la cantonade*. Scélérat! canaille! va nu-pieds!

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *arrivant*. Mon Dieu! qu'arrive-t-il? quel tapage!...

Air : *Où, c'est moi qui m'en vais.*

## ENSEMBLE.

Ah! morbleu, c'est trop fort!

Oui, vraiment c'est trop fort!

Oser venir encor,

Braver jusqu'à chez nous  
chez vous

Ma défense et mes coups.  
Sa ses

PETITGRIS.

Excusez, mes amis,

Cet accueil des moins polis;

Votre couvert est mis;

A ma table réunis,

Fêtons tous, sans soucis,

Les salmis,

Les rôtis,

Le châblis

Et la dame du logis.

## REPRISE ENSEMBLE.

TOUS, EXCEPTÉ LES INVITÉS.

Pardonnez ce transport;

Oui, vraiment j'avais tort;

Vraiment il avait tort

De <sup>m<sup>e</sup></sup><sub>se</sub> fâcher si fort.

Au salon suivez-nous,

Et nous oublierons tous

Cette scène en dinant avec vous.

LES INVITÉS.

Calmez donc ce transport;

Vraiment vous aviez tort

De vous fâcher si fort.

Au salon guidez-nous,

Et buvons à grands coups,

Nous noierons ainsi notre courroux.

M. et M<sup>me</sup> Petitgris, Amanda et les Invités passent dans la salle à manger.

## SCÈNE XVI.

BIBERLOT, VICTOIRE.

VICTOIRE, *allant aux fourneaux et découvrant le pot au feu.* V'là le grand moment arrivé. (*A Biberlot.*) J'espère que tu en as fait de la belle ouvrage.

BIBERLOT, *indigné.* Elle ose encore me parler face à face!...

On sonne dans la salle à manger.

VICTOIRE. Le potage! (*Criant.*) Tout de suite, monsieur. (*A Biberlot.*) Si c'est comme ça que tu m'aides à gagner les deux billets de 500 francs...

BIBERLOT. Je méprise les richesses, je méprise l'univers, y compris les épouses légères et les criquets en manches de veste!...

VICTOIRE. Qu'est-ce qu'il vient me chanter! Passe-moi la soupière.

BIBERLOT, *prenant la soupière sur une table et la lui apportant.* C'est-à-dire que les épouses et les criquets, je voudrais les tenir dans ma chaudière de bitume... pour en faire une bouillie monstre... et en paver les lieux les plus humiliants.

VICTOIRE, *versant la soupe dans la soupière.* A-t-on jamais entendu un pareil gâchis!

BIBERLOT. Ce n'est point un hachis!

On sonne vivement dans la salle à manger.

VICTOIRE, *prenant la soupière pour la porter.* Voilà, monsieur, voilà.

BIBERLOT, *la retenant.* Osez-vous nier?

VICTOIRE. Laissez-moi donc tranquille.

BIBERLOT. Femme Biberlot...

VICTOIRE, *entrant dans la salle à manger.* Prépare le homard!...

BIBERLOT. Prépare le homard! Voilà toute sa justification! Eh bien, oui, je le préparerai... je veux lui disputer l'honneur de ce

festin... (*Il met le homard dans un plat.*) Je l'embellirai, je le couronnerai de persil.

VICTOIRE, *revenant.* Ont-ils un appétit! ça s'annonce joliment bien. (*Elle veut prendre le plat du homard.*) Voyons...

BIBERLOT. Touchez pas ça, c'est moi que ça regarde.

VICTOIRE. Mais...

BIBERLOT, *tenant toujours le homard.* Allez.... vous devriez rougir comme ce coquillage... dont les pattes me font des vilaines grimaces.... analogues à ma situation, d'ailleurs!

VICTOIRE. Sais-tu que tu commences à m'ennuyer avec ton air tout sans devant dimanche?... Pourquoi tout à l'heure, as-tu assommé ce pauvre Célestin?

BIBERLOT. Elle l'appelle pauvre!

On sonne.

VICTOIRE. Le homard!

Elle veut prendre le plat.

BIBERLOT. Touchez pas!... je le porterai... je porte des choses beaucoup plus pénibles!

VICTOIRE. Tu dis?...

BIBERLOT, *avec mépris.* Mais allumez donc votre rat, femme Biberlot, descendez en vous-même.... et prenez garde de vous casser le cou.... il doit y faire bien noir. (*On sonne; elle veut le retenir.*) Le homard demandé... voilà.

Il rentre dans la salle à manger.

VICTOIRE, *seule.* Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc?... ne dirait-on pas... faut qu'il ait bu... pas possible.... ou bien qu'on lui ait fait des cancons. (*Elle va à la casserole au canard.*) Ou-ce qu'est donc le grand plat?

BIBERLOT, *revenant.* Présent.

VICTOIRE. Non, il est là sur la table...

BIBERLOT, *le lui donnant.* Voilà. (*D'un air concentré.*) Victoire...

VICTOIRE. T'as pas fini?...

BIBERLOT. On a vu des épouses rester des heures entières dans une cave avec des Petitgris... On en a vu faire des choses pas bien avec des paltoquets en manches de veste.... c'est vilain! mais c'est reçu dans la bonne société...

VICTOIRE. Vas-tu finir par t'expliquer?

BIBERLOT. Mais vouloir prendre un époux numéro deux, avant que le numéro un ait quitté le trottoir de l'existence... voilà, femme Biberlot, voilà ce que je trouve un peu trop fort de bitume.

VICTOIRE. Prendre un numéro deux, qui ça?... moi?...

BIBERLOT. Et le numéro un, malheureuse, qu'en vouliez-vous faire?

VICTOIRE. Et qui a pu te dire?...

BIBERLOT. Deux témoins... Deux, et d'abord un poulet...

On sonne.

VICTOIRE. Le canard!...



BIBERLOT. Eh ! non, un poulet... rose... avec un cœur flambant.... embroché d'une flèche... dans la poche de votre tablier.

VICTOIRE, *à part*. Ah ! mon Dieu ! le billet de Célestin... que j'ai oublié.

BIBERLOT. Et de plus... les aveux du criminel, qui m'a dit : J l'aime, et elle aussi... je l'épouserai, et elle aussi...

VICTOIRE. Et tu as cru... mais, grand nigaud.

BIBERLOT. Elle rit.

VICTOIRE. Ce jeune homme...

BIBERLOT. En manches de veste...

VICTOIRE. Et ce poulet... (*On sonne.*) Le canard, voilà, voilà...

Elle rentre dans la salle à manger avec le canard.

BIBERLOT, *seul*. Le canard ! ricanne, va, épouse criminelle ! je ne sais pas à quelles gambades se livrent les fous furieux dans leurs cabanons de Charenton-le-Pont... mais je me sens capable de les surpasser de beaucoup. J'ai la tête pleine de jalousie et de charbon... le nez me picote... elle ne me nie rien ! le poulet rose... le paltoquet...

VICTOIRE, *revenant*. N'étaient pour moi ni l'un ni l'autre, imbécile.

BIBERLOT, *avec espoir*. Imbécile ! elle a dit imbécile... et la preuve ?

VICTOIRE. C'est qu'ils étaient pour mademoiselle Amanda.

BIBERLOT. La nièce des bourgeois ?

VICTOIRE. Dont je protège les sentiments... et qui m'a promis 500 francs... si je...

BIBERLOT. Ah ! ciel de Dieu ! non d'un trottoir ! tu étais innocente et j'ai pu... (*Fléchissant.*) Du vinaigre !... non, un verre de vin.... non, dans mes bras, Victoire, dans mes bras.

Il l'embrasse en tenant la casserole à la crème.

VICTOIRE. La crème... malheureux !

BIBERLOT. C'est toi qui l'es la crème des épouses... la crème des fidèles, la crème des vertus... et moi je suis...

VICTOIRE. Un jaloux.

BIBERLOT. Moins que ça... un rien du tout... un quinze-vingt... moi te soupçonner...

VICTOIRE. Et rosser l'amoureux de mademoiselle... nous faire perdre...

BIBERLOT. C'est égal, nous sommes sûrs du moins de la récompense du dîner... Je t'ai soigné ça de la manière la plus...

VICTOIRE, *regardant sur la table où sont les bocaux*. Qu'est-ce que t'as donc mis dans le canard ?

BIBERLOT. Sois tranquille, j'y ai mis ce qu'il fallait.

VICTOIRE. Mais quoi ? mais quoi ?

BIBERLOT. Les olives donc.

VICTOIRE. Mais les voilà ; le bocal n'a pas été touché.

BIBERLOT. Ah ! sapristi ! j'y ai pourtant mis quelque chose.

PETITGRIS, *appelant de la salle à manger*. Victoire, Victoire !

On sonne.

VICTOIRE, *prenant la crème*. La crème au chocolat. Voilà, monsieur, voilà.

Elle sort.

BIBERLOT, *seul se grattant le front*. Qu'est-ce que je peux donc y avoir mis dans le canard ? tout ce que je sais, c'est que j'en ai mis beaucoup.

VICTOIRE, *entrant toute effarée*. Des cornichons ! un canard aux cornichons !

BIBERLOT, *tranquillement*. V'là ce que c'est... je savais bien que c'était vert.

VICTOIRE. Malheureux !

BIBERLOT. Bah ! c'est bon pour ceux qui l'aiment... je dirai que c'est un canard à la polonaise... ils se rattraperont sur le reste.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PETITGRIS, puis M<sup>me</sup> PETITGRIS.

PETITGRIS, *en dehors avec colère*. Victoire... Perpétue... Gertrude... Catherine...

VICTOIRE. Encore quelque chose.

BIBERLOT. Ça m'étonnerait bien.

PETITGRIS, *entre en tenant le homard sur un plat*. Qui est-ce quia accommodé ce homard ?

BIBERLOT. Est-ce qu'il n'est pas bon, monsieur ?

PETITGRIS, *furieux*. C'est toi !

BIBERLOT. Est-ce qu'il n'est pas bien vidé monsieur ?

VICTOIRE. Vidé !

PETITGRIS, *anéanti*. Elle a vidé le homard... un homard magnifique !

BIBERLOT. Dam !

PETITGRIS. Elle nous sert la carapace de ce crustacée couronné de persil ?

BIBERLOT. Fallait me dire aussi que vous ne le vouliez pas à la polonaise.

PETITGRIS, *outré*. A la polonaise !

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *entrant un plat de crème à la main*. Nous sommes empoisonnés !

PETITGRIS. Qu'est-ce encore ?

VICTOIRE et BIBERLOT. Encore !

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Cette crème... censée au chocolat... noire comme de l'encre, et une odeur !...

Elle met le plat sous le nez de son mari.

PETITGRIS, *jetant un cri*. Pouah ! (*Regardant sur la table.*) Elle n'y a pas mis le chocolat.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Il est encore tout sur la table. (*Bas à Biberlot.*) Malheureux, la



jalousie vous aurait-elle inspiré le crime le plus noir?

PETITGRIS. Quel est cet ingrédient?

VICTOIRE. Réponds.

BIBERLOT. Est-ce que je sais?

Bruit dans la salle à manger, les convives crient et appellent.

PETITGRIS, *désolé*. Ah! mes convives qui s'impatientent, qui se révoltent!

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Je le crois bien.

PETITGRIS, *donnant de l'argent à Victoire*. Tiens, cours chez le traiteur, chez le rôti-seur... va...

VICTOIRE, *sortant vivement*. Oui, monsieur.

PETITGRIS. Et moi pendant ce temps, je vais les faire boire.. pour tâcher de les étourdir, et de leur faire oublier cette cuisine étrangère... Tiens, Stasie, prends ces bouteilles. (*Il prend des bouteilles dans le panier, en donne à sa femme et en prend lui-même. A Biberlot.*) Petite malheureuse, voilà un repas qui me déshonore et qui peut me faire manquer deux grandes affaires.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *bas*. Vous allez me rendre à l'instant...

PETITGRIS, *la faisant passer devant lui*. Viens, Stasie... (*A Biberlot.*) Gargottière!

M. et M<sup>me</sup> Petitgris entrent dans la salle à manger.

## SCÈNE XVIII.

BIBERLOT, *seul*.

En voilà un dîner qui a peu de succès... à peu près comme la grand-place de Brives-la-Gaillarde. Décidément, je n'ai pas plus de vocation pour la cuisine que pour le bitume. Mais qu'est-ce que je peux donc avoir fourré dans la crème au chocolat?... (*Il sent la crème.*) Cette odeur ne m'est pas étrangère. (*Regardant sur la table.*) Ah! ciel! mes échantillons de trottoir... que j'avais mis là-dessus... je n'en trouve plus qu'un... Grand Dieu! bon Dieu! seigneur Dieu!... je leur ai fait une crème à la place publique! s'ils y ont goûté, je suis un homme mort... c'est-à-dire, non, c'est eux qui... je crois que je ferais bien de faire mon paquet sans attendre les 500 francs promis.

## SCÈNE XIX.

BIBERLOT, M<sup>me</sup> PETITGRIS.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *sortant de la salle à manger*. Monsieur!

BIBERLOT, *se relevant à part*. La bourgeoisie... elle vient m'annoncer quelque malheur.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à demi-voix*. Pendant

que mon mari et nos invités boivent et rient là dedans...

BIBERLOT, *à part*. Ils rient; ils n'y ont pas goûté.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Et avant que vous sortiez d'ici pour n'y jamais reparaitre...

BIBERLOT. Je m'en allais.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Je viens vous prier d'oublier une étourderie, un enfantillage.

BIBERLOT. Hein! lequel?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Et de me donner mes réponses.

BIBERLOT, *étonné*. Vos...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Mes réponses vertes, monsieur!

BIBERLOT, *à part*. Raiponces vertes! qu'est-ce que?... ah! la salade. (*Il l'aperçoit sur la table... Haut.*) C'est facile, madame, c'est facile... et je vous dois bien ça.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Dépêchez-vous.

Elle regarde de temps en temps si personne ne vient de la salle à manger.

BIBERLOT. Après ça il faudrait peut-être attendre que Victoire fût revenue de chez le traiteur.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Pourquoi cela?

BIBERLOT. Si elle allait rapporter du rôti?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Qu'importe, monsieur?...

BIBERLOT. Ça vous est égal? et à moi aussi... en ce cas...

Il va à la table et examine la salade.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Mais hâtez-vous donc! vous voyez bien que je meurs d'inquiétude, d'impatience.

BIBERLOT, *se dépêchant de laver la salade*. Voilà. (*A part.*) Il faut qu'elle aime diablement la salade. (*Haut.*) Allez vous remettre à table; je vais vous apporter ça à la minute.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *effrayée*. Devant mon mari?

BIBERLOT, *étonné*. Il ne faut pas?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Vous voulez donc me perdre?

BIBERLOT. Ah! ça le contrarie? il n'aime peut-être pas ça?

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *sévèrement*. Monsieur!

BIBERLOT. Ni moi, je ne suis pas fou de ce légume-là... non...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part*. Légume! mes lettres, légumes! insolent! c'est le dépit. (*Biberlot est allé mettre les raiponces dans un panier à salade qu'il secoue.*) Mais voyons donc, monsieur, voyons! je vous somme...

BIBERLOT, *secouant plus fort*. Je me dépêche tant que je peux.

PETITGRIS, *appelant dans la coulisse*. Nastasie! Nastasie!

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *vivement*. Chut! pas un mot... mon mari...

BIBERLOT, *à part*. Voilà une femme qui fait des giries pour une salade.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, PETITGRIS, AMANDA.

PETITGRIS, *entrant ; il est gris*. Nastasie ? (*Biberlot en secouant la salade lui jette de l'eau dans la figure.*) Oh !...

BIBERLOT. Oh !

PETITGRIS. C'est encore toi, malheureuse petite curuse de homard.... au large !...

BIBERLOT, *à part*. Est-il dans un état !...

PETITGRIS. Où est donc Nastasie ? (*L'apercevant et allant à elle.*) Ah ! dis donc, enlevée la maison de campagne.... enlevée à trente mille... j'ai grisé le Méliflu, qui vient de signer inter pocula.... inter pocula ! ce n'est que comme ça qu'on fait marcher les affaires.

Il trébuche.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Tu vas tomber.

PETITGRIS. Naie pas peur, je me porte très-bien... c'est Chicoreux qui est malade... oui.... depuis qu'il a eu la gloutonnerie de goûter à cette crème polonaise...

BIBERLOT, *à part*. Ciel !

PETITGRIS. Il dit qu'il a comme un pavé sur l'estomac.

BIBERLOT, *à part*. Nouveau mode de pavage.

PETITGRIS. Ça le gêne beaucoup pour dire des choses aimables à Amanda... mais c'est égal.... la maison de campagne est à nous. (*Il chante et danse.*) Tra la la ! tra la la, tra la la.

Il trébuche sur Célestin qui entre.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CÉLESTIN, puis VICTOIRE, portant un pâté.

PETITGRIS. Qu'est-ce que c'est ?.... deux Célestin... attends.

CÉLESTIN, *croisant les bras et lui tournant le dos*. Je viens vous révéler un secret d'importance. (*Ademi-voix.*) Vieux fourreur... on vous fourre dedans.

TOUS. Que dit-il ?

PETITGRIS. Dedans ! moi !

CÉLESTIN. Vous avez chez vous un amant déguisé.

TOUS. Ciel !

PETITGRIS. Dégriisé ?

CÉLESTIN. Dégriisé.

PETITGRIS. Qui ça ?...

CÉLESTIN. Votre cuisinière.

PETITGRIS. Il serait possible.... je m'en doutais... Approchez ici, Stasie.

Il marche en chancelant vers elle.

AMANDA, *bas à Célestin*. Ce billet rose... Elle le lui montre.

CÉLESTIN. Le mien.

AMANDA. Tombé de sa poche...

Elle désigne M<sup>me</sup> Petitgris.

CÉLESTIN. C'est donc elle qui me répondait ?

PETITGRIS. Approchez ici, Nastasie. (*A Victoire qui entre.*) Et toi, avancez... polisson !

VICTOIRE. Monsieur... v'là votre pâté.

PETITGRIS. Mon pâté... drôle !... Comment, depuis six mois tu laces ma femme tous les matins... gredin...

BIBERLOT. Dites donc... eh ! dites donc !

PETITGRIS. Laisse-moi, Perpétue. Gredin !

BIBERLOT, *mettant son chapeau d'homme*. Je ne veux pas qu'on appelle ma femme, gredin.

TOUS. Sa femme !

BIBERLOT. Que je suis venu voir sous ce déguisement, vu que vous ne vouliez pas de cuisinière mariée.

PETITGRIS, *montrant Victoire*. Comment ! c'est lui qui est sa femme ! (*Montrant Biberlot.*) C'est elle qui est le mari !... Alors ce n'est donc pas... Et toi, qui viens me dire... (*Il trébuche.*) Tout me tourne, je n'y vois plus clair.

AMANDA. Asseyez-vous, mon oncle.

Elle le fait asseoir.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *bas à Biberlot*. Quoi ! mon-sieur... et vous avez osé....

BIBERLOT. Ma foi, oui.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *bas*. Vous êtes un infâme... Mes réponses, et sortez.

BIBERLOT. Vos ?... ah ben, oui... vous me flanquez dehors et vous voulez...

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à demi-voix*. Eh bien, vous resterez.

BIBERLOT. Avec Victoire ?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Avec Victoire.

BIBERLOT. Suffit. (*A Victoire, en lui montrant le saladier.*) Tiens-moi ça.

VICTOIRE. Hein.

BIBERLOT. Tiens-moi ça, j'arrange nos affaires.

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part*. Être à la merci d'un pareil garnement !

CÉLESTIN, *s'approchant d'elle, et bas*. « Ange ! »

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *à part*. Grand Dieu !

CÉLESTIN. « Malgré tes lettres écrites avec une plume de ton aile... »

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *très-troublée*. Et lui aussi !

CÉLESTIN. Voulez-vous vos réponses ?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Donnez... donnez...

CÉLESTIN. A une condition.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Je vous comprends... attendez. (*Allant à son mari.*) Lequel des deux, mon Dieu ? (*Froissant doucement sur l'épaule de Petitgris.*) Adolphe.

PETITGRIS, *se retournant*. Ils ne sont pas encore partis.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Non, et si tu m'en crois... Il nous faut un jardinier pour notre maison de campagne, nous prendrons le mari de cette pauvre Victoire.

PETITGRIS. Comment! ce...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Oh! pour ma fête.

PETITGRIS. Eh bien! allons...

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Et si tu étais bien gentil encore... au lieu de donner Amanda à Chicoreux...

PETITGRIS. Il a l'estomac trop faible... il ne digère pas les crèmes polonaises.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Tu l'accorderais à ce brave garçon...

PETITGRIS. A Célestin?

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Oh! pour ma fête...

PETITGRIS. A fait, je lui ai si souvent donné mon pied... que je peux bien lui donner une fois la main de ma nièce.

M<sup>me</sup> PETITGRIS. Tu es charmant! (*Allant à Célestin et à Biberlot.*) C'est convenu.... Vous êtes notre jardinier.... Amanda est à vous... les réponses?

Célestin présente les lettres.

BIBERLOT, *présentant la salade*. Voilà!

M<sup>me</sup> PETITGRIS, *prenant la lettre*. Sauvée.

(*Repoussant le saladier.*) Allez donc.....

BIBERLOT, *étonné*. Elle n'en veut pas à présent!... En voilà un caprice de femme...

PETITGRIS. Mes enfants, nous inaugurerons notre maison de campagne par la noce d'Amanda. Nous partons ce soir pour Nogent. (*A Victoire.*) Et tu te réhabiliteras par le repas des noces.

VICTOIRE. Soyez tranquille.

BIBERLOT. Soyez tranquille.

PETITGRIS. Non, pas toi... j'en ai assez de ta cuisine polonaise.

BIBERLOT. Je vous disais : Soyez tranquille... je n'y toucherai pas.

PETITGRIS. A la bonne heure... tu te contenteras de planter mes choux.

BIBERLOT, *avec intention, à madame Petitgris*. Et des raiponces...

CHOEUR.

AIR : *Chœur final des Brodequins de Lise.*

Plus d'ennuis fâcheux ;

La journée

Est fortunée,

Et selon ses vœux

Ici chacun est heureux.

FIN.



# MADAME BUGOLIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. LÉON DUMOUSTIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 27 Avril 1845.

## PERSONNAGES.

LE COMTE DE CROISILLES .....  
BUGOLIN (1), son valet .....  
CHRISTOPHE .....  
LA COMTESSE .....  
TOINETTE .....

## ACTEURS.

MM. DESBIRONS.  
AMANT.  
ROGER.  
Mmes. DELVIL.  
Mlle. FANNY DURAND.

*La scène se passe en 1770, au faubourg Saint-Antoine.*

Le théâtre représente un petit salon meublé avec coquetterie.

## SCENE PREMIÈRE.

### LE COMTE, BUGOLIN.

LE COMTE, *paraît à gauche, il porte un habit de drap commun et des bas chinés.*

Me voilà travesti des pieds à la tête!

BUGOLIN, *paraît à droite, il porte l'habit brodé et la culotte de velours.*

L'affaire est faite!... *(Il aperçoit le comte qui le regarde, il s'arrête contre la portière et dit à part.)* Je suis pris!

LE COMTE.

Bugolin?... Mon valet-de-chambre!... en bas de soie et en habit brodé?

BUGOLIN.

Je suis pris!

LE COMTE.

Pendant que je suis dans les siens, le drôle s'est emparé de mes habits?... Est-ce possible!... Mais il ne bouge pas? serait-ce une illusion... une apparition fantastique?

BUGOLIN, *descendant la scène vivement.*

Non, monseigneur, non, c'est bien lui, c'est bien Bugolin, votre fidèle serviteur.

LE COMTE, *regardant les habits que porte Bugolin.*

Fidèle?

BUGOLIN.

Grâce, pardon?... mon noble maître? pour

(1) Le rôle de Bugolin, créé à Paris par M. Amant, doit être joué par un comique jeune.

une petite fois?... Je me suis dit, pour une petite fois, M. le comte rira peut-être de cette drôlerie.

LE COMTE.

C'est qu'il est plaisant mis de la sorte!

BUGOLIN.

Vousriez?... vous riez... *(Prenant de grands airs.)* Comment me trouvez-vous, franchement? La pure vérité?

LE COMTE.

Mais l'air assez fat... assez insolent.

BUGOLIN.

Alors marquis au grand complet!

LE COMTE.

Et quel est le motif de ce travestissement?

BUGOLIN, *vivement.*

L'amour... la passion... j'aime!...

LE COMTE.

Tu aimes?... et tu ne m'avais encore rien dit...,

BUGOLIN.

Non... mais à présent je puis tout vous narrer... voilà ce que c'est : il y a une demi-lune, vous me dites un matin : Bugolin, mon oncle le maréchal a dignement réparé les échecs du malin sort, du lansquenet et tous les torts que la fortune avait commis à mon égard... La comtesse, ma femme, est belle et je l'aime doublement, pour ses attraits d'abord et pour ses riches domaines .. mais je m'ennuie!... j'ai besoin de retourner passer quelques jours à mon petit hôtel de la rue St-Antoine... O mon

noble maître ! à ce nom tout joli... si rempli de doux souvenirs !... le cœur me battit !... mes yeux flamboyèrent !... mon hôtel de la rue St-Antoine, c'est-à-dire, la folie, l'orgie, les joyeuses amours !... Heureux Bugolin ! m'écriais-je !... enfin tu vas renaître !... Les rixes avec le guet !... les maris à... *(Il fait signe de battre.)* Tu vas nager dans la volupté !... Nous partons pour la rue St-Antoine ; le premier jour se passe... *(Avec surprise.)* pas de souper... le lendemain rien... le surlendemain... rien encore... le désespoir me prend alors !..

LE COMTE.

Mais tout cela n'a aucun rapport avec ta passion.

BUGOLIN.

Si fait ; le désespoir me prend alors !.. je vais me promener à la place Royale !... et là... sur un tertre de gazon... j'avise le plus joli minois... frais comme une goutte de rosée !..

LE COMTE.

Ah !

BUGOLIN.

L'enfant tenait dans ses doigts... une aiguille... enfilée ; qu'elle fichait et refichait dans un bonnet de dentelles !... ce travail me piqua... au vif !...

LE COMTE.

C'était une modiste !

BUGOLIN.

J'adopte votre opinion... Ah !... m'écriais-je, tout bas à moi-même ; si j'avais seulement un œil de poudre et un habit brodé !

LE COMTE.

Comment ton esprit... ta personne.

BUGOLIN.

Je sais que vous employez souvent et avec succès un travestissement plus vulgaire... mon noble maître ; mais moi je suis de l'avis du proverbe, de l'or sur toutes les coutures ! et même ailleurs, ce serait encore de mon avis... ce fut alors que je vous empruntai d'abord une culotte.

LE COMTE.

Et la belle que fit-elle ?

BUGOLIN.

Elle m'envisagea, je crois, avec quelque satisfaction.

LE COMTE.

Et tu lui dis ?...

BUGOLIN.

Rien du tout... mais le lendemain, j'endossai l'habit.

LE COMTE.

Et ce jour-là, elle ne put résister ?...

BUGOLIN.

Ce jour-là... elle était avec une amie... je ne pus encore lui parler... mais je la suivis jusqu'à sa demeure, et aujourd'hui... Oh ! laissez-moi me rendre chez elle ? ne détruisez pas mes chères espérances... Permettez que pour une petite fois, je fasse dignement les hon-

neurs... de votre habit... aussi bien, vous empruntez souvent celui de votre valet... *(Examinant les vêtements du comte.)* Et mais...

LE COMTE.

Où, j'aurais mauvaise grâce, en ce moment surtout, à me refuser à tes sollicitations. *(A part.)* Le drôle aurait deviné mes projets qu'il n'aurait pas mieux fait... *(Haut.)* Et je veux faire pour ton bonheur beaucoup plus que tu ne me demandes...

BUGOLIN.

Vraiment !

LE COMTE.

Non-seulement, tu garderas ce costume, mais c'est mon nom... mon titre, mon hôtel qui sont à toi.

BUGOLIN.

Votre nom... votre hôtel !

LE COMTE.

Tu es chez toi... parle, commande, on t'obéira.

HUGOLIN.

Ce n'est pas possible !

LE COMTE.

Je suis en veine de générosité !... profite-en.

BUGOLIN.

Mon bon, mon noble, mon excellent maître !.. je voudrais me commander un bon diner ?

LE COMTE.

Il sera servi.

BUGOLIN.

Avec du Champagne ?

LE COMTE.

Tant que tu en voudras !

BUGOLIN.

Je voudrais aller me promener en carrosse.

LE COMTE.

Sonne ton cocher.

Air : *Trompez-moi.*

BUGOLIN.

Qu'ai-je oui ?... quoi, vraiment dans l'hôtel, Je suis le maître universel !

LE COMTE.

En échange, tu promets, De servir tous mes projets ?

BUGOLIN.

Oui, j'engage ma foi, Vous serez content de moi ?

LE COMTE.

Jure moi *(bis)* Obéissance à ma loi ?

BUGOLIN.

De grand cœur !

Je le jure, monseigneur.

Et je serais charmé, chacun le comprendra, Que ça pût rester comme ça.

ENSEMBLE.

BUGOLIN.

Ah ! vraiment ! *(bis)* Je suis dans l'extase.



C'est charmant, c'est déliant,  
J'avais avoï de l'agrément.

LE COMTE.

Ah ! vraiment ! (bis)  
Grâce à l'orgueil du manant,  
Je triomphe maintenant,  
Et le tour sera charmant.

BUGOLIN, *appelant*.

Oh ! là, Christophe, Barnabé, Jocelin, Ni-  
colle !

LE COMTE, *à part*.

L'excellente aventure !

## SCÈNE II.

LE COMTE, BUGOLIN, CHRISTOPHE  
DOMESTIQUES.

TOUS LES DOMESTIQUES.

Monsieur le comte ?

LE COMTE.

Je ne suis plus monsieur le comte. (*Dési-  
gnant Bugolin.*) Répondez à votre nouveau  
maître.

LES DOMESTIQUES.

Bugolin ! (*Il s'écartonne.*)

BUGOLIN.

Ils rient?... les drôles !

LE COMTE.

J'entends et j'ordonne que vous lui obéis-  
siez tous comme au comte de Croisilles, dont  
je lui cède le titre et l'habit pour toute la  
journée.

LES DOMESTIQUES.

Bugolin, not'maître !

BUGOLIN.

Mais c'est trop, c'est trop ; je suis confus.

LE COMTE.

Et le premier qui lui manquerait d'obéis-  
sance ou de respect, serait chassé sur l'heure.

TOUS.

On obéira.

LE COMTE.

(*Il rit, et dit à part.*) Allons vite chez ma  
fiancée... Rue Royale, n. 12.

BUGOLIN.

Ah ! Monseigneur !

LE COMTE.

Bonne chance au comte de Croisilles !

Air : de la Tentation.

De la naïve innocence  
Que je poursuis de mes vœux,  
Les dehors de l'opulence  
Ne séduiraient point les yeux.

BUGOLIN.

De la naïve innocence  
Que je poursuis de mes vœux,  
Les dehors de l'opulence  
Doivent éblouir les yeux.

LE COMTE.

De mon valet, prenons l'allure,  
Et mon projet réussira.

BUGOLIN.

D'un grand seigneur j'ai la tournure,  
Je dois triompher avec ça.

ENSEMBLE.

De la naïve, etc.

(*Le comte sort, suivi de ses domestiques.*)

## SCÈNE III.

BUGOLIN, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE.

(*S'inclinant.*) Quels sont donc les ordres de  
monsieur le comte ?

BUGOLIN.

Qu'on prévienne mon cocher.

CHRISTOPHE, *avec dédain*.

Le cocher de Monsieur ?

BUGOLIN.

Que mon carrosse soit prêt à l'instant.

CHRISTOPHE.

Monsieur veut aller en carrosse ?

BUGOLIN.

Tu monteras derrière.

CHRISTOPHE.

Moi !

BUGOLIN.

Vous vous rendrez à la rue Royale, n. 12...  
Vous demanderez mademoiselle Toinette... de  
la part de M. le comte de Croisilles, et vous  
l'amèneriez à mon hôtel.

CHRISTOPHE.

Mademoiselle Toinette ? Connais pas. .

BUGOLIN.

Obéissez à l'instant !... ou si non.

CHRISTOPHE.

On obéit... (*Il s'éloigne.*)

BUGOLIN.

Eh bien !

CHRISTOPHE, *revenant*.

Il ne faut pas obéir.

BUGOLIN.

Est-ce que l'on sort ainsi?... Et ce salut...

CHRISTOPHE.

C'est juste. (*Il salue.*)

BUGOLIN.

Plus bas... encore... c'est ça... ça y est...  
sortez...

## SCÈNE IV.

BUGOLIN, *seul*.

O Toinette !... Toinette ! c'est son nom...  
je l'ai appris en la suivant jusqu'à sa demeure,  
rue Royale, n. 12... Une petite porte bâtarde...  
au fond d'une allée noire... Je me suis adressé au  
suisse... C'était un prussien... qui raccommo-  
dait une culotte... un tailleur, sans doute. « Com-  
ment nommez-vous cette jeune personne ? »



lui fis-je. La question lui parut un peu brusquée, cependant, en apercevant mon habit, il quitta... son ouvrage... et me dit, dans son idiôme : « C'est mademoiselle Toinette. » Toinette!... rien que ce nom charmant, me transportait déjà!... Je continuai le colloque. « C'est une jeune fille ? » « Oh ! pour les renseignements, Monseigneur, on ne saurait en donner de meilleurs, et pour la vertu, on peut le dire, celle-là ne craint pas les accrocs... » Ce n'était pas comme sa culotte ! et je m'éloignai le plus heureux !... J'aurais peut-être dû lui donner douze sous ?... au Prussien, mais je ne les avais pas !

Toinette ! Toinette !... tu vas donc venir ! Elle ne peut pas résister ! un carrosse, un laquais en livrée à ses ordres... et un comte qui l'attend ? Une modiste ?... elle ne peut pas résister !...

Air : *Avez-vous vu dans Barcelonne.*

Elle viendra, mon cœur bat d'aise,  
Ses regards vont être éblouis !  
Est-il douteux que je lui plaise  
Avec l'habit à la française  
Et cette jambe de marquis.

A mon aide, je vous appelle,  
Vins et discours fallacieux ;  
Pour vaincre une vertu rebelle  
J'attaque, à la fois de la belle,  
L'estomac, le cœur et les yeux.

Elle viendra, etc.

Un bruit de voiture ?.. Serait-ce déjà Toinette ?.. Christophe m'aurait obéi aussi promptement ? Le drôle sait son métier ; allons, je suis satisfait... Oui, c'est elle, c'est bien elle... la voilà !...

## SCÈNE V.

BUGOLIN, TOINETTE, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE.

(Il annonce avec emphase.) Mademoiselle Toinette !

BUGOLIN.

La voilà !

TOINETTE, reconnaissant Bugolin, et avec bonheur.

Est-il possible ?...

BUGOLIN, à part.

Elle me reconnaît ! (à Christophe) Sortez, éloignez-vous. (Christophe sort.)

TOINETTE, avec joie (1).

Vous, Monseigneur ?... Le comte de Croisilles ?... C'est vous ?... Oh tant mieux !

BUGOLIN.

Tant mieux !... Oui, oui, mon enfant, le comte de Croisilles, c'est moi... Vous vous

(1) Bugolin, Toinette.

étiez aperçue, n'est-ce pas, que j'avais des airs de comte et de marquis ?

TOINETTE.

Oh mieux que ça !

BUGOLIN.

Mieux que ça ?

TOINETTE, avec expansion.

Vous avez l'air du meilleur, du plus aimable des seigneurs.

BUGOLIN.

Ainsi, vous n'avez pas hésité à suivre mon chasseur ?

TOINETTE.

Oh ! du tout.

BUGOLIN, un peu surpris de la franchise de Toinette.

Du tout ?

TOINETTE.

Quand on m'a dit que vous me demandiez à votre hôtel, je ne sais plus ce que j'ai éprouvé !

Air : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Votre nom m'a tout expliqué,  
Et vite j'ai voulu me rendre  
Au lieu qui m'était indiqué.  
Je craignais de m'y faire attendre ;  
Je me disais : chez monseigneur,  
Tout est préparé pour ma noce ;  
Peut-on repousser le bonheur  
Qui vient vous chercher en carrosse.

BUGOLIN, à part.

La noce... déjà !...

TOINETTE.

Je suis descendue bien vite en courant, le cœur tout ému, et il me bat encore !

BUGOLIN.

Sacrebleu !.. je n'ai jamais aimé comme ça... La petite est vive !... suivons-la... suivons-la !... (Avec gaieté.) Toinette, je suis le plus heureux des hommes de te recevoir chez moi !

TOINETTE, de même.

Et moi, d'y venir, monseigneur !

BUGOLIN.

Suivons-la !.. suivons-la.. (lui prenant la taille.) Toinette, quelle main charmante !.. quel pied mignon !

TOINETTE, avec bonheur.

Vous aimez bien Bugolin.

BUGOLIN, très surpris.

Bugolin ?.. j'aime Bugolin ?.. quoi... qui... qu'est-ce que c'est que Bugolin ?

TOINETTE.

C'est le plus dévoué des serviteurs !

BUGOLIN, à part.

Sapristi !.. (Regardant son habit.) Est-ce qu'elle se douterait ?

TOINETTE.

Et pour l'honnêteté, la probité, l'honneur !

BUGOLIN, à part, d'un air dégagé.

Ah !.. je respire... elle ne se doute pas..

TOINETTE.

Il vous aime tant, lui!

BUGOLIN, à part.

Lui? encore! qu'est-ce que ça veut dire?.. est-ce qu'il y aurait un autre moi-même, par hasard?... est-ce que j'aurais déjà séduit Toinette?... oh!... ce serait vexant!

TOINETTE.

Il parle de vous avec tant de respect.

BUGOLIN.

Du respect?..

TOINETTE, regardant Bugolin.

Il me rendra heureuse, n'est-ce pas, monseigneur? et je veux lui rester fidèle.

BUGOLIN.

Ah! elle m'a reconnu! elle m'a reconnu! Bast! tant pis! Toinette!

TOINETTE.

Ah! monseigneur!

BUGOLIN.

Monseigneur? encore?

TOINETTE.

Si j'ai une grâce à vous demander!.. c'est que vous m'aimiez, comme vous aimez Bugolin.

BUGOLIN, d'abord interdit.

C'est égal!.. je t'aimerais encore plus que moi-même!.. c'est rare... cesera... et, pour te le prouver, attends-moi ici.

TOINETTE.

Ici.

BUGOLIN (1).

Oui, tu peux visiter ces galeries, te promener dans le parc, entrer dans les bosquets... je t'y suivrai! tu es maîtresse absolue aujourd'hui... dans cet hôtel!

TOINETTE.

Vraiment... vous voudriez?..

BUGOLIN.

Je veux te fêter comme tu le mérites!.. Ici, tout t'appartient! tout est à toi!.. comme à moi... c'est pour ça qu'il faut en user promptement... (A part.) Allons faire préparer le repas... et qu'il soit de qualité... ou je flanque le chef par la fenêtre! (A Toinette.) Attends-moi, attends-moi ici.

TOINETTE.

Ah! monseigneur... ma reconnaissance!

BUGOLIN.

Sa reconnaissance!

AIR : du Cabaret de Lustucru.

C'est l'instant du plaisir,  
Je pars, mais je l'espère,  
A bientôt, pour te plaire,  
Je vais, ma cher', te revenir.

(La main sur le cœur.)

Là-dessous, dis-moi,

N'est-il en émoi,

Rien qui bat, réponds ma Toinette.

TOINETTE.

A vous obéir,

(1) Toinette, Bugolin.

Comme à vous servir,  
Toujours, monseigneur, je suis prête.

ENSEMBLE.

BUGOLIN.

C'est l'instant, etc.

TOINETTE.

Il comble mon désir,  
Près de lui, je l'espère,  
Toujours je saurai plaire,  
Ah? pour moi, pour moi quel plaisir.

(Bugolin sort à droite.)

## SCENE VI.

TOINETTE, seule.

Comment! c'est là le comte de Croisilles! ce seigneur que j'ai plus d'une fois remarqué sur la Place-Royale, et dont les regards me troublaient malgré moi... ah! je ne sais ce qui se passe là... mais il me semble que s'il n'était pas comte... près de moi, il a l'air heureux!.. mais Bugolin, aussi?... et c'est Bugolin que je dois aimer!.. lui seul!.. car il peut m'épouser, lui... et il veut que je sois sa femme... Je l'ai promis à ma grand'mère, et je tiendrai ma promesse... jamais d'amourettes... je n'éconterai qu'un homme de ma condition et qui pourra devenir mon mari... allons, allons, ne pensons plus au comte, et ne songeons qu'à ce pauvre Bugolin.

AIR : Restez, troupe jolie.

Des séducteurs au doux langage,  
Mon cœur saura se garantir;  
Ce sont des oiseaux de passage  
Fuyant pour ne plus revenir,  
On croit en vain les retenir...  
Je sais quel sort on se prépare  
Quand on cède à leurs beaux discours,  
Mais un mari, si ça s'égare,  
Du moins, ça se r'trouve toujours...

Mais où donc est Bugolin? qu'il n'a pas encore reparu...

LE COMTE, en dehors.

C'est bien dans la chambre verte.

TOINETTE.

Ah! c'est lui!.. c'est sa voix... je la reconnais!

## SCENE VII.

LE COMTE, TOINETTE.

LE COMTE, sans apercevoir Toinette.

Personne, rue Royale!

TOINETTE.

Bugolin!

LE COMTE.

Toinette!.. ici?... elle était ici!

TOINETTE.

Oui, ici, qui vous attendait!

LE COMTE.

Il se pourrait!..

TOINETTE.

Puisque vous n'arriviez pas au rendez-vous que vous lui aviez donné pour ce matin.

LE COMTE.

Vous êtes venue?..

TOINETTE.

Chez le comte de Croisilles! chez votre maître, à son hôtel.

LE COMTE, à part.

Parfait! elle n'en sortira plus.

TOINETTE.

Je me suis dit : Si Bugolin ne vient pas, c'est qu'il est occupé pour notre mariage... je ne peux pas lui en vouloir.

LE COMTE.

Effectivement!

TOINETTE.

Voyons, Monsieur, avez-vous fait tout ce que vous m'aviez promis.. avez-vous vu le notaire?

LE COMTE.

J'ai vu le curé... j'ai vu le notaire... les bans sont publiés... Toinette, vous êtes ma femme... vous êtes madame Bugolin! (Il veut l'embrasser.)

TOINETTE, se défendant.

Par exemple! voulez-vous bien finir, monsieur... Je suis une fille honnête... vous le savez bien; il n'y a que mon mari...

LE COMTE.

Si je le sais? (à part) puisque j'ai été obligé d'emprunter le nom d'un ami; (haut) mais à présent vos rigueurs ne peuvent plus tenir, je vais vous présenter à mon maître, au comte de Croisilles.

TOINETTE.

Certainement, quand j'aurai été présentée.

LE COMTE, à part.

Ce ne sera pas long... tout est préparé pour cela... Bugolin est travesti (haut.) Dans une chambre, est là qui t'attend la plus jolie parure qu'on puisse rêver à ton âge.

TOINETTE.

Quoi déjà vous avez pensé?

LE COMTE.

A toi?.. j'y pense à tout moment? La robe de satin et le bouquet d'oranger.

TOINETTE.

Vraiment!

LE COMTE, montrant à Toinette la porte à gauche.

Au fond, dans une chambre verte, deux femmes du comte seront à ta disposition, et dans une heure tu seras présentée à tout le château.

TOINETTE.

Dans une heure!

Air : de Panseron.

Quoi, je dois à votre tendresse!

LE COMTE.

Là dedans... tout est prêt pour toi.

TOINETTE.

Tant de parure et de richesse!

LE COMTE.

Je ne veux qu'un baiser pour moi.

Près de nous marier...

TOINETTE.

Vous le donner?..

LE COMTE.

Laissez-le prendre?

TOINETTE.

C'est le premier?.. Puis-je me défendre!

LE COMTE.

Ce ne sera pas le dernier.

ENSEMBLE.

Quel bonheur, quelle est mon ivresse,  
Plus de refus et plus d'effroi!  
Son cœur naît à ma tendresse  
Devait céder!... elle est à moi.

TOINETTE.

Je devrai tout à sa tendresse,  
Plus de scrupules, plus d'effroi;  
C'est le bonheur et la richesse  
Qui suivent le dou de sa foi.

(Elle sort à gauche. Le comte baise la main de Toinette, et Bugolin paraît à droite.)

## SCÈNE VIII.

LE COMTE, BUGOLIN.

BUGOLIN, qui a vu le comte embrasser Toinette.

Qu'est-ce que je vois; qu'est-ce que j'ai vu!

LE COMTE.

Bugolin?.. (à Bugolin.) Chut!

BUGOLIN.

Monseigneur?

LE COMTE.

Chut!.. Il a encore le costume, c'est parfait.

BUGOLIN.

Chut! chut! Mais ce baiser, cette femme!

LE COMTE, riant.

Ah! ah!

BUGOLIN.

Vous riez?.. permettez?

LE COMTE.

C'est ta femme!.. (Il rit.)

BUGOLIN.

C'est ma femme?... et vous riez toujours?..

LE COMTE.

C'est madame Bugolin! (Il rit plus fort.)

BUGOLIN.

Il rit encore! serait-ce une mystification?

LE COMTE.

C'est le meilleur tour que j'aie imaginé de ma vie!

BUGOLIN, en colère.

Ah mais! je vais m'emporter à la fin! J'ai



l'habit brodé, moi... je suis le comte, moi... pour l'instant !

LE COMTE.

Oui, c'est juste ! et je veux que tu le sois encore toute la journée... A propos, ton habit t'a-t-il rendu le service que tu en attendais ?

BUGOLIN.

Mais il paraît que le mien ne vous a pas nu plus.

LE COMTE.

Celui-là ?.. je lui dois mon bonheur !

BUGOLIN, avec colère.

Monseigneur !

LE COMTE.

Écoute, et tu vas m'admirer !

BUGOLIN.

Vous admirer, je ne demande pas mieux... mais...

LE COMTE.

Dans un logis modeste et retiré habitait une simple et candide jeune fille...

BUGOLIN.

Ah !... à la bonne heure, j'aime mieux ça... parlons de jeunes filles, et laissons Toinette tranquille.

LE COMTE, continuant.

Vivant uniquement du fruit de son travail, sans parents, sans protecteurs aucun. La chance était belle, n'est-ce pas ?

BUGOLIN.

Oh !... vous êtes fait pour ça !

LE COMTE.

Grâce aux renseignements que j'avais pris, je sus que l'enfant se méfiait de tous grands seigneurs, qu'elle avait juré de ne jamais en écouter un... qu'elle ne permettrait de l'approcher qu'à un homme de sa condition.

BUGOLIN.

Ah mais... voilà une fille rare.

LE COMTE.

Enfin, qu'elle avait une idée fixe... le mariage.

BUGOLIN.

A la rigueur...

LE COMTE.

Dès lors mon plan fut dressé... Il fallait me rapprocher de son rang, parler son langage, emprunter un costume qui ne pourrait l'effrayer.

BUGOLIN.

Vous avez pris mes habits.

LE COMTE.

Et ton nom.

BUGOLIN.

Et mon nom ? Bien... le troc était complet. Alors, pendant que de mon côté... vous du vôtre... bien... Ah ! continuez, ça m'intéresse...

LE COMTE.

Bugolin !... A ce nom, la belle ne pouvait s'effaroucher... Elle me reçut d'abord comme

un voisin... comme un ami... puis la conversation devint plus tendre...

BUGOLIN.

Et voilà le secret de toutes vos sorties du matin !

LE COMTE.

Comme tu dis.

BUGOLIN.

Qui me donnaient tant d'inquiétudes !... Maintenant je sais ce que vous faisiez...

LE COMTE.

Je me mariais !

BUGOLIN riant.

Vous vous mariiez !...

LE COMTE.

Erreur... La petite avait autant de vertu que de beauté !... Obtenir la plus légère faveur, était chose impossible !... Tout était réservé à son mari.

BUGOLIN.

Bah !... Alors un prêtre supposé, un faux contrat...

LE COMTE.

Du tout... un bon et véritable mariage !... Voilà le merveilleux !...

BUGOLIN.

Comment !... vous auriez conjoint une seconde fois ?... Grand Dieu !... et la comtesse ? votre femme ? Ah !... voilà que vous m'effrayez !

LE COMTE.

Du tout !

BUGOLIN.

La polygamie est un cas... dangereux ! Je n'étais pas là ?... C'est ma faute !... Je n'étais pas là !

LE COMTE.

Écoute donc, ce n'est pas moi qui suis marié... La comtesse ? C'était impossible !... c'est toi.

BUGOLIN.

C'est moi ?... quoi... qui...

LE COMTE.

C'est ta femme, madame Bugolin !

BUGOLIN.

Ma femme ?

LE COMTE.

N'avais-je pas pris tes habits... ton nom ?

BUGOLIN.

Vous aviez pris mes habits... mon nom ?

LE COMTE, riant.

Ah ! ah !...

BUGOLIN, comprenant.

Ah ! saprelotte, qu'est-ce que vous avez fait.

LE COMTE.

La plus belle conquête de ma vie !

BUGOLIN.

Allons donc ! c'est une histoire, un conte, une aventure !... Je rêve !

LE COMTE.

Car c'est une merveille !... grâces ! beauté !

BUGOLIN.

Assez !... La sueur me prend !... j'en tombe !...

LE COMTE.

Je vais te présenter madame Bugolin.

BUGOLIN.

Madame Bugolin ! ça ne se peut pas... c'est impossible !... Marié ?... moi !... sans mon consentement ?... sans mon aveu... et je le serais... *in partibus* !

LE COMTE.

Il me fallait quelqu'un... tu es garçon... mon âme damnée... mon fidèle valet.

BUGOLIN.

Votre serviteur !

LE COMTE.

Mais ce n'est pas encore terminé, rassure-toi.

BUGOLIN.

Ça ne se terminera pas !...

LE COMTE.

Si l'enfant s'humanise et qu'elle devienne moins sévère.

BUGOLIN.

Elle s'humanisera !

LE COMTE.

Si non... voilà tes papiers ! *(Il tire de sa poche des papiers qu'il montre à Bugolin.)*

BUGOLIN.

Mes papiers ?... C'est un rapt... une substitution ! Je suis confondu !

LE COMTE.

Rien n'y manque... Toinette est ici.

BUGOLIN, étonné.

Toinette !

LE COMTE.

Et tu as vu tout-à-l'heure : un premier baiser m'a été accordé.

BUGOLIN.

Un baiser !.. qui... qu'est-ce... Toinette ?..

LE COMTE.

Toinette, celle que tu viens de voir, c'est madame Bugolin !..

BUGOLIN.

C'est Toinette ?... ma femme !

LE COMTE.

Tu approuves mon choix ?

BUGOLIN.

Toinette !... Ah voilà pourquoi elle me parlait ce matin, de Bugolin ?... Ah ! je comprends !.. Ah c'est elle ?.. c'est ma femme ?... Si j'approuve ?... mais ça me va... ça me va parfaitement ! c'est ma femme ?... Ah c'est ma femme ?... ah ! *(Il se dirige à gauche.)*

LE COMTE, l'arrêtant (1).

Où vas-tu !

BUGOLIN, avec détermination.

Je vais voir ma femme !

LE COMTE.

Hein ?... qu'est-ce que ça veut dire ?

(1, Bugolin, le Comte)

BUGOLIN.

Je vais voir ma femme !

LE COMTE.

Faquin.

BUGOLIN.

Ah ! permettez... Ceci c'est une autre paire de manches !... Je l'aime, elle est à moi.

LE COMTE.

Ti tu t'avises seulement de la regarder, je te fais donner cent coups de bâton.

BUGOLIN.

Je serais battu !... de plus !

LE COMTE.

Ou mille écus pour toi, si tu te conduis honnêtement.

BUGOLIN.

Mille écus !... Il me flétrit !... et il appelle ça se conduire honnêtement !

LE COMTE.

Tu m'as entendu !... La petite m'attend... Tu connais mes conclusions... choisis.

BUGOLIN.

J'ai choisi !

Air : de la Tentation.

LE COMTE.

Ici, je te laisse,  
Mais pour revenir.  
Songe à ta promesse,  
Tu dois m'obéir.

BUGOLIN.

Ah ? quelle aventure ?  
Chacun, je le jure,  
A ma place aurait  
Un triste figure,  
S'il me ressemblait.

ENSEMBLE.

Enfin, il me laisse,  
Mais pour revenir,  
Semblable promesse  
Peut-elle se tenir ?

*(Le comte sort à gauche.)*

## SCENE IX.

BUGOLIN, seul.

J'ai choisi !.. je prendrai les mille écus !.. et Toinette avec... Ah ! tu crois que je reculerai devant tes menaces... quand je viens de me flaqueur une passion atroce dans le cœur... quand l'amour, ce dieu malin vient de m'initier à ses ruses les plus infernales !.. Non, non, non ! Ah ! cher comte, vous voulez m'en jouer une qui n'est pas de votre taille... et nous allons voir... M'enlever Toinette !.. Je trouve du reste votre idée assez ingénieuse ; mais nous verrons comment vous vous en tirerez. *(Il se place à la table et se dispose à écrire.)* Il n'y a pas un moment à perdre. *(Il écrit.)* « Madame, Monsieur le comte, votre mari, retenu dans son petit hôtel de la ru

Saint-Antoine, vous supplie d'avoir la bonté de vous y rendre au reçu du présent billet ; une seule minute de retard pourrait avoir les plus fâcheuses conséquences. » (*Il plie la lettre et y met l'adresse.*)

Madame la comtesse de Croisilles. — Très pressée !

Je la connais, elle viendra de suite, et alors... Ah ! ah ! Monsieur le comte, vous vous mariez... Eh bien ! je vais vous fournir les témoins de la noce ! (*Il appelle.*) Holà ! quelqu'un ! un basque ! un coureur !

## SCENE X.

BUGOLIN, CHRISTOPHE.

*(On apporte une table splendidement servie.)*

CHRISTOPHE.

Monsieur le comte est servi.

BUGOLIN.

Le repas que j'avais commandé (*à part.*) quelle pilule à présent !..

CHRISTOPHE.

Monsieur le comte est satisfait !

BUGOLIN.

Satisfait ?.. pas encore... qu'on porte cette lettre à son adresse...

CHRISTOPHE.

A madame la comtesse.

BUGOLIN.

Il hésite ?

CHRISTOPHE.

Je ne sais pas...

BUGOLIN.

Tu ne sais pas...

CHRISTOPHE.

Au fait, monseigneur m'a dit d'obéir...

BUGOLIN.

Obéis...ou... (*Il saisit un homard sur la table.*)

CHRISTOPHE.

J'y vais à l'instant. (*Il sort.*)

BUGOLIN, seul. Il examine le homard qu'il tient.

Il est bien frais... (*Regardant les bouteilles.*) ça c'est du champagne !.. ça c'est du madère !.. ça me consolera toujours un peu... O Toinette ! c'était près de toi que je devais m'asseoir à ce festin... c'était près de toi que je devais... (*Il va s'asseoir. Le comte paraît.*)

## SCENE XI.

BUGOLIN, LE COMTE, TOINETTE.

LE COMTE, paraissant d'abord.

Venez, ma charmante Toinette...

BUGOLIN (1), quittant la table précipitamment.

Sa charmante...

(1) Toinette, le Comte, Bugolin.

LE COMTE.

Venez, que je vous présente à monsieur le comte, qui vous attend pour me féliciter de mon bonheur. (*Toinette paraît*)

BUGOLIN, à part.

Elle a le costume de la chose?... déjà !

TOINETTE, vêtue en mariée.

Ah ! monsieur le comte !.. ah ! monseigneur !

LE COMTE, à Bugolin.

Je présente à Monseigneur madame Bugolin.

BUGOLIN, avec fureur.

Madame... (*Le comte le regarde, il s'arrête et dit à part.*) Ah !.. si j'osais !.. Je couve quelque chose.

LE COMTE, à Bugolin.

Allons, monseigneur, dites à madame Bugolin qu'elle ne doit pas hésiter à me rendre le plus heureux des maris !

BUGOLIN (1), à part.

Il me demande ma bénédiction ! ô comble de l'horreur !

LE COMTE, à Bugolin.

Allons, Monseigneur. (*bas.*) Réponds, maud.

TOINETTE, à Bugolin.

Ah ! Monseigneur, s'il est vrai que Bugolin ait toujours été digne de vos bontés...

BUGOLIN, avec colère.

Bugolin ! (*Le comte le regarde, il se tait et dit à part.*) Je couve quelque chose.

LE COMTE.

Monseigneur n'a qu'un désir, Toinette... c'est de vous voir me donner au plus tôt la preuve de cette tendresse que vous m'avez promise... (*Bas à Bugolin.*) Réponds, ou si non...

BUGOLIN, avec hésitation.

Ma chère enfant... approchez !

TOINETTE, vivement.

Ah ! Monseigneur.

BUGOLIN, à part.

Je couve...

LE COMTE.

Tu n'es pas ému ?..

BUGOLIN.

Si, si. (*A Toinette.*) Embrassez-moi !

LE COMTE.

Hein ?

BUGOLIN.

Embrassez votre maître !

LE COMTE.

Il oserait !

BUGOLIN, à part.

Ah ! ah !.. tu me prépares une turpitude ! Je suis décidé à tout ! (*Il embrasse Toinette.*)

LE COMTE.

Ah ! le faquin !

(1) Toinette, Bugolin, le Comte.



BUGOLIN, *après avoir embrassé Toinette.*

Encore! n'ayez pas de crainte, ça fera plaisir à Bugolin... ça fera plaisir à Bugolin!..

LE COMTE, *bas.*

Si tu oses recommencer!

BUGOLIN, *vivement au comte.*

Plait-il?... qu'est-ce?... votre femme est charmante... Bugolin, je veux avoir quelques bontés pour elle... Quant à vous, votre sort est assuré maintenant!... *(A part.)* Ah! ah! nous allons voir.

LE COMTE, *à part.*

Où veut-il en venir avec cette assurance! cette forfanterie...

BUGOLIN.

Votre bonheur m'intéresse!... et je veux être le premier *(regardant le comte.)* à fêter la mariée!... Vous voyez cette table servie et deux couverts qui nous attendent.

TOINETTE.

Quoi, monseigneur.

LE COMTE, *à part.*

Serait-il possible!

BUGOLIN.

Votre maître vous invite à vous asseoir près de lui. *(Se donnant de grands airs.)* Vous allez souper avec moi...

LE COMTE, *bas.*

Traître!... je te démasque.

BUGOLIN.

Je ne demande pas mieux!...

LE COMTE.

Il sait que je ne le puis, sans me découvrir moi-même.

TOINETTE.

Je n'oserai jamais!

BUGOLIN.

Ça fera plaisir à Bugolin.

LE COMTE, *bas.*

Je te ferai rouer vif!

BUGOLIN.

Il me dit qu'il y consent!

LE COMTE, *à part.*

Il ose... et pas un moyen.

BUGOLIN.

Du reste, il sera là aussi... pour nous donner des assiettes... servir sa femme est le premier devoir... d'un serviteur fidèle!

LE COMTE, *donnant un coup de pied dans le derrière de Bugolin.*

C'est un à-compte.

BUGOLIN.

Oh!

TOINETTE.

Qu'y a-t-il?

BUGOLIN.

Rien... ce que j'ai devant moi est trop séduisant pour que je m'occupe de ce qui se passe derrière...

TOINETTE.

Quel gracieux langage!

BUGOLIN, *offrant la main à Toinette.*

Allons ma belle...

TOINETTE.

Puisque ça fait plaisir à Bugolin. *(Elle donne la main à Bugolin et tous deux ils se mettent à table.)*

BUGOLIN, *à table.*

Allons, Bugolin, versez à madame Bugolin du champagne! du mousseux!

TOINETTE.

Ah! monseigneur.

BUGOLIN.

Ça fera plaisir à Bugolin!

TOINETTE, *tendant son verre.*

C'est pour lui!

LE COMTE, *furieux.*

Quoi, vous prétendez.

BUGOLIN.

Que diable, vous êtes Bugolin, ou vous ne l'êtes pas!... si vous l'êtes, il faut obéir...

TOINETTE, *au comte.*

C'est juste, monsieur, ça vous coûte donc bien de me verser à boire...

LE COMTE, *se décidant.*

Non, Toinette, non! *(il verse.) (A part)* Quelle volée!... *(Regardant Bugolin.)* Faut-il verser à monseigneur aussi.

BUGOLIN, *prenant la bouteille.*

Non! je ne suis plus monseigneur.

LE COMTE *effrayé.*

Si tu me trahis.

BUGOLIN.

Je suis son seigneur!... Le seigneur de Toinette.

AIR : *des Amours de Michel et Christine.*

Ah! ah! ah!... le joyeux festin!  
Quel friand repas, quel excellent vin.  
Ah! ah! ah! je me sens en train,  
Ma foi, tant pis, plus de chagrin.

*(Offrant à Toinette)*

Goûte, ma charmante,  
Tous ces mets exquis.

TOINETTE.

Ah! je rougis.

BUGOLIN.

Non, choisis?

Obéis!

Ne sois pas tremblante,  
Calme ta frayeur.

TOINETTE.

Ah! monseigneur!

Quel honneur!

Que d'honneur!

BUGOLIN.

Pour que l'ivresse soit complète,  
Ensemble nous devons trinquer.  
Allons, ton verre, allons, Toinette,  
Contre le mien, viens le choquer.  
Car c'est mon droit.

TOINETTE.

Quoi, monseigneur!

BUGOLIN.

N'est-ce pas le droit du seigneur?

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah !... le joyeux festin, etc.

TOINETTE.

Ah ! ah ! ah ! devant Bugolin ,  
Pour moi tant d'honneur, quel heureux festin !  
Ah ! ah ! ah ! puisqu'il ne dit rien,  
Je dois obéir, il fait bien.

LE COMTE.

Ah ! ah ! ah ! quel affreux coquin !  
Je me sens ici démanger la main.  
Ah ! ah ! ah !... tremble Bugolin,  
Du destin  
Qui t'attend demain.

BUGOLIN, *au comte.*

En vérité, Bugolin, votre femme est ravissante !

TOINETTE, *à part.*

Comme il est aimable. (*Au comte.*) Eh ! bien, monsieur, vous ne remerciez pas monseigneur. *Le comte furieux à pris une assiette qu'il brise.*) Ah !... prenez donc garde... il ne faut pas casser les assiettes de M. le comte.

BUGOLIN.

Né faites par attention, Toinette, c'est lui qui paiera.

LE COMTE, *bas.*

Oh ! ma patience !

*Même air.*

BUGOLIN.

Ta taille est mignonne,  
Ah ! quel main, quel teint,  
Quel œil mutin,  
Quelle peau de satin !  
Un regard, friponne,  
Fera mon bonheur.

TOINETTE.

Ah ! monseigneur,  
Quel honneur,  
Que d'honneur !

BUGOLIN.

Quelle ardeur, quel feu me dévore,  
Pour le calmer, vite un baiser ?  
Quand c'est ton maître qui t'implore,  
Tu ne saurais le refuser,  
Et c'est son droit...

TOINETTE.

Quoi, monseigneur !

BUGOLIN.

N'est-ce pas le droit du seigneur ?

REPRISE ENSEMBLE.

BUGOLIN.

Allons, du champagne à mort, et vivent l'amour et la folie...

LE COMTE, *à part.*

Ah ! c'en est trop, et je vais !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, *entrant précipitamment.*

Le carrosse de madame la comtesse entre à l'instant dans la cour de l'hôtel.

LE COMTE.

La comtesse ici !

BUGOLIN, *riant.*

Ah ! ah !

TOINETTE.

Madame la comtesse de Croisilles ?... votre femme, monseigneur.

BUGOLIN, *gaîment.*

Ma femme !... ma femme !

LE COMTE, *à part.*

Elle n'est jamais venue à cet hôtel... Qu'est-ce que cela signifie ?

TOINETTE.

Ah ! la peur me prend, Monseigneur.

BUGOLIN, *à Christophe.*

Eh bien, faites entrer madame la comtesse.

LE COMTE.

Par exemple !

TOINETTE.

Si madame la comtesse me voyait auprès de Monseigneur...

BUGOLIN.

Auprès de moi, tu n'as rien à craindre.

LE COMTE, *à Bugolin.*

Permettez.

BUGOLIN.

Je permets .. oui je vous permets d'aller au devant de madame la comtesse.

LE COMTE.

Moi ?...

BUGOLIN.

C'est votre devoir, Bugolin... Allez, je vous y autorise.

LE COMTE, *à part.*

Le brigand !... Mais pas un moment à perdre pour changer ce costume !.. (*A Christophe.*) Suis-moi. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE XIII.

TOINETTE, BUGOLIN (1).

(*Ils se sont levés de table. Bugolin un peu échauffé, est allé à la porte s'assurer que le comte était parti.*)

BUGOLIN.

Il s'éloigne !... et nous laisse seuls tous les deux !..

TOINETTE.

Mais, Monseigneur ! il faut que je suive Bugolin.

BUGOLIN.

Je ne sais pas ce qui va se passer, mais je me promets d'en rire.

(1) Toinette, Bugolin.

TOINETTE.

Comme il me regarde.

BUGOLIN.

Soyons coquet ! soyons marquis ! La friponne a l'œil vif.

TOINETTE.

Madame la comtesse va venir !

BUGOLIN.

Au diable la comtesse !

TOINETTE.

Ah ! grand Dieu !... quel air singulier !

BUGOLIN.

Soyons marquis !... Toinette !... je t'aime, je t'adore... Viens dans mes bras.

TOINETTE.

Monseigneur ! Monseigneur !... laissez-moi.

AIR : *Croyez à ma loi.*

Ne comprends-tu pas,  
Près de tant d'appas,  
Le feu qui m'anime !  
Ton cœur peut, sans crime,  
Céder à mes vœux,  
Et me rendre heureux.  
Quand tu m'connaitras,  
Tu me chériras.

TOINETTE, *se défendant.*

Monseigneur !

BUGOLIN.

Sur ce cœur

Si fidèle,

Viens, ma belle,

De t'aimer constamment,

Je te fais le serment.

ENSEMBLE.

BUGOLIN.

Ne comprends-tu pas, etc.

TOINETTE.

Dieu, quel embarras,  
J'comprends trop, hélas !  
Le feu qui l'anime.  
Je ne puis, sans crime,  
Céder à vos vœux  
Et vous rendre heureux.  
Laissez-donc mon bras,  
Je n'cèderai pas.

(Bugolin l'embrasse. La porte du fond s'ouvre, la comtesse paraît.)

BUGOLIN.

La comtesse ? Sauvons-nous ! (Il s'échappe par la porte à droite ; la comtesse qui n'a vu que son dos et son habit, le prend pour le comte.)

#### SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, TOINETTE.

LA COMTESSE, *s'arrêtant.*

A merveille !

TOINETTE.

La comtesse !... Ah ! Madame, vous m'avez sauvée !

LA COMTESSE.

Je vous ai sauvée !... Mais qui êtes-vous donc... Que faites-vous ici ?

TOINETTE.

Je suis la fiancée de Bugolin...

LA COMTESSE.

La fiancée de Bugolin ?... Mais c'est monsieur le comte qui vient de sortir ?

TOINETTE.

Oui, Madame...

LA COMTESSE.

Vous étiez ici avec lui ?

TOINETTE, *baissant les yeux.*

Oui, Madame...

LA COMTESSE.

Et cette voix émue, ces traits bouleversés.

TOINETTE.

C'est que...

LA COMTESSE.

M. le comte vous embrassait.

TOINETTE.

Oh ! bien malgré moi, Madame !

LA COMTESSE.

Et cette table en désordre...

TOINETTE.

C'est que tout à l'heure...

LA COMTESSE.

Vous vous y étiez assise auprès de lui.

TOINETTE.

Je ne croyais pas faire mal... Mais vous êtes ma providence !

LA COMTESSE.

Il suffit... je comprends... Sortez...

TOINETTE.

Qu'entends-je ?

LA COMTESSE.

Bugolin !... l'âme damnée de M. le comte avait, en mari complaisant, permis ce tête à tête... Et vous...

TOINETTE.

Grand Dieu ! ce que vous dites-là est affreux, Madame... je ne suis pas coupable... j'en atteste le ciel !

LA COMTESSE.

AIR : *T'en souviens-tu.*

Je vois encor les traces de l'orgie,  
Et j'ai surpris vos coupables amours.  
Ces mets, ces vins, cette table rougie,  
Tout vous dénonce et dément vos discours.  
Mais Dieu pardonne au repentir qui pleure.  
Ecoutez-donc la voix du repentir :  
Eloignez-vous, quittez cette demeure,  
Lorsque j'y suis, vous devez en sortir.

TOINETTE.

Oh oui !... je pars... je m'éloigne, Madame... Mais si je pleure... ce n'est pas parce que je



suis coupable, et je n'ai besoin ni d'indulgence... ni de pardon... (*Elle sort par le fond.*)

## SCENE XV.

LA COMTESSE, seule. *Elle regarde le billet que lui a écrit Bugolin.*

Qui peut m'avoir écrit ce billet? c'est quel-qu'ami charitable qui, instruit des désordres de mon mari, veut que je cesse enfin d'être dupe... Dès que j'ai vu le nom de cet hôtel, je n'ai pas hésité à m'y rendre... A l'époque de notre mariage, monsieur le comte m'avait juré qu'il était rendu, et j'avais cru à sa parole, comme je croyais aux missions d'état qui l'appelaient si souvent près de son oncle le Maréchal... Je comprends maintenant la cause de ces fréquentes absences qui me chagrinaient... Ah! monsieur le comte!.. (*On entend la voix du comte.*) Mais, c'est lui... Ah! il a changé de costume... c'est juste.

## SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *à part.*

De l'audace!.. il n'y a que ce moyen de m'en tirer... Misérable Bugolin... (*À la comtesse*) Vous ici, chère comtesse!

LA COMTESSE.

Je conçois, monsieur le comte, que ma présence ait dû vous surprendre.

LE COMTE.

Votre présence...

LA COMTESSE.

Vous m'aviez annoncé qu'une mission d'état vous appelait auprès du Maréchal.

LE COMTE.

Chez mon oncle... j'en arrive à l'instant!

LA COMTESSE.

Monsieur le comte... je sais tout.

LE COMTE.

Vous savez...

LA COMTESSE.

Quand je suis entrée, je vous ai parfaitement reconnu...

LE COMTE.

Vous m'avez reconnu. (*à part.*) C'est Bugolin qu'elle a pris pour moi.

LA COMTESSE.

Permettez-moi de ne pas vous rappeler dans quelle situation...

LE COMTE.

Hein?.. (*à part.*) Est-ce que le drôle aurait osé...

LA COMTESSE.

Vous avez été changer de costume... mais

mes yeux m'eussent-ils abusée... cette jeune fille m'a tout avoué.

LE COMTE.

Elle vous avoué...

LA COMTESSE.

Et sa rougeur, sa honte, trahissaient assez les violences qu'on lui avait faites.

LE COMTE.

Des violences!.. (*à part.*) Misérable!

LA COMTESSE.

Je n'ajouterai qu'un mot... Depuis longtemps vous me trompez, monsieur le comte.

LE COMTE.

Comtesse!

LA COMTESSE.

Les chagrins et l'abandon sont le prix d'un amour qui ne s'est pas démenti un seul instant.

LE COMTE.

Pourriez-vous croire...

LA COMTESSE.

Je savais qu'elle était la destination de cet hôtel... Au moment de notre union vous aviez juré de n'y jamais revenir... aujourd'hui je vous délie d'un serment que vous ne pouviez pas tenir... Je vous rends votre liberté, comme je prends la mienne!

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Que la comtesse de Croisilles a reconquis aujourd'hui une indépendance, qu'elle n'aurait jamais dû enchaîner; qu'elle garde sa fortune, comme vous garderez la vôtre.

LE COMTE.

Ce n'est pas possible!... je me justifierai.

TOINETTE, paraissant à la porte de droite et soulevant la portière. *À part.*

Je me suis perdue dans tous ces corridors... Ah! la comtesse et Bugolin! (*Le comte a un habit de velours et des boutons en acier.*) Il a mis sa livrée...

LA COMTESSE.

Je n'ai plus rien à dire... ni à écouter, et je me retire...

LE COMTE.

Non... pas avant de m'entendre... Si je fus coupable envers vous... si, entraîné par de funestes exemples, j'eus des torts; si j'ai commis quelques erreurs, mon cœur, du moins, n'en fut jamais complice.

TOINETTE, cachée.

Qu'est-ce qu'il dit là?..

LE COMTE.

A vous, à vous seule tout mon amour!

TOINETTE, cachée.

Bugolin qui fait une déclaration à la comtesse!

LE COMTE.

Je ne chercherai point à dissimuler des fautes dont je me repens... mais je vous di-

rai que : chacune d'elles m'a fait sentir que vous méritiez toute ma tendresse.

TOINETTE, à part.

Oh !

LA COMTESSE.

Monsieur.

LE COMTE.

Oui, je le jure.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Des femmes que je crus aimer  
Ont accueilli mes serments infidèles ;  
Mais celle qu'on doit estimer  
N'eut jamais rien à craindre d'elles.  
Cet amour vrai qui seul fait le bonheur  
Je sentais là qu'il veillait pour une autre,  
Quand je cherchais leur image en mon cœur  
J'y retrouvais toujours la vôtre.

TOINETTE, à part.

C'est une horreur !

LE COMTE.

Et c'est à vos genoux, chère comtesse...

### SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, TOINETTE.

TOINETTE, (1) paraissant.

Oh ! c'est trop fort.

LE COMTE, à part.

Que vois-je !

LA COMTESSE.

Encore cette enfant...

TOINETTE.

Oui, moi, qui ne crains riens, qui parlerai, parce que j'ai tout vu... et que certainement... Ah ! madame... vous qui me faisiez de la morale tout à l'heure...

LA COMTESSE.

Mais cette jeune fille est folle.

TOINETTE.

Oh ! que non... oh ! que non... mais c'est affreux, c'est épouvantable... moi qui avais confiance... moi qui ne voulais pas... Oh !.. oh !.. c'est affreux ! (Elle sanglote.)

LE COMTE.

Silence donc, malheureuse.

LA COMTESSE. (2)

En est-ce assez, monsieur, et me laisserez-vous me retirer maintenant

AIR : *de la Jolie Fille de Gand.*

LA COMTESSE.

De sa tendresse  
J'écoutais les aveux ;  
Quand sa maîtresse  
Est encor en ces lieux !  
Plus de faiblesse,  
Et pour jamais adieu,  
Adieu, adieu !

ENSEMBLE.

TOINETTE.

C'est sa maîtresse.

Quel scandale odieux !

Une comtesse,

Quittons, fuyons ces lieux.

Point de faiblesse,

Et pour jamais, adieu,

Adieu, adieu !

LE COMTE.

Chez la comtesse,

Quels regards furieux.

Quelle maladresse,

Ensemble dans ces lieux.

Elle me laisse,

En me disant adieu,

Adieu, adieu.

LA COMTESSE.

Je pars...

LE COMTE.

Ecoutez-moi.

LA COMTESSE.

Je vous laisse auprès d'elle,

Allez, homme sans foi.

TOINETTE.

Oublions l'infidèle !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(La comtesse sort à gauche.)

### SCÈNE XVIII.

TOINETTE, LE COMTE, BUGOLIN.

BUGOLIN, entrant par le fond très gaiement.

Eh bien ! eh bien !.. qu'y a-t-il ?

LE COMTE.

Il y a la corde pour toi, si tu ne ré pares pas tout le mal que tu as fait. (Il sort à la suite de la comtesse.)

BUGOLIN.

La corde !.. (Eternuant.) Ah !.. j'ai un éblouissement ! Que s'est-il donc passé ?.. (Il s'assied. Toinette sanglote, assise de l'autre côté de la scène.) (Apercevant Toinette.) Mais Toinette est là !.. toujours là ! mais elle est sans connaissance !.. (Il va à Toinette.) Toinette, Toinette, reviens à toi, reviens à moi. (Il lui prend les mains, qu'il couvre de baisers.)

TOINETTE.

Oui, oui, embrassez-moi.

BUGOLIN.

Hein ?

TOINETTE.

Embrassez-moi encore ! toujours ! ça me fera plaisir.

BUGOLIN.

Vraiment.

TOINETTE.

Je ne me défendrai plus !

ENSEMBLE.

(1) Le comte, Toinette, la comtesse.

(2) Le comte, la comtesse, Toinette.

BUGOLIN.

Non!

TOINETTE.

Au contraire.

BUGOLIN.

Fictre!

TOINETTE, *se levant.*\*

Bugolin est un monstre!

BUGOLIN.

Hein?

TOINETTE.

Un scélérat!

BUGOLIN.

Ah! oui... je comprends... va toujours. (*Il l'embrasse.*)

TOINETTE.

Et je ne le verrai plus! je ne lui parlerai plus.

BUGOLIN.

Bah!

TOINETTE.

Après tous les sacrifices que je lui ai faits... car bien d'autres que lui me faisaient la cour... bien d'autres que lui m'aimaient, me le disaient... et des richards... des grands seigneurs!

BUGOLIN.

Par Dieu!

TOINETTE.

Vous-même quand vous veniez à la place Royale

BUGOLIN.

Vrai!... tu m'avais remarqué.

TOINETTE.

Oui.

BUGOLIN.

Oui?... elle a dit oui! (*Il l'embrasse.*)

TOINETTE.

Et je vous le dis à présent... vous me plaisez... je sentais là que je vous aurais aimé... mais je voulais rester honnête fille... je voulais me marier... un homme aurait été si heureux avec moi.

BUGOLIN.

Il le sera!

TOINETTE.

Alors vos beaux habits brodés me faisaient peur!

BUGOLIN.

Mes habits!

TOINETTE.

Oui, je ne pouvais épouser que quelqu'un de ma condition.

BUGOLIN.

Et moi qui m'étais imaginé!

TOINETTE.

Je ne suis qu'une pauvre modiste... et vous comprenez que le costume de Bugolin

BUGOLIN.

Ne t'effrayait pas, tandis que celui-ci...

(1) Toinette, Bugolin.

TOINETTE.

Il m'était toute espérance.

BUGOLIN, *lui tendant les bras.*

Tire, Toinette, tire...

TOINETTE.

Que voulez-vous faire?

BUGOLIN.

Tire-moi ça... je veux me dépouiller et paraître à tes yeux dans mon costume naturel!

TOINETTE, *effrayée.*

Oh!

BUGOLIN.

Ah! ah! pardon... tu ne comprends pas... je veux dire que je rejette bien loin de moi ces vêtements d'emprunt; ces livrées de l'opulence, que je suis Bugolin!

TOINETTE.

Bugolin... vous.

BUGOLIN.

Oui, Bugolin avec les habits du comte, et l'autre, celui qui avait mes habits, c'est le mari de la comtesse.

TOINETTE.

Est-il possible.

BUGOLIN.

C'est moi qui t'aime!... que tu aimes... qui t'avais méconnue!... et qui t'épouse...

TOINETTE.

Oh! je ne puis croire.

BUGOLIN.

Toinette! je te donne ma parole d'honneur que c'est vrai.

TOINETTE.

C'était donc M. le comte qui était aux genoux de la comtesse... tout-à-l'heure.

BUGOLIN.

Le comte aux genoux de la comtesse.

TOINETTE.

Et il lui jurait de l'aimer toujours.

BUGOLIN.

Nous sommes sauvés!

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE \* *suivie par le comte.*

Toutes vos protestations sont inutiles... j'ai demandé mon carrosse. Sonnez, M. le comte, sonnez.

TOINETTE.

M. le comte?

BUGOLIN, *à Toinette.*

M. le comte.

LE COMTE.

Eh! bien, avant de partir, madame, j'aurai fait rouer devant vous le plus grand des coquins!

TOINETTE, *effrayée.*

Ah!

(1) Le comte, la comtesse, Toinette, Bugolin.



BUGOLIN.

Tu vas voir comme tout ça va se dénouer à mon avantage...

LE COMTE.

Avance misérable...

BUGOLIN. \* à la comtesse.

Permettez-moi de vous présenter madame Bugolin.

LE COMTE.

Madame Bugolin.

LA COMTESSE.

Votre valet sous ce costume... c'est encore quelque nouvelle machination que je vais apprendre... Sonnez, M. le comte, sonnez.

BUGOLIN.

Ce costume est la preuve au contraire que nous sommes tous innocents.

LE COMTE.

Que va-t-il dire?

BUGOLIN.

Oui, et voici comment tout s'explique... ma famille voulait me marier.

LA COMTESSE.

Sa famille!

LE COMTE.

Sa famille!

BUGOLIN.

Oui, Madame... tous les hommes ont une famille... excepté pourtant ceux qui n'en ont pas... mais j'en ai une, et elle avait jeté les yeux sur cette aimable enfant, simple modiste, rue Royale, n. 12. L'enfant me plaisait; mais, vous l'avouerez-je, un horrible préjugé sur cette estimable profession de modiste, me donna l'idée de tenter d'abord une épreuve; et c'est alors que, sous les vêtements de mon noble maître...

LE COMTE.

Oui... oui...

TOINETTE.

Oui, madame, je vous le jure, c'était bien lui, c'était bien Bugolin qui était à table auprès de moi, et qui m'embrassait quand vous êtes entrée.

LE COMTE, avec dépit.

Certainement...

BUGOLIN.

Oui, c'était moi qui embrassais!.. et

AIR : d'Aristipe.

Comme l'enfant qui vient de naître,  
Je vous l'atteste, innocent aujourd'hui,  
Avec douleur, mon noble maître,  
Vit les soupçons fondre sur lui.  
Mais je viens, moi, lui prêter mon appui!  
Injustement accusé par sa femme,  
Il a le droit de se faire octroyer  
L'indemnité qu'on lui doit, et madame  
Est en fonds pour la lui payer.

(1) Le comte, la comtesse, Bugolin, Toinette.

LA COMTESSE.

Mais votre colère, en voyant mon mari à mes genoux.

BUGOLIN.

Rien de plus simple, monsieur le comte, c'était Bugolin! C'était lui qui avait été me chercher Toinette; ce bon maître, il avait eu la complaisance... et pour ne pas l'effrayer, il avait pris mes habits et mon nom, comme moi.

LE COMTE, à part.

Allons, il ne s'en est pas mal tiré... (haut)  
Cette fois, êtes-vous convaincue?

LA COMTESSE.

Je suis si faible!

LE COMTE.

Et vous ne m'en voulez plus.

LA COMTESSE.

Je tâcherai... mais cet hôtel sera vendu.

LE COMTE.

Dès demain.

BUGOLIN, à part.

Il en achètera un autre (haut); et nous montons notre ménage avec les mille écus que m'a promis monsieur le comte.

LE COMTE.

J'ai promis.

LA COMTESSE.

Et moi, pour réparer mon injustice envers Toinette, j'ajoute mille écus à la dot.

TOINETTE (1).

Ah! madame la comtesse!

LE COMTE.

Toinette sera votre camériste.

BUGOLIN.

Non... ma femme continue son commerce, et nous achetons un fonds de marchand de modes.

CHOEUR.

Désormais plus d'ombrage,  
Et qu'un heureux destin  
Préside au mariage  
De madam' Bugolin.

TOINETTE, au public.

AIR : J'en guette un petit.

On dit parfois : Un cœur de jeune fille  
Est bien fragile et le diable est malin :  
Pourtant l'éclat dont l'opulence brille  
Ne séduit pas madame Bugolin.  
Vous le savez, elle veut rester sage.  
Mais, direz-vous, cela doit-il durer?  
Venez, messieurs, pour vous en assurer,  
La voir souvent dans son ménage.

REPRISE DU CHOEUR.

(1) Le comte, la comtesse, Toinette, Bugolin.

# JEANNE ET JEANNETON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES ,

PAR MM. SCRIBE ET VARNER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 29 avril 1845.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

### Personnages.

|                                   |                           |
|-----------------------------------|---------------------------|
| GALUCHET, ouvrier bijoutier.....  | MM. NUMA.                 |
| M. COQUEBERT, joaillier.....      | LANDROL.                  |
| ANATOLE, son fils.....            | GEOFFROY.                 |
| UN VALET.....                     | ALFRED.                   |
| JEANNE, } filles de Galuchet..... | { M <sup>les</sup> MELCY. |
| JEANNETON, }                      | { DÉSIREE.                |
| LA MARQUISE D'AUBERVILLIERS ..... | M <sup>me</sup> LAMBQUIN. |

### Acteurs.

La scène se passe à Paris. Au premier acte chez Galuchet; au deuxième acte chez Coquebert.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mansarde. — Porte dans le fond et portes latérales. — A gauche, sur le devant, un petit établi avec un vieux fauteuil. — Au troisième plan, une croisée, et dans le fond une cheminée, sur laquelle se trouvent une lampe de cuivre et un pot de jasmin. — A droite, sur le devant de la scène, un petit guéridon portant une corbeille à ouvrage; dans le fond, un buffet.

### SCENE I.

JEANNE et JEANNETON, chacune à un coin du théâtre. Jeanne, à droite, est occupée à coudre, et Jeanneton, à gauche, à calculer.

JEANNETON.

J'ai beau faire... je trouve toujours pour la semaine trente francs de recette, et trente-cinq francs de dépense... C'est terrible pour un caissier... car c'est moi qui tiens la caisse... pendant que ma sœur travaille... Pauvre fille!... (Regardant Jeanne, qui lui tourne un peu le dos, et qui a laissé tomber son ouvrage.) depuis un quart d'heure elle n'a pas levé la tête... Repassons encore mon addition, et remettons-nous vite à l'ouvrage.

JEANNE, à part, lisant un papier qu'elle vient de tirer de sa poche.

« Jamais mon père ne consentira à notre mariage... Ce soir... à onze heures, je serai à votre porte... Fiez-vous donc à moi qui vous aime et qui suis majeur.

» Signé, ANATOLE. »

Ah! monsieur Anatole, que me demandez-vous là?... Et ce *post-scriptum* : « Si vous consentez, » mettez le pot de fleurs sur la fenêtre. » Jamais! jamais!... Quitter mon père, qui est si bon... et ma pauvre sœur Jeanneton...

JEANNETON, poussant un cri.

Là!... je trouve trente-sept francs maintenant!... Sept francs... au dessous de nos affaires.

JEANNE.

Qu'est-ce que tu as donc ?

JEANNETON.

Ce que j'ai!... ce que j'ai!... Je n'ai rien... voilà le mal!... Ça va si vite la dépense... Et toi qui, devant notre père, as parlé hier de la fête de Saint-Cloud...

JEANNE.

Eh bien!... est-ce que ça ne te ferait pas plaisir d'y aller?...

JEANNETON.

Au contraire! C'est si amusant les mirlitons et la danse... Car on nous aurait fait danser... je l'espère bien!

JEANNE.

Et moi j'en suis sûre!... (A part.) Ce pauvre Anatole!

JEANNETON.

Mais ça coûterait encore!...

JEANNE.

C'est vrai! Ah! si jamais je pouvais devenir riche... faire un beau mariage... C'est là mon rêve.

JEANNETON.

C'est celui de toutes les jeunes filles.

JEANNE.

Assurer un sort à mon père!... cinq ou six cents livres de rentes!

JEANNETON.

Bah! tu n'es guère généreuse... moi je lui en donne toujours cinq ou six mille pour le moins.

JEANNE.

Tu épouses donc des ducs... ou des marquis?

JEANNETON.

Dame! quand on y est... ça n'en coûte pas plus!

JEANNE.

Moi... je me contenterais d'un beau jeune homme... qui aurait beaucoup d'amour et un peu de fortune... C'est si joli, la fortune... quand on en a.

JEANNETON.

Oui, sœur... Mais quand on sait s'en passer, ça revient au même...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GALUCHET.

GALUCHET.

AIR : Les gueux, les gueux. (Béranger.)

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux,  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux!

Si le pauvre a d'la souffrance,  
Dieu lui donn', pour l'alléger,  
Gaîté, travail, espérance,  
Et les chansons d' Béranger.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux, etc.

JEANNE.

Comme vous avez l'air content!

JEANNETON.

Et fatigué!

GALUCHET.

J'ai couru... pour perdre moins de temps.

JEANNETON.

Et comme vous avez chaud!

GALUCHET.

Ça ne sera rien... Donne-moi un verre d'eau.

JEANNETON.

Laissez donc!... Un verre de vin, s'il vous plaît.

GALUCHET.

Allons donc... est-ce qu'il y en a ici?

JEANNETON.

Certainement... Nous faisons tout à l'heure nos comptes avec ma sœur... Vous pouvez vous reposer un peu aujourd'hui.

GALUCHET.

Vous croyez?

JEANNE.

Oui, mon père.

JEANNETON.

Notre mois est bon... nous sommes en avance.

GALUCHET.

Moi qui craignais de l'arriéré.

JEANNETON.

Au contraire!... Demandez à ma sœur, elle connaît comme moi le total... N'est-ce pas?

JEANNE, lui présentant un verre pendant que Jeanneton lui verse.

C'est vrai!

JEANNETON.

Buvez, mon père!... buvez sans crainte... nos affaires vont bien.

JEANNE.

Et iront encore mieux... je vous le promets.

JEANNETON.

Je le crois bien!.. Avec de l'ordre et de l'économie, on s'en tire toujours.

GALUCHET.

Eh bien! tu dis vrai, ma Jeanneton, et un bonheur n'arrive jamais seul... Vous ne vous douteriez pas de ce que je rapporte là... un billet de banque!...

JEANNETON.

Ah bah!

JEANNE.

Allons donc!

GALUCHET.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

La chose est bizarre, en effet,  
Et doit vous paraître singulière:  
Un billet d' banque en mon gousset,  
Des gros sous l'asile ordinaire!  
De se rencontrer avec eux  
Il aurait rougi, je parie;  
Mais, par un hasard fort heureux...  
(Frappant sur sa poche.)  
Il n'a pas trouvé d' compagnie!

JEANNE, s'appuyant sur le dos du fauteuil, à gauche.  
Citez-nous donc cela!



JEANNETON, s'asseyant sur le bras du fauteuil, à droite.

Nous vous écoutons.

GALUCHET.

Ah ! où est le temps où je vous tenais toutes les deux sur mes genoux ?... Vous êtes trop grandes maintenant, et c'est dommage !... Mais vous êtes plus gentilles... ça se compense. Or donc, comme je vous le disais, ce jour-là j'étais un peu gris.

JEANNETON.

Du tout ! vous ne nous disiez pas ça, car ça ne vous arrive jamais.

GALUCHET.

Maintenant non... mais autrefois ! Voyez-vous, mes enfans, quand l'ouvrier a eu toute la semaine du travail et de la misère, il est tout naturel que, le dimanche ou le lundi, il se donne un peu de bon temps et de bonheur.

JEANNETON.

Quand on boit, on est donc heureux ?

GALUCHET.

Non... mais on rêve qu'on l'est, c'est la même chose. Or, votre mère, qui était une belle femme, comme toi, Jeanne, et une femme de tête, comme toi, Jeanneton, votre mère avait beau me gronder, elle n'avait pas pu me corriger de ce bonheur-là, qu'elle appelait un défaut.

JEANNETON.

Elle avait raison.

GALUCHET.

Voyez-vous ça, mamselle Galuchet !... ou plutôt madame J'ordonne... car c'te fille-là, c'est la morale en cornette et en jupon... Eh bien ! donc... rien n'y avait fait... Quand je me suis vu avec deux jeunes filles, qui n'avaient que moi pour père et mère...

AIR de Préville et Taconnet.

Je compris là, sans avoir grand mérite,  
C' que m'imposait un aussi doux fardeau.  
Au marchand d' vin soudain je fis faillite,  
Et connaissance avec le porteur d'eau.  
Oui, je me dis : plus d' ribotte et d' bombance,  
Puisqu'à présent de guide je vous sers ;  
Pour vous apprendre à marcher droit, je pense...  
Qu'il faut d'abord ne plus marcher d' travers.

Et c'est à vous que je dois ça.

JEANNE.

Ah ! mon bon père !

GALUCHET.

Minute ! .. faut pas se vanter !... De temps en temps... de loin en loin... je retombais... pas souvent... Mais enfin, une fois... ce fut la dernière... M. Coquebert, mon bourgeois, le joaillier qui me faisait travailler, m'avait donné à monter un diamant de deux mille francs. La tête un peu comme je vous disais .. je l'ai perdu.

JEANNE et JEANNETON.

O ciel !

GALUCHET.

Ah ! dame ! il a fallu travailler pour regagner ça, et malgré tous mes efforts j'en devais encore près de la moitié... lorsque hier je reçois avis qu'il y a pour moi à la poste une lettre chargée... J'y vais ce matin... et tenez, mes enfans, tenez... lisez-moi ça...

JEANNE, lisant.

« Vous devez mille francs à M. Coquebert : les » voici. Quant à votre nouveau créancier, ne vous » en inquiétez pas, ne cherchez pas à le connaître, » et permettez-lui seulement de signer :

» L'ami des honnêtes gens et  
» des bons ouvriers. »

JEANNETON.

C'est-y bien possible ?

JEANNE, lui montrant la lettre.

Vois, plutôt.

JEANNETON, poussant un cri.

Ah !

JEANNE.

Qu'as-tu donc ?

JEANNETON.

Rien !... Mais je dis que c'est un brave jeune homme.

GALUCHET.

Qu'est-ce qui te dit que c'est un jeune homme ?

JEANNETON, lui rendant la lettre.

Au fait, c'est peut-être un vieux.

GALUCHET, repoussant la lettre.

Non, non, garde ça, Jeanneton... toi qui es le caissier et le ministre des finances. Nous paierons M. Coquebert.. Et maintenant que nous n'avons plus de dettes, vive la joie !... Tout ce que je gagnerai désormais...

JEANNETON.

Il faudra l'économiser.

GALUCHET.

Laisse donc ! c'est trop ennuyeux.

JEANNETON.

Mettre de côté pour les mauvais jours.

GALUCHET.

Il n'y en aura plus ! .. Il n'y avait que ça qui me tourmentait.

JEANNETON.

Et si vous étiez malade, mon père ?

GALUCHET.

Je ne le serai pas... je ne peux pas l'être !... Je suis si heureux quand je vous vois là, près de moi, à la maison... je travaille en vous regardant, et l'ouvrage va tout seul... Et le dimanche donc !... quand nous sortons tous les trois, et que je vous tiens chacune sous le bras... avec votre jolie tournure, votre bonnet rose et votre figure... idem... et que ceux qui passent se retournent pour vous regarder encore, et ont de ces airs qui disent :

Morbleu ! v'là de jolies filles !... Vous ne voyez pas ça, vous autres.

JEANNETON, souriant.

Si, mon père.

JEANNE, de même.

Et ça nous fait plaisir.

GALUCHET.

Et à moi donc !... J'aime qu'on vous trouve belles !... Aussi demain nous irons à Saint-Cloud... c'est la fête.

JEANNETON.

Non pas... car pour ça il faut de la toilette et ça coûte cher.

GALUCHET.

Puisque nous sommes en avance... tu me l'as dit.

JEANNETON.

Pas assez !

GALUCHET.

Ça me regarde...

JEANNETON.

Mais, mon père...

GALUCHET.

Ne vas-tu pas thésauriser pour tenter les voleurs ?... L'argent qui dort... peut faire de mauvais rêves... (On frappe.) Hein !... qui vient là ?...

JEANNETON, allant ouvrir.

N'avez-vous pas déjà peur ?... C'est M. Anatole... le fils de M. Coquebert.

JEANNE, avec émotion.

Anatole !

(Elle s'assied près de l'établi de Galuchet, qui ôte son habit, met son tablier, vient se placer près d'elle devant une petite table, et travaille.

### SCÈNE III.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE, JEANNETON.

ANATOLE, un peu troublé.

Bonjour, monsieur Galuchet, votre serviteur, mesdemoiselles... je venais, parce que je craignais..

GALUCHET.

Quoi donc, mon jeune bourgeois ?

ANATOLE, de même.

De ne pas vous trouver.

GALUCHET.

Et c'est pour ça que vous veniez.

ANATOLE, troublé et regardant Jeanne.

Du tout ! mais pour ces diamans qu'il faut remonter entièrement et au plus vite... car mon père dit que c'est pressé... c'est pour une noce... Et alors, en votre absence, je les aurais remis... à l'une de vos filles... à Mlle Jeanneton, qui, je crois, est l'aînée.

GALUCHET.

Non pas.

ANATOLE.

Ah ! c'est Mlle Jeanne ?

GALUCHET.

Encore moins !

ANATOLE.

Il me semble cependant qu'il faut qu'il y en ait une... qui soit la plus âgée... je veux dire la plus jeune.

GALUCHET.

C'est ce qui vous trompe... elles m'ont été données toutes deux le même jour.

ANATOLE.

Ah ! elles sont jumelles ?

GALUCHET.

Comme vous dites... Le même âge et le même nom... Jeanne Galuchet... Mais j'en ai appelé une Jeanneton pour la distinguer.

JEANNETON.

Et il me semble, mon père, que notre parrain, si c'est vous, ne s'est pas mis en frais d'imagination... car il ne manque pas de noms.

GALUCHET.

Je n'en ai pas voulu d'autre... C'était celui de votre mère... Marie-Jeanne Galuchet... Une brave femme... mes enfans... l'honneur du quartier... Et vous serez comme elle, n'est-ce pas ?

ANATOLE, à part, regardant toujours Jeanne, qui baisse les yeux.

Elle ne me regarde pas... elle ne me dit rien... Impossible de savoir si elle consent.

JEANNETON, lui présentant une chaise.

Asseyez-vous donc, monsieur Anatole.

ANATOLE.

Je vous remercie, mademoiselle... (S'asseyant.) J'aime autant rester debout.

JEANNETON, lui approchant une chaise, le trouve assis.

Ah !... si c'est comme ça que vous restez debout !... (Elle s'assied.) C'est donc pour une noce... ces diamans-là ?... peut-on les voir ?

ANATOLE, lui remettant un écran.

Où, mademoiselle.. le contrat se signe demain... demain !... (Regardant Jeanne.) Il est bien heureux le marié !

JEANNETON.

C'est selon... Si celle qu'il épouse... est vieille ou laide... et je le parierais.

GALUCHET, à son établi, et travaillant.

En voilà une idée !... Et qu'est-ce qui te le fait croire ?

JEANNETON.

C'est que les diamans sont superbes !... Et si elle a besoin de tout ça pour être belle... c'est mauvais signe.

AIR : Halte-là!

La femm' qui n'est pas jolie,  
Ou qui l'est d'puis trop long-temps,  
Fait bien, quand ell' se marie,  
D'avoir de beaux diamans !

GALUCHET.

Ils remplac' ce qu'on regrette,  
Font oublier les absens.  
Mais tu peux t'passer, Jeannette,  
De leurs feux éblouissans,  
(Montrant tour à tour Jeanneton et Jeanne.)

Dix-huit ans (*bis*.)

Valent tous les diamans.

ANATOLE, avec dépit.

C'est vrai... mais c'est peu de chose que la  
beauté... c'est mon avis, du moins.

JEANNETON, à part.

Et il est tout à fait désintéressé dans la question.

ANATOLE, regardant toujours Jeanne.

C'est le caractère qui fait tout... et il y en a qui,  
sous prétexte qu'elles sont jolies .. ne craignent  
pas de désoler ceux qui les aiment.

JEANNETON, le regardant, lui et sa sœur.

Ça serait bien mal !

ANATOLE, de même.

N'est-ce pas?... Qui semblent prendre à tâche de  
leur faire de la peine... et de les désespérer...  
mais on prend son parti. (Il tourne le dos de sa  
chaise à Jeanne et s'adresse à Jeanneton.) Et on les  
oublie.

JEANNETON.

C'est ce qu'on peut faire de mieux !

ANATOLE, toujours tourné vers Jeanneton.

N'est-ce pas, mademoiselle ?

GALUCHET, à gauche, et regardant Jeanne, qui se  
lève.

Eh bien ! qu'as-tu donc?... comme te voilà  
pâle !

JEANNE, à demi-voix.

Rien... mon père... ne faites pas attention...  
un mal de tête affreux.

GALUCHET, se levant vivement.

Toi !... ma pauvre fille !... (Regardant sur la che-  
minée.) Parbleu ! je le crois bien... du jasmin  
dans cette caisse... Il y a de quoi vous asphyxier...  
Attends ! attends !

(Pendant que Jeanne fait quelques pas afin d'entendre  
ce que dit Anatole, qui parle bas à droite à Jeanneton,  
Galuchet va ouvrir la fenêtre qui est au fond du  
théâtre et y place en dehors la caisse de jasmin, puis  
revient à Jeanne.)

GALUCHET.

Eh bien !... mon enfant... cela va-t-il mieux ?...

ANATOLE, se levant et s'adressant à Jeanneton, qu'il  
salue.

Adieu, mademoiselle...

(Il va prendre son chapeau qui est au fond du théâtre,  
et aperçoit le vase que Galuchet vient de placer sur  
la fenêtre.)

JEANNETON.

Adieu, monsieur.

ANATOLE, à part.

Dieu ! quel bonheur ! Elle consent ! elle n'at-  
tendra ce soir !

JEANNETON, à Anatole, qui vient de renverser avec  
son chapeau la corbeille à ouvrage qui est sur la  
table.

Eh bien ! monsieur Anatole... qu'est-ce qui vous  
prend donc ?... Mes pelotons de fil et ma boîte  
aux épingles que vous venez de jeter par terre...

GALUCHET.

Oh ! la boîte aux épingles !...

ANATOLE.

Ce n'est rien... ne faites pas attention.

JEANNETON.

Vous aller m'aider, s'il vous plaît, à les ramasser.

ANATOLE, mettant un genou en terre.

Trop heureux !

JEANNE, se retournant et voyant le vase sur la  
fenêtre, court fermer la croisée.

Dieu ! qu'ai-je vu ?... (Haut, et courant à Ana-  
tole.) Monsieur... monsieur... ne croyez pas...

GALUCHET, qui est au fond du théâtre, passant  
entre eux deux.

Eh bien ! où vas-tu donc ?

JEANNE.

Aider ma sœur à chercher...

GALUCHET, montrant Anatole qui s'est mis à genoux  
pour ramasser les pelotons de fil.

Ils sont déjà deux... qui s'entendent... et trop  
bien... peut-être... Le vois-tu là, à genoux devant  
elle...

JEANNE.

Quoi !... vous pourriez croire...

GALUCHET, à demi-voix.

Que c'est un galantin... Pourquoi pas ?... Jean-  
neton est bien assez jolie pour ça !... Mais à moi,  
vois-tu bien, ça ne me convient pas !

JEANNE, à voix basse.

Un jeune homme si riche !... qui aura deux  
cent mille francs de dot...

GALUCHET, de même.

Justement ! quand ces beaux messieurs-là en-  
jôlent la fille d'un ouvrier... ça n'est pas pour la  
conduire devant M. le maire.

JEANNE.

Ah ! croyez bien mon père, que jamais...

GALUCHET, lui prenant la main.

Toi, à la bonne heure !... tu es raisonnable et  
sérieuse, et ça éloigne les amoureux !... Mais cette  
Jeanneton est si gaie et si folle... que ça les en-  
courage... Tiens, vois-tu, comme elle rit avec lui.  
(Il passe brusquement entre Jeanneton et Anatole, à  
qui il frappe sur l'épaule.) Que je ne vous retienne  
pas, monsieur Anatole... Vous direz à M. Coque-  
bert... le respectable auteur de vos jours, que  
nous avons de l'argent à lui remettre.



ANATOLE, vivement.

Je reviendrai si vous voulez...

GALUCHET.

Non pas... Nous serons demain à Saint-Cloud, n'est-ce pas Jeanneton ?...

(Donnant une poignée de main à Anatole.)

AIR : Berce, berce.

On vous attend chez votre père,  
Je vais serrer ces diamans !

(Bas à Jeanne, lui montrant Jeanneton.)  
Veill' sur ta sœur ! tâche surtout, ma chère,  
D'p'interroger sur ses vrais sentimens !

ANATOLE, bas, à Jeanne.

Ce soir !... sinon de douleur Je succombe !

GALUCHET, bas, à Jeanne, montrant Jeanneton.

A ce danger sachons la dérober !

Avant de j'ter la pierre à cell' qui tombe  
Soutenons-la, pour l'empêcher d' tomber !

ENSEMBLE.

GALUCHET.

Pendant qu'il va retourner chez son père,  
Je vais là-haut serrer ces diamans.  
De Jeanneton Je crains l'humeur légère,  
Et veux d' son cœur connaître les sentimens.

ANATOLE.

A mes projets bien loin d'être contraire,  
Elle y répond et croit à mes sermens ;  
S'il faut quitter celle qui m'est si chère,  
Ce ne sera du moins pas pour long-temps.

JEANNE.

Avec prudence, aux regards de mon père,  
Tâchons d' cacher le trouble de mes sens.  
Ah ! Je ne sais que résoudre, que faire,  
Et suis d'avance en proie à mill' tourmens.

JEANNETON.

Ma pauvre sœur a beau dire et beau faire,  
Elle n' peut cacher le trouble de ses sens ;  
Mais j'obtiendrai ce soir l'aveu sincère  
De c' qu'elle éprouve et d' ses vrais sentimens.

(Galuchet sort par la porte à gauche, et Anatole par la porte du fond.)

#### SCÈNE IV.

JEANNE et JEANNETON.

JEANNE, à part.

Est-ce que mon père aurait deviné juste... est-ce que, par hasard, ma sœur aurait fait quelque attention à Anatole?... Oh ! non, ce n'est pas possible... (Haut.) Dis-moi donc, Jeanneton, comment trouves-tu M. Anatole ?

JEANNETON, avec indifférence.

Ni bien, ni mal... (Regardant sa sœur avec attention.) Et toi ?

JEANNE, avec embarras.

Oh !... il ne s'agit pas de moi... Mais lorsqu'il vient ici, et il vient souvent... est-ce qu'il te parle... avec un certain air... Enfin... est-ce qu'il te ferait la cour ?...

JEANNETON.

Pas le moins du monde ! (Regardant sa sœur.) Et à toi ?

JEANNE.

Oh ! il ne s'agit pas de moi... Mais... souvent... mon Dieu, sans le vouloir... on s'occupe des gens... on y pense... Aussi, me préserve le ciel de te gronder !...

JEANNETON, souriant avec malice.

Tu es bien bonne !...

JEANNE.

Mais, enfin... s'il faut te le dire... mon père m'a chargé de t'interroger.

JEANNETON, galement.

Voilà qui est drôle !

JEANNE, avec chaleur.

Et à moi, qui suis ta sœur et ta meilleure amie... tu peux répondre avec confiance... Est-ce que tout à l'heure... M. Anatole ne t'a pas serré la main ?

JEANNETON.

Jamais !... Et à toi ?...

JEANNE, avec embarras.

Oh !... ce n'est pas de moi qu'il s'agit... et tu peux être bien tranquille.

JEANNETON.

Eh bien ! Jeanne, je ne le suis pas !

JEANNE.

Que veux-tu dire ?

JEANNETON.

Que tu étais presque jalouse de moi.

JEANNE.

O ciel !

JEANNETON.

Et que tu l'aimes.

JEANNE.

Tais-toi !

JEANNETON.

Tu l'aimes !

JEANNE.

Eh bien ! oui... Il m'aime tant !... Et puis, ma sœur, il m'a juré qu'il m'épouserait.

JEANNETON, lui prenant la main.

C'est possible !... Mais son père, consentira-t-il... le crois-tu ?

JEANNE

Je ne crois pas !

JEANNETON.

Et tu y penses encore !... et tu l'écoutes... et tu ne lui a pas déjà dit bien poliment : Faites-moi le plaisir de ne plus revenir ?

JEANNE.

C'est vrai! c'est vrai!... Mais c'est qu'alors je ne le verrais plus.

JEANNETON.

Eh bien?...

JEANNE.

Eh bien! j'en mourrais de chagrin.

JEANNETON.

Non... non... on n'en meurt pas!...

Vaudeville du Dieu des bonnes gens.

On cach' ses pleurs, on tâche de sourire...

JEANNE.

A ces tourmens que gagne-t-on, ma sœur?

JEANNETON.

Ce qu'on y gagne?... Au moins l'on peut se dire : J'ai fait mon dû! Ça vous donne du cœur.

JEANNE.

Oui, je l'conçois... une telle conduite Vaudrait p'l-êtr' mieux... mais là, je le sens bien, Ça m' coûterait trop!

JEANNETON.

Où serait le mérite,  
Si ça ne coûtait rien?

JEANNE.

Ah! on voit bien que tu n'as jamais aimé... que tu n'aimes rien...

JEANNETON, haussant les épaules.

Allons donc!

JEANNE, vivement.

Est-il possible! tu saurais ce que c'est?

JEANNETON, avec un soupir.

Je crois bien... et je ne me plains pas, moi!... je n'en parle à personne.

JEANNE.

C'est un tort!... On doit tout dire à sa sœur... Ainsi, Jeanneton, tu as aussi un amoureux?

JEANNETON.

Et bien gentil encore! dix-huit ou dix-neuf ans... un air si distingué!... une figure de demoiselle... avec une petite moustache.

JEANNE.

Et quand l'as-tu vu pour la première fois?

JEANNETON.

Le jour où j'ai mis ma robe de percale blanche qui m'allait si bien!... tu sais?... Je marchais sur la pointe du pied et avec tout le soin possible au risque de montrer ma jambe... Lorsque tout à coup : gare! gare! C'était une voiture élégante... deux laquais derrière... des chevaux magnifiques qui me couvrent de boue du haut en bas... Les passans de rire... moi de pleurer... Et celui qui conduisait, le cocher, qui par hasard était le maître, s'élance à l'instant de sa voiture, et, voyant mon désespoir et l'état de ma toilette (car alors... je me trouvais en robe noire...), il se confond en excuse... il m'offre son bras... ses gens, sa voiture... Enfin, il voulait absolument me recon-

duire... Tu comprends que je ne voulais pas!... Mais le lendemain, mais tous les jours, dès que je sortais... je ne sais pas comment il avait découvert notre adresse... il me suivait sans me rien dire... Le moyen de s'y opposer...

JEANNE.

Et tu ne le regardais pas?

JEANNETON.

Jamais!... Je baissais les yeux... ce qui ne m'empêchait pas de voir qu'il était charmant... des cheveux blonds et de beaux yeux bleus... où brillaient la bonté, la franchise... et autre chose encore!... Et un jour, en rentrant, toi et mon père étiez sortis, je trouvai un grand carton renfermant des étoffes superbes... avec ces mots : « Pour la robe de M<sup>lle</sup> Jeanneton... » Le lendemain, c'étaient des bracelets, un collier et des boucles d'oreille... toujours pour Jeanneton... Ah! dame! il fallut bien se décider à parler, et, ce jour-là même, comme il marchait près de moi dans la rue, je lui dis sèchement : « Je vous prie, monsieur, d'envoyer reprendre vos cadeaux... je n'en reçois point des gens que je ne connais pas. — Je suis le duc Octave de Blansac, me dit-il; mon hôtel est près d'ici... Je suis libre, maître de ma fortune, et, depuis que je vous ai vue, mademoiselle Jeanneton, je vous aime... » Et il disait ça d'un ton!... C'était vrai... ça se voit bien.

JEANNE.

Et ça ne te faisait rien?

JEANNETON, avec un soupir.

Eh! mon Dieu, si! Et, tout émue, je lui dis : « Écoutez, monsieur Octave, pouvez-vous m'épouser?... » Et lui, il faut lui rendre justice... il n'hésita pas, et me répondit sur-le-champ : « Non, mademoiselle! »

JEANNE, avec indignation.

Eh bien! par exemple!

JEANNETON.

C'était d'un bonnête homme... qui ne voulait pas me tromper... Il a un nom... un rang et une famille qui le presse d'épouser une grande dame. « Je resterai garçon... mais ma vie se passera auprès de vous. » Je crois même qu'il a dit : « Au près de toi. »

AIR du Pot de fleurs.

« Tous ces trésors dont je ne sais que faire,  
» Ils sont à vous, ainsi que ma raison!  
» Enrichissez votre vieux père  
» Et votre sœur... »

JEANNE.

Ah! le pauvre garçon!

JEANNETON.

« D'un seul espoir mon cœur se flatte,  
» Ajouta-t-il, c'est d'embellir vos jours!

- » Je ne veux rien... que vous aimer toujours,  
 » Et je vous permets d'être ingrate.  
 » Oui, je ne veux que vous aimer toujours,  
 » Dussiez-vous toujours être ingrate ! »

JEANNE.

Eh bien ?

JEANNETON.

Eh bien ! je l'ai été... car je l'ai repoussé... Je lui ai défendu de me parler, et il m'a obéi... Il me suit toujours de loin, sans être vu... il le croit, du moins.

JEANNE.

Ah ! voilà que je le plains !

JEANNETON.

Enfin, il y a quelques jours... Ah ! si tu savais comme il était pâle et changé !... Ça m'a fait un effet !... J'ai été droit à lui... je lui ai tendu la main et je lui ai dit : « Monsieur Octave, je vous en supplie, ne nous revoyons plus, car je ne sais pas ce qui arriverait ! » Et je disais vrai !... « Ne vous retrouvez plus sur mon passage, je vous le défends... et, si vous m'aimez, donnez-m'en une preuve ! »

JEANNE.

Laquelle ?

JEANNETON.

« Votre famille vous presse de vous marier... Ayez ce courage... je le veux ! »

JEANNE.

Et que t'a-t-il dit ?

JEANNETON.

Il est devenu tout tremblant... Et puis, comme s'il rassemblait toutes ses forces, il m'a répondu : « Je me marierai ; mais je vous aimerai toujours !... » Et je ne l'ai plus revu !

JEANNE.

Est-il possible !

JEANNETON.

Mais il veille encore sur nous... car ce billet... crois-tu que je n'aie pas reconnu l'écriture ?

JEANNE.

Quoi ! c'est de lui, ces mille francs ?

JEANNETON.

Que nous ne pouvons pas garder...

JEANNE.

Que dis-tu ?

JEANNETON

Nous travaillerons jour et nuit, et, sans en parler à mon père, nous acquitterons sa dette... Mais ce présent, nous ne devons pas le recevoir... car ni toi... ni moi, ne pouvons le payer... Je le renverrai donc, comme le reste, à M. Octave.

JEANNE.

Ça lui fera trop de peine !

JEANNETON, avec émotion.

Tu crois?... (Avec résolution.) C'est égal, le devoir avant tout !

JEANNE.

Ah ! c'est que tu ne l'aimes pas !

JEANNETON, avec passion.

J'en suis folle ! je ne vois que lui ! je ne rêve qu'à lui ! Que de fois je me suis dit : Je n'ai qu'un mot à prononcer, et mes jours, qui sont voués au travail, vont s'écouler dans le bonheur et l'opulence... Au lieu d'aller à pied, avec des socques, j'aurais une bonne voiture... Au lieu de ma robe de percale, de riches étoffes et des diamans... Mieux encore, son amour, à lui !... Ah ! c'était bien séduisant !... et vingt fois je me suis levée pour courir et lui dire : « Octave, me voici !... » Mais je me représentais à l'instant mon pauvre père qui m'adore, et que mon départ ferait mourir de douleur et de honte !...

JEANNE, avec émotion.

O ciel !

JEANNETON.

Je pensais à toi, ma sœur... dont j'empêchais à jamais le mariage... car, dans le quartier, quel honnête ouvrier voudrait entrer dans notre famille et épouser la sœur d'une fille déshonorée ?

JEANNE, hors d'elle.

Ah ! c'est fait de moi !

JEANNETON.

Qu'as-tu donc ?

JEANNE.

Et lui qui viendra ce soir !...

JEANNETON.

Que veux-tu dire ?

JEANNE.

Tu me jures de n'en jamais parler à mon père ?

JEANNETON.

Pardine !... est-ce que je voudrais le tuer... cet homme ?...

JEANNE.

Eh bien ! malgré moi... et je ne sais comment... ce soir, à onze heures... M. Anatole sera à cette porte...

(On frappe.)

JEANNETON.

Silence !... on vient... (Coquebert paraît.)

JEANNE.

C'est son père !...

JEANNETON.

Monsieur Coquebert !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, COQUEBERT.

COQUEBERT.

Galuchet est-il chez lui ?

JEANNETON, à part.

Tiens ! ce style !... comme s'il ne pouvait pas



dire monsieur. (Appuyant sur le premier mot.)  
Monsieur Galuchet est là-haut et va descendre...  
(Jeanne s'assoit près de la table à gauche, et se met à travailler pour cacher son émotion. — Jeanneton est au milieu du théâtre, et Coquebert à droite.)

COQUEBERT, regardant les deux jeunes filles.

Elles sont charmantes, ces petites!... Je ne m'en étais pas encore aperçu.

JEANNETON, à part.

Il paraît qu'il a la vue basse!

JEANNE.

C'est bien de l'honneur pour nous, monsieur... que vous daigniez vous-même...

COQUEBERT.

Oui, d'ordinaire, c'est Galuchet qui vient prendre chez moi l'ouvrage et les commandes... c'est tout naturel... il est l'ouvrier...

JEANNETON.

Et vous êtes le maître!...

COQUEBERT.

Je n'en suis pas plus fier pour cela... croyez-le bien! Pour être marchand joaillier un peu plus riche que d'autres... breveté de quelques souverains et de toute la noblesse ancienne et moderne... je ne me crois au dessus de personne... Il n'y a plus maintenant ni rang ni distinction... nous sommes tous égaux, mon enfant.

JEANNETON.

Ah! c'est mieux que je ne croyais... (Lui offrant une chaise.) Asseyez-vous donc, monsieur.

COQUEBERT, s'asseyant.

Aussi, je suis indigné... lorsque quelquefois, chez des grands seigneurs du faubourg Saint-Germain où j'arrive avec mes boîtes et mes écrins, j'entends dire du salon : Qu'est-ce?... Coquebert le joaillier?... Qu'il attende!

JEANNETON.

Ah! ils devraient dire : Monsieur Coquebert.

COQUEBERT.

Certainement, ça m'est dû! Cette petite fille-là a du jugement.

JEANNETON.

Et vous avez un fils?

JEANNE, bas, à sa sœur.

Prends garde!

JEANNETON, de même.

Sois donc tranquille, je vais arranger ça! (Haut.) Un fils unique...

COQUEBERT.

Que j'ai élevé dans mes principes... pas d'orgueil! pas de gloriole!... Il aura deux cent mille francs pour se faire avouer... épouser quelqu'un qui lui en apporte autant... pas moins.

JEANNETON.

Pas plus!

COQUEBERT, avec bonhomie.

Mon Dieu... il y aurait plus... je n'y regarde pas, pourvu que mon fils soit heureux... Son bonheur avant tout.

JEANNE ET JEANNETON.

JEANNETON, avec joie.

C'est l'essentiel... (Bas, à Jeanne.) Laisse-moi faire. (Prenant Coquebert à part, à droite du théâtre et à voix basse.) Et si par exemple, monsieur, il aimait une jeune fille charmante, qui eût du cœur, des vertus... et de l'amour pour lui...

COQUEBERT.

Et puis?...

JEANNETON

Et puis... rien... absolument rien que son amour... consentiriez-vous à leur mariage?

COQUEBERT.

Moi?... jamais!...

JEANNETON, avec indignation.

Jamais!... (A part.) Allons, il faut sauver ma sœur. (A voix basse, à Coquebert.) S'il en est ainsi, monsieur, je dois vous prévenir, par intérêt pour vous, de prendre garde à votre fils.

COQUEBERT, étonné.

Comment?

JEANNETON, toujours à voix basse.

Vous croyez qu'il fait son droit?

COQUEBERT.

J'ai payé toutes ses inscriptions.

JEANNETON, de même.

Vous croyez que tous les jours il va?...

COQUEBERT.

Chez son avoué...

JEANNETON, de même.

Il vient ici!... (Sévèrement.) Ce qu'il faut empêcher!... (Vivement.) Car ce soir, à onze heures, il sera à notre porte... pour une jeune fille dont il est épris!...

COQUEBERT.

O ciel!...

JEANNETON.

Et que sans votre consentement... il veut épouser.

COQUEBERT, avec colère.

Vous, peut-être!

JEANNETON.

Tiens, c'est bêtise!... Est-ce que j'irais vous le dire?

COQUEBERT.

C'est juste! (Regardant Jeanne.) Alors c'est l'autre!

JEANNETON.

Ça vous regarde! Mais vous saurez du moins que la famille Galuchet l'ouvrier est une famille d'honnêtes gens!

COQUEBERT, tout troublé et réfléchissant.

Que viens-je d'apprendre?... Quoi! mon fils Anatole...

(Pendant ce temps, Jeanneton s'est rapprochée de sa sœur.)

JEANNE, qui, pendant la scène précédente, est restée près de la table à gauche, sans rien entendre de ce qui se disait à voix basse, à droite.

Eh bien?

JEANNETON, avec fermeté.

Il n'y faut plus penser !

JEANNE, se levant vivement.

O ciel !

JEANNETON, lui serrant la main.

Allons, sœur, allons, du courage!...

COQUEBERT, se rapprochant des deux jeunes filles.

Pardon, mesdemoiselles... il faut absolument que je parle à votre père... d'abord pour une noble et illustre dame, la marquise d'Aubervilliers... qui m'envoie... et puis pour les diamans de noce de son neveu, M. le duc de Blansac.

JEANNETON, avec émotion.

Ah!... M. Octave se marie?..

COQUEBERT, brusquement.

Oui, mademoiselle, et très prochainement. Je vais même chez lui en sortant d'ici.

JEANNETON, portant la main à son cœur.

Ah !

JEANNE, bas, et lui serrant la main.

Ma sœur... ma sœur... du courage !

JEANNETON.

J'en aurai ! (Retenant Coquebert qui fait un pas pour sortir.) Monsieur, plus qu'un mot... Puisque vous devez voir M. Octave de Blansac, je vous prie de vouloir bien lui remettre (Tirant de sa poche l'enveloppe que lui a donnée Galuchet.) ce papier... qui renferme un billet de mille francs... (Coquebert la regarde d'un air étonné.) Il saura ce que c'est.

COQUEBERT.

Mais encore, de quelle part ?

JEANNETON.

De la part de Jeanneton !

ENSEMBLE.

Fragment de la Sirène. (2<sup>e</sup> acte.)

JEANNE et JEANNETON, à part.

Je sens de douleur...

COQUEBERT.

Je sens de fureur...

JEANNE et JEANNETON.

Se briser mon cœur.

COQUEBERT.

S'indigner mon cœur.

JEANNE, à sa sœur.

Nous serons malheureux ensemble.

COQUEBERT, à part.

Qu'il craigne son père, et qu'il tremble !

JEANNE, à sa sœur qui veut s'éloigner.

Où vas-tu?... près de moi demeure.

JEANNETON.

Devant lui, veux-tu que je pleure ?

ENSEMBLE.

Je sens de douleur, etc.

Je sens de fureur, etc.

(Jeanneton entre dans la chambre à gauche.

## SCÈNE VI.

COQUEBERT, JEANNE.

COQUEBERT, s'avançant vers Jeanne.

Adieu, mademoiselle ! Je vais prendre contre mon fils, et avant qu'il ne se doute de rien, des mesures de rigueur telles...

JEANNE, à part.

Dieu ! comment l'avertir?... Ah ! ce soir !...

COQUEBERT.

Et je saurai bien ! (Se retournant.) Hein?... Qui vient là?... (Voyant entrer la marquise d'Aubervilliers.) Madame la marquise !

## SCÈNE VII.

JEANNE, COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à Coquebert, qui s'incline devant elle.

Très bien, mon cher Coquebert !... Vous voilà exact au rendez-vous... Avez-vous prévenu M. Galuchet de mon arrivée et de l'entretien particulier que je le priais de m'accorder ?

COQUEBERT.

Je ne lui ai pas encore parlé... de l'honneur qui l'attendait...

JEANNE.

Mais je vais l'avertir, madame...

LA MARQUISE, la regardant.

Ah ! c'est... cette jeune personne qui demeure avec lui.

COQUEBERT, avec humeur.

Sa fille, madame !

LA MARQUISE.

Oui... je comprends... (Regardant Jeanne avec intérêt.) Ces traits... cette physionomie... et malgré son entourage, cet air si distingué !... (Elle fait un pas vers Jeanne.) Voulez-vous... mon enfant... (Avec émotion.) me permettre de vous embrasser ?

JEANNE.

Comment donc !... madame... C'est trop d'honneur pour moi.

LA MARQUISE, après l'avoir embrassée.

Dites à M. Galuchet que je lui pardonne d'avoir fait attendre Coquebert... mais que je suis pressée... (La regardant.) maintenant surtout... et que je l'attends... moi, la marquise d'Aubervilliers.

JEANNE.

Ah ! madame ; il descend à l'instant même.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, COQUEBERT.

LA MARQUISE, regardant sortir Jeanne.

Ah ! je l'aurais reconnue... devinée entre mille.

COQUEBERT.

Comme madame est émue !

LA MARQUISE.

Ce n'est pas sans raison... La jeune fille que vous venez de voir, mon cher Coquebert... est une personne qui, je crois, nous touche de très près.

COQUEBERT, vivement.

En vérité !

LA MARQUISE.

Et vous pouvez d'avance préparer pour elle vos plus brillantes parures... car c'est... si je ne me trompe... une des plus riches héritières de France.

COQUEBERT, à part.

O ciel ! et elle aime mon fils... et ils voulaient tous les deux se marier en secret. (Haut.) Mais comment se fait-il ?...

LA MARQUISE.

Silence ! voici monsieur Galuchet.

## SCÈNE IX.

COQUEBERT, LA MARQUISE, GALUCHET,  
en habit de travail.

GALUCHET.

Pardon... excuse... madame la marquise, de me présenter ainsi devant vous... Jeanne m'a dit que vous étiez là... et de peur de vous faire attendre... j'ai gardé mon habit de travail... C'est notre uniforme, à nous autres ouvriers.

LA MARQUISE.

Et c'est justement à l'ouvrier que je veux parler... Je m'informais et faisais demander partout dans Paris la demeure de M. Galuchet, ouvrier en bijouterie, lorsque, ce matin, Coquebert, mon joaillier, m'a dit qu'il employait quelqu'un de ce nom... et je l'ai supplié de vous prévenir de ma visite pour aujourd'hui même.

GALUCHET.

En quoi puis-je être bon à madame la marquise ?

LA MARQUISE.

Je vais vous le dire. (A Coquebert, qui approche un siège pour la marquise, et qui va en prendre un pour lui.) Que je ne vous retienne pas, mon cher Coquebert ; je sais qu'on vous attend chez le duc Octave de Blansac, mon neveu, pour les diamans de sa corbeille.

COQUEBERT.

Ce n'est pas pressé.

LA MARQUISE.

Si, vraiment... On a eu tant de peine à le marier, qu'il ne faut pas lui donner de prétextes pour différer encore... A demain... à demain ! J'aurai aussi des commandes à vous faire.

COQUEBERT, à part.

Diable !... Une riche héritière... ce n'est pas à négliger... et comme... grâce au ciel, je ne sais rien encore, je peux toujours... dans mon ignorance... (Saluant la marquise.) Je vous laisse, madame.

(Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE X.

LA MARQUISE, GALUCHET.

GALUCHET, debout, et à part.

Que diable peut-elle me vouloir ?...

LA MARQUISE, assise.

Écoutez-moi, monsieur... car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

GALUCHET, prenant un tabouret, s'asseyant et s'adressant à la marquise.

Ne faites pas attention... ça vous sera plus commode et à moi aussi.

LA MARQUISE.

Vous êtes des environs de Valenciennes, monsieur Galuchet ?

GALUCHET.

Oui, madame... ainsi que ma femme, ma pauvre Jeanne.

LA MARQUISE.

Vous avez connu le général Valincourt ?

GALUCHET.

Tiens ! c'est demande... un enfant du pays... le plus beau garçon de notre endroit, un conscrit qui, en passant par Iéna, Austerlitz et Wagram est revenu général... et continuait toujours à se battre en soldat... si bien qu'après un coup de lance qu'il avait reçu à la frontière... on l'apporta chez nous... car c'est chez nous qu'il a logé... je m'en vante... A telles enseignes qu'il n'y avait pas de pain... mais il y avait de quoi le soigner... et le panser... Ah ! dame ! nous n'étions pas heureux, ni lui non plus... et pendant le peu de jours qu'il resta chez nous... il nous raconta comme quoi... lui, soldat de Bonaparte, était devenu amoureux d'une demoiselle d'ancienne et illustre maison... comme quoi depuis un an il l'avait épousée malgré sa mère, une marquise de haute noblesse qui détestait l'empereur...

LA MARQUISE, voulant l'interrompre.

C'est bien ! c'est bien !



GALUCHET.

Non, ça n'est pas bien... car, furieuse de ce mariage que l'empereur avait ordonné, et auquel elle n'avait pu s'opposer... la marquise était partie avec toute sa fortune pour la Russie... Car cette femme-là... voyez-vous, madame, peu lui importait le bonheur de sa fille... ce n'était pas une mère... c'était une marquise...

LA MARQUISE.

Assez, assez, monsieur... la personne que vous jugez ainsi... c'était moi.

GALUCHET, troublé.

C'est différent !... fallait donc le dire... parce que lorsqu'on raconte...

LA MARQUISE, gravement.

Le temps modifie bien des opinions, monsieur.

AIR de la Jeune malade.

Tous les partis ont leurs jours de délire,  
Tous les partis ont leurs jours de remords !

Si le malheur ne peut suffire  
Pour absoudre de tous les torts,  
Il sert du moins à celui qu'il accable.  
Car pour un cœur et généreux et bon,  
Plus on souffrit, moins on semble coupable,  
Et le malheur est presque le pardon.

GALUCHET.

Excusez-moi, madame, excusez-moi... mon intention n'était pas...

LA MARQUISE.

Continuez !

GALUCHET.

Ah ! dame ! je ne sais plus où j'en suis... Je vous disais donc... ou plutôt non... je ne vous avais pas dit que quelque temps après, le général, qui était exilé à Bruxelles, repassa par chez nous ; il se rendait à Paris, en secret, c'était aux environs du 20 mars, et je le vois encore avec ce signe de ralliement, le bouquet de violette qu'il portait à sa boutonnière, témoin qu'à cette époque, madame Galuchet, ma femme, était grosse de notre premier enfant... et de six mois passés encore... Si bien que le général lui dit : « Ma bonne Jeanne, ma femme en est à peu près au même point que toi... tu seras notre nourrice... » C'est convenu ! que je m'écriai, et Jeanne partit plus tard pour Bruxelles où était alors la femme du général.... Là... et à quelques jours de distance, elle et madame de Valincourt mirent au monde chacune une petite fille, et ma femme se chargea de ramener les deux enfants au pays... Car, à peine rétablie, madame de Valincourt avait couru près de son mari, blessé de nouveau... mais cette fois, madame, ce fut la dernière !... Le pauvre général avait été frappé d'une balle par un de ces ennemis... chez lesquels alors vous étiez.

LA MARQUISE.

Monsieur...

GALUCHET.

Lui... il avait reçu ça... en France, sur cette terre qu'il avait défendue jusqu'au dernier moment... et où il se réjouissait du moins d'être enseveli... Ah ! il ne le fut pas seul !

LA MARQUISE, essayant ses larmes et lui faisant signe de se taire.

Je sais... monsieur... je sais...

GALUCHET.

Oui, oui, votre pauvre fille... c'était trop de secousses, trop de fatigues pour elle... elle devait y succomber.

LA MARQUISE.

Je n'appris sa mort que long-temps après, au fond de mon exil... et persuadée qu'il ne me restait plus rien de ma fille, je n'aurais jamais revu la France, sans une affaire d'une haute importance pour notre fortune, et plus encore pour notre nom, qui, après moi, doit passer à M. de Blansac, mon petit-neveu. Je suis donc revenue depuis un mois... et dans des papiers que m'a remis dernièrement un vieil ami du général, j'ai trouvé quelques lettres de ma fille à son mari, lettres qui rappellent une partie des détails que vous venez de me donner et qui m'attestent que son enfant... que le mien a été confié aux soins de Jeanne Galuchet, votre femme.

GALUCHET.

C'est vrai.

LA MARQUISE.

Et cet enfant existe encore ?

GALUCHET.

Grâce au ciel !

LA MARQUISE.

Et elle est chez vous... avec vous ?

GALUCHET.

Oui, morbleu ! j'en réponds.

LA MARQUIS, avec transport.

Ah ! j'en étais certaine !... C'est elle que j'ai vue ici... tout à l'heure.

GALUCHET, avec un soupir.

Pour ce qui est de ça, madame la marquise, ça n'est pas sûr.

LA MARQUISE, vivement.

O ciel ! me serais-je trompée ?

GALUCHET.

Je n'en sais rien.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?... Expliquez-vous, de grâce, expliquez-vous...

GALUCHET.

Ah ! ce sont de mauvais jours que vous me rappelez là... (Portant la main à son front.) et des souvenirs... que j'ai eu tant de peine à oublier. Oui, oui... ma pauvre femme, ma Jeanne devait ramener de Bruxelles les deux enfants... qu'elle nourrissait... Dix-huit lieues à faire... ce n'était rien...

Elle m'avait écrit qu'elle partirait le matin et qu'elle arriverait le soir. Mais le soir était venu... et pas de nouvelles de Jeanne... Je partis, interrogeant tout le monde sur la route... et à six lieues de chez nous, dans une auberge... Ah ! que soient à jamais maudits ces étrangers !... ces infâmes ! ils avaient tué Jeanne... une femme qui n'avait pour la défendre que les pleurs et les cris de deux pauvres enfans.

LA MARQUISE, avec effroi.

Et ces enfans ?

GALUCHET.

Ah ! je ne sais par quelle pitié... ou plutôt par quel hasard, ils les avaient épargnés. Mais les pillards ! les lâches ! ils les avaient dépouillées de tout... et ces pauvres enfans allaient mourir de froid, quand j'arrivai. J'emportai avec moi mon double trésor. Dieu me les a données, m'écriai-je, je les garderai toutes deux.. Et toutes deux je les entourai des mêmes soins, du même amour, sans me demander laquelle était ma fille... Voilà, madame la marquise, ce que vous vouliez savoir.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est horrible !... Mais il est impossible que vous n'ayez pas quelques doutes, quelques soupçons sur l'enfant que je viens vous redemander et qu'il faut me rendre.

GALUCHET.

Le rendre, dites-vous?... le rendre ?

LA MARQUISE.

Oui... Votre fortune est entre vos mains... Parlez, que voulez-vous ?

GALUCHET.

Ce que je veux?... les garder toutes deux.

LA MARQUISE.

Jamais ! jamais ! ne l'espérez pas... et il faudra bien que vous déclariez...

GALUCHET.

Je déclare que nul pouvoir au monde ne me les arrachera. Est-ce que je ne les ai pas sauvées et élevées toutes deux?... est-ce que toutes les deux, demandez-leur, ne m'aient pas comme leur père ?... est-ce que je peux maintenant les séparer dans mon affection ? Vous voyez bien, madame, que je n'ai rien à vous donner, rien à vous rendre... tout est à moi.

LA MARQUISE.

Un mot seulement, monsieur Galuchet. Tout le monde dit que vous êtes un honnête homme.

GALUCHET.

Le beau mérite !... Qui est-ce qui n'est pas un honnête homme ?... il n'y a que les fripons qui ne le soient pas.

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Eh bien ! vous qui ne voudriez faire de tort à personne, vous ne craignez pas de ravir à une famille son bien le plus précieux, son unique héritière ?

GALUCHET.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

LA MARQUISE.

Ce n'est rien encore...

AIR : De la Femme mariée.

Votre tendresse est vive, elle est sincère,  
Vous donne-t-elle cependant  
Le droit cruel que vous voulez vous faire,  
De prononcer, d'ôter à cet enfant  
Son nom, sa fortune et son rang ?  
Serait-ce là, je vous prends pour arbitre,  
D'un père le devoir ?... Oh ! non,  
Et ce serait abuser d'un beau titre,  
Pour une mauvaise action.

GALUCHET.

Madame !

LA MARQUISE.

C'est contre mon gré que j'aurais recours à d'autres juges qu'à vous-même... Réfléchissez !... rappelez-vous !... Et quelque incertains... quelque faibles que soient vos souvenirs... nous nous en rapporterons à vous... à votre déclaration !... J'attends votre réponse... Adieu !... adieu !  
(Elle le salue et sort.)

## SCÈNE XI.

GALUCHET, seul.

(La nuit vient peu à peu.—L'obscurité est complète à la fin de la scène.)

Ma réponse... ma réponse... sera toujours la même... Je garde mes enfans... Moi décider... moi choisir entre elles... moi dire à l'une : Va être grande dame ! va-t'en !... Et si celle-là est la mienne... c'est donc moi qui l'aurai chassée !... Ma pauvre Jeanne... ma pauvre Jeanneton !... Plus j'y pense... Oh ! oui ! je les aime également, et celle que je donnerais serait tout de suite celle que j'aimerais le mieux... Car Jeanne... Jeanne... c'est tout le portrait de ma femme... Et Jeanneton... c'est le mien... c'est mon caractère et mes idées... de la tête et du cœur... Et je pourrais... Allons donc ! Qu'elle dise ce qu'elle voudra, cette vieille marquise... avec sa noblesse ancienne et sa tendresse arriérée... je la défie bien de savoir ce que je ne sais pas moi-même... Car, après tout, nulle preuve... nul indice... aucun moyen de découvrir laquelle des deux est à elle... Donc toutes deux sont à moi... c'est clair comme le jour... et je suis bien bon de m'inquiéter... Ne leur disons rien de cela, à ces chères enfans... Ne pensons qu'à leur bonheur et à leur plaisir... Demain à Saint-Cloud... cette fête dont elles se font tant de joie...

## SCÈNE XII.

GALUCHET, JEANNE, sortant de la porte à gauche.

JEANNE.

Voici l'heure... Il doit m'attendre... Dieu! quelqu'un est ici... C'est mon père!

GALUCHET, réfléchissant.

D'ailleurs, et quand même j'y consentirais... est-ce qu'elles le voudraient... est-ce qu'elles pourraient se résoudre à me quitter... C'est impossible!

JEANNE, écoutant au fond du théâtre.

Que dit-il?

GALUCHET, prenant une petite table où sont ses outils.

Notre joie... notre bonheur à nous... c'est d'être ensemble... toujours ensemble!... (S'asseyant devant la table.) Aussi, demain, quand je les aurai sous le bras, je veux qu'elles soient pimpantes et parées... elles le seront! Allons, à l'ouvrage!... Elles doivent dormir maintenant... Et en travaillant comme ça pendant leur sommeil...

JEANNE, s'éloignant de la porte du fond.

O ciel!

GALUCHET.

AIR de Lantara.

Par là j'ajoute à ma journée,  
Ce que je puis dérober à ma nuit  
Et c'est une heure fortunée,  
Que celle où j' veille ainsi sans bruit. (bis)  
En ce moment, votre image chérie,  
O mes enfans, vient encor me charmer,  
Et le travail, qui double ainsi ma vie,  
Double le temps où je peux vous aimer.

JEANNE, à part, avec attendrissement et se rapprochant du fauteuil où est assis son père.

Mon bon père!

GALUCHET prend un briquet et allume une chandelle, en parlant.

Le docteur dit que ça abrège les jours... Qu'importe!... si c'est moi qui les quitte... et si mes filles ne me quittent jamais...

JEANNE, poussant un cri et tombant à genoux au milieu du théâtre.

Ah!

GALUCHET, stupéfait.

Jeanne ici!... à cette heure... Et ce trouble, ces larmes. (A part.) Est-ce qu'elle aurait entendu la vieille marquise?... (Haut et la relevant.) Qu'as-tu, mon enfant?... que me demandes-tu?

JEANNE.

Grâce et pardon... mon père... car je suis bien

coupable!... car un instant... j'ai pu avoir l'idée de vous abandonner.

GALUCHET.

Toi!

JEANNE.

Oui, n'écoutant qu'une tendresse insensée... j'allais fuir peut-être...

GALUCHET, poussant un cri de colère.

Ah! (A part.) Et moi qui cherchais... (Avec colère.) Ce n'est pas là mon sang... ce n'est pas là ma fille... C'est celle de la grande dame.

JEANNE.

Mais là, tout à l'heure... je vous ai entendu... vous qui nous consacrez vos jours et vos nuits... et je me suis écriée : « Je dirai tout à mon père... je resterai près de lui... et je n'aimerai que lui! »

GALUCHET, la pressant dans ses bras.

Ah! je la reconnais!... je la retrouve!... C'est à moi!... c'est mon bien!... c'est elle qui est ma fille! (Se retournant vivement.) Hein?

## SCÈNE XIII.

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE.

(Jeanneton sort de la porte à gauche, pendant que Galuchet et Jeanne se retirent à droite du théâtre.)

GALUCHET, voyant Jeanneton qui, sur la pointe du pied, s'approche de la porte.

Eh bien! morblen! est-ce que celle-là veut aussi s'en aller?

(Jeanneton va à la porte du fond, la ferme au verrou et à double tour, et prend la clé — Elle se retourne et aperçoit son père.)

GALUCHET, sévèrement.

Que fais-tu là?

JEANNETON.

Ne faites pas attention, mon père, je viens de fermer la porte (Montrant la clé qu'elle tient à la main.) et de retirer la clé.

GALUCHET.

Et pourquoi?

JEANNETON, regardant Jeanne.

On ne sait ce qui peut arriver... et c'est toujours plus sûr.

GALUCHET, insistant.

Pourquoi?

JEANNETON.

J'ai promis de ne pas vous le dire.

JEANNE.

Et moi, sœur, j'ai tout dit!

JEANNETON.

Ah! ça vaut mieux! (A Galuchet. Mais vous



pouviez dormir tranquille, mon père, j'étais là, moi, je veillais sur l'honneur de la famille!

GALUCHET, lui sautant au cou.

Ah! Jeanneton! Jeanneton!... (A part.) Celle-là aussi est ma fille... la fille de l'ouvrier!...

(On frappe à la porte.)

JEANNE, avec émotion.

C'est Anatole!

JEANNETON, à Galuchet.

C'est lui!

GALUCHET, bas, à Jeanneton.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

JEANNETON.

Lui ouvrir maintenant... Nous sommes en force... il n'y a plus de danger.

GALUCHET, pendant que Jeanneton va ouvrir.

Elle a raison... c'est à moi de parler au séducteur!

JEANNE.

Mon père!

GALUCHET, levant la main.

Et nous allons dialoguer ensemble d'une rude manière!

(Jeanneton cherche à retenir son père. La porte s'ouvre et paraît Coquebert.)

JEANNETON, GALUCHET, JEANNE, étonnés.

Dieu! monsieur Coquebert!

#### SCÈNE XIV.

JEANNETON, près de la table, COQUEBERT, GALUCHET, JEANNE.

COQUEBERT.

Moi-même!

GALUCHET.

Et qui vous amène à cette heure?

COQUEBERT.

Vous allez le savoir, monsieur Galuchet... J'ai à vous dire que je sais tout, monsieur Galuchet...

GALUCHET.

Et moi aussi.

COQUEBERT.

Tout autre à ma place se serait peut-être indigné... mais moi, je suis sans ambition, comme sans préjugés... nous sommes tous égaux maintenant... l'égalité avant tout... et je viens, à la place de mon fils, vous demander en son nom et au mien... (Montrant Jeanne.) la main de mademoiselle.

GALUCHET.

Est-il possible!

(Regardant Jeanne qui chancelle, et la soutenant dans ses bras.)

COQUEBERT.

Qu'a-t-elle donc?

GALUCHET.

Rien... rien... c'est la joie...

COQUEBERT.

A condition que nous nous occuperons du contrat sans bruit, sans éclat, et le plus tôt possible.

JEANNETON.

Dès demain.

GALUCHET.

A midi!...

COQUEBERT.

Non pas!... de meilleure heure.. car demain un de mes cliens, qui m'a fait l'honneur de m'inviter, se marie à midi précis... M. le duc de Blansac.

JEANNETON, chancelant.

Octave!...

GALUCHET

Hein?.. elle aussi, qu'a-t-elle donc? ..

JEANNE.

C'est de joie, mon père... la joie de mon bonheur... (A Jeanneton.) Ma sœur...

GALUCHET.

Ma fille... reviens à toi...

COQUEBERT.

Quel tableau! et c'est là mon ouvrage!

#### ACTE DEUXIEME.

La scène se passe chez M. Coquebert. — Salon élégant; porte au fond. — Portes latérales. — Deux fenêtres. Sur le devant, table à droite, et ce qu'il faut pour écrire.

#### SCÈNE I.

COQUEBERT, ANATOLE, UN NOTAIRE, écrivant à la table, à droite.

ANATOLE.

Quoi! mon père, ce matin même? Je ne puis y croire.

COQUEBERT.

Quand les choses sont résolues, on ne peut trop se hâter de conclure... voilà comme je suis... On fera une publication, on achètera l'autre, et dans huit jours le mariage.

ANATOLE.

Ah! quel bonheur!

COQUEBERT.

En attendant, occupons-nous du contrat... c'est l'important, c'est l'essentiel... surtout dans une pareille affaire.

ANATOLE.

Je ne vois pas cela, car la pauvre Jeanne n'a rien.

COQUEBERT.

Qu'importe? elle peut avoir... (Montrant le notaire qui écrit.) Et monsieur rédige cela selon mes intentions. (S'adressant au notaire.) Vous avez mis: *Tout ce qui pourra lui revenir, n'importe à quel titre?* (Le notaire fait un geste affirmatif.) Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. (À Anatole.) C'est de la prévoyance... un père de famille est obligé de penser à tout.

ANATOLE.

Ah! vous avez pensé à mon bonheur! c'est le principal.

COQUEBERT.

Ton bonheur! ton bonheur! tout n'est pas encore dit... et il faudra voir...

ANATOLE.

Tenez! le voilà qui arrive.

## SCENE II.

COQUEBERT, JEANNETON, GALUCHET,  
JEANNE, ANATOLE.

GALUCHET, en habit des dimanches, entre en tenant sous le bras ses deux filles en toilette, et habillées exactement de même.

AIR : Tra la la, tra la la.

Je n'ai rien,

Je n' suis rien,

Oui, rien qu'un homme de bien!

Que de gens, à présent,

N'en pourraient pas dire autant!

(Au notaire.)

Vous, monsieur, qui, par état,

Allez dresser le contrat,

Vous pouvez, et d'un seul mot,

Etablir ici la dot :

(Montrant Jeanne.)

Elle n'a rien; (bis.)

Mais c'est une fille de bien!

Que d' bell's dam's en se mariant

N'en apportent pas autant.

Pourtant elle a deux beaux yeux,

Fraîcheur et traits gracieux,

Une taille et des appas

Que pour de l'or on n'a pas!

V'là son bien,

C'est le sien,

Celui-là n' lui coûte rien!

Que d' beautés de haut rang

N'en pourraient pas dire autant!

COQUEBERT.

Qu'est-ce que c'est, Galuchet?... qu'est-ce que c'est?... vous voilà en habit de noce... comme si c'était le mariage, et ce n'est que le contrat... je vous l'avait dit.

GALUCHET.

C'est égal!... vivent la joie et les amours!... et comme dit la chanson : « Dansons avant la noce, on ne danse pas toujours après... » (À Anatole et à Jeanne.) Ce n'est pas pour vous que je dis ça, mes enfants... parce que je suis sûr qu'avec ma petite Jeanne ça ira toujours bien... (À Anatole.) Et toi aussi, mon garçon... Vous me permettez de te tutoyer?..

ANATOLE, lui tendant la main.

Certainement.

GALUCHET.

Je tutoie tous mes enfants, d'abord... et c'en est un de plus, un garçon, ça ne fait pas de mal... moi qui n'avais que des filles. Mais maintenant, il va nous en arriver des moutards!

JEANNETON, lui faisant signe de se taire.

Mon père!

GALUCHET.

Qu'est-ce que tu veux donc que je me gêne?... Nous sommes ici en famille, entre amis. (Montrant le notaire.) Est-ce à cause de monsieur le notaire?... il sait ce que c'est que des moutards... il signe tous les jours des passeports et des permis pour en avoir. Ainsi, vivent la joie et les amours!

COQUEBERT.

Silence, Galuchet!... Je vous ai recommandé et vous recommande, ainsi qu'à mon fils, le secret, le plus grand secret.

GALUCHET.

C't' idée!... moi qui, au contraire, voudrais apprendre à tout le monde notre bonheur et l'honnêteté de vos procédés.

JEANNE et ANATOLE.

Et votre générosité!

COQUEBERT.

C'est justement pour cela... J'aurais l'air de me vanter de ce que je fais, et de quêter des éloges pour une chose si naturelle... le bonheur de nos enfants.

GALUCHET, lui frappant sur le ventre.

Compris et approuvé : on se taira. (Tendant la main à Coquebert.) Touchez là, mon ancien; vous êtes un brave homme et un bon père... moi aussi, et c'est pour ça qu'entre nous il n'y a que la main. Ah ça! et pendant que ce monsieur griffonne, est-

ce qu'il n'y aurait pas moyen de... (Il fait le signe de boire. — A Coquebert.) Un petit verre à la santé de ces enfans!...

ANATOLE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur Galuchet.

(Il court ouvrir une armoire, et place sur la table, à gauche, un plateau de liqueurs.)

JEANNETON, bas, à Galuchet.

Mon père!

GALUCHET.

On ne marie pas sa fille tous les jours, et j'es-père bien que le papa Coquebert me tiendra tête. (A Anatole.) Verse, mon garçon, verse plein!... je te rendrai cela le jour de tes noces. Qu'est-ce que c'est que cela? du parfait-amour ou de l'anisette?

COQUEBERT.

Du rhum qui a plus de cent ans.

GALUCHET, buvant.

Il a assez vécu. (A Anatole.) Verse du même! (A Coquebert.) Il pince encore, et je doute qu'à son âge vous et moi soyons aussi gaillards... A la vôtre!... (Montrant le notaire.) Voyez donc un peu si ça avance, là-bas... C'est étonnant comme ça vous ranime et ça vous égaye... surtout quand il y a long-temps!... Ça et le bonheur, je n'y étais plus habitué. (Jeanneton enlève la bouteille qui est sur la table.) Mais on renouvelle aisément connais-sance. (Il va pour se verser un troisième verre, et ne trouve plus la bouteille.) Hein!... qui a supprimé la bouteille?

JEANNETON.

Moi, mon père, et pour cause!

GALUCHET.

C'est vrai, j'allais perdre la tête... mais Jean-neton conserve toujours la sienne. Quel trésor qu'une femme comme ça pour un mari!... aussi je t'en trouverai un... un autre tout pareil... (Mon-trant le notaire.) Et nous nous adresserons à mon-sieur... quoiqu'il n'aille pas vite.

COQUEBERT.

Je crois bien, on ne s'entend pas! (A Anatole.) Ferme donc ces fenêtres! c'est un tapage dans la rue...

ANATOLE.

C'est la file des voitures qui entrent en face, dans l'hôtel Blansac.

JEANNETON, avec émotion.

Chez M. Octave?

ANATOLE.

Qui se marie aujourd'hui à midi.

JEANNETON, regardant la pendule.

Il n'est que dix heures!

ANATOLE.

Il y a déjà un monde!... Je l'ai vu ce matin à neuf heures, en lui portant les diamans qu'il attendait.

JEANNETON.

Et il est bien heureux?

JEANNE ET JEANNETON.

ANATOLE.

Ça doit être... Mais il n'en avait pas l'air... il était si pâle!

JEANNETON, vivement.

Il est malade?

ANATOLE.

Non... mais sombre et triste.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

A ses regards, je m'en souvien,  
Lorsque j'offrais cette parure,  
Quel nuage sur sa figure!  
Il soupirait...

JEANNETON, à part.

Octav', c'est bien!

JEANNE.

Quoi! vraiment?...

ANATOLE.

Ce n'est encor rien.

Sur cet écrin, d'où jaillit l'éclatelle,  
J'ai vu tomber une larme, je croi...

JEANNETON.

Ah! merci, merci!... je le voi,  
Les diamans étaient pour elle  
Mais cette larme était pour moi.

ANATOLE, à qui Coquebert présente une plume.

C'est à moi de signer?... (Il s'approche de la table tout en parlant.) Dans ce moment est entrée une de nos pratiques, Mme la marquise d'Auber-villiers...

COQUEBERT et GALUCHET, vivement.

Eh bien?

ANATOLE.

La tête haute et fière... A merveille, mon ne-veu, qu'elle a dit! Puisque enfin vous renoncez aux grisettes et vous rendez au vœu de votre fa-mille, je vous apporte ma bénédiction... car c'est très bien de se marier. (Signant et présen-tant la plume à son père, tout en continuant de par-ler.) A ce mot-là, je me suis avancé et lui ai fait part de mon mariage.

COQUEBERT, qui tenait la plume et qui allait signer, s'avancant précipitamment.

Comment! tu lui as dit?...

ANATOLE.

Que j'allais me marier avec Mlle Galuchet.

COQUEBERT.

O ciel!... moi qui t'avais recommandé le si-lence!

ANATOLE.

Pas avec une pratique comme celle-là.

COQUEBERT, à voix basse.

Avec elle, au contraire!... Et qu'a-t-elle né-pondu?

ANATOLE.

Rien!... Elle s'est écriée brusquement : Mes gens! ma voiture!... et elle est partie sans dire



adieu à son neveu, qui n'y a pas même fait attention.

COQUEBERT.

Imprudent que tu es!... Dieu sait ce qui va arriver!

GALUCHET, ramassant la plume.

Eh bien! signez donc...

### SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, présentant une lettre à Coquebert.

LE DOMESTIQUE.

Pour monsieur Coquebert.

COQUEBERT.

Que disais-je?... l'écriture de la marquise! une lettre pour moi... (Tirant de la lettre une feuille de papier.) Et un papier timbré pour vous, Galuchet!

GALUCHET.

Pour moi? (A Jeanneton.) Tiens, fille, déchiffre-moi ça, si tu peux.

COQUEBERT, lisant.

« Le peu de mots que je vous ai dits, monsieur, » auraient dû vous faire penser que celle que » vous allez marier à votre fils était d'une » naissance... au moins douteuse... »

TOUS.

O ciel!

ANATOLE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

COQUEBERT, avec indignation.

Propos calomnieux et mensongers!... Et à supposer même qu'ils soient vrais, qu'en résulterait-il? que mademoiselle Jeanne est d'une naissance incertaine.

JEANNE.

Que dites-vous?

COQUEBERT.

Inconnue... Tranchons le mot, illégitime!... Qu'est-ce que ça me fait à moi? Au diable les préjugés!... qu'elle soit ce qu'elle voudra... Nous sommes tous égaux... l'égalité avant tout!... Ces jeunes gens s'aiment, cela me suffit... je n'écoute rien, je ne regarde rien... Unissons-les d'abord, nous examinerons après... Signez...

JEANNE, se jetant dans ses bras.

Ah! l'excellent homme!

ANATOLE, de même.

Ah! le bon père!

GALUCHET, allant à lui et lui prenant la main.

Monsieur, ce que vous venez de faire là est une belle et bonne action; mais vous en serez récompensé: Jeanne est à moi, Jeanne est bien ma fille!

JEANNE et ANATOLE.

Quel bonheur!

COQUEBERT, effrayé.

O ciel!

GALUCHET.

Et je défie à personne au monde de prouver qu'elle n'est pas à moi.

COQUEBERT, à part.

Tout est perdu! (A haute voix.) Ne signez pas!

TOUS.

Et pourquoi?...

COQUEBERT, avec embarras.

Pourquoi?

JEANNETON, montrant le papier qu'elle vient de lire.

Parce que voilà une opposition qui arrive au mariage.

GALUCHET, vivement.

Une opposition!... Donne, donne!... (Lisant avec peine.) « Attendu... attendu qu'une fille ne » peut se marier sans le consentement de son » père... attendu que ledit Galuchet ne peut » prouver qu'il est le père de ladite demoiselle » contractante... les requérans s'opposent audit » mariage, et, sous toutes réserves de droit, dé- » pens, dommages et intérêts, font défense au » sieur Galuchet de disposer d'aucune des deux » jeunes filles dont il est actuellement détenteur, » avant d'avoir prouvé à la justice laquelle des » deux est réellement la sienne... » (Avec colère.) Par exemple! celui qui a fait cet acte est timbré.

COQUEBERT.

Et le papier aussi. C'est en règle!

GALUCHET.

M'empêcher de marier mes deux filles!

COQUEBERT.

Avant que vous n'ayez choisi et reconnu celle qui vous appartient... c'est clair!

GALUCHET.

Eh! non, ça ne l'est pas!... puisque je n'en sais rien moi-même.

COQUEBERT.

Alors vous ne pouvez pas figurer comme père.

GALUCHET.

C'est à-dire que parce que j'ai deux enfants... je n'en ai pas... Allons donc, c'est absurde!

COQUEBERT.

C'est la loi... c'est-à-dire, au contraire... vous comprenez... Non, je m'embrouille... la loi ne reconnaît qu'un père par enfant, pas plus! c'est absurde, comme vous dites... mais enfin! nous nous pouvons rien. Vous avez vu, mon cher ami, que je ne tenais ni au rang, ni à la fortune... je suis par mon caractère au dessus des préjugés... mais non pas au dessus des lois! Je suis obligé de m'y soumettre comme citoyen, comme bijoutier, et comme électeur... Dès ce moment mon parti est pris.

ANATOLE.

Mais, mon père...

COQUEBERT, à part.

Si elle est fille de la grande dame, on ne vaudra pas de nous; si elle est fille de l'ouvrier, je ne veux pas d'elle... De toutes les manières, c'est fini! (Haut, à son fils.) Partons!...

ANATOLE.

Et où allons-nous?

COQUEBERT.

Rétablir les faits et adresser mes excuses à madame d'Aubervilliers... Si tu perds ta fiancée... ce n'est pas une raison pour que je perde mes pratiques, et la famille de la marquise est de mes meilleures. Je vais lui écrire une lettre que tu lui porteras à l'instant.

(Galuchet, pendant ce qui précède, est tombé dans un fauteuil, tenant à la main le papier timbré, et absorbé dans ses réflexions; ses deux filles sont debout près de lui. — En attendant Coquebert qui va sortir, il revient à lui.)

GALUCHET, à Coquebert.

Mais permettez, monsieur...

COQUEBERT.

Vous voyez comme je suis : la franchise même... Je ne dis pas oui, je ne dis pas non... Décidez vous-même laquelle des deux est à vous... sinon pas de mariage possible... ni pour l'une... ni pour l'autre... (A Anatole.) Venez, mon fils, suivez-moi... (Il l'entraîne.)

SCÈNE IV.

JEANNE, GALUCHET, JEANNETON.

JEANNE et JEANNETON.

Qu'est-ce que cela signifie, mon père?

GALUCHET.

Ça signifie... que vous êtes bien mes enfants toutes les deux! et, quoi qu'il arrive, je vous regarderai toujours comme telles... Ça me serait impossible autrement.

JEANNE et JEANNETON.

Et à nous aussi.

GALUCHET.

Je le sais bien! mais par la force des choses et des circonstances... trop longues à vous expliquer, on veut que je renonce à l'une de vous deux.

JEANNE.

Et vous le pourriez?...

JEANNETON.

Vous auriez ce cœur-là?...

GALUCHET.

Il le faut... pour votre bonheur... pour votre avenir... Mais je ne peux pas... Aussi... voyez mes enfants... décidez vous-mêmes!

JEANNE.

Nous, mon père?

JEANNETON.

Ne plus être vos enfants!

GALUCHET.

Je dois vous dire... pour vous consoler, que celle qui m'abandonnera...

JEANNE, avec force.

Sera maudite!

GALUCHET.

Non... elle deviendra une grande dame, elle sera noble, elle sera riche... tandis que l'autre...

JEANNETON.

Ah! je suis l'autre!

JEANNE.

Moi aussi!

JEANNETON.

Nous le sommes toutes deux!

GALUCHET.

C'est bien! c'est bien! vous êtes de bonnes filles... qui me rendez bien heureux... mais qui m'embarrassez beaucoup... parce qu'il ne s'agit pas d'être faible et de pleurer... Il faut du courage... entends-tu, Jeanne?... (Regardant Jeanneton qui se détourne aussi pour essuyer ses yeux.) Entends-tu, Jeanneton, toi qui d'ordinaire as de l'énergie pour toute la famille? (Avec force.) Je te répète qu'il faut choisir... (Avec colère.) Il le faut!

JEANNETON.

Eh bien! mon père, ne nous grondez pas!

JEANNE.

Ce serait la première fois.

JEANNETON.

Ma sœur et moi sommes résignées... N'est-il pas vrai, sœur?...

JEANNE.

Oui, je le jure.

JEANNETON, avec fermeté.

Choisissez donc... décidez vous-même...

GALUCHET, effrayé.

Moi!...

JEANNE.

Nous obéirons sans plainte... sans murmure...

JEANNETON, essayant ses yeux sans être vue.

Oui... nous obéirons!

GALUCHET, se place entre elles en silence, puis lève les yeux au ciel. — L'orchestre joue en sourdine l'air de la Juive : *Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire.*

Toi qui sais la vérité... Marie-Jeanne, ma pauvre femme... envoie-moi de là-haut quelque bonne inspiration!... Dis-moi là... par un seul battement du cœur... laquelle est notre sang... laquelle est notre vraie fille... Tu ne voudrais pas me tromper... n'est-ce pas?... Et c'est toi... toi seule que je croirai. (Il regarde, l'une après l'autre et attentivement, ses deux filles.) Ah! j'ai le même plaisir à les regarder!... je lis dans leurs yeux la même tendresse... (Il embrasse Jeanne qu'il presse sur son cœur, puis ensuite Jeanneton. Le cœur

me bat de même!... Ah! c'est le ciel qui prononce!... toutes les deux sont à moi.

LES DEUX JEUNES FILLES.

Oui... oui!... vous l'avez dit.

JEANNE.

Restons toujours ensemble.

JEANNETON.

Ne nous quittons plus!

GALUCHET.

Mais la fortune qui vous attendait peut-être...

JEANNE.

Nous y renonçons!

JEANNETON.

Nous nous en passerons!

GALUCHET.

Ah! je savais bien qu'elles m'aimeraient mieux que de l'argent!... Ainsi, mes chères enfans, vous croyez donc qu'en s'aimant bien on peut vivre dans une mansarde, sans beaux habits et sans diamans?

TOUTES DEUX.

Oui, mon père.

GALUCHET.

Mais les amoureux, les fiancés, ceux qui peuvent être vous auraient épousées?...

JEANNE.

S'ils ne nous épousaient que pour cela...

JEANNETON.

La perte ne serait pas grande!

JEANNE.

Ils attendront... et on verra!

GALUCHET, gaîment.

C'est ça... avec le temps on verra!

JEANNETON, gaîment.

Quant à moi... c'est tout vu!... je n'y tiens pas... je ne me marierai jamais... Ça a toujours été mon idée.

GALUCHET.

Vraiment?

JEANNETON.

Je resterai avec vous... je vivrai avec vous.

GALUCHET.

En garçons!

JEANNETON.

Je tiendrai le ménage... et nous aurons au moins...

GALUCHET.

Travail et plaisir!

JEANNE.

Bonheur et santé!

JEANNETON.

Et nous rirons!

JEANNE.

Nous danserons!

GALUCHET.

Nous nous aimerons tous les trois...

LES DEUX FILLES.

Toujours! toujours!

GALUCHET, au comble de l'ivresse.  
Assez! assez, mes enfans!

AIR : Dieu m'éclaire. (Cavatine de la Juive.)

Douce étreinte!

Plus de plainte!

Oui, sans crainte,

Moi,

Je voi

Les tempêtes

Sur nos têtes,

Quand vous êtes

Avec moi!

JEANNETON.

Dans le sentier de la vie,

L'un sur l'autre l'on s'appuie.

GALUCHET.

Et nous ferons le chemin

En nous donnant la main.

ENSEMBLE.

Douce étreinte!

Plus de plainte!

Oui, sans crainte,

Moi,

Je voi

Les tempêtes

Sur nos têtes,

Quand vous êtes

Avec moi!

## SCENE V.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE.

J'arrive toujours courant... et tout essoufflé.

JEANNE.

D'où ça?

ANATOLE.

De l'hôtel de la marquise, où mon père m'avait envoyé porter moi-même... en son nom... une lettre d'excuse.

TOUTS TROIS.

Eh bien?...

ANATOLE.

Eh bien! on m'a fait dire par un valet de chambre : « Madame va répondre, attendez... » Et j'ai attendu dans une espèce de boudoir qui tenait au salon... et dans ce salon étaient la marquise et des hommes de loi... qui de temps en temps élevaient la parole, et, ma foi... je ne sais pas si c'est mal d'écouter...

JEANNETON.

Du tout! quand c'est pour rendre service à des amis.



ANATOLE.

C'est ce que je me suis dit... Aussi j'avais l'oreille collée contre la porte, et l'un s'écriait : « Oui, je réponds du procès... procès qui le ruinerait s'il était riche... et il n'a rien... il ne pourra jamais le soutenir. — Alors, et s'il n'y a pas d'autre moyen, faisons le procès, a répondu la marquise, mais c'est contre mon gré... — Attendez donc ! attendez donc ! disait une autre personne. » Et il se fit un grand silence... Je n'entendais plus que le bruit de papiers ou de parchemins que l'on feuilletait... puis tout à coup un grand cri... comme un cri de joie, et l'on disait : « Qu'il le veuille ou non maintenant... il est en notre pouvoir... il ne peut plus nous échapper. »

GALUCHET.

Qu'est-ce que ça peut être ?

ANATOLE.

« A moins, s'écria la marquise, qu'il ne les enlève, qu'il ne les emmène... tout serait perdu ! »

GALUCHET.

C'est une idée, ça !

ANATOLE.

« Bah ! disaient les autres, il ne peut se douter du coup qui le menace... Et d'ailleurs, nous avons assez de pouvoir et de crédit... pour l'empêcher... et même, s'il le faut, pour le faire arrêter. »

JEANNE.

Vous arrêter !

JEANNETON.

Vous, mon père !... Ah ! bien, oui !... qu'ils y viennent ! qu'ils s'en avisent !...

GALUCHET.

Bien, ma fille... bien Jeanneton... Cette enfant-là était née pour être un garçon.

ANATOLE.

Voilà ce que j'ai entendu... et, sans attendre plus long-temps la réponse à ma lettre, je suis venu tout vous dire.

JEANNE.

Merci, merci... monsieur Anatole... Et votre avis ?...

ANATOLE.

Mon avis... est qu'il faut ici de la tête et du courage... Il faut partir.

JEANNETON.

Allons donc !

ANATOLE.

Ils sont puissans, ils ont de l'or, du crédit, des amis... vous n'avez rien de tout cela... excepté moi... qui ne peux rien... que vous aimer, mademoiselle Jeanne... et si on commence par vous séparer !... Vous avez raison... vous le prouverez plus tard... je le sais... Mais, en attendant, que deviendront vos filles... qui les protégera ?

GALUCHET.

C'est juste !... Je ne les quitte pas...

ANATOLE.

On se défend de loin... Partez avec elle, partez !

GALUCHET.

Et si l'on s'oppose à ce départ !... où trouver appui et protection ?... à qui nous adresser ?

JEANNETON, avec énergie.

Je le sais.

GALUCHET.

Toi, Jeanneton ?

JEANNETON.

Oui, mon père... et à l'instant même... (Elle se met à la table, et écrit.) Je réponds de tout.

GALUCHET.

A qui diable écrit-elle ?... (Lisant par dessus son épaule.) « Monsieur le duc... » Tu connais des ducs, Jeanneton ?...

JEANNETON.

Oui, mon père.

GALUCHET, lisant toujours par dessus l'épaule de Jeanneton.

« Monsieur le duc... ou plutôt mon ami. » (Avec étonnement.) C'est ton ami ?...

JEANNETON, essuyant une larme.

Oui... mon père.

GALUCHET.

« Vous m'avez dit : Dans le malheur... venez à moi !... J'y viens... » C'est donc un honnête homme, Jeanneton ?

JEANNETON.

Oui... mon père.

GALUCHET, lisant toujours.

« Je vous prie... car c'est très pressé, de vouloir bien, tout de suite... tout de suite, m'enlever... » (Avec colère.) Hein ?

JEANNETON, achevant d'écrire.

« Avec mon père et ma sœur... »

GALUCHET.

C'est différent.

JEANNETON, écrivant toujours.

« Le porteur vous dira pourquoi. »

GALUCHET.

Le porteur ?

JEANNETON.

Ce sera vous, mon père... A M. le duc de Blansac, à son hôtel. Courez... c'est à deux pas... Il ne sera pas encore parti pour la mairie... car c'est à midi seulement qu'il se marie.

GALUCHET.

Et tu veux qu'il nous enlève... lui-même ?

JEANNETON.

Non... mais qu'il vous donne les moyens de partir... C'est ce que j'ai voulu lui dire... vous le lui expliquerez... Partez vite, seulement.

GALUCHET.

Et si, dans un moment comme celui-là, il refuse de m'écouter ?

JEANNETON.

Vous direz que c'est de la part de Mlle Jeanneton.

GALUCHET.

Et ce beau marié... ce jeune seigneur... ce due ?...

JEANNETON.

Vous accueillera à l'instant.

GALUCHET.

Tu crois ?

JEANNETON.

J'en suis sûr !

GALUCHET, avec défiance et reproche.

Mais une telle protection ?...

JEANNETON.

Vous pouvez l'accepter, mon père, elle ne nous coûte rien.

GALUCHET.

Bien vrai ?

JEANNETON.

Je ne la réclamerais pas avec tant de confiance, si je l'avais payée !

GALUCHET.

C'est juste !... tu es une digne et brave fille... Attendez-moi, mes enfans... Je serai de retour ici, avant midi ! Veillez sur elles, monsieur Anatole...

ANATOLE, montrant la porte à gauche.

Là... dans le bureau de mon père... je ne les quitterai pas... je vous le promets.

GALUCHET, à Anatole qui va entrer dans l'appartement à gauche.

Moi, je cours chez notre protecteur... Grâce à lui, j'emmène mes enfans, je les enlève ! et après cela je me moque de la marquise et de tous les grands seigneurs !

(Il sort par la porte du fond. — Coquebert est entré, par la porte à droite, pendant ces dernières paroles, qu'il a entendues.)

## SCÈNE VI.

COQUEBERT, regardant sortir Galuchet.

Hein?... se moquer des grands seigneurs !... Ce gaillard-là se fera quelques mauvaises affaires !... Ça le regarde ; et pourvu que je conserve mes pratiques... Apercevant la marquise qui entre.) Ah ! madame la marquise, qui me fait l'honneur de venir !...

## SCÈNE VII.

COQUEBERT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

J'ai reçu votre lettre et j'accours !

COQUEBERT.

Mais, depuis que je vous l'ai écrite, cela ne va pas mieux. Ce Galuchet est plus obstiné que jamais, et ne cédera pas !

LA MARQUISE.

C'est ce que nous verrons ! Je suis tranquille maintenant ; aussi, pendant que tous nos parens sont rassemblés à l'hôtel de Blansac pour le mariage de mon neveu, je veux, sous le nom et les habits qui lui appartiennent, présenter moi-même ma petite-fille à sa nouvelle famille... Mes femmes de chambre sont là qui l'attendent !

COQUEBERT.

Vous avez donc quelques preuves ?

LA MARQUISE.

Oui, une lettre de quelques lignes, retrouvée ce matin seulement au milieu des papiers du général, et qui, en 1815, lors du retour de l'île d'Elbe, lui avait été adressée par sa femme !

COQUEBERT.

Et cette lettre vous dit laquelle de ces deux jeunes filles est votre enfant ?

LA MARQUISE.

Non ! mais elle me donne du moins un moyen de la reconnaître !... Où est Galuchet ?... Vous m'avez écrit qu'il était ici...

COQUEBERT.

Il n'y est plus !... Et même, d'après ce que j'ai entendu là, tout à l'heure, grâce à des protections qu'il a, je ne sais comment, il compte enlever ses deux filles !

LA MARQUISE, avec effroi.

Ah !... tout serait perdu !... et s'il les emmène... s'il les dérobe à mes regards...

COQUEBERT.

Elles sont encore là... dans mon cabinet...

LA MARQUISE, bas et vivement, à Coquebert.

Courez chez M. de Blansac, mon neveu... dites-lui qu'une importante affaire m'empêche d'assister à son mariage ! Mais que l'on parte sans moi... Je le lui demande... je l'en prie en grâce !

COQUEBERT, s'inclinant.

Oui, madame. (Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE VIII.

JEANNE, LA MARQUISE.

JEANNE, à la cantonade.

Oui, Jeanneton, oui, ma sœur... je vais voir... (Revenant sur le devant du théâtre.) C'est madame la marquise !

LA MARQUISE, allant à elle, avec bonté.

Ne craignez rien, mon enfant... je ne veux qu votre bonheur.

JEANNE, tristement et baissant la tête.

Oh !... il est impossible... il y a trop d'obstacles !

LA MARQUISE.

Et lesquels ?

JEANNE, timidement.

Mais... la fortune, d'abord !

LA MARQUISE, avec joie.

N'est-ce que cela ? (D'un ton affectueux.) Parlez-moi avec confiance .. comme à une mère ! Est-ce là le seul vœu que forme votre cœur ?

JEANNE, baissant les yeux.

Non, madame, il y a quelqu'un que j'aime !

LA MARQUISE, avec douleur.

Ah !

JEANNE.

Quelqu'un... bien au dessus de moi !

LA MARQUISE, vivement.

C'est bien... c'est bien, mon enfant !

JEANNE.

Le fils de votre joaillier, M. Coquebert !...

LA MARQUISE, à part, avec douleur.

Une telle inclination !... ah !... (Haut, à Jeanne.) Et croyez-vous que les conseils de la raison ou de l'amitié parviennent un jour à bannir de votre cœur un pareil sentiment ?

JEANNE, vivement.

Non, madame, plutôt mourir que d'y renoncer !

LA MARQUISE, à part.

Comme sa mère !... Je n'étais pas assez punie, et Dieu veut me châtier encore dans mon orgueil... Mais, dussé-je en mourir de honte... je connaîtrais du moins mon enfant !... (A Jeanne, lui remettant une lettre.) Tenez !... cette lettre fut écrite par ma fille, à son mari qui était un militaire... un général... Lisez !

JEANNE, lisant, avec émotion.

« Bruxelles, juin 1815... »

LA MARQUISE.

Oui, c'était dans les cent-jours !

JEANNE, lisant.

« Mon ami, tu désirais un fils qui, comme toi, » un jour fût soldat, car l'empereur et la France, » disais-tu, ont besoin de défenseurs... Mais le » ciel n'a pas exaucé tes vœux, je viens d'avoir » une fille... »

(Jeanne s'arrête et regarde la marquise.)

LA MARQUISE.

Continuez !

JEANNE, continuant.

« Mais le retour de l'île d'Elbe, et vos signes de » ralliement, dont tu m'as si souvent parlé, ont » fait sans doute trop d'impression sur moi... car » ta fille, je t'en préviens, porte près du cœur... » une violette... » (S'interrompant.) Ah ! mon Dieu !...

(Elle relit la lettre tout bas, avec la plus grande émotion.)

LA MARQUISE, l'examinant.

Ce trouble... cette émotion... c'est donc vrai ?... vous connaissez ?...

JEANNE, toujours lisant.

Oui... c'est bien cela !

LA MARQUISE.

C'est elle !...

JEANNE.

Oui... c'est elle !... c'est Jeanneton !... c'est ma sœur !... (Montrant la porte à gauche.) Ma sœur !...

LA MARQUISE, s'élançant par la porte à gauche.

Sa sœur !

SCÈNE IX.

JEANNE, seule.

Ah ! qu'ai-je fait ? Et mon père qui va venir chercher ses deux filles !... Mon père !... il en mourra de douleur !

(On entend sonner midi.)

SCENE X.

JEANNETON, sortant de la porte à gauche, suivie de LA MARQUISE, JEANNE, ANATOLE.

JEANNETON, sortant vivement.

Midi ! midi ! (Avec désespoir.) Il est marié ! (Se jetant dans les bras de sa sœur.) Tout est fini pour moi !

LA MARQUISE, s'approchant d'elle.

Mon enfant !

JEANNETON.

Merci, madame, merci de tous les biens que vous m'offrez, et dont je ne suis pas digne !...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

JEANNETON.

Que Jeanneton figurerait mal dans vos salons dorés... et ferait rougir vos aïeux !

LA MARQUISE.

Ce sont les tiens.

JEANNE.

Raison de plus pour ne pas les humilier.

AIR : Je n'ai pas vu ces bosquets.

Je dois des égards, je le sens,  
A ces aïeux dont je tiens la naissance,  
Comme à vous, madame, en tout temps,  
Je dois respect, reconnaissance ;  
Mais j' suis enfant du peuple au fond du cœur.



De l'ouvrier je suis la fille !  
 Ce titre suffit à mon bonheur,  
 Et la famille où j'ai trouvé ma sœur,  
 Restera toujours ma famille !  
 (Elle se jette dans les bras de Jeanne.)

JEANNE.

C'est bien !... c'est bien !... tu restes avec nous !

LA MARQUISE.

Elle refuse !...

### SCÈNE XI.

LES MÊMES, COQUEBERT, entrant par la porte du fond.

COQUEBERT.

Ah ! madame !... ah ! quel scandale ! Votre neveu... M. Octave...

JEANNETON.

Octave !...

LA MARQUISE.

Eh bien !... son mariage ?...

COQUEBERT.

Il ne vent plus en entendre parler...

JEANNETON, vivement.

J'accepte ! Oui, madame, j'accepte.

JEANNE.

O ciel ! que dis-tu ?...

LA MARQUISE.

Est-il possible !... (A Coquebert.) Veuillez faire avancer ma voiture...

COQUEBERT.

A l'instant, madame la marquise. (Il sort.)

LA MARQUISE, à Jeanneton.

Venez...

JEANNETON.

A une condition...

ANATOLE, regardant par la fenêtre.

Voilà M. Galuchet.

JEANNETON, voulant s'élancer vers lui.

Mon père !...

LA MARQUISE, l'entraînant.

Venez !... venez !... (Elles sortent.)

### SCÈNE XII.

ANATOLE, JEANNE.

JEANNE.

Mon père !... mon pauvre père !... Comment lui dire maintenant... comment lui apprendre que sa fille lui est enlevée ?...

ANATOLE.

Ah ! c'est vrai !...

JEANNE.

Silence ! c'est lui !...

### SCÈNE XIII.

JEANNE, GALUCHET, ANATOLE.

GALUCHET, entrant en chantant.

Tra la la la la la la... Ah ! le brave jeune homme !... le noble seigneur !... Voilà un seigneur comme je les aime ; car il ne l'est pas du tout... N'ayez plus peur, mes enfans. Pourquoi donc que vous avez un air comme ça tous les deux ?... Je suis joyeux... je suis content... Jeanneton disait vrai : à son nom seul, toutes les portes m'ont été ouvertes, et j'arrivai à un boudoir tout en soie et en dorure, où je trouvais M. le duc en beau costume, costume de marié — C'est Jeanneton qui vous envoie, monsieur ? — Oui, monsieur le duc... Je suis son père... Il m'a tendu la main... il me l'a tendue... lui-même... Ce qui fait que je lui ai remis la lettre de Jeanneton, en lui expliquant ce dont il s'agissait... — Si je vous défendrais !... si je vous protégerais !... s'est-il écrié. Comptez sur moi... je ne vous quitterai plus... je partirai avec vous... — Et votre mariage, que je lui ai répondu... ça n'est pas possible... — Tu dis vrai... attends-moi là... Il est parti... et quelques instans après il a reparu, le front serein, l'air joyeux... le sourire sur les lèvres... — C'est fini ! qu'il s'est écrié, je ne me marie plus ! Venez, partons ! allons chercher Mlle Jeanneton et sa sœur... Et nous voilà... Tout est prêt... la voiture de M. le duc est en bas et lui aussi... Il nous attend !

JEANNE.

Il nous attend ?...

ANATOLE.

Lui-même ?

GALUCHET.

Toujours lui-même... Ainsi, bâtons-nous... parce qu'un grand seigneur, quelque bon enfant qu'il soit... ne peut pas comme ça faire antichambre dans sa voiture... Avertis la sœur... (à Anatole.) Et maintenant, je défie bien à madame la marquise de m'enlever aucun de mes enfans... Ils sont à moi... je les garde... je les emmène tous deux... je pars avec tout mon bonheur !... (Se retournant vers Jeanne.) Eh bien ! où est donc Jeanneton ?... Est-ce que tu ne l'as pas avertie ?...

JEANNE.

Si mon père... mais...

GALUCHET.

Eh bien !... quoi donc ?... qu'avez-vous tous deux ?

ANATOLE.

Rien, monsieur Galuchet... c'est que...

GALUCHET.

C'est que... c'est que... Eh! parbleu! je vais la chercher moi-même...

(Il va pour se précipiter dans la chambre à gauche.)

JEANNE, le retenant.

Non, mon père, n'y allez pas.

GALUCHET.

Et pourquoi? Je veux voir Jeanneton... je veux voir ma fille.

JEANNE.

Mon père!...

GALUCHET.

Eh bien!... ma fille?

JEANNE.

Vous n'en avez plus qu'une!

GALUCHET.

Et l'autre... l'autre?...

ANATOLE.

Elle est à la marquise.

GALUCHET.

Qui a dit cela?...

JEANNE.

Moi! (Lui tendant la lettre.) Tenez!

GALUCHET, parcourant la lettre.

O ciel!... Jeanneton... Jeanneton, ma fille bien-aimée! mon seul bonheur... Non, non!... pardonne-moi, mon enfant... ça n'est pas vrai... mais celle qu'on perd, vois-tu bien... (Sanglotant.) Jeanneton!... ma pauvre Jeanneton... si bonne fille et si joyeuse!... elle qui me faisait oublier mes peines... qui me faisait rire... et qui me fait pleurer maintenant... ils en ont fait une grande dame... ils me l'ont enlevée... Ça n'est pas possible!... (Tombant dans le fauteuil, à gauche.) Je veux revoir mon enfant! Rendez-moi ma fille!... Où est-elle?

(La porte s'ouvre, paraît Jeanneton habillée en grande dame, la marquise la suit.—Jeanneton s'avance vers Galuchet et fléchit le genou devant lui.)

JEANNETON.

La voilà!

GALUCHET, poussant un cri et la relevant.

Ah! (La regardant pour la reconnaître.) Sous ces riches étoffes... ces dentelles et ces diamans... est-ce vous... est-ce toi, Jeanneton?

JEANNETON.

Toujours!... Mme la marquise a daigné accepter mes conditions, et les voici...

JEANNE ET JEANNETON.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COQUEBERT, UN DOMESTIQUE.

COQUEBERT.

La voiture de madame est en bas... et puis une autre encore... celle de M. le duc de Blansac...

ANATOLE.

Qui venait pour enlever M<sup>lle</sup> Jeanneton.

JEANNETON, au domestique.

Priez-le d'attendre, s'il vous plaît. A toi, ma sœur, pour épouser celui que tu aimes... (Regardant la marquise.) on me permet de te donner deux cent mille francs.

JEANNE et ANATOLE.

Est-il possible!... (Se retournant tous deux vers Coquebert.) Consentez-vous... monsieur?...

COQUEBERT.

Est-ce que j'ai jamais dit autre chose?... Elle a deux cent mille francs... toi aussi... il y a égalité: et qu'est-ce que je voulais?... l'égalité.

GALUCHET, regardant Jeanne, qui est près d'Anatole, et Jeanneton, qui est près de la marquise.

C'est ça!... elles vont partir toutes les deux... elles me quittent toutes les deux... Et moi!...

(Jeanne et Jeanneton se rapprochent de lui et lui prennent la main.)

JEANNETON.

Vous, mon père!... Nous ne nous quitterons pas!

JEANNE.

Vous habiterez avec nous.

JEANNETON.

Et moi, je viendrai vous voir tous les jours...

GALUCHET.

Tous les jours... une fois...

JEANNETON.

Et vous aussi...

GALUCHET.

Ça fera deux!... C'est égal... ça n'est pas la même chose!

JEANNE et JEANNETON, le caressant.

Mon père!

GALUCHET, essuyant une larme.

Ah! je suis un père égoïste! Mais rassurez-vous, je m'y ferai... Je m'habituerai à votre bonheur et je finirai par vous le pardonner.

COQUEBERT, à qui un domestique est venu dire un mot à l'oreille.

Monsieur le duc attend toujours.

JEANNETON.

Pauvre Octave! (Se regardant.) Heureusement il n'aura pas perdu pour attendre!

LA MARQUISE, au domestique.

Nous descendons... (A Jeanneton.) Venez, ma fille.

JEANNETON, à Galuchet.

A bientôt, mon père!...

GALUCHET, tenant le bras de Jeanne et saluant Jeanneton.

Adieu, madame la duchesse!... (A part, et soupirant pendant qu'elle s'éloigne.) Ah! je crois que décidément c'était celle là que j'aimais le... (Regardant Jeanne qui fait un geste vers lui.) Non... non... toutes deux de même!

(Jeanne, à gauche du théâtre, donne un bras à Anatole et l'autre à son père. — Coquebert est à droite du théâtre. — Jeanneton et la marquise, au fond et prêtes à partir. — La toile tombe.)

FIN.

*Nota.* — S'adresser, pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.











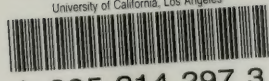






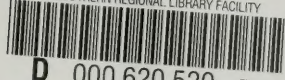


University of California, Los Angeles



L 005 214 297 3

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



D 000 620 520 7

